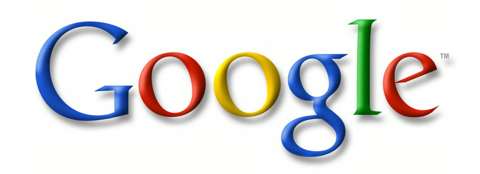




NEDL TRANSFER
HN 2W2P F

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME TRENTE-HUITIÈME.

—

Nicolle. — Ozerof.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Trente-Huitième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56

M DCCC LXII.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

N

NICOLLE (Sire), acteur et auteur lorrain, vivait à Metz dans le quinzième siècle. Il était curé de l'église Saint-Victor de Metz, et malgré ses fonctions il passait pour le meilleur acteur de l'évêché messin. Aussi lorsque, en 1437, Conrard Bayer, évêque de Metz, fit exécuter dans la semaine sainte les *Mystères de la Passion*, le bon curé de Saint-Victor fut chargé non-seulement d'arranger l'œuvre en patois lorrain, mais aussi de la construction du théâtre, de la mise en scène, des répétitions; il fit plus, il joua le rôle du Christ à l'édification générale; un autre prêtre, Jean de Nicey, chapelain de Métranges, fut non moins applaudi dans la même pièce, où il représentait le personnage de Judas. La même année le sire Nicolle arrangea pour ses compatriotes le mystère de *la Vengeance*, et y représenta le héros de la pièce, Titus. Ajoutons que Nicolle avant de monter sur les tréteaux les sanctifiait par la célébration d'une grande messe. On le voit, le spectacle était alors considéré comme un acte religieux. Nicolle ne s'est pas borné à arranger les œuvres des auteurs dramatiques du temps; il a composé et représenté plusieurs mystères; mais leurs manuscrits sont perdus ou enfouis dans quelque bibliothèque de la Lorraine. A. D—s.

Émile Morice, *La mise en scène depuis les mystères jusqu'au Cid*, dans la *Revue de Paris*, t. XXIII, n° 2, ann. 1835. — Begin, *Biog. de la Moselle*.

NICOLLE (*Charles-Dominique*), instituteur français, né à Pissy-Poville (Seine-Inférieure), le 4 août 1758, mort à Soisy-sous-Enghien (Seine-et-Oise, le 2 septembre 1835. Il commença ses études au collége de Rouen, et vint les terminer à Paris, au collége de Sainte-Barbe, où il était professeur et préfet, lorsque la révolution éclata. Chargé alors de l'éducation du fils de M. de Choiseul-Gouffier, il conduisit en 1790 cet élève près de son père, ambassadeur de France à Constantinople. Il l'accompagna trois ans après à Saint-Pétersbourg, où il fonda un pensionnat qui attira bientôt les enfants des premières familles nobles de cette capitale et dans la direction duquel il fut secondé par d'autres ecclésiastiques français, notamment par l'abbé Pierre Nicolas Salandre, mort vicaire général de Paris, le 18 juillet 1839. Le duc de Richelieu, fondateur et gouverneur d'Odessa, appela dans cette ville l'abbé Nicolle, qui reçut de l'empereur Alexandre le titre de visiteur de toutes les églises catholiques de la Russie méridionale. Nicolle y devint le directeur du lycée Richelieu, et fit paraître un admirable dévouement pendant une peste affreuse qui désola Odessa en 1812. Quelques affaires le ramenèrent en 1817 à Paris, et Louis XVIII le nomma l'un de ses aumôniers honoraires. De retour en Russie, l'abbé Nicolle y éprouva tant de tracasseries de la part du clergé russe, jaloux de ses succès, qu'il donna sa démission, et revint en France, où il reçut en 1820 le titre de membre du conseil royal de l'instruction publique. Le 27 février 1821 il devint recteur de l'Académie de Paris, et coopéra avec son frère à restaurer une maison d'éducation destinée à remplacer l'ancien collége de Sainte-Barbe, et qui est devenue le collége Rollin. Au rectorat de l'abbé Nicolle se rattache un fait curieux de l'histoire de l'instruction publique en France. Le 18 novembre 1822 il présidait pour la première fois la séance de rentrée de la faculté de médecine, où Desgenettes prononça l'éloge funèbre du docteur Hallé, titulaire comme lui de la chaire d'hygiène. Les étudiants n'avaient jamais vu l'abbé Nicolle, qu'ils connaissaient cependant de réputation, comme l'ami particulier du duc de Richelieu, alors fort impopulaire en sa qualité de ministre responsable. Cette figure émue, ornée d'un franc rabat, qu'on voyait au fauteuil présidentiel, au lieu de la figure mâle et peu craintive de Cuvier, excita d'abord des chuchotements et des murmures. Là où il fallait imprimer le respect à un auditoire hostile et quasi séditieux, l'abbé flatta par

faiblesse, promettant sa bienveillance à cette foule indisciplinée qui n'en voulait pas et qui répondait par des clameurs furibondes au discours obséquieux que le recteur lui débitait avec timidité. Desgenettes vint ensuite, et, loin de les calmer, ne fit qu'exaspérer les passions haineuses qui animaient l'assemblée. Une phrase, où l'orateur faisait allusion à la fin chrétienne du professeur Hallé, fut maladroitement répétée par lui jusqu'à trois fois, et commentée par des gestes, aux marques croissantes d'une improbation scandaleuse. Jamais mauvaise comédie n'avait mis en jeu tant de sifflets. A quelques jours de là, l'École de Médecine fut licenciée, et d'illustres professeurs en furent exclus pour toujours, à l'exception de Desgenettes et d'Antoine Dubois, qui y rentrèrent après la révolution de 1830. La place de recteur ayant été supprimée en 1824, l'abbé Nicolle conserva ses fonctions au Conseil royal de l'Instruction publique, et fut admis à la retraite le 17 août 1830. Officier de la Légion d'Honneur depuis mai 1825, il devint en 1827 chanoine honoraire de Paris et vicaire général de ce diocèse. Rendu à la vie privée, il s'occupa de rédiger ses idées sur l'éducation, et les publia sous le titre de : *Plan d'éducation, ou projet d'un collége nouveau*; Paris, 1833, in-8°.

H. FISQUET.

Frappaz, *Vie de l'abbé Nicolle*; 1857, in-12. — De Beaurepaire, *Notice sur l'abbé Nicolle*; 1858, in-8°.

NICOLLE (*Gabriel-Henri*), journaliste français, frère du précédent, né le 23 mars 1767, à Fresquienne (Seine-Inférieure), mort à Paris, le 8 avril 1829. Comme son frère aîné, il fit ses études à Paris, au collége de Sainte-Barbe, et se destinait à l'instruction publique, lorsque la révolution, en détruisant les établissements universitaires, renversa également ses projets. Il s'associa alors avec quelques amis pour lutter contre les excès de l'anarchie, et de cette coalition naquirent plusieurs journaux, tous rédigés dans le but de restaurer la monarchie. Henri Nicolle, que Lacretelle place à côté des Bertin, des Dussault et des Fiévée, coopéra surtout à la rédaction du *Journal français, ou tableau politique de Paris*, qui parut du 15 novembre 1792 au 1er juin 1793. Incarcéré en janvier comme contre-révolutionnaire, puis mis en liberté par la Convention, qui reconnut, par un décret du 1er février 1793, que sa détention était attentatoire à la liberté de la presse, il prit part à la publication du *Courrier universel*, et fonda ensuite *L'Éclair*, journal qu'il faisait parvenir à ses abonnés de province par une voiture qui devançait le courrier ordinaire en transportant aussi des voyageurs. Les opinions qu'il y professait le firent proscrire le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795) et le 18 fructidor an V (4 septembre 1797). Un nom supposé lui permit de se soustraire aux mandats d'arrêt lancés contre lui, et les lois d'amnistie le sauvèrent. Redevenu libre, il se fit libraire éditeur; mais le commerce ne lui fut pas favorable. En 1821 il songea à relever de ses ruines une institution qu'avaient formée à Paris d'anciens élèves de Sainte-Barbe, et qui, après avoir été florissante, se trouvait bien déchue. Secondé par l'abbé son frère, revenu de Russie, Nicolle devint le directeur de cette maison, à laquelle ils donnèrent le nom de Sainte-Barbe, en mémoire de l'école où tous deux avaient étudié. L'université l'érigea plus tard en collége, et le nom de Sainte-Barbe ayant été conservé à l'institution fondée par De Lanneau (*Voy.* DE LANNEAU), celui de collége Rollin a été imposé à la fondation de Nicolle.

Nicolle n'a laissé aucun ouvrage; mais comme libraire éditeur il a donné une immense collection de livres classiques, connus sous le nom d'éditions stéréotypes, et remarquables alors par leur extrême correction. Le premier il conçut le plan de la *Bibliothèque latine*, ou réimpression des commentaires allemands sur les auteurs classiques latins; après la publication de quelques volumes, il lui fallut renoncer à cette entreprise, pour éviter une concurrence fâcheuse avec celle de Lemaire. Les *Dictionnaires français-latin* et *latin-français* de Noël, le *Dictionnaire grec-français* de Planche, etc., furent imprimés pour la première fois, en 1807, par les soins de Nicolle.

H. F.

Notice sur G. H. Nicolle, 1829, in-8°.

NICOLLE DE LA CROIX. *Voy.* LACROIX.

NICOLLET (*Joseph-Nicolas*), astronome français, né le 24 juillet 1786, à Cluses, en Savoie, mort le 11 septembre 1843, à Washington. Dans sa première enfance il conduisait les vaches au pâturage ou travaillait à des ouvrages mécaniques. A douze ans il commença d'apprendre à lire; ses progrès furent si rapides qu'il ne tarda pas à être admis au collége de Cluses. En 1805 il se rendit à Chambéry, et servit de répétiteur et de secrétaire au professeur de mathématiques. Recommandé par ce dernier à Tochon et à Bouvard, ses compatriotes, il partit pour Paris, où il fit le meilleur usage des moyens d'instruction mis à sa portée. Attaché à l'Observatoire comme secrétaire bibliothécaire (1817), il fut naturalisé Français en 1819, entra en 1823 au bureau des longitudes, et reçut en 1825 la croix de la Légion d'Honneur. Il remplit également les fonctions de professeur de mathématiques au collége Louis-le-Grand et d'examinateur des aspirants aux écoles de marine. Malheureusement le désir de faire une prompte fortune s'empara de son esprit : il se mit à jouer à la bourse, et, encouragé par le bonheur de ses premières tentatives, il hasarda dans les spéculations de l'agio tout ce qu'il possédait. La révolution de 1830, en déterminant une baisse soudaine dans les fonds publics, le ruina complétement. Au mois de décembre 1831, il s'embarqua à Brest pour les États-Unis. Bien accueilli du ministre de la guerre Poinsett, il se chargea d'une mission scientifique destinée à l'exploration des

vastes contrées qui s'étendent à l'ouest du Missisipi et désignées généralement sous le nom de *Far-west*. Après y avoir consacré plusieurs années, il mettait en ordre les matériaux de ce grand travail, lorsqu'il mourut, à l'âge de cinquante-sept ans. On a de lui : *Mémoire sur la libration de la Lune*, lu en 1818 à l'Acad. des sciences et inséré dans la *Connaiss. des temps* de 1822; — *Lettre à M. Outrequin, banquier, sur les assurances qui ont pour base les probabilités de la durée de la vie humaine;* Paris, 1818, in-8°; deux éditions dans la même année; — (avec le colonel Brousseaud), *Mémoire sur la mesure d'un arc de parallèle moyen entre le pôle et l'équateur;* Paris, 1826, in-8°, pl.; — *Mémoire sur un nouveau calcul des latitudes du mont Jouy et de Barcelone, pour servir de supplément au* Traité de la Base du système métrique; Paris, 1828, in-8°; — (avec Reynaud), *Cours de mathématiques à l'usage de la marine;* Paris, 1830, 2 vol. in-8°; il a rédigé le t. II, qui traite de la géométrie, de la trigonométrie et d'applications diverses. Il passe pour l'auteur de la brochure anonyme qui parut en 1836 sur les découvertes dans la lune faites par Herschell au cap de Bonne-Espérance. Il a aussi laissé de volumineux manuscrits, entre autres un dictionnaire des dialectes et un recueil des chants notés des tribus indiennes. P. L.

The American almanack (1844). — Allen, *Amer. biogr. dict.*, 1857. — Quérard, *France littér.*

NICOLLS (*Jasper*), général anglais, né vers 1780, mort le 4 mai 1849, près Reading. Entré en 1793 dans la carrière des armes, il gagna ses premiers grades dans les Indes, où il assista à la bataille d'Argaüm et au siége de Gawalour. Nommé major en 1805, il revint en Angleterre, servit avec Cathcart à l'armée du Hanovre, et accompagna à Buenos-Ayres le général Crawfurd, qui le choisit en 1809 pour son principal lieutenant. Il prit encore part aux expéditions de La Corogne en Espagne et de Walcheren. En 1816, il fut renvoyé aux Indes. Ayant obtenu de lord Moira le commandement d'un corps de cipayes, il s'empara d'Almorah, et se distingua par ses talents militaires dans la guerre contre les Pindaris (1817); en 1825 il contribua à la prise de Bhurtpour et en 1830 il devint major général. Après avoir passé sept ans dans son pays, il gouverna, de 1838 à 1843, la présidence de Madras. En 1841, il avait obtenu le grade de lieutenant général. K.

Illustrated London news, 1849.

NICOLO (*Nicolas* Isouard, dit), compositeur dramatique français, né à Malte, en 1775, de parents français, mort à Paris, le 23 mars 1818. On l'envoya tout jeune faire ses études à Paris, où il passa les examens nécessaires pour être reçu aspirant de marine; mais les événements de la révolution de 1789 ayant modifié les intentions de son père, celui-ci le rappela à Malte, en 1790, et le plaça dans une maison de commerce. Cette nouvelle carrière ne convenait guère au jeune Isouard qui, passionné pour la musique, se sentait déjà entraîné vers cet art par un penchant irrésistible. Un vieux maître de contrepoint et d'accompagnement, nommé Michel-Ange Vella, ayant reconnu ses heureuses dispositions naturelles, le prit en affection et lui enseigna les éléments de la composition. Azopardi, maître de chapelle des chevaliers de l'ordre de Malte, lui fit ensuite travailler la fugue. Le père d'Isouard s'apercevant alors que son fils consacrait la plus grande partie de son temps à la musique, le sépara de ses maîtres, et l'envoya à Palerme dans une autre maison de commerce; mais Isouard trouva dans cette ville le moyen de continuer ses études, sous la direction d'Amendola, qui forma son goût en lui faisant accompagner les œuvres des compositeurs les plus célèbres. Ses parents, persistant à le diriger vers le commerce, le firent partir pour Naples, où il fut employé chez des banquiers allemands. Son séjour dans la patrie de Leo, de Durante, de Scarlatti, de Pergolèse, de Cimarosa, décida de sa vocation. Résistant au désir de sa famille, il termina son éducation musicale sous la direction de Sala, et abandonna le commerce pour se livrer entièrement à la culture de l'art qu'il avait étudié avec tant de persévérance. Après avoir reçu de Guglielmi des conseils sur la coupe des morceaux de musique dramatique, il obtint pour le théâtre de Florence le livret d'un opéra intitulé *Avviso ai maritati*, et partit pour cette ville, où l'ouvrage fut représenté dans le courant de l'année 1794. Il avait signé sa partition de son nom de baptême en italien, le nom de *Nicolo* lui paraissant plus musical que celui d'*Isouard*. La pièce ne réussit pas. Le jeune compositeur, un instant découragé, sembla regretter d'avoir quitté le commerce; cependant il se décida à poursuivre la carrière artistique, et se rendit l'année suivante à Livourne, où il écrivit *Artaserce*, opéra en trois actes, qui fut plus heureux. Ce succès lui valut la protection de M. de Rohan, grand maître de l'ordre de Malte, qui, l'ayant rappelé dans sa patrie, l'honora de la croix de Saint-Donat, le nomma organiste de la chapelle de Saint-Jean de Jérusalem et lui confia ensuite les fonctions de maître de chapelle de l'ordre. Cette nouvelle position fournit au musicien l'occasion d'écrire beaucoup de morceaux pour l'église. Après l'occupation de l'île de Malte par les Français, en 1798, l'ordre des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem ayant été supprimé, Isouard se trouva sans emploi. Le théâtre qui avait été établi à Malte lui offrait une ressource. Il écrivit pour cette scène la musique de plusieurs opéras traduits du français, tels que *Renaud d'Ast*, *Le Barbier de Séville*, *L'Impromptu à la campagne*, *Le Tonnelier*, *Les Deux Avares*, et de quelques autres sur des livrets italiens. On cite parmi ces derniers ceux

ayant pour titre *Ginevra di Scozia*, et *Il Barone d'Alba Chiara*. Le général Vaubois, qui portait de l'intérêt à Isouard, lui conseilla d'aller s'établir à Paris, et lui proposa de l'emmener avec lui. Isouard accepta, et suivit le général en qualité de secrétaire. Dès son arrivée à Paris, en 1799, il trouva dans la personne de Rodolphe Kreutzer un ami dévoué, qui lui aplanit les difficultés du début au théâtre, et dans le courant de la même année il fit représenter *Le Tonnelier*, ancien opéra-comique dont il avait refait la musique et que Delrieu avait parodié sur de nouvelles paroles. La pièce ne réussit pas. Nicolo, que nous ne désignerons plus que par ce nom, qu'il avait adopté et qu'il conserva dans toutes ses autres productions musicales, n'eut pas plus de bonheur avec *La Statue, ou la Femme avare*, opérette en un acte, qu'il donna l'année suivante. Il écrivit alors, en collaboration avec Kreutzer, *Le petit Page, ou la prison d'État*, opéra-comique en un acte, et *Flaminius à Corinthe*, qui fut représenté au mois de février 1801, au grand Opéra. A ces deux ouvrages succéda *L'Impromptu de campagne*, traduit de l'opéra comique italien qu'il avait fait jouer précédemment à Malte et auquel il avait ajouté de nouveaux morceaux. Dans le même temps il travailla, avec Méhul, Kreutzer et Berton, à la partition du *Baiser et la quittance*, et composa à l'occasion du traité de paix d'Amiens une cantate qui fut exécutée au théâtre de l'Opéra-Comique. Nicolo, dont le talent avait été peu apprécié jusque-là, ne tarda pas cependant à se faire une réputation. Plusieurs petits ouvrages remarquables par le charme des mélodies, entre autres *Michel-Ange*, représenté en 1802, *Le Médecin turc*, en 1803, et surtout *L'Intrigue aux fenêtres*, en 1805, le placèrent au nombre des compositeurs les plus aimés du public parisien. Les circonstances d'ailleurs le favorisaient singulièrement. Cherubini depuis ses *Deux Journées* (1800) n'avait plus rien donné à l'Opéra-Comique. La musique de Méhul avait une sévérité de style qui ne convenait guère aux oreilles, encore peu exercées, des habitués de ce théâtre; aussi, malgré tout son talent, Méhul n'était-il pas toujours heureux, et dans ses moments de découragement il ne travaillait plus. Boïeldieu, après avoir écrit ses partitions de *Zoraïm et Zulnare*, de *Beniowski*, du *Calife de Bagdad*, et de *Ma Tante Aurore*, avait quitté la France pour se rendre en Russie, où il allait faire un long séjour. Kreutzer composait principalement alors pour le grand Opéra. Berton se trouvait donc à peu près le seul rival dont Nicolo eût à redouter la concurrence active. Nicolo ne négligeait rien d'ailleurs de tout ce qui pouvait contribuer à lui assurer des succès. Lié avec les littérateurs qui avaient le plus d'influence au théâtre, notamment avec Hoffmann et Étienne, passant pour ainsi dire sa vie au milieu des auteurs et des acteurs, cédant aux exigences des uns et aux caprices des autres, il parvenait à se faire donner pour les mettre en musique les meilleurs livrets d'opéras-comiques dont les rôles étaient confiés aux sujets les plus réputés de la troupe. Son activité était telle qu'après avoir donné *L'Intrigue aux fenêtres*, il composa, dans l'espace de cinq ans, c'est-à-dire de 1806 à 1811, treize autres ouvrages, parmi lesquels on remarque surtout *Les Rendez-vous bourgeois*, *Cendrillon* et *Le Billet de loterie*. Ses partitions se ressentaient, il est vrai, de la rapidité avec laquelle il les écrivait; mais si les connaisseurs relevaient souvent dans ses ouvrages d'impardonnables négligences, elles n'en passaient pas moins inaperçues de la foule. Le succès des opéras en France dépendait bien plus alors de l'intérêt des pièces que de la musique, qui n'était qu'un accessoire pour la plupart des spectateurs. Il fallait avant tout qu'un chanteur fût acteur. Elleviou, Martin, Gavaudan, Huet, Mmes Gavaudan et Saint-Aubin faisaient les délices du public de l'Opéra-Comique, et avec de pareils interprètes Nicolo ne pouvait manquer de réussir.

Nicolo était en pleine possession de la faveur publique, lorsqu'en 1812 Boïeldieu revint de Russie. Le retour de ce compositeur, dont les œuvres, restées à la scène depuis dix ans, n'avaient cessé d'être entendues avec plaisir, changea la position de Nicolo. Celui-ci sentait qu'il allait avoir à lutter contre un adversaire plus fort que lui, et ne voulait point se laisser éclipser. Tous deux étaient soutenus par des amis et des partisans exclusifs, dont les critiques et les intrigues les excitaient sans cesse l'un contre l'autre. Ils devinrent bientôt ennemis irréconciliables. A partir de ce moment le talent de Nicolo prit un caractère plus élevé. *Joconde* et *Jeannot et Colin*, représentés dans le courant de l'année 1814, furent les fruits de cette rivalité, et quoique ces deux ouvrages n'aient pas eu à l'époque de leur apparition la même vogue que *Cendrillon*, ils n'en sont pas moins considérés aujourd'hui comme les meilleures productions du compositeur. Nicolo écrivit encore quelques autres ouvrages; mais sa santé, altérée par l'abus des plaisirs, auxquels il s'était livré dans ces dernières années, l'obligea bientôt de suspendre tout travail, et il expira, le 23 mars 1818, à l'âge de quarante-deux ans. Dans ses derniers moments, il eut le chagrin d'apprendre la nomination de son rival, Boïeldieu, à l'Institut de France, en remplacement de Méhul, alors qu'il s'était présenté en même temps que lui comme candidat. Nicolo laissait inachevée la partition *d'Aladin, ou la lampe merveilleuse;* cet opéra fut terminé par Benincori et représenté ensuite, le 6 février 1822, à l'Académie royale de Musique (1). En 1814, après la Restauration, Nicolo avait re-

(1) Benincori n'eut pas non plus la satisfaction de voir exécuter cette pièce; il mourut quelques jours avant la première représentation.

pris la croix de Saint-Donat, que beaucoup de personnes ont confondue avec la décoration de l'ordre de Malte.

Si les *Rendez-vous bourgeois* ont dû leur vogue soutenue principalement au comique de la pièce d'Hoffmann, Nicolo, dans plusieurs autres ouvrages, a fait preuve d'un mérite musical réel et de plus de savoir qu'on ne lui en accorde généralement. Ses œuvres ne peuvent sans aucun doute soutenir la comparaison avec celles de Boïeldieu, qui brillent par plus de verve, de grâce et d'élégance; mais on y trouve une foule de mélodies d'une allure franche et séduisante, qui les rendit promptement populaires. Parmi les morceaux les plus remarquables des meilleures partitions de Nicolo, nous citerons : dans *Cendrillon*, le quatuor d'introduction dans lequel la chanson, *Il était un p'tit homme*, vient se marier au motif des deux sœurs, *Arrangeons nos dentelles*, et à l'air de basse, *Ma chère enfant, soyez tranquille;* le duo, *Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour;* l'air, *Conservez bien cette bonté*, et le duo, *Vous l'aimez donc avec tendresse?* Dans le *Billet de loterie*, l'air devenu classique, *Non, je ne veux pas chanter*. Dans *Joconde*, l'air que chantait Martin, *J'ai longtemps parcouru le monde;* le duo, *Ah! monseigneur, je suis tremblante;* les couplets, *Parmi les filles du canton;* le quatuor, *Quand on attend sa belle;* la romance, *Dans un délire extrême*. Enfin, dans *Jeannot et Colin*, le duo, *Tous mes plaisirs étaient les siens;* la romance, *Oh! Jeannot me délaisse*, et l'air, *J'ai perdu l'ami de mon cœur*.

Voici la liste des diverses productions musicales de Nicolo : Musique d'église : Cinq messes à voix seule, avec accompagnement d'orgue, composées pour la chapelle des chevaliers de Malte; — Des psaumes à quatre voix; — Des motets à plusieurs voix, avec accompagnement d'orgue ou d'orchestre; — Addition d'instruments à vent au *Requiem* de Jomelli; — Musique pour le théâtre : *Avviso ai maritati*, opéra représenté à Florence (1794); — *Artaserce*, id., en trois actes, à Livourne (1795); — *Rinaldo d'Asti*, id., à Malte; — *Il Barbiere di Seviglia*, id.; — *L'Improvvisata in campagna*, id.; — *Il Barone d'Alba Chiara*, id.; — *Le Tonnelier*, un acte, à l'Opéra-Comique, à Paris (1799); — *La Statue, ou la femme avare*, un acte, au même théâtre (1800); — *Le petit Page, ou la prison d'État*, un acte, en collaboration avec Kreutzer, id. (1800); — *Flaminius à Corinthe*, en un acte, avec Kreutzer, au grand Opéra (1801); — *L'Impromptu de campagne*, un acte, refait avec des morceaux nouveaux, à l'Opéra-Comique (1801); — *Michel-Ange*, un acte, au même théâtre (1802); — *Le Baiser et la Quittance*, trois actes, en société avec Méhul, Kreutzer et Boïeldieu, id. (1802); — *Les Confidences*, deux actes, id. (1803); — *Le Médecin turc*, un acte, id. (1803); — *Léonce, ou le fils adoptif*, deux actes, id. (1805); — *La Ruse inutile*, deux actes, id. (1805); — *L'Intrigue aux fenêtres*, un acte, id. (1805); — *Idala*, trois actes, id. (1806); — *La Prise de Passaw*, deux actes, id. (1806); — *Le Déjeuner de garçons*, un acte, id. (1806); — *Les Créanciers, ou le remède à la goutte*, trois actes, id. (1807); — *Les Rendez-vous bourgeois*, un acte, id. (1807); — *Un Jour à Paris*, trois actes, id. (1808); — *Cimarosa*, deux actes, id. (1808); — *L'Intrigue au sérail*, trois actes, id. (1809); — *Cendrillon*, trois actes, id. (1810); — *Le Magicien sans magie*, deux actes, id. (1811); — *La Victime des arts*, deux actes, en collaboration avec Solié et Berton fils, id. (1811); — *Le Billet de loterie*, un acte, id. (1811); — *La Fête du village*, un acte, id. (1811); — *Lully et Quinault*, un acte, id. (1812); — *Le Prince de Catane*, trois actes, id. (1813); — *Les Français à Venise*, un acte, id. (1813); — *Joconde*, trois actes, id. (1814); — *Jeannot et Colin*, trois actes, id. (1814). — *Le Siége de Mézières*, un acte, en collaboration avec Cherubini, Catel et Boïeldieu, id. (1814); — *Les deux Maris*, un acte, id. (1816); — *L'une pour l'autre*, trois actes, id. (1816); — *Aladin, ou la lampe merveilleuse*, grand opéra en cinq actes, laissé inachevé par Nicolo, qui n'avait écrit que la musique des deux premiers actes. L'ouvrage fut terminé par Benincori et représenté à l'Opéra, le 6 février 1822. — Musique de chambre : *Hébé*, cantate, sur des paroles de M. de Rohan; — Canzonettes avec accompagnement de piano; — Duos dans la manière de Clari et de Steffani; — Cantate pour la paix d'Amiens. Ces divers morceaux n'ont point été publiés. Nicolo possédait une bibliothèque musicale bien choisie, dont une partie a été acquise, après sa mort, par le Conservatoire de musique de Paris.

Dieudonné Denne-Baron.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens*. — Patria, *Histoire de l'art musical en France*. — *L'Opéra-Comique, ses progrès, sa trop grande extension*, par M. L. Méneau, ouvrage publié dans le journal *le Ménestrel*, années 1860 et 1861.

NICOLO (*Gelasio*). *Voy.* Ferrare (*Stefano* de).

NICOLOPOULO (*Constantin*), philologue grec, né à Smyrne, en 1786, d'une famille originaire d'Andritsena en Morée, mort à Paris, le 15 juin 1841. Il commença ses études à Smyrne et les acheva à Bukarest sous l'habile helléniste Lampros Photiades. Jeune il se fit connaître par des poésies en grec moderne. Il possédait très-bien aussi la littérature grecque ancienne, et il donna plus d'une fois d'utiles conseils aux plus savants philologues de son temps. Il vint jeune en France et vécut du produit de quelques leçons particulières; il enseigna ensuite la littérature grecque à l'Athénée de Paris, et finit par être attaché à la bibliothèque de l'Institut. Patriote zélé, il servit la cause de l'in-

dépendance grecque et contribua à la renaissance des lettres helléniques par plusieurs publications en prose et en vers. Il avait, à force d'économie et en s'imposant de dures privations, réuni une riche collection de livres; il les destinait à la ville d'Andritsena; en 1840 il obtint une pension de retraite. Il se disposa à partir pour la Grèce, et expédia dans ce pays plusieurs caisses de livres; mais en battant sur son bras les volumes pour en ôter la poussière, il se fit une meurtrissure qui s'aggrava bientôt d'une manière alarmante. Nicolopoulo transporté à l'Hôtel-Dieu y succomba à l'âge de cinquante-cinq ans. Il n'avait pas fait de testament et ne laissait pas d'héritiers. Le Domaine fit vendre à vil prix le reste de sa bibliothèque. « Comment, disait à ce sujet le journal *La Presse*, ne s'est-il pas trouvé parmi les agents du Domaine quelque employé ayant fait sa sixième et pouvant comprendre la suscription testamentaire des livres de ce bienfaiteur de la Grèce : *Propriété sacrée d'Andritsena, don d'Agathophron Nicolopoulo.* » Le chef-d'œuvre de Nicopoulo est une *Ode sur le printemps* (grec avec la traduction française littérale en regard); Paris, 1817, in-8°. Il fut le collaborateur de plusieurs journaux littéraires et de la *Revue encyclopédique*, à laquelle il fournit entre autres articles une *Notice sur la vie et les écrits de Rhigas*. Il entreprit lui-même une revue périodique en grec moderne, intitulée l'*Abeille*, qui eut trois livraisons, 1819-21; plus tard il publia à ses frais, et pour être distribuée gratis aux étudiants d'Athènes et d'Égine, une autre revue philologique, intitulée *Jupiter Panhellénien*; il en parut une livraison; Paris, 1835, in-8°. Il a mis en tête du *Dialogue sur la révolution grecque* de Greg. Zalyk, un *Discours adressé à tous les jeunes Grecs sur l'importance de la littérature et de la philosophie grecques* (en grec). Il revit le texte grec de l'Euclide de F. Peyrard; Paris, 1814-1818 et de l'*Almageste* de Ptolémée publié par l'abbé Halma; 1817. Amateur passionné de musique et élève de Fétis, Nicolopoulo fut l'éditeur de l'*Introduction à la théorie et à la pratique de la musique ecclésiastique* (Εἰσαγωγὴ εἰς τὸ θεωρητικὸν καὶ πρακτικὸν τῆς ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς) de Chrysanthe de Medyte, et des *Doxastika*, recueil d'hymnes notées de l'Église grecque, recueillies et mises en ordre par Grégoire Lampadarios, 1821, in-8°. Il était membre correspondant de l'Institut archéologique de Rome.
L. J.

La Presse, du 12 décembre 1841. — Quérard, *France Littér.* — Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

NICOLOSI (*Giovanni-Battista*), géographe italien, né le 14 octobre 1610, à Paterno (Sicile), mort le 19 janvier 1670, à Rome. Il entra dans les ordres et devint docteur en théologie. Après avoir passé quelques années à la cour de l'empereur Léopold Ier, puis à celle de Ferdinand-Maximilien, margrave de Bade, il vint se fixer à Rome, où il obtint, par le crédit des Borghèse, d'être attaché comme chapelain à l'église Sainte-Marie-Majeure. De bonne heure il s'était appliqué à l'étude des mathématiques et de la géographie, et il avait été chargé, dès 1652, par la Congrégation de la Propagande de dresser une carte du monde chrétien à l'usage des missionnaires. Il possédait à fond plusieurs langues modernes, et il n'était pas moins remarquable par la variété de ses connaissances que par son éloquence et la prudence de sa conduite. On a de lui : *La Teorica del globo terrestre*; Rome, 1642, in-12; — *Guida allo studio geografico*; ibid., 1662, in-4°; — *Hercules Siculus, sive studium geographicum*; ibid., 1670-1671, 2 vol. in-fol., en italien. Ses ouvrages inédits sont nombreux; ils comprennent *Orbis descriptio in X magnas tabulas distributa*; *Ecclesiasticæ ditionis descriptio*; *Regni Neapolitani descriptio*; *Ragguaglio del viaggio in Germania*; *Interessi de' regnanti d'Europa, dell' Asia et dell' Africa*; des comédies; des poëmes; des traités de mathématiques, de fortification, de théologie, etc.
P.

Mongitore, *Bibl. Sicula.*

NICOLS (*William*), poëte latin, né vers 1660, à Londres. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et y sut mériter l'affection du célèbre Edward Pococke. Sous le règne de Jacques II, il eut à souffrir des persécutions dirigées contre l'Église anglicane. L'évêque Morton lui donna la cure de Stockport, dans le comté de Chester, et ce fut probablement là qu'il termina ses jours. On a de lui un poëme latin *De inventis litteris* (Londres, 1711, in-8°), divisé en six livres et écrit en vers élégiaques pleins d'élégance. Après avoir fait remonter l'origine des lettres alphabétiques à Dieu lui-même, qui en apprit l'usage aux hommes, il présente, dans des tableaux rapides et animés, la marche et les progrès de la littérature et des sciences chez les divers peuples.
K.

Acta eruditorum lipsiensium, 1712. — Freytag, *Adparatus litter.*, II, 1031-1037.

NICOLS. *Voy.* NICHOLS.

NICOLSON ou **NICHOLSON** (*William*), savant prélat anglais, né en 1655, à Orton près Carlisle, mort le 14 février 1727, à Derry, en Irlande. Fils d'un ecclésiastique, il fut destiné à suivre la même carrière. Il venait de terminer son éducation à l'université d'Oxford lorsque sir Joseph Williamson, un des secrétaires d'État, l'envoya à Leipzig pour y étudier à ses frais les langues du Nord; à son retour il visita la France. Aussitôt qu'il eut reçu les ordres (1681), il devint chapelain de l'évêque de Carlisle, Edward Rainbow, qui lui donna presque en même temps une prébende à Carlisle et l'archidiaconat de cette ville, vacant par la mort de Thomas Musgrave (1682). Le 23 juin 1702 il succéda à son protecteur sur le siége de Carlisle, et George Ier le choi-

sit en 1715 pour grand aumônier. Transféré en 1718 à l'évêché de Derry, il fut élevé le 9 février 1727 à la dignité d'archevêque de Cashel; mais il mourut subitement, cinq jours après. On a de lui : *English historical library*; Londres, 1696-1699, 3 vol. in-8°; — *Scotish historical library*; ibid., 1702, in-8°; — *Erish historical library*; ibid., 1724, in-8° : ces recueils, qui abondent en précieux renseignements sur l'histoire et les antiquités des trois royaumes, ont été réunis et plusieurs fois réimprimés; la meilleure édition est celle qu'a donnée T. Evans (1776, in-4°). Nicolson publia en 1702 une *Lettre* à White Kennett pour servir de défense à cet ouvrage contre Fr. Atterbury; — *Leges marchiarum, or Border laws*; ibid., 1705, 1747, in-8°. Il a aussi fourni deux mémoires aux *Philosophical transactions*, et il a rédigé pour l'*English Atlas* de Pitt (Oxford, 1680-1683, 3 vol. in-fol.) la description de la Pologne, du Danemark et de l'empire d'Allemagne. Son neveu, *Joseph Nicolson*, a fait usage pour l'*History of Cumberland* des nombreux matériaux qu'il lui avait légués. P. L.

Wood, *Athenæ Oxon.*, II. — Harris et Ware, *Ireland*, I. — Chalmers, *General biogr. Dict.*

NICOLSON. *Voy.* NICHOLSON.

NICOMAQUE (Νικόμαχος), poëte tragique grec, né à Alexandrie en Troade, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Contemporain d'Euripide et de Théognis, il lutta contre ces deux poëtes et remporta la victoire contrairement à l'attente générale. On peut inférer du langage de Suidas que la pièce qui obtint le prix était sur le sujet d'*Œdipe*. D'après Suidas Nicomaque composa douze tragédies; mais il faut retrancher de cette liste deux comédies; il reste les pièces suivantes : *Alexandre*, *Eriphyle*, *Geryones*, *Aletides*, *Néoptolème*, *Les Mysiens*, *Œdipe*, *La Destruction d'Ilion* ou *Polyxène*, *Tyndaré*, *Alcméon et Teucer*. Ces trois dernières tragédies forment une trilogie. Les deux autres pièces mentionnées par Suidas, Εἰλήθυια et Μεταβαίνουσαι, appartiennent probablement, ainsi qu'une autre comédie, intitulée Ναυμαχία, à un Nicomaque, poëte de la comédie nouvelle. Il reste quelques fragments de ces pièces.

Il existait un autre Nicomaque, poëte de l'ancienne comédie et contemporain de Phérécrate (420 avant J.-C.). Y.

Suidas, au mot Νικόμαχος. — Meineke, *Fragmenta com. græcorum*, vol. I, p. 75, etc., 460, etc.; V, p. 838, etc., 857, etc. — Bothe, *Fragm. poet. com. græc.*, dans la *Bibliothèque Grecque* de A.-F. Didot. — Wagner, *Fragm. trag. Græc.* dans la même *Bib. Gr.*

NICOMAQUE *le Gérasénien*, mathématicien grec, né à Gérasa, en Arabie, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il écrivit sur l'arithmétique et la musique, et son nom devint une expression commune pour désigner un savant mathématicien. « Vous comptez comme un Nicomaque de Gérasa », est-il dit dans le *Philopatris*. Nicomaque a exercé indirectement par l'intermédiaire de Boëce, son abréviateur, une grande influence sur les études scientifiques en Europe, au quinzième et au seizième siècle. Il appartenait à l'école de Pythagore, et il écrivit une vie de ce philosophe; elle n'existe plus. Le grand ouvrage de Nicomaque sur l'arithmétique est également perdu; il reste de lui Ἀριθμητικῆς εἰσαγωγῆς βιβλία β (*Introduction à l'étude de l'arithmétique* en deux livres), publiée par Christian Wechel; Paris, 1538, in-4°; et réimprimée par Ast à la suite des *Theologumena arithmeticæ* attribués à Jamblique; Leipzig, 1817, in-8°; — Ἐγχειρίδιον ἁρμονικῆς βιβλία β (*Manuel d'harmonie en deux livres*), publié pour la première fois par Meursius dans ses *Auctores veteris musicæ*, Leyde, 1616, in-4°; réimprimé par Meibomius avec une traduction latine dans ses *Antiquæ musices auctores septem*; Amsterdam, 1652, in-4°. Le père Lami l'inséra dans son édition des *Œuvres* de Meursius. Nicomaque avait aussi composé des Θεολογούμενα ἀριθμητικῆς (*Théologoumènes d'arithmétique*), dans lesquels il recueillait les rapports mystiques des nombres. Cet ouvrage est perdu, et il n'y a guère lieu d'en regretter la perte, si l'on en croit Photius, qui le juge très-sévèrement. Athénée mentionne un traité Περὶ ἑορτῶν Αἰγυπτίων (*Sur les Fêtes des Égyptiens*), par un Nicomaque qui est peut-être le même que *le Gérasénien*. Y.

Photius, *Bibliotheca*. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. V, p. 629. — Hoffmann, *Bibliogr. Lexicon*. — Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. I, p. 318. — Smith. *Dictionary of greek and roman biography*.

NICOMAQUE, célèbre peintre grec, fils et disciple d'Aristodème, né à Thèbes, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle après J.-C. Cicéron le place à côté d'Apelle et de Protogène; Plutarque compare ses peintures aux vers d'Homère, et dit que, outre la force et la grâce, elles avaient le mérite de la facilité et semblaient avoir coûté peu de peine. Vitruve le mentionne parmi les artistes qui ont manqué d'atteindre le plus haut point de renommée, non par défaut d'art et d'habileté, mais à cause de circonstances accidentelles. Cependant, d'après un curieux récit de Pline, on peut croire que Nicomaque aurait donné plus de perfection à ses ouvrages s'il y avait consacré plus de temps. Chargé par le tyran Aristrate de peindre le monument élevé au poëte Télestès, il tarda tellement à se mettre à l'œuvre que le tyran s'irrita du délai; mais enfin, commençant son travail quelques jours avant le dernier terme qui lui était assigné, il remplit ses engagements avec autant d'habileté que de promptitude. Pline cite les ouvrages suivants de Nicomaque : l'*Enlèvement de Proserpine*, dans le temple de Minerve au Capitole, au-dessus du sanctuaire de la Jeunesse; une *Victoire sur un quadrige* dédié par Plancus dans le Capitole; *Apollon et Diane*; *Cybèle la mère des Dieux assise sur un lion*; des *Bacchantes surprises par des Sa-*

tyres ; une *Scylla* dans le temple de la Paix ; un tableau inachevé des *Tyndarides*, et qui n'en était pas moins regardé comme une des œuvres les plus admirables de Nicomaque. Ce peintre eut pour disciples son frère Aristide, son fils Aristoclès, Philoxène d'Érétrie et Nicophane. Stobée rapporte un propos intéressant de Nicomaque. Un amateur remarquant qu'il ne pouvait rien voir de beau dans l'*Hélène* de Zeuxis. « Prenez mes yeux, répondit Nicomaque, et vous verrez une déesse. » Z.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 7, 10, 11. — Cicéron, *Brut.*, 18. — Plutarque, *Timol.*, 36. — Vitruve, III. — Stobée, *Sermon.*, 61. — Junius, *Catalogus artificum*. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

NICOMÈDE Ier (Νικομήδης), roi de Bithynie, fils aîné de Zipoétès, régna depuis 278 avant J.-C. jusqu'à 250 environ. Il succéda à son père, et, suivant la coutume des despotes orientaux, il commença son règne en ordonnant de mettre à mort ses frères. Deux furent tués; un troisième, nommé Zipoétès, échappa aux meurtriers, rassembla un grand nombre d'adhérents et se maintint indépendant dans une partie de la Bithynie. Ainsi affaibli à l'intérieur et menacé d'une invasion par Antiochus Ier, roi de Syrie, Nicomède se fortifia par une alliance avec la ville d'Héraclée et avec Antigone Gonatas. Il trouva bientôt des auxiliaires plus puissants. Les Gaulois, dans leur marche rapide vers l'Orient, avaient atteint le Bosphore et assiégeaient Byzance. Nicomède persuada à ces vaillants barbares de venir en Asie se mettre à sa solde. Les Gaulois, sous les ordres de dix-sept chefs, dont les deux principaux étaient Léonnorius et Lutarius, traversèrent le Bosphore, défirent Zipoétès, qui fut mis à mort, et forcèrent Antiochus à se retirer. Nicomède, devenu maître incontesté de la Bithynie, eut le bonheur ou l'habileté de ne pas se brouiller avec les redoutables auxiliaires qu'il avait introduits en Asie, et il passa dans la paix et la prospérité le reste de son règne, qui dura vingt-cinq ans. Voulant, comme les autres rois grecs d'Asie, perpétuer son nom par la fondation d'une nouvelle capitale, il en choisit judicieusement l'emplacement dans le voisinage de la colonie mégarienne d'Astacus. Nicomédie, fondée en 264, devint rapidement et resta pendant plus de six siècles une des villes les plus riches et les plus florissantes d'Asie. La date de la mort de Nicomède est inconnue ; mais l'abbé Sévin la place avec vraisemblance vers l'année 250. Nicomède fut deux fois marié. De sa première femme, Ditizela (suivant Tzetzès, qui rapporte sa mort tragique causée par la morsure d'un chien), ou Consingis d'après Pline, il eut deux fils, *Prusias* et *Zielas*, et une fille, *Lysandra*. Sa seconde femme, Etazeta, lui persuada de mettre de côté les droits des enfants du premier lit et de laisser le trône aux fils qu'il avait d'elle. Ces fils étant encore enfants, Nicomède, par un testament confia leur tutelle aux rois Ptolémée et Antigone Gonatas et aux villes d'Héraclée, Byzance et Cius. Tout cet arrangement resta inutile, et Ziélas se mit paisiblement en possession du trône. L. J.

Memnon, c. 16, 18 — 20, 22, dans les *Fragmenta histor. græcorum* (éd. Didot), t. III, p. 535, etc. — Justin, XXV, 2. — Tzetzès, *Chil.*, III, 950, 960. — Strabon, XII, p. 563. — Étienne de Byzance, au mot Νικομήδεια. — Eusèbe, *Chron.* — Pausanias, V, 12. — Pline, *Hist. nat.*, VII, 39 ; VIII, 40 ; XXXVI, 4. — Tite-Live, XXXVIII, 16. — Sévin, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XV. — Droysen, *Hellenismus*, vol. II.

NICOMÈDE II, *Épiphane*, roi de Bithynie, fils de Prusias II et quatrième descendant du précédent, né vers 176 avant J.-C., mort vers 91. Encore enfant, il accompagna son père à Rome, et fut favorablement accueilli par le sénat. Quelques années plus tard ses talents et son ambition excitèrent la jalousie de Prusias, qui l'envoya à Rome comme otage. Là encore il se distingua, et se plaça très-haut dans la faveur du sénat, devant lequel il défendit, en 155, les droits de Prusias contre les prétentions d'Attale II, roi de Pergame. Ces succès ne firent qu'accroître les soupçons de Prusias, qui envoya Ménas à Rome, en 149, avec la mission secrète d'assassiner Nicomède. Ménas, voyant le crédit dont le jeune prince bithynien jouissait à Rome, pensa que sa mort ne resterait pas impunie ; il préféra tout révéler à Nicomède, et, d'accord avec Andronicus, ambassadeur d'Attale, il le pressa de détrôner son père, qui s'était rendu par ses vices l'objet de la haine et du mépris des Bithyniens. Nicomède prêta facilement l'oreille aux suggestions de Ménas et d'Andronicus. Il quitta secrètement Rome, débarqua en Épire, où il prit ouvertement le titre de roi et se rendit à la cour d'Attale, qui lui promit de le soutenir par les armes. Prusias, abandonné par tous ses sujets, invoqua vainement l'appui du sénat. Les habitants de Nicomédie ouvrirent les portes de leur ville au jeune prince, et le vieux roi, qui s'était réfugié près de l'autel de Jupiter, fut égorgé par l'ordre exprès de son fils, en 149.

Le règne qui commença par ce parricide dura cinquante-huit ans, et comme il fut tranquille, il a légué peu d'événements à l'histoire. Nicomède, qui avait vu les Romains de près, savait qu'il était incapable de leur résister, et, quoique ambitieux, il ne hasarda que rarement de leur déplaire par des tentatives d'agrandissement. Ce conflit entre l'ambition et la crainte se remarque dans tout ce que nous connaissons de la conduite de Nicomède. En 131 il assista la république dans la guerre contre Andronicus; mais en 103, voyant Rome dans un imminent danger par suite de l'invasion des Cimbres, il saisit cette occasion de faire entendre des plaintes très-vives sur les exactions des fermiers romains de l'impôt en Asie, et refusa d'envoyer les secours que lui demandait Marius. En même temps il s'unit à Mithridate VI pour s'emparer de la Paphlagonie, et malgré les ordres du sénat il s'appropria ce royaume, en ne donnant que la souveraineté nominale à un de ses fils. Quatre ou cinq ans plus tard,

vers 96, il imagina de joindre la Cappadoce à ses États en épousant Laodice, veuve d'Ariarathe VI. Quoiqu'il eût au moins quatre-vingts ans, il exécuta son projet de mariage; mais il ne lui fut pas aussi facile de se mettre en possession de la Cappadoce, que Mithridate lui disputa et lui enleva. Nicomède s'adressa alors au sénat, et réclama la Cappadoce pour un jeune imposteur qu'il faisait passer pour le fils d'Ariarathe et de Laodice. Cette princesse elle-même alla soutenir à Rome les droits de son prétendu fils. Le sénat, sans s'arrêter à cette imposture, déclara Nicomède et Mithridate mal fondés dans leurs prétentions rivales sur la Cappadoce, et leur ordonna de laisser cette province indépendante. Il prescrivit aussi à Nicomède d'évacuer la Paphlagonie, qui ne lui appartenait pas plus que la Cappadoce. Le vieux roi de Bithynie céda, et termina son long règne en paix avec la toute-puissante république. L. J.

Appien, *Mithridate*, 4, 7. — Polybe, XXXII, 26. — Justin, XXXIV, 4; XXXVII, 4; XXXVIII, 1, — 3. — Zonaras, IX, 28. — Tite-Live, *Épit.*, L. — Strabon, XIII, p. 624; XIV, p. 646. — Diodore de Sicile, XXXII, XXXVI, *Excerpta*. — Visconti, *Iconographie grecque*, vol. II, p. 188. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 419.

NICOMÈDE III, *Philopator*, roi de Bithynie, fils du précédent et de sa femme Nysa, mort en 74 avant J.-C. Mithridate, d'abord l'allié puis l'ennemi de son père, voulait s'emparer de la Bithynie. Il prétendit que Nicomède III était le fils d'une concubine, et sous ce prétexte il poussa un autre fils de Nicomède III, Socrate, surnommé *le Bon* (ὁ Χρηστός), à envahir la Bithynie avec une armée qu'il lui fournit. Nicomède, incapable de lutter contre ce redoutable compétiteur, invoqua l'appui des Romains. Deux légats du sénat, L. Cassius et M. Aquilius, vinrent le replacer sur son trône, en 90, sans que Mithridate et Socrate osassent faire aucune résistance. Fiers de ce facile succès, les deux légats poussèrent le pacifique Nicomède à envahir et à mettre au pillage le royaume de son adversaire. Nicomède se prêta malgré lui à des représailles qui avaient pour but d'enrichir les officiers romains aux dépens du Pont et contre lesquelles Mithridate protesta vainement auprès du sénat. Poussé à bout, le roi du Pont prit vigoureusement l'offensive en 88, et eut bientôt contraint Nicomède à s'enfuir à Pergame et de là en Italie. A la suite de ces événements s'engagea la première grande lutte entre Mithridate et la république. Nicomède en fut le témoin passif, et profita de la victoire des Romains. Sylla stipula avec Mithridate en 84 que le royaume de Bithynie serait rendu à son légitime souverain. Nicomède, rétabli sur le trône, régna encore près de dix ans, sans que rien troublât la paix et la prospérité de ses États. C'est à peine s'il est encore question de lui dans l'histoire. En 81 un jeune Romain vint de la part du préteur M. Minucius Thermus réclamer l'assistance de la flotte bithynienne, et fut accueilli par Nicomède avec la plus grande faveur. Ce jeune homme était Jules César; quand il fut devenu plus tard le premier homme de l'État, ses ennemis rappelèrent avec les plus injurieuses imputations la faveur dont il avait été l'objet à la cour de Bithynie (*voy.* CÉSAR). Nicomède mourut sans enfants, et légua son royaume au peuple romain. Mithridate réclama l'héritage au nom d'un imposteur qu'il donnait pour le fils du roi de Bithynie; mais la guerre qu'il provoqua par cette revendication se termina par sa ruine complète (*voy.* MITHRIDATE). L. J.

Memnon, c. 30, 31, 38. — Justin, XXXVIII, 3, 5. — — Appien, *Mithrid.*, 7, 10, 11, 13-19, 60, 71. — Tite-Live, *Epit.*, LXXIV, LXXVI, LXXXIII, XCIII. — Plutarque, *Sulla*, 22, 24; *Cæs.*, I. — *Epist. Mithr. ad Arsac.* dans l'*Hist.* de Salluste, IV, p. 239, édit de Gerlach. — Eckhel, *Doctrina Num.*, II, p. 444, 445. — Visconti, *Iconographie grecque*, vol. II, p. 191. — Orelli, *Onomasticon Tull.*, p. 420. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 418-420.

NICOMÉDIE (*Georges* DE). *Voy.* GEORGES.

NICON. *Voy.* NIKON.

NICOPHANES, peintre grec, vivait vers 300 avant J.-C. Il fut le contemporain (plus jeune) et le successeur d'Apelle. Pline dit que pour l'élégance, l'agrément et la beauté, peu de peintres peuvent lui être comparés (*elegans et concinnus, ita ut venustate ei pauci comparentur*); mais c'était une beauté molle, affectée. Nicophanes corrompit l'art, plus pur et plus noble, des anciens maîtres, et il mérita d'être compté au nombre des peintres obscènes (πορνογράφοι). Pline cependant lui attribue l'élévation et la gravité de l'art (*cothurnus et et gravitas artis*); mais cette contradiction s'explique ou par une altération du texte ou par un manque de jugement assez commun chez Pline. Il est question dans Plutarque (*De aud. poet.*) d'un peintre licencieux nommé Chacrephanes. Comme il n'en est parlé nulle part ailleurs, Sillig suppose que le texte de Plutarque est fautif et qu'il faut lire Nicophanes. Y.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 10. — Athénée, XIII, p. 567. — Sillig, *Catalogus artificum*.

NICOPHON (Νικοφῶν) (Suidas l'appelle probablement par erreur Νικόφρων, *Nicophron*), poëte comique athénien, vivait vers 400 avant J.-C. Il fut le contemporain d'Aristophane, vieux et presque au terme de sa carrière. Bien qu'Athénée prétende qu'il appartenait à l'ancienne comédie, il semble qu'il était plutôt un poëte de la comédie moyenne. On connaît les titres de six de ses pièces, qui, à part une seule, sont sur des sujets mythologiques; ce sont Ἄδωνις (*Adonis*); — Ἐξ ᾅδου ἀνιών (*L'Échappé des enfers*); — Ἀφροδίτης γοναί (*Naissance d'Aphrodite*); — Πανδώρα (*Pandore*); — Χειρογάστορες (*Les Artisans*); — Σειρῆνες (*Les Sirènes*). Y.

Meineke, *Fragm. poet. comic.*, vol. I, p. 256, etc., vol. II, p. 848, etc. — Bothe, *Fragm. com. græc.* (édit. A. F. Didot).

NICOSTRATE (Νικόστρατος), poëte comique athénien, le plus jeune des trois fils d'Aristophane, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il appartenait à une période de transition

entre la comédie moyenne et la nouvelle. Plusieurs de ses personnages sont de ce dernier genre; ainsi il met en scène un soldat fanfaron, un usurier, un cuisinier. Photius rapporte, on ne sait d'après quelle autorité, que Nicostrate, enflammé d'amour pour une certaine Tettigidæa, se précipita du haut du cap de Leucade. On connait les titres de dix-neuf des comédies de Nicostrate. Trois de celles-ci, Ἄντυλλος (*Antyllus*), Οἰνοπίων (*Ænopion*), et Πάνδροσος (*Pandrosus*), ont été attribuées à un autre fils d'Aristophane, nommé Philétérus. Les autres comédies de Nicostrate sont : Ἅβρα (*La Délicate*); Ἀντερῶσα (*L'Amante*); Ἀπελαυνόμενος (*L'Enlevé*); Βασιλεῖς (*Les Rois*); Διάβολος (*Le Calomniateur*); Ἑκάτη (*Hécate*); Ἡσίοδος (*Hésiode*); Ἱεροφάντης (*L'Hiérophante*); Κλίνη (*Le Lit*); Μαγείρος (*Le Cuisinier*); Ὀρνιθευτής (*L'Oiseleur*); Πατριώται (*Les Patriotes*); Πλοῦτος (*Plutus*); Σύρος (*Le Syrien*); Τοκιστής (*L'Usurier*); Ψευδοστιγματίας (*Le faux Esclave*). Suidas a confondu ce Nicostrate avec un acteur tragique qui vivait avant 420. Y.

Fabricius, *Biblioth. græca*, vol. II, p. 472. — Meineke, *Historia critica com græcor.*, p. 346, etc. — Bothe, *Fragm. poet. com. græc.* (éd. A.-F. Didot). — Bode, *Gesch. der Hellen. Dichtkunst*, vol. III, p. 410.

NICOT (*Jean*), sieur de **Villemain**, diplomate et érudit français, né à Nîmes, en 1530, mort à Paris, le 5 mai 1600. Il était fils d'un notaire de Nîmes, qui ne lui laissa guère en mourant qu'une bonne éducation. Nicot se sentit à l'étroit dans sa ville natale; il vint à Paris, y perfectionna ses études et ses façons, fit connaissance avec quelques seigneurs lettrés, ou du moins qui affichaient de l'être, et, aidé par son naturel insinuant, obtint d'être présenté à la cour. Il sut si bien y plaire que Henri II lui accorda une partie de sa confiance et l'admit dans son conseil. François II conserva à Nicot la faveur dont il avait joui près du roi Henri; il le chargea même d'une ambassade auprès de Sébastien, roi de Portugal (1560). Il réussit dans sa mission; mais ce qui lui assura l'immortalité ce ne furent ni ses talents diplomatiques, ni son esprit remarquable, ni ses connaissances sérieuses, ce fut d'avoir introduit en France la plante dont l'emploi est universellement connu sous le nom de *tabac*.

L'étymologie du mot *tabac* ou *tabaco* dérive, selon toute probabilité, du nom de *Tabaco* (1), l'une des Antilles, dans laquelle pour la première fois les Espagnols en apprirent l'usage; mais les indigènes nommaient généralement cette plante *petun* (1). Quoi qu'il en soit, le tabac, dont Christophe Colomb et Las Casas avaient eu connaissance, fut introduit en Europe au commencement du seizième siècle. En 1518, Cortès envoya des graines de cette plante à Charles-Quint; mais il ne paraît pas que l'on ait donné alors à sa culture ou à son emploi la moindre attention; car un négociant flamand qui revenait d'Amérique, rencontrant Nicot à Bordeaux, crut lui faire un présent de quelque valeur en lui donnant des graines de pétun. Nicot en envoya quelques-unes à Catherine de Médicis et lui offrit la plante elle-même et ses produits lors de son retour. Il en offrit aussi au grand prieur, d'où vint qu'elle fut nommée *herbe du grand prieur*, et *herbe à la reine* ou *Médicée*. Le cardinal de Sainte-Croix, nonce en Portugal, et Nicolas Ternabou, légat en France, ayant les premiers introduit cette plante en Italie, donnèrent aussi leur nom au tabac qui fut appelé *herbe sainte* ou *sacrée* (2). La culture sérieuse en France n'en commença qu'en 1626. Nicot ne se doutait guère qu'un jour (1861) elle rapporterait à son pays cent cinquante millions de contributions indirectes! Les botanistes ont donné à la plante importée par Nicot le nom de *nicotiana*.

On a de Nicot deux ouvrages : *Aimonii monachi, qui antea Ammonii nomine circumferebatur, historiæ Francorum*, lib. IV, etc.; Paris, 1566, in-8°; — *Trésor de la langue françoise, tant ancienne que moderne; auquel entre autres choses, sont les mots propres de marine, vénerie et fauconnerie*, etc., *ramassés par Aimar Ranconnet*, *suivi d'une grammaire françoise et latine* de J. Masset, et du *Recueil des vieux proverbes de la France*, *ensemble le* Nomenclator *de Junius*, *mis par ordre alphabétique*, *et creu d'une Table particulière de toutes les dictions*; Paris, 1606, in-fol.; Rouen, 1618, in-4°.
L—z—e.

Ménard, *Hist. de Nîmes*, t. V, p. 206. — Goujet, *Mém. mss.* — Raynal, *Hist. philosophique des deux Indes*. — F. Hoefer, *Dict. de botanique pratique*.

***NICOU-CHORON** (*Stephano-Louis*), compositeur français, né à Paris, le 20 avril 1809. A l'âge de huit ans, il entra comme enfant de chœur à l'église de Châtenay, près Paris, et reçut les premières leçons de musique d'un vieux choriste de l'Opéra, nommé Delbois. Celui-ci, au

(1) Cette étymologie est contestée. Lorsque Christophe Colomb aborda pour la première fois à Cuba, en octobre 1492, il chargea deux hommes de son équipage d'explorer le pays. « Ces envoyés trouvèrent en chemin, dit le célèbre navigateur dans son journal, un grand nombre d'Indiens, hommes et femmes, qui tenaient en main un petit tison allumé, composé d'herbes dont ils aspiraient le parfum, selon leur coutume. » L'évêque de Chiapa, Barthélemy de Las Casas, contemporain de Colomb, dit, dans son *Histoire générale des Indes* « que le tison signalé par Colomb est une espèce de mousqueton (pipe probablement) bourré d'une feuille sèche que les Indiens allument par un bout, tandis qu'ils sucent ou hument par l'autre extrémité. Ces mousquetons sont appelés *tabacos* par les Indiens ». C'est encore ce nom que les habitants de la Havane donnent aux cigares. Le mot de *tabac* serait donc plus ancien chez les indigènes que chez les Européens et antérieur à la découverte de l'île de Tabago.

(1) D'où le nom de *petunia*, donné par Jussieu à un genre de solanées originaires du Brésil et ayant beaucoup d'affinité avec les *Nicotiana* (Laurent de Jussieu. *Genera Plantarum*).

(2) Voy. M. le Dr F. Hoefer, *Dictionnaire de botanique*, p. 473.

bout d'un an, le conduisit chez Choron, qui, charmé des heureuses dispositions de l'enfant, l'admit aussitôt au nombre de ses élèves dans l'école qu'il venait de fonder sous la dénomination d'*École royale et spéciale de chant*. Après avoir terminé ses études musicales, le jeune artiste devint professeur dans cet établissement, qui fut transformé, en 1824, en *Institution royale de musique classique et religieuse*, et y remplit en 1832, les fonctions d'inspecteur général des études. Il avait épousé la fille de Choron. A la mort de ce maître (1834), il prit la direction de son école qui, malgré les éminents services qu'elle avait rendus, fut supprimée l'année suivante. Plusieurs artistes qui s'y étaient formés, entre autres MM. Duprez, Dietsch, Adrien de La Fage, Hippolyte Monpou, Scudo, Wartel, Mme Stolz, s'étaient déjà dirigés vers les diverses branches de l'art où ils allaient bientôt se faire une réputation. De son côté, M. Nicou-Choron se consacra au professorat et à la composition appliquée particulièrement au genre religieux et à celui qui convient aux maisons d'éducation. Un concours pour la composition des chants religieux et historiques ayant été ouvert en 1847, il y obtint trois médailles d'or et deux de bronze. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, remarquables par la correction de l'harmonie et par la pureté de la mélodie, les parties vocales étant parfaitement renfermées dans l'étendue des voix et écrites avec beaucoup de goût et de soin. Son instrumentation, claire et élégante, est toujours appropriée au sujet qu'il traite. M. Nicou-Choron avait reçu des leçons d'harmonie de Reicha; mais c'est bien plutôt par lui-même, en étudiant les grands maîtres et en profitant des excellents préceptes que Choron avait transmis à ses élèves, qu'il s'est acquis, comme compositeur et comme professeur, une réputation justement méritée. Il professe depuis de nombreuses années dans plusieurs établissements, mais sans avoir une position officielle. Parmi ses élèves particuliers, il faut signaler Mme Gaveaux-Sabatier pour avoir obtenu les succès les plus brillants.

Voici la liste des principaux ouvrages de M. Nicou-Choron : Trois messes solennelles, à trois et quatre voix, avec orchestre; — Trois messes brèves, à deux ou trois voix, avec orgue; — Trois messes pour une seule voix, avec orgue, l'une pour soprano ou ténor, la seconde pour mezzosoprano ou baryton, et la troisième pour contralto ou basse; — Messe concertante, à trois voix, avec orgue ou orchestre; — Messe de la Nativité, à trois voix, avec orgue ou orchestre; — Messe de l'Orphéon, à trois ou quatre voix égales, avec ou sans accompagnement; — Messe à l'unisson, avec orgue; — Messe de Dumont, traitée en contrepoint, à trois voix et orgue; — Messe des Morts, à quatre voix égales et orchestre; — Trois oratorios : de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, chœurs et solos avec orgue ou orchestre — *Les Prestiges de l'harmonie*, cantate sacrée à six voix, sans accompagnement; — Quatre cantates à l'usage des maisons d'éducation, à deux et trois voix avec piano ou orchestre; — Recueil de douze chœurs, poésies morales, à trois et quatre voix, sans accompagnement; — Trois chœurs, poésies morales, à quatre voix sans accompagnement; — Un très-grand nombre de motets pour tous les usages de l'église et pour tous les genres de voix avec accompagnement d'orgue; — Recueil de 244 cantiques pour une seule voix avec orgue; — Marche religieuse à grand orchestre, composée sur le motif de l'*Adeste fideles*; — Méthode combinée de solfége et de chant; — Douze grandes vocalises pour soprano et ténor, etc., etc. D. Denne-Baron.

Documents particuliers.

NICQUET (*Honorat*), auteur ascétique français, né le 29 août 1585, à Avignon, mort le 22 mai 1667, à Rouen. Admis en 1602 chez les Jésuites, il professa la rhétorique et la philosophie pendant plusieurs années; ses supérieurs, instruits de son mérite, l'appelèrent à Rome, où on lui confia les doubles fonctions de censeur des livres et de théologien du prévôt général. De retour en France, il s'adonna à la chaire, et chercha moins à plaire qu'à toucher et édifier ses auditeurs. Puis il dirigea successivement les colléges de sa compagnie à Caen, à Bourges et à Rouen. Dans cette dernière ville il établit, sous le nom d'*Œuvre de la Miséricorde*, une société charitable destinée à venir en aide aux indigents et aux malades. On a de lui : *Le Combat de Genève, ou falsifications faites pour Genève en la translation françoise du Nouveau Testament*; La Flèche, 1621, in-8°; Alençon, 1638, in-8°; — *Apologie pour l'ordre de Fontevrauld*; Paris, 1641, in-8°; — *Histoire de l'ordre de Fontevrauld*; Paris, 1642, in-4°; Angers, 1642, 1686, in-4°; elle fut composée à la prière des religieuses de cet ordre et dédiée à leur supérieure générale Jeanne-Baptiste de Bourbon; — *Gloria Beati Roberti de Arbrissello*; La Flèche, 1647, in-12 : la vie de ce personnage se trouve déjà en français dans l'ouvrage précédent; — *Titulus sanctæ Crucis, seu historia et mysterium tituli Crucis*; Paris, 1648, 1675, in-8°; Anvers, 1670, in-12; — *Physiognomia humana lib. IV distincta*; Lyon, 1648, in-4°; — *De sancto angelo Gabriele*; Lyon, 1653, in-8°; — *La Vie de Nicolas Gilbert, instituteur de l'ordre de l'Annonciade*; Paris, 1655, in-8°; — *La Vie de sainte Solange, vierge et martyre*; Bourges, 1655, in-8°; — *Le Serviteur de la Vierge, ou traité de la dévotion envers la mère de Dieu*; Rouen, 1659, 1665, 1669, in-12; — *Stimulus ingrati animi*; Rouen, 1661, in-8°; — *Nomenclator Marianus, sive nomina Virginis Mariæ*; Rouen, 1664, in-4°; — *Iconologia Mariana*; Rouen, 1667, in-8°. Il a laissé en manuscrit un recueil intitulé *Elogia seu Nomenclator sanctorum et cele-*

briorum in Ecclesia scriptorum, et que possédait la bibliothèque du noviciat de Rouen. P. L.

Sotwell, *Bibl. script. Soc. Jesu*, 380-381. — Lelong, *Bibl. hist. de la France*. — Achard, *Dict hist. de la Provence*. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*.

NICUESA (*Diégo* DE), l'un des premiers *découvreurs* de l'Amérique, né en 1464, disparu en 1510 ou 1511. Il possédait dans sa patrie un riche patrimoine; mais, entraîné par l'amour des aventures, il suivit Americo Vespucci et Alonzo de Ojeda lors de leur voyage au golfe d'Urata, en 1501. Détaché sur un navire qui aborda à Puerto del Retrete, qu'avait déjà découvert Rodrigo de Bastidas, et où Christophe Colomb n'atterrit que le 26 novembre 1503 (1), il revint à Cuba, et y acquit de grandes propriétés. Il alla en Espagne en 1508 pour se faire confirmer dans ses possessions et obtenir le droit de faire de nouvelles découvertes. Il y retrouva Ojeda, qui sollicitait dans le même but. Ojeda (*voy.* ce nom) obtint du roi de Castille la concession des terres qui s'étendaient depuis le cap La Vela jusqu'à la moitié du golfe de Uraba (la *Nueva-Andalucia*). La partie située depuis l'autre moitié du golfe jusqu'au cap de Gracias-à-Dios fut donnée à Diégo de Nicuesa sous le nom de *Castilla del Oro*. La rivière de Darien séparait les possessions des deux conquistadores. Ferdinand mit en même temps à leur disposition l'île de Jamaïca d'où ils devaient tirer les ressources qui leur seraient nécessaires, à la charge par eux de verser au trésor royal le quint de leurs bénéfices durant dix années, le roi se réservant au bout de ce temps de disposer à son gré des terres découvertes. Les deux conquistadores partirent ensemble de San-Lucar en 1509; mais arrivés à Española (Haïti), ils eurent des différends si graves qu'après plusieurs provocations mutuelles, ils séparèrent leurs intérêts. Ojeda, qui avait tous les torts, partit le premier, débarqua près de Cartagéna (nova) et vit périr presque tous ses gens sous les coups des Indiens. Il errait avec une poignée des siens dans les mangliers (*rhizophora mangle*) de la côte, lorsqu'on signala l'arrivée de Diégo de Nicuesa avec sept caravelles portant chacune cent hommes. Nicuesa oublia ses griefs contre Ojeda, et tous deux ne pensèrent plus qu'à venger la mort de leurs compatriotes. Leur première action fut de cerner et brûler durant la nuit le village de Yurbaco composé de plus de cent cabanes; hommes, femmes, enfants, tous périrent dans les flammes ou sous le fer des Castillans (2). Après cet exploit, les deux aventuriers espagnols se séparèrent de nouveau. Diégo de Nicuesa s'embarqua à Cartagéna pour se rendre à Veragua. Trahi par un de ses officiers, Lopé de Olaño, il ne fut pas suivi par sa flottille, et poussé par une tempête, dut échouer sur une île déserte où beaucoup de ses compagnons moururent. Olaño, qui, débarqué à l'embouchure du Rio de Bélen (1), avait aussi perdu ses navires et quatre cents des siens, n'était pas dans une meilleure position que son chef. Il lui envoya pourtant un brigantin pour le transporter en terre ferme, et se confia à sa miséricorde. Nicuesa lui fit grâce. Pressé par la faim et la maladie qui chaque jour lui enlevaient quelqu'un des siens (2), Nicuesa résolut de s'avancer vers l'est. Il embarqua la plus grande partie de son monde sur trois embarcations construites à la hâte, et laissa le reste sous le commandement du capitaine Alonzo Nuñez (*voy.* ce nom). Nicuesa fit aiguade à Porto Bélo, où il retrouva une ancre abandonnée par Christophe Colomb. Vingt Espagnols s'étant aventurés dans l'intérieur du pays y furent tués par les indigènes. Nicuesa se porta à sept lieues plus loin, dans un port des Indiens Chuchureyes, qui paraissaient hospitaliers; il y forma un établissement fortifié, qui fut appelé *Nombre-de-Dios* (nom de Dieu) (3). Nicuesa prit possession du pays au nom du roi d'Espagne; mais les naturels eurent peu d'égards pour cette formalité banale, et bientôt le conquistador se vit bloqué dans un étroit espace de terrain: deux cent quatre-vingt-cinq de ses compagnons furent tués, et le peu qui lui en restait, obligé de se tenir sans cesse à l'abri des flèches empoisonnées des Indiens, fut réduit à manger des crapauds, des grenouilles, des lézards et de l'écorce de palmier, dont ils faisaient des gâteaux (*palmitos*). Il était dans le plus grand des dangers, lorsqu'un certain nombre de soldats, reste de l'expédition du bachelier Encisa, Rodriguez-Enriquez de Colmenarès, lui amena soixante hommes et deux bâtiments chargés de vivres; mais ayant relâché à Santa-Marta (*Gayra*), il se laissa surprendre par les Indiens, qui lui tuèrent quarante-six hommes. Il gagna Darien avec les survivants (15 novembre 1510). Nuñez de Balboa y fomenta une révolte, et lorsque Nicuesa se présenta devant Darien, on lui signifia qu'il n'eût pas à débarquer. Mourant de faim et sans vêtements ainsi que ses soixante compagnons, il offrit de se rendre à discrétion, quoiqu'il fût dans les limites de son gouvernement. Ses supplications ne furent pas écoutées; descendu à terre clandestinement, il fut bientôt arrêté, et sans l'intervention de Balboa il eût été mis à mort. Son sort ne fut guère meilleur; on le jeta à bord d'un mauvais brigantin avec dix-sept hommes qui lui étaient restés fidèles. On n'en entendit plus parler (4). Il avait découvert deux cent soixante

(1) Le grand navigateur, ignorant les découvertes précédentes, donna à ce port le nom *de Escribanos*. Diego de Nicuesa lui donna plus tard celui de *Nombre-de-Dios*, qui prévalut longtemps.

(2) Selon Herrera six enfants furent sauvés et baptisés.

(1) *Rio de Bélen* ou *de Bethléem*, ainsi nommé par Colomb, qui y mouilla le 9 janvier 1503.

(2) Trente d'entre eux, qui cherchaient des vivres, rencontrant le cadavre d'un Indien le mangèrent, quoiqu'il fût déjà corrompu: ils en moururent (Herrera).

(3) Nicuesa ayant aperçu ce port et ses rivages, enchanté de leur beauté, s'écria: « Paremos à qui el *nombre de Dios!* » (Herrera).

(4) Selon quelques auteurs espagnols, il put gagner Cuba.

milles de pays, à partir de Nombre-de-Dios jusqu'aux rochers de Darien. Pedrarias Davila vengea la mort de Nicuesa en infligeant, en juillet 1514, une amende de quelques millions castillans à Nuñez Balboa. A. DE LACAZE.

Herrera, *Novus Orbis*, etc., déc. I, lib. VII, cap. XIV-XVI; lib. VIII, cap. I-VIII. — Le P. Caulin, *Historia corografica de la Nueva-Andalucia*. — F.-L. de Gomera, *Historia general de las Indias*, etc., lib. II, cap. LVIII. — P. Martyr, déc. III, lib. VI. — Washington Irving, *Hist. de Christophe Colomb* (trad. par Defauconpret fils; Paris, 1828, 4 vol. in-8°), t. IV, p. 71-74.

NIDER, NIEDER ou **NYDER** (*Jean*), fameux théologien allemand, né à la fin du quatorzième siècle, mort en 1438 suivant Cave, ou en 1440 suivant Échard. Après avoir pris en 1400 l'habit de Saint-Dominique à Colmar, il alla étudier la philosophie et la théologie à Vienne en Autriche, et reçut la prêtrise à Cologne. En 1414 il assista au concile de Constance. Il retourna ensuite à Vienne, où il expliqua l'Écriture sainte, et devint prieur des couvents de son ordre à Nuremberg et à Bâle. En 1428 il accompagna dans la Franconie le général des Dominicains, et le succès qu'il y obtint par ses prédications le fit députer au concile de Bâle (1431); il en fut un des plus remarquables théologiens. Choisi par cette assemblée pour travailler à la conversion des hussites, il employa d'abord la douceur et la persuasion, leur écrivit des lettres pleines d'encouragement et de conseils, se rendit lui-même au milieu d'eux à Egra, et les détermina à présenter leurs griefs au concile. Les conférences qui s'ouvrirent avec les députés de la Bohême n'aboutirent à aucun bon résultat. Dans une seconde mission, à laquelle il prit part ainsi que dix autres nonces, Nider fut loin de déployer le même esprit de charité et de conciliation : il fut l'un des chefs spirituels de cette croisade qui mit la Bohême à feu et à sang, qui brûla les villes et les villages, dévasta les campagnes et extermina par milliers les taboristes. De retour à Bâle, il finit par se séparer du concile, et alla jusqu'à lui refuser l'accès de son couvent. Parmi les nombreux écrits de Nider, on remarque : *Præceptorium divinæ legis, seu de decem præceptis;* Cologne, 1472, in-fol.; c'est, au rapport de Brunet, le plus ancien livre, avec date, qui ait des signatures; réimpr. à Strasbourg, 1476; à Paris, 1507, 1515, etc.; — *Manuale confessorum;* Paris, 1478, in-fol.; ibid., 1489, 1513, in-4°; — *Tractatus de lepra morali;* Paris, 1473, in-fol., et 1489, in-4°; 1514, in-8°; — *Contra perfidos Judæos;* Essling, 1475, in-fol.; — *Consolatorium timoratæ conscientiæ;* Paris, 1478, in-4°; Rome, 1604, in-8°; — *Aurei sermones totius anni*; Spire, 1479, in-fol., plusieurs éditions; — *Alphabetum divini amoris;* Alost, 1487, in-8°; Paris, 1516, 1526, in-4°; ce traité de l'élévation à Dieu est divisé en quinze tables, composées chacune de vingt-deux échelles, dont chaque degré commence par une lettre de l'alphabet; il a été faussement attribué à Gerson; — *Sermones;* Strasbourg, 1489, in-fol.; — *Dispositorium moriendi;* s. l. n. d., in-4°; — *De modo bene vivendi;* Paris, 1494, in-16; — *De reformatione religiosorum;* Paris, 1512, in-12; — *De contractibus mercatorum;* Paris, 1514, in-8°; — *Formicarium, seu Dialogus ad vitam christianam exemplo conditionum formicæ incitativus;* Strasbourg, 1517, in-4°; Paris, 1519, in-4°; Douai, 1602, in-8°, etc. « Nider a recueilli dans ce dernier ouvrage, dit Chaudon, tous les contes, toutes les opinions ridicules sur les revenants, les fantômes, les incubes et les succubes, la divination, les sortiléges, les exorcismes, les diables et leurs malices, rapportés par les anciens et par ses contemporains. Il avoue ingénuement que tout ce qu'il a dit des sorciers et des magiciens dans le cinquième et dernier livre du *Formicarium*, il l'avait appris d'un juge de Berne et d'un moine bénédictin qui, avant sa conversion, avait été sorcier et très-habile baladin et escamoteur. » Jacques Lenfant attribue à Nider un traité *De visionibus et revelationibus* (Strasbourg, 1517), dont il parle comme d'un ouvrage rempli de singularités. K.

Bzovius, *Annales eccles.* — Echard et Quétif, *Bibl. scriptor. ord. Prædicat.*, I, 792. — Touron, *Hist. des hommes ill. de l'ordre de Saint-Dominique.* — Dupin, *Bibl. des auteurs ecclés.*, *XVe siècle.* — J. Lenfant, *Hist. du concile de Constance*, lib. V. — Brunet, *Manuel du libraire.* — Quicherat, *Procès de Jeanne d'Arc*, IV, 502.

NIEBUHR (*Carstens*), célèbre voyageur allemand, né le 17 mars 1733, à Ludwigswörth, dans le pays de Hameln (Hanovre), mort le 26 avril 1815. Fils d'un paysan aisé, il cultiva lui-même pendant quelque temps les terres qu'il avait héritées de son père. En 1753 un procès survenu dans son canton fit constater qu'il ne s'y trouvait pas un seul arpenteur, ce qui donna au jeune Niebuhr le désir d'apprendre cette profession. Il se rendit à Hambourg, et y apprit le latin et les mathématiques, qu'il alla ensuite étudier à Gœttingue. Il venait d'entrer dans le corps des ingénieurs hanovriens, lorsqu'il reçut en 1758 l'offre de faire partie, comme mathématicien, de l'expédition que le gouvernement danois se proposait d'envoyer en Arabie. Il employa les dix-huit mois qui lui furent accordés pour s'instruire dans l'emploi qu'il devait remplir, à se familiariser, sous la direction de Tobie Mayer, dans la méthode d'observer les longitudes. Le 7 janvier 1761 il partit de Copenhague sur une frégate royale, en compagnie de l'orientaliste von Haven, du naturaliste Forskaal, du médecin Cramer et du peintre Baurenfeind; il avait refusé, comme ne le méritant pas, le titre de professeur, qu'on lui avait destiné, et n'avait voulu accepter que celui de lieutenant du génie. Arrivés aux Dardanelles, les cinq voyageurs s'embarquèrent sur un navire marchand pour Constantinople, et passèrent de

où il mourut et où un tombeau lui fut élevé. Herrera nie cette double circonstance.

là au Caire, où ils furent rendus le 10 novembre. Ils examinèrent avec soin les antiquités de cette ville ainsi que les Pyramides, gagnèrent ensuite Suez en traversant la chaîne du Sinaï, et partirent, en septembre 1762, pour Djedda. Le 29 décembre ils débarquèrent à Loheia. De là ils pénétrèrent dans l'intérieur de l'Arabie heureuse, explorant le pays chacun selon sa spécialité. Leur santé souffrait beaucoup du climat; von Haven succomba le 25 mai 1763, Forskaal le 10 juillet. Après avoir reçu de l'iman de Moka un excellent accueil, les trois survivants s'embarquèrent, le 23 août, pour les Indes orientales; Baurenfeind mourut en route. Niebuhr et Cramer arrivèrent le 11 septembre à Bombay; ils y firent un séjour prolongé et examinèrent les curiosités des environs. Le 11 février 1764 Cramer fut emporté par la maladie. Niebuhr, resté seul de toute l'expédition, visita Surate et Maskat, et partit ensuite pour la Perse; débarqué à Bouchir, le 4 février 1765, il visita Chiras et les ruines de Persépolis, passa ensuite par Bassora, Bagdad, Mossoul et Alep, parcourut l'île de Chypre, traversa la Palestine, gagna Damas, puis Constantinople par l'Anatolie, et arriva enfin à Copenhague en novembre 1767. Grâce à sa délicatesse scrupuleuse, ce long voyage avait coûté à peine une centaine de mille francs. En récompense de son désintéressement, il reçut du gouvernement danois l'autorisation de publier à son profit la relation de l'expédition; de plus le gouvernement se chargea des frais des planches. Nommé en 1768 capitaine du génie, Niebuhr devint dix ans après conseiller de justice à Meldorf dans le pays de Ditmars. Les devoirs de son emploi, qu'il remplissait avec la conscience qu'il mettait dans tout ce qu'il faisait, l'éloignèrent pendant quelque temps de ses travaux sur les pays qu'il avait parcourus; mais il parvint plus tard à les reprendre. En 1808 il reçut le titre de conseiller d'État; six ans auparavant il avait été nommé associé étranger de l'Institut de France. On a de lui : *Beschreibung von Arabien* (Description de l'Arabie); Copenhague, 1772, in-4°; traduite très-fautivement en français par Mourier, ibid., 1773, in-4°; Amsterdam, 1774, et Paris, 1779 : un extrait en a paru à Biel, 1790, in-8°; -- *Reisebeschreibung nach Arabien und den umliegenden Ländern* (Voyage en Arabie et les pays voisins); Copenhague, 1774-1778, 2 vol in-4°; un troisième volume supplémentaire a paru à Hambourg, en 1837 : cet ouvrage, aussi remarquable que le précédent, contient sur l'Orient les détails les plus exacts et les plus précieux; le dernier volume contient une dizaine d'excellents *Mémoires* géographiques, historiques, archéologiques et autres, qui avaient paru précédemment dans le *Deutsches Museum*. C'est encore à Niebuhr qu'on doit l'édition des travaux de son compagnon Forskaal (*voy.* ce nom). O.

B.-G. Niebuhr, *Leben Karstens Niebuhr* (Kiel, 1817, in-8°). — Dacier, *Mémoire sur C. Niebuhr* (dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, année 1824).

NIEBUHR (*Barthold-Georges*), célèbre historien allemand, fils du précédent, né à Copenhague, le 27 août 1776, mort à Bonn, le 2 janvier 1831. Sa famille était originaire du pays de Dithmars, dans le Holstein. Ce fut dans ce district du Dithmars à Meldorf que, deux ans après la naissance de Barthold, son père alla remplir l'emploi judiciaire et administratif de *landschreiber* (greffier). Le futur historien passa son enfance et son adolescence dans cette petite ville, loin des distractions et privé par la faiblesse de sa santé des bruyants amusements de son âge. Tout son temps appartenait à l'étude. Un littérateur instruit, Boïes, qui vint s'établir à Meldorf en 1781 comme gouverneur (*landvogt*), lui fut très-utile. Mme Boïes lui enseigna le français. Son père lui apprit l'anglais, la géographie, les éléments des mathématiques et du latin. Ses progrès furent si rapides que Boïes le représentait en 1783 comme un prodige de savoir juvénile. Niebuhr ne fit que passer à l'école publique de Meldorf (1789-1790). Il reçut avec plus de profit, pendant quatre ans (1790-1794), les leçons du philologue Jaeger. Cette période si fructueuse de son éducation fut interrompue par un séjour de trois mois à Hambourg (1792), dans une sorte d'école commerciale, tenue par un ami de son père, le professeur Büsch; mais il revint vite aux leçons de Jaeger. Il passait déjà pour un excellent paléographe; Fréd. Munter et Heyne le prièrent de collationner pour eux divers manuscrits. Pour le sentiment et l'intelligence de l'antiquité, il dut beaucoup aux entretiens de l'illustre traducteur Voss, qui venait de temps en temps visiter Carsten Niebuhr. Des études poursuivies avec tant d'ardeur et de succès le préparaient parfaitement à la tâche d'interprète et d'historien de l'antiquité. Son père aurait préféré pour lui une carrière plus active; mais voyant que le jeune homme, avec sa constitution débile et nerveuse, était peu propre aux lointains voyages, il le laissa libre de suivre ses inclinations. Il fut convenu que Barthold irait achever ses études à Kiel et à Gœttingue.

Niebuhr passa près de deux ans à l'université de Kiel (1794-1796). Il se perfectionna dans l'histoire et les langues anciennes, fit une étude approfondie de la philosophie de Kant et du droit romain, et forma des relations avec des hommes de mérite, tels que Hegewisch, Jacobi, Schlosser, les deux Stolberg, Cramer, Reinhold, Baggessen, Thibaut et le comte Moltke. Le fait le plus remarquable de son séjour à Kiel fut un incident domestique qui mérite d'être noté parce qu'il eut sur sa carrière une grande influence. Il connut chez le docteur Hensler, professeur de médecine, une jeune dame du Dithmars, veuve d'un fils du docteur, et cette connaissance devint bientôt une amitié qui ne devait finir qu'avec sa vie. Il aurait désiré l'épouser; mais la trouvant iné-

branlable dans le vœu qu'elle avait fait à la mort de son mari de ne pas se remarier, il la pria de lui désigner une femme. Mme Hensler, après quelque hésitation, indiqua sa propre sœur, Amélie Behrens qui habitait Heydt, chef-lieu du Dithmars. Niebuhr respecta religieusement ce choix ; mais le moment n'était pas venu de réaliser son projet de mariage. Il n'avait encore ni fortune ni position. En janvier 1796 le comte de Schimmelmann, ministre des finances en Danemark, lui proposa la place de secrétaire particulier. Son père se hâta d'accepter cet emploi pour le jeune étudiant, qui entra en fonctions au mois de mars 1796. Sa timidité et ses habitudes studieuses lui firent trouver désagréable sa position de secrétaire d'un ministre, et il l'échangea bientôt contre celle de secrétaire de la bibliothèque royale de Copenhague, qu'il occupa de mai 1797 à avril 1798. Il donna vers ce temps une preuve curieuse de ses connaissances dans la bibliographie ancienne. Le général Bonaparte, par le traité de Tolentino conclu avec le pape Pie VI, avait stipulé la cession à la France de cinq cents manuscrits de la bibliothèque du Vatican. Niebuhr rencontrant chez M. de Schimmelmann Gronvelle, envoyé de la république française à Copenhague, parla avec tant de savoir des manuscrits qu'il fallait choisir, que Grouvelle lui demanda un mémoire à ce sujet. Le mémoire rédigé en trois jours fut aussitôt transmis à Charles Delacroix, ministre des relations extérieures en France; M. de Golbery l'a publié dans le t. VII de sa traduction de l'*Histoire romaine*. Niebuhr pensait que les trésors de l'antiquité inutilement enfouis dans le Vatican seraient plus accessibles dans la bibliothèque nationale de Paris; mais bien que dans cette circonstance il s'associât par ses conseils à un acte du gouvernement français, il n'éprouvait aucune sympathie pour la politique et les victoires de la république. Ses vœux étaient plutôt pour la grande adversaire de la France, pour l'Angleterre. Il obtint un congé en avril 1798, et après avoir visité en compagnie de Hensler et de sa belle-fille les villes de Heydt et de Meldorf, il s'embarqua pour l'Angleterre. Il passa trois mois à Londres, et se rendit ensuite à Édimbourg, où il fut accueilli avec empressement par un ancien capitaine de vaisseau, de la famille des Scott de Norbourgshire, qui avait, trente-cinq ans auparavant, reçu à son bord Niebuhr le voyageur. Là pendant une année il se livra avec ardeur à son goût pour l'étude, et l'on remarque qu'il s'adonna de préférence aux sciences naturelles et à la chimie. En quittant Édimbourg, il consacra encore trois mois à visiter les principales villes d'Angleterre, puis vers la fin de 1797 il revint dans le Holstein. En avril 1800, il obtint à Copenhague la place d'assesseur au conseil du commerce et de la banque et de secrétaire de la direction du consulat africain, et le mois suivant il épousa Amélie Behrens. Le jeune érudit, forcé de consacrer toute son attention à des matières de finance et de commerce, s'acquitta de ses fonctions avec une habileté, un zèle et un désintéressement qui lui méritèrent l'estime et l'affection de ses collègues et de ses supérieurs et qui, suivant ce qu'il rapporte dans ses lettres, lui gagnèrent même les cœurs des juifs. Au printemps de 1803 il remplit une importante mission financière en Allemagne et visita à cette occasion Hambourg, Leipzig, Francfort, Cassel. A son retour, il fut nommé directeur de la banque et du bureau des Indes orientales. Malgré l'importance de ses fonctions, il trouvait quelques moments de loisir pour l'étude. En 1804 il envoya à son père la traduction d'un fragment de l'histoire arabe de la conquête de l'Asie sous les premiers califes par Elwockidi. Il ne négligeait pas l'histoire ancienne. Ce fut à cette époque qu'il ébaucha dans une dissertation sa théorie sur les lois agraires chez les Romains, qui occupa plus tard une place essentielle dans son grand ouvrage. En se livrant à ces travaux, il regrettait vivement de ne pouvoir consacrer à l'investigation des problèmes historiques que de rares moments dérobés aux détails minutieux de la comptabilité. Il aurait aimé une société d'hommes instruits, et presque toutes ses relations, nous dit-il, étaient avec des marchands, des banquiers et des juifs. Aussi quand Stein, ministre des finances en Prusse, lui offrit la place de directeur de la banque de Berlin, il accepta la proposition, et se démit de tous ses emplois à Copenhague. Un des motifs qui le décidèrent était son antipathie contre la politique française (1). Il se rendit à Berlin au mois d'octobre 1806, au moment où la Prusse venait de déclarer la guerre à la France, quelques jours avant la bataille d'Iéna. A peine était-il installé à la banque qu'il fallut fuir d'abord à Stettin, puis à Dantzig, à Kœnigsberg, à Memel, à Riga. Au milieu des épreuves de cette fuite précipitée, voyant sa femme malade, terrifié par la chute de la cause à laquelle il avait lié sa destinée, Niebuhr, avec son tempérament nerveux et son caractère impressionnable, tomba dans un désespoir profond. « Heureux, écrivait-il, ceux qui n'ont pas d'enfants ! Peut-être il serait bon pour des nations entières de périr avec cette génération... Nous verrons bientôt comment les Français gouverneront le monde. Ce que nous ne verrons pas dans sa consommation, mais ce que nous pouvons déjà apercevoir dans son commencement, c'est la dégénération de l'intelligence, l'extinction du génie, de tous les sentiments d'indépendance et de liberté ; le règne du vice et de la sensualité sans même le

(1) Il venait d'en donner la preuve dans une traduction de la première Philippique de Démosthène dédiée à l'empereur Alexandre; Hambourg, 1805, in-8°. Les notes sont remplies d'allusions aux circonstances du moment et contiennent des appels indirects à une coalition contre la France. Cette traduction reparut en 1831, avec quelques notes nouvelles, mais toujours dirigées contre la France.

déguisement de l'hypocrisie, la décadence du goût et des lettres. »

Niebuhr ne s'arrachait à son accablement qu'en se plongeant dans les travaux littéraires, et il profitait de son séjour à Riga après la bataille de Friedland (juin 1807) pour étudier le russe (1). Il avait songé un moment à entrer au service de la Russie. Le traité de Tilsitt, qui laissait subsister une partie de la Prusse, et le retour de son ami Stein aux affaires le décidèrent à garder sa position dans les finances. Les mesures hardies et habiles au moyen desquelles Stein fit face à une situation presque désespérée ne peuvent être exposées ici; il suffit de remarquer que Niebuhr ne les approuva pas toutes. Conservateur timide et un peu trop attaché aux choses anciennes, il fit des objections à la manière trop radicale suivant lui dont fut effectuée l'abolition du servage (octobre 1807); il en résulta quelque embarras dans les rapports des deux amis. Il était difficile qu'un homme d'État énergique et pratique, plein de confiance et de ressources comme Stein, s'entendît parfaitement avec un grand érudit qui vivait trop volontiers dans le passé et ne prévoyait que malheurs dans l'avenir, bien que cet érudit fût un excellent financier. Le premier ministre, pensant que ses talents seraient plus utiles à l'étranger qu'à Kœnigsberg, l'envoya négocier un emprunt en Hollande. Niebuhr était parfaitement propre à cette mission, qui dura plus d'un an (jusqu'en avril 1809), et qui aurait réussi sans la défense faite par Napoléon au roi de Hollande d'autoriser l'emprunt. D'Amsterdam, où il consumait son habileté dans une négociation impossible, Niebuhr voyait avec effroi Stein et Scharnhorst disposés avec l'aide de l'Autriche à recommencer la lutte contre la France (juillet 1808); il écrivit lettre sur lettre contre un pareil projet. Phocion, disait-il, avait prudemment averti les Athéniens de se soumettre à Philippe, et Jérémie avait donné un admirable conseil au petit nombre de rebelles qui doutaient de la mission divine de Nebuchadnazzar et qui recherchaient l'appui de l'Égypte. Les exemples de Phocion et de Jérémie n'auraient pas arrêté Stein; mais ses projets furent révélés au gouvernement français, et il dut donner sa démission (décembre 1808) et s'éloigner de la Prusse. Niebuhr, plus désolé que jamais et obligé de quitter la Hollande, alla passer quelque temps dans le Holstein. Là il apprit la téméraire tentative de Schill, qui lui parut devoir décider du sort de la Prusse. L'orage fut moins terrible qu'il ne pensait, et la redoutable année d'Eckmühl et de Wagram n'apporta aucun nouveau dommage à la monarchie de Frédéric-Guillaume. Niebuhr, un peu rassuré, se rendit à Kœnigsberg, et fut nommé, en décembre 1809, conseiller privé, directeur de la dette nationale et de la monnaie. Mais s'il avait eu de la peine à s'entendre avec Stein, il ne s'entendit pas du tout avec Hardenberg, et voyant qu'il ne pouvait pas faire adopter ses plans de finances, il donna sa démission (1810), et reçut en échange de la direction de la dette et de la monnaie la place d'historiographe du roi, vacante par la mort de Jean de Müller. Vers la même époque il fut élu membre de l'Académie de Berlin et nommé professeur d'histoire ancienne à l'université nouvellement créée dans cette ville. Il commença en 1810, et continua pendant près de trois ans le cours qui a servi de base à l'immortel ouvrage que nous apprécierons plus tard. Dès lors la nouveauté de la méthode et la grandeur des résultats annoncèrent une œuvre de l'ordre le plus élevé. Le succès de son cours redoubla l'ardeur de l'illustre érudit, qui pour la première fois pouvait s'appliquer sans réserve à ces recherches, à ces spéculations auxquelles le disposaient admirablement sa mémoire, son imagination et son immense savoir. Les philologues, les jurisconsultes, les historiens les plus distingués de la jeune université, groupés autour de lui dans une sorte de petite académie, l'assistaient de leurs conseils. Il a proclamé éloquemment dans la préface de sa première édition tout ce qu'il devait à Savigny, à Buttmann, à Heindorf, à Spalding, qu'il perdit en 1811 (1). Ces trois années furent les plus belles et les plus fécondes de sa vie. « Ce fut une bien belle époque, dit-il, que celle de l'ouverture de l'université de Berlin; alors s'écoulèrent dans l'enthousiasme et la félicité les mois pendant lesquels j'esquissai pour mes leçons et j'achevai pour la publication ce qu'embrassent les premiers volumes de cette histoire : avoir joui de ce temps, avoir participé aux événements de 1813, c'en est assez pour rendre heureux la vie d'un homme quand même elle n'est pas restée exempte de quelques tristes sensations. » (*Préface* de l'édit. de 1827, trad. de Golbéry). Les désastres de l'armée française en Russie provoquèrent en Prusse un mouvement national auquel Niebuhr s'associa vivement. Lui, le philosophe érudit, l'homme de la vie studieuse et retirée, il prit le fusil et fit l'exercice comme un jeune recrue. Le gouvernement pensa que ses talents pouvaient être mieux employés, et Stein, devenu le grand agent de l'alliance russe-prussienne et du soulèvement de l'Allemagne, l'appela à partager ses fonctions. Mais Niebuhr, avec son caractère peu pratique et irritable, ne comprit rien aux ménagements de Stein pour la politique ambitieuse de la Russie, et ne le trouvant pas

(1) En décembre 1807 Carsten Niebuhr écrivait que son fils savait vingt langues, et il est probable que celui-ci ajouta encore à la liste.

(1) « Il y a, dit-il, une inspiration qui naît de la présence et de la société de personnes aimées; une influence immédiate par laquelle les Muses se révèlent à nous, réveillent le zèle et la force, éclaircissent notre vue; c'est à cette inspiration que, dans toute ma vie, j'ai dû ce qu'il y eut de mieux en moi. Ainsi je dois aux amis au milieu desquels j'ai repris des travaux trop longtemps abandonnés, ou faiblement poursuivis, le succès qu'ils peuvent avoir obtenu. »

assez bon Prussien, il se sépara de lui au bout de deux ou trois mois. Pendant la grande crise de 1814-1815, qui changea la face de l'Europe, il n'eut qu'un rôle insignifiant. Une mission en Hollande (février 1814), des leçons de finances et d'administration données au prince royal de Prusse, une petite brochure intitulée : *Droits de la Prusse contre la cour de Saxe*, un mémoire sur la liberté de la presse, et une défense des sociétés secrètes qui avaient préparé en Allemagne le mouvement de l'indépendance sont les seules traces de sa participation aux affaires publiques. Dans sa vie privée il fut douloureusement atteint en 1815 par la mort de son père et par celle de sa femme. Dans cette même année le gouvernement lui offrit l'ambassade de Rome. Il partit pour l'Italie en 1816, après avoir épousé Marguerite Hensler, nièce et fille adoptive de Mme Hensler. Sur sa route il s'arrêta à Vérone, et exhuma de la bibliothèque de cette ville les *Institutes* de Gaïus, contenues dans un manuscrit palimpseste qui avait été jusque-là à peine signalé et imparfaitement examiné. Il arriva à Rome en octobre 1816, et y séjourna pendant près de sept ans. Il semblait qu'un poste qui le plaçait sur le théâtre de l'histoire qu'il avait entrepris de raconter devait lui convenir parfaitement; il n'en fut rien. Il trouva une Rome qui n'était pas celle de ses études et de ses rêves, et il ne pardonna jamais à la cité moderne de ressembler si peu à l'ancienne. Toute sa correspondance de cette époque est empreinte d'une mauvaise humeur excessive à l'égard des Romains et des Italiens en général. Ses fonctions diplomatiques, qui avaient pour principal objet la conclusion d'un concordat avec la cour pontificale, ne contribuèrent pas à lui rendre le séjour de Rome agréable, quoiqu'il fût en bons rapports avec le cardinal Consalvi, secrétaire d'État. D'abord il resta quatre ans sans recevoir de son gouvernement d'instructions définitives; puis quand il eut à peu près mené les affaires à bon terme, le premier ministre de Prusse, Hardenberg, vint à point à Rome recueillir l'honneur de la conclusion du concordat. Comme dédommagement, Niebuhr reçut l'ordre de l'Aigle rouge de seconde classe, auquel l'empereur d'Autriche ajouta la décoration de première classe de l'ordre de Léopold.

Sa mission n'avait plus d'objet; le climat de Rome ne convenait pas à sa jeune femme; il soupirait après ces sociétés savantes de l'Allemagne, qu'il regrettait amèrement de ne pas retrouver à Rome; il demanda son rappel, et obtint un congé d'un an (1822). Il passa l'automne de cette année à Albano et à Tivoli, et au printemps de 1823 il se rendit à Naples pour visiter son ami M. de Serre, l'illustre orateur français, alors ambassadeur dans cette ville. Il partit ensuite pour Berlin. En route il s'arrêta dans la vieille abbaye de Saint-Gall, et y découvrit les poésies latines de Merobaude.

De retour à Berlin, après une si longue absence, il s'y trouva dans une position assez difficile. Il n'avait aucun goût pour une place subordonnée, et le roi de Prusse ne songeait pas à lui donner un poste important dans la direction des affaires. Lui-même, avec son caractère et ses idées, était peu propre à occuper un grand emploi politique. Dans la période précédente on l'avait vu, quoique patriote, très-opposé aux mesures qui pouvaient assurer le prompt triomphe de la cause de l'indépendance; maintenant, quoique libéral en théorie, il était très-opposé aux mesures qui auraient introduit la liberté dans les institutions de l'Allemagne et de la Prusse. Cette singulière contradiction entre les lumières de son esprit et la timidité de son caractère le condamnait dans la pratique à une sorte d'inertie inquiète. Il blâmait la politique inintelligente et réactionnaire du gouvernement prussien; mais il ne voyait aucun moyen d'y remédier. « J'ai, disait-il, la haine la plus décidée pour le despotisme, mais je ne voudrais pas pour le combattre évoquer le démon de la révolution, et il vaut mieux se résigner au mal que d'ouvrir les portes de l'enfer. » Avec de pareils sentiments, n'espérant rien des hommes au pouvoir et redoutant un mouvement qui les eût renversés, il renonça tout à fait à la politique, et se réfugia dans les lettres. Le roi se montra peu empressé de le retenir, tout en lui offrant vaguement un portefeuille de ministre (en 1824); mais il lui conserva son traitement d'ambassadeur.

Niebuhr se retira à Bonn, où une université avait été récemment établie et où son ami et premier secrétaire d'ambassade Brandis était professeur. Il s'attacha à l'université comme professeur libre, et fit un cours sur l'histoire romaine et sur divers sujets d'histoire ancienne. Il ne négligea aucun moyen de contribuer aux progrès de la philologie et de l'archéologie. Ce fut dans ce but qu'il fonda avec Brandis et Boeckh le recueil périodique intitulé *Rheinisches Museum* (1827), et qu'il entreprit une nouvelle édition, améliorée et augmentée, de la collection des historiens byzantins. En même temps il poursuivait avec ardeur la révision ou plutôt la refonte complète de son *Histoire romaine*.

Le premier volume de la nouvelle édition parut en 1827. La publication du second volume fut retardée par un incendie (7 février 1830), qui détruisit avec la maison de l'auteur le manuscrit de l'ouvrage, qui dut être refait de mémoire. Ce volume ne parut que vers la fin de 1830. La préface est empreinte du profond découragement, du sombre désespoir que causait à l'auteur un événement récent, la révolution de Juillet. « Je n'en étais, dit-il, qu'aux deux tiers du travail (la préparation d'un nouveau manuscrit pour l'impression), quand la démence de la cour de France brisa le talisman qui tenait enchaîné le démon des révolutions. En écrivant le

reste du volume uniquement pour ne pas laisser imparfait ce qui était commencé, j'ai eu sans cesse à lutter contre des soucis et des craintes toujours renaissantes : sans cesse je me voyais menacé de la perte de ma fortune, de mes biens les plus précieux, de mes rapports les plus intimes. J'avais écrit le premier volume dans la plus grande jouissance du présent, dans la plus parfaite quiétude de l'avenir. Désormais si Dieu n'y porte un secours miraculeux, nous courons à une époque de despotisme et de barbarie, comme celle qui frappa le monde romain vers le milieu du troisième siècle de notre ère; nous sommes à la veille de voir anéantir tout bien-être, toute liberté, toute civilisation, toute science (1). » Sous l'empire de cette obsession morale, qu'aggrava la révolution de Belgique, sa santé s'altéra rapidement. Les nouvelles de France le tenaient dans une agitation perpétuelle. Le jour de Noël il revint avec la fièvre d'un salon de lecture où il avait lu le procès des ministres de Charles X. Il s'alita, et ne se releva plus. Il expira le 2 janvier 1831. Mme Niebuhr ne lui survécut que de quelques jours. Il laissait de sa seconde femme quatre enfants : trois filles et un fils, Marcus, dont il est souvent question dans ses lettres; ce fils est arrivé à une haute position en Prusse, dans le service civil.

Depuis la mort de Niebuhr diverses publications ont éclairé tous les détails de sa vie et de son caractère. Un Allemand qu'il avait recueilli à Rome, Francis Lieber, a publié les intéressants souvenirs de leurs relations; sa belle-sœur et son amie la plus dévouée, Mme Hensler, a publié sa *Correspondance*. M. de Bunsen, son ami et son émule dans les hautes études, a joint à une traduction anglaise de cette collection de précieuses notes biographiques. Ces renseignements si intimes n'offrent rien que d'honorable pour l'éminent érudit qui y paraît quelquefois vif et irritable, mais toujours généreux, exempt de petitesse et d'égoïsme, plein d'ardeur pour la cause de la vérité. Comme homme public, il eut des défauts que la *Vie de Stein*, par M. Pertz, a clairement révélés; mais on ne peut lui contester ni le patriotisme, ni une parfaite intégrité, ni un zèle infatigable dans l'accomplissement de ses devoirs officiels.

(1) Il écrivait à la même époque : « C'est ma ferme conviction que particulièrement en Allemagne nous marchons rapidement vers la barbarie et qu'il n'en est pas beaucoup mieux en France. Je suis désolé de le dire; mais il est aussi clair pour moi que nous sommes menacés de dévastations pareilles à celles d'il y a deux cents ans, et que la fin de tout cela sera le despotisme régnant au milieu de la ruine universelle. Dans cinquante ans, et probablement dans beaucoup moins il n'y aura plus trace d'institutions libres ou de liberté de la presse au moins sur le continent. » Dans la suite de la lettre Niebuhr explique en quoi il diffère des royalistes, qui s'attachent à des institutions décrépites et usées, tandis qu'il voudrait régénérer ces institutions et leur infuser une vie nouvelle. Cette lettre est belle, bien qu'il soit impossible d'en tirer des conclusions pratiques.

Macaulay a dit de Niebuhr « qu'il aurait été le premier écrivain de son temps si son talent pour communiquer les vérités avait été en proportion de son talent pour les découvrir ». (*Préface* des *Lays of ancient Rome*). En effet ce qui manque à Niebuhr, c'est l'art d'exposition, et ce grave défaut, qui le rend difficile à comprendre, l'a souvent empêché d'être bien jugé et estimé à son véritable prix. Un autre malheur pour sa réputation, c'est que son grand, son unique ouvrage, son *Histoire romaine*, est resté inachevé. « Je ne demande à Dieu, disait-il, que de m'accorder une vie assez longue pour que je finisse où Gibbon commence. » Ce vœu ne fut pas exaucé. Bien loin d'atteindre le siècle des Antonins, Niebuhr ne dépassa pas la première guerre punique, dans ses trois volumes, dont le troisième n'a pas même reçu les derniers soins de l'auteur. Il n'a donc laissé qu'un fragment; mais ce fragment est l'œuvre historique la plus originale de notre époque. Pour l'apprécier avec justice, il faut se représenter ce qu'était l'histoire romaine avant Niebuhr. Les historiens ou plutôt les compilateurs modernes qui avaient raconté l'histoire romaine n'avaient fait qu'abréger ou délayer Tite-Live; les plus érudits avaient emprunté des notions accessoires à Denys d'Halicarnasse et à Plutarque. Tous avaient accepté comme des faits historiques sous la forme rationnelle que leur donnait Tite-Live les fables et les légendes des premiers siècles; ils n'avaient vu avec lui, dans l'histoire romaine, que le développement de la commune de Rome, et n'avaient pas étendu leurs recherches jusqu'aux autres tribus italiennes qui, après avoir disputé à la cité du Tibre l'hégémonie de la Péninsule, l'aidèrent à conquérir le monde. A côté de ces historiens, dont les meilleurs sont Catrou et Hook, des érudits plus pénétrants élevèrent des doutes sur les événements racontés dans les cinq premiers livres de Tite-Live, événements que l'historien lui-même déclare incertains au début de son sixième livre. Dès les premières années du dix-septième siècle, Cluvier, signalant ce passage de Tite-Live, en conclut que les auteurs latins n'ont pu nous transmettre rien ou presque rien d'assuré sur les événements qui précédèrent la prise de Rome par les Gaulois. Il ajouta que l'histoire romaine a été en partie fabriquée par des Grecs, qui l'ont remplie de rêveries et de mensonges. Perizonius, reprenant l'idée ingénieuse de Cluvier, démontra avec beaucoup de savoir et de sagacité que les récits des historiens romains se contredisent souvent et sont toujours en ce qui concerne les premiers siècles dénués de preuves. Il supposa que l'histoire romaine provient en grande partie de compositions poétiques aujourd'hui perdues. Cette belle hypothèse, ne trouvant pas les esprits préparés à la recevoir, resta stérile jusqu'au moment où Niebuhr la recueillit et la féconda. Sur d'autres points, le scepticisme de Clu-

vier et de Perizonius gagna du terrain. Bayle le glissa dans son *Dictionnaire*. Lévesque de Pouilly l'introduisit dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, et posant les véritables principes de la critique dans cette matière, il distingua très-nettement la tradition de l'histoire. Beaufort poussa encore plus loin les conclusions négatives de Pouilly, et étendit jusqu'à l'expédition de Pyrrhus la période douteuse de l'histoire romaine ; il essaya même de reconstruire cette histoire sur des bases plus solides ; mais il n'aboutit à aucun résultat satisfaisant. Charles Lévesque, qui vint après Beaufort, n'ajouta rien aux objections de son prédécesseur, et fut encore moins heureux dans sa tentative de reconstruction. Ainsi, au moment où parut Niebuhr l'histoire romaine se trouvait placée entre une crédulité complaisante et un scepticisme inutile; l'illustre érudit allemand lui ouvrit une voie nouvelle et féconde. S'il rejeta absolument la foi implicite de Rollin et de Catrou, il n'eut jamais l'idée de se renfermer dans les négations de Pouilly et de Beaufort. Ceux qui ne voient dans son œuvre que le scepticisme montrent qu'ils n'y ont rien compris. Détruire pour détruire répugnait à son esprit souverainement affirmatif et conservateur. Il ne songea pas même à se borner à de timides tentatives de reconstruction partielle : il se proposa de retrouver la véritable histoire romaine mal comprise et défigurée par les écrivains du siècle d'Auguste. L'entreprise était hardie ; elle ne paraîtra présomptueuse qu'à ceux qui ne connaissent pas l'immensité de son savoir ou ne se rendent pas compte de l'efficacité de sa méthode. De son savoir il a été assez question dans cette notice pour qu'il soit inutile d'insister sur ce point. Un critique anglais a dit dans le *Philological Museum*, t. I, p. 271 : « Tandis que l'horizon s'étendait de plus en plus devant lui, il ne se retrécissait jamais derrière lui ; ce qu'il possédait une fois il le gardait toujours ; ce qu'il avait appris une fois devenait une partie de son esprit et un instrument pour l'acquisition de nouvelles connaissances ; il est un des très-rares exemples d'un homme doué d'une mémoire si tenace qu'elle semblait incapable de rien oublier, et d'un esprit si vigoureux que loin d'être accablé par le savoir, il le dominait et le maintenait constamment au service de l'énergie créatrice de la pensée. » En effet pour répondre à sa méthode, il fallait non-seulement qu'il eût un savoir immense, mais qu'il l'eût constamment tout entier et dans tous ses détails, présent à sa pensée. Il considère les annales des peuples, non comme une succession de faits rattachés entre eux par l'ordre chronologique, mais comme un ensemble organisé et vivant où tout se tient, et dont toutes les parties sont subordonnées les unes aux autres, et déterminées les unes par les autres ; de sorte que si l'on possède avec certitude quelques-unes de ces parties, on peut par une induction légitime retrouver les autres. On a justement comparé cette méthode à la méthode scientifique de Cuvier. De même que le naturaliste, au nom de la correspondance mutuelle des organes et de leur concours nécessaire à la même action définitive par une réaction réciproque, reconstruit avec des fragments osseux le squelette d'un animal fossile, de même Niebuhr, avec des faits épars, mutilés, dégradés, ressuscite une époque. Un des premiers résultats de sa méthode comparative fut de restituer aux faits leur véritable caractère et d'établir une distinction profonde entre la légende et l'histoire. Cette distinction, que M. Grote a portée au dernier point de précision, est devenue la base de la critique historique ; avant Niebuhr, elle avait été rarement entrevue et n'avait jamais été appliquée. Les prétendus récits historiques des premiers siècles de la Grèce et de Rome n'étaient que des légendes données pour de l'histoire, et, ce qui est pire, déguisées en histoire au moyen de retranchements et de falsifications. Un des plus grands mérites de Niebuhr fut de faire cesser cette confusion. Son étude particulière des légendes romaines le conduisit à penser qu'elles provenaient en grande partie d'anciennes compositions poétiques perdues. Cette hypothèse est très-vraisemblable ; mais quand même on la rejetterait, le système de Niebuhr subsisterait toujours. Après avoir séparé dans la masse de faits que lui présentaient les annales romaines les fictions des faits authentiques, il entreprit avec ces faits, malheureusement peu nombreux, de reconstituer une histoire très-différente de celle de Tite-Live. Pour la période royale il ne prétendit pas obtenir plus que des faits généraux ; mais dès qu'il arriva à la république il soutint que l'on pouvait restituer une narration suivie et véridique avec ses principales particularités. Dans sa restitution, il insista sur deux points que Tite-Live avait traités légèrement et que Denys d'Halicarnasse avait exposés sans critique et sans intelligence : l'histoire des autres peuples de l'Italie et l'histoire de la constitution romaine. L'ethnographie de l'ancienne Italie est si confuse, si imparfaitement connue que cette partie du livre de Niebuhr laisse beaucoup à désirer ; mais enfin il a ouvert la voie et forcé les historiens qui l'ont suivi à s'occuper avec soin des divers peuples italiens. Ses vues si neuves et si fécondes sur la constitution romaine sont sans doute souvent contestables ; mais on ne les réfuterait pas en montrant qu'elles sont contredites par Tite-Live et Denys ; car ces deux auteurs jugeaient du passé par ce qu'ils voyaient de leur propre temps, lorsque tout avait pris un aspect complétement différent. Niebuhr a-t-il vu ce que Tite-Live et Denys d'Halicarnasse n'avaient pas aperçu ? A-t-il mieux connu l'ancienne constitution romaine que deux historiens qui vivaient sous Auguste ? Ce sont des questions dé-

licates; pour les résoudre il faudrait discuter les principales hypothèses de Niebuhr sur la distinction des clients et des plébéiens, sur le sens des mots *populus* et *plebs*, sur les lois agraires, etc. Ces controverses dépasseraient de beaucoup les limites d'une biographie. Nous avons dû nous borner à donner une idée générale de son grand ouvrage. Quant à ses vues particulières, on les trouvera supérieurement exposées et quelquefois rectifiées dans l'*Histoire romaine* d'Arnold; M. Lewis a soumis toutes ses théories à un contrôle extrêmement minutieux et sévère. Ihne, Schwegler, Mommsen en ont refuté plusieurs; mais ces réfutations partielles ne portent point atteinte à sa gloire; car ce qui est admirable chez lui, c'est plus encore la méthode que les résultats; et cette méthode a pleinement triomphé. Aussi, quel que soit le sort de ses hypothèses, la postérité confirmera les éloges que lui a donnés le plus illustre de ses successeurs dans l'histoire critique de l'antiquité : « Aucun homme qui prend intérêt aux études historiques, dit M. Grote, ne peut prononcer ce grand nom sans vénération et sans reconnaissance. Si nous ne regardons dans Niebuhr que son érudition abondante, exacte, efficace, il occupe une place au premier rang et peu d'auteurs peuvent être mis à côté de lui; mais quand nous considérons, en outre, son étonnant génie pour combiner des faits épars, sa perspicacité pour découvrir des analogies cachées et pour séparer les points principaux d'évidence de cette foule d'accessoires sous lesquels ils sont souvent ensevelis, sa puissance de déduction pour recomposer l'ancien monde avec des fragments d'histoire; quand nous voyons ces rares facultés opérant sur la vaste masse de matériaux que son érudition leur offrait, il nous semble unique même parmi tant de compatriotes et contemporains éminents. »

Les ouvrages de Niebuhr sont : *Roemische Geschichte*; Berlin, 1811, 2 vol. in-8°. Cette ébauche de son histoire romaine, dans laquelle l'auteur avançait plusieurs opinions qu'il abandonna plus tard, entre autres l'origine étrusque des Romains, a été traduite en anglais par M. Walter; Londres, 1827; — *Frontonis reliquiæ, ab A. Maio primum editæ, cum notis variorum edidit B. G. Niebuhrius; accedunt C. Aurelii Symmachi octo orationum fragmenta*; Berlin, 1816, in-8°; — *Cicero, Pro Fonteio et Rabirio*; Rome, 1820, in-8°; — *Flavii Merobaudis Carmina*; Saint-Gall, 1823; 2ᵉ édit., Bonn, 1824; — *Ueber die Nachrichten von den Comitien der Centurien im zweiten Buche Ciceros de Republica* (Sur les renseignements sur les comices par centuries dans les sept livres de la République de Cicéron). Niebuhr avait cru trouver de nombreux renseignements sur la constitution romaine dans le traité *De Republica* de Cicéron récemment découvert par Mai; mais il fut déçu dans son espérance, et ne tira de la *République* que matière à une courte brochure *Sur les comices par centuries*; — *Roemische Geschichte* : c'est moins une seconde édition de son *Histoire romaine* qu'un nouvel ouvrage; le premier volume parut à Berlin, 1827; le second à Berlin, 1830; le troisième fut publié par M. Classen sur les papiers de l'auteur; les deux premiers volumes ont été traduits en anglais par J.-C. Hare et Connop Thirlwall; 1828-1832; le troisième a été traduit par W. Smith et L. Schmitz. Niebuhr témoigna sa reconnaissance à Hare et à Thirlwall en leur dédiant le premier volume de sa collection des historiens byzantins; leur traduction est d'une grande fidélité, et Niebuhr a dit qu'elle était tout à fait telle qu'il l'avait conçue et écrite; le même ouvrage a été traduit en français par M. de Golbéry; Strasbourg et Paris, 1830-1840, 7 vol. in-8°; six volumes répondent aux trois volumes de Niebuhr; le septième est une sorte d'appendice composé de diverses dissertations critiques de Niebuhr; du chapitre de Wachsmuth *Sur les sources de l'histoire romaine*, et de celui de Huellmann sur les changements que subit l'organisation des comices au cinquième siècle de Rome. Les leçons que Niebuhr fit à l'université de Bonn, et qui sont en partie une introduction et en partie un supplément de son grand ouvrage, ont été publiées sous le titre de *Historische und Philologische Vortraege* (Leçons d'histoire et de philologie) et comprenant les sections suivantes : *Roemische Geschichte* (Histoire romaine, jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, publiée par M. Isler); Berlin, 1846-1848, 3 vol. in-8°; — *Alte Geschichte* (Histoire ancienne, publiée par Marcus Niebuhr); Berlin, 1847-1851, 3 vol. in-8°; — *Alte Laender und Voelkerkunde* (Géographie et Ethnographie anciennes, publiées par M. Isler); Berlin, 1851, in-8°. — *Les Leçons sur l'Histoire romaine* ont été traduites en anglais par le dʳ Schmitz; Londres, 1848-1852, 3 vol. in-8°. Les *Leçons* de Niebuhr *sur l'histoire romaine et l'histoire grecque* sont remarquables; mais comme elles n'ont pas été rédigées avec soin, elles laissent voir à nu les défauts de l'auteur, sa tendance excessive aux hypothèses, ses assertions hasardées, son dédain arbitraire pour ce qui contrarie ses théories, ses jugements durs et mal motivés contre certains hommes. C'est ainsi qu'il traite avec une injuste sévérité Alexandre et César. Niebuhr qui avait vu Napoléon n'aimait pas les héros. Les dissertations critiques insérées par Niebuhr, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* et dans le *Rheinisches Museum* ont été recueillies avec la *Biographie de son père*, publiée séparément en 1815, et d'autres opuscules sous le titre de *Kleine historische und philologische Schriften* (Mélanges d'histoire et de philologie); Bonn, 1828-1843 2 vol. in-8°. Quelques récits em-

pruntés aux âges héroïques et légendaires de la Grèce et rédigés par Niebuhr pour l'amusement et l'instruction de son fils Marcus, ont paru sous ce titre : *Griechische Heroengeschichte* (*Histoires héroïques de la Grèce*); Hambourg, 1842, in-8°. Ce petit livre, destiné à un enfant, mais remarquable par l'intelligence des légendes grecques, a donné lieu à un admirable article de Grote dans le *Westminster Review*. Dans la collection byzantine de Bonn, Niebuhr a donné *Agathias Myrinæus*, 1 vol. in-8°; — *Dexippus*, *Eunapius*, etc., avec Bekker. Léo JOUBERT.

Franz Lieber, *Reminiscences of an intercourse with George Berthold Niebuhr*; Londres, 1835, in-12; traduit en allemand par Thibaut; Heidelberg, 1837. — *Lebensnachrichten über B. G. Niebuhr, aus Briefen desselben u. aus Erinnerungen seiner Freunde*; Hambourg, 1838-1839, 3 vol. in-8°. — De Golbéry, *Notices sur Niebuhr*, dans le III et le VII[e] vol. de la traduction. — G. H. Pertz, *Das Leben des Ministers Freiherrn vom Stein*. — *Blackwood's Magazine*, janvier 1839. — *Quarterly Review*, vol. XXVII, p. 280; XXXII, p. 67 (articles d'Arnold); LV, p. 234. — *Edinburgh Review*, juillet, 1832. — *Westminster Review*, mai 1843 (article de Grote); décembre 1843. — Dübner, dans la *Revue de philologie*; Paris, 1845, t. I, p. 168 (réfutation péremptoire et assez rude des attaques hasardées contre Niebuhr par M. Leclerc dans son livre intitulé : *Des Journaux chez les Romains*). — A. Poirson, *Examen de divers points du gouvernement et de l'administration de la république romaine et de l'ouvrage de M. Niebuhr*; Paris, 1837. — W. Ihne, *Forschungen auf dem Gebiete der Römischen Verfassungsgeschichte* (*Recherches sur la constitution romaine*); Francfort, 1847. — C. Lewis, *An Inquiry into the credibility of the early roman history*; Londres, 1855. — *The National Review*, octobre 1855.

NIEDEK. *Voy.* BROUERIUS.

NIEDER. *Voy.* NIDER.

NIEDERER (*Jean*), instituteur suisse, né en 1778, à Appenzell, mort en 1843. Il exerçait les fonctions pastorales lorsque, séduit par les idées de Pestalozzi, il entra dans l'établissement de ce dernier comme professeur de sciences. Il a laissé : *Pestalozzis Erziehungsunternehmung im Verhæltniss zur Zeitcultur* (La Méthode de Pestalozzi dans ses rapports avec l'esprit du siècle); Stuttgard, 1812-1813, 2 vol. in-8°.

Sa femme, *Roselle* NIEDERER, née en 1779, à Berne, fonda d'après les mêmes principes une maison d'éducation pour les filles, et publia : *Blicke in das Wesen der weiblichen Erziehung* (Coup d'œil sur l'éducation des femmes); Berlin, 1828, in-8°; — *Dramatische Jugendspiele* (Théâtre de la jeunesse); Aarau, 1838, 2 vol. K.

Pierer, *Univ Lex.*, XI (éd. 1860).

NIEDERMEYER (*Louis*), musicien compositeur, né le 27 avril 1802, à Nyon, canton de Vaud (Suisse), mort le 14 mars 1861, à Paris (1). Son père, natif de Wurzbourg, s'était fixé et marié en Suisse; doué lui-même de beaucoup de talent naturel pour la musique, il fut le premier maître de son fils. Celui-ci, à l'âge de quinze ans, fut envoyé par ses parents à Vienne, où il reçut pendant deux ans des leçons de piano de Moschelès et de composition de Forster. Après avoir publié dans cette ville quelques-uns de ses essais, consistant en morceaux pour le piano, il se rendit à Rome, y continua l'étude de la composition, sous la direction de Fioravanti, maître de la chapelle pontificale, et alla ensuite à Naples, où Zingarelli se chargea de compléter son éducation musicale. Ce fut pendant son séjour à Naples, que le jeune artiste écrivit son premier opéra intitulé *Il Reo per amore*, qui fut représenté au théâtre del Fondo; il avait alors dix-huit ans. En 1821, il était de retour en Suisse. C'est de cette époque que date l'une des plus charmantes inspirations de sa jeunesse et qu'un plein succès devait plus tard couronner : nous voulons parler de la musique du *Lac*, qu'il composa sur les paroles de M. de Lamartine, et dans laquelle le musicien sut se montrer aussi rêveur, aussi coloriste que le poëte. L'année suivante, Niedermeyer vint à Paris, où il se fit d'abord remarquer par plusieurs bonnes compositions pour le piano, et dut ensuite à l'amitié et à la protection de Rossini, qui l'avait connu à Naples, de pouvoir faire recevoir au Théâtre-Italien un opéra en deux actes, *Casa nel bosco*, dont le livret était traduit de l'opéra-comique intitulé : *Une Nuit dans la forêt*. Cet opéra fut représenté au mois de juillet 1828. L'ouvrage était très-mélodique; mais telle était alors la fureur du *dilettantisme* que les habitués du Théâtre-Italien ne voulurent jamais comprendre qu'un compositeur portant le nom germanique de Niedermeyer pût faire autre chose que de la musique *savante*. Rossini eut beau chercher à étayer de son suffrage la partition nouvelle, en affirmant qu'elle pouvait bien être savante sans qu'il y parût, mais qu'avant tout elle était chantante, sa voix ne fut pas écoutée, et *La Casa nel bosco* n'eut que peu de succès. Doux, timide et modeste, Niedermeyer était peu fait pour ces luttes incessantes auxquelles doit s'attendre tout compositeur dramatique à ses débuts dans la carrière. Il eut bientôt en dégoût cette existence d'intrigue qui répugnait à sa dignité d'artiste, et, malgré la réputation qu'il s'était déjà faite par la publication de divers morceaux de musique instrumentale et vocale, il partit en 1833 pour Bruxelles, où il prit un intérêt dans l'institution fondée par M. Gaggia, et y remplit pendant dix-huit mois les fonctions de professeur de piano. Une semblable position n'offrait guère de ressources à un compositeur; aussi Niedermeyer finit-il par comprendre qu'il dépensait ainsi sans profit pour sa gloire les plus précieuses années de sa jeunesse, et se décida-t-il à revenir à Paris tenter de nouveau les chances du théâtre. Le succès du *Lac* et de plusieurs autres morceaux de musique dramatique remarquables par l'expression et la

(1) Quoique né en Suisse, d'un père allemand, Niedermeyer, descendant par sa mère d'une famille française et protestante qui fut obligée de quitter la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, avait fait reconnaître depuis longtemps ses droits à la nationalité française.

grâce de la mélodie avait d'ailleurs complétement justifié le mérite distingué de l'artiste. Enfin, les portes de l'Académie royale de musique s'ouvrirent pour Niedermeyer, et, le 3 mars 1837, il fit représenter sur cette scène *Stradella*, opéra en cinq actes, paroles de MM. Émile Deschamps et Émilien Pacini. Cette grande partition, sur laquelle le compositeur avait fondé de légitimes espérances, fut d'abord accueillie avec quelque froideur par le public, qui sembla condamner cette œuvre consciencieuse, semée de mélodies originales, exquises par le fini, la délicatesse et l'élégance de la forme, mais qui ne flattait pas le goût marqué de l'époque pour les effets bruyants de l'instrumentation. Plus tard, en 1843, *Stradella*, réduit en trois actes, reparut au théâtre, et sous cette nouvelle forme l'ouvrage obtint un assez grand nombre de représentations. Plusieurs morceaux de cet opéra ont eu et ont encore beaucoup de succès dans les concerts. Au mois de décembre 1844, Niedermeyer donna au même théâtre avec M. Théodore Anne, *Marie Stuart*, en cinq actes, dont la partition contient, entre autres morceaux remarquables, une romance remplie de charme et qui est devenue populaire. L'année suivante, le gouvernement rendit justice au talent et au caractère de l'artiste en le nommant chevalier de la Légion d'Honneur. En 1846, il fut appelé par Rossini à Bologne, pour travailler sous sa direction à l'arrangement pour la scène française de *La Donna del Lago*, qui, au mois de décembre de la même année, fut représentée au grand Opéra, sous le titre de *Robert Bruce*. Enfin, au mois de mai 1853, Niedermeyer donna à ce théâtre *La Fronde*, opéra en cinq actes, paroles de MM. Maquet et Jules Lacroix. Dans ce dernier ouvrage, le compositeur ajouta de nouvelles qualités à celles qu'on lui connaissait déjà. Le premier acte presque tout entier, le final du quatrième acte révélaient une verve et une puissance dramatiques qu'on n'avait pas encore appréciées chez cet artiste. Cependant les représentations furent, on ne sait pourquoi, brusquement interrompues. Il est vrai de dire que Niedermeyer dédaigna les ressorts dont on se sert toujours pour préparer des succès au théâtre ou réparer des chutes. La partition de *La Fronde* n'en est pas moins considérée comme la meilleure qu'il ait écrite, et l'estime des connaisseurs lui offrit une ample compensation des injustices de la foule.

Vers le même temps, Niedermeyer avait conçu l'idée de fonder, à l'instar de l'ancienne institution créée par Choron sous la Restauration et supprimée à la suite de la révolution de 1830, une école de musique religieuse, destinée à former par l'étude des chefs-d'œuvre des grands maîtres des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, des chanteurs, des organistes, des maîtres de chapelle et des compositeurs de musique sacrée. Avec l'appui de Fortoul, alors ministre de l'instruction publique et des cultes, il obtint une subvention de l'État (1), et dans le courant de l'année 1853 il ouvrit son école, en s'adjoignant M. Dietsch, comme inspecteur des études. Cet établissement, situé à Paris, rue Neuve-Fontaine-Saint-Georges, et dans lequel l'éducation littéraire, poussée jusqu'en troisième, marche de front avec les études musicales, ne tarda pas à prospérer et à produire des sujets distingués qui ont été placés dans diverses cathédrales ou églises de France.

Constamment préoccupé depuis lors des soins que réclame son école, Niedermeyer ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à améliorer les études. C'est ainsi que, peu satisfait de la manière tout à fait arbitraire dont le plain-chant est généralement accompagné, il se livra à de sérieux travaux sur cette intéressante partie de l'art religieux, et qu'il publia en 1855, en collaboration avec M. J. d'Ortigue, un *Traité d'accompagnement du plain-chant*, fondé sur de nouveaux principes, qui n'ont pas tardé à se répandre en France et à l'étranger. Ce fut aussi dans le but de propager dans toutes les classes le goût de la bonne musique religieuse, qu'il fonda, en 1856, le journal *La Maîtrise*, dont il abandonna en 1858 la direction, confiée maintenant à M. d'Ortigue. Il s'occupait de terminer un grand ouvrage sur l'accompagnement, pour orgue, du plain-chant des offices de l'église, qui devait paraître prochainement, lorsque la mort vint subitement le frapper, dans sa cinquante-neuvième année.

Niedermeyer a laissé un fils et deux filles, auxquels il n'a légué pour toute fortune qu'un nom sans tache.

Nous avons indiqué plus haut les ouvrages que Niedermeyer a donnés au théâtre. Ce compositeur, dont le talent a plus d'un trait de ressemblance avec celui de Schubert, a écrit en outre beaucoup de morceaux de chant détachés, entre autres des mélodies fort remarquables. Les principales sont : *Le Lac*, *L'Isolement*, *Le Soir*, *L'Automne*, *La Voix humaine*, sur des poésies de M. de Lamartine; *La Ronde du Sabbat*, *Oceano-nox*, *La Mer*, *Puisqu'ici-bas*, *toute âme*, paroles de Victor Hugo; *La Noce de Léonore*, *Une Scène dans les Apennins*, et plusieurs autres morceaux sur des paroles de M. Émile Deschamps. Il a mis en musique l'ode

(1) Une subvention de 5,000 francs fut d'abord accordée à l'établissement par le ministre d'État, sur le crédit des beaux-arts. Par un décret, en date du 28 novembre 18 3 trente-six demi-bourses de 500 francs chacune (le prix annuel de la pension étant de 1,000 francs) furent ensuite créées, sur les fonds du budget des cultes, et mises à la disposition des évêques. Plus tard, un arrêté ministériel, du 1er juillet 1854, fonda trois premiers prix pour la composition musicale, l'orgue et l'accompagnement du plain-chant. Enfin, un autre arrêté, en date du 14 avril 1857, décida que des diplômes de maître de chapelle et d'organiste seraient délivrés, après examen, aux élèves qui auraient achevé leurs études.

de Manzoni *Il cinque maggio*, *Le Poëte mourant*, de Millevoye, et *L'Ame du Purgatoire*, de Casimir Delavigne. On a de Niedermeyer plusieurs messes, dont une à grand orchestre, qui a été exécutée deux fois à Saint-Eustache et dans d'autres églises, et un grand nombre de morceaux de musique religieuse pour le chant et pour l'orgue. Dans la musique qu'il a écrite pour le piano, on remarque particulièrement un rondeau brillant avec accompagnement de quatuor, des fantaisies, des airs variés sur des thèmes de Rossini, Weber, Meyerbeer, Bellini, etc., etc.

D. Denne-Baron.

Fétis. *Biographie universelle des musiciens*. — Castil-Blaze. *L'Académie impériale de Musique, histoire littéraire, musicale*, etc. — Vapereau, *Dictionnaire universel des Contemporains*. — *Documents particuliers*.

* NIEL (*Adolphe*), maréchal de France, né à Muret (Haute-Garonne), le 4 octobre 1802. Admis à l'École polytechnique en 1821, et à l'École d'application du génie en 1823, il fut nommé lieutenant en 1827, et capitaine en 1831. La part qu'il eut à la prise de Constantine, en 1837, lui valut le grade de chef de bataillon. Lieutenant-colonel en 1840, et colonel en 1846, il fut attaché à l'expédition de Rome, en qualité de chef d'état-major du génie. Les services qu'il y rendit lui méritèrent le grade de général de brigade, le 13 juillet 1849. Il avait été chargé de porter les clefs de Rome au pape Pie IX, à Gaëte, et le pape lui remit les insignes de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire. A son retour en France, M. Niel prit la direction du génie au ministère de la guerre, et entra en même temps aux comités supérieurs du génie et des fortifications ainsi qu'au conseil d'État en service extraordinaire. Promu au grade de général de division, le 30 avril 1853, il fit partie, en 1854, comme commandant en chef du génie, du corps expéditionnaire envoyé dans la Baltique sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers. En cette qualité il dirigea les opérations du siége de Bomarsund, dont les fortifications en granit paraissaient à l'épreuve du boulet, et qui, promptement démantelée, se rendit le 16 août : les troupes étaient débarquées le 8. La promptitude de ce résultat valut au général Niel la croix de grand officier de la Légion d'Honneur, le 28 août 1854, et le titre d'aide-de-camp de l'empereur, le 8 janvier 1855. A la même époque il se rendit en Crimée avec la mission d'examiner la situation de l'armée et de donner son avis sur les opérations à suivre. Il se prononça pour un investissement plus complet de la place de Sébastopol et l'attaque du côté de Malakoff. Chargé le 5 mai du commandement en chef du génie à l'armée d'Orient, à la place du général Bizot, qui venait d'être tué, il dirigea les travaux du siége jusqu'à la prise de la ville. « Jamais, dit-il, dans son rapport sur la prise de Malakoff, le corps du génie n'avait eu à exécuter des travaux aussi difficiles et aussi multipliés, et dans aucun siége il n'avait éprouvé d'aussi grandes pertes. Nos cheminements, exécutés en grande partie dans le roc au moyen de la poudre, présentent un développement de plus de 80 kilomètres. On a employé 80,000 gabions, 60,000 fascines et près d'un million de sacs à terre. Trente et un officiers du génie ont été tués, trente trois ont été blessés. » Le 8 septembre, Malakoff fut enlevé. Le général Niel obtint en récompense le titre de grand-croix de la Légion d'Honneur et celui de chevalier commandeur de l'ordre du Bain.

En 1857, il soutint, en qualité de commissaire du gouvernement, la discussion du code de justice militaire au corps législatif, et repoussa l'introduction des circonstances atténuantes dans ce code. Le 9 juin il fut créé sénateur. Chargé de demander officiellement la main de la princesse Clotilde de Savoie pour le prince Napoléon, il accompagna ce prince à Turin, et fit un travail sur la topographie militaire du Piémont qui dut servir dans la campagne d'Italie. Appelé au commandement du 4e corps de l'armée des Alpes, en avril 1859, il entra en Italie. Son corps prit part à la bataille de Magenta et surtout à la bataille de Solferino. Placé à la droite de l'armée, il devait marcher sur Guidizzolo, se reliant par sa gauche au corps du maréchal Mac-Mahon, et par sa droite au maréchal Canrobert, envoyé à Médole. Bientôt aux prises avec l'ennemi, il enlève Ceresara, Rebecco, et déblaye la route de Goïto. Pendant que le premier et le deuxième corps combattent à Solferino et à Cavriana, le général Niel, pivotant sur la Casa-Nova, conçoit le projet de s'emparer de Guidizzolo pour couper la retraite, soit sur Goïto, soit sur Volta, aux corps ennemis qui occupaient la plaine; mais il n'a pas assez de forces disponibles, et il en fait demander au maréchal Canrobert. Celui-ci avait l'ordre de surveiller un corps autrichien qui devait arriver de Mantoue, et qui ne parut pas; il ne crut pas pouvoir disposer de ses forces; mais il fit couvrir l'intervalle qui le séparait du 4e corps. Solferino et Cavriana furent enlevées par le 1er et le 2e corps. Les divisions du corps du général Niel, appuyées trop tard, ne parvinrent qu'après une lutte de douze heures à occuper définitivement leurs positions. A quatre heures, le maréchal Canrobert fit avancer une division sur Rebecco et poussa une brigade entre Casa-Nova et Baëte. Le général Niel put reprendre son mouvement offensif, et le général Trochu arriva jusqu'à demi distance de la Casa-Nova à Guidizzolo. Au moment où le général Niel allait essayer son mouvement sur Volta et Goïto, malgré l'heure avancée, un orage, précédé de tourbillons de poussière et accompagné d'une pluie torrentielle et d'éclairs, éclata au-dessus des deux armées, Les Autrichiens en profitèrent pour opérer leur retraite. Le plan du général Niel échoua; mais le champ de bataille restait à l'armée française, et le général Niel, qui « s'était couvert de gloire », suivant les expressions de la dépêche envoyée à

Paris, fut élevé à la dignité de maréchal de France à Cavriana, le 25 juin 1859. C'était le seul chef des corps de l'armée d'Italie qui n'eût pas encore ce titre. Le maréchal Niel ayant dit dans son rapport que le 3ᵉ corps n'avait donné son appui au 4ᵉ que sur la fin de la journée, le maréchal Canrobert crut devoir réclamer; des lettres furent échangées et publiées, et l'empereur fit insérer dans *le Moniteur* une note qui constate que « dès son arrivée au village de Médole, le général Canrobert envoya les premières troupes de la division Renault sur la route de Ceresara, avec la mission de couvrir la droite du 4ᵉ corps. La présence de ces troupes a donc eu pour résultat, dès dix heures du matin, d'enlever au général Niel toute appréhension sur les attaques qu'il pouvait avoir à craindre sur son flanc droit, qui n'était gardé que par trois de ses bataillons. Il est donc juste de reconnaître que le maréchal Canrobert avait déjà donné un appui très-utile au 4ᵉ corps avant l'heure où la division Renault vint occuper le village de Rebecco pour permettre au général Niel d'en retirer une partie de la division de Luzy, en même temps que la première brigade de la division Trochu venait combattre au milieu des troupes du 4ᵉ corps. » Après la paix, le maréchal Niel rentra en France par Gênes. Le 22 août 1859, il reçut le commandement du 6ᵉ arrondissement militaire formé des 11ᵉ, 12ᵉ 13ᵉ et 14ᵉ divisions militaires, et dont Toulouse est le quartier général.

M. le maréchal Niel a publié, avec l'autorisation du ministre de la guerre : *Siége de Sébastopol; journal des opérations du génie*; Paris, 1858, in-8°. L. LOUVET.

Baron de Bazancourt, *Campagnes de Crimée et d'Italie*. — *Les Hommes du Jour*, 1859 in-18. — H. Castille, *Portraits historiques*. — *Moniteur*, 1854, 1856, 1859.

NIELLY (*Joseph-Marie*, baron), amiral français, né à Brest, le 9 septembre 1751, mort le 13 septembre 1833. Il appartenait à une ancienne famille de marins distingués. Il était à peine âgé de huit ans que son père le prit avec lui sur le vaisseau *Le Formidable;* tous deux assistèrent à la sanglante bataille que le comte de Brienne-Conflans perdit si maladroitement dans les eaux de Quiberon (19 et 20 novembre 1759). Ils échappèrent au désastre qui ruina pour longtemps la marine française, et le jeune Nielly continua l'apprentissage du rude métier de marin. En 1771, après douze années de navigation, il n'était encore que timonier. Dégoûté du service royal, il passa dans la marine marchande et dès 1774 était capitaine de *L'Adélaïde*, sur laquelle il fit durant quatre années d'heureuses campagnes; mais le 14 mars 1778 il fut pris par les Anglais, et conduit à Jersey. Avec six de ses campagnons, il réussit à s'emparer d'un bâtiment hollandais, et aborda à Bréhat. La hardiesse de son évasion fit du bruit : le ministre Sartine crut devoir nommer Nielly lieutenant de frégate (20 septembre 1778). Il fut chargé du service dangereux de convoyer les bâtiments qui approvisionnaient les ports du littoral, et accomplit cette mission avec tant d'habileté que malgré le nombre des croiseurs anglais, il ne perdit pas une seule de ses conserves. Il était lieutenant de vaisseau et chevalier de Saint Louis lorsqu'éclata la révolution. En mai 1791, il accomplit heureusement une mission importante à Saint-Domingue. Capitaine de vaisseau (1ᵉʳ janvier 1793), il eut fréquemment à soutenir dans la Manche des combats acharnés contre les Anglais, auxquels il enleva la frégate *Tamise* et le navire *Dublin*. Le 16 novembre suivant, promu contre-amiral, il partit de Brest avec cinq vaisseaux, trois frégates et trois corvettes pour assurer l'arrivage d'un immense convoi que le contre-amiral van Stabel amenait des États-Unis. Chemin faisant il prit la frégate anglaise *Castor* (de 40), la corvette *Alerte* (de 10) et trente-quatre bâtiments marchands richement chargés. Le 10 prairial an II Nielly, qui venait de faire remorquer à Rochefort le trois ponts *Le Révolutionnaire*, qu'il avait rencontré démâté et coulant bas après le combat de la veille, livré par Villaret-Joyeuse à l'amiral Howe, entendit une terrible canonnade dans le (nord-ouest). C'était encore les deux flottes qui recommençaient la lutte engagée les jours précédents. Un brouillard épais sépara les combattants. Nielly reconnut bientôt qu'il était presqu'au milieu des rangs anglais, qui comptaient trente-cinq vaisseaux : toute résistance eût été inutile. Il se borna à manœuvrer avec une telle précaution qu'il traversa la flotte ennemie sans coup férir et vint rallier Villaret, qui lui confia aussitôt le commandement de sa troisième division. Un troisième combat, plus acharné que les précédents, s'engagea. Les pertes des Français furent bientôt considérables; mais l'amiral Howe dut céder le champ de bataille, et deux jours après le convoi de l'amiral van Stabel venait, sain et sauf, alléger la disette qui désolait la France. De l'aveu de tous les hommes compétents, le courage et l'habileté des manœuvres de Nielly décidèrent des résultats de la journée mémorable du 13 prairial an II (1ᵉʳ juin 1794).

Chargé du commandement de la flotte qui sortit, le 27 fructidor de la même année, du port de Brest, et croisa à l'embouchure de la Mânche jusqu'au 15 brumaire (6 novembre), Nielly s'empara du vaisseau *Alexander* (de 74), monté par l'amiral Bleing-Rodney, de trois autres bâtiments de guerre et de onze navires de commerce. Le Directoire lui confia en décembre 1796 la troisième division de l'escadre destinée à affranchir l'Irlande. L'escadre était sous les ordres de Morard de Galles (*voy.* ce nom). Des tempêtes continuelles firent manquer cette expédition, et Nielly n'échappa aux plus grands dangers que par une rare énergie. Il devint successivement commandant d'armes à Brest, président du conseil de révision pour la marine, commandant du port de Lorient, préfet du premier arrondissement ma-

ritime (1er thermidor an VIII, — juillet 1800); il rendit de grands services dans cet emploi; mais ayant déplu au ministre de la marine Decrès, il fut brutalement mis à la retraite, en septembre 1804. En janvier 1815 Louis XVIII le créa baron et vice-amiral; il mourut à quatre-vingt-deux ans.

Son fils, *Patrice-Joseph-Marie-Théodore*, né à Brest, le 30 novembre 1781, mort à Nantes, le 20 avril 1799, avait débuté par être mousse dès l'âge de neuf ans. Quatre ans après il fut fait prisonnier aux combats des 10-13 prairial an II (juin 1794), où son père se distingua si brillamment. Rendu à la liberté en mai 1795, le jeune Nielly était parvenu au grade de lieutenant de vaisseau lorsqu'il eut la jambe emportée, en mars 1799, à bord de la frégate *La Cornélie*. Il mourut des suites de sa blessure : il n'avait pas dix-huit ans. A. DE L.

Victoires et Conquêtes des Français, etc., t. IV, VII, VIII. — Gérard, *Vies des plus illustres marins français* (Paris, 1825, in-12), p. 311-312. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*. — P. Levot, *Biographie Bretonne*. — Ogée, *Dict. hist. de Bretagne*, t. Ier, p. 121.

NIEM (*Thierry*), historien allemand, né à Niem, dans le diocèse de Paderborn, dans le second quart du quatorzième siècle, mort vers 1417. Après avoir obtenu en Italie le doctorat en droit et en théologie, il reçut en 1361 une prébende à Bonn; en 1364 il fut nommé chanoine à Lucques. Appelé quelques années après à la cour pontificale, il y obtint l'office de protonotaire apostolique, et fut chargé de plusieurs négociations diplomatiques, entre autres près la cour de Constantinople. En 1394 il fut nommé évêque de Verden, et en 1396 évêque de Cambrai. Il fut un des membres les plus actifs du concile de Constance. On a de lui : *De schismate libri III*; Nuremberg, 1532, in-fol.; les éditions suivantes de cet important ouvrage contiennent un quatrième livre; elles parurent à Bâle, 1560 et 1566, in-fol.; Nuremberg, 1592, in-8°; Strasbourg, 1609 et 1619, in-8°; — *Historia Johannis XXIII pontificis*; Francfort, 1628, in-4°; reproduit dans les *Scriptores saxonici* de Meibom et dans l'*Hist. concilii Constantiensis* de Hardt; — *Vitæ pontificum romanorum, a Nicolao IV usque ad Urbanum V*, dans le t. Ier de l'*Hist. medii ævi*, d'Eccard; — *Invectiva in Johannem XXIII*, dans l'*Hist.* de Hardt; — *De necessitate reformationis Ecclesiæ*, dans le même ouvrage. O.

Pratjen, *Altes und Neues aus dem Herzogthum Bremen und Verden*, t. VII, p. 171. — Rotko, *Geschichte des Conciliums zu Kostnitz*.

NIEMANN (*Auguste-Chrétien-Henri*), publiciste allemand, né le 30 janvier 1761, à Altona, mort le 22 mai 1832, à Kiel. Il étudia les lettres et le droit à Iéna, fut reçu docteur en philosophie à Gœttingue, entra en 1785 dans l'enseignement, et professa à Altona la philosophie, puis la statistique et l'administration. On a de lui : *Grundsætze der Staatswirthschaft* (Principes d'économie politique); Altona, 1796; — et trois recueils périodiques : *Schleswig-holsteinische Provinzialberichte* (Altona, 1787-1800, 1811-1818), *Schleswig-holsteinische Vaterlandskunde* (ibid., 1801), et *Vaterlændische Weltberichte* (ibid., 1820-1822). K.

Neuer Nekrolog der Deutschen, 1832.

NIEMANN (*Jean-Frédéric*), médecin allemand, né en 1764, à Hadmersleben (Anhalt-Dessau), mort le 6 septembre 1846, à Mersebourg. Reçu docteur en 1787, à Halle, il pratiqua d'abord la médecine à Halberstadt, puis à Mersebourg, devint conseiller de santé en 1800, et prit sa retraite en 1841. Il était membre de plusieurs Académies du Nord et de l'Allemagne. On a de lui : *Taschenbuch fuer Hausthierærzte, Ærzte und Œkonomen* (Guide des vétérinaires, des médecins et des économes); Halberstadt, 1804-1805, et 1812, 2 vol.; — *Anleitung zur Visitation der Apotheken* (Instruction pour la visite des officines); Leipzig, 1807, 1810, 1831, in-8°; — *Handbuch der Staatsarzneiwissenschaft* (Manuel de médecine légale); Leipzig, 1816, 2 vol. gr. in-8°; — *Symbiotikon*; Leipzig, 1818 in-8°; — *Taschenbuch der Staatsarzneiwissenschaft* (Guide de médecine légale); Leipzig, 1827-1829, 2 vol. in-8°; — *Taschenbuch der Veterinærwissenschaft* (Guide de l'art vétérinaire); Leipzig, 1830, in-8°. Il a édité avec des notes *Pharmacopœa batava* (Leipzig, 1811, 1824, 2 vol. gr. in-8°). P.

Callisen, *Medicin. Schrifst.-Lex.*

NIEMCEWICZ (*Julien-Ursin*), homme d'État et littérateur polonais, né en 1757, Skoki, en Lithuanie, mort à Montmorency, près Paris, le 21 mai 1841. Élevé au corps des cadets à Varsovie, il prit du service dans l'armée, qu'il quitta en 1788 avec le grade de major. Élu en 1788 membre de la diète, il s'y fit le défenseur de toutes les mesures qui pouvaient régénérer son pays; par sa parole éloquente, par ses excellents articles, publiés dans la *Gazeta narodowa*, dont il était un des rédacteurs, il exerça bientôt une grande influence, qui fut encore augmentée par le renom que lui valurent ses *Chants historiques*, où il célébrait les héros de la Pologne. En 1794 il fit la campagne contre les Russes, comme aide-de-camp de Kosciusko; blessé et fait prisonnier à la bataille de Macieïowicé, il recouvra sa liberté à l'avénement de Paul Ier, et se retira aux États-Unis. Il revint en Pologne en 1807, et fut nommé secrétaire du sénat et membre du conseil de l'instruction publique; malgré ses attaques satiriques contre le gouvernement russe, dans ses *Lettres lithuaniennes*, publiées pendant la campagne de 1812, il fut jusqu'en 1821 maintenu dans ses fonctions par l'empereur Alexandre, qui l'appela aussi à présider le comité de constitution. Dans les années suivantes il fut élu président de la Société des sciences de Var-

sovie. A la révolution de 1830 il entra dans le conseil supérieur d'administration, et reprit en même temps son emploi de secrétaire du sénat; en 1831 il quitta son pays, séjourna quelque temps à Londres, et vint enfin se fixer à Paris. Niemcewicz est un des poëtes polonais les plus remarquables; ses comédies, comme ses fables, sont remplies d'esprit et de sel. On a de lui en polonais : *Odes écrites en quittant l'Angleterre en* 1787; —*Casimir le Grand*, drame; — *Le Retour du nonce;* Varsovie, 1791, comédie; — *Odes à l'armée polonaise pendant la campagne de* 1792; — *Notice sur Washington ;* — *Wladislas, roi de Pologne, sous Varna;* Varsovie, 1807, tragédie; — *Les Pages du roi Jean Sobieski;* Varsovie, 1808, comédie; — *Lettres lithuaniennes*, 2 vol.; — *L'Égoïste*, comédie; — *Chants historiques de la Pologne;* Varsovie, 1816, traduits en français par Forster, sous le titre : *La vieille Pologne ;* Paris, 1833, in-4°; souvent réimprimé; une traduction allemande en a été donnée par Gaudy ; Leipzig, 1833; — *Le Règne de Sigismond III, roi de Pologne;* Varsovie, 1819; et Breslau, 1836, 3 vol.; — *Fables et Contes;* ibid., 1820 et 1822, 2 vol. in-8°; — *Recueil de mémoires historiques sur l'ancienne Pologne ;* Varsovie, 1822, 5 vol.; Berlin, 1825; — *Les deux Sieciech ;* Varsovie, 1819, roman historique ainsi que *Jean de Tanczyn ;* Varsovie, 1825, 3 vol. in-12; dans un autre roman, *Leyba et Sivra*, Niemcewicz a dépeint la situation malheureuse des juifs en Pologne; diverses traductions du français et de l'anglais. Ses *Œuvres littéraires* ont été recueillies en 12 vol.; Leipzig, 1840; parmi les nombreux écrits qu'il a laissés en manuscrit, on n'a encore publié que ses *Notes sur ma captivité à Saint-Pétersbourg ;* Paris, 1843.
O.

Conversations-Lexikon. — *English Cyclopædia.*

NIEMEYER (*Auguste-Hermann*), poëte et théologien protestant allemand, naquit le 1er septembre 1754, à Halle, où son père était pasteur, et mourut dans la même ville, le 7 juin 1828. Sa mère était la petite-fille du célèbre Auguste-Hermann Francke, le fondateur de la maison des Orphelins et d'autres institutions de charité de la ville de Halle. Après avoir étudié la théologie sous Semler, Nösselt et Griesbach, il fut nommé en 1779 professeur extraordinaire de théologie et en 1784 professeur ordinaire et inspecteur du séminaire théologique de sa ville natale. En 1799 il fut chargé de la direction des établissements de charité fondés par Francke. Il apporta le plus grand dévouement à leur administration, et quand, à l'époque de l'invasion de la Prusse par les armées françaises, ces établissements furent menacés dans leurs intérêts et même dans leur existence, le zèle avec lequel il travailla à les sauver fut poussé si loin qu'il devint suspect aux vainqueurs. Niemeyer fut déporté à Pont-à-Mousson, en mai 1807, comme un homme dangereux. Sa captivité ne fut cependant ni dure ni longue. Le 9 octobre de la même année il était de retour dans sa ville natale. En 1808, il fut nommé chancelier et recteur perpétuel de l'université de Halle.

Sans avoir ouvert des vues nouvelles dans les sciences théologiques, il s'acquit une réputation méritée par la variété de ses connaissances et par le bon esprit dans lequel il maintint son enseignement. De ses nombreux ouvrages, il faut citer les suivants, comme les plus importants : *Charakteristik der Bibel;* Halle, 1775-1782, 5 vol. in-8°; 6e édit., 1830. Ouvrage intéressant et bien fait, mais dépassé depuis longtemps par les travaux postérieurs; — *Gedichte;* Halle, 1778, in-8°; — *Handbuch für christliche Religions lehrer ;* Halle, 1790, 2 vol. in-8°; 6e édit., 1827 ; — *Grundsätze der Erziehung und des Unterrichts ;* Halle, 1796, 3 vol. in-8°; 9e édit., 1834-1836; — *Leitfaden der Pädagogik und Didactik;* Halle, 1802, in-8°; — *Ansichten der deutschen Pädagogik und ihrer Geschichte im 18 Jahrhundert;* Halle, 1801, in-8°; — *Originalstellen Griech. und romisch. Classiker über die Theorie der Erziehung ;* Halle et Berlin, 1813, in-8°; — *Geistliche Lieder, Oratorien und vermischte Gedichte;* Halle, 1814, in. 8°; — *Beobachtungen auf Reisen in und ausser Deutschland;* Halle, 1820-1826, 5 vol. in-8°. Le quatrième contient le récit de sa déportation en France; — *Theologische Encyklopädie und Methodol.;* Leipzig, 1830, in-8°.
M. N.

Herzog, *Real-Encyklopädie für protest. Theologie.*

NIEMOJOWSKI (*Joseph*), général polonais, né vers 1760, dans la grande Pologne, tué en 1813, à Polotzk. Issu d'une famille ancienne et staroste de Szrem, il fut un des patriotes énergiques qui en 1794 se mirent à la tête de leurs paysans et obligèrent le roi de Prusse à lever le siége de Varsovie. Après s'être emparé de Szrem, il fut confirmé par Kosciuszko dans la dignité de général du palatinat de Posnanie, et s'avança jusqu'aux portes de Thorn. Lorsque l'insurrection eut été comprimée par les trois puissances alliées, il fut emprisonné dans une forteresse, et ne recouvra la liberté qu'en payant une forte rançon. En 1806 il prit du service dans l'armée française, commanda l'avant-garde au combat de Dirschau, et fut tué à la bataille de Polotzk. K.

NIEMOJOWSKI (*Vincent*), patriote polonais, né en 1784, à Slupia près Kalisch, mort en 1834. Il était de la famille du précédent. Après avoir étudié le droit dans les universités d'Allemagne, il occupa un emploi dans l'administration du grand-duché de Varsovie (1806) et fut député, par le choix de ses concitoyens, au conseil général de son district (1808). Élu nonce de Kalisch en 1818, il se rangea aussitôt du côté de l'opposition et plaida avec chaleur dans la diète de 1820 la cause des institutions nationales. « La charte constitutionnelle, dit-il alors, est

une propriété du peuple; le souverain n'a le droit ni de la détruire ni de la changer. Nous avons perdu la liberté de la presse; nous n'avons plus de liberté individuelle, le droit de propriété est violé, on veut nous priver encore de la responsabilité des ministres. Que nous restera-t-il de notre charte? Renonçons plutôt à ces débris de nos garanties; qu'ils cessent de servir de piége à ceux qui s'y fient de bonne foi. » Ne s'en tenant pas à ces courageuses paroles, il dressa l'acte d'accusation contre les ministres signataires des ordonnances usurpatrices. Son influence sur les discussions inquiétait le gouvernement russe. On lui intima l'ordre de ne plus se présenter devant le souverain et en même temps de s'abstenir de paraître à la diète. Niemojowski, dévoué à la patrie et à la liberté, se rendit néanmoins à Varsovie, le 7 mai 1825, pour l'ouverture de la session: à peine arrivé aux barrières de la ville, il fut arrêté, reconduit chez lui et gardé à vue par un détachement de soldats entretenus à ses frais. Cette séquestration dura plus de cinq années. En vain s'adressa-t-il à l'empereur et lui exposa t-il avec énergie l'outrage fait aux lois en sa personne; la réponse qu'il en obtint fut courte: « Le tzar sait ce qui est arrivé; les autorités ont agi conformément à sa volonté; il impose silence et ordonne aux ministres de refuser toute plainte de la part du suppliant. » La révolution du 19 novembre 1830 le rendit à la liberté. Niemojowski vint à Varsovie, occupa à diverses reprises le ministère de l'intérieur, et fut, après le renversement de la dictature, un des cinq membres du gouvernement national. Jeté de nouveau en prison, il fut condamné en 1834 à la déportation en Sibérie; mais sa santé, épuisée par une maladie aiguë, ne put supporter les fatigues du transport, et il mourut en route. C'était un littérateur de talent; on connaît de lui des fables, des épigrammes, plusieurs *Messéniennes* trad. de C. Delavigne, et des articles polémiques dans les journaux polonais. K.

NIEMOJOWSKI (*Bonaventure*), frère du précédent, né en 1787, à Kalisch, mort en 1835, à Paris. Il débuta à la diète de 1820, et se distingua, comme son frère, par la défense des droits du peuple et par sa fermeté au milieu des persécutions. En 1825 on lui intenta un procès criminel, et le sénat, sans en attendre l'issue, qui démontra son innocence, s'empressa de casser son élection. Il trouva le moyen d'être encore utile dans la direction générale du crédit territorial, fonctions que ses concitoyens lui conférèrent deux fois d'un vote unanime. Pendant la révolution polonaise, il fut ministre de la justice et de l'intérieur, et présida le comité insurrectionnel des provinces russes; mais à la suite d'un démêlé avec Malanowski au sujet du servage, qu'il voulait abolir en Lithuanie, il donna sa démission et ne siégea plus à la diète que comme représentant de Kalisch. Le 17 avril 1831, il devint vice-président de la république, et occupa ce poste jusqu'au moment où le général Keukowiecki traita de la capitulation de Varsovie (7 septembre). Après avoir tenté encore quelques efforts pour continuer la résistance, il se réfugia en Prusse et de là à Paris. On a de lui: *Des derniers événements de la révolution polonaise*; Paris, 1833, in-8°. K.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — L. Chodzko, *La Pologne illustrée.* — Pierer, *Universal-Lexikon.*

NIEPCE (*Joseph-Nicéphore*), chimiste français, inventeur de la photographie, né le 7 mars 1765, à Châlons-sur-Saône, mort le 5 juillet 1833, dans les environs de cette ville. Il appartenait à une famille distinguée dans la magistrature, et son père, Claude Niepce, était conseiller du roi et receveur des consignations aux bailliage et chancellerie de Châlons. Sa jeunesse s'écoula paisiblement auprès de ses parents. Doux, spirituel, un peu caustique, un peu poëte et par conséquent assez insoucieux, il se laissait vivre sans se demander où il allait. Lorsque éclata la révolution, il céda à l'entraînement général, et se fit soldat: entré le 10 mai 1792 comme sous-lieutenant dans le 42e régiment d'infanterie (ci-devant Limousin), il devint lieutenant, le 6 mai 1793, fit une campagne dans l'île de Sardaigne et prit part à deux batailles en Italie. Le 18 ventôse an II (8 mars 1794), il fut adjoint à l'adjudant général Frottier; mais une maladie épidémique dont il fut atteint, jointe à l'extrême faiblesse de sa vue, le força de quitter la carrière des armes. Le 20 novembre 1795, il fut nommé administrateur du district de Nice, qui appartenait alors à la France, et garda ces fonctions jusqu'en 1801. A cette date Niepce revint avec sa femme et son fils au foyer paternel. Il partagea d'abord les travaux de son frère aîné, qui s'occupait de mécanique; ensemble ils imaginèrent plusieurs machines, fort ingénieuses du reste, mais dont ils ne tirèrent aucun parti. En 1806 ils prirent un brevet d'invention pour une machine (le *pyréolophore*), qui leur valut les compliments de Carnot, puis ils construisirent une pompe hydrostatique. Quittant la mécanique pour la chimie, ils s'appliquèrent à la culture du pastel (1811), et parvinrent à en extraire une fécule colorante d'une beauté comparable à celle de l'indigo. Malgré le départ de son frère, il continua de se livrer aux recherches scientifiques. « La lithographie venait d'être inventée, dit M. Lacan. Tout le monde voulait en faire: Niepce fit comme tout le monde. Mais il lui était difficile, dans sa retraite, de se procurer des pierres convenables, d'ailleurs très-coûteuses. En se promenant, il avait remarqué sur la route des cailloux destinés à être broyés et dont la nature lui sembla se rapprocher de celle des pierres lithographiques. Il ramassa les plus gros qu'il put trouver et commença, à l'aide de nombreux vernis qu'il composa, une série d'essais infructueux. L'homogénéité de ces pierres étant imparfaite, il en résultait des inégalités

dans l'action des acides. Mais Niepce n'était pas homme à s'arrêter devant ces difficultés : elles le conduisirent seulement à chercher une substance plus homogène; alors il essaya de l'étain. Puis, vers 1813, il lui prit fantaisie de remplacer le crayon lithographique, comme il avait remplacé la pierre, et alors une idée étrange s'empara de lui : il voulut que ce fût la lumière qui fît elle-même le dessin. Dès ce moment il n'eut plus d'autre pensée. Qu'on se figure maintenant cet homme relégué au fond d'une province, loin de tous les conseils et de tous les enseignements, réduit à ses propres moyens, livré à une idée sans cesse présente, qui ressemblait à de la folie, voulant fixer l'image sur le miroir, faire un dessin avec un rayon de lumière! »

Troublé par les événements de 1814 au milieu de ses travaux, Niepce en reprit le cours avec une ardeur toujours croissante. Ses progrès dès lors furent constants. En 1822 il obtint sur étain poli ou sur verre des copies fidèles de gravures à l'aide d'un vernis bitumineux de sa composition; en 1824 il réussit définitivement à fixer sur des écrans préparés les images de la chambre noire. Si les résultats étaient imparfaits, on pouvait déjà déclarer le problème résolu. Dans l'automne de 1827, il se rendit en Angleterre pour rendre visite à son frère aîné. Ayant fait à Kiew la connaissance d'un savant distingué, Francis Bauer, il lui apprit qu'il avait découvert le moyen de reproduire et de fixer d'une manière permanente l'image de tout objet par l'action spontanée de la lumière, et lui montra plusieurs spécimens d'images fixées sur étain poli et d'épreuves sur papier obtenues d'après ces planches. A la prière de F. Bauer, il adressa, le 8 décembre 1827, à la Société royale de Londres un mémoire sur sa découverte en même temps que des épreuves; mais comme il ne voulut pas donner son secret, on lui rendit tout et la communication n'eut pas d'autres suites. Au commencement de cette même année, Niepce, songeant à faire aux arts l'application de sa découverte, était entré en correspondance avec un graveur habile, M. Lemaître; elle dura jusqu'à la fin de 1829. Dans ces lettres, insérées dans *La Lumière* (1851, n°s 2 à 8), on le voit quitter l'étain pour le cuivre, revenir à l'étain, dont la blancheur lui semblait plus convenable, et employer le plaqué d'argent dont on se sert encore aujourd'hui. C'est là qu'on trouve l'origine de ses relations avec l'un des inventeurs du *Diorama*, Daguerre. « Ce monsieur, racontait en 1827 Niepce à M. Lemaître, ayant été informé, je ne sais comment, de l'objet de mes recherches, m'écrivit l'an passé, dans le courant de janvier, pour me faire savoir qu'il s'occupait du même objet et pour me demander si j'avais été plus heureux que lui dans mes résultats. Cependant, à l'en croire, il en aurait déjà obtenu d'étonnants, et malgré cela il me priait de lui dire d'abord si je croyais *la chose possible*. Je ne vous dissimulerai pas qu'une pareille incohérence d'idées eut lieu de me surprendre, pour ne rien dire de plus. » Au bout d'une année, en 1827, Niepce reçut une seconde lettre de Daguerre, qui, en lui demandant où il en était, le priait de lui envoyer une épreuve. Niepce fit alors un voyage à Paris, et eut une entrevue avec Daguerre; celui-ci ne lui montra aucun de ses essais, ce qui n'empêcha pas Niepce de lui communiquer quelques-uns des siens. Quelque temps après, voyant ses progrès constamment entravés par le mauvais état de la chambre noire, il proposa à Daguerre, qui avait perfectionné cet appareil, d'associer leurs travaux. Un traité fut passé entre eux à Châlons, le 14 décembre 1829. D'après cet acte, qui n'est pas suffisamment connu, il est établi d'une manière incontestable que Niepce est l'*inventeur* de la photographie. « M. Niepce, y est-il dit, a découvert le moyen de reproduire spontanément les images reçues dans la chambre noire. » Après la signature du traité, il s'était engagé à « confier à Daguerre, sous le sceau du secret, qui devait être conservé à peine de tous dépens, le principe sur lequel reposait sa découverte et lui fournir les documents les plus exacts et les plus circonstanciés sur la nature, l'emploi et les différents modes d'application des procédés qui s'y rattachaient (art. 3) ». Il apportait à titre de mise en société « son *invention*, représentant la valeur de la moitié des produits dont elle était susceptible », et de son côté Daguerre apportait seulement « une *nouvelle combinaison de chambre noire*, ses talents et son éducation » (art. 5).

A peu de temps de là Niepce mourut, pauvre et ignoré, dans une modeste maison de campagne près de Châlons. Le 7 janvier 1839 Daguerre communiqua à l'Académie des sciences le résultat des travaux qu'il avait continués; la chambre des députés lui accorda une pension, et la découverte s'appela *daguerréotype* « Daguerre est mort à son tour, dit M. Lacan. Nous serons juste envers lui comme envers son prédécesseur. Il a perfectionné, simplifié, vulgarisé ce que Niepce a inventé; mais il a recueilli tout l'honneur de l'œuvre commune.

Ernest Lacan, dans le *Moniteur* du 16 janvier 1853. — *La Lumière*, 1851.

NIEPCE DE SAINT-VICTOR (*Claude-Félix-Abel*), neveu du précédent, a beaucoup contribué par ses travaux au perfectionnement de la photographie. Né le 26 juillet 1805, à Saint-Cyr, près Châlons-sur-Saône, il suivit la carrière militaire, et sortit, en 1827, de l'école de Saumur, avec le grade de maréchal-des-logis instructeur. Il eut de bonne heure un goût prononcé pour les sciences, et s'attacha particulièrement à en saisir tous les points d'application. En 1842, pendant qu'il était à Montauban, il se mit à étudier les matières colorantes sous l'influence des acides : une tache de jus de citron,

qu'il essayait d'enlever sur son pantalon de garance, avait été l'occasion de cette étude. A la même époque, le ministre de la guerre avait décidé que les revers, les collets et les parements de treize régiments de cavalerie seraient de couleur orangée, de roses ou cramoisis qu'ils étaient. En essayant à cet effet d'abord l'œillet d'Inde, puis le bois de fustel, M. Niepce découvrit un procédé très-économique, mentionné honorablement dans le rapport du jury de *l'exposition des produits de l'industrie et des arts* de Poitiers (août 1842). Le ministère l'adopta, à la suite des expériences concluantes qui avaient été faites devant une commission présidée par M. Chevreul. M. Niepce céda son procédé avec le désintéressement le plus complet. Lieutenant depuis 1841, il fut, en 1845, incorporé avec son grade dans la garde municipale. Il était à peine depuis deux ans à Paris, lorsqu'il présenta, le 25 octobre 1847, à l'Académie des sciences son beau mémoire *Sur l'action des vapeurs*, qui, sur un rapport de M. Chevreul, fut inséré dans le *Recueil des savants étrangers* (1). Le même jour, M. Niepce annonçait à l'Académie ses premiers essais de photographie sur verre, obtenus à l'aide d'une couche d'amidon. Dans l'intervalle éclata la révolution de Février, qui, par le licenciement de la garde municipale, le mit en non-activité. Il ne reprit qu'avec plus d'ardeur ses études photographiques, et dès le 12 juin 1848 il communiqua à l'Académie ses procédés de photographie sur verre, qui ont donné depuis de si beaux résultats. Quelques-unes de ces épreuves, qui marquent une des grandes phases de l'invention de Nicéphore Niepce, ont figuré à l'exposition universelle. En juillet 1848 M. Niepce quitta momentanément Paris avec le 10e régiment de dragons, où il venait d'être réintégré comme lieutenant. Nommé capitaine, le 11 novembre suivant, il revint, en avril 1849, à Paris servir avec le même grade dans la garde républicaine. Depuis lors tous ses moments de loisir sont consacrés à l'étude si intéressante des phénomènes que peuvent produire tous les corps de la nature sous l'influence de la lumière. Pour mettre ce savant et modeste officier à même de poursuivre plus librement ses travaux, l'empereur le nomma, le 19 février 1854, commandant du Louvre,

(1) Ce rapport remarquable, précédé d'une savante introduction, se termine, en prenant occasion du travail de M. Niepce, pour appeler l'attention des savants sur les points suivants : 1° « l'attraction élective avec laquelle une même vapeur peut être fixée par différents corps ; 2° l'attraction élective de certaines vapeurs qui se fixent au papier blanc de préférence aux parties noires d'une encre grasse, ainsi que cela arrive à la vapeur de l'acide azotique ; 3° la rapidité avec laquelle peuvent réagir une vapeur et des corps solides aussi compactes que le sont les métaux, comme on l'observe entre la vapeur de l'ammoniaque et le cuivre ; 4° la distance à laquelle une vapeur qui se dégage de la matière d'une image est susceptible de reproduire cette image sur un plan où la vapeur vient à se condenser ; 5° l'influence très-diverse que différents solides pourraient exercer sur l'économie animale, après avoir été exposés à une même vapeur. »

après lui avoir donné le grade de chef d'escadron et, en 1849, la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. Frappé des expériences de Becquerel et de John Herschel, qui avaient essayé de reproduire les images avec les couleurs du spectre solaire (*héliochromie*), il entreprit une série de recherches originales sur les flammes colorées et présenta successivement à l'Académie trois mémoires sur l'héliochromie. Beaucoup de savants et d'artistes ont pu admirer ces merveilleuses images qui reproduisent les objets avec leurs couleurs naturelles. Mais ces images sont instables ; elles s'affaiblissent et disparaissent peu à peu : la lumière reprend ce qu'elle avait cédé. Il reste donc un pas de plus à faire. Si M. Niepce parvient à fixer et rendre ces images permanentes, il aura résolu l'un des plus grands problèmes de la science. En attendant, cet éminent esprit investigateur est parvenu, par ses études sur les résines, à perfectionner le procédé de Nicéphore Niepce. En substituant au vernis de bitume, jusqu'alors employé, un bitume de Judée, dissous dans la benzine additionnée d'essence d'amandes amères, il obtint un vernis non-seulement très-facile à étendre, mais, au lieu de huit heures d'exposition à la lumière, il suffit de vingt-cinq minutes à une heure au plus dans une chambre obscure pour recevoir l'image du modèle. Puis, le bitume, altéré ou modifié par la lumière, résiste assez aux acides qui mordent sur le métal mis à nu pour qu'il soit possible de graver à l'eau-forte une plaque métallique soumise au procédé perfectionné (1). Si les planches gravées jusqu'à présent par les procédés de M. Niepce de Saint-Victor ont en général nécessité l'application intelligente de morsures répétées dans certaines parties, il n'en est pas moins certain que la *gravure héliographique* peut se prêter à toutes les applications de la photographie. Il sera intéressant de donner ici, pour la première fois, la liste complète des travaux que M. Niepce de Saint-Victor a publiés jusqu'à ce jour (1860) : *Procédé de teinture pour changer les couleurs rose, cramoisie, aurore et écarlate en couleur orangée* : donné au ministre de la guerre au mois de décembre 1841 ; appliqué dans l'armée en 1842 ; — *Mémoire sur l'action des vapeurs de certains corps, tels que l'iode, le soufre et le phosphore*, présenté à l'Académie des sciences le 25 octobre 1847 : on y trouve la première annonce de la photographie sur verre ; le rapport sur ce mémoire a été inséré dans le *Recueil des savants étrangers* ; — *Note sur la photographie sur verre*, présentée à l'Académie des Sciences, le 12 juin 1848 ; — *Note sur des images du soleil et de la lune obtenues par la Photographie sur verre*, présentée à l'Académie, le 3 juin 1850 ; — *Note sur la Photographie sur verre et sur quelques faits*

(1) Rapport de M. Chevreul.

nouveaux (séance de l'Académie du 19 août 1850); — *Note sur un nouveau procédé pour obtenir des images photographiques sur plaqué d'argent, sans iode ni mercure* (Séance de l'Académie du 30 septembre 1860); — 1er *Mémoire sur l'héliochromie*, communiqué le 2 juin 1851 à l'Académie des sciences; — 2e *Mémoire sur l'héliochromie*, présenté le 9 février 1852 à l'Académie; — 3e *Mémoire sur l'héliochromie*; id., le 6 décembre 1852; — *Note sur la reproduction des images par la vapeur d'iode*; id., le 28 mars 1853; — 1er *Mémoire sur la gravure héliographique sur plancke d'acier*; id., le 23 mai 1853; — *Note sur un nouveau vernis héliographique pour la gravure sur acier*; id., le 30 octobre 1754; — en avril 1854 : *Découverte d'un nouveau feu grégeois* (voir l'ouvrage du général Picot); — 2e *Mémoire sur la gravure sur acier*, présenté à l'Académie, le 2 octobre 1854; — *Note sur un nouveau procédé de morsure pour la gravure héliographique*; id., 12 mars 1855; — 3e *Mémoire sur la gravure héliographique*; id., 8 octobre 1855; — 4e *Mémoire sur la gravure héliographique*; id., 2 novembre 1856; — 1er *Mémoire sur une nouvelle action de la lumière*; id., 16 novembre 1857; — 2e *Mémoire sur une nouvelle action de la lumière*; id., 1er mars 1857; — 3e *Mémoire sur l'action de la lumière*; id., 29 novembre 1858; — 4e *Mémoire sur l'action de la lumière*, id., 20 décembre 1858; — *Note sur l'obtention d'épreuves photographiques rouge, verte, violette et bleue*, et sur une *Photographie obtenue avec un tube dans de la glace* (action de lumière conservée); id., 11 avril 1859; — *Mémoire sur la thermographie*, id., 23 mai 1859; — *Mémoire sur l'action de la lumière sur les matières amylacées*, en collaboration avec M. Corvisart, id., 3 septembre 1849; — *Note sur l'action de la lumière sur les vins*, id., 21 novembre 1859; — *Note sur l'action de la lumière et de l'électricité*, id., 27 février 1860. X.

Niepce de Saint-Victor, *Recherches photographiques*, suivies de *Considérations* par M. Chevreul, avec une *Préface biographique*, par M. É. Lacan. — *Documents particuliers*.

NIEPPERG. *Voy.* NEIPPERG.

NIEREMBERG (*Jean-Eusèbe* DE), savant jésuite espagnol, né en 1595, à Madrid, où il est mort, le 7 avril 1658. Son père était Tyrolien, sa mère Bavaroise. Il étudiait le droit à Salamanque lorsqu'il renonça au monde pour entrer dans la Compagnie de Jésus; un ordre du nonce apostolique le rendit à ses parents, qui, n'ayant pu réussir à le détourner de sa vocation, le laissèrent libre de la suivre. A peine eut-il achevé son noviciat qu'il fut chargé d'une mission dans les montagnes de l'Algarria (Castille nouvelle). Rappelé à Madrid, il professa au collége impérial l'histoire naturelle, puis l'Écriture sainte. En 1642 il renonça à l'enseignement par suite d'une attaque de paralysie, qui le priva presque entièrement de l'usage de la langue et des mains. C'était un homme austère, laborieux et d'une piété ardente; il consacrait ses journées à la prière ou à la confession, et rédigeait pendant la nuit ses ouvrages. On a de lui : *Obras y dias, manual de señores y principes*; Madrid, 1628, 1641, in-4°; — *Sigalion, sive de sapientia mythica lib. VIII*; Madrid, 1629, in-8°; — *Vida de S. Ignatio*; Madrid, 1631, in-8° : souvent réimprimée; — *De adoratione in spiritu et veritate lib. IV*; Anvers, 1631; — *De arte voluntatis lib. VI*; Lyon, 1631, in 8°; trad. en français (*L'Art de conduire la volonté*; Paris, 1657, in-4°) par Louis Videl, qui prétend, dans la préface, que le P. de Nieremberg aurait demeuré plus de vingt années en France; — *Vida divina y camino real para la perfeccion*; Madrid, 1633, in-4°; trad. en latin par Martin Sibenius; — *Historia naturæ maxime peregrinæ lib. XVI*; Anvers, 1635, in-fol., fig. Ce traité, dédié au comte-duc d'Olivarès, concerne surtout l'histoire naturelle des Indes. « On y remarque, selon Cuvier, beaucoup de superstition et peu de critique; l'auteur y entre dans des discussions métaphysiques, qui tiennent aux idées du moyen âge, dominantes encore à cette époque, surtout dans les colléges des jésuites. Néanmoins il y a des observations intéressantes sur les animaux et sur des plantes nouvelles. Ainsi on y voit la sarigue, le viscache, le coendou, le raton, le bison, la vigogne, l'ouistiti, des oiseaux de paradis, le casoar sans casque et le serpent à sonnettes. Nieremberg n'a pas seulement pris les figures des auteurs manuscrits, il a encore emprunté celles de Clusius (L'Écluse); mais je soupçonne que la plupart de ces figures sont tirées des manuscrits d'Hernandez. » A la suite de ce recueil on en trouve un autre, de moindre importance, *De miris et miraculosis naturis in Europa*, et qui renferme la description des merveilles naturelles qu'il avait observées dans le cours de ses voyages; — *Practica del catecismo romano y doctrina christiana*; Madrid, 1640, in-4°, trad. en italien; — *Theopoliticus, sive brevis elucidatio et rationale divinorum operum atque providentiæ humanorum*; Anvers, 1641, in-8°; — *Prodigio del amor divino y fineza de Dios con los hombres*; Madrid, 1641, in-4°; — *Stromata sacræ Scripturæ*; Lyon, 1642, in-fol. : dictionnaire historique des personnages de la Bible, suivi d'un recueil de sentences morales intitulé *Gnomoglyphica*; — *Corona virtuosa y virtud coronada, sive de virtutibus in principe requisitis*; Madrid, 1643, in-4° : ses exemples sont tous empruntés aux vies des princes de l'Autriche ou de l'Espagne; — *De la devocion y patrocinio de S. Miguel protector de España*; Madrid, 1643, in-4°; — *Doctrinæ asceticæ, sive institutionum spiritualium pandectæ*; Lyon, 1643, in-fol., — *Causa y remedio de los males publicos*; Madrid,

1642, in-8°; — *La curiosa filosofia y tesoro de maravillas de la naturaleza;* Madrid, 1643, in-4°; — *Claros varones de la compañia de Jesus;* Madrid, 1643, 4 vol. in-fol.; ce recueil biographique est très-estimé; le P. Alonso de Andrada y a ajouté en 1666 deux vol. de plus; — *Gloria de S. Ignacio y de S. Francisco Xavier;* Madrid, 1645, in-fol; — *Homiliæ catenatæ, cum Erotematum curiosæ lectionis decadibus XXII;* Lyon, 1646, in-fol.; — *Tratado de la constancia en la virtud;* Madrid, 1647, in-4°; — *Epistolæ;* Madrid, 1649, édition faite par les soins d'Emmanuel de Faria y Souza; — *Imitacion de Christo de Thomas de Kempis;* Anvers, 1650, in 8°; — *Vida del B. Francisco de Borja,* à la tête des œuvres de ce saint, qu'il édita à Madrid, 1651, 3 vol. in fol.; — *De immaculata conceptione Virginis Mariæ;* Valence, 1653, in-4°; — *Diferencia de lo temporal y eterno;* Madrid, 1654, in-24; trad. en arabe par le P. Fromage, qui a également fait passer dans cette langue quelques autres traités de Nieremberg; — *Trophæa Mariana lib. VI;* Anvers, 1655, in fol.; — *Cielo estrellado de Maria;* Madrid, 1655, in-fol.; — *Theoria de solita veritate conceptæ Deiparæ absque labe originali;* Valence, 1656, in-8°; — *Exceptiones concilii Tridentini pro omnimoda puritate Deiparæ expensi;* Anvers, 1656, in-8°; — *Doctor Evangelicus;* Lyon, 1659, in-fol; — *Opera parthenica;* Lyon, 1659, in-fol. : collection de tout ce qu'il avait écrit sur le dogme de l'immaculée conception de la Vierge; — *Succus prudentiæ sacropoliticæ;* Lyon, 1659, in-12; — *Hieromelissa bibliotheca de doctrina Evangelii, imitatione Christi et perfectione spirituali;* Lyon, 1659, in-fol.; — *Silva catechistica;* Lyon, 1659, in-4°; — *Sylloge axiomatum et institutionum spiritualium;* Lyon, 1659, in-4°; ces quatre derniers ouvrages reproduisent, sous des titres différents, plusieurs des écrits ascétiques de Nieremberg. Le P. Boillot a extrait de cet auteur des *Maximes chrétiennes et spirituelles* (Lyon, 1714, 2 vol. in-12). P.

Sotwell, *Bibl. script. soc. Jesu.* — *Vie du P. de Nieremberg,* à la tête des *Opera parthenica.* — Antonio, *Nova Bibl. Hispana,* I, 685. — Moréri, *Grand Dict. hist.* (édit., 1759.) — Franckenau, *Bibl. Hispana,* 319. — Cuvier, *Hist. des sciences naturelles,* II.

* **NIERITZ** (*Gustave*), littérateur allemand, né en 1795, à Dresde. Après avoir secondé son père dans la direction d'une école gratuite, il lui succéda en 1832, et fut chargé en 1841 de l'école d'Antonstadt, dans la même ville. Ses premiers essais littéraires parurent en 1830 dans le *Mercure* de Philippi. En 1833 il commença une série de contes moraux à la manière du chanoine Schmid, et depuis cette époque il n'a cessé de consacrer sa plume à l'instruction de la jeunesse. Nous citerons de lui : *Jugendbibliothek* (Bibliothèque des enfants); Berlin, 1840-1860, 21 cahiers par an; — *Jugendschriften;* Leipzig, 1846-1852, 22 vol. en deux séries; — deux almanachs populaires, *Sæchsischer Volkskalender* (Leipzig, 1842-1849); — et *Deutscher Volkskalender* (ibid., 1850 et ann. suiv.). K.

Pierer, *Universal-Lexikon.*

NIETHAMMER (*Frédéric-Emmanuel*), philosophe allemand, né en 1766, à Beilstein, dans le Wurtemberg, mort en 1846. Nommé en 1793 professeur de philosophie et de théologie à Iéna, il reçut en 1803 une chaire à Wurtzbourg, devint en 1807 membre du conseil supérieur de l'instruction publique à Munich, fut élu plus tard membre de l'Académie des sciences de cette ville et obtint en 1829 l'emploi de premier conseiller du consistoire supérieur. Il s'est signalé par sa lutte contre l'introduction des principes exclusivement utilitaires en matière d'éducation. On a de lui : *Versuch einer Ableitung des moralischen Gesetzes aus den Formen der reinen Vernunft* (Essai d'une déduction de la loi morale des principes de la raison pure); Iéna, 1793; — *Ueber Religion als Wissenschaft* (La Religion considérée comme science); Neustrelitz, 1795; — *Versuch einer Begründung des vernunftmassigen Offenbarungsglaubens* (Essai de fonder, conformément à la raison, la croyance à la révélation); Leipzig, 1798; — *Der Streit des Philanthropismus und Humanismus* (La Lutte entre le philanthropisme et l'humanisme); Iéna, 1808; — *Philosophisches Journal;* Iéna, 1795-1800, 10 vol.; depuis le cinquième vol., en collaboration avec Fichte. O.

Conversations-Lexikon.

NIETO (*David*), savant rabbin italien, né à Venise, en 1654, mort à Londres, en 1728. D'origine portugaise, il fut pendant quelques années médecin à Livourne, où ses coreligionnaires, en raison de ses profondes connaissances de la Bible et du Talmud, le nommèrent un de leurs juges; en 1701 il fut appelé comme président de la synagogue de Londres. On a de lui : *Pascalogia, overo discorso della Pasca, in cui si assegnano le ragioni delle discrepanze circa il tempo di celebrar la Pasca;* Cologne (Londres), 1702, in-8°; Livourne, 1765, in-8°; — *Della divina Providentia;* Londres, 1704, in-4°, et 1716, in-8°; — *Los trionfos de la pobrezza;* Londres, 1709, in-4°; — *Matta Dan* (La Tribu de Dan); Londres, 1714, in-4°; en hébreu et en espagnol, réimprimé à Metz en hébreu seulement; ouvrage ayant pour but de prouver contre les Karaïtes la valeur de la tradition orale, déposée dans le Talmud, la Mischna, etc.; — *Notitiæ reconditæ de processu inquisitionum in Hispania et Lusitania adversus illos qui carceribus illarum detinentur;* Londres, 1722, in-8°, en espagnol et en portugais. Nieto a laissé en manuscrit quatre volumes d'une *Concordance* du Talmud. O.

Wolf, *Bibliotheca hebraica.* — Rossi, *Bibliotheca giudaica anticristiana.*

NIETO (Don *Vicente*), général espagnol, né

en 1769, fusillé à Suipacha (haut Pérou), le 15 décembre 1810. Il prit fort jeune la carrière des armes, et fit les campagnes des Pyrénées et de Catalogne (1793 1795) contre la république française. Il était capitaine lorsque son régiment fut envoyé dans les possessions espagnoles de l'Amérique du Sud. Il combattit sous les ordres de don Santiago Liniers contre les Anglais, à la Plaza del Retiro (12 août 1807), à Buenos-Ayres (juillet 1808) et contribua aux succès qui précédèrent la reprise de Monte-Video et la capitulation du général Whitelocke (6 juillet 1808). Après l'expulsion des Anglais, Nieto fut récompensé de ses services par le grade de colonel. Lorsqu'en août 1808 on apprit en Amérique l'abdication de Charles IV en faveur de son fils Ferdinand VII, l'envahissement de la péninsule hispanique par l'armée française, et le dessein de Napoléon d'asseoir son frère Joseph sur le trône d'Espagne, en conservant néanmoins cette monarchie dans toute son intégrité, trois partis se trouvèrent en présence : le parti espagnol royaliste, qui s'empressa de jurer serment de fidélité à Ferdinand VII ; le parti patriote, composé des indigènes et qui voulut profiter des circonstances pour s'affranchir du joug de la métropole ; enfin, un troisième parti, à la tête duquel se trouvait Liniers, penchait pour reconnaître Joseph et éviter ainsi la guerre civile. Ce dernier parti, composé d'éléments divers, n'avait aucune racine dans la population américaine ; il s'absorba bientôt dans les deux autres. Nieto avait pris rang parmi les royalistes ; aussi lorsque le lieutenant général don Baltazar Hidalgo de Cisneros débarqua à Monte-Video en qualité de vice-roi nommé par la junte centrale d'Espagne, Liniers fut-il mis à l'écart, et Nieto, promu brigadier, reçut le gouvernement de Monte-Video et peu après fut envoyé à la tête d'une expédition dans la province des Charcas. A son retour, il fut nommé maréchal de camp et président de l'audiencia de Chuquisaca. Lorsqu'en mai 1810 la guerre civile éclata, Nieto, privé de ses fonctions, joignit ses troupes à celles du général don José de Cordova et de don Francisco de Paulo-Sanz, intendant de Potosi ; mais ces trois chefs royalistes, battus successivement par les indépendants à Santiago, à Cotagoïta (17 octobre), à Tupiaza, (17 novembre) et enfin à Suipacha, tombèrent entre les mains du général patriote don Antonio Balcarce, et furent immédiatement fusillés par les ordres du docteur Juan José Castelli, membre de la *junta gubernativa* (1).

Don Gregorio Funès, *Ensayo de la Historia civi del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman* (Buénos Ayres, 1817, 3 vol.), IIIe vol. — W. B. Stevenson, *An historical and descriptive narrative of 20 years of residence in South America*, etc. (Londres, 1825, 3 vol. in-8°), t. III. — Frédéric Lacroix, *Pérou et Bolivie* dans l'*Univers pittoresque*, p. 481. — Caldcleugh, *Travels in South America*, t. I, p. 222.

NIEUHOFF (*Jean*), voyageur allemand, né à Usen (Westphalie), en 1630, perdu sur l'île de Madagascar, le 29 septembre 1672. Il abandonna sa patrie pour se mettre au service de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales. Il y fut employé à bord de plusieurs navires comme subrécargue (commis chargé de la partie commerciale d'une expédition ou même de la cargaison d'un seul bâtiment). Les Hollandais s'étant emparés de la partie du Brésil comprise entre le Maranham et le rio San-Francisco, Jean Nieuhoff passa dans cette partie de l'Amérique méridionale, fit quelques voyages dans les contrées voisines, et y demeura jusqu'en 1649, époque où les Portugais reprirent Rio-de-Janeiro. Il entra alors dans la compagnie néerlandaise des Indes Orientales, qui le plaça au nombre de ses principaux agents et l'envoya à Batavia (30 mai 1654). Les administrateurs de la Compagnie désiraient surtout s'ouvrir les ports de la Chine, que les Portugais fréquentaient seuls. Une ambassade auprès de l'empereur Chun-Chi fut résolue : Nieuhoff fut adjoint à Pieter van Goyer et à Jakob de Keyser pour remplir cette mission, qui mit à la voile de Batavia, le 14 juin, et arriva à Kan-Tung (*Canton*) le 17 mars 1656. Les envoyés hollandais étaient à Nanking le 17 juillet suivant. Ils y furent arrêtés par de nombreuses formalités ; cependant, malgré l'opposition des PP. jésuites, qui, avec le rang de mandarins, étaient les membres tout-puissants du tribunal des sciences, ils purent parvenir jusqu'à Pé-King. Ils eurent beaucoup de peine à détruire les préventions répandues par les Portugais et les missionnaires catholiques. Le P. jésuite Adam Schaal se montra surtout leur adversaire, tout en leur servant de truchement auprès des autorités chinoises ; ils furent enfin reçus par l'empereur en se conformant aux cérémonies absurdes et humiliantes pratiquées à la Cour Céleste. Soumis à une claustration complète pendant leur séjour à Pé-King ils ne purent étudier que très-sommairement les mœurs chinoises. Ils obtinrent quelques promesses, une armistice de huit ans, mais aucun traité sérieux. Ils durent quitter Pé-King, le 16 octobre, dans des voitures fermées et escortés par de nombreux cavaliers, qui les cernaient à chaque station. On les reconduisit de la sorte jusqu'à Canton (28 janvier 1657), et on pressa leur embarquement. Le 31 mars ils descendaient à Batavia. Nieuhoff fut chargé de porter au grand conseil de la Compagnie le mauvais résultat de la mission de ses ambassa-

(1) Cette junte, qui siégeait à Buenos-Ayres, avait prononcé le serment d'allégeance à Ferdinand VII ; elle ne représentait que faiblement l'élément patriote pur, et se bornait à exiger des réformes et une constitution. Il est étrange au surplus que le premier mouvement révolutionnaire du Pérou tire son origine de la fidélité enthousiaste des habitants du cruel et inepte Ferdinand VII. Ce qu'on désignait aussi alors sous le nom de royalistes n'était que des fonctionnaires dépossédés et mécontents, qui soutenaient leurs propres intérêts au nom de la couronne absolue, et la résolution de résister à l'influence napoléonienne.

deurs. Arrivé le 6 juillet 1658 à Amsterdam, il reprit ses fonctions maritimes et commerciales, et en 1659 il visita les comptoirs d'Amboine, de Malacca, de Sumatra, et une partie des ports de l'Inde. En 1662, il fut nommé gouverneur des possessions néerlandaises dans l'île de Ceylan, d'où il fut rappelé en 1667. Il eut à soutenir au sujet de sa gestion de longues discussions avec le conseil de Batavia, qui le renvoya en Hollande, le 17 décembre 1670. Nieuhoff se disculpa complétement devant les directeurs généraux de sa Compagnie, et reçut une nouvelle mission (décembre 1671), spécialement destinée à organiser des comptoirs pour la traite. Le 8 avril 1672, il relâcha au cap de Bonne-Espérance, et le 29 septembre suivant il descendit à terre à Tamatave (île Madagascar) pour traiter avec quelques chefs madécasses; mais il ne reparut plus à son bord. On ignore quelle fut sa fin.

On a de Nieuhoff une relation de sa mission en Chine, publiée d'abord en hollandais, Amsterdam, 1665, in-fol. avec fig., et trad. en français par J. Le Carpentier, sous le titre de *Ambassade de la Compagnie hollandaise des Indes orientales au grand khan de Tartarie, empereur de la Chine, avec la description de ce pays;* Leyde, 1666, in-fol. avec fig.; trad. en allemand, 1666, 1669 et 1675, in-fol., fig.; trad. en latin, par G. Hornius, Amsterdam, 1668; trad. anglaise par Ogilvy, Londres, 1671. Cet ouvrage de Nieuhoff eut un grand succès lors de sa publication; des extraits s'en rencontrent dans presque tous les recueils de voyages. Thévenot en fait l'éloge; mais Macartney, qui fut ambassadeur anglais en Chine en 1792, le déclare rempli d'erreurs. Ce livre est resté curieux, surtout à cause des nombreuses gravures qui l'illustrent. On a encore de Nieuhoff (en hollandais): *Voyage curieux au Brésil par mer et par terre;* Amsterdam, 1682, in-fol., fig.; — *Voyages par mer et par terre à différents lieux des Indes orientales, avec une description de la ville de Batavia* (en hollandais); Amsterdam, 1682, 1693, in-fol., avec fig. Ces deux ouvrages ont été trad. en diverses langues.

A. DE LACAZE.

Thévenot, *Recueil de Voyages*, t. II. — Macartney, *Voyage dans l'Inde, dans la Chine*, etc., t. I, préface, p. VIII (trad. de Castera).

NIEULANDT (*Adriaan*), peintre belge, né à Anvers, mort à Amsterdam, en 1601. Il se distingua comme peintre de paysage et de marine. Fuyant les cruautés que les Espagnols commettaient dans la Belgique, il emmena sa famille à Amsterdam, où il se fixa. Deux de ses fils, *Jean* et *Willem*, furent ses élèves pour le dessin.

NIEULANDT (*Jan*), peintre belge, fils du précédent, né à Anvers, en 1579. Après avoir appris le dessin avec son père, il suivit les leçons de peinture de deux de ses compatriotes réfugiés comme lui, Pierre-Fransz et François Badens : il devint fort habile, surtout dans la peinture en petit. Il a laissé une série de sujets tirés de la Bible et des paysages justement estimés; on ignore l'époque de sa mort.

NIEULANDT (*Guillam*), frère du précédent, né à Anvers, en 1584, mort à Amsterdam, en 1635, fut peintre et graveur. Il entra de bonne heure dans l'atelier de Roland Savery, qu'il quitta pour faire le voyage d'Italie. Il resta trois ans à Rome, où il reçut les conseils de Paul Bril, dont il prit la manière. De retour à Amsterdam, ses ouvrages y furent très-recherchés. Ils représentent des ruines d'anciens monuments, des arcs de triomphe, des temples, des mausolées, etc. Il gravait au burin et à l'eau-forte avec beaucoup d'intelligence et de légèreté. Il a laissé quelques poésies, qui ne sont pas sans mérite.

A. DE L.

J.-C. Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. I, p. 223-273. — Descamps, *La Vie des peintres flamands, hollandais*, etc., t. I, p. 180, 212.

NIEUPOORT (*Guillaume-Henri*), historien hollandais, né vers 1670, mort vers 1730, à Utrecht. Il suivit à Nimègue les cours de Gérard Noodt, prit le diplôme de docteur en droit, et occupa une chaire à l'académie d'Utrecht. Il a publié : *Rituum qui olim apud Romanos obtinuerunt succincta explicatio;* Utrecht, 1712, 1716, 1723, in-8° : cet abrégé des antiquités romaines, destiné à l'éclaircissement des auteurs classiques, eut pendant le dernier siècle beaucoup de succès, et passa par un grand nombre d'éditions, à Bautzen, Berlin, Strasbourg, Dresde, etc. Othon Reitzius l'accompagna d'un double appendice (Utrecht, 1734, in-8°). J.-D. Schœpflin y ajouta des figures et des notes (Strasbourg, 1738, in-8°). Haymann le traduisit en allemand (1786), et l'abbé Desfontaines en français (*Explication des cérémonies et coutumes des Romains;* Paris, 1741, 1750, et Lyon, 1829, in-12); — *Historia reipublicæ et imperii Romanorum, ab urbe condita ad imperium Augusti, contexta ex monumentis veterum;* Utrecht, 1723, 2 vol. in 8°, avec une dissertation préliminaire sur les anciens peuples de l'Italie et sur l'établissement des Romains.

K.

Sax, *Onomast.*, VI. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

NIEUPORT (*Charles-François-Ferdinand-Florent-Antoine* DE PREUD'HOMME D'HAILLY, vicomte DE), mathématicien belge, né à Paris, le 13 janvier 1746, mort à Bruxelles, le 20 août 1827. Il appartenait à une ancienne famille de Flandre, et fut inscrit dès son enfance sur les contrôles de l'ordre des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Ses études terminées au collége Louis-le-Grand à Paris, il entra au service de l'Autriche comme lieutenant du génie. Il se rendit plus tard à Malte, tint la mer plusieurs années, et obtint une commanderie dans la Brie. Déjà il se livrait avec ardeur à l'étude des sciences sérieuses, des mathématiques surtout. Il se lia avec d'Alembert, Bossut, Condorcet et autres savants distingués, et fit paraître plusieurs *Mémoires*, qui lui valurent d'être admis (14 octo-

bre 1777) parmi les premiers membres de l'Académie de Bruxelles (fondée par Marie-Thérèse), dont il devint directeur après la réorganisation de cette société (1816). En 1786 l'ordre de Malte le nomma son représentant près la cour de Bruxelles, et le transféra à la commanderie de Vaillantpont, près Nivelles. La révolution, en lui enlevant ses pensions, le réduisit à un état voisin de la misère; cependant il ne sollicita rien des gouvernements qui successivement administrèrent les Pays-Bas; il accepta seulement, lors de la création de l'Institut de France, le titre de correspondant de ce corps savant. En 1815, un nouveau royaume des Pays-Bas ayant été constitué à la suite des revers qui frappèrent la France, Nieuport prit place dans la seconde chambre des États généraux, et le roi Guillaume Ier l'attacha à sa personne en qualité de chambellan, le décora du Lion belgique et lui accorda une pension honorable. La vie sobre et active du vicomte de Nieuport lui permit d'atteindre sans infirmités l'âge de quatre-vingt-un ans. D'une grande probité, mais d'un caractère despotique, tranchant, entier et quelque peu misanthrope, il se fit plus estimer qu'aimer, surtout des littérateurs et des artistes, dont il contestait l'utilité. Parmi les nombreux écrits de Nieuport, nous citerons : dans le t. II, des *Mémoires de l'Académie* (ancienne) *de Bruxelles*, 1777-1815 ; *Essai analytique sur la mécanique des routes; Sur les Courbes que décrit un corps qui s'approche ou s'éloigne en raison donnée d'un point qui parcourt une ligne droite; Sur la Manière de trouver le facteur qui rendra une équation différentielle complète;* — dans le tome X des mêmes *Mémoires: Sur les co-développées des courbes*, avec quelques *Réflexions sur la méthode ordinaire d'élimination; Sur la Propriété prétendue des voûtes en chaînette*, etc.; — *Mélanges mathématiques, ou mémoires sur différents sujets de mathématiques, tant pures qu'appliquées;* Bruxelles, 1794-1799, 2 vol. in-4°; — *Sur l'Intégralité médiate des équations différentielles d'un ordre quelconque, et entre un nombre quelconque de variables* (suite aux *Mélanges*); Bruxelles, 1802, in-4°; — *Essai sur la théorie du raisonnement;* Bruxelles, 1805, in-12; — dans les *Mémoires de l'Institut des Pays-Bas : Sur la Mesure des arcs elliptiques;* trad. en hollandais, avec *notes*, par van Alentove; — dans les *Mémoires de l'Institut* de France : *Sur l'Équation générale des polygones; Sur un Problème présenté par d'Alembert*, etc.; — dans les *Mémoires de l'Académie* (nouvelle) *de Bruxelles :* 1816-1827, tome Ier : *Esquisses d'une méthode inverse des formules intégrales définies; Sur une propriété générale des ellipses et des hyperboles semblables; Sur l'Équilibre des corps qui se balancent librement sur un fil flexible; — Sur un cas de la théorie des probabilités au jeu; In Platonis opera et Ficinianam interpretationem animadversiones; Réflexions sur des notions fondamentales en géométrie;* — dans le t. II des mêmes *Mémoires : Sur la Pression qu'un même corps exerce sur plusieurs appuis à la fois; Sur la Métaphysique du principe de différentiation;* — dans les mêmes *Mémoires*, t. III : *Sur une Question relative au calcul des probabilités;* la mort vint empêcher Nieuport d'achever ce travail, qui fut terminé par Pierre-Germinal Dandelin, l'un de ses collègues. Le dernier ouvrage de Nieuport est intitulé *Un peu de tout, ou Amusements d'un sexagénaire*, dédié à Guillaume Ier de Nassau, roi des Pays-Bas; Bruxelles, 1818, in-8°. Ce sont des discours intimes sur les mathématiques, la philosophie, etc.; il s'y trouve même quelques poésies grecques et latines. L—z—e.

Le prince de Gavre, *Éloge de Ch.-Fr, vicomte de Nieuport*, en tête du t. IV des *Mém. de l'Acad.* (nouvelle) *des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles* (prononcé dans la séance du 6 octobre 1827). — Quetelet, *Correspondance mathématique*, t. V. — *Galerie des Contemporains* (Mons, 1827).

NIEUWENTYT (*Bernard*), mathématicien hollandais, né le 10 août 1654, à Westgraafdyk, village de Nord-Hollande, mort le 30 mai 1718, à Purmerende, près d'Amsterdam. Fils d'un pasteur, il fut destiné au ministère évangélique; mais comme il avait peu d'inclination pour la théologie, on le laissa libre de se choisir une autre carrière. Dès sa première jeunesse, il montra du goût pour les sciences; il s'attacha d'abord à bien former son jugement et à raisonner juste, suivant en cela les principes de Descartes, dont la philosophie lui plaisait beaucoup. Puis il étudia en même temps les mathématiques, la médecine et le droit, et ses progrès furent très-rapides. « Naturellement froid, dit Niceron, il ne laissait pas d'être très-agréable en conversation; ses manières engageantes lui gagnaient l'affection de tout le monde, et il ramenait souvent par là à son avis des personnes qui en étaient fort éloignées. » Il s'était acquis une grande estime dans la ville de Purmerende, où il résidait, et il accepta de ses concitoyens les emplois de conseiller et de bourgmestre. Nieuwentyt apporta plus de zèle que de talent véritable à soutenir les théories de Descartes, et ses écrits scientifiques, quoique aujourd'hui sans valeur, obtinrent une renommée passagère, parce que leur auteur se déclara l'un des premiers adversaires du calcul infinitésimal; ses objections, que Montucla assure n'être qu'un tissu d'absurdités, l'engagèrent dans une discussion avec Leibniz, Bernoulli et Hermann, d'où il ne sortit pas à son avantage. On a de lui . *Considerationes circa analyseos ad quantitates infinite parvas applicatæ principia et calculi differentialis usum in resolvendis problematibus geometricis;* Amsterdam, 1694, in-8°; — *Analysis infinitorum seu curvilineorum*,

proprietates ex polygonorum natura deductæ; ibid., 1695, in-4°; il s'y efforce de remédier aux difficultés qu'il avait trouvées dans le système des infiniments petits; — *Considerationes secundæ circa calculi differentialis principia;* ibid., 1696, in-8°. Dans les ouvrages précédents il avait taxé de fausseté le calcul infinitésimal, « en ce qu'on y considère comme égales, dit Montucla, des grandeurs qui n'ont qu'une différence infiniment petite à la vérité, mais néanmoins réelle; il fallait, suivant lui, que ces différences fussent absolument nulles, et comme alors il ne saurait plus y avoir entre elles aucun rapport, il rejetait entièrement les secondes différences et celles des ordres ultérieurs. Peu après il prétendit consolider le calcul de Leibniz; il employait pour cela un nouveau principe mathématique, dont il tirait des conséquences fort singulières et qui le menait à expliquer le mystère de la création. » Leibniz répondit dans les *Acta eruditorum* (1695, p. 310 et 369); mais Nieuwentyt, peu satisfait des explications du grand philosophe, écrivit les *Considerationes secundæ*, dissertation qui lui attira de vives attaques de la part de Jean Bernoulli (*Acta erudit.*, 1697, p. 125) et de Jacques Hermann (*Responsio ad Considerationes;* Bâle, 1700, in-8°); — un traité sur le nouvel usage des tables des sinus et des tangentes, dans le *Journ. littér. de La Haye*, 1714; — *Het regt Gebruik der Wereltbeschouwingen* (Le véritable usage de la contemplation de l'univers); Amsterdam, 1715, 1720, 1727, in-4°; trad. deux fois en allemand, quatre fois en anglais, et en français par le médecin Noguez sous ce titre: *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature, en trois parties, où l'on traite de la structure du corps de l'homme, des éléments, des astres et de leurs divers effets* (Paris, 1725, et Amsterdam, 1760, in-4°). C'est un ouvrage excellent, mais que le style trop diffus et des répétitions nombreuses rendent d'une lecture rebutante; Châteaubriand en a donné un extrait dans le *Génie du Christianisme* (1re part., liv. V); — une réfutation de Spinosa, en hollandais; Amsterdam, 1720, in-4°. P. L.

L'Europe savante, VIII, 294. — *Biblioth. bremensis*, II, 256. — Niceron, *Mémoires*, XIII et XX. — Montucla, *Hist. des mathém.*, II.

* **NIEUWERKERKE** (Le comte *Alfred-Émilien* DE), statuaire français, né à Paris, le 16 avril 1811, issu d'une famille noble de la Hollande. Après avoir fait différents voyages, dans lesquels se développait son goût naturel pour les arts, il revint à Paris où il se livra, en amateur, à la sculpture. Il se fit connaître bientôt par une statue équestre de *Guillaume dit le Taciturne, prince d'Orange*, dont le modèle en plâtre parut au salon de 1843; cette statue, destinée au roi des Pays-Bas, et qui est à La Haye, se fait remarquer par son élégante correction et par l'habileté avec laquelle tous les détails sont rendus. M. de Nieuwerkerke exécuta ensuite: une statue en marbre de *Descartes*, exposée au salon de 1846, et destinée à la ville de Tours; — une statue en bronze du même philosophe, fondue sur le modèle de la première, pour la ville de La Haye-Descartes en Touraine, lieu de sa naissance; — une statue équestre d'*Isabelle la Catholique* entrant à Grenade (salon de 1847); — *La Rosée*, gracieuse statuette (même salon); — *L'empereur Napoléon III*, statue équestre en bronze pour la ville de Lyon, et une autre pour Napoléon-Vendée; — une statue, en pierre, de *Catinat*, pour le tombeau de ce guerrier dans l'église de Saint-Gratien (Seine-et-Oise); — Plusieurs bustes en marbre, entr'autres les portraits du *marquis de Mortemart*, du *docteur Leroy d'Étiolles*, de *la marquise de B...*, de *Mlle M. de M.*, de *la princesse Murat*, du *maréchal Bosquet*, etc.

M. le comte de Nieuwerkerke a été nommé, le 25 décembre 1849, directeur général des musées nationaux, fonctions qu'il remplit encore aujourd'hui, ainsi que celles d'intendant des beaux-arts de la maison de l'empereur. Le 19 décembre 1853, l'Académie des beaux-arts de l'Institut l'a appelé à occuper la place d'académicien libre, rendue vacante par la mort d'Aristide Dumont. Il a reçu une médaille de troisième classe à l'exposition universelle de 1855. Chevalier de la Légion d'Honneur depuis le 23 août 1848, il fut promu au grade d'officier de l'ordre, le 4 juin 1851, et à celui de commandeur, le 30 décembre 1855. G. DE F.

Documents particuliers.

NIEUWLAND (*Pierre*), poëte et mathématicien hollandais, né le 5 novembre 1764, à Dimmermeer, hameau près d'Amsterdam, mort le 14 novembre 1794, à Leyde. Fils d'un charpentier, il se fit remarquer à cause de son étonnante précocité: à cinq ans il avait lu la Bible entière et en récitait de longs passages; à sept ans il avait fait de nombreux extraits des livres de son père, qui possédait quelques connaissances en géométrie; il composait un poëme sur les insectes, et démontrait le théorème du carré de l'hypoténuse ainsi que le binôme de Newton dès qu'on l'eut mis sur la voie des premiers degrés. Le professeur van Swinden lui ayant demandé s'il lui serait possible de déterminer le contenu en pouces cubes d'une figure en bois placée sur une horloge, l'enfant répondit: « Donnez-moi une pièce du même bois, je la réduirai à un pouce cube, dont je comparerai le poids à celui de la statue. » Il avait une faculté de compréhension merveilleuse. Il lui suffisait de feuilleter un livre pour en savoir le contenu ou de jeter les yeux sur un sermon pour en rendre compte. Il calculait sans tracer jamais un chiffre; il composait des poëmes entiers sans écrire un seul vers. Doué d'un génie universel, il n'apprit pas avec moins de facilité le mécanisme des langues que lui enseigna Jérôme de Bosch; outre les langues

anciennes, dans lesquelles il lui arrivait souvent de s'exprimer, il possédait à fond le français, l'allemand, l'anglais et l'italien. Veuf d'une charmante femme, qu'il perdit en 1786, et privé peu de jours après d'une fille, son unique enfant, Niewland résolut, pour calmer sa douleur, de s'éloigner de son pays. Il refusa pourtant de passer aux États-Unis, où on lui offrait une place avantageuse, et se rendit à Gotha auprès du baron de Zach, avec lequel il entreprit des observations astronomiques. Revenu à Amsterdam, il fut nommé membre de la commission chargée de déterminer les longitudes sur mer et de faire construire les cartes hydrographiques. En 1789, il enseigna dans cette ville l'astronomie et la navigation, et il venait d'être appelé à Leyde pour y remplir la triple chaire de physique, d'astronomie et de mathématiques (1793), lorsqu'une mort prématurée l'enleva au monde savant. On a de lui : *Dissertatio philosophico-critica de Musonio Rufo, philosopho stoico;* Amsterdam, 1783, in-4°; — *Poésies hollandaises;* ibid., 1788, in-8°; la seconde édition (Harlem, 1797, in-8°) est plus complète; on y remarque le poëme d'*Orion* et l'élégie sur la mort de sa femme; — (avec van Swinden), *Dissertations sur la construction des octants de Hadley et sur la détermination des longitudes en mer par les distances de la lune au soleil et aux étoiles fixes;* ibid., 1788, in-8°, en hollandais; — *Discours sur les moyens d'accélérer les progrès de l'art nautique;* ibid., 1789, in-4°, en holl.; — *De ratione desciplinarum cum ratione elegantiorum quæ vocantur literarum comparata et ex utraque natura illustrata;* Leyde, 1793, in-4°; — *Zeevartkonde* (L'Art de la navigation); Amsterdam, 1793, in-8°; le t. Ier de ce traité a seul paru; — *Traité de la méthode de Cornelis Douwes pour trouver la latitude par deux hauteurs observées en d'autres instants que celui de midi*, inséré en allemand dans l'*Astronomische Jahrbuch* de Bode (1793, in-8°), et en hollandais dans les *Zeemanstafelen* de Douwes (1800, in-8°); — un *Almanach nautique*, entrepris par ordre de l'amirauté hollandaise, et rédigé avec le concours de van Swinden et de van Keulen. Nieuwland a communiqué au recueil de la Société de La Haye un grand nombre de mémoires, entre autres les suivants : *De la Valeur relative des différentes branches des connaissances humaines; De l'État des sciences comparé à celui des belles-lettres; Des Moyens d'éclairer le peuple et de rendre plus communs le jugement, le bon esprit et le goût; De la Sensibilité; Idées des anciens sur l'état de l'âme après la mort*, trad. en partie de Bosch et de Wyttenbach; *Du vrai et du faux Génie*, trad. de Hottinger; *De l'Utilité générale des mathématiques; De la Forme du globe; De la Séléno-topographie de Schrœter; De l'orbite des comètes; De l'Augmentation et de la Diminution périodique de la lumière de quelques étoiles fixes; Du Système chimique de Lavoisier.* Dans la dernière année de sa vie il avait entrepris des *Recherches sur la cause physique de l'inclinaison des orbites planétaires*, ainsi qu'une *Méthode de calcul pour ramener ce phénomène au système de la force attractive;* on en trouvera les premiers résultats dans l'annuaire de Bode. K.

Nieuwe algem. Konst en Letter-Bode; Harlem, 1794, n° 49. — P. Michell, *Iets ter Nagedachtenis van P. Nieuwland;* Amsterdam, 1794, in-8°, fig. — J.-H van Swinden, *Lykrede op P. Nieuwland;* ibid., 1795, in-8°. — J. Luzac, *De Socrate cive*, 41-45, 208-211. — D. Wyttenbach, *Vita Ruhnkenii*, 193-194. — Wagenaar, *Continuat. de l'hist. de Hollande*, part. XLV-XLVII, L et LII. — Sax, *Onomasticon*, VIII, 427.

NIFANIUS (*Chrétien*), théologien allemand, né à Lelingen (Dithmarsie), le 11 mars 1629, mort le 5 juin 1689. Il fut successivement surintendant des églises luthériennes de Corbach, d'Eisenberg et de Ravensberg. On a de lui : *De pneumatices existentia;* Rostock, 1655, in-4°; — *De gentilium in Vetere Testamento ad regnum cœlorum vocatione;* Rostock, 1655, in-4°; — *Centuria thesium pansophicarum;* Giessen, 1658, in-4°; — *Commentarius in Joannem Anti-Grotianum;* Giessen, 1658, 1659 et 1684, in-4°; — *Metaphysica contracta;* Giessen, 1662, in-8°; — *Ostensio quod Carolus Magnus in quam plurimis fidei articulis formaliter non fuerit papista;* Francfort, 1670, in-8°; — *Carolus Magnus exhibitus confessor veritatis evangelicæ in Augustana confessione;* ibid., 1679, in-8°; — *Justinus philosophus exhibitus veritatis evangelicæ testis et confessor;* ibid., 1688, in-8°; — un grand nombre de dissertations théologiques. O.

Moller, *Cimbria literata*, t. II. — Pipping, *Memoriæ theologorum.*

NIFO (*Augustin*), en latin *Niphus*, philosophe et commentateur italien, né vers 1473, à Jopoli, dans la Calabre (bien que lui-même signât *Sessanus*, comme s'il était né à Sessa dans la terre de Labour), mort vers le milieu du seizième siècle. A peine avait-il fait quelques études qu'il fut forcé, pour échapper à de mauvais traitements, de s'enfuir de la maison paternelle. A Naples il rencontra un habitant de Sessa, qui l'amena chez lui pour être précepteur de ses enfants. En instruisant ses élèves il s'instruisit lui-même, et plus tard il les accompagna à Padoue, où il suivit un cours de philosophie. En quittant l'université de Padoue, il se rendit à Sessa, puis à Naples, où il devint professeur de philosophie. Sa célébrité commença par un traité *De intellectu et dæmonibus*, dans lequel il soutint, suivant le sentiment d'Averroès, qu'il n'y a qu'une âme universelle, une seule intelligence, et qu'il n'existe point d'autres substances spirituelles, à l'exception de celles qui président au mouvement des cieux. Ces doctrines, empreintes de ce vague néo-platonisme, de ce panthéisme alexandrin alors as-

sez répandu, scandalisèrent à bon droit les théologiens; mais l'évêque de Padoue intervint, et Nifo en fut quitte pour promettre qu'il corrigerait son livre. Il prouva plus tard son orthodoxie en écrivant contre le traité philosophique de Pomponace. En 1513, Léon X l'appela comme professeur à l'Académie romaine. Nifo fut ensuite créé comte palatin, et reçut la permission de porter le nom et les armes de la maison de Médicis. Plusieurs de ses ouvrages en effet sont signés *Augustinus Niphus Medices*. Malgré ces faveurs, il ne resta pas à Rome. Il alla professer à Pise, puis à Bologne, et enfin, à partir de 1525, à Salerne, où il passa le reste de sa vie. On ignore la date de sa mort. Nifo avait peu de gravité dans ses mœurs, et ses ouvrages contiennent des passages licencieux auxquels Bayle a fait des emprunts complaisants dans la notice qu'il a consacrée à Nifo. G. Naudet, Bayle et Niceron ont donné sur ce philosophe érudit des détails amusants, que nous ne reproduirons pas, nous contentant de citer quelques lignes de Niceron qui le caractérisent assez bien. « Niphus, dit-il, avait l'air fort grossier et assez mauvaise mine; il parlait cependant de bonne grâce, surtout quand il se mettait à plaisanter; le talent qu'il avait d'amuser par ses contes et ses bons mots lui avait procuré de l'accès auprès des grands seigneurs et des dames de considération, qui se faisaient un plaisir de l'entendre. » Niceron mentionne de lui quarante-quatre ouvrages, qui n'ont presque aucun intérêt aujourd'hui; ils consistent en grande partie en commentaires sur Aristote et sur Averroès. Les traités originaux de Nifo n'ont guère plus d'importance que ses commentaires; il suffit d'en citer quelques-uns; savoir : *De intellectu libri sex et de Dæmonibus libri tres;* Venise, 1503, 1527, in-fol.; la première édition est de 1492; — *De immortalitate animæ, adversus Petrum Pomponatium;* Venise, 1518, 1524, in-fol. Dans cet ouvrage, entrepris par l'ordre de Léon X, Nifo s'est proposé de démontrer que, suivant les principes d'Aristote, l'âme est immortelle; — *Opuscula moralia et politica;* Paris, 1645, in-4°. L. J.

Paul Jove, *Elogia*, n° 92. — Toppi, *Bibliotheca napoletana*. — Naudé, notice sur Nifo, en tête des *Opuscula moralia*. — Bayle, *Dictionnaire*. — Niceron, *Memoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XVIII. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*, t. VII, part. I, p. 340. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*.

NIGEL, évêque d'Ély, né en Normandie, mort le 30 mai 1169. Son oncle Roger fut évêque de Salisbury et chancelier d'Angleterre : son frère, Alexandre, évêque de Lincoln. On croit que dans sa jeunesse il eut pour maître Anselme de Laon. Devenu trésorier du roi Henri Ier, il se concilia l'affection de ce prince, qui, à la mort d'Hervey, le présenta lui-même pour évêque au clergé d'Ély. Une telle présentation était un ordre auquel on n'osait désobéir. Nigel fut élu. Mais il se soucia peu de gouverner son évêché, et ne quitta pas la cour. Les historiens de l'Église d'Angleterre ne vantent pas ses mœurs. Pour vivre dans l'opulence, il commit un grand nombre d'usurpations sur le domaine des églises, des abbayes; et son odieuse conduite ayant été dénoncée à Thomas, archevêque de Cantorbéry, celui-ci lui adressa de sévères remontrances. Henri mort fut remplacé par Étienne. Le crédit de Nigel ne fut pas aussi grand près du nouveau roi. Il se révolta contre sa disgrâce, et entra dans les conspirations des seigneurs ligués contre Étienne. Dépouillé de ses biens, il fut alors chassé du royaume, puis rétabli dans son église pour être ensuite suspendu par Adrien IV, comme coupable de nouvelles déprédations. Nigel avait un fils naturel, nommé Richard, qui fut dans la suite évêque de Londres. On sait qu'une des grandes affaires de Grégoire VII avait été la réforme des mœurs de l'épiscopat anglais. Ce qu'on nous raconte de Nigel prouve assez que cette réforme n'avait pas été complète. B. H.

Hist. litt. de la France, t. XIII, p. 403. — *Anglia sacra*, t. I, p. 97. — *Angl. hist. script.*, t. I, p. 268.

NIGELLUS. *Voy.* ERMENALD.

NIGER (*C. Pescennius*), empereur romain, mis à mort en 194 après J.-C. Il appartenait à une famille distinguée de l'ordre équestre. Son père se nommait Annius Fuscus et sa mère Lampridia. Il entra au service militaire, et resta longtemps dans le grade de centurion. Sous Marc-Aurèle il obtint un avancement rapide; sous Commode il fut élevé au consulat et nommé commandant des armées de Syrie, grâce principalement, dit-on, à la protection de Narcisse, l'athlète favori de l'empereur. L'assassinat de Pertinax et la mise en vente de l'empire par ses meurtriers excitèrent dans les provinces et à Rome une immense indignation (*voy.* DIDIUS JULIANUS). Le peuple romain fit un appel aux grands commandants militaires. Les vœux se tournèrent surtout vers Pescennius Niger. On savait qu'il maintenait un excellent ordre parmi ses soldats et qu'il les empêchait d'opprimer les habitants. Son élection par l'armée de Syrie, qui eut lieu à la nouvelle de la mort de Pertinax, aurait obtenu un assentiment facile si un formidable rival ne l'avait devancé en Italie. Septime Sévère, proclamé empereur par les légions d'Illyrie, profita de sa position rapprochée du siége de l'empire pour se saisir de la capitale et s'imposer à un sénat mécontent, mais soumis. L'Orient et l'Occident se trouvèrent donc encore une fois en lutte, et ce fut l'Occident qui l'emporta. Tandis que Niger, plongé dans une aveugle sécurité, perdait son temps à Antioche, il apprit que Septime Sévère s'avançait vers l'Asie à la tête d'une puissante armée. Alors il se hâta d'occuper la Thrace et le nord de la Grèce, de jeter de fortes garnisons dans Byzance et dans les villes les plus importantes de l'Asie, et de fortifier les défilés du Taurus. En même temps il ouvrit des négociations pour un partage amiable de l'empire. Sévère rejeta durement ses offres. Une première rencontre

eut lieu à Cyzique entre les généraux des deux empereurs et se termina par la défaite et la mort d'Émilien, principal lieutenant de Niger. Ce prince livra en personne une seconde bataille près de Nicée en Bithynie, et fut vaincu. Une troisième bataille s'engagea sur le littoral du golfe d'Issus. Niger, vaincu avec une perte de vingt mille hommes, et hors d'état de continuer la lutte, s'enfuit vers l'Euphrate. Il fut arrêté et conduit à Sévère, qui le fit mettre à mort, en 194. Sa femme, ses fils et toute sa famille partagèrent son sort. Sa tête, placée au bout d'une pique, fut promenée sous les murs de Byzance, qui tenait pour Niger et qui continua encore longtemps une résistance désespérée. Septime Sévère, impitoyable pour la famille du vaincu, ne traita pas mieux sa mémoire. Il l'accusa d'être avide de gloire, dissimulé, dépravé dans ses mœurs. Mais ce jugement est empreint de la haine d'un rival. Dion, plus impartial, parle de Niger comme d'un homme qui n'était très-remarquable ni pour le bien ni pour le mal, et qui ne méritait ni beaucoup de blâme ni beaucoup d'éloge. Ses principales qualités étaient militaires, et l'on dit qu'il avait pris pour modèles Camille, Annibal et Marius. Spartien fait de lui le portrait suivant : « Pescennius, dit-il, était d'une haute taille et d'une belle figure. Ses cheveux étaient rejetés avec grâce vers le sommet de sa tête. Il avait la voix si sonore, qu'on l'entendait en plein air, à mille pas de distance, lorsque le vent n'était pas contraire. Il avait le visage modeste et toujours vermeil, mais le cou si noir que la plupart des auteurs attribuent à cette particularité son surnom de Niger (*noir*). Il était du reste fort blanc et chargé d'embonpoint. Il aimait beaucoup le vin, mangeait peu, ne connaissait les plaisirs de l'amour qu'autant qu'il le fallait pour avoir des enfants... Il fut donc un excellent soldat, un tribun parfait, un général éminent, un gouverneur plein de fermeté, un consul distingué, un homme illustre dans la guerre et dans la paix, un empereur malheureux. Il aurait servi utilement l'État s'il avait consenti à la position de subordonné sous Sévère. » Ces éloges paraissent mérités, et peut-être le reproche qui les termine n'est pas exact. Niger, élu empereur, ne pouvait pas rentrer avec sécurité dans une condition privée ; en acceptant de redevenir citoyen privé, il aurait ajourné son sort et n'y aurait pas échappé. L. J.

Dion Cassius, LXXII, 8 ; LXXIII, 13, 14 ; LXXIV, 6, 8. — Spartien, *Julianus*, 5 ; *Severus*, 6-9 ; *Pescenn. Niger*. — Aurelius Victor, *De Cæsar.*, 20 ; *Epit.*, 20. — Eutrope, VIII, 10. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. III.

NIGER (*Brutidius*), historien latin, vivait dans le premier siècle après J.-C. On n'a presque aucun détail sur sa vie et ses ouvrages. Tacite parle d'un Brutidius Niger, édile en 22 et un des accusateurs de D. Silanus. Cet édile délateur paraît être le même que le Brutidius dont parle Juvénal dans son récit de la chute de Séjan et le même aussi que l'historien Brutidius Niger dont Sénèque le rhéteur cite deux passages relatifs à la mort de Cicéron. Y.

Tacite, *Annales*, III, 66. — Juvénal, X, 82. — Sénèque, *Suasoria*, 7.

NIGER. *Voy.* LENOIR, NEGRI, NERI, NERO, et SCHWARTZ.

NIGETTI (*Matteo*), architecte et sculpteur italien, né à Florence, vers 1560, mort en 1646. Il fut élève de B. Buontalenti sous lequel il dirigea la construction du palais Strozzi. En 1604, sur les dessins de Jean de Médicis, il commença la fameuse chapelle sépulcrale des Médicis (*Capella de' Principi*), dont il dessina aussi les splendides ornements destinés à être exécutés en pierre dure. En 1621, il éleva le premier cloître de l'église de Santa-Maria-degli-Angioli, et bientôt après la façade de l'église d'Ognissanti, composition assez incorrecte qui lui fait peu d'honneur. La ville de Pise lui doit la décoration de la chapelle de la Vierge dans l'église Saint-Nicolas. Nigetti sculpta avec talent les pierres précieuses et les pierres dures, et on cite parmi ses plus beaux ouvrages en ce genre le tabernacle de l'église San-Lorenzo de Florence. E. B—N.

Milizia, *Memorie degli architetti antichi e moderni*. — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Baldinucci, *Notizie*.

*NIGHTINGALE (*Florence*), dame anglaise qui s'est fait connaître, durant la dernière guerre de Crimée, par son dévouement pour les blessés anglais, née à Florence, en 1823. Elle descend d'une vieille famille du Yorkshire. Son éducation ne fut pas restreinte aux arts d'agrément ; elle étudia l'antiquité classique, les sciences, la littérature et apprit à parler plusieurs langues vivantes. Ces études terminées, elle fit, suivant l'usage des riches familles anglaises, un long voyage sur le continent et pénétra même jusqu'en Égypte. Ce fut, paraît-il, durant ces voyages qu'elle forma le projet de se vouer au service des hospices. Quatre années après son retour, elle alla s'établir à Kaiserswerth, sur le Rhin, dans un hôpital où sont formées des sœurs de charité protestantes ; elle y continua, pendant un séjour de trois mois, des études de chirurgie et de médecine. Elle s'offrit ensuite pour diriger l'hospice de Harley-Street à Londres, et consacra une bonne partie de sa fortune à la réorganisation de cet établissement. En 1854 commença pour elle un nouveau rôle ; l'affluence des malades et des blessés avait jeté le désordre dans le service des hôpitaux de l'armée anglaise de Crimée. Miss Nightingale, abandonnant pour la troisième fois une position fortunée, offrit aussitôt de s'embarquer pour l'Orient ; son exemple et celui de nos sœurs de charité animèrent le zèle de plusieurs dames anglaises, qui la suivirent. Elle arriva à Constantinople, le 5 novembre, et passa aussitôt à Scutari, où étaient établis les hôpitaux anglais ; elle prit sur tous ces malades une heureuse influence, releva leur courage, et rétablit l'ordre par de sages conseils. L'arrivée de miss Stanley et de cinquante nouvelles in-

firmières (*nurses*) lui permit de passer à Balaklava, où elle arriva le 4 mai 1855. Elle s'occupait de réorganiser le service de l'hospice, quand la fièvre de Crimée vint interrompre ses travaux et mettre sa vie en danger. Lorsqu'elle eut recouvré la santé, les médecins lui prescrivirent un voyage en Angleterre; mais elle ne voulut pas consentir à quitter son poste, et reprit le soin de ses malades; elle ne revint qu'à la fin de 1855. La reine lui fit remettre, à son retour, une parure de diamants, et une lettre autographe qui contenait des éloges mérités. Miss Nightingale a publié en 1852 un écrit sur l'institution de Kaiserswerth. A. H—T.

Men of the time. — Mrs. Jameson, *Sisters of Charity.* — Bracebridge, *Address to the Meeting at Atherstone.* — *The English Cyclopædia.*

NIGIDIUS. *Voy.* FIGULUS (P.).

NIGRI, poëte latin du quinzième siècle, est auteur d'un ouvrage sur la Rhétie, intitulée *Rhetia, sive de situ et moribus Rhetorum;* à la suite sont des poésies et fables latines. A. F. D.

Docum. inédits.

NIGRISOLI (*Giovanni-Maria*), médecin italien, né en 1648, à Ferrare, où il est mort, le 10 décembre 1727. Il était fils de Girolamo Nigrisoli, habile médecin, mort en 1689, et dont on a un recueil intitulé : *Progymnasmata* (Guastalla, 1665). Après avoir été pendant trois ans premier médecin de Comacchio, il revint à Ferrare, fut chargé de faire les dissections anatomiques, et remplit successivement les chaires de médecine théorique, de médecine pratique et de philosophie. On a de lui : *Dell' anatomia chirurgica delle glandule;* Ferrare, 1681-1682, 2 vol. in-8°, sous le nom de *Gilio de Paearo;* — *Ad Anchoram sauciatorum observationes*; ibid., 1687, in-8°, sous le nom de *Jean Conrad Weber*; — *Febris China Chinæ expugnata;* ibid., 1687, 1700, in-4° : cet ouvrage se compose d'extraits annotés de traités français sur la guérison des fièvres par le quinquina; — *Anonymi Tractatus varii de morbis;* ibid., 1690, in-8° : compilation semblable à la précédente; — *Lettera sopra l'invasione fatta da topi nelle campagne di Roma l'anno* 1690; ibid., 1693, in-4°; comme exemple de la fécondité extraordinaire des rats, l'auteur prétend qu'avant même de naître ils enfantent dans le ventre de leur mère; — *Considerazioni intorno alla generazione de' viventi e particolarmente de' mostri;* ibid., 1712, in-4°; la deuxième partie de ce livre, qui devait traiter des monstres, n'a point paru; — *De Onocrotalo;* ibid., 1720, in-4°; — *Pharmacopœæ Ferrariensis prodromus;* ibid., 1723, in-4°; — *Consigli medici;* ibid., 1726, 2 vol. in-4°. P.

Manget, *Bibl. medica*, III, 411. — Niceron, *Mém.* XL.

NIGRONI (*Giulio*), érudit italien, né en 1553, à Gênes, mort le 17 janvier 1625, à Milan. Il entra à dix-huit ans dans la Compagnie de Jésus, professa la rhétorique, la philosophie et la théologie, et devint successivement préfet des études au collége de Milan, recteur des colléges de Vérone, de Crémone et de Gênes, et supérieur de la maison professe de Gênes et de celle de Milan. On a de lui : *Orationes XXV;* Milan, 1608, in-4°; Mayence, 1610, in-8°; — *Sur la Manière de bien gouverner l'État;* Milan, 1610, in-4°, en italien; — *Regulæ communes Societatis Jesu, commentariis asceticis illustratæ;* Milan, 1613, 1616, in-4°; Cologne, 1617, in-4°; — *Dissertatio subcesiva de caliga veterum;* Milan, 1617, in-12; 3e édit., Dillingen, 1621, in-8° : elle renferme des détails curieux sur la chaussure d'où l'empereur Caligula tira son surnom, et a été réimprimée plusieurs fois (Amsterdam, 1667, et Leipzig, 1733, in-12), avec un travail analogue, *Calceus antiquus et mysticus*, de Benoît Balduin; — *Tractatus ascetici X;* Milan, 1621, in-8°; Cologne, 1624, in-4° : ces traités avaient d'abord paru isolément; — *De librorum amatoriorum lectione, junioribus maxime vitanda;* Milan, 1622, et Cologne, 1630, in-12; — *Dissertatio de aula et aulicismi fuga;* Milan, 1626, in-8°, sous l'anagramme de *Livius Noringius;* — *Historica dissertatio de S. Ignatio Lojola et B. Cajetano Thiæneo, institutore ord. clericorum regul.;* Cologne, 1630, et Naples, 1631, in-4°; — *Les Emblèmes de l'académie parthénienne du collége romain de la Société de Jésus*, en italien, impr. à Rome, 1694, in-4°. P.

Sotwel, *De Script. ord. soc. Jesu.*

NIHUS (*Barthold*), savant controversiste allemand, né en 1589, à Wolpe (duché de Brunswick), mort le 10 mars 1657, à Erfurt. Né de parents pauvres, il entra, après avoir terminé ses études de collége, au service de Corn. Martin, professeur de théologie à Helmstædt, qui lui fit obtenir une bourse qui lui permit de suivre les cours de l'université. La vue des disputes violentes auxquelles s'y livraient les théologiens protestants commença dès lors à lui inspirer du dégoût pour le luthéranisme. En 1616 il accompagna deux jeunes gentilshommes à l'université de Iéna, et devint quelque temps après précepteur auprès du duc Bernhard de Saxe-Weimar. En 1622 il se rendit à Cologne, embrassa le catholicisme, et entra dans les ordres; après avoir dirigé dans cette ville le collége des prosélytes, il fut en 1629 nommé abbé d'Ilfeld. A l'approche de l'armée suédoise, il se retira en Hollande; il devint plus tard évêque de Myre et suffragant de l'archevêque de Mayence. On a de lui : *Disputationes logicæ;* Helmstædt, 1612, in-4°; — *De rerum publicarum formis;* ibid., 1616, in-4°; — *Epistola philologica excutiens narrationem Pomp. Melæ de navigatione;* Hanau, 1622, in-4°; — *Ars Nova, dicto Scripturæ unico lucrandi e pontificiis plurimos in partes lutheranorum, detecta non nihil et suggesta theologis Helmstetensibus* Hildesheim, 1633 : ouvrage qui entraîna

l'auteur dans une violente polémique avec Georges Calixte; — *Epigrammata*; Cologne, 1642, in-12; — *Anticriticus de fabrica crucis dominicæ*; Cologne, 1644, in-8°; — *De cruce epistola ad Bartholinum*; Cologne, 1647, in-8°; — *Hypodichma quo diluuntur nonnulla contra catholicos disputata in Corn. Martini tractatu de analysi logica*; Cologne, 1648, in-8°; — *Tractatus chorographicus de nonnullis Asiæ provinciis ad Tigrim, Euphratem et Mediterraneum et Rubrum maria*; Cologne, 1658, in-8°. Nihus, qui a encore publié quelques autres ouvrages de controverse contre Wedel, Hornejus, etc., a aussi édité plusieurs écrits de Léon Allace (*voy.* ce nom), auxquels il a joint des dissertations de sa façon, telles que : *Adnotationes de communione Orientalium sub unica specie*, etc. O.

Bayle, *Dict.* — Witte, *Diarium.* — Vossius, *Epistolæ.* — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

NIKITIN (*Athanase*), voyageur russe, marchand de Tver, mort à Smolensk, en 1472, est auteur d'un des plus anciens voyages dans l'Inde. Il l'entreprit en 1466, y consacra six années, et en a laissé une relation fort curieuse que Karamzin a découverte dans les archives du monastère de Troitza et qu'il a publiée. « Nikitin, dit cet écrivain, descendit le Volga depuis Tver jusqu'à Astrakhan, passa devant les villes tatares d'Ouslan et de Berekzane, se rendit d'Astrakhan à Derbent, visita Bokara, Mazandéran, Amol, Kachan, Ormus, Maskate, Guzurate, et fut ensuite par terre jusqu'au Bender, où se trouvait la capitale du sultan du Khorozan; il vit la *Jérusalem des Indes*, c'est-à-dire, à ce qui paraît, le célèbre temple d'Élora. Il nomme des villes qu'on ne trouve sur aucune carte, n'omet rien de ce qui est remarquable, admire le contraste établi entre le luxe des grands et la misère du peuple, blâme non-seulement la superstition, mais encore les mauvaises mœurs des habitants, qui professent la religion des brames, regrette toujours la Russie, et plaint le sort de ses compatriotes qui, attirés par le bruit des richesses de l'Inde, seraient tentés d'aller, sur ses traces, dans ce prétendu paradis du commerce, abondant, à la vérité, en gingembre et en couleurs, mais pauvre en objets nécessaires à la Russie. Enfin, il retourna à Ormuz, et se rendit, par Ispahan, Sultanieh et Trébizonde dans la ville de Caffa, où il termina l'histoire de son voyage, qui ne lui rapporta sans doute d'autre avantage que le plaisir de le décrire; car les pachas de Turquie lui enlevèrent la plus grande partie des marchandises qu'il avait apportées. Cet intéressant voyage prouve qu'au quinzième siècle la Russie avait déjà ses Tavernier et ses Chardin, moins éclairés, il est vrai, mais aussi hardis et aussi entreprenants qu'eux, et que les Indiens entendirent parler d'elle avant de connaître les noms de Portugal, de Hollande et d'Angleterre. Alors que Vasco de Gama ne songeait encore qu'à la possibilité de se frayer une route autour de l'Afrique pour parvenir jusqu'à l'Indoustan, un simple négociant de Tver commerçait déjà sur la côte du Malabar, et s'entretenait avec les indigènes sur les dogmes de leur religion. »

Depuis Karamzin, le voyage de Nikitin a été inséré dans le *Sofiiskii Sbornik*, le recueil des Chroniques russes (t. VI), les légendes du peuple russe par Sakharof et en 1856 dans les *Mémoires de l'Academie des sciences de Saint-Pétersbourg*. Jazikof en a traduit quelques fragments en allemand (*Dorpater Jarbücher*; 1835, IV, 481-502). Pce A. G—n.

Bantich-Kamenski, *Dict. hist. des hommes illustres de la Russie.* — Gretch, *Essai sur l'hist. de la litt. russe.*

NIKOLAÏ (*Isaak*), peintre hollandais, né à Leyden, en 1536, mort dans la même ville, en 1619. Il fut élu bourgmestre de sa ville natale en 1576. C'était l'époque où il peignit ses meilleurs tableaux qui ornent les principaux monuments de Leyde. Celui qui décore la salle du tribunal est cité comme fort remarquable. Les œuvres de ce peintre se distinguent par un dessin pur et une bonne composition. Il laissa trois fils, qui furent ses élèves et suivirent aussi avec succès la carrière des arts. Leurs productions ont été souvent confondues avec celles de leur père.

L'aîné, *Jakob-Isaaksz*, alla se perfectionner en Italie. Il se maria à Naples, et revint dans sa patrie en 1617. Après avoir longtemps travaillé à Leyde, il se retira à Utrecht, où il mourut en 1639.

Le second, *Klaas-Isaaksz*, se fixa à Amsterdam, où il a exécuté un grand nombre d'ouvrages.

Le troisième, *Willem-Isaaksz*, graveur estimé, mourut en 1612, à Delft, où il était capitaine d'arquebusiers. A. de L.

Descamps, *Vie des peintres hollandais*, t. Ier, p. 87.

NIKOLEF (*Nicolas-Pétrovitch*), poëte russe, né en 1758, mort en 1816, avait été élevé dans la maison de la célèbre princesse Dachkof. Frappé de cécité à l'âge de vingt-sept ans, il chercha dans la culture des lettres, dont celle-ci lui avait inspiré l'amour, une consolation à son malheur, et publia divers travaux, dont le meilleur est une tragédie en cinq actes, intitulée *Sorena*, jouée devant l'impératrice Catherine en 1781. Pce A. G—n.

Gretch, *Essai sur l'hist. de la litt. russe.*

NIKON, patriarche russe, né en 1605, à Velemanof, près Nijni-Novgorod, mort à Jaroslaf, le 17 août 1681. Il appartenait à une pauvre famille de paysans, et fut pendant dix ans prêtre à Moscou avant d'embrasser l'état monastique, dans lequel sa femme consentit à entrer en même temps que lui. Après avoir vécu quelques années comme un ermite sur les bords de la mer Blanche, il passa dans un monastère proche du Béloozéro, en fut élu *igoumène* ou prieur; obligé par sa charge d'aller à Moscou, il fut re-

marqué du tzar Alexis, qui le nomma archimandrite d'un monastère de cette ville, et peu de temps après métropolite de Novgorod. A ce poste élevé Nikon eut occasion de montrer toute la force de son caractère à l'époque de l'émeute qui éclata à Novgorod. En 1653, il fut nommé patriarche, et aborda la grande réforme cléricale, si souvent tentée avant lui. Il se procura la plus grande quantité possible de manuscrits très-anciens, d'après lesquels il se proposait de faire une vérification totale des livres d'église : à sa demande, le patriarche de Constantinople lui fournit près de cinq cents textes originaux, dont quelques-uns remontaient aux premiers siècles du christianisme. Nikon voulait rendre à l'Église russe sa pureté et son indépendance. Pour atteindre ce but, encore désiré, il ne craignit pas d'entrer en lutte avec le tzar lui-même (1). Quel était précisément l'objet de ses contestations avec le tzar? C'est ce que l'histoire, arrêtée par une rigoureuse censure, n'a pas encore parfaitement éclairci.

Un moine de l'ordre de Saint-Basile (2) prétend que Nikon tendait à assimiler son autorité à celle du pontife romain, opinion à laquelle s'est récemment rangé un écrivain distingué. « L'Église de la petite Russie s'étant intimement rapprochée du patriarcat de Moscou, fait observer M. Gerebtzof (3), après l'annexion de ces provinces à la Russie, l'académie de Kief devint une succursale des écoles de ce patriarcat. La scolastique occidentale et la philosophie défigurée d'Aristote (4) régnaient déjà à cette époque dans tous les diocèses occidentaux, et une polémique ardente se faisait entre certains prélats orthodoxes de ces provinces et les jésuites. Dans les écrits de ces derniers, le pouvoir temporel et séculier du pape en particulier et la parfaite indépendance de l'Église du pouvoir de l'État, en général, étaient préconisés. Nikon était doué d'une intelligence supérieure et d'une assurance parfaitement juste dans ses propres talents; il est clair qu'étant travaillé par les écrits des jésuites, il a pu être un moment tenté d'ambitionner un pouvoir pontifical avec tout ce qui s'ensuit. » Selon Kulczynski, la véritable cause de ses démêlés avec le tzar et de sa disgrâce fut sa conversion au catholicisme. Nikon, assure-t-il, en visitant un jour des captifs polonais, trouva en leurs mains une image du bienheureux Josaphat, la leur arracha, et la foula aux pieds en proférant d'indignes paroles. Frappé incontinent de paralysie, le patriarche reconnut sa faute en même temps que la vérité catholique, et, ayant embrassé celle-ci, fut miraculeusement guéri (5).

(1) Oustrialof, *Histoire de Russie.*

(2) Kulczynski, *Specimen Ecclesiæ Ruthenicæ*; Paris, 1839.

(3) *Essai sur l'histoire de la civilisation en Russie*; Paris, 1858, II, 514.

(4) Défigurée par saint Thomas d'Aquin.

(5) Ce fait est mentionné, sous le n° 149, dans les miracles prouvés par la béatification de Josaphat, archevêque de Polotsk, martyrisé à Witepsk, en 1623.

Cette version acceptée, on comprend le dégoût que Nikon éprouvait pour sa résidence patriarcale, et il n'est pas invraisemblable qu'il ait déclaré au simulacre de concile qui voulait le juger en 1664 : « Vous n'en avez pas le droit; il n'y a que le pontife romain seul qui ait puissance sur moi. »

Quoi qu'il en soit, il est certain que le concile, convoqué et dirigé par le tzar Alexis, qui dépouilla, en 1667, Nikon de sa dignité patriarcale, n'était pas apte à le faire et a montré une insigne lâcheté en se pliant au caprice du souverain irrité; il est à remarquer, en outre, qu'un des griefs qu'il lui a effectivement reprochés était d'incliner vers les dogmes latins (1).

Réduit à vivre dans un cachot au pain et à l'eau, Nikon demeura dans des monastères éloignés pendant les treize dernières années du règne d'Alexis. A sa mort, son fils Théodore le rappela de l'exil, et voulut le réinstaller sur son siége patriarcal; mais le noble vieillard expira en chemin (2), et sa réhabilitation, que les patriarches orientaux s'empressèrent d'envoyer, avec la même facilité qu'ils avaient sanctionné son inique déposition, n'eut lieu qu'après le décès de cet prélat, qui était vraiment au-dessus de son siècle.

Outre ses travaux sur la Bible et les livres liturgiques qu'il collationna sur les originaux grecs et hébreux, Nikon a laissé : une *Chronique* qui renferme toutes les annales russes connues jusqu'en 1630; elle a été publiée par l'Académie des Sciences de Pétersbourg (1767-1792, 8 vol. in-8°); — une *Table* (Skrijal) *d'études dogmatiques*; Moscou, 1656, in-4°; — des *Sermons* ou plutôt des *Mandements*; Moscou, s. d. (1654); réimpr. par Novikof, dans son *Ancienne Biblioth. russe* (2e éd., t. VI); — *Le Paradis intellectuel*, qui contient la description des monastères du Mont-Athos et de Valdaï; Valdaï, in-4°; — une *Épître* circulaire pour la fondation d'un monastère sur le lac d'Onéga, dans le t. IV de l'*Histoire de la Hiérarchie russe*; — un *Canon*, ou livre de prières, pour attirer les raskolniks à l'Église; s. l. n. d., in-4°. Sa correspondance avec le tzar et les pièces relatives à sa condamnation sont inédites. Pce A. GALITZIN.

Ivan Choucherin, *Vie du très-saint patriarche Nikon*; Saint-Pétersbourg, 1817. — Apollos, *Vie du patriarche Nikon*; Moscou, 1889. — Nikon, *Hist. de l'Église russe.* — Gretch, *Essai sur l'hist. de la litt. en Russie.* — *Hist. de Russie* de Tatichtchef, Leclerc et Levesque. — Gagarin, *La Russie sera-t-elle catholique?* — *Études polit. et relig. sur la Russie*, trad. de l'allemand, p. 158. — *Revue encyclopédique*, oct. 1821, XII, 205. — *Le Raskol*; Paris, 1859.

NIL (Saint) [Νεῖλος], surnommé *l'Ascète* et *le Moine*, écrivain religieux, vivait dans

(1) *Dict. hist. des écrivains ecclésiast. russes*, par le métropolite Eugène : Saint-Pétersbourg, 1827, II, 122.

(2) *Voy.* le récit de sa dernière heure dans les *Pèlerinages aux lieux saints russes*, par André Mouravief.

le cinquième siècle de l'ère chrétienne. Il appartenait à une des plus nobles familles de Constantinople, et il fut élevé à la dignité d'*éparque*, ou gouverneur, de sa ville natale. Mais convaincu de la vanité des choses humaines et pénétré du sentiment des choses divines, il abandonna son rang, ses dignités, et se retira avec son fils *Théodule* dans un monastère du mont Sinaï; tandis que sa femme et sa fille s'enfermèrent dans un couvent d'Égypte. Son fils périt dans une attaque du couvent par les Arabes. Saint Nil échappa aux barbares, et vécut jusqu'en 450 ou 451.

Saint Nil est l'auteur de beaucoup d'ouvrages théologiques; quelques-uns sont perdus ou inédits, et ne sont connus que par des extraits de Photius; d'autres ont eu plusieurs éditions séparées; mais c'est de nos jours seulement qu'on en a formé un recueil qui n'est même pas très-complet. La meilleure édition des *Œuvres mêlées* de saint Nil est celle de Suarès (*Sancti Patris nostri Nili abbatis Tractatus, seu opuscula ex codicibus manuscriptis Vaticanis, Cassinensibus, Barberinis et Altæmpsianis eruta, J.-M. Suaresius græce nunc primum edidit, latine vertit ac notis illustravit*); Rome, 1673, in-fol. Les plus importants ouvrages de saint Nil sont ses *Conseils spirituels* (Παραινέσεις) sur la manière de vivre chrétiennement, c'est un abrégé de théologie pratique, et son *Manuel d'Épictète* (Ἐπικτήτου ἐγχειρίδιον), arrangé à l'usage des chrétiens. Schweighæuser a donné ce *Manuel* dans le cinquième volume de son édition d'Épictète. Les lettres de saint Nil, qui sont un de ses plus précieux ouvrages, et qui traitent en général des mêmes sujets que les *Conseils spirituels*, furent publiées par Possinus, Paris, 1657, in-4°; une meilleure édition, avec une traduction latine par Leo Allatius, parut à Rome, 1668, in-fol. Une édition des *Œuvres complètes de saint Nil* (*S. P. N. Nili abbatis Opera quæ reperiri potuerunt omnia, variorum curis olim, nempe Leonis Allatii, Petri Possini, etc., seorsim edita, nunc primum in unum collecta et ordinata; curante J.-P. Migne*), a été publiée à Paris, 1860, gr. in-8°.

Plusieurs autres écrivains byzantins ont porté le nom de Nil (Νεῖλος) (1); mais comme ils ont fort peu d'importance, nous renvoyons pour ce qui les concerne à la dissertation de Leo Allatius citée en source et à la *Bibliothèque grecque* de Fabricius. L. J.

Photius, *Cod.*, 276. — Nicéphore, *Hist. eccles.*, XIV, 54. — Leo Allatius, *Diatribe de Nilis et eorum scriptis*, dans l'édit. des *Lettres* de saint Nil, et dans Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. X, p. 3, etc., édit. de Harless. — Cave, *Hist. lit.* — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclés.*, t. XIV. — Dom Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés et ecclésiast.*, t. XIII. — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée*. — Hoffmann, *Bibliographisches Lex.*

NILSON (*Jean-Ésaïe*), peintre et graveur allemand, né à Augsbourg, en 1721, mort en 1788. Fils d'André Nilson, habile peintre en miniature, il s'adonna à cette même branche de l'art sous la direction de son père, de L. Maid et de Sperling, et eut à faire les portraits de beaucoup de personnages de marque. Il cultiva plus tard avec succès la gravure; nommé en 1764 peintre de la cour de l'électeur palatin, il fut élu deux ans après membre de l'Académie des beaux-arts de Vienne. En 1769 il devint directeur de l'école de dessin de sa ville natale. Il a gravé sur ses propres dessins : les *portraits de Ferdinand*, marquis de Bade, *de Jean-Georges III*, électeur de Saxe, *de Maurice*, prince d'Anhalt, du pape *Clément XIII*, du czar *Pierre le Grand*, de l'empereur *François Ier*, de l'impératrice *Marie-Thérèse*, etc.; *Les Saisons; Les Mois; Les Éléments; Les Heures du jour; La Poésie et la Peinture; Damon et Phyllis; L'Invention de la lyre; Vues de jardins* (13 pl.), etc. O.

C.-A. Nilson, *Sammlung belehrender Aufsätze* (Augsbourg, 1831). — Nagler, *Künstler-Lexicon.*

* **NILSON** (*Sven*), naturaliste suédois, né à Schonen, le 8 mars 1787. Agrégé dès 1812 à la faculté des sciences naturelles à Lund, il classa la collection du musée zoologique de cette ville, et plus tard celle de Stockholm, et devint en 1831 professeur d'histoire naturelle à Lund. On a de lui : *Ornithologia suecica*; Stockholm, 1817-1821, 2 vol.; — *Skandinavisk Fauna*; ibid., 1820-1853, 4 vol., comprenant les *Mammifères*, les *Oiseaux*, les *Amphibies* et les *Poissons*; les deux premiers volumes ont eu une seconde édition, l'un en 1820, l'autre en 1835; à cet excellent ouvrage sont joints vingt cahiers de planches; — *Historia molluscorum Sueciæ*; ibid., 1822; — *Petrefacta suecana formationis cretaceæ*; ibid., 1827, in-fol.; — *Prodromus ichthyologiæ scandinicæ*; ibid., 1832; — *Skandinaviska Nordens urinvanare* (Les Habitants primitifs du Nord de la Scandinavie); ibid., 1838-1843. O.

Conversations-Lexikon.

NILUFER. *Voy.* HOLOPHIRA.

NIMEEGEN (*Élie* VAN), peintre hollandais, né à Nimègue, en 1667, mort vers 1737. Fils d'un bon peintre, décédé en 1679, il reçut ensuite les leçons d'un frère aîné, qui mourut fort jeune. Privés de ce dernier appui, on vit Élie van Nimeegen et son frère Tobie continuer vaillamment leurs études, et bientôt leurs ouvrages parurent à côté de ceux des maîtres. Élie fut surtout recherché pour la peinture ornementale. Il ne pouvait suffire à ses travaux : il s'associa d'abord son neveu, dont il fit son gendre, puis son fils; et les œuvres de ces trois artistes

(1) Un NIL métropolitain de Rhodes vers 1360 a écrit deux ouvrages, dont le plus important est une histoire des neuf conciles œcuméniques publiés par Justel, comme un appendice du *Nomocanon* de Photius; et par Hardouin, dans le t. V de ses *Concilia*. Ce Nil est aussi auteur de quelques traités grammaticaux, dont F. Passow a parlé dans sa dissertation *De Nilo grammatico adhuc ignoto, ejusque grammatica aliisque grammaticis scriptis*; Breslau, 1831, in-4°.

restent confondues : c'est à Rotterdam que s'en trouvent le plus grand nombre, dans les galeries Wachtendonk, Nievelt, Schoonhoven, van der Werf, Paets, Flink, et chez les principaux bourgeois de la ville; — à La Haye, ils décorèrent les galeries des bourgmestres Roisch et de Bie. Élie van Nimeegen peignait avec un égal mérite l'histoire, l'architecture, le paysage et les fleurs. Sa fille cadette a laissé d'excellents tableaux de fleurs. A. DE L.

Descamps, *Vie des Peintres hollandais*, t. III, p. 116.

NINA, plus connue sous le nom de *la Nina du Dante*, poëtesse sicilienne, vivait vers la fin du treizième siècle. On n'a pas sur elle de détails biographiques; on ignore même si son nom de *Nina* est un diminutif de *Catterina* ou de *Antonia*. Les biographes italiens, qui ne nous apprennent rien de certain ni de probable sur la famille et la ville natale de Nina, nous disent qu'elle était très-belle, très-vertueuse, qu'elle fut la première femme qui écrivit des vers en langue vulgaire (italien). Crescimbeni ajoute qu'elle ne voulut que personne se vantât de son amour, si ce n'est un poëte. Dante de Majano en Toscane, poëte alors célèbre, mais qui a été complétement éclipsé par son grand homonyme, séduit par la réputation de beauté et de génie de la jeune Sicilienne, lui adressa, sans se faire connaître, une déclaration d'amour en vers. Nina y répondit par un sonnet aimable, gracieux, simple, qui vaut mieux que la plupart des poésies de ce temps, beaucoup mieux surtout que les sonnets pénibles et entortillés de Dante de Majano. Crescimbeni a cité ce sonnet; en voici le commencement :

Qual sete voi, si cara proferenza
Che fate a me senza voi mostrare ?
Molto m'agenzeria vostra parvenza,
Perche meo cor podesse dichiarare.

(Qui êtes-vous, vous qui sans vous montrer me faites une si chère déclaration? Beaucoup m'agréerait votre présence, pour que mon cœur pût se déclarer). Dante de Majano répondit à cette invitation par plusieurs poésies dans lesquelles il célèbre en se nommant les charmes et le savoir de Nina. Comme les deux poëtes vivaient fort loin l'un de l'autre et qu'ils ne se virent jamais, cet échange de tendres déclarations n'avait rien de compromettant pour la belle Sicilienne, et elle porta sans que son honneur en souffrît le nom de *la Nina du Dante*. L. J.

Crescimbeni, *Storia della volgar poesia*, t. III. — Allacci, *Rime antique*. — G. Ragusa, *Elogia Sicula*. — Mongitore, *Bibliotheca Sicula*. — Ortolani, *Biografia degli uomini illustri della Sicilia*, t. I. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*, t. IV, p. 362, 364. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. I, p. 406, 480.

NINNIN (*Henri*), médecin français, né le 11 février 1722, à Poix (Champagne), mort le 30 octobre 1800, à Paris. Reçu docteur à l'université de Reims, il fit plusieurs campagnes en Allemagne et en Espagne, et occupa jusqu'en 1788 les fonctions de médecin de l'artillerie et d'inspecteur des hôpitaux militaires. Il fut aussi l'un des médecins consultants de Louis XV. On lui doit une *Traduction des ouvrages de Celse sur la médecine* (Paris, 1753, 2 vol. in-12).

Bouillot, *Biogr. Ardennaise*.

NIÑO DE GUEVARA (Don *Juan*), peintre espagnol, né à Madrid, le 8 février 1632, mort à Malaga, le 8 décembre 1698. Son père, don Luiz, était capitaine des gardes du vice-roi d'Aragon, l'évêque de Malaga, don Antonio Henriquez. Ce prélat se chargea de la famille de son gentilhomme favori, et l'emmena dans son diocèse. Ce fut donc à Malaga que le jeune Niño fit ses études : dès lors il tenait plus souvent le crayon que la plume. Parvenu en philosophie, il se livra avec tant d'ardeur au dessin que l'évêque, qui l'aimait comme son fils, ne voulant pas contrarier sa vocation, le confia aux soins d'un capitaine flamand, que Quilliet nomme « Manrique, peintre en crédit à Malaga et l'un des meilleurs élèves de son compatriote Rubens (1) ». Les progrès de Niño furent rapides. En 1645 son protecteur le confia au marquis de Montebello, l'un des amateurs les plus distingués de Madrid, qui le mit bientôt en état de suivre les leçons d'Alonzo Cano. Ce célèbre maître le prit en amitié, et travailla souvent avec lui. Cano composait et Niño exécutait. C'est ainsi qu'ils décorèrent les Augustins de Cordoue et de Grenade (1652-1667). En 1676 Niño revint à Malaga où il fit beaucoup de tableaux d'église et de portraits, genre dans lequel il réussissait fort bien. Sa touche dénonce une certaine timidité; mais ses compositions ont un caractère aimable et son coloris a de la fraîcheur. Il est demeuré un des meilleurs représentants de l'école hispano-flamande. Tous les monuments religieux de Malaga, et quelques-uns de Cordoue, de Grenade, de Madrid et de Séville, possèdent de ses tableaux qui se rencontrent aussi dans les galeries les plus complètes. On cite surtout de ce maître trois chefs-d'œuvre admirés à Malaga : dans l'église de la Charité *La Foi* ou *Le Triomphe de la Croix*, remarquable par l'expression des nombreuses figures qui y sont représentées et par leur bonne disposition. *La Charité* entourée des personnages qui se sont le plus distingués par cette vertu. Ce tableau est le digne pendant du précédent; — et à la cathédrale le *Saint Michel* devenu populaire par les nombreuses copies et la gravure. Séville possède aussi un grand nombre de tableaux de Niño, entre autres une *Sainte Famille*, attribuée quelquefois à Rubens. On a de lui à Paris une peinture allégorique représentant *La Guerre faisant place à la Paix et à l'Étude*. A. DE L.

Raphaël Mengs, *Obras* (Madrid, 1780). — Felippe de Guevara, *Los Commantarios de la Pintura* (Madrid, 1788). — Pons, *Viage en España*. — Don Antonio Palomino de Velasco, *El Museo pictorico* (Cordova, 1715, 3 vol.). — *Viage artistico á varios pueblos de Es-*

(1) Il doit y avoir quelque erreur dans ce nom de *Manrique*; car dans les biographies espagnoles ou flamandes on ne trouve aucun artiste ainsi nommé.

paña, etc. (Madrid, 18[illegible]). — Cean Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols* (1816). — Mariano Lopez Aguado, *El real Museo* (Madrid, 18[illegible]).

NIÑO (*Pedro-Alonzo*), surnommé *el Negro* (*le Noir*), navigateur espagnol, né à Moguer (Andalousie), en 1468, mort vers 1505. Il avait déjà fait plusieurs expéditions à la côte occidentale d'Afrique lorsqu'il accompagna Christophe Colomb dans son troisième voyage. Les navigateurs découvrirent successivement les îles de *Trinidad*, de *Margarita*, *Coche*, *Cubagna*, les embouchures de l'*Orinoco*, et abordèrent sur le nouveau continent dans une contrée que Colomb nomma *tierra de Paria* (1), du nom que lui donnaient les indigènes. Ils côtoyèrent ensuite l'espace de cinquante lieues jusqu'à *la Punta de Araya*, et revinrent en Espagne (2). Voulant aller chercher de l'or et des perles pour son propre compte, Alonzo Niño demanda et obtint du grand conseil de Castille la permission d'aller à la découverte de nouveaux pays, « à condition qu'il ne pénétrerait pas dans les contrées déjà reconnues par Colomb, et qu'il n'en approcherait même pas à la distance de cinquante lieues. » Luis de La Guerra, riche marchand sévillan, et son frère, le pilote Christobal de La Guerra, se joignirent à Niño. Ils armèrent une caravelle montée par trente hommes, et mirent à la voile de San-Lucar vers la fin de mai 1499. Après une heureuse traversée de vingt-trois jours (3), ils se trouvèrent en vue des côtes de Paria et de Maracapana. Les indigènes leur ayant montré des dispositions pacifiques, ils atterrirent, nonobstant les ordres de la cour, et firent une ample provision de bois de Brésil (*palo Brasil*). De là ils visitèrent le golfe (nommé par Ojeda) de las Perlas, les îles de Margarita, de Coche, et de Cubagna. Reçus avec amitié par les *Guaiqueries* (Caraïbes), ils recueillirent une grande quantité de perles, qu'ils échangèrent contre des miroirs, des couteaux, des chapelets et autres babioles. Niño poussa ensuite sa navigation jusqu'à la Punta de Araya, et aborda sur la côte des *Cumanagotas*. Ces Indiens allaient nus. Ils se couvraient les parties naturelles seulement avec une espèce de calebasse retenue par un cordon à la ceinture. Ils portaient des perles en colliers et suspendues au nez et aux oreilles. Ils les cédèrent avec empressement pour des sonnettes, des bracelets et des épingles, dont ils parurent faire grand cas. Niño continua sa route le long de la côte jusqu'à l'endroit où est située maintenant la ville de Coro (province de Vénézuéla). Il mouilla dans une baie magnifique, où il fut bien accueilli par les naturels, qui lui donnèrent leurs perles en échange d'objets de peu de valeur. De là il cingla vers un gros village nommé *Curiana* (ou Cumana), descendit à terre, et y passa vingt jours. Pendant ce temps les Indiens lui fournirent du gibier, du poisson, du maïs en abondance. Leurs terres étaient bien cultivées. Leurs mœurs simples annonçaient pourtant une certaine civilisation. Ils possédaient tous les vases, pots, plats, etc., utiles à la vie ménagère, et portaient des ornements en or représentant des oiseaux, des grenouilles, et divers insectes, qu'ils se procuraient dans la province de *Cauchiéto*, distante de six journées de navigation. Niño s'y rendit. Les Cauchiétos vinrent au-devant de lui dans des canots, et lui offrirent de l'or, des ornements en coquillages et en plumes, des singes, des perroquets, des vivres, mais ne voulurent pas céder leurs perles. Les Espagnols reprirent la mer, et, s'avançant toujours à l'ouest, tentèrent un nouveau débarquement; mais ils furent forcés de se retirer devant plus de deux mille guerriers entièrement nus qui les assaillirent à coups de flèches et de pierres et les poursuivirent jusqu'à leur navire, dont l'artillerie put seule repousser leurs ennemis. Ils retournèrent alors à Cumana, où ils continuèrent pacifiquement leurs échanges. Ils y recueillirent plus de cent cinquante marcs de belles perles, dont quelques-unes étaient grosses comme des avelines. Niño remonta à Boca-del-Drago, puis à La Punta de Araya, où il découvrit la fameuse saline qui porte ce nom. Il mit ensuite à la voile pour l'Espagne, et après deux mois de traversée entra dans un port de Galice, le 6 février 1500, avec une riche cargaison d'or, de perles, de bois de Brésil, etc. Mais à peine débarqué, il fut accusé, ainsi que son frère, d'avoir caché des perles et par conséquent fraudé le *quint* du roi (1). Hernando de La Vega, gouverneur de Grajal, le fit arrêter en vertu de l'édit qui avait défendu à tout navire d'approcher à plus de cinquante lieues des terres découvertes par Colomb. Niño vit une partie de sa fortune confisquée, et mourut avant que son procès ne fût jugé (2). Quoique le voyage de Niño ait eu pour but un trafic lucratif plutôt qu'un intérêt national, il servit à mieux faire connaître les côtes de la Nouvelle-Castille. Son succès et les richesses que Niño rapporta en Espagne excitèrent d'ailleurs chez ses compatriotes le désir de faire des entreprises semblables. A. de L.

(1) Connue depuis sous les différentes dénominations de *Tierra-firme*, *Nueva-Castilla* et *Castilla del Oro*; c'est aujourd'hui la province de Vénézuéla.

(2) *Voy.* pour les détails de ce premier voyage de Niño en Amérique l'article Colomb (*Christophe*).

(3) Elle fut longtemps citée comme miraculeuse à cause de sa rapidité.

(1) La part du trésor royal s'élevait au cinquième brut des richesses provenant du Nouveau Monde.

(2) S'il faut en croire Washington Irving, qui s'appuie sur Las Casas, le motif de l'arrestation de Niño fut tout autre. Débarqué à Cadix, au lieu de se rendre à Madrid pour rendre compte de sa mission, il alla voir sa famille à Huelva, se contentant d'écrire au roi qu'il avait une grande quantité d'or sur ses vaisseaux. Le roi, en guerre avec la France, avait alors un besoin pressant d'argent; il lui ordonna donc de payer immédiatement six millions de maravedis que la cour d'Espagne devait à Colomb; ce fut alors que l'on découvrit que les prétendus monceaux d'or n'étaient que des prisonniers indiens, dont la vente devait produire les bénéfices annoncés par Niño.

Mathurin de Redouer, *Le Nouveau Monde*, etc. (Paris, 1586), chap. CVIII-CXXIII. — Lopez de Gomera, *Hist. general de las Indias* (Medina, 1553, in-fol.), lib. II, cap. LXXV. — Benzoni, *L'Hist. du Nouveau Monde*, etc. Genève, 1579, in-8°), lib. I, cap. X. — Muñoz, *Hist. del Nuevo-Mundo*, lib. VII. — Pierre Martyr, *De Navigatione et Terris de novo repertis* (1587, in-4°), déc. I, lib. IX. — Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. CXXIII — Don José Oviedo y Banos, *Historia de la conquista y poblacion de la provincia de Venezuela* (Madrid, 1723), part. 1[a], lib. I, cap. II. — Antonio de Herrera, *Hist. general de los hechos de los Castellanos en las islas y Tierra firme del mar Oceano* (Madrid, 1730, 4 vol. in-4°), déc. I, lib. IV, cap. V. — Le P. Caulin, *Hist. corografica de la Nueva-Andulucia* (1779), lib. II, cap. III. — Washington Irving, *Hist. de la vie et des voyages de Christophe Colomb* (trad. de Defauconpret fils; Paris, 1828, 4 vol. in-8°), t. II, p. 274, 280; t. III, p. 124. — Van Tenac, *Hist. générale de la Marine*, t. II, p. 109.

NIÑO (*Andrès*), navigateur espagnol, né vers 1475, mort après 1532. Les premiers événements de sa vie sont ignorés. On ne commence à le connaître qu'en 1514, à Panama, où il possédait déjà une réputation d'habile marin. Il avait navigué sous le pavillon portugais dans les quatre parties du monde connu alors. Il était à Panama en octobre 1515, et suivit don Diego de Albitez dans une expédition que ce capitaine fit dans la province de Chagres (à dix lieues de Panama); ils y firent un riche butin; mais à leur retour ils furent attaqués à Tubanama par une multitude d'Indiens; ils perdirent beaucoup des leurs, et durent faire un long détour pour gagner Darien. Albitez résolut de solliciter un gouvernement dans la mer du Sud. A cet effet il envoya Niño en Espagne pour suivre ses intérêts auprès du conseil royal, et lui donna deux mille pésos d'or pour son voyage. Niño réussit dans sa mission, et obtint pour Albitez le droit de construire une ville dans la baie de Nombre-de-Dios (1).

Le gouvernement espagnol avait un grand désir de découvrir une nouvelle route pour aller aux Moluques. Niño prétendit la connaître, et se fit donner une commission royale en vertu de laquelle il était autorisé à exécuter un voyage de mille lieues vers l'ouest, avec licence de s'écarter de deux cents lieues au sud, afin de découvrir un détroit par lequel il pût pénétrer dans la mer du Nord et arriver aux îles des Épiceries (les Moluques), sans rencontrer les Portugais, et reconnaître alors celles de ces îles qui étaient dans les limites des possessions espagnoles déterminées par le pape. Il fut convenu que la moitié des frais de l'expédition serait payée par le roi et l'autre par Niño; que la vingtième partie des profits serait affectée à la rédemption des captifs et à des œuvres pies et le reste partagé entre le roi et le pilote. Gil Gonzalez, d'Avila, trésorier d'Hispañola, fut nommé capitaine général de l'armada, qui se composait de quatre navires. Niño mit à la voile de l'île de Tararéqui dans la baie de San-Miguel, le 21 janvier 1522. Les navigateurs s'avancèrent à l'ouest l'espace de cent lieues. Obligé de prendre terre pour radouber ses navires, Gonzalez laissa à son pilote le soin de cette opération, et s'aventura dans l'intérieur du pays. Aussitôt que Niño put reprendre la navigation, il parcourut près de cinq cent cinquante lieues, espérant trouver un passage par lequel il pût pénétrer dans la mer du Nord (océan Atlantique) et arriver aux Moluques; il s'éleva jusqu'au 17° et demi de lat. nord sans rencontrer le canal qu'il cherchait. Il revint alors sur ses pas, après avoir côtoyé plus de trois cent cinquante lieues d'un pays jusqu'alors inconnu, et, le 17 avril, retrouva Gonzalez pressé par trois ou quatre mille Indiens, sur les bords de la baie de Saint-Vincent. Les navigateurs dispersèrent leurs ennemis dans plusieurs combats, et longeant ensuite la côte depuis le *cabo Blanco* jusqu'à *Chorotega*, ils reconnurent les baies des *Papagayos*, de *Nicaragua*, le fleuve *de la Posesion*, et le golfe *de Fonséca*, que Gonzalez nomma ainsi en l'honneur de Juan-Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos et président du Conseil des Indes; il découvrit aussi une île de ce golfe à laquelle il donna le nom de *Petronilla*, qui était celui d'une de ses nièces. Les Espagnols se rendirent par le port de Nicoya au grand lac de Nicaragua. Ils reconnurent que ce lac, qui a environ cent cinquante lieues de circonférence, et dont l'extrémité méridionale n'était qu'à trois ou quatre lieues de la mer du Sud, communiquait avec celle du Nord qui en était à plus de cent lieues et que ses eaux avaient un flux et un reflux comme l'Océan. Ils l'appelèrent *Mare dulce*. Le volcan de Masala aussi excita vivement la curiosité des Castillans, qui s'imaginèrent qu'il contenait de l'or en fusion. Jaloux de s'en assurer, le F. Bla de Iniesta s'y fit descendre à l'aide de sangles. Pour savoir quel métal il y bouillonnait, il y plongea une cuiller attachée à une chaîne; la cueiller et la chaîne furent fondues. Le F. Iniesta fut forcé de passer la nuit sur la margelle du volcan, dont on voyait le feu vif à cent cinquante toises de profondeur. On le retira le lendemain à moitié rôti et non sans de grandes difficultés. Après avoir parcouru la côte et l'intérieur du pays sur une étendue de deux cent vingt-quatre lieues et baptisé trente-deux mille deux cent soixante individus, les voyageurs se dirigèrent sur Panama, laissant à la contrée qu'ils venaient d'explorer le nom de *Paradis de Mahomet*, à cause de l'abondance et de la tranquillité qui y régnaient. Ils débarquèrent vers la fin de décembre 1522, rapportant la valeur de 112,664 pièces de huit tant en or qu'en perles. Niño, se trouvant suffisamment riche, retourna dans sa patrie; mais il n'y jouit pas longtemps de ses richesses; il mourut jeune encore, des suites de ses grandes fatigues. Il a laissé sur ses voyages des notes qui ont été recueillies par quelques historiens ses contemporains. A. DE L.

(1) Cette ville acquit rapidement une grande importance; mais le climat y était si humide, si malsain, que les habitants durent se réfugier à Porto-Bello en 1543.

Torquemada, *Monarchia Ind.*, lib. XIX, cap. XIV. — Antonio de Herrera, *Hist. general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano* (Madrid, 1730, 4 vol. in-4°), déc. I, lib. X, cap. X, XI, XIII, XV; déc. II, lib. I, cap. III, IV, VI, XII, XIII; lib. II, cap. I, II, XI, XIII XIV; lib. III, cap. III, VI; lib. IV, cap. V et VII; déc. III; lib. IV, cap. VI et VII.

NINON. *Voy.* Lenclos.

NINUS, le fondateur mythique du royaume d'Assyrie ou de Ninive, est placé tour-à-tour dans le vingtième, vingt et unième et vingt-deuxième siècle avant J.-C. Il est au moins inutile de discuter la chronologie d'un prince dont la fabuleuse existence échappe à toutes les recherches historiques. Sa vie est racontée tout au long par Diodore de Sicile, qui n'a fait que copier Ctésias, et Ctésias n'avait fait que transcrire, en les altérant, des traditions mythiques. Le résumé et la discussion du récit de Ctésias concernant Ninus, sa femme Sémiramis et son fils Ninus II ou Ninyas seront mieux placés à l'article Sémiramis (*voy.* ce nom). L. J.

Diodore de Sicile, II, 1, etc.

NINUS II ou **NINYAS.** *Voy.* Sémiramis.

NIOCHE DE TOURNAY (*Matthieu-Jean-Baptiste*), littérateur français, né le 30 décembre 1767, au Mans, mort le 7 février 1844, à Paris. Il était fils d'un ancien inspecteur des manufactures, mort en 1816, au Mans, et qui, en sa qualité de secrétaire, avait rédigé pendant plusieurs années les comptes-rendus de la Société des Arts de la Sarthe. Il entra dans les bureaux de la banque de France sous l'empire, et devint chef de division. En collaboration avec Desaugiers, Georges Duval, Armand Gouffé, etc., il a écrit plusieurs vaudevilles, tels que *L'abbé Pellegrin* (1801), *Le Congé* (1802), *Marmontel* (1802), *Arlequin tyran domestique* (1805), *Le vieux Chasseur* (1806) et *Monsieur Vautour* (1807). P.

N. Desportes, *Bibliogr. du Maine.*

NIOU (*Joseph*), homme politique français, né à Rochefort, en 1751, mort dans la même ville, en 1828. Il était ingénieur de la marine à Rochefort lorsque éclata la révolution. Il accepta les nouveaux principes avec enthousiasme, et fut élu maire de Rochefort, le 12 juillet 1790. Il déploya le plus grand zèle pour la mise en défense de cette place importante et pour l'approvisionnement de ses arsenaux. Ses concitoyens le députèrent à l'Assemblée législative (septembre 1791), puis à la Convention nationale (2 septembre 1792). « Jusques-là, dit un de ses biographes, homme doux, de mœurs essentiellement affables et sociales, il revêtit tout à coup des formes terribles. » Se laissant dominer par les dangers de la situation, il vota la mort de Louis XVI sans sursis, et s'exprima ainsi sur l'appel au peuple : « Si la Convention nationale, cédant à quelques consciences timorées, fait un appel au peuple du jugement du scélérat Louis XVI, le déchirement de la republique sera assuré. » Envoyé en mission dans les départements de l'ouest, et dans ceux du Nord et du Pas-de-Calais, on n'eut aucun acte d'injustice ou de cruauté à lui reprocher. Il ne prit aucune part à la grande lutte entre les Girondins et les montagnards. En 1794, l'assemblée, considérant qu'en sa qualité d'ingénieur constructeur Niou pouvait être d'une grande utilité dans le service maritime, le chargea de hâter, *par tous les moyens possibles*, la construction, le radoub, et l'armement des bâtiments de l'État dans les ports de Lorient, Nantes, Rochefort, Bordeaux, Bayonne. Investi de pouvoirs illimités, il sut, sans employer la violence, réorganiser en partie la marine. Il était à Toulon lors de l'insurrection de cette ville, en mai 1793. Il y courut les plus grands dangers, et, malgré son énergique opposition, ne put empêcher la trahison, qui livra la flotte et les arsenaux français aux forces étrangères. Passé au Conseil des Anciens en 1795, il y siégea jusqu'au 20 mai 1798. Le Directoire l'employa en qualité de commissaire à Londres pour l'échange des prisonniers, et en 1800 le nomma membre du conseil des prises. Il occupa cette position jusqu'à la chute de Napoléon. Exilé par la loi d'amnistie du 12 janvier 1816, il se retira à Bruxelles; mais dès 1818 il obtint de rentrer dans sa patrie, où il mourut loin des affaires publiques. H. L—r.

Le Moniteur universel, an Ier (1793), nos 27, 242; an III, nos 141, 261, 311; an IV, nos 20, 25; an V; no 123; an VI, nos 355, 362; an VII, no 331. — *Biographie moderne* (Paris, 1806). — *Petite Biographie conventionnelle* (Paris, 1815). — *Galerie historique des Contemporains* (Mons, 1827). — J. Rainguet, *Biographie saintongeaise.*

NIPHONT, évêque de Novgorod, mort à Kief, le 13 avril 1156. Il est considéré comme un des continuateurs de la *Chronique de Nestor*. Herberstein a inséré dans ses *Commentaires* une série de *Questions*, dont quelques-unes sont des plus étranges, qui lui furent soumises avec les réponses qu'il y a faites, réponses qui servent jusqu'à présent de règle au clergé russe. Le catalogue de la bibliothèque manuscrite du comte Tolstoï porte, sous les nos 204 et 214, deux sermons attribués à cet évêque. Pce A. Gn.

Tatichtchef, *Hist. de Russie*, t. II. — *Dict. hist. des écrivains ecclés. russes.*

NIPHUS. *Voy.* Nifo.

NIQUILLE (F.), agent politique français, né en Suisse, en 1742, mort à Sinamari, en 1804. Il était homme d'affaires dans sa patrie, lorsqu'en 1788 il vint prendre une part active aux troubles de la France. Il eut l'art de se faire l'intermédiaire des manœuvres qu'employaient réciproquement la cour et les clubs. Les républicains vantaient son activité et son courage au 10 août, lorsque Bertrand de Molleville le désignait comme un agent royaliste des plus sûrs et des plus dévoués. Après la chute de Louis XVI, il fut chargé par la commune de Paris de la saisie des biens mobiliers des émigrés. Sans se montrer trop rigoureux, il sut se faire une *honnête* fortune, et cela sans devenir suspect. Il eut

pu vivre tranquille; mais le génie de l'intrigue l'emportant, il accepta la place d'inspecteur général de la police. Tantôt écarté, tantôt rappelé, il parut dévoué particulièrement au directeur Barras, qui l'employa dans diverses affaires secrètes. Après le 18 brumaire an VIII, il fut incarcéré momentanément à la Conciergerie, mais, à ce que l'on crut, pour rendre compte des opinions des républicains qui y étaient détenus; cependant, à la suite de l'explosion de la machine infernale (3 nivôse an IX, 24 décembre 1800), il fut arrêté de nouveau et déporté à la Guyane, où il mourut sans qu'on ait bien su quel parti il avait servi réellement. H. L—R.

Moniteur général, ann. 1792, n° 313. — Bertrand de Molleville, *Mem.* — *Biographie moderne* (Paris, 1806).

* NISARD (*Jean-Marie-Nicolas-Auguste*), humaniste français, né en 1805, à Châtillon-sur-Seine. Il fit ses études à Paris, au collége Ste-Barbe, depuis collége Rollin, et embrassa de bonne heure la carrière de l'enseignement. Le 21 septembre 1832, il fut reçu agrégé pour les classes supérieures des lettres. En 1838 il fut chargé provisoirement d'une des classes de rhétorique au collége Bourbon, et au mois de septembre 1840 il devint professeur titulaire. En 1854 il fut nommé recteur de l'académie de Grenoble, et en 1857 inspecteur de l'académie de la Seine. Depuis 1847 il est docteur ès lettres et chevalier de la Légion d'Honneur. On a de lui : *Examen des poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau*; Paris, 1847, in-8°, thèse de doctorat; — la traduction de l'*Art poétique* d'Horace et celle des *Œuvres* de Virgile, dans la *Collection des auteurs latins* publiée par son frère puîné.

Littér. franç. contemp.

* NISARD (*Jean-Marie-Napoléon-Désiré*), écrivain français, frère du précédent né le 20 mars 1806, à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or). Il fit ses études à l'institution Sainte-Barbe, dirigée par l'abbé Nicolle, et en fut un des plus brillants élèves. En 1828 il entra dans la rédaction du *Journal des Débats*, qui était alors un des organes les plus prononcées de l'opposition. En juillet 1830 il défendit, le fusil à la main, la cause de la liberté, « sans trop d'ardeur belliqueuse, a-t-il dit lui-même, mais par un simple sentiment du devoir »; ses trois frères s'étaient joints à lui ainsi qu'un oncle, qui fut tué pendant l'action. Partisan convaincu du nouvel ordre de choses, il le soutint aux *Débats* « d'abord avec ferveur, dit M. Sainte-Beuve, ensuite par la force de l'habitude et avec la verve du pupitre, à la fin avec un commencement de dégoût et d'impuissance ». Le doute lui vint sur bien des points, principalement sur la politique étrangère, qu'il aurait voulu plus hardie et plus digne de la France. Las d'être « l'un des rhétoriciens du gouvernement de Juillet » et d'aiguiser « de pénibles subtilités monarchiques », il prit part, vers la fin de 1831, à la rédaction littéraire du *National*, que dirigeait Armand Carrel; il s'était senti attiré vers lui par la supériorité de l'écrivain, par les grandes qualités de l'homme et par la communauté des opinions littéraires. Ce fut alors qu'il conçut le dessein de se faire le champion du passé et de la tradition en littérature. « Ce dessein il l'embrassa dans son étendue, il le poursuivit, dit M. Sainte-Beuve, avec instance, sur divers points, y revenant sans cesse à propos de tout ». Sa foi devint, selon sa propre expression, une foi vive, inquiète, agressive, comme toute foi disputée. Il attaqua l'école romantique dans le feuilleton du *National* et dans ses livres, et lança, en 1839, contre la littérature facile un manifeste qui n'a rien perdu de son à-propos et qui a fait passer dans la langue de la critique le mot de *littérature facile*. M. Jules Janin y fit une spirituelle réplique. Peu de temps après, M. Nisard fut nommé par M. Guizot maître de conférences de littérature française à l'École normale (1835). Depuis, sa position grandissait de jour en jour : il devint chef du secrétariat au ministère de l'instruction publique (1836), maître des requêtes au conseil d'État (juillet 1837), chef de la division des sciences et des lettres (16 février 1838), député pour l'arrondissement de Châtillon (1842-1848), et professeur d'éloquence latine au Collége de France à la place de Burnouf (7 juillet 1844). Dans la chambre, il parut rarement à la tribune, et ne fit aucune opposition à la politique du gouvernement.

La révolution de Février ne laissa à M. Nisard que sa chaire au Collége de France. Peu de temps après, il se présentait, en concurrence avec Alfred de Musset, aux suffrages de l'Académie française : élu, le 28 novembre 1850, en remplacement de l'abbé de Feletz, il fut reçu le 22 mai 1851 par M. Saint-Marc Girardin, qui le félicita surtout d'avoir apporté dans ses devoirs de critique une raison ferme, un esprit vif, un goût sûr et délicat. Après être resté pendant quatre ans à l'écart des agitations politiques, il reconquit, à la suite du coup d'État de 1851, une haute position : nommé inspecteur général de l'enseignement supérieur (9 mars 1852), puis secrétaire du conseil impérial de l'instruction publique, il eut une grande part à la réorganisation de l'École normale, et le 23 novembre suivant, il succéda à M. Villemain dans la chaire d'éloquence française, à la Faculté des lettres. Le nouveau professeur y défendit les saines doctrines littéraires avec l'autorité de la conviction, du savoir et du talent. Des troubles éclatèrent à son cours en 1855 et donnèrent lieu à un procès qui prit devant la police correctionnelle les proportions d'un événement politique. A la fin de 1857, M. Nisard fut appelé aux fonctions de directeur de l'École normale, qu'il occupe encore. Il a été nommé commandeur de la Légion d'Honneur, le 16 juin 1856. « M. Nisard, écrivait en 1836 M. Sainte-Beuve, parle au nom du sens et du goût avec instruction, esprit et talent.

Il prend intérêt à toutes sortes de choses, et y porte une expression abondante, redondànte quelquefois, mais facile, claire, sensée, une foule d'observations morales, qui plaisent à beaucoup d'esprits modérés et distingués, qui enchantent beaucoup d'esprits solides. Un académicien lui a trouvé du nerf; les savants lui trouvent de la grâce. »

On doit à M. Nisard : *Études de mœurs et de critique sur les poëtes latins de la décadence;* Paris, 1834, 2 vol. in-8°; 2[e] édit., suivie de jugements sur les quatre grands historiens latins; ibid., 1849, 2 vol. in-8°. « On y apprend, dit M. Sainte-Beuve, beaucoup de détails piquants de mœurs et à connaître toute cette poésie du second âge. Mais j'eusse mieux aimé un livre plus historique, plus suivi, plus astreint à son sujet, moins conjectural en inductions sur le caractère des poëtes, moins plein de préoccupations très-modernes. » — « Tant de savoir, d'esprit et de véritable talent, dit M. Daunou dans le *Journal des Savants*, janvier 1835, démentirait assez hautement toute préoccupation et toute prédiction de décadence. C'est à nos yeux l'un des meilleurs livres de critique littéraire qu'on ait publiés depuis bien des années : voilà pourquoi nous l'avons cru capable de supporter lui-même une franche critique. Il contribuera, nous n'en doutons point, à retarder ou même à prévenir cette décadence dont il signale les symptômes, ce qu'amèneraient en effet les étranges doctrines qu'il repousse. Il affaiblira de plus en plus leur influence, déjà fort amoindrie, à ce qu'il semble, depuis qu'on a pu la juger par leurs produits. » — « Rarement, dit M. Villemain, parlant du même ouvrage, on a parmi nous cette critique savante, spirituelle, et orthodoxe avec indépendance. Un intérêt vif, qui naît de la sensibilité artistique de l'écrivain, renouvelle sous sa plume bien des questions vieillies. L'auteur des *Études* a de l'âme, du talent, du caprice, qualité ou défaut fort utile pour animer les jugements littéraires... J'avoue que le siècle est fort occupé, et il faut le curieux savoir de M. Nisard, son style nerveux et piquant, sa polémique spirituelle et amusante, même contre les vieux livres, pour faire lire aujourd'hui deux volumes sur Stace, Sénèque, Lucain, etc. Mais enfin le problème est résolu, et l'ouvrage restera comme une œuvre de critique sincère et de vrai talent. » — *Histoire et Description de la ville de Nîmes;* Paris, 1835, in-8°, pl. : ce livre devait faire partie d'un recueil considérable, dont la publication a été abandonnée; — *Mélanges;* Paris, 1838, 2 vol. in-8°; souvenirs de voyages et études de critique et d'histoire littéraire; — *Précis de l'histoire de la littérature française depuis ses premiers monuments jusqu'à nos jours;* Paris, 1840, in-12 : inséré en premier lieu dans la première édition du *Dictionnaire de la Conversation;* — *L'Éloge de la folie, trad. d'Érasme;* Paris, 1842, in-18, précédé d'une longue et belle étude sur la vie et les écrits d'Érasme; — *Histoire de la littérature française;* Paris, 1844-1861, 4 vol. in-8° : c'est le meilleur, le plus distingué d'exécution et le moins contestable de ses ouvrages; — *Études sur la renaissance;* Paris, 1855, in-18 : réimpression des articles sur Érasme, Thomas Morus et Mélanchthon, qui avaient déjà paru dans la *Revue des Deux Mondes;* — *Souvenirs de voyages;* Paris, 1856, in-18; — *Études de critique littéraire;* Paris, 1858, in-18 : on y retrouve le manifeste de 1833; — *Études d'histoire et littérature;* Paris, 1859, in-18. M. Nisard a dirigé la publication de la *Collection des auteurs latins avec la traduction en français* (Paris, 1839 et ann suiv., 27 vol. gr. in-8° à 2 col.). Il a en outre fourni des articles au *Journal des Débats*, au *National*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue des Deux Mondes*, aux *Revues Contemporaine et Européenne*, etc.; deux nouvelles : *La Laitière d'Arcueil*, dans *la Revue de Paris*, et *Mary*, dans *Paris-Londres* (1838), et la traduction de *Macbeth*, dans le *Théâtre choisi de Shakespare*. P.

Sainte-Beuve, *Écrivains critiques contemporains*, dans la *Revue des Deux Mondes* (1[er] nov. 1836), étude reproduite avec des addit. dans les *Portraits contemp.* (t. II), du même auteur. — Desiré Nisard, *Lettre au directeur de la* Revue des Deux Mondes, 15 nov. 183 . — Maurice Pelletié, *Les Critiques contemp. M. Désiré Nisard;* Paris, 1842, in-8°. — Bourquelot et Maury, *Littér. franç. contemp.* — Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*

* **NISARD** (*Marie-Léonard-Charles*), littérateur, frère des précédents, né le 10 janvier 1808, à Châtillon-sur-Seine. Après avoir été pendant trois ans employé dans une maison de commerce, il se tourna du côté des lettres, et publia en 1829 une *Épître aux anti-romantiques*. De 1831 à 1848 il fut attaché à la maison du roi Louis-Philippe, et en 1852 il entra au ministère de l'intérieur comme membre de la commission du colportage. Il est chevalier de la Légion d'Honneur. On a de lui : *Camera lucida, portraits contemporains et tableaux de genre;* Paris, 1845, in-8°; — *Le Triumvirat littéraire au seizième siècle;* Paris, 1852, in-8°, études sur J. Scaliger, Juste Lipse et Casaubon; — *Les Ennemis de Voltaire;* Paris, 1853, in-8°, trad. du latin pour la première fois; — *Histoire des livres populaires depuis le quinzième siècle jusqu'en* 1852; Paris, 1854, 2 vol. in-8° fig.; — *Mémoires du P. Garasse;* Paris, 1861, in-18. Il a traduit pour les *Classiques latins* de son frère les poëmes érotiques d'Ovide, Martial, et une partie des œuvres de Cicéron et de Tite-Live, et il a donné des articles dans le *Dictionnaire de la Conversation*, la *Revue nouvelle*, le *Journal de l'instruction publique*, l'*Athenæum français*, etc.

Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.* — *Littér. fr. contemp.*

NISSOLE (*Guillaume*), botaniste français,

né le 19 avril 1647, à Montpellier, où il mourut, en 1734. Élevé au collége des Jésuites de cette ville, il s'adonna à l'étude de la médecine, et cultiva particulièrement la botanique. Ses heureuses recherches et quelques écrits sur l'histoire naturelle lui acquirent une grande réputation. Le grand nombre des plantes qu'il a découvertes, et dont il a donné des descriptions fort exactes, engagèrent Tournefort à lui dédier quelques plantes, qui depuis ont formé le genre pelées *Nissolia*. Membre de la Société royale des Sciences de Montpellier dès 1706, il a publié : *Établissement de quelques nouveaux genres de plantes* (coriaria jasminoides, C. ficoidea et partheniastrum) (1711) ; — *Description du Ricinoides*, plante qui sert à préparer le tournesol ; — *Description de l*'alypum monspelianum (1712); — *Dissertation botanique sur l'origine et la nature du kermès* (1714). Nissole découvrit le premier que le kermès ou graine d'écarlate provient d'un insecte qui se fixe et meurt sur la feuille du *quercus coccifera* (chêne à cochenille), tandis qu'on l'attribuait à une sorte de gale ou excroissance que l'on aperçoit sur cet arbre ; — *Description de l*'arachidnoides americana (pistache de terre) (1723); — *Dissertation sur le* phaseolus peregrinus, *et sur le* phaseolus indicus (1730); — *Description du* luffa Arabum. — *Observations sur le* coriaria myrtifolia (redoul à feuilles de myrte). Nissole avait projeté de donner un catalogue de toutes les plantes du Languedoc, d'y ajouter toutes les curiosités naturelles de cette province, et de corriger les descriptions mal rendues ou exagérées par les auteurs qui ont écrit sur ces matières ; mais cet ouvrage est resté inachevé. Il a pour titre : *Appendix ad Botanicon Monspeliense Magnolii.*

NISSOLE (*Pierre*), frère du précédent, né le 8 mars 1656, à Montpellier, où il mourut, le 4 avril 1726, succéda à son père, en février 1681, dans la place d'anatomiste royal de la faculté de médecine de Montpellier. Il a inséré plusieurs *Observations chirurgicales* dans les *Mémoires de la Société royale des sciences* de cette ville.

H. Fisquet.

Biographie (inédite) *de l'Hérault.*

NITARD, NITHARD ou **NIDHARD** (*Jean-Everard*), cardinal et homme d'État allemand, né le 8 décembre 1607, au château de Falkenstein en Autriche, mort à Rome, le 30 janvier 1681. Entré dans l'ordre des Jésuites, il enseigna la philosophie et le droit canon à Graetz ; il fut plus tard appelé à la cour impériale, et devint confesseur de l'archiduchesse Marianne, qu'il suivit en Espagne lorsqu'elle épousa le roi Philippe IV. Nommé inquisiteur général, après la mort de ce prince il fut placé à la tête du gouvernement ; son incapacité lui valut l'animadversion publique. Aussi son ennemi, don Juan d'Autriche, en s'approchant de Madrid avec un millier de soldats, obtint-il facilement en 1669 l'exil de Nithard. Ce dernier se retira à Rome; nommé plus tard ambassadeur d'Espagne auprès de la cour pontificale, il fut élevé au cardinalat en 1672. Il a publié plusieurs opuscules pour la défense du dogme de l'immaculée Conception; une *Instruttione politica* rédigée par lui est en manuscrit à la bibliothèque de Dresde. Si Nitard s'est montré inférieur au poste élevé que son ambition lui avait fait rechercher, il fut en revanche toujours plein de désintéressement.

O.

Eggs, *Purpura docta*, t. III. — Bayle, *Dictionnaire*. — Bouhours, *Histoire de la sortie du P. Nitard*. — Coxe, *Mémoires*. — Ortiz, *Compendio*.

NITHARD, historien français, mort, suivant le P. Pétau, en 853. Il était fils du célèbre Angilbert, gouverneur de toutes les côtes de la France maritime, premier chapelain du palais, abbé de Saint-Riquier, et de Berthe, fille de Charlemagne. A la mort de son père, Nithard hérita de son gouvernement, et servit Charles le Chauve dans les diverses entreprises qu'il forma, dès le commencement de son règne, pour repousser les assauts de ses frères Lothaire et Louis. Il s'employa dans la suite à les concilier ; mais vainement : tous les traités de paix conclus entre ces princes étaient de simples trêves, auxquelles succédaient de promptes ruptures. Voyant l'insuccès de ses laborieux efforts, Nithard prit alors en dégoût le service des princes, quitta la cour, et se confina dans une retraite qui nous est inconnue. Le P. Pétau et Baluze nous désignent l'abbaye de Prum, où, disent-ils, Nithard fut reçu par l'abbé Marcward. Mais cette conjecture est combattue par Mabillon, ainsi que par les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*. Est-il plus vraisemblable qu'il devint dans la suite abbé de Saint-Riquier? Hariulfe, historien de cette abbaye, l'affirme : un ancien annotateur d'Hariulfe reproduit cette assertion, en modifiant simplement la date de l'événement. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* prétendent qu'il ne fut ni moine ni abbé, puisqu'en exhumant plus tard son corps on acquit la preuve qu'il était mort d'une blessure reçue dans les combats. Mais au neuvième siècle presque tous les abbés de noble race étaient en même temps ducs, comtes, gouverneurs de province, et se servaient vaillamment de l'épée pour défendre leurs droits ou violer ceux d'autrui. C'est ce que ne pouvaient ignorer les auteurs du *Gallia Christiana* : aussi n'ont-ils pas cru devoir refuser à Nithard la place que les anciens chroniqueurs avaient réclamée pour lui parmi les abbés de Saint-Riquier.

Nithard doit surtout sa renommée à son écrit qui a pour titre : *De dissensionibus filiorum Ludovici Pii*, écrit souvent publié, et notamment dans le tome VII du *Recueil des Historiens des Gaules*.

B. Hauréau.

Vita Nithardi a Petavio, *Recueil des Hist. des Gaules*, t. VII. — *Hist. littér. de la France*, t. V, p. 204. — *Gallia Christ.*, t. X, col. 1246.

NITOCRIS (Νίτωκρις), reine de Babylone, vivait vers la fin du septième siècle avant J.-C. Elle n'est mentionnée que par Hérodote, qui lui attribue la construction de divers monuments à Babylone et dans le voisinage. Suivant cet historien, elle changea le cours de l'Euphrate au-dessus de Babylone, jeta un pont sur ce fleuve et garnit les deux rives d'un quai en briques. Hérodote ajoute qu'elle fut ensevelie au-dessus d'une des portes de la ville et que Darius fit ouvrir son tombeau. Les historiens modernes ont beaucoup disputé sur l'identité de cette Nitocris dont l'existence participe à l'obscurité qui enveloppe toute l'histoire de l'antique Orient; mais comme Hérodote parle d'elle peu après la prise de Ninive par les Mèdes (606); l'opinion la plus vraisemblable est que Nitocris était la femme de Nebuchadnezzar, qui monta sur le trône en 604; et la mère ou la grand'mère de Labynet ou Belshazzar (Balthasar), dernier roi de Babylone. Y.

Hérodote, I, 185-189. — Clinton, *Fasti hellenici*, I, 278.

NITOCRIS, reine mythique d'Égypte, régna, suivant la chronologie d'Ératosthène, de l'an du du monde 3570 à 3576. Nitocris veut dire *Neith* (que les Grecs identifiaient avec Minerve) *victorieuse*, et plusieurs reines d'Égypte portèrent ce nom; mais il en est une qui devint particulièrement célèbre, bien qu'elle n'appartînt pas à l'époque historique. Hérodote rapporte qu'elle était Égyptienne de naissance et la seule femme sur une liste de trois cent trente monarques égyptiens que lui montrèrent les prêtres. « Cette femme, qui régna en Égypte, continue l'historien, s'appelait Nitocris, comme la reine de Babylone. Les prêtres racontent qu'elle vengea son frère, qui avait été tué par les Égyptiens, tandis qu'il régnait sur eux. Ses sujets, après l'avoir tué, placèrent Nitocris sur le trône. Pour le venger, elle fit périr beaucoup d'Égyptiens : s'étant fait faire une longue chambre souterraine, sous prétexte d'inaugurer un édifice, elle invita à dîner un grand nombre d'Égyptiens qu'elle savait complices du crime, et les reçut dans cette salle; au milieu du repas, elle fit introduire l'eau du fleuve par un grand canal secret. Voilà ce qu'ils racontent, ajoutant qu'après son action, pour échapper à la vengeance de ses sujets, elle se jeta dans une chambre pleine de cendres. » Ce récit a tout le caractère d'un mythe, lequel se rattache probablement à la période sothiaque, base de la chronologie égyptienne. En effet, Nitocris, cette Neith victorieuse, à la figure d'une rougeur éclatante, qui finit sa vie en se jetant sur de la cendre, termine par sa mort, dans la liste de Manéthon, le cycle sothiaque. Or, on sait que dans la mythologie égyptienne, à la fin de chaque période sothiaque ou caniculaire, un oiseau pourpre (le phénix) venait en Égypte et se brûlait sur un bûcher. Ces deux mythes offrent une ressemblance frappante et rappellent les mythes analogues d'Hercule et de Sardanapale. On a de fortes raisons de croire que Nitocris n'est pas un personnage historique, quoique M. de Bunsen ait essayé de la rattacher à l'histoire (1). Elle resta très-célèbre dans les légendes égyptiennes. Même du temps des empereurs romains, on voit son nom mentionné comme celui d'une des héroïnes de l'Orient. Dion Cassius et l'empereur Julien la placent à côté de Sémiramis. Jules l'Africain et Eusèbe la représentent, d'après Manéthon, comme une femme d'un grand génie et d'une merveilleuse beauté, et lui attribuent la construction de la troisième pyramide. L. J.

Hérodote, II, 100. — Dion Cassius, LXII, 6. — Julien, *Orat.*, p. 126, 127. — Jules Africain et Eusèbe dans Syncelle, p. 58, 59. — C. Müller, *Eratosthenis Fragmenta chronologica*, à la suite d'Hérodote (éd. A.-F. Didot) — Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*, vol. II, p. 230-232.

NITSCH (*Paul-Frédéric-Achat*), archéologue allemand, né à Glaucha, le 15 mai 1754, mort à Bibra, le 19 février 1794. Il étudia la théologie et la philologie à Leipzig, et il fut successivement pasteur à Aber, Niederwensch et Bibra. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés sur l'antiquité; les principaux sont : *Einleitung in die classischen Schriftsteller der Griechen und Römer* (Introduction à la connaissance des auteurs classiques); Leipzig, 1790-1791, 2 vol. in-8°; — *Geschichte der Römer zur Erklärung ihrer classischen Schriftsteller* (Histoire des Romains, pour l'intelligence de leurs écrivains classiques); Leipzig, 1787-1790, 2 vol. in-8°; — *Beschreibung der häuslichen, gottesdienstlichen, sittlichen, politischen, kriegrischen und wissenschaftlichen Zustands der Griechen* (Description de l'état domestique, religieux, moral, politique, militaire et scientifique des Grecs); Erfurt, 1791, in-8°; édition refondue par Kopke et Hopfner, 1806, 2 vol. in-8°; — *Beschreibung des Zustands der Römer* (Description de l'état domestique, scientifique, etc., des Romains); Erfurt, 1794, 2 vol. in-8°; 3e édit., refondue par Kopke et Ernesti; Erfurt, 1807-1811, 4 vol. in-8°; — *Neues mythologisches Wörterbuch* (Nouveau Diction. de mythologie), Leipzig, 1793; 2e édit., remaniée par Klopfer, 1820 et 1821, 2 vol. in-8°; — *Wörterbuch der alten Geographie* (Discours de Géographie), continué et édité par Hopfner; Halle, 1794, in-8°; — *Entwurf der alten Geographie* (Essai de Géographie ancienne); 11e édit., 1837; — *Vorlesungen über die classischen Dichter der Römer* (Leçons sur les

(1) Bunsen fait de Nitocris la dernière souveraine de la sixième dynastie, et prétend qu'elle régna pendant six ans à la place de son mari, assassiné, et non pas de son frère, comme le prétend Hérodote. Ce mari se nommait Menthuopis (le Mendesuphis de Manethon), et Bunsen suppose qu'il était le fils ou le petit-fils du Mœris des Grecs et des Romains.

poëtes classiques de Rome); Leipzig, 1792 et 1793, 2 vol, in-8°; la partie relative à Horace est seule de Nitsch; le reste appartient à Eichstadt. M. N.

Schlichtegroll, *Nekrolog*, 1794, t. II, p. 289-294. — *Conversations Lexikon.*

NITZSCH (*Charles-Louis*), théologien protestant, né à Wittemberg, le 6 août 1751, mort dans la même ville, le 5 décembre 1831. Son père était pasteur, et le dirigea vers la même vocation. Après avoir achevé ses études à l'Académie de sa ville natale, il entra comme instituteur dans une famille qui habitait près de Leipzig. En 1781 il fut nommé prédicateur à Bencha, puis surintendant à Borna (1785) et à Zeitz (1789) et en 1789 surintendant général et professeur à Wittemberg. En 1813 sa carrière académique fut brisée. Mais en 1817 il fut nommé directeur du séminaire des prédicateurs, fondé à Wittemberg. Il suivit d'abord en théologie la tendance de Spalding et de Zollikofer. La théologie de Kant ayant porté, selon lui, un coup mortel à l'ancienne théologie, il crut qu'il était nécessaire d'ouvrir une nouvelle voie à la science de la religion. Pendant quarante ans, il travailla à jeter les bases d'une nouvelle apologétique du christianisme. Sans qu'on puisse attribuer une très-grande valeur à ses vues, il faut reconnaître cependant qu'il débarrassa la théologie du littéralisme, en distinguant la forme historique sous laquelle le christianisme est présenté, du fond même de la religion chrétienne, et en conduisant les théologiens à faire jaillir des faits et des doctrines positives les idees qui y sont contenues. Ses principaux écrits sont : *De revelatione religionis externa eademque publica*; Leipzig, 1818, in-8°; — *Ueber das Heil der Welt, dessen Begründung und Förderung* (Sur le Salut du monde, sa base et ses progrès); Wittemberg, 1817, in-8°; — *Ueber das Heil der Kirche* (Sur le salut de l'Église); Wittemberg, 1822, in-8°; — *Ueber das Heil der Theologie durch Unterscheidung der Offenbarung und Religion als Mittel und Zweck* (Sur le Salut de la théologie par la distinction de la révélation, qui est le moyen, et de la religion, qui est le but); Wittemberg, 1830, in-8°; — *De Discriminatione revelationis imperatoriæ et didacticæ;* Wittemberg, 1831, 2 vol. in-8°. M. N.

Hoppe, *Denkmal Nitzsch's*; Halle, 1832, in-8°.

* **NITZSCH** (*Georges-Guillaume*), philologue allemand, fils du précédent, né en 1790, à Wittemberg. Il fut nommé en 1814 co-recteur du lycée de Wittemberg, et obtint en 1827 la chaire de littérature ancienne à l'université de Kiel. Il a consacré sa vie à l'étude approfondie des questions qui se rattachent aux poésies homériques; ses ingénieuses recherches ont sur beaucoup de points rectifié les hypothèses de Wolf. On a de lui : *Erklärende Anmerkungen zu Homers Odyssee* (Remarques explicatives sur l'Odyssée d'Homère); Hanovre 1826-1840, 3 vol. in-8°; — *Præparatio indagandæ per Homeri Odysseam interpolationis;* Kiel, 1828; — *Meletemata de historia Homeri maximeque de scriptorum carminum ætate;* Hanovre, 1830-1837, 2 vol. in-4°; — *Die Sagenpoesie der Griechen* (La Poésie épique des Grecs;) Brunswick, 1852, 2 vol. in-8°; — plusieurs mémoires; l'article *Odyssée* dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, et une dissertation *Sur les Traditions héroïques chez les Grecs* dans les *Kieler philologische Studien* (année 1841). O.

Conversations-Lexikon.

NIVELLE (*Jean* DE MONTMORENCY, sire DE), né en 1422, mort le 26 juin 1477. Il était l'aîné des deux fils issus du premier mariage de Jean II de Montmorency et de Jeanne de Fosseux. Avec son frère Louis de Fosseux il eut part à l'expédition que Charles VII conduisit en 1449 contre les Anglais en Normandie. Le nouveau mariage que leur père contracta avec Marguerite d'Orgemont (1454) changea tout à fait ses dispositions à leur égard; les choses s'aigrirent à un tel point que, par antipathie pour leur belle-mère, ils se jetèrent l'un et l'autre dans le parti du comte de Charolais et portèrent à la bataille de Montlhéry les armes contre leur souverain légitime. Montmorency fut si indigné de leur conduite qu'après avoir fait inutilement sommer l'aîné de ses fils, Jean de Nivelle, de rentrer dans le devoir, il le traita de « chien », et le priva de tous ses biens pour les donner à Guillaume, qu'il avait eu de sa seconde femme. C'est de là, dit le P. Anselme, qu'est venu le proverbe si connu : « Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, qui fuit quand on l'appelle. » Ce seigneur se retira à la cour du duc de Bourgogne, qui le combla de biens et d'honneur. Il devint le chef de la branche des Montmorency-Nivelle, qui s'éteignit en 1570. P. L.

Anselme, *Grands off. de la couronne.* — *Art de vérifier les dates.*

NIVELLE (*Gabriel-Nicolas*), controversiste français, né en 1687, à Paris, où il est mort, le 7 janvier 1761. Il était fils d'un avocat. Jeune encore, il fut nommé prieur commendataire de Saint-Géréon, dans le diocèse de Nantes. Après avoir terminé l'étude de la théologie au séminaire de Saint-Magloire, il continua d'y résider, et devint un des agents les plus zélés du parti des appelants; il rédigea des mémoires, visita les ecclésiastiques de Paris, et entretint d'actives relations dans les provinces. Forcé de quitter Saint-Magloire, il se retira en 1723 dans le cloître extérieur du Val-de-Grâce, et subit en 1730 quatre mois de détention à la Bastille. Il continua néanmoins de s'occuper des mêmes matières. On cite de lui : *La Constitution* Unigenitus *déférée à l'Église universelle, ou recueil général des actes d'appel interjetés au futur concile général de cette constitution et des Lettres* Pastoralis officii; Cologne, 1757, 4 vol. in-fol.; il ajouta à cette collection, déjà

volumineuse, des préfaces historiques, des observations et des analyses d'ouvrages considérables. Il a rédigé, d'après les mémoires de l'abbé Boucher, la *Relation de ce qui s'est passé dans les assemblées de la faculté de théologie au sujet de la constitution* Unigenitus (7 vol. in-12), et il a travaillé aux *Hexaples ou les six Colonnes sur la constitution* Unigenitus (1714 et ann. suiv., 7 vol. in-4°), au *Cri de la foi* (1719, 3 vol. in-12). En outre, il a édité deux ouvrages posthumes de Petitpied : *Examen pacifique de l'acceptation et du fond de la constitution* Unigenitus (1749, 3 vol. in-12) et *Traité de la liberté* (1754, 2 vol. in-12). P. L.

Nécrologe des défenseurs de la vérité (Suppl.).

NIVELLE. *Voy.* Horn (*Philippe* de).

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE. *Voy.* La Chaussée.

NIVERNAIS (*Louis-Jules-Barbon*-Mancini-Mazarini, duc de), ministre et pair de France, né à Paris, le 16 décembre 1716, mort dans la même ville, le 25 février 1798. Il était petit-fils de Philippe-Julien Mancini, duc de Nevers (*voy.* Nevers). Le jeune duc était d'une complexion très-faible, et cela rend plus surprenantes dans sa vie trois circonstances en effet remarquables : on le maria à l'âge de quinze ans; on le destina au service militaire; et pourtant il a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Quoique marié si jeune et dans un siècle si corrompu, le duc de Nivernais offrit le modèle le plus pur de la tendresse conjugale. Sa femme, Mlle de Pontchartrain, sœur du comte de Maurepas, fut l'objet de son affection la plus vive. Les vers qu'il lui adressa, sous le nom de Délie, sont peut-être ce qu'il a composé de plus délicat et de plus parfait. Il entra au service à dix-huit ans, fit ses premières armes en Italie, sous Villars, et devint colonel du régiment de Limosin, à la tête duquel il se distingua dans les premières campagnes de la guerre d'Allemagne (1741). La faiblesse de sa santé ne lui permettant pas de suivre la carrière des armes, il quitta le service après la campagne de 1743, en Bavière, reçut le titre de brigadier des armées du roi, et vint prendre siége à l'Académie française. Cette compagnie l'avait élu en son absence pour remplacer Massillon; bientôt après, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'appela également au nombre de ses membres. Il avait vingt-sept ans. Rendu aux douceurs de la vie privée, le duc de Nivernais se proposa un autre but d'application : il consacra aux études spéciales de la carrière diplomatique les cinq années qui suivirent, entremêlant à ses travaux sérieux des compositions littéraires, et beaucoup de poésies dont s'enrichirent les recueils du temps.

Le duc de Nivernais fut désigné, en 1748, pour aller à Rome, en qualité d'ambassadeur extraordinaire; il occupa ce poste jusqu'en 1752; il y fut le protecteur des arts, et eut l'honneur d'empêcher la condamnation du livre de Montesquieu, l'*Esprit des lois*, dénoncé à la congrégation de l'Index. Créé, à son retour, chevalier des ordres du roi, il ne parut échanger qu'avec contrainte le rôle de serviteur de l'État contre celui d'homme de cour. Nul n'avait cependant à un plus haut point les qualités qui d'ordinaire font la fortune des courtisans. Il ne resta pas longtemps dans cette situation, trop faite pour lui déplaire. La gravité de la situation politique porta le gouvernement à faire choix du duc de Nivernais pour l'ambassade de Berlin, en 1755; mais déjà l'Angleterre avait pris les devants, et il n'était plus temps de négocier contre elle; Frédéric s'était décidé au parti le plus conforme à ses intérêts, et le jour même de la venue du diplomate français à Berlin le traité d'alliance entre la Prusse et la Grande Bretagne se signait à Londres (12 janvier 1756). La seule utilité possible de ce voyage ne fut point négligée; le duc de Nivernais enrichit les archives de France de précieux documents sur l'état politique et physique de la Prusse.

De retour à Paris, il reprit avec activité ses occupations littéraires, et il se montra fort assidu aux séances de l'Académie, qu'il a souvent représentée comme directeur. Après les malheurs de la guerre de Sept Ans, le duc de Nivernais fut chargé d'aller négocier à Londres les conditions de la paix, qui au prix de mille efforts fut signée le 10 février 1763. Malgré les circonstances défavorables, le diplomate français sut intéresser le cabinet de Saint-James; et en partant il laissa parmi les Anglais la plus haute idée de sa moralité et de ses talents. On peut dire que lord Chesterfield a exprimé l'opinion commune de la haute société de Londres à cette époque en proposant, dans une de ses *Lettres à son fils*, le duc de Nivernais comme le modèle d'un *gentilhomme accompli*. « Lorsque vous voyez, dit-il, une personne généralement reconnue pour briller par ses manières agréables et sa bonne éducation, et regardée comme un gentilhomme accompli, tel, par exemple, que le duc de Nivernais, qu'il soit l'objet de votre attention, et qu'il devienne pour vous un sujet d'études. Remarquez de quelle manière il s'adresse à ses supérieurs, comme il vit avec ses égaux, et comme il traite ses inférieurs. Réfléchissez sur le tour de sa conversation, lorsqu'il fait ses visites du matin, durant le repas et dans les plaisirs du soir. Imitez-le sans en être le mime, pour reproduire sa ressemblance élégante, et non sa copie servile. Vous trouverez qu'il a soin de ne rien dire et de ne faire jamais rien qu'on puisse traiter de légèreté ni de négligence, rien qui puisse en aucun degré mortifier l'amour-propre ou blesser la vanité d'autrui. Vous apercevrez, au contraire, qu'il rend sa compagnie agréable en faisant que les personnes qui l'approchent soient satisfaites d'elles-mêmes. Il témoigne le respect, les égards, l'estime et l'attention, sui-

vant qu'il convient de marquer chacun de ces sentiments; il les sème avec soin et les recueille en abondance. »

La mort de son père, en 1769, appela le duc de Nivernais à prendre en main l'administration des domaines de son duché : cet événement fut dans la province une véritable solennité, consacrée par divers actes de sa haute munificence à l'égard de plusieurs villes ou communes. Étranger à la politique depuis sa dernière ambassade, le duc de Nivernais prit parti contre le ministère dans sa lutte avec le parlement et une partie de la pairie, en 1771, et se prononça avec fermeté contre le *parlement Maupeou*. En 1787 il consentit à faire partie du conseil comme ministre d'État, et y siégea pendant le ministère de Brienne et de Necker jusqu'en juillet 1789. Loin de se soustraire par l'émigration aux périls qu'il vit fondre sur les siens, et qui allaient l'atteindre lui-même, il fut du petit nombre des amis de Louis XVI qui lui restèrent dévoués; et il expia sa fidélité sous les verrous de 1793, conservant dans sa captivité une sérénité d'âme qu'attestent ses stances touchantes à l'abbé Barthélemy, intitulées: *Anacharsis en prison*, et sa traduction du poëme italien de *Richardet*, écrite à cette époque.

La perte de ses titres et de la plus grande partie de sa fortune n'altéra pas sa douce philosophie; son courage civique ne reçut pas davantage d'atteinte des périls qu'il avait courus. Sans rancune contre son pays, il ne s'éloigna point des affaires publiques : devenu candidat à la législature en 1795, il présida l'assemblée électorale du département de la Seine, sous le nom de *citoyen Mancini*.

Il garda jusqu'à la fin l'aménité de ses manières. Six heures avant sa mort, ne pouvant plus écrire, il dictait encore des vers pleins de sentiments affectueux pour son médecin.

Le duc de Nivernais avait été marié deux fois. Sa première femme mourut en 1782. Il épousa en secondes noces Marie-Thérèse de Brancas, veuve du comte de Rochefort, qui mourut peu de temps après leur union. Il ne laissa pas de fils, et survécut à ses deux gendres, le comte de Gisors, tué à la bataille de Crevelt, et le duc de Brissac, massacré à Versailles en 1792. Les productions du duc de Nivernais ont été rassemblées et publiées par lui-même, 1796, 8 vol. in-8°, contenant : ses *Fables*, au nombre de deux cent cinquante; — traduction en vers français de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, des 1er, 2e et 15e livres des *Métamorphoses d'Ovide*, du 4e chant du *Paradis perdu*, du *Joseph* de Métastase, de l'épisode de *Médor* (de l'Arioste), du *Richardet* de Forteguerri; — des imitations de Virgile, de Properce et d'Anacréon; — des réflexions sur le génie d'Horace, de Despréaux et de J.-B. Rousseau; — un morceau estimé sur l'élégie; — des traductions de l'*Agricola* de Tacite, et de l'*Essai* de Walpole *sur les jardins anglais*; — des *Recherches sur la religion des premiers Chaldéens*; — les *Vies* de quelques troubadours, d'après les manuscrits de Sainte-Palaye; — divers mélanges en prose. On a imprimé séparément les *Fables*, en 2 vol. in-8°, plusieurs fois réimprimés. Les *Œuvres posthumes du duc de Nivernais*, publiées par François de Neufchâteau, 1807, 2 vol. in-8°, précédées d'un éloge de l'auteur, embrassent sa correspondance diplomatique, ses discours et dissertations académiques, et de petits essais de drames. DUPIN aîné.

François de Neufchâteau, *Éloge du duc de Nivernais* en tête de ses *OEuvres posthumes*. — Dupin, *Éloge du duc de Nivernais prononcé à l'Académie française, le 21 janvier 1840*, dans le *Recueil de l'Académie*. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XIII.

NIVERS (*Guillaume-Gabriel*), prêtre et musicien français, né en 1617, dans un village des environs de Melun, mort dans les premières années du dix-huitième siècle. Il fut d'abord placé comme enfant de chœur à Melun, et apprit la musique à la collégiale de cette ville. Il alla ensuite faire ses études au collége de Meaux, puis se rendit à Paris, et entra au séminaire de Saint-Sulpice pour y suivre un cours de théologie. Entraîné par son goût pour la musique, il prit alors des leçons de clavecin de Chambonnière, et parvint en peu de temps à acquérir un talent qui lui valut d'être nommé, à l'âge de vingt-trois ans, organiste de Saint-Sulpice. Deux ans après, il entra en qualité de ténor à la chapelle du roi. En 1667, l'une des places d'organiste de cette chapelle, étant devenue vacante, fut donnée à Nivers, qui n'en continua pas moins de remplir les mêmes fonctions à l'église Saint-Sulpice (1). Quelques années plus tard, il fut nommé maître de la musique de la reine et organiste de la Maison royale des demoiselles de Saint-Cyr, lorsque, en 1686, Mme de Maintenon fonda cet établissement. Ce fut Nivers qui tint le clavecin quand, pour la première fois, les demoiselles de cette institution représentèrent devant le roi l'*Esther* (1689) et l'*Athalie* (1691) de Racine, dont les chœurs avaient été mis en musique par Moreau (*voy.* ce nom). On ignore l'époque précise à laquelle Nivers cessa d'exister; mais on a la preuve qu'il vivait encore en 1701, par une approbation qu'il donna dans la même année à une nouvelle édition de son Graduel et de son Antiphonaire romains, imprimés chez Chr. Ballard. Il avait alors quatre-vingt-quatre ans. Ce savant et laborieux musicien a laissé un grand nombre d'ouvrages. On con-

(1) Il y avait tous les jours messe et vêpres à la chapelle de Louis XIV, ou du moins une messe basse pendant laquelle on chantait un ou deux motets, et des vêpres en musique moins solennelles. Ce service était très-fatigant; aussi y avait-il quatre maîtres de chapelle servant par quartier, et un nombre double de chanteurs. Le nombre de ces derniers était de soixante, douze pour chaque partie, la musique d'église française à cette époque étant écrite à cinq parties. Les organistes faisant par trimestre le service de la chapelle étaient J. Tomelin, G.-G. Nivers, J. Buterne, et N. Lebègue.

naît de lui : *La gamme du Si, nouvelle méthode pour apprendre à solfier sans muances*; Paris, 1646, in-8°. Ce livre, dont il a paru plusieurs éditions sous des titres différents, a puissamment contribué, par son peu d'étendue et par la simplicité de sa méthode, à la réforme de la solmisation par muances qui était encore en vogue du temps de Nivers, malgré les efforts que, depuis la seconde moitié du seizième siècle, divers autres musiciens avaient faits pour l'abolir ; — *Méthode certaine pour apprendre le plain-chant de l'Église*; Paris, 1667 ; —*Traité de la composition de musique*; Paris, 1667, in-8° ; — *Dissertation sur le chant Grégorien* ; Paris, 1683, in-8° : Nivers a donné dans cette dissertation, ainsi que dans les ouvrages suivants, une preuve de sa parfaite connaissance du chant ecclésiastique ; — *Chants d'église à l'usage de la paroisse de Saint-Sulpice*; Paris, 1656, in-12 ; — *Graduale romanum, juxta missale Pii Quinti pontificis maximi authoritate editum; cujus modulatio concinne disposita ; in usum et gratiam monalium ordinis Sancti-Augustini*, etc. ; Paris, 1658, in-4° ; — *Antiphonarium romanum juxta Breviarium Pii Quinti*, etc.; Paris, 1658, in-4° ; — *Passiones D. N. J. C. cum benedictione cerei paschalis*; Paris, 1670, in-4° ; — *Leçons de Ténèbres selon l'usage romain*; Paris, in-4°. Ce recueil et le précédent ont été réunis en un seul livre ayant pour titre : *Les Passions avec l'*Exultet *et les Leçons de Ténèbres de M. Nivers*; Paris, 1689, in-4° ; — *Chants et Motets à l'usage de l'église et communauté des Dames de la royale maison de Saint-Louis, à Saint-Cyr* ; Paris, 1692, in-4°. Une seconde édition de cet ouvrage, mis en ordre et augmenté de quelques motets par Clérembault, a été publiée à Paris, en 1723, 2 vol. in-4° ; — *Livre d'orgue, contenant cent pièces de tous les tons de l'église*; Paris, 1665, in-4°; — *Deuxième Livre d'orgue*, etc.; Paris, 1671, in-4° ; — *Troisième Livre d'orgue*; etc. ; Paris; 1675, in-4°. D'autres livres de pièces d'orgue du même auteur ont paru à des époques plus récentes. Ces pièces, correctement écrites, dans un style qui rappelle celui des organistes allemands du dix-septième siècle, justifient la réputation dont Nivers a joui de son temps comme compositeur.

D. Denne-Baron.

Bourdelot, *Histoire de la Musique*. — De La Borde, *Essai sur la Musique*. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens*. — Patria, *Histoire de l'art musical en France*. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

NIZA (*Marcos* de), missionnaire italien, *découvreur* du Sonora, vécut entre 1510 et 1570. Il était à Nice et appartenait à l'ordre des Franciscains lorsqu'il fut envoyé en mission dans la Nouvelle-Espagne, que gouvernait alors don Antonio de Mendoza. Ce vice-roi, cédant aux instances de son ami, le vénérable évêque de Chiapa, Bartolomé de Las Casas, consentit à envoyer quelques religieux dans la Nouvelle-Galice pour assurer les indigènes que les Espagnols ne voulaient ni leur faire la guerre ni les réduire à l'esclavage, mais seulement les convertir à la religion catholique. Marcos de Niza fut nommé chef de cette mission toute pacifique, qui d'ailleurs avait été bien accueillie par les Indiens. Il partit de Mexico le 7 mars 1539, en compagnie du P. Honorato, et de Estevanico de Orantes (1). Il s'arrêta à Pétatlan, où il laissa malade le P. Honorato, qui bientôt ne put résister à la fatigue et mourut. Il se fit alors précéder par Estevanico et une centaine d'Indiens convertis, chargés de lui préparer une réception bienveillante. Après avoir, durant sept jours, traversé une vaste plaine (2), bordée d'un côté par les Cordillères et de l'autre par la mer, il séjourna quelque temps à *Vacapa*, « ville dont, selon lui, les habitants avaient de la vaisselle d'or et se paraient d'ornements de ce métal au nez et aux oreilles ». Ce fut là qu'il reçut un message de Estevanico, qui l'invitait à venir prêcher l'Évangile dans un pays nommé *Cibola* ou *Céola* (3), où il y avait sept grandes villes bâties en pierres (4) et dont les maisons étaient dorées et ornées de turquoises. Niza se mit en marche, et traversa le territoire des Pintados, dont il remarqua les connaissances en agriculture et dans la fabrication des étoffes. Il continua à marcher vers l'est durant vingt jours, au milieu de déserts immenses. Il approchait enfin de Cibola lorsqu'il apprit qu'Estevanico et tous ses prosélytes avaient été massacrés. Niza gravit une hauteur d'où il découvrit Cibola, qui lui sembla plus grande que Mexico et bâtie fort régulièrement en maisons de pierre de deux et trois étages. Aidé de ses Indiens, il éleva une espèce de pyramide sur laquelle il planta une croix et prit possession, pour le roi d'Espagne, du pays environnant et des royaumes de Tontéac, d'Acùs et de Marata, dont il avait entendu parler dans la grande vallée. Il revint alors sur ses pas, et, après une longue et pénible marche, arriva à *Abra*, au débouché des Cordillères, où la tradition des sept villes se renouvela pour lui d'après le récit des Indiens, et dont il prit encore possession en élevant deux croix. De là il gagna Compostela, et envoya au vice-roi un récit merveilleux de ses découvertes. Il vanta la fertilité et les richesses des pays qu'il avait parcourus ainsi que la civilisation de leurs

(1) Ce dernier était un noir qui était parvenu à s'échapper avec Alvaro Nuñez, surnommé Cabeça de Vaca, de la désastreuse expédition faite par don Panfilo Narvaez en Floride. Il avait pris le nom de son maître de Orantes. Après avoir reçu à Mexico une certaine instruction, Estevan ou Estevanico se fit recevoir chez les Franciscains, et se montra fort dévoué à la religion chrétienne, pour laquelle il succomba. Il avait été question de le placer au nombre des bienheureux; mais sa couleur y mit obstacle.

(2) La vallée de Sonora.

(3) Aujourd'hui *Grenade*.

(4) La province de Tucayan.

habitants. Il excita ainsi l'ambition et la cupidité de Cortès et celle de Mendoza, qui en résolurent la conquête; mais chacun voulait se l'approprier à l'exclusion de l'autre. Mendoza fut le plus diligent : tandis que Cortès sollicitait en Espagne, il donna l'ordre à don Francisco Vasquez de Coronado (1), gouverneur de la Nouvelle-Galice, de marcher sur Cibola à la tête de cent cinquante cavaliers, deux cents fantassins et quelques pièces de campagne (2). Marcos de Niza guida cette expédition, qui partit de Culiacan en avril 1540. Après avoir franchi les rios de Petatlan, de Cinaloa, de Los Cedros et de Los Coraçones (3), les explorateurs arrivèrent paisiblement jusqu'à la vallée de Sonora. Là les indigènes leur tuèrent plusieurs hommes avec des flèches empoisonnées. Niza se trompa de route, et l'expédition erra plusieurs jours sur des déserts de sable avant d'arriver à un ruisseau, nommé *Nexpa*. Elle gravit ensuite une chaîne de montagnes et ce ne fut que le 24 juin qu'elle put séjourner sur les bords d'une belle rivière, qui reçut le nom de *rio de San-Juan*. Deux jours après les Espagnols traversèrent sur des radeaux le Rio de las Brisas, puis à gué l'*Arroio del Pinar* (ruisseau des Pins); mais leurs provisions étaient épuisées : il leur fallut vivre d'herbes et des cadavres de trois de leurs compagnons. Le 30 juin, ils trouvèrent un nouvel obstacle dans le Rio Vermejo (rivière Vermeille). Continuant à se diriger au nord-est, ils parvinrent enfin à Cibola. Ils trouvèrent cette ville beaucoup moins importante que de Niza ne l'avait affirmé. Vasquez Coronado dit positivement que c'était un assemblage de chaumières. Huit cents guerriers en formaient seulement la garnison; aussi les Espagnols purent-ils l'enlever assez facilement. Coronado lui donna le nom de *Grenada*, en l'honneur de Antonio de Mendoza, qui était né dans la ville de ce nom, en Espagne. Les conquérants s'emparèrent aussi de cinq autres villes, construites en pierre, il est vrai, mais qui ne comptaient pas plus de deux cents habitations chacune. Il y avait loin de là aux merveilles annoncées par de Niza. Coronado pénétra alors dans le Tucayàn, et reconnut les sept villes dont le Franciscain avait parlé. Les habitants en étaient presque civilisés; mais ils se montrèrent hostiles. Le capitaine espagnol fut obligé d'en prendre une d'assaut, Penatajada, assez régulièrement fortifiée et devant laquelle il fut blessé. Niza eût voulu s'arrêter là; mais ce ne fut pas l'avis de Coronado, et l'expédition remonta, vers le nord, le rio de Huex, dont les rives étaient très-fertiles. Les indigènes y cultivaient surtout le coton. Après avoir visité quinze villes, les Espagnols, arrêtés par la neige, campèrent à Acuco, où ils souffrirent beaucoup du froid. Ils se dirigèrent ensuite sur Tiguex, cité importante, qu'ils incendièrent et dont ils exterminèrent les habitants après un siége de quarante-cinq jours. Coronado y fut blessé à la tête. Jusque-là les *conquistadores* n'avaient pas trouvé d'or et les Franciscains ne comptaient que de rares convertis, d'une foi douteuse. Ils ne se découragèrent pourtant pas, et franchirent en douze jours les quatre-vingt-dix lieues de plaines sablonneuses qui séparent Ciquique de Quivira. Abandonnés par leurs guides, Niza s'arrêta là avec la plupart des autres explorateurs, tandis que l'intrépide Coronado, suivi de trente cavaliers, voulant découvrir l'*El-Dorado* annoncé si souvent par les Indiens, s'avança encore durant un mois vers le nord, traversa le Rio de San-Pedro-y-San-Pablo, pénétra dans la province d'Harac, vers le 40° de lat. Il y trouva un riche pays d'habitants belliqueux qui adoraient le soleil et ne vivaient que du produit de leur chasse. On était à la fin d'août; le chef espagnol crut devoir rejoindre ses compagnons, qui, quoique fort diminués en nombre, voulaient rester dans le pays et y former un établissement. En effet dix-sept y restèrent, entre autres deux Franciscains, Juan de Padilla et Luis de Escalona; mais le P. de Niza suivit (1) Coronado, et revint à Culiacan, après un voyage estimé par Gomara à trois mille milles. Selon la relation de Niza, « il avait vu le long de la côte des vaisseaux dont la proue était ornée de figures d'or et d'argent, et dont les capitaines donnèrent à entendre par des signes qu'ils avaient été trente jours sur mer; ce qui fit croire, ajoute-t-il, qu'ils venaient de Chine et connaissaient l'Amérique depuis longtemps (2) ».

L'année suivante le P. Marcos et un autre cordelier firent un nouveau voyage dans le Sonora; mais ils n'ont laissé aucun détail sur cette troisième excursion. Les expéditions de Niza et de Coronado, tout en reculant les limites connues au nord-est de la Nouvelle-Espagne, ne produisirent aucun résultat sérieux et ne détruisirent pas les fables qui circulaient sur les pays situés entre le Rio Gila et le Colorado. Les récits mensongers de ces voyageurs sur l'existence du grand royaume de Tatarrax, de l'immense ville de Quivira sur les bords du lac fantastique de Teguayo trouvèrent rapidement créance. On ne douta même plus de l'existence de l'El-Dorado, que l'on plaça même sous le 41e degré de latitude. Aussi d'autres aventuriers se pressèrent-ils de reprendre les tentatives de Niza. De nombreuses catastrophes purent seules les décourager. On trouve la *Relacione del reverendo Frad. Marcos da Nizza* dans le recueil de Ramusio, t. III, p. 298 et suiv. Hackluyt, dans ses

(1) Torquemada écrit avec raison *Coronado*; mais Herrera appelle ce capitaine *Cornado*.

(2) Torquemada porte le nombre des Espagnols à plus de mille.

(3) Ainsi appelée parce qu'à cet endroit les naturels offrirent aux Espagnols des cœurs d'animaux.

(1) Ce fut prudent de sa part, car quelque temps après ses collègues furent égorgés.

(2) Gomara, lib. VI, cap. XVII-XIX, et Galvano, anno 1542.

Voyages, etc., t. III, p. 366-373, a aussi publié *A Relation of the rev. father friar Marcos de Niça, touching his discovery of the Kingdome of Cevola, or Civola, situated about 30° of lat. to the N. of N.-Spain.* Ramusio a donné aussi la *Relatione che mando Francesco D. Vasquez di Coronado, capitano generale della gente, che fu mandata in nome di sua maestà al paese novamente scoperto, quel che successe nel viaggio dalli ventidue d'Aprile di questo anno MDXL, que parti da Culiacan per innanzi et di quel che trovo nel paese dove andava* (*Viaggi*, etc., Venise, 1606, 3 vol. in-fol., t. III, p. 301-303). Avant de se rendre à la Nouvelle-Espagne, Niza avait habité le Pérou; aussi a-t-il écrit plusieurs ouvrages sur ce pays; nous citerons encore de lui les ouvrages suivants, qui n'ont jamais été publiés : *Ritos y ceremonias de los Indios; — Las dos Cineas de los Incas y de los Scyris en las provincias del Perú y de Quito; — Cartas informativas de lo obrado en las provincias del Perú y de Quito. — Relation de frère Marços de Niza* : trad. en français; Paris, 1838, in-8°. A. DE L.

P. de Castañeda de Nagera, *Relation du Voyage de Cibola* (*Collection de documents inédits sur l'histoire ancienne de l'Amérique*, pub. par M. Henri Ternaux-Compans). Herrera, *Historia general de las Indias*, déc. VI, lib. VII, XI et XII. — Gomara, *La Historia de las Indias*, lib. VI, cap. XXII-XIX (édit. de Médina del Campo, 1553, goth.). — Antonio Galvam, *Tractado dos descobrimentos antigos e modernos*, etc., anno 1542. — Torquemada, *Monarquia Indiana*, lib. IV, cap. XI (Séville, 1614, 3 vol. in-fol.). — Jean Laët, *Novus orbis*, etc. (Leyde, 1633, in-fol.). — De La Renaudière, *Mexique*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 145. — W. Prescott, *Hist. de la conquête du Mexique* (trad. d'Am. Pichot; Paris, 1846, 3 vol. in-8°), t. III, p. 244.

NIZÂMI (*Abou-Mohammed ben-Yousouf Cheikh Nizam ed Din Djemal ed Din Motarrazi Ghendjewi*), poëte persan de premier ordre, né à Ghendjé, dans la province d'Arran, vers 1100, mort en 1180, dans la même ville. Après avoir mené pendant quelque temps une vie contemplative avec son frère, Nizâmi se voua à la poésie. Il véçut à la cour de divers princes seldjoukides, à Ispahan, Hamadan, etc. A la fin de sa vie, il se retira dans sa ville natale, et ce ne fut que sur les instances du prince atabek d'Adzerbéidjan, Kizil Arslan, qu'il faisait quelques rares visites à la cour de ce souverain. Nizâmi est le fondateur de l'épopée romantique persane. Il a écrit un *Divan*, ou recueil de poésies lyriques, par ordre alphabétique. Ce divan, comptant plus de vingt mille vers, n'a pas encore été imprimé; — une épopée romantique, intitulée *Histoire de Wéissé et Ramin*, et qui est perdue. On l'a du reste attribuée aussi à un autre Nizâmi, surnommé *Arousi Samarcandi*, qui a vécu près de cinquante ans avant le nôtre. Après ces deux ouvrages, d'importance secondaire, Nizâmi a composé cinq poëmes hors ligne, qui ont fondé sa renommée, et qui après sa mort ont été réunis en une collection, sous le titre arabe de *Khamseh* (le Cinq), tandis que les Persans lui donnent le nom de *Pendch Kendj* (les Cinq Trésors). C'est d'abord le *Makhsen-oul errdr*, ou *Magasin des secrets*, poëme didactique, dans lequel des doctrines morales alternent avec des anecdotes, des fables, et d'autres contes à l'appui des enseignements de l'auteur. Tout le texte persan du Makhsen a été publié par Bland, Londres, 1844. Une vingtaine d'apologues et d'anecdotes en ont été extraits et imprimés avec une traduction anglaise dans le vol. II des *Asiatic Miscellanies*; Calcutta, 1786, in-8°. Un autre choix a été fait sous le titre : *Abou Mohammed Nisami poetæ Narrationes et fabulæ, persice e codice manuscripto nunc primum editæ, subjuncta versione latina et indice verborum*; Leipzig, 1802, in-4°. L'auteur de ce choix, qui a gardé l'anonyme, est L.-Fr.-H. Hain. Le second poëme, qui fait partie de la collection du Khamseh, est le « *Khosrou et Chirin* », poëme romantique. Il a pour objet l'amour du roi persan Khosrou Nouchirvan le Grand avec la chrétienne Chirin, qu'on croit une princesse byzantine, dont le nom véritable, altéré en persan, était Irène. Nizâmi l'avait composé pour l'atabek Chems ed Din Mohammed d'Azerbéidjan. Ce poëme n'a pas encore été imprimé. M. Hammer-Purgstall l'a traduit librement en allemand; Vienne, 1812, 2 vol. in-12. Il y a fondu les traits les plus remarquables d'autres poëmes romantiques persans et turcs du même genre, tels que ceux de *Ferhâd et Chirin*, *Yousouf et Zouléika*, ainsi que les scènes les plus importantes de *Léila et Medjnoun*, seconde épopée romantique de Nizâmi. *Léila et Medjnoun*, le troisième poëme de la collection, traite de l'amour de Medjnoun, enfant du désert d'Arabie, avec la belle Léila. Il a été dédié au prince de Chirvan, Djelal ed Din Aboul Modhaffer. H. Hammer le compare à l'*Orlando Furioso* d'Arioste. Le texte persan de ce poëme n'a pas été non plus imprimé; mais nous en avons une traduction anglaise de *James Atkinson*, sous le titre : *Leila and Majnun, a poem, from the original of Nizami*; Londres, 1836, in-8°. Une espèce de Heptaméron, qui a pu donner l'idée du *Décaméron* de Boccace, et de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, est le *Heft-Peigher*, ou les *Sept Figures de beautés* de Nizâmi. Il contient l'histoire du prince persan Behranghour et celle de sept princesses ses maîtresses. Ce furent une Indienne, une Tartare, une Russe, une Mauritanienne, une Grecque, une Khorasanienne et une Persane. Behranghour leur bâtit un palais, dans lequel chacune d'elles eut son pavillon particulier. Le principal de ces contes est le quatrième, que M. François d'Erdmann a publié en persan et en allemand sous le titre : *Die Schoene vom Schlosse, Mohammed Nisameddin dem Gentscher nachgebidet*; Kasan, 1832, in-4°. Un autre conte a été publié par lui sous

le titre : *Behramgur und die Russische Fürstentochter, durch kritisch philologische Anmerkungen erlæutert*; Kasan, 1835. Le troisième de ces contes a formé le sujet d'une comédie italienne de Gozzi, que Schiller a imitée sous le nom de *Tourandochter, princesse de Chine*, conte tragi-comique. Le comte de Caylus a également emprunté plusieurs contes aux *Heft-Peigher* de Nizâmi. Il se rattache un intérêt historique au cinquième ouvrage du Khamsèh, qui est l'*Iskender-Nameh*, ou histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand, d'après la rédaction du Pseudo-Callisthène. Ce poëme, appelé aussi *Charaf-Nameh*, se divise en deux parties, parmi lesquelles la première, épique, porte le nom de *Khired-Nameh*, tandis qu'on donne le nom d'*Ikbal Nameh* à la seconde partie, plus didactique dans la princesse Roucheng. Nous reconnaissons Roxane, fille de Darius, et épouse d'Alexandre. A l'expédition indienne d'Alexandre le Grand Nizâmi en a rattaché une autre, dirigée en Chine, dont il fait disserter les mandarins avec les philosophes grecs. Ce qu'il y a de remarquable dans l'*Iskender Nameh*, c'est la mention des Russes, de leurs incursions en Arménie et dans le nord de la Perse, d'où ils furent repoussés par Alexandre le Grand. Il y a là toute une révélation historique sur les relations des Russes avec les Perses depuis le onzième ou douzième siècle. Le texte persan de la première partie de l'*Iskender Nameh* a été publié, avec un choix de ses commentateurs, par Bedr Ali et Mir Haséin Ali; Calcutta, 1812, in-4°, et 2° édit. 1825. Des fragments en ont été donnés en allemand par Frédéric Ruckert; Erlangen, 1828. Sous le nom d'*Expédition d'Alexandre le Grand contre les Russes*, Louis Spitznagel a donné cet extrait historique, dont nous avons signalé l'importance. Cet extrait a été refondu et augmenté de quelques autres morceaux par J.-B. Charmoy, tom. Ier; Pétersbourg, 1829, in-8°. A cet extrait se rattache la contre-partie, intitulée : *De Expeditione Russorum in Berdaam* (Armeniam) *versus, auctore Nisamio*, etc., par Fr. Erdmann, part. Ire; Kazan, 1826, in-8°; part. II, ibid., 1828, in-8°; et part. III, ibid., 1832, in-8°. Quant à l'*Ikbal Nameh*, ou 2° part. de l'*Iskender Nameh*, le texte persan a été publié par Sprenger; Calcutta, 1852. Ch. R.

Dewletchah, *Vies des poëtes persans*, publiées par Wustenfeld. — Hammer, *Histoire des belles-lettres en Perse* (en allemand). — *Wiener Jahrbücher*. — *Acta Universitatis Kazaniensis*.

NIZZOLI (*Mario*), plus connu sous le nom latinisé de *Nizolius*, philologue et philosophe italien, né à Brescello, dans le duché de Modène, en 1498, mort dans la même ville, en 1566. Successivement professeur à Brescia (1522), où l'avait appelé le comte de J.-F. Gambara; à Parme (1547), et à Sabionetta (1562), Nizzoli fut un des érudits qui par leur savoir et leurs idées contribuèrent à la renaissance des lettres. Comme philologue son meilleur ouvrage est un *Lexique* de Cicéron, qui parut d'abord sous le titre de *Observationes in M. Tullium Ciceronem*; Pratalboino (terre du comte Gambara), 1535, in-fol. : ouvrage excellent pour le temps, malgré des défauts que Henri Estienne a relevés avec sévérité. Alde Manuce en donna une édition sous le titre de *Thesaurus Ciceronianus*, Venise, 1570, in-fol.; beaucoup d'autres éditions suivirent, parmi lesquelles on remarque celle de Jacques Cellarius, Francfort, 1613, in-fol., et celle de Facciolati, Padoue, 1734. Comme philosophe Nizzoli est connu par un ouvrage contre la scolastique, qui parut sous le titre de *De veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos libri quatuor*; Parme, 1553, in-4°, et que Leibniz fit réimprimer à Francfort, 1670, in-4°. « Les faux philosophes, dit Fontenelle, étaient tous les scolastiques passés et présents, et Nizolius s'élève avec la dernière hardiesse contre leurs idées monstrueuses et leur langage barbare, jusque-là qu'il traite saint Thomas lui-même de borgne entre des aveugles. La longue et constante admiration qu'on avait eue pour Aristote ne prouvait, disait-il, que la multitude des sots et la durée de la sottise. » Les éloges que Fontenelle accorde à Nizzoli seraient suspects s'ils n'étaient confirmés par M. B. Hauréau, un des écrivains de notre temps qui connaissent le mieux la scolastique. Nizzoli parmi les philosophes du moyen âge n'approuve que les *nominalistes*; il veut ramener toute la philosophie à la définition des mots et, comme on l'a dit, à une grammaire bien faite. Cette doctrine est étroite, mais elle était bonne à opposer soit aux dialecticiens de la scolastique, soit aux néoplatoniciens de la renaissance. L. J.

Tiraboschi, *Bibliotheca modenese*. — Fontenelle, *Éloge de Leibnitz*. — B. Hauréau, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

NOAH (*Mordecaï-Manuel*), journaliste américain, né le 19 juillet 1785, à Philadelphie, mort le 22 mars 1851, à New-York. Il appartenait à la religion juive. Dans sa jeunesse il s'occupa d'industrie et de commerce; puis il étudia le droit, et fit jouer quelques pièces de théâtre à Charleston. Nommé consul au Maroc en 1813, il revint aux États-Unis en 1819, et s'établit à New-York, où il fonda successivement *The national advocate*, *The New-York enquirer* (1826), *The evening star* (1834), *The Union* (1842), *The Times and Messenger* (1843), journaux de l'opinion démocratique, et qui obtinrent tous une large circulation. Il a publié dans les derniers temps de sa vie un recueil de ses meilleurs articles sous le titre de *Gleamings from a gathered harvest*. On a encore de lui : *Travels in England, France, Spain and the Barbary states from* 1813 *to* 1815; New-York, 1820, in-8°. P. L.

Cyclop. of american literature, II.

NOAILLE (*Jacques-Barthélemy*, chevalier DE), homme politique et magistrat français, né à Beaucaire, le 14 avril 1758, mort à Grenoble, le 27 octobre 1828. Il était avant la révolution avocat au parlement de Toulouse, juge de la maîtrise des ponts de Beaucaire et membre des états du Languedoc. Noaille fut assez heureux pour échapper aux proscriptions de la terreur. En octobre 1795, il fut élu député du Gard au Conseil des Cinq-Cents : il s'y montra un des ennemis les plus emportés des jacobins et du Directoire. Le 8 janvier 1796, il parla avec force en faveur des parents des émigrés. Le 19 août il fut élu secrétaire, et le 25 proposa une amnistie pour tous les délits politiques. Le 3 décembre il s'opposa avec véhémence à un projet tendant à réprimer la licence de la presse périodique. Persuadé que la création d'un journal privilégié (*le Tachygraphe*) était un moyen que le Directoire devait employer pour comprimer l'esprit public, Noaille inculpa vivement les « officieux menins qui voulaient établir le régime des despotes », et chercha à populariser son opinion en rappelant les services qu'avait rendus la presse à la révolution. Il attaqua surtout Chénier et Louvet, qu'il nomma des *apostats de la liberté*. Le 19 mai 1797, il dénonça l'agiotage qui avait dilapidé les biens nationaux et menaçait de s'étendre à ceux de Belgique. Il prit part avec la même chaleur à toutes les discussions importantes qui avaient pour but d'entraver la marche du pouvoir directorial; aussi fut-il compris dans la proscription du 18 fructidor an V (4 septembre 1797) et déporté à Oléron (janvier 1798). Amnistié en décembre 1799, les consuls le nommèrent juge au tribunal civil de Nîmes (1800); il y siégea jusqu'en 1807. Le département du Gard l'élut alors député au Corps législatif où il fit partie de la commission de législation. En cette qualité il fit, en 1810, le rapport sur le projet du troisième livre du nouveau Code pénal, En 1814, il se rallia au parti monarchique : Louis XVIII l'anoblit (11 octobre 1814) et le confirma dans les fonctions de président de la cour royale de Nîmes, qu'il remplissait depuis longtemps. En 1819 il passa au même titre à la cour d'Angers, y devint procureur général, et en 1823 fut nommé premier président de la cour royale de Grenoble. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1813. On a de ce magistrat quelques opuscules sur des questions judiciaires. H. L—R.

Biographie moderne (Paris, 1806). Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des contemp.* — *Biographie moderne* (Paris, 1815). — *Le Moniteur universel*, an IV, nos 114, 306, 341; an V, nos 78, 161, 182, 244, 350; ann. 1810, nos 134, 224—230; ann. 1819, no 29; ann. 1814, p. 1172; ann. 1819, no 95; ann. 1828, p. 1670.

NOAILLES, nom d'une illustre maison originaire du Limousin, et qui dès le onzième siècle possédait la terre et le château de Noailles, situés entre Brives et Turenne. La filiation de cette famille est authentiquement prouvée par un arrêt du parlement de Paris rendu en 1528. La tige principale, fondée au douzième siècle par Pierre de Noailles, s'éteignit en 1479, en la personne de Jean II, qui institua pour héritier son neveu Aimar, chef de la seconde branche, divisée plus tard en deux rameaux et arrivee directement jusqu'à notre époque. Cette maison a fourni un grand nombre de personnages remarquables, surtout dans la carrière des armes.

NOAILLES (*Antoine* DE), amiral de France, né le 4 septembre 1504, mort le 11 mars 1562, à Bordeaux. Il était l'aîné des dix-neuf enfants de Louis de Noailles, mort en 1540, et de Catherine de Pierre-Buffière. En 1530 il accompagna en Espagne le vicomte de Turenne, son parent, qui allait épouser, au nom de François Ier, la princesse Éléonore d'Antioche, sœur de Charles-Quint. Il fut ensuite chambellan des enfants de France, et leur aurait servi de gouverneur s'il n'avait préféré de suivre la carrière des armes; on lui donna la charge d'amiral des mers de Guienne. Après avoir pris part à la seconde expédition d'Italie et combattu à Cérisoles, il fut en 1547 nommé amiral de France à la place de Claude d'Annebaut, tombé en disgrâce auprès du nouveau roi Henri II. Envoyé en ambassade en Angleterre à la fin de 1553, il se mêla activement aux complots ourdis contre Marie Tudor qui préparèrent, quoique d'une manière occulte, l'avénement de la princesse Élisabeth; il fut remplacé à la cour de Londres par son frère François de Noailles, et couronna sa carrière diplomatique par la négociation de la trêve de Vaucelles (5 février 1556), qui ménagea pour cinq années la paix entre l'empereur et la France. A son retour il chassa les huguenots de la ville de Bordeaux qu'ils avaient prise et dont il était depuis longtemps gouverneur. Sa mort fut, dit-on, hâtée par le poison. La relation de son ambassade en Angleterre a été imprimée avec celle de son frère (voy. ci-après). P. L—Y.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Montluc, *Commentaires*, liv. 8. — *Ambassades de MM. de Noailles*.

NOAILLES (*François* DE), diplomate français, frère du précédent, né à Noailles (Limousin), le 2 juillet 1519, mort à Bayonne, le 19 septembre 1585. Voué aux autels, il obtint d'abord quelques bénéfices, et fut pourvu de l'évêché de Dax en décembre 1555. Appréciant ses talents et son habileté dans les affaires, Henri II l'attira à la cour, l'admit dans ses conseils et lui confia diverses négociations. Il l'envoya en Angleterre en 1556 pour succéder comme ambassadeur à son frère Antoine, et Noailles, à son retour de cette ambassade, conseilla au roi de faire le siége de Calais, dont le duc de Guise s'empara en effet, le 8 janvier 1558. Cette même année, il fut nommé ambassadeur à Venise, où, sachant faire respecter le nom et la puissance du roi son maître, il fit juger contre l'ambassadeur de Philippe II en faveur de la France la

préséance sur l'Espagne. Quelques années après (1572), il passa au même titre à Constantinople, et durant son ambassade près la Porte Ottomane, il visita les lieux saints, parcourut la Syrie, et explora l'Égypte. Ses courses profitèrent à la France. Ses libéralités, jointes à une conduite noble et ferme, réveillèrent parmi les populations chrétiennes qu'il traversa les sympathies pour le nom français, qu'avaient fait naître les croisades. Pour donner d'ailleurs une idée de la considération dont François de Noailles jouissait chez les étrangers, il nous suffira de dire que lorsque Sélim II, après une rupture avec les Vénitiens, vint mettre le siége devant Candie, les deux puissances acceptèrent comme médiateur l'ambassadeur français, qui rétablit la paix entre elles. Ces services étaient trop éclatants pour ne pas appeler la calomnie. On accusa son orthodoxie auprès du souverain pontife; mais François n'eut pas de peine à se justifier et à prouver qu'il avait toujours cherché à prémunir ses diocésains contre les erreurs nouvelles. En apprenant que Montgommery s'était emparé d'Ortbez (13 août 1569), il avait quitté son ambassade et était venu se fixer pendant quelque temps au milieu de son troupeau, auquel il sut prodiguer tous les soins d'un pasteur actif et vigilant. Il n'en continua pas moins à être consulté par Catherine de Médicis, par Charles IX et par Henri III dans toutes les occasions importantes. Ce fut lui qui leur donna le conseil de déclarer la guerre à l'Espagne, comme un moyen de calmer les dissensions politiques et religieuses qui désolaient la France. Lorsqu'en 1584, après la mort de Guillaume d'Orange, les états des Pays-Bas, pour se garantir de l'oppression des Espagnols, qui leur avaient enlevé déjà Bruges et Gand, envoyèrent des députés supplier Henri III de les accepter pour sujets, François de Noailles n'hésita point à engager ce prince à profiter d'une proposition aussi avantageuse; mais malheureusement il ne parvint point à le persuader, et les Espagnols, pour déjouer un tel projet, répandirent l'or à pleines mains et pressèrent le duc de Guise de se déclarer pour la ligue. A cette époque, une maladie, dont François de Noailles portait le germe depuis longtemps, se développa soudain. Sentant approcher sa fin, il se fit transporter de Cambo à Bayonne, et y mourut, avec la réputation d'un des plus grands hommes de son siècle. Recueillies par l'abbé de Vertot, ses négociations ont été imprimées (Paris, 1763, 3 vol. in-12). H. F.

Gallia christiana, t. I. — Monlezun, *Histoire de la Gascogne*, t. V.

NOAILLES (*Gilles* DE), frère du précédent, né à Noailles, en 1524, mort à Bordeaux, le 1er septembre 1597. Conseiller au parlement de Bordeaux, en 1547, il devint quelques années après maître des requêtes, et suivit, comme son frère, la carrière diplomatique. Il fut successivement ambassadeur en Angleterre, en Pologne, pour l'élection du duc d'Anjou, et à Constantinople. La cour récompensa ses services en lui donnant le prieuré de La Réole, l'archiprêtré de Gignac, les abbayes de Saint-Amand de Coli et de l'Ile-en-Médoc, et enfin en 1562 la coadjutorerie de Dax. Il devint en 1585 titulaire de ce siége. Ses emplois et ses voyages ne lui permirent pas de se montrer dans ce diocèse; il négligea même de se faire sacrer, se démit en 1597, et se retira à Bordeaux. H. F.

Gallia christiana, t. I. — H. du temps, *Le Clergé de France*, t. I et II. — Monlezun, *Hist de la Gascogne*, t. V.

NOAILLES (*Henri* DE), fils d'Antoine de Noailles, né le 5 juillet 1554, à Londres, mort en mai 1623. Il fut tenu sur les fonts baptismaux par la reine Marie Tudor et l'évêque Gardiner. Pendant les troubles de la Ligue, il servit la cause royale dans l'Auvergne et le Rouergue, placés sous son gouvernement. Il fut pourvu des charges de gentilhomme de la chambre et de conseiller d'État. En considération des services qu'il avait rendus à Henri IV, ce prince érigea la terre d'Ayen en comté au mois de mars 1593.

Son fils, *François*, né le 19 juin 1584, mort le 15 décembre 1645, à Paris, commanda également dans le Rouergue et dans le haut et bas pays d'Auvergne; il remplit une ambassade à Rome et se distingua pendant les guerres de religion.

Anselme, *Hist. génér. des gr. officiers de la couronne*, IV et IX.

NOAILLES (*Anne*, comte, puis duc DE), fils de François de Noailles, mort le 15 février 1678, à Paris. Sous le règne de Louis XIV, il fut pourvu de différentes charges, celles entre autres de gouverneur du Roussillon, lieutenant général d'Auvergne, sénéchal de Rouergue et premier capitaine des gardes du corps (1648). Au mois de décembre 1663, il obtint l'érection du comté d'Ayen en duché-pairie. Il avait épousé, en 1646, Louise Boyer, dame d'atours de la reine Anne d'Autriche, morte en 1697, « très-saintement, comme elle avait vécu », selon l'expression de Saint-Simon. De ce mariage sont issus *Anne-Jules* et *Louis-Antoine* (*voy.* ci-après); *Jacques*, né en 1653, et mort en 1712, chevalier et bailli de Malte; *Gaston-Jean-Baptiste-Louis* (*voy.* ci-après); *Jean-François*, né en 1658 et mort en 1696, maréchal-de-camp.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Saint-Simon, *Mémoires*, I.

NOAILLES (*Anne-Jules*, duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né le 5 février 1650, à Paris, mort le 2 octobre 1708, à Versailles. Connu d'abord sous le nom de *comte d'Ayen*, il fut nommé, en 1661, capitaine des gardes écossaises du roi en survivance de son père; en 1667 il avait déjà fait trois campagnes, et en 1668, dans la conquête de la Franche-Comté, il commanda les quatre compagnies des gardes du corps. Aide-de-camp de Louis XIV en 1672, il donna les plus grandes preuves de courage aux siéges d'Utrecht et Maestricht; on le crut

tué, et le roi le regretta publiquement. Après s'être trouvé à la prise de Besançon ainsi qu'à la bataille de Senef (1674), il venait d'être créé maréchal-de-camp lorsque « au siége de Valenciennes, il sauva peut-être la vie au roi en le conjurant de s'éloigner d'un lieu trop exposé au canon; un boulet passa au même instant que Louis changeait de place, à l'endroit même où il s'était trouvé (1) ». Un peu avant la mort de son père, il devint, par démission de celui-ci, duc de Noailles, pair de France et gouverneur du Roussillon. Lorsqu'on voulut détruire le calvinisme, on lui confia le commandement en chef du Languedoc avec tous les honneurs et priviléges des gouverneurs de cette province (29 mai 1682). Dès son arrivée il fut accueilli avec toutes les marques de l'estime publique. Dévoué au roi, mais aimant le peuple, très-bon catholique, mais avec des principes de charité et de modération, il se fit un devoir d'exécuter les ordres de la cour et de ménager les sujets. Au milieu des circonstances les plus difficiles, il se montre sage, bienfaisant, affable, s'efforçant de calmer les justes appréhensions des religionnaires. On ne lui laissa pas le choix des moyens d'exécution. L'exercice du culte interdit à Montpellier, plusieurs temples démolis, des pasteurs emprisonnés, les enfants en bas âge arrachés à leurs parents, des conversions obtenues par la crainte, le commerce de Nîmes inquiété, tels furent les premiers actes qu'il fit exécuter, parfois de vive force, et qui en pleine paix troublèrent la province. Cette persécution systématique exaspéra les protestants et leur mit, en quelques endroits du Languedoc, les armes à la main. Noailles suspendit de tout son pouvoir les effets de la répression : il promit une amnistie aux rebelles du Vivarais qu'il aurait, suivant son expression, préféré d'envoyer aux petites maisons que dans les citadelles. L'impitoyable Louvois lui dicta, dans sa lettre du 1er octobre 1683, un autre plan de conduite. Après avoir écarté l'idée d'une amnistie, il lui ordonnait « d'établir des troupes dans tous les lieux qu'il jugerait à propos, de faire subsister lesdites troupes aux dépens du pays, de se saisir des coupables pour leur faire leur procès, de raser les maisons de ceux qui avaient été tués les armes à la main et de ceux qui ne reviendraient pas chez eux après qu'il aurait été publié une ordonnance, de raser les dix principaux temples du Vivarais, et en un mot de causer une telle désolation dans ledit pays que l'exemple qui s'y ferait contînt les autres religionnaires et leur apprît combien il était dangereux de se soulever contre son roi. » Ce fut sur les instances de Noailles que la cour, suspendant pour quelques mois l'effet de ces iniques représailles, consentit à envoyer l'abbé Hervé avec douze missionnaires pour suppléer en Languedoc à la disette d'ecclésiastiques zélés et suffisamment instruits. Bientôt, soit pour ménager son crédit, soit par découragement ou faiblesse, il se borna à mettre simplement en pratique le système de la cour pour la destruction du calvinisme. « On ne voulait plus rien ménager, dit l'abbé Millot; on voulait forcer les huguenots à devenir catholiques; on voulait que la terreur décidât et multipliât les conversions. Enfin on avait résolu d'envoyer les troupes, au lieu de missionnaires, partout où il restait des partisans de l'hérésie et de loger chez eux les soldats jusqu'à ce que de tels hôtes les fissent obéir aux pieuses volontés du roi. » La correspondance de Noailles avec Louvois ne fut plus dès lors que le journal de ses opérations militaires; il s'y conforme au langage du ministre, et loin de l'éclairer avec fermeté sur le véritable état des choses, on le voit, lui si judicieux et si passionné pour le bien public, ignorer en grande partie les violences auxquelles donna lieu la *dragonnade* qu'il était chargé de diriger. Après la révocation de l'édit de Nantes, il fit exécuter avec autant de fermeté que de prudence les ordres terribles de la cour (1).

Rappelé en 1689, le duc reçut, en récompense de ses services, le cordon bleu, la commission de lever un régiment de cavalerie qui porterait le nom de Noailles, et le commandement de l'armée destinée à opérer contre l'Espagne; son brevet portait que, par la connaissance particulière qu'il avait acquise du pays, il pouvait y servir plus utilement qu'un autre. Dès le 25 juin 1682 il avait pris rang de lieutenant général, et en 1684 il avait secondé le duc de Créquy dans le siége de Luxembourg. Les contrariétés qu'il eut à essuyer de la part de Louvois et le peu de troupes que l'on mit à sa disposition l'empêchèrent d'abord de rien entreprendre de remarquable. D'après ses instructions il se contenta, autant pour aguerrir ses soldats que pour tenir l'ennemi en haleine, de pousser, au retour de la belle saison, une incursion ou deux en Catalogne, tantôt vers le Lampourdan, tantôt vers la Cerdagne; de se ravitailler aux dépens des habitants, de ruiner les campagnes et de raser les petites places. Peu de faits d'ar-

(1) Millot, *Mém. polit. et milit.*, ch. 1er.

(1) Voici la substance de ces ordres. « La moitié des biens des religionnaires qui sortiraient du royaume devait être donnée aux dénonciateurs (17 novembre 1685). — Les enfants des religionnaires, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de seize accomplis, devaient être enlevés à leurs pères pour être élevés dans la religion catholique (12 janvier 1686). — Défense aux religionnaires d'avoir des domestiques autres que catholiques, à peine de flétrissure et des galères (même date). — Condamnation aux galères perpétuelles, avec confiscation de biens, des nouveaux convertis qui, en état de maladie, auraient refusé de recevoir les sacrements de l'Église (24 mai 1686). — Les nouveaux catholiques, qui seraient pris sortant du royaume sans permission, seraient condamnés, les hommes aux galères perpétuelles, les femmes à être rasées et recluses pour le reste de leurs jours, avec confiscation des biens : mêmes peines pour ceux qui directement ou indirectement auraient contribué à l'évasion (même date). ».

mes dans cette guerre méritent d'être signalés, si ce n'est la prise de Campredon (1689) et d'Urgel (1691). Le 27 mai 1693, il fut un des sept généraux qui obtinrent le bâton de maréchal. Aussitôt il ouvrit, conjointement avec la flotte du comte d'Estrées, le siége de Roses, ville bien fortifiée, dont la prise avait coûté en 1645 près de huit mille hommes; il s'en empara en quelques jours, et ne perdit qu'une soixantaine de soldats. La campagne de 1694 mit le sceau à sa réputation militaire : il battit le duc d'Escalone au passage du Ter (27 mai), et occupa successivement Palamos, Girone, Ostalrich et Castel-Follit; le manque de renforts et de subsides l'empêcha d'achever la conquête de la Catalogne par le siége de Barcelone ou de Lerida, ainsi que l'y engageait le roi.

Malheureusement les succès du duc furent compromis par la situation désastreuse où le plaça l'incurie des ministres. Le mécontentement et le désordre se glissèrent parmi ses troupes; dénuées de tout, elles se livrèrent au pillage, aux profanations, à des exactions de toutes sortes. Le duc manda au roi avec douleur qu'elles avaient mis à sac vingt-deux églises; Louis ne pourvut pas à leurs besoins, mais il s'empressa d'indemniser les églises dévastées. La licence effrénée des vainqueurs provoqua un soulèvement général parmi les Catalans. Noailles, las de présenter des plans qu'on n'adoptait pas, désobéi de ses propres lieutenants, malade d'ailleurs, redoutant surtout de perdre les faveurs du maître, demanda son rappel, et résigna, en juin 1695, le commandement entre les mains du duc de Vendôme. En 1700, lorsque le duc d'Anjou alla prendre possession du trône d'Espagne, il fut désigné, ainsi que le duc de Beauvilliers pour l'accompagner jusqu'à la frontière. Ce fut le dernier acte public de sa vie. La vive douleur que lui causaient les désastres de la France abrégea ses jours, suivant l'abbé Millot, ainsi que le chagrin de voir son frère, l'archevêque de Paris, en butte à la persécution pour le livre de Quesnel. Il ressentit le contre-coup des préventions du roi contre ce prélat, comme il le marquait à son fils dans sa correspondance. « Je suis ici, disait-il, dans la foule, avec nulle distinction ni marque de longs services rendus; mais je n'ai pas manqué de zèle ni d'attachement. » Saint-Simon, le représente comme un courtisan achevé, « qui mourut de gras fondu ». « Jamais homme plus renfermé, plus mystérieux, ni plus profondément occupé de la cour; point d'homme si bas pour tous les gens en place, point d'homme si haut dès qu'il le pouvait, et avec cela fort brutal.... Le roi, qui était l'idole à qui il offrait tout son encens, étant devenu dévot, le jeta dans la dévotion la plus affichée. Il communiait tous les huit jours et quelquefois plus souvent.... Avec tout cela ce n'était ni un méchant homme ni un malhonnête homme, et, quoique très-avare de crédit, il n'a pas laissé de faire des plaisirs et de rendre des services. Il plaisait au roi par son extrême servitude et par un esprit fort au-dessous du sien, à Mme de Maintenon aussi, au contraire de sa femme, qu'ils n'aimaient point et dont ils craignaient l'esprit, les menées, la hardiesse. »

La duchesse DE NOAILLES, née *Marie-Françoise de Bournonville*, née le 15 août 1654 et morte le 16 juillet 1748, parvint jusqu'à l'extrême vieillesse; c'était une femme d'un rare mérite, magnifique, libérale, bonne et douce, qui compta beaucoup d'amis, Fénelon entre autres, et qui, à force d'esprit et d'adresse, gouverna à son gré tous les ministres et tous les gens en place, « et tout cela sans bassesses ». De ce mariage sont issus vingt et un enfants, parmi lesquels on remarque *Adrien-Maurice* (*Voy.* ci-après.)

P. L—Y.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Pinard. *Chronol. milit.*, III. — De Quincy. *Hist. militaire.* — Saint-Simon, *Mémoires*, I, II et IV (édit. Chéruel). — Millot, *Mémoires politiques et militaires pour servir à l'hist. de Louis XIV et de Louis XV*, liv. I à VIII. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — Ch. de La Rue, *Oraison funèbre d'Anne-Jules de Noailles*; Paris, 1709, in-4°.

NOAILLES (*Adrien-Maurice*, duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né le 29 septembre 1678, à Paris, où il est mort, le 24 juin 1766. Dans sa jeunesse il porta le titre de comte d'Ayen. Il avait à peine quatorze ans lorsqu'il entra dans la carrière des armes : admis en 1692 dans les mousquetaires, il devint en 1693 cornette, puis capitaine dans le régiment de Noailles (cavalerie), et fit sa première campagne sous les yeux de son père, en Catalogne, où il assista au siége de Roses, à la bataille du Ter, à la prise de Palamos et de Girone. A la fin de 1694 il fut nommé colonel, conduisit son régiment en Flandre et servit sous le maréchal de Boufflers jusqu'à la paix de Ryswick (septembre 1697). L'année suivante il épousa une nièce de Mme de Maintenon, Françoise d'Aubigné, fille du comte Charles d'Aubigné, et dont la main était un objet d'ambition pour les premières maisons du royaume. Le roi avait eu grande envie de la donner au prince de Marsillac, petit-fils du duc de La Rochefoucauld; mais la marquise, déjà liée d'amitié avec le maréchal et le cardinal de Noailles, proposa le comte d'Ayen, et, après quelques difficultés, ce choix fut agréé. Le mariage fut conclu à Versailles, le 1er avril 1698. Une lettre de Mme de Maintenon à Mme de Saint-Géran peint la satisfaction qu'elle ressentait de cette alliance : « J'établis ma nièce; la chose est faite : ainsi dépêchez-vous; il me faut vite un compliment. Il en coûte à mon frère cent mille livres, à moi ma terre, au roi huit cent mille livres. Vous voyez que la gradation est assez bien observée (1)... Voilà une belle alliance : le maréchal en mourra de joie. Son fils est sage; il aime le roi et en est aimé; il craint

(1) Outre ces libéralités, le comte d'Ayen reçut encore du roi les gouvernements du Roussillon et du Berri.

Dieu, et il en sera béni ; il a un beau régiment, et on y joindra des pensions ; il aime son métier, et il s'y distinguera. Enfin je suis fort contente de cette affaire. » Elle n'eut pas lieu de s'en repentir, et trouva dans le comte d'Ayen les soins et l'affection d'un fils ; aussi pour prix de ses sentiments lui montra-t-elle les routes secrètes de la cour et fit-elle valoir à propos les services qu'elle le mit à portée de rendre à l'État. Au mois de décembre 1700, il accompagna jusqu'à Madrid le duc d'Anjou, qui allait prendre possession du trône d'Espagne, et rejoignit en 1701 les drapeaux de Villeroi dans le Luxembourg. Nommé brigadier en janvier 1702, il marcha avec l'armée d'Allemagne et combattit à Fredelingen, à la prise de Brisach et de Landau, et à Hochstedt. Il devint maréchal de camp le 26 octobre 1704.

Un brevet du 21 janvier 1704 lui avait permis de porter, sur la démission de son père, le titre de duc de Noailles. Envoyé l'année suivante à l'armée d'Espagne, il y servit durant sept campagnes consécutives, et gagna péniblement, dans cette guerre de montagnes, remplie de marches et de contre-marches, de siéges et d'engagements partiels, la réputation d'un capitaine prévoyant, sage et résolu à la fois. Comme son père, il eut sans cesse à lutter contre le mauvais vouloir et l'incurie des ministres, l'indiscipline de ses troupes, les pilleries des fournisseurs, l'antagonisme des cours de Madrid et de Versailles ; tantôt général, tantôt diplomate, il commença, manqua et reprit encore des opérations militaires ou des négociations, dont un motif misérable, la jalousie, le besoin d'argent ou l'intrigue, éloignait sans cesse l'heureuse issue. Dans cette lutte sans gloire, où la France épuisa ses dernières ressources, il eut le mérite de servir le roi avec un entier dévouement et de l'éclairer plus d'une fois sur ses véritables intérêts. Il serait trop fastidieux d'entrer dans les détails de la conduite guerrière et diplomatique du duc de Noailles, dont l'abbé Millot, son biographe, a laissé d'ailleurs des mémoires si complets ; un résumé rapide suffira à en faire apprécier les traits principaux. Après avoir dès 1705 ravitaillé Roses, il joignit en 1706 le maréchal de Tessé, remporta quelques avantages sur les partisans de l'archiduc et fit rentrer dans l'obéissance une partie de la Catalogne ; la levée du siége de Barcelone et la retraite des Français, pendant laquelle il combattit avec valeur à l'arrière-garde, mirent à néant les promesses de cette campagne, si bien commencée. On reconnut néanmoins les talents qu'il y avait déployés par le grade de lieutenant général (29 mai 1706), et on lui donna le commandement d'une armée de réserve, dite du Roussillon, dont les cadres, plus d'à moitié dégarnis, ne lui permirent d'entreprendre aucune diversion utile. Ses plus redoutables ennemis, suivant une expression du duc d'Orléans, c'étaient la faim et la misère. Aussi passa-t-il les deux années suivantes à couvrir la frontière, à lever des contributions sur les villages sans défense, à fortifier des postes isolés, et à envoyer à Torcy et à Chamillard des plans que la détresse du trésor rendait impraticables. En 1709 il tailla en pièces la garnison de Figuières et lui enleva cinq cents prisonniers ; puis, par une manœuvre hardie, déjà exécutée avec succès en 1640 par don Juan d'Autriche, il parvint jusques sous les murs de Girone, dont il se disposait à faire le siége lorsque la cour le rappela dans le Roussillon. On l'y retrouve en 1710 fort occupé de réparer les désastres causés par le rigoureux hiver qui venait de s'écouler. Comme il campait au Boulou au delà de Perpignan, il reçut le 25 juillet du duc de Roquelaure, commandant en Languedoc, la nouvelle du débarquement d'une flotte de vingt-quatre vaisseaux anglais dans cette province ; un seul jour avait suffi à l'ennemi pour s'emparer sans résistance des ports de Cette et d'Agde et pour menacer Béziers. Le duc de Noailles, frappé de l'imminence du danger, n'attendit aucun ordre, et amena, par une marche forcée, au secours de Beziers, neuf cents chevaux, mille grenadiers et un train d'artillerie ; après s'être concerté avec Roquelaure, il occupa Agde, tomba à l'improviste sur les Anglais, qui s'étaient retranchés à Cette et les chargea avec tant d'impétuosité qu'il les força en quelques heures de se rembarquer et de mettre au plus vite à la voile. On ne perdit qu'un soldat dans ce coup de main, conduit avec une diligence rare à cette époque. « Le peuple de Paris, écrivit à son neveu Mme de Maintenon, dit que si vous êtes arrivé le jour que l'on marque, le diable vous a porté. » Le roi de son côté, meilleur juge en ces matières, lui adressa de grands éloges. « Votre zèle et votre bonne volonté, dit-il, vous ont fait vaincre des difficultés qui auraient paru insurmontables à beaucoup d'autres. Jamais marche de troupes n'a été faite avec plus d'activité et de vigilance, et il n'est presque pas croyable que vous ayez pu arriver du camp où vous étiez au-delà de Perpignan en moins de trois jours, surtout conduisant avec l'infanterie douze pièces de canon. »

De retour en Roussillon (6 août 1710), Noailles, ayant appris que les conférences de Gertruydemberg étaient rompues, insista plus que jamais auprès de la cour de Versailles pour faire apprécier l'importance de la possession de Girone. La déroute de Saragosse ajourna toute reprise d'hostilités. Louis XIV, décidé à obtenir la paix à tout prix, chargea le duc d'amener son petit-fils à ses vues (septembre 1710). La mission était délicate et tout à fait contraire aux sentiments personnels de Noailles. D'après ses instructions il devait presser Philippe V de sacrifier sa couronne, s'il n'était plus en état de la soutenir, et de se contenter en échange d'un faible apanage, tel que la Sicile et la Sardaigne ;

de lui déclarer l'abandon formel de la France, de dissiper ses illusions, de laisser entrevoir enfin la possibilité d'une guerre entre l'aïeul et le petit-fils si ce dernier ne renonçait à aucune de ses prétentions. Le duc rejoignit la cour d'Espagne au moment où, chassée de Madrid par l'archiduc d'Autriche victorieux, elle venait chercher un asile à Valladolid. Ce fut en vain qu'il plaida la cause de la paix : en dépit des raisons qu'il put alléguer et des malheurs qu'il fit pressentir, Philippe V ne voulut jamais s'avouer vaincu; il persista à combattre, assurant que l'opinion publique était pour lui et qu'avec cinquante mille soldats fidèles rien n'était désespéré. La seule chose décisive qu'il put tirer de lui fut la promesse de faire tout ce qu'on voudrait pourvu qu'on lui laissât l'Espagne et les Indes.

Pour se conformer au désir de Philippe, Noailles rapporta lui-même à Louis XIV la réponse de ce prince et l'informa au naturel de de l'état des choses. Il ranima les espérances, il inspira des résolutions vigoureuses, et le siége de Girone fut de nouveau décidé. Au début de l'hiver, et lorsque Vendôme reprenait l'offensive dans la Castille, il pénétra en Catalogne (25 novembre 1710); mais, par suite du mauvais temps, il n'arriva devant Girone que le 15 décembre. Les pluies continuelles, le débordement des rivières, la défense opiniâtre des assiégés, la rigueur de la saison, rien ne le découragea : il surmonta tous les obstacles, et reçut le 25 janvier 1711 la capitulation de cette place, où son père était entré en maître dix-sept ans auparavant. Cette expédition, qui fut aussi utile au rétablissement de la paix que la victoire de Villaviciosa, lui valut la grandesse d'Espagne, que le roi lui permit d'accepter. De concert avec Vendôme, il dressa le plan de la campagne suivante. En même temps il reçut de son gouvernement l'ordre de se rendre une seconde fois auprès de Philippe V et de le décider à la paix. Sa négociation dura plus de six mois, et eut peu d'effet; il demanda son rappel, et fit donner au marquis de Bonnace le titre d'ambassadeur qu'on lui avait offert. D'après Saint-Simon, qui ne l'aimait pas, il eut « un ordre sec et précis » de revenir, et fut très-froidement reçu par le roi, Mme de Maintenon et la Dauphine. L'intrigue suivante aurait, dit-on, suffi à motiver cette prompte disgrâce. Pendant son séjour à la cour d'Espagne, Noailles avait agi de concert avec le marquis d'Aguilar pour donner une maîtresse à Philippe V, qui s'éloignait de plus en plus de sa femme, attaquée depuis longtemps des écrouelles, qui la conduisirent au tombeau; ils espéraient par cette folie de jouer eux-mêmes dans la monarchie le rôle de la princesse des Ursins. « Ils prirent le roi, raconte Saint-Simon, par le foible qu'ils lui connaissaient sur sa santé et lui firent peur de gagner le mal de la reine. Ce soin pour sa conservation fut assez bien reçu pour leur donner espérance; ils continuèrent, elle augmenta; ils plaignirent le roi sur ses besoins, ils battirent la campagne sur la force et les raisons de nécessité; en un mot, ils lui proposèrent une maîtresse. Tout allait bien jusque-là, mais le mot de *maîtresse* effaroucha la piété du roi, et les perdit. » Quoi qu'il en soit de la véracité de cette intrigue, Noailles, frappé d'une sorte de défaveur, ne fut plus employé qu'à la mort de Louis XIV, et noua dès lors des relations actives avec le duc d'Orléans et son parti.

Après la mort du roi, le duc de Noailles entra dans le conseil général que le régent avait institué de sa propre autorité pour veiller à la direction suprême des affaires. Cette haute faveur lui permit de déployer dans tout son jour l'aptitude administrative dont il avait donné maintes preuves au milieu des opérations de guerre et de cabinet. Appelé à présider, sous le maréchal de Villeroi, le conseil des finances (24 septembre 1715), il supporta à peu près seul le fardeau de ce ministère, le plus lourd et le plus dangereux de tous. Passionné pour le bien public, il s'appliqua à juger de tout par lui-même, examina les détails sans perdre les principes de vue, et ne sépara point les intérêts de la couronne de ceux de la nation. La pénurie du trésor royal était telle que l'on constata tout d'abord un déficit de 77 millions pour les dépenses courantes, une quantité énorme de dettes exigibles, et le revenu de deux années consumé d'avance. Sur la proposition ou avec le concours de Noailles, on réduisit l'intérêt des rentes, on supprima une foule d'offices privilégiés, on régla les pensions, on ordonna la révision des comptes, on diminua les tailles, on réforma les troupes et la maison du roi, on autorisa l'exportation des grains. Une mesure mauvaise en soi, mais qui parut nécessaire, fut l'altération des monnaies; l'État en retira environ 72 millions de bénéfice. En 1716, le duc eut la plus grande part à la conversion des bons royaux, tombés dans le discrédit, en billets de l'État, et à l'établissement d'une chambre de justice chargée de sévir contre les traitants et de rechercher l'origine des fortunes mal acquises (1). Dans le conseil du commerce, qu'il présida également et qui fut de création postérieure, il parvint à faire supprimer plusieurs prohibitions onéreuses ainsi que l'impôt des 4 sols pour livre. L'esprit d'ordre et de sagesse dont il était animé (2) l'éclaira de bonne

(1) Ce rigoureux moyen n'était pas nouveau, puisque Sully et Colbert l'avaient déjà employé avec succès. La chambre siégea de mars 1716 à juin 1717 : elle taxa 4,410 personnes, la plupart sans patrimoine et sans naissance, et sur la totalité de leurs biens estimés à près de 800 millions, elle leur en laissa 493, toutes dettes payées. Les frais de justice s'élevèrent seulement à 1,200 mille livres. Ceux du tribunal établi en 1661 par Colbert avaient été de 18 millions en huit années.

(2) Le *Mémoire* qu'il lut en juin 1717 au conseil des finances est la meilleure preuve qu'on peut donner de sa capacité et de la droiture de ses vues. Au nombre des moyens qu'il croyait propres à rétablir les finances, il

heure sur l'extrême péril où les opérations hardies de Law allaient jeter l'État ; après avoir applaudi à la création de la banque générale proposée en mai 1716 par le financier écossais, il s'unit au chancelier Daguesseau pour le combattre et partagea son honorable disgrâce : forcé de résigner ses fonctions de président, il demeura simple membre du conseil de régence (28 janvier 1718). Mais le crédit dont il jouissait toujours auprès du duc d'Orléans inspira de l'ombrage au cardinal Dubois, qui finit en 1722 par le faire exiler dans ses terres. Il ne fut rappelé qu'en novembre 1723, après la mort de ce personnage (1).

Pendant dix ans, Noailles ne revint point aux affaires ; la confiance et l'estime qu'avait placées en lui le cardinal de Fleury lui permirent néanmoins de s'y mêler dans une certaine mesure. Le cardinal était dévoué à sa famille, et tous deux paraissaient cordialement unis. Lorsque la guerre éclata contre l'empereur (1733), il offrit ses services, et fut attaché à l'armée d'Allemagne sous les ordres du maréchal de Berwick. Chargé en 1734 de l'attaque des lignes d'Ettlingen, il les força aisément, et rejoignit l'armée sous les remparts de Philipsbourg. Après la mort de Berwick, on lui remit la conduite des opérations ainsi qu'à d'Asfeld ; l'un et l'autre reçurent le même jour le bâton de maréchal et le commandement en chef (14 juin 1734). Philipsbourg capitula au bout de cinq semaines ; mais cette campagne n'aboutit à aucun résultat important. Le partage de l'autorité n'avait produit que jalousie et impuissance. D'Asfeld, défiant et entêté, affectait de ne point consulter son collègue ; Noailles, qui devait lui obéir et le redresser à la fois, se plaignait sans cesse. Sa correspondance à cette époque prouve qu'il n'avait rien perdu de son activité. « Jamais, dit Millot, général n'écrivit plus au milieu des camps ; sa tente pouvait se comparer au cabinet d'un ministre et quelquefois d'un homme de lettres. » La retraite du maréchal d'Asfeld lui permit enfin d'agir seul ; il ramena ses troupes dans l'Alsace, et y passa l'hiver. Au moment où il espérait recueillir au-delà du Rhin le fruit de ses travaux, on jugea qu'il servirait plus utilement en Italie sous les ordres du roi de Sardaigne, à qui les traités donnaient le pouvoir de généralissime (24 février 1735). Arrivé à Turin le 9 mars, il reçut les marques de distinction les plus flatteuses, et, plus adroit ou plus heureux que Coigny et Broglie, ses prédécesseurs, il parvint à voir ses plans approuvés du roi. Dans l'espace de quelques semaines, il occupa les châteaux de Gonzague et de Reggiolo, gagna le combat de Revere, traversa le Mincio et prépara le blocus de Mantoue, le dernier refuge des Impériaux en Italie. L'armistice conclu directement par le cardinal de Fleury avec l'empereur, et sans le concours des alliés, l'obligea de suspendre les hostilités. On eut recours à lui pour négocier les arrangements nécessaires à la conclusion de la paix, mission qui, selon ses expressions, n'était ni facile ni agréable, puisqu'il lui fallut des ménagements infinis et autant de prudence que de fermeté non-seulement pour amener l'évacuation de l'Italie, mais pour satisfaire les intérêts et l'orgueil blessé des rois de Sardaigne et d'Espagne, que l'on avait gagnés par des promesses.

La mort de l'empereur Charles VI alluma une guerre aussi furieuse que celle qui avait suivi la mort de Charles II, roi d'Espagne. Dès que la France y prit part, le duc de Noailles, dont l'âge ne ralentissait pas l'ardeur, fut envoyé sur les frontières du nord (21 août 1742) et mit tous ses soins à les garantir de l'invasion dont elles étaient menacées. Il commença dès lors avec Louis XV et continua pendant quelques années une correspondace particulière, pleine de zèle et de franchise, et dans laquelle il traita d'une façon exacte, quoique un peu diffuse, les matières les plus importantes de la guerre et de l'administration. Il lui conseilla même, dans un long mémoire, de ne point donner de successeur au cardinal de Fleury, de ne jamais prendre ni favori ni premier ministre, et de gouverner autant que possible par lui-même. Le roi goûta les raisons du maréchal, et voulut qu'il eût entrée au conseil avec le rang de ministre d'État (10 mars 1743). Appelé le 1er avril suivant au commandement de l'armée d'Allemagne, il prit ses mesures avec beaucoup d'habileté : par les divers postes qu'il occupa, il resserra et affama tellement les alliés dans leur camp que Georges II, roi d'Angleterre, ayant entrepris dans une marche nocturne de se rapprocher de Francfort, se trouva bientôt enfermé dans la plaine étroite de Dettingen, ayant d'un côté des collines, des bois et des marais et de l'autre le Mein défendu par des batteries. On pouvait regarder la victoire comme infaillible ; l'intempestive bravoure du duc de Grammont, neveu du maréchal, fit échouer le projet le mieux concerté et occasionna un combat sanglant, où la perte fut

propose, dans les cas de nécessité, une imposition générale sur tout le corps de l'État, et en temps ordinaire la taille proportionnelle. Ce rapport remarquable a été inséré tout entier par Forbonnais dans ses *Recherches sur les finances de France* (Bâle, 1758, 2 vol. in-4°).

(1) Dubois l'accusa vaguement de n'avoir pas été étranger aux intrigues de la duchesse du Maine ; sa haute position et son influence étaient des motifs suffisants d'éloignement. Lors de l'entrée de Dubois au conseil de régence, presque tous les membres s'abstinrent tout d'abord d'y siéger avec lui ; une dispute s'éleva qui se termina par des lettres de cachet. Le jour même qu'elle commença, Noailles ayant rencontré le nouveau ministre au Louvre, lui dit : « Cette journée sera fameuse dans l'histoire, Monsieur : on n'oubliera pas d'y marquer que votre entrée dans le conseil en a fait déserter les grands du royaume. » Lorsque la majorité du roi fut déclarée, l'exil de Noailles cessa. Dès qu'il reparut à la cour, le régent l'embrassa tendrement, et lui protesta que sa disgrâce était le fait de ce *coquin de cardinal*. « Hé bien, que dirons-nous ? » ajouta-t-il avec une sorte d'embarras. Noailles répondit en homme d'esprit : *Pax vivis, requies defunctis*. Le lendemain de cette entrevue, le régent mourut d'apoplexie.

égale et qui ne décida rien (27 juin 1743). Noailles laissa cinq mille hommes sur le champ de bataille, repassa le Mein, et se tint à portée de soutenir le maréchal de Coigny. Ce fut à cette époque que, frappé de la position critique des armées françaises, il demanda au roi, pour le seconder, le comte de Saxe, dont il avait apprécié le génie militaire au siége de Philipsbourg; mais le roi désapprouva momentanément ce choix, en reprochant au comte son humeur légère et *peu souciante*, son ambition d'être souverain et surtout sa qualité de huguenot.

Une suite d'opérations malheureuses isola la France, et faillit l'exposer à supporter seule tout l'effort de la coalition. Noailles, qui avait toujours l'oreille du roi, lui remontra vivement combien l'on devait avoir de sujets d'alarmes : la désorganisation et le petit nombre des troupes, l'absence d'hommes capables dans les affaires, le peu de crédit dans les cours, les frontières menacées d'une invasion. D'après les conseils du maréchal, Louis XV résolut de raffermir les courages ébranlés en se montrant enfin à la tête des armées; comme l'année 1743 était déjà avancée, il ajourna son projet à la campagne prochaine. En attendant, et pour que la guerre offrit des chances de succès, Noailles travailla activement à recruter des alliés parmi les princes d'Allemagne. Non-seulement il eut la principale part à toutes les négociations dont Chavigny fut chargé à Francfort, mais il saisit avidement l'occasion de renouer avec le roi de Prusse une alliance qu'il eut le bonheur de voir réussir, en dépit des intrigues de la cour. Après le renvoi d'Amelot (26 avril 1744), Louis XV avait déclaré qu'il tiendrait lui-même le portefeuille des affaires étrangères ; il persista six mois dans cette résolution, ou plutôt il en laissa tout aussi longtemps la direction au maréchal (1). Ce dernier, sans cesser de conduire les grandes négociations qui étaient sur le tapis, avait pris dès le 1er avril le commandement de l'armée de Flandre; il occupa Menin et facilita au roi, qui vint au camp dans le mois de juin, la prise d'Ypres et de Furnes. A la fin de juillet, il se rendit dans l'Alsace, province que le prince Charles de Lorraine venait d'envahir, se concerta avec les ducs de Belle-Isle et de Coigny, atteignit les Autrichiens dans les environs de Haguenau et leur livra un sanglant combat, qui dura toute une journée (23 août); le lendemain, lorsqu'il se remit en marche, il apprit que l'ennemi était en sûreté au delà du Rhin. Cette opération, dont on avait espéré un grand effet, lui attira beaucoup de critiques et de désagréments; il soumit sa conduite au jugement des rois Louis XV et Frédéric II, qui parurent y donner leur approbation, et insista beaucoup sur la nécessité d'être déchargé du fardeau des affaires étrangères. On lui donna pour successeur le marquis d'Argenson, frère aîné du ministre de la guerre (18 novembre 1744).

Après avoir suivi le roi au siége de Fribourg, Noailles se trouva également à ses côtés à la bataille de Fontenoy (1745) : tout occupé du salut de l'État, il consentit à seconder le comte de Saxe, et lui servit même de premier aide de camp. Le 1er avril 1746 il se rendit à Madrid avec le titre d'ambassadeur extraordinaire; chargé de regagner la confiance de Philippe V, qui avait lieu d'être mécontent de la politique française à l'égard de la Sardaigne, il parvint à l'apaiser, et régla en même temps les mesures à prendre pour l'établissement destiné à l'infant don Philippe en Italie. Il prit congé, le 7 juin suivant, de la cour d'Espagne, après avoir reçu la Toison d'or pour le comte de Noailles, son fils, qui l'avait accompagné. Il rejoignit ensuite Louis XV en Flandre, et contribua par ses conseils aux succès militaires, faisant moins office de général que de ministre et continuant de rédiger des plans de campagne pour les maréchaux de Belle-Isle, de Saxe et de Lowendahl ou des mémoires étendus pour la réforme du gouvernement. Depuis la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), il ne donna plus son attention qu'aux affaires du conseil, où il siégeait toujours, en sa qualité de ministre d'État. Les avis qu'il y donna n'y furent plus que rarement suivis; ce fut pourtant lui qui proposa l'expédition de Minorque, par laquelle on débuta si heureusement dans la guerre de 1756. Voyant diminuer son influence, succombant d'ailleurs sous le poids de l'âge et des infirmités, il demanda sa retraite dans une lettre touchante adressée au roi (28 mars 1756). « Mes forces, dit-il, ne répondent plus à mon zèle. Je sens tous les avant-coureurs de la décrépitude, qui m'annoncent que je ne dois plus m'occuper que du dernier avenir et du soin de m'y préparer. » Il termina sa longue carrière à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Le maréchal de Noailles a été l'un des hommes les plus remarquables de son siècle. A une belle âme et à un esprit supérieur, il joignait beaucoup d'amabilité et de culture, l'amour du roi et de la patrie, le zèle du bien public, une ardeur prodigieuse pour le travail. Il est rare de rencontrer chez un seul homme tant de talents et de connaissances. Saint-Simon, l'ennemi particulier de sa famille, a tracé deux fois de lui un portrait où il donne carrière à ses ressentiments et à sa verve caustique. Nous préférons citer le passage suivant extrait des *Mémoires secrets* de Duclos, et qui dans sa malignité même offrira un correctif nécessaire aux louanges souvent exagérées de l'abbé Millot. « A l'é-

(1) D'après Millot, toute la correspondance de ce département passait par ses mains; il remettait les dépêches à un premier commis, du Theil, qui répondait aux ministres. Le comte d'Argenson, ministre de la guerre, expédiait ce qui demandait la signature d'un secrétaire d'État. En même temps il écrivait à l'empereur Charles VII, à Louis XV, à Frédéric II, aux généraux français, des lettres et des mémoires fort detaillés.

gard du duc de Noailles, en le décomposant, on en aurait fait plusieurs hommes, dont quelques-uns auraient eu leur prix. Il a beaucoup de toutes sortes d'esprit, une éloquence naturelle, flexible et assortie aux différentes matières ; séduisant dans la conversation, prenant le ton de tous ceux à qui il parle, et souvent par là leur faisant adopter ses idées, quand ils croient lui communiquer les leurs ; une imagination vive et fertile, toutefois plus féconde en projets qu'en moyens. Il n'a de suite que pour son intérêt personnel, qu'il ne perd jamais de vue. Ses connaissances sont étendues, variées et peu profondes. Il accueille fort les gens de lettres et s'en est servi utilement pour des mémoires. Dévot ou libertin, suivant les circonstances, il se fit disgracier en Espagne en proposant une maîtresse à Philippe V. Il suivit ensuite M[me] de Maintenon à l'église et entretint une fille d'Opéra au commencement de la régence pour être au ton régnant. Le désir de plaire à tous les partis lui a fait jouer des rôles embarrassants, souvent ridicules et quelquefois humiliants. Citoyen zélé quand son intérêt propre le lui permet, il s'appliqua à rétablir les finances, et y serait peut-être parvenu si le régent l'eût laissé continuer ses opérations. » On doit au duc de Noailles la conservation d'une partie de ce que Louis XIV avait écrit lui-même sur divers événements de son règne (1). Ce fut dans les dernières années de sa vieillesse, loin du tumulte et des affaires, qu'il fit sa principale occupation de mettre en ordre cette prodigieuse quantité de manuscrits, formant environ 200 vol. in-fol. et d'où l'abbé Millot a extrait ses *Mémoires politiques et militaires*. Cet ouvrage, dans lequel l'éditeur a conservé dans toute leur intégrité les pièces les plus curieuses, parut pour la première fois en 1777 (6 vol. in-12) et fut réimprimé dans la *Collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France*, de Michaud et Poujoulat.

De Françoise d'Aubigné, sa femme, le duc de Noailles eut six enfants : *Louis* (*voy.* ci-après), *Philippe* (*voy.* MOUCHY), *Françoise-Adélaïde*, comtesse d'Armagnac; *Amable-Gabrielle*, mariée au fils du maréchal de Villars ; *Marie-Louise*, duchesse de Caumont, et *Marie-Anne-Françoise*, comtesse de La Marck.

P. LOUISY.

Millot, *Mémoires*. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — La Chesnaye Desbois, *Dictionnaire de la noblesse*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV* et *Siècle de Louis XV*.

(1) « Un soir, en 1714, raconte Millot, Louis l'envoya dans son cabinet chercher des papiers écrits de sa main, qu'il voulait jeter au feu. Il en brûla d'abord plusieurs, qui intéressaient la réputation de différentes personnes ; il allait brûler tout le reste, notes, mémoires, morceaux de sa composition sur la guerre ou la politique : le duc le pria instamment de les lui donner, et il obtint cette grâce. » Il en déposa les originaux en 1749 à la Bibliothèque du Roi. Voltaire, auquel il les avait communiqués en partie, en inséra des fragments dans le ch. XXVIII du *Siècle de Louis XIV*.

— Saint-Simon, *Mémoires*. — Duclos, *Mémoires secrets*. — Courcelles, *Dict. des généraux français*. — Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*. — De Luynes, *Mém.*

NOAILLES (*Louis-Antoine* DE), cardinal français, frère du précédent, né le 27 mai 1651, au château de Teissières, près d'Aurillac, mort à Paris, le 4 mai 1729. Il fut de bonne heure destiné à la carrière ecclésiastique et pourvu de la domerie d'Aubrac, diocèse de Rodez, où il introduisit plus tard la règle de Chancelade. Docteur de Sorbonne le 14 mars 1676, après avoir fait avec distinction sa licence, il devait, par sa naissance et par le crédit de sa famille, arriver promptement aux premières dignités de l'Église. En mars 1679 le roi le nomma à l'évêché de Cahors, et le transféra en juin 1680 à celui de Châlons-sur-Marne, une des pairies ecclésiastiques. « M. de Noailles, dit Saint-Simon, porta à Châlons son innocence baptismale, et y garda une résidence exacte, uniquement appliqué aux visites, au gouvernement de son diocèse et à toutes sortes de bonnes œuvres. » Il assista à l'assemblée générale du clergé tenue en 1681, au sujet de la régale, et à celle où furent adoptés les quatre fameux articles du 19 mars 1682. Il avait montré dans ces deux diocèses une piété si exemplaire et une si grande attention à faire fleurir dans le clergé la science, la régularité et les bonnes mœurs, qu'à la mort de M. de Harlay, Louis XIV n'hésita point à l'appeler, le 19 août 1695, à l'archevêché de Paris. Au sujet de cette nomination, « il arriva, pour la première fois, que le P. de La Chaise ne fut point consulté. M[me] de Maintenon osa, peut-être aussi pour la première fois, en faire son affaire. Elle montra au roi des lettres pressantes de MM. Thiberge et Brisacier, supérieurs des missions étrangères, que, pour contrecarrer les Jésuites, dont le crédit la gênait, elle avait mis à la mode auprès du roi. Il lui importait que l'archevêque de Paris ne fût point à eux, pour qu'il fût à elle. M. de Noailles lui était un bon garant; en un mot, elle l'emporta, et M. de Châlons fut nommé à son insu et à l'insu du P. de La Chaise. Le camouflet était violent; aussi les Jésuites ne l'ont-ils jamais pardonné à ce prélat. Il était pourtant si éloigné d'y avoir part, que malgré les mesures qu'il avait prises pour s'en éloigner, lorsqu'il se vit nommé, il ne put se résoudre à accepter, et qu'il ne baissa la tête sous ce qu'il jugeait être un joug trop pesant qu'à force d'ordres réitérés, auxquels enfin il ne put résister. » M. de Noailles accepta donc; mais, comme il l'avait prévu, il perdit dans ce nouveau diocèse la tranquillité dont il avait jusqu'alors joui. Étant évêque de Châlons, il avait cette même année renouvelé l'approbation que Félix Vialart, son prédécesseur, avait donnée, le 9 novembre 1671, aux *Réflexions morales* sur le Nouveau Testament du P. Quesnel de l'Oratoire. Devenu archevêque de Paris, il censura, le 20 août 1696, un livre de l'abbé de Barcos, intitulé : *Exposition de la*

foi de l'Église romaine touchant la grâce et la prédestination. Mais après avoir, dans la première partie de cette ordonnance, condamné les erreurs du livre de Jansénius, il s'étendit longuement dans la seconde partie pour prouver la grâce efficace par elle-même et la prédestination gratuite, et il y fit défense de donner à qui que ce fût le nom vague de *janséniste*, si ce n'est à ceux qui seraient convaincus d'avoir enseigné quelqu'une des cinq propositions dans le sens naturel, selon les nouveaux brefs d'Innocent XII. Dès ce moment la guerre s'alluma entre lui et les jésuites, et en 1698 parut une sorte de libelle sous le titre de : *Problème ecclésiastique*, consistant à savoir auquel il fallait croire ou de M. de Noailles, archevêque de Paris, condamnant l'*Exposition de la foi*, comme renouvelant les dogmes de Jansénius, ou de M. de Noailles, évêque de Châlons, approuvant les *Réflexions morales* du P. Quesnel qui contiennent tout le venin de ces dogmes. Comme cette brochure était anonyme, les Jésuites furent tout d'abord soupçonnés d'en être les auteurs; on assurait d'ailleurs qu'à la lecture de l'ordonnance archiépiscopale, le P. de la Chaise s'était pris à dire : « Qu'il ferait boire à M. de Noailles jusqu'à la lie le vase de la colère de la Société. » La paternité du *Problème* fut même attribuée au P. Doucin; mais on apprit fort longtemps après que son véritable auteur était un bénédictin, dom Thierri de Viaixnes, *janséniste des plus outrés*, dit le chancelier d'Aguesseau. Vivement piqué, M. de Noailles obtint, le 16 janvier 1699, un arrêt du parlement qui condamnait ce libelle à être lacéré et brûlé, et un arrêt semblable fut rendu à Rome, le 2 juillet 1700. Dans l'intervalle, il avait, le 9 mai 1696, pris séance au parlement comme duc de Saint-Cloud et pair de France, et, le 1er janvier 1698, le roi l'avait nommé prélat commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il voulut, dans l'affaire du quiétisme, se porter médiateur entre Bossuet et Fénelon qui avait été son condisciple au collége du Plessis; mais il fut bientôt subjugué par l'ascendant du premier. Celui-ci fait bien connaître quelles étaient les dispositions de l'archevêque de Paris, quand il écrivait à son neveu, le 10 juin 1697 : « M. de Paris craint M. de Cambrai et me craint également. Je le contrains, car sans moi tout irait à l'abandon, et M. de Cambrai l'emporterait.... MM. de Paris et de Chartres sont faibles, et n'agiront qu'autant qu'ils seront poussés. » Aussi M. de Noailles et Fénelon demeurèrent-ils toujours depuis en froideur. Dans l'assemblée de 1700, qu'il présida et où sa faveur, sa piété et son savoir lui acquirent beaucoup de réputation, il donna de nouveaux sujets de mécontentement aux jésuites, en admettant la dénonciation du livre du cardinal Sfondrati, *Nodus prædestinationis*, et en faisant condamner cent vingt-sept propositions extraites de différents casuistes, parmi lesquels étaient plusieurs jésuites. La pourpre qu'il reçut d'Innocent XII, le 21 juin 1700, à la nomination de Louis XIV, loin de désarmer l'envie, ne fit que l'exciter. Lorsque ce prince lui remit la barrette, le 22 juillet suivant, il lui adressa les propos les plus obligeants; mais bientôt, dominé par l'influence des jésuites, il se montra fort indisposé contre lui. M. de Noailles alla, cette même année, à Rome, au conclave où fut élu Clément XI qui, le 18 décembre, lui donna le chapeau avec le titre de Sainte-Marie sur la Minerve. Peu après son retour, en 1701, on proposa un problème théologique qu'on appela *le Cas de conscience par excellence*. « Pouvait-on donner les sacrements à un homme qui aurait signé le formulaire en croyant dans le fond du cœur que le pape et même l'Église peuvent se tromper sur le fait? » Quarante docteurs se prononcèrent pour l'affirmative. Le cardinal de Noailles ordonna qu'on crût le droit d'une foi divine, et le fait d'une foi humaine; les autres évêques et notamment Fénelon exigèrent la foi divine pour le fait. Clément XI crut terminer la querelle en publiant (16 juillet 1705) la bulle *Vineam Domini Sabaoth*, par laquelle il ordonna de croire le fait sans expliquer si c'était d'une foi divine ou d'une foi humaine. L'assemblée du clergé reçut cette bulle, mais avec la clause « que les évêques l'acceptaient par voie de jugement ». Suggérée par le cardinal qui présidait l'assemblée, et insérée le 3 août au procès-verbal d'acceptation, cette clause indisposa contre lui Clément XI. Quoique ni le pape ni le clergé de France n'eussent ordonné de signer cette bulle, le cardinal crut néanmoins devoir exiger la signature des communautés religieuses de son diocèse. Toutes se soumirent; mais les religieuses de Port-Royal ajoutèrent seulement cette réserve : « Sans déroger à ce qui s'est passé à notre égard, à la paix de l'Église, sous Clément IX. » Mal interprétée à la cour de France, cette restriction ne fut point désapprouvée à Rome; mais, au défaut des foudres de l'Église, on eut recours aux coups d'autorité. Le cardinal avait dit souvent que Port-Royal-des-Champs était le séjour de l'innocence et de la piété; il avait assuré aux religieuses qu'il ne contribuerait jamais à leur destruction; mais il ne sut point leur tenir parole, et prétendit alors que Port-Royal n'était plus que le séjour de l'opiniâtreté. Le décret de suppression fut rendu le 11 juillet 1709, et un arrêt du conseil (22 janvier 1710), dont l'exécution fut prompte, ordonna la démolition de l'antique monastère où reposaient les dépouilles des Lemaistre, des Arnauld, des Racine et de tant d'illustres personnages. « Après la destruction de Port-Royal, le cardinal n'en fut pas mieux avec les molinistes, mais beaucoup plus mal avec les jansénistes, ainsi que les Jésuites se l'étaient proposé. »

Cette même année (17 mars), il fut nommé proviseur de Sorbonne.. Clément XI avait rendu (13 juillet 1708) un décret contre le livre du P. Ques-

nel, mais qui, de l'avis du parlement, ne fut point reçu en France. Les foudres lancés contre Quesnel ne produisirent leur effet qu'en 1713, après la publication de la bulle *Unigenitus*, sollicitée en partie par le P. Letellier, confesseur du roi. Antagoniste déclaré des *Réflexions morales*, ce jésuite était mal personnellement avec le cardinal, et il chercha à soulever le corps épiscopal contre lui à l'occasion d'un mandement du prélat. Une lettre de l'abbé Bochart de Saron rendit publique l'intrigue du P. Letellier, qui avait envoyé aux évêques des lettres toutes faites contre le cardinal, avec ordre de les lui renvoyer signées, pour être remises au roi. Le cardinal, au désespoir, en demande justice au roi, au duc de Bourgogne, à Mme de Maintenon, son alliée (1), et n'est écouté de personne. Opprimé par un jésuite, M. de Noailles s'en prit à la Société tout entière, et lui ôta le pouvoir de prêcher et de confesser dans le diocèse de Paris. Sur ces entrefaites parut la bulle *Unigenitus* (8 septembre 1713), qui proscrivait, sous vingt-quatre qualifications respectives, cent une propositions du livre du P. Quesnel. La guerre n'en fut dès lors que plus acharnée. Une partie de la nation accueillit d'abord peu favorablement le décret pontifical, et une assemblée d'évêques fut convoquée à Paris. Le 23 janvier 1714, quarante d'entre eux furent d'avis de l'accepter; sept, à la tête desquels se mit le cardinal de Noailles, président de l'assemblée, ne voulurent ni de la bulle ni des correctifs que l'on proposait. Louis XIV, croyant alors que sa conscience l'obligeait à écouter son confesseur contre son archevêque, défendit à celui-ci de paraître à la cour, et renvoya dans leurs diocèses les évêques ses adhérents. Le cardinal, exilé de Versailles, n'en eut que plus de partisans à Paris. Beaucoup de personnages des grands corps de l'État se joignirent à lui contre Rome et la cour; la bulle rencontra une forte opposition au parlement et n'obtint pas d'abord la pluralité des suffrages. La 91e proposition condamnée paraissait surtout si vraie aux magistrats que la proposition contraire aurait été, à leur avis, une hérésie politique dans tous les gouvernements : « La crainte d'une excommunication injuste, disait Quesnel, ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir. » Le parlement pensait que si cette maxime était fausse, aucun souverain ne serait en sûreté contre un sujet fanatique. La bulle fut cependant enregistrée le 15 février 1714, mais avec des modifications qui déplurent fort à la cour de Rome et aux molinistes. Dix jours après (25 février 1714), le cardinal publia un mandement, par lequel, tout en renouvelant la condamnation du P. Quesnel, il défendait provisionnellement d'accepter la bulle. Quelque bizarre que fût cette démarche, elle ne laissa pas que d'embarrasser un assez grand nombre de docteurs de Sorbonne, convoqués pour l'acceptation, et elle donna lieu à des scènes tumultueuses, à des exclusions, à des lettres de cachet, à des exils, à des enlèvements qui pensèrent atteindre le cardinal lui-même. Grâce à ces moyens, l'enregistrement eut lieu à la Sorbonne le 5 mars. Quant aux évêques auxquels le roi fit expédier la bulle, cent dix l'acceptèrent purement et simplement; quinze suivirent l'exemple du cardinal ou, du moins, ne l'acceptèrent qu'avec des explications; mais tous, à l'exception de Pierre de la Broue, évêque de Mirepoix, condamnèrent le P. Quesnel. Après avoir vainement essayé de ramener à l'unité par la douceur les évêques récalcitrants et surtout le cardinal, Louis XIV pensa aux voies de rigueur, et il fut question de les déposer tous dans un concile national. Il avait même envoyé à Rome le conseiller d'État Amelot pour se concerter à cet égard avec le pape, lorsque la mort, qui le surprit (1er septembre 1715), changea complétement la face des affaires. Le roi avant de mourir fit appeler les cardinaux de Bissy et de Rohan pour leur demander si dans toutes ces disputes il n'était point entré de passion, et s'ils ne lui avaient rien fait faire au delà des bornes. Ils l'assurèrent que non, et que c'était le pur zèle de la religion qui les avait animés. M. de Noailles écrivit plusieurs lettres pour avoir la liberté de voir le roi dans cet état; mais ses ennemis l'en empêchèrent, et firent mettre dans la lettre que le chancelier écrivit en réponse à celles du cardinal, que le roi serait bien aise de le voir, pourvu qu'il acceptât la Constitution, condition que le roi n'avait point imposée. L'un des premiers actes du duc d'Orléans, régent du royaume, fut d'exiler le P. Letellier et de placer M. de Noailles à la tête du conseil de conscience. « Un changement immense, dit Saint-Simon, se fit en vingt-quatre heures dans l'opinion publique contre la Constitution; quinze jours y mirent le comble. L'herbe croissait à l'archevêché; il n'y paraissait que quelques Nicodèmes tremblants sous l'effroi de la synagogue. En un moment on s'en rapprocha, en un autre tout y courut. Les évêques qui s'étaient le plus prostitués à la cour, ceux du second ordre qui s'étaient le plus fourrés pour faire leur fortune, les gens du monde qui avaient eu le plus d'empressement de plaire et de s'appuyer sur des dictateurs ecclésiastiques n'eurent pas honte de grossir la cour du cardinal de Noailles, et il y en eut d'assez impudents pour essayer de lui vouloir persuader qu'ils l'avaient toujours aimé et respecté, et que leur conduite avait été innocente. Il en eut lui-même honte pour eux; il les reçut tous en véritable père, et ne montra quelque froideur qu'à ceux où la duperie aurait été trop manifeste, mais sans aigreur et sans reproches, peu ému au reste de ce subit changement qu'il voyait être la preuve d'un autre contraire, si la cour venait à cesser la faveur qu'elle lui montrait. » Les jésuites cependant continuaient à intriguer, à écrire, à par-

(1) Son neveu avait épousé Mlle d'Aubigné, nièce de Mme de Maintenon.

ler plus violemment que jamais, en sorte que le cardinal, qui avait laissé les pouvoirs à un petit nombre d'entre eux, se trouva à bout de ménagements avec eux et interdit tous ceux de son diocèse, à l'exception des PP. Gaillard, de La Rue, Lignières et de Trévoux (12 novembre 1716). Les évêques opposés à la bulle se décidèrent à en appeler au futur concile (1er mars 1717); le cardinal en appela lui-même, le 3 avril suivant; mais, comme il ne voulait point d'éclat, il tint son appel secret et ne le publia que le 24 septembre 1718. A cette époque, un revirement complet s'était opéré dans le gouvernement, quant aux affaires ecclésiastiques, et le conseil de conscience présidé par Noailles venait d'être supprimé. Le régent, qui détestait toutes ces querelles, ordonna le silence aux deux partis, et cette loi, tant recommandée et toujours violée, ne fut observée par aucun. La cour de France et la cour de Rome se consumaient inutilement en négociations, lorsque le système des finances calma les esprits et tourna leur activité vers les espérances que donnait la fortune. Law fit lui seul ce que Louis XIV, le pape et tant d'évêques n'avaient pu faire. Ces moments favorables furent employés à réunir l'Église de France. Le cardinal de Noailles se prêta à tout; il rétracta son appel, et son mandement de rétractation fut affiché, le 21 août 1720. Trois mois auparavant, il avait refusé des dimissoires pour les ordres sacrés au ministre Dubois, alors tout puissant, et dont il connaissait les vices d'esprit et de cœur et les mœurs si relâchées. Et l'on peut juger des fureurs où ce refus fit entrer Dubois, qui de sa vie ne le pardonna jamais au cardinal de Noailles. Enfin, après bien des démarches et des négociations, il donna (11 octobre 1728), un mandement par lequel il accepta purement et simplement la bulle. Tels furent les derniers sentiments de ce prélat, qui laissa le diocèse de Paris agité par des discussions fâcheuses, qu'il regretta sans doute d'avoir fomentées. Ses charités étaient immenses, et sa fortune personnelle ainsi que les revenus entiers de son siége étaient consacrés à soulager les misères de son diocèse et aux embellissements de sa cathédrale. Théologien savant, il était plein de candeur, de franchise et de modestie, et ses ennemis ne purent refuser de lui reconnaître les meilleures intentions. Le chancelier d'Aguesseau le représente dans ses *Mémoires* comme un homme accoutumé à se battre en fuyant, et qui, dans sa vie, a plus fait de belles retraites que de belles défenses. On a de lui des *Heures* à l'usage du diocèse de Paris, une *Conduite* pour la confession et la communion, un grand nombre de *Mandements* et d'*Instructions pastorales*, et plusieurs *Écrits* contre la bulle *Unigenitus*.

Son frère NOAILLES (*Jean-Baptiste-Louis-Gaston* DE), né au château de Teissières, le 7 juillet 1669, mourut à Châlons-sur-Marne, le 17 septembre 1720. Sacré évêque de Châlons le 20 mai 1696, il prit séance au parlement comme pair de France, le 30 juillet suivant. Il fut aussi successivement *dom* d'Aubrac, abbé de Montiéramey et de Hautvilliers, et se signala par son opposition à la bulle *Unigenitus*. H. FISQUET.

Gallia christiana, t. I, VIII et IX. — *Journal* de Dorsanne. — D'Avrigny, *Mém. chronol.* — *Hist. de Port-Royal.* — Saint-Simon, *Mém.* — Villefore, *Anecdotes sur la constitution* Unigenitus. — De Bausset, *Hist. de Fénelon.* — *Calendrier ecclés.*, *pour* 1757. — Picot, *Mém. pour servir à l'hist. ecclés. du dix-huitième siècle.*

NOAILLES (*Louis*, duc DE), maréchal de France, fils du précédent, d'abord appelé comte, puis duc d'Ayen, né le 21 avril 1713, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 22 août 1793. Il entra aux mousquetaires en 1729, fut nommé mestre de camp du régiment de Noailles (cavalerie), le 4 mars 1730, sur la démission de son père, et capitaine en survivance de la compagnie écossaise des gardes du corps du roi (23 décembre 1731). En 1733, il assista au siége de Kehl, à l'attaque des lignes d'Ettlingen et au siége de Philisbourg. Il suivit son père, qui commandait en chef l'armée d'Italie et fut présent à la prise de Gonzague, de Reggiolo, et de Révéro; il fut créé, en février 1737, duc d'Ayen, titre sous lequel il est plus généralement connu, parce qu'il le porta longtemps, et devint brigadier des armées le 1er janvier 1740. En 1742, il servit dans l'armée de Bavière, sous les ordres des comtes d'Harcourt et de Saxe, mais presque toujours dans la réserve. Le 14 mai 1743, il fut envoyé à l'armée du Rhin avec le grade de maréchal de camp, et combattit à Dettingen. Aide de camp du roi (1er mai 1744), il prit part en Flandre aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes, et en Alsace au combat d'Haguenau, à la prise de Fribourg, etc. En 1745, il combattit à Fontenoy et devant Tournay et Oudenarde. En juillet 1747, il était à la bataille de Lawfeld. Promu lieutenant général (20 décembre 1748), créé chevalier du Saint-Esprit (1er janvier 1749), le duc d'Ayen se démit de son régiment de cavalerie en faveur de son fils, et entra en jouissance du gouvernement de Saint-Germain-en-Laye par la démission de son père (23 décembre 1754). Il devint également capitaine titulaire de la compagnie des gardes en 1756, et la conserva jusqu'en 1776. En juillet 1757, il assistait à la bataille d'Hastembeck, contribua à la conquête du Hanovre, et gouverna Cassel jusqu'à la fin de la campagne. Il était de service auprès de Louis XV lorsque ce monarque fut légèrement blessé par Damiens (5 janvier 1759). Heurté rudement par ce malheureux au moment où il porta un coup de canif au roi, le duc d'Ayen l'arrêta le premier, et présida à son premier interrogatoire, qui fut accompagné de tortures extra-judicaires.

Après la mort de son père (24 juin 1766), il devint *duc de Noailles* et gouverneur général du Roussillon. Il reçut enfin le bâton de maréchal de France, le 24 mars 1775; mais aucun fait saillant ne vient légitimer la haute

fortune militaire qu'il ne devait qu'à la faveur dont jouissait sa famille. S'il faut en croire les chroniqueurs du temps, Louis XV lui confia plusieurs fois des missions intimes et fort délicates pour l'accomplissement desquelles un monarque se montre rarement ingrat. Louis de Noailles, d'ailleurs, avait toute la faveur du monarque et lui parlait avec plus de liberté qu'aucun autre; il a laissé la réputation d'un homme de bon goût et d'un esprit vif et mordant. Parmi les nombreuses saillies que l'on cite de lui, la suivante fera apprécier son caractère: « Louis XV lui disait un jour que les fermiers généraux soutenaient l'État. — Oui, sire, répartit le maréchal, comme la corde soutient le pendu! » On lui attribue un opuscule satirique contre les jésuites, intitulé: *Larmes de saint Ignace, par M. L. D. d'A.* (M. le duc d'Ayen); 1762, in-12. Le maréchal de Noailles ne voulut point émigrer, et se retira à Saint-Germain, où le chagrin de la mort de Louis XVI attrista ses derniers jours. En mourant il légua trente-six mille francs aux pauvres de cette petite ville.

Sa veuve, *Catherine-Françoise-Charlotte* de Cossé-Brissac, née le 13 janvier 1724, fut guillotinée à Paris, le 4 thermidor an II (22 juillet 1794). Sa belle-fille, Henriette-Anne-Louise d'Aguesseau, duchesse d'Ayen, née le 12 février 1737, et sa petite fille, Anne-Jeanne-Baptiste-Adrienne-Pauline-Louise-Catherine-Dominique, vicomtesse de Noailles, née le 11 novembre 1758, partagèrent son malheureux sort sous « la prévention d'avoir participé aux conspirations et complots formés dans la maison d'arrêt du Luxembourg ». Elles furent du nombre des dernières victimes de la terreur. A. D'E—C.

Journal historique du règne de Louis XV (Paris, 1766, in-12), p. 53, 2e part. — Baron d'Espagnac, *Hist. de Maurice, comte de Saxe* (Paris, 1775, 2 vol. in-12), t. I, p. 218-209. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*. — *Le Moniteur universel*, du 7 au 9 thermidor an II, n° 310. — Voltaire, *Précis du règne de Louis XV*, chap. LXVII. — *Chronologie militaire*, t. V, p. 390. — Waroquier, *Tableau historique de la noblesse de France*, p. 274.

NOAILLES (*Jean-Paul-François*, duc DE), général français, fils du précédent, né à Paris, le 26 octobre 1739, mort le 20 octobre 1824, à Fontenay-Trésigny (Seine-et-Marne). Pourvu en 1755 du gouvernement de Saint-Germain-en-Laye, il devint la même année colonel du régiment de Noailles-cavalerie (dragons), et en 1759 capitaine en survivance de la compagnie écossaise des gardes du corps du roi, dont il fut titulaire en 1776. Il fit à la tête de ce corps les quatre dernières campagnes de la guerre de Sept Ans, et fut promu brigadier de cavalerie le 15 juillet 1762; mais la paix conclue l'année suivante le rendit à des loisirs qu'au milieu d'une existence élevée il savait consacrer à l'étude des sciences. Divers mémoires estimés, qu'il publia sur la chimie et sur la physique expérimentale, lui ouvrirent en 1777 les portes de l'Académie des sciences. Lié dès lors avec la plupart des littérateurs et des philosophes du dix-huitième siècle, il fut l'un des seigneurs les plus spirituels de la cour de Louis XV et de Louis XVI, où il brilla, comme son père, par des mots heureux, par des vers faciles et par le charme de sa conversation. Il devint successivement maréchal de camp (3 janvier 1770), chevalier de la Toison d'Or (23 avril 1780), inspecteur général militaire, commandant en Flandre, et lieutenant général (1er janvier 1784). Le marquis de Ségur l'ayant nommé en 1781 membre du conseil de la guerre qu'il forma à son entrée au ministère, le général lut dans ce conseil plusieurs mémoires qui firent introduire diverses améliorations dans le régime militaire, notamment la réforme de faire coucher trois soldats d'infanterie dans un même lit. Émigré en Suisse en 1791, il s'empressa de revenir à Paris dès qu'il apprit que les jours du roi étaient menacés, ne quitta point ce prince toute la semaine qui précéda le 10 août 1792, et resta auprès de lui pendant cette journée. Réfugié de nouveau en Suisse, il se choisit une retraite paisible à Rolle (canton de Vaud); il y passa trente années au sein de l'étude et environné de la considération publique. La mort de son père, arrivée le 22 août 1793, le fit succéder au titre de duc de Noailles, comme le 24 juin 1766, il lui avait déjà succédé dans celui de duc d'Ayen, et de duc à brevet d'honneur. Rappelé dans sa patrie par la restauration, il fut compris, comme héritier de l'un des anciens duchés pairies du royaume, dans l'ordonnance du 4 juin 1814, qui constituait la nouvelle chambre des pairs; mais il n'y siégea que peu de temps, et ses infirmités et ses habitudes le ramenèrent bientôt dans sa retraite de Rolle. La perte qu'il fit en 1823 de sa seconde femme, la comtesse de Golofkin, dame russe, le décida à venir habiter auprès de ses enfants. A la réorganisation de l'Institut de France en 1816, il y fut inscrit avec le titre d'académicien libre, comme ayant été dès 1777 honoraire de l'ancienne Académie des sciences. On lui doit la carte d'Allemagne, connue sous le nom de *Chauchard*, la meilleure qui existe, et la seule qu'on ait consultée dans toutes les guerres dont ce pays a été le théâtre. De son premier mariage avec la fille du chancelier d'Aguesseau, M. de Noailles eut cinq filles dont la seconde épousa le général La Fayette, et une autre le vicomte de Noailles, son cousin (*voyez* ci-après); de son second mariage, il n'eut pas d'enfants, et son titre passa à Paul de Noailles, son petit-neveu, qui avait été substitué à sa pairie le 12 janvier 1823.

H. F.

Moniteur univ., Éloge du duc de Noailles, prononcé à la chambre des pairs, par M. le prince de Poix (Noailles-Mouchy), le 5 février 1825. — De Courcelles, *Hist. généal. des pairs de France*, t. VIII.

NOAILLES (*Emmanuel-Marie-Louis*, marquis DE), diplomate français, frère du précédent, né à Paris, le 12 décembre 1743, mort au château de Maintenon (Eure-et-Loir), en septembre 1822. Entré de bonne heure au service, il fut

fait en décembre 1762 gouverneur de Vannes et d'Auray, et devint en 1768 ministre plénipotentiaire en basse Allemagne, et en 1770 ambassadeur auprès des états généraux des Provinces-Unies. En 1776 il passa à l'ambassade de Londres, et le 13 mars 1778 notifia à Georges III le traité d'alliance défensive signé à Paris, le 6 février précédent, entre la France et les États-Unis d'Amérique. Cette notification fit cesser ses fonctions à Londres. En 1783, il fut nommé ambassadeur auprès de l'empereur, roi de Hongrie et de Bohême, et remplissait encore ces fonctions lorsque la révolution éclata. Le 24 mars 1792, il sollicita son rappel, déclarant que sa présence à Vienne lui semblait inutile. Sur le rapport qui fut fait de sa conduite à l'Assemblée nationale, Briche, député du Bas-Rhin, proposa de le mettre en état d'accusation comme traître. Un décret en ce sens fut rendu le 14 avril, mais rapporté le 19 du même mois à la suite d'une assez longue discussion. Quelque temps après son retour de Vienne, M. de Noailles, qui n'avait pas jugé à propos de demeurer à l'étranger, fut arrêté et tenu en prison jusqu'au 9 thermidor an II. A cette époque, il se retira à Maintenon, et mit tous ses soins à embellir ce château, plein de souvenirs chers à sa famille. Premier gentilhomme de la chambre de Monsieur, depuis Louis XVIII, en janvier 1773, il avait été fait brigadier de cavalerie le 1er mars 1780, et maréchal de camp le 1er janvier 1784. M. le duc de Noailles, actuellement vivant, est son petit-fils. H. F.

Monit. univ., avril 1792 et octobre 1822. — Lachesnaye-Desbois, *Dictionn. de la noblesse.* — De Courcelles, *Dict. des pairs de Fr.*, t. VIII.

NOAILLES (*Louis-Marie*, vicomte DE), homme politique et général français, cousin des précédents (il était le second fils du maréchal de Mouchy), né à Paris, le 17 avril 1756, blessé mortellement devant La Havane, le 9 janvier 1804. Il entra fort jeune dans la carrière militaire, et se distingua surtout par les améliorations qu'il apporta dans l'instruction et l'armement des divers régiments d'infanterie dans lesquels il servit. Il était colonel des chasseurs d'Alsace et grand-bailli d'épée, lorsque, dominé par son penchant pour les principes libéraux, il demanda et obtint l'autorisation d'aller se battre en Amérique pour l'émancipation des États-Unis. Il brilla à côté de La Fayette, dont il devint l'ami et le beau-frère, et Washington fit plusieurs fois l'éloge de son courage et de son intelligence. A l'époque de la révolution, il en accepta les principes avec chaleur et franchise, et compta parmi les plus fervents défenseurs de la cause populaire. Député par la noblesse du bailliage de Nemours aux états généraux (mai 1789), il se montra d'abord partisan du vote par ordre et du *veto* qui donnait à chaque ordre le pouvoir d'empêcher la mise à exécution des mesures adoptées par un ou même deux d'entre eux. Néanmoins, le 13 juin, il proposa par esprit de concorde à la chambre de la noblesse de se réunir à celle du tiers état, et n'attendit pas l'invitation royale de réunion (27 juin) pour venir prendre place dans les rangs du tiers état et d'une partie du clergé, déjà constitués en *Assemblée nationale*. Il y siégea sur les bancs de la gauche parmi les progressistes. Ce fut lui qui, au 14 juillet, vint annoncer à l'Assemblée, séant alors à Versailles, le soulèvement de Paris, et la prise de la Bastille. Dans la nuit du 4 août, rendue si mémorable par l'abolition des droits féodaux, au moment où l'Assemblée venait, sur le rapport de Target, de confirmer, d'une façon assez pâle, les lois protectrices de la sûreté des personnes et des propriétés, le vicomte de Noailles s'élança à la tribune, et s'écria que cette mesure était complétement insuffisante pour faire cesser l'effervescence générale, calmer les esprits, et arrêter les insurrections qui désolaient le pays; que le seul moyen de pacifier le peuple était de satisfaire enfin à ses besoins et d'alléger les charges de toutes natures qui l'écrasaient. Il proposa en conséquence de voter « 1° que l'impôt sera payé par tous les individus du royaume, dans la proportion de leur revenu; 2° que toutes les charges publiques seront à l'avenir également supportées par tous; 3° que tous les droits féodaux seront rachetables par les communautés en argent, ou échangés sur le prix d'une juste estimation; 4° que les corvées seigneuriales, les mainmortes et autres servitudes personnelles seront réduites sans rachat ». Appuyée énergiquement par le duc d'Aiguillon, cette proposition fut votée avec enthousiasme, et grâce à la généreuse initiative de M. de Noailles, en quelques heures des abus et des priviléges de toutes espèces furent abolis; le vieil arbre féodal fut ainsi déraciné, et cette révolution était bien autrement utile que la prise de la Bastille (1).

Le vicomte de Noailles rendit de grands services dans le comité militaire. Le 18 septembre il présenta un rapport sur la réorganisation de l'armée. Dans le courant de mai 1790, à la suite d'une discussion politique de peu d'importance, mais dans laquelle il avait apporté toute la chaleur de son caractère, il se battit au pistolet avec Barnave; dont il estimait d'ailleurs la personne

(1) Le vicomte de Noailles ne fut pas applaudi de tous. La généralité de la noblesse et du clergé lui reprocha « d'avoir démoli l'édifice avant d'avoir formé le plan de reconstruction; d'avoir fait de la popularité aux dépens de la majorité de sa caste; d'avoir provoqué une Saint-Barthélemy des propriétés et des droits séculaires, etc. » La cour nomma la nuit du 4 août, la *nuit des dupes* (Mme Campan, *Mémoires*, t. II, p. 68). Quelques partisans des anciens abus ont aussi contesté la générosité de M. de Noailles en provoquant la destruction des priviléges et des droits féodaux. Simple cadet de famille, son sacrifice, disent-ils, était bien léger auprès de celui des seigneurs opulents que sa motion frappait. Noailles ne fit que renoncer à la survivance de la lieutenance générale de la Guyenne, charge encore occupée par son père.

et partageait les opinions; aussi, après avoir essuyé le feu de son adversaire, Noailles tira en l'air, et on les réconcilia. Le 5 juin 1790 il fit à la Société des Jacobins, dont il était membre assidu, la motion de défendre à tous les membres de ce club de porter des étoffes étrangères, ce qui fut adopté. Le 19 du même mois il contribua à faire supprimer les titres et qualités nobiliaires ainsi que les livrées. En juillet il fit un nouveau rapport sur la force et l'organisation de l'armée, et quelques jours après, en parlant des projets hostiles des puissances étrangères et des moyens qu'on avait à leur opposer, il démontra, avec éloquence, que la France serait invincible si elle demeurait unie. En septembre, il dénonça des manœuvres pour agiter les gardes suisses et fit interdire à toute corporation ou association de correspondre avec les régiments français ou au service de la France. Cependant plus tard il fit rapporter ce décret, dans le but d'inspirer aux militaires l'amour de la constitution. En novembre, dans un discours véhément au sujet des événements de Nancy, il s'éleva contre la conduite du marquis de Bouillé et blâma La Fayette de s'y être associé en invitant les gardes nationales de la Meurthe et de la Moselle à marcher contre les insurgés. Il prit ensuite la parole contre le privilége de la Compagnie des Indes. Le 22 décembre, il fit décréter l'organisation de la gendarmerie nationale. Le 26 février 1791, l'Assemblée le choisit pour son président. Envoyé en mission en Alsace, à son retour, le 6 avril, il parut à la tribune du club des Amis de la Constitution (les Jacobins) et rassura cette société sur l'esprit politique des contrées qu'il venait de visiter. Le 19, il accusa M. de Montmorin, ministre des affaires étrangères à l'occasion des mouvements de troupes des puissances voisines dont ce fonctionnaire paraissait mal instruit. « A quoi servent donc, s'écria-t-il, les agents, les espions, les ambassadeurs, si ce n'est pour savoir ce qui se passe sous leurs yeux et en informer leur gouvernement? » Le 5 mai il lut un discours long et raisonné sur la création des assignats de cinq livres. Le 29 du même mois, il fut envoyé à Colmar pour y étouffer une insurrection : il y réussit. Arrivé à Paris, le lendemain de la fuite de Louis XVI (21 juin 1791), il prêta avec un grand empressement le serment de fidélité à la nation. Lors du retour de la famille royale, une foule exaspérée ayant entouré les fugitifs à leur descente de voiture, la reine se trouva séparée brusquement de son escorte; elle courait un véritable danger, lorsque le vicomte de Noailles, aidé de son ami, le duc d'Aiguillon, l'enleva dans ses bras et la mit à l'abri des insultes. Le 5 septembre, il parla longtemps sur la situation politique et militaire de la France, prouva qu'on ne prenait pas assez de précautions contre une attaque spontanée, et indiqua un plan pour assurer la sûreté de l'État et ramener la confiance intérieure, qu'il désigna, avec tant de raison, comme l'arme la plus sûre contre toute agression étrangère. A la fin de la session, il se rendit aux armées, et fut nommé maréchal de camp le 28 novembre 1791. A cette époque, il écrivit de Sedan une lettre très-sage et très-modérée à l'occasion du droit dont Louis XVI avait fait usage en refusant de sanctionner le décret contre les émigrants. En mai 1792, il commandait sous La Fayette la chaîne des avant-postes du camp de Valenciennes; mais après la déroute de Biron à Quiévrain et l'assassinat de Dillon à Tournay, il fut attaqué par le duc de Saxe-Teschen avec des forces supérieures, et fut battu à Gliswel. Attristé par les assassinats et les déroutes, sans combats, qui ensanglantaient et déshonoraient le drapeau français; voyant la trahison et la désertion dans les rangs, les clubs anarchisant l'armée, les volontaires ne se levant pas, un ministère nul, l'entourage du roi soupçonné de correspondre avec les puissances étrangères, la dénonciation érigée en système, une assemblée divisée et hostile au gouvernement, des municipalités factieuses agitant un peuple ombrageux et affamé, il désespéra de sa patrie, donna sa démission, et passa en Angleterre et de là aux États-Unis. Après la tourmente révolutionnaire, il sollicita et obtint sa radiation de la liste des émigrés, et reprit du service. En 1803, il fut envoyé à Saint-Domingue avec le grade de général de brigade. Il défendit avec un grand courage le môle Saint-Nicolas contre les Anglais, et réussit malgré la croisière ennemie à gagner avec sa garnison l'île de Cuba. En se rendant à La Havane, il rencontra une corvette anglaise qu'il enleva à l'abordage; mais il fut frappé mortellement, et mourut quelques jours plus tard. Ses soldats enfermèrent son cœur dans une boîte d'argent qu'ils attachèrent à leur drapeau. Le vicomte de Noailles fut vivement regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

De sa femme, née en 1760 et guillotinée à Paris, le 4 thermidor an II (22 juillet 1794), il laissa un fils, le comte *Alexis de* NOAILLES, et une fille, qui épousa le marquis de Vérac.

A. D'E—C.

Rabaut, *Précis historique de la Révolution française*, p. 198. — Bailly, *Mémoires*, t. II, p. 217, 218. — Ferrières, *Mém.* t. I. p. 182. — Dulaure, *Esquisses hist. de la Révolution française* (Paris 2 vol. in-8°), t. Ier, chap. VI, p. 231-252. — Louis Blanc, *Histoire de la Révolution française*, t. II, chap. XV, p. 484-489. — Alexandre de Lameth, *Hist. de l'Assemblée constituante*, t. I. p. 86-97. — Barère, *Mém.*, p. 233. — Thiers, *Hist. de la Révolution française*, t. Ier, liv. II, p. 105-106; liv. IV, p. 247. — Bertrand de Molleville, *Hist. de la Révolution française* (Paris, 1800-1803, 14 vol. in-8°).—Le même, *Mém. particuliers pour servir à l'hist. de la fin du règne de Louis XVI* (Londres, 1797, 2 vol. in-8°).

NOAILLES (*Louis-Joseph-Alexis*, comte DE), homme politique français, fils du précédent, né le 1er juin 1783, à Paris, où il mourut, le 14 mai 1835. Il fut, après la mort de sa mère, qui périt sur l'échafaud avec une partie de sa famille, élevé avec soin par la duchesse de Duras, sa tante. Elle lui inspira les sentiments les

plus religieux et les plus monarchiques; aussi lorsqu'en 1809 la fortune de Napoléon éprouva ses premières atteintes en Espagne, et que ses démêlés avec le pape Pie VII vinrent aider les ennemis du gouvernement impérial dans une guerre de sacristie et de salon qu'ils lui faisaient sans trop de mystère, Alexis de Noailles fut arrêté et jeté en prison, comme accusé d'avoir répandu la bulle d'excommunication que Pie VII avait fulminée, le 11 juin 1809, contre les auteurs, fauteurs et complices de l'usurpation de ses États, bulle qui s'appliquait implicitement à Napoléon. Croyant servir les intentions de son maître en cherchant à rallier à sa cause un gentilhomme de vieille race, le ministre Fouché lui offrit alors la liberté, s'il voulait prendre du service dans l'armée et se rendre à Vienne, comme aide de camp de l'empereur. Le prisonnier refusa, et l'on assure même que, sur la menace d'y être conduit par la gendarmerie, il répondit au ministre de la police : « Faites plus, ordonnez qu'on m'y mène la corde au cou. » Il demeura sept mois en prison, et s'y lia d'une manière intime avec le général Malet, qui, dans la prévision de la réussite de son audacieuse conspiration en 1812, le porta sur la liste des membres de son gouvernement provisoire. Rendu à la liberté par le crédit de son frère Alfred, il n'était plus alors en France, et avait été forcé de s'expatrier en 1811. Il s'était réfugié d'abord en Suisse, auprès du duc de Noailles, son parent. Napoléon, apprenant que le comte tramait le rétablissement des Bourbons, demanda son extradition à l'autorité spéciale du canton de Vaud, et le mit dans la nécessité de quitter ce pays. Après avoir sondé les dispositions de la cour de Vienne, et celles de l'empereur Alexandre, il se rendit à Stockholm en avril 1812, et y reçut le plus bienveillant accueil du prince royal Bernadotte. Il passa de là en Angleterre, et vint à Hartwell offrir ses services à Louis XVIII, qui le chargea d'une mission importante à la cour de Russie, avec des pouvoirs très-étendus. Après un séjour de quatre mois à Saint-Pétersbourg, il rapporta à Hartwell des lettres d'Alexandre sur les événements militaires de 1812. Un an après, il était sur le continent, et faisait la campagne de l'Elbe contre les armées françaises, comme aide de camp d'un autre Français, Bernadotte, qui avait aussi le malheur de combattre sous des drapeaux ennemis de la France. Il fut ensuite envoyé en Bohême, auprès des empereurs d'Autriche et de Russie, après la bataille de Grossbeeren (août 1813), puis vers le maréchal Blücher, pendant sa marche sur Halle. Sa conduite valeureuse à la bataille de Leipsick, si désastreuse pour la France, lui valut de nombreux témoignages de gratitude de la part des souverains étrangers, qui le décorèrent de leurs principaux ordres. Bernadotte l'envoya ce jour-là à Blücher pour lui demander des renforts; ce maréchal semblait hésiter à les lui accorder, quand un boulet passa au milieu d'eux : « Voici, dit M. de Noailles, un parlementaire qui sera sans doute plus éloquent que moi. » Le maréchal sourit, et détacha deux brigades. Franchissant le Rhin avec les alliés, le comte revit en 1814 son pays pour prendre part à son invasion, et combattit à Brienne et à Fère-Champenoise. Le comte d'Artois le fit venir, à Vesoul, auprès de lui, et le choisit pour aide de camp. M. de Noailles accompagna ce prince à Nancy, et le précéda de quelques jours à Paris, tombé au pouvoir de la coalition. Le 22 avril 1814, il fut nommé commissaire du roi dans la 19e division militaire, d'où on le fit passer à Vienne pour y seconder le prince de Talleyrand dans ses travaux diplomatiques : il figura au congrès comme l'un des ministres plénipotentiaires de la France. Dans cette mission, il sut mériter l'estime des princes étrangers, et reçut d'eux de nouveaux témoignages de gratitude et de bienveillance. Les événements de 1815 l'ayant surpris à Vienne, il fut chargé au mois d'avril d'aller porter à Gand à Louis XVIII la déclaration des puissances européennes contre Napoléon, qui, par un décret rendu le 12 mars à Lyon, l'avait nominativement excepté de l'amnistie des Cent-Jours, avec son collègue le prince de Talleyrand, le duc de Raguse, MM. de Vitrolles, Lynch et quelques autres. Rentré en France avec la famille royale, en juillet 1815, il fut immédiatement nommé président du collége électoral de l'Oise, et ce département et celui du Rhône l'élurent député. Nommé ministre d'État et membre du conseil privé (19 septembre 1815), M. de Noailles vota constamment avec la fameuse majorité de cette chambre, et présida en 1818 et en 1824 le collége électoral de la Corréze, et sept fois le conseil général de ce département, qui l'élut député à la chambre septennale de 1824. A cette époque, attaché d'abord au char de M. de Villèle, il montra parfois quelques velléités d'indépendance, et finit par rendre son opinion insaisissable et son classement impossible dans cette chambre. Breveté colonel d'état-major, il fut à l'avénement de Charles X nommé aide de camp de ce prince, bien qu'il eût fait opposition au ministère. Pendant la session de 1827, il exprima ses sympathies pour la cause des Grecs; en flétrissant, dans un discours véhément la politique des hommes d'État *turcophiles*, il se fit applaudir au dedans et au dehors de la chambre. Cette attaque générale lui valut au mois de novembre d'être réélu par les suffrages des constitutionnels. Ses premiers actes, à l'ouverture de la session de 1828, désabusèrent bientôt les libéraux. Membres de la commission de l'adresse, M. de Noailles s'opposa de toutes ses forces à l'épithète de *déplorable*, si justement infligée à l'ancienne administration, qu'il avait lui-même frappée naguère d'une réprobation éloquente; et ce fut à cette occasion qu'Augustin Périer, député de l'Isère, lui adressa cette vive apostrophe : « Allons, monsieur, il faut opter entre les fonctions de député et le rôle de courtisan. Souve-

nez-vous qu'il y a six mois à peine nous fîmes ensemble un voyage dans le Dauphiné, et que vous m'obligeâtes souvent de calmer votre irritation contre le ministère que vous craignez aujourd'hui de qualifier trop durement. » M. de Noailles ne tint aucun compte de ces paroles, et se rallia de plus en plus à l'ancienne majorité. Le 7 août 1830 il prêta serment au nouveau gouvernement, en annonçant qu'il ne le faisait que par dévouement et pour échapper à l'anarchie ; mais il ne fut pas réélu aux élections qui suivirent, et rentra dans la vie privée, où il consacra sa fortune à la pratique des bonnes œuvres.

Le comte Alexis de Noailles se distinguait par des connaissances étendues sur la littérature ancienne et sur celle de plusieurs nations de l'Europe, dont il parlait très-bien les langues. Il avait épousé Cécile de Boisgelin, veuve de Gabriel Raymond, comte de Bérenger, tué à Dresde, le 30 avril 1813, et a laissé deux enfants de ce mariage. H. Fisquet.

De Courcelles, *Hist. général. des pairs de France*, t. VIII. — *Biogr. des députés de la chambre septennale.* — *Biogr. univ. et port. des Contemporains.* — *Moniteur univ.*, 1809, 1815, 1828.

NOAILLES (*Alfred-Louis-Dominique-Vincent de Paul* de), frère du précédent, né à Paris, en 1786, tué le 28 novembre 1812, au passage de la Bérésina. Attaché en 1804 à la mission de Portalis fils à Ratisbonne, il quitta la diplomatie pour la carrière militaire. Aide de camp du maréchal Berthier, il le suivit en Espagne, et fut fait prisonnier près de Girone. Échangé six mois après, il reprit ses fonctions à l'armée d'Allemagne, et fut à cette époque chargé de plusieurs missions importantes. Le grade de colonel allait lui être donné quand il périt dans la retraite de Russie.

NOAILLES (*Rosalie-Charlotte-Antoinette-Léontine* de Mouchy de), femme du précédent née à Paris, le 22 juillet 1791, morte à Mouchy-le-Châtel (Oise), le 12 septembre 1851. Mariée à son cousin, le 15 avril 1809, elle resta veuve avec une seule fille, et ne reparut dans le monde qu'après avoir achevé l'éducation de cette enfant. Aux charmes d'un esprit aussi fin que délicat elle joignait des connaissances variées et une instruction plus étendue et mieux réfléchie qu'on ne la trouve ordinairement chez les femmes. Un de ses oncles, M. de Poix, qui fut toute sa vie un bibliophile aussi ardent qu'éclairé, lui inspira le goût des bons et beaux livres. A sa mort, arrivée inopinément, le 1er août 1846, Mme de Noailles prit la place qu'il occupait dans la *Société des bibliophiles français*. Ce fut elle qui rédigea la *Notice* nécrologique consacrée à son oncle par cette société, et elle fit aussi paraître une *Notice* assez longue sur Marie-Adélaïde, duchesse de Bourgogne, dauphine de France, si aimée de Louis XIV et qui lui fut si vite enlevée. Cette notice servait d'introduction à des lettres de cette princesse que possédait Mme de Noailles, et qu'elle publia dans les *Mélanges* de la société des bibliophiles français. H. F.

De Courcelles, *Hist. général. des pairs de Fr.*, t. VIII. — *Docum. partic.*

* **NOAILLES** (*Paul*, duc de), historien français, né le 4 janvier 1802, à Paris. Après avoir complété son éducation par un assez long voyage à travers les principales contrées de l'Europe, il fut appelé par ordonnance royale du 12 janvier 1823 au droit de succession des titres et de la pairie de son grand-oncle Jean-Paul-François ; il prit séance au Luxembourg le 5 février 1827, seulement avec voix consultative ; mais il n'y parut presque point pendant les courtes sessions qui précédèrent la révolution de Juillet. De cette époque date sa carrière politique. N'ayant occupé sous la restauration ni emploi ni charge à la cour, il accepta les faits accomplis en 1830 et prêta serment à la dynastie nouvelle (1). Le 19 avril 1831 il aborda pour la première fois la tribune, à l'occasion du projet de loi relatif au bannissement de Charles X et de sa famille, et déclara qu'il jugeait cette proposition aussi dangereuse qu'impolitique. Dans la session suivante il protesta en faveur de l'hérédité de la pairie au nom du principe aristocratique, sans lequel à ses yeux la société tomberait en ruines (23 décembre 1831), et s'éleva avec force contre le bannissement des Bourbons de la branche aînée (12 janvier 1832). Sans renier aucun de ses anciens sentiments, qu'il ne croyait pas, disait-il, « incompatibles avec ses devoirs nouveaux », il traita la plupart des grandes questions politiques avec une remarquable indépendance. Il blâma l'état de siége, faisant appel au respect de la liberté individuelle (février 1833), se prononça contre la résolution du ministère de traduire les insurgés de Paris et de Lyon devant la chambre des pairs (22 janvier 1835), s'abstint d'y siéger durant le cours du procès, combattit la loi sur les fortifications de Paris (25 mars 1841), et préconisa, dans ses discours sur la politique étrangère, l'alliance russe comme préférable à l'alliance anglaise. « M. de Noailles a le double mérite, écrivait en 1842 M. de Cesena, de ne pas s'effacer dans une couleur politique indécise et de n'emprunter sa force ni à la violence du langage ni à l'exagération des doctrines. Esprit prudent, réfléchi, observateur, il s'est attaché au principe de la légitimité comme à la barrière la plus puissante et la plus logique à opposer aux théories révolutionnaires. » Rendu à la vie privée par les événements de 1848, M. de Noailles n'en est plus sorti et s'est consacré tout entier à l'étude des lettres. Élu, le 11 janvier 1849, membre de l'Académie française en remplacement de Châteaubriand, il fut admis le 6 décembre suivant et reçu par M. Patin. Marié en

(1) Le 4 août 1830 il offrit à Charles X, qui ne se trouvait plus en sûreté à Rambouillet, un asile dans son château de Maintenon, situé à quelques lieues de cette ville. Le vieux roi y passa la nuit, et ce fut de là qu'il se mit en marche pour Cherbourg.

1823 avec Alice de Rochechouart-Mortemart, fille du duc de Mortemart, mort en 1812, il a deux fils, *Jules, duc d'Ayen*, né en 1826, et *Henri de Noailles*, né en 1830. On a de M. de Noailles : *Saint-Cyr. Histoire de la maison royale de Saint-Louis établie à Saint-Cyr pour l'éducation des demoiselles nobles du royaume;* Paris, 1843, in-8°, pl.; 2e édit., augmentée, 1856, in-8°; — *Éloge de Scipion de Dreux, marquis de Brézé, prononcé à la Chambre des Pairs;* Paris, 1846, in-8°; l'auteur avait lu dans la même assemblée en 1837 un éloge de M. de Chabrol, qui n'a pas été réimprimé; — *Histoire de Mme de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV;* Paris, 1848 et ann. suiv., t. I à IV, in-8°. « Dans un cadre de plus en plus élargi, dit M. Patin, la biographie de Mme de Maintenon est devenue une histoire, et une histoire, en certains points importants, très-approfondie du règne de Louis XIV. »

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, II, 1re part. — A. de Cesena, *Notice* dans *le Biographe universel*, mai 1842. — Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*

NOAILLES. *Voy.* MOUCHY.

*NOBACK (*Charles-Auguste*), économiste allemand, né à Kœlleda, le 18 juin 1810. Après avoir étudié les mathématiques et les sciences physiques, il exerça les fonctions de professeur à l'école de commerce établie à Erfurt par son père; en 1843 il fonda à Berlin avec son frère Frédéric-Édouard une institution analogue, qui cessa en 1848. En 1852 il fut nommé secrétaire de la chambre de commerce à Budweiss. On a de lui : *Der Handel in Compagnie* (Des Associations commerciales); Weimar, 1842; — *Die Lein-industrie in Deutschland* (L'Industrie linière en Allemagne); Hambourg, 1850; — *Gewerbs-und Handelstatistik des Kreises Budweiss* (Statistique industrielle et commerciale du cercle de Budweiss), 1853.

*NOBACK (*Frédéric-Édouard*), économiste allemand, frère du précédent, né à Crefeld, le 28 février 1815. Après avoir pendant cinq ans dirigé avec son frère l'école de commerce qu'ils avaient ouverte à Berlin, il fut en 1849 placé à la tête de l'école industrielle de Chemnitz. On a de lui : *Der Kaufmann als Lehrling, Commis und Chef* (Le Commerçant apprenti, commis et chef); Leipzig, 1842-1844, 2 vol.; — *Ueber Wechsel und Wechselrecht* (Les Lettres de change et la législation qui les régit); Berlin, 1845; — *Systematisches Lehrbuch der Handelswissenschaft* (Manuel systématique de la science du commerce); Berlin, 1848-1849, 2 vol. Il a aussi donné une édition augmentée de l'ouvrage de son père : *Vollstændiges Taschenbuch der Münz-Maas-und Gewichtsverhæltnisse aller Lænder* (Manuel complet des monnaies, des poids et mesures de tous les pays); 1833 et 1851, 2 vol. O.

Conversations-Lexicon.

NOBATAH (Ibn). *Voy.* ZÉIDOUN.

NOBILI (Le P. *Roberto* DE'), en latin DE NOBILIBUS, missionnaire toscan, né à Monte-Pulciano, en septembre 1577, mort à Meliapour (côte de Coromandel), le 16 janvier 1656. Il était parent du pape Marcel II et neveu du célèbre cardinal Bellarmin. Il fit ses études à Rome et à Naples, et dès l'âge de vingt ans fit profession chez les Jésuites, qui l'envoyèrent en mission dans les Indes. Aussitôt son arrivée en Asie, il s'appliqua à l'étude des langues sémitiques et apprit en très-peu de temps le badaga, le bengali, le malabare, le tamoul, idiomes les plus répandus dans l'Inde. Il alla ensuite prêcher la foi catholique dans les royaumes de Maduré, de Macava, de Maissour, de Tanjaour et autres nababies de l'Inde méridionale en deçà du Gange. Entraîné par son zèle et remarquant l'influence que les brahmanes exercent sur les autres castes indiennes, il ne craignit pas de se faire brahmane lui-même (1). Il en prit le costume, la marque, et en affecta le régime, les pénitences et les usages. Il réussit de la sorte à convertir au christianisme un certain nombre d'indigènes; mais plusieurs de ses collègues l'accusèrent de se prêter, lui et ses disciples, à des pratiques qui se rapprochaient fort de l'idolâtrie. L'affaire fut

(1) De toutes les missions qu'on a établies dans ces parties éloignées de l'Europe, selon Mosheim, aucune n'a été plus constamment et plus généralement applaudie que celle de Robert de' Nobili, parce que c'est elle qui a produit les fruits les plus abondants et les plus durables. « Ce jésuite italien usa d'une méthode singulière pour rendre son ministère efficace. Ayant observé que les Indiens avaient une aversion extrême pour les Européens, et une vénération extraordinaire pour les brahmanes, qu'ils croyoient descendre des dieux et auxquels ils rendoient une obéissance aveugle, il feignit d'être un brachmane étranger; il se peignit le visage; il imita la vie austère des *sanians* (pénitents), et vint en effet à bout de persuader à ce peuple crédule qu'il étoit en effet un membre de cet ordre vénéré. Il convertit par ce stratagème douze brahmanes célèbres au christianisme, dont l'exemple engagea un nombre prodigieux d'Indiens d'écouter les instructions et d'adopter la doctrine que leur annonçait ce célèbre missionnaire. » Après la mort de de' Nobili on négligea pendant quelque temps cette pratique; mais elle fut reprise plus tard par quelques missionnaires français et portugais. Ces faux brahmanes pratiquent au surplus les terribles austérités que s'imposait la caste qu'ils veulent imiter. Ils nient hardiment qu'ils soient Européens, et se donnent seulement pour des habitants des pays du Nord (1).

A ces détails, Norbert, dans ses *Mém. historiques*, ajoute les suivants : « Nobili, que les jésuites regardent, après François-Xavier, comme le plus grand apôtre des Indes, se donna des peines incroyables pour s'instruire de la religion, des coutumes et de la langue de Maduré. Il fit plus, il imposa silence à ceux qui s'opposoient à sa mission, et surtout à ceux qui regardoient son caractère de brahmane comme une imposture, en leur montrant un vieux titre en parchemin, dans lequel il avoit parfaitement imité les caractères du pays, lequel portoit que les brahmanes de Rome étoient beaucoup plus anciens que ceux de l'Inde, et que les Jésuites descendoient en droite ligne du dieu Brama. » Le P. Jouvenci, dans l'*Histoire* qu'il a donnée de son ordre, rapporte, à la louange de son confrère « que quelques Indiens ayant disputé à Robert de' Nobili l'authenticité de son titre enfumé, il déclara avec serment, devant les brahmanes de Maduré, qu'il descendoit du dieu Brama. » Le R. P. cite cette conduite « comme un trait d'esprit »

(1) Urbano Cerri, *État présent de l'Église romaine*, p. 173.

portée à Rome; le P. Nobili s'y fit appuyer par les inquisiteurs de Goa et par l'archevêque de Cranganor. Il gagna sa cause : le pape Grégoire XV autorisa les brahmanes convertis à continuer de porter leurs signes et vêtements distinctifs de caste. Cette tolérance eut un bon effet, et augmenta considérablement le nombre des néophytes. Le P. Nobili, accablé par les fatigues, plus encore que par l'âge, se retira, en 1651, dans le collége de Meliapour, où il mourut. Il a écrit, selon Sotwell, dans les diverses langues indiennes, qu'il connaissait si bien : *Catechismus ad Gentilium conversionem in partem V divisus; — Scientia animæ, liber in quo, præter catholicæ fidei veritates ad animam pertinentes, omnes Orientis errores, circa fatum et transmigrationem animarum, confutantur; — Apologia contra probra quæ adversus legem Dei ab ethnicis objiciuntur, ubi eadem objecta in eorum sectas apte retorquentur; — Liber de Signis veræ legis utilissimus; — Lucerna spiritualis; — De Vita æterna; — De Fide pro instituendis pueris; — Compendium catechismi; — Dialogus in quo transmigratio animarum impugnatur; — Regulæ perfectionis; — Vita B. V. Mariæ versu tamulico, quæ in omnibus locis et ab omni hominum genere cantari solet, pro consolatione animarum suarum;* — des *Opuscula* et des *Conciones variæ*, etc. M. Weiss attribue au P. Nobili l'*Ezourvédam*, d'après l'opinion des Hindous de Pondichéry. L'*Ezourvédam* est une imitation moderne des Védas. A. DE L.

Sothwell, *Bibliotheca Societatis Jesu*, p. 724-725. — Francis Ellis, dans les *Asiatic Researches*, t. XIV. — Jouvency, *Hist. des Jésuites*. — *Lettres édifiantes*, t. X, p. 72 (édit. de 1781). — Mosheim, *Hist. ecclésiastique*, t. VII, p. 18. — Le P. Norbert, *Mémoires historiques sur les missions du Malabar*, t. II, p. 145.

NOBLE ou **NOBEL** (*Constantin*), navigateur hollandais, né vers 1616, mort après 1674. Sa famille était originaire de la Provence; et avait émigré en Hollande à la suite des guerres de religion. Noble voulut suivre la carrière qu'avaient parcourue ses ancêtres, et entra très-jeune dans la marine néerlandaise. Embarqué comme mousse, après de nombreuses et pénibles campagnes dans toutes les parties du globe, il était arrivé de grade en grade à celui de contre-amiral, et se trouvait en rade de Batavia sous les ordres de l'amiral Balthazar Bort (*voy.* ce nom), lorsque Jan Maatzuiker, gouverneur général de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, résolut de mettre un terme à la piraterie qui désolait les mers de Chine et du Japon (1661). Déjà le fameux Coxinga (en chinois, Tching-Tchin-Kong) avait enlevé aux Hollandais la magnifique île de Taï-wan (Formose), après un siége de neuf mois (21 avril 1661, — 30 janvier 1662), malgré la présence d'une flotte commandée par van Caeuw, qui, méprisant les conseils et les protestations de Nobel, s'était enfui à Siam sans avoir combattu. L'amiral avait été destitué et Nobel récompensé; mais Taï-wan avait succombé et la puissance hollandaise avait reçu un grave échec. Coxinga, partisan des Ming, expulsé de sa patrie par les Tartares Mantchoux (Ta-Tsin), auxquels il faisait avec succès une guerre maritime, n'était pas au surplus un ennemi à dédaigner; il conduisait plusieurs centaines de jonques bien armées et montées par vingt-cinq mille soldats. Nobel proposa donc, avant d'entreprendre une expédition tardive et douteuse, de s'assurer de l'aide des nouveaux conquérants du Céleste Empire. Son avis fut adopté par le grand conseil, qui lui donna plein pouvoir pour engager une négociation. Nobel s'adressa à Sin-la-Mong, gouverneur tartare de la province de Fo-kien : il lui offrit de mettre à sa disposition les forces de la Compagnie pour exterminer les Chinois rebelles, à la condition toutefois que les Hollandais auraient le droit de trafiquer et de posséder un comptoir dans les ports de Canton, Sing-tchéou, Hok-Siéou (Tchang-Chéou-Fou), Hing-po et Hing-Syéou. Sin-la-Mong accepta la première partie de la proposition; quant à la seconde, il déclara qu'il devait en référer à l'empereur lui-même, mais qu'il espérait une solution favorable. Nobel fit part de cette réponse à sa Compagnie, qui résolut de brusquer les événements. Bort reçut l'ordre de mettre à la voile le 29 juin 1662 avec douze bâtiments de guerre, et attaqua avec succès les pirates dans plusieurs de leurs repaires. Il remonta ensuite le Tchang jusqu'à Hok-Syéou, et envoya prévenir le gouverneur de Fo-Kien de son arrivée et de ses opérations. Ce mandarin l'invita à venir le trouver en personne. Bort ne crut pas convenable de quitter sa flotte; il chargea son vice-amiral, Jan van Kampen, d'accompagner Nobel et de traiter pour le mieux. Ils s'embarquèrent le 18 septembre avec une suite nombreuse sur deux riches jonques, que le gouverneur mit à leur disposition, reçurent partout de grands honneurs, et le 4 octobre eurent une entrevue avec le gouverneur, qui les accueillit d'abord fort bien; mais ce haut fonctionnaire ayant appris le lendemain que Bort s'était éloigné de Hok-Siéou sans l'avertir, il en témoigna un vif mécontentement, prit prétexte de ce manque d'égards pour rompre les conférences, et dès le 8 il congédia les deux envoyés, avec des présents, il est vrai, mais sans réponse positive. Nobel demeura à Hok-Siéou, pour y surveiller les intérêts de ses compatriotes; il y fut arrêté, le 6 janvier 1663. Bort et Kampen, qui combattaient durant ce temps les insurgés avec des succès variés, se plaignirent vivement de cet attentat au droit des gens, et menacèrent d'employer la force pour obtenir la liberté de leur représentant; mais la mauvaise saison les empêcha d'agir immédiatement, et ils durent regagner Batavia. Ils se présentèrent de nouveau devant Hok-Siéou, le 26 juillet suivant, avec des forces imposantes. Au même instant le

successeur de Coxinga leur fit offrir de joindre leurs armes aux siennes pour chasser les Mandchoux, leur promettant la restitution de Formose et des conditions de commerce magnifiques. Le gouverneur de Fo-Kien, craignant cette alliance, se hâta de renouer des relations avec les Hollandais et de relâcher Nobel, dont, au surplus, la captivité avait été fort douce. Il s'embarqua le 1er mars 1664, et descendit à Batavia le 21. Il avait pris part aux attaques inutiles de Lou-Loy et de Formose, à la prise de l'île d'Émoui et à la défaite de la flotte des pirates; mais ces opérations n'étaient profitables que pour les Mandchoux, qui laissaient aux Néerlandais tout le poids de la guerre. Les membres du conseil de la Compagnie, dégoûtés de la duplicité de la cour de Péking, avaient résolu de cesser toute démarche pour l'amener à de meilleurs sentiments; mais Nobel les fit changer d'avis. Malgré le peu de succès de la mission de Nieuhoff (*voy.* ce nom), une nouvelle ambassade extraordinaire fut décidée. Cette fois elle devait chercher à tout prix à obtenir une audience de l'empereur lui-même : il s'appelait Khang-hi, et n'avait que seize ans. Pieter van Hoorn, conseiller intime et trésorier général de la Compagnie, fut choisi pour remplir cette importante mission. Nobel, qui avait été nommé directeur des relations commerciales avec la Chine, lui fut adjoint comme premier conseiller. Un nombreux personnel les accompagnait avec de riches présents. Le grand conseil n'avait rien négligé pour donner à son ambassade un caractère solennel, propre à la faire dignement accueillir; néanmoins à peine arrivés à Hok-Siéou (5 août 1665), les Hollandais eurent à subir plusieurs avanies, et ce ne fut qu'à force de cadeaux qu'ils purent obtenir de continuer leur route (22 octobre). Ils rencontrèrent tant de malveillance et de difficultés sur leur passage que ce fut seulement le 20 juin 1669 qu'ils entrèrent dans Péking. Consentant à se soumettre au kéou-téou et à toutes les cérémonies ridicules et humiliantes en usage à la cour du Céleste-Empire, ils furent reçus par Khang-hi dès le lendemain de leur arrivée. L'empereur accepta leurs présents, leur en fit d'autres et les invita à plusieurs fêtes données dans son palais; mais quant à la demande de libre commerce, ils ne furent pas plus heureux que Nieuhoff et durent se retirer, le 5 août, emportant seulement une lettre pour le gouverneur général de la Compagnie, lettre qui contenait des conditions si dérisoires, si inacceptables, qu'elle était plus outrageante qu'un refus. La diplomatie chinoise avait encore une fois triomphé de l'insistance européenne. Les Hollandais accusèrent avec quelque vraisemblance les missionnaires jésuites du peu de succès de leurs démarches. Quoi qu'il en soit, les ambassadeurs eurent à subir de nouveaux affronts durant leur retour. Ils n'arrivèrent à Hok-Siéou que le 2 novembre, s'y embarquèrent le 28, relâchèrent à Poulo-Timon, près Malacca, le 14 décembre, et débarquèrent enfin à Batavia, après un voyage de quatre ans et demi. La fin de la carrière de Nobel est restée inconnue. La relation de ses ambassades a été recueillie par Arnold Montanus et publiée par Olfert Dapper, sous ce titre : *Gedenkwaerdig Bedrif der Nederlandsche Maetschappye op de Kuste en in het Keiserryk van Taising of Sina* (Expédition mémorable des Néerlandais sur l'empire et dans l'empire de Taising ou de Chine), suivie de *Beschryving van het Keiserryk van Taising of Sina* (Description de l'empire de Taising ou de Chine); Amsterdam, 1670, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage contient des détails très-intéressants; il eut du succès et fut traduit en allemand, puis en anglais par Ogilly, sous le titre suivant, plus approprié au sujet : *Atlas Sinensis*, ou *Relation de deux ambassades de la Compagnie des Indes orientales au vice-roi Sin-la-Mong et au général Tay-Sing-Lipo-Vi et à Kan-chi, empereur de la Chine et de la Tartarie orientale, avec le récit des secours que les Hollandais donnèrent aux Tartares contre Coxinga et la flotte chinoise, et une description géographique plus exacte qu'on n'en a jamais vue, de l'empire chinois en général et de chacune de ses principales provinces*; Londres, 1671, in-fol., fig. Des extraits des *Ambassades* de Nobel, van Tampen et van Hoorn ont été publiés dans plusieurs recueils français et étrangers. L'amiral Balthasar Bort a aussi écrit sur le même sujet dans son *Voyage naer de Kuste van China en Formosa, by een gestelt en berymt door Matthias Cramer*; Amsterdam, 1670. A. DE L.

Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes orientales (Rouen, 1725, 10 vol. in-12, avec cartes, plans et fig.), t. IX, *Formose négligée*, p. 327-328. — Prevost, *Histoire des voyages*, t. V. — Du Boys, *Vies des gouverneurs hollandais*. — Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*. — Pauthier, *la Chine*, dans l'*Univers pittoresque*.

NOBLE DE LA LAUZIÈRE (*Jean-François*), littérateur français, né le 24 août 1718, à Marseille, où il est mort, le 16 décembre 1806. Après avoir achevé ses études à Paris, il obtint une sous-lieutenance dans les gardes françaises (1740), et prit part aux campagnes de Flandre; ayant perdu un œil à Fontenoy, il quitta le service (1746). Il fut élu en 1763 premier consul d'Arles, et revint en 1788 se fixer à Marseille. On a de lui : *Mémoire sur cette question : Quels sont les moyens de détruire les obstacles qui s'opposent à la navigation de l'embouchure du Rhône?* inséré en 1780 dans le recueil de l'acad. de Marseille; — *Abrégé chronologique de l'histoire d'Arles, jusqu'à la mort de Louis XIV*; Marseille, 1807, in-4° pl. P.

Quérard, *France littér.*

NOBLE (*Mark*), biographe anglais, mort le 26 mai 1827, à Barming (Kent). Il fut recteur de Barming, bénéfice que Georges III lui avait

accordé en 1784. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons ceux qui ont un intérêt historique, tels que : *Memoirs of the protectorate house of Cromwell;* Birmingham, 1784, 2 vol. in-8°; 2° édit., Londres, 1787; — *Memoirs of the illustrious house of Medici, with genealogical tables;* Londres, 1797, in-8°; — *The Lives of the english regicides;* ibid., 1798, 2 vol. in-8°; — *History of the college of arms;* ibid., 1805, in-4°; — la continuation de la *Biographical history of England* de Granger; 1806, 3 vol. in-8°. Il était membre des sociétés des Antiquaires de Londres et d'Édimbourg, et il a travaillé pendant longtemps à l'*Archæologia*. K.

Gentleman's Magazine, 1827.

NOBLE (Le). *Voy.* Le Noble.

NOBLETZ (Le). *Voy.* Le Nobletz.

NOBLEVILLE (de). *Voy.* Arnault.

NOBLOT (*Charles*), géographe français, né le 17 mai 1668, au village d'Aisy (Bourgogne). On ne connaît rien de sa vie; on sait seulement, par une note de Lenglet-Dufresnoy, qu'il travaillait à Paris et qu'il y demeurait encore en 1742. Nous citerons de lui : *Géographie universelle, historique et chronologique, ancienne et moderne;* Paris, 1725, 5 vol. in-12, avec cartes : «L'ouvrage est sagement et sensément écrit, dit Lenglet-Dufresnoy; il contient même des remarques assez curieuses. » Il y a de nombreux renseignements sur la géographie ecclésiastique, d'après l'abbé Commanville; une seconde édition, corrigée, était sous presse en 1742; la mort de l'auteur en arrêta la publication; — *Les Tablettes chronologiques de Marcel, réduites en ordre alphabétique et continuées jusqu'à nos jours;* Paris, 1729, in-12; — *Tableau du monde ancien et moderne en trois parties;* Paris, 1730, in-12; la troisième renferme, sous le titre de *Remarques curieuses*, une foule de notes compilées par ordre alphabétique sur toutes sortes de sujets; — *Bibliothèque des poëtes latins et français;* Paris, 1731, in-12 : compilation ennuyeuse, interrompue au milieu de la lettre E; — *L'Origine et les progrès des arts et des sciences;* Paris, 1740, in-12; il en attribue l'honneur, non aux Égyptiens, mais aux Hébreux. P.

Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier la géographie*, I, 246. — Quérard, *France littér.*

NOCETI (*Giovanni-Bernardino*), littérateur italien, né le 22 juin 1625, à Messine. Il descendait de l'ancienne famille florentine des comtes Noceti. Reçu docteur en droit à Rome (1653), il fut quelque temps vicaire général de son oncle, l'évêque de Teano, puis archidiacre de Messine (1670). Innocent XII lui donna le titre de prélat domestique. On a de lui : *Rime;* Naples, 1670, in-4°; — *In honorem sancti Philippi Nerii rhythmus;* Rome, 1703, in-fol. et in-4° : ce poëme, imprimé avec un grand luxe typographique, a été publié de nouveau à Palerme (1705, in-fol.) et trad. en vers italiens (Rome, 1706); — *Dogmi di amore e di dolore, meditazione poetica;* Palerme, 1707, in-4°. Il a laissé en manuscrit des poésies latines et italiennes, des sermons, *Astronomicæ observationes*, etc.

Un autre Sicilien, Noceti (*Gherardo*), s'est distingué vers la fin du quinzième siècle par la connaissance des plantes et la composition des médicaments. Pascal et Boccone ont cité avec éloge son *Expositio super libro simplicium medicinarum* (Naples, 1511, in-4°). P.

Mongitore, *Bibl. sicula*, I. — Pascal, *Bibl. medica*, 115.

NOCETI (*Carlo*), littérateur italien, né vers 1695, à Pontremoli, mort en 1759, à Rome. Admis chez les Jésuites, il enseigna la théologie au collége Romain, et devint en 1756 coadjuteur du P. Turano dans les fonctions de pénitencier de Saint-Pierre et d'examinateur des évêques. Il cultiva avec succès la poésie latine et entretint des relations avec plusieurs savants et littérateurs de son temps. On a de lui : *Eclogæ*, impr. avec celles de Rapin; Rome, 1741, in-8°; — *De Iride et Aurora boreali carmina;* Rome, 1747, in-4° : cette édition, donnée par Boscovich, a été reproduite sans les notes dans les *Poemata didascalica* du P. Oudin; Roucher, dans ses *Mois*, a imité le second de ces poëmes; — *Veritas vindicata;* Rome et Lucques, 1753, 2 vol.; c'est une critique de la *Theologia christiana* du P. Concina, moine dominicain, qui avait déclaré la guerre au probabilisme et au relâchement des doctrines des Jésuites; — des *poésies* latines et italiennes dans un recueil de l'académie des Arcades. P.

Budik, *Hist. des poëtes latins depuis la Renaissance*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

NOCEY ou **NOCÉ** (*Claude* de), seigneur de Fontenay, né en 1627, mort le 4 mars 1714, à Paris. Il était d'une bonne famille de Normandie. Son éducation avait été fort négligée. « Il est vrai, dit-il, que dans la suite j'ai passé une partie de ma vie dans la cour, où j'ai trouvé des gouverneurs qui ont aidé à m'instruire : ce sont les moqueurs qui, sans aucune bonne intention, m'ont donné quelque connaissance de ce qui rendait les hommes ridicules. » Il servit quelque temps à l'armée de Flandre et fut mis en qualité de sous-gouverneur auprès du duc de Chartres, depuis duc d'Orléans et régent de France. On a de lui : *Lettres sur l'éducation des princes;* Édimbourg (Paris), 1746, in-12.

Son fils, maître de la garde-robe du régent et l'un des favoris de ce prince, mourut à soixante-quinze ans, en 1739. C'était un homme de beaucoup d'esprit, plein de feu et d'imagination, très-enclin à la raillerie. Il avait plu au duc d'Orléans, dit Saint-Simon, « par la haine de toute contrainte, par sa philosophie tout épicurienne, par une brusquerie qui, quand elle n'allait pas à la brutalité, ce qui arrivait assez souvent, était quelquefois plaisante sous le

masque de franchise et de liberté ; d'ailleurs un assez honnête mondain. » Après avoir été intimement lié avec le cardinal Dubois, il lui inspira de l'ombrage, et fut exilé en 1722, à Blois ; l'année suivante le régent le rappela et lui donna, en dédommagement de cette passagère disgrâce, cinquante mille livres d'argent et cinq mille écus de pension. M. de Nocé épousa Mme de La Mésangère, fille de la célèbre marquise de La Sablière. P. L.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Saint-Simon, *Mémoires.* — Duc de Luynes, *Mémoires.*

NOCRET (*Jean*), peintre et graveur français, né à Nancy, en 1612, mort à Paris, le 12 novembre 1672. Il fut élève de son compatriote Jean Leclerc (1), et passa plusieurs années en Italie. Les lettres de Poussin nous le montrent en 1643 et 1644 occupé à faire des copies pour M. de Chantelou. Poussin, toujours mécontent de la négligence et des prétentions des jeunes artistes qu'il faisait travailler, écrivait à propos de ces copies, 4 août 1643 : « Ce qui est extrêmement fâcheux, c'est qu'il (Nocret) s'est mis en tête de ne pas finir les portraits qu'il a commencés, n'alléguant pas d'autre excuse sinon qu'il a trouvé à gagner davantage qu'en les faisant à moins de 60 et 70 écus. Quant à moi, je demeure muet quand je vois des gens de ce calibre prétendre à de si grandes récompenses pour ce qu'ils sont. » — Revenu en France, Nocret s'y fit rapidement une réputation, surtout comme peintre de portrait. Le 21 janvier 1645 il est mis en possession d'un logement au Louvre. Le 10 décembre 1649 il est nommé peintre et valet de chambre du roi. » Il obtint encore trois brevets de M. le duc d'Orléans, l'un de peintre, l'autre de valet de chambre et le troisième de contrôleur de la maison de feu madame Henriette d'Angleterre (2). En 1657 il accompagna en Portugal l'ambassadeur de France M. de Comminges, et y fit les portraits du roi Alphonse VI, de l'infant don Pedro et de l'infante Catherine.

A son retour, il fut chargé d'importants travaux de décoration pour les palais de Saint-Cloud et des Tuileries. L'Académie le reçut au nombre de ses membres le 3 mars 1663, et le désigna la même année pour faire partie de la députation de treize de ses membres chargés de solliciter du parlement l'enregistrement des statuts et lettres patentes de 1663, qui mirent fin aux querelles de l'Académie et des maîtres jurés (1). Elle le nomma professeur le 28 juin 1664 et adjoint à recteur le 3 septembre 1667. Guillet de Saint-Georges nous a conservé l'analyse de l'un des cinq discours académiques faits par Nocret en sa qualité de professeur de l'Académie. « Il a été, dit-il, le premier des professeurs qui dans son mois d'exercice ait laissé un dessin au crayon pour servir à l'instruction des étudiants. » — Félibien vante le savoir et la rare sagacité de Nocret sur toutes les parties de son art.

M. Robert Dumesnil a signalé une estampe signée *J. Nocret inv. et fecit* qui, jusqu'à lui, avait échappé aux recherches des chalcographes. Dom Bernardin Pierron a consacré quelques vers à Nocret dans son *Templum Metense sacrum*, 142, 143. Enfin, de Marolles le cite en ces termes dans *le Livre des peintres et graveurs :*

Jean Nocret ne peut être avec Faultre et Grandhomme,
Sans être distingué comme un peintre excellent ;
Il fait paraître en tout un certain air galant,
Qui veut que dans Paris partout on le renomme.

Le musée de Versailles possède de J. Nocret un tableau représentant *la Famille de Louis XIV*, qui était anciennement placé au palais de Saint-Cloud.

NOCRET (*N*.....), peintre de portrait, fils du précédent, né à Paris, en 1657, mort dans la même ville, le 8 décembre 1719, fut reçu à l'Académie, le 31 mars 1674, sur la présentation d'un portrait de son père. Il fut premier valet de chambre de Monsieur, duc d'Orléans. Les *Archives de l'Art français*, en reproduisant le billet de logement au Louvre, qu'il obtint le 27 juin 1658, le nomment *Jacques* ; la *Liste chronologique des membres de l'Académie*, publiée également dans les *Archives de l'Art français*, lui donne les noms de *Charles-Jean*. Nagler enfin, t. IX, 250, l'appelle *Charles*. Tels sont les seuls renseignements que nous ayons sur cet artiste H. H—n.

Mémoires inédits sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger.* — Robert Dumesnil, *Le Peintre-graveur franç.* — Nagler, *Künstler-Lex.*

NODAL (*Gonzalo* et *Bartolomé Garcia* DE), navigateurs espagnols, nés à Ponte-Vedra (Galice). Ils étaient frères et vivaient dans la première partie du dix-septième siècle. Lorsque Jacques Le Maire et Villem Cornelisz Schouten (*voy.* ces noms) eurent découvert, par 55° 36' lat. sud (24 janvier 1616), le canal qui sépare la Terre de Feu (*Tierra del Fuoco*) de celle des États (*Staten-island*) et qui porte le nom de *détroit de Le Maire*, les Espagnols virent avec une grande appréhension que les Hollandais (qui, malgré les difficultés sans nombre du détroit de

(1) Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*, 684-685, et d'après lui Bégin dans la *Biographie de la Moselle*, III, 362, 363, donnent Sébastien Le Clerc pour maître à Nocret, dont ils écrivent le nom Naucret. Leur affirmation est évidemment erronée. Sébastien Le Clerc, le père, né à Metz, vers 1637, reçu académicien le 16 août 1672, mourut le 28 octobre 1714. Il avait donc vingt-cinq ans de moins que Nocret (voir la *Liste chronologique des membres de l'Académie de peinture et de sculpture depuis son origine*, 1er *février* 1648, *jusqu'à sa suppression*, 8 août 1778, dans les *Archives de l'Art français*, I, 357).

(2) Guillet de Saint-Georges, *Mémoire historique des principaux ouvrages de M. Nocret le père*, dans les *Mém. inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Acad. royale de peinture et de sculpture.*

(1) *Dict. de l'Acad. des beaux-arts.*

Magellan, inquiétaient chaque jour davantage leur commerce dans la mer du Sud,) allaient pouvoir, en moins de vingt-quatre heures, passer d'un Océan dans l'autre. Ils résolurent d'examiner s'il ne serait pas possible de fermer ce nouveau passage au moyen de forteresses construites sur les deux rives. Philippe III fit équiper à cet effet deux caravelles, la *Nuestra-Señora-de-Atocha* et la *Nuestra-Señora-del-Buen-Suceso*, de quatre-vingts tonneaux chacune et portant quarante hommes et quatre canons, avec des vivres pour dix mois. Les frères Nodal, marins habiles de Galice, en reçurent le commandement. Dans leurs équipages étaient plusieurs navigateurs hollandais expérimentés, entre autres Jan van Moore qui avait servi sous Schouten; Diego Ramirez de Arellano les accompagnait comme premier pilote et cosmographe. L'expédition mit à la voile de Lisbonne, le 27 septembre 1618; elle séjourna à Rio-de-Janeiro du 15 novembre au 6 décembre, et longea ensuite la côte orientale de l'Amérique du sud. Garcia de Nodal reconnut le premier, par des sondes réitérées, l'élévation progressive et régulière du fond de l'océan Atlantique austral, entre les 35° et 44° de lat. sud, à partir de quarante lieues en mer jusqu'à la côte. A cette distance il ne trouvait encore que quatre-vingt-quinze brasses. Le 6 janvier 1619 il découvrit près du port Désiré une île qu'il nomma de *Los Reyes* (1). Continuant sa route, il faillit se perdre sur un dangereux banc de rochers à fleur d'eau, *los baxos de Estevan*, qui s'étend à cinq lieues de la côte entre 48° 39' et 48° 50. Le 19 janvier les Nodal arrivèrent près du détroit de San-Sebastian, et le 22 au détroit de Le Maire, qu'ils nommèrent *San-Vicente* parce qu'ils y étaient entrés le jour de la fête de ce saint (2). Ils relâchèrent dans une baie qui reçut le nom de *bahia del Buen Suceso*, et s'y procurèrent de l'eau, du bois et du poisson en abondance. Après avoir déterminé la lat. du cap Horn (par 56° 9' sud), dont ils changèrent le nom en celui de *San-Ildefonso*, ils découvrirent le 10 février, par 56° 40' sud-ouest de ce cap, un groupe de petites îles rocailleuses, auxquelles ils donnèrent le nom de leur pilote en chef *Diego-Ramirez*. « La découverte de ces îles, dit le capitaine Burney, est l'événement le plus remarquable du voyage des Nodal, attendu qu'elles furent, durant un siècle et demi, la terre la plus méridionale connue qui fût marquée sur les cartes (3). »

Les navigateurs espagnols suivirent la côte occidentale de la Terre de Feu, et entrèrent le 25 février dans le détroit de Magellan, d'où ils débouquèrent le 13 mars, ayant fait ainsi le tour de la Terre de Feu. Leurs relations avec les naturels qui habitaient les rivages des deux détroits furent des plus amicales. Ils firent alors voile pour l'Europe, et atterrirent le 9 juillet 1619 à San-Lucar, sans avoir perdu un seul homme durant une traversée de neuf mois douze jours accomplie sous des climats bien différents, ce qui fait l'éloge de l'intelligence et de l'humanité des deux capitaines galiciens. Ce voyage acheva la découverte de l'Amérique du Sud. Le projet qui avait été conçu d'ouvrir par cette route, au détriment des autres nations, un commerce direct entre l'Espagne et les Philippines fut abandonné, sur l'opposition des administrateurs du commerce de Panama, qui représentèrent la voie de l'isthme de Darien comme plus sûre et plus commode. Les frères Nodal ont publié un récit de leur voyage : *Relacion del viage que hizieron los capitanes Bart. Garcia de Nodal y Gonzalo de Nodal, hermanos, naturales de Ponte-Vedra, al descubrimiento del estrecho nuevo;* Madrid, 1621, in-4°, avec carte. C'est un véritable journal de bord. On y trouve, à côté de bonnes remarques sur les vents, les courants, les fonds, les marées, etc., beaucoup d'erreurs dans les estimes, qui la plupart ne sont données qu'approximativement. On doit croire que les frères Nodal ne possédaient que des instruments imparfaits. Il a paru en 1632 à Amsterdam une contrefaçon fort incorrecte de leur ouvrage; elle est vraisemblablement de Jan van Moore, qui s'y donne le principal rôle, et n'y nomme même pas ses chefs. En voici le singulier titre d'après De Brosses : *Relation des deux caravelles que le roi d'Espagne envoya de Lisbonne, l'an* 1618, *au mois d'octobre, sous la conduite du capitaine don Jean Moore, pour visiter et découvrir le passage de Le Maire, devers le sud, lesquelles retournèrent en Séville au mois d'août* 1619, *et firent* (sic) *le rapport au roi de tout ce qui leur était advenu :* Beaucoup de faits contenus dans cette relation tiennent du merveilleux plutôt que de la vérité.

A. DE LACAZE.

Jan Laët, *Novus orbis*, etc. (Leyde, 1633, in-fol.), lib. VIII, cap. XII. — Herrera, *Novus orbis*, p. 75. — Francisco de Seixas y Lovera, *Descripcion geografica y derrotero de la region austral magallanica* (Madrid, 1690, tit XVII), *del Passage del Mayre*. — De Brosses, *Histoire des navigations aux terres australes* (1756, 2 vol in-4°), chap. *Magellanie*. — Fréd. Lacroix, *Patagonie, Terre de Feu et Iles Malouines*, dans *L'Univers pitt.*, p. 36.

NODIER (*Charles*), littérateur français, né à Besançon, le 29 avril 1783 (1), mort à Paris, le

(1) Ile *des Rois*, à cause du jour de sa découverte. Elle a été débaptisée par les Anglais qui l'appellent *Penguin's-island*.

(2) La postérité lui restitua le nom de son découvreur *Le Maire*; celui de *Saint-Vincent* n'a été conservé que pour désigner l'un des caps septentrionaux situés sur la côte ouest de la Terre de Feu.

(3) Suivant l'*Atlas espagnol royal*, publié en 1798, l'île du milieu, la plus grande, est située par 56° 28' lat. sud, et par 1° 19 longitude ouest du cap Horn. Selon les observations plus récentes du cap. Colnett, elle serait par 56° 30° sud et à vingt-deux lieues ouest du cap.

(1) Il y a incertitude sur la date de la naissance de Charles Nodier. Suivant M. Sainte-Beuve, qui tenait son renseignement de Nodier lui-même, dont la mémoire était peu précise, il naquit à Besançon, le 29 avril 1780, et cette date a été acceptée par M. Mérimée. M. Weiss, son ami d'enfance, le fait naître en 1781. Nous avons adopté, mais

27 janvier 1844. Son père, avocat distingué, ancien professeur à l'Oratoire, fut longtemps son seul professeur. L'éducation de l'enfant fut assez libre. Les auteurs français du seizième siècle furent, dit-on, l'objet de ses premières prédilections, et l'on prétend qu'à huit ans il lisait Montaigne. Les vieux livres et les éditions rares devaient être un de ses goûts les plus décidés. En 1790 son père fut nommé maire constitutionnel de Besançon, et l'année suivante président du tribunal criminel : « fonctions terribles, dit M. Mérimée, qu'il accepta sans les connaître, et qu'il n'eut pas le courage d'abdiquer quand il les eût comprises ». — « Associé à toutes les pensées de son père, ajoute le même écrivain, vivant au milieu d'un cercle d'hommes instruits, que charmaient son intelligence et sa vivacité, traité par eux comme un égal, Charles Nodier admettait toutes les théories nouvelles avec la candeur de son âge. A douze ans il haïssait la tyrannie comme un Caton d'Utique; il discourait sur les droits du peuple comme l'un des Gracques. C'était ainsi qu'on lui faisait repasser son histoire romaine. Malgré son âge, par une exception singulière, il fut élu, en 1792, membre d'une des plus fougueuses sociétés populaires, celle des Amis de la Constitution, qui venait de s'établir dans sa ville natale. J'ai retrouvé son discours de réception, qui fut imprimé alors, et ce n'est pas sans surprise que je l'ai lu... Ma surprise ne fut pas à voir un enfant de douze ans donner des conseils à la nation, au roi, à Dieu même. Mais, ce qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans une œuvre semblable, c'est un style travaillé, de l'art dans le choix et l'agencement des mots, une entente de la période, enfin une manière d'écrire où déjà se devine l'auteur original. » Pour cette époque de la vie de Charles Nodier, nous avons dans ses *Souvenirs* une source abondante mais fort trouble. L'auteur nous raconte qu'au mois d'octobre son père l'envoya à Strasbourg pour y recevoir des leçons de grec d'Euloge Schneider, plus connu comme terroriste que comme helléniste, et qui était alors accusateur public près le tribunal criminel du Bas-Rhin. Schneider le reçut très-bien, mais il fut arrêté peu après, et l'enfant partagea même son sort. Remis en liberte par l'ordre de Saint-Just et de Le Bas, il se rendit auprès de Pichegru, qui le prit aussitôt pour secrétaire, pour confident et pour aide de camp (ou plutôt secrétaire). Qu'y a-t-il de vrai dans ces réminiscences, et dans bien d'autres qu'il est inutile de rapporter? Nous l'ignorons et probablement Nodier ne le savait pas bien lui-même. Tout se confondait dans son esprit; tout devenait romain. « Je ne sais, dit M. Mérimée, si toutes les fictions de l'homme de lettres furent volontaires, si, en s'abandonnant à son imagination, il ne crut pas quelquefois consulter sa mémoire. Tels que ces preneurs d'opium de l'Asie, moins sensibles aux impressions extérieures qu'aux hallucinations du breuvage enivrant, il s'était accoutumé, dans la solitude, à vivre parmi les créations de sa fantaisie comme au milieu des réalités. Souvent ses brillantes rêveries se confondirent à son insu avec les souvenirs moins attachants des scènes du monde qu'il avait traversées. Poëte, il ne pouvait comprendre le travail ingrat du chroniqueur. » Cette excuse des innombrables erreurs reprochées à Charles Nodier est un peu trop indulgente, et même, en l'acceptant, il est certain que les *Souvenirs* de l'auteur ne peuvent servir en rien à sa biographie. Il paraît que vers 1796 il passa quelques mois à la campagne avec un vieux gentilhomme nommé M. de Chantrans, ancien officier du génie, homme d'esprit et de savoir. Il s'occupa d'histoire naturelle et surtout d'entomologie; il lut aussi quelques volumes de Shakespeare, et l'on assure que cette lecture eut sur lui une influence durable. Nodier, avec son imagination vive, légère, recevait très-vite les impressions et les oubliait non moins vite. Son savoir assez étendu ne forma jamais dans son esprit un ensemble organisé et fécond, et resta à l'état de notions éparses ou de mélange confus et mobile. Au sortir de l'école centrale de Besançon, où il avait eu Droz pour professeur, Nodier fut nommé bibliothécaire adjoint de la bibliothèque de cette ville. Deux ou trois ans plus tard, il perdit sa place, et se rendit à Paris. Là il publia des ouvrages très-divers : c'étaient, d'abord *Les Proscrits* et *Le Peintre de Saltzbourg*, imitations du *Werther* de Gœthe, très-faibles comme invention, très-factices comme expression de sentiment, mais qui contiennent de jolies pages descriptives; puis, une *Bibliothèque entomologique*, qui, dit-on, fut remarquée comme un modèle de méthode. Vers le même temps il écrivit dans *Le Citoyen français*, journal bientôt supprimé, à raison d'une sorte d'opposition, tenant à quelques restes d'opinion républicaine. Le jeune écrivain, usant avec l'ardeur de son âge des nombreuses distractions que Paris lui offrait, se trouva lié avec quelques jeunes gens républicains ou royalistes que réunissait une haine commune contre le premier consul. Comme plusieurs d'entre eux il composa des vers contre Napoléon. Une pièce de lui, intitulée *la Napoléone*, circula manuscrite et anonyme, et obtint un grand succès dans les sociétés où l'on n'aimait pas le gouvernement. Cette *Napoléone*, mélange incohérent de royalisme et de républicanisme, contient des vers assez énergiques, comme les suivants, par exemple :

> Qu'une foule pusillanime
> Brûle aux pieds des tyrans son encens odieux,
> Exempt de la faveur du crime,
> Je marche sans contrainte et ne crains que les dieux.
>
> On ne me verra point mendier l'esclavage
> Et payer d'un coupable hommage
> Une infâme célébrité.
> Quand le peuple gémit sous sa chaîne nouvelle,
> Je m'indigne d'un maître, et mon âme fidèle
> Respire encor la liberté.

en la regardant encore comme douteuse, une troisième date, donnée par M. Quérard.

La *Napoléone* se termine par ces vers :

> Avant que tes égaux deviennent tes esclaves;
> Il faut, Napoléon, que l'élite des braves
> Monte à l'echafaud de Sidney.

La pièce s'imprima, et le libraire Dabin, qui la mit en vente avec d'autres écrits du même genre, fut arrêté. Nodier se hâta de se nommer, pour détourner de dessus la tête du libraire compromis les rigueurs du pouvoir. Heureusement Fouché, ancien oratorien comme le père de Nodier, ne traita pas en conspirateur sérieux un jeune imprudent; il se borna à une réprimande, et le fit partir immédiatement pour Besançon. Il paraît qu'il ne fut pas même arrêté, et que tout ce qu'il a raconté de sa captivité en 1803 est un roman. De retour à Besançon, et nullement corrigé, Nodier se lia avec des jeunes gens qui avaient les opinions de ses amis de Paris. La police surveillait ces sociétés peu dangereuses, et de temps en temps arrêtait comme avertissement un des jeunes gens suspects. Un soir Nodier apprit l'arrestation d'un de ses amis, et se croyant menacé lui-même, il s'enfuit dans les montagnes. Là il passa plusieurs mois, herborisant, ramassant des insectes, trouvant facilement l'hospitalité qu'il payait en récits amusants et en leçons d'histoire naturelle, et rédigeant, au milieu de toutes ces courses, un *Dictionnaire des onomatopées*. Cette vie errante et la manie de se croire proscrit finirent par attirer l'attention de l'autorité. La police saisit ses papiers et les remit au préfet du Doubs, Jean de Bry. Le préfet n'y trouva que des vers, des chapitres de roman, des observations d'entomologie et de grammaire. Il se hâta de faire prévenir le conspirateur qu'il n'avait rien à craindre, lui fournit même les moyens de revenir à Besançon, et lui permit d'aller ouvrir un cours de littérature à Dôle. Peu après son arrivée dans cette ville, il se maria. Sous l'empire on le voit à Amiens secrétaire du chevalier Croft, philologue anglais, très-occupé de travaux sur les classiques français, puis vers 1811 à Laybach, en Illyrie, bibliothécaire, directeur du *Télégraphe illyrien*, qui se publiait en quatre langues, le français, l'italien, l'allemand et le slave. Un peu avant son départ pour l'Illyrie, il publia ses *Questions de littérature légale*, petit traité fort agréable et assez solide, où il examine les cas où l'imitation d'un auteur est permise et ceux où elle doit être flétrie comme un plagiat. L'évacuation des provinces illyriennes par les Français ramena Nodier à Paris. Il reprit aussitôt ses travaux littéraires, et suppléa un moment au feuilleton du *Journal de l'Empire* Geoffroy mourant. A la chute de Napoléon, l'auteur de *La Napoléone* se trouva très-royaliste, non sans quelques réminiscences républicaines. Il donna dans les *Débats* et *La Quotidienne* des articles violents, et les fit valoir, non moins que ses prétendues persécutions sous l'empire, comme des titres à la faveur du nouveau gouvernement. Il publia dans le même but une *Histoire des sociétés secrètes*, amalgame confus de beaucoup de fictions et d'un peu de vérité. L'auteur raconte que pendant toute la durée de l'empire une société dite des *Philadelphes*, composée de jacobins et de chouans, de royalistes et de républicains, et dirigée par le colonel Oudet, prépara le retour des Bourbons. Le colonel Oudet, personnage mystérieux, disparut mystérieusement en 1809, assassiné probablement par l'ordre de Napoléon. Malet, héritier des projets et des fonctions d'Oudet, périt en 1812. Quant aux autres chefs vivants des Philadelphes, l'auteur ne les nomme pas, de peur de les compromettre. Voilà ce que Nodier racontait d'un ton sérieux en 1815, lorsque des milliers de contemporains pouvaient attester le mensonge de ses récits. Ses services royalistes n'étaient pas très-réels, et la Restauration mit peu d'empressement à le récompenser. A cette époque il multiplia ses publications, qui, malgré leur nombre et leur succès, ne lui fournissaient que des ressources insuffisantes; car il avait des goûts coûteux et fort peu d'ordre. Enfin, en décembre 1823, il fut placé avec le titre de bibliothécaire, à la direction de la bibliothèque de Monsieur (bibliothèque de l'Arsenal). Sa vie dès lors, sans devenir tout à fait rangée, s'ordonna un peu. Son salon à l'Arsenal devint le rendez-vous des jeunes écrivains qui tentaient cette révolution littéraire que l'on appelait le *romantisme*. Nodier fut pour eux le patron le plus aimable et le conseiller le plus indulgent. L'excellent souvenir que les écrivains les plus distingués de cette école, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Alfred de Musset, ont gardé de leur spirituel hôte de l'Arsenal, est pour celui-ci un des titres les plus durables auprès de la postérité. Nodier, avec son talent flexible et superficiel, excellait à donner une forme agréable aux tentatives hardies et étranges des romantiques. Lui-même, vieil admirateur de Shakspeare et de Gœthe, pouvait passer pour un des précurseurs de cette école. Les œuvres qu'il écrivit dans cette période littéraire de la restauration et des premières années du gouvernement de Juillet, *Trilby*, *Smarra*, *Mademoiselle de Marsan*, *La Fée aux miettes*, *Inès de las Sierras*, sont les produits d'une imagination peu vigoureuse, incapable d'aboutir à des créations réelles, mais vive, délicate, saisissant avec une facilité merveilleuse les couleurs et les nuances. Son style excellent tient du dix-huitième siècle pour la clarté, du dix-neuvième pour la couleur. Sa plume habile, donnant de l'intérêt et du charme aux sujets les plus arides, à des discussions de linguistique et de bibliographie, à des catalogues de libraire, dissimulait les lacunes et le peu de solidité de son savoir. Aucun savant assurément n'adopta son système sur la formation du langage, qu'il attribue à l'imitation des bruits naturels, réduisant ainsi tous les mots à des onomatopées; mais la spirituelle finesse avec laquelle il développa ses théories leur concilia les suf-

frages d'amateurs distingués. Du reste, si Nodier fut un philologue peu profond et trop paradoxal, il faut reconnaître qu'il mêla à ses paradoxes beaucoup d'aperçus ingénieux, exprimés avec une élégance dont les grammairiens ont eu rarement le secret. De même en bibliographie, s'il n'est pas un guide bien sûr, il est un guide très-attrayant. Aucun bibliophile n'a contribué autant que lui à répandre parmi les gens du monde le goût libéral des vieux et beaux livres. Un homme si bien doué du côté de l'esprit, et qui apportait dans ses rapports littéraires une cordialité si facile, devait avoir de nombreux amis sous tous les régimes. Le gouvernement de Juillet conserva à Nodier la place qu'il avait reçue de la restauration, et y ajouta en 1843 la croix d'officier de la Légion d'honneur. On oubliait sa ferveur royaliste de 1815, qu'il oubliait lui-même; car dans ses *Souvenirs* et son *Banquet des Girondins*, productions intéressantes mais équivoques, qui sont plutôt de l'histoire falsifiée que du roman, il revint avec hésitation et incohérence au républicanisme de sa jeunesse. En 1833 il fut reçu membre de l'Académie française. Bien qu'il n'eût jamais obtenu de ces grands et durables succès qui placent et maintiennent un écrivain au premier rang, il s'était fait, par la qualité quelquefois exquise et par la variété de ses livres, une position élevée que tout le monde respectait. Il était aimé de ses confrères. On n'ignorait pas ses défauts; mais on les excusait. Aussi sa mort produisit-elle une vive impression. Les journaux d'opinions les plus contraires furent d'accord pour le louer; M. Étienne prononça sur sa tombe, au nom de l'Académie, des paroles de regret et d'admiration. Le conseil municipal de la Seine donna gratuitement à perpétuité le terrain de sa sépulture. La ville de Besançon lui vota une statue. L'Académie de cette ville mit son éloge au concours. Enfin Nodier eut l'heureuse fortune d'avoir pour successeur à l'Académie française M. Mérimée, dont le discours de réception est une biographie aussi indulgente que spirituelle. Ce discours se termine par ces mots. « Si l'on se rappelle à quel degré Nodier possédait la connaissance grammaticale de notre langue, ses origines et ses transformations, on déplore amèrement qu'il n'ait pas laissé après lui quelqu'un de ces grands ouvrages dans lesquels la science du passé devient la règle du présent et le guide de l'avenir. Il ne suffit pas, a dit La Rochefoucauld, d'avoir de grandes qualités, il faut en avoir l'économie. Cette économie a manqué peut-être à Nodier : esclave du caprice, pressé souvent par la nécessité, il travaillait au jour le jour, cédant sans cesse aux sollicitations des libraires, qui osaient tout demander à un homme dont la bonté ne savait rien refuser... Modeste jusqu'à l'humilité, sa seule faute fut de ne pas employer tous les dons précieux qu'il avait reçus en partage. La postérité, dont il ne s'est point assez occupé, conservera sa mémoire; la faveur qui de nos jours accueillit ses ouvrages ne les abandonnera pas : le moyen d'être sévère pour celui qu'on ne peut lire sans l'aimer! » — Sans admettre tout à fait cette bienveillante appréciation, sans croire que la postérité s'occupera beaucoup de ses ouvrages, nous pensons que son nom vivra, et que son aimable et intéressante figure gardera une place distincte et élevée dans l'histoire de la littérature française du dix-neuvième siècle.

Les ouvrages de Charles Nodier sont : *Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes, et sur l'organe de l'ouïe dans ces mêmes animaux*; Besançon, 1798, in-4°; — *Pensées de Shakespeare, extraites de ses ouvrages*; Besançon, 1801, in-8°; — *Bibliographie entomologique, ou catalogue raisonné des ouvrages relatifs à l'entomologie et aux insectes, avec des notes critiques et l'exposition des méthodes*; Paris, 1801, in-8°; — *Le dernier Chapitre de mon roman*; Paris, 1803, in-12, petit roman licencieux dans le genre de *Faublas*; — *Le Peintre de Saltzbourg; journal des émotions d'un cœur souffrant, suivi des Méditations du cloître*; Paris, 1803, in-12; — *Les Essais d'un jeune barde*; Paris, 1804, in-12; — *Les Tristes, ou mélanges tirés des tablettes d'un suicidé*; Paris, 1806, in-8°; — *Stella, ou les proscrits*, suivie de la *Lettre d'un solitaire des Vosges*, *de la Filleule du seigneur*, *de la Vision et de Fanchette*; Paris, 1808, in-12; — *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises, adopté par la Commission d'Instruction publique pour les bibliothèques des lycées*; Paris, 1808, in-8°; — *Archéologie, ou système universel et raisonné des langues. Prolégomènes*; Paris, 1810, in-8° : prospectus d'un ouvrage qui n'a jamais été fait; — *Questions de littérature légale : du plagiat; de la Supposition d'auteur; des Supercheries qui ont rapport aux livres*; Paris, 1812, in-8°; seconde édition, augmentée; 1828, in-8°; — *Dictionnaire de la langue écrite*; Paris, 1813, in-8° : c'est encore un prospectus d'un ouvrage qui n'existe pas; — *Histoire des sociétés secrètes de l'armée*; Paris, 1815, in-8°; — *Jean Sbogar*; Paris, 1818, in-8°; — *Thérèse Aubert*; Paris, 1819, in-12; — *Adèle*; 1820, in-12; — *Lord Ruthwen, ou les vampires*; 1820, 2 vol. in-12; — *Le Vampire, mélodrame en trois actes et en prose*; 1820, in-8°; — *Bertram, ou le château de Saint-Aldobrand*, tragédie en cinq actes de Maturin, traduite librement en prose; 1821; — *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*; 1821, in-12; — *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*; Paris, 1820 et années suivantes, gr. in-fol., avec J. Taylor et A. de Cailleux; — *Smarra, ou les démons de la nuit, songes romantiques*; 1821, in-12; — *Trilby, ou le lutin d'Argail*; Paris, 1822, in-12; — *Essai critique sur le*

gaz hydrogène et les divers modes d'éclairages artificiels; 1823, in-8° : avec M. Amédée Pichot; — *Dictionnaire universel de la langue française;* Paris, 1823, 2 vol. in-8°, avec M. Verger. Quérard prétend que ce *Dictionnaire* est l'ouvrage de M. Verger et que Nodier n'a fourni qu'une préface; — *Bibliothèque sacrée grecque-latine, comprenant le tableau chronologique, biographique et bibliographique des auteurs inspirés et des auteurs ecclésiastiques, depuis Moïse jusqu'à saint Thomas d'Aquin, ouvrage rédigé d'après Mauro Boni et Gamba*; Paris, 1826, in-8° : compilation faite avec peu de soin, et où l'on a relevé de singulières erreurs, une entre autres sur le *Convivium Virginum* de saint Methodius, que Nodier prend pour un ouvrage en vers; — — *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque, ou variétés littéraires et philosophiques*; Paris, 1829, in-8°; — *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*; Paris, 1830, in-8°; — *Souvenirs, Épisodes et Portraits, pour servir à l'histoire de la révolution et de l'empire*; 1831, 2 vol. in-8°; — *La Fée aux miettes, roman imaginaire;* 1832, in-12; — *Mademoiselle de Marsan;* 1832, in-8°; — *Souvenirs de jeunesse;* 1832, in-8°; — *Le dernier Banquet des Girondins, étude historique*, suivie de *Recherches sur l'éloquence révolutionnaire*; 1833, in-8°; — *Inès de las Sierras*; Paris, 1837, in-8°; — *Les quatre Talismans, conte raisonnable*; suivi de *La Légende de sœur Béatrix*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *La Neuvaine de la Chandeleur* et *Lydie*, nouvelles; 1839, in-8°; — *Description raisonnée d'une jolie collection de livres* (*Nouveaux Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*); 1843, in-8°; — *Trésor des fèves et Fleur des pois*; *Le Génie Bonhomme; Histoire du chien de Brisquet*; Paris, 1844, in-8°; — *Journal de l'expédition des Portes de Fer*, rédigé par Charles Nodier sur les notes du duc d'Orléans; 1844, in-8°; — *Franciscus Columna*, nouvelle posthume; 1844, in-12. Pour compléter la bibliographie de Nodier, il faudrait énumérer plusieurs publications auxquelles il n'a fourni que son nom, plusieurs éditions et une foule d'articles de journaux et de revues; mais ces travaux sont plus nombreux qu'importants. On en trouvera l'indication dans *La France littéraire* de Quérard et dans *La Littérature française contemporaine*, de MM. Louandre et Bourquelot. Une partie de ses ouvrages a été recueillie sous le titre peu exact d'*Œuvres complètes;* Paris, 1832-1834, 12 vol. in-12. Ses *Souvenirs* et un choix de ses romans ont été réimprimés. L. J.

Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. II. — Loménie, *Galerie des Contemporains illustres*, t. VII. — F. Wey, *Notice* en tête de la *Description raisonnée*. — J. Janin, *Notice* en tête de *Franciscus Columna*. — Gratet-Duplessis, *Notice bibliographique;* 1844, in-8°. — Mérimée, *Discours de réception à l'Académie française*, dans le *Recueil de l'Acad.*, 1840-1849. — Étienne, *Réponse à M. Mérimée*, dans le même *Recueil*.

NODOT (*François*), littérateur français, mort dans les premières années du dix-huitième siècle. Attaché à l'administration militaire, il occupa l'emploi de commissaire des vivres pendant les guerres du Piémont. Voilà à quoi se bornent les renseignements sur sa vie. Il a publié : *Le Munitionnaire des armées de France, qui enseigne à fournir les vivres aux troupes avec toute l'économie possible;* Paris, 1697, in-8° ; — *Histoire de Mélusine, chef de la maison de Lusignan, et de ses fils, tirée des chroniques du Poitou;* Paris, 1698, in-12; — *Histoire de Geoffroi, surnommé à la Grand'Dent, sixième fils de Mélusine;* Paris, 1700, in-12 : c'est une suite du précédent livre. L'histoire de Mélusine a été écrite au quinzième siècle par Jehan d'Arras; Nodot en a maladroitement retouché le style, et a su rendre par ses additions la fable moins attachante que celle du naïf chroniqueur ; — *La Rivale travestie, ou aventures arrivées au camp de Compiègne;* Paris, 1699, in-12, — *Relation de la cour de Rome, où l'on voit le vrai caractère de cette cour, ce qui concerne le pape, ce que c'est que le conclave*, etc.; Paris, 1701, in-12; — *Nouveaux Mémoires, ou observations faites sur les monuments de l'ancienne et de la nouvelle Rome, avec les descriptions des cartes et des figures*; Paris, 1706, 2 vol. in-12. Nodot, qui avait fait de bonnes études et qui avait quelque connaissance de la philologie, débuta dans le monde savant par la publication de fragments inédits qui complétaient le *Satiricon* de Pétrone; il les imprima dans une édition latine qu'il donna de ce poëte (Paris, 1693, in-8° ; Rotterdam, 1693, in-12). Ces fragments ou plutôt ces suppléments étaient extraits d'un manuscrit qu'un officier français au service de l'Autriche avait, dit-on, trouvé en 1688 à Belgrade. Il s'éleva à ce sujet entre les savants une controverse très-vive : tandis que Charpentier déclarait les fragments authentiques, Leibniz, Cramer, Bentley, Perizonius et d'autres critiques n'y virent qu'un tissu de gallicismes et d'expressions barbares. Nodot, dont la bonne foi dans cette circonstance n'a pu être bien établie, répondit à ses nombreux adversaires dans un écrit intitulé *Contre-critique de Pétrone* (Paris, 1700, in-12). Dès 1694 il avait publié une traduction entière, sinon élégante, de Pétrone, avec le texte latin (Paris, 2 vol. in-12, et Cologne, 2 vol. in-8°), traduction qui a été plusieurs fois réimpr. à Paris (1698, 1709, 1713, 1799, 2 vol.) et à Amsterdam (1736, 1756, 2 vol.); les premières édit. ne portent pas le nom de l'auteur, ou plutôt elles le dissimulent sous cette devise placée sur le frontispice : *Nodi solvuntur a Nodo* (*voy.* PÉTRONE). P. L.

Hist. litt. de la France, I. — Lenglet-Dufresnoy, *Bibl. des romans*.

NOÉ, ou plus exactement NOAH, fils de Lamech, patriarche de l'Écriture, qui fut seul sauvé avec sa famille pour repeupler la terre. Il avait trois fils, Sem, Cham et Japhet; après la sortie de l'arche, Dieu les bénit, et leur dit : « Croissez et multipliez, et remplissez la terre ! » Noé, qui était laboureur, planta la vigne; mais le jus du raisin enivra le patriarche, qui, étendu au milieu de sa tente, ne songea plus à couvrir sa nudité. Cham, l'ayant vu en cet état, ne rougit pas d'en rendre témoins ses frères; mais ceux-ci, plus respectueux, jetèrent un manteau sur leur père, en s'approchant de lui à reculons, sans le regarder. Le patriarche, ayant appris après son réveil ce qui s'était passé, bénit Sem et Japhet, et maudit Canaan, le fils de Cham, en le vouant à la servitude. Noé vécut, après le déluge trois cent cinquante ans, dit la Bible; et toute sa carrière fut ainsi de neuf cent cinquante ans. Sa postérité se répandit sur la terre : les Sémites dominèrent en Asie, les descendants de Japhet vinrent s'établir en Europe; plusieurs peuplades issues de Cham furent, après des guerres sanglantes, chassées par les Sémites et forcées de se réfugier en Afrique, ce qui a fait prendre les nègres pour la progéniture du fils maudit de Noé. Mais cette terrible malédiction ne se trouve évidemment dans l'Écriture que pour constater le droit que les Israélites sémites, sous la conduite de Moyse, prétendaient avoir sur la terre de Canaan. L'unité d'origine des races humaines, qui résulte du récit biblique, ne s'accorde pas facilement avec les recherches physiologiques. La croyance au déluge universel se retrouve, il est vrai, dans les traditions des peuples païens; mais il est bien difficile d'accorder les dates et les faits; la science se refuse en outre à toute explication d'un pareil phénomène, et peut-être le récit biblique repose-t-il sur la tradition relative à un cataclysme partiel grossi par l'imagination, et tel qu'on en trouve mentionnés plusieurs dans l'histoire primitive. L. L—T.

Genèse, VI. — Winer, *Bibl. Real-Lexikon*.

NOÉ ou **NOYERS** (*Hugues* DE), conseiller de Charles VII, roi de France, né au quatorzième siècle, mort vers 1448. Il tirait son nom de la terre de Noé, en Languedoc, près de Muret (1). Hugues de Noyers, vers 1411, fut nommé gouverneur de Charles, comte de Ponthieu, qui depuis monta sur le trône, sous le nom de Charles VII. Attaché dès lors au parti de ce prince, il devint premier écuyer du corps et maître de l'écurie du dauphin. Pendant la régence de Charles, il fut continué dans cet emploi, qui comptait parmi les grandes charges de la couronne. Hugues assista comme témoin à l'entrevue de Montereau (10 septembre 1419), mais il ne prit point de part active à l'assassinat de Jean-Sans-Peur. Il expia cette honnête abstention par la perte de son office, qui fut dévolu à Pierre Frotier, l'un des meurtriers. Peu après, le régent lui donna en Languedoc deux emplois lucratifs l'un, civil, visiteur général des gabelles adjoint au lieutenant général des finances; et l'autre, militaire, celui de capitaine châtelain de Roquemaure. Hugues de Noé, non content de ces deux charges, y réunit encore divers émoluments, tirés des finances languedociennes. Il ne tarda point à revenir à la cour, sans perdre pour cela ses différentes places, qu'il exerçait par délégués. Il continua jusqu'au terme de sa vie d'assister le roi son élève de ses conseils et de son influence. V. V.

(1) Canton de Carbonne, arrond. de Muret (Haute-Garonne). Il ne faut pas confondre cette famille avec les seigneurs de Noyers et de Vendeuvre en Champagne.

Vallet de Viriville, *Chronique de Jean Raoulet*, à la suite de Jean Chartier, *Hist. de Charles VII* (Biblioth. Janet), 1859, in-16, t. III, p. 143 et suiv.

NOÉ (*Louis-Pantaléon*, comte DE), pair de France, né en 1731, mort le 26 février 1816, à Paris, appartient à la même famille que le précédent. Il suivit la carrière des armes, et parvint au grade de maréchal de camp; il prit sa retraite à l'époque de la révolution. En 1815 Louis XVIII l'éleva à la dignité de pair de France.

Son fils, *Louis-Pantaléon-Jude-Amédée*, né le 28 octobre 1777, au château de l'Isle de Noé (Gers), émigra en 1791, et entra au service britannique de l'Inde. Il entra en 1816 à la chambre des pairs par droit d'hérédité et y siégea jusqu'à la chute de la dynastie d'Orléans. Il fut gentilhomme de la chambre (1821) et grand-officier de la Légion d'honneur (1845). Il mourut le 6 février 1858, à Paris. On a de lui des *Mémoires relatifs à l'expédition partie du Bengale en* 1800 *pour aller combattre en Égypte l'armée d'Orient*; Paris, 1826, in-8°, avec grav. et cartes.

Le fils aîné de ce dernier, *Guillaume*, est colonel de cavalerie; un autre fils, *Amédée*, s'est fait la réputation d'un spirituel dessinateur, sous le pseudonyme de *Cham* (*voy.* ce nom). P.

Biographie nouvelle des Contemporains (1820).

NOÉ (*Marc-Antoine* DE), prélat français, né en avril 1724, au château de La Gremenaudière, aujourd'hui commune de Sainte-Soulle (Charente-Inférieure), mort à Troyes, le 22 septembre 1802. Troisième fils de Marc-Roger de Noé, baron de L'Isle, sénéchal des quatre vallées d'Aure, et de Marie-Charlotte-Colbert de Saint-Mars, il fit ses études à Paris, sous le professeur Lebeau, et sa théologie en Sorbonne. Au sortir de sa licence, il devint successivement grand vicaire d'Albi, puis de Rouen, sous M. de La Rochefoucauld, tour à tour archevêque de ces diocèses, et en octobre 1756, abbé commendataire de Simorre, au diocèse d'Auch. Député en mai 1762 à l'assemblée générale du clergé de France, M de Noé fut appelé, le 5 janvier 1763, à l'évêché de Lescar et sacré le 12 juin suivant. Ce siége lui donnait la

présidence des états de Béarn et le titre de premier conseiller au parlement de Pau. Il en regardait les revenus, qui étaient de 27,000 livres, comme le patrimoine des malheureux ; on le vit en faire la distribution à des infortunés réduits aux extrémités de l'indigence par l'effet d'une terrible épizootie. Il ouvrit alors deux caisses, l'une à celui qui pouvait donner, l'autre à celui qui ne pouvait que prêter, versa 30,000 livres dans la première, et confia 15,000 livres à la seconde. Son exemple fut suivi, et des malheurs que toute la prudence humaine n'aurait pu détourner furent réparés. Député en 1789 aux états généraux par les états particuliers de Béarn, il protesta contre la réunion des trois ordres, se retira dans son diocèse dès qu'il crut que les instructions de ses commettants étaient compromises et ne fit point partie de l'Assemblée constituante. Bientôt le siége de Lescar fut supprimé, et un bénédictin, Barthélemi-Jean-Baptiste Sanadon, professeur de littérature au collége de Pau, fut sacré évêque des Basses-Pyrénées, où est placé Lescar, et l'évêché fut fixé à Oleron. M. de Noé, qui n'avait point quitté Lescar, protesta contre cette innovation, et, cédant à la violence, passa en Espagne. La guerre le contraignit de quitter Saint-Sébastien, où il avait trouvé un asile, et de se réfugier en Angleterre. En 1801, il donna sa démission pour faciliter l'exécution du concordat, et de retour en France fut nommé, le 9 avril 1802, à l'évêché de Troyes. Son esprit conciliateur avait su déjà faire cesser toutes les dissidences et rallier tous les cœurs dans ce diocèse, lorsque la mort l'enleva, cinq mois après. Le surlendemain de son décès, on apprit que Bonaparte l'avait désigné à Pie VII pour le cardinalat. L'éloge de M. de Noé fut proposé au concours par le musée de l'Yonne et la Société académique de l'Aube réunis, qui décernèrent le prix en 1804 à Luce de Lancival et l'accessit à M. Hombert. Ce prélat aimait les lettres et les avait cultivées avec succès : il savait l'hébreu et le grec, et avait étudié à fond les grands modèles de l'antiquité. C'était à eux qu'il devait cette élégance de style et cette pureté qui font le charme du peu d'ouvrages qu'il a laissés. On a de M. de Noé : *Discours* prononcé à Auch en 1781 pour la distribution des guidons du régiment du roi dragons, que M. de Viella, son neveu, commandait en l'absence de M. de La Fayette, qui faisait alors la guerre en Amérique. Ce discours, rempli de patriotisme, est le chef-d'œuvre de l'auteur ; — *Discours sur l'état futur de l'Église*; 1788, in-12. Il avait été composé pour être prononcé à l'assemblée générale du clergé de 1785; mais on sut qu'il contenait des idées singulières et qu'il y était question d'un *renouvellement de la défection de la gentilité*, d'un *nouveau règne de Jésus-Christ*. Cette doctrine, quoique revêtue de couleurs séduisantes, se rapprochait trop du millénarisme pour pouvoir être soufferte, et l'on invita M. de Noé à ne point prononcer ce discours, que son frère fit imprimer plus tard en le faisant suivre d'un *Recueil de passages* sur l'avénement intermédiaire de Jésus-Christ et de *Remarques* fournies par le P. Lambert, dominicain, défenseur ardent de ce système ; — *Traduction d'un discours de Périclès*, conservé par Thucydide et inséré dans la traduction d'Isocrate de l'abbé Auger; — divers *mandements*. On a réuni les *Œuvres* de M. de Noé; Londres, 1801, in-12, et M. Auguis en a donné une édition nouvelle et plus complète; Paris, 1818, in-8°. Cette dernière édition contient notamment un *Éloge d'Évagoras*, par Isocrate ; un *Extrait de l'Éloge des guerriers morts dans la guerre du Péloponèse*, et est précédée d'une *Notice historique sur M. de Noé*. On regrette de n'y point trouver *l'Oraison funèbre de don Philippe, infant d'Espagne, duc de Parme*, prononcée à Paris en 1766, un *Panégyrique de sainte Thérèse*, prêché à Toulouse, et un *Sermon sur l'aumône*. M. de Noé fut un des quatre évêques qui en 1765 refusèrent leur adhésion aux actes de l'assemblée du clergé, au sujet de la bulle *Unigenitus;* mais on ne voit de sa part aucune démarche en faveur du jansénisme. H. Fisquet.

Luce de Lancival, *Éloge de M. de Noé* ; Paris, 1805, in-8°. — Auguis, *Notice histor.*, en tête de ses œuvres. — *France pontificale.*

NOÉ (*Jean* de la). *Voy.* Ménard.

NŒHDEN (*Georges-Henri*), érudit anglais, né le 23 janvier 1770, à Gœttingue, mort le 13 mars 1826, à Londres. Fils d'un médecin de Gœttingue, il fit ses études à l'université de cette ville, et s'y appliqua surtout aux littératures anciennes, sous la direction du savant Heyne, qu'il aida dans son édition d'Homère. En 1791 il devint précepteur dans une famille anglaise, qu'il suivit à Londres. En 1793 il entra au collége d'Eton pour y surveiller l'éducation des fils de sir W. Milner, et fit avec l'un d'eux un voyage en Allemagne et en Prusse. Il continua de demeurer dans cette famille jusqu'en 1811, époque où il obtint au concours une des places de bibliothécaire du British Museum. Peu de temps après il fut appelé à Weimar pour y donner des soins aux enfants du prince héréditaire (1818). Nœhden présida en 1823 la Société asiatique de Londres; il était depuis 1796 docteur en philosophie et en droit. Il a laissé quelques écrits estimés, tels que : *Asiæ Herodoteæ difficiliora;* Gœttingue, 1792, in-4° ; — *De Porphyrii scholiis in Homerum;* Gœttingue, 1797, in-4° ; — *Schiller's* Fiesco *and* Don Carlos; Londres, 1797; — *German and English grammar;* Londres, 1800, in-8° : le meilleur travail de ce genre que l'on connaisse; il a eu six ou sept éditions; — *German and English dictionary;* ibid., 1814, 2 vol. in-12 ; — *Gœthe's Observations on the last supper of Leonardo da Vinci, with a prefatory essay and notes;*

ibid., 1821, in-8°; — *Essay on the Northwick coins*; ibid., 4 livr.; la mort interrompit la publication de cet ouvrage, qui valut à l'auteur la direction du département des médailles au British Museum. Il a laissé en manuscrit une traduction partielle de l'*Histoire des beaux-arts* de Winckelmann et une *Introduction to numismatology*. K.

Neue Nekrolog der Deutschen, 1826. — *Annual biography*. — *Zeitgenossen*, n° 17.

NOËL, abbé de Saint-Nicolas d'Angers, mort en 1096. Successeur de l'abbé Aimon, Noël paraît l'avoir remplacé en 1080. C'est durant son gouvernement que le pape Urbain II vint à Angers, et consacra l'église de Saint-Nicolas. Cependant l'abbé Noël touchait alors au terme de sa vie : il mourut en effet quelques jours après avoir reçu la glorieuse visite du souverain pontife. C'est ce que nous apprennent les titres de l'abbaye, et quelques méchants vers de Baudry de Bourgueil. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* attribuent à Juhel d'Artins, abbé de La Coûture, au Mans, une *Histoire des miracles de saint Nicolas*, évêque de Myre, dont un fragment considérable se trouve dans le num. 498 des manuscrits de Saint-Germain. Cette attribution est erronée, et l'ouvrage doit être restitué à l'abbé Noël. Quelques extraits du manuscrit de Saint-Germain, publiés dans le *Gallia christiana*, le démontrent clairement. B. H.

Hist. litt. de la France, t. VIII. — *Gallia christ.*, t. XIV, col. 478, 670.

NOËL (*Étienne*), physicien français, né en 1581, en Lorraine, mort vers 1660, à La Flèche. Il entra jeune chez les Jésuites, professa avec distinction à La Flèche, et fut recteur de divers colléges de la Société, celui de Clermont entre autres (aujourd'hui Louis-le-Grand). Quoique péripatéticien, il n'était pas fort éloigné des sentiments de Descartes, avec lequel il ne cessa d'entretenir d'amicales relations. C'est ce qu'on voit par divers mémoires qu'il a composés sur les rapports de la physique nouvelle avec l'ancienne, sur la comparaison de la pesanteur de l'air avec la pesanteur du vif argent, sur le plein de la nature contre l'opinion du vide, etc. En 1646 il fit parvenir à Descartes, par l'intermédiaire du P. Mersenne, ses deux derniers traités, *Aphorismi physici* et *Sol flamma*. P. L.

Calmet, *Bibliothèque lorraine*. — Baillet, *Vie de Descartes*.

NOËL (*François*), jésuite missionnaire belge, né en 1651, à Helstrud, village du Hainaut, mort en 1729. Entré en 1670 au noviciat à Tournay, il fut en 1684 envoyé en Chine, où il passa une grande partie de sa vie. Il se rendit deux fois à Rome, pour y traiter au sujet des *Ceremonies chinoises*. Il passa ses dernières années à Lille. On a de lui : *Observationes mathematicæ et physicæ in India et China factæ ab anno 1684 usque ad annum 1708*; Prague, 1710, in-4°. Cet intéressant recueil contient des observations sur les éclipses du soleil, de la lune et des satellites de Jupiter, les latitudes et longitudes de beaucoup de lieux de la Chine, les ascensions et déclinaisons des étoiles australes, des détails curieux sur l'astronomie des Chinois, entre autres la liste des dénominations qu'ils donnent aux étoiles; elle a été reproduite et présentée comme nouvelle par de Guignes dans le t. X des *Mémoires des savants étrangers* (voy. *Journal des savants*, juillet 1821); l'ouvrage du P. Noël renferme encore un résumé de la métrologie chinoise; — *Sinensis imperii classici VI, nimirum adultorum schola immutabile medium, Liber sententiarum, Mencius, Filialis observantia et parvulorum schola e sinico in latinum traducti*; Prague, 1711, in-4°; Pluquet a publié une version française de cette traduction; Paris, 1784-1786, 7 vol. in-18, mais sans les notes de Noël. Ce dernier s'est attaché à rendre avec la plus grande exactitude le sens de ces livres consacrés, que tous les lettrés chinois doivent savoir par cœur; dans ce but il a beaucoup trop délayé le texte original, qui est extrêmement concis; il y a intercalé très-souvent les remarques et explications des commentateurs; il a ainsi substitué aux sentences brèves et aphoristiques des moralistes chinois des phrases longues et souvent diffuses; — *Philosophia sinica, cognitionem primi entis, ceremonias circa defunctos et ethicam juxta sinarum mentem complectens*; Prague, 1711, in-4°; l'auteur a eu le tort de présenter les doctrines chinoises comme se rapprochant singulièrement des principes du christianisme; — *Opuscula poetica*; Francfort, 1717, in-8°; comprenant : *Vita Jesu Christi*; *Epistolæ Marianæ* (souvent réimprimées); *Vita S. Ignatii de Loyola*, et *Tragœdiæ*; — *Theologiæ P. Francisci Suarez summa*; Cologne, 1732, in-fol.; à cet abrégé des vingt-trois volumes de Suarez, Noël a joint un résumé du traité de Lessius *De justitia et jure*, et de celui de Sanchez *De matrimonio*; — *Memoriale circa veritatem facti, cui innititur decretum Alexandri VII, editum die 23 martii 1656*; ce tableau de l'état des missions en Chine, rédigé en commun avec le P. Castner, a été traduit en français dans les *Lettres édifiantes*; — *Observations astronomiques faites en Chine*, insérées dans les *Observations physiques et mathématiques envoyées des Indes et de la Chine à l'Académie des Sciences*; Paris, 1692, in-4°; — *Responsio ad libros nuper editos super controversias sinenses*; ce mémoire, écrit en collaboration avec le P. Castner, fut remis au pape en 1704; il se trouve en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris. O.

Goethals, *Lectures*, t. III, p. 231. — Baker, *Biblioth. des écrivains de la Compagnie de Jésus*.

NOËL (*Jean-Baptiste*), homme politique

français, né à Remiremont (1), le 24 juin 1727, guillotiné à Paris, le 18 frimaire an II (8 décembre 1793) (2). Il était jurisconsulte et officier principal du chapitre noble de chanoinesses de sa ville natale, lorsqu'en 1788 il fut député à l'assemblée provinciale de Lorraine. Nommé procureur-syndic de Remiremont en 1789, ses concitoyens le choisirent, en septembre 1792, pour représenter le département des Vosges à la Convention nationale. Lors du jugement de Louis XVI, il fut un des sept membres de cette assemblée qui se récusèrent. Noël, s'inspirant d'un sentiment d'impartialité dont on ne saurait trop faire l'éloge, « déclara que son fils venant d'être tué à l'armée, il ne pouvait juger l'homme que l'on regardait comme la cause de la guerre ». La conduite de Noël fut toujours celle d'un homme de bien, et dans une mission qu'il accomplit dans le centre de la France il fut assez heureux pour arracher à la proscription plusieurs membres de la municipalité de Tours accusés d'incivisme par Léonard Bourdon. Ami et partisan des girondins, il fut arrêté peu après leur chute. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, le 18 frimaire an II, il s'y vit condamner à mort « comme coupable de conspiration contre l'unité de la république ». Le même jour il monta à l'échafaud avec un grand courage. Sur la demande de Perrin (des Vosges), ses biens confisqués furent rendus à sa famille (22 germinal an III, 14 avril 1795). H. L—R.

Biographie moderne (Paris, 1806). — *Petite Biographie conventionnelle* (Paris, 1815). — *Le Moniteur univ.*, an II (1793), n°s 277, 82; an III, n° 205.

NOEL (*Nicolas*), médecin français, né le 27 mai 1746, à Reims, où il est mort, le 11 mai 1832. Il étudia la médecine à Paris, et il venait de recevoir ses premiers grades lorsqu'à la fin de 1776 il partit pour l'Amérique septentrionale avec les Français qui allaient se ranger sous les drapeaux de Washington. Nommé par le Congrès chirurgien major de l'armée, il servit en la même qualité à bord du vaisseau de guerre *Boston*, et dirigea ensuite le service des hôpitaux de terre et de mer qui furent établis à Philadelphie. Aussitôt que la paix eut été signée, il retourna en France (1784), et devint chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu de Reims (1785). La révolution, qu'il accueillit avec plaisir, lui rendit cette vie active pour laquelle il semblait être né. D'abord attaché à l'armée du nord (1792), il entra, en 1793, au conseil de santé des armées, et fut chargé de visiter comme inspecteur général les hôpitaux militaires de la Belgique, de la Bretagne et de la Vendée. En 1795 il reprit l'exercice de ses anciennes fonctions, à Reims, et y fonda à ses frais une école de médecine gratuite, qui subsista jusqu'en 1808, et un jardin botanique. En 1831 il reçut la croix de la Légion d'honneur. Noël n'avait été reçu docteur en médecine qu'en 1805, à l'âge de soixante ans environ. On a de lui : *Traité historique et pratique de l'inoculation*; Reims, 1789, in-8°; — *Analyse de la médecine et Parallèle de cette prétendue science avec la chirurgie*; Reims, 1790, in-8°; — *Dissertation sur la nécessité de réunir les connaissances médicales et chirurgicales*; Paris, 1804, in-8°; — *Réfutation d'un mémoire sur l'hygiène publique de Reims*; Reims, 18.., in-8°; — *Noël à ses concitoyens*; ibid., 1826, in-8°; — *Observations et réflexions sur la réunion de la médecine à la chirurgie*; ibid., 1828, in-8°. P. L.

Henrion, *Annuaire nécrologique*.

NOEL (*François-Joseph-Michel*), littérateur français, né en 1755, à Saint-Germain-en-Laye, mort le 29 janvier 1841, à Paris. Il était fils d'un marchand fripier; grâce aux heureuses dispositions dont il était doué, il obtint, par la protection d'un personnage influent à la cour, une bourse gratuite au collége des Grassins, d'où il passa dans celui de Louis-le-Grand. Ses études furent excellentes, et il remporta plusieurs prix dans les concours de l'université. Dans l'embarras du choix d'une profession, il prit les ordres mineurs, et porta la soutane jusqu'à l'époque de la révolution. Après avoir été maître de quartier à Louis-le-Grand, où il avait eu Robespierre pour condisciple, il y fut chargé, très-jeune encore, de la chaire de sixième, et occupa ensuite celle de troisième, employant ses loisirs à des travaux littéraires, dont quelques-uns attirèrent l'attention de l'Académie française. Nous citerons de lui : l'*Éloge de Gresset* (Paris, 1786, in-8°); l'ode sur *la Mort du duc Léopold de Brunswick* (1787, in 8°), l'*Éloge de Louis XII* (1788, in-8°), et l'*Éloge du maréchal de Vauban* (1790, in-8°). Lorsque la révolution éclata, Noël en adopta les principes, et les défendit avec une certaine chaleur dans un journal du jour, intitulé *La Chronique*. Il cessa dès lors de porter le petit collet, se démit de sa chaire et obtint, au mois d'avril 1792, une place de premier commis au département des relations extérieures (1). Ses liaisons avec les principaux chefs du mouvement le lancèrent, un peu malgré lui peut-être, dans la carrière politique. Après avoir été, à la suite du

(1) Et non à *Aimeront*, comme écrit la *Biographie moderne* (Paris, 1806).

(2) C'est à tort que la *Biographie* Michaud et le *Dictionnaire historique* (édit. de 1822) indiquent son supplice au 8 octobre 1793. La *Galerie historique des Contemporains* (Mons, 1827) fait également erreur en donnant à la mort de J.-B. Noël la date du 18 décembre 1793.

(1) En 1791, après l'arrestation du roi à Varennes, l'Assemblée nationale, ayant décrété qu'elle ferait choix d'un gouverneur pour le dauphin, procéda à la formation d'une liste préparatoire de candidats. Elle y comprit quatre-vingt-neuf personnes, parmi lesquelles Noël figure avec Bernardin de Saint-Pierre, Bigot de Préameneu, Bougainville, Cerutti, Condorcet, Dacier, Ducis, Fleurieu, François (de Neufchâteau), Guyton-Morveau, Hérault de Séchelles, Lacépède, Lacretelle, Malesherbes, Mollien, Monge, Morel-Vindé, Necker, Pastoret, Quatremère de Quincy, Roucher, Saint-Martin, de Ségur, Servan, l'abbé Sicard, et de Vergennes. On sait qu'il ne fut pas donné de suite à la nomination.

10 Août, chargé d'une mission diplomatique à Londres, il se rendit à La Haye comme ministre plénipotentiaire, et y essuya, en février 1793, de si graves insultes qu'il fut obligé de revenir à Paris ainsi qu'un autre agent français, Thainville. Aussitôt traduit devant les administrateurs de police, il subit un interrogatoire minutieux; on examina ses papiers, et on finit par lui délivrer un certificat de civisme, constatant qu'il était « bon patriote, bon citoyen, et qu'il avait rempli exactement les fonctions qui lui avaient été déléguées ». Cette incarcération dura un mois à peine. Ce fut à Robespierre, son ancien condisciple, dont il avait, dit-on, eu le courage de blâmer les actes, qu'il dut sa mise en liberté, et peut-être faut-il attribuer à un excès de zèle patriotique la publication, faite dans la même année, de sa singulière *Lettre sur l'antiquité du bonnet rouge comme signe de liberté*.

Rentré en grâce auprès du comité de salut public, Noël partit le 11 mai 1793 pour Venise en qualité de ministre plénipotentiaire; il y resta jusqu'en janvier 1795, et remplacé par Lallemand, il fut nommé, le 22 février suivant, membre adjoint de la commission exécutive d'instruction publique. Il retourna à La Haye comme ministre (octobre 1795). A peine arrivé, il déclara l'intention formelle du Directoire de soutenir par tous les moyens possibles la république des Provinces-Unies, félicita les États-Généraux de s'être réunis en assemblée générale, et réclama l'expulsion des émigrés français du territoire batave. Ensuite il demanda deux millions de florins à la nouvelle république, dont la transformation d'État fédératif en État unitaire était en grande partie son ouvrage (octobre 1796), présenta une note à l'Assemblée nationale pour inviter le peuple à accepter la constitution (juillet 1797), dénonça à son gouvernement les actives et secrètes menées que Louis XVIII entretenait en France, et célébra par des réjouissances publiques la journée du 18 fructidor. Au mois de mai 1797, il avait épousé Mlle Bogaërt, fille d'un riche banquier de Rotterdam. Remplacé le 20 octobre 1797 par Charles de la Croix, il fut en 1798 chargé au ministère de l'intérieur de la division importante des prisons, hôpitaux, octrois et secours publics. La révolution du 18 brumaire ne fut point nuisible aux intérêts de Noël. D'abord appelé au Tribunat, il en sortit presque aussitôt pour accepter le poste de commissaire général de police à Lyon (5 mars 1800); il rétablit l'ordre et la sécurité dans cette ville au milieu des circonstances les plus difficiles, et mérita de la part du premier consul l'éloge d'avoir été celui des préfets de police qui eût déployé le plus d'activité dans un temps où elle était si nécessaire. Nommé préfet du Haut-Rhin (30 novembre 1801), il fut l'année suivante rendu à sa véritable carrière et désigné comme un des trois inspecteurs généraux de l'instruction publique (11 juillet 1802), titre qu'il échangea en 1808 contre celui d'inspecteur général de l'université. En cette qualité, en 1809 il entra au conseil qui existait alors, et qui fut supprimé en 1815. Depuis il fut maintenu dans l'exercice de ses fonctions d'inspecteur général par les gouvernements de la restauration et de Juillet. Quelques mois avant sa mort, il reçut, sur la proposition de M. Villemain, la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Il y a peu d'écrivains français qui, au milieu d'une vie agitée et dans l'exercice de fonctions importantes, aient composé, traduit, revu ou édité un aussi grand nombre d'ouvrages que Noël. Quelques-uns sont estimés; mais beaucoup d'autres ne sont que des compilations, fréquemment réimprimées il est vrai, parce que l'auteur avait, grâce à une haute position, toutes les facilités pour les faire mettre à l'usage des lycées et des colléges. En voici la liste : *Le nouveau Siècle de Louis XIV, avec des notes et des éclaircissements;* Paris, 1793, 4 vol. in-8° : c'est un choix curieux de chansons, d'épigrammes et de vers satiriques sur Louis XIV et sa cour; Noël et ses collaborateurs Cantwel, Soulès et Sautreau de Marsy annonçaient dans la préface le projet, resté sans exécution, de continuer ce recueil pendant le règne suivant; — *Éphémérides politiques, littéraires et religieuses, présentant pour chaque jour de l'année un tableau des événements remarquables qui datent de ce même jour dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays;* Paris, 1796-1797, 4 vol. in-8°; 2e et 3e édit., corrigées et augmentées (avec Planche), 1803-1812, 12 vol. in-8°; — *Priapeia veterum et recentiorum;* Paris, 1798, in-8° : recueil obscène, publié sans nom d'éditeur; — (avec Planche) *Dictionnaire de la Fable, ou mythologie grecque, latine, égyptienne*, etc.; Paris, 1801; 4e édit., 1823, 2 vol. in-8°; toutes les mythologies se trouvent rassemblées et comparées dans ce dictionnaire, qui à l'époque de son apparition était le plus complet des ouvrages de ce genre; — (avec de la Mare) *Almanach des prosateurs;* Paris, 1802-1809, 7 vol. pet. in-12; — (avec Delaplace) *Conciones poeticæ, ou discours choisis des poëtes latins anciens, avec des arguments latins, des analyses en français, la meilleure traduction ou imitation en vers d'un certain nombre de ces discours, et des modèles d'exercice de Rollin, La Rue, Binet*, etc.; Paris, 1803, 1819, in-12; recueil utile, qui fut adopté par l'université à l'usage des classes de seconde et de rhétorique; — (avec le même) *Leçons françaises de littérature et de morale;* Paris, 1804, 2 vol. in-8°; 27e édit., 1847, 2 vol. in-8°. C'est un choix, assez mal fait, en prose et en vers, des meilleurs morceaux de la langue française dans la littérature des deux derniers siècles, avec des préceptes de genres et des modèles d'exercices. Ce recueil, dont l'idée a été avec raison revendiquée en faveur de l'abbé de

Levizac, fut loué sans restriction par Dussault et d'autres critiques, et devint le plus populaire des ouvrages de Noël; pendant près d'un demi-siècle le succès en a été aussi grand dans le monde que dans les collèges. Noël s'empressa d'exploiter une veine aussi heureuse, et publia successivement sur le même plan et sous le même titre des *Leçons latines anciennes* (1808, 2 vol. in-8°; 4e édit., 1836), avec Delaplace; des *Leçons latines modernes* (1818, 1836, 2 vol. in-8°), avec le même; des *Leçons anglaises* (1818-1819, 2 vol. in-8°; 2e édit., 1833), avec Chapsal; des *Leçons italiennes* (1824-1825, 2 vol. in-8°), avec sa fille; des *Leçons grecques* (1825, 2 vol. in-8°), avec Delaplace; des *Leçons allemandes* (1827, 3 vol. in-8°), avec Stœber, et des *Leçons de philosophie morale* (1833, in-8°); — *Abrégé de la mythologie universelle, ou dictionnaire de la fable;* Paris, 1804, in-12; 3e édit., 1816; — *Dictionnaire historique des personnages de l'antiquité, des dieux, héros de la Fable, des villes, fleuves, montagnes*, etc.; Paris, 1806, 1824, in-8°; précédé d'un *Essai* sur les noms propres chez les peuples anciens et modernes; — *Dictionarium latino-gallicum;* Paris, 1807, in-8°; nouv. édit., 1834; composé sur le plan du *Lexicon* de Facciolati; — *Nouveau Dictionnaire français-latin;* Paris, 1808, 1834, in-8°; — *Gradus ad Parnassum, ou nouveau dictionnaire poétique latin-français;* Paris, 1810, 1826, 1843, in-8o. Ces trois dictionnaires, stéréotypés chez Le Normant, ont eu de nombreux tirages; depuis longtemps ils ont été dépassés par les travaux, plus exacts et plus complets, des auteurs modernes; — (avec Delaplace) *Manuel du rhétoricien, ou choix de discours de Bossuet, Fléchier, Massillon*, etc.; Paris, 1810, in-12; — (avec Chapsal) *Nouvelle grammaire française;* Paris, 1823, 2 vol. in-12; 46e édit., 1854 : cet ouvrage, dont la vogue n'est pas épuisée, a donné lieu à de nombreuses critiques, la plupart justifiées par les négligences et les erreurs dont il est rempli. Noël a compilé, avec le même auteur, un *Corrigé des exercices français sur l'orthographe* (1824, in-12; 45e édit., 1852), — un *Abrégé de la Grammaire française* (1826, in-12; 35e édit., 1854); — un *Nouveau dictionnaire de la langue française* (1826, in-8°; 14e édit., 1852); — des *Leçons d'analyse grammaticale* (1827, in-12; 25e édit., 1852); — des *Leçons d'analyse logique* (1827, in-12; 22e édit., 1854); — un *Nouveau traité des participes* (1829, in-12; 14e édit., 1854); — et un *Cours de mythologie* (1830, in-12; 13e édit., 1854). Ces divers ouvrages sont encore en usage dans les établissements d'instruction élémentaire; — (avec L.-J. Carpentier) *Philologie française, ou dictionnaire étymologique, critique, historique, anecdotique*, etc.; Paris, 1831, 1839, 2 vol. in-8o; — (avec le même) *Nouveau dictionnaire des origines, inventions et découvertes;* Paris, 1827, 2 vol. in-8°; une seconde édit., revue et augmentée de plus de 800 articles, en a été faite par Puissant fils (1833 et ann. suiv., 4 vol. in-8°); on en a publié en 1828 une contrefaçon en Belgique, avec un supplément; — (avec J.-B. Fellens) *Nouvelle grammaire latine;* Paris, 1835, 1842, in-12 : les mêmes collaborateurs ont donné pour complément à ce livre des *Exercices latins* (1842, in-12) et un *Cours de thèmes* (1842, in-12). On doit à Noël un certain nombre de traductions du latin et de l'anglais, qu'il a faites seul ou en société, notamment *Journal d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale* d'Anburey (1793, 2 vol. in-8o), avec des notes; — *Nouvelle géographie universelle* de Guthrie (1797, 3 vol. in-8° et atlas), et *Poésies de Catulle et de Gallus* (1803, 2 vol. in-8°). Il a aussi publié comme éditeur *Voyages et mémoires de Beniowski* (1791, 3 vol. in-8°); — *Facetiarum Poggii libellus* (1799, 2 vol. in-8°); — *Œuvres diverses de l'abbé de Radonvilliers* (1807, 3 vol. in-8°), dans lesquelles il a inséré deux traductions qui lui appartiennent, celle des trois premiers livres de l'*Énéide* et celle de Cornélius Népos; — *Télémaque* de Fénelon (1812, 4 vol. in-18); — *Œuvres de Boileau* (1824, in-12); etc. Il a aussi achevé la version de Tite-Live et de Tacite, laissée incomplète par la mort du traducteur Dureau de La Malle (1810-1824, 17 vol. in-8°, et 1827, 6 vol. in-8°), et il a revu les traductions faites par Binet des *Œuvres de Virgile* (1823) et *d'Horace* (1827). Enfin, cet infatigable écrivain a fourni des articles de littérature et de politique à la *Chronique de Paris*, au *Magasin encyclopédique* (1795 à 1806), à la *Nouvelle Bibliothèque des romans*, etc. Il a légué à son fils *Charles* NOEL de nombreux manuscrits, parmi lesquels se trouve une traduction de Dion Cassius. P. L.

Journal des Débats, 3 février 1841. — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*. — *Biog. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *France littéraire*.

NOËL DE LA MORINIÈRE (*Simon-Barthélemy-Joseph*), naturaliste et voyageur français, né le 16 juin 1765, à Dieppe, mort le 22 février 1822, à Drontheim (Norvège). La pêche fut la principale occupation de sa vie; dès sa plus tendre enfance il se livra avec une sorte de passion à la pratique de l'art dont il devait si doctement formuler la théorie. Il acquit aussi des connaissances assez grandes en statistique et en histoire; il cultiva même les lettres, et fut pendant quelques années le principal rédacteur du *Journal de Rouen*. Mais depuis la révolution il étudia la pêche, au double point de vue de l'histoire naturelle et de l'économie maritime, et ses consciencieux travaux, les plus exacts et les plus complets qu'on possède en France sur semblable matière, lui valurent les emplois d'inspecteur de la navigation et d'inspecteur général des pêches

maritimes. Après avoir exploré, pendant l'automne de 1818, le littoral de la France, il fut chargé d'entreprendre, aux frais de l'État, un voyage sur les côtes septentrionales de la Norvège dans le but d'observer les grandes pêcheries et d'étudier divers points d'histoire naturelle. Il s'embarqua au mois de décembre 1819, passa l'hiver en Écosse, visita en 1820 les îles Shetland, et quitta en 1821 Drontheim pour se rendre au cap Nord; au retour de cette excursion, qui dura six mois, il éprouva, à la suite d'une fièvre nerveuse des plus malignes, un affaiblissement général, qui le conduisit en peu de mois au tombeau. Il était membre des Académies de Pétersbourg, de Turin, de New-York, etc. On a de lui : *Prospectus de l'histoire naturelle du hareng et de sa pêche;* Rouen, 1789, in-4°; — *Premier Essai sur le département de la Seine-Inférieure, ouvrage topographique, historique et pittoresque; Second Essai*, etc.; Rouen, 1795-1797, 2 vol. in-8°; — *Histoire naturelle de l'éperlan de la Seine-Inférieure;* Rouen, 1795, in-8°; — *Examen comparatif du pouvoir des Parques scandinaves et grecques sur Odin et Jupiter;* 1799, in-8°; — *Tableau historique de la pêche de la baleine;* Paris, an VIII (1800), in-8°; — *Lettres sur les avantages qu'il y aurait à transporter et à naturaliser dans les eaux des rivières, des lacs et des étangs ceux des poissons qui ne se trouvent que dans les unes ou dans les autres;* Rouen, 1801, in-8°; — *Tableau statistique de la navigation de la Seine depuis la mer jusqu'à Rouen, contenant des vues sur le système de son embouchure ancienne et moderne;* Rouen, 1803, in-8°; — *Mémoire sur les différents bateaux et barques employés à la pêche du hareng par les nations européennes;* dans le *Recueil des savants étrangers* (t. I, 1806); — *Mémoire sur la motte de Pougard;* dans les *Mémoires de l'Acad. celtique* (t. IV, 1809); — *Histoire générale des pêches anciennes et modernes dans les mers et les fleuves des deux continents;* Paris, Impr. roy., 1815, t. I, 2 part. in-4°. Cet ouvrage forme le meilleur titre de la réputation de Noël. Il devait former 10 vol. et contenir des recherches sur les pêcheries depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, l'histoire des phoques, des morses, des lamentins, des cétacés, des poissons cartilagineux et osseux, avec les vues et réflexions de l'auteur sur l'état présent et futur des pêches. Le seul volume qui a paru renferme trois périodes qui embrassent un espace de plus de vingt siècles, sous les titres de *Pêche ancienne* (grecque et romaine), *Pêche du moyen âge* et *Pêche moderne*. Il a été traduit en russe par Oretskofski, aux frais de l'Académie des sciences de Pétersbourg. Ce que Noël y avance au sujet de l'art de saler et d'encaquer le hareng, dont il dispute la découverte au Flamand Beuckels pour l'attribuer à des marins français, donna lieu à une discussion assez vive entre lui et M. Ræpsaet, membre de l'Académie de Bruxelles. Il appuya son opinion de documents authentiques dans trois longs et savants articles imprimés dans les *Annales maritimes* (1816, 1817 et 1819). Les derniers écrits de Noël sont : *Observations sur la pêche du germon dans la mer occidentale de France*, dans les *Ann. marit.* de 1817; — *L'Amérique espagnole ou Lettres civiques à M. de Pradt;* Paris, 1817, in-8°; — *Voyage dans le nord de l'Europe*, dans les *Annales des voyages* (t. I, 1832). Il a fourni des articles à l'*Histoire naturelle des poissons* de Lacépède, au *Magasin encyclopédique* de Millin, des poésies légères au *Journal de Normandie*, etc. Un *Mémoire sur l'histoire ancienne de la Normandie*, qu'il avait envoyé à l'Académie de Rouen, obtint en 1823 une mention honorable. P. L.

Annales marit. et coloniales, 1823, n° IV, p. 373 388.

NOËL DES QUERSONNIÈRES (*François-Marie-Joseph*), poëte et littérateur français, né à Valenciennes (Nord), le 28 février 1753 (1), mort le 28 mars 1845. Son père était conseiller du roi. A sa sortie du collége de Douai, il fut nommé chef de bureau à la direction militaire de Brest. Plus tard il devint commissaire général aux approvisionnements militaires. Il s'expatria, et vint résider à Londres. La mort tragique du duc d'Enghien, qu'il connaissait depuis son enfance et auquel il conservait un vif attachement, lui inspira une élégie de plus de deux cents vers, qu'il publia en Angleterre, sous ce titre : *La Vision, poëme sur la mort de S. A. R. Monseigneur le duc d'Enghien;* 1809, in-8°; réimprimée à Paris, en 1819. Il revint en France, à l'époque de la seconde restauration. Ayant conservé jusqu'à la fin de sa longue carrière ses facultés intellectuelles, il continuait à cultiver la poésie. A l'âge de quatre-vingt-cinq ans, il adressa au duc d'Orléans des vers sur le mariage de ce prince. Il avait publié, en 1827 : *Coup-d'œil sur la philosophie éthique ou doctrine morale*, in-8°. G. DE F.

Notice histor. et biogr. sur M. Noël des Quersonnières, etc., par l'auteur du *Médecin de l'âge de retour*, 1844. — *Galerie des centenaires anciens et modernes*, par Lejoncourt, 1842, in-8°. — *Moniteur* du 3 avril 1845.

NOËL (*François-Jean-Baptiste*), archéologue français, né le 7 juillet 1783, à Nancy, où il mourut, le 28 mars 1856. D'abord notaire dans cette ville, puis avocat à la cour impériale, il s'occupa sans cesse de l'étude de l'histoire de sa province. Il était correspondant de la Société des antiquaires de France. Nous citerons de lui : *Des Domaines et de l'État constitutionnel de la Lorraine;* Nancy, 1830, in-8° : l'auteur a pour but de prouver que le domaine était aliénable en Lorraine et inaliénable dans le Barrois; — *Recherches historiques sur l'ori-*

(1) D'après les registres de la paroisse de Saint-Géry à Valenciennes, et non en 1728, comme on l'a dit et répété.

gine du notariat dans le ci-devant duché de Lorraine, et Réflexions sur les droits, les devoirs et les prérogatives des notaires actuels, etc.; Nancy, 1831, in-8°. Il fit paraître, sous le titre commun de *Mémoires pour servir à l'histoire de Lorraine*, une série d'ouvrages, numérotés de 1 à 6, ayant chacun un titre particulier, et publiés à Nancy, 1838-1845, 7 vol. in-8°. Il avait réuni de nombreux documents relatifs à l'histoire de Lorraine, vendus en détail depuis la mort du collecteur, et dont il donna la description sous ce titre : *Catalogue raisonné des collections lorraines* (*livres, manuscrits, tableaux, gravures*, etc.) *de M. Noël*, etc.; Nancy, 1850-1853, 3 vol. in-8° : le troisième volume a eu une seconde édition, Nancy, 1855, in-8°, qui, outre des dissertations historiques et des notes biographiques, contient une table des auteurs, des lieux et des faits, et la *Loi de Beaumont*, avec sa traduction en français. On assure que M. de Barante a utilisé dans son *Histoire des ducs de Bourgogne* une partie des documents rassemblés par Noël. La liste complète de ses écrits se trouve à la page 801 du tome II du *Catalogue*. E. Regnard.

Renseignements particuliers.

* NOËL (*Alexis-Nicolas*), peintre et dessinateur français, né à Clichy-la-Garenne, près de Paris, le 2 octobre 1792. Joseph Noël, son père, et David furent ses maîtres. Sa carrière d'artiste fut interrompue par six années passées comme militaire dans le 1er régiment de marine, dans lequel il fit les campagnes de 1812, 1813 et 1814. Rentré dans la vie civile, il reprit la peinture. Déjà, en 1808, 1810 et 1812, il avait donné quelques tableaux aux expositions du Louvre. Mais bientôt il se livra plus particulièrement à la lithographie, et, mettant à profit les matériaux qu'il avait amassés dans ses nombreux voyages comme marin, comme soldat et comme artiste, il publia, en 1818, un *Voyage pittoresque et militaire en France et en Allemagne*; in-8° oblong, avec texte; en 1824, des *Souvenirs pittoresques de la Touraine*; grand in-8°, de cinquante vues lithographiées avec cinq cents pages de texte; en 1828, des *Souvenirs pittoresques du Poitou et de l'Anjou*, texte et vues; in-4°; — en 1834, les *Papillons d'Europe et de l'étranger*; in-8°. M. Noël a fait en outre plus de quarante dessins pour l'*Histoire des arbres forestiers de l'Amérique septentrionale*, et un grand nombre de vues pour le voyage de Dumont-d'Urville. Il est auteur d'un *Panorama de Paris*, gravé par Salathé, et de nombreux dessins et vignettes pour différentes publications. Comme peintre, on a de lui : *Vue du château d'Ussé*, exposé au salon de 1824; — *Vue de la porte du château d'Amboise*, id.; — *Tombeau de Roland, à Roncevaux*, salon de 1827; — *Abbaye de Saint-Benoît, en Poitou*, id.; — *Vue de Bernay, en Poitou*, id.; — *Les Bords de la Loire*, id.; — *Vue d'une ardoisière près d'Angers*, salon de 1831; — *Baigneuses effrayées par une meute poursuivant un sanglier*, id.; des vues de l'*Abbaye de La Celle* (*Seine-et-Marne*), du *fort Mingan dans la rade de Brest*, des *Ponts-de-Cé et du château* (*Maine-et-Loire*), salon de 1835; — *Vue du couvent de Voscresenski, souvenir de Moscou*, salon de 1834; — *Vue de l'hospice du grand Saint-Bernard*, salon de 1836; — *Ancien Cirque de Poitiers*, salon de 1839; — *Forêt vierge*, id.; — *Passage de troupes dans une forêt*, id.; — *Vue de Jérusalem*, id.; — *Vue de la tour de César, à Provins*, id.; — *Vue du cratère de l'Etna*, salon de 1842; — *Objets d'antiquité*, salon de 1850; — un assez grand nombre d'aquarelles et de sépias. M. Noël est membre de la Légion d'honneur. G. de F.

Journal des Beaux-Arts, 31 août 1841.

* NOËL DES VERGERS (*Joseph-Marin-Adolphe*), né à Paris, le 2 juin 1805. Son grand-père avait été anobli par Louis XVI. Son père, qui fut président de la chambre du commerce et membre de la chambre des députés, lui fit faire de fortes études, et il s'appliqua d'abord plus particulièrement aux langues orientales, à la géographie et à l'histoire. Membre du conseil de la Société asiatique et secrétaire général de la Société géographique, il a publié divers mémoires dans les recueils de ces deux sociétés. Après avoir voyagé en Orient et fait de nombreuses excursions en Italie, où il fut chargé par le ministre de l'instruction publique de l'organisation du *Corpus generale Inscriptionum Latinarum*, dont la publication, ordonnée par le gouvernement, était confiée à MM. Didot par M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, il étudia plus particulièrement l'épigraphie, sous la direction de M. le comte Borghesi, le plus grand épigraphiste de notre époque, et s'adonna plus spécialement à cette science, alors peu cultivée en France. Il a coopéré à la direction et à la rédaction de la *Nouvelle Revue encyclopédique* et de l'*Athenæum français*, recueils très-estimés. Les fouilles qu'il a fait exécuter en Étrurie ont produit d'importants résultats pour l'histoire de l'art, et il en a donné connaissance à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il fait partie comme correspondant. L'impression de son ouvrage sur l'Étrurie s'achève en ce moment. En 1860 il a été appelé à faire partie d'une commission chargée par ordre de l'empereur de la publication complète des œuvres épigraphiques de Borghesi.

M. Noël Des Vergers a publié pour l'explication du cours d'arabe au Collége de France : *La Vie de Mahomet* par Abulféda, texte, traduction et notes, in-8°, 1837; l'*Histoire de l'Afrique et de la Sicile* par Ebn-Khaldoun, 1841; l'*Histoire de l'Arabie*, dans l'*Univers pittoresque*; d'importantes notices dans l'*Encyclopédie moderne*, relatives à l'antiquité romaine et aux

langues orientales, et dans la *Nouvelle Biographie générale* les vies des principaux empereurs romains. La *Vie de Marc-Aurèle*, d'après les monuments épigraphiques, a été réimprimée en 1 vol. in-8°, en 1860. — Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845, M. Noël Des Vergers unit à une rare modestie un savoir aussi solide que varié.

Doc. partic.

NOELTING (*Jean-Henri-Vincent*), érudit allemand, né en 1735, à Schwarzenbeck, mort en 1806. Il enseigna depuis 1761 la philosophie et l'éloquence au gymnase de Hambourg. On a de lui : *Gedanken von dem Einflusse der Vernunftlehre in der Auslegungskunst* (Idées sur l'influence de la philosophie sur l'exégèse); Hambourg, 1761, in-4°; — *Memoria Joh.-Chr. Wolfii*; ibid., 1770, in-fol.; — *Vita J. Klefeckeri*; ibid., 1775, in-fol.; — *Vollständige Ciceronianische Chrestomathie* (Chrestomathie cicéronienne complète); ibid., 1780, in-8°; — *Vita J.-Mart. Mulleri*; ibid., 1781, in-fol.; — *J.-G. Büsch*; ibid., 1801; — un grand nombre de sermons et de discours, plusieurs opuscules théologiques et philosophiques, etc. O.

Thiess, Hamburger Gelehrten-Lexikon.

NOESSELT (*Jean-Auguste*), théologien allemand, né à Halle, le 2 mai 1734, mort le 10 mars 1807. Il enseigna depuis 1757 la philosophie et la théologie dans sa ville natale, et devint, en 1779, directeur du séminaire. On a de lui : *De vera ætate ac doctrina scriptorum Tertulliani*; Halle, 1757-1759 et 1768, in-4°; — *Vertheidigung der Wahrheit und Göttlichkeit der christlichen Religion* (Défense de la vérité et de la divinité de la religion chrétienne); Halle, 1766, 1767, 1769, 1774 et 1783, in-8°; — *Opuscula ad interpretationem Scripturæ*; Halle, 1777-1787, 2 parties in-8°; — *Historia Paraphraseon Erasmi in Novum Testamentum*; Berlin, 1780, in-4°; — *Anweisung zur Kenntniss der besten Bücher in allen Theilen der Theologie* (Instruction pour la connaissance des meilleurs livres écrits sur toutes les branches de la théologie); Leipzig, 1779, 1780, 1791 et 1800, in-8°; — un grand nombre de dissertations et de programmes. O.

Niemeyer, *Leben Noesselt* (Berlin, 1809). — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

NOET, hérésiarque, né au commencement du troisième siècle, à Smyrne, d'après saint Hippolyte et Théodoret, ou à Éphèse, selon saint Épiphane. Il habitait cette dernière ville lorsque, marchant sur les traces de Praxéas en Occident, il enseigna que les trois personnes de la Trinité n'étaient que les trois actions diverses d'un même principe, qu'il n'y avait en Dieu qu'une seule personne, qui prenait tantôt le nom de père, tantôt celui de fils, selon les nécessités et les circonstances. Interrogé par les prêtres de l'Église d'Éphèse s'il était vrai qu'il soutînt une pareille doctrine, que personne n'avait encore avancée en Orient, il le nia formellement; mais s'étant attiré quelques disciples, il devint plus hardi et enseigna publiquement son hérésie. Les prêtres le firent de nouveau comparaître devant eux avec plusieurs de ses partisans; mais cette fois Noet demeura obstiné dans ses erreurs, et persista à en faire l'apologie. A l'impiété il joignit l'extravagance; il prétendit être Moïse, et donna à l'un de ses frères le nom d'Aaron. Chassé de l'Église comme hérétique, il continua de répandre ses erreurs, que le concile d'Alexandrie condamna, en 261, en la personne de Sabellius, l'un de ses principaux disciples. Ses sectateurs furent appelés *Noétiens*, et saint Hippolyte écrivit un traité contre lui, sous le titre de : Εἰς τὴν αἵρεσιν Νοέτου τινός. H. F.

Dom Ceillier, *Hist. génér. des auteurs sacrés et eccles.*, t. II, p. 342. — Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 5, ch. 52. — Pluquet, *Dictionn. des hérésies.*

NOGARET (*Guillaume* DE), chancelier sous Philippe le Bel, né vers 1260, à Saint-Félix de Caraman. Il s'adonna dans sa jeunesse, avec un égal succès, aux armes et à l'étude du droit; car à cette époque les nobles qui désiraient avoir accès au parlement devaient être avant tout versés dans la jurisprudence. Nous le trouvons en 1291 *docteur en droit et professeur ès lois* à l'université de Montpellier; il y était encore en 1293; mais en 1300 le roi l'anoblit; deux ans après il le nomma chevalier de son hôtel, et lui confia la charge de deux cents hommes d'armes. Nogaret joua un rôle considérable dans la querelle du roi de France avec Boniface VIII. Ce pape, irrité de voir sa médiation repoussée par Philippe IV, déclara à ce monarque, par la bulle *Unam sanctam*, que tout homme est sujet du pontife romain, que toute puissance sur la terre relève de sa suzeraineté. Cette prétention n'obtint d'autre réponse que la défense de faire sortir du royaume toute espèce de valeurs et la saisie du temporel de tous les bénéficiers qui étaient allés à Rome sans autorisation expresse du roi. A cette nouvelle, la colère de Boniface ne connut plus de bornes : il excommunia le roi de France, et trop faible lui-même pour lui déclarer la guerre, il poussa le comte de Flandre à la révolte. C'est alors que Guillaume de Nogaret, avec Sciarra Colonna, ennemi personnel du pape, partit pour l'Italie, dans le dessein de surprendre le souverain pontife et de l'arrêter. Parvenus en Toscane, les deux chefs de l'expédition recrutent des hommes d'armes, se ménagent à prix d'argent des intelligences dans Anagni, où s'était retiré Boniface, s'introduisent bientôt dans cette ville, et courent, avec le peuple soulevé, s'emparer du château. Le pape, revêtu de ses habits pontificaux et assis sur son trône, essaya vainement de leur imposer: sa dignité fut méconnue; Colonna, tout à son ressentiment, l'accabla d'injures, s'emporta jusqu'à le souffleter, et l'eût tué indubitablement sans l'intervention de Nogaret.

Cependant les habitants d'Anagni, honteux de leur conduite, se tournèrent bientôt contre les agents du roi de France, les chassèrent de la ville; ils tirèrent le pape de la prison où depuis trois jours on l'avait laissé sans nourriture, et le reconduisirent à Rome. C'est dans le courant de cette même année 1304 que les seigneuries de Vaunages et de Calvisson furent données à Nogaret, ainsi que la garde du sceau royal, selon quelques auteurs; mais le père Du Chesne déclare formellement que cette charge ne lui fut confiée qu'en 1307. La mort de Boniface VIII, arrivée onze mois après son emprisonnement à Anagni, n'arrêta nullement les poursuites dirigées contre lui par Philippe le Bel. L'empressement de Benoît XI à casser la bulle d'excommunication de son prédécesseur et à lever l'interdit qui pesait sur la France ne fléchit point ce monarque. Il demanda plus instamment que jamais la condamnation de Boniface, et chargea Nogaret d'exposer dans plusieurs mémoires la conduite violente de ce pape et l'hérésie de sa doctrine. Cependant le pape Clément V, qui avait tout intérêt à ménager le roi de France, n'osait flétrir la mémoire d'un de ses prédécesseurs; il différa longtemps de se prononcer, fit intervenir les puissances étrangères, et à force de remontrances, de supplications et de concessions, il obtint le désistement du roi. Nogaret fut à son tour absous en 1309, par une bulle à la condition de passer en Terre Sainte pour combattre les infidèles, et la même année Philippe le Bel reconnut son zèle en le nommant chancelier, charge qu'il occupa jusqu'à sa mort, en avril 1313. Entièrement dévoué à Philippe le Bel, Nogaret exécuta aveuglément ses ordres en toutes circonstances. C'est ainsi que le 22 juillet 1306 il avait contribué dans le Languedoc à l'arrestation des juifs qui furent dépouillés de leurs biens au profit du trésor royal et par la suite expulsés du royaume; et en 1307, avec Réginald de Roye, il avait arrêté les Templiers de la maison centrale de Paris avec leur grand maître Jacques de Molay, qui, sur l'invitation de Philippe lui-même, était arrivé de Chypre.

Guillaume de Nogaret laissa deux fils, *Raymond* et *Guillaume*, que Louis le Hutin prit sous sa protection. La maison d'Épernon prétend descendre du frère de Nogaret. De Thou cependant donne à entendre dans ses mémoires que cette prétention est chimérique. S. Rolland.

Joan Villani, liv. 8. — Guillaume de Nangis, *Mémoires*. — *Preuves du diff.* de Boniface VIII, etc. — Raynal, *Annales eccles.*, passim. — Dom Vaissette, *Hist. du Languedoc*, tome IV. — Sismondi, *Histoire des Français*.

NOGARET (*Jean* de), seigneur de La Valette, mort le 18 décembre 1575. Issu d'une famille languedocienne qui comptait au quatorzième siècle des capitouls à Toulouse, il devint mestre de camp de la cavalerie légère, lieutenant général au gouvernement de Guienne, et assista aux batailles de Dreux, de Jarnac et de Montcontour; des intrigues de cour l'empêchèrent de servir en 1573, au siége de La Rochelle. Il avait épousé, en 1551, une sœur du maréchal de Bellegarde.

NOGARET (*Bernard* de), marquis de La Valette, amiral de France, fils du précédent, né en 1553, mort le 11 février 1592, au siége de Roquebrune (Provence). Sa vie ne présente que des faits militaires. Nommé mestre de camp général de cavalerie (1578) et gouverneur de Saluces (1580), il se signala dans les guerres du Piémont, et obtint, par le crédit du duc d'Épernon, son frère puîné, le gouvernement du Dauphiné (1583), puis celui de la Provence (1587), et la charge d'amiral de France (7 décembre 1588). Pendant la Ligue, il resta fidèle au roi, conclut une alliance offensive et défensive avec Lesdiguières, battit en plusieurs rencontres le duc de Savoie, qui avait franchi la frontière, et reprit sur lui Digne, Beynes, les forts de Marseille et d'autres petites places. Il assiégeait Roquebrune, dans les environs de Fréjus, lorsqu'il fut tué d'un coup d'arquebuse; il n'avait que trente neuf ans. De Thou a fait de lui ce bel éloge : *In periculis imperterritus, in adversis constans, in prosperis moderatus*. Sa fortune fit moins d'envieux que celle de son frère, parce qu'il avait moins de faste et d'ambition et plus d'ordre dans sa conduite. P. L.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — *Biogr. Toulousaine.* — De Thou, *Hist. sui temporis.* — Guichenon, *Hist. de la Savoie*, II. — Nostradamus, *Hist. de la Provence*, 8e part. — Anselme, *Grands officiers de la couronne.* — Jean Robelin, *Discours en l'honneur de Bernard de Nogaret*; 1587, in-8°; — Honoré Mauroy, *Discours de la vie et des faits héroïques de La Valette*; Metz, 1624, in-4°, réimpr. à la suite des *Mémoires* de Secousse sur le maréchal de Bellegarde (1767, in-12). — H. Martin, *Histoire de France*.

NOGARET (*Jean-Louis* de), duc d'Épernon, frère du précédent, né en mai 1554, dans le Languedoc, mort le 13 janvier 1642, à Loches, près d'Angoulême. Il fit ses premières armes dans l'Armagnac, au combat de Mauvesin (1570), où il sauva la vie à son père. On le vit au siége de La Rochelle (1573) parmi les seigneurs attachés à la personne du duc d'Anjou; puis il suivit le roi de Navarre en Normandie; mais, se repentant bientôt de cette fausse démarche, il reparut à la cour, où il avait eu soin de se ménager des protecteurs. Sa belle figure, ses manières hautaines et doucereuses à la fois, fixèrent l'attention de Henri III, qui lui fit partager l'indigne faveur de Quélus, de Maugiron et de Joyeuse. La Valette (ce fut le nom qu'il porta jusqu'en 1581) entra l'un des premiers dans la Ligue, dont l'anéantissement des protestants était le prétexte. Il se distingua en 1577 à la prise de Chartres et au siége d'Issoire, et devint en 1579 mestre de camp; envoyé en ambassade auprès d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, il négocia avec tant d'adresse qu'il fit renoncer ce prince à son dessein d'attaquer les Genevois. En 1580 il fut blessé, au siége de La Fère. Henri III

le combla d'honneurs et de richesses, en cherchant néanmoins à tenir la balance égale entre lui et son autre favori, Joyeuse. « Le mardi 17 novembre 1581, dit L'Étoile, La Valette vint au parlement, où furent en sa présence entérinées les lettres d'érection de sa châtellenie d'Épernon, que le roi avoit achetée pour lui du roi de Navarre, en duché-pairie : portoient, lesdites lettres, qu'en considération de ce que La Valette devoit être beau-frère du roi, il précéderoit tous autres ducs et pairs après les princes et le duc de Joyeuse » (1). En effet, la main de Christine de Lorraine, la dernière des sœurs de la reine, était destinée au duc d'Épernon ; et cette princesse étant trop jeune pour être mariée immédiatement, on donna d'avance au mignon les 300,000 écus qui lui étaient promis pour sa dot. Au milieu de la désorganisation du royaume, les deux favoris exercèrent tout ce qui restait de pouvoir à Henri III. Tous les revenus de la couronne allaient s'engouffrer dans de folles orgies et dans de scandaleuses largesses. En peu d'années, l'avide d'Épernon réunit au gouvernement des Trois-Évêchés (1583) ceux du Boulonnais (1583), de l'Angoumois, de la Saintonge, de l'Aunis, de la Touraine, de l'Anjou et de la Normandie (1587); enfin il avait succédé en 1581 à Strozzi dans la charge importante de colonel général de l'infanterie, qui fut érigée pour lui en charge de la couronne (décembre 1584).

Lorsque les projets de la Ligue commencèrent à effrayer le parti des politiques et le roi, ce fut d'Épernon qui fut chargé de négocier une alliance avec le roi de Navarre. Vivement attaqué lui-même par les Guise et par la Ligue, il espérait trouver dans ce prince un puissant allié; mais sa mission n'eut aucun succès, et il dut marcher en 1586 contre les huguenots de la Provence, à la tête d'une armée de 17,000 hommes. L'année suivante, il dispersa à Gien et à Châtillon-sur-Loire un rassemblement de ligueurs. La mort ou la disgrâce de tous les autres mignons de Henri III rendit, à cette époque, le duc d'Épernon seul maître de la faveur de ce prince, qui lui donna en 1587, à la mort du duc de Joyeuse, le gouvernement de Normandie, le plus considérable du royaume, et la charge d'amiral, qu'il fut bientôt obligé de céder à son frère. Mais s'il montrait les talents que l'on trouve rarement dans un favori, il usait des bienfaits de son maître avec une hauteur qui provoquait des ressentiments universels. Tous les efforts des ligueurs et de Guise se dirigèrent bientôt contre lui (2), et ils réussirent enfin à le renverser. Il avait d'ailleurs lui-même fatigué le roi par son orgueil et par son avidité; il lui avait fait regretter de s'être exposé à tant d'impopularité pour un homme dont il pouvait se passer. Peu de semaines après l'entrée triomphale du favori à Rouen, Henri III lui retira une grande partie de ses dignités et de ses gouvernements, et l'exila à Loches, près d'Angoulême (mai 1588). Le duc se croyait en sûreté dans cette ville, quand, le 10 août 1588, le maire, avec une troupe de fanatiques ligueurs, vint l'assiéger dans son château pour s'assurer de sa personne, et ce fut à grand'peine qu'il échappa à ce danger. L'année suivante, le roi, qui venait de se débarrasser par un assassinat de la crainte que lui inspirait le duc de Guise, se trouvait à Blois et semblait avoir oublié le duc d'Épernon. Cependant, le premier renfort qu'il reçut fut un corps de quinze cents arquebusiers à cheval, de six cents fantassins et de cent vingt gentilshommes que lui envoya son ancien mignon, qui avait dans l'intervalle repoussé les propositions du roi de Navarre. Un service aussi important remit le duc en grand crédit. Placé avec Biron à la tête de l'armée royale qui se dirigeait sur Paris, il investit Jargeau, emporta Montereau et força Pontoise à se rendre.

Après la mort d'Henri III (1er août 1589), d'Épernon refusa de signer l'acte par lequel un grand nombre de seigneurs promirent de reconnaître Henri IV dès qu'il se serait converti au catholicisme. Il s'en retourna dans son gouvernement d'Angoulême, emmenant un corps de troupes considérable, au moment où le roi en avait le plus grand besoin. Néanmoins le Béarnais lui pardonna, et lui laissa le gouvernement de Provence. Mais le duc laissa bientôt deviner qu'il songeait beaucoup moins à faire reconnaître l'autorité de Henri IV dans cette province qu'à s'y créer lui-même une souveraineté indépendante. Cruel jusqu'à la férocité envers les vaincus, orgueilleux avec la noblesse, impitoyable pour le peuple, il ne se maintint pas longtemps. Lesdiguières, envoyé par le roi contre lui, organisa une révolte générale ; l'ambitieux seigneur fut déclaré ennemi public, et tous les partis se réunirent contre lui. Il avait pourtant trouvé moyen de réunir une armée et de continuer les hostilités contre Lesdiguières ; et le jeune duc de Guise, réconcilié avec le roi, ayant été envoyé contre lui (1595), avec la promesse que le gouvernement de la province lui serait donné, d'Épernon, sommé de sortir de sa province, répondit à la menace qu'on lui fit, que le roi viendrait l'en tirer lui-même : « Avant d'abandonner une contrée que j'ai défendue au prix du sang de mes amis, de mes parents et du mien propre, je jouerai quitte ou double ; je me jetterai entre les bras du Savoyard, de l'Espagnol, du diable même, et quand je n'en pourrai plus, sur mon épée... Si le roi vient en personne, je lui servirai de fourrier, non pour marquer, mais pour brûler tous les logis de son passage. » Cette réponse du duc n'était pas une vaine menace. Dévoué au souvenir de Henri III, et zélé catholique, il avait

(1) Henri IV dérogea en 1596 à cette disposition.

(2) Les ligueurs lui avaient donné le nom de Gaveston, Gascon comme lui et favori d'Édouard II, roi d'Angleterre. A diverses reprises ils tentèrent de l'enlever, par ruse ou par violence.

peu de considération pour le roi, et ne se sentait aucun scrupule de porter les armes contre lui. En effet, le 10 novembre 1595, il conclut un traité avec Philippe II, roi d'Espagne, et s'engagea à faire pour le compte de ce prince la guerre au roi et aux hérétiques de France; mais il était tellement odieux à tout le pays qu'il lui fallut bientôt battre en retraite devant Guise. La soumission de Marseille entraîna la sienne propre. Il sortit le 27 mai 1596 de la Provence pour n'y plus rentrer, et il alla trouver le roi, qui lui accorda en dédommagement une somme de 50,000 écus. Quelques années plus tard, le roi lui donna le gouvernement du Limousin; mais comme il voyait en lui un représentant du parti espagnol, un serviteur qui ne s'était jamais soumis franchement, il ne l'associa à aucun de ses grands projets. Il projetait même, lorsqu'il fut assassiné, de lui ôter sa charge de colonel général de l'infanterie.

Ici commence dans la vie de d'Épernon une nouvelle période; sa puissance, fondée peut-être sur un crime, va briller encore d'un grand éclat: on sait qu'il était à côté de Henri IV lorsque ce prince fut assassiné par Ravaillac. Dans ce moment d'effroi, d'Épernon couvrit le roi de son manteau, en s'écriant qu'il était seulement blessé, ferma la voiture, et fit ramener le corps au Louvre. Aussitôt il s'empara de toute l'autorité royale, et l'exerça comme sienne. Le lendemain du meurtre (15 mai 1610), il fit assembler le parlement, et entrant par une porte intérieure, en pourpoint et la main sur son épée: « Elle est encore dans le fourreau cette épée, dit-il, mais il faudra qu'elle en sorte si l'on n'accorde pas à l'instant la régence à la reine mère. » Le duc de Guise entra par la même porte, et fit une demande semblable. Le parlement obéit, et, cédant à une influence violente, prononça ainsi sur une matière qui n'était pas de sa compétence. Chacun était plein de terreur et de regret; mais le soupçon se mêlait aussi à ces sentiments. On se demanda si ceux qui profitaient du crime n'en avaient pas été les auteurs. L'Espagne se trouvait délivrée d'un grand danger; Marie de Médicis était Espagnole de cœur, et d'Épernon passait pour le représentant de la politique espagnole; il savait que sa personne n'était pas agréable au roi, et que Henri parlait souvent de lui avec irritation et avec mépris. Sa mémoire n'a pu être justifiée du soupçon de complicité du crime.

La reine reconnut l'important service que lui avait rendu l'ancien mignon de Henri III, en le confirmant dans ses anciennes dignités et en lui en accordant de nouvelles. Le duc allait ordinairement au Louvre accompagné de 7 à 800 gentilshommes. Comme le capitaine de la porte refusait un jour de l'y laisser entrer en carrosse, droit qui était réservé aux seuls enfants de France et au premier prince du sang, il fit donner des coups de bâton à cet officier. Cette humeur hautaine, irascible, qui entretenait la division à la cour, et perpétuait les intrigues, fit enfin baisser son crédit. En 1618, il se trouvait à Saint-Germain-l'Auxerrois le jour de Pâques, lorsque, voyant avec déplaisir le garde des sceaux prendre place avant les ducs et pairs, il le saisit rudement par le bras, et le contraignit à se retirer. Il en résulta une querelle, qui l'obligea enfin de partir pour son gouvernement de Metz.

Il n'en continua pas moins ses menées contre Luynes, le nouveau favori, et ce fut lui qui, en personne, vint préparer l'évasion de Marie, exilée à Blois (22 février 1619), et qui dicta les conditions de la paix signée à Angoulême entre elle et le roi. La haine qu'il portait à Richelieu l'empêcha cependant de revenir ensuite à la cour; mais en dédommagement de la dignité de connétable qu'il espérait obtenir, et des gouvernements de Saintonge et d'Angoumois, il reçut le gouvernement de la Guienne (27 août 1622), devenu vacant par la mort du duc de Mayenne et qui jusqu'alors avait été réservé aux princes du sang. Là il se fit de nouveaux ennemis du parlement et de l'archevêque de Bordeaux, d'Escoubleau de Sourdis. Ses longs démêlés avec le parlement eurent pour cause la réception que lui fit cette compagnie, qui, se fondant sur ce qu'il n'était pas né prince, ne voulut pas, à son entrée à Bordeaux, lui rendre les mêmes honneurs qu'à ses prédécesseurs. Sa querelle avec l'archevêque, tout aussi peu fondée en principe, fut poussée à un tel point qu'en 1632 ce prélat eut à supporter le coup de canne que, dans un moment de fureur, osa lui donner le gouverneur sous le portail de son église, en présence de son clergé et des nombreux spectateurs attirés par l'éclat de cette scène scandaleuse. Après de tels excès, on devine facilement de quelle nature dut être l'administration du duc d'Épernon dans la province de Guienne, jusqu'au moment où, faisant droit aux plaintes nombreuses qu'on ne cessait de lui adresser, Louis XIII l'exila à Coutras (1633) et l'obligea d'écrire une lettre d'excuses au prélat et d'écouter à genoux la réprimande sévère qu'il lui fit avant de l'absoudre. Le duc reprit alors l'exercice de sa charge, et sut conserver son indépendance entre les partis en refusant de se joindre aux ennemis de Richelieu. Mais en 1638 il fut obligé d'accepter pour lieutenants en Guienne le prince de Condé, et en 1641 il fut relégué à Loches, où il mourut, dans sa quatre-vingt-huitième année, peu de jours après le duc de Sully, dont il avait longtemps été le rival. Son corps fut inhumé dans la chapelle du château de Cadillac.

Le duc d'Épernon avait épousé, le 25 août 1587, Marguerite de Foix, comtesse de Candale, qui mourut en 1593, en lui laissant trois fils. *Henri*, comte DE CANDALE et duc D'ÉPERNON, tué le 11 février 1639, devant Casal (*voy.* CANDALE); *Bernard*, qui suit, puis *Louis*, qui fut cardinal (*voy.* LA VALETTE). Il eut aussi plusieurs en-

fants naturels, parmi lesquels on remarque *Jean-Louis*, chevalier DE LA VALETTE, lieutenant général de l'armée navale des Vénitiens en 1645, mort en 1650, en Guienne; et *Louis* DE LA VALETTE, évêque de Carcassonne, mort le 10 septembre 1679.

Girard (Guill.), *Vie du duc d'Espernon*; Paris, 1655, in-fol.; 1730, 4 vol. in-12. — DeThou, *Hist. sui temp.* — Sully, *Économies royales.* — Sismondi, *Hist. des Français*, XX à XXIII. — Poirson, *Hist. du règne de Henri IV.* — Michelet, *Henri IV et Richelieu.* — Bazin, *Hist. de France sous Louis XIII.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*, avec addit.

NOGARET (*Bernard* DE), duc D'ÉPERNON, fils puîné du précédent, né en 1592, mort le 25 juillet 1661, à Paris. Il fut longtemps connu sous le nom de duc de La Valette, et prit celui de duc d'Épernon, en 1642, à la mort de son père. Pourvu, dès 1610, de la charge de colonel général de l'infanterie, en survivance de son père, il servit aux siéges de Saint-Jean-d'Angéli et de Royan (1621), à l'attaque du Pas-de-Suze (1629), et en Picardie (1636). A cette dernière date il passa en Guienne, et s'efforça de refouler les Espagnols au delà des Pyrénées. En 1638, il prit part à l'attaque de Fontarabie; mais Condé ayant rejeté sur lui le mauvais succès de cette entreprise, Richelieu, qui le haïssait, le fit condamner à mort, pour crime de trahison (24 mai 1639). Le jugement fut exécuté en effigie : La Valette s'était prudemment enfui en Angleterre, où on lui donna les insignes de la Jarretière. Après la mort du roi, il rentra en France, et fut réhabilité par arrêt du parlement (16 juillet 1643). Rétabli aussitôt dans le gouvernement de Guienne, il le conserva jusqu'à sa mort, à l'exception d'une période d'environ six ans (1654-1660), où il occupa celui de Bourgogne, qu'il rendit à Condé lors de la paix des Pyrénées. Sa conduite comme gouverneur fut en tous points conforme au modèle que lui offrait en ce genre sa famille. Il ne se signala guère que par ses vices, sa hauteur et sa rapacité. Il avait épousé, en 1622, Gabrielle fille légitimée de Henri IV et de la marquise de Verneuil; avant même son mariage il l'avait battue devant toute la cour, et, en 1627, il l'empoisonna. Sa seconde femme, Marie du Cambout, nièce du cardinal de Richelieu, ne fut pas moins malheureuse avec lui. Il s'était affolé d'une bourgeoise d'Agen, Nanon de Lartigue, qui avait trouvé l'art de lui plaire avec peu de beauté et un esprit fort médiocre, en l'admirant tout le jour et en le traitant de prince. Elle avait fait avec lui une fortune de plus de deux millions de livres; il la menait partout avec lui; la reine même la recevait chez elle. Il ne se distribuait de grâces dans l'infanterie, dont d'Épernon était colonel général, ni dans ses gouvernements, que par la volonté de cette favorite. Il eut de son premier mariage *Louis-Charles-Gaston*, mort sans postérité, le 28 janvier 1658 (*voy.* CANDALE).

La famille de La Valette s'éteignit dans la personne de la sœur de ce dernier, *Anne-Louise-Christine*, qui se retira, après la mort de son amant le chevalier de Fiesque, dans le couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques; elle y mourut, le 22 août 1701. P. L.

Anselme, *Grands officiers de la couronne.* — Mme de Motteville, Lenet, de Retz, *Mémoires.*

NOGARET (*François-Félix*), littérateur français, né le 4 novembre 1740, à Versailles, mort le 2 juin 1831, à Paris. Fils d'un premier commis du ministère de la maison du roi, il entra en 1761 dans les mêmes bureaux, et cumula plus tard son emploi avec celui de bibliothécaire de la comtesse d'Artois. A l'époque de la révolution, il obtint, au bout de trente années de services, une pension de 1,500 fr. (1791). Après avoir dirigé en province des ateliers de salpêtre, il fut attaché par le ministre Benezech au département de l'intérieur (1795) et nommé par Lucien Bonaparte seul et unique censeur dramatique. Fouché le destitua en 1807, et sa pension, réduite à 1,200 fr., devint son unique ressource. Il se consola d'être pauvre, infirme et oublié, en cultivant les lettres; jusqu'à sa mort il conserva la mémoire, l'esprit et la gaîté, et dans ses dernières années le seul titre dont il semblait jaloux était celui de *doyen de la littérature*. Né en quelque sorte à la cour, Félix Nogaret y avait puisé cette légèreté de principes, ce libertinage d'esprit qui caractérisent les hommes de son temps. Il avait des connaissances variées, comme le prouvent ses relations avec Buffon, Adanson et Montucla. Il écrivait avec aisance sur des sujets frivoles; son style est assez naturel et quelquefois piquant. Palissot, dans ses *Mémoires*, lui accorde des éloges exagérés, et le marquis de Langle se montre trop sévère en l'accusant de ne travailler « que pour ses amis, peu difficiles en fait de goût et de correction ». Nous citerons de ce fécond écrivain : *Lettre d'un mendiant au public, contenant quelques-unes de ses aventures et des réflexions morales*; Paris, 1764, 1765, in-8° : attribuée à Nougaret; — *L'Apologie de mon goût*; Paris, 1771, in-8° : cette épître sur l'histoire naturelle, dédiée à Buffon, obtint l'approbation de Voltaire en même temps que celle de Fréron et de La Beaumelle; — *Les Vœux des Crétois*; Paris, 1776, in-8°, sous l'anagramme de *Xanferligote*; — *Le Prodigue récompensé, comédie en prose*; Versailles, 1774, in-8°; — *Fruit de ma quête, ou l'ouverture du sac*; Paris, 1779, in-8°; — *L'Aristénète français*; Paris, 1780, in-18; Versailles, 1797, 2 vol. in-18; 4e édit., Paris, 1807, 3 vol. in-18. Aux lettres traduites ou imitées du grec l'auteur en a ajouté plusieurs de sa composition. Dans cet ouvrage, supérieur à la version donnée par Lesage, il a su respecter la pudeur des femmes. Le succès qu'il obtint flatta tellement Félix Nogaret que dans la suite il prit souvent le nom d'*Aristénète* à la tête de ses productions. — *Le Fond du sac*,

*ou restant des babioles de M. X***, membre éveillé de l'Académie des dormants;* Venise, (Paris), 1780, 2 vol. in-18, fig.; la seconde édition de ce recueil, qui contient des morceaux en prose et en vers, et que l'on a attribué au marquis de Ximenès, a été réimprimée sous ce titre : *Le Fond du sac renouvelé, ou bigarrures et passe-temps critiques de l'Aristénète français* (Paris, 1805, 3 vol. pet. in-12); — *Lettre et Monologue d'un jaloux sur les opuscules de Parny*; Paris, 1782, in-12; — *Fictions, Discours, Poëmes lyriques et autres pièces adonhisamites;* Memphis, 1787 (Paris, 1787), 2 part. in-8°: la première partie est composée de onze petites pièces en un acte et en vers libres, auxquelles l'auteur donne le nom de poëmes lyriques; — *Le Miroir des événements, ou la belle au plus offrant, histoire à deux visages;* Paris, 1790, in-8° : roman politique; — *Ode à la nation;* 1792, in-8°; — *La Terre est un animal, opuscule philosophique;* Versailles, 1795, in-18 fig.; 3e édit., Paris, 1805, in-12; réimprimée dans le t. III du *Fond du sac renouvelé;* à la fin de ce petit écrit, l'auteur reproche au public de lui avoir souvent attribué les médiocres compilations de Nougaret; — *L'Ame de Timoléon, ou principes républicains, philosophiques et moraux*; Paris, 1798, in-8°; — *Contes en vers;* Paris, 1798, 2 vol. in-18; 5e édit., 1810 : quoique mis à l'index à Vienne, ces contes ne sont pourtant pas licencieux; un des meilleurs, *Le Sabre*, avait été goûté par Louis XVI; — *L'Antipode de Marmontel, ou nouvelles fictions, ruses d'amour et espiègleries de l'Aristénète français;* Paris, 1800, 1801, 2 vol. in-18; réimpr. dans les édit. de *l'Aristénète français* de 1805 et de 1807; — *Le Danger des extrêmes, essai critique sur quelques écrivains ensemble;* Paris, 1800, in-12 fig.; — *Podalire et Dirphée, ou la couronne tient à la jarretière*; Paris, 1801, 2 vol. in-12 et in-8°, fig.; — *La Gorge de Mirza, autore Corsebo Aristeneto, cum notis et commentariis*; Paris, 1801, in-12; — *Le Réveil d'Adam, mélodrame*; Marseille, 1804, in-12; — *Sur les spectacles*; Paris, 1804, in-8°; — *Aristénète au Vaudeville*; Paris, 1806, in-18; — *L'Enfant posthume, contenant les Compères et les Bambins*; Paris, 1807, in-12; — *Épître à la lumière considérée comme corps*; Paris, 1808, in-12; — *L'Oracle de Delphes*, pièce de vers pour la naissance du roi de Rome, insérée dans les *Hommages poétiques* d'Eckard et Lucet; — *Apologues et nouveaux contes en vers*; Orléans, 1814, in-18; — *Bouquet au roi*; Paris, 1824, in-8°; — *Derniers Soupirs d'un rimeur de quatre-vingt-neuf ans, ou versiculets sur la métaphysico-néologo-romanticologie*; Paris, 1829, in-8°; — *La Femme créée avant l'homme; Le Dîner de l'ours et autres passe-temps inédits*; Paris, 1830, in-8°; — *L'Œuf frais, ou Erato gallina puerpera, petit conte en guise de préambule au dialogue ci-après : Les Soleils éclipsés, prononcé du vieux classique Aristénète sur les productions ténébreuses de Victor Hugo et les Ostrogoths ennemis de la langue et du bon sens*; Paris, 1830, in-8° : à la suite de sa signature il a ajouté ces mots : « Scenicus olim censor, belligerator adhuc, sed cæcus et surdus, defectus annis et desertus viribus; » — *Guerre à Morphée, ou le triomphe de l'insomnie, en vers libres*; Paris, 1830, in-8°. Nogaret, comme on le voit, mourut la plume à la main, et malgré le poids de l'âge et des infirmités il retrouva quelque verve pour se mêler activement à la lutte engagée par les romantiques. A la liste de ses écrits, déjà longue et qui n'est pas complète, il faut ajouter plusieurs opuscules publiés sans date, des articles littéraires et des vers insérés dans les recueils du temps, et trois ou quatre romans inédits. Peu de temps avant sa mort, Nogaret s'occupait de faire un choix de ses productions pour en former une édition en quinze volumes. On lui attribue encore *La Capucinade, histoire sans vraisemblance* (1765, in-12), roman graveleux de Nougaret, qui fit mettre l'auteur à la Bastille, et les *Mémoires* de Bachaumont l'accusent d'avoir été l'un des continuateurs de *La Pucelle* de Voltaire pour l'édition obscène qui parut peu de temps après en Hollande. P. L.

Daniel, *Biogr. de Seine-et-Oise*. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Palissot, *Mémoires littéraires*. — Bachaumont, *Mémoires secrets*. — De Langle, *Nécrologe des auteurs vivants*. — Debray, *Tablettes des écrivains français*. — Barbier, *Dict. des Anonymes*. — Quérard, *La France litt.*

NOGARET (*Jacques* RAMEL DE), homme d'État français, né à Carcassonne, en 1760, mort à Bruxelles, le 31 mars 1819. Il était avocat du roi dans sa ville natale en 1789. Il accepta avec conviction les nouveaux principes, et fut élu député aux états généraux pour le tiers état de la sénéchaussée de Carcassonne. Il s'y fit peu remarquer à la tribune, mais travailla beaucoup dans le comité des finances. Il se montra opposé à la division de la France par départements, craignant qu'elle n'apportât brusquement une grande perturbation dans l'administration et dans la perception des impôts. Après la tentative de fuite de Louis XVI, Nogaret fut envoyé en mission dans la Bretagne, où des troubles graves venaient d'éclater (juin 1791); il réussit à les calmer sans employer la rigueur. A son retour l'Assemblée nationale le mit au nombre de ses secrétaires. En septembre 1792, il fut réélu à la Convention par les électeurs de l'Aude. Lors du jugement de Louis XVI, il vota en ces termes : « Louis est convaincu de conspiration contre la liberté. Dans tous les temps un pareil crime mérite la mort : je la prononce; mais je veux que la nation sanctionne ce jugement. » Il se prononça ensuite contre le sursis. Il prit

une part assez active à la discussion de la constitution de 1793, à la vente des biens des émigrés, à la création des assignats, à la répartition des impôts et à d'autres importantes mesures financières. Il combattit, mais vainement, la confiscation, le maximum et la banqueroute. Devenu membre du comité de salut public, il s'opposa aux arrestations arbitraires, alors si multipliées, et proposa d'instituer une commission *paternelle* de citoyens éclairés qui statuât en dernier ressort sur la culpabilité des prévenus avant de les envoyer devant les tribunaux. Le 19 août 1793, il fit le rapport sur l'emprunt forcé d'un milliard, et plus tard dénonça Fabre d'Églantine comme coupable d'avoir falsifié un décret concernant la Compagnie française des Indes. Chargé en 1795 d'une mission en Hollande, Nogaret tint l'assemblée au courant des succès de Pichegru et de leurs conséquences. Il entra à son retour au Conseil des Cinq Cents, où il s'occupa encore beaucoup des contributions publiques et de mesures financières. En février 1796, le Directoire l'appela au ministère des finances. Ce poste était difficile à remplir : les désordres produits par la tourmente révolutionnaire dans la perception des revenus nationaux et dans les dépenses publiques étaient loin d'être réparés : il fallait subvenir aux besoins pressants et quotidiens des nombreuses armées, et le passage des assignats au numéraire vint encore compliquer la situation : Nogaret, dans de telles circonstances, devait encourir la responsabilité de tout le mal qu'il ne pouvait empêcher, et il ne manqua pas en effet de s'attirer de graves reproches et de se faire de nombreux ennemis. Thibaudeau, Genissieu, Antonelle, Charles Duval et autres l'attaquaient avec une grande violence à la tribune et dans la presse : ils l'accusaient même de s'entendre avec les fournisseurs ; il n'en était rien, car Nogaret se retira du ministère avec une aisance fort modeste, à la suite du renouvellement partiel du Directoire (30 prairial an VII, 18 juin 1799). On lui dut la première idée du cadastre et une meilleure répartition des contributions. S'il ne put réparer tous les effets de désordres qui avaient précédé son administration, du moins, malgré la difficulté des temps, il n'augmenta pas le déficit. Remplacé par Robert Lindet (20 juillet 1799), il vécut dans l'obscurité sous le consulat et l'empire ; il ne reparut sur la scène politique que pendant les Cent-Jours, où il accepta la préfecture du Calvados (mai 1815). Destitué après la seconde restauration (8 juillet 1815), il fut forcé de s'exiler par suite de la loi dite *d'amnistie* (12 janvier 1816), et se réfugia à Bruxelles, où il mourut. On a de lui : *Des Finances de la république française*; 1801, in-8° ; — *Du Change, du cours des effets publics et de l'intérêt de l'argent* ; 1807 et 1810, in-8° ; — plusieurs *Mémoires*, *Rapports* et *Opinions* sur des questions financières et d'économie politique. H. L—R.

Le Moniteur universel, ann. 1789-1799. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Biographie moderne* (Paris, 1815). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (Paris, 1824).

NOGARET (*Pierre-Barthélemi-Joseph*, baron DE), homme politique français, né le 28 juin 1762, à Marvejols (Lozère), mort le 1er septembre 1841, à Paris. Il étudia le droit, et fut admis au barreau dans la vue de succéder à son père, qui avait une charge de conseiller à la cour des aides de Montpellier. Mais la révolution étant survenue, il en adopta les principes, et devint un des administrateurs, puis procureur général syndic du département de l'Aveyron, où résidait habituellement sa famille (1790). L'année suivante, il siégea à l'Assemblée législative, et y vota avec le parti modéré. Il ne revint aux affaires que sous le Directoire. Élu membre du Conseil des Cinq Cents en l'an VI, il en fit partie jusqu'au 18 brumaire, et accepta à cette époque la préfecture de l'Hérault ; il la conserva pendant quatorze ans, et lorsqu'il la quitta, en janvier 1814, il reçut le titre de maître des requêtes au conseil d'État. Après avoir brigué sans succès les suffrages des électeurs de l'Aveyron, il réussit à entrer à la chambre des députés, en 1828 ; constamment réélu depuis lors, il la présida comme doyen d'âge depuis 1837. Il fut créé baron sous l'empire. P.

Biogr. nouv. des Contemp. — *Biogr. moderne*. — *Biogr. des députés.*

NOGARET. *Voy.* CANDALE et LA VALETTE.

NOGARI (*Paride*), peintre de l'école romaine, né à Rome, mort à l'âge de soixante-cinq ans, sous le pontificat de Clément VIII (1592-1605). Élève et imitateur de Raffaellino da Reggio, il a surtout peint la fresque avec une grande habileté de main. Ses ouvrages en ce genre sont nombreux à Rome ; les principaux sont : *Saint Sylvestre au mont Soracte* et la *Construction de saint Jean de Latran* dans cette basilique, et diverses autres compositions à Sainte-Marie-Majeure, à Sainte-Suzanne, à Saint-Jérôme-des-Esclavons, à Santa-Maria-in-Trastevere, et au Vatican, à la voûte de la salle ducale, dans la Galerie des cartes, et à la troisième loge de la cour des loges. A Sainte-Marie-Majeure, on voit un bon tableau de Nogari, représentant *Sainte Lucie*. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Baglione, *Vite de' pittori, etc., dal 1572 al 1642*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pistolesi, *Vaticano illustrato*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

NOGARI (*Giuseppe*), peintre de l'école vénitienne, né à Venise, en 1699, mort en 1763. Il fut élève d'Antonio Balestra, et peignit avec un égal talent le portrait, le tableau de genre et l'histoire. Parmi ses ouvrages de grande proportion, on cite le *Saint Pierre* qu'il peignit pour la cathédrale de Bassano, tableau qui rappelle à la fois le style du Balestra, et celui du Piazzetta. Cet artiste fut longtemps employé à la cour de Turin et à celle de Modène. Le mu-

sée de Dresde possède de nombreux ouvrages de Nogari, plusieurs têtes de vieillard, une *Madone* et un *Saint Pierre*. Ces tableaux sont passés en Allemagne, lorsqu'en 1746 le duc de Modène François III vendit la plus grande partie de sa galerie à l'électeur de Saxe. A la même époque Nogari exécuta une copie de *la Nuit* du Corrége, destinée à remplacer l'original, que l'Italie allait perdre. Cette copie, après être allée en France orner la chapelle Fesch, est revenue à Modène, où elle se trouve dans la galerie avec un autre tableau de Nogari, un *Homme tenant une coupe*. E. B—N.

Zanetti, *Della pittura Veneziana*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Campori, *Gli Artisti negli stati estensi*. — Orlandi, *Abbecedario*. — *Catalogue de Dresde*.

NOGAROLA (*Isotta*), Italienne célèbre par son savoir et son esprit, née à Vérone, vers 1420, morte en 1466. Elle était fille de Léonard Nogarola et de Blanche Borromée. A cette époque, où la renaissance des lettres se préparait, une ardeur extraordinaire pour l'instruction s'était emparée des classes les plus distinguées de la société. Isotta, qui appartenait à une des premières familles de Vérone, se fit remarquer par un savoir qui sembla admirable aux contemporains, si on en juge par les éloges dont elle fut comblée. Elle assistait aux réunions de doctes personnages qui se tenaient chez Louis Foscarini, patricien de Venise et podestat de Vérone. Un jour on débattit dans cette assemblée la question de savoir qui d'Adam ou d'Ève avait été le plus coupable? Isotta plaida pour Ève, et déduisit ses raisons dans un dialogue qui parut près d'un siècle après sa mort: *Dialogus quo utrum Adam vel Eva magis peccaverit, quæstio satis nota, sed non adeo explicata continetur*; Venise (Alde), 1563, in-4°. C'est la seule production d'Isotta Nogarola qui ait été publiée; plusieurs bibliothèques d'Italie contiennent d'elle des harangues et des lettres inédites. Elle ne se maria pas, et mourut à un âge peu avancé, à trente-huit ans, selon Philippe de Bergame; mais cette date paraît fausse.

On a quelquefois confondu Isotta Nogarola avec Isotta *degli Atti*, d'abord maîtresse, puis femme de Sigismond-Pandolphe Malatesta, seigneur de Rimini. Isotta degli Atti mourut en 1469. « Si l'on en croit les poëtes de son temps, dit Ginguené, elle avait autant d'esprit et de talents que de beauté : c'était en poésie une autre Sapho; mais ils disent aussi qu'elle était en vertu et en sagesse une autre Pénélope, et le premier rôle qu'elle avait joué auprès de Sigismond Malatesta nous apprend à juger de l'une de ces comparaisons par l'autre. » Z.

Maffei, *Verona illustrata*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura Italiana*, t. VI, part. II, p. 185. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*, t. III, p. 447, 556

NOGHERA (*Giamballista*), littérateur italien, né en 1719, à Berbeno (Valteline), où il est mort, le 7 novembre 1784. Admis en 1735 chez les Jésuites, il prononça en 1753 ses vœux définitifs, professa la rhétorique à Milan et l'éloquence sacrée à Vienne, et fut employé par son ordre à écrire contre ceux qui en provoquaient la destruction. Ses efforts devinrent bientôt inutiles; on lui enjoignit de ne plus écrire, et affligé de se voir réduit au silence, il se retira en 1782 dans sa ville natale. Ses principaux ouvrages sont : *De l'éloquence sacrée moderne*; Milan, 1752; — *Discours de Démosthène, traduits et enrichis de notes*; Milan, 1753; — *De l'infaillibilité de l'Eglise chrétienne*; Bassano, 1776; — *De causis eloquentiæ*; Bassano, 1786; — *Réflexions sur les nouveaux systèmes d'enseigner les belles-lettres*; Bassano, 1787. Tous les écrits de Noghera ont été recueillis, en 17 vol. in-8° (Bassano, 1790). P.

Dizionario istorico bassanese.

NOGUEZ (*Pierre*), médecin français, né vers 1685, à Sauveterre (Béarn). Après avoir exercé pendant plusieurs années son art dans l'île de Saint-Domingue, il revint à Paris, et fut nommé démonstrateur d'histoire naturelle au Jardin du Roi. L'époque de sa mort n'est pas connue. On a de lui : *L'Anatomie du corps de l'homme en abrégé*; Paris, 1723, 1726, in-12 : ouvrage compilé en grande partie d'après celui de James Keill; — *Sanctorii a Sanctoriis De statica medica aphorismorum sectionibus VII distinctorum explanatio, notis aucta*; Paris, 1725, 2 vol. in-12. Il a traduit de l'anglais : *Traité sur l'opération de la taille par le haut appareil* (1724, in-12), de Cheselden; — *Relation du succès de l'inoculation de la petite vérole dans la Grande-Bretagne* (1725, in-12), de James Jurin; — *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature* (1725, 1740, in-4°), de Nieuwentyt, qui avait écrit cet ouvrage en hollandais; — *Traité des vertus médicales de l'eau commune* (1726, in-12), de Smith, et *Géographie physique* (1735, in-4°) de Woodward. P. L.

Dezeimeris, *Dict. hist. de la médecine*.

NOGUIER (*Antoine*), historien français, né à Toulouse, où il est mort, vers 1570. On ignore les particularités de sa vie. Il a composé plusieurs ouvrages médiocres, parmi lesquels nous citerons : *Eridographie en rimes*; Toulouse, 1552, in-4°; — *Histoire tolosaine*; ibid., 1559, pet. in-fol.; elle s'arrête en 1223, à la mort de Philippe-Auguste; malgré les formes ampoulées du style, on y trouve beaucoup de détails intéressants. Sans l'annoncer, Noguier a reproduit servilement tout ce que ses devanciers Nicolas Bernard et Étienne de Ganno avaient raconté des annales de Toulouse. P. L.

Biogr. Toulousaine, II.

NOHEN (*Jean*), historien allemand, né à Hirschfeld, vers le milieu du quinzième siècle, a écrit en allemand une *Chronique de la Hesse depuis Jules César jusqu'en* 1520, publiée en 1733 par Senkenberg, qui l'a reproduite dans ses *Selecta juridica et historica*, t. V, ainsi qu'une

Genealogia comitum hennebergensium, en manuscrit à la bibliothèque de Dresde. O.

Feller, *Monumenta inedita*.

NOINTEL (*Charles-François* Olier, marquis de), diplomate français, né dans la première moitié du dix-septième siècle, mort le 31 mars 1685. Fils d'un magistrat, il suivit la carrière de la robe, fut nommé conseiller au parlement de Metz, puis en 1661 à celui de Paris, et reçut un peu plus tard le titre de conseiller d'État. Il employait ses loisirs à l'étude des belles-lettres et des antiquités, goût qui lui fit visiter l'Italie et l'Orient. Lorsqu'en 1670 Louis XIV, après avoir été sur le point de déclarer la guerre à la Porte, se décida, sur les instances de Colbert, à envoyer à Constantinople un nouvel ambassadeur à la place de Delahaye, intrigant incapable, il chargea Nointel de la mission difficile d'aller rétablir les rapports de bonne harmonie entre la France et le Divan. « Nointel, dit M. Th. Lavallée dans son article sur les *Relations de la France avec l'Orient*, dans la *Revue indépendante* (novembre 1843), reçut de Colbert les instructions les plus détaillées et les plus sages. Il devait demander le renouvellement des capitulations avec les changements suivants : que le droit de douane fût réduit de cinq à trois pour cent; que les saints-lieux, occupés par les Grecs, fussent rendus aux Latins; que les étrangers qui n'avaient pas d'ambassadeur à la Porte ne pussent naviguer dans les mers ottomanes que sous la bannière française; que les marchandises françaises qui venaient des Indes eussent libre passage par la mer Rouge et à travers l'Égypte : il regardait l'Égypte comme la vraie route des Indes, et voulait par là ruiner le commerce des Anglais et des Hollandais en Asie. » Le 22 octobre Nointel entra dans le port de Constantinople avec trois vaisseaux de guerre; il avait fait demander si les batteries du sérail lui rendraient le salut; sur une réponse négative, il s'avança sans faire lui-même le salut habituel. Les Turcs spectateurs étaient dans l'exaspération; un coup de mousquet partit et blessa un matelot français. Le commandant de l'escadre, d'Aprémont, allait engager le combat, lorsque sur le conseil de l'interprète Fontaines, la sultane walidé, s'adressant à la galanterie des Français, demanda le salut pour elle-même; aussitôt les navires français se pavoisèrent de leurs plus riches pavillons, et toutes leurs pièces détonnèrent en honneur de la sultane, ce qui mit fin à ce fâcheux incident. Nointel ne devait, selon ses instructions, communiquer ses demandes qu'au sultan en personne, pour lui faire connaître les vexations que le grand vizir Kupruli avait dans ces derniers temps prodiguées aux envoyés de la France; mais il lui fut impossible d'obtenir une audience du sultan avant d'avoir remis à Kupruli les trente-deux articles dans lesquels étaient formulées ses réclamations. Kupruli les traita d'exorbitantes, et feignit de ne pas les croire émanées du gouvernement français; Nointel fut obligé de s'engager à produire dans six mois une lettre de son souverain conforme aux demandes qu'il avait présentées. Ce ne fut qu'alors qu'il obtint d'être reçu en audience solennelle; il fit au vizir une longue allocution; Kupruli ne lui répondit que par des épigrammes. Nointel fut ensuite amené en présence du sultan; les chambellans qui l'introduisirent, trouvant qu'il n'inclinait pas la tête assez profondément, la lui courbèrent si brusquement, qu'il fit une chute par terre (1). Peu de jours après il reçut du vizir la proposition de renouveler simplement les anciennes capitulations; il s'emporta alors en menaces; Kupruli lui répliqua que les traités de commerce que la Porte accordait à ses alliés étaient une grâce qu'il fallait accepter comme elle était accordée, et qu'on ne les avait jamais obtenus que par la douceur; que du reste s'il n'était pas satisfait, il n'avait qu'à retourner dans son pays. Ce langage insolent, dicté au vizir par Panajoti, premier secrétaire du Divan et vendu à l'Autriche, fut transmis à Paris par le chevalier d'Arvieux; il excita chez Louis XIV un violent courroux. Bientôt il ne fut question en Europe que de la guerre à outrance que la France allait entreprendre contre les Turcs (2). A la nouvelle que des armements se préparaient à Toulon, Kupruli se montra plus traitable; mais voyant bientôt après la France occupée de la guerre contre la Hollande, il mit dans les négociations la plus grande lenteur. Cependant ayant appris les succès éclatants des armées françaises, il s'alarma et signa enfin, le 5 juin 1673, de nouvelles capitulations, plus avantageuses pour la France que celles de 1604. Les droits de douane en effet étaient réduits de cinq à trois pour cent; les catholiques redevenaient possesseurs des lieux-saints et recevaient le droit d'y aller librement en pèlerinage. Quant au passage par la mer Rouge, il ne put être obtenu à cause de l'opposition persistante de l'iman de La Mecque. Trois mois plus tard Nointel entreprit un long voyage aux Échelles du Levant, pour y étudier comment le commerce et l'influence de la France pourraient encore y être étendus. Après avoir visité les îles de l'archipel, Rhodes et Chypre, il parcourut la Syrie, la Palestine, la Morée et le reste de la Grèce. Il recueillit beaucoup de bas-reliefs, de médailles, d'inscriptions, etc., qui se trouvent aujourd'hui en grande partie dans les collections publiques de Paris. Il fit aussi prendre par le peintre Carrey (*voy.* ce nom), qu'il avait emmené avec lui, un grand nombre de dessins d'après les monuments de l'antiquité, plus de deux cents, entre autres, dans le château

(1) Cette circonstance, dont ne parlent pas les historiens français, est rapportée dans la *Relation* du résident impérial Casanova.

(2) C'est à cette occasion que Leibniz (*voy.* ce nom) adressa à Louis XIV son *Projet sur la colonisation de l'Égypte par les Européens*.

d'Athènes (1). Signalons encore qu'il fit célébrer avec grande pompe les fêtes de Noël (1673) dans la fameuse grotte aux stalactites d'Antiparos, où de mémoire d'homme personne n'avait osé se hasarder. Rappelé à Constantinople au commencement de 1675, pour y travailler à la paix entre la Porte et la Pologne, Nointel ne put empêcher que la garde du saint-sépulcre ne fût remise aux Grecs. A l'avénement du nouveau vizir Kara Mustapha, il chercha à le pousser à la guerre contre l'Autriche et lui fit à cet effet remettre les plans des forteresses de Raab et de Comorn; le vizir était assez disposé à écouter ces suggestions, mais il se brouilla peu de temps après avec l'ambassadeur français, qui, devant être reçu en audience solennelle, ne voulut pas accepter que son tabouret fût placé au-dessous du sofa où le vizir Kara Mustapha allait prendre siége (2). Nointel quitta immédiatement Constantinople, et alla habiter une maison de campagne. Quelques mois plus tard, il célébra, par de grandes réjouissances, les victoires de Louis XIV en Flandre; Kara Mustapha en prit prétexte pour se déclarer insulté par ces démonstrations de joie, et ordonna à Nointel de revenir dans son hôtel à Constantinople, et de n'en point sortir. Cette défense fut levée par la suite, bien que Nointel persistât jusqu'à la fin dans ses prétentions au sujet du tabouret. En 1679 il fut rappelé, sur les plaintes des négociants des Échelles, auxquels il avait emprunté de fortes sommes, pour entretenir son grand train de maison et pour l'acquisition de beaucoup d'objets d'antiquité et de curiosité. Ses dettes furent payées par le gouvernement français; mais à son retour en France il se vit accueilli très-froidement et fut même, dit-on, exilé pendant quelque temps. Il mourut à Paris, d'une attaque d'apoplexie. O.

Flassan, *Histoire de la diplomatie française*, t. IV. — Chardin, *Voyage*. — D'Arvieux, *Mémoires*. — La Croix, *Mémoires*.

NOINTEL (DE). *Voy.* CHOLET (*Jean*).

NOINVILLE (DE). *Voy.* DUREY.

NOIR (*Jean* LE), prêtre janséniste, né à Alençon, en 1622, mort à Nantes, le 22 avril 1692. Fils d'un conseiller au présidial d'Alençon, il devint en 1652 chanoine théologal de Séez, et se livra avec succès au ministère de la chaire, tant en Normandie qu'à Paris. Son caractère ardent et emporté lui suscita de fâcheuses affaires. Soupçonné avec quelque raison d'être favorable au jansénisme, il prêchait le carême à Argentan, lorsque des catholiques exaltés s'avisèrent d'élever dans un carrefour de la ville une statue de la Vierge foulant aux pieds un énorme serpent qu'ils disaient être le théologal de Séez, et devant laquelle ils allaient chaque soir chanter les litanies où ils inséraient ces paroles : *Virgo extirpatrix jansenistarum*. Quelques-uns se rendirent même en procession jusqu'à Séez en faisant entendre le même chant. De pareilles scènes n'étaient que risibles; mais l'abbé le Noir essuya bientôt des affaires qui passèrent le ridicule. Brouillé avec M. Rouxel de Médavy, évêque de Séez, qui avait donné un mandement pour la publication du *Formulaire*, il l'accusa de plusieurs erreurs, notamment d'avoir laissé paraître un ouvrage intitulé : *Le Chrétien champêtre*, dont un laïque était l'auteur, et où on lisait en termes exprès : « qu'il y avait quatre personnes divines qui devaient être l'objet de la dévotion des fidèles, savoir : Jésus-Christ, saint Joseph, sainte Anne et saint Joachim; que Notre Seigneur était dans le saint-sacrement de l'autel, comme un poulet dans la coque d'un œuf. » Le théologal présenta requête à Louis XIV, en l'accompagnant d'une dénonciation de plusieurs propositions qu'il croyait hérétiques. Il publia à ce sujet des écrits, où il franchissait toutes les bornes de la modération. M. de Médavy, nommé archevêque de Rouen, ne fut pas à l'abri de la plume mordante de l'abbé, qui prit également à partie M. de Harlay, devenu archevêque de Paris. Des commissaires, désignés pour le juger, le condamnèrent, le 24 avril 1684, à faire amende honorable devant l'église métropolitaine de Paris et aux galères à perpétuité. Quelques jours après, les jansénistes répandirent une sorte de complainte latine dans laquelle on disait « qu'il était *noir* de nom, mais *blanc* par ses vertus et par son caractère ». L'arrêt ne fut point exécuté dans toute sa rigueur. Le pauvre abbé le Noir fut conduit d'abord à Saint-Malo, puis en 1686 dans les prisons du château de Brest, et enfin en 1690 au château de Nantes. On a de lui : une traduction de *l'Échelle du cloître*, ouvrage attribué à saint Bernard; — les *Avantages incontestables de l'Église sur les calvinistes*; Paris et Sens, 1673, in-12; — les *Nouvelles Lumières politiques, ou l'Évangile nouveau*; 1676 et 1687, in-12 : ouvrage qui arrêta la publication d'une traduction française de *l'Histoire du Concile de Trente*, par le cardinal Pellavicini, et qui eut une troisième édition, sous le titre de : *Politique et Intrigues de la cour de Rome*; 1696, in-12; — *L'Évêque de cour opposé à l'évêque apostolique*; Cologne, 1682, 2 vol. in-12; — *Lettre à Mme la duchesse de Guise* sur la domination épiscopale et sur l'usage des lettres de cachet surprises par quelques évêques pour opprimer les ecclésiastiques du second ordre; 1679, in-12; — plusieurs autres brochures, remarquables surtout par la

(1) Le cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale de Paris possède un précieux recueil de dessins pris par Carrey dans le Parthénon avant la détérioration de ce temple.

(2) Le vizir ayant maintenu que Nointel serait placé au-dessous de lui, l'ambassadeur déclara que Kara Mustapha pouvait disposer du tabouret, mais non de sa personne. Il fut alors saisi par deux huissiers, qui le jetèrent en bas de l'estrade, en s'écriant : « Décampe, ghiaour! » Ce fait, omis par les historiens français, est relaté dans les *Rapports* du résident impérial Kindsberg.

hardiesse avec laquelle il attaque non-seulement la doctrine, mais encore les mœurs de ses supérieurs ecclésiastiques. Il y décide, entre autres, qu'un évêque coupable de quelque crime est *ipso facto* déchu de l'épiscopat, quoiqu'il ne soit ni jugé, ni condamné, ni déposé canoniquement. Un tel principe est très-dangereux et contraire à toutes les anciennes lois de l'Église.

H. Fisquet.

Supplém. au Nécrol. de Port-Royal, 1735. — *Dictionn. hist. des auteurs ecclés.* — Feller, *Dict. hist.*

NOIR (Le). *Voy.* Lenoir.

NOIRET (*Jean-Adolphe*), calculateur français, né en 1769, mort en 1832, à Paris. Il fut employé dans les bureaux de la Banque de France et publia divers ouvrages utiles au commerce et aux administrations, notamment : *Tarif général de la réduction des anciennes monnaies en francs*; Paris, 1810, in-18; — *Comptes faits de l'escompte à 4 0/0 par an depuis 1 franc jusqu'à 1 million*; Paris, 1810, in-12; — *Tarif ou Comptes faits de multiplication et de division en francs*; Paris, 1811, in-8°; ce barême, exécuté sur les principes du calcul décimal, présente 126,600 comptes faits soit en francs ou en toute autre espèce de monnaie, soit en poids ou mesures nouveaux ou anciens, français ou étrangers; — *Aperçu d'une méthode très-abrégée de faire l'escompte*; Paris, 1831, in-8°.

K.

Quérard, *France littér.*

* **NOIRLIEU** (*Louis-François* Martin de), écrivain ecclésiastique français, né à Sainte-Menehould (Marne), le 5 juin 1792. Après avoir fait ses humanités au lycée de Reims, il vint à Paris en 1810, et fut nommé l'année suivante professeur au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où il enseigna successivement les classes de seconde et de rhétorique. En 1815 il se rendit à Rome, y reçut la prêtrise en mars 1816, et suivit avec succès pendant quatre années les cours de théologie à l'université de la Sapience. A son retour en France, il devint aumônier de l'École polytechnique, et exerça ces fonctions jusqu'en 1826. A cette époque, Charles X l'appela auprès de son petit-fils, le duc de Bordeaux, en qualité de sous-précepteur. La révolution de 1830 le surprit en Allemagne, où il voyageait pour des motifs de santé. Obligé, bientôt après, de chercher un climat plus doux, il retourna à Rome, où pendant deux ans il consacra ses loisirs à l'étude de la langue hébraïque et de l'Écriture sainte. Revenu en France en 1833, il y vécut dans la retraite et prêcha quelques stations dans différentes paroisses de Paris. En 1840, M. Affre, archevêque de Paris, le nomma curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, et à la fin de 1848 M. Sibour le fit passer à la cure de Saint-Louis-d'Antin qu'il administre encore aujourd'hui. On a de M. de Noirlieu : *La Bible de l'Enfance, ou histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament*; Paris, 1836, in-18, et plusieurs autres éditions; — *Histoire abrégée de la religion chrétienne, depuis l'Ascension de Jésus-Christ jusqu'au dix-neuvième siècle* (Paris, 1837, in-18); — *Souvenirs de Tusculum, ou entretiens philosophiques près de la maison de campagne de Cicéron* (Paris, 1833, in-12); — *Le Consolateur des affligés et des malades* (Paris, 1836, in-12); — *Motifs de la conversion d'un protestant* (1837, in-12); — *Exposition abrégée et preuves de la doctrine chrétienne* (Paris, 1842, in-18); refondu complétement, sous le titre de : *Exposition des dogmes principaux du christianisme* (Paris, 1853 et 1858, in-12); — *Le Catéchisme expliqué aux enfants de huit ans* (Paris, 1858, in-12); — *Catéchisme philosophique, à l'usage des gens du monde* (Paris, 1860, in-12). M. de Sacy a fait l'éloge de ce dernier ouvrage dans le *Journal des Débats* du 30 avril 1861.

H. F.

Docum. partic.

* **NOIROT** (*Joseph-Mathias*, abbé), philosophe français, né à Latrecey (Haute-Marne), le 24 février 1793. Fils d'un commissaire terrier du duc de Penthièvre, il fit ses études au collége de Langres, puis au grand séminaire de Dijon. Ordonné prêtre en 1817, il professa aux colléges du Puy et de Moulins, et occupa pendant vingt-cinq ans la chaire de philosophie au collége royal de Lyon. Son enseignement eut un grand éclat. A la fois catholique et rationaliste, il place la vérité révélée au-dessus des lumières naturelles; mais admettant une autre source de vérité que la tradition historique, il reconnaît à la raison humaine le pouvoir de s'élever par elle-même à la connaissance des principales vérités morales et métaphysiques. On cite parmi ses élèves MM. Ozanam, Ponsard, de Laprade, de Parieu, H. Fortoul, Gourju, etc. M. l'abbé Noirot a été nommé (9 mars 1852) inspecteur général de l'enseignement primaire, puis inspecteur général de l'enseignement secondaire (1853) et recteur de l'Académie de Lyon (22 août 1854). Retraité le 22 octobre 1856, il est depuis le 29 août 1850 officier de la Légion d'honneur. Ses *Leçons de philosophie*, déjà publiées par M. Gourju, l'ont été de nouveau par H.-J.-B. Tissandier; Paris, et Lyon, 1852, in-8°.

H. F.

Docum. partic.

NOISETTE (*Louis-Claude*), agronome français, né le 2 mai 1772, à Châtillon, près Paris, mort le 9 janvier 1849, à Paris. Il était fils d'un jardinier, qui dirigea les cultures de Brunoy, lorsque ce domaine fut acquis par le comte de Provence. Atteint par la réquisition de 1793, il fut incorporé dans un régiment d'infanterie et obtint son congé en 1795. Nommé aussitôt jardinier du Val-de-Grâce, il donna ses soins au jardin de botanique et aux serres de cet hôpital; mais sa place ayant été supprimée vers 1798, il prit à loyer quelques terrains du faubourg Saint-Jacques, et commença de travailler pour son propre compte. Vers 1806, il fonda un établisse-

ment qui s'enrichit bientôt de toutes les plantes remarquables que possédait alors l'horticulture française, entravée par le défaut de relations maritimes. Peu de temps après il suivit en Autriche le prince d'Esterhazy, qui l'avait chargé des plantations de ses vastes domaines. Sous la restauration il fit un voyage en Angleterre, et acquit à son retour à Fontenay-aux-Roses un terrain destiné à une pépinière d'arbres fruitiers; cet établissement fut transféré en 1836 à Montrouge. A la même époque (1823), il s'occupa de l'élève du bétail dans une ferme située dans les environs de Coulange-la-Vineuse (Yonne). On doit à Noisette l'introduction ou la première culture d'un grand nombre de plantes rares de l'Amérique ou des Indes. Il faisait partie de plusieurs sociétés agricoles et horticoles de la France et de l'étranger; plusieurs d'entre elles lui ont décerné des prix et des médailles. Le 8 mai 1840 il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Le Jardin fruitier*; Paris, 1813-1821, in-4°, pl. : cet ouvrage, contenant l'histoire, la description et la culture des arbres fruitiers, des fraisiers et des meilleures espèces de vignes d'Europe, a été rédigé par le docteur L.-A. Gautier; une 2e édition, considérablement augmentée, a paru en 1832-1839, 2 vol. gr. in-8°, avec 159 pl. col.; — *Manuel complet du jardinier maraîcher, pépiniériste, botaniste, fleuriste et paysagiste*; Paris, 1825-1827, 4 vol. in-8°, avec un *Supplément* (1828, in-8°); rédigé par Boitard le naturaliste; — *Catalogue général des arbres, arbustes et plantes cultivés par L. Noisette*; Paris, 1826, in-8°; — *Manuel du jardinier des primeurs, ou l'art de forcer les plantes à donner leurs fruits ou leurs fleurs dans toutes les saisons*; Paris, 1832, in-18, fig. rédigé par Boitard; — (avec Malepeyre, Bossin et Boitard) *L'Agriculteur praticien, ou revue progressive d'agriculture, de jardinage, d'économie rurale et domestique*; Paris, 1839-1847, 8 vol. in-8°. Il a mis en ordre et publié avec Boitard l'*Annuaire populaire de la France* (Paris, 1840-1841, 2 vol. in-16), et avec Hocquart *Le Jardinier pratique* (1846, in-18), et il a fourni des notes ou des articles au *Bon jardinier* (depuis 1817), au *Dictionnaire d'agriculture* de François de Neufchâteau (1827), au *Journal des connaissances utiles*, aux *Annales de Flore et Pomone*, etc. P. L.

Rousselon, *Notice nécrolog. sur L. Noisette* (Paris, 1849, in-8°), extr. des *Annales de la Soc. centrale d'Horticulture de Paris*; 1849.

NOIZET (*Pierre*), littérateur français, né vers 1550, dans la Thiérache (Picardie). Il était prêtre, docteur en droit civil et canon, et recteur de l'université de Reims, où il professa longtemps la philosophie et la jurisprudence. On a de lui : *Antitopica* (*sive locorum contrarietates*) *de morali Aristotelis philosophia*; Reims, 1589, in-8°; — *La Christianopédie*; Reims, 1612, in-12, sorte de catéchisme appuyé sur des passages tirés de l'Écriture. K.

Marlot, *Hist. de la métropole de Reims*, II. 802. — Boulliot, *Biogr. ardennaise*.

NOIZET-SAINT-PAUL (*Jean-François-Gaspard*), écrivain militaire français, né le 2 novembre 1749, à Hesdin (Picardie), mort le 3 août 1837. Élève de l'école de Mézières, il fit, dans l'arme du génie, les premières campagnes de la révolution. Nommé chef de brigade, le 8 ventôse an IV (février 1796), il fut, en l'an VII, appelé au commandement de la place d'Arras, qu'il conserva jusqu'à la seconde rentrée des Bourbons; on lui donna alors le grade honorifique de maréchal de camp (1er août 1815). Détaché en 1801 sous les ordres de l'amiral Latouche-Tréville, il avait mis Boulogne en état de défense et s'était fait remarquer dans les attaques dirigées par Nelson contre cette ville. En 1809 il entra au Corps législatif comme député du Pas-de-Calais. On a de lui : *Traité complet de fortification*; Paris, 1792, in-8°; 3e édit., augmentée; ibid., 1818, 2 vol. in-8°, pl. : le marquis de Montalembert publia sur ce traité deux mémoires insérés dans son grand ouvrage *L'Art défensif* (t. X, 1793); — *Éléments de fortification à l'usage des états-majors des armées*; Paris, 1812, in-8°. P.

Fastes de la Légion d'honneur, III. — Quérard, *France littér.*

NOLA (*Giovanni* MARLIANO, dit *Giovanni* DA), sculpteur et architecte italien, né à Nola, près de Naples, mourut octogénaire dans le courant du seizième siècle. Élève d'Agnolo Aniello Fiore, maître très-renommé à Naples à la fin du quinzième siècle, il s'adonna d'abord à la sculpture en bois, puis il se rendit à Rome, où il ne put obtenir de travaux de Michel-Ange. De retour à Naples, il y fut chargé de nombreux travaux pour les églises, les places et les palais. Il prit part aux décorations des fêtes splendides qui, sous la direction du poëte Sannazar, eurent lieu à Naples à l'occasion de l'entrée solennelle de Charles-Quint. Une circonstance bien différente lui fournit l'occasion d'exécuter les tombeaux des trois malheureux frères Giacomo, Ascanio et Sigismondo Sanseverino, empoisonnés, le 5 novembre 1513, par la femme de leur oncle. On peut reprocher un peu trop de symétrie à ces monuments, uniformément composés de la statue du jeune mort assise sur un sarcophage; ils sont placés dans la chapelle de leur famille, à droite du chœur de l'église de San-Severino. Le mausolée de Pierre de Tolède, commandé à Giovanni da Nola par le vice-roi lui-même, et placé dans l'église Saint-Jacques-des-Espagnols, est l'œuvre la plus importante de cet artiste. Sur le soubassement le vice-roi est agenouillé auprès de sa femme, dont il est séparé par un casque posé à terre; aux quatre coins sont des statues des Vertus qui, par leurs proportions, leurs formes, leurs draperies, leur expression, sont au nombre des plus belles figures allégoriques qu'ait vues naître le seizième

siècle. En 1530, Giovanni avait exécuté dans l'église Sainte-Claire le tombeau et la touchante statue d'Antonia Gandino, jeune fille ravie à l'âge de quatorze ans à ses parents. E. B—N.

Cicognara, *Storia della scultura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — G. Galanti, *Napoli e contorni*.

NOLANT. *Voy.* FATOUVILLE (DE).

NOLASQUE (*Saint-Pierre*). *Voy.* PIERRE.

NOLDE (*Adolphe-Frédéric*), médecin allemand, né à Neubrandebourg, le 1er mai 1764, mort le 2 septembre 1813. Après avoir enseigné pendant quinze ans la médecine à Rostock, il devint en 1806 professeur au collége médical de Brunswick et directeur de la maison d'accouchement ainsi que médecin de la cour; en 1810 il obtint une chaire à Halle, où il fut en même temps nommé directeur de la clinique. On a de lui : *Gallerie der alteren und neueren Gesundheitslehrer für das schöne Geschlecht* (Galerie des anciens et nouveaux conseillers d'hygiène pour le beau sexe); Rostock, 1794-1801, 2 vol. in-8°; — *Bemerkungen aus dem Gebiete der Heilkunde und Anthropologie, in Rostock gesammelt* (Observations médicales et anthropologiques, recueillies à Rostock); Erfurt, 1807, in 8°; — *Die neuesten Systeme teutscher Geburtshelfer* (Les Systèmes les plus nouveaux émis en Allemagne sur les accouchements); ibid., 1808, in-8°; —une quinzaine de *mémoires* et *dissertations*. O.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

NOLI (1) (*Antonio* DA), connu dans les fastes maritimes portugais sous les noms d'*Antoniotto* Uso DI MARE), navigateur génois, né vers 1419, mort vers 1466. Il appartenait à une famille patricienne, et reçut une bonne éducation. Il se trouva compromis plusieurs fois dans des agitations politiques, et dut enfin quitter sa patrie. Il s'expatria en 1449, et, séduit par la réputation de l'infant don Henrique, duc de Viseu et de Covilham, qui par tous les moyens encourageait les découvertes et attirait les meilleurs marins de l'Europe, Noli se rendit en Portugal avec trois bâtiments bien équipés. L'infant le reçut avec bonneur, et l'attacha même à sa personne. Reconnaissant son habileté, il ne tarda pas à l'employer pour étendre et préciser la connaissance des côtes de l'Afrique occidentale. Noli fit plusieurs expéditions dans ce but; mais les résultats ne nous en sont pas connus. Ils devaient être satisfaisants, puisqu'en mars 1455 il commandait encore deux navires destinés à de nouvelles explorations. Entre l'embouchure du Sénégal et le cap Vert, près du rio Condamel, il fit la rencontre du célèbre Vénitien Alvizio Cada-Mosto, qui cherchait aussi des terres nouvelles. Ils unirent leurs fortunes, et continuèrent à s'avancer vers le sud. Ils doublèrent le cap Vert, découvrirent le golfe de Gorée, lièrent des relations amicales avec deux peuplades riveraines, qu'ils nommèrent les *Barbarins* et les *Serères*, et à soixante milles au delà du cap Vert ils firent aiguade à l'embouchure d'un cours d'eau qui fut appelé *Barbasini*. Les navigateurs entrèrent ensuite dans un magnifique fleuve, le *Gambra* (Gambie); mais ils trouvèrent les tribus voisines très-hostiles. Ils eurent plusieurs fois, malgré leur artillerie, beaucoup de peine à repousser les nombreuses *ahuries* (grandes pirogues) qui venaient journellement assaillir leurs navires et les couvrir de projectiles meurtriers; toute descente fut impossible. La fatigue, les maladies et les combats avaient singulièrement diminué les équipages portugais; leurs chefs crurent devoir céder à leurs vœux, et mirent le cap sur le Portugal, où ils débarquèrent, en juin 1455. Ils y reçurent les félicitations de don Henrique, qui l'année suivante mit sous leurs ordres trois caravelles, afin de continuer leur entreprise. Ils mouillèrent sous le cap Blanc, dans la baie du Lévrier, et gagnant le large, découvrirent les *îles du cap Vert* parmi lesquelles ils relevèrent *Buona-Vista* et *Sant-Yago*. Il ne paraît pas qu'ils aient visité le groupe de cet archipel qui se trouve au nord-ouest. Revenant vers le continent, ils reconnurent la *pointe des deux Palmes* (cap Lof), et remontèrent la Gambie l'espace de soixante milles. Ils furent assez bien accueillis par le roi nègre et idolâtre Batti-Mansa; mais les fièvres forcèrent les Portugais à reprendre la mer. Ils s'arrêtèrent dans une grande et belle rivière, qu'ils appelèrent *Casa-Mansa* (du nom du souverain du pays). A vingt milles plus loin ils doublèrent le *cap Rosso* (1). La terre courait alors au sud-est. Continuant à la côtoyer, ils reconnurent le fleuve *Santa-Anna* (2), puis le fleuve *Santo-Domingo* (3). Ils s'avancèrent jusqu'à l'embouchure du Jeba (4), qu'ils prirent pour un golfe. Leurs équipages, épuisés et décimés, les forcèrent à renoncer à toute découverte ultérieure. A leur retour, à trente milles de la côte, ils découvrirent l'archipel des Bissagos, dont ils ne décrivirent que les deux plus grandes îles (*Formosa* et *Carashe*); ils ne purent s'aboucher avec les nègres qui habitent ce groupe. On ne sait rien de plus sur Noli, auquel les historiens et les géographes n'ont pas assez fait partager la gloire dont ils ont environné Cada-Mosto. Ces deux noms doivent être inséparables en ce qui touche les découvertes faites sur la côte occidentale africaine depuis le cap Vert jusqu'au Rio Grande et celles des archipels du cap Vert et des Bissagos, c'est-à-dire dans l'espace compris entre

(1) Ce nom se trouve souvent écrit *da Nolle* dans les recueils portugais, mais celui d'*Usodimare* a prévalu. C'est pourquoi les relations des voyages de Cada-Mosto ne donnent pas le nom de Noli à son compagnon.

(1) *Cap Rouge*, à cause de la couleur des rochers qui le forment. C'est aujourd'hui le cap *Roxo*.

(2) Aujourd'hui *Rio Cachen*, qui a sur ses rives un établissement portugais assez important. Il y a un autre Rio Santa-Anna au-dessous du cap Santa-Maria.

(3) Le *Rio Catarina* des cartes modernes, à environ 60 milles du cap Roxo.

(4) Le *Rio Grande*.

les 15e et 11e degrés de lat. nord. Il n'existe de Noli qu'un fragment de manuscrit que Groberg de Hemsoë a recueilli dans ses *Annali di geografia et di statistica* (Gênes, 1802, 2 vol. in-8°, avec cartes); encore ce fragment est-il sous le nom d'*Antonietto Usodimare*. Raphaël Soprani a découvert dans les archives de Gênes un manuscrit intitulé *Itinerarium Antonii Ususmaris, civis januensis*, 1455; mais Groberg, Walkenaër et Malte-Brun, après avoir scrupuleusement examiné ce manuscrit, n'y ont reconnu aucun caractère d'authenticité; sauf quelques lettres du navigateur génois, le surplus n'est qu'une compilation sans intelligence des relations précédentes. Il se pourrait néanmoins que cet itinéraire fût le récit des expéditions de Noli antérieures à son association avec Cada-Mosto en 1456 et alors qu'il n'avait fait encore que reconnaître des plages déjà découvertes. La date 1455, que porte le manuscrit de Gênes, rend cette supposition assez vraisemblable. MM. Alexandre de Humboldt, de Santarem et Eyriès se sont livrés à des recherches fort intéressantes pour prouver que l'on doit identifier Antoniotto Usodimare avec Antonio de Noli. Leurs savants travaux ont complétement éclairci ce point. A. DE L.

Luigi Cada-Mosto, *La prima Navigazione per l'Oceano alle terre de' negri della bassa Etiopia* (Vicence, 1507, in-4°, et Milan, 1519) — Ramusio, *Navigazione e Viaggi*, t. 1er. — Crinæus, *Novus Orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum*, etc. (Bâle, 1532, in-fol.). — Mathurin de Redouet, *Le nouveau Monde*, etc. (Paris, 1518). — J. Temporal, *Description historiale de l'Afrique* (1558), t. II, p. 375-377. — Walkenaër, *Annales des voyages*, ann. 1807, t. VII, p. 246. — Le même, *Histoire générale des voyages*, t. I. — Baron Alexandre de Humboldt, *Hist. de la géographie du nouveau continent*, t. II, p. 161. — Raphael Soprani, *Dict. des auteurs liguriens*. — Zurla, *Dei Viaggi e delle Scoperte Africane di Cada-Mosto* (Venise, 1815, in-8°). — Külb, *Geschichte der Entdeckungsreisen* (Mayence, 1841), t. I. — Vicomte de Santarem, *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique, au delà du cap Bojador*, etc. (Paris, 1842, in-8°). — Van Tenac, *Hist. générale de la marine*, t. II, p. 185.

NOLIN (*Denis*), érudit français, né en 1648, à Paris, où il est mort, le 10 avril 1710. Avocat au parlement de Paris, il quitta de bonne heure le barreau, et tourna ses études vers l'Écriture sainte. Il avait formé une riche collection d'éditions, de traductions et de commentaires de la Bible; le catalogue en fut imprimé, et il la légua après sa mort aux pauvres de sa paroisse. Sous l'anagramme de *N. Indès* (Denis N.), théologien de Salamanque, il a publié : *Lettre où l'on propose la manière de corriger la version grecque des Septante, avec des éclaircissements sur quelques difficultés*; Paris, 1708, in-8° : cet écrit donna lieu à des *Réflexions* des PP. de Tournemine et Souciet, dans le *Journal de Trévoux* (juin, 1709), auxquels Nolin répondit par des *Observations* (même recueil, janvier, 1710); — *Deux Dissertations, l'une sur les Bibles françaises, et l'autre sur l'éclaircissement de la* Dissertation anonyme *de l'abbé de Longuerue et des* Lettres choisies *de Simon touchant les antiquités des Chaldéens et des Égyptiens*; Paris, 1710, in-8°; dans la première il ne fait guère qu'abréger l'*Histoire des traductions françaises de l'Écriture* de Lallouette, et dans la seconde il examine une question de plagiat; — *Lettres sur la nouvelle édition des Septante, par J.-Ern. Grabe*, dans le *Journ. des Sav.* (Suppl., décembre 1710). P. L.

Moréri, *Grand Dict. hist.*

NOLIN (*Jean-Baptiste*), graveur fançais, né en 1657, à Paris, où il est mort, en 1725. Il fut élève de Poilly, et fit quelque séjour à Rome pour se perfectionner dans son art. Les principales productions qu'il a laissées sont : *La Multiplication des pains* de Raphael, *L'Adoration des bergers* de Poussin, *Le Renouvellement d'alliance avec les Suisses*, tapisserie de Le Brun, le *Frontispice* du *Glossaire* de Du Cange (1678), le *portrait d'Isaac Lemaistre de Sacy* (1684), et une série de *Vues du château de Versailles* pour *le Cabinet du roi*. Il se livra au commerce d'estampes et ouvrit une boutique dans la rue Saint-Jacques, à l'enseigne de *la place des Victoires*. Il se mit aussi à vendre des cartes géographiques, et il en grava un grand nombre, qui sont encore recherchées des amateurs pour leur netteté et les ornements dont il les accompagnait; on remarque notamment celles qui portent le nom de *Tillemon* (Nicolas de Tralage), la carte de France en 6 feuilles (1692), qui porte en encadrement les portraits en médailles de tous les rois jusqu'à Louis XIV; celle du globe terrestre, en 7 feuilles, dont quatre d'ornements, etc. Nolin prenait les titres de « graveur du roi et de géographe du duc d'Orléans, » titres usurpés ainsi qu'on le voit dans la plainte portée contre lui, en 1705, par Guillaume Delisle, qui réussit à le faire condamner comme plagiaire de ses ouvrages.

Son fils, *Jean-Baptiste* NOLIN, né en 1686, à Paris, mort le 1er juillet 1762, continua le même commerce. Il publia des cartes et des atlas, cités en partie par Lenglet-Dufresnoy, dans sa *Méthode pour étudier la géographie*.

Un écrivain du même nom, l'abbé NOLIN, né en Lorraine et chanoine de Saint-Marcel, à Paris, se distingua dans le dernier siècle par son goût pour les plantes. C'est à lui que l'on doit, d'après De Grace et Delaunay, auteurs du *Bon Jardinier*, l'introduction dans nos jardins de plusieurs arbustes étrangers. Delille parle de lui dans le second chant des *Géorgiques françaises*. Il fut le premier directeur de la pépinière fondée, sur sa demande, à Paris dans le faubourg du Roule, et destinée à la culture des arbres et végétaux exotiques; il eut pour successeur le botaniste Dupetit-Thouars. Nolin est en général qualifié de décorateur des jardins du roi. On a de lui : *Essai sur l'agriculture moderne, dans lequel il est traité des arbres, des arbrisseaux, oignons de fleurs et arbres fruitiers*.

Paris, 1755, in-12, publié sous le voile de l'anonyme et en société avec l'abbé Blavet. P. L.

Basan, *Dict. des graveurs*. — Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier la géographie*. — De Grâce, *Almanach du bon jardinier*, 1783-1796.

NOLLE (*Henri*), physicien allemand, vivait au commencement du seizième siècle. Il enseigna la philosophie au gymnase de Steinfurt, puis à l'université de Giessen, et devint enfin pasteur à Darmstadt. Tous ses loisirs étaient consacrés à l'étude des sciences naturelles, sur lesquelles il écrivit plusieurs ouvrages, remplis d'hypothèses singulières, dans le goût des idées de Paracelse, qu'il regardait comme son maître. On a de lui : *Veræ physices compendium novum*; Steinfurt, 1616, in-8°; — *Ars et per propriam indagationem et per revelationem aliquid discendi*; ibid., 1617; — *Theoria philosophiæ hermeticæ*; Hanau, 1617, in-8°; — *Sanctuarium naturæ quod est physica hermetica*; Francfort, 1619, in-8°; — *Via sapientiæ trina*; Steinfurt, 1620, in-8°. O.

Reimmann, *Einleitung in die Historia literaria*, etc.; partie III, p. 516.

NOLLEKENS (*Joseph-François*), peintre flamand, né à Anvers, en 1688, mort à Londres, le 21 janvier 1748. Il était élève de Cillemans, et vint s'établir fort jeune en Angleterre, où le comte de Tilney et lord Cobham à Stowe l'occupèrent beaucoup. Il avait surtout étudié les ouvrages de Watteau et de Panini, et peignit dans le même genre des *Paysages*, des *Scènes de bergers*, des *Fêtes pastorales*, des *Jeux d'enfants*, etc.

NOLLEKENS (*Joseph*), sculpteur anglais, fils du précédent, né le 11 août 1737, à Londres, où il est mort, le 23 avril 1803. Son instruction avait été bien négligée : on lui apprit à lire et à écrire, et dans la suite il ne s'inquiéta jamais d'en savoir davantage. Placé à treize ans chez le sculpteur Scheemakers, il gagna divers prix aux concours de la Société des Arts. Ce fut en 1760 qu'il se rendit à Rome : il y exécuta quelques beaux ouvrages, qui lui attirèrent les suffrages d'amateurs éclairés, notamment les bustes de Garrick et de Sterne, et deux groupes en marbre, *Timoclée en présence d'Alexandre* et *Mercure* et *Vénus gourmandant l'Amour*. Tout en poursuivant ses études, il s'adonna à un genre de travaux plus lucratifs, et où il se distingua par une incroyable dextérité; nous voulons parler de la restauration des statues et objets d'art; il transforma son atelier en une véritable fabrique d'antiques, et nul ne fut plus adroit que lui à rajuster une tête, un torse ou des membres. Une *Minerve* ainsi accommodée par lui fut achetée au prix de 25,000 fr. pour une collection du Yorkshire. Après un séjour d'environ dix ans en Italie, séjour qui lui fut profitable de toutes les manières, il revint s'établir à Londres, et fut élu membre de l'Académie des beaux-arts. Peu d'artistes ont joui d'une vogue si durable et si excessive. Ce fut pendant longtemps une mode d'aller poser chez Nollekens; il avait parfois jusqu'à quatre séances par jour. Les grands seigneurs se donnaient rendez-vous dans son atelier pour s'y amuser de ses façons brusques, de ses saillies, de ses grossièretés même; il ne manquait pourtant à l'occasion ni de tact ni de finesse. Nollekens avait choisi, afin de s'enrichir plus sûrement, les deux branches productives de son art, les bustes et les tombeaux; dans ce dernier genre, on cite ceux de Mme Howard (à Corby Castle) et des capitaines Manners, Bayne et Blair (à l'abbaye de Westminster). Travailleur infatigable, il n'a pas négligé la grande sculpture, etc.; outre les morceaux dont il a été question, il a encore exécuté le groupe *Cupidon et Psyché*, et la *Vénus de Rockingham*, qui passe pour son chef-d'œuvre. Cet artiste, qui était d'une avarice sordide, avait amassé une fortune princière (plus de cinq millions de fr.); il la légua en mourant à deux de ses amis. P. L—Y.

Thomas Smith, *Nollekens and his times*; Lond., 1829, 2 vol. in-8°.

NOLLET (*Dominique*), peintre belge, né à Bruges, en 1640, mort à Paris, en 1736. On ne connaît pas le nom de son maître; mais son genre est celui de van der Meulen, avec lequel il lutta souvent avec succès. Nollet fut reçu dans la Société des peintres de sa ville natale, le 19 juin 1687. Maximilien, électeur de Bavière, alors gouverneur des Pays-Bas, l'attacha à sa personne avec une forte pension. Nollet suivit ce prince dans sa fortune, bonne ou mauvaise, vint avec lui à Paris, et l'accompagna ensuite en Bavière et ne revint en France qu'après la mort de son protecteur. Nollet peignait l'histoire et les batailles; ce dernier genre est celui dans lequel il a le mieux réussi. « Ses paysages, dit Descamps, sont très-variés; les arbres sont bien touchés et de fort bonne couleur. Ses batailles, ses campements, ses siéges de ville, ses marches d'armées, sont traités avec feu et avec une grande vérité. On ne peut avoir plus de facilité; il semble de près que quelques-uns de ses tableaux ne soient qu'à moitié faits. A peine la toile ou le panneau est-il couvert de couleur; mais à une certaine distance on est frappé de l'harmonie et de la chaleur qui règnent partout. Son dessin est correct et spirituel. » Quoique Nollet ait demeuré longtemps à Paris, la plupart de ses ouvrages sont en Allemagne, en Bavière, en Belgique. On cite particulièrement de lui : à Bruges, dans l'église Saint-Jacques, plusieurs sujets tirés du Nouveau-Testament, et aux Carmes de la même ville : *Saint Louis reçu par les Carmes sur la Terre Sainte*. A. de L.

Descamps, *La Vie des peintres flamands*, t. II, p. 237.

NOLLET (*Jean-Antoine*), physicien français, né le 19 novembre 1700, à Pimpré, village du diocèse de Noyon, mort le 25 avril 1770, à Paris. Ses parents étaient de pauvres cultivateurs; à défaut des biens de la fortune, ils voulurent lui

assurer l'avantage d'une bonne éducation, et, sur le conseil du curé de leur village, ils le placèrent au collége de Clermont, puis à celui de Beauvais. Les succès qu'il eut dans le cours de ses humanités le déterminèrent à l'envoyer à Paris pour y étudier la philosophie. Destiné à l'état ecclésiastique, le jeune Nollet obéit sans répugnance à la volonté de sa famille, devint licencié en théologie et fut chargé de surveiller l'éducation des enfants de Taitbout, greffier de la ville. A peine eut-il reçu le diaconat qu'il sollicita une dispense pour prêcher.

Bientôt l'amour des sciences l'emporta chez lui, et il se livra à l'étude de la physique avec une ardeur d'autant plus exclusive qu'il en avait été éloigné depuis longtemps. Conjointement avec Dufay, il choisit l'électricité pour sujet de ses recherches, et ne tarda pas à se distinguer par le nombre et la nouveauté de ses expériences accomplies dans le laboratoire de Réaumur, qui l'avait mis généreusement à même de disposer de ses machines et appareils. Il fut le premier à reconnaître que les corps aiguisés dégagent des courants lumineux, mais ne manifestent pas à d'autres égards cette puissance électrique tirée des corps émoussés; que la fumée de linge et de bois brûlé ainsi que la vapeur d'eau étaient de meilleurs conducteurs que la fumée de gomme, de térébenthine ou de soufre; qu'un tube excité ne perdait rien de l'électricité, même en étant placé au foyer d'un miroir concave qui réfléchissait les feux du soleil; que le verre et d'autres corps non conducteurs étaient plus fortement influencés dans l'air que dans le vide; qu'un morceau de laine imbibé d'essence de térébenthine dégageait le fluide électrique en abondance; enfin que l'électricité accélère l'évaporation naturelle des fluides et que l'effet en est plus rapide encore quand on enferme les fluides dans des récipients non électriques. En répétant les expériences de Boze sur le dégagement du fluide électrique dans les tubes, Nollet constata qu'il n'y avait pas d'accélération sensible lorsque le calibre du tube excédait un pouce et demi de diamètre; il observa pourtant que si le tube était très-étroit, le fluide électrique se divisait en plusieurs courants qui en augmentaient la vitesse, et offrait un aspect brillant au milieu des ténèbres. Il électrisa pendant plusieurs jours une certaine quantité de terreau où l'on avait semé des graines, et crut s'apercevoir que ces graines germaient plus vite qu'à l'ordinaire. Il soumit à une semblable épreuve des chats, des pigeons, des moineaux, et s'imagina de même les avoir rendus plus légers et plus agiles, concluant de là que l'électricité active à un remarquable degré la transpiration insensible de ces animaux. On doit ajouter que ces expériences, fréquemment renouvelées depuis, n'ont pas corroboré les inductions de Nollet, et qu'entre autres choses les tentatives faites pour accroître au moyen de l'électricité le développement des végétaux ont manifestement échoué. Il ne fut pas plus heureux dans l'hypothèse qu'il émit touchant la nature du fluide électrique : selon lui ce fluide possède un double mouvement d'afflux et d'efflux, en vertu duquel il attire ou repousse toute chose légère, et c'est afin de l'aspirer ou de l'émettre plus aisément que chaque corps est pourvu de deux différentes sortes de pores. Cette hypothèse singulière n'a jamais été admise par les savants.

Ces nombreux travaux acquirent bien vite à l'abbé Nollet une célébrité qu'il n'ambitionnait pas. En 1734 il se rendit à Londres en compagnie de Dufay, de Duhamel et de Jussieu; son mérite le fit admettre dans la Société royale des sciences sans qu'il eût brigué cet honneur. Deux ans plus tard il passa en Hollande (1736), et se lia avec Desaguliers, S' Gravesende et Musschenbroek, dont l'amitié constante ne fit pas moins l'éloge de son cœur que de ses connaissances. De retour à Paris, il reprit le cours de physique expérimentale qu'il avait ouvert en 1735 et qu'il continua de faire jusqu'en 1760. Cet enseignement particulier, entrepris aux frais de Nollet, donna lieu dans la suite à d'autres cours du même genre pour la chimie, l'anatomie, l'histoire naturelle, etc. En 1738 ce savant fut, sur la proposition du comte de Maurepas, nommé par le cardinal de Fleury à une chaire publique de physique expérimentale, créée exprès pour lui. La voix publique l'avait déjà désigné pour occuper un siége à l'Académie des sciences. Au commencement de 1739, il fut jugé digne de succéder à Buffon, qui venait de quitter la place d'adjoint mécanicien pour celle d'adjoint botaniste; il devint en 1742 associé après la mort de Privat de Molières, et en novembre 1758 il remplaça comme pensionnaire Réaumur, son maître et son ami. Au mois d'avril 1739, Nollet, appelé à la cour du roi de Sardaigne, donna des leçons de physique au duc de Savoie, et mêla son nom à celui des fondateurs de l'université de Turin. Après avoir donné des leçons publiques à Bordeaux, il répéta en 1744, en présence du dauphin, ses expériences les plus curieuses, auxquelles le roi et la famille royale assistèrent souvent. Le dauphin, qui l'honorait de son amitié et qui aurait désiré être utile à sa fortune, l'engagea d'aller faire sa cour à un homme en place. L'abbé Nollet trouva dans ce personnage un protecteur des plus froids, qui, ayant jeté un coup d'œil distrait sur ses ouvrages, lui dit qu'il ne lisait guère ces sortes de livres. « Monsieur, répliqua l'abbé, voulez-vous permettre que je les laisse dans votre antichambre? Il s'y trouvera peut-être des gens d'esprit qui les liront avec plaisir. »

En 1749 Nollet entreprit un second voyage en Italie; l'électricité n'y fut pas le seul objet de ses recherches, il eut l'occasion de faire sur les arts et l'agriculture des observations remplies d'intérêt. Appelé en 1753 à la chaire de phy-

sique expérimentale qui venait d'être établie au collége de Navarre, il l'occupa avec tant d'éclat et de capacité qu'en 1757 il obtint le titre de maître de physique et d'histoire naturelle des enfants de France. Quelques années après il fut chargé d'enseigner ces sciences aux élèves de l'école du génie de Mézières (1761). « Ni l'âge ni l'aisance qu'il devait à ses talents, dit Grandjean de Fouchy, ne ralentirent son goût pour le travail... L'abbé Nollet avait cette simplicité de mœurs qui semble tenir aux sciences auxquelles il s'était livré. Toujours calme, toujours tranquille, la physique seule avait le droit de l'animer; il en parlait en homme passionné. Avec les vertus de son état, il avait une bienfaisance modeste, dont la mort seule a trahi le secret. On connaissait sa tendresse pour sa famille : des lettres trouvées dans ses papiers ont révélé le bien qu'il faisait à des étrangers. »

On a de l'abbé Nollet : *Programme ou Idée générale d'un cours de physique expérimentale;* Paris, 1738, in-12; — *Leçons de physique expérimentale;* Paris, 1743 et ann. suiv., 6 vol. in 12; 4e édit., 1754, 6 vol. in-12. Cet ouvrage a été souvent réimprimé : les éditions de 1759, et celles qui sont postérieures, sont les plus estimées. « On y admire, dit Grandjean de Fouchy, une méthode inconnue jusqu'alors, une netteté singulière dans les idées et dans la manière de les exprimer. Nollet eut l'art d'assujettir tout à l'expérience, de soumettre les vérités intellectuelles au jugement des sens. » Bien qu'il soit regardé à tort comme le père de la physique expérimentale en France, honneur qui appartient à Pierre Polinière, il sut donner à ses démonstrations plus de charme et d'intérêt, et il fit faire à la science de véritables progrès; — *Essai sur l'électricité des corps;* Paris, 1747, in-12; en 1749 il publia une *Réponse* à la critique de cet essai; — *Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques;* Paris, 1749, 1754, in-12; — *Lettres sur l'électricité;* Paris, 1753, 1760, 3 vol. in-12; — *Discours sur les dispositions et sur les qualités qu'il faut avoir pour faire du progrès dans l'étude de la physique expérimentale;* Paris, 1753, in-4°; — *L'Art de faire les chapeaux;* Paris, 1765, in-fol. pl., faisant partie de l'édit. in-folio des *Descriptions des arts et métiers* faites ou approuvées par les membres de l'Académie des sciences, et de l'édit. in-4°, impr. à Neufchâtel; — *L'Art des expériences, ou avis aux amateurs de physique sur le choix, la construction et l'usage des instruments*, etc.; Paris, 1770, 3 vol. in-12, fig.; 3e édit., 1784, 3 vol. in-12. On doit encore à l'abbé Nollet une série d'importants mémoires sur différents sujets de physique, insérés de 1740 à 1767 dans le recueil de l'Académie des sciences; nous citerons les suivants : *Sur les instruments propres aux expériences de l'air*, en trois parties (1740-1741); *Sur la manière dont se forment les glaçons qui flottent sur les grandes rivières* (1743); *Sur l'ouïe des poissons et sur la transmission des sons dans l'eau* (1743); *Éclaircissements sur plusieurs faits concernant l'électricité* (1747-1748), en quatre parties; *Expériences de l'électricité appliquée à des paralytiques* (1749), avec Sauveur Morand; *Comparaison raisonnée des plus célèbres phénomènes de l'électricité* (1753), tendant à faire voir que les phénomènes connus alors pouvaient se rapporter à un petit nombre de faits qui étaient comme la source de tous les autres; *Nouvelles expériences faites avec les rayons solaires rassemblés tant de réflexion que par réfraction* (1757); *Sur les effets du tonnerre comparés à ceux de l'électricité* (1764), et *Expériences sur la poudre à canon employée en différents états* (1767). Il y a aussi quelques mémoires de ce savant dans les *Philosophical transactions* de la Société royale de Londres. P. L.

Grandjean de Fouchy, *Éloge de J.-A. Nollet*, dans les *Mémoires de l'Acad. des sc.*, 1770. — *Nécrologe des hommes célèbres de France*, 1772. — *The Englisch cyclopædia*, édit. Knight.

NOLPE (*Pierre*), graveur hollandais, né en 1601, à La Haye. On ne connaît aucune des circonstances de sa vie; il travaillait à La Haye et florissait de 1630 à 1670. Il cultiva d'abord la peinture; mais ses ouvrages en ce genre, fort médiocres apparemment, sont tombés dans l'oubli. Comme graveur il acquit beaucoup de réputation; ses planches, fort estimées encore aujourd'hui, et exécutées soit à l'eau-forte soit au burin avec une intelligence parfaite, attestent qu'il possédait le génie de son art. Son œuvre se compose d'une centaine de pièces gravées d'après Pierre Polter, Quast, Breenberg, Rubens, etc. On remarque les suivants : *L'Adoration des Mages*, de Rubens; *Les Mois* (8 pl.), de Polter; *La Rupture de la digue Saint-Antoine hors d'Amsterdam* de W. Schellinckx, qui passe pour un véritable chef-d'œuvre; *La Vie des paysans* (10 pl.) et *Les Gueux* (18 pl.) de Quast; huit *Paysages* de Nieulandt. K.

Basan, *Dict. des graveurs*. — *Abecedario de Mariette*. — Huber et Rost, *Manuel de l'amateur*, V.

NOLTEN (*Jean-Arnold*), en latin *Noltenius*, théologien allemand, né le 16 avril 1683, à Sparemberg (Westphalie), mort le 2 mars 1740, à Berlin. Il appartenait à une famille hollandaise que les persécutions du duc d'Albe dispersèrent dans le nord de l'Allemagne. Après avoir étudié la théologie à Franeker et à Duysbourg, il fut appelé par l'électrice douairière Sophie à exercer les fonctions pastorales à Hanovre (1709). Dix ans plus tard il vint occuper la chaire de théologie de Francfort-sur-l'Oder (1718). Nommé chapelain du roi en 1720, il entra dans les conseils ecclésiastiques, et fut chargé de surveiller l'éducation des jeunes princes. Nous citerons de lui : *De judiciis sanctorum in mundum et angelos;* Brême, 1718, in-4°; — *Argumentum*

pro veritate religionis christianæ, ex miraculis desumtum; Francfort-sur-l'Oder, 1718, in-4°; — *In prophetiam Ziphaniæ;* ibid., 1719-1720, in-4°; — *Miscellan-Predigten* (Sermons choisis); ibid., 1727, in-4°; — plusieurs morceaux dans la *Biblioth. Bremensis*, entre autres une curieuse lettre de 1734, où il rend compte du *miracle* chimique opéré à Berlin à l'imitation de celui de saint Janvier à Naples. K.

Hering, *Beitr. zur Gesch. der reform. Kirche in Brandenburg*, I, 60. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

NOLTEN (*Jean-Frédéric*), philologue allemand, né le 15 juin 1694, à Eimbeck, mort le 15 juillet 1774. Fils de Paul Nolten, poëte latin distingué, qui devint recteur à Schoningen, il fut nommé en 1747 recteur de l'école de cette ville. On a de lui : *De barbarie imminente;* 1715, in-4°; — *Lexikon latinæ linguæ antibarbarum;* Helmstædt, 1740, in-8°; réimprimé à Venise, en 1743; une nouvelle édition, augmentée, parut à Leipzig, 1744, in-8°; une seconde partie fut publiée en 1768, d'après les manuscrits de l'auteur; les deux réunies parurent à Berlin, 1790, 2 vol. in-8°, par les soins de Wichmann : cet ouvrage est encore un excellent guide pour ceux qui désirent écrire le latin avec pureté.

Son frère (*Rodolphe-Auguste*), né le 28 janvier 1703, à Schœningen, mort le 16 septembre 1752, a publié plusieurs ouvrages de droit et d'érudition, dont les principaux sont : *Conspectus thesauri antiquitatum germanicarum;* Leipzig, 1738, in-4°; — *Commercium literarium clarorum virorum, cum præfatione de potioribus epistolarum collectionibus;* ibid., 1737-1738, 2 vol. in-8°; — *De genuinis historiæ Russicæ fontibus;* Leipzig, 1739, in-4°. Il a donné aussi une édition de la *Chronique de Wolfenbüttel* de Woltereck; Helmstæd, 1747, in-fol.; enfin, il a aidé Gobel à publier les *Œuvres* de Conring. O.

Ballenstad, *Vita Noltenii* (Helmstædt; 1755, in-4°). — Strodtmann, *Jetztlebende Gelehrten*, t. XI. — Meusel, *Lexikon*. — Ch. Gesenius, *Das Meyerrecht*, t. I, p. 43.

NOMBRET (*Saint-Laurent*), auteur dramatique français, mort à Boulogne, près Paris, au mois d'août 1833. Il occupait une place importante dans l'administration des ponts et chaussées, et il était jeune encore lorsqu'il termina une carrière qu'il avait marquée par de nombreux succès sur les scènes de genre. Il avait un talent particulier pour la chanson. Parmi ses vaudevilles, écrits en société avec Désaugiers, Théaulon, Wafflard, Dartois, Saintien, etc., et qu'il signait du nom *Saint-Laurent*, nous citerons *Le Coiffeur et le Perruquier*, *Les Couturières*, *Le Mardi gras*, *Le Bandit*, *Bonaparte lieutenant d'artillerie*, *Les Cartes de visite*, et *Le Mari par intérim*.

Henrion, *Annuaire nécrolog.*, II. — *Littér. franç. contemp.*

NOMINOÉ, roi de Bretagne, né vers la fin du huitième siècle, mort en 851. Personne n'ignore que les Bretons insulaires chassés de leur pays par les Anglo-Saxons, après plus d'un siècle de luttes héroïques, s'en vinrent, par bandes successives, chercher un refuge dans la presqu'île armoricaine, où leur nombre s'accrut tellement que dès le sixième siècle le nom de Bretagne était donné à leur nouvelle patrie. Cantonnés sur un territoire dont faisaient partie les deux cités des Osismes, des Curiosolites et une grande partie de l'antique *pagus Venetensis*, les Bretons se trouvèrent bientôt en contact avec les Francs, qui depuis 497 avaient conclu avec les cités armoricaines l'alliance la plus étroite. Assujettis à la suprématie des rois mérovingiens, les princes de la *petite Bretagne* réussirent, à force de courage, et grâce aux moyens de défense de toutes espèces qu'offrait leur pays, à conserver jusqu'à la fin du huitième siècle une réelle indépendance. Mais dans la dernière moitié du règne de Charlemagne les choses changèrent de face. En 786, Audulf, grand-maître de la maison impériale, entra dans l'Armorique, à la tête d'une armée formidable, et battit successivement les divers petits souverains du pays. Toutefois, ce fut en 799 que, *pour la première fois*, dit l'Annaliste de Metz, les Francs réussirent à dompter les Bretons jusqu'alors invincibles : *tota Britannorum provincia, quod nunquam antea fuerat, a Francis subjugata est*. Cette victoire si complète ne découragea pas les vaincus : ils reprirent les armes en 809, puis en 811, et l'année même où mourut Charlemagne ils choisissaient pour chef de guerre un *tyern* nommé Jarnithin.

Louis le Débonnaire était à peine assis sur le trône, qu'il lui fallut à son tour marcher contre les Bretons révoltés. Deux fois, en 818 et en 824, l'empereur fut obligé de conduire dans la Bretagne toutes les forces de ses États. En 825 nouvelle révolte, et elle menaçait de devenir générale, lorsque les Francs réussirent, par ruse, à s'emparer du *Pentyern* Wiomarch, qu'ils tuèrent sur place. A la suite de cet événement, les principaux chefs bretons furent conduits, par les comtes préposés à la garde de leurs frontières, à l'assemblée d'Ingelheim, où l'empereur reçut leur serment de fidélité. Or, parmi les Bretons qui venaient renouveler au fils de Charlemagne des promesses tant de fois oubliées se trouvait un jeune prince dont aucun fait d'armes n'avait encore illustré le nom. Ce jeune homme avait-il séduit le monarque par quelque qualité extérieure, ou bien le haut rang de sa famille le désignait-il à la bienveillance de Louis ? L'histoire ne le dit pas; mais elle nous apprend que Nominoé (c'était le nom du *tyern* armoricain) fut nommé *duc des Bretons* à ce même placite d'Ingelheim (826). L'empereur, en leur donnant un chef national, se flattait sans doute de rendre moins odieuse leur sujétion à l'empire. Et en effet pendant quatorze ans, grâce à l'habile fermeté de Nominoé, la Bretagne put être maintenue dans le devoir. Mais Dieu, qui se joue des

vains desseins de l'homme, réservait à Nominoé de tout autres destinées : l'indépendance complète qu'avaient en vain rêvée pour leur pays les Waroch, les Morvan, les Wiomarch, lui, l'élu de l'empereur débonnaire, il la devait donner un jour à la Bretagne!

En acceptant la mission de lieutenant de l'empereur dans son pays, Nominoé prenait en main la tâche la plus difficile. D'une part, il lui fallait faire accepter son autorité par un grand nombre de petits chefs bretons à peu près indépendants dans leurs domaines; d'autre part, il devait mettre un frein à la brutale avidité des seigneurs francs des comtés de Rennes et de Nantes, lesquels depuis les campagnes de 799, 818 et 824 prétendaient traiter la Bretagne en province conquise. Avec une habileté incomparable et une fermeté qui ne se démentit jamais, Nominoé finit par atteindre ce double but. Mais des deux côtés de graves obstacles vinrent plus d'une fois à la traverse de sa politique. La généreuse confiance de l'empereur appuyait d'ordinaire les efforts de son lieutenant. Une fois cependant, en l'an 830, le monarque se laissa surprendre par les calomnieuses accusations de Bernard, comte de Barcelone, que la reine Judith avait fait nommer chambellan du palais impérial. Le comte, qui voulait obtenir pour l'une de ses créatures le gouvernement de la Bretagne, mettait en avant je ne sais quelle conspiration tramée contre l'empereur, conspiration où Nominoé devait jouer, disait-il, un rôle important. Louis le Débonnaire, trompé par ces faux rapports, partit d'Aix-la-Chapelle, le mercredi des Cendres, pour aller se mettre à la tête de ses troupes dans la marche de Bretagne. La guerre contre les tenaces Bretons, au milieu des marécages et des broussailles de l'Armorique, n'avait jamais été en grande faveur parmi les Francs. De plus, dans cette circonstance, l'ardeur avec laquelle Bernard pressait son maître d'entrer en campagne fit supposer aux grands de l'empire que le comte de Barcelone méditait d'autres projets que ceux dont il entretenait le monarque. Les uns pensaient qu'il se flattait d'arriver au trône d'Aquitaine; d'autres qu'il poussait l'ambition jusqu'à vouloir usurper l'empire. Quoi qu'il en soit, les soupçons prirent une telle consistance, que toutes les troupes qui accompagnaient l'empereur se débandèrent. Les suites de cette désertion furent, on le sait, fatales à Louis le Débonnaire. Emprisonné par ses trois fils, Lothaire, Louis et Pépin, l'infortuné monarque ne reprit l'exercice de son autorité que pour subir, trois ans plus tard, l'affront d'une nouvelle déposition (833). La fidélité de Nominoé dans ces graves circonstances ne se démentit pas un seul instant, et dans ses actes de donation au monastère de Saint-Sauveur-Redon, dont nous dirons quelques mots tout à l'heure, il ne craignit pas de déclarer qu'il faisait cette *pieuse aumône en vue des tribulations infligées à son souverain, et dans l'espoir que Dieu, se laissant fléchir par les prières de saint Conwoion et de ses moines, daignerait venir en aide à l'empereur.*

Que ces sentiments fussent sincères dans le cœur de Nominoé, on est autorisé à le croire, puisque le prince conserva jusqu'au bout la fidélité qu'il avait jurée à son bienfaiteur. Toutefois, dans ces protestations de dévouement à la personne de l'empereur se révèle clairement la pensée arrêtée de ne point s'engager avec les successeurs du monarque.

Cependant, encouragés par les troubles qui désolaient l'empire, les comtes des marches de Bretagne entreprirent, en 834, une expédition dans ces contrées, espérant sans doute entraîner Nominoé à des représailles qui le perdraient dans l'esprit de l'empereur. Mais le rusé Breton ne se laissa pas prendre au piége. En 835, les mêmes provocations s'étant renouvelées, le lieutenant impérial réussit à faire rentrer sur leur territoire un certain nombre de seigneurs qui s'étaient laissés entraîner à repousser la violence par la violence. Cette modération obtint un plein succès. L'empereur, auquel Nominoé avait envoyé des ambassadeurs pour exposer les faits, approuva hautement la conduite du prince; et, malgré une irruption des Francs en Bretagne vers 837, et des représailles qui faillirent faire éclater un nouvel orage sur l'Armorique, ce pays put conserver la paix jusqu'à la mort de Louis le Débonnaire, en 840.

A la première nouvelle de cet événement, Nominoé, qui se pouvait croire dégagé de tous ses anciens serments, eut sans doute la tentation d'exécuter sans retard le projet qu'il méditait depuis tant d'années. Mais, patient comme l'est tout vrai politique, il crut devoir attendre, pour se déclarer, que les circonstances se fussent plus nettement dessinées. « Charles le Chauve, dit Nithard, ayant fait demander au prince s'il avait l'intention de le reconnaître pour roi, reçut une réponse affirmative. Le Breton alla même plus loin : il envoya des présents au nouveau souverain, et s'engagea par serment à lui demeurer fidèle (*Carolo munera misit ac sacramento fidem deinceps servandam illi firmavit*). Mais, quelques mois plus tard, la guerre civile ayant éclaté entre Lothaire, Charles et leur neveu Pépin, Nominoé jugea que le moment était venu de lever la bannière de l'indépendance. Allié à Lantbert, auquel Charles le Chauve avait refusé le comté de Nantes, le duc des Bretons envoya des troupes soutenir les prétentions de son collègue, et lui-même, peu de temps après, ravageait le territoire de Rennes, où Charles s'était montré un instant à la tête d'une armée (843). » L'année suivante, les Bretons, commandés par leur vaillant chef, passaient la Loire, entraient dans le Poitou, et mettaient à feu et à sang tout le pays de Mauge. Le monastère de Saint Flo-

rent de Glonne (depuis Saint-Florent-le-Vieil) était alors en grande vénération parmi les Poitevins. Nominoé y fit un pèlerinage, et se montra plein de vénération pour les moines. Toutefois, comme il les savait tout dévoués aux princes carlovingiens, il leur ordonna de placer sur le lieu le plus élevé de l'édifice, sa statue, le visage tourné vers Paris, en signe de défi. Les moines obéirent; mais quelques jours après ils étaient obligés de jeter bas la statue du Breton pour élever à sa place l'effigie de Charles le Chauve, tournée avec un geste menaçant vers la Bretagne. A cette nouvelle, Nominoé revint précipitamment dans le pays de Mauge, et, oubliant cette fois le respect dû aux choses saintes, il pilla Saint-Florent et y fit mettre le feu.

A peine de retour dans leur pays, les Bretons apprirent que Charles le Chauve, à la tête d'une armée formidable, marchait pour les combattre. Ce fut près du monastère de Ballon, non loin du confluent de l'Oust et de la Vilaine, que les deux armées se rencontrèrent. La bataille dura deux jours entiers, et malgré l'infériorité de leurs forces, les Bretons remportèrent la plus éclatante victoire. Charles le Chauve prit la fuite, laissant derrière lui, sans chef pour la commander, son armée, à demi détruite.

Ce prince l'année suivante fit mine de vouloir recommencer la lutte. Mais la défaite de Ballon avait jeté la terreur parmi les Francs, et le monarque, peu rassuré lui-même, jugea plus prudent de faire la paix avec Nominoé. Celui-ci, reconnu pour chef de la Bretagne indépendante, résolut de faire sanctionner par une consécration religieuse les droits qu'il avait acquis au trône en délivrant son pays. Il y avait alors dans le pays des Vénètes un saint homme, nommé Conwoïon, et qui sous Louis le Débonnaire avait fondé, dans un lieu désert nommé Roton (Redon), une abbaye dont l'empereur, après de longues résistances, avait fini par sanctionner les privilèges. Ce fut à ce vénérable personnage que le roi des Bretons confia la mission d'aller solliciter pour lui près du pape Léon IV l'autorisation de porter un cercle d'or, « comme les autres chefs de la nation bretonne en avaient usé avant l'oppression des Francs. » Le pape accorda cette demande, et Nominoé fut sacré roi des Bretons dans la cathédrale de Dol.

Les vœux de Nominoé étaient donc comblés. Mais, comme il arrive souvent, l'habileté, la sagesse dont le prince avait jusqu'alors donné tant de preuves semblent tout à coup l'abandonner à l'apogée de sa fortune. L'abbé de Redon, dans ses entretiens avec le roi breton, s'était plaint parfois de la conduite peu canonique de quatre prélats, qui, conférant à prix d'argent les ordres sacrés, se rendaient ainsi coupables de simonie. Or, comme ces quatre prélats appartenaient à la race franque et que Nominoé comptait peu sur leur dévouement, il résolut de se débarrasser de ces évêques en les faisant condamner par le saint-siége. Saint Conwoïon, qui ne soupçonnait pas les intentions cachées de son souverain, présenta au saint père la requête dont il était chargé, et la culpabilité des quatre évêques fut reconnue. Mais le souverain pontife ayant déclaré que leur condamnation ne pouvait être prononcée que dans une assemblée de douze évêques, Nominoé, exaspéré, se décida à recourir à la violence. Feignant de n'agir que d'après les conseils de saint Conwoïon, il convoque une assemblée ecclésiastique à son château de Coëtlou. Ses émissaires avaient, à l'avance, jeté la terreur dans l'âme des quatre prélats simoniaques. Sous le coup de menaces terribles, les accusés répétèrent en quelque sorte les paroles qu'on leur avait dictées, et, déposant les insignes de leur dignité ecclésiastique, ils sortirent de la salle. Délivré, de cette façon expéditive, des prélats qui lui faisaient ombrage, Nominoé les remplaça par quatre évêques bretons; et comme l'archevêque de Tours pouvait s'opposer à cette nomination, le prince, de son autorité privée, érigea l'évêché de Dol en archevêché et en métropole. Ce n'est pas tout : des deux territoires de Saint-Brieuc et de Tréguier, qui jusque-là avaient dépendu de l'évêché de Dol, il fit deux diocèses distincts. Cette immixtion violente du pouvoir temporel dans le spirituel se concilie difficilement avec la sagesse et la modération dont Nominoé avait fait preuve jusqu'alors. Mais, je le répète, ayant atteint le but, le prince s'abandonnait sans scrupule à ses passions, et prétendait tout courber sous sa volonté. L'expulsion d'Actard, évêque de Nantes, qui n'était nullement simoniaque, mais auquel Nominoé faisait un crime de n'avoir pas voulu assister à son sacre; cette expulsion d'un prélat sans reproche, qu'il avait remplacé par un prêtre indigne, épuisa enfin la patience du clergé gallo-franc. Un concile réuni à Tours menaça des foudres de l'Église l'audacieux contempteur des lois ecclésiastiques, le sacrilége profanateur des saints autels. « Réfléchissez, lui écrivaient les pères du Concile, réfléchissez au compte terrible que vous aurez à rendre à Dieu : les temples dévastés, livrés aux flammes; le patrimoine des églises, celui des pauvres, enlevé par votre ordre; la pudeur des femmes indignement outragée; des familles entières dépouillées de leur héritage, ce n'est là qu'un faible crayon des maux que vous avez accumulés! Vous avez chassé de leurs siéges des évêques légitimes, et à leur place vous avez mis des mercenaires, pour ne pas dire des *larrons* et des *brigands!* »

Ces vigoureuses remontrances n'arrêtèrent point Nominoé. Se roidissant contre les anathèmes de l'Église, il continua de se laisser emporter par la colère ou par la haine, sans souci de la prudence ni de la justice. Ce sont là des pages qu'on voudrait arracher de l'histoire d'un grand

homme. Aussi ai-je hâte de laisser de côté cette triste affaire des évêques simoniaques et de la métropole de Dol, pour arriver aux glorieuses expéditions pendant lesquelles devait s'achever la carrière du héros breton.

La guerre de l'indépendance terminée, Nominoé résolut de se faire conquérant et de joindre à ses États les comtés de Nantes et de Rennes, qui jusqu'alors avaient appartenu aux princes francs. En 849 les Bretons envahissent l'Anjou, et s'emparent de la ville d'Angers. Rennes et Nantes, où Charles le Chauve avait placé de nombreuses garnisons, tombent au pouvoir de Nominoé, qui fait démanteler ces deux places. De là le prince pénètre dans le Maine, avec « une indicible furie », dit la chronique de Fontenelle. Quelques mois plus tard, l'année même de sa mort, Nominoé, toujours victorieux, s'avance jusqu'au cœur de la Gaule. Laissant Vendôme derrière lui, il se mettait en marche pour le pays chartrain, lorsque la mort vint le surprendre. Cet événement, on le pense bien, excita une vive sensation et une joie universelle parmi les Francs. Le peuple y vit une punition du ciel, irrité contre le persécuteur des saints et le spoliateur des églises. Cette croyance est consignée dans la plupart des chroniques contemporaines. Les uns prétendent que le héros breton tomba sous le glaive d'un ange; d'autres racontent qu'un jour le prince, se disposant à monter à cheval, saint Maurille lui apparut, et qu'après lui avoir reproché ses crimes il le frappa à la tête et l'étendit sans vie. Ce qu'il y a de certain, c'est que le libérateur de l'Armorique mourut dans un moment où, plein d'énergie, il se préparait à courir à de nouvelles conquêtes. Le corps du prince, rapporté en Bretagne, fut enterré dans l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon, dont il avait été le fondateur.

Délivré du vainqueur de Ballon, Charles le Chauve, espérant faire oublier de nombreuses défaites par une victoire, rassembla son armée en toute hâte, et franchit la frontière bretonne. Mais Erispoé avait hérité, sinon du génie, du moins de la vaillance de son père. Les Francs furent donc complétement battus, et les conquêtes de Nominoé restèrent aux mains de son successeur.

Dans un travail remarquable, un jeune écrivain faisait naguère remarquer que la Bretagne de 1789 avait conservé les limites conquises par l'épée de Nominoé. Il y a plus : la constitution ecclésiastique des diocèses bretons était restée, jusqu'à la révolution, ce que Nominoé l'avait faite en 848. Aux seules créations du génie est réservé le privilége de durer si longtemps, c'est-à-dire plus de neuf cents ans! A. DE COURSON.

Vie de saint Conwoion, dans le *Recueil des historiens de France*, t. VI, p. 318 et suiv. — *Cartulaire de Redon*, dans la collection des documents inédits. — Nithard, dans le *Recueil des hist. de France*, t. VII, p. 18. — *Chronique de Nantes*, dans le 1er vol. des *Preuves* de D. Morice, t. I, p. 135. — *Annales de Saint-Bertin*, dans les *Monum. hist. Germ.* de Pertz, t. I, p. 440-444. — *Chron. de Réginon*, dans Pertz, t. I, p. 570. — Sirmond, *Concil. Gall.*, III. p. 69. — *Chronique d'Aquitaine*, dans Pertz, t. II, p 253. — *Chronique de Fontenelle*, dans Pertz, II, p 303. — *Histoire des peuples bretons* par M. Aurélien de Courson, Paris, 1846, t. I, p. 332 à 344. — Arthur de la Borderie, *Bulletin de l'association bretonne*, 1850, t. II, p. 31 à 50.

NOMSZ (*Jean*), poëte hollandais, né en 1738, à Amsterdam, où il est mort, le 25 août, 1803. Doué par la nature d'un véritable talent, il se fit connaître par le poëme épique ou plutôt historique de *Guillaume Ier ou la Fondation de la liberté hollandaise* (Amsterdam, 1779, in-4°), ouvrage qui renferme des passages d'une grande beauté, mais d'un intérêt exclusivement national. Comme auteur dramatique, il a fait preuve de hardiesse et d'originalité surtout dans les tragédies de *Cora*, *Zoroastre*, *La Duchesse de Coralli* et *Marie de Lalain*; la dernière devint très-populaire, et dut une longue suite de représentations à l'actrice (1) chargée d'interpréter le rôle de l'héroïne. Le désordre de sa conduite et la versatilité de ses opinions politiques le firent tomber de bonne heure en discrédit. Il passa ses derniers jours dans un hôpital, et il y mourut fort oublié de ses contemporains. On cite encore de lui : *Mélanges*, Amsterdam, 1782, in-4°, où l'on trouve des satires et des contes, dont le tsyle ne manque pas de vivacité; — *Héroïdes patriotiques*; ibid., 1787, in-8°; — les monographies historiques de *Mahomet*, de *Charles-Quint*, de *Philippe II* et du *duc d'Albe*; — *Principes pour l'acteur dramatique et pour le spectateur*; — des comédies, telles que *L'Homme de confiance*, *Le vieil Habit*, etc. Il a traduit du français *Athalie*, *Soliman II*, *Le Cid*, *Bajazet*, *Zaïre*, *Le Tartufe*, les *Fables de La Fontaine* (4 vol. in-8°), etc., et il a travaillé à quelques feuilles littéraires. K.

De Vries, *Hist. de la poésie holland.*, II, 292-297.

NONIUS MARCELLUS, grammairien latin, vivait probablement dans le quatrième ou dans le cinquième siècle après J.-C. Son histoire personnelle est tout à fait inconnue. Il est impossible de fixer la date et le lieu de sa naissance. L'important ouvrage qui nous est parvenu sous son nom porte le titre de *Nonii Marcelli Peripatetici Tuburticensis de compendiosa doctrina per litteras ad Filium*. Cette épithète de *Tuburticensis*, que les manuscrits donnent avec de fortes variantes, est insuffisante pour la détermination de sa ville natale, car elle pourrait s'appliquer à un natif de Tibur en Italie, ou de Tubursicca en Numidie, ou de Tubursicum dans la province proconsulaire d'Afrique. La date de sa vie ne peut être fixée qu'approximativement : il cite Apulée et Aulu-Gelle, qui vivaient au deuxième siècle après J.-C.; il est cité par Priscien, qui vivait au sixième siècle; c'est donc entre le second et le sixième siècle

(1) Mme Wattier-Ziesenis, née le 13 avril 1762, à Rotterdam, morte le 23 avril 1827; elle passe pour une des plus remarquables tragédiennes de la Hollande.

qu'il faut placer l'existence de Nonius Marcellus; tous les arguments pour préciser cette vague approximation sont peu concluants et n'aboutissent qu'à de douteuses probabilités. Le traité de Nonius Marcellus, auquel plusieurs éditions donnent le titre inexact de *De proprietate Sermonis*, se divise en dix-huit chapitres, dont les douze premiers sont en réalité des traités séparés, composés à différentes époques, et sans liaison entre eux. Chaque chapitre est une compilation confuse, formée de notes recueillies dans divers livres. L'intitulé et une courte analyse des chapitres donneront une idée de ce traité utile, quoique mal arrangé : chapitre Ier *De proprietate sermonum*, sorte de glossaire de vieux mots rassemblés sans aucun ordre; — ch. II. *De honestis et nove veterum dictis*, collection par ordre alphabétique de mots que les anciens écrivains employaient dans un sens différent de l'acception admise du temps de Nonius Marcellus; — ch. III. *De indiscretis generibus*, recueil de mots, tels que *finis*, *calx*, *papaver*, dont le genre varie dans les meilleures autorités; — ch. IV. *De vera significatione verborum*, recueil par ordre alphabétique de mots, tels que *æquor*, *conducere*, *lustrare*, qui s'offrent avec des diversités de sens dans le même écrivain ou dans des écrivains différents; — ch. V. *De differentiis verborum*, recueil de synonymes, tels que *auspicium* et *augurium*, *urbs* et *civitas*, *superstitio* et *religio*; — ch. VI. *De impropriis*, recueil de mots qui ne sont pas employés dans leur sens littéral, mais dans un sens figuré, comme par exemple *liber*, *fucus*, *rostrum*; — ch. VII. *De contrariis generibus verborum*, recueil de verbes, ordinairement déponents, qui quelquefois prennent la forme active, et de verbes ordinairement actifs qui prennent quelquefois la forme déponente (*vagas* pour *vagaris*, *contempla* pour *contemplare*, *præsagitur* pour *præsagit*); — ch. VIII. *De mutata declinatione*, recueil de noms qui ont plusieurs formes dans leur déclinaison; comme *itiner*, *iter*; *lacte*, *lac*; *poema*, *poematum*; *pervicus*, *pervicax*; *senati*, *senatuis*, *senatus* pour le génitif de *senatus*; — ch. IX. *De generibus et casibus*, recueil de passages dans lesquels un cas est substitué à un autre, tels que *fastidit mei*, *non ego sum dignus salutis*; — ch. X. *De mutatis conjugationibus*, recueil de verbes qui se conjuguent tantôt suivant une conjugaison, tantôt suivant une autre, tels que *fervit* et *fervet*, *cupiret* et *cuperet*, *lavit* et *lavat*; — ch. XI. *De indiscretis adverbiis*, recueil d'adverbes qui se présentent quelquefois sous une forme différente de la forme usitée, comme *amiciter*, *ampliter*, *fidele*, *memore*, *pugnitus*, *largitus*; — ch. XII. *De doctorum indagine*, pêle-mêle confus de mots et d'explications qui sert de supplément aux chapitres précédents. Les six chapitres suivants : XIII-XVIII forment un recueil dans le genre de l'*Onomasticon* de Julius Pollux, et contiennent chacun une série spéciale de termes techniques. Ils sont intitulés : *De genere navigiorum*, *De genere vestimentorum*, *De genere vasorum vel poculorum*, *De genere vel colore vestimentorum*, *De genere ciborum vel pomorum*, *De genere armorum*, *De propinquitate*. Ces traités ou plutôt cette suite de recueils, quoique rédigés sans beaucoup de savoir et de critique, sont précieux, parce qu'ils contiennent une foule de fragments d'anciens poëtes ou historiens latins aujourd'hui perdus, tels que Accius, Afranius, L. Andronicus, Cæcilius, Ennius, Nonius, Pacuvius, Turpilius, Caton et Varron.

L'édition *princeps* de Nonius Marcellus est, suivant les meilleures autorités bibliographiques, un volume in-fol., sans date, sans nom de lieu ou d'imprimeur, mais qui a été imprimé à Rome par Georges Laver, vers 1470. La première édition datée est de 1471, et, comme la précédente, elle ne porte de nom ni de lieu ni d'imprimeur. La première édition critique fut celle de Junius; Anvers, 1565, in-8°, suivie de celle de Godefroy, Paris, 1586, in-8°, et des deux éditions de Mercier, Paris, 1583, 1614, in-8°, dont la seconde, qui contient une nouvelle récension du texte, a été réimprimée à Leipzig, 1825, in-8°. Quel que soit le mérite de cette seconde édition de Mercier, elle a été surpassée par l'excellente édition de Gerlach et Roth, Bâle, 1842, in-8°. L. J.

Notitia litteraria, en tête de l'édition de Leipzig, 1825. — *Préface* de l'édition de Gerlach et Roth. — Osann, *Beiträge zur Griech. und Röm. Litteraturgescht.*, p. 381. — Vahlen, *Analectorum Nonianorum libri duo*; Leipzig, 1860. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*, au mot *Marcellus*.

NONNIUS. *Voy*. NUNEZ.

NONNOS, poëte grec, florissait à la fin du quatrième siècle ou au commencement du cinquième. Il était né à Panopolis (aujourd'hui *Akhimm*), sur les bords du Nil. C'est lui qui l'a dit, et il n'a dit de lui-même que cela. S'il n'était trop téméraire de tirer des œuvres d'un poëte, et d'un poëte héroïque surtout, des inductions en faveur de sa biographie, on pourrait deviner à certains épisodes des *Dionysiaques* que Nonnos, élevé à Alexandrie, « où » comme le dit Bossuet, « on guérissait de l'ignorance », avait étudié la jurisprudence à Béryte, qu'il avait visité Tyr, et vécu à Athènes, pour laquelle éclate son penchant. Ces écoles orientales, multipliées sous l'influence des grands écrivains, et la domination de la belle langue qui vivifiait les études, se peuplaient alors d'Égyptiens; et sans doute quand Nonnos revint à Panopolis, centre de la Thébaïde, pour y pratiquer et y enseigner peut-être le christianisme, il y porta une expérience acquise aux grands foyers des lettres et de l'érudition. Quoi qu'il en soit, on ne sait rien de certain sur sa vie; et l'on ne connaît bien de lui que ses deux productions poétiques.

D'abord, en raison de la dissemblance des

sujets qu'ils traitent, de savants philologues, témoins de leur renaissance, avaient décidé qu'elles ne pouvaient appartenir au même écrivain. Mieux lues ensuite, et mieux confrontées, leur style identique a servi de preuve à l'affirmation contraire, et elles sont reconnues aujourd'hui l'œuvre incontestable d'un seul auteur, le Panopolitain Nonnos.

Le premier de ces deux ouvrages (*Les Dionysiaques*) raconte, en quarante-huit chants, les aventures, les institutions et les triomphes de Bacchus, avant et depuis sa naissance, jusqu'à son apothéose. C'est une constante allégorie de la marche du génie civilisateur à travers le monde antique. Nonnos y a déployé toute la richesse de son imagination, une grande érudition mythologique, et l'élégance et l'harmonie d'un rhythme qu'il avait perfectionné. Sur ce dernier point il a été nommé, par le célèbre God. Hermann, le chef de l'école métrique d'où sont sortis Coluthus, Tryphiodore, Musée, Proclus, et les plus illustres épigrammatistes de l'Anthologie à cette même époque. « Si le vers héroïque, dit le savant philologue, avait perdu sa dignité originelle, il retrouva du moins avec Nonnos son rhythme élégant et nombreux. Dès lors il fut soumis à des règles si sévères qu'il fallut, avant de s'attaquer à l'épopée, en étudier sérieusement la science. » On reproche, il est vrai, au poëte égyptien trop de minutieux détails, quelques répétitions, un excès de luxe dans ses tableaux. Mais cette abondance même jette un grand jour sur les cultes, les mœurs et les coutumes de l'antiquité, et vient en aide aux sciences et aux arts, dont il a célébré l'origine. Enfin, on y trouve l'abus du genre descriptif, qui s'est tant développé de nos jours. Mais à côté de certaines traces du mauvais goût qui a signalé l'avant-dernier âge de la poésie hellénique, il faut remarquer le coloris merveilleux, la fécondité des épithètes, la pureté régulière de l'hexamètre, la richesse du style et une constante harmonie, qui sont les qualités propres à ce réformateur.

Le second de ses ouvrages est la *Paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*, aussi digne d'attention, pour sa fidélité à suivre pas à pas le texte inspiré, que les *Dionysiaques* se distinguent par les écarts de l'imagination, et, sur un plan très-symetrique néanmoins, par les épisodes digressifs du chantre de Bacchus. La *Paraphrase* n'est même, pour ainsi dire, qu'une *metabole* (c'est son titre grec), répétition de l'Évangile, où éclate toute la ferveur du chrétien. De ces deux compositions si diverses on a voulu conclure que Nonnos était païen quand il écrivit *Les Dionysiaques*, et qu'il était converti au christianisme quand, plus tard dans sa vie, il mit en vers l'*Évangile selon saint Jean*.

Ce fut seulement dans la seconde moitié du seizième siècle que le manuscrit des *Dionysiaques*, rapporté de Tarente par Sambucus, le voyageur bibliophile, fut livré aux presses de Plantin à Anvers par Falkenburg. Aussitôt les érudits d'outre-Rhin s'occupèrent sérieusement de ce poëme. Scaliger, Canter, Cunæus, Heinsius, s'étudièrent successivement à en retrouver les véritables leçons; et ils en portèrent des jugements sévères que justifiait en quelque sorte l'état de mutilation des manuscrits. Il fut reproduit avec toutes ses obscurités et ses lacunes en 1605, et en 1610 accompagné de la traduction latine, bien négligée, de Labinus Eilbartus, suivi lui-même en 1625, ou plutôt défiguré, par Boitet, qui semble n'avoir vu le texte grec qu'à travers le latin si imparfait de son devancier. Enfin, le silence régnait dans la république des lettres sur l'épopée de Nonnos, oubliée depuis plus de cent cinquante ans, lorsque Dupuis, dans son étrange ouvrage sur *l'Origine des Cultes*, releva de nouveau la valeur méconnue des *Dionysiaques*. Bientôt, M. Dievaroff, président de l'Académie de Pétersbourg, et M. Græfe, professeur de belles-lettres dans la même résidence, réhabilitèrent la mémoire du Panopolitain, le premier en publiant en allemand, sous le titre de *Supplément à l'histoire de la poésie grecque*, quelques fragments de son œuvre, le second par son édition du texte grec, donnée à Leipzig, 1819 et 1826, 2 vol. in-8°. Ce fut ainsi que de nombreuses corrections, dues aux conjectures du grammairien plus qu'à la collection de rares manuscrits, commencèrent à rendre plus facile la lecture du poëme. Trente ans plus tard, l'édition qui a paru sous le n° XLV de la *Bibliothèque hellenique* de MM. Didot a fait le reste. L'auteur de cet article s'était chargé de cette publication, qu'il acheva en 1856. Occupé depuis longtemps à interpréter en français et à commenter cette dernière des épopées grecques, il en expliqua et combla les lacunes, coordonna le texte et en aplanit les difficultés. Il fit précéder son travail d'une introduction développée sur la vie de Nonnos, comme sur la nature de son talent, et son influence sur son siècle. Enfin, il a appliqué le même système d'études et de recherches à la *Paraphrase de l'Evangile selon saint Jean*, dont il vient de livrer à l'impression la traduction française, suivie du texte grec et de ses corrections.

Les éditions des *Dionysiaques* sont : 1° édition *princeps*, grand in-8°, Anvers, 1569, chez Plantin, donnée par Falkenburg, texte grec seul; 2° même texte, reproduit par Lectius dans son édition des poëtes grecs, 2 vol. in-fol., Genève, 1606, accompagné de la traduction latine de Labinus Eilbartus en regard; 3° même texte et même traduction, avec une préface de Cunæus (Van der Ruhn), petit in-8°, Hanau, 1605, et Leyde, 1610; 4° le texte grec seul, par Græfe, 2 vol. in 8°, Leipzig, 1819-1821. Les commentaires annoncés sur la vie de l'auteur et sur les variantes

du poëme n'ont pas été terminés, et n'ont jamais paru; 5° Nonnos, *Les Dionysiaques* ou *Bacchus*, poëme en XLVIII chants, grec et français, précédé d'une introduction, suivi de notes littéraires, géographiques et mythologiques, d'un tableau raisonné des corrections et de tables et index complets, rétabli, traduit et commenté par le comte de M., Paris, 1856 (Firmin Didot), séparément, et en 6 vol. in-32 sous le titre de *Bacchus*, avec introduction, traduction et commentaires français.

On compte vingt-cinq éditions de la *Paraphrase de l'Évangile selon saint Jean* dans le seizième siècle, deux dans le dix-septième, deux de nos jours. Les principales sont : 1° *princeps*, Venise, 1511, Alde; 2° par Hegendorphinus, 1528; 3° Bogardus, 1541-1542; 4° Bordatus, Paris, 1561; 5° Hedeneccius, 1571; 6° H. Stephanus, 1578; 7° Nausias, 1593; 8° Sylburgius, 1596; 9° Nic. Abramus, 1623; 10° D. Heinsius, sous le titre d'*Aristarchus Sacer*, 1627; 11° Fr. Passovius, texte grec seul, Leipzig, 1834; 12° Nonnos, *Paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*, traduite pour la première fois en français par le comte de M., texte grec, et traduction séparée, Paris, 1861.

Cte DE MARCELLUS.

Ouwaroff, *Nonus de Panopolis*, 1817, in-4°.

NONNOTTE (*Donat*), peintre français, frère du suivant, né à Besançon, le 10 janvier 1707, mort à Lyon, le 5 février 1785. A vingt et un ans, il vint à Paris, entra dans l'atelier de Lemoine, devint un de ses premiers élèves, et le seconda dans plusieurs travaux importants, entre autres dans les peintures de la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice, et du plafond du salon d'Hercule, au palais de Versailles. Il ne tarda pas à s'essayer dans quelques créations importantes, et parmi les tableaux d'histoire qu'il composa on remarqua la *Surprise de Besançon par les protestants en* 1575. Mais après la mort de Lemoine, privé d'appui, il se mit à peindre des portraits, qui plaisaient surtout par le coloris. En 1741 l'Académie royale de peinture l'admit au nombre de ses membres. Il alla s'établir à Lyon en 1754, et fut nommé peintre de cette ville, qui lui doit l'établissement de son importante école gratuite de dessin. Malgré son peu de fortune, il soutint seul cette école, pour laquelle il fut ensuite aidé par Mathon de Lacour, riche amateur. Parmi ses portraits, celui du sculpteur *Le Lorrain* fut gravé par J.-N. Tardieu, et celui de *Gentil Bernard* par Daullé. Nonnotte cultiva aussi les lettres : il donna quelques notices aux Académies de Lyon et de Rouen, dont il était membre. L'école de Lyon conserve plusieurs de ses écrits, entre autres : un *Traité complet de peinture*, une *Vie du peintre Lemoine* et un *Discours sur l'avantage des sciences et des arts*. Plusieurs de ses manuscrits se trouvent aussi à la Bibliothèque de Besançon. G. DE F.

Mémoires de l'Acad. de Lyon, t. II. — *Journal des arts*, avril 1785.

NONNOTTE (*Claude-François*), littérateur français, frère du précédent, né en 1711, à Besançon, où il est mort, le 3 septembre 1793. Admis de bonne heure chez les Jésuites, il fit d'excellentes études, embrassa la carrière de la chaire et prêcha successivement à Paris, à Versailles et à Turin. Il serait sans doute oublié si Voltaire n'avait pris soin, en répondant à ses attaques, de lui donner quelque célébrité. Ce fut Nonnotte qui en 1762 entreprit la lutte en publiant, sous le titre d'*Erreurs de M. de Voltaire*, une critique inhabile et souvent sans portée de l'*Essai sur l'esprit et les mœurs des nations*. On a prétendu que toute l'édition fut proposée à Voltaire pour mille écus par le libraire Fez, qui craignait de ne pas s'en défaire, et que ce dernier se moqua de la proposition. Cette assertion ne repose sur aucun fondement : le livre eut un grand débit et fut réimprimé plusieurs fois. Voltaire, dont on connaît l'irritabilité extrême, s'empressa de répondre et d'écraser son faible adversaire sous le poids du ridicule. « Un ex-jésuite, nommé Nonnotte, dit-il, savant comme un prédicateur et poli comme un homme de collége, s'avisa d'imprimer un gros livre; cette entreprise était d'autant plus admirable que ce Nonnotte n'avait jamais étudié l'histoire. Pour mieux vendre son livre, il le farcit de sottises, les unes dévotes, les autres calomnieuses, car il avait ouï dire que ces deux choses réussissent. » Dans cette violente réplique, intitulée *Éclaircissements historiques*, il n'épargne à son contradicteur ni les imputations de mauvaise foi et d'ignorance, ni les épithètes injurieuses, et lui adresse en terminant cette apostrophe : « Si tu n'avais été qu'un ignorant, nous aurions eu de la charité pour toi; mais tu as été un satirique insolent, nous t'avons puni. » Pendant près de vingt ans Voltaire, enveloppant le malheureux Nonnotte dans la haine qu'il avait vouée à Fréron et à La Beaumelle, ne cessa de l'accabler de plaisanteries et de sarcasmes, trop souvent portés jusqu'à l'outrage. Après la suppression de la Compagnie de Jésus, Nonnotte s'établit à Besançon, continua d'écrire avec le même zèle en faveur de la religion, et fut admis en 1781 dans l'Académie de sa ville natale, où il lut plusieurs dissertations sur l'histoire de la Franche-Comté. Il était extrêmement simple dans sa manière de vivre, se plaisait dans la bonne compagnie, et, quoi qu'en ait dit Voltaire, il possédait quelque bien et une maison à lui. Il a publié : *Examen critique ou Réfutation du livre des mœurs*; Paris, 1757, in-12; c'est une ébauche du livre suivant; — *Les Erreurs de Voltaire*; Avignon, 1762, 2 vol. in-12; 5e édit., 1770, trad. en italien, en allemand et en espagnol; en 1799 on y ajouta un nouveau volume contenant l'*Esprit de Voltaire dans ses écrits* et l'ou-

vrage ainsi augmenté a été réimpr. à Paris, 1822, 3 vol. in-12; — *Lettre d'un ami à un ami sur les honnêtetés littéraires* (de Voltaire); 1767, in-8°; cette défense de Nonnotte avait été précédée d'une *Réponse* aux *Éclaircissements historiques*, insérée dans la deuxième édition des *Erreurs de Voltaire;* — *Dictionnaire philosophique de la religion, où l'on établit tous les points de la doctrine attaqués par les incrédules et où l'on répond à toutes les objections;* Avignon, 1772, 4 vol. in-12; 2e édit., augmentée, Paris, 1834, 2 vol. in-8°; trad. en italien et en allemand; on a quelquefois confondu cet ouvrage avec l'*Anti-Dictionnaire philosophique* de Chaudon; — *L'Emploi de l'argent;* Avignon, 1787, in-12; trad. de Maffei; — *Les Philosophes des trois premiers siècles de l'Église*, Paris, 1789, in-12; trad en allemand : c'est un abrégé de la vie et des doctrines des Pères de l'Église. Nonnotte est encore l'auteur d'un écrit posthume sur *le Gouvernement des paroisses* (1802, in-8°), et on lui attribue *Principes de critique sur l'époque de l'établissement de la religion chrétienne dans les Gaules* (Avignon, 1789, in-12). Sous le titre d'*Œuvres de Nonnotte* (Besançon, 1819, 8 vol. in-8° ou in-12), on a réuni les *Erreurs de Voltaire*, le *Dictionnaire de la religion* et *les Philosophes des premiers siècles*, ses principaux ouvrages.

P. L.

L'Ami de la Religion, t. XXV, p. 323. — *Mémoire de l'Académie de Besançon*, 1812. — Sabatier, *Les trois Siècles*.

NONNUS THÉOPHANES (Θεοφανὴς Νόννος), écrivain médical grec, vivait dans le dixième siècle après J.-C. Il composa par l'ordre de Constantin Porphyrogénète et dédia à ce prince une compilation médicale intitulée : Ἐπιτομὴ τῆς ἰατρικῆς ἁπάσης τέχνης (*Abrégé de tout l'art médical*). Ses principales sources sont Alexandre de Tralles, Aétius et Paul d'Égine. Son ouvrage, quoique étendu, ne contient presque rien de neuf. Sprengel n'y relève qu'une particularité remarquable, c'est que Théophanes Nonnus est le plus ancien écrivain grec qui fasse mention de l'eau de rose distillée. L'*Abrégé* de Nonnus fut publié pour la première fois en grec avec traduction latine par Jérémias Martius; Strasbourg, 1568, in-8°. La meilleure édition est celle de J.-S. Bernard; Gotha et Amsterdam, 1794, 1795, 2 vol. in-8°.

Y.

Fabricius, *Bibl. græca*, vol. XII, p. 686. — Haller, *Biblioth. medica practica*, vol. I. — Freind, *History of physic*, vol. I. — Sprengel, *Histoire de la médecine*, vol II. — Choulant, *Handb. der Bücherkunde für die ältere Medic.*

NOODT (*Gérard*), jurisconsulte hollandais, né à Nimègue, en 1647, mort près de Leyde, le 15 août 1725. Après avoir suivi les cours de l'université de sa ville natale, il renonça à la philosophie et aux mathématiques, pour s'adonner à la jurisprudence. Il se livra pendant trois années à Nimègue à l'étude du droit, qu'il alla continuer à Leyde, à Utrecht, et enfin à Franeker, où, le 9 juin 1669, il fut reçu docteur. De retour à Nimègue, il y obtint en 1671 une chaire de droit, puis il devint professeur en 1679 à Franeker, en 1684 à Utrecht, et deux ans plus tard à l'université de Leyde dont il fut deux fois recteur. Au savoir du jurisconsulte il joignait la connaissance des antiquités romaines et des belles-lettres. Il mourut d'apoplexie, dans une maison de campagne de son gendre, après avoir reçu les soins du célèbre Boerhave, son ami. Ses principaux écrits ont pour titres : *Probabilium juris libri III*, dont le premier fut publié en 1674, et les deux autres parurent en 1679; — *De jure summi imperii et lege regia*; — *De religione ab imperio, jure gentium, libera* : ces deux opuscules, traduits par J. Barbeyrac, sous ces titres : *Des droits de la puissance souveraine, et du vrai sens de la loi royale du peuple romain*, et *Discours sur la liberté de conscience, où l'on fait voir que, par le droit de la nature et des gens, la religion n'est point soumise à l'autorité humaine*, ont été publiés en 1707, 2e édit., Amsterdam, 1714, in-8°, et insérés dans le *Recueil de discours sur diverses matières importantes*, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-12; — *Commentarius in D. Justiniani Digesta sive Pandectas, juris enucleati, ex omni veteri jure collecti*; Leyde, 1716, in-4°. Il donna de ses ouvrages un recueil (Leyde, 1716, in-4°) qui contient deux traités qui n'avaient pas encore vu le jour : *De usufructu libri duo*, et *De pactis et transactionibus ad edictum prætoris, liber singularis*. Des éditions plus complètes ont paru à Leyde, 1724 et 1735, 2 vol. in-fol.; Naples, 1786, 4 vol. in-4°.

E. R.

J. Barbeyrac, *Historica vitæ auctoris narratio*, en tête des œuvres de Noodt, édit. de 1735. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist. et crit.* — Terrasson, *Hist. de la jurisp. rom.*

NOOMS (*Remi*), surnommé *Zeeman* (le Marin), peintre et graveur hollandais, né à Amsterdam, en 1612, mort dans la même ville, vers 1672. Né de pauvres pêcheurs, il s'embarqua comme mousse, et n'eut pas d'autre maître que la nature dans l'art de peindre. Excité par son goût pour le dessin, il consacra tous ses loisirs à retracer les objets qui frappaient sa vue : il réussit ainsi à acquérir une grande facilité et une certaine correction. Il essaya ensuite de colorier ses croquis; il y fit de rapides progrès. Quelques amateurs l'encouragèrent alors et lui procurèrent les moyens de se perfectionner, et Nooms répondit si bien à leur bienveillance qu'il devint bientôt un habile peintre de marines. Sa réputation lui mérita d'être appelé à la cour de Berlin, où il exécuta de nombreux travaux, qui lui furent généreusement payés. De retour dans sa patrie, et sans quitter la peinture, il s'exerça à la gravure à

l'eau-forte, et ne tarda pas à y exceller. Il gravait d'après ses propres dessins et a créé ainsi une foule de scènes maritimes, de combats navals, de vues de ports et de côtes, etc. Ses paysages et ses lointains sont traités avec une finesse et une transparence admirables. On cite surtout de Nooms : *Vue de la rivière de l'Amstel; une Émeute de matelots; l'Incendie de l'hôtel de ville d'Amsterdam;* le *Lazaret* de cette ville : ces estampes sont très-recherchées des connaisseurs. A. DE L.

Manuel de l'Amateur.

NOORT (*Olivier* VAN), le premier navigateur hollandais qui fit le tour du monde, naquit à Utrecht, en 1568, et mourut après 1611. Il avait fait déjà plusieurs voyages au long cours lorsque quelques riches marchands le chargèrent de tenter une expédition dans la mer du Sud en passant par le détroit de Magellan. Sa mission n'était pas simplement commerciale : il avait ordre de faire autant de mal aux Espagnols et aux Portugais qu'il lui serait possible. Dans ce double but on mit sous ses ordres deux vaisseaux, *le Mauritius* et *le Hendrick-Fredric* et deux yachts *l'Eendracht* et *l'Espérance,* bien armés et montés par deux cent quarante-huit hommes. On lui donna pour vice-amiral Jacques Claaz, d'Ulpenda; un habile pilote anglais, Melis, qui avait navigué sous Thomas Cavendish, devait le guider. Il mit à la voile de Goérée, le 13 septembre 1598. Le 10 décembre il relâcha sur l'île de Principe. Les Portugais feignirent de bien accueillir l'équipe, qu'il envoya à terre, puis se jetant tout à coup sur les Hollandais, ils en massacrèrent treize des principaux, parmi lesquels le pilote Melis, Corneille de Noort, frère de l'amiral, et Daniel Gerritz, commis de la flotte. Olivier van Noort tenta de venger la mort des siens ; mais il trouva l'ennemi si bien retranché qu'il dut se rembarquer après une perte de dix-sept hommes. Le 9 février 1599 Noort mouilla dans la baie de Rio-Janeiro; il chercha à s'y rafraîchir, mais les Portugais lui mirent onze hommes hors de combat et le forcèrent à s'éloigner. Le 27 février les Hollandais perdirent encore six des leurs, que les Indiens leur enlevèrent sur la côte du Brésil. Contrariés par les vents, traqués par les Portugais et les indigènes, ils durent se résigner à hiverner sur une île déserte de Santa-Clara. Le 21 juin Noort reprit la mer, après avoir incendié *l'Eendracht,* n'ayant plus assez d'hommes pour le manœuvrer. Le 20 septembre il mouilla au port du Désir, où son équipage prit en quelques jours, outre une grande quantité de chiens marins, plus de cinquante mille pinguins. Le 29 il découvrit près de la côte de Patagonie une île, qu'il nomma *île du Roi ;* il y répara ses navires, et le 23 novembre la flotte pénétra dans le détroit de Magellan, après trois tentatives infructueuses. Les Hollandais débarquèrent sur la côte septentrionale, mais ils tombèrent dans une embuscade de Patagons, qui en tuèrent trois et en blessèrent un. Le 25 ils relâchèrent aux îles des Pinguins, Santa-Maria (*Castemme*) et Santa-Madalena (*Jalcke*), où ils vengèrent la mort de leurs camarades en exterminant toute une tribu de sauvages Enoes. Une seule femme échappa au massacre. Ces sauvages étaient d'une taille ordinaire, d'un naturel farouche, et probablement anthropophages. Ils étaient sans cesse en guerre contre une autre peuplade nommée Tirimenen, qui habitait le pays de Coin, dans l'intérieur des terres. Les Tiriménens étaient des géants de dix à onze pieds, au dire des Enoes ; mais Noort n'en put voir aucun. Le 29 novembre les Hollandais firent du bois dans le port Famine; mais ils ne retrouvèrent aucune trace de Philippeville, que les Espagnols y avaient construite. Le 12 décembre ils mouillèrent sous le cap Froward et ensuite dans une belle baie qui reçut le nom d'*Olivier* (1). Le 22 suivant Noort relâcha dans une autre grande baie, qu'il appela *Mauritius.* Le 18 décembre il rencontra, à son grand étonnement, deux navires hollandais commandés par Sebald de Weert (*voy.* ce nom) qui avaient hiverné dans le détroit. Ils naviguèrent quelque temps de conserve; mais de Weert n'ayant pu doubler le cap Galant, ils se séparèrent. Noort découvrit ensuite la baie *Henri ;* il n'y put pénétrer à cause des glaces qui l'obstruaient, bien qu'on fût alors au milieu de l'été dans ces parages (2 janvier 1600). Le 8 il eut encore un combat à soutenir contre les sauvages, qui lui tuèrent deux hommes et en blessèrent plusieurs. Les Patagons s'emparèrent des morts, qu'ils mangèrent sans doute. Noort attribue le cannibalisme des indigènes à l'affreuse détresse qui règne sur ces malheureuses côtes : ils allaient à la chasse à l'homme, comme les autres peuples vont chasser le gibier. Les Hollandais furent retenus plusieurs jours par une tempête affreuse dans la baie *Menniste,* où ils faillirent périr. Le 26 ils entrèrent dans la baie *Guesen* (des Gueux). Noort y abandonna son vice-amiral Jacob Claaz, qui s'était rendu, à plusieurs reprises, coupable d'insubordination. Enfin, le 29 février 1600, les navigateurs débouquèrent dans la mer du Sud, après avoir mis quatre-vingt-dix-neuf jours pour traverser le détroit. Le 14 mars Noort eut la douleur de perdre de vue le vaisseau *Handrick-Fredric,* dont on n'entendit plus parler. Resté avec un seul yacht, il relâcha sur l'île de la Mocha, où il fut bien accueilli des indigènes. Il longea ensuite les côtes du Chili et celles du Pérou, qu'il ravagea, débarquant de temps à autre et brûlant ou coulant tous les bâtiments espagnols qu'il pouvait joindre. Le vice-roi don Luis de Velasco envoya contre Noort une escadre aux ordres de son frère don Juan de Velasco; mais l'amiral néerlandais, en ayant eu connaissance, cingla vers les îles des

(1) C'est la baie *de Solano* des Espagnols, sur la côte orientale du cap Hollande.

Larrons, où il atterrit le 16 septembre; il put constater à ses dépens que les insulaires de cet archipel méritaient bien leur nom. Le 14 octobre suivant Noort était dans les Philippines, où il incendia plusieurs villages et détruisit beaucoup de navires chinois, espagnols et portugais, mais sans faire grand butin. Le 14 décembre, croisant devant le détroit de Manille, il fut attaqué par deux gros vaisseaux espagnols. Après un combat qui dura tout le jour, il coula un des bâtiments ennemis ; mais il en fut très-maltraité, et son yacht fut pris. Noort alla se réparer à Patane (île Bornéo), et de là passa à Java, où il fit une riche cargaison d'épices. Prenant la route du cap de Bonne-Espérance, qu'il aperçut le 24 avril 1601, il fit aiguade du 26 au 30 à Sainte-Hélène, alors déserte, et le 26 août débarqua à Rotterdam, après un voyage de près de trois années. Noort ne ramenait que son seul vaisseau et seulement quarante-huit hommes d'équipage.

Les négociants qui avaient commandité van Noort approuvèrent hautement sa conduite. Quoique son voyage leur fût peu productif, ils considérèrent cette entreprise comme fort avantageuse à leur nation. En effet, les Hollandais acquirent par elle la connaissance des mers du Sud. C'est avec justice que van Noort a été placé par les Bataves au nombre de leurs premiers navigateurs; son habileté, son courage, sa persévérance, lui méritent ce rang; mais il est triste que l'historien soit forcé d'ajouter que la conduite de ce navigateur fut poussée jusqu'à la cruauté, sa prudence jusqu'à l'inhumanité. Chaque page de son journal contient le récit d'un drame sanglant.

Il a été publié à Amsterdam et à Rotterdam une relation du voyage de Olivier van Noort (en hollandais), trad. depuis en différentes langues. Voici le titre de la traduction française : *Description du pénible voyage fait autour de l'univers, ou globe terrestre, par Olivier van Noort, où sont déduites ses étranges aventures* (Amsterdam, 1602, in-fol.). A. DE L.

Purchas, *Pilgrims*, t. Ier, part. II, p. 71. — *Hist. universelle* (Paris, 1789, 124 vol. in-8°), t LXXX, liv. XXXIV, p. 1 à 19. — *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales* (Rouen, 1725, 10 vol. in-12), t. II. p. 328, 332; t. III, p. 1-183. — Laët, *Novus Orbis*, liv. XIII, cap. IX. — Herrera, *Recueil des navigations du détroit de Magellan*. — Santiago de Tesillo, *Guerra de Chile* (1735), feuil. 81. — Frédéric Lacroix, *Patagonie, Terre du Feu, Iles Malouines*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 26. — Van Tenac, *Hist. générale de la Marine*, t. II, p. 328 et 329.

NOOT (*Henri-Charles-Nicolas*, VAN DER), célèbre homme politique belge, né à Bruxelles, le 7 janvier 1735, mort le 13 janvier 1827, au village de Stroombeeck. Fils de l'*amman*, ou directeur de la police de Bruxelles, il étudia le droit à Louvain, et se fit recevoir avocat au grand conseil de Brabant. Il se signala pour la première fois à l'attention publique par le *Mémoire* qu'il remit en 1787 aux états de Brabant, et où il démontrait l'illégalité des innovations introduites dans les derniers temps par l'empereur Joseph II dans l'administration du pays. Cet écrit, rédigé d'un style déclamatoire et diffus, fut, malgré son extrême violence, unanimement approuvé par les états, dans leur séance du 26 avril. Encouragé par ce succès, van der Noot ne s'occupa plus que d'activer l'opposition provoquée par les mesures du gouvernement autrichien. Menacé d'être arrêté, il s'enfuit à Londres, où il chercha à gagner Pitt et plusieurs autres hommes d'État anglais à la cause de la délivrance de la Belgique. Après avoir obtenu une procuration signée d'un grand nombre de membres du tiers état, et qui le qualifiait d'agent plénipotentiaire du peuple brabançon, il passa (mai 1789) à La Haye. Il fut très-bien accueilli par la princesse d'Orange, qui le recommanda au grand pensionnaire van Spiegel; cet homme d'État, auquel il exposa les projets des patriotes belges, envoya à ce sujet un mémoire au ministre de Prusse, le comte de Hertzberg ; il y fit ressortir l'importance qu'il y avait pour la Prusse, la Hollande et l'Angleterre, à accepter les ouvertures de van der Noot, de peur qu'il ne s'adressât à la France. Le comte entra dans ces vues, et fit assurer à van der Noot que la Prusse soutiendrait les Belges s'ils parvenaient à secouer la domination autrichienne. Van der Noot accourut à Berlin, et obtint aussitôt une audience du ministre ; l'insuffisance de ses plans, sa forfanterie et sa crédulité furent bientôt démêlées par Hertzberg, qui cependant, pour ne pas le rebuter, lui donna quelques promesses vagues. Van der Noot s'en autorisa pour annoncer aux patriotes que, grâce à son habileté, les cabinets anglais, prussien et hollandais s'étaient décidés à aider les Belges dans leur lutte contre les autorités autrichiennes. Il se rendit à Bréda, et se mit avec l'abbé van Eupen à la tête du comité des émigrés belges constitué en ce lieu. Dans l'intervalle l'avocat Vonck, chef du parti qui réclamait le renversement du gouvernement autrichien au nom des idées libérales et démocratiques, avait organisé la société secrète dénommée *pro aris et focis*, et avait rassemblé à Hasselt un certain nombre de patriotes, qui se préparèrent à entrer en Belgique à main armée. Il communiqua ses projets à van der Noot, qui, se berçant du vain espoir d'obtenir des secours actifs des puissances étrangères, refusa d'agir en commun avec Vonck, auquel il ne voulait laisser prendre aucune influence. Cependant le comité de Bréda se vit forcé bientôt après d'accepter le concours de Vonck, qui venait de charger le colonel van der Mersch de prendre le commandement de la petite armée des patriotes. Le 24 octobre 1789 cet habile officier envahit avec ses troupes le territoire belge ; le même jour van der Noot lançait un manifeste engageant le peuple brabançon à secouer la domi-

nation de l'empereur, qui était déclaré déchu de tous ses droits de souveraineté pour avoir violé la constitution. L'adresse et le courage de van der Mersch, joint aux fausses mesures du gouvernement autrichien, amenèrent en moins de deux mois le triomphe complet des patriotes ; à la fin de décembre les troupes impériales avaient évacué presque toute la Belgique. Le 18 de ce mois van der Noot, à la tête du comité de Bréda, fit, au milieu des applaudissements, son entrée solennelle à Bruxelles ; bien qu'il n'eût à revendiquer dans ces succès qu'une part très-minime, il fut reçu avec des honneurs tels qu'on les aurait rendus à un souverain. Porté ainsi au faîte du pouvoir, malgré son manque complet de talents politiques et diplomatiques, il exerça une influence prépondérante sur les décisions des états confédérés des provinces belges, qui se réunirent à Bruxelles, le 7 janvier 1790. Aussi ne faut-il pas s'étonner si la constitution votée par eux ne répondait en aucune façon aux besoins du moment ; parmi tous ses défauts un des principaux était que les états s'étaient en même temps constitués en pouvoir exécutif ; lorsqu'ils siégeaient en cette qualité, ils prenaient le nom de congrès. Van der Noot reçut avec le titre d'agent plénipotentiaire une autorité spéciale, mais mal définie ; il la mit entièrement à la disposition du parti de l'aristocratie et du clergé, et combattit à outrance les tendances démocratiques des adhérents de Vonck, qui, après avoir contribué le plus à l'affranchissement de leur patrie, se trouvèrent bientôt en butte aux persécutions les plus odieuses ; van der Mersch, qui les soutenait, fut, à la demande de van der Noot, jeté en prison et remplacé par le général prussien Schönfeld. Van der Noot provoqua ces mesures absurdes, qui privaient le pays de ses plus braves défenseurs, bien que depuis longtemps il eût pu se convaincre que la Belgique en était réduite à ses propres forces et qu'elle n'avait rien à attendre des puissances étrangères. Mais il continua à conserver sur ce point ses illusions précédentes, ce qui le conduisit à faire repousser les propositions d'accommodement très-avantageuses que le nouvel empereur Léopold II soumit au congrès. Ce prince fut ainsi obligé de faire au sujet de sa politique vis-à-vis de la Turquie les concessions demandées par l'Angleterre et la Prusse ; une fois satisfaites sur ce point, ces deux puissances n'avaient plus d'intérêt à soutenir l'indépendance de la Belgique, et elles laissèrent à l'empereur le champ libre pour réintégrer ce pays sous son autorité ; elles se contentèrent de stipuler dans la convention de Reichenbach (27 juillet 1790) que l'empereur ne changerait pas l'ancienne constitution. Dans l'intervalle l'incapacité de van der Noot avait été cause en grande partie des défaites presque continuelles que les troupes belges avaient essuyées de la part des armées impériales. Celles-ci gagnaient de plus en plus du terrain. Cependant van der Noot refusa d'accéder à un armistice proposé par les puissances médiatrices, non pas qu'il ne reconnût cette fois la nécessité de céder, mais parce que la populace de Bruxelles, qu'il avait excitée contre les vonckistes, avait pris goût aux affaires publiques, et menaçait de massacrer le premier qui parlerait de négocier. Cette obstination précipita les événements ; à la fin de novembre, les Autrichiens n'étaient plus qu'à quelques lieues de Bruxelles ; les membres du congrès se dispersèrent. Van der Noot se sauva en Hollande, où il passa plusieurs années. En 1796 il fut jeté en prison par ordre du Directoire, qui le punissait ainsi d'avoir persécuté les démocrates. Relâché en 1797, il revint dans son pays ; il passa les dernières années de sa vie aux environs de Bruxelles, dans la plus grande obscurité. Avant de mourir, il brûla les nombreux documents concernant la révolution brabançonne qui étaient restés en sa possession. O.

Dewez, *Histoire de la Belgique*. — *Messager des sciences historiques de Belgique* (année 1860, p. 278). — Ad. Borgnet, *Lettres sur la révolution brabançonne* (Bruxelles, 1834, 2 vol.) et *Hist. des Belges à la fin du dix-huitième siècle* (ibid., 1844, 2 vol.). — Ferd Rapédius de Berg, *Mémoires et Documents pour servir à l'hist. de la rév. brabançonne* (Bruxelles, 1842, 2 vol.). — Van de Spiegel, *Résumé des négociations qui accompagnèrent la rév. des Pays-Bas autrichiens* (Amsterdam, 1841, in-8°). — Gachard, *Doc. sur la rév. belge de 1790*. — Arendt, *Die brabantische Revolution* (dans le *Historisches Taschenbuch* de Raumer, ann. 1843).

NOP (*Gerrit*), peintre hollandais, né à Harlem, en 1570. Il fut l'un des bons élèves d'Henry Goltzius, et avait déjà donné de nombreuses preuves de son talent lorsqu'il se rendit en Italie. Il séjourna quelques années à Rome, et de retour à Harlem y exécuta plusieurs tableaux dont van Mander, son contemporain, fait un grand éloge. Nop mourut à la fleur de l'âge, vers 1600. Les productions de Nop sont peu connues hors de sa ville natale. A. DE L.

Charles van Mander, *Het leven der modern oft deeslytsche doorluchtighe Nederlandtsche* etc. (Amsterdam, 1617, in-4°). — Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, etc., t. I, p. 153.

NORBANUS (*Caius*), un des chefs du parti démocratique dans les guerres civiles de Marius et de Sylla, mort en 81 avant J.-C. Tribun du peuple en 96, il accusa Q. Servilius Cæpion de crime d'État (*majestas*) pour avoir pendant son consulat (106) pillé le temple de Toulouse et causé l'année suivante la défaite de l'armée romaine par les Cimbres. Ces deux chefs d'accusation étaient incontestables ; et malgré l'appui déclaré du sénat, malgré la puissante éloquence de l'orateur L. Crassus, Cæpion fut condamné par le peuple et envoyé en exil. Les troubles arrivés pendant le jugement fournirent aux ennemis du tribun l'occasion de l'accuser lui-même de crime d'État, en 94. P. Sulpicius Rufus dirigea l'accusation et le célèbre orateur Marcus Antonius présenta la défense. Norbanus fut acquitté. Préteur en Sicile pendant la guerre So-

ciale (90-88), il maintint la tranquillité dans cette île, et, franchissant le détroit du Phare en 88, il força les Samnites de lever le siége de Rhegium. Lorsque la guerre civile éclata entre Marius et Sylla, il se déclara pour le parti démocratique; mais il resta étranger aux excès qui souillèrent le triomphe de Marius. Consul en 83 avec Scipion l'Asiatique, il eut pour province l'Italie méridionale, menacée par Sylla, et occupa une forte position sur le Vulturne au pied du mont Tifala, non loin de Capoue. Sylla parut d'abord vouloir négocier, et envoya des députés au consul; cette mission était une tentative détournée pour gagner les soldats de Norbanus. Les ambassadeurs de Sylla furent renvoyés avec des insultes, et les deux armées en vinrent aux mains. Les nouvelles levées de Norbanus, incapables de lutter contre les vétérans qui avaient vaincu Mithridate, prirent la fuite, et ce fut seulement sous les murs de Capoue que le consul rallia son armée, qui, diminuée de sept mille hommes, était hors d'état de tenir plus longtemps la campagne. La bataille du Vulturne livra aux vainqueurs l'Italie méridionale; il restait au parti démocratique le nord de l'Italie. Norbanus joignit en 82 le consul Carbon dans la Gaule Cisalpine. Les deux généraux livrèrent bataille à Métellus Pius, lieutenant de Sylla, et essuyèrent une défaite complète, qui porta le coup de mort au parti de Marius en Italie. Les chefs de ce parti avaient encore des forces considérables; mais la défection et la trahison se mirent dans leurs rangs. Albinovanus, gouverneur d'Ariminium, invita à un banquet Norbanus et ses principaux officiers; le général, soupçonnant une perfidie, refusa l'invitation; ses officiers, plus confiants, furent égorgés pendant le repas. Norbanus s'enfuit à Rhodes; mais Sylla réclama son extradition. Tandis que les Rhodiens délibéraient sur la demande du dictateur, le consulaire proscrit se tua lui-même au milieu de la place publique. L. J.

Cicéron, *De Orat.*, II, 48, 49; III, 21, 25, 39. 40; *Orat. Part.*, 30; *Verr.*, V, 4. — Appien, *Bel. Civ.*, I, 82, 84, 86, 91. — Tite-Live, *Epist.*, 85. — Velleius Paterculus, II, 25. — Plutarque, *Sull.*, 27. — Orose, V, 20. — Florus, III, 21. — Meyer, *Fragmenta roman. orator.*, p. 287, 2e édit. — Drumann, *Geschichte Roms*, vol. II, p. 489.

NORBERG (*Mathias*), savant orientaliste suédois, né en 1747, en Angermanie, mort à Upsal, le 11 janvier 1826. Reçu docteur en philosophie, il fut en 1776 adjoint à la faculté théologique d'Upsal; l'année suivante il partit pour l'étranger, dans le but de compléter ses connaissances des langues orientales. Après avoir visité l'Allemagne, il fit un séjour prolongé à Paris, et plus tard à Rome entreprit des recherches dans les principales bibliothèques de ces deux villes. Il se rendit ensuite à Constantinople, où il devait être rejoint par Björnstal, avec lequel il venait d'être chargé, par le gouvernement suédois, d'explorer les pays orientaux. La mort de Björnstal ayant fait avorter ce projet, Norberg continua à Constantinople l'étude de l'arabe et d'autres idiomes de l'Orient, et se procura aussi des renseignements sur les doctrines des Sabéens. De retour en Suède à la fin de 1781, il obtint la chaire de langues orientales à l'université de Lund; lorsqu'il prit sa retraite en 1820, il fit don à cet établissement d'un fonds de 34,000 francs, pour l'entretien d'un professeur de langues modernes. On a de Norberg : *De religione et lingua Sabæorum*; Gœttingue, 1780; — *Dissertationes academicæ*; Upsal et Lund, 1773-1814; — *Codex syriaco-hexaplaris ambrosiano-mediolanensis, editus et latine versus*; Lund, 1787; — *Programmata*; Lund, 1793-1801; — *Codex Nazaræus, liber Adami appellatus, syriace transcriptus latineque redditus*; Lund, 1815-1816, 3 vol.; — *Lexicon codicis Nazaræi*; Lund, 1816, in-4°; suivi d'un *Onomasticon codicis Nazaræi*; Lund, 1817, in-4° (*voy.* sur les travaux de Norberg au sujet des Sabéens ou Nazaréens un article de Silvestre de Sacy dans le *Journal des savants* de 1819); — *Rudimenta etymologiæ græcæ a semiticis suis originibus petitæ*; Lund, 1816; — *Selecta opuscula academica*; Lund, 1817-1819, 3 vol.; — *Gihan Numa Geographia orientalis, e turcico in latinum versa*; Lund, 1818, 2 vol.; — *Annales de l'empire turc, puisées dans les actes du pays*; Christianstadt et Lund, 1820-1822, 4 vol.; — Norberg a encore traduit de l'arabe en suédois le *Rapport sur la révolution du royaume circassien* de Schil-Effendi, Stockholm, 1816; il a aussi fait le *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque d'Upsal*, inséré dans les *Acta Societatis scientiarum upsaliensis*. G.

Biographisk-Lexikon.

NORBERT (Saint), archevêque de Magdebourg, né à Santen (duché de Clèves), en 1080, mort le 6 juin 1134. Sa famille était une des plus considérables de l'Allemagne, et, quoique destiné dès sa jeunesse à l'état ecclésiastique, il eut d'abord les mœurs des gens de sa condition. A proprement parler, suivant tous les historiens de sa vie, c'était alors un franc libertin. Nous le voyons commencer sa carrière ecclésiastique sous l'habit des chanoines séculiers, dans l'église collégiale de Santen. Il fut ensuite, pendant quelques années, chapelain de l'empereur Henri V, son parent; mais plus grand avait été le désordre de ses mœurs, plus sa conversion fut éclatante. Ayant subitement abandonné la cour, il se confina dans une étroite retraite, fit une austère pénitence, et se rendit ensuite auprès de l'archevêque de Cologne, qu'il pria de lui conférer les ordres sacrés. Ordonné diacre et prêtre le même jour il se mit à parcourir les campagnes, et alla prêcher dans les églises, sur les places, recherchant les mortifications, conviant chacun à suivre son exemple, et annonçant partout, avec l'âpreté des

anciens prophètes, l'heure de Dieu, l'heure terrible aux pécheurs. On le prit pour un fou, et il fut déféré sous l'accusation de fanatisme au concile de Frizlar, en 1118. Mais il paraît qu'il y confondit ses accusateurs. Cependant comme il faisait dans son pays peu de prosélytes, il le quitta, traversa la France, et se rendit auprès du pape Gélase, qui parcourait le Languedoc. Gélase lui fit bon accueil, et lui permit de continuer en tous lieux ses prédications, jusqu'alors à peu près infructueuses. Il obtint plus de succès en Hainaut, dans le Brabant. On lui proposa, dit-on, l'évêché de Cambray; mais il le refusa, par mépris pour les dignités et les affaires mondaines. Quelque temps après, en 1120, Barthélemy, évêque de Laon, l'attira près de lui, et le chargea de réformer les chanoines réguliers de cette ville, dont les habitudes étaient fort relâchées. C'était une commission difficile. Norbert ne réussit pas à vaincre leur indiscipline obstinée. Résister aux conseils des gens de ce caractère, c'est les pousser aux résolutions extrêmes. On vit alors Norbert quitter la ville de Laon, et se retirer dans les profondeurs de la forêt de Voas, loin d'une société qu'il estimait en proie à d'incurables vices. Il avait bien choisi le lieu de sa retraite. C'était un affreux désert, un sombre marécage, que dominaient de grands bois et des monts aux flancs escarpés. Il y vécut d'abord seul. Mais comme il en sortait de temps en temps pour aller à la ville livrer quelque assaut à l'irréligion, son triomphant ennemi, il entraîna bientôt un certain nombre de gens à suivre son exemple, et, les ayant associés à ses plans de réforme, il établit leurs cellules près de la sienne, et leur dicta des lois. Telles furent les commencements de l'institut célèbre de Prémontré. La difficulté principale avait été pour Norbert de réunir quelques disciples. Dès qu'il ne fut plus seul, on crut à sa mission, et celui que la veille on fuyait comme un insensé, fut recherché comme un saint homme. Quatre ans après Norbert avait sous son gouvernement neuf monastères où l'on observait strictement la règle qu'il avait prescrite. Il avait donc, pour employer l'ancien langage, fondé une religion. A ce titre il était devenu dans l'Église, et même dans l'État, un personnage considérable. Le comte de Champagne l'ayant chargé d'une mission auprès de l'empereur, il se rendit à Spire en 1126. L'archevêché de Magdebourg était alors vacant : en même temps que Norbert se trouvaient alors à Spire les délégués de l'Église de Magdebourg, qui venaient, suivant l'usage, consulter l'empereur sur le choix qu'ils devaient faire. Norbert leur fut proposé. On raconte que celui-ci manifesta la plus vive résistance aux vœux de l'empereur et des délégués, et qu'on dut recourir à la violence pour l'empêcher de fuir du côté de Laon et l'entraîner vers Magdebourg. Enfin, de force ou de gré, il quitta sa robe de chanoine pour revêtir le pallium, et parut dans son église métropolitaine; cependant il conserva quelque temps encore le titre d'abbé de Prémontré, et ne se fit remplacer au gouvernail de cette abbaye qu'en 1128. Il assistait au concile de Reims en 1131, où il eut plusieurs entretiens avec saint Bernard. Animés de la même passion pour la réforme des ordres, ils devaient s'entendre. Ils s'entendirent en effet sur toutes les questions, hormis celle de la venue de l'Antechrist. Dans l'emportement de son zèle, Norbert ne voyait autour de lui que des impies, que des suppôts du noir abîme; et leur nombre, leur puissance l'effrayait au point qu'il n'hésitait pas à croire que le mystère d'iniquité allait prochainement s'accomplir. Suivant lui, l'Antechrist était né ou allait naître. Tel n'était pas l'avis de saint Bernard. La dernière année de la vie de Norbert fut employée au service du parti qui, durant le schisme de l'Église, avait favorisé la cause d'Innocent II. Il accompagna l'empereur qui se rendait à Rome pour y installer ce pape et l'y protéger contre ses ennemis. C'est au retour de ce voyage qu'il mourut.

On a de saint Norbert un *Sermon* inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, édit. de Lyon, t. XXI, p. 118, et quelques fragments d'une moindre importance. Le Paige, dans sa *Biblioth. Præmonstr.*, lui attribue plusieurs autres écrits; mais s'ils ont existé, ils sont perdus, ou ils ont été considérés comme appartenant à d'autres auteurs. B. H.

Hugo, *Vie de saint Norbert*. — *Gall. christiana*, t. IX, col. 642, 643. — *Biblioth. Præmonstrat.*, p. 304. — Bollandistes, juin, t. I, p. 809. — Saint Bernard, *Epist.*, 253. — *Hist. littéraire de la France*, t. XI, p. 243.

NORBERT (Le P.). *Voy.* Parisot.

NORBLIN DE LA GOURDAINE (*Jean-Pierre*), peintre et graveur français, né le 1er juillet 1745, à Misy-Faut-Yonne, près Montereau, mort à Paris, le 23 février 1830. Élève de Casanova, il obtint en 1771 le grand prix de peinture, et s'adonna au genre qu'avait cultivé son maître. En 1774, il accompagna en Pologne le prince Adam Czartoryski. Ses talents lui conquirent bientôt une position brillante; il prit la direction d'une école de peinture, d'où sont sortis quelques artistes distingués, et fut chargé de travaux importants. Le roi Stanislas-Auguste lui conféra la noblesse, afin qu'il pût assister aux assemblées de la diète et en reproduire exactement l'aspect. Il lui fit peindre la *Bataille de Zborow* sous Wladislas IV. Le prince Radzivill lui commanda pour son palais un plafond représentant *le char de l'Aurore* traîné par sept chevaux de dimension colossale. Il fit en outre de nombreux petits tableaux dans le genre de Watteau et à la gouache. Malgré tous les efforts qu'on fit pour le retenir en Pologne, Norblin revint se fixer en France, en 1804. Admirateur passionné de Rembrandt, il exécuta, à l'imitation de ce maître, quatre-vingt-treize gravures à l'eau-forte, qui n'ont été publiées qu'après sa mort. H. H—n.

Catalogue des estampes qui composent l'œuvre de J.-P. Norblin, par F. Hillmacher, 1848. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*.

NORBLIN (*Sébastien-Louis-Wilhelm*), peintre français, fils du précédent, né le 20 février 1796, à Varsovie. Élève de Regnault et de l'École des Beaux-Arts, il obtint le second grand prix en 1823 et le premier en 1825, sur ce sujet : *Antigone reconnaissant Polynice*. Ses principaux envois de Rome furent *Cyparisse mourant sur son cerf*, tableau exposé au salon de 1827, et *La Mort de Phalaris*. De retour à Paris, il exécuta successivement : *La Mort d'Ugolin*; une *Bacchante endormie*; *Érigone* (1833); — une *Baigneuse* (1834); — *Vision de saint Luc* (1836); — *Jésus-Christ guérissant un paralytique* (1839); — *Jésus au jardin des Oliviers* (1841); — *Saint Paul à Athènes* (1844); — *Les trois Parques* (1846); *L'Etoile du matin* (1847); — *Martyre de saint Laurent* (1848); — *Rachel pleurant ses enfants* (1849); — *la Décollation de saint Jean* (1850); — *Jésus-Christ et les petits enfants* (1857); — deux cartons de la *Vie de sainte Suzanne* (1859). M. Norblin a exécuté des peintures dans l'église de Saint-Louis-en-l'Ile. Il a fait aussi, pour le musée de Versailles, une copie de *François Ier et Charles-Quint visitant Saint-Denis*, d'après Gros. Il est chevalier de la Légion d'Honneur. G. DE F.

Annuaire des Artistes français, 1836.

NORDALBINGEN (*Bernard* DE). *Voy.* BASEDOW.

NORDBERG (*Georges-André*), historien suédois, né à Stockholm, le 3 septembre 1677, mort le 14 mars 1744. Fils d'un négociant aisé, il étudia à Upsal la théologie, devint en 1703 aumônier d'un régiment d'artillerie, alors employé au siége de Thorn, fut nommé l'année suivante notaire du consistoire aulique, et en 1705 aumônier de la garde royale. Après avoir visité plusieurs universités de l'Allemagne, il fut promu en 1707 à l'emploi d'aumônier du roi Charles XII, qu'il suivit à la guerre. Fait prisonnier à la bataille de Pultava, il fut transféré successivement dans diverses villes de l'empire russe, et ne recouvra sa liberté qu'en 1715. Deux ans après, il fut nommé pasteur à l'église Sainte-Claire à Stockholm; chargé, aux diètes de 1719, de 1728 et de 1731, de la direction des affaires ecclésiastiques, il refusa à plusieurs reprises la dignité épiscopale, par attachement pour ses ouailles. On a de lui : *Berrattelse om det gamla S. Clara Klostri i Stockholm* (Documents sur l'ancien couvent de Sainte-Claire à Stockholm); Stockholm, 1727, in-fol.; — *Konung Carls XII Historia* (Histoire du roi Charles XII); ibid., 1740, 2 vol. in-fol.; traduit en français, La Haye, 1742-1748, 4 vol. in-4°; et en allemand, Hambourg, 1745-1751, 3 vol. in-fol. : l'auteur y releva avec une certaine aigreur les nombreuses inexactitudes échappées à Voltaire dans son *Histoire de Charles XII*. Voltaire, tirant parti de ce que plusieurs de ces erreurs n'avaient aucune importance, poursuivit Nordberg de ses mordantes épigrammes, et mit au jour les longueurs du style lourd et diffus de l'auteur suédois. O.

Acta historico-ecclesiastica (Leipzig, 1734-1738, t. IX). — Hirsching, *Handbuch*. — *Biographisk Lexikon*.

NORDEN (*John*), graveur anglais, né vers 1548, dans le Wiltshire, mort vers 1626. Admis en 1564 à l'université d'Oxford, il fut reçu maître ès arts en 1573; mais, n'ayant pas réussi à se frayer un chemin par les lettres, il s'adonna au dessin et à la gravure, et acquit même en ce dernier genre une certaine réputation. Quelques grands seigneurs, le ministre Cecil entre autres, lui accordèrent leur patronage, ce qui ne l'empêcha point de vivre dans la gêne. Sa résidence ordinaire était tantôt à Fulham, tantôt à Hendon, paroisses voisines de Londres. Vers la fin de sa vie il obtint, pour lui et pour son fils, le titre d'arpenteur (*surveyor*) du prince de Galles. Il mesura le comté d'Essex en 1584, le Hertfordshire et le Middlesex en 1593, et exécuta en outre les cartes de la Cornouaille, du Hampshire, du Surrey et du Sussex, cartes reproduites avec des additions dans le *Théâtre* de J. Speed et sur lesquelles il fut le premier qui indiqua les voies de communication. Nous citerons encore de lui : *England, an intended guide for English travellers*; Londres, 1625, in-4°; — *Speculum Britanniæ, a topographical and historical description of Cornwall*; 1728, in-4° : impr. d'après un vieux ms. du British Museum, cet ouvrage, cité comme un des meilleurs de Norden, ne serait, selon le témoignage de Gough, qu'une simple reproduction du recueil de Richard Carew sur la Cornouaille; — *Speculum Britanniæ, or an historical and chorographical description of Middlesex and Hertfordshire*; 1573, in-4°, réimpr. en 1637 et 1723; la seconde partie, qui contient le tableau du Northamptonshire, parut à Londres, 1720, in-8°; — *The surveyor's dialogue*; Londres, 1607, in-4° : c'est un bon traité pratique d'arpentage. Quant aux dessins qu'il a gravés, il est difficile d'en indiquer le nombre. Wood lui attribue quinze sujets religieux en exprimant des doutes sur leur authenticité.

P. L—Y.

Wood, *Athenæ Oxon.*, I. — Gough, *Anecdotes of british topography*. — Strutt, *Dict. of engravers*.

NORDEN (*Frédéric-Louis*), voyageur danois, né le 22 octobre 1708, à Gluckstadt, mort à Paris, le 22 septembre 1742. Fils d'un lieutenant-colonel d'artillerie, il entra à l'école des cadets de Copenhague; il en sortit en 1732 avec le grade de lieutenant de marine, et reçut en même temps une pension pour aller à l'étranger s'instruire plus complétement dans sa profession. Après avoir séjourné deux ans en Hollande, il visita Marseille et Livourne; il y dessina les plans de construction des navires les plus en

usage dans la Méditerranée et les envoya à Copenhague. Il parcourut ensuite l'Italie, et s'arrêta longtemps à Florence, où il se lia avec le baron Stosch, qui le fit recevoir membre de l'Académie de peinture. En 1737 il quitta cette ville pour se rendre en Égypte, dont il venait d'être chargé par son gouvernement de dessiner les monuments. Après avoir exploré pendant quatre mois Le Caire et ses environs, il visita les pyramides, et remonta le Nil jusqu'à Déir en Nubie; le mauvais vouloir des gens du pays l'empêcha de pénétrer plus loin. De retour au Caire, le 21 février 1738, il gagna Venise, et de là, à travers l'Allemagne, Copenhague. Très-bien accueilli par le roi, il fut nommé capitaine de vaisseau et membre de la commission pour les constructions navales. En 1740, lors de la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne, il entra comme volontaire dans la marine britannique, et assista entre autres au siége de Carthagène. Il revint à Londres en l'automne 1741, et fut élu membre de la Société des sciences. Il partit pour la France dans l'espoir d'y rétablir sa santé affaiblie; mais il mourut bientôt après. On a de lui : *Ruins and colossal statues at Thebes;* Londres, 1741, avec quatre planches; — *Voyage d'Égypte et de Nubie;* Copenhague, 1752-1755, 2 vol. in-fol., avec 159 planches : cet ouvrage, publié par ordre du gouvernement danois, d'après les papiers de Norden, fut traduit en anglais par Tempelman, Londres, 1757, 2 vol. in-fol., et 1775, 2 vol. in-8°; en allemand par Steffens, Breslau, 1779, 2 vol. in-8°; le texte français fut réimprimé à Paris, 1795-1798, 3 vol. in-4°, par les soins de Langlès, qui y introduisit de nombreuses corrections et additions. Avant l'expédition française en Égypte, le *Voyage* de Norden était le seul ouvrage où fussent décrits les monuments antiques de ce pays; c'est là où l'on voit appliquer pour la première fois la méthode de faire connaître les détails des grandes constructions par des élévations, des coupes, etc. Les cartes du cours du Nil fournies par Norden sont beaucoup moins exactes que le reste des renseignements qu'il avait recueillis. O.

Hirsching, *Handbuch.* — Meusel, *Bibliotheca historica*, t. III.— Nyerup, *Litteratur-Lexikon.*

NORDENANKAR (*Jean* DE), marin suédois, né en 1722, mort près de Calmar, le 3 septembre 1804. Entré de bonne heure dans la marine, il parvint au grade de vice-amiral; il explora avec soin les mers du nord et en fit faire des cartes très-exactes. Il était membre de l'Académie des sciences de Stockholm, dont le recueil contient plusieurs *Mémoires* de lui, un entre autres, *Sur les courants de la Baltique.* O.

Biographisk-Lexikon.

NORDENFLYCHT (*Hedwige-Charlotte*, baronne DE), femme auteur suédoise, née le 20 novembre 1718, morte le 29 juin 1763. Elle habita longtemps Stockholm, et réunit dans sa maison les littérateurs les plus distingués de son pays. Elle se retira plus tard à la campagne pour s'adonner plus librement à la composition de ses poésies, remarquables par l'élégance de la forme et par la grâce et la tendresse des sentiments qu'elles expriment. Ses principales productions sont : *Den sorjande Turturdufvan* (Les Plaintes de la tourterelle); Stockholm, 1743, in-8°; — *Taukar om Skaldekonstens Nytta* (Idées sur l'emploi de la poésie); ibid., 1744, in-4°; — *Quinligt Tankespel* (Jeux d'imagination d'une femme); ibid., 1745-1750, 5 parties, in-4°; — *Den fralsa Swea* (La Suède affranchie); ibid., 1746, in-4°; — *Andelige Skaldequadem* (Poésies religieuses); ibid., 1758, in-8°; — *Défense des femmes contre J.-J. Rousseau*, ibid., 1763; — *Caractères des poëtes suédois;* — un *Choix* des poésies de Mme Nordenflycht a été donné par Fischerström; Stockholm, 1774, in-8°. O.

Rühs, *Schicksale der schönen Redekünste in Schweden.* — Höst, *Udsigt over den svenske Digtekunsts Skjæbne* (Copenhague, 1804). — Atterbom, *Svenska Siare och Skalder.* — *Biographisk-Lexikon.*

NORDIN (*Charles-Gustave*), savant prélat suédois, né à Stockholm, en 1749, mort le 14 mars 1812. Reçu maître ès arts à Upsal, il fut en 1775 nommé lecteur au gymnase d'Hernosand; il étudia ensuite la théologie. Appelé à Stockholm pour travailler à un recueil de diplômes sur l'histoire du pays, il fut en 1786 élu membre de l'Académie suédoise et de l'Académie des belles-lettres. Il fut ensuite nommé prévôt de l'évêché d'Hernosand, et député à la diète, où il soutint la politique du gouvernement. En 1792 il entra dans le conseil royal; mais après l'assassinat de Gustave III il fut destitué et reprit ses fonctions de prévôt. Envoyé en 1800 de nouveau à la diète, il devint en 1805 évêque d'Hernosand. En 1809 il fit partie du comité de constitution. Il travailla beaucoup à répandre le christianisme parmi les Lapons, dont il connaissait très-bien l'idiome, et fit terminer la traduction de la Bible en leur langue. Il avait rassemblé une collection extrêmement précieuse de matériaux pour l'histoire de Suède; elle formait près de deux mille quatre cents volumes, et fut achetée pour l'université d'Upsal. On a de Nordin : *Monumenta suio-gothica vetustioris ævi falso meritoque suspecta;* Upsal, 1773; — *Remarques sur les variations du langage suédois*, mémoire lu à l'académie de Stockholm, et où l'auteur prétend retrouver dans le suédois les traces, selon lui nombreuses, de la langue laponne. O.

Adlerbeth, *Notice sur Nordin* (dans le t. X des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres de Suède*). — *Biographisk-Lexikon.*

NORES (*Giasone* DENORES ou DE), littérateur italien, né à Nicosie (île de Chypre), mort en 1590, à Padoue. Il disait appartenir à une famille originaire de la Normandie. Tout jeune il fut conduit à l'université de Padoue, et y étudia les sciences et les lettres sous la direction de

Trifone Gabrielli, célèbre par ses vertus et son savoir. A peine reçu docteur en philosophie, il retourna dans son île, et y demeura jusqu'au moment où les Turcs s'en rendirent maîtres (1570). Ayant perdu tous ses biens, il se réfugia à Venise, où l'aida à vivre la munificence de quelques familles patriciennes. En 1577, il obtint du doge Sebastiano Veniero l'autorisation pour ses compatriotes de s'établir à Pola avec beaucoup de priviléges, et pour lui-même la chaire de philosophie morale vacante à Padoue par la mort de Robortello. Ce fut dans cette ville qu'il composa presque tous ses ouvrages. L'affliction que lui causa l'exil de Pietro, son fils unique, qui fut banni pour avoir tué un noble vénitien dans une querelle, le conduisit au tombeau, vers l'âge de soixante ans. On a de lui : *In epistolam Horatii de Arte poetica ex quotidianis Tryphonis Gabrielli sermonibus interpretatio, cum summa præceptorum de Arte dicendi ex III Ciceronis lib. de Oratore collecta;* Venise, 1533, in-8°; la seconde édition (Paris, 1554, in-8°) ne contient pas l'extrait des trois livres de Cicéron; — *Breve trattato del Mondo e delle sue parti, simplici e miste;* Venise, 1571, in-8°; — *In Ciceronis universam philosophiam de vita et moribus;* Padoue, 1576, 1581, in-8°; — *Breve instituzione dell' ottima republica raccolta in gran parte da tutta la filosofia humani di Aristotele;* Venise, 1578, in-4°; — *Trattato dell' oratore;* Padoue, 1579, in-4°; — *Tavole del mondo e della sfera;* Padoue, 1582, in-4°; — *Della retlorica lib. III;* Venise, 1584, in-4°; vingt discours, traduits des plus célèbres écrivains, servent d'exemples; — *De constitutione partium universæ philosophiæ Aristotelis;* Padoue, 1584, in-4°; — *Poetica, nella qual si tratta della tragedia, del poema eroico e della comedia;* Padoue, 1588, in-8° : c'est le second ouvrage de ce genre publié en langue italienne; le premier était celui d'Antonio Minturno. L'auteur s'y élève avec force contre les pastorales, et les traite de *monstres* produits par des gens qui ignoraient les règles de la poésie ancienne. Guarini, qui se trouvait attaqué personnellement, répondit dans *Il Verato* (1588); — *Discorso intorno alla geografia;* Padoue, 1589, in-4°; — *Panegirico in laude della republica di Venezia;* Padoue, 1590, in-4°; — *Apologia contro l'autore d'*Il Verato; Padoue, 1590, in-4° : l'auteur mourut avant que Guarini eût fait paraître sa réplique (*Il Verato secondo*, 1593), « réplique si sanglante, dit Bayle, qu'on croit qu'elle aurait pu faire mourir le censeur des pastorales ». On remarque dans tous ces ouvrages beaucoup de méthode et de clarté, une profonde érudition, des expressions heureuses, un style élevé, mais quelquefois emphatique.

Son fils, *Pietro* DE NORES, s'établit à Rome lorsqu'il eut été banni de Venise et y devint le secrétaire de plusieurs cardinaux. Il laissa plusieurs ouvrages inédits, notamment une *Histoire des guerres de Paul IV* et une *Vie* de ce pontife. P.

A. Riccoboni, *De gymnasio Patavino commentarii*, 79 et 96. — Ghilini, *Teatro d'huomini letterati*. — De Thou, *Éloges*. — Zeno, *Lettere al Fontanini*. — Niceron, *Mémoires*, XL. — Bayle, *Dict. critique*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VII, 2e part.

NORFOLK (*John* HOWARD, duc DE), maréchal d'Angleterre, tué le 22 août 1485, à Bosworth. Il descendait d'une des plus anciennes familles de chevalerie de l'Angleterre et avait pour trisaïeul John Howard, qui avait exercé la charge d'amiral sous le règne d'Edward III; son père, Robert Howard, avait épousé Margaret, fille aînée de Thomas Mowbray, duc de Norfolk. Ce dernier, qui fut investi de l'office de comte-maréchal, était arrière petit-fils, par les femmes, de Thomas Plantagenet de Brotherton, comte de Norfolk, fils du roi Edward Ier et de Marguerite de France; sa femme Catherine, duchesse douairière de Norfolk, épousa en secondes noces, à l'âge de quatre-vingts ans, John Wydevile, un des frères d'Élisabeth, femme du roi Edward IV. La famille des Howard, qui est encore représentée de nos jours, a produit les branches des ducs de Norfolk, des comtes de Suffolk, des comtes de Berkshire, des barons d'Escrick, des comtes de Carlisle, des vicomtes de Bindon, et des barons d'Effingham.

John Howard prit part aux guerres de France sous Henri VI; en 1453, à la bataille de Castillon, où périt le célèbre Talbot, il fut fait prisonnier et ne recouvra la liberté qu'au bout de plusieurs années. En 1462 il commanda une flotte considérable, qui ravagea les côtes de la Bretagne et du Poitou. Admis dans l'intimité d'Edward IV, il devint l'un des chefs de l'ancienne noblesse et fut nommé trésorier du roi (1468), puis capitaine général des forces de terre et de mer (1470). Après la mort du comte de Warwick, il lui succéda comme gouverneur de Calais (1471), et conduisit diverses négociations, soit auprès du duc de Bourgogne, soit à la cour de France. En 1475, après s'être opposé à la descente du roi en France, il le décida à écouter les propositions de Louis XI, qui récompensa ce service par une forte somme d'argent. Peu de temps après il devint chevalier de la Jarretière et gouverneur de la Tour de Londres. Ce fut peut-être la haine qu'il avait vouée au parti des Wydevile qui le porta dans la suite à se joindre aux ennemis d'Edward V. A peine Richard III fut-il monté sur le trône qu'il lui donna le titre de duc de Norfolk (juillet 1483), les charges de comte-maréchal d'Angleterre et de lord grand amiral, et une grande concession de terres. Le nouveau duc ne jouit pas longtemps de ces avantages : chargé de commander, avec le comte d'Oxford, l'avant-garde de l'armée à Bosworth, il fut tué au milieu de l'action. L'année suivante (1486), à l'instigation d'Henri VII, le parlement

le comprit, quoique mort, au nombre des traîtres, et le condamna à la proscription. P. L—Y.

Collins, *Peerage*.— Comines, *Mémoires*, l. VI.

NORFOLK (*Thomas* HOWARD, duc DE), fils aîné du précédent, mort le 22 mai 1524, au château de Framlingham. Après la déroute de Bosworth, où il était à la tête d'un corps d'archers, il fut enfermé à la Tour de Londres, et y resta trois ans et demi. Lorsqu'il en sortit (1489), il obtint d'Henri VII le titre de *comte de Surrey*, sous lequel il est aussi connu dans l'histoire, et fut chargé de mettre les provinces du nord à l'abri des incursions continuelles des Écossais. Non-seulement il les chassa du Northumberland, mais il s'empara du fort d'Aytoun, et ravagea leurs frontières; irrité de l'audace de son adversaire, Jacques IV s'oublia jusqu'à lui envoyer un cartel. Elevé en 1501 à la dignité de lord trésorier, il conclut en 1502 un traité de paix avec le roi d'Écosse, et négocia avec l'empereur Maximilien un mariage entre Charles, prince d'Espagne, et la princesse Marie. Son crédit ne fit que grandir sous le successeur d'Henri VII, et malgré l'hostilité declarée de Wolsey, il sut conserver les bonnes grâces du roi par son empressement à lui livrer les revenus du trésor. Il lui rendit bientôt un plus glorieux service. Henri VIII ayant déclaré la guerre à Louis XII (1513), le roi d'Écosse saisit cette occasion favorable de rompre une paix qui lui pesait, et voulut faire une puissante diversion en faveur de la France, son alliée, en envahissant le Northumberland. Suivi d'une des plus nombreuses armées qu'on eût jamais levées en Écosse, il passa la Tweed, prit d'assaut plusieurs châteaux forts et vint camper sur la colline de Flodden, le dernier des monts Cheviot. Le comte de Surrey, qui résidait à Pontefract, somma les gentilshommes des comtés du nord de rejoindre l'étendard royal à Newcastle, et envoya, le 4 septembre, au roi un héraut d'armes qui lui offrit la bataille pour le vendredi suivant. Le 6 il assembla ses troupes, au nombre de vingt-six mille hommes, et au jour dit, le 9, après avoir tourné la position des Écossais, il les attendit de pied ferme dans la plaine, où ils eurent l'imprudence de venir l'attaquer. Au bout d'une heure, le combat se changea en déroute complète: les Écossais perdirent leur roi, qui tomba aux pieds de Surrey, la fleur de leur noblesse, dix mille soldats, tous leurs chevaux et leurs canons. Le vainqueur dut à ce triomphe inespéré sur un ennemi séculaire la restitution du titre de duc de Norfolk et l'addition dans son écusson du lion rouge, tel qu'il se trouvait dans les armes d'Écosse. L'année suivante il signa la paix avec Louis XII, et, accompagné d'un cortége magnifique, il conduisit à Abbeville la princesse Marie et la remit entre les mains du roi de France (9 octobre 1514). En 1521 il fut forcé de présider, en qualité de grand sénéchal, le tribunal des pairs qui condamna pour un crime imaginaire le duc de Buckingham, beau-père de son fils aîné, à avoir la tête tranchée; en prononçant la sentence, il ne put s'empêcher de verser des larmes. La douleur qu'il éprouva de cette iniquité politique, à laquelle l'avait méchamment associé Wolsey, fut si violente qu'il se démit en faveur de son fils de la charge de grand trésorier (1522) et qu'il se retira dans un de ses châteaux, où il mourut, vers l'âge de soixante-dix-ans. En 1520 il avait été créé comte-maréchal d'Angleterre. Marié deux fois, il eut dix-sept enfants, parmi lesquels nous citerons *Thomas*, qui suit; *Edward*, amiral d'Angleterre, chevalier de la Jarretière, mort en 1513, dans un combat naval livré aux Français sur les côtes de Bretagne; et *William*, chef de la branche des barons d'Effingham et comtes de Nottingham, amiral d'Angleterre, mort le 11 janvier 1573. Une de ses petites-filles fut la célèbre *Catherine* HOWARD (*voy.* ce nom), mariée, en 1540, à Henri VIII et décapitée en 1541. P. L—Y.

Collins, *Peerage*. — Lingard, *History of England*.

NORFOLK (*Thomas* HOWARD, duc DE), homme d'État anglais, fils aîné du précédent, né vers 1474, mort le 25 août 1554. Sa haute naissance le porta rapidement à un grade élevé. En 1511 il commanda un des vaisseaux envoyés contre la flotte écossaise de sir Andrew Barton, et prit une part brillante à la bataille où périt ce vaillant amiral. Bientôt après il accompagna Thomas Grey, marquis de Dorset, qui conduisait un corps anglais au secours de l'Espagne contre la France, et le marquis étant tombé malade, il eut le commandement des troupes anglaises. En février 1513 il devint *comte de Surrey*, en même temps que son père était réintégré dans le duché de Norfolk qui était sorti de la famille Howard par suite de la proscription (*attainder*) de Jean Ier, duc de Norfolk. La même année il succéda à son plus jeune frère Édouard dans la place de lord-amiral d'Angleterre, et, suivant l'expression hyperbolique d'un historien du temps, il balaya si bien les mers que pas un bateau de pêcheur français n'osa s'y montrer. Après avoir forcé la flotte française de se renfermer dans Brest, il fit un débarquement sur les côtes de l'Écosse, et contribua à la victoire de Flodden. En 1521 il fut nommé lord député d'Irlande. On prétend que le roi Henri VIII et le cardinal Wolsey l'éloignèrent pour éviter son opposition aux poursuites que le souverain et le ministre avaient résolu d'exercer contre le duc de Buckingham, son beau-père. Sa courte administration fut rigoureuse pour les révoltés, mais bienfaisante pour la partie paisible de la population. En janvier 1523 il quitta l'Irlande, et dès le mois de mai suivant il escorta en Espagne l'empereur Charles-Quint. Il fut convenu que le comte de Surrey commanderait les flottes réunies des Pays-Bas et d'Angleterre; mais, faute d'argent, l'armement fut peu considérable, et Surrey se borna à ravager quelques points des côtes

de Bretagne et de Picardie. En décembre il succéda à son père dans la place de lord trésorier, et le 6 février 1524 il fut nommé général en chef de l'armée envoyée contre l'Écosse. Le but de cette expédition était plutôt politique que militaire; Surrey le remplit parfaitement en enlevant le jeune roi d'Écosse à la tutelle du duc d'Albany et en le plaçant sous le contrôle de l'Angleterre. Le roi Henri VIII le récompensa de ce succès en ajoutant de nouveaux domaines à ses possessions, déjà immenses. A la chute de Wolsey, qui avait été l'ennemi de sa famille, Norfolk fut un des lords qui signèrent les articles d'accusation contre le cardinal, et il eut part aux dépouilles du ministre tombé. Serviteur zélé d'un prince qui savait si bien récompenser, il adhéra volontiers et contribua même aux actes royaux qui amenèrent la rupture avec le saint-siége. Il se maintint habilement dans la mesure religieuse du roi, et en consentant à se séparer de Rome il ne devint pas protestant. Quoique oncle d'Anne Boleyn, il fit arrêter cette princesse dès que le roi en exprima le désir, et présida la commission qui la condamna à mort. De nouvelles donations de terre et la dignité la plus élevée de l'État, celle de maréchal d'Angleterre, récompensèrent son dévouement. En 1536, il rendit un service plus signalé en réprimant l'insurrection que les mesures de Henri VIII contre l'Église romaine avaient provoquée. Les insurgés du comté d'York et des autres comtés du nord ne comptaient pas moins de quarante mille hommes sous les ordres de Robert Aske. Le duc de Norfolk, général de la faible armée envoyée contre les rebelles, était au fond du cœur favorable à leurs réclamations religieuses et politiques; il recommanda ardemment la clémence: Henri VIII accorda une amnistie générale et les insurgés se dispersèrent. Une autre insurrection éclata dans le Cumberland. Norfolk la réprima promptement. Ce fut pour le roi une occasion de sévir avec rigueur contre les rebelles, et même de revenir sur la précédente amnistie. Quelque temps après Henri VIII, amoureux de Catherine Howard, nièce du duc de Norfolk et dévouée à l'Église romaine, songea à rompre son union avec Anne de Clèves. Cromwell, principal négociateur de ce mariage, fit tous ses efforts pour en empêcher la rupture. Norfolk, qui le détestait comme un des promoteurs de la réforme, s'irrita de l'opposition qu'il faisait à l'union du roi avec Catherine et l'accusa de haute trahison, le 13 juin 1540. Cromwell succomba, et Catherine Howard devint reine d'Angleterre. Ce mariage porta au comble la fortune des Howard; mais leur chute fut prompte. La reine, condamnée à mort pour inconduite avant son mariage, entraîna dans son infortune beaucoup de ses parents. Norfolk échappa à la disgrâce par son infatigable condescendance, et garda son pouvoir jusqu'à la dernière année du règne de Henri VIII. Le roi, vieillissant, craignait que le duc et son fils Surrey, tous deux catholiques, ne fissent usage de leur influence en faveur de Marie, fille de Catherine d'Aragon, contre Édouard, fils de Jeanne Seymour. Il fut entretenu dans cette crainte par le chef de la maison de Seymour, lord Hertford, ennemi de la puissante maison rivale des Howard. La lutte des deux grandes familles se termina par l'arrestation du duc de Norfolk et du comte de Surrey sous l'inculpation de haute trahison (décembre 1546). La futilité des charges produites contre les deux accusés n'empêcha pas un jury intimidé d'envoyer Surrey à l'échafaud, et un parlement servile de lancer contre Norfolk un *bill d'attainder* (29 janvier 1547). Le jour même où le parlement le frappait de proscription, le roi se trouva très-mal, et lord Hertford comprit qu'il fallait se hâter s'il ne voulait pas que son ennemi lui échappât. Le lendemain le chancelier informa les deux chambres que Sa Majesté, dans l'intention de conférer, avant le couronnement d'Édouard, les charges remplies par Norfolk, avait désigné une commission de lords pour signifier un assentiment au bill d'attainder. La sanction royale fut donc signifiée aux chambres, et l'on expédia au lieutenant de la Tour l'ordre d'exécuter le prisonnier le matin suivant; mais le roi mourut dans la nuit, et le tout-puissant Seymour n'osa pas ensanglanter l'avénement du jeune Édouard par l'exécution d'un des plus grands seigneurs de l'Angleterre. Le duc de Norfolk resta prisonnier à la Tour pendant tout le règne d'Édouard. Il fut mis en liberté le 3 août 1553, jour de l'entrée solennelle de la reine Marie à Londres, et remis par la reine en possession de ses biens et dignités. Bientôt après le parlement rapporta le bill d'attainder lancé par les chambres de 1507. Quinze jours après sa mise en liberté, le duc de Norfolk présida la commission qui condamna à mort le chef du parti protestant, John Dudley, duc de Northumberland, et ses principaux adhérents. Il mourut l'année suivante, à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

Le duc de Norfolk épousa, en premières noces, Anne, fille du roi Édouard IV, dont il eut un fils, *Thomas*; qui mourut jeune, le 4 août 1508; sa seconde femme fut Élisabeth, fille d'Édouard Stafford, duc de Buckingham, dont il eut deux fils, *Henri*, le célèbre comte de Surrey (*voy.* ce nom), et *Thomas*, créé, sous Élisabeth, vicomte Howard de Bindon; et une fille, *Marie*, mariée à Henry Fitzroy, duc de Richmond, fils naturel de Henri VIII. L. J.

Burnet, *Records*. — *State-trials*. — Herbert, *Life and reign of Henri VIII*. — Hume, *History of England*. — Collins, *Peerage*. — Lodge, *Portraits*, t. I.

NORFOLK (*Thomas* HOWARD, duc DE), fils du comte de Surrey, et petit-fils du précédent, né vers 1536, décapité le 2 juin 1572. Il fut élevé dans la religion protestante par sa tante la duchesse de Richmond, et l'on croit qu'il étudia à l'université d'Oxford, où il prit le grade de maître ès

arts, le 19 avril 1568. Il se prononça avec toute l'ardeur de son âge pour les droits d'Élisabeth à la couronne, et reçut pour prix de son dévouement l'ordre de la Jarretière, en 1558. Aucun seigneur anglais, si l'on excepte Leicester, n'eut plus de part à la faveur royale. En 1567 Charles IX, roi de France, ayant mis à la disposition d'Élisabeth deux cordons de l'ordre de Saint-Michel, la reine les accorda à Leicester et à Norfolk. L'année suivante le duc de Norfolk fut un des trois commissaires nommés par Élisabeth pour examiner les accusations de Murray, régent d'Écosse, contre Marie Stuart (octobre 1568). Cette mission engagea le duc dans une entreprise qui le conduisit à sa perte. Beaucoup de personnes éminentes d'Angleterre et d'Écosse pensaient qu'un mariage entre Marie Stuart et un grand seigneur anglais serait un excellent moyen d'amener l'union des deux pays et de faire cesser la funeste rivalité des deux reines. Bien que Marie Stuart fût accusée du meurtre de Darnley et que Norfolk eût précisément à se prononcer sur sa culpabilité, il ne repoussa pas l'idée de l'épouser. Élisabeth en fut avertie, et ce fut un des motifs qui la portèrent à interrompre la procédure commencée contre Marie Stuart. Norfolk revenu à la cour y trouva de la part de la reine un accueil sévère, qui aurait dû lui servir d'avertissement; mais les premiers nobles du royaume et Leicester lui-même l'engagèrent à persister dans son projet, et Murray, le régent d'Écosse, l'encouragea par des promesses positives. Une lettre fut écrite à Marie Stuart (1er juin 1569), au nom de Norfolk, d'Arundel, de Pembroke et de Leicester. Ces seigneurs offraient à Marie de la replacer sur le trône, et de lui faire obtenir la confirmation de son droit au trône d'Angleterre, aux conditions suivantes : elle ne contesterait jamais le droit d'Élisabeth ni d'aucun héritier de son sang; elle conclurait une alliance perpétuelle, offensive et défensive avec l'Angleterre; elle permettrait à la réformation anglaise de s'établir en Écosse; elle accorderait une amnistie à ses sujets rebelles; enfin elle épouserait le duc de Norfolk. Marie fit à ces propositions une réponse satisfaisante, et la négociation marcha rapidement. Bothwell, le mari de la reine d'Écosse, ayant, par acte formel daté du Danemark, signifié son consentement au divorce, Norfolk s'engagea non moins formellement avec Marie (1er juillet). Jusque-là l'entreprise promettait de réussir; mais il fut bientôt évident que Murray se souciait peu de revoir Marie en Écosse, et que Élisabeth se souciait encore moins de voir un de ses sujets devenir roi de ce pays. Elle sut qu'on avait essayé de lui cacher une négociation importante, et elle en connut tous les détails par Leicester (septembre 1569). Elle témoigna un vif ressentiment à Norfolk, et lui défendit sous peine de trahison de persister dans son projet. Le duc, effrayé, abandonna la cour ainsi que les comtes d'Arundel et de Pembroke (15 septembre), et se retira à Kenninghall, dans le comté de Norfolk. Aux yeux d'une reine hautaine et soupçonneuse cette fausse démarche parut une révolte. Si réellement Norfolk avait pensé à prendre les armes, il renonça vite à cette idée, et dès qu'il eut reçu le message de la reine qui le rappelait auprès d'elle, il partit. Les amis de Marie Stuart l'accusèrent de faiblesse, et prétendirent que s'il s'était arrêté quelques jours de plus à Kenninghall, il aurait été joint par toute la noblesse du royaume, et aurait obtenu d'Élisabeth effrayée la liberté de la reine d'Écosse. Aussitôt après son arrivée à la cour, il comparut devant le conseil privé, et fit une confession franche et entière de tout ce qui s'était passé. Il fut ensuite conduit à la Tour (11 octobre), et une instruction très-sévère commença sur toute cette affaire. Comme il n'en résulta aucune charge nouvelle contre l'accusé, il lui fut permis, au bout d'un an de captivité, de sortir de la Tour et de rester aux arrêts dans sa maison sous la garde de sir Henri Neville. Le ministre Burghley lui rendit plusieurs visites, et lui conseilla de se marier. C'était suivant lui le véritable moyen de détruire les soupçons de la reine. Malheureusement Norfolk persista dans son funeste projet. A peine fut-il rendu à la liberté qu'il engagea une correspondance suivie avec Marie Stuart, et qu'il entra dans des desseins concertés avec le pape et le roi d'Espagne et de nature à bouleverser l'Angleterre. Il est difficile de déterminer quelle fut l'étendue de sa culpabilité. Il paraît qu'il refusa de se prêter à toute entreprise contre Élisabeth personnellement, et qu'il ne prétendait que réclamer la mise en liberté de Marie Stuart et la reconnaissance de ses droits aux trônes d'Écosse et d'Angleterre. Mais le fait seul de correspondre secrètement avec la reine prisonnière et de faire parvenir de l'argent à ses partisans était un crime aux yeux d'Élisabeth. Convaincu de ce double délit, le duc de Norfolk fut remis à la Tour, le 7 septembre 1571. Bientôt après, le complot auquel il avait été plus ou moins mêlé se découvrit par l'arrestation de Rudolphi, qui en était le principal agent, et les ministres résolurent de faire un exemple. Telle était l'importance du duc de Norfolk qu'avant de le frapper la cour prit de grandes précautions. Le précis des trahisons qu'on lui imputait fut communiqué au lord-maire, et par celui-ci aux habitants de Londres. Toutes les chaires retentirent d'invectives contre lui. Le 11 janvier 1572 il comparut devant une commission de vingt-cinq pairs présidée par Georges Talbot, comte de Shrewsbury. Il fut jugé d'après des preuves écrites, sans pouvoir obtenir d'être confronté avec les témoins à charge. En vain il invoqua le statut d'Édouard VI qui prescrivait que personne ne pût être convaincu de haute trahison si ce n'est par le témoignage parlé d'au moins deux témoins qui devaient être confrontés

avec lui. Les juges passèrent outre, et le condamnèrent à l'unanimité. Il entendit sa sentence avec calme, protesta qu'il avait été toujours fidèle à la reine et déclara qu'il ne demandait pas grâce. « Je suis résigné à mourir, ajouta-t-il; je ne demande qu'une chose, que la reine soit bonne pour mes enfants et mes serviteurs, et qu'elle ait soin que mes dettes soient payées. » Élisabeth hésita plusieurs mois à verser le plus noble sang de l'Angleterre. Deux fois, le 11 février et le 7 avril, elle signa l'ordre d'exécution et deux fois elle le retira; mais sur la motion de la chambre des communes, qui déclarait l'existence de Norfolk incompatible avec la sûreté de la reine, l'ordre fut signé une troisième fois, le 31 mai, et mis à exécution, le 2 juin. Norfolk sur l'échafaud protesta qu'il était innocent du crime de haute trahison et qu'il mourait attaché à la religion réformée. Thomas, quatrième duc de Norfolk, fut trois fois marié. Sa première femme, Marie, fille de Henri Fitz-Alan, quatorzième comte d'Arundel, mourut en couches, le 25 août 1557, à l'âge de dix-sept ans, laissant un fils, *Philippe*, depuis comte d'Arundel. Sa seconde femme, Marguerite, fille de Thomas lord Audley de Walden, eut deux fils, les ancêtres des comtes de Suffolk et Carlisle, et deux filles, dont l'une, *Élisabeth*, mourut jeune, et l'autre, *Marguerite*, épousa Richard Sackville, troisième comte de Dorset. La troisième femme du duc était Élisabeth Leyburne, veuve de Thomas, quatrième lord Dacre Gillesland. L. J.

State trials. — Canderi, *Annales.* — Hume, *History of England.* — Lingard, *History of England.* — Mignet, *Histoire de Marie Stuart.* — Lodge, *Portraits*, t. II.

NORFOLK (*Charles* Howard, duc de), pair d'Angleterre, né le 13 mars 1746, mort le 16 décembre 1815. Son père, mort le 31 août 1786, descendait de Philippe, comte d'Arundel, fils de Thomas Howard, quatrième duc de Norfolk, qui fut décapité, en 1572. Il avait siégé au parlement, d'où son zèle pour la religion catholique l'avait obligé de sortir; il était instruit et avait écrit quelques ouvrages, notamment des *Anecdotes historiques de quelques-uns des membres de sa famille*. Il hérita en 1777 du titre dont son grand-père était rentré en possession en 1664. Élevé dans la foi romaine, le jeune Howard résida quelque temps en France, et fut connu après 1777 sous le nom de lord Surrey. En 1780, afin de jouir de ses droits politiques, il abjura publiquement sa religion, et fut élu député de Carlisle, malgré les efforts de sir William Lowther, son concurrent, qui devint par la suite son plus constant adversaire. Dès son entrée à la chambre des communes il se rangea du parti de l'opposition, et contribua, par l'influence que lui donnaient son rang et sa fortune, à la chute du ministère tory que présidait lord North. Sous l'administration du marquis de Rockingham, il accepta les fonctions de lord-lieutenant du Yorkshire et de colonel d'un régiment de milice; mais il refusa de soutenir le ministère de lord Shelburne, et préféra s'attacher au parti de Fox. Pendant quelques mois de l'année 1783 il occupa l'emploi de commissaire de la trésorerie. A l'avénement de Pitt au pouvoir, il rentra aussitôt dans l'opposition, appuya la motion de Dunning pour diminuer l'influence de la cour, et se joignit à ceux qui réclamaient la réforme du parlement. Devenu duc de Norfolk à la mort de son père (1786), il exerça dès lors l'office, héréditaire dans sa famille, de comte-maréchal d'Angleterre, et prit place à la chambre haute, où il continua d'agir avec la même indépendance. Lors du fameux procès d'Hastings, qui dura près de dix années (1786-1795, il déclara l'accusé coupable des charges qui pesaient sur lui, et cessa de se mêler aux débats lorsqu'il vit que la majorité était résolue à l'absoudre. En 1798 il fut privé des emplois de lord lieutenant et de colonel de la milice pour avoir porté, avec Fox, Grey et autres, un toast *à la majesté du peuple*, dans le club des whigs, dont il était président. Ce ne fut qu'en 1806, sous le ministère de Fox, qu'il fut rétabli dans ces deux dignités. Dans les années suivantes il vota avec l'opposition en faveur de l'émancipation des catholiques, qu'il regardait non-seulement comme un acte de justice, mais comme un objet de sûreté pour l'État. On le vit pourtant avec surprise en mai 1815, après le retour de Napoléon, reconnaître avec les ministres la nécessité de faire des préparatifs de guerre et appuyer de son vote la proposition du bill impopulaire sur la taxe des propriétés. Quoique marié deux fois, il ne laissa point d'enfants, et ses titres passèrent à un parent éloigné.

NORFOLK (*Henry - Charles* Howard, duc de), pair d'Angleterre, né le 12 août 1791, à Londres, mort le 18 février 1856. De 1829 à 1841 il fit partie, sous le nom de comte d'Arundel, de la chambre des communes, et entra en 1842 à la chambre des lords, où il compta parmi les défenseurs des principes libéraux. Il remplit à la cour de la reine Victoria les charges de trésorier (1837), de grand écuyer (1846-1852), et de grand maître des cérémonies (1854), et reçut en 1848 les insignes de l'ordre de la Jarretière. Il professait la religion catholique. De son mariage avec une fille du duc de Sutherland, il a eu deux enfants. P. L—y.

Gentleman's Magazine, 1816. — Burke, *Peerage of England*.

NORFOLK (*Henri - Granville - Fitz - Alan* Howard, duc de), premier duc et pair d'Angleterre, fils du précédent, né le 7 novembre 1815, à Londres, où il est mort, le 25 novembre 1860. Après avoir étudié à l'école publique d'Eton, puis à l'université de Cambridge, il servit dans les gardes à cheval, et y obtint le grade de capitaine. En 1837, il entra au parlement comme représentant du bourg d'Arundel,

dépendance du château féodal de ses pères, dont il prit le titre à la mort de son aïeul et qu'il a porté pendant la plus grande partie de sa vie parlementaire. Bien qu'il fût l'héritier de la première maison catholique d'Angleterre, il avait été élevé par sa mère dans les principes de l'Église anglicane, et son père, qui ne voulait être catholique que de nom, avait fort peu veillé à son éducation religieuse. Un voyage que le jeune membre de la chambre des communes fit en France vers cette époque lui facilita les moyens d'entendre à Notre-Dame de Paris les prédications du P. Lacordaire et du P. de Ravignan, et, subjugué par ces grands orateurs chrétiens, il devint le catholique le plus fervent et le plus sincère. Les devoirs de la vie publique prirent alors à ses yeux une tout autre importance. Son rôle à la chambre n'avait été qu'un rôle passif, mais bientôt, et quoiqu'il n'eût aucun goût pour les luttes de la parole, encore moins pour celles des partis, il intervint avec autant de fermeté que de prudence dans toutes les questions où les intérêts catholiques étaient en jeu, et la sincérité de ses convictions, unie à la droiture et à l'aménité de son caractère, lui conquit une place distinguée dans la chambre des communes. Les traditions de sa famille l'associaient aux whigs; il rompit avec eux lorsqu'ils présentèrent et firent passer la loi dite des titres ecclésiastiques à l'occasion de la bulle de Pie IX (24 septembre 1850) qui rétablissait une hiérarchie épiscopale catholique en Angleterre. Il devait à l'influence locale de son père sa place au parlement, et celui-ci approuvait et appuyait à la chambre des lords la loi présentée par lord Palmerston et lord John Russell; mais son honneur et sa conscience parlèrent plus haut que la piété filiale. Après avoir combattu le *bill* avec autant de décision que de persévérance, il donna sa démission dès que la loi fut votée. Les électeurs catholiques du comté de Limerick en Irlande le réélurent aussitôt; mais après la dissolution de 1852 il ne voulut plus de mandat électoral, et ne reparut au parlement que pour aller siéger à la chambre des lords, comme duc de Norfolk, à la mort de son père (1856). Un seul événement marque cette seconde partie de sa vie publique, ce fut le refus de l'ordre de la Jarretière, dont la reine Victoria, sur la proposition de lord Palmerston, avait voulu l'investir. On interpréta diversement ce refus. Les uns y virent un raffinement d'amour-propre; les autres crurent que, catholique fervent, le duc ne voulait point d'un ordre qui, fondé d'abord à titre de confrérie religieuse, avait été détourné de sa destination primitive. Le fait est que le duc de Norfolk n'avait voulu donner qu'une preuve de son indépendance politique en évitant de recevoir même la faveur la plus enviée par l'intermédiaire d'un ministre dont il désapprouvait la conduite. En 1856 il dénonça à la chambre des lords les procédés iniques de la commission chargée de répartir les fonds de la souscription pour les victimes de la guerre de Crimée, et qui avait scandaleusement abusé de son mandat au détriment de la foi des orphelins catholiques. Secondé par sa femme, fille de sir Edmond Lyons, qu'il avait convertie au catholicisme, il employait une grande partie de sa fortune à des œuvres de charité. Il succomba à une douloureuse maladie, qui le fit languir pendant deux ans. Son titre est passé à *Henri*, son fils aîné, né en 1847.

H. Fisquet.

Comte de Montalembert, *Le Correspondant*, décembre 1860. — Burke, *Peerage of England*.

NORGATE (*Edward*), enlumineur anglais, mort le 23 décembre 1650. De bonne heure il se distingua par un goût marqué pour le blason et l'enluminure. La connaissance qu'il avait acquise de la peinture le fit employer par le comte d'Arundel à acheter pour sa galerie des tableaux et des objets d'art en Italie. Il devint par la suite un des secrétaires du sceau, et occupa la charge de héraut de Windsor. D'après Fuller, il fut un des plus habiles enlumineurs de son temps, et on l'occupa à faire les lettres initiales des patentes des pairs et des commissions des ambassadeurs. On a trouvé une preuve curieuse de son habileté dans le titre original de la nomination de lord Alexandre Stirling aux fonctions de commandant en chef de la Nouvelle-Écosse. Dans la lettre initiale de ce diplôme on voit le portrait du roi Charles Ier sur son trône délivrant au comte son brevet, et la bordure représente en miniature les habillements, la manière de pêcher et de chasser des habitants du pays, ainsi que ses productions, peints avec une élégance et une perfection de dessin dignes du pinceau de van Dyck. K.

Fuller, *Worthies*. — Lloyd, *Memoirs*. — Walpole, *Anecdotes of painting*.

NORIS (*Henri*), théologien et archéologue italien, né à Vérone, le 29 août 1631, mort à Rome, le 23 février 1704. Il descendait d'une famille anglaise établie dans le Levant, puis dans la Vénétie. Il reçut au baptême le nom de *Jérôme*, qu'il changea en celui de *Henri* lorsqu'il entra dans l'ordre de Saint-Augustin. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il alla suivre les cours de philosophie et de théologie chez les Jésuites de Rimini. La lecture de saint Augustin lui plut tellement qu'il résolut d'entrer dans l'ordre qui porte le nom de ce père de l'Église, et fit profession à Rimini dans le couvent des Ermites de Saint-Augustin. Il était déjà connu par son savoir et son talent; aussi le général de l'ordre se hâta de l'appeler à Rome, et lui donna toutes sortes de facilités pour poursuivre ses études. On dit que Noris travaillait régulièrement quatorze heures par jour. Cette assiduité, qui n'était pas rare en Allemagne, l'était beaucoup en Italie, et valut au religieux augustin une grande réputation. Il la méritait par l'étendue de son savoir, par un jugement sain et

des opinions modérées. Il professa successivement à Pesaro, à Pérouse et à Padoue. Les Jésuites l'attaquèrent comme suspect de jansénisme; mais le grand-duc de Toscane le choisit pour son théologien, et le nomma professeur de théologie à l'université de Pise. La reine de Suède l'admit au nombre des membres de l'Académie qu'elle venait de fonder à Rome. Le pape Innocent XII le nomma conservateur de la bibliothèque du Vatican et le créa cardinal en 1695. La pourpre romaine ne l'abrita pas contre les attaques des Jésuites, qui ont poursuivi jusqu'à sa mémoire. L'amitié et la faveur d'un pape répondent assez à ces imputations. Les ouvrages de Henri Noris sont : *Historia pelagiana, et dissertatio de synodo V œcumenica in qua Origenis ac Theodori Mopsuesteni, Pelagiani erroris auctorum justa damnatio exponitur, et Aquileiense schisma describitur*; *additis Vindiciis Augustinianis, pro libris a S. Doctore contra Pelagianos ac Semipelagianos scriptis*; Padoue, 1673, in-fol.; Leipzig, 1677, in-fol.; nouvelle édit., augmentée de cinq dissertations historiques, Louvain, 1702, in-fol. Les PP. Macedo et Hardouin attaquèrent avec vivacité un ouvrage qui, destiné à défendre les doctrines augustiniennes sur la grâce, pouvait favoriser le jansénisme; Noris répondit, mais sa réponse, quoique approuvée par la cour de Rome, n'empêcha pas l'inquisition espagnole de mettre son histoire à l'index, en 1747, et de l'y maintenir plus de dix ans malgré les réclamations du pape Benoît XIV; — *Dissertatio duplex de duobus nummis Diocletiani et Licinii, cum auctuario chronologico de votis decennalibus imperatorum et cæsarum*; Padoue, 1675, in-4°; — *Cenotaphia Pisana Caii et Lucii cæsarum dissertationibus illustrata*; Venise, 1681, in-fol. : cet excellent travail archéologique et épigraphique a été inséré dans le *Thesaurus antiq. Ital.* de Burmann, t. VIII; — *Epistola consularis, in qua collegia LXX consulum, ab anno christianæ epochæ 29, usque ad annum 219 in vulgatis fastis hactenus perperam descripta, corriguntur, supplentur et illustrantur*; Bologne, 1683, in-4° : *Annus et Epochæ syro-macedonum in vetustis urbium Syriæ nummis præsertim mediceis expositæ*; *additis fastis consularibus anonymi, omnium optimis*; Florence, 1689, in-4° : seconde édition, augmentée des deux dissertations publiées en 1691 : *De Paschali latinorum cyclo annorum* LXXXIV; *De Cyclo paschali ravennate annorum* XCV; Florence, 1692, in-fol. Les *Œuvres complètes* du cardinal Henri Noris ont été publiées par Maffei, Pierre et Jérôme Ballerini; Vérone, 1729-1741, 5 vol. in-8°. Le quatrième volume contient une *Histoire des donatistes*, laissée par Noris. L. J.

Bianchini, *Vite degli Arcadi*, t. I. — Ballerini, *Vie de Noris*, en tête du IV° vol des *Œuvres complètes*. — Niceron, *Mém.*, t. III. — Chaufepié, *Dict.* — Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. VI.

NORIS (*Matteo*), poëte italien, né vers 1640, à Venise, où il est mort, en 1708. Peu d'écrivains ont fait preuve d'une fécondité égale à la sienne. Par le nombre de ses productions dramatiques, il peut être comparé à Alexandre Hardy ou à Lope de Vega. La première qui attira sur lui l'attention fut *Zenobia*, jouée en 1666; dans celle de *Manlio* il renonça à introduire des rôles bouffons, ainsi que l'usage s'en était répandu en Italie. Il passa la plus grande partie de sa vie à la cour du grand-duc de Toscane, et alimenta presque seul le répertoire du théâtre de la villa di Pratolino. Pendant cinquante ans il écrivit pour la scène, et eut l'insigne honneur d'être presque toujours applaudi dans les principales villes d'Italie; aucune de ses pièces ne lui a survécu, et, comme on ne les a point recueillies, il est difficile de les apprécier à leur juste valeur. On représente Noris comme un poëte doué d'un génie vaste et hardi, mais d'une imagination extravagante et d'un goût dépravé, joignant à beaucoup d'esprit et d'érudition une facilité prodigieuse à mettre en jeu toutes sortes de rimes. Ses écrits sont parsemés en abondance de traits piquants et passionnés. D'après Quadrio, il mourut en 1708; mais d'autres biographes le font vivre jusqu'en 1713, année où fut représenté son dernier opéra, *Le Passioni per troppo d'amore*. P.

Quadrio, *Storia d'ogni poesia*, III, 2° part. — *Dizion. istorico bassanese*.

** **NORMANBY** (*Constantin-Henry* PHIPPS, marquis DE), diplomate anglais, né le 15 mai 1797. Il fit ses études à Harrow et à Cambridge. Son père et sa famille avaient toujours soutenu les principes des tories; mais arrivé au parlement, comme membre pour Scarborough, en 1818, il montra des opinions libérales. Son premier discours fut prononcé sur la question catholique et en faveur des catholiques, et fut considéré comme très-remarquable. Il seconda les propositions de lord Russell pour la réforme parlementaire. Mais peu après, cédant à l'impression pénible qu'il éprouvait de contrarier par cette marche les vues de son père, ancien ami de Pitt, il rentra dans la vie privée, et passa sur le continent. Il résida deux ans en Italie, occupé d'études politiques et littéraires. A son retour en Angleterre, il rentra à la chambre des communes, comme membre pour Higham Ferrers. Bien qu'il représentât un des lieux les plus insignifiants du pays, il fit tous ses efforts pour procurer aux grandes villes manufacturières le droit électoral. Ayant présenté une motion pour abolir la place de second directeur général des postes, il fut vivement combattu par les ministres, qui déclarèrent que les sinécures étaient nécessaires au maintien de l'influence de la couronne. Une circulaire fut même adressée par le secrétaire d'État du trésor aux membres du parti ministériel pour dénoncer sa conduite et celle de deux de ses collègues (lord Althorp et M. Creevy)

comme factieuse. Lord Normanby saisit la chambre de cette accusation, et fit passer une adresse à la couronne sur ce sujet. Peu après, la sinécure qu'il avait attaquée fut supprimée. En avril 1831, il succéda à son père à la chambre des lords, sous le titre de *comte Mulgrave*. En 1832, il fut envoyé comme gouverneur à la Jamaïque, où avaient éclaté des troubles sérieux parmi les esclaves, impatients d'arriver à la liberté. Peu après son arrivée, les soldats, excités par des meneurs, s'étaient presque révoltés. Lord Mulgrave parvint, par un mélange de conciliation et de fermeté, à calmer l'effervescence des noirs, et à faire rentrer les soldats dans l'obéissance. L'acte d'émancipation passa au parlement. Le gouverneur montra beaucoup de sagesse et de tact pour en accomplir les dispositions, et revint en Angleterre. Il accepta le poste de lord du sceau privé, et l'occupa jusqu'à la chute du premier cabinet Melbourne, en 1834. L'année suivante, lord Melbourne étant rentré au pouvoir, lord Mulgrave fut nommé lord lieutenant d'Irlande. Il remplit ces fonctions de 1835 à 1839, et son administration fut marquée par une justice si impartiale, qu'elle mérita les éloges d'O' Connell lui-même. Les catholiques et les protestants furent traités avec la même équité, et appelés également aux places du gouvernement. A l'avénement de la reine Victoria, il reçut le titre de *marquis de Normanby* (1838). De retour en Angleterre, il remplit les fonctions de secrétaire d'État pour les colonies pendant les derniers mois de 1839, et passa au département de l'intérieur, qu'il occupa jusqu'en 1841. Il fut nommé ambassadeur en France en 1846, et conserva ce poste jusqu'au coup d'État de 1851, époque où il fut remplacé par lord Cowley. En 1854 il fut envoyé comme ministre à la cour de Toscane; sa santé demandait des fonctions douces et tranquilles.

Dans sa jeunesse, lord Normanby a écrit plusieurs romans, *Matilda* (1825), *Yes and no, a tale of the day* (1827), *Clarinda*, *The Contrast*, etc. Ils furent bien accueillis du public, et sont supérieurs à la plupart des romans fashionables par le goût, la peinture vraie des caractères et le jugement; mais ils manquent d'originalité et de force. En 1857 il publia un ouvrage historique d'un intérêt plus vif, car il s'agit d'événements tout récents, *Une Année de révolution* (*A year of revolution, from a journal kept in Paris in the year* 1848), deux volumes en anglais, qui ont été traduits par l'auteur en français. Les journaux et les revues anglaises en rendirent un compte très-favorable. Il n'en fut pas de même de ce côté du détroit. Il s'y trouvait, sur les partis et les personnages marquants, beaucoup d'anecdotes, d'appréciations et de révélations où le noble lord disait ce qu'il regardait comme vrai, à la manière anglaise, c'est-à-dire, avec franchise et indépendance. Les journaux, organes des partis qui se sentaient blessés, ouvrirent un feu très-vif sur l'ouvrage de l'ancien ambassadeur. Nous avouons que nous l'avons lu avec beaucoup d'intérêt, et que les attaques et les réfutations un peu acrimonieuses des intéressés ne nous ont pas semblé avoir le don de persuasion. Pourquoi ne pas encourager les diplomates, qui sont si habitués à la discrétion, et qui pourtant savent à fond tant de choses, à enrichir par leurs révélations sincères l'histoire contemporaine? J. Chanut.

Cyclopædia, english biography. — Taylor, *National portrait gallery.* — *Men of the Time.* — Capefigue, *Diplomates européens*, t. IV. — *Journaux français de* 1858.

NORMANBY. *Voy.* Sheffield.

NORMAND (*Claude-Joseph*), médecin français, né en 1704, à Clairvaux-lès-Vaux-Dain (Franche-Comté), mort le 25 novembre 1761, à Dôle. Après avoir étudié la médecine à Montpellier et à Lyon, il prit ses degrés à l'université de Besançon, et s'établit à Dôle, où il obtint, en 1726, le titre de médecin pensionné de la ville et en 1741 celui de médecin en chef de l'hôpital général. On a de lui : *De pestis Massiliensis contagione et remediis*; Besançon, 1722, in-8°; — *Analyse des eaux minérales de Jouhe*; Dôle, 1740, in-12; — *Dissertation historique et critique de l'antiquité de Dôle*, avec un *Supplément*; ibid., 1744-1746, 2 part. in-12; malgré de savantes recherches, il ne réussit pas à prouver que Dôle, bâti sur l'emplacement du *Didatium* de Ptolémée, ait été la résidence ordinaire des comtes de Bourgogne : cette assertion fut solidement réfutée par Dunod; mais les Dôlois, qui l'avaient accueillie avec enthousiasme, décernèrent à l'auteur des lettres de bourgeoisie ainsi qu'une médaille d'or; — *Observations sur les maladies épidémiques qui règnent depuis quelques années en Franche-Comté*; Besançon, 1749, in-12; — *An dies critici de morbis iidem numero sint in nostra regione ac ubi eos observaverat Hippocrates, et cujusnam sit ponderis in praxi medica eorum consideratio?* 1752, in-12; le prix sur cette question, proposée par l'Académie de Dijon, ne lui ayant pas été adjugé, l'auteur mécontent défia cette compagnie de publier l'ouvrage qu'elle avait couronné; — plusieurs *Lettres* et *Observations* dans *le Mercure*. P. L.

Dezeimeris, *Dict. hist. de la Médecine.*

NORMAND (*Charles-Pierre-Joseph*), architecte et graveur français, né à Goyencourt, près de Roye (Somme), le 25 novembre 1765, mort à Paris, le 13 février 1840. Il exposa au Louvre, en 1800 et 1802, plusieurs projets d'architecture, et se livra plus particulièrement à la publication d'ouvrages avec planches, pour l'étude de l'architecture. Les principaux sont : *Ornements*, *Arabesques*, *Meubles*, etc.; Paris, 1800, in-fol.; — *Nouveau Recueil de divers genres d'ornements et autres objets propres à la décoration*; Paris, 1803, in-fol.; — *Parallèle de diverses méthodes de la perspective*; Paris, 1819, 1825, in-fol.; — *Nouveau*

Parallèle des ordres d'architecture des Grecs et des Romains et des auteurs modernes; Paris, 1819-1825, in-fol.; — *Fragments d'ornements dans le style antique* (avec M. Beauvalet); Paris, 1820, 2 vol. in-fol.; — *Souvenirs du Musée des Monuments français*, collection de quarante dessins perspectifs gravés au trait, etc. (avec un texte par Brès); Paris, 1821, in-fol.; — *Recueil varié de plans et de façades, motifs pour des maisons de ville et de campagne*, etc.; Paris, 1823, in-fol., planches et texte; — *Le Guide des ornemanistes, ou de l'Ornement pour la décoration des bâtiments;* Paris, 1826, in-fol.; — *Le Vignole des architectes, nouvelle trad.;* Paris, 1827-1828, 2 part. in-4°, réimpr. en 1842; — *Le Vignole des ouvriers;* Paris, 1820-1831, 4 part. in-4°, pl., plusieurs éditions; — *Modèles d'orfévrerie choisis aux expositions des produits de l'industrie* (avec M. Normand fils); in-fol., texte et pl.; — *Les principaux Monuments, Palais, Maisons de Paris* (avec MM. Clémence et Normand fils); 100 pl. avec texte.

Annuaire des artistes de 1832 *et* 1836. — *Journal des beaux-arts,* vol. 1840.

* **NORMAND** (*Louis-Marie*), graveur français, fils du précédent, né à Paris, le 18 mars 1789. Élève de Lafitte pour le dessin et de son père pour la gravure, il a gravé quelques planches importantes, entre autres les *Noces de Cana*, d'après Paul Véronèse, et publié les collections suivantes : *Bas-reliefs, Plan et Coupe de l'arc de triomphe de l'Étoile, d'après les dessins de Lafitte, avec un texte descriptif par Isidore Guyet;* Paris, 1810-1811, in-4° oblong; — *Entrée triomphale du duc d'Angoulême à Paris, d'après les dessins de Lafitte;* Paris, 1825, in-fol., 23 pl. avec texte; — *Galerie métallique des grands hommes français;* Paris, 1825, in-4°; deux livraisons ont seules paru; — *Monuments français choisis dans les collections de Paris et dans les principales villes de France, dessinés et gravés par Normand fils;* Paris, 1829, in-fol., 72 pl.; 2e partie, 1830-1847, in-fol. de 12 pl.; — *Cours de dessin industriel;* Paris, 1833, in-8°, avec un atlas in-fol. de 34 pl.; 2e édit., 1842 (faite en collaboration de MM. Doulliot et Krufft); — *Paris moderne, ou choix de maisons construites dans les nouveaux quartiers de la capitale et de ses environs;* Paris, 1834-1838, in-4°; 2e partie, 1838-1842; 3e partie, 1845-1850; — *Manuel de géométrie, de dessin linéaire, d'arpentage et de nivellement* (avec M. Reboul); Paris, 1841, in-8°, avec 24 pl., in-fol.; — *Études d'ombres et de lavis appliquées aux ordres d'architecture, ou Vignole ombré* (avec le même); Paris, 1845, gr. in-fol. oblong. Il a travaillé, en outre, aux *Souvenirs des monuments français*, aux *Modèles d'orfévrerie*, et aux *Principaux monuments de Paris*, publiés par son père; à la *Galerie mythologique* de Millin (1811); à la collection sur les *Fêtes données à l'occasion du mariage de Marie-Louise*, aux *Fontaines de Paris*, par Moisy, à la collection sur *le palais Massimi, à Rome*, par Haudebourt et Suys; au *Musée de sculpture* du comte de Clarac; à la collection du *Baptême du duc de Bordeaux* par M. Hittorff; à la *Sicile moderne*, du même; à la *Revue moderne*, par Letarouilly; à l'ouvrage de M. Blouet, sur la *Restauration des thermes d'Antonin Caracalla;* à *l'École anglaise*, publiée par Audot; à la *Galerie chronologique et pittoresque de l'histoire ancienne*, par Perrin, qu'il a gravée en entier; à l'*Univers pittoresque*. Enfin, M. Normand a donné des dessins de polytypages pour l'imprimerie royale, pour celles de Firmin Didot et de Thompson. G. DE F.

Louandre, *Littérature contempor.* — *Annuaire des artistes*, 1836.

NORMAND (Le). *Voy.* Le Normand.

NORMANT (*Alexis*), avocat français, né en 1697, à Paris, où il est mort le 4 juin 1745. Il était fils d'un procureur au parlement de Paris, et y prit lui-même une place remarquable parmi le barreau. Dès le commencement de sa carrière il enleva les suffrages de tous ceux qui l'entendirent. Aubry, Jullien de Prunay, Terrasson, Laverdy, qui furent ses contemporains et ses émules, n'effacèrent point sa réputation; Cochin seul la partagea. Normant, qui ne connaissait pas la jalousie, fut des premiers à lui rendre justice, et comme, au sortir d'une audience, il protestait qu'il n'avait jamais rien entendu de plus éloquent : « On voit bien, répliqua son rival, que vous n'êtes pas de ceux qui s'écoutent. » Avant de se charger d'une cause, il l'examinait avec sévérité, et n'aurait jamais consenti à la défendre dès qu'il en avait senti l'injustice. Ayant conseillé à une dame de ses clientes de placer sur une certaine personne une somme de 20,000 livres, et quelques années après cette personne étant devenue insolvable, il se crut obligé de restituer cette somme à sa cliente, et il la lui légua par testament. Il devint le conseil des maisons les plus illustres et l'arbitre des plus grands différends. Ses plaidoyers n'ont pas été publiés. « Normant, dit Lacretelle, avait beaucoup plus pour mérite distinctif une discussion ferme et judicieuse que cette vive sensibilité de l'âme qui passionne toutes les idées et cette richesse d'imagination qui les pare d'une grâce toujours variée; tout le charme qu'on pourrait désirer dans son talent se trouvait dans sa personne. Il couvrait la science de l'avocat de toutes les grâces d'un homme du monde et de l'attrait, bien plus puissant encore, des sentiments généreux. Bon et secourable à tous les hommes, il ne se refusait pas à la société des grands, au milieu desquels il exerçait cet ascendant flatteur qui appartiendra toujours à trois avantages qui relevaient en lui le don de plaire : une belle

figure, une grande réputation et un beau caractère. » P. L.

Mercure de France, juill. 1748. — Ladvocat, *Dict. hist.* — Lacretelle, *Œuvres judiciaires*, I. — *Journal de l'avocat Barbier*.

NORONHA (*Affonso* DE), capitaine portugais, né au quinzième siècle, mort le 28 mars 1540. Il était neveu du grand Albuquerque, et ce fut par une faveur pour ainsi dire anticipée que le roi Emmanuel lui avait confié le commandement en chef de la forteresse de Socotora à l'époque où le détroit de la mer Rouge se trouvait sous la domination du chéick souverain de Caxem. Noronha arriva à Socotora en 1508; il fut le premier à s'élancer sur la plage. La garnison musulmane faisait résistance; malgré le feu de la mousqueterie et les pierres qui lui étaient lancées de toutes parts, le hardi capitaine s'avança la lame au poing, renversa le gouverneur et entra dans le château accompagné de six hommes seulement. Les Maures étaient au nombre de quatre-vingts; ils préférèrent la mort à l'esclavage, et succombèrent tous. Ce fut Tristan da Cunha qui remit solennellement le gouvernement de la forteresse à Noronha, qui le garda jusqu'à l'année 1510. A cette époque il se rendit aux Indes, et il venait de s'emparer d'un navire musulman richement chargé, lorsqu'il périt durant une tempête, dans le détroit de Cambaya.

Il y a eu plusieurs autres capitaines du même nom au seizième siècle. On cite principalement *D. Antonio de Noronha*, vingt-deuxième vice-roi des Indes. Ce fut lui qui triompha d'Adel Khan (l'*Idalcao* des historiens portugais); il le battit dans une journée célèbre, et qui se prolongea au delà de ce que durent les batailles ordinaires. Il se rendit maître également de la cité de Mangalor, et il y construisit la forteresse de Saint-Sébastien, qui mit désormais les Portugais à l'abri des invasions des Canaras. D. Antonio de Noronha fut dans l'Orient le fléau des Turcs; il battit dans l'Inde le Zamorin et d'autres chefs hindous, et sut se faire redouter partout. F. D.

Barros, *Da Asia*. — Fern. Lopez de Castanheda, *Chronica da India*. — Pedro Barreto de Rezende, *Tratado dos vizos-reys da India* (ms. de la Bib. imp. de Paris). — Faria y Souza, *Asia portugueza*, in-fol.

NORONHA (*Henri* DE). *Voy.* HENRIQUES.

NORRIS (*John*), philosophe et théologien anglais, né en 1657, à Collingborne-Kingston (Wiltshire), mort en 1711, à Bemerton, près Sarum. Fils d'un pasteur, il passa du collége de Winchester à l'université d'Oxford, y prit ses degrés et en fit partie, depuis 1680, à titre d'agrégé. A peine aborda-t-il l'étude de la philosophie qu'il montra pour Platon une prédilection marquée; peu à peu il se passionna à un tel point pour les beautés de cet auteur divin, comme il l'appelait, qu'il saisit de bonne heure l'occasion de les faire goûter au public en traduisant en anglais l'*Effigies amoris*, sous le titre de *The Picture of love unveiled* (Londres, 1682, in-12). Cet ouvrage servit à le mettre en rapport avec Henry More, un des plus célèbres platoniciens de son temps, ainsi qu'avec deux femmes d'un esprit orné et d'un caractère enthousiaste, lady Masham et mistriss Astell. Il y avait cinq ans qu'il était entré dans les ordres lorsqu'en 1689 il accepta la cure de Newton-St-Lo, dans le Somerset; en 1691 il fut transféré dans celle de Bemerton. Forcé de suppléer avec sa plume au faible revenu de sa paroisse, il fut, en quelque sorte, victime de son assiduité au travail; des infirmités précoces l'assaillirent, et il y succomba, à l'âge de cinquante-quatre ans. La piété de Norris était aussi admirable que son savoir. Comme théologien, il a cherché à fonder sur la raison la nécessité de la foi et d'une révélation surnaturelle. Comme philosophe, il a pris pour maître Malebranche, « le Galilée du monde intellectuel », suivant son expression. Deux ouvrages surtout le font connaître dans cette double qualité. L'un, écrit pour réfuter *Le Christianisme sans mystères* de Toland, a pour titre *An Account of reason and faith in relation to the mysteries of christianity* (Londres, 1697, in-8°). « Il s'agit de démontrer, dit M. Franck, non pas que la raison nous trompe, car, s'il en était ainsi, il n'y aurait plus aucune différence entre la vérité et l'erreur, mais qu'elle ne peut nous suffire dans la mesure où elle nous est départie, qu'elle n'a pas la même étendue que la vérité en soi ou les vérités dont nous avons besoin pour nous soutenir et nous diriger, et qu'aux connaissances instinctives et démonstratives dont nous lui sommes redevables, il est nécessaire que nous ajoutions des connaissances révélées. Nous n'avons pas à choisir entre la raison et quelque autre puissance qui la contredit dans ses assertions; il s'agit seulement d'examiner si tel ou tel dogme proposé à notre foi est révélé ou non, s'il doit être regardé comme une œuvre de l'intelligence humaine ou s'il y a des preuves historiques qu'il émane d'une source divine et nous a été communiqué par des moyens surnaturels. » La raison pour Norris n'est pas autre chose que la mesure exacte de la vérité, c'est-à-dire la raison divine; celle-là ne diffère de celle-ci que par l'étendue, non par l'essence. Dans son *Essay towards the theory of the ideal, or intelligible world* (Londres, 1701-1704, 2 vol. in-8°), il expose le système complet de Malebranche dans un langage élevé, clair, élégant et considère tour à tour le monde intelligible en lui-même et dans ses rapports avec l'entendement humain; il y combat avec beaucoup de force et de logique les assertions de Locke et des sensualistes. Outre les ouvrages cités, on a encore de Norris : *Hierocles upon the golden verses of the Pythagoreans*; Oxford, 1682, in-8°; — *An idea of happiness*; Londres, 1683, in-4°; — *A murnival of knaves, or whiggism plainly displayed and burlesqued*; ibid., 1683, in-4°; — *Tractatus adversus reprobationis absolutæ decretum*; ibid., 1683, in-4°; — *Poems and*

discourses occasionally written; ibid., 1684, in-8°; — *A collection of miscellanies, consisting of poems, essays, discourses and letters;* Oxford, 1687, in-8°; 5e édit., revue et corrigée, Londres, 1716, in-8°; c'est le plus populaire des écrits de Norris : — *The Theory and regulation of love, a moral essay;* Oxford, 1688, in-8°; — *Reason and religion, or the grounds and measures of devotion considered from the nature of God and the nature of man;* Londres, 1689, in-8°; — *Upon the conduct of human life with reference to the study of learning and knowledge;* ibid., 1690, 1691, in-8°; ces réflexions forment la substance d'une lettre adressée à lady Masham; — *Christian blessedness;* ibid., 1690, in-8°; on trouve à la fin des observations détachées sur l'*Essai* de Locke sur l'entendement humain; en 1691 il publia une apologie de cet ouvrage que les séparatistes avaient attaqué; — *Practical discourses upon several divine subjects;* ibid., 1691-1698, 4 vol. in-8°, réimpr. plusieurs fois; — *Two treatises concerning the divine light;* ibid., 1692, in-8°; ces traités viennent à l'appui d'une controverse de Norris avec les quakers; — *Spiritual counsel, or the father's advice to his children;* ibid., 1694, in-8°; — *Letters concerning the love of God;* ibid., 1695, 1705, in-8° : cet exposé de la doctrine mystique de l'amour divin est le résultat réel d'une correspondance échangée entre l'auteur et mistriss Astell; on y voit que l'amour est un chemin plus sûr pour arriver à la perfection, un moyen plus efficace de s'unir à Dieu que toutes les autres facultés ensemble; — *A philosophical discourse concerning the natural immortality of the soul;* ibid., 1708, in-8°. Dodwell fit une réponse à ce discours à la fin du livre intitulé *The natural mortality of the human souls* (1708) et où il prétend tirer de la Bible des preuves de la mortalité de l'âme; — *Treatise concerning christian prudence;* ibid., 1710, in-8°; — *Treatise concerning humility;* ibid., in-8°.

P. L—y.

Biographia britannica. — Chalmers, *General biogr. dict.* — Franck, dans le *Dict. des sciences philos.*, IV.

NORRIS (*Robert*), voyageur anglais, né à Liverpool, mort en 1792. Pendant dix-huit ans il dirigea le comptoir de Juida, près de Gregoy, dans une des provinces maritimes du Dahomey. En 1772 il se rendit auprès du roi de ce pays, qui résidait à Abomey, et lui fit présent d'un orgue et d'une chaise à porteurs. Il assista à plusieurs fêtes et divertissements, où les danses alternaient avec les sacrifices humains, et vit avec surprise la quantité d'étoffes de soie, de bracelets et de colliers d'or, et d'ornements précieux qu'on étala dans cette occasion. Après avoir acheté des esclaves et de l'ivoire, il revint à son comptoir. Sur l'invitation du vieux roi, qui mourut en 1774, et de son successeur, Norris visita encore deux fois le Dahomey. La relation de ses voyages, très-intéressante et très-exacte, quoique trop succincte, renferme d'importantes observations sur le climat et les animaux de l'Afrique occidentale; elle a pour titre : *Memoirs of the reign of Boss Ahadee, king of Dahomy, an in land country of Guiney, to which are added the author's journey to Abomey the capital;* Londres, 1789, in-8°, avec une bonne carte; trad. en français par Wadstrœm (*Voyage au pays de Dahomé;* Paris, 1790, in-8°).

K.

Walckenaër, *Hist. générale des voyages*, XI.

*NORRIS (*Edwin*), philologue anglais, né le 24 octobre 1795, à Taunton. Après s'être livré pendant dix ans aux soins d'une éducation particulière, il obtint en 1826 un emploi dans l'administration civile de la Compagnie des Indes, et le résigna en 1836. Sa connaissance étendue des langues orientales le fit admettre dans la même année à la Société asiatique de Londres avec le titre de secrétaire. Depuis 1847 il est traducteur du département des affaires étrangères. On a de lui : *Grammar of the Fulah language from a ms. by the rev. Macbrair, with additions;* Londres, in-8°; — *Grammar of the Bornu or Kapuri language;* ibid., 1853, in-8°, d'après une série de dialogues envoyés par le voyageur Richardson; — plusieurs mémoires insérés dans les *Transactions of the royal Asiatic Society*, et des articles dans le *Penny Cyclopædia* et autres recueils hebdomadaires. Il a entrepris en 1853, sous le titre d'*Ethnographical library*, un recueil de voyages à travers les contrées sauvages ou encore peu connues, et il a publié, revu et augmenté, en 1855, la dernière édition de *Natural history of man* de Prichard.

The English cyclopædia (edited by Knight).

NORRMANN (*Laurent*), savant prélat suédois, né le 24 avril 1651, à Strengnaes, mort le 21 mai 1703. Après avoir étudié dans diverses universités de l'Allemagne et de la Hollande, il devint en 1680 secrétaire du comte de La Gardie, fut nommé en 1681 à Upsal professeur de langues orientales, et fut appelé en 1683 à les enseigner à l'université de Lund. En 1684 il retourna à Upsal, où il occupa successivement les chaires de métaphysique, de langue grecque et de théologie. Il parcourut ensuite le Danemark et l'Allemagne, et fut nommé conservateur de la bibliothèque d'Upsal, inspecteur des églises de cette ville et en 1703 évêque de Gothenbourg. Il était regardé avec raison comme un des plus habiles philologues de la Suède. On a de lui : *De Hellenismo judaico;* Stockholm, 1685; — — *De origine collegii electorum Imperii germanici;* ibid., 1686; — *De Socrate;* ibid., 1686; — *De censore romano;* ibid., 1686; — *De origine Gothorum;* ibid., 1687; — *De Fœdere Amphictyonico;* ibid., 1688; — *De sacerdotio romano Pompiliano;* Upsal, 1688; — *De Scipione Africano;* ibid., 1688; — *De Alcibiade democratico;* ibid., 1688; — *De so-*

natu areopagitico; ibid., 1689; — *De cruce veterum*; ibid., 1692; — *De causis deficientis suadæ romanæ*; ibid., 1702; — *De typographia*; Hambourg, 1740, in-8°; réimprimé dans les *Monumenta typographica* de Wolf; — plusieurs autres dissertations recueillies avec ses oraisons funèbres; Stockholm, 1738, in-4°. Norrmann a aussi édité les *Scholia rhetorica* de Phoebammon, le *De figuris sententiæ et elocutionis* d'Alexandre, les *Discours et lettres* du moine Théodule; deux *Discours* d'Aristide, etc. O.

Pipping, *Memoriæ theologorum*. — *Memoria virorum in Suecia eruditissimorum* (Leipzig, 1731). — *Biographisk-Lexikon*. — A. Norrelius, *Vita Normanni* (Stockholm, 1738).

NORRMANN - EHRENFELS (*Charles-Frédéric* LEBRECHT, comte DE), général allemand, né à Stuttgard, le 14 septembre 1784, mort à Missolonghi, le 3 novembre 1822. Son père, Philippe Chrétien, comte de Norrmann-Ehrenfels, descendant d'une ancienne famille de l'île de Rugen (né en 1756, mort en 1817), avait rempli plusieurs fonctions dans l'administration wurtembergeoise et était entré en 1803 dans le conseil des ministres (*voy. Biographie universelle* de Rabbe, et Gradmann, *Gelehrtes Schwaben*). Charles-Frédéric prit du service dans l'armée wurtembergeoise, et parvint en 1809 au grade de colonel de cavalerie; en 1812 il commanda un régiment de chevau-légers dans la campagne de Russie. Devenu en 1813 général de brigade, il prit une part active à la guerre contre les alliés; après la bataille de Leipzig, il conclut une capitulation qui lui valut d'être destitué. Après avoir pendant les années suivantes rempli l'emploi de précepteur auprès des princes de Hesse-Philippsthal, il alla en 1822 en Grèce, où il forma un bataillon de philhellènes, avec lequel il livra contre les Turcs plusieurs combats heureux; nommé chef de l'état-major de Maurocordato, il fut emporté par une fièvre nerveuse. O.

Tagebücher aus dem Feldzuge der Würtemberger (Ludwigsbourg, 1820). — Bollmann, *Der Hellenen Freiheitskampf im Jahre 1822* (Berne, 1823). — *Conversations-Lexikon*.

NORRY (*Charles*), architecte français, né en 1756, à Bercy, près Paris, mort en juin 1832, à Paris. Élève de Rousset, il fit partie de l'expédition d'Égypte ainsi que de l'Institut qui fut fondé au Caire; à son retour il fut nommé chef du bureau des bâtiments civils au ministère de l'intérieur, et siégea au comité consultatif des bâtiments de la couronne. Il était membre de la Société philotechnique. On a de lui une *Relation de l'expédition d'Égypte*, suivie de la *Description de plusieurs monuments de cette contrée* (Paris, 1799, in-8°, fig.); — quelques morceaux dans *La Décade égyptienne* (1799-1800, 3 vol. in-4°), et plusieurs des dessins de la grande *Description de l'Égypte*. P. L.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

NORTH (Sir *Thomas*), érudit anglais, mort vers la fin du seizième siècle. On ne possède sur la vie de cet écrivain aucun renseignement; on sait seulement, d'après ses propres ouvrages, qu'il était chevalier, qu'il avait une connaissance approfondie des langues anciennes et modernes, et qu'étant déjà vieux, il fut obligé de demander une pension à la reine Élisabeth pour se tirer de la gêne où l'avaient mis ses voyages et ses travaux. On a de lui : *The Diall of princes, compiled by Anthony of Guevara and englyshed out of the french*; Londres, 1557, 1558, in-fol., et 1582, in-4°; cette dernière édition est augmentée d'un livre intitulé : *The favoured Courtier* et traduit aussi du français; — *The morall philosophie of Doni, drawne out of the ancient writers and englyshed out of the italian*; Londres, 1570, in-4°; — *The Lives of Plutarch*; Londres, 1579, in-4°; cette version peu exacte est faite d'après celle d'Amyot et dédiée à Élisabeth; le traducteur y a ajouté les vies de plusieurs personnages, extraites d'anciens auteurs. K.

Watt, *Bibliogr. britann.*

NORTH (*Dudley*, baron), poëte anglais, né en 1581, mort le 16 janvier 1666. Descendant d'une ancienne famille du comté de Cambridge, d'où sont sortis plusieurs magistrats éminents, il hérita en 1600 des titres de son grand-père. Si l'on en croit son biographe, c'était un homme plein d'esprit et de vivacité, qui, après avoir dissipé la plus grande partie de ses biens à la cour du roi Jacques Ier, se retira à la campagne, et y vécut d'une façon plus honorable. D'autres écrivains le représentent comme un courtisan raffiné, sans principes, despote, et d'humeur fantasque. En 1645 il se rallia au parti parlementaire, et devint un des commissaires de l'amirauté. Il a laissé un volume de mélanges intitulé : *A Forest of varieties* (1645), en trois parties, et réimprimé en 1659; la prose en est affectée et obscure, les vers sont plus naturels.

NORTH (*Dudley*, baron), fils du précédent, né en 1604, mort le 24 juin 1677. Il reçut une bonne éducation à Cambridge, fut nommé en 1616 chevalier de l'ordre du Bain, servit avec le grade de capitaine sous les ordres de sir Francis Nere, et siégea au parlement pendant plusieurs sessions. A la mort de Charles Ier (1648), il se retira dans le Suffolk, et s'occupa de recherches historiques. Depuis 1666, il fit partie de la chambre des lords. On a de lui : *Observations and advices œconomical*; Londres, 1669, in-12; — *Passages relating to the Long Parlement*; — *History of the life of Edward, lord North, the first baron*; — *Light in the way to paradise, with other occasionals*; Londres, 1682, in-8°, essais de morale et de religion. De sa femme, Anne de Montagu, il eut dix enfants, dont quatre qui suivent et se sont rendus célèbres à divers titres.

NORTH (*Francis*), baron de GUILDFORD, magistrat anglais, fils du précédent, né le 22 octobre 1637, mort le 5 septembre 1685, à Wroxton, près Banbury. De l'université de Cambridge, il passa à la Société de Middle-Temple, où il se délassa de l'étude des lois par celle des sciences, de l'histoire et de la musique; il disait souvent que sans cette distraction il n'aurait jamais été jurisconsulte. Ses commencements furent pénibles : quelques protecteurs, l'attorney général Palmer entre autres, lui en aplanirent les difficultés. Rien ne lui coûta pour réussir, comme on peut le voir dans la curieuse notice qu'un de ses frères lui a consacrée : ses manœuvres tortueuses, sa duplicité, sa couardise morale, son égoïsme, sa politique de bascule, son empressement à servir les gens en place, tout cela y est naïvement présenté comme autant de prudentes vertus nécessaires à quiconque aspire aux honneurs et à la richesse. Le talent avec lequel il plaida, dans un procès politique, contre les prérogatives du parlement attira l'attention du duc d'York, qui le fit admettre au nombre des avocats du roi. Après avoir été attaché au circuit de Norfolk, il devint *solicitor general* (1671); en même temps il fut créé chevalier et élu député de Lynn à la chambre des communes. Dans l'espace de quelques années il fut nommé *attorney general* (1673) et président de la cour des plaids communs (1674); comme tel il participa à quelques-uns des assassinats juridiques les plus odieux, et s'il s'aperçut que Oates et Bedloe étaient des imposteurs, il n'en continua pas moins à condamner les malheureux catholiques qu'ils accusaient. En 1679 il entra au conseil privé, puis il présida la chambre des lords en l'absence de lord Nottingham, auquel il succéda comme chancelier d'Angleterre (20 décembre 1682); en recevant le grand sceau, il fut élevé à la dignité de pair avec le titre de *baron de Guildford*. Mais il n'eut aucun crédit au conseil; il sentait si bien son incapacité, qu'il n'assistait jamais aux réunions dans lesquelles ses collègues discutaient les affaires étrangères, et même, dans les questions relatives à sa profession, son avis avait moins de poids que celui d'aucun homme qui ait jamais tenu les sceaux. A l'avénement de Jacques II, lord North, qui voyait avec inquiétude l'influence croissante de ses ennemis, Sunderland et Jefferies, voulut résigner ses fonctions; mais on le dissuada de ce projet, et comme sa santé s'affaiblissait de jour en jour, il lui fut permis de se retirer à la campagne, où il mourut bientôt, à l'âge de quarante-huit ans. « Guildford, dit Macaulay, avait une intelligence lucide, une grande dextérité, une érudition suffisante en littérature, et une connaissance plus que suffisante des lois. L'avarice, l'égoïsme et la lâcheté étaient ses vices principaux; il n'était pas insensible au pouvoir de la beauté ni ennemi des plaisirs de la table... Quoique d'une famille noble, il s'éleva dans sa carrière par une adulation honteuse pour tout ce qui avait de l'influence dans les cours de justice. » On a de lui : *An alphabetical index of verbs neuter*, impr. avec la *Grammaire* de Lilly; — *On the gravitation of fluids considered in the bladders of fishes*, dans l'*Abridgment of the philos. Trans.* (t. II, p. 845) de Lowthorp; l'opinion de l'auteur sur cette question paraît avoir été adoptée par Boyle et Ray; — *An Answer to a paper of sir Sam. Morland on his static barometer*, inédit; — *A philosophical essay on music*; Londres, 1677, in-4°; c'est un petit traité de la génération des sons et des proportions des intervalles. Lord North jouait fort bien de la *lyra-viole*, sorte de basse de viole montée de beaucoup de cordes pour y faire des arpéges et des accords, et il a laissé en manuscrit quelques sonates écrites à deux parties.

Roger North, *Lives of the Norths*. — Campbell, *Lives of the chancellors*, III. — Collins, *Peerage*. — Walpole, *Royal and noble authors*. — Macaulay, *Hist. of England*, II. — Burney, *History of Music*.

NORTH (Sir *Dudley*), frère du précédent, né le 16 mai 1641, mort le 31 décembre 1691. Tout enfant il s'échappa de la maison paternelle, et resta quelque temps au pouvoir de bohémiens qui l'avaient emmené avec eux. Son goût pour le négoce lui inspira la passion des voyages : il partit comme subrécargue à bord d'un bâtiment marchand, et visita les côtes de la mer Blanche, puis celles de la Turquie et de l'Asie Mineure. A son retour à Londres, il fut nommé sheriff et chevalier, et obtint, par le crédit de son frère aîné, une place de commissaire à la trésorerie. Sous le règne de Jacques II il devint commissaire des douanes, et se rendit très-impopulaire en suggérant le plan d'une taxe sur le sucre et le tabac. Il siégea aussi au parlement, et s'y fit remarquer par l'indépendance de ses opinions. On a de lui : *Voyage from Smyrna, with an account of Turkey, containing matters little known in Europe*, relation curieuse, dont le biographe de sa famille a publié des fragments.

NORTH (*John*), érudit anglais, frère des précédents, né le 4 septembre 1645, à Londres, mort en avril 1683, à Cambridge. Destiné à l'état ecclésiastique, il professa le grec à Cambridge, où il avait pris tous ses degrés, et succéda en 1677 au fameux Isaac Barrow, qui était principal du collége de la Trinité; pendant l'exercice de ces fonctions, il continua la belle bibliothèque que son prédécesseur avait commencé à former. Il avait beaucoup de connaissances, et professait pour Platon une admiration profonde; aussi a-t-il donné une édition estimée de certains écrits de ce philosophe (Cambridge, 1673, in-8°). Il a travaillé aux *Fragmenta Pythagorica* de Gale.

NORTH (*Roger*), historien anglais, frère des

précédents, né vers 1650, mort en 1733. Il étudia la jurisprudence, et devint chef de la chancellerie de l'archevêque Seldon ; mais il n'exerça pas, comme on l'a prétendu, les fonctions d'*attorney general* sous le règne de Jacques II. Les deux ouvrages qu'il a laissés n'ont paru qu'après sa mort ; ce sont : *Examen or an Enquiry into the credit and veracity of a pretended complete history, tending to vindicate the honour of the late king Charles II* ; Londres, 1740, in-4° ; c'est une réfutation, à un point de vue très partial, de la *Complete history* de Kennet ; — *The Lives of Francis North, baron Guilford, lord Keeper of the great seal ; sir Dudley North and John North* ; Londres, 1740-1742, 2 vol. in-4° ; la vie du garde des sceaux a été réimprimée à part (1808, 2 vol. in-8°) et on a donné en 1826 une seconde édition de l'ouvrage entier, en 3 vol. in-8°. « Les portraits de ces trois frères, dit Macaulay, ont été tracés minutieusement par Roger North, tory intolérant, écrivain affecté et pédant, mais observateur soigneux de tous ces menus détails qui répandent le jour sur le caractère des hommes. » Occupé sans cesse de recherches sur la musique, il écrivit sur les compositeurs et amateurs anglais les plus célèbres depuis 1650 jusqu'en 1680 une série de notices, qui ont servi aux docteurs Burney et Hawkins. P. L—y.

Collins, *Peerage*. — Roger North, *Lives of the Norths*. — Rees, *Cyclopædia*. — Chalmers, *General Biograph. Dict.*

NORTH (*Frédéric*), comte DE GUILDFORD, homme d'État anglais, né le 13 avril 1732, mort le 5 août 1792. Une triste célébrité est attachée au nom de lord North ; car il fut premier ministre à une époque critique pour l'Angleterre, celle de la guerre d'Amérique, et il est regardé comme seul responsable des revers et des humiliations qui en furent le résultat. Il était le fils aîné de Francis, comte de Guildford. Après avoir fait d'excellentes études d'abord à Eton, puis à l'université d'Oxford, il passa trois ans à voyager, et résida successivement en Allemagne, en Italie et en France. Il apprit la langue de ces pays, et avec beaucoup de soin le français, qu'il parlait avec facilité et correction. Il observa aussi les hommes et les mœurs, de manière à acquérir ce que madame de Staël appelle *l'esprit européen*, c'est-à-dire ces qualités qui rendent un homme aussi agréable à Paris, à Naples et à Vienne que dans son propre pays. Peu après son retour, il entra au parlement, et dès lors il se consacra entièrement aux affaires publiques, pour lesquelles il montra bientôt une grande capacité. A vingt-sept ans (juin 1759) il fut nommé un des commissaires de la trésorerie, et, à la démission de lord Bute, en 1763, il fut mis à la tête de la commission. Il résigna ces fonctions à l'avénement de l'administration Rockingham ; mais en juin 1766 il fut nommé payeur général de l'armée, et peu après membre du conseil privé. La mort du célèbre Charles Townshend ayant amené plusieurs changements importants dans la haute administration, lord North devint chancelier de l'échiquier, poste auquel il arriva par l'influence du parti des Bedford (1767). Au commencement de 1770, le duc de Grafton, premier ministre, ayant donné brusquement sa démission, dans des circonstances de graves embarras, Georges III, à cause des ambitions rivales, trouva très-difficile de former un ministère. Ce prince, imbu des idées les plus exagérées de sa prérogative, et bien résolu à l'exercer dans toute sa plénitude, ne voyait qu'avec angoisses et terreur la domination dont le menaçaient les Bedford et le grand parti whig. Il offrit à lord North, alors chancelier de l'échiquier et directeur de la chambre des communes, le poste de premier lord de la trésorerie. Celui-ci accepta. Il semble qu'il n'y avait là qu'un acte ordinaire de courage ou de dévouement. Mais Georges III le considéra comme un immense service, et de là l'extrême affection qu'il eut pour son ministre, pendant douze ans, jusqu'à la fameuse coalition avec Fox. Lord Brougham en cite un trait remarquable, qui en même temps peint le caractère du roi. « Ayant achevé de payer l'arriéré de ma liste civile, dit le roi dans une lettre à son ministre (septembre 1777), je dois penser à vous. J'ai compris, d'après quelques insinuations, que vous n'avez cessé d'être en dettes depuis votre mariage. Je dois donc insister pour que vous me laissiez venir à votre aide avec 10,000, ou 15,000, ou même 20,000 livres sterling, si cela est nécessaire. Vous me connaîtriez bien mal, si vous ne pensiez pas que de toutes les lettres que j'ai pu vous écrire la présente est celle qui me donne le plus de satisfaction, et je ne vous demande en retour d'autre sentiment que d'être bien persuadé que je vous aime autant comme homme de mérite que je vous estime comme ministre. Je ne puis jamais oublier votre conduite dans un moment critique. » Cette libéralité était sans doute inspirée par l'affection, mais il nous semble qu'il y avait aussi de la part du roi le désir de rattacher plus fortement encore un ministre puissant à la chambre des communes, et qui plaisait à ses idées favorites de prérogative et à la politique ardente, obstinée et aveugle avec laquelle il poursuivait personnellement les hostilités contre les colonies d'Amérique. Cette guerre est le trait important du ministère de lord North. Il y a relativement à ce point deux questions différentes à considérer, la question de sa justice et la question de son avantage. Le ministre et l'opposition entamèrent la dispute sur ces deux questions. L'opposition renfermait alors les premiers talents du pays. Ses deux chefs, Burke et Fox, étaient secondés par des lieutenants dignes d'eux, Barré, Dunning, Lee, et soutenus par toute la phalange de l'aristocratie whig, le poids

immense qu'avait l'opinion de lord Chatam, et parfois par ses discours éloquents, qui produisaient une sensation profonde. L'opposition soutint d'abord que le parlement britannique n'avait pas le droit de taxer les colonies, et qu'ainsi une guerre qui avait pour but de les contraindre était injuste; et ensuite que, le parlement eût-il ce droit, il n'était pas d'une bonne politique de le faire triompher par la guerre. Lord North défendait à la fois la justice et l'à-propos de la guerre. Les revers, les humiliations et les désastres vinrent presque chaque année donner un démenti à la question d'à-propos et enflammer l'orgueil national ainsi que les vengeances de l'opinion publique. Si Georges III conserva jusqu'au bout son obstination inflexible, il est probable que lord North fut amené à douter de la justice et de la justesse de ses vues et de ses mesures, et qu'il ne persévéra dans cette guerre que par déférence aux désirs du roi. Nous avons sur ce point le témoignage de sa fille, lady Charlotte Lindsay, qui, dans une lettre intéressante à lord Brougham, dit : « Pendant les trois dernières années de son ministère, mon père eut un ardent désir de se retirer; mais il se laissa gagner par les pressantes et fréquentes sollicitations de Georges III. Enfin, l'affaiblissement croissant de la majorité à la chambre des communes rendit évidente la nécessité d'un changement dans le ministère, et le roi fut obligé, bien à contre-cœur, d'accepter sa démission. Ce fut un grand soulagement pour son esprit; car, bien que je ne croie pas que mon père ait jamais eu des doutes sur la justice de la guerre d'Amérique, cependant je sais d'une manière certaine qu'il aurait voulu faire la paix trois ans avant qu'elle prît fin. »

Au sein du parlement, lord North déploya presque toujours de grands talents de discussion plutôt que de haute éloquence, et malgré les redoutables assauts qu'il avait à essuyer de la part de ses éloquents adversaires, il réussit à conserver son ascendant et à maintenir les rangs, un peu incertains, de sa majorité par un excellent jugement, qui ne l'abandonnait jamais, par son tact naturel, qu'avaient encore perfectionné la fréquentation et une profonde connaissance des hommes, par son courage froid et résolu, sa parole facile et ses reparties spirituelles, enfin une douceur de caractère que rien ne pouvait troubler : menaces constantes d'accusation, attaques véhémentes contre lui et ses partisans, imprécations contre ses mesures, invectives outrageantes contre sa capacité, furent épuisées contre lui sans relâche, et semblaient ne produire aucun effet sur son calme habituel et sur sa patience. Par des réponses simples de forme et justes, il émoussait les sarcasmes les plus tranchants, et par une plaisanterie fine et à propos il provoquait le rire contre ses adversaires. « Mais quelles que fussent ses qualités et comme *debater* et comme homme, dit justement lord Brougham, rien ne peut justifier sa politique à l'égard de nos colonies. Sa conduite prouve qu'en lui l'homme d'État était très-inférieur; et s'il eût jugé sainement la folle obstination des vues de Georges III, il aurait dû saisir l'occasion de se démettre plutôt que de servir d'instrument à des mesures qu'il n'approuvait point. » Du reste, si l'on peut imputer en grande partie aux ministres les désastres et les humiliations qui marquent cette époque, le blâme doit retomber aussi sur le parlement, qui sanctionnait leurs actes, sur la majorité de la nation, qui s'était prononcée d'abord avec passion pour la guerre, surtout sur les vues étroites du roi, qui ne voulut jamais voir dans les Américains que des sujets rebelles, qu'il fallait à tout prix réduire à l'obéissance. Nous insistons sur ce point; car le principal but, comme l'avantage de l'histoire, doit être de fournir des leçons au temps présent par le tableau des fautes et des sottises du passé. La défaite de lord Cornwallis, en octobre 1781, amena la crise décisive. Au parlement, l'opposition, dont les forces s'étaient augmentées, fit passer une adresse au roi pour demander la paix avec l'Amérique. Les attaques contre les ministres devinrent incessantes et très-énergiques; la majorité ministérielle variait et déclinait de jour en jour. Cependant lord North ne se tenait pas pour battu. Il soutenait qu'il ne voyait pas encore clairement que le parlement lui eût retiré sa confiance. Pour juger la question, lord Cavendish présenta, le 8 mars 1782, une série de résolutions récapitulant les revers essuyés depuis 1775, qu'il attribuait à l'incapacité et aux fautes des ministres, et il conclut en demandant formellement leur renvoi. Lord North se défendit avec talent, et para le coup par l'adresse consommée avec laquelle il mit en jeu les craintes et les passions des différentes sections de la chambre. Les votes se divisèrent; il y eut une faible majorité pour les ministres. Mais ce fut un succès d'un jour. Une motion semblable ayant été présentée peu de temps après, lord North l'interrompit en annonçant « qu'il n'y avait plus d'administration ». Un autre ministère fut formé, où Rockingham et Shelburne avaient la principale influence. Il avait à clore une guerre désastreuse et à faire le meilleur traité de paix possible. Lord North se trouvait naturellement dans l'opposition et chef d'une de ses fractions. Lord Rockingham étant mort (juillet 1782), Shelburne s'appuya de l'alliance de Pitt, qui fut nommé chancelier de l'échiquier, malgré son extrême jeunesse. Toutes les batteries de l'opposition, conduite par Fox et lord North, furent mises en jeu contre l'administration, et en particulier contre le traité de 1783, où l'indépendance des États-Unis fut reconnue. Le ministère finit par succomber, et lord North rentra victorieux au pouvoir, appuyé sur le bras de Fox. Il prit le département de l'intérieur, et donna à son collègue celui des

affaires étrangères. Cette coalition, de scandaleuse célébrité, réunissait dans le même ministère deux hommes politiques qui depuis douze ans avaient épuisé l'un contre l'autre les accusations et les outrages. L'opinion politique en fut révoltée, et on l'a justement reprochée à Fox comme une faute, qui devint funeste au parti whig. Lord North conserva dans sa position nouvelle le calme et l'esprit de plaisanterie qu'il avait eus dans son précédent ministère. Un honnête membre de la chambre ayant un jour proposé, comme conclusion à son discours, d'entretenir, près du fauteuil du président, un sansonnet qui aurait été instruit à répéter le cri de « infâme coalition », lord North remarqua avec beaucoup de sang-froid que tant que le digne membre leur serait conservé cette dépense aux frais de l'État était inutile, puisque les fonctions du sansonnet pouvaient très-bien être remplies par un subdélégué. Pendant cette malheureuse coalition, lord North et Fox firent des efforts pour mettre un frein aux prétentions du roi en fait de prérogative. Ce prince, à l'occasion du fameux bill de Fox sur l'Inde, qui avait passé à la chambre des communes, usa de son influence pour le faire échouer à la chambre des lords. Fox s'étant élevé contre ces menées secrètes et inconstitutionnelles, le roi invita les ministres à lui envoyer leurs démissions (18 décembre 1783), et ainsi après sept mois de règne fut brisé le ministère de la *coalition*. Pitt fut mis à la tête du nouveau ministère, et en 1784 commença cette longue et mémorable administration qui ne finit qu'avec sa vie. Une fois hors du pouvoir, lord North prit peu de part aux discussions du parlement. Cependant, à l'époque de la maladie du roi (1789), il sortit de sa retraite, malgré la perte de la vue et plusieurs infirmités, et combattit le projet ministériel sur la régence avec le talent et l'esprit de ses meilleures années. Il succéda à la pairie, lorsque le comte de Guilford, son père, mourut, en 1790; mais il continua à vivre retiré au sein de sa famille jusqu'à la fin de ses jours. Il laissa quatre fils et trois filles. J. Chanut.

Taylor, *National portrait Gallery*, t. II. — *Cyclopædia, english biography*. — May (Thom. Erskine), *Constitutional history of England, from* 1760 *to* 1860, (2 vol. 1861). — Lord Brougham, *Statesmen of the time of George III*. — Lord Mahon, *History of Europe*. — Lodge, *Illustrious personages*. — *Memorials and correspondence of Charles James Fox*, edited by lord John Russell, 3 vol. 1853. — Macaulay, *Essays*, article *Chatam*. — *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1854 et 1er janvier 1856.

NORTH (*Francis*), comte de Guildford, fils du précédent, né le 25 décembre 1761, mort en 1810. Il suivit la carrière des armes, et parvint au grade de lieutenant-colonel. A la mort de son frère aîné, Georges-Auguste (20 avril 1802), il lui succéda dans la pairie, soutint constamment le parti de l'opposition, et attaqua plusieurs fois avec vigueur la politique du ministère. Il occupa quelque temps les fonctions de contrôleur examinateur des douanes. On a de lui une tragédie lyrique, *The Kentish barons*, jouée en 1791.

Son frère, *Frédéric-Auguste*, prit sa place à la chambre des lords et mourut en 1827. Il a eu pour héritier de ses dignités son cousin le révérend *Francis* North, né en 1772. K.

Burke, *Peerage of England*.

NORTH (*George*), antiquaire anglais, né en 1710, mort le 17 juin 1772, à Codicote. Il prit ses degrés à Cambridge, fut admis en 1729 dans les ordres, et obtint en 1743 dans le Herts le rectorat de Codicote, où il passa la plus grande partie de sa vie. Il avait étudié à fond l'histoire des monnaies anglaises, et ses écrits sur cette matière le firent admettre dans la Société des Antiquaires. On cite de lui : *An Answer to a scandalous libel intitled* The Impertinence and imposture of modern antiquaries displayed, du rév. W. Asplin; Londres, 1741, in-4°; cette réponse, fort bien faite, fixa l'attention des savants dont il avait pris la défense; — *Remarks on some conjectures relative to a very ancient piece of money*; ibid., 1752, in-4° : c'est une réfutation des conjectures émises par le docteur Charles Clarke. En 1742 et en 1755 il dressa les catalogues du médaillier du comte d'Oxford et de celui du docteur Mead. Parmi ses ouvrages inédits, on remarque une table de toutes les monnaies d'argent d'Angleterre depuis la conquête jusqu'à la république et une *Histoire de la Société des Antiquaires*. Il légua au docteur Askew sa bibliothèque et sa collection numismatique. P. L—y.

Chalmers, *General Biograph. dictionary*.

NORTHAMPTON (*Henry* Howard, comte de), pair d'Angleterre, né en 1539, à Shottisham (comté de Norfolk), mort le 15 juin 1614. Son père, le comte de Surrey, et son frère aîné, Thomas, duc de Norfolk, périrent sur l'échafaud, l'un en 1547 et l'autre en 1572, et sa famille fut déclarée déchue de ses biens et dignités. Ce malheur immérité aigrit son caractère; obligé de se débattre contre les atteintes de la pauvreté, sans amis, ne faisant à la cour aucune figure, il contracta de bonne heure une humeur inquiète et morose, qui enveloppa sa vie des plus fausses apparences. Il fit d'excellentes études à Cambridge, demeura quelques années à l'étranger, et quoique vivant dans l'intimité de puissants personnages, tels que le comte d'Essex et ces deux Cecil, il ne put jamais rien obtenir de la reine Élisabeth; il est vrai de dire qu'il professait la religion catholique et qu'on le soupçonnait d'avoir été l'un des partisans secrets de Marie Stuart. Il trouva sous Jacques Ier un ample dédommagement à ses infortunes. Dès son arrivée au trône, ce prince le fit entrer au conseil privé (1603); puis il le créa successivement en 1604 lord gardien des cinq ports, constable du château de Douvres, baron de Marnhill et comte de Northampton; en 1605, cheva-

lier de la Jarretière; en 1608, lord du sceau privé, charge importante, qu'il conserva jusqu'à l'époque de sa mort. Il fut aussi chancelier de l'université de Cambridge. Ce seigneur fit, à l'exemple de ses ancêtres, le plus honorable usage de sa fortune; on lui doit la fondation de trois hôpitaux. Quelques auteurs l'ont accusé, sans fournir de preuves convaincantes, d'avoir joué à la cour d'Élisabeth le rôle d'un vil flatteur, d'avoir trahi Cecil pour Essex, et réciproquement; enfin, d'avoir été l'un des complices de l'empoisonnement de sir Thomas Overbury, crime dont la comtesse de Somerset, sa petite-nièce, fut reconnue coupable. Lord Northampton a laissé quelques ouvrages; un seul a été imprimé sous ce titre : *A Defensative against the poyson of supposed prophecies, not hitherto confuted by the penne of any man*: Londres, 1583, in-4°, et 1620, in-fol. : ce recueil, rempli d'érudition et de bon sens, abonde en faits intéressants, relatifs aux rêves, aux apparitions, aux prédictions, au commerce des esprits, à l'astrologie judiciaire, à toute cette branche de prétendues connaissances *de futuris contingentibus*, comme dit l'auteur. Parmi ses ouvrages manuscrits, on remarque *An Apology for the government of women* et une collection volumineuse de lettres, de discours politiques, de pensées détachées, de poésies, etc., qui se trouve au British Museum.

P. L—Y.

Collins, *Peerage*. — Lloyd, *Worthies*. — Oxford, *Royal and noble authors*. — Oldys, *British librarian*. — Winwood, *Memorials*. — Lodge, *Portraits of illustrious personages*, III.

NORTHAMPTON. *Voy*. COMPTON.

NORTHCOTE (*James*), peintre et littérateur anglais, né le 22 octobre 1746, à Plymouth, mort le 13 juillet 1831, à Londres. Bien qu'il prétendît descendre d'une très-ancienne famille du Devonshire, il n'était que le fils d'un modeste horloger, et lui-même passa sa première jeunesse à faire des montres. A l'âge de vingt-cinq ans il se rendit à Londres pour étudier la peinture, et, sur l'insistance d'un ami intime, le docteur John Mudge, il obtint la faveur d'être admis parmi les élèves de Joshua Reynolds (1771). Il fréquenta en même temps l'Académie, où il dessinait d'après la statuaire et le modèle vivant. Doué d'une obstination extraordinaire, il travaillait sans relâche; mais jamais il n'eut d'abondance et de facilité dans l'exécution. « Parfois, dit M. Burger, il avait une certaine sincérité, qui donnait à sa peinture une apparence très-naturelle. Il paraît qu'un jour d'une des servantes de Reynolds il fit un portrait si ressemblant qu'un perroquet la reconnut. Ce perroquet, affectionné de Reynolds et qu'il a souvent introduit dans ses tableaux, n'aimait point la jeune servante, et lorsqu'il vit le portrait il battit des ailes et s'élança avec fureur contre la toile. C'est Northcote lui-même qui raconte cette anecdote. » Au bout de cinq ans il quitta l'atelier de son maître, retourna dans sa province natale, et, après avoir amassé une somme suffisante en peignant des portraits, il partit pour l'Italie avec le projet, comme il le conseilla plus tard aux jeunes artistes, de voler ce qu'il pourrait aux maîtres italiens. Il ne s'en fit pas faute, et s'attacha surtout à Titien, Corrége et Raphael. De retour en 1780 à Londres, il attendit encore quelque temps avant de se produire, redoutant avec raison la concurrence d'artistes aimés du public, tels que Gainsborough, West, Romney, Fuseli, Barry et Opie. Un de ses premiers ouvrages, *Le Naufrage du vaisseau* le Centaure (1784) eut du succès. Il exposa en 1785 *La Charité* et *La jeune Fille aux fruits*; en 1786 *La Mort du prince Léopold de Brunswick* et *La Mort des enfants d'Édouard*, qui firent sensation; en 1787 *La Mort de Wat Tyler*, immense composition historique, et *L'Enterrement des enfants d'Édouard*. Dans ces deux dernières années, il reçut de l'Académie les titres de membre associé et de membre titulaire. Sa réputation était alors si bien faite que l'éditeur Boydell s'empressa de lui demander son concours pour *La Galerie de Shakespeare*. Dans la suite Northcote, qui s'était de plus en plus adonné au portrait, produisit aux expositions de l'académie *Le Débarquement du prince d'Orange à Torbay*; *Jacob bénissant les fils de Joseph*; *Le Duc d'Argyll endormi dans sa prison*; *Jael et Sisara*; *Mortimer et Richard Plantagenet*; *Miranda et Caliban*; plusieurs *Chasses*, *Le Jugement de Salomon*; *Le Mariage de Richard, frère d'Édouard V*, et une *Pêche miraculeuse*, une de ses dernières productions (1823). De lui-même il a laissé plusieurs portraits, dont un se trouve à la galerie de Florence. Il travailla jusque dans l'âge le plus avancé, et l'on peut dire que la mort le surprit le pinceau à la main. Ce labeur continu lui fit gagner une fortune qu'on n'estime pas à moins d'un million de francs. Cet artiste possédait assez d'habileté et de vigueur dans la composition; mais son invention était pénible et confuse; il manquait d'ardeur et de poésie; ses derniers tableaux n'ont plus même l'apparence de la vie. De bonne heure il s'était fait connaître comme écrivain par des articles de critique sur l'originalité en peinture, sur les imitateurs et sur les collectionneurs, sur les désappointements du génie, par des études sur Reynolds et sur Opie, et même par des vers. Mais il n'avait guère attiré l'attention du public lorsqu'il publia en 1813, sous le titre de *Memoirs of sir Joshua Reynolds, with an analysis of his discourses* (Londres, in-4°, avec supplém.), une notice précieuse en ce qu'elle renferme beaucoup de renseignements sur ce grand peintre. Plus tard il profita de sa liaison avec Willam Hazlitt pour s'aider de sa plume et de ses conseils dans la rédaction de ses deux derniers ouvrages, *One hundred fables original and selected* (1828, 1832, in-8°),

ornés de charmantes vignettes, et *Life of Titian* (1830, in-8°), dont le fond est assez banal. Northcote avait des habitudes simples, frugales, parcimonieuses même; il ne se maria point, et légua tous ses biens à une sœur qui vivait avec lui. P. L—y.

Allan Cunningham, *History of the british painters.* — W. Burger, dans *Les Peintres de toutes les écoles*, liv. 312.

NORTHOF (*Levold* DE), chroniqueur allemand, né le 21 janvier 1278, dans le comté de la Marck, mort vers 1360. Il appartenait à une famille noble. D'abord précepteur des fils du comte Engelbert de la Marck, il alla étudier la théologie à Avignon, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de divers bénéfices dans le diocèse de Liége. On lui doit une chronique des comtes de la Marck, imprimée par Henri Meibomius l'ancien (*Origines Marcanæ*; Hanau, 1613, in-fol.) et insérée par H. Meibomius le jeune dans le t. I[er] des *Rerum german.*, p. 377-409, et un catalogue des archevêques de Cologne (même recueil, II, 4-10). La chronique commence au temps de l'empereur Othon III et finit à l'an 1358. K.

Paquot, *Mémoires*, VI.

NORTHUMBERLAND (*Henry* PERCY, comte DE), maréchal d'Angleterre, mort le 20 février 1408, près Tadcaster. Issu d'une ancienne famille danoise établie en Normandie, et qui accompagna Guillaume le Conquérant en Angleterre, il possédait un grand nombre de seigneuries dans les comtés de Lincoln et d'York; c'était, avec le duc de Lancastre, un des plus redoutables et des plus puissants vassaux du royaume. Après avoir pris part aux guerres d'Édouard III en France, il reçut de ce prince l'office de maréchal d'Angleterre. Gagné par les prédications de Wycliffe, il ne permit pas que les inquisiteurs ou la populace de Londres lui fissent le moindre outrage, et l'accompagna au parlement lorsqu'en 1376 il fut sommé de venir justifier sa conduite. A l'avénement de Richard II (1377), il devint comte de Northumberland, avec cette faveur particulière que toutes les terres dont il était en possession ou qu'il acquerrait dans la suite, il les tiendrait *sub honore comitali*, comme des dépendances de ce comté. En 1378 il entra en Écosse avec le comte de Nottingham et prit Berwick. Six ans après (1382), les Écossais étant rentrés dans cette ville par surprise, il fut accusé de trahison par le duc de Lancastre, qui était son ennemi : le parlement le condamna à mort et déclara ses biens confisqués; mais le roi ayant cassé cette sentence arbitraire, Percy courut mettre le siége devant Berwick, et s'en empara encore. Lorsqu'il vit Richard distribuer avec une prodigalité scandaleuse les revenus de l'État à ses favoris, il fut des plus ardents à dénoncer au conseil leurs dilapidations, et, de concert avec les ducs d'York et de Glocester, oncles du roi, il demanda qu'on leur fît rendre gorge avant d'imposer de nouvelles charges au peuple. Cette conduite hautaine indisposa la cour contre lui. Il se rapprocha dès lors du nouveau duc de Lancastre, et refusa de suivre le roi dans l'expédition préparée contre l'Irlande. Il fut banni, et s'enfuit en Écosse. Dans la même année il se joignit à Henri de Lancastre, qui venait de débarquer à Ravenspurn, dans le comté d'York (juillet 1399), et devint le principal complice de ses ambitieux desseins. Chargé d'attirer le roi hors de la forteresse de Conway et de le faire prisonnier, il lui porta les conditions d'un prétendu accommodement, l'escorta jusqu'à Flint, et le remit entre les mains du duc, qui le fit enfermer à la Tour. Au mois d'octobre suivant, ce dernier mit la couronne sur sa tête et prit le nom d'Henri IV (1). Il récompensa les services de son puissant allié en lui donnant la charge de connétable pour la vie, et l'île de Man, qui avait appartenu à William Scroop, à titre de fief héréditaire; il lui remit en outre la direction de la guerre contre l'Écosse, et en 1400 il le choisit pour traiter du mariage de Blanche, sa fille aînée, avec Louis, duc de Bavière. En 1401, ayant sous ses ordres son fils Hotspur et le comte de March, Percy remporta à Homildon-Hill une sanglante bataille sur les Écossais, et fit prisonniers le comte de Douglas, leur chef, le fils du régent, quatre-vingts chevaliers et un grand nombre de gentilshommes (14 septembre). Malgré l'éclat de cette victoire, non-seulement il ne lui fut pas permis de disposer de ses prisonniers, qui, suivant les lois féodales, lui appartenaient, mais il ne put obtenir du roi le rachat de sir Édouard Mortimer, beau-frère de son fils et retenu en otage dans le pays de Galles par l'aventurier Owen Glendower. L'amitié entre le roi et cette puissante famille était depuis longtemps sur son déclin. Les Percy le regardaient comme devant la couronne aux secours qu'ils lui avaient prêtés dans sa détresse. Leur avidité était insatiable, leur orgueil sans frein; ils réclamaient sans cesse des sommes considérables qui leur étaient dues pour la garde des marches et les frais de la guerre d'Écosse, et le roi ne les payait que rarement et à tardives échéances. Leur mécontentement s'aigrit jusqu'à la rébellion ouverte. Irrité des refus d'Henri IV, Percy se déclara délié de ses serments, attira dans son parti Owen Glendower, rendit la liberté à Douglas et aux principaux seigneurs écossais, et organisa une confédération dans le but ostensible de conquérir la couronne pour le roi Richard II ou, si ce prince était mort, pour le comte de March, son véritable héritier (2). Au moment de

(1) Il paraît difficile d'admettre qu'il ait rencontré sur ce point quelque opposition de la part de ses complices, les Percy; cependant un témoin assez digne de foi nous l'assure. Mais ceux-ci, par leur perfidie même, s'étaient donné un maître; leurs hommes d'armes étaient congédiés; ils n'avaient donc d'autre parti que de se soumettre et de seconder les desseins de Lancastre (Lingard, *Hist. of England*, I, c. 20).

(2) D'après une ancienne chronique, le partage du

se mettre à la tête des rebelles, il tomba malade à Berwick, et fut obligé de laisser le commandement à son fils Hotspur, qui passait du reste pour un des chevaliers les plus accomplis de l'Europe. Ce dernier se dirigea à marches forcées vers le pays de Galles; mais l'armée royale ne lui donna pas le temps de rejoindre son allié Glendower, lui coupa la route à Hastlefield, près de Shrewsbury, et le força de combattre seul. On engagea des deux parts l'action avec un incroyable acharnement (21 juillet 1403). Hotspur, atteint d'une flèche dans la poitrine, succomba bientôt, et dès que les rebelles connurent la mort de leur chef, ils se débandèrent en laissant cinq mille des leurs sur la place.

Cependant le vieux comte s'avançait, à la tête de ses tenanciers, à travers le comté de Durham; mais, ayant appris la destruction de son parti, il congédia ses troupes, et se rendit à York, où le roi le reçut avec des marques évidentes de mécontentement. On le retint en prison jusqu'à la réunion du prochain parlement. Traduit en présence des lords, dont plusieurs avaient secrètement trempé dans ses projets, il ne fut reconnu coupable ni de trahison ni de félonie, mais seulement de méfaits pour lesquels il devait payer une amende (février 1404). Sa soumission ne fut qu'apparente. L'année suivante il gagna lord Mowbrey et Scroop, archevêque d'York, s'assura l'appui des Écossais en leur livrant Berwick et chercha même à intéresser la cour de France en sa faveur. Ce soulèvement, qui coûta la vie à l'archevêque, eut la malheureuse issue de tous ceux qui avaient troublé le règne d'Henri IV, et Percy, hors d'état de résister, passa en Écosse. Pendant plus de deux années il erra avec ses compagnons d'exil tantôt dans ce pays, tantôt dans les montagnes de Galles. En 1408 il envahit le Northumberland, et surprit plusieurs châteaux; attaqué à l'improviste par Thomas Rokeby, sheriff du comté d'York, il fut promptement mis en déroute et périt sur le champ de bataille. De Marguerite, fille de lord Nevil, il eut trois fils, *Henri*, *Thomas* et *Raoul*. L'aîné, plus connu sous le surnom d'*Hotspur* (qui signifie *éperon brûlant*), servit sous Richard II contre les Écossais et les Français; il se couvrit de gloire à Homildon-Hill, et fut tué en combattant contre Henri IV, dont il avait refusé le pardon. Son fils, qui s'appelait aussi *Henry*, fut rétabli dans ses honneurs et dans ses biens par Henri V; lui et ses successeurs jouirent des faveurs de la cour jusqu'au règne d'Élisabeth. P. L—Y.

Lingard, Hume, *Hist. d'Angleterre*. — Collins, *Peerage*

NORTHUMBERLAND (*Henry* PERCY, neuvième comte DE), pair d'Angleterre, né en 1563, mort le 5 novembre 1632, dans le Sussex. Dans l'année même où son père, soupçonné d'être un des partisans de Marie Stuart, était enfermé à la Tour et trouvé mort dans sa prison (1585), il résolut, afin de donner une preuve de sa loyauté, de s'embarquer comme volontaire avec le comte de Leicester, qui allait servir dans les Pays-Bas. Dans le même esprit d'adroite politique, il fut en 1588 l'un des plus empressés parmi les jeunes nobles à équiper à ses frais des bâtiments destinés à seconder la flotte royale contre la redoutable *armada* de Philippe II. Se tenant à l'écart des affaires et tout entier à l'étude, il parvint à regagner les bonnes grâces de la reine Élisabeth, qui lui donna le collier de la Jarretière (1593). En 1601 il assista au siége d'Ostende. Vers cette époque il noua, par l'entremise de Thomas Percy, son parent éloigné et son intendant à la fois, de secrètes intelligences avec le roi d'Écosse sur les moyens d'assurer à ce dernier la succession du trône d'Angleterre. Aussi dès que Jacques fut reconnu roi (1603), accueillit-il le comte à bras ouverts: il le fit admettre au conseil privé et l'investit de la place très-recherchée à la cour de capitaine des gentilshommes pensionnaires. Sa faveur dura peu: un terrible revers de fortune y mit bientôt terme. La conspiration des poudres fut découverte (1605), et le catholique Thomas Percy, qui en était un des organisateurs, entraîna dans sa perte son cousin, connu pour un zélé protestant. La parenté qui existait entre eux parut une raison suffisante pour mettre Northumberland aux arrêts dans le palais de l'archevêque de Canterbury; de là il fut envoyé à la Tour et comparut, après un délai de sept mois, devant la chambre étoilée (juin 1606). Bien qu'il ne s'élevât contre lui aucune charge positive, il fut condamné, pour avoir voulu être le chef des papistes et obtenir la tolérance, à une amende de 300,000 livres et à la prison perpétuelle. On ne peut attribuer un châtiment si sévère qu'à la haine du ministre Cecil, qui voyait avec jalousie l'influence croissante dont jouissait le comte sur l'esprit faible et changeant du roi. Dans la Tour Northumberland s'occupa uniquement de science et de littérature; le nombre de mathématiciens qui formaient sa compagnie ordinaire, Hill, Allen, Dee, Warner, etc., lui avait fait donner le surnom de *Henry le Sorcier*. En 1611 il eut encore à subir les persécutions de Cecil: accusé d'un nouveau complot, il trompa l'adresse et la méchanceté de son ennemi. En 1621 il sortit de prison par l'intercession des mignons de Jacques I[er], et se retira dans son château de Petworth, où il mourut, à l'age de soixante-neuf ans. De la fille du comte d'Essex il eut quatre fils et deux filles, dont l'une, *Dorothée*, épousa en 1618 Robert Sidney, comte de Leicester. La cadette, *Lucy*, née en 1600, célèbre par sa beauté et par son esprit, devint, contre le gré de son père, la femme de lord Hay, depuis comte de Carlisle (1617); tous les poëtes du

royaume aurait été stipulé entre Glendower, Northumberland et Mortimer « dans le cas où ils auraient des raisons de se croire les personnes prédites dans les prophéties de Merlin ». *Voy.* H. Ellis, *Secunda series*, I, 27.

temps, Waller et Voiture entre autres, chantèrent ses louanges, et elle eut une grande part aux intrigues ainsi qu'aux galanteries de la cour de Charles Ier. Elle mourut en 1660. P. L—Y.

Collins, *Peerage*, II. — Windwood, *Memoirs*. — Philip Warwick, *Memoirs*. — Clarendon, *Hist. of the rebellion*. — Lingard, *Hist. of England*. — Lodge, *Portraits of illustrious personages*, III et V.

NORTHUMBERLAND (*Algernon* PERCY, dixième comte DE), fils du précédent, né en 1602, mort le 13 octobre 1668. Dans l'intention de réparer les malheurs qu'avait éprouvés sa famille, Charles Ier, dès son avénement au trône, le fit entrer au conseil privé et à la chambre des lords, sous le titre de baron Percy (1625). En 1635 il reçut l'ordre de la Jarretière et en 1636 il commanda une flotte destinée à opérer contre les Hollandais; cette expédition, d'où il se tira avec bonheur, lui valut, en 1637, la charge de grand amiral d'Angleterre. Peu de temps après, sans abandonner tout à fait le parti de la couronne, il se rapprocha des parlementaires, prit part aux conférences d'Oxford, et ce fut entre ses mains qu'en 1645 on remit les enfants du roi. Après la mort de Charles Ier, il renonça à la vie publique et ne voulut rien accepter de la restauration. Il passait pour un homme sage, intègre et prudent. Son fils, *Josselin*, lui succéda, et mourut en 1670; avec lui s'éteignit cette famille, une des plus considérables d'Angleterre. P. L—Y.

Clarendon, *History of the rebellion*. — Lodge, *Portraits*, V.

NORTHUMBERLAND (*Hugh* PERCY, deuxième duc DE), pair d'Angleterre, né le 14 août 1742, mort le 10 juillet 1817, à Londres. Il descendait par sa mère de l'ancienne famille des Percy, dont son père, sir Hugh Smithson, fut autorisé, en 1766, à prendre le nom et les armes. Pendant la première moitié de sa vie, il porta le titre de comte Percy. Tout jeune il embrassa la carrière des armes, et prit part à la guerre de Sept ans en Allemagne. Lors de la révolte des colonies d'Amérique, il commanda un corps de troupes, avec lequel il assista aux batailles de Lexington et de Bunker's Hill, ainsi qu'à la prise du fort Washington. Après avoir siégé à la chambre basse, il hérita de sa mère plusieurs baronnies, qui lui donnèrent le droit d'entrer à la chambre haute (5 décembre 1776). Peu de temps après il devint lieutenant général et colonel du cinquième régiment d'infanterie. A la mort de son père il lui succéda dans le titre de duc de Northumberland (6 décembre 1786). Sous l'administration de Pitt et de ses successeurs, il figura plus d'une fois parmi les membres de l'opposition. Il était conseiller privé, chevalier de la Jarretière et membre de la Société royale de Londres. Il fut marié deux fois; son premier mariage, contracté en 1764 avec Anne Stuart, fille du comte de Bute, fut dissous par arrêt du parlement en mars 1779, et deux mois plus tard il épousa la troisième fille d'un simple particulier, Peter Burrell.

NORTHUMBERLAND (*Hugh* PERCY, troisième duc DE), fils du précédent, né le 20 avril 1785, mort le 12 février 1847, à Alnwick-Castle (comté de Northumberland). Héritier des titres de son père en 1817, il soutint en politique les principes du parti tory. Il fut chargé de représenter l'Angleterre comme ambassadeur extraordinaire au sacre de Charles X, et déploya dans cette occasion une grande magnificence. Sous le ministère de lord Wellington, il exerça les fonctions de lord lieutenant d'Irlande. Après 1830 il se retira tout à fait de la vie publique; la goutte, qui le tourmenta dans sa vieillesse, lui fit perdre presque entièrement l'usage de ses jambes. Il avait épousé Charlotte Clive, seconde fille de lord Powis; ce fut à cette dame que l'on confia le soin de surveiller l'éducation de la princesse Victoria, aujourd'hui reine.

Son frère, *Algernon*, né le 15 décembre 1792, lui succéda dans ses titres; il siégeait depuis 1816 à la chambre des lords sous le nom de baron Prudhoe. Entré de bonne heure dans la marine royale, il fut nommé en 1850 contre-amiral, et présida en 1852, sous le premier ministère Derby, le conseil de l'amirauté. En 1853 il a reçu les insignes de la Jarretière. La branche cadette de sa famille est également en possession d'une pairie, sous le titre de comte de Beverley. P. L—Y.

Gentleman's Magazine, 1817. — *The Globe*, févr. 1847. — Burke, *Peerage*.

NORTHUMBERLAND (Duc DE). *Voy.* DUDLEY.

NORTON (*Thomas*), littérateur anglais, mort vers 1584. Il pratiqua le barreau, et fut avocat de la corporation des papetiers de Londres. Vers la fin de sa vie il habitait Sharpenhoe, dans le comté de Bedford. Contemporain de Sternhold et de Hopkins, il travailla à la version notée qu'ils donnèrent des psaumes. On a de lui des traductions du latin, plusieurs traités religieux (1569, in-8°), qui témoignent de son zèle pour le calvinisme, et les trois premiers actes d'une tragédie intitulée *Ferrex and Porrex* (1571), écrite en société avec son camarade d'études Thomas Sackville, depuis comte de Dorset; cette œuvre, réimprimée avec des changements considérables, sous le titre de *Gorboduc*, passe pour une des premières pièces regulières du théâtre anglais. K.

Wharton, *History of poetry*. — Baker, *Biographia dramatica*. — Ellis, *Specimens of ancient poetry*, II, 186. — Strype, *Life of Parker*, 364, 378.

NORTON (*John*), grammairien anglais, vivait dans le dix-septième siècle. Il est auteur d'un livre, *Le Vade-mecum des gens de lettres, ou traduction du latin en anglais de M.-A. Flaminius, avec des changements et des notes*, où il propose une réforme de l'orthographe d'après l'étymologie; ainsi il voulait qu'on écrivît *paur* (pauper) au lieu de *poor*, *inimie* (inimicus) pour *enemy*, *nome* (nomen) pour *name*, etc. Cette tentative, qu'il n'avait pas as-

sez d'érudition pour entreprendre, passa tout à fait inaperçue. K.

Granger, *Biograph. dictionary*.

NORTON (*Frances* FREKES, lady), femme auteur anglaise, morte en 1720. D'une ancienne famille du comté de Dorset, elle reçut une éducation soignée, et épousa sir Georges Norton, du Somerset Elle composa sur la mort d'une fille, qui mourut peu de temps après être mariée, les deux ouvrages suivants : *Les Eloges de la vertu*, in-4°, et *Memento mori, ou Méditations sur la mort*. K.

Prudhomme, *Biogr. des femmes célèbres*.

* **NORTON** (*Caroline-Élizabeth*, mistress), dame poëte anglaise, née en 1808. Petite-fille par son père du célèbre Richard Brinsley Sheridan, elle est en quelque sorte un autre anneau dans cette chaîne de talents héréditaires qui depuis un siècle a été associée avec le nom de Sheridan. La mort de son père la laissa fort jeune, ainsi que ses deux sœurs (depuis duchesse de Somerset, et lady Dufferin), sous l'unique direction et les soins de sa mère, qui était d'origine écossaise et fille du colonel Callender de Craigforth. Résidant tantôt à Hamptoncourt, tantôt en Écosse, les trois sœurs reçurent tous les avantages d'une éducation soignée. De très-bonne heure, le génie poétique, ou plutôt un goût très-vif pour écrire des vers, s'éveilla chez Mrs Norton. Encore dans l'adolescence, c'était elle qui composait les vers et les pièces qui servaient à amuser les soirées de la famille. Ayant reçu en présent, de lady Westmoreland, un livre intitulé : *The Dandies' Ball* (le Bal des dandys), sorte d'ouvrage alors à la mode parmi les jeunes lecteurs, elle résolut de composer quelque chose en ce genre, et bien qu'elle connût fort peu les mœurs et les ridicules qu'elle avait à peindre, elle écrivit une satire légère et piquante sous le titre de *The Dandies' Rout*, y joignit des dessins comme illustrations, et envoya le tout, en grand secret, à un éditeur, ne se réservant que cinquante exemplaires pour ses jeunes amies. Elle voulut ensuite publier un volume de poésies, auxquelles sa sœur avait contribué; mais, hélas! aucun éditeur n'osa risquer les dépenses de publication. Sans se décourager, miss Sheridan continua ses compositions poétiques. En juillet 1827, elle épousa l'hon. Georges Chapple Norton, frère de lord Grantley, maintenant *recorder* de Guildford et magistrat de police à Londres. Ce mariage ne fut pas heureux, et fut en partie dissous en 1840, à la suite d'un procès, d'une nature très-délicate et très-pénible, et qui dans le temps fit beaucoup de bruit. Ce fut après son mariage que le nom de Mrs Norton commença à être connu en littérature. Cependant elle publia sous le voile de l'anonyme un poëme composé deux ans auparavant : *The Sorrows of Rosalie* (Les Chagrins de Rosalie), avec quelques autres poésies, et les lecteurs de goût furent frappés de l'élégance exquise de la versification, ainsi que du sentiment et de la beauté des pièces lyriques (1829). Cet ouvrage fut bientôt suivi d'un autre volume, où le principal poëme a pour titre *The Undying one* (L'Immortel), fondé sur la légende du Juif Errant (1831). Elle raconte elle-même qu'elle fut poussée à entreprendre ce poëme par son oncle Charles Brinsley Sheridan, qui avait encouragé ses premiers efforts et voulait qu'elle prît un essor plus élevé. Cet ouvrage lui donna un rang parmi les poëtes de l'époque, et la *Quarterly Review* la compara à Byron. En 1835 elle publia un roman, *The wife and woman's Reward*; en 1840, *The Dream, and other poems*; en 1845, *The Child of the Islands* (L'Enfant des îles), poëme qui a pour objet de peindre la condition sociale de l'Angleterre, et qui fut composé pour attirer l'attention du prince de Galles, « quand il serait à l'âge de s'occuper des questions sociales, sur la condition du peuple dans un pays et un temps où il y a trop peu de communication entre les classes, et trop peu de témoignages de sympathie de la part du riche envers le pauvre ». Ce n'était pas pour l'auteur un sujet nouveau, ou choisi légèrement. Quelques années auparavant elle avait adressé au journal *The Times* plusieurs lettres, qui, comme ce poëme, font également honneur à son talent et à ses sentiments élevés. A Noël de 1846, elle publia deux contes en vers, sous le titre de *Aunt Carry's Ballads for Children*, destinés aux enfants, et qui charment également par l'imagination gracieuse et les courtes esquisses des oiseaux, des bois et des fleurs. Elle s'essaya de nouveau dans le roman (1851), et publia en trois volumes *Stuart of Dun leath, a story of modern times*. Elle y déploie le talent et la sensibilité qui la caractérisent; seulement il est à regretter que ce talent, qui a jeté tant de poésie et de grâce sur les incidents ordinaires de la vie et en a reproduit les contrastes d'ombre et de lumière avec une touche si artistique, se soit exercé sur un tableau trop complétement triste pour être vrai, et que son habileté même à le peindre rend doublement pénible. Dans plusieurs de ses ouvrages, elle paraît dominée par un sentiment profond des injustices et des anomalies sociales, particulièrement en ce qui regarde la position des femmes. Récemment elle a consacré son temps à deux publications où elle a mis une grande force d'éloquence : *English Laws for women in the 19th century*, 1854 (Lois anglaises pour les femmes au dix-neuvième siècle), et *Lettre à la Reine sur le bill de mariage et divorce du lord chancelier Cramworth*, 1855. C'est à ses plaidoyers éloquents et à ses efforts incessants qu'on peut surtout attribuer les améliorations récentes de la loi anglaise sur le mariage. Terminons par quelques lignes de la *Quarterly Review* sur le trait saillant de son imagination : « Cette dame, dit le critique, est le Byron des femmes poëtes de notre époque.

Elle a beaucoup de cette vive passion personnelle qui distingue la poésie de Byron de celle où se révèlent la vue plus large et l'intimité plus profonde avec l'homme et la nature de Wordsworth. Elle a aussi de Byron les beaux passages de tendresse, la pensée forte et pratique, l'expression pleine d'énergie. Ce n'est pas une imitation artificielle, mais une ressemblance naturelle. » Heureusement Mrs Norton n'a rien de la misanthropie ou du désespoir glacial de Byron. Chambers cite comme admirables, et pour le sentiment et pour la poésie, les vers adressés à la duchesse de Sutherland, à qui l'auteur avait dédié ses poëmes. J. Chanut.

Men of the time. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

NORVINS (*Jacques* Marquet, baron de Montbreton de), historien français, né à Paris, le 18 juin 1769, mort à Pau, le 30 juillet 1854. Destiné à la magistrature, il envoya sa démission de conseiller du Châtelet lors du procès de Favras, dont il voulait l'acquittement. Il émigra ensuite, et prit du service dans le régiment allemand du comte Erlach. A l'issue de la campagne, il s'en alla en Suisse, où il resta cinq ans. Il rentra en France deux mois avant les journées de fructidor. Une loi enjoignit aux anciens émigrés de sortir du pays : comme il n'était pas porté sur la liste des émigrés, il resta, fut arrêté et traduit devant une commission militaire. Mme de Staël obtint pour lui un sursis, et enfin le 18 brumaire le fit mettre en liberté. Il voua dès lors un culte de reconnaissance et d'admiration à Napoléon. Nommé chef du secrétariat particulier du préfet de la Seine Frochot, et attaché peu de temps après au général Leclerc, il suivit celui-ci à Saint-Domingue comme secrétaire général. Il fit cette campagne, échappa à trois attaques de fièvre jaune, ferma les yeux à son général, et revint mourant en France. Joséphine lui obtint l'autorisation d'entrer dans l'armée avec le grade de premier lieutenant au corps des gendarmes d'ordonnance à Mayence. Il se distingua à Marienwerder, où il fut décoré. A la formation du royaume de Westphalie, il passa au service du nouveau roi, et fonda le *Moniteur Westphalien*, dont il devint rédacteur en chef, puis il organisa le conseil d'État, dont il fut nommé secrétaire général. Après avoir été successivement secrétaire général du ministère de la guerre de Westphalie, introducteur des ambassadeurs, chambellan de la reine et chargé d'affaires à la cour de Bade, il rentra en France en 1810, et fut nommé directeur général, chargé de la police des États romains, où il resta jusqu'à l'occupation militaire de Rome par Murat. Il parvint à y détruire le brigandage et la mendicité. Chateaubriand lui reproche d'avoir refusé la grâce d'un pêcheur à Mme Récamier. Norvins quitta Rome le 21 janvier 1814. Pendant les Cent jours l'empereur fut plein d'attention pour lui, et lui destinait, dit-on, les fonctions d'intendant général des pays à conquérir. La restauration l'éloigna des affaires. Il fut même exilé à Strasbourg, pour la publication d'une brochure intitulée : *De la guerre actuelle et de ses résultats*. De retour à Paris en 1816, il consacra sa plume à la défense de la gloire impériale, et attacha son nom à la *Biographie nouvelle des Contemporains* avec Arnault, Jay et Jouy. Les articles *Bonaparte* et *Napoléon* de cette publication sont notamment de lui. Chargé, en août 1830, de la préfecture de la Dordogne, il passa à celle de la Loire en mai 1831, et rentra définitivement dans la vie privée en septembre 1832. La fin de sa vie fut éprouvée par des revers de fortune qu'il supporta avec courage. Il a laissé un fils, qui s'est distingué en Afrique parmi les zouaves, particulièrement à Zaatcha et à Laghouat. On a de Norvins : *Les Ruines et les Monuments*, poëme ; Paris, 1815, in-8° ; — *Tableau de la révolution française, depuis son origine jusqu'en* 1814 ; Paris, 1819, in-12 ; — *L'Immortalité de l'âme*, poëme, 1822 ; — *Portefeuille de mil huit cent treize* ; Paris, 1825, 2 vol. in-8° ; — *Extraits des mémoires relatifs à l'histoire de France depuis l'année* 1757 *jusqu'à la révolution* ; Paris, 1825, 2 vol. in-8° ; — *Histoire de Napoléon* ; Paris, 1827, et ann. suiv., 4 vol. in-8° ; 9e édition, Paris, 1839, 4 vol. in-8° ; — *Histoire de la campagne de* 1813 ; Paris, 1830, 2 vol. in-8° ; — *Essai sur la Révolution française depuis* 1789 *jusqu'à l'avénement au trône de Louis-Philippe* ; Paris, 1832, 2 vol. in-8° ; — *Histoire de France pendant la république, le consulat, l'empire et la restauration jusqu'à la révolution de* 1830, suite à l'*Histoire de France* d'Anquetil ; Paris, 1839, in-8° ; — *Poëmes* ; Paris, 1839, in-8° ; — *Translation des cendres de Napoléon* ; Paris, 1840, in-8° ; — *Napoléon et Pie IX*, poëme dithyrambique en deux chants ; Pau, 1848, in-8°. Il a travaillé au *Nain jaune*, à *la Minerve*, à l'*Italie pittoresque* et au *Dictionnaire de la Conversation*. Il a laissé des *Mémoires* inédits. L. Louvet.

Notice nécrologique sur M. le baron de Montbreton de Norvins. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. II, 1re partie, p. 300.

NORWOOD (*Richard*), mathématicien anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On ne sait aucune des particularités de sa vie. Il est principalement connu pour avoir l'un des premiers mesuré en Angleterre un degré du méridien avec quelque exactitude. En 1635, il eut la patience de mesurer la distance de Londres à York, c'est-à dire plus de soixante lieues, la chaîne à la main. « Voici, dit Montucla, quelle était sa méthode. Il mesurait la longueur des chemins en conservant autant qu'il pouvait la même direction ; il avait soin de déterminer en même temps par le moyen de la boussole l'angle du chemin ou de la ligne mesurée avec le méridien, aussi bien que les angles d'inclinaison à l'horizon à chaque

fois qu'il montait ou descendait; après quoi il réduisait les longueurs trouvées au plan horizontal et au méridien. Il mesura enfin, en deux jours de solstice d'été, les hauteurs du soleil à Londres et à York avec un secteur de cinq pieds de rayon, et il trouva que ces deux villes différaient en latitude de 2° 28', d'où il conclut que le degré était de 367,176 pieds anglais, qui font 57,300 de nos pieds. » Norwood ne s'était pas dissimulé les difficultés de l'entreprise, et il avoue lui-même qu'il n'est pas arrivé à l'exacte vérité. Il est l'auteur d'ouvrages estimés, entre autres : *Trigonometry, or the doctrine of triangles*; Londres, 1631, 1685, in-4°, et 1651, 1667, 1669, in-12; — *Fortification, or architecture military*; ibid., 1639, in-4°; — *The Seaman's practice, containing the mensuration of a degree of the earth*; ibid., 1637, 1655, 1667, 1668, 1678, in-4° : un de ses meilleurs ouvrages; — *Epitome being the application of the doctrine of triangles in certain problems concerning the use of the plain sea chart*; ibid., 1674, in-8°; — *Logarithmic tables*; s. d., in-12. Il a aussi fait insérer dans les *Philosophical transactions* des lettres et mémoires sur les marées, la mesure de l'arc du méridien, etc.

P. L—y.

Hutton, *Mathemat. dictionary*. — Montucla, *Hist. des mathématiques*, II.

NORZI (*Salomon*), savant rabbin italien, né dans la seconde moitié du seizième siècle, à Mantoue, mort après 1626. Il consacra toute sa vie à l'étude et à l'épuration du texte de la Bible, alla dans ce but consulter Menahem de Lonzano, et entreprit plusieurs longs voyages pour rassembler d'anciens manuscrits de l'Ancien Testament et de la Massore. Le résultat de ses patientes recherches fut publié à Mantoue, 1742, 2 vol., in-4°, sous le titre de : *Minchad scai* (Oblation généreuse). La préface que Norzi avait placée en tête de ce commentaire sur l'Ancien Testament ne fut pas imprimée; le manuscrit en passa dans la possession de Rossi (*voy.* le *Catalogo ragionato* de ce savant). Le travail de Norzi a fait faire de grands progrès à l'exégèse biblique; mais il n'a plus aujourd'hui de valeur. On a encore de cet auteur : *Consultations légales*; Mantoue, 1588.

O.

Eichhorn, *Einleitung in das Alte Testament*. — Rosenmüller, *Handbuch für die Literatur der biblischen Exegesis*.

NOSSIS, poëtesse grecque, née à Locres, dans l'Italie méridionale, vivait vers 310 avant J.-C. Il reste d'elle douze épigrammes dans l'*Anthologie grecque*. Ces petites productions ont beaucoup de grâce et de poésie; elles nous apprennent que sa mère se nommait Theophila, et que Nossis avait une fille nommée Melinna. Trois des épigrammes de Nossis furent publiées pour la première fois par Bentley; Wolf donna les douze dans ses *Poetriarum octo fragmenta*; Hambourg, 1734. On les trouve dans les *Poetriarum græcarum fragmenta* de Schneider, Giessen, 1802; dans les *Analecta* de Brunck, vol. I, et dans l'*Anthologia græca* de Jacobs, t. I.

Y.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. II, p. 133. — Bentley, *Dissertation upon the Epistles of Phalaris*.

NOSTIZ (*Gottlob-Adolphe-Ernest* DE), littérateur allemand, né le 21 avril 1765, dans un château de la Lusace supérieure, mort le 15 octobre 1836. Après avoir, pendant plusieurs années, exploité ses domaines, il remplit plusieurs fonctions élevées dans l'administration de la Haute-Lusace; en 1806, il fut chargé avec Reinhard et Kind de la révision des statuts de l'université de Leipzig. Peu de temps après, il entra dans le conseil secret du roi de Saxe, qu'il fut, par la suite, appelé à présider; en cette qualité il fit prendre plusieurs mesures excellentes. Il fut enfin nommé président du conseil d'État. On a de lui : *Valeria, poëme romantique*; Dresde, 1803, publié ainsi que ses autres poésies sous le pseudonyme d'Arthur de Nordstern; — *Georges*; Leipzig : roman fait sur douze mots donnés à l'auteur; — *Liederkreis für Freimaurer* (Chants pour les francs-maçons); Dresde, 1810-1828, 2 vol.; — *Irène*; Leipzig, 1818 : le premier poëme allemand écrit en octaves; — *Gemmen*; Leipzig, 1818; explication de seize pierres gravées antiques; — *Sinnbilder der Christen* (Emblèmes chrétiens); Leipzig, 1818 : recueil de poésies religieuses; — *Kreis sächsischer Ahnfrauen* (Les Aïeules de la maison de Saxe); Dresde, 1819, poëme; — *Erinnerungsblätter eines Reisenden* (Souvenirs d'un voyageur); Leipzig, 1824; — *Beschreibung der Heilanstalt Sonnenschein* (Description de la maison de santé de Sonnenstein); Dresde, 1829, 3 vol.; l'auteur avait contribué, plus que tout autre, à la fondation de cette maison, destinée au traitement des aliénés; — *Geistliche Gedichte* (Poésies religieuses); Leipzig, 1840.

O.

Conversations-Lexikon.

NOSTRADAMUS. *Voy.* NOTREDAME.

NOTA (Baron *Alberto*), poëte dramatique italien, neveu du botaniste Carlo Allioni, né à Turin, le 15 novembre 1775, mort dans la même ville, le 18 avril 1847. Il étudia sous le père Vincent Zalletti, dominicain; à l'âge de dix ans il avait lu Molière et Goldoni, et composait des canevas de comédies qu'il faisait jouer par ses camarades. Il fut reçu à dix-huit ans docteur en droit civil et canon. La perte d'une grande partie de sa fortune le contraignit d'occuper pendant huit années un emploi subalterne près la cour criminelle de Turin. Nommé en 1811 substitut du procureur impérial à Verceil, il se démit en 1814, à la restauration, mais se vit forcé peu après d'accepter la place de substitut-avocat des pauvres au sénat de Turin. Le prince de Carignan (Charles-Albert) l'appela auprès de lui en qualité de secrétaire; mais accusé d'un libéralisme outré, il dut quitter la cour, et perdit en

même temps l'emploi qu'il occupait dans la magistrature. On lui confia cependant l'administration du district de Robbio (1820), et successivement celle des districts de San-Remo (1823), de Pignerol, de Casal (1833) et de Coni (1840). Il administra ce dernier district jusqu'à sa mort. Nota a dans sa patrie, comme dans le reste de l'Europe, la réputation méritée d'un des restaurateurs de l'art dramatique en Italie. La comédie italienne, florissante au dix-septième siècle, abandonna vers cette époque ses règles ordinaires pour la méthode diffuse et exagérée du théâtre espagnol, et commença à dégénérer. Carlo Goldoni essaya le premier de faire revivre la bonne comédie, mais ne put faire triompher complétement son école, qui continua de se développer à côté de l'école espagnole, mais sans pouvoir la remplacer. Alberto Nota peut être regardé comme le plus brillant écrivain de l'école de Goldoni; ses premiers essais, qui parurent en 1802, furent assez mal accueillis du public, mais lui méritèrent les encouragements de deux littérateurs distingués, Parachosi et Monti. Depuis cette époque jusqu'à sa mort il a donné au théâtre plus de quarante comédies; on reproche aux premières (*La Marchesa di Gange*, *Il Primogenitto e il Cadetto*, *L'Orfana*, *L'Atrabiliare*, etc.) d'être écrites avec peu d'élégance et de manquer de cette chaleur et de ce naturel qui font le véritable style comique. En général ses comédies ont un plan régulier; à l'exemple de Molière et de Goldoni, il cherche à faire naître l'intérêt des caractères plutôt que des situations; du reste, il imita souvent ces deux maîtres (*Il nuovo Ricco*, *L'Ammalato per immaginazione*, *Il Filosofo celebe*), non point servilement, mais en créant d'après les mêmes caractères une pièce souvent toute nouvelle. Il aborda avec autant de bonheur la comédie historique (*La Duchessa della Vallière*, *Petrarca et Laura*, *Ludovico Ariosto*, *Torquato Tasso*). Ses dernières pièces (*La Natalesia*, *La Creola della Luigiana*, *Il Diademo*) sont écrites avec une correction devenue rare parmi les Italiens, mais elles manquent de verve. Les comédies de Nota que les Italiens admirent de préférence et qui ont été le plus souvent traduites sont les suivantes: *I Primi passi al mal costume* (une des premières qu'il ait écrites); — *Il Progettista*; — *La Vedova in solitudine*; — *La Costanza rara*; — *La Fiera*; — *Le Revoluzioni in amore*; — *La Pace domestica*; — *I Dilettanti comici*; — *L'Amor timido*, etc. Ses œuvres ont eu, de 1816 à 1826, dix éditions successives; elles ont été traduites en français, en allemand, en russe, en espagnol, en suédois. Charles-Albert lui donna le titre de baron et la décoration de Saint-Maurice. Marie-Louise, Louis-Philippe, Frédéric-Guillaume de Prusse, Othon, roi de Grèce, Charles duc de Lucques, et d'autres souverains lui ont envoyé des décorations et des récompenses. Ch. N.

Salfi Saggio, *Storico della commedia italiana*; 1829. — *Il Mondo illustrato*, de Turin, 1847, p. 257. — *Bibliotheca italiana di Milano*, vol. XIV, p. 3. — *L'Italie contemporaine*. — *Revue encyclopédique*, t. XXXVI, p. 664. — *Vie d'Alberto Nota*, en tête de la dixième édition de ses œuvres.

NOTARAS (*Chrysanthe*), patriarche de Jérusalem, né en Morée, vers le milieu du dix-septième siècle, mort à Constantinople, en 1732. Descendant d'une noble famille byzantine et neveu de Dosithée, patriarche de Jérusalem, il fut destiné aux hautes fonctions de l'Église grecque. Il reçut une instruction assez forte, qu'il perfectionna par un voyage en Italie et en France. A Paris il suivit les leçons de l'astronome Cassini, et se lia avec plusieurs savants théologiens. De retour à Constantinople, il fut nommé archevêque de Césarée, et le 8 février 1707 patriarche de Jérusalem. Quoique résidant rarement dans son diocèse, Notaras fut un évêque zélé, et on lui dut la reconstruction du temple du Saint-Sépulcre en 1719. Il mourut laissant la réputation d'un des prélats les plus pieux, les plus bienfaisants et les plus instruits qui aient honoré l'Église grecque. Son principal ouvrage est un recueil de traités en grec moderne *Sur les Rites et les Dogmes de l'Église orientale*, publié à Tergovisk en Valachie, en 1715 : on y remarque d'excellents traités *Sur les Dignités de l'Église orientale*; *Sur l'Origine et la Propagation du christianisme en Russie*; *Sur les quatre patriarches grecs de l'Empire Ottoman et sur les patriarches de Russie*. On a encore de lui une géographie en grec moderne, intitulée : Εἰσαγωγὴ εἰς τὰ γεωγραφικὰ καὶ σφαιρικὰ (*Introduction à la géographie et à la sphère*); Paris, 1716, in-fol. Notaras publia en 1715 l'*Histoire des patriarches de Jérusalem*, par son oncle Dosithée. Y.

Journal des savants, ann. 1726. — Jöcher, *Gelehrten-Lexikon*.

NOTCHER, abbé de Hautvilliers, au diocèse de Reims, mort vers 1099. On ignore en quelle année le gouvernement de l'abbaye de Hautvilliers fut confié par les suffrages des moines au docte Notcher : il paraît pour la première fois avec le titre d'abbé, en 1093, au concile de Soissons, où fut condamné Roscelin. En 1095 il assiste au sacre de Philippe, évêque de Châlons-sur-Marne. On a de lui : *Translatio corporis sanctæ Helenæ*. Il s'agit de sainte Hélène, mère de Constantin, dont l'abbaye de Hautvilliers prétendait posséder les reliques. Pour soutenir cette prétention, Notcher a composé un véritable traité, en dix-neuf chapitres, dont Mabillon, les auteurs du *Gallia christiana* et les Bollandistes ont publié des fragments plus ou moins étendus. B. H.

Gallia christ., t. IX. — Mabillon, *Annal.*, lib. 68, 69, et *Acta*, t. VI. — Bolland., 18 augusti. — *Hist. litt. de la France*, t. VIII, p. 581.

NOTHNAGEL (*Jean-André-Benjamin*), peintre et graveur allemand, né en 1729, à Bug (principauté de Saxe-Cobourg), mort vers 1800.

Il vint en 1747 se fixer à Francfort, fut pendant plusieurs années employé comme dessinateur dans la fabrique de papiers peints de Lenzner, dont il épousa plus tard la veuve et dont il continua le commerce. Il a peint dans le genre de Téniers plusieurs petits tableaux d'intérieur, assez estimés. Comme graveur à l'eau-forte, il s'est acquis la réputation d'un des plus habiles imitateurs de Rembrandt. Parmi les soixante-six planches qu'il a laissées et dont Hugen a donné la liste dans son *Artistisches Magazin* (Francfort, 1790), nous citerons : *L'Ange apparaissant à saint Pierre; Saint Pierre délivré de prison; La Résurrection de Lazare; Bélisaire aveugle; Un vieux Savant instruisant un jeune homme; L'Enfant de troupe tenant un petit flacon; L'Avare auprès de ses sacs d'argent; Un Ermite lisant dans une caverne; Un Mendiant demandant l'aumône chez des paysans*; *Une Paysanne avec une hotte; Une Paysanne donnant à manger à son enfant; Un Paysan tenant dans sa main une pipe et un pot à bière; L'Intérieur d'une chambre de paysans; Vieille Femme portant des lunettes; Mendiants autour d'un feu; Le Savetier et sa femme; Portraits du peintre Grimmer, du docteur Seukenberg, du juif Beer, d'Aly-Bey, pacha d'Égypte, du prince Radzivil;* l'*Artiste dessinant;* une vingtaine de *Têtes* de Turcs, d'hommes barbus, etc., quelques *Paysages*, etc. O.

Nagler. *Künstler-Lexikon*. — Heller, *Lexikon der vorzüglichsten Kupferstecher*.

* NOTHOMB (*Jean-Baptiste*), homme politique belge, né le 3 juillet 1805, à Messancy, village du Luxembourg. Après avoir achevé son éducation à l'athénée de Luxembourg, il étudia la jurisprudence à l'université de Liége, où il fut reçu docteur en 1826; sa thèse latine, consacrée à l'histoire du droit emphytéotique chez les Romains, fut tellement remarquée qu'un savant professeur de Tubingue, M. Zimmern, la jugea digne d'un compte-rendu spécial dans la *Kritische Zeitschrift für Rechtwissenschaft* (Revue critique de la science du droit). Il s'établit d'abord comme avocat à Luxembourg, puis à Bruxelles, et consacra dès 1828 sa plume à la défense de l'indépendance belge : il prit une part active à la polémique du *Courrier des Pays-Bas*, feuille libérale qui comptait alors neuf mille abonnés. Lors de l'insurrection du vingt-cinq août 1830, il se trouvait dans sa province natale; à la nouvelle du combat livré aux troupes du prince Frédéric, il revint à Bruxelles (28 septembre), et fut désigné par le gouvernement provisoire pour remplir les fonctions de secrétaire du comité chargé de préparer un projet de constitution. Dans le plan qu'il rédigea conjointement avec M. Devaux, il parvint à faire abaisser à vingt-cinq ans la condition d'éligibilité des futurs représentants du congrès national. Cette clause lui permit de briguer la députation; il se mit sur les rangs, et fut élu par trois districts du Luxembourg (novembre 1830); il opta pour celui d'Arlon, que, par reconnaissance, il fit détacher en 1831 de l'Allemagne pour être annexé à la Belgique. A l'ouverture de la session, M. Nothomb, le plus jeune membre de l'assemblée, en fut un des secrétaires; en même temps il fit partie de la commission qui dirigeait le département des affaires étrangères. Fort opposé au parti qui demandait la réunion à la France de même qu'à celui qui désirait la république, il soutint avec éloquence la monarchie représentative, l'institution de deux chambres électives, la séparation absolue de la société civile et de la société religieuse, la liberté de la presse, et vota pour l'élection du duc de Nemours. Après la dissolution du gouvernement provisoire (23 février 1831), il entra dans le premier ministère du régent Surlet de Chokier en qualité de secrétaire général aux affaires étrangères, poste qu'il conserva jusqu'en 1836. Dans la discussion élevée au congrès sur l'adoption du traité des *dix-huit articles*, il établit l'identité qui existait entre la question du territoire et la question des finances : il démontra que la Hollande devait reprendre à la fois ses limites et ses dettes de 1790, et que lui imposer ses anciennes dettes c'était la renfermer dans ses anciennes limites. Adjoint à M. Devaux pour des négociations secrètes à poursuivre à Londres auprès de la conférence, il contribua puissamment à aplanir les difficultés qui retardaient encore l'arrivée du prince Léopold de Saxe-Cobourg. Après la campagne de 1831, la conférence insista pour l'adoption des *vingt-quatre articles :* c'était le second traité qui stipulait des arrangements définitifs. Quand ce traité fut présenté à l'acceptation des chambres, M. Nothomb, convaincu que la Belgique était menacée d'un partage, s'abstint de voter, « ne voulant, pas comme Luxembourgeois, accepter un traité qui démembrait son pays natal et ne pouvant pas, comme Belge repousser un acte qui constituait la Belgique ». En 1833 il fit paraître l'*Essai historique et politique sur la révolution belge*, ouvrage remarquable, traduit en italien et en allemand et réimprimé trois fois dans la même année. « Cette production si distinguée d'un homme d'État de vingt-sept ans, dit M. de Loménie, ne se recommande pas seulement par la science des faits, la perspicacité des vues et la logique des déductions, c'est encore une œuvre de style à la hauteur de ce que nous possédons de mieux en ce genre. Les détails de diplomatie les plus arides prennent sous la plume de M. Nothomb une physionomie attrayante et vive; le récit des négociations et des faits y est habilement mêlé de considérations générales pleines d'élévation, de pages éloquentes et chaleureuses sur le passé, le présent et l'avenir de la Belgique. »

En 1836 M. Nothomb donna sa démission des

fonctions de secrétaire général au département des affaires étrangères, dont il avait deux fois soutenu le budget devant les chambres. Le 13 janvier 1837, à l'avénement de l'administration catholique dirigée par M. de Theux, il fut appelé au ministère des travaux publics qui venait d'être créé. Aussitôt il porta toute son attention sur les chemins de fer, fit arrêter un plan définitif pour le réseau dont la Belgique devait être couverte, et présida à l'inauguration des sections de Louvain, Tirlemont, Gand, Bruges, Ostende, Courtrai, et Saint-Trond. Lorsqu'il quitta le ministère (18 avril 1840), on avait construit plus de 330 kilomètres de voies ferrées et un grand nombre de travaux préliminaires étaient en cours d'exécution ou à l'étude. En même temps qu'il s'occupait avec une activité extrême des intérêts matériels du pays, il prit part en 1838 à la discussion du traité des *vingt-quatre articles* : grâce à lui peut-être, la séparation des parties cédées du Limbourg et du Luxembourg fut consommée, et il fallut qu'il assistât lui-même à Londres à la conclusion définitive de ce traité, qu'il ne pouvait s'empêcher de déplorer. Renversé par le parti libéral, il reçut une mission extraordinaire auprès de la confédération germanique. Mais il ne demeura pas longtemps à Francfort, et accepta, dans le cabinet formé par M. de Muelenaere, le portefeuille de l'intérieur et du commerce (13 avril 1841); après la retraite de ce dernier (1843), il lui succéda comme président du conseil et dirigea les affaires jusqu'au 15 juin 1845. A cette date M. Nothomb et tous les ministres donnèrent leur démission; une coalition parlementaire amena au pouvoir M. Rogier et les libéraux, et M. Nothomb déclara qu'il ne voulait plus faire partie d'aucune combinaison ministérielle. Pendant sa dernière administration, il s'efforça de faire prévaloir une sorte de politique mixte en tenant la balance exacte entre les prétentions rivales du parti libéral et du parti catholique. Sa longue lutte avec M. Lebeau et ses amis, qui l'accusaient de défection à leurs principes, eut à cette époque beaucoup de retentissement.

Depuis cette époque M. Nothomb s'est renfermé dans la carrière diplomatique. Nommé ministre plénipotentiaire à Berlin (5 août 1845), il a opté pour ces fonctions lors de la promulgation de la loi sur les incompatibilités. Depuis 1840 il est membre de l'Académie royale de Belgique.

NOTHOMB (*Adolphe*), frère du précédent, né en 1815, a eu un avancement rapide dans la magistrature. Il était procureur général près la cour d'appel de Bruxelles lorsqu'il fut appelé, le 30 mars 1855, au ministère de la justice. L'année suivante il fut chargé de soutenir la loi d'extradition en matière d'attentat contre les souverains étrangers.

Livre d'or de l'ordre de Léopold. — *Bibliogr. académique.* — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. VI, 1re partie. — Loménie, *Galerie des hommes illustres*, V. — *Conversations-Lexikon.* — Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

NOTKER (Saint), surnommé BALBULUS (le Bègue), savant moine allemand, né vers 830, à Elgau, en Thurgovie, mort le 16 avril 912. Il appartenait à l'ancienne et noble famille des Heiligow. Entré de très-bonne heure au monastère de Saint-Gall, il y étudia sous la direction d'Ison et de Marcellus les belles-lettres et les sciences profanes et sacrées. Il eut pour condisciples Ratpert, Tutilon, Salomon, plus tard évêque de Constance, et d'autres hommes distingués, qui lui gardèrent toujours la plus tendre affection. En revanche, il eut à souffrir des persécutions d'un moine ignorant et envieux du nom de Sindolphe. Modèle de toutes les vertus, il possédait toute l'estime de l'empereur Charles le Gros, qui lui offrit plusieurs évêchés, que Notker refusa, par humilité. Son temps était partagé entre l'exercice des devoirs monastiques, les œuvres de charité et l'étude. Il était en relation avec les hommes les plus lettrés de son époque, entre autres avec Liutward, évêque de Verceil, duquel il obtint un exemplaire des lettres canoniques en grec, qu'il copia avec le plus grand soin. On a de lui : *Liber de interpretibus divinarum Scripturarum*; Hambourg, 1736, in-8°, et dans le t. I du *Thesaurus anecdotorum* de Pez; — *Liber sequentiarum*, dans le même recueil; — *Notatio de illustribus viris*, même recueil; — *Martyrologium*, dans les *Antiquæ lectiones* de Canisius; — *S. Fridolini historia*, dans les *Scriptores Alemannici* de Goldast; — des *Hymnes*, dans les *Lectiones* de Canisius; des fragments de son poëme sur Saint-Gall se trouvent dans le recueil précité de Goldast; — un petit *Traité sur la valeur des lettres en musique*, dans les *Scriptores* de Gerbert. On a attribué à tort à Notker les *Gesta Caroli Magni*. O.

Ekkehard, *Casus S. Galli.* — *Acta Sanctorum* (avril). — Oudin, *Scriptores ecclesiastici.*

NOTKER, surnommé *le Physicien*, savant moine allemand, mort le 12 novembre 975. Neveu d'Ekkehard, doyen du monastère de Saint-Gall, il entra de bonne heure dans ce couvent, et il y resta toute sa vie. Il étudia particulièrement la médecine, et la *Chronique* de Saint-Gall lui attribue un grand nombre de cures mémorables. Il était aussi peintre; il décora de fresques l'église de son couvent, et orna de miniatures plusieurs manuscrits. Il a composé plusieurs poésies religieuses, entre autres l'hymne *Rector metuende sæculi*, qui se chante encore aujourd'hui. Son zèle pour le maintien sévère de la discipline monastique lui valut le second surnom de *Piperis-granum*. O.

Ekkehard, *Casus Sancti-Galli.*

NOTKER, savant prélat allemand, mort en 1007. Fils d'un comte d'Œttingen et d'une sœur de l'empereur Othon Ier, il entra au couvent de Saint-Gall, dont il devint plus tard doyen.

Il fut ensuite placé à la tête de l'école du monastère de Stavelot. Appelé en 972 à l'évêché de Liége, il établit une bibliothèque dans le cloître de Saint-Lambert, et y fonda aussi une école, d'où sortirent plusieurs hommes remarquables. Inflexible dans ses sentiments de justice, il fit raser le château de Chèvremont, dont le propriétaire infestait les environs par ses brigandages, de même qu'il refusa de reconnaître au concile de Mouzon la légalité de l'élection au siége de Reims de Gerbert, bien qu'il fût son ami. Il fit reconstruire la cathédrale de Liége. On lui attribue la fondation des églises Saint-Anselme et Sainte-Croix. Il entoura de fortifications la ville de Liége. Il communiqua à Hériger (*voy.* ce nom) une grande partie des documents qui ont servi de base à l'*Histoire des évêques de Liége*. O.

Anselmus, *Notgeri vita* (dans le t. I du recueil de Chapeauville). — *Acta sanctorum* (février). — *Gallia christiana.*

NOTKER, surnommé Labeo (*le Lippu*), ou Teutonicus, savant moine allemand, né vers le milieu du dixième siècle, mort le 29 juin 1022. Il était neveu d'Ekkehard Ier, qui paraphrasa en latin le poëme germanique du Waltharius. Il entra encore jeune dans le monastère de Saint-Gall, et s'y fit bientôt remarquer par sa science peu commune; il connaissait à fond le *trivium* et le *quadrivium;* la langue grecque même ne lui était pas étrangère. Il fut placé à la tête de l'école du couvent; on conserve encore aujourd'hui les notes et corrections qu'il fit sur un poëme latin, composé par un de ses élèves (*voy.* Pertz, *Monumenta*, t. II). Dans son enseignement il se servait souvent de la langue germanique, usage qu'il chercha, mais en vain, à propager (*voy.* sa lettre à l'évêque de Sion publiée par Grimm dans les *Göttinger gelehrte Anzeigen*, année 1835). Son zèle pour sa langue maternelle le conduisit à l'idée, alors entièrement neuve, de traduire et d'expliquer en allemand non pas seulement diverses parties de la Bible, ce qui avait déjà été tenté avant lui, mais aussi les écrits des anciens. Plusieurs de ses travaux de ce genre nous ont été conservés; ils sont de la plus haute importance pour l'histoire des idiomes germaniques (1). Ce sont : *Les Psaumes*, dans les *Deukmäler* de Hattemer et dans les *Windberger Psalmen* de Graff; Quedlimbourg, 1839; — *La Consolation* de Boëce; Berlin, 1837, publiée par Graff; — *De nuptiis Mercurii et Philologiæ* de Martianus Capella; Berlin, 1847, publiée par le même; — *Les Catégories et l'Herméneutique* d'Aristote; Berlin, 1837, aussi par les soins de Graff. — Notker a aussi écrit en latin une *Rhétorique* dans la *Zeitschrift* de Haupt, t. IV. — Parmi ses traductions perdues nous citerons celles du livre de Job, des *Bucoliques* de Virgile, de l'*Andrienne* de Térence, des *Distiques* de Caton, etc. On lui attribue un petit *Traité de musique*, dans les *Scriptores* de Gerbert et dans les *Denkmaler* de Hagen, ainsi qu'une *Logique* dans les *Altdeutsche Blätter* de Haupt, t. II. O.

(1) Quelques savants allemands ont prétendu à tort que la plupart des traductions de Notker avaient été faites par d'autres sous sa direction.

Karl Gœdeke, *Deutsche Dichtung im Mittelalter* (Hanovre, 1854), p. 42.

NÔTRE (Le). *Voy.* Le Notre.

NOTREDAME (*Michel* de), dit Nostradamus, célèbre astrologue français, né à Saint-Remi, en Provence, le 14 décembre 1503, mort à Salon, le 2 juillet 1566. Le père de Nostradamus était notaire, et ses deux grands-pères médecins; l'un fut attaché au duc de Calabre, l'autre au roi René. Tous deux appartenaient à une famille juive, qui se convertit au commencement du seizième siècle; Michel prétendait qu'elle tirait son origine de la tribu d'Issachar, et aimait à rappeler que le don de prophétie avait longtemps été attaché à cette tribu (*voy. Paralipomènes*, liv. Ier, ch. 12, v. 32). Son grand-père maternel fut son premier maître; à sa mort, on l'envoya au collége d'Avignon, où il montra des dispositions exceptionnelles pour les sciences. Ses études achevées, il entra à l'école de médecine de Montpellier. Il y était en 1525, quand une épidémie désola la ville et étendit ses ravages sur toutes les provinces environnantes. Les médecins manquaient; Nostradamus, qui n'avait encore que vingt-deux ans, quitta l'école, et alla soigner les malades, notamment à Narbonne, Toulouse et Bordeaux. Il revint ensuite à Montpellier, où il passa ses examens de doctorat avec un succès qui lui valut bientôt la place de professeur. Jules-César Scaliger, qui habitait Agen, le détermina à venir s'établir avec lui dans cette ville; il y épousa une femme dont le nom ne nous a pas été conservé, et de laquelle il eut deux enfants. Il les perdit bientôt ainsi que leur mère, et espérant trouver dans un voyage des consolations à sa douleur, il parcourut la Guyenne, le Languedoc, l'Italie et la Provence, où vers 1544 il se remaria, avec Pons Jumel, qui appartenait à une famille riche et très-considérée; il s'établit alors à Salon, petit bourg situé dans les environs d'Aix. Une peste terrible se déclara l'année suivante dans cette province, et Nostradamus fit preuve en cette circonstance d'une science et d'un dévouement qui lui méritèrent des remercîments et des honneurs publics. La même épidémie ayant éclaté à Lyon, Nostradamus y fut appelé, à la suite d'une délibération solennelle des autorités; il rendit encore dans cette ville d'immenses services et, s'il faut en croire les chroniqueurs, employa avec un très-grand succès contre le fléau un remède dont il était l'inventeur, et dont il a donné la composition dans son *Traité des fardements*. Il avait commencé déjà à écrire les *Prophéties* qui ont rendu son nom si fameux, mais il hésitait à les mettre au jour. Il s'y décida enfin en 1555 (Lyon, in-8°);

en tête de ce volume, qui ne contient encore que sept centuries, se trouve une épître dédicatoire adressée à César son fils. Ce recueil eut aussitôt une vogue immense. Les uns regardèrent Nostradamus comme un fou ou un imposteur; les autres, et c'est le plus grand nombre, crurent très-réellement qu'il avait le don de prophétie, et considérèrent chacune de ses centuries comme autant d'oracles dont ils s'efforçaient de découvrir le sens caché. Cette opinion, qui a été récemment soutenue par M. E. Bareste, ne vaut pas la peine d'être discutée. D'un autre côté, les détails que nous possédons sur la vie de Nostradamus ne permettent pas de supposer que son esprit fût vraiment exalté ou dérangé au point de se figurer qu'il était appelé à prédire l'avenir; nous avons pour cela des témoignages trop irrécusables de son érudition et de son intelligence. Il est donc beaucoup plus probable que, comprenant bien son époque, il aura cru, au moyen d'une supercherie assez pardonnable, pouvoir appeler sur lui l'attention publique et parvenir ainsi aux honneurs; c'est avec cette restriction qu'on peut le regarder comme prophète. En effet Catherine de Médicis, qui joignait à tous ses vices une confiance sans bornes dans l'astrologie, fit venir Nostradamus à Paris, le combla de cadeaux et de distinctions flatteuses, et l'envoya à Blois tirer l'horoscope des jeunes princes. Nostradamus s'acquitta de cette embarrassante mission en homme d'esprit; et, encouragé par le succès, publia en 1558 une nouvelle édition, de son recueil auquel il ajouta trois centuries. La mort d'Henri II, arrivée l'année suivante, augmenta encore son crédit et sa réputation; Nostradamus avait écrit dans sa première centurie (35e quatrain), ces mauvais vers :

Le lyon ieune le vieux surmontera
En champ bellique par singulier duelle,
Dans caige d'or les yeux luy creuera :
Deux classes une, puis mourir, mort cruelle.

Et on crut y trouver très-clairement prédit l'événement qui enleva la vie au roi. L'astrologue rencontrait pourtant encore plus d'un incrédule, et tout le monde connaît ce distique qui fut successivement attribué à Jodelle et à Bèze :

Nostra damus cum falsa damus, nam fallere nostrum est;
Cum falsa damus, nil nisi nostra damus.

Nostradamus prit le parti de retourner à Salon. Charles IX, visitant la Provence en 1564, vint l'y voir, lui prodigua de grands honneurs, le nomma son médecin ordinaire, et lui donna deux cents écus d'or, cadeau qui fut doublé par la reine mère. Tout cela n'empêchait pas Nostradamus d'être regardé, à Salon même, comme un imposteur; et nul n'éprouva plus que lui la vérité de cette commode maxime : « Nul n'est prophète en son pays ». Il fut enterré dans l'église des frères mineurs de Salon; on plaça sur son tombeau un buste exécuté par César son fils et l'épitaphe suivante : CLARISSIMI OSSA MICHAELIS NOSTRADAMI UNIUS OMNIUM MORTALIUM JUDICIO DIGNI, CUJUS PENE DIVINO CALAMO, TOTIUS ORBIS, EX ASTRORUM INFLEXU FUTURI EVENTUS CONSCRIBERENTUR. VIXIT ANNOS LXII, MENSES VI, DIES XVII. QUIETEM POSTERI INVIDERE. ANNA PONTIA GEMELLA SALONIA CONJUGI. On répandit presque aussitôt le bruit que Nostradamus s'était fait enfermer tout vivant dans ce caveau, et qu'il continuait de là à écrire des prophéties. Les libraires profitèrent de cette circonstance pour ajouter aux éditions des anciens quatrains un certain nombre de centuries nouvelles se rapportant dès lors tout naturellement à des événements récemment accomplis. On prétend que Nostradamus dormait quatre ou cinq heures seulement, et qu'il passait une partie de ses nuits à observer les étoiles; s'il a trouvé au reste de nombreux contradicteurs comme astrologue, personne n'a nié ni son intelligence ni la pureté de ses mœurs. Nostradamus a rencontré récemment dans M. E. Bareste un panégyriste plus éloquent qu'éclairé, et ses prophéties ont été l'objet d'un nombre immense de publications; parmi les plus importantes nous citerons : *La Concordance des prophéties de Nostradamus avec l'histoire depuis Henry II jusqu'à Louis le Grand*, par Guynaud; Paris, 1693, in-12; — *La Clef de Nostradamus isagoge, ou Introduction au véritable sens des prophéties de ce fameux auteur, par un solitaire* (Jean Leroux); Paris, 1710, in-12; — *Commentaires du sieur de Chavigny sur les centuries et prognostications de feu M. Nostradamus*; Paris, 1596, in-12; — *Jani Gallici facies prior, historiam bellarum civilium quæ per tot annos in Gallia grassata sunt breviter ab anno* 1534 *usque ad annum* 1589, *auctore Michaele Nostradamo, cum notis Amali Chavigney*; Lyon, 1704, in-4o; — *Petit Discours ou Commentaire sur les centuries de M. Nostradamus*; 1620, in-8°; — *Nouvelles Considérations sur les sibyles et les prophètes et particulièrement sur Nostradamus*, par Th. Bouys; Paris, 1806, in-8°; — *Les Contredits du seigneur de Pavillon, ou faulses et abusives prophéties de Nostradamus*; 1560, in-12. Les prophéties de Nostradamus ont été très-souvent réimprimées; outre les deux éditions que nous avons citées, on ne recherche guère que celles de Lyon, 1605, in-12; de Leyde, 1650, in-8°; et d'Amsterdam, 1667, in-16. On attribue encore à Nostradamus : *Traité des fardements*; Lyon, 1552, in-12; réimprimé en 1556, à Poitiers, sous le titre : *Singulières Receptes pour entretenir la santé du corps*; — *Le Remède très-utile contre la peste et toutes fièvres pestilentielles*; Paris, 1561, in-8°; — *Opuscule de plusieurs exquises receptes divisé en deux parties*; Lyon, 1572, in-16. Ces traités ont été réimprimés et publiés par César Nostradamus, sous le titre : *Bastiment de plusieurs receptes pour faire diverses senteurs.*

et lavements pour l'embellissement de la face, et conservation du corps en son entier : aussi de plusieurs confitures liquides, et autres receptes secrètes non encore veues; in-8°; on en a extrait l'ouvrage suivant : *L'Embellissement de la face et conservation du corps en son entier; ensemble pour faire divers lavements, parfums et senteurs, recueillis des œuvres de M. Nostradamus par messieurs les docteurs en la faculté de Basle;* Paris, in-32. Enfin, *Paraphrase de Galien sur l'exhortation de Menodote aux estudes des bonnes artz, mesmement medicine, traduict de latin en françoys par M. Nostradamus;* Lyon, 1557, in-12. Nostradamus avait débuté dans l'astrologie par la publication d'un *Almanach*, qui servit de modèle à tous ceux qui depuis portèrent le titre d'*Almanach* de Liége, et à tous les autres qui jusqu'à nos jours se chargent de prédire les événements et les saisons. La Bibliothèque impériale possède dans ses manuscrits un grand nombre de lettres inédites de Nostradamus; elles se trouvent mêlées à la correspondance de Peiresc : *supplément français*, n° 986, et *fonds latin*, n° 8589. Alfred FRANKLIN.

E. Jaubert, *Vie de M. Nostradamus, apologie et histoire, et les éloges que plusieurs personnes lui ont donnés;* Amsterdam, 1656, in-12. — *Le Monstre d'abus*, Paris, 1558, in-8°. — *Mercure de France*, livraisons d'août et de novembre 1724. — Fr. Menestrier, *La Philosophie des images énigmatiques;* Lyon, 1694, in-12. — P.-J. de Haitze, *Vie de M. Nostradamus;* 1712, in-12. — La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françoises;* Paris, 5 vol. in-4°. — Pitton, *Histoire de la ville d'Aix;* 1676, in-fol. — J. Astruc, *Mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de Montpellier;* Paris, 1767, in-4°. — Trone de Condoulet, *Abrégé de la vie de Michel Nostradamus*, in-4°, sans date. — *La Vie et le Testament de M. Nostradamus, docteur en médecine, astrophile, conseiller médecin ordinaire du roi;* Paris, 1789, in-8°. — Bouche, *Histoire de Provence;* 1687, 2 vol. in-fol. — C. Nostradamus, *L'Histoire et Chronique de Provence;* Lyon, 1614, in-fol. — Bordelon, *De l'Astrologie judiciaire;* Paris, 1689, in-12. — Adelung, *Histoire de la folie humaine;* Leipzig, 1785, in-8°. — E. Bareste, *Nostradamus;* Paris, 1842, in-12. — D'Artigny, *Mémoires d'histoire, de critique et de littérature;* Paris, 1749, 7 vol. in-12. — Leclerc, *Bibliothèque universelle et historique;* Amsterdam, 1687, in-12. — D.-G. Morhoff, *Polyhistor;* 1708, 4 vol. in-4°. — *Bulletin du bibliophile*, n° de décembre 1860. — G. Naudé, *Apologie pour les grands hommes soupçonnés de magie;* Paris, 1825, in-8°.

NOTREDAME (*Jean* DE), frère puîné du précédent, procureur au parlement d'Aix, mort en 1590. Jean de Notredame se livra de bonne heure à la poésie, et composa un grand nombre de chansons. Amateur très-zélé de la littérature provençale, il avait réuni une riche collection de livres relatifs à cette matière; et c'est avec leur secours qu'il exécuta les deux ouvrages qui existent sous son nom. Le premier est intitulé : *Les vies des plus celebres et anciens poetes provençaux qui ont floury du temps des comtes de Provence;* Lyon, 1575, in-8°. C'est une compilation sans grand mérite et que Millot regarde comme « un recueil de fables aussi défectueux par le fond que par la forme ». Il a été traduit en italien sous ce titre : *Le vite de' piu celebri poeti provenzali, scritte in lingua franzeze da Giov. di Nostradama, e trad. da G.-M. Crescimbeni, ornate di copiose annotazioni, e accresciute di moltissimi poeti;* Lyon, 1575, in-8°; et Rome, 1722, in-4°. On a enfin de Jean de Notredame un manuscrit in-folio intitulé : *Mémoires de Jean de Nostradamus, procureur au parlement de Provence, depuis l'an* 1080 *jusqu'en* 1494. Ces mémoires, qui faisaient partie de la bibliothèque de Carpentras, ont été retouchés par César de Notredame, neveu de l'auteur. A. F.

Millot, *Hist. littéraire des troubadours;* Paris, 1774, 3 vol. in-12; t. Ier, introd., p. lxxij. — La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françoises;* t. IV, p. 481. — Lelong et Fontette, *Bibliot. hist. de la France;* Paris, 1768, 5 vol. in-fol.; t. III, p. 549, n° 38066. — Brunet, *Manuel du Libraire;* Paris, 5 vol. in-8°; t. III, p. 530.

NOTREDAME (*César* DE), littérateur, fils de Michel, né à Salon, en 1555, mort en 1629. Il fit son droit à Avignon, cultiva ensuite la peinture, puis s'occupa de poésie et d'histoire, et obtint assez de succès pour que Louis XIII ait cru devoir récompenser ses efforts en lui conférant le brevet de gentilhomme ordinaire de la chambre. Il prend lui-même en tête d'un de ses ouvrages les titres de gentilhomme et de premier consul de la ville de Salon. Déjà âgé, il épousa Claire de Grignan, dont il n'eut point d'enfants, et mourut de la peste à Saint-Remy près d'Arles. C'est à lui que Michel dédia ses premières centuries. Il a publié : *Discours sur les ruines et misères de la ville de Salon;* 1598, in-12; — *Pièces héroïques et diverses poésies;* Toulouse, 1608, in-12 : on y joint ordinairement : *Rimes spirituelles; les Perles ou les Larmes de la sainte Magdelaine;* 1606, in-12; — *Dymas, ou le bon Larron;* 1606, in-12; — *La Marie dolente;* — *Le Tableau de Narcisse;* — *Le Songe de Scipion, poëme héroïque;* — *Vers funèbres sur la mort de Ch. du Verdier, très-excellent joueur de luth;* 1607. — *L'Histoire et Chroniques de Provence, où passent de temps en temps et en bel ordre les anciens poëtes, personnages et familles illustres qui y ont fleury depuis* 600 *ans; oultre plusieurs races de France, d'Italie, Hespagne, etc., comme aussi les plus signalés combats et faits d'armes qui s'y sont passés;* Lyon, 1614, in-fol. Cet ouvrage, le principal titre littéraire de Notredame, a été très-diversement jugé; suivant Bouche, « le langage de l'auteur est ennuyeux, les redites superflues, le style poétique; il n'observe point d'ordre et rapporte bien des choses inutiles ». Pitton dit au contraire : « Si nous retranchons de cette histoire plusieurs généalogies, auxquelles Nostradamus a trop facilement cru, on ne trouvera pas de quoi tant blâmer. On reconnaîtra surtout qu'il est véritable et circonspect dans l'histoire de son siècle ». La bibliothèque de Carpentras a possédé un manuscrit de César de Notredame,

intitulé : *Neuvième partie ou suite de l'histoire et chronique de Provence, depuis le commencement de* 1601 *jusqu'en* 1618 ; ce volume, écrit en entier de la main de César, fut envoyé par lui à Peiresc en 1629. A. F.

Bouche, *Hist. de Provence*; in-fol. — Goujet, *Biblioth. française*; Paris, 1753, in-8°; t. XV, p. 212. — Pitton, *Hist. de la ville d'Aix*; 1676, in-fol. — E. Bareste, *Nostradamus*; Paris, 1842, in-12. — Lelong et Fontette, *Biblioth. hist. de la France*; t. III, p. 863, n°s 38108 et 38109.

NOTREDAME (*Michel* DE), dit *le jeune*, pour le distinguer de Michel son père, mourut en 1574. Il voulut marcher sur les traces de son père, et chercha, comme lui, à prédire l'avenir. Mais le succès fut loin de couronner ses tentatives, car ses prophéties se trouvèrent toujours contredites par les événements Sa persévérance dans cette voie lui fut fatale. Au siége de Pouzin, dans le Vivarais, Saint-Luc, qui commandait les troupes royales, désira savoir quel sort était réservé à cette cité. Michel répondit qu'elle périrait par le feu ; et après la prise de la ville, on le surprit incendiant lui-même différentes maisons. Le lendemain Saint-Luc le fit venir, et lui demanda s'il ne pensait pas qu'un accident dût lui arriver le jour même ; Notredame ayant soutenu que non, Saint-Luc lança son cheval sur lui et le tua. Michel avait publié en 1563 un *Traité d'astrologie*, in-12. A. F.

D'Aubigné, *Histoire universelle*; Amsterdam, 1626, 2 vol. in fol. — Lamothe Le Vayer, *Discours de l'instruction de monseigneur le Dauphin*. — Leclerc, *Biblioth. universelle et hist.*; Amsterdam, 1687, in-12.

NOTT (*John*), littérateur anglais, né le 24 décembre 1751, à Worcester, mort en 1826, à Clifton, près Bristol. Il étudia la chirurgie à Birmingham et à Paris, et s'embarqua pour la Chine à bord d'un vaisseau de la Compagnie des Indes. Il visita diverses contrées de l'Orient, se familiarisa principalement avec la littérature persane, et se fit connaître, à son retour en Europe, par quelques élégantes traductions en vers des poésies d'Hafiz. En 1788 il prit le diplôme de docteur, et bientôt après il accompagna la duchesse de Devonshire dans ses voyages sur le continent. En 1793 il s'établit dans les environs de Bristol. Ses principaux ouvrages sont : *Alonzo, a poetic tale*; 1772, in-4° ; — la traduction des *Baisers* de Jean Second ; 1775, in-8° ; en 1797 il traduisit *Les Baisers* de Jean Bonfons, d'Auvergne ; — *Lemora, an elegy*; 1775, in-4° ; — *Poems from the italian of Petrarch*; 1777, in-8° ; — *Original pieces and translations*; 1780, in-8° ; — *The Cinthia, of Propertius*; 1782, in-8° ; — *Chemical dissertation on the springs of Pisa and Asciano*; 1793, in-8° ; — *On the hot-wells of Bristol*; 1793, in-8° ; — *Catullus in english verse, with classical notes*; 1794, 2 vol. in-8° ; — *The first book of Lucretius*; 1799, in-8° ; — *The Odes of Horace*; 1803, 2 vol. in-8° ; — *Sappho, after a greek romance*; 1803, in-12 ; — *Selection from Petrarch, with notes*; 1808, in-8° ; — *Select poems from the Hesperides of Herrick*; 1810, in-8° ; — *A Nosological Companion to the London pharmacopæia*; 1811, in-12. K.

Annual biography, 1827.

NOTT (Sir *William*), général anglais, né en 1782, à Carmarthen, où il est mort, le 1er janvier 1845. En 1800 il partit pour l'Inde en qualité de cadet, et, malgré les talents militaires et la bravoure dont il fit preuve dans plusieurs campagnes, il ne parvint qu'au grade de major. Dégoûté du service, il donna sa démission en 1826, et revint dans son pays natal. Ayant perdu par suite de la déconfiture de la banque de Calcutta la plus grande partie de sa fortune, il retourna aux Indes, et reprit son épée à l'âge de cinquante ans (1832). On rendit plus de justice qu'autrefois à son expérience et surtout à son activité infatigable, et en peu de temps il obtint le grade de major général ; sa conduite dans le Candahar et durant la guerre des Afghans fut au-dessus de tout éloge et lui valut la complète approbation d'un juge difficile, lord Wellington. Le parlement lui décerna des remercîments publics, et la reine lui accorda la grand'croix de l'ordre du Bain. K.

United service gazette, janvier 1845.

NOTTINGHAM. *Voy*. FINCH et HOWARD (*Charles*).

NOTTNAGEL (*Christophe*), mathématicien allemand, né en 1607, à Hilpershausen en Franconie, mort en 1666. Il enseigna depuis 1634 les mathémathiques à l'université de Wittemberg. On a de lui : *Institutiones mathematicæ*; Wittemberg, 1645, in-8° ; — *Manuale fortificatorium*; Lubeck, 1659, in-8°, avec pl. ; — *De hypothesibus astronomicis*; — *De insperato solis exortu qui Hollandis contigit in Nova-Zembla anno* 1597 ; Wittemberg, 1644. O.

Witten, *Memoriæ philosophorum*.

NOUAILHER (*Jacques*), émailleur français, né à Limoges, en 1605. Un chandelier en émail ayant des amours et des arabesques en relief, couleur or, porte cette inscription : *Fait par Jacques Noalher, rue Magninie* (Manigne). « Cet artiste eut au commencement de la décadence, dit M. de Laborde, l'idée de modeler en relief d'émail des sujets de piété ; il dépensa quelque talent, mais sans doute plus de temps et d'argent à cette ingrate besogne. » Il vivait encore en 1670.

NOUAILHER (*Pierre*), émailleur français, né en 1657, mort à Limoges en 1717. D'Agincourt a cité de lui un *Saint Jean-Baptiste* comme étant « un des plus anciens émaux et des plus beaux qu'on puisse voir ». L'émaillerie remontait déjà à plusieurs siècles, et l'admiration de d'Agincourt va en outre beaucoup trop loin. Pierre Nouailher signait PN. On a de lui des émaux datés de 1686. M. de La Borde le juge en ces termes : « Médiocre, comme les émailleurs de sa famille, il appliquait son art aux objets usuels et ordinaires de la vie privée. »

NOUAILHER (*Jean-Baptiste*), peintre et émailleur français, né en 1742, mort à Limoges, le 2 novembre 1804. Sous plus d'un rapport, il ressembla à Scarron, et il ne fut pas le favori de la fortune. On a de lui : *Jésus portant sa croix*, émail de onze centimètres de hauteur sur huit de largeur. Le fond du tableau est une forêt de croix avec des inscriptions de ce genre : *Maladies*, *procès*, *jeûnes*, *martyre*, etc.... Sur un autre émail, pour une confrérie de pénitents, il a peint le *Néant de ce monde*. Selon l'expression de M. de La Borde, ses émaux ont une apparence de verre de lanterne magique. Il choisit toutefois des sujets moins disgracieux que sa tête de mort, *La Vierge à la Chaise* entre autres. En appréciant les Nouailher, M. l'abbé Texier a dit : « Jean-Baptiste, Bernard, Jean et Joseph descendent une pente qui aboutit à l'extinction totale de l'art. On reconnaît au trait incertain et toujours fortement accusé du plus grand nombre de leurs compositions qu'ils ont calqué des gravures au moyen d'un carton percé à l'aiguille, sur lequel ils ont promené un oxyde de fer. Peut-être au reste ce dessin négligé n'accuse-t-il qu'une précipitation excessive et le désir de suppléer par la quantité de leurs produits à la qualité des grandes pièces, mal payées et peu recherchées. Le portrait de Turgot n'est pas sans mérite. Lorsqu'ils le voulaient, les derniers Nouailher savaient peindre correctement. Oublions d'ailleurs leur inhabileté; ils étaient avant tout des peintres populaires et les panonceaux nombreux sortis de leurs mains établissent qu'ils se consacrèrent les derniers au service des confréries, à l'exemple de leurs glorieux prédécesseurs du seizième siècle. »

M. AUDOIN (de Limoges).

Éphémérides de la généralité de Limoges, 1765. — Texier, *Essai sur les émailleurs*. — Maurice Ardant, *Émailleurs et Emaillerie de Limoges*. — Texier Olivier, *Statistique de la Haute-Vienne*, p. 318. — De Laborde, *Notice des émaux du Louvre*.

NOUAL DE LA HOUSSAYE (*Alexandre* DE), archéologue français, né à Rennes, le 11 novembre 1778, mort dans la même ville, le 25 mai 1812. Il fit ses études dans sa ville natale, et s'y fit recevoir avocat, mais sa santé ne lui permettant pas d'aborder le barreau, il obtint la place de chef du bureau de la justice criminelle au ministère du grand-juge. Ses forces s'épuisèrent rapidement, et il succomba avant d'avoir atteint sa trente-quatrième année. Il était membre de l'Académie Celtique. On a de lui : *Éloge de Duclos*, couronné par l'Académie de Rennes; — *Voyage au mont Saint-Michel, au mont Dol et à La Roche-aux-Fées*; Paris, 1811, in-18; — de savantes *Dissertations* insérées dans les *Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France*, entre autres celles *Sur Corseult et les curiosolites*; *Sur La Roche-aux-Fées*, monument druidique peu connu; *Sur les antiquités des environs de Dol*; *Sur un menhir des environs de Saint-Brieuc appelé La Roche-longue*; des *Notices nécrologiques* sur *Besnard*, *inspecteur général des ponts et chaussées*; sur *Toudic*, autre *membre de l'Académie celtique*, etc.; les *Statistiques des départements d'Ille-et-Vilaine* et *de la Loire-Inférieure*, etc., etc. Il a laissé en manuscrit un ouvrage considérable sur l'histoire et la statistique des provinces roumaines, pays dont il s'était particulièrement occupé et sur lequel il a fourni des articles intéressants à plusieurs recueils littéraires. L—z—E.

Pagnel, *Eloge de Noual de La Houssaye*, dans les *Mem. de la Société des Antiquaires de France*, t. II, p. 49-61. — Quérard, *La France litt.* — Miorcec de Kerdanet, *Notices sur les écrivains de la Bretagne*.

NOUE (LA). *Voy.* LA NOUE et SAUVÉ.

NOUET (*Jacques*), jésuite français, né au Mans, en 1605, mort en 1680, à Paris. Il avait fait profession à l'âge de dix-huit ans. Ses études achevées, il enseigna les humanités; mais, préférant ensuite la prédication, il obtint de ses chefs la permission de monter en chaire; ses oraisons funèbres ainsi que ses sermons furent applaudis. Mais, ébloui par ces applaudissements, il osa dénoncer en chaire, comme un ouvrage pernicieux, le livre de *La fréquente communion*, d'Antoine Arnauld. Il fut d'abord réduit au silence par une réponse excessivement dure d'Arnauld. Puis, cité devant l'assemblée des évêques, il fut condamné à demander pardon publiquement et à genoux aux prélats qu'il avait offensés. Il subit sa pénitence dans une des salles de Sainte-Geneviève. Après cette mésaventure, Nouet, abandonnant, mais un peu tard, le théâtre de ses premiers succès, devint successivement recteur des colléges d'Alençon et d'Arras. Il occupait ces fonctions quand il composa la plus grande partie de ses ouvrages. D'abord il écrivit un libelle contre le turbulent théologal de Séez, l'abbé Lenoir. Nous n'avons pu retrouver cet opuscule, dont voici le titre : *Remercîments du consistoire de R. aux théologiens d'Alençon, disciples de saint Augustin*. Ensuite il publia contre les protestants : *La présence de Jésus-Christ dans le très-saint sacrement, pour servir de réponse au ministre qui a écrit contre la perpétuité de la foi*; Paris, Muguet, 1667, in-18. C'est la seconde édition de ce livre que nous mentionnons ici : la date de la première est inconnue. Ce traité a fait assez de bruit pour qu'on lui ait attribué la conversion de Turenne, comme nous l'apprend le docteur Menjot, dans ses lettres à la marquise de Sablé. Cependant Nouet doit surtout sa réputation à ses écrits ascétiques. Le premier parut sous le titre de : *Traité de la dévotion à l'ange gardien*; Paris, 1661, in-12. Une traduction italienne de ce traité parut à Bologne. Le plus important des ouvrages de Nouet est intitulé : *L'Homme d'Oraison*. C'est sous ce titre commun qu'il publia successivement une série de livres spirituels, qui eurent tous un grand succès dans le monde dévot, sinon dans le

monde littéraire. Le premier qui parut est *L'Homme d'Oraison, sa conduite dans la voie de Dieu, contenant toute l'économie de la méditation, de l'oraison effective et de la contemplation;* Paris, Muguet, 1674, 2 vol. in-8°. Nouet publia le second sous ce titre : *L'Homme d'Oraison, ses méditations et entretiens pour tous les jours de l'année.* Le libraire Muguet donna plus tard cinq autres fragments du même ouvrage en 1677, en 1678 et en 1683, in-8°. Hérissant les réunit tous en 10 volumes in-8°, en 1765. On les vit reparaître sous cette dernière forme, à Paris, chez Laporte, en 1780; à Lyon, chez Périsse, en 1830 et 1845, in-12. Nouet ajouta à cette série : *L'Homme d'Oraison, ses lectures spirituelles pendant tout le cours de l'année.* Une des premières éditions de ce dernier ouvrage porte cet autre titre : *Dévotions vers notre Seigneur Jésus-Christ pour servir de lecture spirituelle à l'homme d'oraison;* Paris, Muguet, 1679, in-4°. Enfin les libraires Hérissant, en 1765, Laporte en 1780, Périsse en 1830 et 1845, Sauvaignat en 1834, donnèrent en 6 volumes une dernière partie de *L'Homme d'Oraison*, intitulée : *L'Homme d'Oraison, ses retraites.* On a encore du père Nouet : *Méditations et Entretiens sur le bon usage des indulgences et sur les préparations nécessaires pour gagner le jubilé;* Paris, Muguet; 1677 et 1701, in-4° : ouvrage dont ne parle aucun bibliographe, mais qui porte le nom du père Nouet, et qui ne nous semble pas indigne de lui; — *Retraite pour se préparer à la mort;* Paris, Muguet, 1679, in-8° : ouvrage également peu connu; — *Méditations spirituelles à l'usage des personnes qui veulent avancer dans la perfection;* Paris, Vaton, 1839, in-12. Nous complétons enfin la liste des œuvres du père Nouet en mentionnant une lettre qui se trouve dans le troisième volume de Bussy-Rabutin et un opuscule inédit dont voici le titre : *Solitude de huit jours du révérend père Jacques Nouet,* à la Bibliothèque impériale, Suppl. français, n° 3920. B. H.

Avertissement sur quelques sermons prêchés à Paris, dans les *Œuvres* d'Arnauld, t. XXVII. — N. Desportes, *Bibl. du Maine.* — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine,* t. IV, p. 297.

NOUET (*Nicolas-Antoine*), astronome français, né le 30 août 1740, à Pompey en Lorraine, mort le 24 avril 1811, à Chambéry. Après avoir passé plusieurs années dans l'ordre de Cîteaux, il vint habiter Paris, et fut admis en 1782 à l'Observatoire, où, sous la direction de Cassini, il s'occupa assidûment de calculs astronomiques. En 1784, il fut envoyé à Saint-Domingue pour y dresser la carte des débouquements et de la côte française. Lorsque la Convention donna à l'Observatoire une administration nouvelle, il fut, avec Perny, Ruelle et Bouvard, un des professeurs de cet établissement (1793). De 1795 à 1796, il fit sur le Rhin, puis dans les Alpes, une campagne pénible, mais très-utile à la science : aidé de l'ingénieur géographe Cardinet, il forma en Savoie de grands triangles qui comprenaient tout l'espace renfermé entre Thonon, Saint-Jean de Maurienne, le mont Blanc et le mont Colombier. Choisi, en 1798, pour faire partie de l'expédition d'Égypte, il commença, aussitôt qu'il fut possible d'opérer, la triangulation qui devait servir de base à la carte de cette contrée, si mal connue; on lui avait adjoint dans ces difficiles travaux Quenot et Méchain fils. Il remonta le Nil jusqu'à Syène, et détermina les longitudes et latitudes de trente-six villes ou lieux remarquables, malgré le climat, les dangers et les fatigues qui accompagnent de semblables observations. D'après les premiers résultats, un peu hypothétiques, de ses calculs, il estimait la valeur du degré à 56,880 toises, le stade égyptien à 711 pieds, la coudée égyptienne à 21 pouces 23 centièmes, le stade grec à 487 pieds 543 millièmes, et la coudée grecque à 19,5017 pouces. De retour en France (1802), il continua d'être attaché comme ingénieur au bureau de la guerre et reprit ses travaux topographiques dans la Savoie. Nouet mourut d'une attaque d'apoplexie, à Chambéry. On a de lui : *Exposé des résultats des observations astronomiques faites en Egypte depuis le 1er juillet 1798 jusqu'au 28 août 1800,* impr. dans la *Description de l'Égypte,* t. Ier; — plusieurs *Mémoires* et *Observations,* dans la *Décade égyptienne* (1799-1800), et dans la *Connaissance des temps.* P. L.

Lalande, *Bibliogr. astronomique.*

NOUGARÈDE DE FAYET (*André-Jean-Simon*, baron), magistrat français, né à Montpellier, le 20 septembre 1765, mort à Paris, le 20 août 1845. Issu d'une honorable famille du Rouergue, il avait été depuis peu de temps nommé conseiller à la cour des aides et finances de Montpellier lorsque la révolution vint changer sa carrière et lui faire quitter la toge pour l'épée. Il entra dans le génie, et y obtint le grade de lieutenant; mais dès les premières années du consulat il avait repris la magistrature et remplissait les fonctions d'auditeur au conseil d'État. Député au corps législatif par le département de l'Hérault (20 août 1804), il y devint bientôt questeur et membre de la commission de législation civile et criminelle. Il fut ensuite successivement nommé conseiller à vie de l'université de France (16 septembre 1808), baron (1er avril 1809), président de chambre à la cour impériale de Paris (8 décembre 1810), et maître des requêtes (14 avril 1813). Réélu au corps législatif (10 août 1810), il fut le rapporteur de la commission chargée de l'examen du quatrième livre du Code pénal. Son adhésion, le 6 avril 1814, à la déchéance de Napoléon lui fit conserver à peu près tous ses emplois par Louis XVIII. Une ordonnance du 17 février 1815 le nomma conseiller honoraire de l'université, mais le 30 mars suivant un décret impérial lui restitua le titre de conseiller titulaire. La seconde res-

tauration le rendit à la vie privée. On a de Nougarède : *Traduction de l'Orateur de Cicéron*; Paris, 1787, in-12 (en société avec P. Daru); — *Essai sur l'histoire de la puissance paternelle*; Paris, 1801, in-12; nouvelle édition, augmentée d'un *Essai sur la filiation légitime*, Paris, 1814, in-8°; — *De la législation sur le mariage et sur le divorce*; Paris, 1802, in-8°; — *Histoire des lois sur le mariage et sur le divorce depuis leur origine dans le droit civil et coutumier, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle*; Paris, 1803, 3 vol. in-8°, et 1816, in-8°; — *Jurisprudence du mariage, conférée avec le droit romain, le droit canonique et le droit français, antérieur au Code civil, et aperçu du changement qu'elle doit éprouver par l'abolition du divorce*; Paris, 1817, in-8°; — *Histoire de la révolution qui renversa la république romaine et qui amena l'établissement de l'empire*; Paris, 1820, 2 vol. in-8°; — *Histoire du siècle d'Auguste et de l'établissement de l'empire romain*; Paris, 1840, in-8°. H. F—T.

NOUGARÈDE DE FAYET (*Auguste*), publiciste français, fils du précédent, né à Paris, le 6 avril 1811, mort à Montpellier, en avril 1853. Admis à l'École polytechnique, le 23 octobre 1831, il devint en mars 1852 député au corps législatif pour le département de l'Aveyron. On a de lui : *Du Duel sous le rapport de la législation et des mœurs*; Paris, 1838, in-8°; — *De l'Électricité dans ses rapports avec la lumière, la chaleur et la constitution des corps*; Paris, 1839, in-8°; — *Notions générales sur les sciences mathématiques et physiques*; Paris, 1848, in-18; — *Essai sur la Constitution romaine et sur les révolutions qu'elle a éprouvées jusqu'à l'établissement du despotisme militaire des empereurs*; Paris, 1842, in-8°; — *Des anciens peuples de l'Europe et de leurs premières migrations*; Paris, 1842, in-8°, avec sept cartes; — *De la Conquête et de Clovis*; 1843, in-8°; — *Des systèmes en histoire, et notamment du système émis par M. de Barante dans la préface de son* Histoire des ducs de Bourgogne; Paris, 1843, in-8°; — *Notice sur la vie et les travaux de M. le comte Bigot de Préameneu*; Paris, 1843, in-8°. Nougarède de Fayet était, par sa mère, petit-fils de cet ancien ministre des cultes, sous le premier empire; — *Recherches historiques sur le procès et la condamnation du duc d'Enghien*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *Lettres sur l'Angleterre et la France*; Paris, 1847-1848, 3 vol. in-8°; — *Essai sur les causes mécaniques de la circulation du sang*; 1842, in-8°; — *Des Hypothèses sur la lumière et de l'Éther*; 1843, in-8°; — *Nouvelles bases d'une théorie physique et chimique. Constitution intime des Corps, réunion en un même agent de l'électricité, de la lumière et de la chaleur*; Paris, 1848, in-8°; — *De la Constitution républicaine à donner à la France et du danger d'une assemblée unique*; Paris, 1848, in-8°; — *Du socialisme et des associations entre ouvriers*; 1849, in-8°. Et quelques autres brochures politiques. H. F—T.

Biogr. (inédite) *de l'Hérault*. — *Docum. particuliers*.

NOUGARET (*Pierre-Jean-Baptiste*), littérateur et agent politique français, né à La Rochelle, le 16 décembre 1742, mort à Paris, en juin 1823. Il ne reçut qu'une éducation fort ordinaire, mais il était doué d'une mémoire prodigieuse; cette faculté naturelle explique la grande quantité d'ouvrages en tous genres qu'il a fait publier. Se trouvant à Toulouse chez un de ses parents, il débuta dès l'âge de dix-huit ans dans la littérature en faisant représenter sur le théâtre de cette ville une petite comédie en vers : *L'Incertain* (Toulouse et Avignon, 1760, in-8°), parodie de *Zulica*, imitée de *L'Irrésolu* de Destouches, et qui eut du succès. En 1763 il vint à Paris, et publia un supplément à *La Pucelle* (de Voltaire). Il fut emprisonné quelque temps à l'occasion de cet écrit; mais cela le mit en vogue auprès des libraires, qui, exploitant sa misère, lui firent, pour de très-médiocres sommes, composer bon nombre d'obcénités. Quelque temps après Nougaret adressa à Voltaire une *héroïde : L'Ombre de Calas le suicide à sa famille et à son ami, dans les fers* (Amsterdam et Paris, 1765, in-8°). Le grand critique accueillit favorablement cet hommage, et encouragea l'auteur « à suivre une carrière qu'il commençait si bien ». Il n'en fallait pas tant pour y déterminer le jeune Rochellois; mais il est probable que la bienveillance de Voltaire a beaucoup contribué à faire inonder la librairie parisienne des cent et quelques livres que Nougaret a fait paraître durant sa longue existence. Il avait déjà considérablement écrit, et sans s'être enrichi, lorsque éclata la révolution. Ce n'était plus la saison des pastorales ni des romans érotiques. Nougaret le comprit, et fut assez heureux pour obtenir une place dans les bureaux de la commune de Paris. Nous disons *heureux*, car sa position lui permit de sauver la vie à plusieurs *suspects*. Il fut chargé de missions secrètes en province, et devint chef du bureau de surveillance. Il dévoila quelques complots royalistes assez dangereux; cependant Pache le congédia comme *modéré*. Depuis cette époque il ne quitta plus la plume. Sa fécondité fut surprenante; « mais, dit avec raison un critique contemporain, si dans ses innombrables écrits Nougaret a déployé un certain esprit de métier ou de vogue, la négligence de son style, l'absence d'études et de pensées profondes, sa malheureuse versatilité de principes, ses écarts en ont fait un écrivain fort médiocre, souvent dangereux et dont les œuvres ne passeront pas à la postérité. » Quoi qu'il en soit, les ouvrages

de Nougaret ont eu presque tous plusieurs éditions. On cite de cet infatigable compilateur : *La Mort de l'opéra comique*, élégie pour rire et pour pleurer; 1762, in-8°; — *Apollon*, poëme; 1762, in-8°; — *La Bergère des Alpes*, pastorale; Lyon, 1763, in-8°; — *Les Éclisses*, badinage; 1763; — *Le Méchant démasqué*; 1763; — *Lucette, ou les progrès du libertinage*; Genève et Paris, 1763 ou 1765, 3 vol. in-12; suite, 1766, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a été reproduit sous les titres de *La Paysanne pervertie*, ou *Les Mœurs des grandes villes*; Londres et Paris, 1777 et 1799, 4 vol. in-12; (ce roman a été confondu à tort avec le roman de Rétif de la Bretonne); — *Suzette et Perrin*; 1798, 2 vol. in 12; — *Les Dangers de la séduction et les faux-pas de la beauté, ou aventures d'une villageoise et de son amant*; 1799, in-8°; — *Juliette, ou les malheurs d'une vie coupable*; Paris, 1821, 3 vol. in-12; — *La Capucinade*, histoire sans vraisemblance, 1765, ou 1769 in-12 : ce roman licencieux valut à son auteur quelques mois de Bastille; néanmoins, il en fit paraître une nouvelle édition, sous ce titre : *Aventures galantes de Jérôme, frère capucin*; 1797, in-18; — *Lettre d'un mendiant au public* (attribuée aussi à Nogaret); 1765, in-12; — *Les Passions des différens âges, ou tableau des folies du siècle*; Utrecht et Paris, 1766, in-8°; — *Lettre à M. Poinsinet sur la comédie du Cercle*; 176....; — *Ainsi va le monde, ou les jolis péchés d'une marchande de modes*; Amsterdam et Paris, 1769, 1771, 1779, 1801, etc., in-12 : succès de scandale; — *De l'Art du Théâtre en général*; 1769 (ou 1763), 2 vol. in-12; — *La Bibliothèque du Théâtre*; 1769, 4 vol. in-12; — *Les Mille et une Folies*, contes français; Amsterdam et Paris, 1771, 4 vol. in-12; — *Le Bâton*, 4e chant ajouté à *La Dunciade* de Palissot (Lyon 1771), et qui amena entre Palissot et Nougaret une vive querelle. — *Almanach forain, ou les différents spectacles des boulevards et des foires de Paris et des principales villes de l'Europe*; 1773-1788, 8 vol. in-24; — *Les Caprices de la fortune, ou histoire du prince Menzikoff*, suivie d'une tragédie sur le même sujet; 1775, in-8°; — *Anecdotes du règne de Louis XVI, depuis 1774 jusqu'en avril 1776*, in-12; réimprimé en 1791, en 6 vol. in-12; — *Anecdotes des beaux-arts*; 1776, 2 vol. in-18; 1781, 3 vol. in-8° (anonyme); — *Les Astuces de Paris*, anecdotes parisiennes; Londres et Paris, 1776, deux parties, in-12, réimprimées et continuées sous différents titres; — *Voyages intéressants dans différentes colonies françaises, anglaises*, etc., rédigés d'après les manuscrits de M. Bourgeois; 1788, 2 vol. in-8°; — *Les Dangers des circonstances, ou les nouvelles Liaisons dangereuses*; 1789, 4 vol. in-12; — *Histoire des prisons de Paris et des départements*, contenant des mémoires rares et précieux pour servir à l'histoire de la révolution française; 1797, 4 vol. in-12; — *Voyage à la Guiane et à Cayenne*; 1798, in-8°; — *Anecdotes de Constantinople ou du Bas-Empire depuis le règne de Constantin jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II*; 1799, 5 vol. in-12; réimprimé sous le titre de *Beautés de l'histoire du Bas-Empire*; 1811 et 1814, in-12; — *Contrat social des Républiques*, et *Essai sur les abus religieux, politiques, civils, etc., parmi toutes les nations, et principalement en France*; 1800, in-12; — *Parallèle de la révolution d'Angleterre en 1642 et de celle de France*, suivi de *Poésies satiriques relatives à la révolution française, d'Épigrammes* et de *Contes*; 1801, in-8°; — *Quels sont les moyens les plus propres à extirper l'indigence du sol de la république?* 1802, in-18; — *L'Amant coupable sans le savoir*; 1802, 2 vol. in-12; — *Le Plaisir et l'Illusion, ou mémoires et aventures de Volsange*; 1802, 2 vol in-12; — *Les Mœurs du temps, ou mémoires de Rosalie de Terval*; 1802, 4 vol. in-12; — *Les Enfants abandonnés*; 1808 et 1865; — *Histoire de la guerre civile en France et des malheurs qu'elle a occasionnés, depuis l'époque de la formation des états généraux en 1789, jusqu'au 18 brumaire de l'an VIII* (9 novembre 1799), etc.; Paris, 1803, 3 vol. in-8°; — *Les Destinées de la France sous la 4e dynastie*; 1806, in-8°; — *Histoire du donjon et du château de Vincennes*; Paris, 1807, 3 vol. in-8°; — *Anecdotes militaires, anciennes et modernes, de tous les peuples*; 1808, 4 vol. in-8°; — *Beautés de l'histoire d'Angleterre*; 1811, in-12; — *Les Enfants célèbres chez les peuples anciens et modernes*; Paris, 1810, 1834, 2 vol. in-12, fig.; — *Les Beautés de l'histoire d'Allemagne*, etc., *jusqu'au règne de Joseph II*; Paris, 1812 et 1817, in-12, avec 16 fig.; — *Histoire abrégée de Russie*; Paris, 1813, in-12; — *Précis de l'histoire des empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à la translation de l'empire à Constantinople*, etc.; Paris, 1813, in-12; — *Beautés de l'histoire de Pologne*, depuis le sixième siècle jusques et y compris le règne de Stanislas-Auguste; Paris, 1814 et 1817, in-12; trad. en polonais; — *Beautés de l'histoire d'Espagne et de Portugal*; Paris, 1814, in-12; — *Les six Fuites de Buonaparte, y compris la dernière, qui sauva la France*; Paris, 1815, in-8°; — *Beautés et Merveilles du Christianisme*, offrant ce qu'il y a de plus intéressant dans la vie des Apôtres, des Pères du désert, des martyrs, des souverains pontifes, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à nos jours; Paris, 1816, 1820 et 1825, 2 vol. in-12; — *Beautés de l'histoire des États-Unis de l'Amérique septentrionale*, etc., *jusqu'à la paix de 1815, avec des détails sur les Indiens de ces vastes contrées*; Paris, 1816 et 1824, in-12; — *Beautés de l'his-*

toire de Suède, etc., suivies d'une *Notice historique sur les villes anséatiques*; Paris, 1817, in-12; — *Beautés de l'histoire de Sicile et de Naples*, etc.; Paris, 1818, in-12; — *Beautés de l'histoire de la Savoie, de Genève, du Piémont, de la Sardaigne et de Gênes*, etc.; Paris, 1818, in-12; nouvelle édit., augmentée d'un *Aperçu de la révolution de* 1821, avec huit pl.; Paris, 1821, in-12; — *Beaux traits de dévouement, d'attachement conjugal, de piété filiale*, etc., *qui ont eu lieu pendant la révolution française*, jusqu'à près le 18 fructidor (4 septembre 1797), *avec les Discours les plus remarquables prononcés en diverses circonstances, les Plaidoyers en faveur de Louis XVI, le Testament du roi martyr, la Lettre de Marie-Antoinette à Madame Elisabeth, et un grand nombre d'anecdotes peu connues*; Paris, 1819 et 1828, 2 vol. in-12, avec 8 pl.; — *Beautés de l'histoire de Paris*, etc.; Paris, 1820, in-12; — *Aventures les plus remarquables des Marins, ou précis des naufrages et des accidents sur mer les plus extraordinaires, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours*; Paris, 1820, in-12, avec 4 pl.; — *Le Raynal de la jeunesse, ou précis de l'histoire intéressante de l'établissement des Européens dans les deux Indes, avec la description des principales productions du Nouveau Monde*, etc.; Paris, 1821, in-12, avec 6 gravures; — *Beautés de l'histoire de Prusse, etc., et des diverses contrées qui forment la monarchie prussienne*, etc.; Paris, 1822, in-12; — *Beautés de l'histoire du règne des Bourbons, et Sentiments de vertu et de bienfaisance de cette auguste dynastie, avec les principaux faits concernant tous les rois qui ont occupé le trône de France, ouvrage destiné à former le cœur de la jeunesse*; Paris, 1822, in-12, fig.; — *Beautés de l'histoire ecclésiastique*, etc.; Paris, 1822, in-12, avec 10 pl.; — *Beautés de l'histoire l'Égypte ancienne et moderne*, etc. Nougaret a été l'éditeur des *Contes et Poésies érotiques* de Vergier, dégagés des longueurs qui les défiguraient, corrigés et mis dans un meilleur ordre, suivis d'un choix de ses *Chansons bachiques et galantes*, et des plus jolis *Contes* de B. de La Monnoye; Paris, 1801, 2 vol. in-18. On a souvent confondu quelques ouvrages de J.-B. Nougaret avec ceux de Félix Nogaret (*voy.* ce nom). E. D—s.

Le Moniteur universel, ann. 1792, n° 247; an v, n° 274. — Ersch et Quérard, *La France littéraire*. — Pigoreau, *Petite Biographie romancière*. — Mahul, *Annuaire nécrologique*, ann. 1823. — *Journal de la Librairie*, passim. — Rainguet, *Biographie Saintongeaise*. — Barbier, *Dict. des anonymes*. — *Biographie moderne* (1806). — *Galerie historique des contemporains* (1827).

NOUGUIER (*François*), historien français, né en 1625, à Avignon, où il est mort. Après être entré dans les ordres, il accompagna Henri de Suarès à Rome, et obtint à son retour un des bénéfices de la cathédrale d'Avignon. Il a laissé une *Histoire chronologique de l'église, évesques et archevesques d'Avignon* (Avignon, 1660, in-4°), qu'il dédia à la vierge Marie. Cet ouvrage, entrepris à la sollicitation de F.-D. de Marini, prélat qui siégeait de son temps, est une compilation écrite avec simplicité, mais dépourvue de toute critique. P.

Barjavel, *Dict. hist. du Vaucluse*.

NOULLEAU (*Jean-Baptiste*), écrivain ascétique français, né le 24 juin 1604, à Saint-Brieuc, où il est mort, en 1672. Issu d'une famille de robe, il fit ses études à Rennes et à Nantes, et entra à l'âge de vingt ans dans la congrégation de l'Oratoire. Il prit possession en 1639 de l'archidiaconé de Saint-Brieuc et en 1640 de la théologale, qu'il conserva jusqu'à sa mort. C'était un homme pieux, savant et de mœurs austères, un vrai modèle de pénitence, mais d'un caractère ardent et inquiet, emporté par un zèle réformateur que n'arrêtait aucune considération. Il rendit à M. de Villazel, son évêque, des services réels dans les missions de la Bretagne; mais il ne trouva pas dans son successeur, M. de La Barde, un protecteur aussi bienveillant. A la requête du chancelier Boucherat, il fut interdit de la prédication, et appela en vain de cette sentence. Il se mit alors à prêcher dans les carrefours et sur les chemins. Exclu en 1654 des fonctions ecclésiastiques dans son diocèse, il se retira dans un lieu sauvage, et exerça sur son corps de longues macérations. Le jeûne presque continu, la fatigue et les austérités excessives abrégèrent ses jours. Noulleau a composé sur la morale, la théologie et la réforme du clergé un grand nombre d'écrits, dont les principaux sont: *Conjuration contre les blasphémateurs*; Paris, 1645, in-4°; — *Pratiques de l'oraison*; Saint-Brieuc, 1645; — *L'Esprit du christianisme, tiré de cent paroles choisies de Jésus-Christ*; Paris, 1664; — *L'Idée du vrai chrétien*; Paris, 1664; — *Politique chrétienne dans les exercices de piété de monseigneur le Dauphin*; Paris, 1665, in-12; — *De gratia Dei et Christi*; Paris, 1665, in-4°; — *L'Amiable composition des différends du temps*, où il maltraite les partisans d'Arnauld et de Jansenius; — *Velitationes contra Amedeum Guenemeum, cloacam, sterquilinium, latrinam casuistarum*; 1666, in-4°; — *Diverses pièces latines et françaises sur les libertés de l'Église gallicane*; 1666, in-4°. P. L.

Le Long, *Bibl. hist. de la France*. — Feller, *Dict. hist.*

NOUR DJIHAN ou **NOUR MAHAL**, impératrice mogole de l'Inde, née en Tartarie, en 1585, morte à Lahore, en 1645. Elle était fille d'un officier tartare qui était parvenu jusqu'à la charge de grand trésorier de l'empereur Akbar. D'abord maîtresse de l'empereur Djihanghyr, elle fut élevée au rang de sultane, en 1611, et prit sur son époux un ascendant dont elle ne fit usage que pour le bonheur de ses sujets. Son pouvoir

était tel que son nom et le titre de *pâdichah* (impératrice) furent ajoutés sur les monnaies à celui de l'empereur, qui, à son honneur, érigea de magnifiques palais et d'autres constructions dans les deux capitales, Agra et Delhi. Après la mort de Djihanghyr, elle fut reléguée à Lahore, où elle passa le reste de ses jours. On lui attribue la découverte de l'essence de roses.

L'Inde, dans l'*Univers pittoresque*.

NOUR ED DIN (*Ahmed*), géographe arabe. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il était docteur chaféite, et fils de Hassan Ali Zenbel Almoali. Le manuscrit de la bibliothèque bodleyenne, coté 892, contient un grand ouvrage géographique de sa composition, divisé en dix livres, et intitulé : *Présent offert aux rois*. L'auteur traite de la terre, de ses divisions, des différents pays du monde, avec leur faune et leur flore, des religions, etc. R.

M. Reinaud, *Introduction à la trad. d'Aboulféda*.

NOUR ED DIN MAHMOUD (*Mélik el Adel*), sultan de Syrie et d'Égypte, de la dynastie des Atabecks Zenghides, né le 21 février 1116 de J.-C., à Damas, où il mourut, le 15 mai 1174. Fils d'Omad ed Din Zenghi (qui, du pays de Mossoul, dont il était le gouverneur, se rendit prince indépendant à force de talent et de victoires sur les chrétiens, et étendit son pouvoir jusqu'à Hems, Hamah et Alep), il lui succéda, le 25 septembre 1145, et laissa son frère aîné, Séif ed Din Ghazy, régner paisiblement à Mossoul, tandis que lui, prêt à continuer l'œuvre paternelle pour augmenter son héritage, s'établissait à Alep, où il se trouvait plus rapproché des frontières de ses perpétuels ennemis. Doué de toutes les qualités de son père, jointes encore à une plus haute intelligence de l'antagonisme de l'Orient contre l'Occident, Nour ed Din avait fait ses premières armes au siége d'Edesse. Profitant de quelques troubles causés dans le pays par l'assassinat d'Omad ed Din Zenghi, Josselin, comte d'Edesse, qui depuis la perte de sa capitale, qu'il n'avait pas même tenté de défendre, résidait à Tell-Bascher, réussit à la reprendre, grâce à la faible garnison turque qu'on y avait laissée, et grâce aussi à l'aide des habitants, qui lui tendirent des échelles pour escalader les remparts pendant la nuit. A cette nouvelle, Nour ed Din partit d'Alep, et arriva subitement sous les murs d'Edesse, qu'il investit de toutes parts. Les chrétiens, ne se croyant pas de force à lutter contre un pareil adversaire, résolurent de sortir de la ville et de se frayer un passage par le fer en cherchant à enfoncer les bataillons ennemis. Cette résolution désespérée leur parut préférable aux horreurs d'un siége, mais elle fut pour eux la cause d'une déroute complète. Les deux partis en vinrent aux mains à l'une des portes même de la ville, et les chrétiens, à la fois pressés par les soldats de Nour ed Din et par la garnison que Josselin n'avait pu débusquer de la citadelle, furent égorgés en masse, poursuivis dans différentes directions, et presque tous exterminés, à l'exception d'un millier environ, qui purent atteindre Samosate. Indigné de la conduite des habitants à son égard, Nour ed Din abattit les remparts et les tours d'Edesse, détruisit sa citadelle, et incendia les églises.

La prise d'Édesse remplit d'effroi toute la chrétienté, et ce fut surtout dans le but de l'arracher aux musulmans que saint Bernard prêcha la seconde croisade, qui eut pour chefs principaux Louis VII, roi de France, et Conrad III, empereur d'Allemagne. Les croisés menaçaient la puissance de Nour ed Din, et avaient mis le siége devant Damas; il se réconcilie alors avec Séif ed Din, son frère, et tous deux, à la tête d'une nombreuse armée, parviennent à faire abandonner au bout de quelques jours une entreprise dont les préparatifs avaient occupé l'Europe et l'Asie. Peu après la levée du siége de Damas, Nour ed Din s'empara de plusieurs places importantes de la principauté d'Antioche, et conduit par la fortune de ses armes jusqu'aux rivages de la mer, qu'il n'avait jamais vue, il se baigna dans ses flots, comme pour en prendre possession. En 1148, il rasa le château d'Arima, dans le comté de Tripoli, puis, ayant surpris une troupe de Francs à Yagra, il en massacra un bon nombre, fit le reste prisonnier, et envoya des captifs et une part du butin en présent à son frère le sultan de Mossoul, au khalife de Bagdad, et au sultan seldjoukide. C'était là moins un hommage qu'il voulait rendre qu'une preuve de ses exploits qu'il voulait donner. Du comté de Tripoli, il passa sur le territoire d'Antioche. Le château de Harem couvrait la frontière de cette principauté du côté d'Alep. Nour ed Din l'attaqua, et mit les environs à feu et à sang. Il se tourna ensuite vers la place d'Anab, à l'autre extrémité de la frontière franque. Raymond, prince d'Antioche, courut alors au secours de cette forteresse, mais dès qu'il eut joint son rival redoutable, il fut battu par lui et tué dans un lieu appelé la Fontaine-Murée, situé entre Apamée et Rugia (29 juin 1149). Pour mettre le comble à sa gloire et pour célébrer une victoire signalée par la mort de celui qu'il regardait comme le plus terrible ennemi des musulmans, Nour ed Din envoya la tête et le bras droit de Raymond au khalife de Bagdad. Voyant la principauté d'Antioche presque laissée à sa merci, il la parcourut livrant aux flammes tout ce qui lui tombait sous sa main De 1149 à 1151, il rasa ou prit toutes les places chrétiennes de la Syrie septentrionale, et sa puissance une fois consolidée dans la Syrie Libanique, il commença de jeter les yeux sur l'Égypte, où les khalifes fathimites, à l'exemple des khalifes abassides n'étaient plus que des espèces de grands prêtres sans action politique, sans autorité matérielle sur leur empire, et laissaient en leur nom gouverner d'ambitieux vizirs, qui ne reculaient devant aucun moyen pour accroître leurs richesses et satisfaire leurs passions. Mais

pour devenir maître de l'Égypte, il lui fallait Damas. Cette ville, gouvernée par un simple émir indépendant, Modjir ed Din Abek, sous la régence d'Anar, qui devint beau-père de Nour ed Din, ne pouvait, dans sa position ambiguë, prendre une part active dans la grande lutte contre les chrétiens, et devenait ainsi un embarras pour le valeureux promoteur de la guerre sainte. Damas était d'ailleurs la grande route d'Égypte, c'était l'arsenal futur que rêvait le sultan d'Alep; il employa donc toute son habileté à enlever des partisans au maître impuissant de Damas, et à force de finesse et de persévérance il fut aussi vainqueur dans cette guerre d'intrigues. Quand il eut isolé son rival, quand il se fut fait désirer par presque tous les habitants de Damas, il jeta le masque, et marcha sur la ville à la tête de toutes ses troupes. Modjir ed Din s'adressa aux Francs pour implorer leur secours, et cette faute détermina sa chute. Nour ed Din, plus prompt que les Francs, arriva devant Damas avant eux, y entra en triomphe, et les chrétiens n'eurent plus qu'à rebrousser chemin, tandis que l'émir se réfugiait à Bagdad. Ces événements se passaient en 551 de l'hégire, ou 1156 de J.-C. Dès l'année suivante Nour ed Din allait mettre à exécution ses grands projets, c'est-à-dire la domination de l'Égypte et l'extinction des colonies franques, lorsqu'un épouvantable tremblement de terre ébranla la Syrie tout entière. Les fortifications d'Antioche, de Tripoli, de Schizour, de Hamah, d'Hems, furent bouleversées, plusieurs citadelles croulèrent; presque toutes les villes se ressentirent du désastre. Nour ed Din dut se hâter de réparer les malheurs de son pays, de relever ses forteresses, d'entourer ses places de nouvelles murailles. Il parvint aussi à s'emparer de Schizour et de Baalbeck. Une maladie dont il fut attaqué en 1159 releva cependant le courage des princes chrétiens, qui reconquirent sur lui Césarée et Haram, et décida autour de lui quelques conspirations. Miran Naser ed Din, son frère, vint mettre le siége devant le château d'Alep, et Chyrkouh, gouverneur d'Hémèse, oncle du célèbre Salah ed Din, essaya de s'emparer de Damas, tentative dont le détourna prudemment son frère Nedjm ed Din Ayoub. Dès que la santé le lui permit, Nour ed Din recommença la campagne contre les chrétiens; mais Baudouin III, roi de Jérusalem, le battit complétement près du lac de Génésareth. Dans cette affaire, Nour ed Din perdit tous ses bagages, et fut sur le point d'être pris dans sa tente, dont il eut tout juste le temps de sortir à demi vêtu. Il ne put rallier ses troupes qu'à quatre lieues de là, et appelant à son secours des renforts de toutes espèces, il parvint, par la fierté de son attitude, à empêcher les Francs d'attaquer Hémèse, et refusa même toutes leurs offres de trêve. La liberté qu'il donna en même temps à plus de six mille prisonniers, la plupart Français ou Allemands, débris de la seconde croisade, lui rendit favorable l'empereur Manuel Comnène, et ce prince en recevant ces captifs s'éloigna d'Alep, dont il venait de commencer le siége. Une fois ce péril conjuré, Nour ed Din attaqua avec des forces considérables le sultan d'Iconium, à qui il enleva plusieurs villes; mais pendant son absence Baudouin III exerça les plus grands ravages dans le royaume de Damas. Il s'en vengea en faisant prisonnier en 1163 Renaud de Châtillon, qui avait dévasté le comté d'Édesse, et le retint captif à Alep pendant seize ans.

Les choses allaient cependant de mal en pis en Égypte, et cette situation de plus en plus difficile décida Nour ed Din à en tirer parti. Plusieurs émirs, devenus forts par la faiblesse du khalifat fathimite, se disputaient la prépondérance avec plus d'ardeur que jamais. Ils combattaient sans cesse, et par tous les moyens, la puissance du vizir en titre. Chaver, qui au milieu de ces révolutions s'était élevé de l'humble condition d'esclave à ce dernier poste, avait été vaincu et remplacé par Dargham, un des principaux officiers de la milice égyptienne. Obligé de fuir, il alla chercher un asile à Damas, sollicita les secours de Nour ed Din, et lui promit des tributs considérables si ce prince lui fournissait des troupes pour protéger son retour en Égypte. Le sultan de Damas se rendit aux prières de Chaver. L'armée qu'il résolut d'envoyer sur les rives du Nil eut pour chef Chyrkouh, gouverneur d'Hémèse, qui s'étant toujours montré dur et farouche dans ses expéditions militaires devait être sans pitié pour les vaincus et mettre à profit pour la fortune de son maître les malheurs d'une guerre civile. Chyrkouh, après avoir rétabli Chaver dans sa dignité, et assuré son triomphe, mit chaque jour un prix plus excessif à ses services, et força ce dernier à placer son espoir dans les chrétiens pour conjurer les menaces qui lui étaient faites. Assiégé dans Bilbéis, il fut contraint d'en sortir, pendant que, de son côté, son maître, Nour ed Din, d'abord vaincu sur le territoire de Tripoli, fondait sur celui d'Antioche, reprenait la forteresse d'Haram et livrait près de ce lieu aux chrétiens une grande bataille, où Raymond, comte de Tripoli, et Bohémond III, prince d'Antioche, restèrent ses prisonniers. A la suite de cette victoire, les musulmans s'emparèrent de Panéas et firent plusieurs incursions dans la Palestine. Tous ces revers des chrétiens donnaient à Nour ed Din la facilité de suivre sans péril ses entreprises contre l'Égypte. Chyrkouh avait reconnu la richesse de ce pays et la faiblesse de son gouvernement. De retour à Damas, il n'eut pas de peine à faire adopter au sultan le projet de réunir cette riche contrée à son empire. Nour ed Din envoya des ambassadeurs à Bagdad, non point pour demander des secours au khalife, mais pour donner un motif religieux à son entreprise (1165). Le khalife de Bagdad, à qui ses prédécesseurs avaient

légué une haine implacable contre le khalife d'Égypte, parce que chacun d'eux prétendait au titre de vicaire du prophète, n'hésita point à se rendre aux vœux de Nour ed Din, et, cédant à l'ambition de présider seul à la religion musulmane, chargea les imans de prêcher la guerre sainte contre les fathimites. Chyrkouh, à la tête d'une puissante armée, traversa le désert pour se rendre en Égypte; mais une effroyable tempête lui fit perdre un grand nombre de ses soldats. Ce qui lui restait suffit cependant pour jeter l'effroi dans toutes les villes de l'Égypte, et détermina Chaver à promettre aux chrétiens d'immenses richesses s'ils consentaient à venir à son secours. Amaury, roi de Jérusalem, arriva alors en Égypte, et livra bataille à Chyrkouh, qui fut vaincu près du Caire et contraint de battre en retraite (1167). Le général de Nour ed Din reprit bientôt après sa revanche, et fit arborer ses drapeaux sur les tours du Caire en 1169, et le vizir Chaver paya de sa vie les maux qu'il avait attirés sur son pays. Son autorité devint le partage de Chyrkouh, qui deux mois après mourut subitement et fut remplacé par son neveu Salah ed Din, le fameux Saladin, qui alors n'avait point encore de renommée, mais dont le nom devait un jour occuper l'Orient et l'Occident. Nous ne raconterons pas les phases diverses de la révolution qui mit fin à la dynastie des Fathimites (*voy.* Saladin), nous dirons seulement que Nour ed Din, secondé par le jeune vizir, fit reconnaître seul et légitime khalife Mostadhi l'Abbasside, dont le siége était à Bagdad. Ce khalife, en récompense de ce grand service, le combla d'honneurs et de titres, en sorte que le nom de Nour ed Din fut préconisé dans les mosquées, non-seulement dans la Syrie et dans l'Égypte, mais encore dans toute l'Arabie, avec celui du khalife et jusque dans les villes de La Mekke et de Médine. Cependant Salah ed Din, craignant qu'après avoir abattu les chrétiens, Nour ed Din ne voulût l'abattre lui-même, ménagea les ennemis de l'islamisme; cette conduite, qui cachait de plus ambitieux projets, indigna le sultan de Syrie, qui, dans sa colère, manifesta l'intention d'aller renverser son lieutenant. Ordonnant alors des levées considérables de troupes dans la Mésopotamie pour laisser des garnisons dans les places de Syrie, il se disposait à entrer en Égypte, lorsqu'il mourut, d'une esquinancie, à l'âge de cinquante-huit ans, après en avoir régné vingt-neuf. Son fils, âgé de onze ans, lui succéda; il s'appelait Ismael, et fut surnommé Al Malek al Saleh; mais Salah ed Din lui enleva le royaume de Damas, et Ismael mourut tout jeune, sans pouvoir même assurer le trône d'Alep aux princes de sa famille.

Le sultan Nour ed Din est une des plus grandes figures de l'histoire des musulmans. Élevé par des guerriers qui avaient juré de verser leur sang pour la cause du prophète, il rappela l'austère simplicité des premiers khalifes. « Il unissait, dit un poëte arabe, l'héroïsme le plus noble à la plus profonde humilité. Quand il priait dans le temple, ses sujets croyaient voir un sanctuaire dans un autre sanctuaire. » Il encourageait les sciences, cultivait les lettres, et s'appliquait à faire fleurir la justice dans ses États. Ses peuples admiraient sa clémence et sa modération; les chrétiens eux-mêmes vantaient son courage et son héroïsme profane. Guillaume de Tyr loue sa prudence, sa justice et sa bonne foi. Religieux observateur du Coran, loin d'imiter le faste des potentats de l'Orient, il bannissait de ses vêtements l'or, l'argent et la soie, ne buvait point de vin et ne souffrait pas qu'on en vendît dans ses États. A l'exemple de son père Zenghi, il devint l'idole des guerriers par ses libéralités et surtout par son zèle à combattre les ennemis de l'islamisme. Au milieu des armées qu'il avait formées lui-même, et qui le respectaient comme le vengeur du prophète, il contint l'ambition des émirs et répandit la terreur parmi ses rivaux. Faite au nom de Mahomet, chaque conquête ajoutait à sa renommée comme à sa puissance; de toutes parts, les peuples, entraînés par le zèle de la religion et par l'ascendant de la victoire, se précipitèrent au-devant de son autorité. Enfin, l'Orient trembla devant lui; et le despotisme, se relevant au milieu des nations musulmanes avec la confiance et la crainte qu'il inspire tour à tour à ses esclaves, fut rendu aux disciples de l'islamisme, qui semblaient l'implorer comme un moyen de salut. Dès lors toutes les passions et tous les efforts des peuples de la Syrie furent dirigés vers un même objet, le triomphe du Coran et la destruction des colonies chrétiennes. La politique de Nour ed Din n'a pas changé dans ce pays. H. Fisquet.

Guillaume de Tyr, *Hist. des croisades.* — Michaud, *Hist. des croisades*, t. II. — D'Herbelot, *Biblioth orientale*, t. IV. — Reinaud, *Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des croisades.* — *Syrie et Égypte*, dans l'*Univers pittor.*

NOURRIT (*Louis*), acteur lyrique français, né à Montpellier, le 4 août 1780, mort à Paris, le 23 septembre 1831. Admis d'abord comme enfant de chœur à la cathédrale de sa ville natale, il se fit bientôt remarquer par la beauté de sa voix, et recueillit des applaudissements dans les concerts de l'Athénée de Montpellier, où, quoique bien jeune encore, il se fit plusieurs fois entendre. Le maire de Montpellier, M. Granier, amateur éclairé et enthousiaste des beaux-arts, signala au comte Chaptal, alors ministre de l'intérieur, les dispositions peu ordinaires du jeune chanteur, qui, sur les propositions qui lui furent faites, se décida à venir à Paris pour y compléter son éducation musicale. Méhul ayant remarqué sa belle voix de ténor, le fit entrer au Conservatoire le 20 mai 1802. Confié aux soins de Guichard, il devint ensuite un des meilleurs élèves de Garat, et le 3 mars 1805 il débuta à l'Opéra par le rôle de Renaud, dans l'*Armide* de Gluck. Le succès qu'il obtint lui

valut immédiatement un engagement pour seconder Lainez dans son emploi. La fraîcheur de sa voix, la pureté de sa méthode ne tardèrent pas à lui assurer tous les suffrages. C'était chose nouvelle à l'Opéra que cette manière large et correcte, ne ressemblant en rien aux cris dramatiques de Lainez, et annonçant une régénération de l'art du chant, qui ne devait cependant s'accomplir que vingt ans plus tard. Mais on lui reprochait de manquer quelquefois de chaleur dans les situations pathétiques. Après la retraite de Lainez, en 1812, Nourrit devint chef de l'emploi de ténor, qu'il partagea ensuite avec Lavigne, et qu'il reprit seul en 1817. Les rôles dans lesquels il a eu le plus de succès sont ceux de Renaud dans *Armide*, d'*Orphée*, de l'Eunuque dans *La Caravane*, de Colin dans *Le Devin du village*, de Licinius dans *La Vestale*, de Demaly dans *Les Bayadères*, et d'Aladin dans *La Lampe merveilleuse*. Jusqu'à l'époque de sa retraite, en 1826, Nourrit conserva le timbre pur et argentin de son organe. Après avoir obtenu la pension, qu'il avait gagnée par vingt-six années de services, il se retira dans une maison de campagne qu'il possédait à quelques lieues de Paris, renonçant à son art ainsi qu'au commerce de diamants auquel il s'était livré pendant le cours de sa carrière théâtrale. Il mourut à l'âge de cinquante et un ans, laissant deux fils, dont l'aîné fait l'objet de l'article suivant.

D. Denne-Baron.

Galerie biographique des artistes dramatiques des théâtres royaux; Paris, 1826. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*. — Castil-Blaze, *L'Académie impériale de musique, histoire littéraire musicale*, etc.

NOURRIT (*Adolphe*), célèbre chanteur français, fils aîné du précédent, né à Montpellier (Hérault), le 3 mars 1802, mort à Naples, le 8 mars 1839. Amené à Paris par ses parents, il fut placé au collége de Sainte-Barbe, d'où il sortit, à l'âge de dix-sept ans, après y avoir terminé ses études avec succès. Son père, qui le destinait au commerce, le fit entrer alors dans la maison de MM. Mathias frères, négociants commissionnaires, à Paris. Adolphe Nourrit resta dans cette maison jusqu'à la fin de 1819, et entra ensuite dans les bureaux d'une compagnie d'assurances. Tout en remplissant ses devoirs avec exactitude, il ne se sentait aucune disposition pour la carrière qu'on voulait lui faire embrasser. Il avait commencé l'étude de la musique étant au collége. La juste célébrité de son père, les fréquentes occasions d'entendre les chefs-d'œuvre de notre scène lyrique, remplissaient son âme d'un enthousiasme qui décida bientôt de sa vocation. Comme l'obstination de sa famille à l'éloigner du théâtre paraissait invincible, il s'adressa d'abord à un vieux professeur de chant, qui consentit à lui donner des leçons en secret. La rapidité de ses progrès ayant nécessité un maître plus habile, dont les conseils pussent le diriger avec sécurité vers le but qu'il se proposait d'atteindre, il alla trouver Garcia, alors premier ténor du Théâtre-Italien, et se confia à lui. Bien que Garcia, qui était un ancien ami de Nourrit, éprouvât quelque scrupule à contrarier les vues du père, l'ardeur et la persévérance du fils finirent par le déterminer à accéder aux vœux de celui-ci. Il lui donna des leçons, et lorsque, par des exercices habilement gradués, il eut conduit sa belle voix de ténor à un point où son développement ne pouvait plus s'accroître que par le temps et l'expérience, il avoua au père de son élève ce qu'il avait fait. Vaincu par les sollicitations de son fils, Nourrit consentit à préparer lui-même son entrée dans la carrière théâtrale; il lui fit donner des leçons de déclamation lyrique par Baptiste aîné, acteur du Théâtre-Français et professeur au Conservatoire, et le 10 septembre 1821, Adolphe Nourrit débuta à l'Opéra par le rôle de Pylade, dans l'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck. Il n'avait pas encore atteint sa vingtième année. La beauté de sa voix, son intelligence de la scène, sa diction chaleureuse, lui valurent d'unanimes applaudissements. Un embonpoint précoce, les traits de son visage, sa taille, sa démarche, son organe, lui donnaient une telle ressemblance avec son père qu'on les prenait facilement l'un pour l'autre. Cette parfaite ressemblance fit plus tard naître l'idée de l'opéra des *Deux Salem*, qui fut représenté en 1824, et dans lequel le père et le fils, paraissant ensemble sur la scène, produisirent l'illusion la plus complète. Après *Iphigénie en Tauride*, Adolphe Nourrit avait continué ses débuts dans *les Bayadères*, *Orphée*, *Armide*. Les rôles qu'il remplit successivement dans ces ouvrages et dans un grand nombre d'autres, tels qu'*Œdipe à Colonne*, *La Vestale*, *La Mort d'Abel*, *Les Danaïdes*, *Tarare*, *Fernand Cortez*, *Aladin, ou la lampe merveilleuse*, *Le Devin du village*, *Le Rossignol*, furent pour lui l'occasion de nouveaux succès, et montrèrent tour à tour, dans des genres aussi divers qu'opposés, la variété d'un talent plein de charme et de goût dans la manière de phraser, de sensibilité et d'énergie dans l'expression des sentiments dramatiques. Il possédait toutes les qualités qui font le grand acteur de la scène lyrique française; mais, magré les efforts de Garcia, il lui manquait encore cette flexibilité d'organe indispensable à un chanteur pour l'interprétation des ouvrages de l'école italienne. *Le Siége de Corinthe*, de Rossini, et les autres opéras de ce maître, représentés à l'Académie royale de musique, exigeaient qu'un premier ténor possédât le mécanisme d'une vocalisation légère. Adolphe Nourrit ne recula pas devant ces difficultés, et de nouvelles études le conduisirent promptement à des résultats qu'il n'espérait peut-être pas lui-même.

Après la retraite de son père, en 1826, Adolphe Nourrit resta seul en possession de l'emploi de premier ténor. Le talent de l'artiste prit alors

un nouvel essor. Pendant les dix années suivantes, qui constituent une des plus remarquables périodes de l'histoire de l'opéra moderne, parurent successivement au théâtre *Moïse*, *La Muette de Portici*, *Le comte Ory*, *Guillaume Tell*, *Le Philtre*, *Robert le Diable*, *La Juive*, *Les Huguenots*. Nourrit créa les principaux rôles de ces chefs-d'œuvre de Rossini, d'Auber, d'Halevy et de Meyerbeer. La différence de genre, la variété du style, lui offraient plus d'un écueil. Il surmonta toutes les difficultés. Sa rare intelligence lui faisait saisir avec rapidité toutes les nuances et donner à chaque rôle le véritable caractère dramatique, qui lui convenait. Les opéras de *Robert le Diable* et des *Huguenots*, avec leurs gigantesques proportions et leur formidable instrumentation, avaient été pour lui la plus rude épreuve qu'un chanteur eût à subir. L'adresse avec laquelle il se servait de la voix de tête, la puissance qu'il donnait aux sons de ce registre lui permettaient d'interpréter ces admirables productions du génie de Meyerbeer, avec moins de fatigue que s'il eût fait constamment usage de la voix de poitrine. Son dévouement à son art lui donnait d'ailleurs les forces nécessaires pour soutenir une pareille lutte.

Nourrit, dont le talent, comme chanteur et comme acteur, acquérait chaque jour plus d'importance, avait à peine atteint sa trente-cinquième année, lorsqu'au milieu de ses triomphes le directeur de l'Académie royale de musique, prévoyant que les forces du seul ténor sur lequel reposait depuis seize années l'avenir de son théâtre, pouvaient s'épuiser, songea à se créer d'autres ressources, et engagea Duprez, qui revenait d'Italie, où il s'était fait une brillante réputation. Nourrit, accoutumé depuis longtemps à tenir sans partage le premier rang à l'Opéra, ne pouvait reconnaître l'opportunité de cette mesure. Blessé dans son amour-propre, il prit le parti, malgré les sollicitations de ses amis, d'abandonner la place à son rival, et donna sa démission. Sa représentation de retraite eut lieu le 1er avril 1837. Cette soirée d'adieu fut pour Adolphe Nourrit un triomphe éclatant; le public lui témoigna par des transports d'enthousiasme et d'affection tout le regret que la perte d'un tel artiste lui faisait éprouver. Immédiatement après sa retraite, il quitta Paris pour se rendre à Bruxelles. Son intention était de voyager pendant une année en donnant des représentations en Belgique et dans les principales villes de France, puis de rentrer dans la vie privée et de s'y livrer à des occupations d'un autre genre, auxquelles de bonnes études littéraires et des talents variés l'avaient préparé. Il avait beaucoup de goût pour l'art du dessin, qu'il cultivait en amateur, et avait fait preuve d'un jugement exercé et plein d'idées neuves dans des feuilletons écrits pour le *Journal de Paris*, à l'occasion d'un de nos salons de peinture. N'oublions pas non plus qu'on lui devait les livrets des charmants ballets de *La Sylphide* et de *La Tempête*. Ses économies, résultat de son esprit d'ordre et de la simplicité de ses goûts, rendaient d'ailleurs facile la réalisation du sage projet qu'il avait conçu. Mais Adolphe Nourrit se faisait illusion; après les succès qu'il avait obtenus, il ne pouvait plus y avoir pour lui d'existence possible qu'au théâtre. Une sombre mélancolie s'était emparée de son âme. Les applaudissements qu'il recueillit à Bruxelles jetèrent un peu de baume sur son esprit malade. Malheureusement l'état anormal de sa voix vint bientôt accroître son exaltation naturelle, qui prit alors le caractère du désespoir. A Marseille, pendant une représentation de *La Juive*, il fut tout à coup saisi d'un enrouement. Après avoir courageusement lutté durant les trois premiers actes, sa voix se trouva complétement paralysée au moment de chanter le grand air *Rachel, quand du seigneur*, etc. Pâle et tremblant de douleur, Nourrit se frappa le front avec l'accent du désespoir, quitta la scène, et se retira dans sa loge. Là, l'œil en feu, le visage égaré, et marchant à grands pas sans reconnaître personne, il frappait les murs en poussant des sanglots déchirants : « Ah! je suis perdu! je suis déshonoré! » s'écria-t-il; et au même instant il s'élança vers la fenêtre. Ses amis se précipitèrent sur lui, et l'entraînèrent vers un fauteuil sur lequel il tomba sans connaissance. Le public, instruit de ce qui se passait pendant l'entr'acte, demandait à tout moment des nouvelles de l'artiste. Nourrit, ranimé par les soins du docteur Forcade, était revenu à lui, et, avec la candeur d'un enfant qui demande pardon, s'excusait auprès de chacun de ce qui venait d'arriver. On le décida à reparaître sur la scène, où son retour fut salué par les applaudissements de la salle entière. Ses amis, qui avaient cherché à le tranquilliser, se rendirent le lendemain matin à son hôtel pour savoir comment il avait passé la nuit : « Bien mal, leur dit-il, je n'ai pas dormi. La vie m'est insupportable; mais j'ai de bons amis, une femme, des enfants qui me sont chers et à qui je me dois, et puis je crois à une autre vie. Cette nuit, j'ai demandé à Dieu de me donner le courage dont j'ai tant besoin, et j'ai puisé des forces dans la lecture de ce livre. » En prononçant ces mots, il leur montra de la main un volume qui se trouvait sur sa table : c'était l'*Imitation de Jésus-Christ*. De Marseille Nourrit alla à Lyon et à Toulouse, où les triomphes qu'il obtint amenèrent un peu de mieux dans son état de surexcitation mentale; mais les émotions qu'il avait éprouvées lui avaient fait des blessures trop profondes pour pouvoir se fermer. Sa santé s'était tellement détériorée qu'il était devenu d'une maigreur qui le rendait méconnaissable. De retour à Paris, il résolut de faire un voyage en Italie, demanda un congé de ses fonctions de professeur de chant dramatique

au Conservatoire, et se mit en route au commencement de l'année 1838. Après avoir successivement visité Turin, Milan, Venise, Florence et Rome, il se rendit à Naples. Nourrit avait apporté avec lui deux libretti d'opéras italiens dont il avait lui-même tracé le plan. L'un de ces ouvrages était calqué sur la tragédie de *Polyeucte*, de Corneille. Nourrit le montra à Donizetti, qui se trouvait alors à Naples. Ce sujet plut au célèbre compositeur, qui écrivit rapidement la partition qu'on a donnée plus tard à l'Opéra de Paris, sous le titre français : *Les Martyrs*. Mais au moment où Nourrit allait débuter au théâtre de San-Carlo, dans le rôle de Polyeucte, la censure napolitaine s'opposa à la représentation de la pièce, attendu, disait-elle, qu'il ne convenait pas de mettre en scène des personnages auxquels le catholicisme rendait un culte public. Cette décision porta un coup terrible à l'artiste. Les symptômes de sa maladie reparurent avec plus de force. Les applaudissements qui lui furent ensuite prodigués dans le *Giuramento*, de Mercadante, et dans la *Norma*, de Bellini, ne purent dissiper les rêves bizarres de son imagination ; il allait jusqu'à croire que ces applaudissements n'étaient qu'une dérision. L'idée fixe qui le poursuivait acheva de lui faire perdre la raison. A la suite d'une représentation donnée au bénéfice d'un de ses camarades et dans laquelle il avait chanté, il rentra chez lui dans une agitation extrême, et fut pris pendant la nuit d'un délire qui le porta à se précipiter du haut de la terrasse de l'hôtel de Barbaja dans la cour, où on le trouva mort, le 8 mars 1839, à cinq heures du matin. Sa femme, enceinte de son septième enfant, entendant le bruit de la chute, avait couru vers la chambre de son mari ; mais il était trop tard, et elle fut la première qui aperçut le corps de l'infortuné Nourrit, gisant inanimé sur le pavé. Cette femme, aussi distinguée par les qualités de l'esprit que par celles du cœur, eut encore assez de force d'âme pour surmonter sa douleur jusqu'à ce qu'elle eût mis au monde le dernier fruit de l'amour de son mari ; mais bientôt après elle succomba elle-même à tant d'épreuves. Les restes mortels de Nourrit, embaumés avec soin, furent transportés à Paris et inhumés avec pompe, après que le *Requiem* de Cherubini, pour trois voix d'homme, eut été exécuté dans l'église de Saint-Roch par une nombreuse réunion d'artistes du Conservatoire et des principaux théâtres de la capitale, qui s'étaient empressés de venir payer un dernier tribut d'hommage à la mémoire de l'artiste éminent et de l'homme de bien qui avait su s'attirer toutes leurs sympathies. Dieudonné DENNE-BARON.

Gazette musicale de Paris, année 1839. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Castil-Blaze, *L'Académie imp. de musique, hist. littéraire, musicale*, etc.

NOURRY (*Guillaume-Antoine*), dit GRAMMONT, acteur et agent politique, né le 10 juin 1750, à La Rochelle, mort le 13 avril 1794, à Paris. Après s'être exercé en province, il débuta, le 5 février 1779, au Théâtre-Français, et obtint quelques succès dans les rôles d'Orosmane, de Mahomet et de Tancrède. « Après lui avoir vu jouer Vendôme dans *Adélaïde*, raconte Grimm, le public a demandé Roselli (nom théâtral de Nourry) avec des cris d'impatience si furieux qu'on a été obligé de le faire paraître sur le théâtre tel qu'il était dans sa loge, en mauvaise redingote, en pantoufles, les cheveux et les bas tout défaits ; c'est dans ce noble costume que son rival Larive l'a présenté à l'auguste assemblée, qui en a été ravie et qui a redoublé ses cris et ses applaudissements. » Cependant Nourry perdit bientôt par ses excentricités la faveur du parterre ; on l'accueillit avec des sifflets et des huées, et il fut forcé de quitter la scène (janvier 1782). Il rentra cependant au Théâtre-Français, où il joua quelques années comme acteur pensionnaire. Il fit ensuite partie de la troupe de la Montansier, établie d'abord à Versailles, et en 1789 au Palais-Royal. La révolution ayant éclaté, il en embrassa la cause avec chaleur, et devint, sous le nom de Grammont, adjudant général de l'armée révolutionnaire qui opérait en Vendée. Impliqué dans le procès des hébertistes, il fut condamné à mort en même temps que son fils âgé de dix-neuf ans ; tous deux montèrent à l'échafaud avec un grand courage. P. L.

Grimm, *Correspondance*. — Rainguet, *Biographie saintongeaise*.

NOURRY (LE). *Voy.* LE NOURRY.

NOUSCHIRVAN. *Voy.* KHOSROU III.

NOVA (*João da*), navigateur espagnol, né au quinzième siècle, mort au seizième. Il appartenait à la noblesse de la Galice, et vint prendre du service dans la marine en Portugal. Sa renommée comme marin le fit accueillir par D. Manoel. Il était alcaïde en second de Lisbonne, lorsqu'il fut choisi en 1501 pour commander quatre voiles en qualité de *capitam-mor*. Il partit de Belem, le 5 mars, ayant à son bord le célèbre Amerigo Vespucci (1). Durant cette première partie de son voyage, il découvrit l'île de *La Conception*, puis il arriva à l'aiguade de San-Braz, et là il trouva dans un soulier, qui avait été mis à l'abri des autans, une lettre de Pero de Taïde, qui annonçait le passage de Pedralvarez dans ces parages, et qui conviait tous les navires du roi de Portugal à se rendre aux Indes en passant d'abord par Montbaça, où ils trouveraient d'autres lettres. Après s'être rendu à Mozambique, ce fut vers Cananor que se dirigea João da Nova ; en se rendant vers cette partie de la côte, il s'empara d'un navire, qu'il livra au feu. A Cananor, Nova fut très-bien

(1) M. Ad. de Varnhagen a publié dans *le Panorama* de 1844 une partie des instructions qui furent données à João da Nova, et qui lui enjoignaient de faire de l'eau et du bois à *Ilha da Cruz*, autrement dit le Brésil.

accueilli par le radjâ, qui lui avoua que le zamorin de Calicut armait contre lui une armée navale de quarante gros navires. Nova n'avait que trois cent cinquante hommes à bord de sa flottille; il n'en partit pas moins pour le port de Cochin, allait de nouveau aborder la côte, lorsque la flotte ennemie se présenta pour lui livrer le combat. L'artillerie européenne eut bon marché de ces Orientaux, armés simplement d'arcs et d'arbalètes. Grâce à sa bravoure audacieuse, Nova fonda les premières relations commerciales des Portugais dans les Indes. Il revenait en Europe chargé de butin lorsque après avoir dépassé le cap de Bonne-Espérance, « il eut, dit Barros, une autre bonne fortune, qui lui était réservée par Dieu : il rencontra une très-petite île, à laquelle il imposa le nom de *Sainte-Hélène*. » Il arriva à Lisbonne le 11 septembre. Nova retourna en Asie; mais, compagnon du premier vice-roi, il était trop attaché à Francisco d'Almeïda pour aimer Albuquerque, et il eut de vives altercations avec le vainqueur d'Ormuz, dont il dédaigna les ordres et qui jamais ne lui pardonna ce qu'il regardait comme une rébellion; le grand capitaine en cette occasion ne sut pas se modérer : il porta la main sur son inférieur, et cet acte pensa lui aliéner l'armée. Tout s'apaisa néanmoins; mais le vaisseau *Flor de la Mar*, que commandait Nova, se trouvant alors dans un état déplorable, il fut permis au capitaine outragé de retourner aux Indes. Il lava sa honte momentanée par de nouveaux exploits; c'était lui qui commandait le vaisseau monté par Almeïda, lorsque celui-ci, voulant venger son fils, livra son fameux combat naval aux Roumes, à la suite duquel la ville de Daboul fut détruite. Les grandes actions de Nova se confondent ici avec celles d'Almeïda, et les chroniqueurs ne font plus mention de lui.

En Portugal, ce hardi marin avait une renommée vraiment populaire; on l'appelait *João Gallego*, Jean le Galicien. Il ne faut pas le confondre avec un personnage portant le même nom et dont les aventures merveilleuses reviennent plus d'une fois dans les chroniques du seizième siècle. Ferd. Denis.

João de Barros, *Da Asia*, t. I, partie 1re, et t. II. — Antonio Galvão, *Tratado dos descubrimentos*.

NOVAÏRI. *Voy.* Nowaïri.

NOVALIS (*Frédéric* de Hardenberg, dit), célèbre poëte et philosophe allemand, né le 2 mai 1772, à Widerstedt, dans le comté de Mansfeld, mort à Weissensfels, le 25 mars 1801. Il a rendu célèbre le nom de Novalis, qui était celui d'une terre appartenant à sa famille, en l'adoptant pour ses compositions littéraires. Il était issu d'une branche collatérale de l'illustre maison qui a donné à la Prusse un chancelier d'État, le prince Charles-Auguste de Hardenberg. Les premiers enseignements religieux qu'il reçut de ses parents, entrés dans la communion des frères Moraves, cette secte protestante dont l'exercice offre certaines analogies avec les sévérités de la vie monastique, la tendre piété de sa mère, qui veilla d'une manière particulière à son éducation, contribuèrent de bonne heure à incliner son esprit vers le mysticisme. Enfant rêveur et maladif, il composait dès l'âge de douze ans des poésies que le zèle de ses amis nous a conservées. Les histoires qu'il racontait à ses frères, plus jeunes que lui, revêtaient déjà un caractère symbolique; et dans leurs jeux ils se plaisaient à représenter, sous sa direction, les génies du ciel, de la terre et des eaux. Au milieu de sa famille, et plus tard au collége, il s'adonna à l'étude avec une ardeur au-dessus de ses forces. Aux universités d'Iéna, de Leipzig, de Wittemberg, il suivit les cours de jurisprudence, dans le but de se préparer à une carrière; mais la science du droit ne suffisait pas à satisfaire cette vive imagination partout irrésistiblement entraînée vers les tendances nouvelles. Il se lia avec Fichte et Schelling, qui ouvraient à la philosophie une période brillante de panthéisme idéaliste, avec Tieck et Frédéric Schlegel, qui retrempèrent la poésie allemande dans les sources trop longtemps oubliées du moyen âge. Comme en témoignent les ébauches parvenues jusqu'à nous, les efforts de Novalis sur ces deux points eussent été dirigés dans le même sens que ceux de ses amis. A l'âge où l'on prend possession de la vie, la rencontre d'une jeune fille de quatorze ans d'une beauté tout idéale, Sophie de Kühn, célébrée dans la dédicace d'Ofterdingen en des vers d'un sentiment si profond, vint donner l'essor à son talent et remplir son cœur d'enivrantes promesses de bonheur. Mais le front de ces fiancés, qui semblaient créés l'un pour l'autre, était marqué du sceau fatal des morts prématurées. Cette autre Béatrix radieuse sous le nimbe de la pureté et de l'amour, cette vision fugitive montrée un moment à la terre, disparut bientôt pour revivre dans l'œuvre du poëte néo-platonicien de l'Allemagne. La perte de la jeune fille, la mort d'Érasme de Hardenberg, le frère chéri de Novalis, apportèrent à son organisation délicate un ébranlement dont il ne devait plus se relever. « Il en vint, dit L. Tieck, son biographe et son ami, à considérer le visible et l'invisible comme ne formant qu'un seul monde. » Avant de s'éteindre, la flamme de sa vie se concentrait dans une plus grande activité. Tout en écrivant ses meilleures compositions littéraires, tout en étudiant la minéralogie avec succès, il remplissait les fonctions d'assesseur et grand-bailli de Thuringe. Cependant un an après la mort de Sophie, en 1798, il se laissa fiancer avec Julie de Charpentier, fille du directeur des mines de Freiberg, mais sans que l'amour, assure-t-on, quoique sur ce sujet délicat on soit réduit aux conjectures, ait participé à ce nouveau projet, qui n'était pas plus destiné à s'accomplir que le premier. Une phthisie pulmonaire, qui se révéla par des

progrès si rapides qu'il fut impossible de la combattre, enleva Frédéric de Hardenberg à l'âge de vingt-neuf ans, au moment où il allait devenir célèbre et entrer dans la maturité de son talent.

Ses écrits, publiés après sa mort par Tieck et F. Schlegel (*Novalis Schriften;* Berlin, 1802, 2 vol. in-8°) ont été souvent réimprimés. Ils forment le commentaire direct de sa vie et reflètent les émotions religieuses, les rêves chimériques d'une imagination maladive, d'une âme tendre livrée à la douleur. Parmi ses œuvres, nous placerons au premier rang *La Chrétienté ou l'Europe*, fragment de philosophie historique écrit d'un style limpide et vigoureux, peu habituel chez notre auteur, où il côtoie plus d'une fois Joseph de Maistre. Devançant les jugements de toute une école moderne, il ose proclamer, en dépit des préjugés de son siècle, l'action civilisatrice et la valeur artistique du catholicisme; il montre l'unification du monde moderne par l'Église, et déplore la lésion faite à la grande fraternité chrétienne par l'établissement de la réforme. Malgré certains passages, où le panthéisme ne cherche pas à se cacher, ce morceau célèbre a passé longtemps, aux yeux d'esprits prévenus, pour un véritable manifeste religieux, et a exercé jusque dans la famille de l'auteur une sorte de prosélytisme, en contribuant très-probablement à la conversion au catholicisme de son frère Charles de Hardenberg, ce qui n'empêche pas que Novalis n'ait vécu et ne soit mort dans la religion protestante. Les dernières éditions que Tieck a données à Berlin, à partir de 1837, ne contiennent plus ces magnifiques pages, qui ont excité autour de la mémoire de Novalis tant d'ardentes sympathies et de colères aveugles, y compris, dit-on, celle de Gœthe. Quelques-unes des idées émises dans *La Chrétienté ou l'Europe* ont reparu depuis dans les aperçus historiques du *Globe* et des saint-simoniens. Le lyrisme passionné de l'infini déborde dans les *Chants spirituels*, adoptés cependant à leur date comme cantiques dans plusieurs églises protestantes; l'*Hymne à la Vierge* surtout peut être mis en parallèle avec les plus suaves effusions du mysticisme catholique. — Mais la composition la plus vaste de Novalis, celle à laquelle il attachait le plus d'importance, est le roman d'art inachevé, qui a pour héros le minnesinger *Henri d'Ofterdingen*, dont il porte le nom. La scène se passe donc au douzième siècle, à l'époque de la lutte de la Wartbourg. Le livre pourrait s'intituler, à la façon de certains traités de philosophie de Fichte : « De la destination du poëte. » Le sujet n'est en effet autre chose que l'initiation à la poésie par la nature. Un symbolisme assez obscur, en même temps qu'une mélancolique aspiration vers la mort, enveloppe tout l'ouvrage; le style est d'un éclat doux et voilé. On croirait assister aux tournois des héros d'Ossian poursuivant leurs chasses fantastiques à travers des brouillards éternels. Novalis s'est identifié avec le personnage d'Ofterdingen. Sa première fiancée, dont le souvenir se retrouve dans toutes ses œuvres, paraît avoir été le type de Mathilde la bien aimée du minnesinger. Mais l'ombre pâle de Sophie délaissée pour un autre amour exauça mal l'invocation du poëte. Mathilde n'est qu'un masque inanimé coulé sur un front qui appartient déjà à la tombe. Il y manque le regard et la vie. Une autre femme est venue se placer entre le jeune homme et sa muse, et ne lui a plus permis de tracer que des formes vagues, indécises, sans individualité. La première partie, qui comprend les voyages et les pressentiments d'Henri, renferme des détails pleins d'une poésie délicate, des scènes qui vous introduisent dans la vie secrète de la nature, des chants d'une grande perfection de rhythme et d'une extrême variété de tons. Tout cela a quelque chose de mystérieux et de pénétrant comme un accord sympathique, dont on subit le charme, sans que le raisonnement et l'analyse soient toujours complices de cet entraînement. Ce qui mérite plus d'attirer notre attention que la fable du roman, ce sont les données philosophiques qui s'ébauchent dans *Ofterdingen* pour se développer dans *Les Disciples de Saïs*, œuvre d'une originalité étrange, et se poursuivre dans les *Fragments*. Le système de Novalis devait être une synthèse immense destinée à embrasser l'ensemble des sciences et des arts humains et à les interpréter les uns par les autres. Il est bien permis de douter que, même dans la maturité de son talent, il lui eût été accordé d'arriver à l'accomplissement d'un tel projet. Quoi qu'il en soit de ce monument gigantesque et hardi, nous n'avons sous les yeux que des fragments, véritables ruines anticipées qui s'élèvent dans l'isolement, et dont le sens échappe d'autant plus souvent à notre pénétration qu'il n'achève peut-être pas toujours de se préciser dans l'intelligence de l'auteur. Ce qui se représente constamment dans les diverses parties de son œuvre, ce qui se dégage de plus évident sur ce fond un peu obscur, c'est une sorte de naturalisme catholique, un spinosisme idéalisé, anneau intermédiaire entre Fichte et Schelling. Il a pour base le renoncement du *moi*, son anéantissement dans le principe de l'infini; notre moi n'est qu'un reflet : quelque chose de plus élevé que lui se fait entendre au-dedans de nous et nous conduit à l'intuition de la vérité. On voit que cette présence d'un être inconnu engagé avec nous dans un dialogue, que cette tendance de l'âme à l'absorption finale dans la substance suprême nous fait tomber par des points délicats d'un côté au yoghisme des Indiens, de l'autre à l'abnégation surhumaine de l'ascétisme. Mais les traits les plus caractéristiques de la doctrine de Novalis se trouvent dans sa manière

d'envisager la nature : selon son expression, « tous les objets peuvent se convertir au pain et au vin de la vie éternelle (1) ». La nature possède par conséquent une existence en dehors de ses phénomènes visibles, une âme en un mot, mais une âme et une existence subordonnées. Nous devons jouer à l'égard de la nature le rôle de civilisateurs. Elle est encore sous le poids d'une déchéance pareille à celle qui marque le front de l'homme biblique dans les temps reculés, auxquels on est convenu de donner le nom d'âge d'or ; une harmonie mystérieuse présidait à l'ensemble de l'univers : les animaux, la terre, les eaux obéissaient à des attractions qui aujourd'hui s'exercent à peine sur l'humanité. L'intelligence de l'homme s'étant obscurcie, une influence rude et grossière s'est répandue sur le monde et a entretenu l'hostilité entre les éléments qui le composent. C'est à nous à réconcilier la nature avec elle-même, avec le moi humain, avec l'infini, à la faire entrer dans sa part de révélation. Les cataclysmes, les bouleversements primitifs, où elle enfantait des races d'animaux gigantesques aujourd'hui disparus de son sein ont été des degrés d'initiation qu'elle a dû traverser avant d'arriver à un état plus régulier, qui n'est à son tour que le prélude d'un âge à venir, où elle sera en communication plus immédiate avec nous. Le poëte doit recouvrer son pouvoir sur le monde matériel. Le progrès des arts et des sciences qui nous entraîne à des résultats inconnus concourt au même but de pacification, de transfiguration. La naïve et pieuse inspiration du catholicisme avec son merveilleux sentiment de l'art, avec son idéal mélancolique et réellement intime, avec les joyaux inépuisables de ses légendes, plutôt qu'avec la sévère unité de son dogme, doit s'assimiler la vie universelle. La nature et l'humanité marchent à leur développement final. Les temps, les saisons, les âges de la vie disparaîtront ; les distinctions du passé, du présent, d'avenir tomberont comme des barrières gênantes et inutiles pour laisser régner l'idée pure, l'abstraction mathématique immatérielle.

Glorifié comme le prêtre de l'amour platonique, Novalis brilla d'un éclat assez vif dans la pléiade romantique des Schlegel. Ses œuvres obtinrent le même genre de succès que les *Méditations* de Lamartine ; il fut le poëte des rêveurs et des âmes tendres, et une certaine indécision dans ses théories servit à lui concilier des suffrages bien divers. On le lit moins aujourd'hui, et son influence a sensiblement baissé. Mais cette philosophie, revêtue de couleurs séduisantes, s'affirmant plutôt qu'elle ne cherche à se prouver, gardera toujours une place dont il faut bien tenir compte, dans l'histoire de la vie intellectuelle en Allemagne.

Anatole DE GALLIER.

(1) *La Chrétienté ou l'Europe.*

L. Tieck, Préface de la 3e édit. de *Novalis Schriften*; Berlin, 1815) — Mme de Staël, *De l'Allemagne.* — *Historisch-heraldisches Handbuch zum genealogischen Taschenbuch der græflichen Häusser*; Gotha, 1855. — Comte de Montalembert, dans les *Mélanges catholiques extraits de l'Avenir*; Paris, 1831. — H. Heine, *De l'Allemagne.* — Barthel, *Die deutsche Nationalliteratur der Neuzeit*, Braunschweig ; 1853. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung.* — Willm, *Histoire de la philosophie allemande.*

NOVARA (*Domenico-Maria*), astronome italien, né en 1464, à Ferrare, mort en 1514, à Bologne. Il enseigna l'astronomie à Ferrare, à Bologne, à Pérouse et à Rome ; mais son plus long séjour fut à Bologne, où il eut pour élève et pour associé dans ses observations le célèbre Kopernik, qui était venu se perfectionner auprès des savants italiens. Comme tous ses contemporains, il mêla les hypothèses de l'astrologie aux calculs de la science ; dans l'inscription gravée sur son tombeau, on remarque ces deux vers,

qui font de son habileté un éloge exagéré :

Qui responsa dabat cœli internuncius ore
Veridico, fati sidera sacra probans.

Les écrits qu'il composa sont perdus ou restés inédits ; mais il mérite d'être signalé, non-seulement pour avoir été un des maîtres de Kopernik, mais aussi pour avoir avancé que depuis l'époque de Ptolémée les pôles de la terre avaient changé de position, de sorte que le pôle nord s'était rapproché de notre zénith. Cette opinion, dénuée d'arguments solides, a été réfutée par Snellius. P.

Borsetti, *Hist. gymnasii ferrariensis*, II. 80. — Tiraboschi, *Storia letteraria*, XIV, 296. — Montucla, *Hist. des mathém.*, I. 549.

NOVARINI (*Luigi*), théologien italien, né en 1594, à Vérone, où il est mort, le 14 janvier 1650. Il avait reçu au baptême le prénom de *Girolamo*, qu'il changea en celui de Luigi lorsqu'il prit en 1612 l'habit des théatins. Après avoir étudié la théologie et reçu la prêtrise à Venise, il revint dans sa ville natale, où il remplit différents emplois de son ordre. « Sa vivacité naturelle, dit le P. Niceron, ne lui permettait pas de polir ses productions : il mettait indistinctement sur le papier tout ce qu'il trouvait dans ses recueils sur le sujet qu'il avait à traiter, soit bon, soit mauvais ; l'envie même d'employer tout ce qu'il avait ramassé le jetait souvent dans des écarts qui ne servaient qu'à enfler ses livres. Aussi songeait-il plutôt à faire de gros et nombreux ouvrages qu'à en composer de bons. » Nous citerons de lui : *Electa sacra*; Venise, Lyon et Vérone, 1627-1645, 5 vol. in-fol. ; le t. II, qui, dans un style diffus et mystique, contient un éloge de la Vierge, a eu trois éditions ; — *Risus sardonicus, hoc est deficta mundi lætitia*; Vérone, 1630, in-12 ; — *Schediasmata sacro-profana*; Lyon, 1635, in-fol. ; — *Adagia ex SS. Patrum ecclesiasticorumque scriptorum monumentis prompta*; Lyon, 1637, 2 tom. in-fol. ; — *Matthæus, Marcus, Lucas et Joannes expensi*; Lyon, 1642-1643, 3 vol. in-fol. ; suite de commentaires moraux sur les

Évangélistes et les Actes des apôtres; — *Paulus expensus;* Vérone, 1644, in-fol.; — *Omnium scientiarum anima, hoc est axiomata physiotheologica;* Lyon, 1644, 3 tom. in-fol.; — *Moses expensus;* Vérone, 1646-1648, 2 vol. in-fol.; — *Encyclopædia epistolaris;* Venise, 1645, in-fol.; — *Admiranda orbis christiani;* Venise, 1680, 2 tom. in-fol. : cette compilation, où l'on trouve bien des choses fabuleuses, a été éditée par les soins de J.-B. Bagatta, moine théatin. P.

Silos, *Hist. Clericorum regul.*, 3e partie. — Niceron, *Mémoires*, XL.

NOVAT, hérésiarque, diacre de l'Église de Carthage, au troisième siècle. Il déshonora de bonne heure le caractère sacré dont il était revêtu. En même temps qu'il flattait les grands par de basses complaisances, il s'appropriait les revenus des pauvres; il alla plus loin encore, il laissa son père mourir de faim, et faillit tuer d'un coup de pied sa femme, qui était enceinte. Cyprien, évêque de Carthage, le cita (249) devant un synode pour y faire rendre compte de sa conduite; mais la persécution de Dèce, qui arriva sur ces entrefaites, fit abandonner les poursuites. La paix ayant été rendue à l'Église, Novat s'unit au laïc Felicissime, et, s'élevant contre la sévérité déployée par Cyprien, ils soutinrent que les *lapsi*, c'est-à-dire les chrétiens que la crainte des supplices avait fait tomber dans l'idolâtrie, devaient être admis dans la communion dès qu'ils en exprimaient le désir, et sans être soumis à aucune pénitence. Cyprien fit reprendre alors (251) les poursuites dirigées contre Novat; celui-ci refusa de comparaître devant le synode, et s'enfuit à Rome. Les Pères du concile continuèrent en son absence l'instruction de la procédure, et le déclarèrent excommunié. Novat trouva à Rome Novatien, entra dans son parti, et prêcha au sujet des *lapsi* une doctrine diamétralement contraire à celle qu'il avait précédemment soutenue (*voyez l'article suivant*). On croit que Novat mourut en Afrique. A. F.

Leclerc, *Bibliothèque universelle et historique*, année 1689, page 274. — Travasa, *Storia critica delle vite degli eresiarchi de' tre primi secoli;* Venise, 1752, 5 vol. in-8°. — Fleury, *Histoire ecclésiastique;* Bruxelles, 1713, 34 vol. in-12; t. II, p. 215. — Macquer, *Abrégé chronologique de l'Histoire ecclésiastique;* Paris, 1757, 2 vol. in-12; t. Ier, p. 99. — B. Racine, *Abrégé de l'histoire ecclésiastique;* Utrecht, 1748, 15 vol. in-12; t. I, p. 299.

NOVATIEN, anti-pape, élu en 251, fut le premier qui donna à l'Église chrétienne le scandale de deux élections opposées. Après le supplice du pape Fabien, le saint-siége vaqua près de quinze mois, au bout desquels Corneille fut élu, le 2 juin 251. Le prêtre Novatien, qui par son éloquence plutôt que par ses vertus avait acquis une grande popularité, s'éleva aussitôt contre le nouveau pontife, déclara sa nomination irrégulière, se fit élire lui-même, et fut sacré par trois prélats, qui, d'après Fleury (tome II, page 220), étaient alors en état d'ivresse. Suivant l'usage, il notifia son élection aux évêques des siéges les plus importants, Denis d'Alexandrie, Fabius d'Antioche, et Cyprien de Carthage. Le premier engagea Novatien à abandonner volontairement l'évêché de Rome; le second le fit excommunier dans un concile tenu à Antioche; le troisième envoya à Rome des légats chargés de recueillir tous les détails relatifs à la double élection. Ceux-ci, de retour à Carthage, rendirent compte de leur mission à un concile national, qui proclama seule canonique la nomination de Corneille. Novatien, forcé de céder, se jeta du schisme dans l'hérésie. Il s'associa à Novat, et tous deux affectèrent les principes les plus sévères. Pendant la cruelle persécution de Dèce, plusieurs chrétiens, cédant à la crainte des supplices, étaient tombés dans l'idolâtrie. Dès que la paix eut été rendue à l'Église, ces *lapsi* demandèrent à rentrer dans le sein du christianisme, et on les y admit, en les soumettant toutefois à différents degrés de pénitence qui correspondaient à l'éclat plus ou moins vif qu'avait jeté leur abjuration. Novatien prétendit que l'Église n'avait pas le droit d'absoudre un pareil crime; puis, renouvelant l'hérésie des montanistes (*voyez* Montan), il voulut faire exclure pour toujours de la communion chrétienne tous ceux qui avaient commis des péchés pour lesquels l'Église imposait la pénitence : l'adultère et la fornication, par exemple; il condamnait aussi les secondes noces. On suppose que Novatien mourut en Afrique, mais on ne sait à quelle époque. Il avait donné à ses disciples le nom de *cathares*, c'est-à-dire *purs;* mais cette désignation ne prévalut point. La secte des novatiens fit de rapides progrès en Afrique, et elle n'était pas encore éteinte lors du concile de Nicée. On attribue à Novatien le *Traité de la Trinité* et le *Livre des viandes* qui se trouvent dans les œuvres de Tertullien, et une lettre qui est jointe à celle de Cyprien. Les ouvrages de Novatien ont du reste été publiés par John Jackson, sous ce titre : *Novatiani, presbyteri romani, Opera quæ supersunt omnia, ad antiquiores editiones castigata, et a multis mendis expurgata;* Londres, 1728, in-8°. A. F.

Pluquet, *Dict. des hérésies.* — Fantin Desodoards, *Dict. raisonné du gouvernement, des lois et des usages de l'Église*, t. IV, p. 887. — Perennès, *Dict. de biographie chrétienne et antichrétienne.* — Alletz, *Hist. des papes*, t. Ier, p. 41. — Fleury, *Hist. ecclés.*, t. II, p. 219. — Leclerc, *Biblioth. univ. et historique*, année 1689, p. 274. — Langlet-Dufresnoy, *Tablettes chronologiques*, t. II, p. 321.

NOVELLA, femme italienne célèbre par son savoir, fille du célèbre jurisconsulte Jean Andrea, née à Padoue, en 1312, morte à une date inconnue, mais postérieure à 1348. On raconte qu'elle était si savante que quand son père était occupé ou malade il l'envoyait professer à sa place. De peur que la beauté de la jeune fille ne causât des distractions aux étudiants, elle faisait sa leçon cachée derrière un rideau. Ce récit a été traité de fable; mais Christine de Pisan, qui le rapporte, le tenait de son père, qui, né à Bologne,

avait été sans doute un des auditeurs de Novella. Voici le passage de Christine de Pisan, tel que Ginguené le cite d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale. « Quant à sa belle et noble fille (de Jean André), que tant il ama, qui ot nom Nouvelle, fist apprendre lettres et si avant ès drois que quand il estoit occupez d'aucune ensoine, parquoy ne povoit vacquier à lire les leçons à ses escoliers, il envoyoit Nouvelle, sa fille, en son lieu lire aux escoles en chaiere, et afin que la beauté d'elle n'empeschât la pensée des oyans, elle avoit une petite courtine au devant d'elle, et par celle manière suppléoit et allégeoit aucune fois les occupacions de son père, lequel l'ama tant, que pour mettre le nom d'elle en mémoire, fist une noctable lecture d'un livre de droit, que il nomma du nom de sa fille la *Nouvelle*. » On a prétendu que Novella épousa Jean de Foligno, mais le fait est faux; on a dit aussi, avec plus de vraisemblance, mais sans preuves, qu'elle avait épousé Calderini, fils adoptif de Jean Andrea. Quant au nom de *Novella*, qui rappelle les *Novelles* du droit romain, on serait tenté de croire que le professeur de jurisprudence l'avait donné à sa fille en témoignage de ses études de prédilection, à peu près comme Héloïse et Abélard avaient donné à leur enfant le nom d'Astrolabe; l'hypothèse ne serait pas fondée, car la mère du jurisconsulte portait déjà ce nom, c'est Jean Andrea lui-même qui nous l'apprend. « Cette nouvelle compilation de gloses, dit-il en parlant de son commentaire sur les décrétales (*Novella in decretales*), s'appelle *Novella*, du nom de ma mère et de ma fille. ». Z.

Christine de Pisan, *Cite des dames*. — Wolf, *Mulierum græcarum quæ oratione prosa usæ sunt fragmenta et elogia*; Gœttingue, 1739, in-4°. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. V, P. II, c. 5. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. II, p. 290. — Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts, im Mittelalter*, t. VI, p. 87, etc.

NOVELLI (*Giovanni-Battista*), peintre de l'école vénitienne, né en 1578, à Castel-Franco (territoire de Venise), mort en 1652. Bien qu'un des meilleurs élèves de Palma le jeune, il exerça la peinture par plaisir, et il a laissé dans sa ville natale des tableaux justement estimés. Il fut le maître de son concitoyen Pietro Damini. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

NOVELLI (*Pietro*), dit le *Morrealese*, architecte et peintre de l'école napolitaine, né à Morreale, en 1608, mort à Palerme, en 1647. Il est peu d'artistes envers lesquels la renommée ait été plus injuste. N'ayant jamais travaillé hors de son île, trop rarement visitée, Novelli, le plus grand peintre qu'ait produit la Sicile, est resté presque inconnu. Après avoir reçu les premières notions de l'art de son oncle Antonio Antonelli, il entra dans l'atelier de Vito Carrera, tout en cultivant en même temps les belles-lettres et les mathématiques. Dès l'âge de dix-huit ans, il donna les premiers gages de son habileté en peignant à Morreale et dans l'église de S.-Giovanni di Dio de Palerme des fresques, où parmi de grands défauts on remarque des traits de génie. Deux ans plus tard, il peignait à fresque la première moitié de la voûte de l'église S.-Francesco, et bientôt après, au monastère de Bénédictins de S.-Martino près Palerme, un beau plafond représentant *l'ange du Seigneur soutenant par les cheveux le prophète Habacuc*. Il passa ensuite deux années à Rome occupé à dessiner les plus beaux morceaux antiques et modernes. De retour à Palerme, il acheva la voûte de S.-Francesco.

Depuis lors, les ouvrages que le Morrealese exécuta à Palerme et dans le reste de la Sicile sont presque innombrables. Ses plus célèbres tableaux à l'huile sont : à Palerme, à la confrérie du Rosaire, la *Descente du Saint-Esprit*; à Santa-Maria-di-Valverde, *Notre-Dame du Mont-Carmel avec quatre saints*; à Santa-Zita, la *Communion de la Madeleine*; à Sainte-Marie-des-Anges, *Saint Pierre d'Alcantara*; à Saint-Charles, *la Vierge avec saint Benoît et ses compagnons*, et une autre *Madone avec saint Benoît et saint Louis*; à l'église de Monte-Santo, *Sainte Madeleine de' Pazzi*; à Saint-Nicolas de Tolentino, *Le saint titulaire*; à Saint-François-Xavier, le *saint*; à l'église des Jésuites, *Saint Philippe d'Argiro exorcisant un possédé*, œuvre digne de Murillo, et un *Saint Paul Ier hermite*, qui rappelle la manière de l'Espagnolet; à Sainte-Claire, une *Descente de croix*; à la cathédrale, *Saint François de Paule*; à Saint-François, la *Vocation de saint François*; à la Conception, *la Vierge immaculée*; à Saint-Antoine-de-Padoue, une *Madone*; à la sacristie de l'hospice des pauvres, une *Nativité de Jésus-Christ*; enfin au couvent de Saint Martin, le *Martyre de saint Laurent*, la *Nativité*, l'*Annonciation*, la *Madone avec sainte Scholastique et saint Benoît*, et une vaste composition représentant *les ordres religieux et militaires soumis à la règle de Saint-Benoît*.

Catane possède plusieurs peintures à l'huile de Novelli : *Trois hermites*, une *Tête de saint Jean*, un *Saint Christophe*, et *Tobie délivré par l'Ange*, l'une des plus merveilleuses productions du maître, chef-d'œuvre qu'on admire dans le vestibule du couvent des Bénédictins.

Dans ces œuvres si variées, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus de la correction du dessin, de la facilité du pinceau, du parfait accord, et de la transparence des couleurs, de la science de la perspective, des connaissances anatomiques, de l'habile dégradation des lumières ou de l'expression des figures. On accuse, il est vrai, Novelli d'avoir reproduit trop souvent les mêmes types; mais ce défaut lui est commun avec les plus grands maîtres, et on a adressé le même reproche à Andrea del Sarto, au Frate, à Léonard de Vinci lui-même. Quelques critiques ont regretté aussi qu'il n'ait pas recherché davantage la grâce et la beauté idéale. Ce qu'il y a

peut-être de plus étonnant dans le talent de Novelli, c'est qu'il ait pu exécuter un si grand nombre d'ouvrages avec tant de soin, de fini et d'amour dans l'espace d'une vie si courte. Pendant les troubles civils de Palerme en 1647, il parcourait les rues, en qualité d'ingénieur royal, quand une troupe de séditieux le blessa au bras droit, et trois jours après il succombait, à l'âge de trente-neuf ans et demi. Il avait déjà formé un grand nombre d'élèves, dont les plus connus sont sa propre fille *Rosalia*, Jacopo lo Verde, Vincenzo Marchese, Francesco Gizelli, et le prêtre Macri, de Girgenti.

Novelli était aussi habile architecte, et c'est en cette qualité qu'il fut employé plusieurs années par le sénat de Palerme, et qu'il avait été nommé par Philippe IV à cette place d'ingénieur du royaume de Sicile qui fut l'occasion de sa mort. Palerme lui doit la façade de la maison des PP. de l'Oratoire de l'Olivella, et aussi, dit-on, les dessins de la Porta-Felice. Enfin, il a laissé quelques eaux-fortes très-rares et fort recherchées des amateurs. E. Breton.

Ortolani. *Biografia degli uomini illustri della Sicilia*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Mortillaro, *Guida di Palermo*. — *Descrizione di Catania*.

NOVELLI (*Antonio*), sculpteur italien, né à Castel Franco (Toscane), en 1600, mort à Florence, en 1662. D'une famille aisée, il reçut une bonne éducation, unissant l'étude des lettres à celle de la musique, et entra à quinze ans dans l'atelier de Gherardo Silvani, où il fit de rapides progrès; en 1622 il passa sous la direction d'Agostino Bugiardini. Après la mort de ce maître, il acheva le tombeau de la célèbre musicienne Arcangela Paladini pour l'église de Santa-Felicità. Vers 1630, il sculpta pour la villa de Poggio-Imperiale un colosse représentant un *Vent déchirant une voile*, un *buste du peintre Passignano*, une *Lucrèce*, et plusieurs portraits. Il exécuta ensuite les ornements en stuc de la salle *della stufa* au palais Pitti, et deux statues en pierre destinées à décorer la façade du nouveau palais Strozzi. Sur la demande de Michel-Ange Buonarroti le jeune, il fit pour la galerie que ce littérateur distingué consacrait dans son palais à la mémoire de son oncle la *statue assise de Michel-Ange*, figure moins bien réussie que ses autres ouvrages, parce qu'il fut gêné par la direction du Boschi qui lui avait été imposée.

Après quelques travaux de moindre importance, il sculpta deux *Mois*, statues colossales commandées par la reine Marie de Médicis, une *Vénus* de grandeur naturelle pour Agnola Galli, et une figure colossale de la *Loi*, qui fut placée dans la cour du palais Pitti. Il fit pour les chapelles de famille du Rosso et des Franceschi les statues des *apôtres Simon, André, Jean et Mathieu*; et un *Christ ressuscité* pour le vestibule de la sacristie de Saint-Marc. Une *Madeleine* en marbre, qui passe pour son meilleur ouvrage, fut achetée par un ministre de la reine de Suède. En travaillant aux belles fontaines du palais Ridolfi, il gagna des rhumatismes, qui le privèrent presque entièrement de l'usage de ses membres; il fut forcé de passer douze ans à Castel-Franco dans une oisiveté absolue. Guéri par l'usage des eaux minérales des environs de Pise, il revint à Florence, et y exécuta en 1661, à l'occasion du mariage du prince qui depuis fut Cosme III avec Marguerite d'Orléans, une statue gigantesque d'*Atlas portant le ciel sur ses épaules*.

Cet artiste était presque universel; il fournit un grand nombre de modèles de cire pour des travaux d'orfévrerie, entre autres pour le grand ciboire d'argent de l'église de la Nunziata; il sculpta le bois; il essaya d'imiter les faïences de Luca della Robbia, et il fit en ce genre une *Visitation* bien réussie, à part quelque infériorité dans certaines couleurs; il exécuta en acier de magnifiques gardes d'épée; et, ce qui n'avait guère de rapport avec ses autres ouvrages, il fabriqua des télescopes assez parfaits pour que Torricelli ait dit de lui: *En virescit Galilæus alter*. Il fut bon musicien; jouait de presque tous les instruments, et avait lui-même inventé un instrument à 54 voix, une espèce d'orgue portatif qu'il appelait *sordellina*. Enfin, il composa des poésies dans le genre léger appelé en Italie *bernesque*, tels que l'éloge du sifflet, *Zufolo*, et de l'écureuil, *scojatollo*, et la *Dispute de la Peinture et de la Sculpture*. E. B—n.

Baldinucci, *Notizie*. — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*.

NOVELLI (*Pietro-Antonio*), peintre et poëte italien, né en 1729, à Venise, où il est mort, le 13 janvier 1804. Il fut élève de Pietro Toni, maître plus habile dans la théorie que dans la pratique de l'art, et demeura avec lui un assez grand nombre d'années; il conserva toujours pour lui la plus vive reconnaissance. Il peignit à fresque et à l'huile, et l'on trouve ses productions, qui sont abondantes, dans les palais et les églises de la Vénétie et des États romains. Nous citerons de lui: *La Descente du Saint-Esprit*, une *Madone*, à Udine; *La Conception*, à Cadore; *Le prophète Élie*, pour le couvent de Saint-Élie dans le mont Liban; *La Cène*, *Saint Michel archange*, *La Vierge et l'enfant Jésus*, à Venise. Cet artiste a gravé un portrait et plusieurs vignettes pour les œuvres poétiques de l'abbé Vicini, son ami intime. En 1789 il restaura les ornements de l'escalier d'Or du palais des Doges. Comme peintre il n'eut jamais un talent bien remarquable. Il cultiva aussi la poésie, récita quelques morceaux dans l'Académie des Arcades, et laissa inédit un recueil de *Fantasie pastorali*.

Son fils et son élève, Novelli (*Francesco*), né en 1764, s'adonna à la gravure; il travailla à l'eau-forte et au burin d'après Titien, Mantegna, Raphael, son père, etc.; on remarque dans son œuvre *Disegni del Mantegna*, 65 pl. in-fol., l'*Œuvre de Rembrandt*, suite de copies faites

avec Cumano, des *Groupes de figures de femmes*, etc. P.

Quadri, *Otto Giorni in Venezia*. — E. de Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*.

NOVELLIS (*Jacques* DE). *Voy*. BENOIT XII.

NOVELLO (*Guido*). *Voy*. GUIDO.

NOVELLO DA SAN-LUCANO, architecte napolitain, né vers 1440, mort en 1510. On ignore quel fut son maître; mais en le voyant l'un des premiers marcher vers la renaissance, on doit supposer qu'il avait étudié à Rome dont évidemment les monuments antiques avaient eu sur son style la plus heureuse influence. On regarde comme la plus importante de ses entreprises la restauration de l'église de *San-Domenico Maggiore* de Naples, qui avait été renversée en partie par le tremblement de terre de 1456. Le goût dont il avait fait preuve engagea le prince de Salerne, Robert San-Severino, à le charger de la construction d'un vaste palais, qui fut terminé en 1480. Il est hors de doute que pendant les trente années qu'il vécut encore Novello ne dut pas rester oisif; mais cependant on ne connaît à Naples aucun autre édifice qui puisse lui être attribué avec certitude. E. B—N.

G. Piacenza, *Giunta alle Notizie di Baldinucci*. — L. Galanti, *Napoli e contorni*. — *Napoli e i luoghi celebri delle sue vicinanze*.

NOVERRE (*Jean-Georges*), chorégraphe français, né à Paris, le 29 avril 1727, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 19 novembre 1810. Fils d'un adjudant au service de Charles XII et destiné par son père à la profession des armes, son goût passionné pour la danse l'entraîna vers le théâtre. Élève de Dupré, il débuta avec succès devant la cour, à Fontainebleau, au mois d'octobre 1743. A l'âge de vingt et un ans, Noverre se rendit à Berlin; mais quoiqu'il y eût été très-bien accueilli par Frédéric II et par le prince Henri de Prusse, il ne tarda pas à revenir à Paris, où il fut nommé maître de ballet à l'Opéra-Comique. En 1755 il alla remplir les mêmes fonctions à l'Opéra de Londres et ensuite à celui de Lyon, en 1758. Peu de temps après, il partit pour Stuttgard, et y dirigea jusqu'en 1764 les ballets de la cour du duc de Wurtemberg, qui était alors l'une des plus brillantes de l'Europe. Plus tard, en 1770, il fut attaché, en qualité de maître de ballet, au théâtre de Vienne, puis à celui de Milan. De retour à Paris, il fut chargé en 1776 de la direction de la danse à l'Académie royale de musique, et occupa cette place jusqu'en 1780, époque à laquelle il quitta définitivement le théâtre. Ayant obtenu une pension sur la cassette du roi, il se retira à Saint-Germain-en-Laye, près Paris, où il mourut, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Noverre s'est acquis une certaine célébrité comme chorégraphe. Profitant des ingénieuses innovations précédemment introduites à l'Opéra par M[lle] Sallé et poursuivant la réforme des costumes entreprise par cette virtuose de la danse, il supprima le masque qui couvrait le visage des danseurs, fit disparaître de la scène les panniers, les tonnelets et autres ridicules accoutrements, et donna le premier au ballet pantomime une action dramatique en y introduisant l'imitation vraie de la nature, autant que le comporte ce genre de spectacle. Noverre et les Gardel apportèrent dans leur art la même révolution qui fut ensuite opérée dans la musique française par Gluck, Piccinni et Sacchini. On a de Noverre un grand nombre de ballets qui ont obtenu de brillants succès. Nous nous bornerons à indiquer ici ceux qui ont été représentés à l'Académie royale de musique : *Médée et Jason*, ballet pantomime, en trois actes (1775); — *Les Caprices de Galathée*, id. (1776); — *Appelles et Campaspe*, id. (1776); — *Les Horaces*, id. (1777); — *La Fête chinoise*, id. (1778); — *Annette et Lubin*, id. (1778); — *Les petits Riens*, id. (1778); — *La Toilette de Vénus*, id. (1779); — *Médée*, id. (1780). — Longtemps déjà avant l'apparition des ballets que nous venons de citer sur la scène française, Noverre avait exposé ses idées sur la régénération de son art dans un ouvrage intitulé *Lettres sur la danse et les ballets*, qui fut publié à Lyon, en 1760, un vol. in-8°. Ce livre, dans lequel l'auteur traite de l'opéra français, offre des vues aussi remarquables par leur justesse que par leur nouveauté à cette époque. Il en a été fait successivement plusieurs éditions en France et à l'étranger; la dernière a paru à Paris, en 1807, sous le titre de *Lettres sur les arts imitateurs en général, et sur la danse en particulier*, 2 vol. in-8°. On a aussi de Noverre une brochure ayant pour titre : *Observations sur la construction d'une nouvelle salle d'Opéra*; Paris, 1781. D. DENNE-BARON.

De La Borde, *Essai sur la Musique*. — Castil Blaze, *De la Danse et des Ballets*. — Le même, *L'Académie impériale de musique, histoire littéraire, musicale*, etc. — Fetis, *Biographie universelle des Musiciens*.

NOVES (*Laure* DE), et non pas de Sade, plus connue sous le nom de la *belle Laure*, née à Vaucluse ou à Lagnes, en avril 1308, morte le 6 avril 1348, au même lieu ou à Avignon. Laure de Noves, tel est le nom donné par la plupart des biographes à la femme que les vers de Pétrarque ont immortalisée. Ce n'est pourtant là qu'une hypothèse, et il nous paraît plus vraisemblable que loin d'appartenir à la famille de Noves et d'avoir pour père Audibert de Noves, syndic (échevin) d'Avignon, Laure était issue des seigneurs de Vaucluse, qui tenaient à la maison d'Adhémar, d'où sont sortis les princes d'Orange et les comtes de Grignan. Le système qui la fait naître à Avignon, le 4 juin 1314, nous semble inadmissible, et son mariage avec un certain Hugues de Sade, le 16 janvier 1325, doit être mis au rang des fictions romanesques jusqu'à ce que des monuments authentiques et des titres primordiaux irrécusables soient venus

l'attester d'une manière qui dissipe tous les doutes. La Laure aimée du poëte vécut et mourut vierge. C'est sur les rives de la Sorgue, et non pas dans l'église des religieuses de Sainte-Claire à Avignon, le lundi 6 avril 1327, que Pétrarque rencontra Laure pour la première fois, et conçut pour elle cette passion forte et constante qui ne saurait aujourd'hui être mise en doute, et qui fit en même temps le bonheur, le tourment et la gloire de la moitié de sa vie. Pétrarque (*voy.* ce nom), chassé avec sa famille de la Toscane par les guerres des guelfes et des gibelins, était venu chercher un asile dans le comtat Venaissin, et s'était fixé à Vaucluse. Il avait alors vingt-trois ans. La maison qu'il habitait était située vis-à-vis de la maison des parents de Laure, et son rôle à l'égard de cette *gente demoiselle* se serait toujours réduit à celui de panégyriste de ses qualités estimables. Laure, que Pétrarque vit pour la dernière fois le 27 septembre 1347, mourut l'année suivante, d'une maladie de langueur, six mois avant une peste terrible qui désola ces contrées, et le 6 avril 1351 l'illustre poëte, se rappelant que ce jour luisait pour la troisième fois depuis qu'il l'avait perdue, fixa ce funeste anniversaire dans un sonnet qui se termine par ces mots si touchants : « Ah! qu'il était beau de mourir il y a aujourd'hui trois ans ! » Suivant une note écrite, dit-on, de la propre main de Pétrarque sur un *Virgile* manuscrit conservé à la bibliothèque ambrosienne de Milan, Laure aurait été inhumée dans l'église des Frères mineurs d'Avignon; mais cette note est considérée par de savants critiques comme entièrement apocryphe. On prétend avoir, en 1533, découvert le tombeau de Laure, qui de l'aveu général n'a fourni ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, aucune désignation du nom de la défunte ou de l'année de son décès. Sous une dalle sans inscription, mais sur laquelle étaient sculptés deux écussons effacés par le temps et surmontés d'une rose, on trouva quelques petits ossements, et une mâchoire entière, auprès de laquelle était déposée une boîte de plomb, fermée avec un fil de fer. Cette boîte contenait un parchemin plié et scellé de cire verte, avec une médaille en bronze représentant une femme qui se couvre le sein, entourée d'une légende qui consistait en ces quatre lettres : M. L. M. J. On l'interpréta bizarrement : *Madonna Laura morta jace*, ce qui ne saurait être considéré comme une véritable découverte épigraphique. Un sonnet italien, signé *Petrarca*, était sur le parchemin; mais sa médiocrité, son prosaïsme prouvent de reste que Pétrarque n'en est point l'auteur. Au mois de septembre de cette année, François Ier, passant par Avignon, voulut voir le prétendu tombeau de Laure, à laquelle il ordonna d'élever un mausolée, ce qui n'a jamais été exécuté. Ce prince l'honora même de l'épitaphe suivante, qui ne vaut pas celle que lui avait consacrée son Pétrarque :

En petit lieu compris, vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée,
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.
O gentille âme ! etant tant estimée,
Qui te pourra louer, qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

L'église des Cordeliers et ce que l'on considérait comme le tombeau de Laure ont été détruits pendant la révolution, et il n'en reste plus aucun vestige. Nous n'approfondirons pas davantage la biographie de cette femme, qui depuis quatre siècles fait plus de bruit qu'elle n'en a fait, à coup sûr, de son temps, et dont l'existence a même paru à certains auteurs quelque peu problématique. H. F.

D'Olivier-Vitalis, *L'illustre châtelaine de Vaucluse*; 1842 in-8°. — J.-J.-F. Costaing de Pusignan, *La Muse de Pétrarque dans les collines de Vaucluse*; 1813, in-12. — De Sade, *Mémoires sur Pétrarque* (1744, 3 vol. in-4°).

NOVI (*Paolo* DE), doge de Gênes, décapité à Gênes, le 5 juin 1507. En 1507 les Génois, toujours inquiets et volages, résolurent de s'affranchir, du protectorat de la France et de se donner à l'empereur Maximilien. Comptant sur l'appui de l'Allemagne, ils chassèrent Jean-Louis Fieschi qui gouvernait pour la France. La noblesse ne prit aucune part à ce mouvement, qu'elle regardait comme fort imprudent, et quitta la ville; les négociants imitèrent cet exemple. Le peuple, abandonné à lui-même, nomma huit tribuns, parmi lesquels Paul de Novi, riche teinturier, qui, selon Uberto Folieta, Bizarro, Guicciardini et autres historiens génois « joignait à beaucoup de force de caractère et d'intégrité une aptitude aux affaires et un courage dignes de circonstances plus heureuses ». Louis XII invita les Génois à ne pas persister dans leur rébellion. Ceux-ci répondirent à ses propositions pacifiques en mettant le siége devant Monaco et en persécutant les nobles, restés partisans de la France. Louis se décida à passer les monts (3 avril 1507) pour en finir avec les continuelles séditions qui agitaient Gênes et forçaient la France à entretenir continuellement dans la Ligurie des forces considérables. Le 26 il attaqua les défilés de la Polcevera avec une armée de deux mille trois cents chevaux et douze mille hommes de pied. Les Génois s'enfuirent presque sans combattre. Ils jetèrent l'épouvante dans la ville, qui ne pensa plus qu'à se rendre à discrétion. Paul de Novi essaya de défendre le poste de la Lanterne (27 avril); il en fut délogé par l'artillerie française. Il s'embarqua pour la Toscane, relâcha à Pise et de là voulut gagner les États romains; une tempête le jeta en Corse. Il fut livré aux Français, et Louis XII, en pardonnant à tous les Génois, l'excepta d'une amnistie, ainsi que Démétrius Giustiniani. Ces deux chefs furent décapités; leurs membres furent exposés sur les portes de la ville. A. DE L.

Jacob Nardi, *Ist. Fior.*, t. IV, p. 193. — Uberto Folieta, *Hist.*, lib. XII, p. 699-702. — Petri Bizarro, *Hist. genuens.*, lib. XVIII, p. 417-422. — Fr. Guicciardini, *Hist.*,

lib. VII, p. 375-379. — Ag. Giustiniani, *Storia di Genova*, lib. VI, p. 253. — Sismondi, *Hist. des répub. italiennes du moyen âge*, t. XIII, chap. CIV, p. 368-370.

NOVIDIUS (*Ambroise*), poëte latin moderne, né à Forenza (royaume de Naples), vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il s'adonna à la culture de la poésie latine ; un de ses protecteurs fut Alexandre Farnèse. On connaît de lui deux poëmes, intitulés *Consolatio ad Romanos* (Rome, 1538, in-12), et *Sacrorum fastorum lib. XII* (Revue, 1547, in-4° ; Anvers, 1559, in-12) ; on trouve à la tête de ce dernier ouvrage un calendrier curieux pour la connaissance de certains usages de l'Église romaine. P.

Rotermund, *Supplém. à Jöcher*.

NOVIKOF (*Nicolas-Ivanovitch*), littérateur russe, né à Tikhvenskoë, près de Moscou, le 26 avril 1744, mort au même lieu, le 31 juillet 1818. Après avoir reçu dans la maison paternelle l'éducation fort médiocre que les gentilshommes campagnards donnaient alors à leurs fils, il alla à Pétersbourg, à l'âge de dix-huit ans, servir dans les gardes. Les lectures qu'il y fit lui inspiraient une telle passion pour les lettres que, pour s'y consacrer entièrement, il abandonna bientôt la carrière militaire. Son premier essai fut la création d'un journal satirique et une *Biographie littéraire russe*, la première dans ce genre, sans laquelle plus d'un renseignement serait maintenant introuvable. Fixé à Moscou en 1769, il y publia, en 19 vol. in-8°, une *Ancienne Bibliothèque russe*, précieux recueil de divers documents historiques, dont aucun n'est sans valeur ; il y prit la direction de la *Gazette de Moscou*, fonda plusieurs revues, ouvrit le premier cabinet de lecture qu'il y eut à Moscou, capitale qui en 1753 n'avait pas encore une seule librairie, et se fit enfin lui-même imprimeur et libraire. Il est difficile d'énumérer tout ce qu'il répandit en Russie de livres, et faire bien ressortir le salutaire élan qu'il imprima à la société russe, pleine d'une séve naturelle trop faiblement développée. En 1784, Novikof commença dans la *Gazette de Moscou* une *Histoire de l'ordre des Jésuites*. L'impératrice fit arrêter cette publication et soigneusement rechercher ce qui en avait paru. « Considérant, porte son rescrit à ce sujet, que nous avons accordé notre protection à cet ordre, nous ne permettons à qui que ce soit de lui porter atteinte. » L'année suivante, le même souverain ordonna au métropolite de Moscou, le célèbre Platon, d'examiner sévèrement tous les livres qui sortaient des ateliers de Novikof. Platon les divisa en trois catégories : 1° les livres littéraires (qu'on ne saurait assez multiplier) ; 2° les livres mystiques (pour ceux-ci, dit-il, je n'y comprends rien, et ne puis, par conséquent, les apprécier) ; 3° les ouvrages des encyclopédistes, qu'il regardait comme de *dangereuses et mauvaises herbes* ; puis, plus soucieux de la sécurité de Novikof que de l'intégrité de la doctrine dont il était le gardien, il déclara à sa souveraine que « devant le trône de Dieu et son trône il l'assurait qu'il désirerait que non-seulement ses ouailles, mais encore que tous les hommes soient aussi bons chrétiens que l'était Novikof ». Obligée d'ajouter foi à ce témoignage, l'impératrice ne continua pas moins à regarder Novikof comme un *fanatique*, mit des entraves à son activité, et finit, en 1792, sur des dénonciations non éclaircies, par le faire arrêter, par mettre ses biens sous séquestre et le jeter en prison à Schlusselbourg. Il y demeura quatre ans. L'empereur Paul, le jour même de son avénement au trône, rendit à Novikof sa liberté et son patrimoine. Ce fut là qu'il termina ses jours, dans la culture des lettres et la société de quelques amis fidèles. Pce A. G.—n.

Gretch, *Essai sur l'hist. de la littér. russe*. — *Dictionnaires hist.* de Bantich-Kamenski et du métropolite Eugène. — *Le Messager russe*, 1857, nos 19 et 21. — *Revue des étudiants de l'université de Saint-Pétersbourg*, t. I. — *Les Annales de la patrie*, 1855, t. III. — *Annales bibliogr. de Moscou*, 1858, n° 6.

NOVIOMAGUS. *Voy*. Bronchorst.

NOVION (*Jean-Victor*, comte de), officier français, né en 1747, à Laon, où il est mort, le 18 juillet 1825. Issu d'une famille de robe, il suivit la carrière des armes, et était à l'époque de la révolution capitaine d'infanterie et chevalier de Saint-Louis. Élu député suppléant de la noblesse du Vermandois aux états généraux, il remplaça, en 1790, le comte de Miremont, et vota constamment avec le côté droit. Vers la fin de 1791, il émigra, se rendit à Londres, puis à Lisbonne, et, grâce au crédit du ministre Rodrigue de Souza, fit agréer au prince régent ses services pour l'organisation d'un corps de police urbaine. En 1804, cette institution préservatrice, dont Lisbonne n'avait jamais été dotée, fonctionnait d'une manière régulière, après bien des efforts que les mauvais vouloir des grands seigneurs rendit longtemps stériles. Lorsqu'en 1807 la cour s'embarqua pour le Brésil, Novion réussit à maintenir la tranquillité par des mesures à la fois sages et énergiques, et pendant l'occupation française, il remplit les fonctions de commandant d'armes de la place. Le gouvernement portugais le récompensa de ses services par le grade de maréchal de camp. Rentré en France en 1814, il fut nommé, en 1816, prévôt du département de l'Aisne. P. L.

Journal de l'Empire, 3 mars 1808. — Thiébault, *Relation de l'expédition d'Espagne et de Portugal*.

NOVION. *Voy*. Potier.

NOVIS (*Augustin* de), canoniste italien, né en Lombardie, vivait au quinzième siècle ; il professa le droit à Pavie, devint chanoine, et laissa entre autres écrits, un *Scrutinium tripartitum in quatriconsultum consilium*, qui fut imprimé à Florence en 1500, in-fol. G. B.

Fabricius, *Bibliotheca latina medii ævi*, t. I, p. 460.

NOVIUS, poëte comique latin, vivait au commencement du Ier siècle avant J.-C. Il était

contemporain du dictateur Sylla et du poëte comique Pomponius. Il se rendit célèbre par ses *atellanes*, qui jouirent longtemps chez les anciens d'une grande réputation et que Nennus Marcellus cite souvent. Il composa aussi des comédies imitées du théâtre grec. Le nom de Novius est fréquemment confondu dans les manuscrits avec les noms de Lævius et de Nævius. Les fragments qui restent de lui sont trop courts pour avoir quelque intérêt littéraire; mais ils sont précieux pour l'histoire de la langue latine. Voici les titres de ses pièces : *Agricola*, *Andromacha*, *Asinius*, *Bubulcus Cerdo*, *Bucculo*, *Colax*, *Decuma*, *Depatici*, *Dotata*, *Duo Dossenni*, *Eculeus*, *Erisaces*, *Exodium*, *Phöenicus*, *Fullones feriati*, *Funus*, *Gallinaria*, *Gemini*, *Hetæra*, *Lignaria*, *Macci*, *Maccus Caupo*, *Maccus exul*, *Malevolus*, *Mania medica*, *Milites Pometinenses*, *Mortis et vitæ judicium*, *Optio*, *Pappus præteritus*, *Parcus*, *Paulus*, *Pedius* ou *Pædium*, *Phœnissæ*, *Picus*, *Præco posterior*, *Quæstio*, *Surdus*, *Tabellaria*, *Togularia*, *Tripertita*, *Vindemiatores*, *Virgo prægnans*, *Zona*. Les *fragments* de Novius ont été recueillis par Bothe : *Poetæ scenici latinorum*, *Fragmenta*, t. II. Y.

Fabricius, *Bibliotheca latina*. — Weichert, *Poetarum latinorum.... vitæ*, p. 31.

NOWAÏRI (*Chéhab ed Dyn Ahmed*), historien et jurisconsulte arabe, né à Taber, dans la haute Égypte, vers 1280, mort en 1332. Le seul ouvrage de lui que nous connaissions est une sorte d'encyclopédie intitulée : *Nihayat al arab fi fonoun aladab*, traitant de tout ce qui concerne les différentes branches des belles-lettres. Cet ouvrage, divisé en cinq livres, forme 10 volumes. La Bibliothèque impériale de Paris et celle de l'Escurial en possèdent quelques volumes; dans celle de l'université de Leyde se trouve un exemplaire complet. On n'en a jusqu'ici imprimé que des extraits. Ils sont insérés dans Albert Schultens, *Monumenta vetustiora Arabiæ, sive specimina quædam illustria antiquæ memoriæ et linguæ, ex manuscriptis codicibus Mureirii, Mesudii, etc., excerpta*; Leyde, 1740, in-4°; puis dans Eichhorn, *Monumenta antiquissima historiæ Arabum post Albertum Schultensium collecta, cum latina versione*; Gotha 1775, in-8°; dans J. L. Rasmussen, *Additamenta ad historiam Arabum ante Islamismum, excerpta ex Ibn Nobatha, Noveirio, etc.*; Copenhague, 1821, in-8°; et dans *Annales islamismi, sive tabulæ synchronisticæ-chronologicæ chalifarum et regum Orientis et Occidentis*, etc.; Copenhague, 1825, in-4°. Quelques chapitres relatifs à l'histoire de l'Afrique septentrionale ont été traduits par Mac Glukin Slane, qui les a ajoutés comme appendices à sa traduction de l'*Histoire des Berbères d'Afrique*, par Ibn-Khaldoun; Alger, 1853 et suiv., 4 vol. in-8°. La partie de l'histoire de Nowairi qui concerne la Sicile sous le gouvernement des musulmans a été publiée en arabe et en latin par le chanoine Gregorio Rosario, dans la *Collezione di cose arabo-siciliane*; Palerme, 1790. Caussin en a donné une traduction française, p. 1802, à la suite du *Voyage en Sicile*, de Riedesel. M. Noël Des Vergers en a extrait les chapitres relatifs aux Aghlabites dans son *Histoire de la Sicile sous les Aghlabites*, en arabe et en français (Paris, 1841, in-8°). La partie relative à la Syrie a été traduite, avec un aperçu de l'ouvrage entier, par Reiske, qui l'a publié à la suite de sa *Description de la Syrie* par Abouifèda; Leipzig, 1766, in-4°. R.

Hadji Khalfa, *Lexicon bibliographicum et encyclopædicum*. — Introduction des ouvrages de Rasmussen, *Schultens Eichhorn*.

NOWELL (*Alexander*), théologien anglais, né en 1507 ou 1508, à Readhall (comté de Lancastre), mort le 13 février 1602, à Londres. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études à l'université d'Oxford, y enseigna la logique et en fut un des agrégés. Après avoir été reçu maître ès arts, il vint à Londres, fut attaché comme sous-maître à l'école récemment fondée de Westminster (1543), et obtint, en 1550, la permission de prêcher en différents endroits du royaume. Il était chanoine lorsqu'en 1553 il fut élu député du bourg de Loo en Cornouaille à la chambre des communes; mais l'élection fut cassée pour vice de forme. Obligé, dans la même année, de se soustraire aux persécutions dirigées contre les protestants, il trouva un asile à Strasbourg, où s'étaient réfugiés les principaux chefs de l'Église anglicane, Jewell, Sandys, Grindal, etc.; il ne retourna dans sa patrie que sous le règne d'Élisabeth. D'abord chapelain de l'évêque Grindal (1559), il fut nommé en 1560 archidiacre du Middlesex et doyen de Saint-Paul, et en 1594 chanoine de Windsor. C'était un homme instruit, charitable, d'une piété exemplaire, et grand ami des lettres; une partie de ses revenus fut employée à la fondation d'une école dans le Lancashire et de treize bourses au collége Brasennose, où il avait été élevé. Il fut un des ecclésiastiques les plus zélés à propager les principes de la réforme, et prit une part influente aux travaux de l'assemblée qui, en 1563, révisa les articles de la communion anglicane. Outre des sermons et des traités de controverse contre l'Église romaine, on a de lui deux *Catéchismes* en latin, dont l'un est l'abrégé de l'autre, imprimés tous deux en 1570 (in-4° et in-8°), et qui ont été en usage pendant plus d'un siècle; ils ont été traduits en anglais et en grec.

Son frère, *Lawrence* NOWELL, mort en 1576, fut archidiacre de Derby et doyen de Lichfield; savant archéologue, il composa plusieurs ouvrages qui se trouvent en manuscrit au British Museum à Oxford, entre autres un *Vocabulaire de la langue saxonne*. P. L—Y.

Churton, *Life of Alex. Nowell*; Oxford, 1809, in-8°.

NOY (*William*), jurisconsulte anglais, né en 1577, en Cornouailles, mort le 6 août 1634, à

Tunbridge Wells. En sortant du collége d'Exeter, il s'appliqua, dans la société de Lincoln's-Inn, à l'étude du droit, dans la connaissance duquel il se rendit fameux. Élu député vers la fin du règne de Jacques I[er], il siégea au parlement durant plusieurs législatures consécutives, et s'y montra l'un des plus ardents adversaires de la prérogative royale. Il défendit les intérêts du peuple, dit Fuller, jusqu'au moment où Charles I[er] lui donna la place d'attorney général, en 1631. Après sa défection, il conserva cette humeur chagrine et cette indépendance apparente de caractère qui l'avaient toujours distingué. On pouvait facilement le gouverner en le flattant, et les ministres, en vantant son savoir et son adresse, l'amenèrent à découvrir une source nouvelle et plus productive de revenus : ce fut lui qui rédigea l'ordonnance relative à la taxe illégale sur la construction des vaisseaux (*ship-money*); mais il ne vécut pas assez longtemps pour en voir les désastreuses conséquences. Si sa mort fut un sujet d'affliction pour la cour, elle devint pour les libéraux le signal de réjouissances publiques. Noy passait à bon droit pour un légiste habile, comme le prouvent les ouvrages qu'il a écrits et qui n'ont paru qu'après sa mort, notamment : *A treatise of the principal grounds and maxims of the laws of England*; Londres, 1641, in 4°; — *The perfect conveyancer, or several select and choice precedents*; ibid., 1655, in-4°; — *Reports of cases taken in the time of queen Elizabeth, king James and kind Charles*; ibid., 1656, 1669, in-fol.; — *The complet Lawyer, or a treatise concerning tenures and estates in land of inheritance for life*; ibid., 1661, 1674, in-8°; — *A treatise on the rights of the Crown, declaring how the king of England may support and increase his annual revenues*; ibid., 1715, in-8°. P. L—y.

Clarendon, *Memoirs*. — Lloyd, *State worthies*. — Fuller, *Worthies*. — Chalmers, *General Biogr. Dict.*

NOYDENS (*Benito-Remigio*), écrivain espagnol, né en Aragon, vers 1630, mort en 1685. Il se fit connaître par un ouvrage satirique intitulé : *Historia moral del Dios Momo* (Madrid, 1666, in-4°). Voici en quelques mots le sujet de ce livre aujourd'hui peu connu. Momus, banni du ciel, séjourne dans un grand nombre de corps sur la terre; il est tantôt roi, tantôt laboureur; il devient tour à tour militaire, ecclésiastique, médecin, homme de loi, et partout il cause beaucoup de trouble et d'embarras. Cette fiction est malheureusement traitée d'une façon un peu lourde, et elle cessa bientôt d'avoir des lecteurs. Noydens se livra ensuite à des travaux philologiques plus utiles. Il donna une édition (Madrid, 1674, in-fol.) du *Tesoro* de Covarrubias, le plus ancien des dictionnaires espagnols, dans lequel il introduisit des additions et des améliorations nombreuses. G. B.

Ticknor, *History of spanish literature*, t. III.

NOYER (Du). *Voy.* Du Noyer et Lucinge.

NOYERS (*Guy* de), prélat français mort le 21 décembre 1193. Son père était Milon de Noyers, seigneur bourguignon. Après avoir rempli les fonctions de prévôt d'Auxerre et d'archidiacre de Sens, il fut confirmé archevêque de Sens, par Alexandre III, en 1176. On le trouve en 1179 au concile de Latran, et au couronnement de Philippe-Auguste dans l'église de Reims. En 1180, le jour de l'Ascension, il couronna lui-même, dans l'église de Saint-Denis, Isabelle, femme de Philippe. En cette année, pendant les fêtes de Noël, il se trouvait de nouveau près du roi dans la basilique de Saint-Denis, lorsqu'ils eurent ensemble un grand débat. Le concile de Latran ayant interdit aux juifs de posséder des serfs chrétiens, Guy de Noyers prétendit faire lui-même exécuter ce décret : le roi, de son côté, lui enjoignit de s'abstenir en cette affaire, disant que toute question relative à l'état des personnes était de la compétence de la cour civile. Mais l'archevêque ne voulut pas comprendre les raisons données par le roi, et la discussion s'aigrit à ce point que Philippe, courroucé l'exila. Cependant cet exil ne dura guère. Nous voyons Guy de Noyers rétabli sur son siége dès l'année 1181. On a des lettres d'Alexandre III, d'Urbain III et d'Étienne de Tournay adressées à Guy de Noyers. M. Daunou appelle avec raison Guy de Noyers un des plus savants prélats de son époque; mais il prétend à tort que ce prélat n'a laissé que deux chartes publiées dans le tome XII du *Gallia christiana*. Les archives manuscrites de l'église de Sens nous offrent plusieurs autres diplômes du même archevêque. B. H.

Gallia christ., t. XII, col. 53. — *Hist. litt. de la France*, t. XV, p. 611.

NOYERS (*Miles* de), maréchal de France, mort en septembre 1350. Il était arrière-petit-neveu d'Hugues de Noyers, évêque d'Auxerre. Pourvu en juillet 1302 de la charge de maréchal de France, il la conserva jusqu'en 1315, époque où il négocia, au nom de Philippe le Bel, la paix avec le fils aîné du comte de Flandre. En 1316, il fut un des exécuteurs testamentaires du roi Louis le Hutin. Nommé porte-oriflamme en 1325, il se trouva en 1328 à la bataille de Cassel; l'avis opportun qu'il donna au roi de l'attaque des Flamands décida du gain de cette journée. Il fut aussi présent au désastre de Crécy (1346) et engagea vainement Philippe VI à différer le combat jusqu'au lendemain. Il occupa l'office de grand bouteiller en 1336 et en 1343. — Cette famille, originaire de la Bourgogne, s'éteignit en 1415, dans la personne de *Miles X* de Noyers, comte de Joigny. P. L.

Anselme, *Grands officiers de la couronne*.

NOYERS (*Gilles* de). *Voy.* Gilles.

NOYERS. *Voy.* Noé.

NUCCI (*Benedetto*), peintre de l'école romaine, né à Gubbio, vers 1520, mort en 1587

(ainsi que le prouve son testament, fait en 1586). Il fut plutôt le compagnon et l'imitateur que l'élève de Raffaellino del Colle, avec lequel il peignit une *Madone et plusieurs saints* pour Saint-Francesco de Cagli. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dans les Marches, dans l'Ombrie et surtout dans sa ville natale, où l'on voit *la Vierge et plusieurs saints*, *saint Thomas* (1577), un *Crucifiement*, le *Baptême de saint Augustin*, la *Descente du Saint-Esprit*, et une *Cène*, placée en face d'une *Descente de croix* copiée d'après Daniel de Volterre par son élève Virgilio Nucci. Ce dernier, que tous les historiens font frère de Benedetto, était son fils, ainsi qu'il résulte des termes du testament que nous avons déjà cité, et par lequel son père l'institue son héritier universel. E. B—n.

Ranghiasci, *Elenco de' professori eugubini nelle arti del disegno*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Gualandi, *Memorie originali di belle arti*.

NUCIUS NICANDRE (Νίκανδρος Νούκιος), voyageur grec, né à Corcyre, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Forcé, à la suite de diverses aventures, de quitter son pays, il se réfugia à Venise. Là il entra au service de Gérard Veltwick, qui se rendait comme ambassadeur de l'empereur Charles V à la cour du sultan Soliman, en 1545. Il l'accompagna non-seulement à Constantinople, mais dans plusieurs autres parties de l'Europe, et écrivit un récit de ses voyages plein de détails curieux et intéressants. Un manuscrit de cette relation, mais incomplet et ne contenant que deux livres, se trouve dans la bibliothèque Bodleyenne à Oxford; d'après ce manuscrit M. Cramer a publié le 2e livre du récit de Nucius (texte grec avec traduction anglaise); Londres, 1841, in-4°. La bibliothèque Ambroisienne de Milan contient un manuscrit plus complet des *Voyages* de Nucius Nicandre, qui forment trois livres. Y.

Préface de M. Cramer, en tête de son édition. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

NUCK (*Antoine*), anatomiste allemand, né vers 1669, mort vers 1742. Après avoir étudié la médecine, il exerça son art à La Haye, et obtint ensuite la chaire d'anatomie et de chirurgie à Leyde. Il est le premier qui ait aperçu la manière dont se répare la perte de l'humeur aqueuse de l'œil. Disséqueur infatigable, il a encore découvert quelques glandes salivaires inconnues jusqu'alors. On lui doit aussi l'invention d'une machine pour redresser le cou placé de travers par la rétraction des muscles. Il a publié : *De vasis aquosis oculi;* Leyde, 1685; — *De ductu salivali novo, ductibus aquosis et humore aqueo oculorum;* ibid., 1685, in-12; réimprimé sous le titre de *Sialographia et ductuum aquosorum anatome nova;* ibid., 1690 et 1695, in-8°. Albinus s'est plus tard approprié les observations ingénieuses contenues dans cet ouvrage; — *Adenographia curiosa et uteri fœminei anatome nova, cum epistola de inventis novis;* ibid., 1691, 1696 et 1723, in-8°; — *Operationes et experimenta chirurgica;* ibid., 1692, 1696, 1714 et 1733, in-8°; Iéna, 1698, in-8°; traduit en allemand, Lubeck, 1709, et Halle, 1728, in 8°. — Tous les ouvrages de Nuck, sauf le premier, ont été réimprimés ensemble; Lyon, 1722, 3 vol. en trois volumes in-12. O.

Éloy, *Dictionnaire de la médecine*.

NUENARIUS. *Voy*. Neuenar.

NUGENT (*Thomas*), littérateur anglais, mort le 17 avril 1772, à Londres. Sa famille était originaire de l'Irlande. Il passa la plus grande partie de sa vie à Londres, où il mit sa plume au service des libraires, principalement pour les traductions. C'était un homme actif et modeste, qui possédait une instruction variée; la connaissance de la langue française, qu'il avait apprise dans sa jeunesse, lui fut d'un grand secours dans ses travaux. En 1765 il reçut de l'université d'Aberdeen le titre honoraire de docteur ès lettres. Ses principaux ouvrages sont : *Travels through Germany;* Londres, 1768, 2 vol. in-8°; — *Observations on Italy and its inhabitants;* ibid., 1769, 2 vol. in-8°; — *History of Vandalia;* ibid., 1776, 3 vol. in-4° : ouvrage estimé, qui offre d'intéressantes recherches sur l'histoire ancienne de la Poméranie et des contrées voisines. Son *Nouveau Dictionnaire portatif des langues française et anglaise* (Londres, 1774, in-8°) a eu en France un très-grand nombre d'éditions; il a été revu et corrigé par Charrier (Lyon, 1788, 2 vol. in-12), par J. Ouiseau (Paris, 38e édit., 1845, in-32), par Eibbins, etc. Nugent a traduit *Principles of political law* (1752, in-8°), de Burlamaqui; *Essay on the origin of human knowledge* (1756, in-8°), de Condillac; *Chronological abridgment of the roman history* (1759, in-8°), de Macquer; *Chronological abridgment of the history of France* (1762, 2 vol. in-8°), du président Hénault; *Tour to London*, de Grosley, etc. Ces traductions sont en général estimées pour l'exactitude et pour l'élégance du style; celle de l'*Émile* de Rousseau, qui porte son nom, a paru trop défectueuse pour qu'on l'en regardât comme l'auteur.

On a quelquefois confondu cet écrivain avec le médecin *Christopher* Nugent, mort le 12 novembre 1775, membre de la Société royale de Londres et beau-père du célèbre Edmond Burke. Il pratiqua son art avec beaucoup de succès, et publia en 1753 un *Essay on the hydrophobia*, trad. en français par Ch. Alston (Paris, 1754, in-12). P. L.

Gentleman's Magazine, 1772. — Chalmers, *General biograph. dict*. — Quérard, *France littér.*

NUGENT (*Robert* Craggs, comte), poëte anglais, né en Irlande, mort le 13 octobre 1788. Issu d'une ancienne famille du comté de Westmeath, il entra en 1741 à la chambre des communes, et occupa dans le gouvernement les charges de lord de la trésorerie (1754), de vice-

trésorier d'Irlande (1759) et de membre du bureau de commerce (1766). Il fut créé en 1767 baron Nugent et vicomte Clare, et en 1776 il reçut le titre de comte. Sa première femme, Anne Craggs, qu'il avait épousée en 1736, lui laissa des biens considérables; elle était l'amie de Pope et d'Addison, et entretenait avec eux un commerce de lettres. Lord Nugent cultivait la poésie avec goût : Ses *Odes and Epistles* (Londres., 1739, in-8°) contiennent quelques morceaux d'un style assez ferme; on trouve d'autres vers de lui dans la collection de Dodsley, et il a publié dans sa vieillesse deux poëmes, *Verses to the queen* (1774) et *Faith* (1775), d'une valeur plus que médiocre. Il avait l'esprit brillant et facile; mais il employa toute sa vie, selon l'expression de Walpole, à défaire le bonheur de ses premiers débuts; manquant de consistance dans les idées et dans les opinions, on le vit passer tour à tour des whigs aux torys, et renoncer avec éclat au catholicisme pour y revenir à son lit de mort. P. L.

Walpole, *Royal and noble authors*. — Chalmers, *Biogr. dict.*

*NUGENT (Comte LAVAL DE WESTMEATH), feld-maréchal autrichien, de la même famille que le précédent, né en Irlande, en 1777. Entré de bonne heure dans l'armée autrichienne, il fut en 1809 nommé colonel et chef d'état-major de l'archiduc Jean. Après avoir rempli en 1811 une mission à Londres, il obtint en 1813 le grade de général major, fut chargé de commander un corps de débarquement dans l'Italie du nord, mais fut repoussé par les troupes françaises. L'année suivante il fut plus heureux, pénétra jusqu'à Forli, et conclut avec Murat la convention qui assurait à ce dernier son maintien sur le trône de Naples. Il prit ensuite part à plusieurs opérations contre les Français, et se trouva au combat de Reggio. Opposé peu de temps apres à Murat, avec le titre de commandant de l'armée anglo-sicilienne, il vainquit en plusieurs rencontres les troupes napolitaines. Il fut ensuite appelé en France, et reçut le commandement militaire dans le département des Bouches-du-Rhône. Nommé en 1816 capitaine général du royaume de Naples, il eut à réorganiser complétement l'armée de ce pays. Après la révolution de 1820, il rentra au service de l'Autriche avec le grade de feld-maréchal-lieutenant. Envoyé en 1848 au secours de Radetzky, il prit part, l'année suivante, à la soumission de la Hongrie, et fut peu de temps après nommé feld-maréchal. O.

Norvins, *Biographie des contemporains*. — *Moniteur* de 1815 et 1816. — *Oestreichische Nationalencyclopædia*.

NUGNEZ. *Voy*. NUNEZ.

NUMA POMPILIUS, second roi de Rome, régna de 714 à 671 avant J.-C.. Ce prince appartient à la période mythique de l'histoire romaine. Sa légende, rapportée avec d'assez fortes altérations par Tite-Live et Plutarque, qui ont tenté de la ramener à la vraisemblance, a été restituée avec beaucoup d'art par Niebuhr. Nous donnons ici le beau récit de l'historien allemand. « Après la mort de Romulus le sénat se refusa d'abord à l'élection d'un nouveau roi : chaque sénateur devait à son tour exercer le pouvoir royal en qualité d'*interrex*. Une année se passa de la sorte. Le peuple, plus opprimé qu'auparavant, réclama avec force l'élection d'un souverain qui le protégerait. Quand enfin le sénat eut permis l'élection, il s'éleva entre les Romains et les Sabins une dispute sur le point de savoir dans laquelle des deux nations on choisirait le roi. Il fut convenu que les Romains l'éliraient parmi les Sabins, et toutes les voix se réunirent pour nommer le sage et pieux Numa Pompilius, de Cures, qui avait épousé la fille de Tatius.... C'était chez les anciens une opinion généralement accréditée que Numa était disciple de Pythagore; Polybe et d'autres écrivains essayèrent de montrer par des raisons chronologiques que ce fait était impossible, puisque Pythagore ne vint en Italie que sous le règne de Servius Tullius; mais un critique impartial, qui ne croit pas que le fils de Mnésarque fut le seul Pythagore, ni qu'il soit nécessaire de placer Numa dans la vingtième olympiade, ni enfin que la personnalite historique de Pythagore soit plus certaine que celle de Numa, se contentera de la vieille opinion populaire et ne la sacrifiera pas à la chronologie. Quand les augures eurent assuré Numa que les dieux approuvaient son élection, les premiers soins du pieux roi ne furent pas pour les rites des temples, mais pour les institutions humaines; il divisa les terres que Romulus avait conquises et laissées sans occupants. Il fonda le culte du dieu Terme. Tous les législateurs et Moyse le premier ont fondé sur la propriété du sol ou du moins sur sa possession héréditaire en faveur du plus grand nombre de citoyens possible le succès de leurs institutions civiles, judiciaires et morales. Ce ne fut qu'après avoir posé cette base que Numa s'occupa de législation religieuse. On l'honorait comme l'auteur du rituel romain. Instruit par la camène (1) Égérie, qui, prenant une forme visible, l'avait épousé, et qui le conduisait aux assemblées de ses sœurs dans le bois sacré, il régla toute la hiérarchie : les pontifes, qui par des préceptes et des châtiments, veillaient à ce que les lois relatives à la religion fussent observées par les individus et par l'État; les augures, qui avaient mission de donner sécurité aux conseils des hommes en pénétrant dans les desseins des dieux; les flamines, qui étaient ministres des temples des divinités suprêmes; les chastes vierges de Vesta; les Saliens, qui solennisaient le culte des dieux par des danses militaires et des chants. Il prescrivit les rites suivant lesquels un peuple peut offrir un culte

(1) Divinité latine, qui répond aux nymphes et aux muses des Grecs.

et des prières agréables aux dieux. A lui furent révélées les conjurations nécessaires pour contraindre le grand Jupiter à manifester sa volonté par les éclairs et par le vol des oiseaux. Il avait appris ce charme de Faunus, que sur le conseil d'Égérie il avait attiré et enchaîné comme Midas avait enchaîné Silène dans le Jardin des Roses. Le dieu souffrit cette violence de la part du pieux roi. A la prière de Numa, il exempta le peuple de l'horrible obligation d'offrir des sacrifices humains. Mais quand l'audacieux Tullus osa imiter son prédécesseur, il fut frappé de la foudre durant ses conjurations dans le temple de Jupiter Elicius.

Les trente-neuf ans du règne de Numa, qui s'écoulèrent dans une paisible félicité, sans guerres ni calamités, ne donnèrent lieu qu'à de pieuses légendes de ce genre. Afin que rien ne troublât la paix de ses jours, l'*ancile* (bouclier sacré) tomba du ciel quand le pays était menacé de la peste, laquelle disparut dès que Numa eut ordonné les cérémonies des saliens. Numa ne fut pas, comme Romulus, le sujet de chants populaires; il avait prescrit que de toutes les camènes la plus honorée serait Tacita. Cependant on a conservé le récit de ce repas pendant lequel Égérie apparut et manifesta sa divinité en tranformant de simples aliments, servis sur des plats d'argile, en mets divins renfermés dans des vases d'or. Le temple de Janus, son ouvrage, resta constamment fermé. La paix régna sur l'Italie jusqu'à ce que Numa, comme les favoris des dieux dans l'âge d'or, s'endormît plein de jours. Égérie se fondit en larmes, et devint une source.

Il serait inutile de chercher à extraire de cette légende quelque élément historique positif. Si Numa exista réellement ou non, c'est une question oiseuse, puisqu'elle est insoluble. Il représentait pour les Romains l'ordre légal et religieux, la piété envers les dieux, le bonheur dans la paix (1). De la tradition universelle qui attribue à Numa une origine sabine et l'établissement des institutions religieuses, il est permis de conclure que le système religieux des Romains leur vint plutôt des Sabins que des Étrusques.

Les livres sacrés qui contenaient les prescriptions religieuses de Numa furent, suivant une tradition fort incertaine, ensevelis près de lui dans un tombeau séparé, et découverts par hasard cinq cents ans plus tard par un certain Terentius, sous le consulat de Cornelius et Bæbius, en 181 avant J.-C. Terentius les porta au préteur urbain Petilius. On constata qu'ils se composaient de douze (ou sept) livres en latin sur le droit pontifical (*De jure pontificum*) et de tout autant de livres en grec sur la philosophie; le sénat ordonna de brûler ces derniers livres, mais il fit garder avec soin les premiers. L'histoire de la découverte de ces ouvrages est évidemment supposée. Les livres attribués à Numa et qui existaient encore vers la fin de la république n'étaient que de vieux rituels de la religion romaine. L. J.

Plutarque, Florus et Eutrope, *Numa*. — Tite-Live, I, 18-21. — Cicéron, *De Repub.*, II, 13-15. — Denys d'Halicarnasse, II, 58-66. — Pline, *Hist. nat.*, XIII, 14. — Valère Maxime, I, 1. — Niebuhr, *Römische Geschichte*, t. I. — Hartung, *Die Religion der Römer*, vol. I.

NUMÉNIUS (Νουμήνιος), philosophe grec, né à Apamée, en Syrie, vivait dans le deuxième siècle après J.-C. Il fut un des premiers philosophes qui tentèrent de concilier les grandes écoles grecques avec les doctrines orientales; conciliation déjà essayée par Philon et que Plotin reprit plus tard. Sa vie est inconnue, mais il paraît qu'il acquit une grande réputation; et on le trouve souvent cité avec Cronius par les philosophes néoplatoniciens comme un des chefs de la nouvelle école. On ne sait rien de précis sur les opinions de Cronius; celles de Numénius sont mieux connues. Les fragments assez nombreux de ses ouvrages cités par Origène, Théodoret, Eusèbe permettent de saisir les traits essentiels de sa philosophie. Il professait beaucoup de respect pour les religions et les doctrines orientales, y compris le judaïsme et le christianisme. « Je sais, dit Origène, que le pythagoricien Numénius, qui a si bien expliqué Platon et qui était si versé dans la philosophie de Pythagore, cite dans beaucoup d'endroits de ses ouvrages des passages de Moyse et des prophètes, et qu'il en découvre habilement le sens caché. C'est ce qu'il fait dans l'ouvrage qu'il a intitulé *Epops*, dans son livre des *Nombres* et dans son traité de l'*Espace*. Bien plus, dans son troisième livre *Du souverain bien*, il cite un fragment de l'histoire de Jésus-Christ, dont il cherche le sens caché. » Dans son éclectisme, plus fervent qu'éclairé, Numénius s'efforçait de ramener Platon, qu'il appelle un *Moyse attique*, à Pythagore, et Pythagore lui-même aux sages de l'Orient, de sorte que la philosophie platonico-pythagoricienne, la véritable philosophie grecque, ramenée à sa pureté originelle et débarrassée des interpolations d'Aristote et des stoïciens, était identique avec les dogmes et les mystères des brahmes, des juifs, des mages et des Égyptiens. Il soutenait cette proposition

(1) Plutarque en peignant cet âge d'or est encore plus poétique que Niebuhr : « L'ardeur des combats s'était partout éteinte, dit-il, car les Romains n'étaient pas les seuls que la douceur et la justice de leur roi eussent adoucis et charmés. Toutes les villes voisines semblaient avoir respiré l'haleine salutaire d'un vent doux et pur qui venait du côté de Rome, et qui, opérant dans leurs mœurs un changement sensible, leur inspirait un vif désir d'être gouvernés par de sages lois, de vivre en paix en cultivant leurs terres, d'élever paisiblement leurs enfants, et d'honorer les dieux : ce n'était dans toute l'Italie que fêtes, que danses et festins, etc. » Si pour les anciens Numa était le favori des dieux, honoré de leurs conseils et de leurs révélations, il fut pour plusieurs Pères de l'Église une sorte de sorcier. Saint Augustin a dit de lui. « Comme aucun prophète de Dieu ni aucun ange ne fut envoyé à Numa, il eut recours à l'hydromancie pour voir dans l'eau les images des dieux, ou plutôt les illusions des démons, et apprendre d'eux les mystères qu'il devait établir. » Varron dit que ce genre de divination a été trouvé par les Pères, et que le roi Numa et après lui le philosophe Pythagore s'en sont servis. » *De Civit. Dei*, l. VII, c. 34-35.

dans un traité sur l'*Apostasie des Académiques à l'égard de Platon* (Περὶ τῆς τῶν Ἀκαδημαϊκῶν πρὸς Πλάτωνα διαστάσεως); il en reste des fragments assez nombreux, et qui en donnent une idée peu avantageuse; on y trouve une érudition sans critique, beaucoup de contes et pas du tout de discussions vraiment philosophiques. Son traité *Sur le souverain bien* (Περὶ τἀγαθοῦ) valait mieux. Il tâchait d'y démontrer, par opposition aux stoïciens, que la vie ne peut provenir ni des éléments qui sont dans un perpétuel état de changement et de transition, ni de la matière, qui est mobile, inanimée, et qui n'est pas en elle-même un objet de connaissance; au contraire la vie, pour être capable de résister au principe de mort qui est dans la matière, doit être incorporelle et immuable, éternellement présente, indépendante du temps, simple et ne pouvant éprouver de modifications ni par sa volonté ni par la volonté des autres êtres. La vie est donc un principe spirituel (νοῦς) identique avec le premier dieu, qui existe en lui-même et par lui-même et qui est le souverain bien (τὸ ἀγαθόν). Mais comme ce principe absolu et immuable ne peut pas être actif et créateur (δημιουργικός), il faut admettre un second dieu procédant du premier, lequel sert de lien et de moteur à la matière, communique son énergie aux essences intellectuelles, et infuse son esprit à toutes les créatures. Ce second dieu contemple le premier, et c'est sur les idées qu'il voit au sein du souverain bien qu'il arrange le monde. Le premier dieu communique ses idées au second, sans s'en priver, de même que nous communiquons nos connaissances à un autre sans en rien perdre. On voit que Numénius attribue à son second dieu une double fonction : 1° contempler l'idéal, 2° arranger le monde sur cet idéal Cette dualité de fonctions conduisit le philosophe à dédoubler son second dieu, et il obtint ainsi une Trinité. Les rapports entre ces deux dieux, qui sont à la fois *deux* et *un*, ne sont pas clairement établis dans les fragments qui nous restent de Numénius (1). Quant à ses théories sur l'âme, elles sont encore plus incertaines; mais le peu que l'on en connaît montre que dans sa psychologie comme dans sa métaphysique Numénius confondait les théories de Platon avec les théories orientales, accordait fort peu de place à l'investigation scientifique et se livrait beaucoup trop à son imagination (1).

Suidas, aux mots Ὠριγένης, Νουμήνιος. — Porphyre, *Vita Plotini*. — Eusèbe, *Præparatio evangelica*. — Origène, *Adv. Celsum*. — Ritter, *Histoire de la philosophie ancienne* (traduite en français par M. Tissot), t. IV, p. 427, etc. — Jules Simon, *Hist. de l'école d'Alexandrie*. — Vacherot, *Hist. de l'école d'Alexandrie*. — *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

NUMÉRIEN (*Numerianus M. Aurelianus*), empereur romain, le plus jeune des deux fils de Carus, mort en 284 avant J.-C. Il montra de bonne heure d'excellentes qualités, qui furent surtout remarquées lorsque son père Carus parvint à l'empire. L'historien Vopiscus loue son affabilité, et il ajoute : « Il avait en outre une telle éloquence qu'il déclama en public, et il reste de lui des écrits fort estimés, qui pourtant se rapprochent plus du genre des déclamations que du style de Cicéron. On dit aussi qu'il faisait très-bien les vers et qu'il l'emporta sur tous les poëtes de son temps. Il disputa la palme à Olympius Némésien, et éclipsa jusqu'à Aurelius Appolinaire, poëte ïambique, qui avait écrit des vers à la louange de Carus, son père. Le discours qu'il envoya au sénat quand il fut nommé césar était, dit-on, si éloquent, qu'on lui décerna une statue, non comme à un césar, mais comme à un rhéteur, statue qui devait être placée dans la bibliothèque Ulpienne avec cette inscription : AU CÉSAR NUMÉRIEN, LE PLUS PUISSANT ORATEUR DE SON TEMPS. » Carus, en partant pour son expédition contre les Parthes en 283, confia la défense de la Gaule à son fils aîné Carin, et emmena Numérien. La campagne de Perse, glorieusement commencée, fut brusquement interrompue par la mort mystérieuse de Carus. Les soldats ne firent aucune difficulté à reconnaître Carin et Numérien pour empereurs; mais ils montrèrent la plus grande répugnance à poursuivre le cours des conquêtes de Carus, et demandèrent que les limites de l'empire restassent fixées au Tigre. Numérien, accablé par la perte subite qu'il venait de faire, ne se sentit pas la force de vaincre leur résistance, et donna à son armée victorieuse l'ordre de la retraite. Les Romains rétrogradèrent lentement depuis Ctésiphon

(1) Comme Numénius est un des plus célèbres métaphysiciens de l'école d'Alexandrie et le véritable précurseur de Plotin, nous croyons devoir insister sur sa singulière conception de la Trinité; sa doctrine à cet égard est ainsi exposée par Ritter : « Le dieu premier est le bien en soi, la raison, le principe premier de l'essence connaissable par la raison, de l'idée; mais le second dieu est l'image et l'imitation du premier; et comme les images de l'essence sont contingentes, ce dieu est aussi le premier principe de la contingence; mais sa position est double; d'une part, appliqué à son principe, il forme l'idée de soi-même, la science, et la reçoit du dieu premier; d'autre part, appliqué à la contingence, il forme le monde.... Le dieu formateur du monde, tenant en rapport la diversité de la matière et l'ordonnant harmoniquement, contemple Dieu et emprunte de son regard le jugement, et de la tendance de la matière la disposition au changement. Cette double fonction du dieu second porte donc encore Numénius à diviser ce dieu en un troisième. Tous deux, à la vérité, doivent n'en former qu'un seul; mais, par la réunion avec la matière, qui est la dualité, ils doivent, tout en communiquant l'unité, en recevoir la dualité. Le dieu second est, d'un côté, un dieu en soi, uni aux idées, contemplant le supra-sensible, et n'étant point lui-même un objet des sens; mais, d'un autre côté, il prend la nature de la matière, lorsque, attachant ses regards sur elle, il cherche à la former en s'oubliant lui-même; il est alors sensible; ce dieu sensible n'est autre chose que ce monde. »

(1) Il ne faut pas confondre le philosophe pythagoricien d'Apamée avec Numénius philosophe sceptique, élève de Pyrrhon V (Diogène Laërce, IX, 68, 102, 114), ni avec le rhéteur Numénius qui vivait sous Adrien et écrivit divers traités de rhétorique, ainsi que des arguments pour les œuvres de Thucydide et de Démosthène et fut le père du rhéteur Alexandre.

jusqu'au Bosphore de Thrace. Pendant cette longue marche, qui ne dura pas moins de huit mois, l'empereur ne se montra jamais aux soldats. Enfermé dans sa tente ou porté dans une litière étroitement close, il ne communiquait avec l'armée que par l'intermédiaire du préfet du prétoire Aper. A tous ceux qui demandaient à le voir, le préfet répondait que l'empereur souffrait d'une ophthalmie qui ne lui permettait pas de supporter le vent et la lumière. A force de recevoir la même réponse, les soldats conçurent des soupçons; ils se précipitèrent vers la litière impériale, et écartèrent les rideaux; mais ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre en décomposition. Numérien avait péri, soit d'une mort naturelle qu'expliquent la faiblesse de sa santé et son chagrin, soit par un crime d'Aper. Les soldats s'arrêtèrent à cette dernière supposition, et, se jetant sur le préfet du prétoire le traînèrent à la tête du camp. Ils délibérèrent ensuite sur le choix d'un empereur et élurent Dioclétien. Le nouveau prince tua de sa main Aper avant qu'il eût le temps, soit d'avouer le crime qu'on lui imputait, soit de s'en justifier. Cette scène tragique s'accomplit à Chalcédoine, le 17 septembre 284. La mort de Numérien resta donc aussi mystérieuse que celle de son père. Le jeune empereur laissa un touchant souvenir, dû aux belles espérances qu'il donnait et surtout au contraste frappant qui existait entre ses qualités aimables et les vices grossiers, la cruauté sauvage de son frère et collègue Carin. L. J.

Vopiscus, *Numerianus*. — Aurelius Victor, *Epit.*, 38; *De Cæs.*, 38. — Eutrope, IX, 12. — Zonaras, XII, 30.

NUMITOR. *Voy.* ROMULUS.

NUNES (*Pedro*), célèbre mathématicien portugais, né vers 1492, au bourg d'Alcaçar de Sal, mort en 1577. Il fit ses études d'abord à Lisbonne, où il se familiarisa avec l'étude des langues anciennes, la philosophie et la médecine, puis à Salamanque, où il se livra à l'étude des mathématiques. Il alla aux Indes orientales vers 1519, pour y remplir le poste important d'inspecteur des douanes (1). Sa réputation se fit de bonne heure, et Jean III le rappela probablement de Goa afin qu'il pût occuper à l'université, qu'on réorganisait, une chaire. Le 6 novembre 1529, il fut nommé cosmographe en chef du royaume et l'année suivante professeur de philosophie. Il fit des cours à Lisbonne durant trois ans, jusqu'au moment où il se rendit à Coïmbre, pour enseigner les mathématiques transcendantes. Cette chaire, créée le 16 octobre 1544, fut occupée par notre savant jusqu'en 1562. Depuis lors il paraît avoir mené une vie paisible en Portugal, à cela près de quelques discussions assez acrimonieuses qu'il essuya avec divers savants étrangers et notamment avec Oronce Finé. Il était fort avant dans la faveur royale, et il eut pour disciples non-seulement les deux jeunes frères de D. João, l'infant D. Luiz et le cardinal D. Henrique; mais plus tard il donna des leçons à D. Sébastien, qui lui continua sa faveur et qui lui accorda des traitements assez considérables pour qu'il vécût dans l'aisance.

On a ainsi résumé les services rendus à la science par le savant portugais. « Nunes fut le premier qui traita de la loxodromie, ou des propriétés des lignes courbes. Il s'occupa de plusieurs problèmes utiles et curieux, indiqua la méthode pour déterminer la latitude par deux hauteurs du soleil et la différence des azimuts et celle pour trouver le jour de l'année dont le crépuscule est le plus court; mais la principale découverte à laquelle il dut sa réputation fut l'ingénieuse division qu'il adopta pour les instruments astronomiques. Tycho Brahé et le Dr Halley firent un grand usage de cette division, qui, prenant le nom de son auteur, s'est conservée jusqu'à nos jours parmi les marins et les astronomes. Son traité de navigation, quoiqu'imparfait et incomplet sur certains points, renferme toute la doctrine de l'astronomie nautique, dont il dissipa les erreurs et dont il posa les bases fondamentales. Cependant, ses principes ne furent pas généralement admis et quelques-uns d'eux furent l'objet d'une judicieuse critique de la part de mathématiciens distingués, parmi lesquels nous devons signaler son compatriote Jacobo ou Diego de Sau, qui publia à Paris, en 1549, son ouvrage latin *De navigatione libri tres* (1). »

L'ouvrage le plus important de Nunes est : *De arte atque ratione navigandi libri duo*; Coïmbre, 1546, in-fol.; Bâle, 1566, in-fol.; trad. en français dès le seizième siècle, conservé à la Bibliothèque imp. sous le n° 1494. Nous citerons ensuite : *Annotaçoes á Mechanica de Aristoteles e ás theoricas dos planetas de Purbachio com a arte de Navegar*; Coïmbre, 1578. Ce traité, joint à l'ouvrage qui précède, a été traduit par Nuñez et publié séparément; — *De crepusculis*; Lisbonne, 1542, in-4°; Coïmbre, 1571; puis, réuni aux théories d'Albacen, Bâle, 1568 et 1592; — *De erratis Orontii Finei*; Coïmbre, 1546, in-fol.; — *Tratado da sphera com a theorica do sol e da lua e o primeiro livro da geographia de Claudio Ptolomeo Alexan-*

(1) Ce fait si curieux dans la vie de l'éminent cosmographe était passé inaperçu des nombreux écrivains qui se sont occupés de Pedro Nunes, lorsqu'un heureux hasard a donné à M. Adolfo de Varnhagen une preuve matérielle du fait dont nous nous préoccupons. Deux signatures absolument semblables, l'une du *veedor* établi aux Indes, l'autre du professeur en renom, prouvent l'identité qu'on doit signaler ici. (*Voy.* pour la comparaison de ces signatures autographes les notes de l'*Historia geral do Brazil*). Castanheda et Barros d'ailleurs avaient déjà constaté la présence d'un personnage nommé Pedro Nunes aux Indes vers le même temps.

(1) *Recherches sur les progrès de l'astronomie et des sciences nautiques en Espagne*, extrait des ouvrages espagnols de Fernandez Navarrete, par M. D. de Mofras; Paris, 1839, in-8°.

drino, acrescentada de muitas annotaçoes e figuras; Lisbonne, 1537, in-fol. : les doutes auxquels répondit Nunez, et qui marquent si bien l'état de la science dans la première moitié du seizième siècle, avaient été exposés par Martim-Affonso de Souza, qui venait de porter la guerre dans les Indes; — *Annotatio in extrema verba capitis de climatibus;* Cologne, 1566, in-8° : il y a des éditions de 1562 et 1565. C'est la traduction d'un livre de Nunes intitulé : *Annotaçoes a Sphera de Sacro-Bosco Libro de algebra, mathematica y geometria;* Anvers, 1567. Le P. Simon de Vasconcellos attribue au célèbre géomètre un *Roteiro do Brasil,* qui n'a jamais été publié.

De tous les ouvrages de Pedro Nunes, celui que les savants s'accordent à considérer comme le plus fécond en vues réellement neuves est le petit traité *De Crepusculis.* On a même été jusqu'à affirmer que si on le soumettait à une sérieuse analyse, les belles théories de Newton sur les couleurs paraîtraient moins extraordinaires. Ferd. Denis.

Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana.* — Varnhagen, *Historia do Brasil.* — Montucla, *Histoire des mathématiques.* — *O Panorama, jornal litterario,* 1re série, avec portrait. — Navarrete, *Historia de la Nautica.* — Stockler, *Ensaio historico sobre e o rigem e progressos das mathematicas em Portugal.*

NUNES (*Ambrosio*), médecin portugais, né à Lisbonne, mort le 11 avril 1611. Fils du premier médecin de João III, il étudia à Coïmbre la médecine, et l'y enseigna dès l'année 1555. Il quitta bientôt le Portugal pour se fixer à Salamanque, puis à Madrid et à Séville. Il acquit une immense réputation, et de retour en Portugal il obtint le titre de premier chirurgien du roi. On a de lui : *Tratado repartido em cinco partes principales, que declaran el mal que significa este nombre peste;* Coïmbre, 1601, in-4°, et Madrid, 1648, in-4°; — *Enarrationes in III libros Aphorismorum Hippocratis, cum paraphrasi ad commentar. Galeni;* Coïmbre, 1603, in-fol. Il avait fait également un traité *De pulsibus.* F. D.

Brandiis, *Bib. classica.* — N. Antonio, *Bibliotheca nova.* — Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana.*

NUNES BARRETO (*Belchior*), missionnaire portugais, né à Porto, en 1520, mort le 10 août 1571. Entré chez les Jésuites en 1543, il partit bien jeune encore pour les Indes. Ce fut saint François-Xavier qui le reçut à Goa. Son mérite fut reconnu, et bientôt il devint supérieur de la résidence de Baçaim. Un peu plus tard, on le nomma provincial de son ordre aux Indes : c'était pour lui le gage assuré de nouveaux travaux et de nouvelles souffrances. Il se rendit successivement à Malacca, au Japon, puis revint à la côte de Coromandel. Assisté de quarante Portugais, il se rendit vers le souverain de Bungo, et il entreprit résolument de convertir un célèbre évêque nestorien connu sous le nom de Mar Joseph, et qui remplissait du bruit de sa doctrine les montagnes du Malabar. On affirme que ses efforts furent couronnés de succès. Il y a peu de missionnaires qui aient jeté autant de lumières sur l'Orient que lui. La plupart de ses lettres sont restées manuscrites, à l'exception de la *Carta escrita em* 1554, à son arrivée aux Indes, lettre dans laquelle il rapporte les circonstances diverses qui accompagnèrent la mort de saint François-Xavier, ainsi que la cérémonie de ses funérailles. Les lettres de Nunes Barreto, traduites dans toutes les langues de l'Europe, circulaient en manuscrit à cette époque et contribuèrent singulièrement à répandre parmi nous quelque lumière sur l'extrême Orient.

Le P. *Leonardo* Nunez, mort à la suite d'un naufrage, le 30 juin 1554, est un autre missionnaire fixé aux Indes, qu'il ne faut pas confondre avec celui-ci. Né à San-Vicente-da-Beira, il fut un des cinq religieux qui accompagnèrent Thomé de Souza au Brésil en 1549; les sauvages qu'il catéchisait, voulant caractériser sa prodigieuse activité, l'avaient surnommé *Abaré Bébé* (le père qui vole). Il était on ne peut plus versé dans l'idiome des Tupis. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana.* — Vasconcellos, *Noticia do Brasil.*

NUÑEZ, nom commun à plusieurs peintres espagnols, dont voici les principaux, par ordre chronologique :

NUÑEZ (*Juan*), né près de Séville, vers 1534, fut un des meilleurs élèves de Juan Sanchez de Castro. Il est considéré comme un des rénovateurs de l'art en Espagne; il a beaucoup travaillé, mais on doit lui reprocher des contours trop secs, un coloris tranché et de singulières bizarreries dans ses compositions. C'est pour ce dernier défaut que nous citerons un *Saint Michel* et un *Saint Gabriel* (qui décoraient la cathédrale de Séville), tous deux affublés d'ailes de paon. Nuñez excellait à bien rendre les détails des draperies et surtout des broderies. Son chef-d'œuvre est à la cathédrale de Séville : il représente *La Vierge tenant le Christ mort dans ses bras;* Saint Michel et saint Vincent sont prosternés à ses côtés. « On ne saurait, dit Quilliet, se figurer le brillant et la conservation des couleurs de ce tableau, qui semble sortir de la main du maître. » On admire dans la même basilique un beau *Saint Jean-Baptiste.*

NUÑEZ (*Pedro*), né à Madrid, en 1601, mort dans la même ville, en 1654. Il apprit la peinture dans l'atelier de Juan de Soto, fit un voyage en Italie, en revint excellent portraitiste. Il fut attaché par Philippe IV à la cour d'Espagne, dont il reproduisit une partie des rois. Il décora en même temps le salon de comédie du palais royal de Madrid et le couvent de La Merci (1625). « Ces travaux lui ont mérité une place parmi les maîtres espagnols. »

NUÑEZ DE SEPULVEDA (Don *Matteo*),

né à Cadix, en 1611, mort à Madrid, en 1660. Il était bon fresquiste. Philippe IV le nomma « doreur et directeur des peintures destinées à orner les vaisseaux formant les escadres de l'Océan, les galères d'Espagne, les galions des Indes et les escadres royales de la factorerie ». Quoique, à dire vrai, entrepreneur d'images de *S.-Yago*, de *Conceptions*, etc., etc., Nuñez dessinait avec un grand talent, et peignait avec facilité. Il composait bien aussi. Les tableaux qu'il a laissés à Madrid et à Cadix prouvent que s'il n'eût pas tant cherché l'intérêt, il eût trouvé plus de gloire.

NUÑEZ DE VILLA-VICENCIO (Don), né à Séville, en 1635, mort en 1700. Sa famille était une des anciennes d'Andalousie; fils cadet, il fut inscrit sur les rôles de l'ordre de Malte. Son ami Esteban Murillo devint son maître, et développa en lui des facultés artistiques naturelles. Entraîné par l'obligation de ses caravanes, Nuñez négligea quelque temps ses dispositions; mais il les cultiva à Naples sous Mathias Pretti le Calabrois, son collègue dans l'ordre de Malte. De retour en Espagne, il devint le premier élève de Murillo, qui l'associa dans plusieurs de ses travaux. Tous deux fondèrent l'académie de Séville, et ce fut dans les bras de Nuñez que Murillo rendit l'âme. Nuñez avait pris de son ami le talent de rendre les enfants, les anges, etc.; il a laissé de bons tableaux en ce genre; il fut aussi portraitiste distingué. A. DE L.

Las constitutiones y actas de las Academias de Cadix et de Séville. — Felippe de Guevarra, *Los comentarios de la pintura* (Madrid, 1788). — Cean Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España*. — Mariano Lopez Aguado, *El real Museo* (Madrid, 1835).

NUÑEZ (*Alvarez*), surnommé *Cabeça de Vaca*, découvreur de la Floride et premier *adelantado* du Rio de la Plata, mort à Séville, en 1564. Il accompagna en qualité de trésorier Panfilo de Narvaez, qui, en 1526, venait d'obtenir toutes les terres qu'il pourrait découvrir depuis la rivière des Palmes jusqu'aux confins de la Floride. Ils partirent de Cuba en mars 1528, avec quatre cents fantassins et quarante cavaliers sur quatre bâtiments. Le 12 avril ils virent le continent américain, et débarquèrent le 1er mai sur le cap Corrientes. Ils se mirent en route pour le pays des Apalaches, que les Indiens disaient riche en or. Le 27 juin ils arrivèrent à Apalache, dont ils chassèrent les habitants après un léger combat. Ils y restèrent vingt-cinq jours. Neuf jours plus tard ils étaient à *Aulé*, où ils subirent un échec. Ils calculaient avoir fait deux cent quatre-vingts lieues depuis la baie de Santa-Cruz, en suivant la rivière qu'ils avaient nommée *Magdalena*. Le terrain qu'ils avaient parcouru était plat, sablonneux, stérile, rempli de marais (1). Ils y mangèrent tous leurs chevaux. La fatigue, la famine et les flèches des Indiens diminuèrent sensiblement les voyageurs. Ils construisirent cinq bateaux, et, suivant le cours du fleuve, débouquèrent enfin dans un golfe qu'ils nommèrent *San-Miguel*. En novembre ils retrouvèrent l'embouchure du Rio de las Palmas; mais une affreuse tempête brisa leurs embarcations. Narvaez et la plupart des siens périrent. Alvarez Nuñez fut un des quatre-vingts naufragés qui furent jetés sur une île qu'ils nommèrent *Malhado*. Là, réduits à la dernière misère, ils se mangèrent les uns les autres jusqu'à ce qu'il n'en resta plus que quinze. Ils construisirent alors une espèce de radeau, et gagnèrent la terre ferme. Ils échouèrent à l'entrée du *Rio del Norte*, qu'ils remontèrent jusqu'au pays des *Sumanos* (en espagnol *Patarabayes*), et convertirent ces Indiens au christianisme. Quatre aventuriers survécurent seulement : c'étaient Alvar Nuñez, Orantes, marin, le pilote Domingo del Castillo et un nègre nommé Estevanico (1). Après avoir erré durant six ans à travers la Louisiane et la partie septentrionale du Mexique, ils arrivèrent le 15 mai 1536 sur la côte de Culiacan, dans la Nueva-Galicia. De San-Miguel ils se rendirent à Compostela, où le gouverneur Nuñez de Gusman leur procura les moyens de se rendre au Mexique. Ils y arrivèrent le 22 juillet suivant (2), et furent bien accueillis par le vice-roi don Antonio de Mendoza, qui, ayant formé le projet de conquérir le pays de Cibola (3), forma une colonne expéditionnaire de trois cent cinquante Espagnols, qu'il plaça sous les ordres de Francisco Vasquez de Coronado, auquel il adjoignit Alvarez Nuñez comme lieutenant. Les *conquistadores* partirent de Culiacan en avril 1540. Le 27 mai ils arrivèrent dans la vallée des *Corazones*, que Nuñez nomma ainsi de l'espagnol *corazon* (cœur), parce que les habitants lui offrirent en présent des cœurs sanglants. De là il se rendit dans la province de *Tucayan*, traversa le pays de Cibola, et entra dans celui de *Quivara*, après avoir parcouru près de trois cents lieues. Il revint ensuite à Culiacan (fin d'août 1540), et retourna en Espagne.

L'empereur Charles V le créa *adelantado* du rio de la Plata pour cinq ans, « avec ordre de continuer les découvertes déjà commencées par don Juan de Ayolas et de ne souffrir dans son gouvernement ni avocats ni procureurs, tout

(1) Cabeça de Vaca s'exprime ainsi : « Solum omne quod hactenus lustraverant (secundum ipsorum calculum 280 leucarum) planum erat atque arenosum, multis stagnis plenum. Tristem et squalidam regionis faciem renunciavit. »

(1) Parmi les victimes de la faim on cite, entre autres, le grand prévôt, don Agozino, Alonzo Enriquez, auditeur royal, Alonzo de Solis, commissaire du roi, le P. Giovani, franciscain italien, et quatre autres religieux du même ordre.

(2) « Leurs aventures, dit Herrera, surprirent tout le monde, et on alla jusqu'à dire que Dieu, pour les sauver, leur avait donné la faculté de ressusciter les morts (dec. V, lib. VIII). Loin de ressusciter les morts, fait remarquer un critique moderne, ils avaient véou des vivants. »

(3) Appelé *Zuni* par les indigènes.

devant s'y accomplir par la voie de la douceur et de la persuasion ». Nuñez partit de Cadix le 2 novembre 1540, avec trois navires et quatre cents hommes. Il relâcha, le 28 mars 1541, à l'île de Santa-Catalina, dont il prit possession au nom de la couronne de Castille ainsi que de la côte du Brésil depuis Cananea. Il se dirigea ensuite sur le Paraguay, en suivant la rivière *Itabuca* (8 novembre). Il franchit les provinces *del Campo* et de *Vaca*, et arriva le 1er décembre sur les bords de l'*Iguazu*, où il reçut un bon accueil des Guaranis. Aidé de ces Indiens, il atteignit la Plata, qu'il descendit, et fit son entrée à L'Ascencion, le 15 mars 1542. Il eut à combattre les *Guyacarnes* et les *Yapernes*, qu'il soumit. Il envoya Domingo de Irala reconnaître le Paraguay (20 novembre 1542), tandis que Gonzalo de Mendoza devait reconstruire Buenos-Ayres. Cette dernière mission ne réussit pas, et le 4 février 1543 la ville de L'Ascension devint la proie des flammes. L'incendie avait été allumé par les prêtres et les fonctionnaires royaux, irrités contre Nuñez de ce qu'il avait soustrait les indigènes à leur tyrannie. L'*adelantado* fit arrêter ces malveillants, et les expédia en Espagne pour y être jugés. Ayant appris que Juan de Ayolas et quatre-vingts des siens avaient été massacrés au Puerto de la Candelaria par les Payagoaes, Nuñez s'y rendit. Il battit cette peuplade sur les bords d'un grand lac qu'il nomma *Rio Negro*, remonta l'*Iguazu* (bonne eau), et se fit reconnaître par les *Xacociès*, les *Yaguessès* et les *Clanessès*. Après un court séjour à *Puerto de los Reyes*, dans le pays des *Guaxarapos*, dont il prit possession au moyen de ses lieutenants Hector de Acuna, Antonio Correa, Jean Romero et Heinando de Ribera, il soumit les *Xaraiès*, les *Arrianicociès*, les *Perobacaès*, les *Urtuèses*, les *Aburunes*, les *Tarapecociès* et autres peuplades nombreuses et riches qui occupaient un grand espace vers le 15° de latitude ; mais il reçut de graves échecs chez les *Socorines* et les *Agacès*, qui lui tuèrent et mangèrent soixante-trois soldats. Lui-même tomba malade. Domingo de Irala profita de l'indisposition de l'*adelantado* pour conspirer contre ce chef. Il le saisit et l'embarqua de force avec les officiers qui étaient restés fidèles (1544). Nuñez fut rendu à la liberté en arrivant en Espagne; cependant ses ennemis avaient une telle influence qu'il ne fut acquitté par le conseil des Indes qu'au bout de huit années. Le roi lui accorda alors une pension de deux mille écus d'or, et le nomma *oïdor* de l'audience royale de Séville. Il mourut dans un âge avancé.

A. DE LACAZE.

Garcilasso de la Vega, *Historia general del Peru* (Cordoue, 1616, in-f°), lib. I, cap. III. — Herrera, *Hist. general de los hechos de los Castellanos en los islas y tierra ferme del mar Oceano*, décades IV-VII. — Geromino Benzoni, *L'Hist. du Nouveau Monde, etc.* (trad. en franç., Genève, 1579, in 8°), liv. II, chap. X — Gomara, *Hist. general de las Indias* (Medina, 1553, in-f°), liv. II, cap. XLVI et LXXXIX. — Le même, *Annales* ou *Chronaca del emperator Carlos V*, déc. II, f° 10. — Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, t. Ier. — Torquemada, *Monarchia Indica*, lib. XIV, cap. XXII. — John. Miers, *Travels in Chile and la Plata* (Londres, 1826, 2 vol. in-8°). — Nuñez, *Noticias de las provincias unidas del Rio de la Plata* (Londres 1825). — La Renaudière, *Mexique*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 145 et 227.

NUÑEZ (*Louis*), en latin *Nonnius*, savant médecin flamand, né vers 1555, à Anvers. Il était fils d'un chirurgien portugais qui avait suivi les armées espagnoles dans les Pays-Bas. Les événements de sa vie sont restés inconnus. Il étudia la philosophie et la médecine à Louvain, revint à Anvers, et s'y livra avec succès à l'exercice de sa profession. Il paraît néanmoins qu'avant de s'établir dans cette ville il avait voyagé en Italie et suivi les cours d'Horace Augenio. On ne connaît point la date de sa mort; mais il vivait encore en 1645, époque où il soigna la seconde édition du *Diæteticon*. Un philologue belge, J.-G. Gevart, composa pour lui le distique suivant :

Hoc agit, ut constet mens sana in corpore sano,
Et colat usque tuos, mitis Hygeia, lares.

Son érudition était peu commune, puisqu'il n'excella pas moins dans la poésie et dans l'histoire que dans l'exercice de sa profession. Il entretenait une correspondance avec plusieurs savants, Juste Lipse entre autres. On a de Nuñez : *Hispania, sive populorum, urbium, insularum ac fluminum in ea accuratior descriptio;* Anvers, 1607, in-8° : description fort utile pour la connaissance de l'ancienne Espagne; — *Ichthyographia, sive de piscium esu ;* ibid., 1616, in-8°; il y fait voir que, selon les anciens médecins, le poisson est un aliment très-salutaire aux vieillards, aux malades et aux personnes d'une constitution faible; — *Diæteticon, sive de re cibraria lib. IV;* ibid., 1627, in-8°, et 1645, in-4°; extrait fort bien fait de tout ce que les anciens ont écrit sur la matière alimentaire; — *Commentarius in Huberti Goltzii Græciam, insulas et Asiam minorem ;* ibid., 1644, in-fol., pl. : c'est, d'après Renauldin, un vrai commentaire perpétuel, composé avec une richesse d'érudition peu commune; presque tous les écrivains de l'antiquité y sont passés en revue; — *Commentarius in numismata imp. Julii, Augusti et Tiberii;* ibid., 1620, in-fol., pl. ; édition nouvelle d'un ouvrage de Goltzius publié en 1576, et auquel Nuñez a ajouté la vie de César et celle de Tibère d'après Suétone. Ce savant a encore laissé des poésies et plusieurs mémoires sur les maladies des reins et de la vessie.

D'autres médecins ont porté le même nom et ont vécu dans la même époque; nous en citerons deux : *Ambroise* NUNEZ, natif de Lisbonne, professa à Salamanque, pratiqua à Séville et à Madrid et devint premier médecin de la cour de Portugal. Il a publié *De peste* (Coïmbre, 1601, in-4°) et *Enarrationes in Aphorismos Hippocratis* (ibid., 1603, in-fol.). — *François* NUNEZ, né près de Tolède, joignit à une cer-

taine habileté dans son art le talent de composer d'assez bons vers latins ; il a laissé en ce genre *Lyræ heroicæ lib. XIV* (Salamanque, 1581, in-4°). P.

N. Antonio, *Biblioth. hispana.* — Valère André, *Bibliotheca belgica.* — Renauldin, *Les Médecins numismatistes.*

NUÑEZ (*Ferd.*). *Voy.* GUZMAN.

NUÑEZ DE BALBOA. *Voy.* BALBOA.

NUÑEZ DE VELA. *Voy.* VELA.

NUNNING (*Jodocus-Hermann*), antiquaire allemand, né le 2 février 1675, à Schuttorp, dans le comté de Bentheim, mort le 3 mai 1753. Après avoir étudié les belles-lettres et la jurisprudence, il parcourut dans l'espace de cinq ans successivement l'Italie, la France, les Pays-Bas et la Hollande, visitant les monuments anciens, explorant les bibliothèques et les musées et fréquentant les hommes les plus savants de ces contrées. De retour dans son pays, il s'appliqua pendant quelque temps à apprendre la pratique judiciaire, selon les désirs de son père, qui voulait lui laisser sa charge de magistrat. Il se décida ensuite à embrasser l'état ecclésiastique, auquel il se prépara sans cesser ses recherches historiques et archéologiques, dans l'intérêt desquelles il visita l'Autriche et la Hongrie. Nommé en 1705 écolâtre à Vrède, il eut occasion de mettre en ordre les archives de plusieurs fondations religieuses, ce qui lui fit tirer de l'oubli quantité de documents intéressant l'histoire de son pays. Il reçut par la suite les dignités de protonotaire apostolique et de conseiller ecclésiastique de l'archevêque de Cologne. Il légua sa belle bibliothèque à la ville de Munster. On a de lui : *Sepulcretum Westphalico-Mimigardico-gentile, in quo de urnis et de lapidibus ethnicorum sepulcralibus disseritur;* 1713; réimprimé à Osnabruck, 1714, in-4°, avec l'*Ossilegium historico-physicum* de J.-H. Cohausen; — *Diplomatis Caroli Magni de scholis græcis et latinis anno 804 ecclesiæ Osnabrugensi concessi vindicata veritas;* 1720, in-4°, écrit contre Eccard; — *Monumentorum Monasteriensium decuria prima, loca dioceseos, ab A et B inchoantia, inscriptionibus et exegesi topographica-historica illustrans;* Wesel, 1742, in-4°; — *Von den Ordaliis der alten teutschen Völker* (Des Ordalies des anciens peuples germaniques), dans les *Hannöversche Anzeigen* (année 1752); — *De jure bivangiatus*, même recueil, année 1753; — plusieurs *Mémoires* sur des sujets d'histoire, de numismatique, d'histoire naturelle, etc., dans le *Commercium litterarium Nunningii et J.-H. Cohausen*, Francfort, 1746, et dans les *Dissertationes epistolicæ Pyladis et Orestis;* ibid., 1750, in-8°. Nuning a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages sur la vie de Charlemagne, sur l'histoire de Munster et sur les hommes remarquables nés dans cette ville. O.

Strodtmann, *Neues gelehrtes Europa*, t. III et V. — Hirsching, *Handbuch.* — Meusel, *Lexikon.*

NUNZIANTE (*Vito*, marquis), général italien, né le 12 avril 1775, à Campagna (royaume de Naples), mort le 22 septembre 1836, à Torre-Annunciata. Ses parents étaient pauvres et d'origine obscure. En 1794 il s'enrôla dans un régiment d'infanterie, et fut licencié à la fin de la campagne de 1798; il était alors simple fourrier. Rentré dans son pays, il rassembla un millier d'hommes de l'ancienne armée, se nomma lui-même colonel de cette troupe improvisée, et la mit à la disposition du cardinal Ruffo, qui s'empressa de le confirmer dans son nouveau grade. A la tête de son régiment, il assista au siége de Capoue et en 1800 au combat de Sienne, où il s'échappa à grand' peine des mains des Français, qui l'avaient fait prisonnier. En 1806 il donna le conseil d'évacuer Naples sans résistance et de se retirer dans les Calabres; l'arrière-garde qu'il commandait ayant été dispersée à Campotenese, il se jeta dans Reggio et participa, avec les débris du régiment des Reali Sanniti, à la défense de cette place. La bravoure et la fidélité dont il fit preuve lui valurent les grades de brigadier (1807) et de maréchal de camp (1814). Après le retour des Bourbons à Naples (1815), Nunziante, nommé commandant supérieur des Calabres, fut chargé de présider à l'exécution du roi Joachim Murat, et il sut, dans cette pénible circonstance, concilier ses devoirs avec le respect que méritait une si haute infortune. Depuis cette époque la cour le combla de faveurs : outre des pensions considérables, il obtint en 1815 le titre de marquis, en 1819 le grade de lieutenant général et la grand' croix de Saint-Georges, et en 1820 le commandement de Salerne. Lors du soulèvement de Nola (juillet 1820), il reçut ordre de marcher contre les insurgés; mais, les soldats l'ayant abandonné en route, il revint aussitôt à Naples, rendit compte au roi du mauvais succès de sa mission, et termina son rapport par cet avis courageux : « Sire, la constitution est universellement désirée par vos sujets; nous essayerions en vain de résister au vœu général; je prie donc Votre Majesté de l'accorder. » Après avoir commandé les divisions de Syracuse et de Palerme, où il eut à comprimer plus d'une révolte, il devint inspecteur général de l'armée et quartier maître général, occupa en 1830 les hautes fonctions de vice-roi de la Sicile et fut créé en 1831 ministre d'État avec le commandement de toutes les troupes du royaume. O.

Fr. Palermo, *Vita e fatti di Vito Nunziante;* Florence, 1839, in-8°.

NUREMBERG (*Conrad* DE). *Voy.* CONRAD.

NURSIA (*Benedetto* DA), médecin italien, né à Nursia (duché de Spolète), vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il appartenait à la famille des *Regardati;* mais il fut plus connu sous le nom du lieu de sa naissance. En 1426 il professait la médecine à Pérouse. Sa grande réputation lui fit donner le titre d'archiâtre, ou premier médecin, du pape et la dignité

de chevalier. Banni sous le pontificat de Nicolas V, il se rendit à la cour du duc Francesco Sforza, qui l'attacha à sa personne et le créa sénateur. Il est probable que Nursia passa le reste de sa vie à Milan; on sait qu'il s'y trouvait encore en 1451. On a de lui : *Opus ad sanitatis conservationem;* Rome 1475, 1493, in-4°; Bologne, 1477 : la première édition est fort rare; elle a été mise au jour par Philippe de Lignamine; — *Compendium de pestilentia;* Milan, 1479, in-4°. P.

Marini, *Degli archiatri pontifici.* — Satti, *Hist. typogr. de Milan.*

* **NUS** (*Eugène*), auteur dramatique français, né en 1816, à Châlons-sur-Saône. Élevé au collége de cette ville, il vint à Paris en 1837, et se livra à son goût pour la littérature. Il fut adjoint à la rédaction de *L'Entracte*, et fit jouer quelques ouvrages aux petits théâtres. Le premier drame qui le fit connaître fut représenté au théâtre de la Gaîté, en 1844; il avait pour titre *Jacques le Corsaire*. M. Nus continua à faire représenter avec plus ou moins de succès, seul ou en collaboration : l'*Enseignement mutuel* (1846), *Le Trésor du pauvre* (1847), *Le Comte de Sainte-Hélène* (1849), *Le Testament d'un garçon* (1851), *Le Voile de dentelle* (1853), *Le Vicaire de Wakefield* (1854), *Suzanne* (1854), *La Tour de Londres* (1855), *La Servante* (1856), *Les Pauvres de Paris* (1856), *Jeanne Grey* (1856). En 1848 il était un des principaux rédacteurs de *La Démocratie pacifique*. A. J—N.

Docum. particuliers.

NUVOLONE (*Panfilo*), peintre de l'école de Crémone, né dans cette ville, mort très-âgé, en 1651. Élève de Trotti, dit le *Malasso*, il adopta un style plus vigoureux, mais moins gracieux que celui de son maître, et vint fonder à Milan une école d'où sortirent d'excellents élèves, tels que ses deux fils *Giuseppe* et *Carlo-Francesco*. Il avait peu d'imagination; mais il rachetait ce défaut par une composition sage et un fini précieux. Il a cependant exécuté quelques grandes œuvres du genre de celles que les Italiens nomment *macchinose*.

Parmi les nombreux tableaux d'autel dont il a enrichi les églises de Milan, on remarque une *Résurrection* à Santa-Maria-delle-Grazie, *La Vierge et saint Jean-Baptiste* à Santa-Maria-del-Castello, *La Madone et quelques saints* à San-Angelo, *Sainte Thérèse* à Saint-Barthélémy, et *Sainte-Anne avec la Vierge*, à Saint-Protaso-ad-Monacos. Le musée de Brera possède de Nuvolone un buste d'homme que l'on croit être son propre portrait. Enfin nous citerons encore parmi ses bons ouvrages, *Saint Ubalde guérissant un malade*, à Saint-Augustin de Plaisance. E. B—N

Zaist, *Notizie de' pittori cremonesi.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Pirovano, *Guida di Milano.*

NUVOLONE (*Carlo-Francesco*), dit *Panfilo*, fils du précédent, peintre italien, né à Milan, en 1608, mort en 1661. Élève de son père, il imita cependant de préférence J.-C. Procaccini et surtout le Guide, dont il fit une étude toute spéciale, qui lui mérita l'honneur d'être appelé *le Guide de la Lombardie*. Il a beaucoup travaillé à Crémone, à Parme, à Plaisance, à Côme et surtout à Milan. Les églises de cette dernière ville sont remplies de ses ouvrages, parmi lesquels les plus remarquables sont : le *Martyre de saint Vito*, *Saint Jean-Baptiste et saint Jacques* et un *Miracle de saint Pierre*. Le musée de Brera possède six tableaux de lui. A Saint-Vital de Parme, il a peint une Madone, dite de *Caravaggio*. Nuvolone passait pour le premier peintre de portraits que Milan possédât de son temps, et à ce titre il fut choisi pour faire celui de la reine d'Espagne lorsqu'elle passa dans cette ville. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Pirovano, *Guida di Milano.* — Bertoluzzi, *Guida per osservare le pitture di Parma.*

NUVOLONE (*Giuseppe*) dit *Panfilo*, frère du précédent, né à Milan, en 1619, mort en 1703. D'un caractère tout opposé à celui de son frère, il eut une imagination ardente et fougueuse qui parfois nuisit à la correction de ses œuvres et au choix de ses types. On peut lui reprocher aussi d'avoir donné à ses ombres une vigueur trop prononcée. Cet artiste peignit jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans; aussi les villes de la Lombardie et de la Vénétie sont-elles remplies de ses ouvrages. On remarque plus particulièrement ses peintures à Santo-Domenico de Crémone, et surtout le grand tableau du *Mort ressuscité par saint Dominique*, composition remarquable par la vérité de l'expression et la richesse de l'architecture. Nuvolone ne réussit pas moins bien le portrait. Il fit ceux des rois d'Espagne *Philippe III* et *Philippe IV* pour Alphonse de Gonzague, comte de Novellara. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Grasselli, *Guida storico-sacra di Cremona.* — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.*

NUYTS (*Peter*), navigateur hollandais, né à Amsterdam, vers 1600. Ses parents le destinèrent au trafic, dans lequel ils avaient une belle position. Après avoir étudié le commerce, il s'embarqua, et fit quelques voyages aux côtes d'Afrique. Batavia était alors le centre commercial de l'Asie. La famille de Nuyts arma un navire pour cette destination, et lui en donna le commandement. Battu par les tempêtes, égaré sur une mer inconnue, il aborda en 1627 sur cette grande terre appelée aujourd'hui *Australie*, et connue si longtemps sous le nom de Nouvelle-Hollande, du nom de la patrie des premiers navigateurs qui y abordèrent. Nuyts atterrit sur la côte qui prit son nom : elle est située dans la partie méridionale de l'Australie. Longtemps on l'a considéré comme le découvreur de ce continent, mais il est avéré que Carpenter en avait pris

connaissance quelques mois avant lui (1). Sans chercher à étendre sa découverte, Nuyts, aussitôt qu'il eut réparé son navire, reprit la mer, et arriva à Batavia sans encombre. Presque à son arrivée il fut nommé, par le conseil de Batavia, ambassadeur au Japon. Il y débarqua l'année suivante, et fut assez bien accueilli. Nuyts, pour se donner de l'importance, se présenta comme ambassadeur du *roi de Hollande*. Les Japonais lui rendirent des honneurs extraordinaires; mais les jésuites portugais ne tardèrent pas à informer le *cabo* (souverain politique et militaire) et le *daïri* (souverain religieux) que Nuyts n'était que l'agent d'une compagnie de marchands. Les Japonais furent blessés de cette mystification, et congédièrent le Hollandais sans lui accorder aucune réponse. De retour à Batavia, le conseil ne vit dans la conduite de Nuyts qu'un excès de zèle, et lui confia le gouvernement de l'importante île de Formose. Nuyts, plein de ressentiment contre les Japonais, ne tarda pas à trouver une occasion de se venger de l'affront qu'il avait reçu à Yédo. Deux grosses joncques venant de Niphon, et montées par plus de cinq cents hommes, vinrent à la suite d'un typhon relâcher à Formose, en 1629. Ils allaient en Chine. Nuyts se mit en tête de les désarmer, comme les Japonais en usaient à l'égard des navires de la compagnie. Les capitaines protestèrent; mais comme ils manquaient d'eau, et que leurs joncques étaient hors d'état de reprendre de suite la mer, ils se soumirent. Nuyts trouva plaisant de les amuser de belles paroles jusqu'à ce que le temps de la mousson fût passé. Ne pouvant plus passer en Chine, ils insistèrent pour retourner du moins chez eux; mais le gouvernement hollandais refusa, sous divers prétextes. Les Japonais, lassés, prirent une résolution désespérée, qu'ils exécutèrent avec sang-froid et courage. Les chefs renouvelèrent leurs offres et leurs prières, et après une audience infructueuse, voyant qu'ils ne gagnaient rien par les paroles, à un signal donné ils se précipitèrent sur le gouverneur et le garrottèrent ainsi que son jeune fils et son conseiller, qui se trouvait présent. Au même instant le corps de garde, ainsi que toutes les personnes de la suite du gouverneur, les officiers, les marchands, les domestiques, furent impitoyablement égorgés. La garnison accourut aussitôt; mais les Japonais forcèrent le gouverneur à lui ordonner de cesser le feu, puis ils se barricadèrent dans le palais, et obtinrent de Nuyts un traité par lequel il leur fit rendre leurs gréements et leur artillerie et leur donna un dédommagement pour le temps qu'il leur avait fait perdre. Ces conditions exécutées (12 août 1630), ils le rendirent à la liberté, mais en même temps ils déclarèrent ne vouloir plus avoir de relation avec les Hollandais. Le président et le conseil de la compagnie, désirant à tout prix continuer son commerce, livrèrent Nuyts aux Japonais en l'abandonnant à leur discrétion. Il n'eut rien à souffrir dans sa captivité; et deux ans plus tard il fut remis en liberté avec indemnités; mais ses compatriotes ne voulurent lui confier aucune fonction, et le renvoyèrent en Hollande, où il mourut. A. DE L.

(1) La partie occidentale fut découverte la même année par Wielandt (voy. ce nom).

La Neuville, *Histoire de Hollande*, t. II, liv. VI, chap. XII. — Chardin, *Voyage*, t. IX, p. 153-155; t. X, p. 144, 145, 153, 154, 157. — Charlevoix, *Hist. du Japon*, t. V, liv. C, p. 233 235, 230, 242, 245. — *Hist. universelle* (Paris, 1788, 124 vol. in-8°), t. XVII, p. 291, 295, 303; notes (jointes à cet ouvrage), XXIX-XXXIII, p. 533-539.

NUZZI (*Mario*), dit *Mario de' Fiori*, peintre de l'école romaine, né en 1603, à La Penna (diocèse de Fermo), mort à Rome, en 1673. Élève de Tommaso Salini, et, au moins autant de son père, grand amateur d'horticulture, il peignit les fleurs et les fruits avec une perfection qui lui valut les plus grands succès; malheureusement ses tableaux ne tardèrent pas à pousser au noir, et la plupart ont perdu leur éclat. Mario était venu se fixer à Rome, où il fut nommé membre de l'Académie de Saint-Luc en 1657. La galerie iconographique de Florence possède son portrait, exécuté par lui-même. E. B—N.

Orlandi, Ticozzi, Lanzi, Pascoli, *Vite dei pittori moderni*.

NUZZI (*Ferdinand*), cardinal italien, né le 10 septembre 1645, à Orta (États de l'Église), mort à Orviète, le 30 novembre 1717. Il n'avait encore que neuf ans lorsque sa mère, devenue veuve, l'envoya à Rome pour y faire ses études. S'appliquant à la jurisprudence, tant civile que canonique, il fut bientôt regardé comme un des plus habiles jurisconsultes de l'Italie. En 1686, Innocent XI le nomma commissaire de la chambre apostolique et chanoine de Saint-Pierre; Alexandre VIII eut souvent recours à ses conseils; Innocent XII le fit trésorier de la chambre apostolique, secrétaire de la congrégation du concile, membre de celle des Rites. Au milieu de toutes ses fonctions, Nuzzi conserva son amour pour les sciences, et sa maison était le rendez-vous des savants qui y formaient une sorte d'Académie où se traitaient toutes sortes de sujets. Clément XI le créa cardinal (16 décembre 1715) et évêque d'Orviète. Étant préfet de l'Annone, il publia : *Discorso intorno alla coltivazione della Campagna di Roma;* Rome, 1702, in-fol. Il y signale les tristes effets du défaut de culture dans la campagne de Rome; mais son ouvrage n'eut pas le résultat qu'il s'en promettait.

Son neveu NUZZI (*Innocent*), camérier d'honneur de Benoît XIV, fit élever à son oncle un magnifique mausolée dans la cathédrale d'Orviète, et traduisit en italien l'*Histoire de la constitution* Unigenitus, par Lafitau; Cologne (Rome), 1757, in-4°. H. F.

Dict. des Cardinaux. — Moréri, *Dictionn. histor.*

* **NYBERG** (*Julia-Christina* SVÆRDSTRÖM, dame), femme poëte suédoise, née le 18 novembre 1785, à Skultuna (prov. de Westman-

land). La mort de son père, inspecteur d'une usine du gouvernement, la laissa orpheline à l'âge de treize ans. Envoyée à Stockholm, elle reçut une bonne éducation dans un pensionnat que dirigeait une Française émigrée, la marquise de Dariès. Mariée en 1809, à un marchand, M. Asping, elle fit rompre cette union par un divorce au bout de quelques années, et épousa en 1822 M. Nyberg, avec lequel elle vit fort retirée au milieu des montagnes de son pays natal. Elle visita Paris en 1843. Cette dame, qui passe pour un des poëtes les plus distingués de l'école dite *phosphoriste*, est connue dans le monde littéraire sous le pseudonyme d'*Euphrosine*. On a d'elle : *Dikter af Euphrosine* (Poésies d'Euphrosine); Stockholm, 1821; — *Vublina, tragédie;* ibid., 1821; — *Nyare Dikter* (Nouvelles Poésies); ibid., 1828; elle a réuni ces deux recueils de vers et les a publiés avec des additions, sous le nouveau titre de *Samlade Dikter af Euphrosine;* Œrebro, 1832-1842, 3 vol.; — *Silfiden* (Les Sylphides); 1840, en société avec Dahlgren; — des pièces de vers dans l'*Almanach poétique*.

Conversat.-Lexikon.

NYDER. *Voy.* NIDER.

NYE (*Philip*), théologien anglais, né vers 1596, dans le Sussex, mort le 27 septembre 1672, à Londres. Il étudia à Oxford, et fit d'abord partie du clergé de Saint-Michel à Londres; mais ayant combattu les doctrines de l'Église établie, il fut obligé de se réfugier pendant plusieurs années en Hollande. Nommé en 1640 ministre de Kimbolton, il fut un des ardents champions du presbytérianisme, et s'en sépara pour se joindre aux indépendants, quand ceux-ci eurent pris le dessus. En décembre 1647 il fut, avec Marshall, chargé par les chefs de l'armée de se rendre au château de Carisbrook et de communiquer au roi, qui y était détenu, les quatre votes du détrônement. Après la restauration on lui fit grâce de la vie et de la liberté; mais il fut exclu de toute charge ecclésiastique. Wood et Calamy le présentent comme un homme extrêmement dangereux, un fauteur de sédition, prêchant avec audace l'indépendance politique, et dévoré de la soif des richesses. Il a laissé quelques écrits de controverse religieuse. K.

Wood, *Athenæ Oxon.* — Calamy, *Hist. of dissenting churches.*

NYERUP (*Érasme*), érudit danois, né le 12 mars 1759, à Œrstedt, dans l'île de Fionie, mort à Copenhague, le 28 juin 1829. Employé dès 1778 à la bibliothèque de Copenhague, il en devint le secrétaire en 1790, après s'être fait recevoir maître ès arts en 1784. En 1796 il obtint la chaire d'histoire littéraire à l'université de cette ville, dont la bibliothèque fut un peu plus tard confiée à ses soins. Il reçut aussi successivement divers emplois dans l'administration des établissements dépendant de l'université, et il en fut nommé prévôt en 1814. Depuis 1807 il était secrétaire de la commission royale pour les antiquités. On a de lui : *De Lactantio;* Copenhague, 1781, in-8°; — *Spicilegii bibliographici specimina V, exhibentia ex bibliotheca regia Havniensi primitiarum artis typographicæ Maittairio incognitarum decades quinque;* ibid., 1782-1783, in-8°; — *De libris Biblia pauperum et Speculum humanæ salvationis dictis;* ib., 1783, in-8°; — *Librorum qui ante Reformationem in scholis Daniæ prælegebantur notitia;* ibid., 1784-1785, 2 parties, in-8°; — *Symbolæ ad litteraturam Teutonicam;* ibid., 1787, in-4°; suivi d'une *Lettre à J.-F.-G. Schlegel sur des monuments inédits de l'ancienne littérature allemande;* ibid., 1788, in-4°; — *Om skrivefrihedsanordningerne i Danmark* (Sur les lois au sujet de la liberté de la presse en Danemark); ibid., 1791; — *Luxdorfiana;* ibid., 1791; — *Ny Samlinger til den danske Historie* (Nouveau Recueil de mémoires sur l'histoire du Danemark); ibid., 1792 et suiv., 4 vol. in-4°; — *Langbekiana;* ibid., 1794; — *Index librorum præstantissimorum bibliothecæ communitatis regiæ;* ibid., 1796; — *Samling af fortjente danske Maends Portraiter med biographiske Efterretninger* (Recueil de portraits des Danois, qui ont bien mérité de leur pays, avec des notices biographiques); ibid., 1797-1802, 3 vol. in-4°, en collaboration avec Lahde; *Udsigt over Nordens ældste Poesie* (Choix des plus anciennes poésies du Nord); ibid., 1798; — *Suhms Levnet of Skrifter med Valg af hans Brevvenling* (La Vie et les Écrits de Suhm, avec un choix de ses lettres); ibid., 1798; — *Suhmiana;* ibid., 1799; — *Bernstorf Eftermaele* (A la mémoire de Bernstorf); ibid., 1799-1800, 3 parties, in-8°; — *Bidrag til den danske Digtekonst Historie* (Documents relatifs à l'histoire de la poésie danoise); ibid., 1800-1808, 4 vol. in-8°; en collaboration avec Rahbek; — *Kjobenhavns Beskrivelse* (Description de Copenhague); ibid., 1800; — *Historisk statistik Skildring af Tilstanden i Danmark og Norge i ældre og nyere Tider* (Description historique et statistique de l'état du Danemark et du Nord dans les temps anciens et modernes); ibid., 1802-1806, 4 vol. in-8°; ouvrage savant et plein d'intérêt qui contient entre autres de précieux détails sur la littérature et les écoles des pays du Nord); — *Antiquarisk Fodrejse i Fyen* (Voyage archéologique en Fionie); ibid., 1806; — *Antiquariske Rejser i Aarhus stift* (Voyage archéologique dans le diocèse d'Aarhus); ibid., 1808, in-8°; en collaboration avec Abilgaard; — *Catalog over det norske Videnskabers selskabs Samlinger; Boger og Haandskrifter* (Catalogue des collections de la Société des sciences du Nord; livres et manuscrits); ibid., 1808, in-4°; — *Udvalgte danske Viser fra Middelalderen* (Choix de chants danois du moyen âge); ibid., 1812-1814,

5 vol. in-4° ; en collaboration avec Abrahmson et Rahbeck ; — *Antiquarisk Rejse i Fyen* (Voyage archéologique en Fionie) ; ibid., 1814 ; — *Karakteristik af kong Christian IV* (Caractère du roi Chrétien IV) ; ibid., 1816, in-8° ; — *Almindelig Morskabslaesning i Danmark og Norge ig jennem Aaarhandreder* (Recueil général des romans populaires écrits dans les anciens temps en Danemark et dans le Nord) ; ibid., 1816, in-8° ; — *Rejser til Stockholm i Aarne* 1810 *og* 1812 (Voyages à Stockholm dans les années 1810 et 1812) ; ibid., 1816, in-8° ; — *Wörterbuch der skandinavischen Mythologie* (Dictionnaire de la mythologie scandinave) ; ibid., 1816, in-8° ; — *Efterretninger om kong Frederik III* (Mémoires sur le roi Frédéric III) ; ibid., 1817, in-8° ; — *Almindeligt Litteraturlexicon for Danmark, Norge og Island* (Dictionnaire général des écrivains du Danemark, du Nord et de l'Islande) ; ibid., 1819, 2 vol. in-4° : cet excellent ouvrage, publié en collaboration avec Kraft, a été continué jusqu'à nos jours par Erslev ; — beaucoup de savants mémoires, articles et comptes rendus dans la *Minerva*, l'*Iris*, les *Skandinavisk litterarisk Selskabs-Skrifter*, le *Ny danske Magazin*, les *Laesendes Aarböger* de Sejdelin et autres recueils. O.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteraturlexikon.*

NYMANN (*Grégoire*), physiologiste allemand, né à Wittemberg, le 14 janvier 1594, mort le 29 juin 1638. Reçu docteur en médecine en 1618, il enseigna l'anatomie et la botanique à l'université de sa ville natale. On a de lui : *De apoplexia tractatus;* Wittemberg, 1619 et 1670, in-4° ; — *De vita fœtus in utero, qua luculenter demonstratur infantem in utero non anima matris sed sua ipsius vita vivere propriasque suas vitales actiones etiam in alvo materna exceret, matre exstincta, sæpe vivum et incolumem ex ejus ventre eximi posse, adeoque a magistratu in bene constitutis rebus publicis non concedendum, ut vel ulla gravida rebus humanis exempta sepeliatur priusquam ex ejus utero fœtus excisus vel ad minimum sectione, an infans adhuc vivens, an vero mortuus sit, exploratum fuerit;* ibid., 1628, in-4° ; Leyde, 1644 et 1664, in-12, avec le traité de Plazzoni *De partibus generationis :* l'excellent ouvrage de Nymann a fixé les règles suivies depuis dans cette importante question de médecine légale. O.

Freher, *Theatrum.* — Witte, *Diarium.*

NYMPHIS (Νύμφις), historien grec, fils de Xénagoras, né à Héraclée du Pont, vivait vers le milieu du troisième siècle avant J.-C. Il appartenait à une famille distinguée, et l'on croit qu'il descendait de ce Nymphis qui, malgré sa parenté avec le tyran Cléarque, entra dans un complot pour rendre la liberté à Héraclée. Nymphis fut envoyé en ambassade chez les Galates, qui s'étaient irrités de l'appui donné par la ville d'Héraclée à Mithridate, fils d'Ariobarzane. Il composa trois ouvrages historiques aujourd'hui perdus : Περὶ Ἀλεξάνδρου καὶ τῶν Διαδόχων καὶ Ἐπιγόνων (Sur Alexandre, ses successeurs et leurs descendants), en vingt-quatre livres ; cet ouvrage se terminait à l'avénement de Ptolémée III (247 avant J.-C.) ; — Περὶ Ἡρακλείας (Sur Héraclée), en treize livres, contenant l'histoire d'Héraclée jusqu'au renversement de la tyrannie, en 281 avant J.-C. ; — Περίπλους Ἀσίας (Périple ou Description de l'Asie). Les fragments peu nombreux et peu importants de Nymphis ont été recueillis par J.-C. Orelli, dans son édition de Memnon, p. 95-102, et par C. Müller, dans les *Fragmenta historicorum græcorum* (édit. Didot), t. III, p. 12. Y.

Vossius, *De historicis græcis*, p. 140, éd. Westermann. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 510.

NYON (*Jean-Luc*), libraire français, mort en 1799, à Paris. Il était versé dans la science bibliographique, et on a de lui plusieurs catalogues rédigés avec soin, notamment ceux de la bibliothèque du duc de La Vallière, 2ᵉ partie (1788, 6 vol. in-8°), et de la bibliothèque de Malesherbes (1796, in-8°). On lui attribue aussi deux pièces imitées de Goldoni, *La Guerre et la Paix* et *Les Négociants*, l'une et l'autre imprimées en 1807. P.

Quérard, *La France littéraire.*

NYSTEN (*Pierre-Hubert*), médecin belge, né à Liége, le 30 octobre 1771, mort à Paris, le 3 mars 1818. Il s'occupa d'abord dans sa ville natale, et pendant quelque temps à Strasbourg, des sciences physiques, puis il vint étudier la médecine à Paris, et obtint au concours, en 1798, la place d'aide d'anatomie. Reçu docteur en 1802, il fut adjoint à la commission médicale envoyée en Espagne pour observer la fièvre jaune, et en 1804, sur la présentation de Teissier et de Vauquelin, il fut chargé d'aller dans le midi de la France rechercher les causes d'une épidémie qui sévissait sur les vers à soie. De retour à Paris, il se livra, sous la direction de Hallé, à des études sérieuses sur les diverses branches de la médecine, et fit, à partir de 1808, des cours de matière médicale. Il était médecin de l'hôpital des Enfants lorsqu'il mourut, d'une attaque d'apoplexie. On a de lui : *Nouvelles Expériences galvaniques faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge, dans lesquelles, en classant les divers organes sous le rapport de la durée de leur excitabilité galvanique, on prouve que le cœur est celui qui conserve le plus longtemps cette propriété;* Paris, brumaire an XI (1803), in-8° (dédié à Hallé) ; — *Recherches sur les maladies des vers à soie et les moyens de les prévenir ; suivies d'une instruction sur l'éducation de ces insectes;* Paris, Impr. imp., 1808, in-8° ; — *Dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, botanique, art vétérinaire*, etc.,

2° édit.; Paris, 1810, in-8° (Capuron est l'auteur de la première édition), 11° édit., revue par Littré et Robin, Paris, 1856, grand in-8°. On a signalé dans le travail des derniers éditeurs des articles où l'on croyait trouver des opinions matérialistes; mais cette critique ne paraît pas fondée, les matières de ces articles étant seulement considérées au point de vue anatomique et physiologique; — *Recherches de physiologie et de chimie pathologique, pour faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort;* Paris, 1811, in-8°; — *Manuel médical;* Paris, 1814, in-8°; 2° édit., Paris, 1816, in-8° : ouvrage distinct du *Manuel médical* de Schwilgué, que Nysten avait publié avec des additions, Paris, 1809, 2 vol. in-8°. Nysten a donné des articles d'hygiène et de physique médicale au *Dictionnaire des sciences médicales*. E. Regnard.

Combaire, *Notice historique sur Nysten*, dans le *Procès-verbal de la séance publique de la Société d'Émulation de Liége;* Liége, 1821, in-8°. — Delvenne, *Biographie du royaume des Pays-Bas.*

NYTHART (*Hans*), bourgeois de Nuremberg, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle; il s'est fait connaître par une traduction de l'*Eunuque* de Térence, publiée à Ulm, en 1483, in-folio. C'est la première pièce du poëte comique latin qui ait été imprimée dans la Germanie; mais dès le onzième siècle plusieurs de ses comédies avaient passé dans la langue allemande. B.

Panzer, *Annalen*, I, 165. — *Teutsches Museum*, avril 1776. — Rittgraeff, *Historische Antiquitäten;* Vienne, 1616, II, 145.

———

O

O (*François* marquis d'), seigneur de Fresnes et de Maillebois, financier français, né à Paris, en 1535, mort dans la même ville, le 24 octobre 1594. Il était fils de Jean d'O, capitaine de la garde écossaise du roi. Il prit d'abord le parti des armes, et obtint une charge de capitaine de cavalerie; mais il abandonna cette carrière par la raison, disait-il, qu'une plume porte des coups plus utiles qu'une épée. Ce fut donc aux affaires qu'il se voua, et spécialement aux affaires de finances. Ayant épousé, en 1573, Charlotte-Catherine de Villequier, fille de Villequier, l'un des favoris du roi, il fut présenté à la cour par son beau-père, et ne tarda pas à se mettre fort avant dans les bonnes grâces du prince. Sans autre titre que la faveur, il remplaça, en 1578, Pomponne de Bellièvre comme surintendant des finances du royaume. On ne voit pas qu'il ait apporté dans ces fonctions d'autre mobile que de servir les prodigalités du roi et aussi sa propre cupidité. Suivant lui, les pauvres étaient aussi nécessaires dans un État que les ombres dans un tableau. La taille fut doublée; il augmenta les aides, les péages; il créa de nouveaux offices, de telle sorte que le revenu public, qui était à peu près de 20 millions sous Charles IX, s'éleva à 32 millions. Le mécontentement devint général; les états de Bourgogne, assemblés en 1579, n'accordèrent pas sans une vive opposition la levée des nouvelles taxes. D'O soutint alors le droit de la couronne par cette maxime que le roi étant le maître absolu de la vie comme des biens de ses sujets, on ne devait pas entrer en compte avec lui.

Ces complaisances lui avaient gagné la confiance absolue de Henri III, qui le nomma premier gentilhomme de la chambre, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, puis lieutenant général de la basse Normandie, enfin gouverneur de Paris et de l'Ile-de-France. En cette dernière qualité, il s'occupa activement, lors de la journée des Barricades (12 mai 1588), de la défense de la capitale. On le voit apporter au conseil de ville, aux colonels et aux quarteniers les ordres du roi; pendant la nuit, il introduit lui-même par la porte Saint-Honoré le régiment des gardes françaises et quatre mille Suisses appelés au secours de la royauté. Il quitta Paris le lendemain, en même temps que son maître qu'il suivit à Chartres, puis à Blois, où s'assemblèrent les états généraux (septembre 1588). Là il vint déclarer aux trois ordres que la dépense du trésor ne pouvait être au-dessous de 27 millions par an. Toutefois les états ayant obtenu, malgré la résistance du roi, une réduction de 8 millions, la clameur publique s'éleva si énergiquement contre le surintendant que Henri III crut prudent de lui retirer son emploi. Mais on le lui rendit presque aussitôt, grâce à quelques soumissions qu'il fit au duc de Guise. Le lendemain de l'assassinat du roi à Saint-Cloud, d'O se trouvait avec Manou, son frère, Dampierre et quelques autres dans la chambre où le roi venait d'expirer. Henri de Navarre put les entendre comploter à voix haute de se rendre plutôt à toutes sortes d'ennemis que de souffrir un roi huguenot. On sait que telle fut d'abord la décision de la noblesse catholique attachée à la cause royale; mais le duc de Longueville ayant refusé de la notifier à Henri IV, ce fut d'O qui porta la parole pour déclarer à ce prince qu'on ne le reconnaîtrait comme roi de France que s'il abjurait la religion réformée. Il s'attacha cependant à la fortune du Béarnais, cherchant par tous les moyens possibles à l'éloigner des huguenots pour le rapprocher du parti catholique. Sa pratique des affaires, ses relations avec les financiers, le rendaient utile à Henri IV, qui lui conserva la direction des finances. Quelques auteurs ont dit que, d'accord avec Byron, d'O persuada au roi de ne pas entrer dans la capitale après la bataille d'Ivry. Le caractère bien connu de Henri IV semble démentir cette allégation.

Au mois d'avril 1593, le roi, résolu de se faire instruire dans la religion catholique, chargea d'O de s'entremettre à cet effet auprès des prélats et de les assembler. L'année suivante, en rentrant dans Paris, il le réintégra dans son titre de gouverneur de cette ville, et l'envoya le lendemain recevoir en son nom le serment des officiers municipaux à l'hôtel de ville.

D'O ne vécut guère après ces événements; atteint d'une rétention d'urine, il mourut vers la fin de la même année, n'emportant aucuns regrets; le roi, dont il avait souvent entravé les projets, ne voulut le remplacer ni comme gouverneur de Paris ni comme surintendant des finances. Surchargé de dettes malgré toutes les concussions dont on l'accusait, il expira dans le dénûment. Les legs de son testament, qui ne s'élevaient pourtant qu'à 1,200 écus, ne purent être aquittés qu'avec l'aide de son frère. Ses créanciers, ses domestiques, avant même qu'il eût rendu le dernier soupir, avaient mis son hôtel au pillage et enlevé jusqu'aux meubles de sa chambre. On rapporte que le célèbre Crillon,

apprenant la mort du financier, dit : « Si chacun doit rendre là-haut ses comptes, le pauvre d'O se trouvera fort empêché de fournir de bons acquits. »

Il fut enterré dans l'église des Blancs-Manteaux à Paris. A la violence du caractère, à la dureté des manières, il joignait une grande bizarrerie; ainsi, l'on a de lui des signatures où manque la particule, parce qu'il ne voulait pas doubler la longueur de son nom par l'adjonction d'une lettre.

François d'O n'eut pas d'enfants légitimes; il n'a laissé qu'une fille naturelle, mariée à Robert Caillebot, seigneur de La Salle. A. Vicque.

D'Auvigny, *La Vie des hommes illustres de France*. — L'Estoile, *Journal de Henri III*. — *Satyre Ménippée*. — D'Aubigné, *Mémoires*. — Sully, *Économies royales*.

OATES (*Titus*), aventurier anglais, né vers 1619, mort le 23 juillet 1705, à Londres. Il était fils d'un prédicant, fieffé bigot, fort en réputation chez les baptistes. De l'école des Marchands tailleurs, il passa dans l'université de Cambridge et renia la croyance de son père, qu'il avait partagée, pour faire acte de soumission à l'Église établie; dès qu'il eut reçu les ordres, il fut placé comme vicaire dans le Kent et le Sussex. En 1677, après avoir résidé quelque temps chez le duc de Norfolk, il se convertit à la religion catholique. A cette époque une condamnation pour faux témoignage, selon les uns, sa vie désordonnée et ses doctrines hétérodoxes, selon les autres, l'avaient obligé de renoncer à son bénéfice. Il quitta l'Angleterre, et mena sur le continent une vie vagabonde et désordonnée. En traversant les Pays-Bas, il séjourna dans des couvents de jésuites anglais, y entendit sans doute parler des moyens de ramener l'Angleterre dans le giron de l'Église romaine et se composa là-dessus un monstrueux roman, dont il fit le plus abominable usage. De retour à Londres, il redevint anglican, puis, aidé de deux misérables comme lui, Cartstairs et Bedloe, il s'empressa de dénoncer au parlement le grand complot des papistes (1678). « Le pape, disait-il, avait confié aux Jésuites le gouvernement de l'Angleterre; ceux-ci, par des brevets scellés du sceau de leur ordre, avaient nommé aux premières fonctions de l'État et de l'Église des ecclésiastiques et des nobles catholiques. Les papistes devaient brûler Londres ainsi que tous les vaisseaux réunis dans la Tamise; ils devaient se lever à un moment donné et massacrer tous leurs voisins protestants. Une armée française devait en même temps débarquer en Irlande. Trois ou quatre projets d'attentats à la vie du roi Charles II avaient été formés : il devait périr par le poignard, le poison ou des balles d'argent. La reine elle-même avait consenti à l'assassinat de son mari. » Ce complot, d'après Oates, avait été ourdi par le pape Innocent XI avec les conseils du cardinal Howard, de Jean-Paul d'Oliva, général des Jésuites, de Corduba, provincial de cette société, de tous les prêtres catholiques anglais, des lords Petre, Powis; Bellasis, Arundel de Wardour, Stafford et d'autres personnages considérables. Il semble à peine croyable qu'un tel échafaudage de fables et d'impostures ait trouvé quelque crédit : le vulgaire l'accueillit aisément, et ainsi firent, sans prendre le temps de réfléchir, la cour, la noblesse, le parlement. « La nation entière, selon l'expression de Macaulay, devint furibonde de haine et de crainte. » Les prisons regorgèrent de papistes; Londres prit l'aspect d'une ville en état de siége; les citoyens portèrent des armes cachées; on exclut des chambres les seigneurs catholiques; on interdit au duc d'York l'entrée du conseil privé, enfin on adopta des mesures de rigueur contre la reine. Quant aux magistrats, la plupart, corrompus, cruels et timides, encourageaient l'erreur dominante, et les plus éminents faisaient semblant d'y croire. En vain les victimes de cette persécution en appelaient-elles à la moralité de leur vie passée : aux yeux du public, plus un papiste était consciencieux, plus il devait conspirer contre le gouvernement. Un grand nombre d'innocents payèrent de leur vie ou de leurs biens le crime d'être attachés à une religion suspecte; le plus illustre fut le malheureux vicomte de Stafford (*voy.* ce nom).

Pendant plusieurs années Oates joua le rôle de sauveur de l'État; il jouit d'une pension de 1,200 livres, eut un logement au palais de Whitehall et ne sortit qu'avec une escorte de soldats destinée à protéger sa vie. Vers la fin du règne de Charles II, il fut, sur la plainte du duc d'York, condamné à une amende exorbitante (100,000 liv. st.), et il se trouvait en prison pour dettes, sans espoir d'en jamais sortir, lorsque ce prince monta sur le trône (1685). De nouvelles accusations pour faux témoignages le firent passer au mois de mai devant les assises de Londres. Aucun témoin ne voulut déposer en sa faveur. Déclaré coupable, il fut condamné à être dépouillé de sa robe cléricale, à être attaché au pilori, à être promené autour de Wesminster ayant sur la tête une inscription indiquant son infamie, à être fouetté deux fois, l'une depuis Aldgate jusqu'à Newgate, l'autre depuis Newgate jusqu'à Tiburn; s'il survivait à cet horrible traitement, il devait demeurer prisonnier pour le reste de sa vie et subir, cinq fois par an, l'exposition publique dans les différents quartiers de Londres. On exécuta rigousement cette rigoureuse sentence. Il reçut du bourreau, dit-on, plus de dix-sept cents coups de fouet. Il n'en mourut pas pourtant, et resta pendant plusieurs mois enchaîné dans le trou le plus obscur de Newgate. « Ce fut, rapporte Macaulay, avec une grande joie qu'on apprit sur le continent que la justice divine l'avait atteint. Toute l'Europe fut inondée de gravures qui le représentaient au pilori ou se tordant derrière la charrette du bourreau, et il circula des épigrammes en plusieurs langues,

où l'on disait, entre autres choses, qu'il était tout naturel qu'on fît rougir son dos puisque son front ne pouvait rougir. Quelque horrible qu'il fût, le supplice de Titus Oates n'égalait pas ses crimes. » Après la révolution de 1688, il recouvra la liberté, et fut rétabli dans sa pension. Jusqu'à la fin de sa vie il conserva des protecteurs puissants et des partisans aveugles, qui lui vinrent souvent en aide comme au libérateur de leur pays et à un martyr de la communion protestante. Il y a été attaqué dans une foule de pamphlets publiés en Angleterre ou à l'étranger.

P. L—Y.

State trials, X, 1079-1330. — Evelyn, *Diary*. — North, *Examen*. — Burnet, *Own times*, t. I. — Crosby, *History of the baptists*. — Hume, Lingard, Macaulay, *Hist. d'Angleterre*.

OBADIAH. *Voy.* ABDIAS.

OBADIAS, rabbin italien, né à Bologne, dans la seconde moitié du quinzième siècle, mort en 1550. Il pratiqua la médecine dans sa ville natale et à Césène, et enseigna ensuite l'hébreu à Rome; Reuchlin fut un de ses élèves. On a de lui : *Lux populorum*; Bologne, 1550 : traité contre les épicuriens et les païens; — *Lux Domini*; Venise, 1567, in-4°; commentaire sur le Pentateuque; — *Commentarius in Psalmos*; Venise, 1586, in-4°. O.

Wolf, *Bibl. hebraica*, t. I, III et IV.

* **OBBARIUS** (*Samuel*), philologue allemand, né vers 1795, fit ses études à Iéna et à Gœttingue, et fut dès 1820 attaché, comme professeur, au gymnase de Rudolstadt. Il s'est fait connaître par une édition et des commentaires très-estimés des épîtres d'Horace : *H. Epistolæ commentariis uberrimis instructæ*; Leipzig, 1837-1847, 2 vol. in-8°, travail qu'il publia en commun avec Th. Schmid

Son fils, *Théodore* OBBARIUS, mort jeune, a donné l'une des meilleures éditions de Prudence (*Prudentii Carmina*, rec. et explic.; Tubing. 1845, in-8°).

Docum. partic.

O'BEIRNE (*Thomas-Lewis*), prélat anglais, né en 1748, dans le comté de Longford (Irlande), mort le 15 février 1823, à Meath. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé avec son frère John au séminaire de Saint-Omer pour y étudier la théologie; les vœux de sa famille furent exaucés : les deux frères se vouèrent au service des autels, mais dans des communions différentes, et on put les voir exercer dans le même diocèse l'un les fonctions d'évêque anglican, l'autre l'humble sacerdoce du prêtre catholique. A son retour en Irlande, Thomas se convertit au protestantisme, prit les ordres et accompagna l'amiral Howe, au début de la guerre d'Amérique, en qualité de chapelain de la flotte (1775). Lorsque la conduite de son protecteur fut l'objet d'une enquête parlementaire, il s'empressa de le justifier dans quelques brochures écrites avec autant de justesse que d'éloquence. Ensuite il s'attacha au duc de Portland, et le suivit en Irlande en 1782. Il ne fut pas moins bien traité par lord Fitzwilliam, le nouveau vice-roi, qui le nomma son premier aumônier et le présenta au siége épiscopal d'Ossory, d'où il passa à celui de Meath, après la mort de Maxwell. Ce prélat avait des vues larges, de la générosité, l'amour de la justice; il était fort aimé dans son diocèse. Outre des sermons et des écrits religieux, il a publié : *The Crucifixion, a poem*; Londres, 1776, in-4°; — *The generous impostor*; ibid., 1781, in-8° : comédie jouée à Drury-Lane et imitée du *Dissipateur* de Destouches, — *A short History of the last session of Parliament*; vers 1781, in-8°; — *Considerations on the late disturbances, by a consistent whig*; in-8°; — *Considerations on the principles of naval discipline and courts-martial*; 1781, in-8°. K.

Gentleman's Magazine, 1823.

OBELERIO, appelé par les auteurs français, WILLÈRE et WILLERIN, neuvième doge de Venise, né à Malamocco, vers 763, décapité à Vigilia, en 831. La cruauté et le despotisme du doge Giovanni Galbaio et de son fils Mauricio, qu'il avait adjoint au pouvoir ducal (796), ne connaissant plus de bornes, une conspiration se forma contre ces deux tyrans. A la tête des conjurés se trouvaient Obelerio, chef d'une famille patricienne et tribun d'Héraclée, Fortunato, patriarche de Grado, Démétrius Maimano et Georgio Foscaro. Leur projet fut découvert, mais ils purent fuir. Fortunato se rendit à la cour de Charlemagne, afin d'exciter le grand monarque contre les Galbaio, qui d'ailleurs étaient excommuniés (1); Obelerio et ses amis restèrent à Trévise et dans les villes voisines, afin d'entretenir des intelligences dans Venise et de profiter des événements. Ces manœuvres furent secondées par tous les ennemis que la république pouvait avoir à la cour de Pépin, fils de Charlemagne et depuis peu sur le trône des rois lombards. Le pape Adrien Ier écrivit lui-même à l'empereur pour appuyer les sollicitations de Fortunato (2). L'empereur expulsa, à leur grand détriment, de Ravenne et des États lombards tous les Vénitiens, dont beaucoup y trafiquaient et y étaient établis depuis plus de deux cents ans, et il se disposa à porter ses armes en Vénétie. Il fut prévenu par Obelerio, qui souleva le peuple, chassa les Galbaio, et se fit proclamer à leur place (804). Son premier soin fut de se faire donner pour collègue son frère *Beato* OBELERIO. Après avoir satisfait aux exigences du souverain pontife, il songea à calmer Charlemagne. En janvier 806 les deux doges, accompagnés de Paolo, duc de Zara, et de Donato, évêque de

(1) A cause du meurtre qu'ils avaient commis sur Giovanni, patriarche de Grado et oncle de Fortunato. Ce prélat ayant refusé de consacrer évêque une des créatures des Galbaio, le père et le fils s'emparèrent de sa personne, et le précipitèrent d'une haute tour (801).

(2) L'abbé Tentori, dans son *Essai sur l'histoire civile politique et ecclésiastique de Venise*, rapporte la lettre du pape à Charlemagne, t. II, dissert. XIX.

cette ville, députés de la Dalmatie, vinrent trouver avec de magnifiques présents l'empereur d'Occident, alors à Thionville (1), et le prirent pour arbitre des querelles qui les séparaient depuis plusieurs années. L'empereur les accorda; mais Pépin, qui n'avait pris les armes contre les Galbaio que dans le dessein d'agrandir ses États, s'efforça d'attiser le feu que son père cherchait à éteindre. Obelerio crut conjurer le danger en soumettant sa patrie à payer un tribut au roi d'Italie. Mais cette mesure n'empêcha pas l'événement de s'accomplir : Pépin, après s'être rendu maître de l'Istrie et du Frioul, voulut pousser ses conquêtes vers la Dalmatie. Il réclama la coopération des Vénitiens; mais ceux-ci, qui étaient en paix avec les Dalmates, persistèrent dans la neutralité malgré les conseils de leurs doges. Pépin, irrité de ce refus, ravagea leur territoire et incendia les villes d'Héraclée et d'Équilo (2). Ils implorèrent le secours de l'empereur grec Nicéphore Ier, qui leur envoya une flotte commandée par Nicétas. Mais déjà Obelerio avait obtenu que Pépin évacuerait la Lombardie; une trêve fut consentie entre Pépin et Nicétas, qui retourna à Constantinople avec le doge Beato, que Nicéphore créa consul. La même année (808) les deux doges obtinrent du peuple que leur troisième frère, *Valentino* OBELERIO, leur fût associé. L'année suivante les hostilités recommencèrent. Nicétas et les Vénitiens essayèrent d'enlever Comacchio; mais ils furent repoussés avec perte, et Pépin se prépara à assiéger Venise par terre et par mer. Obelerio engagea ses concitoyens de désarmer le roi d'Italie par de nouvelles soumissions. Ses conseils furent rejetés avec mépris. Les Vénitiens ne virent plus en lui qu'un traître, dont l'ambition avait attiré les périls qui les menaçaient : ils le déposèrent, et de peur qu'il n'allât encore les desservir auprès de Pépin, on le conduisit à Constantinople (3). Ses deux frères furent relégués à Zara (809). Angelo Participatio fut élu doge à sa place.

On ignore comment Obelerio passa les longues années de son exil; on ignore aussi les motifs qui le déterminèrent à rompre tout à coup son ban et à débarquer sur la côte de Vigiglia, où il se fortifia. Giovanni Participatio, qui régnait alors, accourut pour arrêter ses progrès; mais il se vit abandonné par une partie de ses troupes levées à Malamocco, patrie des Obelerio. Il revint sur ses pas, et pour punir les Malamoccais de leur trahison il réduisit leur ville en cendres. Après ce terrible exemple, il marche de nouveau contre son rival, le défait, s'empare de sa personne et fait tomber sa tête sous la hache du bourreau. Ce ne fut point assez pour satisfaire le ressentiment populaire que l'ancien doge s'était attiré : son corps fut l'objet de mille insultes; on alla jusqu'à lui déchirer les entrailles avec les dents.

A. DE LACAZE.

Antonio Marin, *Storia civile e politica de' Veneziani*, t. II, lib. I, cap. II. — Sabellico, *Hist. venet.*, dec. I, lib. II. — Daru, *Histoire de Venise*, t. Ier, p. 45-50; liv. II, p. 62. — Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. II, 1re part., p. 506.

OBENTRAUT (*Jean-Michel* D'), général allemand, né en 1574, dans le Palatinat, blessé mortellement devant Kalemberg, en 1625. Il entra dans les troupes de son pays; son avancement y fut d'abord fort lent, car, malgré sa naissance, il n'était encore en 1610 que capitaine. Le roi d'Espagne, Philippe III, venait de faire adhésion à la ligue catholique de Wurtzbourg, conclue en opposition de l'Union évangélique de Halle. L'électeur palatin Frédéric V était à la tête de cette union; aussi son territoire fut-il le premier envahi par les Espagnols, qui venaient de faire la paix avec les Hollandais. L'électeur confia un corps de cavalerie à d'Obentraut; et ce chef engagea aussitôt une vigoureuse guerre de partisans contre les catholiques, et en enlevant leurs convois, leurs traînards, ou coupant leurs communications, il contribua le plus à les expulser du Palatinat. Après la mort de l'empereur Mathias (20 mars 1619), les états de Bohême refusèrent de reconnaître pour souverain le nouvel empereur, l'archiduc Ferdinand. Le 26 août ils offrirent la couronne à Frédéric V. Ce prince, cédant au vœu de la plupart de ses co-religionnaires, accepta le trône à la convocation de Rottembourg, et le 4 novembre il se fit couronner à Prague. Obentraut l'accompagna à cette cérémonie et se mit, avec abnégation, sous les ordres du célèbre Ernest de Mansfeld, qui venait de quitter le service espagnol et le catholicisme pour offrir son épée aux protestants. Tous deux défendirent vaillamment leur parti; mais enfin, accablés par le nombre et surtout mal secondés par les princes pour lesquels ils combattaient, ils ne purent empêcher la défaite décisive de Weissenberg (8 novembre 1620). Ce revers entraîna la chute de Frédéric, qui reçut dès lors le surnom de Winterkœnig et dont les États héréditaires furent donnés à Maximilien, duc de Bavière. Mansfeld et Obentraut, s'inquiétant médiocrement de l'abandon successif de Bethlengabor, qui se prétendait roi de Hongrie, des Silésiens, des Moraves et même de Georges-Guillaume de Brandebourg, continuèrent la guerre plutôt pour leur propre cause que pour celle du Winterkœnig; ce fut ainsi qu'aidés du seul Christian, duc de Brunswick-Luneburg, ils battirent les Hessois, les Bavarois, les Westphaliens, et vinrent lutter en Flandre contre les Espagnols. Les plus célèbres généraux de la ligue, Spinola et Tilli, durent reculer devant Mansfeld et Obentraut. Renforcés

(1) Mss de l'abbaye de Saint-Bertin, cité par Muratori, t. II.

(2) Quelques historiens donnent une autre cause à cette guerre : ils disent qu'Obelerio chassé par son frère Beato se réfugia à la cour de Charlemagne, dont il épousa une fille et dont il attira la colère sur sa patrie. Cette version est rejetée par Daru.

(3) Dandolo, qui place cet événement en 811, dit que Obelerio fut transporté à Constantinople par ordre de Charlemagne.

par trois mille Écossais et autant de Danois (1625), les deux chefs protestants reportèrent la guerre en Allemagne; mais la défaite de leur allié, le duc de Brunswick, les força à abandonner aux catholiques le nord de l'Allemagne. Obentraut passa alors au service du roi de Danemark, qui lui confia un corps d'armée et l'envoya assiéger Kalemberg en Brunswick. Tilly défendait les abords de cette place. Dans une rencontre avec une division bavaroise, entre Neubourg et Hanovre, Obentraut fut frappé mortellement. Quelques biographes se sont plu à en faire un grand général, un zélé religionnaire, etc.; il fut un brave et habile chef de partisans, qui aida beaucoup Mansfeld dans ses savantes et hardies combinaisons. Au point de vue religieux, on peut croire que Obentraut resta protestant parce qu'il y avait plus à piller chez les catholiques; en tout cas il exerça contre eux en voleries, incendies, meurtres, etc., de *glorieuses* mais tristes représailles. A. D' E—P—C.

Pfister, Luden, etc, *Hist. de l'Allemagne*. — Christian-Guillaume de Koch, *Tableau des révolutions de l'Europe, etc* édit. de F. Schœll, 9 vol. in-8°; t. II, p. 128. — Christian-Frédéric Pfeffel, *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*. — Schiller, *Hist. de la guerre de Trente ans*. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Lipowski, *Friedrich V Churfürst von der Pfalz und Kænig von Boehmen*.

OBEREIT (*Jacques-Hermann*), alchimiste et mystique suisse, né en 1725, à Arbon (canton de Thurgovie), mort le 2 février 1798, à Iéna. Il était fils d'un teneur de livres. Les premiers ouvrages que ses parents, fort adonnés au mysticisme, lui mirent entre les mains furent ceux de M[lle] Bouvignon et de M[me] Guyon. A quinze ans il fut placé chez un chirurgien, et au bout d'un apprentissage de quelques mois il visita les provinces de l'Allemagne méridionale. En 1746, il rencontra un architecte polonais qui le prit à son service; il se rendit avec lui en Italie lorsque son maître le congédia en route. Revenant alors sur ses pas, il partit pour Berlin, tantôt faisant la barbe aux paysans, tantôt pratiquant des saignées; il n'avait guère appris autre chose, mais il avait l'âme honnête et l'esprit alerte. Sa figure candide, sa grande jeunesse, son intelligence intéressèrent à tel point les magistrats de Lindau, qu'ils consentirent à payer les frais de son éducation. Obereit fit de bonnes études à Halle et à Berlin, et s'appliqua avec zèle à connaître la philosophie, la médecine, la poésie et les langues anciennes; lorsqu'il eut reçu son diplôme, il vint s'établir à Lindau (1750), et fut pendant quelque temps le médecin le plus recherché de cette ville. La tournure inquiète de son esprit, trop accessible aux idées nouvelles ou bizarres, le rejeta bientôt dans la vie aventureuse. Il abandonna la médecine pour l'alchimie, et acheva de se discréditer dans l'opinion publique. Après avoir rédigé un programme sur les prognostics des accouchements difficiles, il s'avisa de composer, à l'imitation de Klopstock, une *Messiade préadamite*, espèce d'épopée des premiers âges, dont il n'écrivit que le premier chant, puis il s'occupa d'une panacée universelle et en publia l'idée sous le titre de *Disquisitio de universali methodo medendi confortativa* (Carlsruhe, 1767, in-4°). Deux ans plus tard, afin de venir au secours de sa famille, qui venait d'être réduite à l'indigence, il ralluma ses fourneaux, et chercha vainement ce que son père appelait « l'art de perfectionner les métaux par la grâce de Dieu »; mais on le força, au nom de la sûreté publique, de fermer son laboratoire. En 1777 il se maria, dans un château en ruines, avec une dame d'un âge mûr, qu'il connaissait depuis dix-huit ans et à laquelle il avait donné le nom de de *Theantis, bergère séraphique*. « Notre mariage, dit-il, n'était ni platonique ni épicurien; c'était un état mitoyen entre l'amitié et l'union corporelle, état dont le monde n'a peut-être aucune idée. » Sa femme mourut quelques semaines plus tard. A peine veuf, Obereit recommença sa vie errante. Il résida à Augsbourg, puis à Winthertbur, et de là il se rendit à Berne, où un ami de l'alchimie lui confia l'éducation de ses enfants; complétement dégoûté du métier de précepteur, il alla s'établir chez un frère de Lavater, qui pratiquait l'art de guérir. En 1782 on le retrouve à Hanovre; il y fit connaissance de Zimmermann, qu'il s'efforça de convertir à la théosophie; ce dernier se moqua de lui, et le livra aux risées du public. Un autre adepte, nommé Nitsche, qu'il qualifie de *pansophe en abrégé*, lui donna pendant deux ans l'hospitalité en Lusace. Toujours aussi pauvre et aussi peu soucieux de l'avenir, il vint en 1784 à Weimar, où Wieland et ses amis ne le laissèrent manquer de rien, et en 1785 il disputa avec une ardeur toute juvénile contre les professeurs d'Iéna, qui l'avaient accusé d'illuminisme. En 1786 le duc de Saxe-Meiningen vint le trouver, et l'emmena à sa cour. Obereit y resta cinq ans. Voici en quels termes ambigus il s'exprime sur son séjour dans une lettre écrite en français : « Le duc voulait tenir autour de soi le Suisse paradoxe comme un philosophe du cabinet ou de la cour, où pendant cinq ans l'esprit transcendental et stoïque du Suisse et maçon intime s'est popularisé en cosmopolite, où de bonne humeur il a montré toujours l'équilibre parmi toutes les belles de la cour et de la campagne, comme dans un ordre innocent de la belle nature, sans peur et sans espoir des belles pastourelles, n'ayant simplement pour règle que la symétrie de l'équité envers la beauté, autrice universelle, envers soi-même et envers tout le monde. Voilà tout le mystère de l'âge d'or arcadique, rajeunissant les ans et les hommes antiques. » A cette prison dorée il préféra l'indépendance, et retourna vivre seul et à sa guise à Iéna, où il mourut, à l'âge de soixante-treize ans. Outre les ouvrages cités, on a encore d'Obereit : *Défense du mysticisme et de la vie solitaire*; Francfort, 1775, in-8° : ré-

futation du premier *Essai* de Zimmermann sur la solitude; — *De la Connexion originaire des esprits et des corps, d'après les principes de Newton;* Augsbourg, 1776, in-8°; — *Promenades de Gamaliel, juif philosophe;* 1780, in-8°, — *La Solitude des conquérants du monde, méditée par un philanthrope laconique;* Leipzig, 1781 : cette apologie de la vie des anachorètes modifia, dit-on, les idées de Zimmermann sur ce sujet; — *Pétition aux dames philosophes pour adoucir l'auteur flamboyant, le médecin Zimmermann;* Leipzig, 1785 : en réponse aux critiques de ce dernier; — quelques opuscules en faveur du système philosophique de Kant. P. L.

Schlichtegroll, *Nekrolog*, 1798.

OBERHÆUSER (*Benoît*), canoniste allemand, né le 25 janvier 1719, à Waitzenkirchen, dans la haute Autriche, mort à Salzbourg, le 20 avril 1786. Entré dans l'ordre des Bénédictins, il enseigna la philosophie à l'université de Salzbourg, et ensuite le droit canon à Fulda; les désagréments que lui valurent ses opinions contraires à l'ultramontanisme le firent retourner à Salzbourg, où il fut nommé en 1776 conseiller archiépiscopal pour les affaires ecclésiastiques. On a de lui : *Prælectiones canonicæ juxta titulos librorum Decretalium ex monumentis, auctoribus et controversiis;* Anvers, 1762-1763, 3 vol. in-4°; — *Systema historico-criticum divisarum potestatum in legibus matrimonialibus impedimentorum dirimentium;* Francfort, 1771, in-8°: ouvrage où l'auteur conteste à l'autorité ecclésiastique d'établir sans le concours du pouvoir civil en matière de mariage des empêchements dirimants, opinion qu'il défendit dans son *Apologia historico-critica;* Francfort, 1771, et Vienne, 1776, in-8°; — — *Compendium prælectionum canonicarum juxta libros V Decretalium;* Francfort, 1773 et 1779, 2 vol. in-8°; — *Thomassinus abbreviatus, seu vetus et nova Ecclesiæ disciplina de beneficiis et beneficiariis;* Salzbourg, 1775, trois parties, in-4°; — *Manuale selectiorum conciliorum et canonum juxta abbatis de Fleury Historiam ecclesiasticam;* ibid., 1776, in-4°; — *Specimen cultioris jurisprudentiæ canonicæ ad justas ideas divini primatus in romana ecclesia evolvendas;* ibid, 1777, in-8°; — *De dignitate utriusque cleri sæcularis et regularis*, ibid., 1786, deux parties. O.

Memoria B. Oberhauseri (Salzbourg, 1786, in-8°). — Luca, *Gelehrtes Oestreich*, t. I. — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

OBERHÆUSER (*Georges*), qui a contribué au perfectionnement du microscope, naquit à Ansbach (Bavière), en 1798. Fils d'un fabricant d'instruments physiques, il fit ses études au gymnase de sa ville natale, et vint à Paris en 1815. Il entra dans l'atelier de Gambey, et fut appelé à faire des instruments de topographie pour le dépôt général de la guerre (service de la carte de France). Ce fut là qu'il essaya d'abord, par pure curiosité, de construire un microscope, en commun avec un amateur d'histoire naturelle. Cet instrument, présenté à l'Académie des sciences par M. de Blainville, contribua rapidement, à raison de sa simplicité mécanique, de son bon marché, de la pureté de ses effets optiques, aux progrès des études micrographiques. Ce fut là le point de départ de sa réputation. Établi bientôt pour son propre compte, il fabriqua depuis 1831 jusqu'en 1856, époque de sa retraite, un nombre prodigieux de microscopes, qui ont été exportés dans tous les pays civilisés du globe. Rien de plus curieux que la statistique des États où l'emploi de cet instrument, si précieux pour les travaux d'histoire naturelle, a commencé à se répandre, en suivant un développement progressif. Il serait trop long d'entrer dans les détails des perfectionnements que M. Oberhæuser a apportés à la partie optique et à la construction mécanique du microscope. Qu'il nous suffise de dire qu'il a été l'objet de récompenses publiques et apprécié par les juges les plus compétents.

Documents particuliers.

OBERKAMP (*François-Joseph*), médecin allemand, né en 1710, à Amorbach (Bavière), mort en 1763, à Heidelberg. Après avoir été reçu docteur à Wurtzbourg, il visita la France et les Pays-Bas, et obtint la charge de médecin de l'évêque de Spire. Appelé en 1742 à l'université de Wurtzbourg, il enseigna depuis 1748 la médecine pratique et la botanique à celle de Heidelberg. On a de lui : *Systema physiologiam, pathologiam et therapiam jungens;* Nuremberg, 1737, in-8°; — *De Mutatione esculentorum et poculentorum;* Wurtzbourg, 1743, in-4°; — *De variolis;* ibid., 1746; — *Mechanismus intestinorum tenuium;* ibid., 1747; — *Collectio dissert. med. Lugd. Batavorum;* Francfort, 1767, in-4°.

Son fils, Oberkamp (*François-Philippe*), né le 23 février 1749, à Heidelberg, où il est mort, le 15 février 1793, professa dans cette ville l'anatomie et la chirurgie avec beaucoup de réputation. Il a laissé un assez grand nombre de dissertations et les ouvrages suivants : *Semeiotices medicæ generalia commentata*, Heidelberg, 1783, in-4°; — *De medicorum necessitate in republica;* ibid., 1789, in-4°. K.

Callisen, *Lexikon*. — *Biogr. méd.*

OBERKAMPF (*Guillaume-Philippe*), industriel allemand, naturalisé français, né le 11 juin 1738, à Weisenbach, dans le margraviat d'Ansbach (Bavière), mort à Jouy, près Versailles, le 4 octobre 1815. Son père, habile manufacturier, avait vainement cherché à réaliser en Allemagne de grands projets qu'il avait conçus pour le perfectionnement de la fabrication des toiles peintes. Il n'avait trouvé quelque encouragement qu'à Aarau, en Suisse, où il s'était établi. Il associa son fils à ses travaux, et lui commu-

niqua ses idées de progrès; le jeune Oberkampf, en les méditant, se mit à étudier avec une extrême ardeur les différentes branches de son art. A dix-neuf ans il se crut assez fort pour exécuter ses grands projets. Mais il voulait un champ plus vaste, et jeta les yeux sur la France. Il n'ignorait pas, cependant, les préventions qu'on y avait contre les toiles peintes de la Perse et de l'Inde, et que les inventions essayées dans quelques États voisins étaient repoussées d'autant plus sévèrement du royaume, que l'on craignait de nuire à nos produits de chanvre, de lin et de soie. Sans s'arrêter à ces obstacles, il vint à Paris, et, après avoir lutté avec courage contre les premiers obstacles, il parvint à obtenir, en 1759, un édit qui autorisait la fabrication intérieure des toiles peintes. Mais un autre embarras l'attendait. Son avoir s'élevait à peine à 600 livres, et c'était avec ce modique capital qu'il fallait créer une grande entreprise! Faute de mieux, il alla établir sa fabrique dans une chaumière de la vallée de Jouy, près de Versailles, lieu qui ne contenait alors que quelques pauvres habitants. C'est dans cette étroite enceinte, et avec de si faibles ressources, qu'il fut obligé de réunir les éléments de sa manufacture. Il construisit lui-même des métiers, se fit ouvrier, contre-maître, fut dessinateur, graveur, imprimeur, teinturier. Il put employer les deux procédés en usage chez son père, l'impression à la planche, et pour certains genres l'impression mécanique au rouleau.

Cependant, les préjugés, la routine, l'envie s'élevaient de toutes parts pour paralyser ses efforts et nuire à ses succès. Il trouva heureusement un appui près de Morellet et de quelques autres économistes, qui, voyant dans la liberté et dans les progrès de l'industrie une source de prospérité pour les peuples, parvinrent à décider l'autorité à protéger les travaux qu'Oberkampf poursuivait avec une si courageuse persévérance. Un édit du conseil fit taire ses ennemis; le roi se prononça, et l'on vit bientôt les courtisans comme les citadins adopter ses produits, qui se répandirent en Angleterre et dans les autres pays étrangers. Encouragé par ses succès, Oberkampf redoubla d'activité : il envoya des agents recueillir les meilleurs procédés dans les grandes manufactures étrangères; il s'attacha à enlever à l'Inde et à la Perse le secret de leurs brillantes couleurs, en guidant des artistes, qui surpassaient les dessins de ces étoffes. Il sut améliorer aussi les procédés matériels, donnant ainsi l'essor à une industrie qui, en multipliant les manufactures rivales, en vint à occuper vingt mille ouvriers, et procura à la France un revenu annuel de 240 millions, tout en donnant un nouvel accroissement à d'autres branches de commerce.

Louis XVI voulut récompenser de tels services : il donna à Oberkampf des lettres de noblesse conçues dans les termes les plus honorables. Plus tard, le conseil général de son département voulait lui élever une statue. Mais le modeste manufacturier refusa ces témoignages d'estime. Il accepta seulement la médaille d'or que le jury de l'exposition de 1806 lui décerna, et ne put refuser la croix de la Légion d'honneur : Bonaparte, étant allé visiter l'établissement du célèbre industriel, avait détaché de sa boutonnière la croix qu'il portait, et l'avait obligé ainsi de l'accepter. « Personne n'est plus digne que vous de la porter, lui dit-il. Vous et moi nous faisons la guerre aux Anglais; mais votre guerre est la meilleure. » A cette époque, en effet, Oberkampf, voulant contribuer à tarir chez nos voisins une source de richesse pour eux, élevait à Essone une manufacture pour filer et tisser le coton, de manière à le recevoir en balle et à ne le rendre qu'en toiles peintes.

En 1815, la commune de Jouy fut livrée aux ravages des troupes étrangères. Oberkampf vit ses ateliers détruits, ses ouvriers sans ouvrage et dans la misère. Il ne pouvait plus soulager cette population qu'il avait nourrie depuis soixante ans. « Ce spectacle me tue, » disait-il, et en effet, quelques mois après il terminait sa vie laborieuse, si honorablement remplie. G. DE F.

Mémorial universel de l'Industrie, t. III. — *Biograph. des Contemporains*, par Rabbe, etc. — *Rapport du jury de l'exposition de* 1806.

OBERLIN (*Jérémie - Jacques*), érudit et philologue français, né à Strasbourg, le 7 août 1735, mort dans la même ville, le 10 octobre 1806. Il fit ses études à Strasbourg, d'abord dans un gymnase où son père Jean-Georges Oberlin était professeur, puis à l'université. Schœpflin, un de ses maîtres, le remarquant comme un élève des plus assidus et des plus intelligents, lui ouvrit sa bibliothèque et lui prodigua des conseils et des encouragements. Cette protection fut très-utile au jeune étudiant, qui se fit recevoir docteur en philosophie en 1758, et, tout en suivant les cours de théologie, vécut des répétitions que lui procurait Schœpflin. En 1764 il fut nommé bibliothécaire adjoint de l'université, et obtint la permission d'ouvrir un cours public de langue latine. En 1770 il succéda à son père comme professeur au gymnase, et reçut en même temps la place de professeur adjoint d'éloquence latine à l'université. En 1778 les magistrats de Strasbourg le chargèrent de faire un voyage archéologique dans le midi de la France. Peu après son retour il devint, en 1778, professeur extraordinaire de philosophie à l'université. Nommé en 1782 professeur de logique et de métaphysique, il joignit à tant de places, remplies avec beaucoup de zèle, celle de gymnasiarque ou de directeur du gymnase de Strasbourg et un canonicat de Saint-Thomas. Tant d'occupations ne suffisaient pas à l'activité d'Oberlin, qui trouvait encore du temps pour faire des thèses savantes, des compilations instructives, de bonnes éditions, pour des cours publics et des leçons particulières d'ar-

chéologie, de géographie, de diplomatique. La révolution, dont il accueillit les idées et ne partagea pas les excès, l'enleva à ses travaux d'érudition et le jeta dans la politique. D'abord administrateur de la ville de Strasbourg, puis du département du Bas-Rhin, il fut arrêté en 1793 avec presque tous ses collègues, sur une accusation calomnieuse, et transféré dans les prisons de Metz. Sa détention, d'abord rigoureuse s'adoucit beaucoup lorsqu'il fut reconnu que l'accusation lancée contre lui n'était pas fondée. Il resta simplement interné à Metz jusqu'au 9 thermidor et obtint ensuite la permission de revenir à Strasbourg, où il recommença ses cours d'archéologie et de diplomatique. A l'époque de la fondation des écoles centrales, Oberlin fut nommé bibliothécaire de l'école du Bas-Rhin. Il mit en ordre le dépôt de livres confié à ses soins et provenant des couvents supprimés, et pour en rendre les richesses plus accessibles au public, il ouvrit un cours de bibliographie. Il mourut d'une attaque d'apoplexie à l'âge de soixante et onze ans. Il était depuis 1772 associé de l'Académie des inscriptions.

Cet infatigable érudit n'était pas moins remarquable par ses qualités morales que par son savoir. « Ses talents, disent MM. Haag, étaient rehaussés par une humeur douce, gaie, serviable, une simplicité patriarcale, une piété vraie, sans ostentation, une vie irrépréhensible. » Son savoir, qui embrassait presque toutes les branches de l'érudition, était plus étendu que profond et original. On estime ses éditions de César et de Tacite, moins à cause de la nouveauté des recherches que parce qu'elles offrent un choix intelligent des notes des autres commentateurs; son édition de Tacite doit son principal mérite à la réimpression de l'excellent commentaire de Juste Lipse. On a d'Oberlin: *Dissertatio philologica de Ἐνταφιασμῷ, seu de veterum ritu condendi mortuos*; ibid., 1757, in-4°; — *Jungendorum marium fluviorumque omnis ævi molimina*; ibid., 1770-1775, 4 part.; ibid., in-8°; — *Musæum Schœpflini*; ibid., 1770, 1773, 1775, in-4°; — *Miscellanea litteraria, maximam partem argentoratensia*; ibid., 1770, in-4°; — *Orbis antiqui monumentis suis illustrati prodromus*; ibid., 1772, in-4°; — *De linguæ latinæ medii ævi mira barbarie*; ibid., 1773, in-4°; — *Rituum romanorum tabulæ in usum auditorum*; ibid., 1774, in-8°; — *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban-de-La-Roche*; ibid., 1775, in-8°; — *Orbis antiqui monumentis suis illustrati primæ lineæ*; ibid., 1776, in-8°; manuel de géographie ancienne; — *Ovidii Nasonis Tristium libri V; ex Ponto lib. IV et Ibis*; ibid., 1776, in-8°; — *Vibius Sequester, de fluminibus*; ibid., 1778, in-8° : excellente édition, qui contient un grand nombre de notes fort instructives; — *Alsatia litterata sub Celtis, Romanis, Francis*; ibid., 1782, in-4°; — *Diatribe de Conrado herbipolita*; ibid., 1782, in-4°; — *De J. Tauleri dictione vernacula et mystica*; ibid., 1786, in-4°; — *Alsatia litterata sub Germanis sæc. IX et X*; ibid., 1786, in-4°; — *De J. Geileri Cæsaremontani scriptis germanicis*; ibid., 1786, in-4°; — *De vitio subreptionis in omni humana vita obvio*; ibid., 1780, in-4°; — *L. Apuleius Ægyptiis mystериis initiatus*; ibid., 1786, in-4°; — *De poetis Alsatiæ eroticis medii ævi*; ibid., 1786, in-4°; — *Horatii Carmina*; ibid., 1788, in 4°; — *Artis diplomaticæ primæ lineæ*; ibid., 1788, in-8°; — *Litterarum omnis ævi fata tabulis synopticis exposita*; ibid., 1789, in-8°; — *Observations concernant le patois et les mœurs des gens de la campagne*; ibid., 1798, in-8°; — *Essais d'annales de la vie de Gutenberg*; ibid., 1801, in-4°. Oberlin revendique pour Strasbourg l'honneur de la découverte de l'imprimerie; — *C. Taciti Opera*; Leipzig, 1801, 2 vol. in-8°; — *C. J. Cæsaris Commentarii*; Leipzig, 1805, in-8°. Oberlin était un des principaux rédacteurs du *Magasin encyclopédique* de Millin; il a publié un récit de son voyage dans le midi de la France dans le *Neuer Briefwechsel* de Schlözer (part. IV et V) et une édition du *Glossarium germanicum medii ævi* de Scherz, avec des éclaircissements; ibid., 1780-1784, 2 vol. in-fol. L. J.

Schweighæuser, *Discours académique* (en latin) *sur Jérém.-Jacques Oberlin*; Strasbourg, 1806, in-8°. — G.-F. Winckler, *Notice sur la vie et les écrits de J.-J. Oberlin*, dans le *Magasin encyclopédique*, ann. 1807, II, 72-140. — Eh. Stoeber, *Biographische Notiz über Jer.-J. Oberlin*; Strasbourg, 1807, in-8°. — MM. Haag, *La France protestante*.

OBERLIN (*Jean-Frédéric*), philanthrope français, frère du précédent, né le 31 août 1740, à Strasbourg, mort le 1er juin 1826, à Waldbach (Bas-Rhin). Il reçut son éducation à l'Académie de sa ville natale. Un caractère tendre et enthousiaste joint à une piété vive le porta de bonne heure vers le ministère évangélique; il se fit remarquer parmi ses condisciples par son intelligence, et aussi par une exaltation religieuse et par une pureté de mœurs que l'on rencontre rarement chez de jeunes hommes. Dès qu'il eut achevé l'étude de la théologie, il entra en qualité de précepteur chez un chirurgien protestant de Strasbourg, où il demeura trois années. Au bout de ce temps il fut nommé pasteur du Ban-de-La-Roche, et il y arriva le 30 mars 1767. On appelait de ce nom un canton montagneux, à demi sauvage, à douze lieues environ de Strasbourg, composé de cinq villages, sans communications, sans culture, et habité par une centaine de pauvres familles plongées dans un état voisin de la barbarie. Ce coin de terre partageait avec le reste de l'Alsace le privilége de jouir d'une entière liberté de conscience. Quelques pasteurs, comme Jean Stuber, le prédécesseur d'Oberlin, y avaient commencé l'œuvre de la civilisation; à ce dernier était réservée la gloire de la rendre

à la fois morale, utile et prospère. Il choisit pour demeure le village de Waldbach, situé au centre de la paroisse. En 1768 il se maria, et trouva chez sa femme, Madeleine-Salomé Witter, une compagne fidèle et un aide précieux pour les réformes qu'il projetait. Dès qu'il eut gagné l'affection des habitants par ses manières affables et par son inépuisable charité, il leur fit sentir la nécessité de mettre le canton en rapport avec Strasbourg, en ouvrant une communication régulière jusqu'à la grande route, et il surmonta leur répugnance en prenant une pioche et en se mettant le premier à l'ouvrage. Puis il leur fit construire un pont, pratiquer des chemins entre tous les villages du canton, soutenir par des murailles les terrains près de s'écrouler, régler le cours des eaux, bâtir des maisons solides et commodes. Nulle part l'agriculture n'était aussi arriérée qu'au Ban-de-La-Roche; avant 1709 on n'y connaissait d'autres moyens de subsistance que des fruits sauvages. Oberlin fit d'abord en public divers essais de culture; puis il acheta un grand nombre d'instruments aratoires, qu'il vendit au prix coûtant ou même au-dessous de ce prix, renouvela les plants de pommes de terre, créa des engrais et des prairies artificielles, planta des vergers et des pépinières, et introduisit le lin, le trèfle et diverses espèces d'arbres fruitiers, d'herbages productifs, de légumes et de céréales, entièrement inconnus dans le pays. Bientôt ce sol aride, fertilisé par ses soins, prit un aspect plus riant et fournit non-seulement aux besoins des habitants, mais encore à des exportations dont les produits servirent à des améliorations nouvelles. En même temps qu'il instruisait les hommes faits, Oberlin apprenait aux jeunes adultes ce qui pouvait les intéresser comme cultivateurs et comme chrétiens. Lorsqu'il vit que ses paroissiens appréciaient l'utilité de ses leçons, il voulut les associer d'une façon plus directe aux réformes dont il poursuivait l'accomplissement avec tant de persévérance. A cet effet il fonda une petite société d'agriculture, qu'il affilia à celle de Strasbourg, et encouragea l'élève des bestiaux par la distribution des prix annuels. Pour faciliter la transaction des affaires, il organisa deux caisses destinées, l'une à prêter sans intérêts de petites sommes remboursables à époque fixe, si l'on ne voulait être privé pendant un certain temps de la faculté de renouveler les emprunts, et l'autre à liquider, à l'aide de cotisations volontaires, les dettes qui grevaient la propriété. Comme la plupart des métiers utiles n'étaient point exercés, et qu'il en résultait des privations nombreuses ou un surcroît de dépense, il choisit parmi les jeunes garçons ceux dont il devinait l'habileté, les habilla et les envoya à Strasbourg apprendre les métiers de maçon, de menuisier, de vitrier, de maréchal et de charron. Il appela aussi dans la paroisse un médecin et des sages-femmes, vulgarisa la connaissance et l'emploi des plantes médicinales, et ouvrit une pharmacie. Les services qu'Oberlin rendit pendant plus d'un demi-siècle à l'agriculture lui firent décerner en 1818 une médaille d'or par la Société centrale de Paris. A cette occasion un des membres, François (de Neufchâteau), qui à plusieurs reprises était venu sur les lieux, déclara que lorsqu'on voudrait organiser des colonies agricoles, la création de celle de Walbach serait un des meilleurs modèles à suivre; il ajouta que parmi les communes rurales déjà existantes il n'en était aucune, même des plus florissantes, où les perfectionnements de l'économie sociale fussent aussi complets et où l'on ne pût méditer avec fruit les *Annales du Ban-de la-Roche*, commencées en 1770 par le bienfaiteur du pays.

Peu à peu la population s'était considérablement accrue; tandis que dans les commencements elle ne se composait que de 80 à 100 familles, elle en comptait quarante ans plus tard 5 à 600. Le travail des champs ne suffisant pas à soutenir la majorité des habitants, l'infatigable pasteur chercha dans l'industrie de nouveaux moyens d'existence : il établit une filature de coton, et donna des prix aux meilleures fileuses. En 1814 sa réputation attira au Ban-de-la-Roche un ancien directeur de la république helvétique, Legrand, qui forma une fabrique de passementerie en rubans de soie.

Si Oberlin était plein de zèle pour propager le bien-être matériel, il ne perdait pas non plus l'occasion de développer l'instruction chez la jeunesse. Un de ses premiers soins fut de rebâtir l'école de Waldbach, qui menaçait ruine. Loin d'être en cette circonstance secondé par les paysans, il éprouva de leur part une violente opposition, et fut obligé, pour les apaiser, de leur promettre que l'entretien de cette maison, élevée dans l'intérêt général, ne tomberait jamais à leur charge. Il exposait beaucoup sa fortune qui était médiocre (1); mais il comptait sur la Providence, et l'événement justifia sa pieuse témérité. Quelques années plus tard les paysans, mieux inspirés, lui vinrent en aide et construisirent à frais communs une école dans chacun des autres villages. Oberlin s'empressa alors d'établir entre les cinq maisons une noble émulation : il forma à leur usage une bibliothèque spéciale, fit réimprimer plusieurs ouvrages utiles, publia un almanach dégagé de fables et de préjugés, se procura des cartes géographiques, des livres d'histoire naturelle, une machine électrique et différents instruments de physique. C'est à lui qu'on doit la première idée des salles d'asile. Il réunit les petits enfants dans des chambres

(1) Ses ressources pécuniaires n'étant pas suffisantes à exécuter ce qu'il se proposait, il s'en procura de nouvelles en établissant à Waldebach une pension, où il eut souvent jusqu'à douze élèves; il employait en majeure partie le produit de ces leçons au profit de la paroisse. Ce ne fut que peu de temps avant sa mort que le traitement d'Oberlin fut porté au-delà de 1,000 francs.

spacieuses, convenablement disposées, et les plaça sous l'inspection de surveillantes, qu'il forma lui-même en les faisant passer par une sorte d'apprentissage. Ces surveillantes devaient diriger leurs jeux d'une manière utile, enseigner aux plus grands à filer, à tricoter et à coudre, et varier ces occupations en leur expliquant des cartes de géographie ou des estampes coloriées relatives à quelque sujet tiré de la Bible ou de l'histoire naturelle.

L'influence bienfaisante d'Oberlin se manifesta encore par des actes nombreux, qui mériteraient tous d'être racontés. Voyant un jour un colporteur juif accablé d'injures par les paysans, il leur reprocha de se montrer eux-mêmes indignes du nom de chrétiens, chargea sur ses épaules le ballot de marchandises de l'étranger, le prit par la main et le conduisit jusqu'à sa demeure. — Depuis près d'un siècle le canton plaidait contre les anciens seigneurs au sujet d'un droit de propriété et d'usage dans les forêts qui couvraient la montagne; la révolution même n'avait pas mis fin à ces contestations ruineuses. Après y avoir préparé de loin ses paroissiens, tant dans la conversation que dans la chaire, il parvint à les amener à un arrangement, qui fut signé chez M. de Lezay-Marnesia, préfet du Bas-Rhin. « Ami de la liberté et de la justice, disent MM. Haag, il salua avec joie la révolution française, tout en détestant les excès qui furent commis en son nom. Patriote sincère et partisan du gouvernement républicain, il ne craignit pas de braver les terroristes en sauvant le plus de proscrits qu'il put, sans distinction d'opinions ou de culte; mais il ne crut pas devoir se mettre en révolte contre la loi en violant ouvertement le décret de la Convention qui ordonna de suspendre l'exercice du culte; seulement, sous le nom d'orateur de la Société populaire, il continua à prêcher l'Évangile avec autant de liberté qu'auparavant. On loue encore son désintéressement, sa tolérance, sa philanthropie, qui embrassait tout le genre humain; on raconte qu'il vendit son argenterie pour contribuer à l'œuvre des missions, et qu'ému de compassion par le sort des nègres esclaves, il renonça à l'usage du sucre et du café qui lui semblaient arrosés du sang de ces malheureux. »

Oberlin était un admirateur enthousiaste de Lavater et de Gall. Pour exercer son talent comme physionomiste, il avait recueilli un grand nombre de silhouettes, au bas desquelles il écrivait son jugement, toujours indulgent du reste; il avait aussi une collection de pierres luisantes, de toutes couleurs, dont il se servait pour tirer des conjectures sur le caractère des personnes d'après la préférence qu'elles donnaient à l'une ou à l'autre. Sans cesser d'être d'accord avec ses coreligionnaires sur les bases essentielles de la foi, il s'était formé sur le monde invisible des idées singulières, assez semblables à celles des spiritualistes modernes et dont il prétendait retrouver la source dans l'Évangile. Ses sermons, quoique fort simples, étaient rédigés avec grand soin; après la Bible, il tirait volontiers ses sujets d'instruction de la vie de personnes distinguées, mortes ou vivantes; la nature lui offrait aussi un vaste champ de leçons, parce qu'il savait trouver dans toutes ses opérations des images des choses spirituelles. Dans les dernières années de sa vie, il se reposa de la plupart des fonctions pastorales sur son gendre. Les merveilles qu'il avait opérées au Ban-de-la-Roche répandirent son nom en France et à l'étranger. Plusieurs sociétés de bienfaisance l'admirent dans leur sein; la Société biblique de Londres le choisit pour son principal correspondant. Plusieurs princes lui envoyèrent des témoignages d'estime ou de riches présents. Le 1er septembre 1819 il reçut la croix de la Légion d'honneur. Cependant sa plus douce récompense fut l'amour et la reconnaissance de ses paroissiens, qui le nommaient tous leur père. Oberlin jouit jusqu'à la fin de sa longue vie d'une robuste santé; sa dernière maladie se déclara tout à coup, et ne dura que quatre jours; il mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans, dont cinquante-neuf avaient été consacrés au ministère ecclésiastique. Son corps fut enterré au village de Fouday, au milieu d'un immense concours de gens de toutes conditions.

Aucun des écrits d'Oberlin n'a été publié : il a laissé en manuscrit des *Sermons*, les *Annales du Ban de la Roche* depuis 1770, une sorte d'*Autobiographie*, datée de 1784, et une réfutation du traité *De Senectute* de Cicéron, terminée en 1815. De sa femme, morte en 1784, il eut neuf enfants, dont l'un, *Henri-Godefroi*, docteur en médecine, a publié sous le titre de *Propositions géologiques* (Strasbourg, 1806, in-8°) une description du Ban-de-la-Roche. P. Louisy.

François (de Neufchâteau), *Rapport fait à la Soc. roy. d'agric. sur l'agric. et la civilisat. du Ban-de-la-Roche*; Paris, 1818, in-8°. — *Annales protestantes*; 1819. — *The Ban-de-la-Roche and its benefactor, J.-F. Oberlin*; Londres, 1820, in-8°. — *Le pasteur Oberlin, souvenir d'Alsace*; Strasbourg, 1826, in-12. — Paul Merlin, *Promenades alsaciennes*; Paris, 1824, in-8°. — Mme Guizot, *L'Écolier, ou Raoul et Victor*, t. III, ch. 17. — *Relation des funérailles de J.-F. Oberlin*; Strasbourg, 1826, in-8°. — *Notice sur le pasteur Oberlin*; Paris, 1826, in-4° de 4 p. — *A la mémoire du pasteur Oberlin*; Paris, 1826, in-8°. — *Archives du Christianisme*; 1826, t. IX, 10e livr. — H. Lutteroth, *Notice sur J.-F. Oberlin*; Paris, 1826, in-8°; trad. en allem. par C.-W. Krafft. — A.-G. Rudelbach, *J.-F. Oberlins Levnet og præstelige Virksomhed*; Copenhague, 1828, in-8°. — D.-E. Stœber, *Vie de J.-F. Oberlin*; Paris, 1831, in-8°. — G.-H. von Schubert, *Zuege aus dem Leben Oberlins*; Nuremberg, 1834, in-8°. — *Vie d'Oberlin*; Paris, 1845, in-16. — Haag frères, *La France protestante*.

OBERLIN (*Victor*), homme politique suisse, né à Soleure, mort en novembre 1818, dans la même ville. Il vivait dans la retraite lorsque les Français envahirent la Suisse. Partisan des idées nouvelles, il remplit différentes fonctions publiques jusqu'au mois d'avril 1798, où il devint l'un des directeurs de la république helvétique. Il montra dans ce poste autant de courage que de sagesse, s'opposa autant que pos-

sible aux prétentions du commissaire français Rapinat, et protesta contre la mesure illégale qui destituait Pfeiffer et Bay, deux de ses collègues. Après le 18 brumaire il tenta avec La Harpe d'imiter ce coup d'État en Suisse; mais son projet fut déjoué, et il fut écarté aussitôt des affaires publiques. K.

Biographie nouvelle des contemporains. — *Biographie étrangère.*

OBERNDORFER (*Célestin*), théologien allemand, né en 1724, à Landshut, mort en 1765. Entré dans l'ordre des Bénédictins, il enseigna depuis 1756 au lycée de Freysing successivement la logique, la physique et la théologie. On a de lui : *Scholæ catholicorum, tum philosophia, tum theologia propter suam, quam in docendo usurpant, dialecticam, a nota pedantismi contra heterodoxos nominatim J. Bruckerum vindicatæ;* Freysing, 1756, 2 parties, in-4°; — *Resolutiones ex psychologia et theologia naturali;* ibid., 1758, in-4°; — *Brevis apparatus eruditionis de fontibus theologiæ;* Augsbourg, 1760, 5 parties in-8°; — *Theologia dogmatico-historico-scholastica;* Fribourg, 1762-1765, 5 vol. in-8°; — *Systema theologiæ dogmatico-historico-criticum;* Freysing, 1762-1765, 5 vol. in-8°; sept autres volumes furent ajoutés par Zacherl. O.

Baader, *Lexikon Baierscher Schriftsteller.* — Meusel, *Lexikon.*

OBERTO, historien génois du douzième siècle, fut chargé par les consuls d'écrire l'histoire de la république de Gênes, ainsi qu'il nous l'apprend dans l'exorde. Son histoire, qui embrasse une période de dix ans, de 1163 à 1173, n'est que la continuation de celle de Caffara, écrite aussi par ordre de l'État; elle fut reprise ensuite par Ottobuono jusqu'en 1196. Si la forme n'en est pas élégante, elle a du moins le mérite, rare à cette époque, d'être pure de toute fiction populaire. Les faits y sont rapportés clairement, au jour le jour, avec cette naïve simplicité qui ne permet pas de douter de la véracité du récit. Muratori fut le premier à la recueillir et à la publier. Ottobuono se donne le titre de scribe et Oberto celui de chancelier; c'est tout ce que nous savons sur ces deux historiens. S. R—D.

Muratori, *Script. rerum italic.*

OBERTO (*François* D'), poëte provençal, né en 1346, mort en 1408. Il était originaire de Gênes, et descendait de l'illustre maison de Cybò. Ses premières œuvres en rime provençale, adressées à la dame de Baulx, ne l'empêchèrent point d'embrasser, jeune encore, la vie monastique, à l'abbaye de Lérins, où il se livra à l'étude des lettres et des beaux-arts. La charmante retraite où il aimait à se retirer, dans les îles d'Hières, lui fit donner le surnom de *Monge (moine) des Iles d'or.* C'est là que, s'abandonnant à son goût pour la peinture et l'enluminure, il exécuta pour la reine Yolande d'Aragon, mère du roi René, un livre d'*Heures*, « qu'il enrichit de toutes les plus rares diversités en or, azur et autres belles couleurs; » car en cet art il était « souverain et exquis ». Chargé de mettre en ordre la riche bibliothèque de l'abbaye, il y découvrit un volume d'Ermantère contenant un choix des œuvres des poëtes provençaux avec leur biographie; il en envoya une copie au comte-roi Louis II, et sauva ainsi de l'oubli « ces souverains poëtes ». Oberto laissa plusieurs ouvrages, entre autres les *Fleurs de différentes sciences et doctrines*, un recueil de *Vers provençaux, italiens, gascons et françois*, dont on conserve une copie à la bibliothèque du Vatican, les *Victoires des rois d'Aragon, comtes de Provence*, et les *Vies des poëtes provençaux*, où Jean de Nostredame a puisé la plupart de ses renseignements dans l'ouvrage qu'il écrivit sur le même sujet. S. ROLLAND.

Jean de Nostredame, *Vies des poëtes provençaux.* — Crescimbeni, *Storia della volgar poesia.* — Tiraboschi, *Istoria della Letter. ital.*

OBET (*Yves-Louis*), marin français, né à Bréhat, le 14 juillet 1738, mort à Morlaix, le 29 mars 1810. Dès l'âge de huit ans il fut embarqué sur le bâtiment de commerce que commandait son père, et donna dès lors des preuves de sang-froid et de courage que l'on n'eût pu attendre d'un enfant. Il grandit sur la mer, consacrant à la théorie de son métier et aux sciences qui s'y rattachent les loisirs que les guerres contre les Anglais lui laissaient. En 1761, un navire armé fut mis sous ses ordres, et il eut mission d'escorter les convois d'un port à l'autre. Il serait trop long de rapporter ici toutes les ruses qu'il employa et tous les traits d'audace qu'il accomplit pour tromper de nombreuses croisières ennemies : il suffira de dire que durant seize ans (1760-1778) d'hostilités presque continuelles il ne perdit jamais aucune de ses conserves. En 1778 il entra dans la marine royale comme capitaine de brûlot, et en août 1779 fut chargé du commandement maritime de Saint-Malo, où l'on réunissait une flottille de plus de quatre cents transports pour tenter une descente en Angleterre. Ce projet échoua, par l'incapacité et les lenteurs du comte d'Orvilliers (*voy.* ce nom). Mais Obet avait tout préparé pour le succès; aussi fut-il récompensé par le grade de lieutenant de vaisseau (1er mai 1786) et la croix de Saint-Louis. Le gouvernement lui confia ensuite l'inspection de l'armement des côtes de Bretagne, et accueillit favorablement ses observations. A son retour, il fut appelé à la direction du port de Cherbourg, et contribua par sa prudence et sa fermeté à comprimer l'esprit d'insurrection qui désorganisa un instant la marine française. En 1792, après une campagne aux Antilles, il reçut le grade de capitaine de vaisseau, commandant la station de Quiberon. Destitué le 21 nivôse an II, il ne rentra au service qu'en 1798 pour prendre le commande-

ment du *Scévola*, qui faisait partie de l'expédition d'Irlande. Malgré les tempêtes continuelles qui dispersèrent l'escadre et firent avorter l'entreprise, Obet parvint jusque dans la baie de Bantry, point de débarquement; mais un ouragan brisa ses amarres et le rejeta au large, où il eut le bonheur d'être recueilli par *La Révolution*, capitaine Dumanoir, au moment où *Le Scévola* s'engloutissait sous les flots. Commissaire de marine, puis chef de division dans la même administration, il prit sa retraite en 1803. On a de lui quelques mémoires ou rapports sur les moyens de défendre les côtes bretonnes, sur les levées de marins, l'organisation des gardes côtes sédentaires, les examens au long cours, etc.

A. DE L.

Archives de la Marine. — P. Levot, *Biographie bretonne.*

OBIZZINI (*Tommaso*), orientaliste italien, né à Non, près de Novare, mort vers 1634, à Rome. Il entra dans l'ordre des Frères mineurs, et s'appliqua à l'étude des langues orientales. Destiné aux missions du Levant, il se rendit à Jérusalem en qualité de commissaire apostolique et de gardien d'un couvent de son ordre. Pendant son séjour dans la Terre Sainte, il parvint à rendre au culte chrétien deux églises dédiées à la Vierge et à saint Jean-Baptiste et dont les Turcs s'étaient emparées, et il présida, par ordre du pape Paul V, un synode qui condamna les hérésies de Nestor et d'Eutychès, encore influentes en Orient. De retour à Rome, il enseigna plusieurs années l'arabe, le syriaque et le cophte au monastère de Saint-Pierre *in Montorio*, et forma un grand nombre de missionnaires. C'est là que, d'après Wading, il mourut, en 1638, dans un âge assez avancé; mais Achille Venerio, un de ses disciples, dit expressément dans l'épître dédicatoire du *Thesaurus*, imprimé en 1636, qu'il n'existait plus à cette date depuis quelque temps. Obizzini est aussi connu sous le nom de *Thomas Novariensis* ou *a Novaria*. On a de lui : *Isagoge id est breve introductorium arabicum in scientiam logices, cum versione latina, ac theses sanctæ fidei;* Rome, 1625, in-4°; — *Grammatica arabica agrumia appellata, cum versione latina et dilucida expositione;* Rome, 1631, in-8°; c'est une édition estimée de la grammaire arabe intitulée *Djaroumia*, et citée avec éloge par Silvestre de Saci; — *Thesaurus arabico-syro-latinus;* Rome, 1636, in-4° : l'impression, surveillée par Achille Venerio, en est très-fautive; cet ouvrage a été en grande partie composé sur un vocabulaire syriaque qui a pour auteur Élie Barsinée, métropolitain de Nisibe, au onzième siècle.

P.

Wadding, *Script. ord. Minorum.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VIII.

OBOLENSKI (Prince *Ivan*), surnommé *Ovtchina* (peau de mouton), né à la fin du quinzième siècle, mort en 1538, est le plus célèbre ancêtre des princes Obolenski, descendant de Rurik, qui tirent leur nom de la ville d'Obolensk, dans le gouvernement de Kalouga. Après s'être distingué dans divers combats contre les Lithuaniens et les Tatars, il gouverna la Russie, non sans éclat, mais avec cruauté, durant les quatre années de la régence de la grande-duchesse Hélène, veuve de Basile IV. Sept jours après l'emprisonnement de cette princesse (10 avril 1538), un prince Chouiski, jaloux de son autorité, le jeta dans un cachot, et l'y laissa mourir d'inanition. De semblables cruautés s'étaient vues sous l'administration d'Obolenski avec son consentement ou du moins sans qu'il s'y fût opposé. Obolenski, selon Karamzin, possédait un esprit vif, beaucoup d'activité, de nobles sentiments; non content de l'éclat emprunté qui résulte de la faveur, il cherchait à acquérir par de hauts faits cette illustration personnelle que les grâces des souverains ne sauraient procurer.

P^ce^ A. G—N.

Karamzin, *Histoire de l'Empire de Russie*, t. VII et VIII. — Polevoi, *Istoria rousskago naroda*, t. VI. — *Dict. des Russes dignes de mémoire*; par Bantich-Kamenski. — le Pce P. Dolgoroukow, *Notice sur les principales familles de la Russie*; Berlin, 1858.

OBRADOVICH (*Démétrius-Dosithée*), savant hongrois, né vers 1740, à Tchakows (banat de Temeswar), mort le 7 avril 1811, à Belgrade. Après avoir terminé son éducation en Allemagne, il se mit à voyager, et parcourut la Turquie, la Dalmatie, les États de Venise et l'Angleterre. Nommé précepteur des enfants du prince Czerny-Georges, il s'établit en Servie, et y dirigea l'instruction publique, puis les affaires ecclésiastiques et étrangères. Ses ouvrages sont écrits en langue serbe; les principaux sont : *Histoire de sa vie et de ses voyages*; Leipzig, 1785, in-8°; — *Conseils de la saine raison*; ibid., 1785, in-8° : choix de dissertations morales, de lettres et de poésies; — *Géographie universelle;* Venise, 1794.

K.

Ersch et Gruber, *Allg. Encyclopædie.*

OBRECHT (*Georges*), jurisconsulte allemand, né à Strasbourg, le 23 mars 1547, mort le 7 juin 1612. Fils du syndic Thomas Obrecht, il étudia le droit dans diverses universités d'Allemagne et de France. Se trouvant à Orléans lors de la Saint-Barthélemy, il parvint à sauver sa vie; mais sa belle bibliothèque fut mise au pillage. Reçu en 1574 docteur en droit à Bâle, il fut l'année suivante chargé d'enseigner la jurisprudence dans sa ville natale, emploi qu'il remplit avec succès jusqu'à sa mort. De plus il devint doyen du chapitre de Saint-Thomas, recteur de l'université, avocat de la ville, et fut élevé en 1607 à la dignité de comte palatin. On a de lui : *Œconomia tituli Codicis et Pandectarum : De transactionibus;* Strasbourg, 1579, in-4°; — *Exercitium juris antiqui romani;* Francfort, 1582, in-12; Strasbourg, 1585, in-4°; Hambourg, 1726; —

De principiis belli; Strasbourg, 1690, in-4°; — *De jurisdictione et imperio*; Mulhouse, 1602, in-4°; — *Disputationes de variis civilis materiis*; Urselles, 1603, in-4°; Strasbourg, 1679, in-4° : c'est dans ce recueil que se trouve un travail sur la *Possession*, un des meilleurs sur la matière avant celui de Savigny; *Cynosura juris feudalis*, Francfort, 1606, in-8°; — *Politische Bedenken von Verbesserung von Land und Leute* (Réflexions politiques sur l'amélioration du pays); ibid., 1606, in-8°; — *Secreta politica von Anstellung und Erhaltung guter Polizey* (Secrets politiques pour l'introduction et le maintien d'une bonne police); ibid., 1617 et 1644, in-4°. *De principiis juris*; Strasbourg, 1619, in-12; — *Antithemata juris notis illustrata*. Obrecht laissa en manuscrit un *Mémoire sur la manière de diminuer les dépenses d'un État et d'augmenter ses impôts*; cet écrit fut acheté deux cents ducats par le duc de Poméranie; *voy.* Dahnert, *Pommersche Bibliothek*, t. II, p. 211. O.

Adami, *Vitæ jurisconsultorum*. — Cl. Sincerus, *Vitæ magnorum jurisconsultorum*, t. I. — Les frères Haag, *La France protestante*.

OBRECHT (*Georges*), magistrat allemand, fils du précédent, né à Strasbourg, décapité le 7 février 1672. Il exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, et devint ensuite procureur du petit conseil. Pour satisfaire sa haine contre Dom Dietrich, il chercha à livrer Strasbourg à l'empereur, qui lui en avait promis le gouvernement; le projet fut découvert, et son auteur subit le dernier supplice. O.

Les frères Haag, *La France protestante*.

OBRECHT (*Ulric*), savant jurisconsulte et philologue français, fils du précédent, né à Strasbourg, le 23 juillet 1646, mort le 6 août 1701. Après avoir étudié les belles-lettres, l'histoire et le droit, il accompagna, en qualité de précepteur à Vienne et à Venise, le fils de l'ambassadeur russe Kelerman. De retour à Strasbourg, il épousa la fille du célèbre publiciste Boecler, auquel il succéda, en 1676, dans la chaire d'éloquence et d'histoire; plus tard il reçut encore celles de droit public et d'institutes. Après l'occupation de la ville par les Français, il se convertit, en 1684, au catholicisme, et fut nommé l'année suivante préteur royal à Strasbourg; en 1698, il fut envoyé à Francfort par Louis XIV comme commissaire pour les affaires de la succession échue à Madame. On a de lui : *Schediasma in Ciceronis Somnium Scipionis*; Strasbourg, 1665, in-12; — *De fidei commissorum restitutione et imputatione prælegatorum in Quartam Trebellianam*; ibid., 1667, in-8°; — *Canis sub fustem missus*; 1669, in-4° : réponse aux *Judicia de novissimis prudentiæ civilis scriptoribus* de Schurzfleisch; — *De Vexillo imperiali*; Strasbourg, 1673, in-4°; — *Sacra Termini*; Strasbourg, 1674, in-4°; — *De legibus agrariis populi romani*; ibid., 1674, in-4°; — *De nummo Domitiani Isiaco*; ibid., 1675, in-4°; — *De ratione belli*; ibid., 1675, in-4°; — *De censu Augusti*; ibid., 1675, in-4°; — *Dissertationum selectarum quondam in academia Argentinensi propositarum liber*; ibid., 1670, in-4°; — *De extraordinariis populi romani imperiis*; 1677, in-4°; — *De hoste dedititio*; 1677, in-4°; — *Alsaticarum rerum prodromus*; Strasbourg, 1681, in-4°; — *Panegyricus Ludovico XIV dictus*; ibid., 1682, in-fol.; — *Excerpta historica et juridica de natura successionis in monarchiam Hispaniæ*; 1700, in-4°; — *Dissertationes et orationes*; Strasbourg, 1704, in-4°. — On a d'Obrecht des éditions des *Historiæ Augustæ scriptores, cum notis*; Strasbourg, 1677, in-8°; — de Quintilien, *Institutiones oratoriæ et declamationes*; 1698, 2 vol. in-4°; d'Hugo Grotius, *De jure belli et pacis*, de Boecler la *Notitia Imperii germanici*, des poëmes de *Dictys cretensis* et de *Dares phrygius*, etc. O.

Mém. de Trévoux (année 1701). — Niceron, *Mém.*, t. XXXIV. — Les frères Haag, *La France protestante*.

OBRECHT (*Élie*), historien allemand, frère du précédent, né en 1654, à Strasbourg, mort à Stockholm, le 16 janvier 1698. Il enseigna l'histoire et l'éloquence à l'université d'Upsal, et occupa plus tard un emploi de secrétaire dans l'administration. On a de lui : *Pax Augustana*; Upsal, 1690, in-8°; — *De supplicatione romana*; ibid., 1690; — *Macedonicæ et romanæ potentiæ comparatio*; ibid., 1691; — *Justitia armorum Alexandri Magni*; ibid., 1691; — *De prætenso Græcorum imperio in barbaros*; ibid., 1694; — *Patronus et cliens romanus*; ibid., 1694; — *De donariis veterum gentilium*; ibid., 1696; *De dictatoris romani potentia*; ibid., 1697; — *De legitimo imperio C. J. Cæsaris*; ibid., 1697; — *De justitia Fabricii*; ibid., 1697; — *De religione veterum Gothorum*; ibid., 1697. O.

Jöcher, *Gelehrten-Lexikon*, avec le *Supplément* de Rotermund.

OBREGON (*Bernardin*), fondateur de l'ordre espagnol des *Frères infirmiers Minimes*, voués au soin des malades dans les hôpitaux, né à Las-Huelgas, près de Burgos, le 20 mai 1540, mort à Madrid, le 6 août 1599. Resté orphelin dès son bas âge, il fut recueilli par son oncle, chantre de la cathédrale de Siguenza, qui le confia à Ferdinand Niño de Guevara, évêque de cette ville. Ce prélat lui fit commencer ses études, et l'eût sans doute avancé si la mort, qui le surprit en 1552, ne l'en avait empêché. Privé de son protecteur, Bernardin prit le parti des armes et servit quelques années contre la France. Il passait un jour en uniforme dans l'une des rues de Madrid quand un balayeur l'ayant éclaboussé, il ne fut pas maître de sa colère, et lui appliqua un

vigoureux soufflet. Bien loin d'user avec lui de représailles, ce pauvre homme le remercia de lui avoir fait souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus-Christ, et lui demanda pardon de sa faute involontaire. Un si bel exemple de vertu toucha tellement Bernardin, qu'il résolut de renoncer au monde. Ce fut alors qu'il s'attacha au service des pauvres malades dans l'hôpital de la cour à Madrid. Instruites par ses exemples autant que par ses discours, un grand nombre de personnes pieuses se placèrent sous sa direction, et ne tardèrent pas à former une congrégation, qui fut approuvée en 1569 par Decio Caraffa, nonce en Espagne. Plusieurs villes du royaume demandèrent des frères infirmiers pour le service des hôpitaux, et en 1587 l'administration de l'hôpital général de Madrid leur fut donnée. Deux ans après, le cardinal Gaspard Quiroga, archevêque de Tolède, reçut leurs vœux solennels de pauvreté, de chasteté, d'hospitalité et d'obéissance, et leur donna les règles et l'habit du tiers ordre de Saint-François. En 1592, Bernardin alla à Lisbonne, où il réforma d'assez graves abus qui s'étaient glissés dans l'administration des hôpitaux de cette ville, et y donna la dernière forme à sa congrégation à laquelle il voulut imposer des règles écrites. Il acheva ses constitutions en 1594. De retour à Madrid après six ans d'absence, Bernardin donna ses soins au roi Philippe II dans sa dernière maladie en septembre 1598, et reprit ensuite la direction de l'hôpital général. On a imprimé sous son nom : *Instruccion de enfermos, y verdadera practica como se hace de aplicar los remedios que enseñan los medicos;* Madrid, 1607, in-8°. C'est un manuel à l'usage des infirmiers. Le peuple espagnol appela *Obregons* les religieux établis par cet homme charitable. H. Fisquet.

Fr. Herrera Maldonado, *Vida de Bernardino de Obregon*. — Dom. de Gubernatis, *Orbis seraphicus*, t. II. — Helyot, *Hist. des ordres monastiques*, t. VII, p. 321-328.

Obrénovitch (*Milosch*), prince de la Servie, né le 11 novembre 1780, mort à Belgrade, le 26 septembre 1860. Son père, Théodore Mikaïlovitch de Dobrinie, dans le district de Oujitze, avait épousé Vichna, veuve d'Obren de Brousmtza, et mère d'un fils nommé Milan. On a dit que Milosch était d'une famille de paysans : le fait est exact ; mais il faut ajouter qu'à l'époque de sa naissance tous les chrétiens ou rajahs de Servie pouvaient passer pour des paysans. Gouvernés par la milice féodale des spahis, opprimés par une horde de janissaires qui s'étaient emparés du pouvoir suprême, les Serviens, quand ils ne se jetaient pas dans les montagnes pour y mener la vie de bandits (heiduks), ne pouvaient être que laboureurs, pâtres ou marchands de bestiaux. Le futur prince commença par garder les porcs ; il en vendit ensuite, et s'associa pour faire ce commerce avec son frère utérin Milan. Il était encore très-jeune lorsque la vigoureuse population de Servie se souleva contre la domination ottomane, énervée par la faiblesse du sultan Sélim et ébranlée par les dissensions des spahis et des janissaires ; aussi ne joua-t-il qu'un rôle secondaire dans ce premier mouvement, dont Czerni-Georges fut le héros et Milan un des chefs. A la suite de l'expulsion des Turcs, Milan eut sous son autorité les trois districts de Oujitze, Roudnik, Poschiga, et délégua une partie de son autorité à Milosch, qui, par reconnaissance, prit le nom d'Obrénovitch. Des dissensions ne tardèrent pas à éclater entre les libérateurs de la Servie. Milan fut un des chefs qui se prononcèrent contre Czerni-Georges (*voy.* Georges) ; il mourut en 1810. Milosch hérita d'une partie de son autorité, et fit comme lui de l'opposition à Georges, mais d'abord sans résultat ; il n'acquit une grande importance que lorsque la Servie, réduite par le départ des Russes à lutter seule contre toutes les forces de la Turquie, succomba momentanément. Dans ces tristes circonstances tous les principaux chefs serviens, suivant l'exemple de Czerni-Georges, se réfugièrent en Autriche (1813). Milosch seul eut le courage et l'habileté de rester. Il se retira, avec quelques milliers de soldats, dans les districts placés sous ses ordres, et là il négocia avec les Turcs, embarrassés de gouverner leur nouvelle conquête, et disposés à confier aux chrétiens les soins de l'administration. Pour prix de sa soumission, il obtint le titre de grand knièse des districts de Roudnik, Poschéga, Kragonjevalz. Une réaction humiliante et sanguinaire suivit la reprise de possession de la Servie par les Turcs. Les habitants, exaspérés, tentèrent un soulèvement en 1814. Loin d'y prendre part, Milosch contribua à le réprimer. Les Turcs ne lui surent aucun gré de sa prudence, et pensèrent qu'il était temps de se défaire de ce chef influent, qui pouvait devenir dangereux. Milosch s'était ménagé des amis parmi les Ottomans. Prévenu du danger qui le menaçait, il quitta Belgrade, et se rendit à Roudnik, où s'étaient réfugiés les Serviens les plus énergiques. Le jour des Rameaux 1815, dans l'église de Takovo, il proclama la guerre sainte, et commença immédiatement la lutte. Audacieux et rusé, souvent terrible, humain lorsqu'il le fallait, ne ménageant pas les Turcs sur le champ de bataille, mais les épargnant après le combat, il défit l'ennemi à Polesch, à Lioubitch, à Pojaveratz, et délivra tout le pays, à l'exception des places fortes. Il restait encore beaucoup à faire. Les Serviens, menacés d'un côté par l'armée de Roumélie sous les ordres de Maraschli-Ali, de l'autre par l'armée de Bosnie que commandait Kourchid-Pacha, auraient probablement succombé si de part et d'autre on n'eût préféré un accommodement à une guerre d'extermination. Il fut convenu entre Maraschli Ali et Milosch que les Turcs garderaient les forteresses et auraient la souveraineté du pays, et que les Serviens garderaient leurs armes et auraient le droit de s'administrer eux-

mêmes. Les knièses réunis à Belgrade formaient un haut conseil qui servait d'intermédiaire entre le pacha et les Serviens. Milosch, comme grand knièse, avait la principale autorité dans ce conseil et de plus il s'était ménagé l'appui du pacha; aussi parvint-il à se débarrasser des opposants, entre autres de Peter-Moler, qui fut mis à mort. On lui attribua aussi le meurtre de l'évêque Nichschich (juin 1816), comme on avait attribué à Czerni-Georges la fin prématurée de Milan; mais cette imputation paraît fausse. Il n'est pas aussi facile de l'absoudre de la part, trop réelle, qu'il prit à l'assassinat de Czerni Georges. Cet ancien hospodar de Servie, associé au grand projet d'insurrection tramé par l'hétairie grecque, était rentré secrètement dans son pays pour concourir à l'insurrection générale. L'ami chez lequel il se cachait, Vouitza, annonça son arrivée à Milosch, qui s'empressa d'en faire part au pacha. Celui-ci lui fit facilement comprendre qu'il aurait tort de s'aliéner les Turcs pour se donner un rival redoutable. Milosch envoya à Vouitza l'ordre de faire tuer Czerni-Georges (juillet 1817). Débarrassé de ceux qui lui faisaient obstacle, Milosch se fit proclamer knièse suprême (novembre 1817), et poursuivit avec un singulier mélange d'audace et de ruse, de ténacité et de flexibilité, l'émancipation de la Servie. La Porte Ottomane, qui voyait la révolte s'étendre dans toutes les provinces européennes de l'empire, se laissa arracher concession après concession; enfin, en 1826, sur la demande de la Russie, elle reconnut l'autonomie de la Servie, sous la suzeraineté de la Turquie. Pour que cette promesse devînt une réalité, il fallut les campagnes victorieuses des Russes sur le Danube et en Bulgarie. Le firman du 30 septembre 1829 et le hatti-schérif du mois d'août 1830 réglèrent les rapports de la puissance vassale et de la puissance suzeraine. Les Serviens durent payer un tribut annuel et souffrir une garnison turque dans la forteresse de Belgrade; mais ils eurent du reste le droit de se gouverner comme ils l'entendraient. Trois ans plus tard le règlement définitif des frontières se fit, au grand avantage des Serviens, qui y gagnèrent une extension de frontières considérable. Milosch fut confirmé dans sa dignité de grand knièse, ou prince, qui à sa mort devait être transmise à son fils aîné, puis à son petit-fils. L'hérédité était ainsi concédée en fait; mais la Porte ne l'accorda jamais formellement en principe. Milosch s'occupa avec activité et intelligence de l'organisation de sa principauté; il fit compiler un code de lois fondé en partie sur le code Napoléon, et surtout il mit de l'ordre dans l'administration. Malheureusement il mêla à des actes fermes et sensés beaucoup de mesures arbitraires. « Il s'emparait, dit un historien, de tout ce qui était à sa convenance, terres, maisons, moulins, et il fixait lui-même le prix qu'il en donnait. Un jour il fit brûler un des faubourgs de Belgrade parce qu'il avait l'intention d'élever dans ce quartier de nouvelles constructions. Il continua d'exiger du peuple des services qui étaient de véritables corvées. Les paysans d'Oujitza étaient tenus de se rendre à Krajoujévatz pour l'aider à faire ses foins; et plus d'une fois les marchands de Belgrade durent fermer leurs boutiques pour venir aider à rentrer les foins du knièse. Les habitants logeaient et nourrissaient les soldats sans avoir droit à aucune indemnité... Milosch ne reculait devant aucun moyen pour s'assurer le monopole du commerce le plus lucratif, celui qui avait fait la fortune de Czerni-Georges et des personnages les plus considérables du pays. Il fit enclore les forêts où paissaient ses troupeaux de porcs, tandis qu'autrefois elles étaient ouvertes à la commune pâture. Il rendit un décret plus vexatoire encore : les transactions à terme furent interdites, et comme il était le plus riche capitaliste de la Servie, on crut que cette mesure avait pour but de mettre dans ses mains tous les intérêts du commerce, en empêchant les associations, qui ne peuvent se soutenir que par le crédit. Investi de l'autorité par un bérat du sultan, il parut croire qu'il était, au même titre que le Grand Seigneur, maître du sol, du peuple et de tout ce que ces sujets pouvaient posséder. » Malgré d'aussi graves abus, l'administration de Milosch fut en somme un véritable progrès sur l'état antérieur; mais il n'est pas étonnant qu'elle ait excité beaucoup de mécontentement, en partie fondé et en partie injuste. Une conspiration où entrèrent les principaux chefs serviens, Milosaf, Mileta, Avram Pétroniévitch, Stoïan Simitch, Voutschitch, se forma au mois de janvier 1835; elle échoua devant l'indifférence publique et devant la fermeté de Milosch, qui ne punit pas les conjurés et fit droit à leurs griefs dans une certaine mesure. Le discours qu'il prononça à la skuptchina, ou assemblée, le 2 février suivant, atteste une rare intelligence politique et contient la promesse de réformes appropriées aux mœurs et à la condition politique des Serviens. Milosch fit dans l'été de la même année un voyage à Constantinople, et en distribuant libéralement de l'argent entre les membres du divan, il obtint la confirmation de son autorité. Cependant la Porte lui était contraire au fond, parce qu'elle craignait qu'il ne se fît le centre d'une confédération des Slaves du Danube contre l'Empire Ottoman, et elle prêtait sous main appui aux mécontents. Ceux-ci, qui avaient pour chef un homme aussi intelligent qu'énergique, Voutschitch, firent parvenir leurs plaintes à Constantinople, et obtinrent que le firman qui confirmait le pouvoir de Milosch y apportât en même temps de sévères limites. Le hatti-schérif du 24 décembre 1838, en maintenant la dignité princière dans la famille Obrénovitch, plaça le prince sous le contrôle d'un conseil formé de dix-sept membres, établit l'indépendance du pouvoir judiciaire et garantit la liberté des personnes et la sécurité des propriétés. Il

est remarquable que la Turquie et la Russie s'entendirent pour donner aux Serviens cette constitution libérale, tandis que l'Angleterre et la France auraient préféré qu'on laissât à Milosch une autorité plus forte. Les mécontents, auxquels s'était joint Ephrem Obrénovitch, frère du prince, l'emportèrent, et armés du hatti-schérif réduisirent à une véritable nullité Milosch, qui se retira à Semlin. Il comptait que son absence exciterait des troubles et que pour les apaiser on serait forcé de le rappeler. Une insurrection éclata en effet, et Milosch, n'attendant pas qu'on le rappelât, revint offrir ses services; mais les mécontents l'accueillirent avec défiance et colère. Voutschitch se fit déléguer le commandement militaire, marcha contre les insurgés, les dispersa, et, revenant victorieux à Belgrade, d'accord avec le conseil, il signifia à Milosch que la nation ne le reconnaissait plus pour chef. Milosch ne résista pas, et le 12 juin 1839 il déclara au conseil et à l'assemblée du peuple qu'il résignait sa charge en faveur de Milan, son fils aîné. Le lendemain il abdiqua officiellement, et le 15 juin, entouré du haut clergé, des sénateurs et des principaux employés, il prit solennellement congé de la nation serbe. Il s'embarqua sur le Danube, et se rendit dans une de ses terres en Valachie avec son jeune fils Michel. Sa femme, la princesse Lioubitza, resta avec le prince Milan. L'abdication de Milosch ne mit pas fin aux troubles de la Servie, et laissa ce pays sans chef suprême; car Milan était par sa faible santé hors d'état d'occuper le pouvoir. « Jamais, dit Ranke, il n'exerça la dignité de prince; on crut même par ménagement devoir lui laisser ignorer l'expulsion de son père : on se contenta de lui dire que Milosch, se voyant obligé de faire un voyage hors du pays, l'avait chargé de le représenter pendant son absence. Toutes les marques de déférence et d'honneur qu'on lui donnait, il les interprétait comme s'adressant au lieutenant de son père, et il expira le 8 juillet, sans savoir qu'il était prince de Servie. » Sa mort laissait le champ libre aux prétendants. Voutschitch, Pétroniévitch et Ephrem pouvaient se croire chacun des droits au pouvoir suprême; mais leurs prétentions rivales se seraient neutralisées, et ils y renoncèrent sagement en faveur de Michel Obrénovitch qui se trouvait alors près de son père, dans le domaine de Miloschia-Pogana, en Valachie. Milosch vit avec peine son fils occuper une position qu'il regardait comme lui appartenant à lui-même, et par ses intrigues il contribua singulièrement à rendre difficile le court règne de Michel. Son esprit hardi dépassait même de beaucoup les limites de la Servie; et embrassait l'espoir de l'émancipation de tous les peuples chrétiens de l'empire turc; il méditait une révolte générale des peuples roumains, slaves, bulgares, révolte dont il aurait été un des chefs, peut-être même le chef principal, et dans laquelle il n'aurait pas craint d'engager ses immenses richesses. La crise de 1840 le peint favorable à la réalisation de ce projet grandiose, dont le consul de France à Bukarest reçut confidence; mais cette crise aboutit au triomphe diplomatique des quatres puissances qui garantissaient l'intégrité de la Turquie; il fallut remettre à un autre temps le projet d'affranchir les chrétiens de la domination ottomane. Le divan n'ignora pas les projets du chef de la famille Obrénovitch, et favorisa les ennemis du prince Michel, qui fut renversé en août 1842. Alexandre-Karageorgevitch, fils de Czerni-Georges, lui succéda, et régna plus de seize ans; sa politique modérée, mais sans initiative, sans énergie et trop assujettie à la Turquie et à l'Autriche, finit par soulever le pays. La skuptchina, réunie le 12 décembre 1858, réclama le 22 l'abdication d'Alexandre, et sur son refus elle proclama sa déchéance le 23, et par le même acte elle rappela au pouvoir Milosch, en déclarant que la dignité de prince serait héréditaire dans la famille Obrénovitch. Le 2 janvier Alexandre signa son abdication, et quitta la Servie. Milosch, avant de partir de Bukarest pour aller prendre possession du pouvoir, fit demander l'investiture à Constantinople. Le divan, qui voyait dans cette révolution une menace contre la Turquie, ne s'empressa pas de reconnaître le nouveau prince; mais la ferme attitude de la population serbe et les présents considérables du vieux knièse triomphèrent des scrupules des ministres ottomans. Milosch fit son entrée dans Belgrade, le 6 février 1859, et le 9 février le commissaire ottoman Kabouli-Effendi lui remit le bérat d'investiture, qui ne faisait pas mention de l'hérédité; ce qui donna lieu à une protestation très-vive de la skuptchina. Milosch prit le 11 février le titre de *Milosch Obrénovitch Ier*, et le 12 il ajourna l'assemblée; lorsqu'elle se réunit de nouveau, le 22 septembre 1859, il lui présenta plusieurs lois libérales et bien conçues, celle entre autres d'après laquelle tous les citoyens serviens sans distinction de religion et de nationalité pouvaient faire tous les genres de commerce et se livrer à toutes les industries. Resté fidèle à sa haine contre les Turks et à ses projets d'émancipation, il entra en rapport avec les Monténégrins, offrit un asile aux mécontents de la Bosnie et de la Bulgarie, et dans la prévision d'une lutte prochaine, s'occupa activement de réorganiser l'armée et à mettre sur un bon pied de défense les forteresses de la Servie. Ce fut au milieu de ses préparatifs belliqueux qu'il mourut, à l'âge de quatre-vingts ans, laissant le trône à son fils Michel. Il avait eu de sa femme la princesse Lioubitza, ou Louise (née en 1788), qu'il avait épousée en 1817 et qui mourut le 14 mai 1843, deux filles, qui furent mariées à de riches particuliers, et deux fils, Milan, né le 12 octobre 1819, mort le 26 juin 1839, et Michel, qui, après avoir succédé à son frère, en 1839, a succédé à son père, en 1860. L. J.

Fossart, *Das Leben des Fürsten Milosch und seine Kriege*; Stuttgard, 1838, in-16. — Ranke, *Die serbische Revolution*. — Cyprien Robert, *Les Slaves de la Turquie*. — A. Boué, *La Turquie d'Europe*. — Chopin, *Provinces danubiennes*, dans l'*Univers pittoresque*.

OBRÉNOVITCH (*Michel*), prince de Servie, fils du précédent, né le 4 septembre 1823. Il reçut une éducation assez soignée, et il était sur le point de partir pour un voyage dans l'Europe occidentale lorsque éclata la révolution qui renversa Milosch. Il partagea d'abord l'exil de son père en Valachie, et par suite de la mort de Milan, il fut appelé la même année, malgré son extrême jeunesse, à gouverner la Servie. Il alla à Constantinople prendre l'investiture et reçut en même temps le titre de mouschir. Cette faveur n'avait rien de réel. Michel, comme fils de Milosch Obrénovitch, resta suspect au divan, qui usa de toute son influence pour maintenir l'autorité entre les mains de ceux qui avaient renversé Milosch. Cette intervention de la Turquie froissa le sentiment national et provoqua une réaction en faveur des Obrénovitch. Michel en profita pour se débarrasser de la tutelle gênante de Voutschitch et de Pétroniévitch, qui furent forcés de se retirer d'abord dans la forteresse turque de Belgrade, puis à Constantinople. La réaction devint bientôt menaçante pour le prince Michel; car tout un parti demandait le rappel de Milosch. Dans une situation aussi embarrassante, le prince montra de bonnes intentions et prit même quelques bonnes mesures pour répandre l'instruction parmi ses sujets. Mais les Serviens étaient peu touchés de l'établissement des écoles et beaucoup plus sensibles à l'augmentation des impôts. Le nombre des mécontents s'accrut de plus en plus. Le retour de Voutschitch précipita la crise. Ce hardi chef servien rassembla une troupe de mécontents, et déclara qu'il prenait les armes pour renverser le ministère du prince Michel. Le jeune prince, rassemblant à la hâte une dizaine de mille hommes, marcha contre les insurgés, qui n'étaient pas plus de deux mille (20 août 1842); mais ses soldats ne montrèrent aucune disposition à combattre, et se débandèrent au premier coup de canon parti du camp de Voutschitch. Michel n'essaya pas de prolonger la lutte, et le 27 août il se réfugia à Semlin en Autriche. Depuis cette époque le prince Michel, dans ses voyages et dans ses séjours à Vienne, à Berlin, à Paris, parut plus occupé de littérature et de philosophie que de politique; cependant il ne resta pas étranger aux affaires intérieures de la Servie, où un parti puissant faisait des vœux pour les Obrénovitch. Ce parti l'emporta en décembre 1858, et Michel rentra en Servie avec son père, en février 1859. Il lui succéda l'année suivante. Les quelques mois qui se sont écoulés depuis son second avénement au trône n'ont pas été marqués par des événements importants. Le prince Michel a persisté dans la politique anti-ottomane de son père, et on peut regarder la restauration des Obrénovitch comme un des nombreux dangers qui menacent l'empire turc. L. J.

A. Boué, *La Turquie d'Europe*. — Blanqui, *Voyage en Bulgarie*. — Ranke, *Die serbische Revolution*. — *Annuaire des Deux Mondes* pour les années 1859, 1860. — *Annuaire encyclopédique*, 1859, 1860.

OBRESKOF (*Alexis-Mikhaïlovitch*), diplomate russe, né en 1719, mort à Saint-Pétersbourg, en 1787. Il est connu par la captivité que lui fit subir, contre tout droit des gens, la Sublime Porte, près de laquelle il était accrédité, lorsque, influencée par le cabinet de Versailles, elle déclara la guerre, en 1768, à Catherine II. Jeté dans le château des Sept-Tours, puis traîné à la suite de l'armée turque durant toute la campagne, il fut étroitement enfermé dans un fort près d'Andrinople. L'impératrice le récompensa généreusement de la fermeté de caractère qu'il y soutint en refusant la paix que les Turcs lui proposaient assez puérilement de signer dans sa prison, et le chargea de représenter la Russie aux congrès de Fokschang (1772) et de Bukharest (1773). Nommé sénateur en 1779, il mourut conseiller privé, après avoir rendu plus d'un service au cabinet russe par la connaissance des affaires d'Orient qu'un séjour de trente ans à Constantinople lui avait acquise. A. G.

Zapiski Porochina, *Mémoires de Porochin*. — Castera, *Vie de Catherine II*. — *Die Russische wie auch Türkische Staats- und Kriegsgeschichte*; Francfort, 1778. — Graziosi, *Osservationi sopra le passate campagne milit. della present. guerra tra Russi et Ottomani*; Venezia, 1772. — Münch, *Heerzüge des christlichen Europas gegen die Osmanen*; 1822.

OBRIZIUS (*Robert*), poëte latin moderne, né vers 1520, à Hermanville, village de l'Artois, mort le 31 octobre 1584, à Arras. Il fut d'abord curé de la paroisse de la Madeleine à Arras, puis chanoine de l'église cathédrale de cette ville. Il a laissé des ouvrages de piété, des sermons et des poésies latines. Il composa lui-même son épitaphe, qui commence par ce distique d'un style peu élégant :

Bis plus sex lustris protraxi saepius aegram
Corpore in affecto per mala multa animam.

Ses principaux écrits sont : *Eidillia sacra in utrumque Testamentum in XII lib.*; Douai, 1587, in-8°, avec l'éloge de l'auteur par François Mosch; — *De Atrebatensis urbis liberatione a sectariorum factiosorum oppressione anno* 1578; Anvers, 1590, in-4°; — *Cœmeterium*; Arras, 1592, in-4°, recueil d'épitaphes des personnages illustres de l'Artois; — sept livres d'*Hymnes* et deux livres d'*Épîtres*, en latin. P. L.

Valère André, *Biblioth. belgica*.

OBSEQUENS (*Julius*), auteur d'un traité *Sur les Prodiges* (*De Prodigiis* ou *Prodigiorum libellus*), vivait à une époque incertaine. De l'auteur personnellement on ne sait absolument rien, ni son pays, ni son époque. Aucun écrivain ancien ne le mentionne, et rien dans son œuvre ne peut donner lieu à des inductions biographiques. Le style, généralement pur, n'ap-

partient certainement pas au siècle d'Auguste. Vossius suppose que Julius Obsequens vivait avant Paul Orose, et Scaliger pense que saint Jérôme (vers 380) lui a fait un emprunt; ce ne sont là que des conjectures. Obsequens n'est pas un historien, mais un compilateur. Le livre qui porte son nom, et dont il ne reste qu'un fragment, est un recueil de ces phénomènes que les Romains désignaient sous le nom de *Prodigia* ou *Ostenta*, et qu'ils regardaient comme des manifestations miraculeuses du pouvoir divin et comme des présages solennels des événements futurs. Le fragment qui nous reste est distribué (comme l'était tout l'ouvrage) par ordre chronologique, et s'étend depuis le consulat de Scipion et Lælius, en 190 avant J.-C., jusqu'au consulat de Fabius et Ælius, en 11. L'auteur a généralement emprunté ses matériaux à Tite-Live, qu'il copie même quelquefois textuellement; dans les passages où le texte du *De Prodigiis* s'éloigne de l'historien romain, il y a lieu de supposer des interpolations ou des fautes de copistes. Il n'existe plus aucun manuscrit d'Obsequens; celui qui servit à la première édition appartenait à Jodocus de Vérone; il a disparu depuis longtemps, et on n'en a pas découvert de nouveau. Vers le milieu du seizième siècle, Conrad Woolfhard, professeur à Bâle, plus connu sous le nom de Conradus Lycosthènes, publia le traité d'Obsequens avec des suppléments. Son but, si l'on s'en rapporte à sa préface, était des plus élevés. « Les Romains, dit-il, attestaient leurs sentiments religieux par la grande attention qu'ils donnaient aux phénomènes merveilleux et aux présages, tandis que leur aveuglement se manifestait dans leur culte des fausses divinités; s'ils avaient connu la vraie religion, ils auraient surpassé en zèle pieux leurs descendants qui sont chrétiens de nom plutôt que de fait et ne tiennent pas compte des événements prédits par Jésus-Christ comme devant arriver à l'approche de la fin du monde. » Parmi les présages qui se sont récemment manifestés, Lycosthènes mentionne trois ou quatre éclipses arrivées dans une année, des étoiles chevelues (comètes), des météores enflammés, des tremblements de terre en Italie, tous signes redoutables, qui n'ont fait aucune impression sur les gens du siècle, tant est grande l'impiété à laquelle les hommes sont arrivés. Les conséquences de ce mépris sont des erreurs pernicieuses, un horrible aveuglement, des blasphèmes obstinés; et la vengeance divine s'est manifestée par des guerres civiles, des maladies étranges et la famine. Lycosthènes pensa qu'une édition de Julius Obsequens convenait dans de pareilles circonstances, qu'elle montrerait que des signes effrayants annonçaient toujours du malheur aux hommes, et qu'elle donnerait ainsi un avertissement salutaire. Il recueillit comme supplément, dans Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, Eutrope, Orose, les prodiges mentionnés depuis la fondation de Rome jusqu'à la date où commence le fragment d'Obsequens, et en même temps il fit d'après les mêmes sources des additions au texte du compilateur romain. Depuis l'édition de Lycosthènes l'original et le supplément ont été ordinairement imprimés ensemble, et il faut avoir soin de distinguer ces deux portions, qui n'ont pas une égale autorité. L'édition *princeps* de Julius Obsequens fut publiée par Alde; Venise, 1508, in-8° (réimprimée en 1518), dans un volume qui contenait aussi les *Lettres de Pline* le jeune; la seconde édition est celle de Beatus Rhenanus, Strasbourg, 1514, in-8°, dans un volume qui contient aussi les *Lettres de Pline*, le *De viris illustribus* d'Aurelius Victor, et le *De claris grammaticis et rhetoribus* de Suétone; Robert Estienne donna la troisième, Paris, 1529, in-8°, avec les *Lettres de Pline*. La première édition avec les suppléments de Lycosthènes parut à Bâle, 1558, in-8°. Parmi les éditions suivantes, les meilleures sont celles de Scheffer, Amsterdam, 1679, in-8°; d'Oudendorp, Leyde, 1720, in-8°; de Hase, à la suite de Valère Maxime (dans la collection des classiques latins de Lemaire), Paris, 1823, et contenant les commentaires de Scheffer et d'Oudendorp. Comme depuis Alde aucun éditeur n'a eu de manuscrit à sa disposition, les changements introduits dans le texte sont de simples conjectures. Le traité de Julius Obsequens a été traduit en français par Georges de la Bouthière; Lyon, 1558, in-8°, et par Victor Verger, Paris, 1825, in-12, et en italien par Damiano Maraffi, Lione, 1554, in-8°.

L. J.

Préfaces de Kapp, de Lycosthènes, de Scheffer, d'Oudendorp, en tête de l'édition de M. Hase.

OBSOPÆUS (*Vincent*), philologue allemand, né en Bavière, à la fin du quinzième siècle, mort à Anspach, en 1539. Il était le fils d'un cuisinier. On n'a que très-peu de détails sur sa vie jusqu'en 1525. En cette année il commença à se faire connaître par ses élégantes traductions latines de plusieurs écrits allemands de Luther. Après avoir passé quelques années à Nuremberg, où il se lia avec Pirckheimer, J. Camerarius, Eobanus Hessus, Th. Venatorius et autres savants, il devint en 1529 recteur du gymnase d'Anspach. On a de lui : *Basilii et Gregorii Nazianzeni Epistolæ numquam antea editæ*; Haguenau, 1528, in-8°; — *Polybii Historiæ*; ib., 1530, in-fol.; — *Xenophontis Symposium* et *Compendiosa explicatio in errores Ulyssis*; ib., 1531, in-8°; — *Castigationes in Demosthenis orationes*; Nuremberg, 1534; réimprimé dans l'édition de cet auteur donnée en 1547, à Bâle; — *Heliodori Historia æthiopica, numquam ante edita*; Bâle, 1534, in-4°; — *Zenobii Compendium veterum proverbiorum*; Haguenau, 1535, in-8°; — *Diodori Siculi Historiæ editio græca omnium prima*; Bâle, 1535 et 1540, in-4°; — *De arte bibendi*; Nuremberg, 1536, in-4°; facétie réimprimée en

1690, avec notes de Wendel, et qui parut aussi avec l'*Ars jocandi* de Delius; Francfort, 1578 et 1582, in-8°, et Leyde, 1648, in-12; — *Epigrammata in corruptos civitatis Onaldini mores;* — *Luciani Opera latine;* Francfort, 1538, in-fol., et Bâle, 1563, in-8°; — *Annotationes in IV libros græcorum epigrammatum;* Bâle, 1540, in-8°; réimprimées avec les *Commentaires* de Brodæus; Francfort, 1600, in-fol. O.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon* et le *Supplément* de Nopitsch. — Rotermund, Supplément à *Jöcher*. — Ersch et Graber, *Encyklopädie*.

OBSOPÆUS (*Jean*), érudit et médecin allemand, né à Bretten, le 25 juillet 1556, mort à Heidelberg, le 4 juin 1596. Après avoir étudié pendant quelques années au *Collegium sapientiæ* à Heidelberg, il fut obligé, en 1576, de quitter cet établissement parce qu'il professait le calvinisme. Ses connaissances des langues anciennes lui procurèrent alors un emploi de correcteur dans l'imprimerie de Wechel à Francfort. En 1579, il se rendit à Paris, et y continua l'étude de la philologie, en y joignant celle de la médecine. La liberté de son langage en matière de religion lui valut d'être deux fois incarcéré. Après avoir ensuite visité l'Angleterre et les Pays-Bas, il devint en 1582 professeur de physique et de botanique à Heidelberg. On a de lui : *Hippocratis Jusjurandum, Aphorismorum sectiones VIII, Prognostica, Prorrhetica, et coaca præsagia græce et latine;* Francfort, 1587, et Leyde, 1628, in-12; de savantes notes accompagnent le texte, que l'éditeur a corrigé d'une manière ingénieuse, mais parfois arbitraire; — *Sibyllina oracula, notis illustrata;* Paris, 1589, 1599 et 1607, in-8°; — *Oracula metrica Jovis, Apollinis, Hecates, Serapidis et aliorum Deorum et vatum; item Astrampsychi Oneirocriticon, græce et latine;* Paris, 1599, in-8°; — *Oracula magica Zoroastris, cum scholiis Plethonis et Pselli;* Paris, 1599, in-8° (sur ces trois recueils d'oracles, réédités ensemble, Amsterdam, 1689, in-4°, voyez Freytag, *Adparatus*, t. III). Obsopæus, qui a aussi écrit un traité *De partibus corporis humani*, Heidelberg, 1595, in-4°, a encore donné les premières éditions des *Commentarii de aquæductibus et coloniis* de Frontin (à la suite d'une édition de la *Republica romana* d'Onuphrius Panvinus; Paris, 1588, in-8°), et du *Libellus de differentiis græci latinique verbi* de Macrobe, Paris, 1588, in-8°; des remarques de lui sur Sénèque se trouvent dans l'édition de cet auteur publiée à Paris en 1602. O.

Adam, *Vitæ medicorum*, etc. — Zeltner, *Theatrum*. — Chaufepié, *Dictionnaire*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXVII. — Burckhard, *Medicus gravissimus*.

OCAMPO (*Florian* D'), chroniqueur espagnol, né à Zamora, au commencement du seizième siècle, mort en 1555. Après avoir fait ses études à l'université d'Alcala, où il eut pour maître Antoine de Lebrina, il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat et obtint le titre d'historiographe de Charles-Quint. Pour remplir ses fonctions, il entreprit l'histoire de ce prince, mais il eut l'idée ambitieuse de remonter jusqu'au déluge. « Comme on pouvait le prévoir, dit Ticknor, il vécut juste assez pour terminer un petit fragment d'une si vaste entreprise, à peine le quart de la première de ses quatre grandes divisions; mais il alla assez loin pour montrer que le temps de pareils écrits était passé. Non que la crédulité lui fit défaut, il n'en avait que trop; mais ce n'était pas la crédulité poétique de ses prédécesseurs se fiant aux vieilles traditions nationales, c'était une foi trop facile aux fastidieuses impostures qui portent les noms de Bérose et de Manéthon, œuvres discréditées depuis un demi-siècle déjà, et qu'il emploie cependant comme des autorités, sinon suffisantes du moins probables, pour une suite interrompue de rois espagnols depuis Tubal, petit-fils de Noé. Une pareille crédulité n'a aucune sorte de charme; et en outre l'ouvrage d'Ocampo est dans sa forme même sec et ennuyeux, et comme il est écrit dans un style compassé et lourd, il est presque impossible à lire. On a peu à regretter qu'il n'ait conduit ses annales d'Espagne que jusqu'à l'époque des Scipions. » La *Chronique* d'Ocampo (*Coronica general de España*) parut pour la première fois à Zamora, 1544, in-fol.; elle fut réimprimée à Medina del Campo, 1553, in-fol.; la meilleure édition est celle de Madrid, 1791, 2 vol. in-4°. Z.

Vie d'Ocampo en tête de l'édition de 1791. — Don Josef de Regabal y Ugarte, *Biblioteca de los escritores que han sido individuos de los seis colegios mayores*. — Ticknor, *History of spanish literature*, t. I, p. 508.

OCARITZ (*José*, chevalier D'), diplomate espagnol, né en 1750, dans la province de la Rioxa, mort à Varna, en 1805. Il fit ses études à Madrid, entra fort jeune dans la carrière diplomatique, et fut successivement secrétaire d'ambassade à Turin, secrétaire de légation à Copenhague, attaché au ministère des affaires étrangères à Madrid, consul général à Paris (décembre 1788), enfin chargé d'affaires dans cette capitale après le 10 août 1792, lorsque Charles IV eut rappelé son ambassadeur, dom Thomas Iriarte. Les hostilités n'étaient pas commencées, mais elles étaient imminentes. Charles IV voulait à tout prix sauver son cousin : le chevalier d'Ocaritz déploya le plus grand zèle pour arriver à se résultat. Il écrivit au ministre des affaires étrangères (28 décembre 1792) une lettre remplie de sensibilité et de forts arguments. Il offrait, si on laissait à Louis XVI la liberté de ce retirer dans tel pays qu'il jugerait convenable, non-seulement la neutralité de l'Espagne, mais sa médiation pour faire cesser la guerre engagée contre la Prusse et l'Autriche. Cette note excita un violent tumulte; elle fut renvoyée au comité diplomatique. Ocaritz ne se découragea pas : le 17 janvier 1793 il adressa un nouveau mémoire dans lequel cette fois il ne demandait qu'un sursis à l'exécution du roi. Les montagnards pré-

tendirent que c'était un incident combiné pour faire naître de nouveaux obstacles. L'ordre du jour répondit dédaigneusement aux tentatives de l'envoyé d'Espagne. Le 7 mars suivant, la Convention déclara la guerre à Charles IV, et Ocaritz dut quitter la France. Les Espagnols d'abord victorieux furent bientôt rejetés au delà des Pyrénées : ils sollicitèrent la paix. Ce fut Ocaritz qui fut chargé en 1795 d'ouvrir des négociations dans ce but au quartier-général français à Figuières. Plusieurs fois rompues, les conférences aboutirent enfin au traité de Bâle (22 juillet 1795) et Ocaritz reprit à Paris son ancien poste de consul général. Il fut ensuite nommé ministre résident à Hambourg, ministre plénipotentiaire à Stockholm (1803) et en 1805 ambassadeur à Constantinople; mais il mourut en route. Sa veuve, Émilie-Lucrèce d'Estat, obtint de Louis XVIII une pension de six mille francs pour récompenser le dévouement que le chevalier d'Ocaritz avait montré pour Louis XVI.

A. D'E—P—C.

Biographie moderne (Paris, 1806). — *Biographie étrangère* (Paris, 1819). — A. Thiers, *Histoire de la révolution française*, t. III, liv. XI, p. 210, 211. — A. de Lamartine, *Hist. des Girondins*, t. V, liv. XXXIV, p. 50.

OCCAM ou **OCKAM** (*Guillaume* D'), philosophe anglais né au village d'Ockam, dans le comté de Surrey, mort, suivant Fabricius et la plupart des bibliographes, à Munich, le 7 avril 1347. On dit qu'il fit ses études au collége de Merton, à Oxford, et on ajoute qu'ayant fait preuve, dans sa jeunesse, d'un rare mérite, il fut pourvu dès 1300 de l'archidiaconé de Stow dans le Lincolnshire, mais qu'il le refusa. Plus tard, toutefois, il accepta divers autres bénéfices. Cependant la vie facile d'un bénéficiaire ne pouvait convenir longtemps à cet homme si bien doué, dont l'esprit actif, impétueux, aspirait aux grandes entreprises. Ayant donc abdiqué ses prébendes, il déposa même l'habit séculier, et se fit admettre dans un des ordres les plus austères, l'ordre de Saint-François. Il y eut, dit-on, Jean Duns Scot pour maître en philosophie. Si cela est exactement rapporté, ce fut un étrange disciple que rencontra Jean Duns Scot dans son confrère Guillaume, le plus vif, le plus ferme adversaire de toute sa doctrine. Duns Scot est en effet un réaliste à outrance. Il n'y a pas de fiction qu'il n'accepte, pas d'abstraction qu'il ne range au nombre des choses subsistantes, pas de distinction verbale qui ne soit prise par lui pour le signe d'une réalité. Guillaume d'Ockam est au contraire le plus scrupuleux observateur de la nature vraie, le plus dédaigneux censeur de toutes les chimères nées du funeste accouplement de la logique et de la poésie. Comme le héros des ballades écossaises, il s'est donné pour mission de pourfendre tous les fantômes qui s'offrent à sa vue, et il en dissipe des légions entières. On croit que Guillaume d'Ockam étudia, puis professa quelque temps à Paris, et qu'il mérita, même sur ce glorieux théâtre, d'être appelé le Docteur invincible, *Doctor invincibilis*, le vénérable Initiateur, *venerabilis Inceptor*. Quoi qu'il en soit, après avoir quelque temps avec succès combattu la fausse philosophie, Guillaume d'Ockam ne tarda pas à s'engager dans une entreprise plus audacieuse peut-être, assurément plus périlleuse. Intervenant avec l'ardeur et la générosité de son caractère dans le conflit d'autorité qui divisait les rois et les papes, il se prononça pour les rois, et maltraita non-seulement les orateurs de la suprématie pontificale, mais les papes eux-mêmes, auxquels il contesta le droit de prendre une part quelconque aux affaires des princes séculiers. Jean XXII fut surtout l'objet des invectives de Guillaume d'Ockam. Une occasion fournie, vers l'année 1321, par un hérétique prétendu de Narbonne, vint encore envenimer ce débat. Cet homme ayant prétendu que Jésus-Christ et ses apôtres n'avaient possédé rien en propre, rien en commun, et que toute possession ecclésiastique était un abus moderne, fut poursuivi par les inquisiteurs, et défendu par un certain Bérenger Talon, religieux franciscain de Perpignan. Cette apologie de la pauvreté apostolique ne pouvait être approuvée par le pape. Il se prononça donc contre Bérenger. Mais celui-ci fut appuyé par tout son ordre. Il le fut surtout par Michel de Césène, supérieur général, par Guillaume d'Ockam, par Bonne-Grâce de Bergame. Un manifeste de Guillaume fut transmis par le pape aux évêques de Ferrare et de Bologne, chargés d'en faire l'examen. A quelque temps de là, Guillaume d'Ockam et ses complices étaient arrêtés comme fauteurs d'hérésie et retenus captifs dans les murs d'Avignon. On instruisait leur procès. Les cardinaux ne les auraient pas épargnés : attaquer les possessions temporelles de l'Église c'était, en effet, entreprendre une révolution, et la pire de toutes, au jugement des canonistes. Mais tandis qu'on se préparait à châtier cette audace, Michel de Césène et Guillaume d'Ockam prirent la fuite, se dirigèrent vers le port d'Aigues-Mortes, s'y jetèrent dans une barque qui les attendait, et furent ensuite reçus à quelque distance de la côte par une galère du roi Louis de Bavière, partisan de l'anti-pape Pierre de Corberie. Ainsi protégé par un des princes les plus puissants de l'Europe chrétienne, Guillaume fut conduit avec honneur jusqu'à Munich, où il put continuer en pleine liberté son active propagande contre les mœurs et les doctrines relâchées des papes et des papistes. Il mourut dans cet asile, après avoir été, durant près de trente années, le plus signalé, le plus redouté des agitateurs.

Nous voudrions connaître avec plus de détails toutes les circonstances de sa vie. Mais quand il fut dans l'exil, la plupart de ses confrères en religion l'abandonnèrent, ou, du moins, voulurent paraître l'abandonner. Il leur importait de se réconcilier avec le pape. Aussi ne nous ont-ils pas laissé de longs discours sur l'aventure de

Guillaume et de ses complices. Elle est même très-sommairement racontée par l'historien de l'ordre, Luc Wadding.

Nous nous efforcerons du moins de dresser ici, d'après divers catalogues, la nomenclature des nombreux ouvrages laissés par Guillaume d'Ockam. On rectifiera plus tard notre travail sur quelques points. Comme nous n'avons pu vérifier toutes les assertions des bibliographes, on sera certainement autorisé à nous reprocher quelques inexactitudes. C'est pourquoi nous allons au-devant de ces reproches. Les ouvrages cités sous le nom de Guillaume d'Ockam sont les suivants :

Dialogus in tres partes distinctus, quarum prima de Hæreticis, secunda de erroribus Joannis XXII, tertia de Potestate papæ, conciliorum et imperatoris; Lyon, in-fol. La première édition, suivant La Serna Santander, est de Paris, 1476, 2 vol. in-fol. La dernière est celle de Melchior Goldast, *Monarchia sancti Imperii Romani*, t. III, p. 392-957. Cet ouvrage, longtemps fameux, si souvent cité par les adversaires des prétentions romaines, nous fait bien connaître quels étaient au quatorzième siècle les sentiments des clercs réformateurs. Quels étaient les clercs conservateurs de ce temps-là? On les appelait canonistes. Il ne faut jamais, suivant Guillaume d'Ockam, interroger les canonistes sur les articles de la croyance chrétienne : ce sont des présomptueux, des ignorants, et des menteurs. C'est une de leurs sentences que le pape est infaillible; et contre cette sentence protestent à la fois les témoignages de l'histoire, la droite raison, la conscience de l'Église. Non-seulement le pape peut errer; mais le collége des cardinaux peut lui-même tomber dans la même erreur; et l'Église romaine tout entière peut se laisser abuser de la même manière. L'Église romaine n'est qu'un membre du Christ. Qu'elle s'égare, et cet accident ne sera pas plus extraordinaire, pas plus grave, que l'accident pareil affligeant les églises de Lyon, de Langres, de Lucques ou de Gênes. Le privilége de l'infaillibilité n'appartient qu'à l'Église universelle, ou au concile général qui la représente.

Ainsi, quoi qu'en pensent les canonistes, le pape peut être hérétique. Il peut l'être, et il l'est. Le pape professe hautement, suivant notre docteur, des opinions nouvelles, contraires à la foi des Pères, à la foi de l'Église. Qu'on le juge, qu'on le condamne. Mais quel sera le juge du pape? On soutient que ce doit être l'empereur. Guillaume d'Ockam n'y consent pas. Il n'y a pas d'autre tribunal habile à statuer sur les affaires de la religion que le concile œcuménique. Que le pape condamné par le concile oppose à ses arrêts une résistance ouverte, l'empereur sera chargé de délivrer l'Église, c'est-à-dire de chasser le rebelle; mais jusque-là point d'appel aux armes laïques. A l'Église la décision : à l'empereur, si cela est nécessaire, l'exécution.

Tels sont les principes. Après les avoir exposés, Guillaume d'Ockam aborde la question de fait. Jean XXII a été coupable d'hérésie. Benoît XII, moins infatué de visions théologiques, ne se comporte pas avec beaucoup plus de sagesse, lorsqu'il prétend maintenir une puissance usurpée, lorsqu'il offense l'Église par le spectacle d'une cour livrée à tous les genres de corruption, lorsqu'il forme contre les ordres religieux, contre l'autorité civile de téméraires et coupables entreprises. Toute l'Europe est en proie à une lamentable agitation. Qu'on en cherche la cause, on ne la trouvera pas d'ailleurs que dans l'ambition, dans la démence de quelques papes. Toute la troisième partie du *Dialogue* a pour objet de flétrir la conduite de Jean XXII.

Rien ne paraît manquer à ce discours. Guillaume d'Ockam se montre à la fois résolu dans la controverse sur la question de droit, vif et même violent sur la question de fait, puisqu'il termine par un appel à l'insurrection de toute l'Église contre son chef. Cependant la troisième partie de son *Dialogue* n'est pas complète. Melchior Goldast nous en prévient. Il la donne telle qu'il l'a rencontrée dans une édition antérieure. Mais cette édition était tronquée : *Editor hoc opus maligne truncavit*. La fin de la troisième partie du Dialogue a été publiée à part, sous un autre titre. C'est l'*Opus nonaginta dierum*.

Opus nonaginta dierum contra errores Joannis XXII, de utili dominio rerum ecclesiasticarum et abdicatione bonorum temporalium in perfectione status monachorum et clericorum; dans le recueil de Goldast, t. III, p. 993. Éditions antérieures, sous un titre plus bref : Lyon, Treschel, 1495 et 1496, in-fol. Ce discours supplémentaire a été composé par l'auteur dans l'espace de quatre-vingt-dix jours. C'est ce qu'exprime le titre principal. On appelle aujourd'hui ces écrits improvisés des libelles, des pamphlets. L'*Opus nonaginta dierum* est donc un pamphlet révolutionnaire qu'on ne peut lire aujourd'hui même sans intérêt, tant est puissante la verve de l'auteur, tant il paraît sincère dans sa passion contre la papauté corrompue, dans son zèle pour la réforme de l'Église, dans sa terreur des périls qui menacent la foi. Malgré cette addition de l'*Opus nonaginta dierum*, le *Dialogue* de Guillaume d'Ockam n'a peut-être pas encore été intégralement publié. Les exemplaires manuscrits paraissent en effet plus considérables que les exemplaires imprimés. Qui voudra faire entre les uns et les autres une utile collation ne négligera pas d'interroger les manuscrits de la Bibliothèque impériale, n° 3657 fonds du Roi, 620 fonds de la Sorbonne, 195 et 846 de Saint-Victor. Ajoutons qu'un abrégé du *Dialogue* se trouve dans quelques manuscrits, notamment dans le numéro III de Saint-Victor, sous le nom de Pierre d'Ailly. Il commence par : *Dialogus Doctoris Venerabilis*. L'Église de Rome avait interdit la

lecture du *Dialogue* et de divers autres écrits de Guillaume. Ils sont encore mentionnés dans l'*Index* du concile de Trente. Mais l'Église de France, fort engagée, dès le quatorzième siècle, dans la défense des maximes opposées aux maximes ultramontaines, lisait ces écrits malgré le pape; et les théologiens les plus considérables de cette Église, Pierre d'Ailly, Jean Charlier de Gerson, abrégeaient ou commentaient encore, au quinzième siècle, les plus acerbes manifestes du *Docteur vénérable*.

Compendium errorum Joannis papæ XXII; Paris, 1476, à la suite du *Dialogue;* Lyon, Treschel, 1495 et 1496, in-fol.; et dans Melchior Goldast, *Monarchia*, t. III, p. 957. Cet abrégé des erreurs de Jean XXII est un ouvrage plus dogmatique, mais non moins âpre, que le *Dialogue*. Wadding indique sur le même sujet un autre traité, qu'il intitule : *Errorum quos affinxit Joanni papæ liber unus*, et dont il reproduit ainsi les premiers mots : *Locuti sunt adversum me*. Mais par ces mots commence le prologue du *Compendium* dans l'édition de Goldast. Nous croyons que Wadding a distingué ce qui doit être confondu.

Disputatio inter clericum et militem super potestate prælatis Ecclesiæ atque principibus terrarum commissa, sub forma dialogi. Accedit ad calcem Compendium de Vita Antechristi; Paris, Gui Mercator, 1598, in-4°. Le même ouvrage dans le recueil de Goldast, t. I, p. 13. Il contient la même doctrine que les précédents. On peut le résumer ainsi : Guillaume ne reconnaît aux papes aucune autorité sur les choses temporelles. Il soutient que Jésus-Christ lui-même, *in quantum homo*, *in quantum viator mortalis*, n'a jamais été institué juge et censeur des rois. Il ose donc conclure qu'il faut chasser de l'Église comme hérétiques tous les fauteurs de l'omnipotence pontificale.

Decisiones octo quæstionum de potestate summi Pontificis; Lyon, Treschel, 1496, in-fol. Cet ouvrage a été réimprimé par Melchior Goldast, *Monarchia*, t. III, p. 314. Pour qu'on ne le confonde pas avec d'autres que le même docteur a publiés sur le même sujet, en voici l'*incipit : Sanctum canibus nullatenus esse dandum*.

De Jurisdictione imperatoris in causis matrimonialibus tractatus; dans le recueil de Goldast, t. I, p. 21. Luc Wadding ne paraît pas avoir connu cet ouvrage. N'est-il pas faussement attribué à Guillaume d'Ockam?

Epistola defensoria; opuscule publié par Ed. Brown dans son *Appendix ad Fasciculum rerum expetendarum et fugiendarum*, p. 436.

Wadding mentionne encore, sous des titres peut-être inexacts, plusieurs autres opuscules de Guillaume d'Ockam qui semblent appartenir à la même controverse. Mais ces opuscules sont restés inédits; nous n'en trouvons aucun exemplaire manuscrit porté sur les catalogues divers de la Bibliothèque impériale, et d'ailleurs il est permis de supposer que Luc Wadding, bibliographe ordinairement peu scrupuleux, a pu désigner comme des ouvrages inédits, des extraits, des chapitres d'ouvrages imprimés. Nous terminerons donc ici notre liste des écrits de Guillaume d'Ockam qui concernent les affaires de l'Église.

Voici maintenant ses œuvres théologiques.

Guillelmi de Ockam, Anglici, ordinis Minorum, super IV libros Sententiarum subtilissimæ quæstiones earumque decisiones; Lyon, Treschel, 1495, in-fol. Ces questions, ou plutôt ces décisions sur les *Sentences* de Pierre Lombard, nous offrent presque toute la doctrine théolologique de Guillaume d'Ockam. Elles ont été longtemps renommées. Au quinzième siècle un ockamiste sagace et résolu, Gabriel Biel, en a fait un bon résumé. Hain désigne encore deux autres éditions des *Sentences* commentées par Guillaume d'Ockam; Lyon, 1496 et 1497. Une édition de 1483, mentionnée par le même bibliographe, ne contient, il paraît, que le premier livre.

Quodlibeta Septem; Paris, P. Rubens, 1487, in-4°; Strasbourg, 1491, in-fol. La première de ces éditions nous est donnée comme corrigée, *emendata*, par un certain Corneille Oudendick. Puisque Wadding distingue les *Quodlibeta* publiés d'un recueil plus considérable, qu'il intitule *Quodlibeta magna*, et dont il désigne un exemplaire manuscrit au Vatican, il serait utile de conférer les deux textes. Un autre manuscrit devrait être d'ailleurs comparé à celui du Vatican : c'est le numéro 1604 de la Sorbonne, à la Bibliothèque impériale.

De Sacramento altaris; Venise, 1516, suivant Luc Wadding. Mais il existe plusieurs éditions antérieures de ce traité. Il avait été publié à Strasbourg, en 1491, avec les *Quodlibeta septem* de Guillaume, et le catalogue de la Bibliothèque impériale nous en offre deux éditions de Paris, anciennes, mais sans date. Luc Wadding le distingue d'un autre livre ayant le même objet, qu'il intitule *De Corpore Christi*. Cette distinction est une erreur. Dans l'édition de 1491, telle qu'elle est décrite par Hain, le même ouvrage est appelé dans l'*incipit : De Sacramento altaris*, et *De Corpore Christi* dans l'*explicit*.

Guillelmi de Ockam Centilogium theologicum, omnem ferme theologiam speculativam sub centum conclusionibus complectens; Lyon, Treschel, 1495, in-fol. Hain en indique une édition de 1494, chez le même libraire. On appelle aussi le même ouvrage *Centiloquium*. N'est-ce pas encore le même que Luc Wadding nous signale parmi les manuscrits du Vatican, sous ce titre corrompu : *Compendium Theologiæ*.

De prædestinatione et futuris contingen-

tibus. Wadding n'en cite aucune édition. Il a été cependant imprimé avec l'*Expositio super artem veterem*, à Bologne, en 1496. Le seul fonds de Saint-Victor nous en offre d'ailleurs trois exemplaires sous les numéros 100, 111, 717. Enfin il en existe un abrégé anonyme dans le numéro 442 du même fonds, avec cet *incipit* : *Circa quam materiam*. Ce traité n'offre pas tout l'intérêt qu'on pourrait lui supposer lorsqu'on en lit le titre. Guillaume d'Ockam réduit à des termes très-simples l'accord de la prescience et de la prédestination, et se montre ici bon logicien. Mais c'est un opuscule sur une question qui a servi de matière à tant de gros volumes qu'on en pourrait former une vaste bibliothèque.

Les ouvrages philosophiques de Guillaume d'Ockam sont nombreux, importants. Nous voudrions en dresser un catalogue exact; mais, s'il faut se fier à Luc Wadding, beaucoup de ces traités sont perdus, ou enfouis sous la poussière des bibliothèques étrangères. Nous signalerons du moins ceux qui nous sont connus :

Expositio aurea et admodum utilis super totam artem veterem; Bologne, 1496, in-fol. L'ouvrage commence par : *Quoniam omne operans*. Il contient une série de commentaires sur l'*Isagoge* de Porphyre, les *Catégories* et l'*Interprétation* d'Aristote, avec un traité spécial qui a pour titre *Tractatus communitatum Porphyrii*, et, comme nous l'avons dit, l'opuscule théologique de Guillaume sur la prédestination. Toute la logique de notre docteur est dans ce recueil. Quelles sont les réalités subsistantes? Quelles sont les chimères de la raison humaine? Quelles sont les vraies et les fausses idées? Quelle est la sincère doctrine d'Aristote, de Porphyre, et par quels mélanges l'a-t-on corrompue? Guillaume d'Ockam discute avec abondance tous ces problèmes. Hésiterons-nous à dire que personne ne les a, durant le moyen âge, mieux résolus? Nous sommes trop de notre parti pour douter de rendre cet hommage à la logique et au bon sens de Guillaume. Dès qu'on lui pose la formidable question des universaux *in re*, cette question qui partage tous nos docteurs du moyen âge en spinosistes inconséquents et en sages critiques de la raison pure, il s'exprime en des termes clairs, énergiques, qui ne laissent aucune prise aux interprétations équivoques. Toutes les choses, il l'affirme, subsistent dans la nature individuellement, mais unies par la communauté de leur origine, régies par la même loi, et d'ailleurs, aux plus hauts degrés de l'échelle des êtres, pourvues d'instincts, de besoins qui les associent et quelquefois même semblent les confondre. Et cependant il n'y a pas d'essences universelles. D'où viennent tant d'erreurs accréditées sur la réalité des choses qui nous sont offertes par le spectacle du monde, sur la manière d'être de l'intelligence humaine, sur la mystérieuse essence de Dieu? Toutes elles viennent du même sophisme. Nous raisonnons comme s'il était prouvé que la nature des choses est absolument conforme à toutes les conceptions de notre esprit. Le plus ingénieux artisan de frivoles hypothèses, le logicien le plus tranchant, le rêveur le plus enthousiaste, voilà nos interprètes de la vérité. Plus sages, plus éclairés, nous serons aussi plus modestes; nous reconnaîtrons la limite de notre expérience et de notre savoir; nous nous contenterons d'affirmer ce qu'il nous est permis de connaître. Cette censure de l'audace humaine est l'objet même de la logique, Ce n'est pas, il est vrai, ce qu'on pense dans l'école. L'école a fait de la logique l'instrument d'un supernaturalisme téméraire. Mais elle s'est en cela fort éloignée de l'intention d'Aristote. On s'est égaré : qu'on revienne sur ses pas, qu'on se remette dans la voie large et sûre du péripatétisme. C'est la méthode des modernes qui a été la cause principale de toutes leurs erreurs : qu'on retourne à la méthode ancienne, *ars vetus;* on rentrera par elle en possession de la vérité.

Voilà ce que démontre Guillaume d'Ockam dans ses commentaires sur Porphyre, sur Aristote. On retrouve la même démonstration, avec des développements nouveaux, dans les ouvrages suivants : *Summa Logices ad Adamum;* ce traité, qui commence par : *Quam magnos veritatis sectatoribus*, a été souvent imprimé. Nous indiquerons les éditions de Paris, 1488; de Bologne, 1498; de Venise, 1508 et 1591; d'Oxford, 1675. Presque toutes les éditions de ce traité sont à la Bibliothèque impériale. Il faut le distinguer de la grande logique de Guillaume : *Major Summa Logices*. Wadding n'en désigne qu'une édition; Venise, 1521. Nous en trouvons trois exemplaires manuscrits dans l'ancien fonds du roi, num. 6430, 6431, 6432. Ce dernier exemplaire est imparfait. L'*incipit* de cette *Grande Somme* est, dans les manuscrits : *Dudum me, frater et amice carissime, tuis litteris studebas*. Luc Wadding mentionne encore : *Defensorium Logices*. Cet ouvrage, qui paraît inédit, est dans le fonds de Sorbonne, num. 958, où il est intitulé : *De successivis*. Il ne faut pas se laisser tromper par la différence des titres : l'*incipit* rapporté par Wadding est en effet celui du manuscrit de Sorbonne : *Deus potest facere omne quod fieri non includit contradictionem*.

Laissant enfin de côté un grand nombre d'ouvrages désignés par Wadding comme inédits, et sur lesquels nous n'avons pas recueilli d'autres renseignements, nous terminerons cette liste par les gloses d'Ockam sur la physique d'Aristote : *Summulæ in Aristotelis Physicam;* Bologne, 1494; Venise, 1506; Rome, 1637; — *Quæstiones in octo libros Physicorum;* Strasbourg, 1491, 1506. Luc Wadding nous recommande expressément de ne pas confondre ces deux traités.

B. Hauréau.

Luc Wadding, *Script. Ordinis Minorum; Epitome annalium Ord. Minorum*, t. I, passim. — Cas. Ou-

din, *De Script. eccles.* — Guill. Cave, *Script. eccles. Hist. litteraria.* — Fabricius, *Biblioth. mediæ et inf. latin.* — B. Hauréau, *De la Philosophie scolastique*, t. II, p. 418. — *Dictionn. des sciences philos.*, au mot *Ockam.*

OCCHIALI (*Gabriele* DEGLI). *Voy.* FERRANTINI.

OCCO (*Adolphe Ier*), médecin allemand, né en 1447, à Osterhausen, mort en 1503. Il fut successivement médecin de l'évêque d'Augsbourg et de l'archiduc Sigismond d'Autriche. Habile latiniste, il contribua au renouvellement des études classiques en Allemagne. Quelques lettres de lui se trouvent dans les recueils de celles adressées à Reuchlin.

OCCO (*Adolphe II*), médecin allemand, fils adoptif du précédent, né à Brixen, en 1494, mort en 1572. Il étudia la médecine en Italie, et devint médecin de la ville d'Augsbourg. Il communiqua libéralement à plusieurs savants les précieux manuscrits que lui avait laissés son père adoptif.

OCCO (*Adolphe III*), savant médecin et numismate allemand, fils du précédent, né à Augsbourg, le 17 octobre 1524, mort le 28 septembre 1604. Reçu en 1549 maître ès arts et docteur en médecine à Ferrare, il fut nommé en 1564 physicien de la ville d'Augsbourg et plus tard doyen du collége médical. Il perdit ces emplois en 1584, parce qu'il s'était opposé avec violence à l'introduction du calendrier grégorien. Il possédait des connaissances étendues et variées, et il était en relation avec beaucoup d'hommes remarquables de son temps, tels que Conrad Gesner, Frischlin, Ortelius, Reusner, etc. On a de lui : *Pharmacopœa Augustana*; Augsbourg, 1564, in-fol. : cet ouvrage, qui fut réimprimé douze fois, la dernière en 1735, était généralement adopté par toutes les pharmacies de l'Allemagne, jusqu'à ce qu'en 1652 J. Zwelffer y ait signalé plusieurs lacunes (*voy.* HALLER, *Bibliotheca medicinæ practicæ*, t. III); — *Imperatorum Romanorum numismata a Pompejo Magno ad Heraclium*; Anvers, 1579, in-4°; Augsbourg, 1601, in-4°; Milan, 1683 et 1730, in-fol.; ce livre, bien plus exact que celui de Goltzius, a jusqu'à Eckhel servi de base à tous les travaux sur cette matière; — *Inscriptiones veteres in Hispania repertæ*; Bâle, 1592 et 1596, in-fol.; — *Observationes medicæ*; — *Carmen in obitum Conr. Gesneri*; — *Epistola græca ad C. Gesnerum de oxymelli helleborato*, dans les *Epistolæ medicæ Gesneri*; — *Epistola de rheubarbara*, dans l'ouvrage de Laurent Scholz; — *Commentatio de pondere ac valore numismatum ad illustranda nonnulla loca Scripturæ sacræ*, dans les *Tentamina sacra* de Steuckard. Occo, qui a aussi publié quelques traductions du grec, entre autres celle du *Traité des vertus et des vices* d'Aristote, a laissé en manuscrit un travail étendu sur les monnaies consulaires. O.

Jac. Brucker, *Vitæ Adolphorum Occonum.* — Veith, *Bibliotheca Augustana.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.* — Renauldin, *Les Médecins numismatistes.*

OCELLUS LUCANUS (Ὄκελλος (1) Λευκανός), philosophe grec d'une époque incertaine. Son surnom nous apprend qu'il était Lucanien, et le traité qui porte son nom, qu'il appartenait à l'école pythagoricienne. C'est tout ce que l'on sait de lui. Philon, qui vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne, est le premier écrivain qui le mentionne; car on ne saurait regarder comme authentique la lettre d'Archytas à Platon et la réponse de Platon à Archytas, citées par Diogène Laerce. Archytas écrit que sur la demande de Platon il s'est rendu chez les Lucaniens, qu'il y a rencontré les descendants d'Ocellus et qu'il a obtenu d'eux les traités *Sur la Loi* (Περὶ νόμου), *Sur la Souveraineté* (Περὶ βασιλήας), *Sur la Sainteté* (Περὶ ὁσιότητος), *Sur la Nature de l'univers* (Περὶ τῆς τοῦ παντὸς γενέσεος), qu'il les envoie à Platon; qu'il n'a pas pu trouver les autres traités et qu'il les enverra aussitôt qu'il les aura découverts. Platon remercie Archytas de son envoi et déclare qu'il a lu avec avec admiration les traités d'Ocellus; il trouve que l'auteur est tout à fait digne de ses ancêtres, c'est-à-dire de ces Troyens qui s'expatrièrent avec Laomédon. Il n'y a rien à conclure de ces documents apocryphes, sinon que du temps de Diogène Laerce, ou de l'auteur des deux fausses épîtres, il existait sous le nom d'Ocellus Lucanus, philosophe pythagoricien, quatre traités, et qu'on le supposait auteur de plusieurs autres traités perdus. De ces divers ouvrages il ne reste que le traité, fort court, *Sur la Nature de l'univers*. Cet opuscule se divise en quatre chapitres. Le premier traite de l'univers ou ensemble des choses (τὸ πᾶν ou ὁ κόσμος), le second de la composition de l'univers, le troisième de l'origine de l'homme, le quatrième des devoirs des hommes principalement dans le mariage. Ocellus soutient que l'univers n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin, qu'il est formé d'une partie éternelle et immuable, c'est le ciel ou l'ensemble des corps célestes, et d'une partie variable dans ses formes, mais immuable dans ses éléments; il soutient aussi, conformément à cette théorie du Cosmos, que les hommes ont toujours existé, que mortels comme individus, ils sont éternels comme espèce. De cette immortalité de l'espèce combinée avec la mortalité des individus résulte pour ces individus la nécessité de se reproduire. L'objet des rapports des sexes n'est donc pas le plaisir, mais la procréation des enfants et la perpétuité de la race humaine. Ainsi dans le ma-

(1) Ce nom se trouve écrit de sept ou huit manières différentes : Ὄκκελος dans Stobée, Ὤκελλος dans Philon, Οἴκελλος dans quelques manuscrits de Lucien, Οὔκελλος dans d'anciennes éditions de Diogène Laerce; Ἤκελος dans Sextus Empiricus, Ἔκκελος dans Syrianus, etc. La forme généralement adoptée, Ὄκελλος, paraît de beaucoup la meilleure.

riage il faut observer la décence et la modération, ne pas avoir égard uniquement à la fortune et à la naissance, mais rechercher les convenances d'âge, de goûts, d'esprit, entre les deux époux, afin que leur union produise des enfants bien portants et une famille heureuse; car les familles composent l'État et du bon ordre des uns résulte le bon ordre de l'autre. Tel est le petit traité d'Ocellus, très-faible au point de vue scientifique, mais ingénieusement conçu et écrit avec clarté. Cette courte analyse suffit pour montrer qu'il n'appartient pas à l'ancienne école pythagoricienne (1), dont les idées étaient plus originales et bien moins nettes; on y reconnait plutôt un mélange éclectique de la physique aristotélique, de la métaphysique des Éléates, et de la morale des écoles de Pythagore. A cette preuve intrinsèque de non-authenticité qui est très-forte, se joint une autre preuve non moins convaincante, c'est que ni dans Platon, ni dans Aristote, ni dans aucun philosophe antérieur à Philon, il n'est question d'Ocellus et de son traité. Cependant cet opuscule, quoiqu'il ne remonte pas aux premiers temps de la philosophie grecque, a une certaine importance. M. Mullach, par une conjecture très-probable, suppose qu'il fut écrit dans le premier siècle avant J.-C., à une époque marquée par une sorte de renaissance des doctrines pythagoriciennes. La philosophie grecque, après avoir traversé la période féconde de l'école socratique, avait abouti aux doctrines des académiciens, des stoïciens, des épicuriens. On comprend que certains esprits, trouvant ces doctrines insuffisantes, aient voulu revenir au pythagorisme plus élevé dans ses dogmes, et plus pur dans sa morale pratique. Juba, roi de Mauritanie, favorisa la renaissance pythagoricienne en recueillant à grands frais, dans la Grèce et l'Italie, les livres de Pythagore et de ses disciples. Le zèle du royal bibliophile donna lieu à bien des fraudes philosophiques parmi lesquelles on peut ranger les ouvrages d'Ocellus et particulièrement le traité de la *Nature de l'univers*. Au jugement de M. Mullach, le faussaire a été assez habile et a évité les anachronismes de langage par trop choquants; mais il n'en a pas moins emprunté souvent des expressions textuelles aux philosophes de l'école d'Élée et d'Aristote. Du reste nous ne possédons pas le traité tel qu'il fut rédigé d'abord. Un fragment du livre *Sur la loi*, cité par Stobée et diverses inductions, font penser que les opuscules attribués à Ocellus Lucanus étaient écrits dans le dialecte dorien, tandis que le texte actuel du traité *Sur la nature de l'univers* est écrit dans le dialecte attique, qui avait fini par devenir le grec littéraire généralement usité. A quelle époque se fit cette transformation du dorien en attique? M. Mullach pense que ce fut dans la période byzantine, peut-être au neuvième siècle.

(1) L'authenticité du traité d'Ocellus Lucanus a été attaquée pour la première fois par Meiners, *Geschichte der Wiss. in Griech. und Rom*, t. I; Bardili dans ses *Epochen der vorzüglichsten philosophischen Begriffe*, Halle, 1788, et dans les *Beiträge zur Geschichte der Philosophie* de Fülleborn, part. X, p. 1-77, et Rudolphi dans son édition essayèrent vainement de la défendre.

Le traité d'Ocellus Lucanus fut publié pour la première fois par Conrad Néobar, Paris, 1539, in-4°, et traduit en latin par Fr. Chrétien, médecin de François Ier, Lyon, 1541, in-8°. L'édition et la traduction latine de Nogarola, Venise, 1559, in-8°, reproduites par Jérôme Comelin en 1596, valent mieux. Em. Vizzanius, professeur à Padoue, réimprima ce traité (Bologne, 1646; Amsterdam, 1661, in-4°), avec une nouvelle version latine et un commentaire utile quoique diffus. Gale, qui l'inséra dans ses *Opuscula mythologica, ethica et physica*; d'Argens, qui le publia avec une traduction française et des *Dissertations sur les principales questions de la métaphysique, de la physique et de la morale des anciens*, Berlin, 1762, in-8°, ne firent rien pour épurer le texte: Batteux tira au contraire un bon parti d'un des manuscrits d'Ocellus qui se trouvent à la Bibliothèque impériale, et son édition publiée avec une traduction française d'abord dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, t. XXIX, p. 249-294, était la meilleure avant celle de A.-F.-W. Rudolphi, Leipzig, 1801, in-8°, laquelle a été surpassée à son tour par les deux éditions de M. Mullach, la première dans l'ouvrage qui porte ce titre : *Aristotelis de Melisso, Xenophane et Gorgia disputationes, cum Eleaticorum philosophorum fragmentis, et Ocelli Lucani, qui fertur, de universa natura libello*; Berlin, 1846; la seconde dans les *Fragmenta philosophorum græcorum* (*Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot); Paris, 1860. Ocellus Lucanus a été traduit en anglais par Thomas Taylor; 1841, in-8°. L. J.

Diogène Laerce, VIII, 80. — Les autres témoignages anciens ont été rassemblés par M. Mullach dans la *préface* de sa seconde édition; *Fragm. philosoph. græc.*, p. 383, etc.

OCHEDA (*Tommaso*), littérateur italien, né en 1757, à Tortone, mort le 16 février 1831, à Florence. Il appartenait à une famille noble originaire d'Espagne. Il étudia le droit à Bologne et à Pavie, et pendant qu'il prenait ses grades il composa plusieurs écrits littéraires, que par modestie il s'abstint de mettre au jour, et parmi lesquels on cite *Theodosia*, poëme en quatre chants, un traité sur *La Philosophie des anciens* et un *Essai sur la philosophie de Cicéron*. Ces travaux, quoique inédits, lui procurèrent quelque réputation, et servirent à le faire connaître de Crevenna, le fameux bibliophile d'Amsterdam, qui le nomma conservateur de sa bibliothèque (1785). De grosses pertes d'argent ayant forcé son protecteur à mettre sa précieuse collection en vente, Ocheda fut chargé d'en dresser le catalogue, qui parut en 5 vol. in-8°; puis il accepta les fonctions de secrétaire à l'am-

bassade du Piémont (1789). L'année suivante il entra comme bibliothécaire chez lord Spencer, et ne revint en Italie qu'en 1818, comblé des libéralités de ce généreux seigneur; il se fixa à Florence, et y mena jusqu'à sa mort une existence retirée et studieuse. « Ocheda, dit M. Valery, était un petit vieillard pâli par l'étude, mais vert et vif encore, fort méthodique dans ses habitudes; il travaillait régulièrement douze à quatorze heures par jour, commençait l'année par la lecture d'Homère et finissait chaque journée par celle d'un ou de deux chapitres de la Bible, en grec ou en hébreu. Aucune branche du savoir humain ne lui était étrangère; mais il s'était particulièrement occupé de philosophie, de philologie sacrée et d'histoire littéraire. » Il avait rédigé un catalogue complet de la bibliothèque de lord Spencer, travail qui a certainement servi aux recherches de Dibdin sur le même objet, et dont il aurait dû faire mention. Parmi ses manuscrits, on remarque une notice sur Crevenna et beaucoup de lettres écrites en français, en italien et en latin. P.

Anthologie de Florence 1831. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII. — Valery, *Curiosités et Anecdotes italiennes*.



OCHINO (*Bernardino*), un des premiers et des plus célèbres protestants italiens, né à Sienne, en 1487, mort de la peste, en 1564, à Schlakow, en Moravie. Un esprit vif et enthousiaste et un ardent désir d'instruction le portèrent à prendre l'habit de moine; il entra dans l'ordre des Franciscains de l'étroite observance. N'ayant pas trouvé dans le cloître la vie studieuse qu'il était allé y chercher, il entra dans le monde, et se livra à l'étude de la médecine. Peu satisfait de ce genre d'études, il se repentit bientôt d'avoir abandonné la vie monastique; il rentra dans l'ordre qu'il avait quitté, s'y distingua par son zèle et sa piété, et en fut nommé définiteur général. Une nouvelle subdivision s'étant formée dans cet ordre en 1524, sous le nom de Capucins, il se fit recevoir dans cette société, où l'on prétendait à plus d'austérité. Ses sentiments de dévotion et son talent dans la prédication le firent nommer général de ce nouvel ordre en 1538, dans un chapitre général tenu à Florence. En 1541 il fut réélu général des Capucins, dans un chapitre général tenu à Naples. Il parcourut plusieurs fois, en cette qualité, toute l'Italie, prêchant avec le plus grand succès et laissant partout après lui la réputation d'un homme extraordinaire, presque d'un saint. « Lorsqu'il devait passer par quelque ville, dit Gratiani, dans son histoire du cardinal Comendon (liv. II, ch. IX), une foule compacte allait au-devant de lui, pour écouter ses instructions. »

Dans une de ces courses, Ochino rencontra à Naples un savant jurisconsulte espagnol, Jean Valdès, qui après avoir parcouru l'Allemagne, à la suite de Charles-Quint, avait embrassé les principes de la réforme. A la suite de fréquentes conférences avec lui, Ochino se rapprocha de ces principes. Sa prédication se ressentit de ce changement, sans qu'il osât cependant faire profession ouverte de ses nouvelles opinions en fait de religion. En 1542 il s'expliqua assez nettement dans ses sermons, pendant qu'il prêchait le carême à Venise, pour exciter la défiance du nonce du pape. Ochino tint peu de compte des observations que celui-ci lui présenta; il poussa même l'audace jusqu'à lui reprocher d'une manière assez claire, du haut de la chaire, d'avoir fait emprisonner Jules de Milan, son ami et celui de Jean Valdès, partisan avoué du protestantisme. Le nonce pontifical lui interdit aussitôt de reparaître en chaire; mais telle était la réputation du capucin et l'estime générale qu'il s'était acquise, que la république de Venise intervint et obtint du nonce la révocation de cette interdiction. Ochino reprit le cours de ses prédications. A la fin du carême, il se rendit à Vérone, convoqua ceux de son ordre qui se vouaient à la prédication, et leur fit une espèce de cours sur les épîtres de saint Paul, d'après ses nouvelles vues. Mais il était surveillé; le pape le cita à Rome, et il se rendait à cet appel quand, en passant à Florence, il vit Pierre-Martyr Vermigli, qui lui fit comprendre le danger qu'il y avait pour lui à se livrer à la discrétion du pontife romain. Le général des Capucins se décida alors à s'enfuir; le 22 août 1542, il partit secrètement pour Genève. Deux jours après, Pierre-Martyr Vermigli quitta de son côté Florence pour se retirer à Zurich.

Ochino n'était pas un érudit; il n'avait que son talent de prédicateur. Genève, qui était devenue le refuge d'un grand nombre d'Italiens, pouvait seule lui offrir le moyen de servir la cause de la réformation. Pendant trois ans il fut le prédicateur de cette communauté italienne. Au commencement de 1545, il quitta Genève et se dirigea vers Bâle, où il espérait trouver une position moins précaire. Calvin lui avait donné une lettre de recommandation pour Miconius. Cependant Ochino ne resta à Bâle que jusqu'à la fin de cette année; il se rendit alors à Augsbourg, où il fut nommé prédicateur italien à l'église Sainte-Anne. En 1547, cette ville ayant été obligée de se rendre à l'empereur, celui-ci exigea qu'on lui livrât l'ancien général des Capucins et un autre refugié protestant, nommé Sébastien Schertlin. Averti en secret par quelques membres du sénat du danger qui le menaçait, Ochino fut assez heureux pour se sauver à Constance, d'où il put gagner Bâle. Après un très-court séjour dans cette ville, il passa à Strasbourg. Il y rencontra Pierre-Martyr Vermigli, qu'il n'avait pas revu depuis leur fuite d'Italie. Ces deux hommes partirent la même année, 1547, pour l'Angleterre, sur l'invitation de Thomas Cranmer, archevêque de Cantorbéry. Vermigli alla enseigner à Oxford; Ochino resta à Londres, en qualité de prédicateur italien.

A l'avénement de Marie, Ochino et Vermigli regagnèrent le continent (1553). Ochino se rendit à Genève en passant par Strasbourg. Il y arriva le lendemain même du supplice de Servet. Il désapprouva hautement cette condamnation. Cette hardiesse le rendit suspect à Calvin. C'est sans doute cette circonstance qui l'engagea à retourner à Bâle, où il resta jusqu'au printemps de 1555. Il partit alors pour Zurich, où il était appelé pour être prédicateur d'une église italienne, composée de soixante familles qui avaient émigré de Lucorno pour cause de religion. Dans cette ville il retrouva Bullinger, qui lui fut toujours très-attaché, et son compatriote Lelio Socini. Bientôt après, Vermigli vint y occuper la place laissée vacante par la mort de Pellican.

Cependant, en 1561 il commença à se répandre des préventions fâcheuses contre lui. Au lieu de les laisser tomber par son silence, ou de les faire disparaître par la prudence, il donna à ses détracteurs de nouvelles armes contre lui par quelques-unes de ses publications. Ochino était un homme d'une individualité très-prononcée; il n'était nullement enclin à se ranger servilement du côté d'un parti quelconque, et il était tout aussi peu disposé à supporter des attaques calomnieuses. On prit surtout prétexte pour le perdre d'un de ses ouvrages, *Dialogi XXX*, dont le vingt et unième dialogue traite de la polygamie sans conclure très-nettement contre elle. On l'accusa de soutenir cette erreur. Théodore de Bèze eut la faiblesse de se joindre à ses ennemis. On instruisit contre lui une procédure, à la suite de laquelle il fut exilé de Zurich. L'irritation était montée à cet excès, qu'on ne voulut pas lui permettre d'attendre la fin des rigueurs de l'hiver pour s'éloigner. Ochino avait alors soixante-seize ans. Il se retira à Bâle, où il arriva le 4 décembre 1563, avec ses quatre enfants. On ne fut pas plus compatissant à son égard qu'on ne l'avait été à Zurich. Il fut obligé de partir aussitôt pour Mulhouse. Il se rendit de là à Nuremberg, où il passa le reste de l'hiver. Au printemps suivant, il alla à Francfort, et dès que ses enfants l'eurent rejoint, il partit pour la Pologne; il espérait y trouver quelque tolérance; il se trompait. Il ne lui fut pas permis de s'y arrêter. En se retirant, ce malheureux vieillard eut la douleur de voir mourir ses quatre enfants de la peste à Pinczow, en Pologne. Il fut bientôt frappé lui-même par le fléau, dans la Moravie, où il venait d'arriver.

On a beaucoup discuté sur ses principes religieux. Les uns l'ont accusé d'être tombé dans l'athéisme; et dans cette opinion, on l'a supposé l'auteur du fameux traité *De tribus impostoribus*, attribué successivement, avant même qu'il existât un livre de ce titre, à tous les hommes réprouvés par la superstition populaire. D'autres, Simler à leur tête, le tiennent pour un anabaptiste. Les antitrinitaires le comptent dans leurs rangs, et l'on a tout lieu de regarder cette opinion comme la seule vraisemblable. Il est probable que ce fut pour avoir laissé percer ses doutes sur la doctrine de la Trinité que les théologiens de Zurich, et avec eux tous ceux de la Suisse, se déchaînèrent contre lui. Sa prétendue tolérance pour la polygamie ne fut qu'un prétexte ou peut-être une occasion de le décrier et de le perdre. C'est un fait digne de remarque que presque tous les Italiens qui, au seizième siècle, embrassèrent la réforme finirent par devenir unitaires. Ajoutons enfin que les Capucins n'ont pu se résoudre à condamner un homme qui avait honoré leur ordre naissant par ses vertus et par ses talents. Afin de pouvoir en toute conscience avoir sa mémoire en vénération, ils ont imaginé qu'à la fin de sa vie il abjura ses erreurs et qu'il souffrit à Genève le martyre pour la cause catholique.

Il est à peu près impossible de dresser une liste complète des ouvrages d'Ochino. On ne peut même guère se reconnaître au milieu des indications souvent divergentes des bibliographes, et la rareté extrême de ces écrits ne permet que difficilement de les contrôler. On a tout lieu de croire, avec Bayle, qu'Ochino n'écrivit jamais qu'en italien. Quelques-uns de ses ouvrages ne se trouvent plus cependant que dans les traductions latines, et un dans une traduction anglaise. Il est probable qu'il y en a dont la traduction, faite sur le manuscrit de l'auteur, a seule été publiée; c'est, selon toutes les vraisemblances, le cas pour ce dernier; mais d'autres ont été certainement publiés à la fois dans langue originale et dans des traductions latines. L'original italien, répandu surtout dans des pays restés catholiques, a fini par disparaître, tandis que les traductions se sont conservées dans les pays devenus protestants. C'est ce qui se voit en particulier pour deux ou trois ouvrages d'Ochino traduits en allemand que cite J. Vogt et dont les originaux italiens ne se retrouvent plus nulle part. Nous ne ferons mention que des écrits les plus connus de cet ancien général des capucins, renvoyant pour de plus détails à la *Bibliotheca antitrinitaria*, à J. Vogt et à de Bure; — *Dialogi sacri del reverendo padre frate B. Ochino da Pierra, generale dei frati Cappuzzini;* Venise, 1542, in-8°. Ce livre fut probablement publié pendant qu'il prêchait le carême à Venise; — *Responsio qua rationem reddit discessus ex Italia;* Venise, 1542, in-8°; l'original italien n'est pas connu; — *Epistola alli molto magnifici señori di Italia della città di Siena;* Genève, 1543, in-8°. On a une traduction française de cette épître et de la précédente réunies ensemble : *Épître de B. Ochin, adressée aux magnifiques seigneurs de Sienne, où il rend compte de sa doctrine, avec une autre épître à Mutio Justi Napolitain, par laquelle il rend aussi raison de son département d'Italie*

et du changement de son estat, translatée de la langue italienne; 1514, in-8°; — *Expositione sopra in epistola di san Paolo alli Romani;* Augsbourg, 1545, in-12; trad. en latin par Castalion, et en allemand, Augsb., 1546; — *Expositione sopra la epistola di san Paolo alli Galati* (Augsbourg), 1546, in-12; trad. en allem. et publiée en même temps que l'ouvrage original; — *Riposta di messer B. Ochino da Siena alle false calumnie e impie biastemie di frate ambr. Catar. Polito* (Augsb.), 1546, in-8°. C'est une réponse à un petit livre d'Ambr. Catar. Lancelotto Polito : *Rimedio a la pestilente dottrina di B. Ochino,* Rome, 1544, in-8°, lequel n'était lui-même qu'une réfutation de la lettre d'Ochino aux magnifiques seigneurs de Sienne; — *Tragedy or dialogue of the injust usurped primary of the bishop of Rome and of all the just abolishing of the same;* Londres, 1549, in-4°; traduction anglaise faite par J. Ponet, et dédiée au roi Édouard, d'un livre dont l'original italien n'a jamais été imprimé; — *Sermones tres de officio principis;* Bâle, 1550, in-8°, trad. latine faite par Curion. L'original italien fut publiée en même temps. Ces trois discours se retrouvent dans les 5 vol. des sermons d'Ochino; — *Apologi nel quali se scuoprano gli abusi, errori, etc. della sinagoga del Papa et de suoi preti, monaci e frati;* Genève, 1554, in-8°, trad. en lat. par Castalion. On en a une trad. allem., 1556, in-4°, et 1559, et une holland., Dordrecht, 1607; — *Dialogo del purgatorio;* Zurich, 1555, in-8°, traduct. latine par Dumas publiée en même temps que l'original. On a aussi des traduct. allem., 1555; français, 1559; anglais, 1657; et holland.; — *Sinceræ et veræ doctrinæ de Cœna Domini defensio, contra libros tres Joach. Westphali;* Zurich, 1556, in-8°. Joch. Westphales était prédicateur à Hambourg. On ne connaît pas l'original italien; — *Le Prediche di messer B. Ochino, nomate Labyrinthi, overo del servo arbitrio, prescienza, predestinatione e liberta divina e del modo per usar si;* Bâle (1560), in-8°. Il en parut en même temps une traduct. latine. J. Vogt en cite une traduct. angl.; — *Disputa intorno alla presenza del corpo di Giesù Christo nel sacramento della Cena;* Bâle, 1561, in-8° : publiée en même temps en latin, cette traduction est suivie de celle des *Labyrinthes;* — *Il Catechismo, overo institutione christiana in forma di dialogo;* Zurich, 1561, in-8° : cet ouvrage est loin d'être la production la plus faible d'Ochino, ainsi qu'on la prétendu; — *Le prediche di messer B. Ochino da Siena;* Bâle, 1562, 5 vol. in-8°. Plusieurs de ces sermons avaient déjà été imprimés. J. Vogt en cite un premier recueil de 1542, in-16, renfermant seize sermons, et un autre de 1543, in-16, qui en contient vingt-six. Il est probable que la date 1562 n'indique l'impression que du dernier volume; les quatre volumes précédents n'ont pas en effet de date et parurent vraisemblablement antérieurement. On a une traduct. franç. des premiers sermons sous ce titre : *Sermons très-utiles de Bernard Ochin;* 1561, in-8°. Ces sermons sont au nombre de vingt-deux. On a aussi une traduct. allemande des sermons d'Ochino de 1545, in-4°; ce sont probablement les seize de l'édition de 1542; — *Dialogi XXX in duos libros divisi, quorum primus est de Messia continetque dialogos XVIII; secundus est cum aliis de rebus variis, tum potissimum de trinitate;* Bâle, 1563, 2 vol. in-8°. Cette traduction latine est de Seb. Castalion; mais on ignore si elle a été faite sur le manuscrit de l'auteur ou sur l'ouvrage original imprimé; on ne sait pas même s'il a été imprimé en italien; personne du moins n'en a encore vu d'exemplaire. Th. de Bèze, après avoir pris parti contre Ochino dans la poursuite dirigée contre lui pour le 21° de ces trente dialogues, crut devoir réfuter dans un traité spécial les erreurs qui lui étaient attribuées touchant la polygamie; ce traité est intitulé : *Tractatus de polygamia, in quo Ochini argumenta refutantur;* Genève, 1587, in-8°. On peut voir dans Bayle ce qu'étaient ces prétendus arguments d'Ochino. J. Vogt cite encore, sur les indications de Reimman et de Decker, un autre ouvrage d'Ochino : *Acta Pilati,* mais sans donner la date ni le lieu de l'impression; il indique encore quelques traductions allemandes d'écrits d'Ochino, dont les originaux italiens ne sont mentionnés nulle part; on ne peut pas conclure de là qu'ils n'existent plus, ni encore moins qu'ils n'ont jamais existé. Mais on a là une preuve nouvelle de l'obscurité qui enveloppe l'histoire des ouvrages de cet homme célèbre.

Michel Nicolas.

Bayle, *Dict. histor.* — *OEuvres diverses*, t. III, p. 730 et 731; t. IV, p. 168. — Marchand, *Dict. hist.*, t. I, p. 316. — *Musée des protest. célèbres.* — Sandius, *Biblioth. antitrinitariorum.* — J. Vogt, *Catalogus historico-criticus libror. rariorum*, p. 490-498. — De Bure, *Bibliographie instruct.*, t. I, p. 436-439.

OCHOSIAS, en hébreu *prise* ou *possession du Seigneur*, roi d'Israel, mort en 886 avant J.-C. Il était fils d'Achab, auquel il succéda, en 888. Son père, quelque temps avant de mourir, l'associa à la royauté. Dès les premiers jours de son règne, Ochosias eut à combattre contre les Moabites, qui avaient secoué le joug des Israélites. Il remporta quelques avantages sur eux; mais une chute qu'il fit du haut de la plate-forme de son palais de Samarie l'empêcha de suivre ses succès. Il pratiquait la religion de ses parents; il adorait Baal et la déesse Astarté, dont Jézabel, sa mère, venait d'introduire le culte dans Israel. Inquiet sur les résultats de sa chute, il envoya consulter Béelzébub, le dieu d'Écron (1), pour

(1) Ancien nom d'Accaron, une des cinq capitales des Philistins, sur la limite sud de la tribu de Dan et à deux lieues de la mer. On y adorait Béelzébub (*le Dieu-mouche*).

savoir s'il survivrait à sa maladie. Sur l'ordre d'un ange, dit l'Écriture (*Rois*, liv. IV), le prophète Élie se porta à la rencontre des gens d'Ochosias, et leur dit : « Retournez vers votre maître, et demandez-lui de la part du Seigneur s'il n'y a pas de Dieu en Israel, qu'il envoie ainsi consulter Béelzébub, le dieu d'Écron? C'est pour cela qu'il ne relevera pas du lit où il est, et qu'il mourra certainement. » Ochosias, reconnaissant que c'était Élie qui avait parlé à ses agents, envoya aussitôt vers le prophète un capitaine et cinquante hommes d'armes. Ce capitaine monta vers Élie, qui était assis sur le haut d'une montagne, et lui dit : « Homme de Dieu, le roi vous commande de descendre. » Élie lui répondit : « Si je suis homme de Dieu, que le feu descende du ciel et vous dévore, avec vos cinquante hommes. » Aussitôt le feu du ciel descendit, et dévora le capitaine avec les cinquante soldats qui étaient avec lui. Ochosias envoya encore un autre capitaine avec les cinquante hommes qui étaient sous lui ; il dit à Élie : « Homme de Dieu, le roi vous fait dire : Hâtez-vous de descendre. » Élie lui répondit : « Si je suis homme de Dieu, que le feu du ciel descende et vous dévore avec vos cinquante hommes. » Et aussitôt le feu du ciel descendit, et dévora le capitaine et les cinquante hommes qui étaient avec lui. Ochosias envoya encore un troisième capitaine et ses cinquante hommes. Ce capitaine étant venu devant Élie, se mit à genoux, et lui fit cette prière : « Homme de Dieu, sauvez-moi la vie ainsi qu'à vos serviteurs qui sont avec moi ! Le feu est déjà descendu du ciel, et il a dévoré les deux premiers capitaines et les cinquante hommes que commandait chacun d'eux ; mais je vous supplie présentement d'avoir pitié de mon âme. » Et l'ange du Seigneur parla à Élie, et lui dit : « Descendez avec lui, et ne craignez point. » Élie se leva donc, et descendit avec le capitaine pour aller vers le roi, auquel il dit : « Parce que vous avez envoyé des gens pour consulter Béelzébub, le dieu d'Écron, comme s'il n'y avait pas un Dieu en Israel que vous puissiez consulter, vous ne releverez point du lit sur lequel vous êtes ; mais vous mourrez certainement. » Ochosias mourut donc, selon la parole que le Seigneur avait dite par Élie, et Joram, son frère, régna en sa place, car Ochosias n'avait point de fils. Après ce récit biblique, si simple et si naïf, il reste peu à ajouter au court règne d'Ochosias. Un seul fait intéressant s'y rattache : Josaphat, roi de Juda, ayant équipé une flotte à Asiongaber, en destination d'Ophir, Ochosias le pria de recevoir sur ses vaisseaux quelques Israélites. Le roi de Juda y consentit ; « mais le Seigneur, irrité de cette alliance, permit que cette flotte fût brisée par les vents et anéantie par les flots avec tous ceux qu'elle portait. » Dans la crainte d'un pareil désastre, Josaphat refusa de faire un nouvel armement, quoique Ochosias lui en garantît les frais. A. L.

Les Rois, liv. III, chap. XXII, § 40, 49, 50, 52-54 ; liv. IV, chap. 1er, § 1-18. — Flavius Josèphe, Ἰουδαϊκὴ Ἀρχαιολογία. — A. Torricelli, *Annales sacri et profanos, etc.* (Milan, 1610, 2 vol. in-fol.). — Salian, *Ann. ecclesiastici veteris Testamenti, etc.*; Paris, 1641, 6 vol. in-fol. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

OCHOSIAS, appelé aussi *Joachaz*, et selon quelques-uns *Ozias* et *Azarias*, roi de Juda, parent du précédent, né en 907, mis à mort en 884 avant J.-C. Dernier fils de Joram et d'Athalie, il succéda à son père en 885, tous ses frères ayant été tués par une troupe de voleurs arabes qui avaient fait irruption dans le camp royal des Juifs. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il commença à régner. « Il marcha dans les voies de la maison d'Achab, et il fit le mal devant le Seigneur, parce qu'il était gendre de la maison d'Achab » (*Reg.*, lib. IV, cap. VIII). Il s'allia avec Joram, roi d'Israel, pour combattre Hazael, roi de Syrie. Une bataille eut lieu devant Ramoth en Galaad. Les Hébreux eurent l'avantage ; mais Joram ayant été grièvement blessé, les deux rois revinrent à Jezrael. Sur ces entrefaites Jéhu, général des troupes de Joram, reçut un envoyé du prophète Élysée, qui lui ordonnait d'exterminer la maison d'Achab. Jéhu, devenu ainsi l'élu du Seigneur, souleva ses troupes. Joram prenant la fuite dit à Ochosias : « Nous sommes trahis ! » Et Jéhu tendit son arc, et frappa Joram entre les épaules ; la flèche lui traversa le cœur, et il tomba mort dans son chariot. Alors Jéhu dit à Badacer, capitaine de ses gardes : « Prenez-le et jetez-le dans le champ de Naboth, selon la parole du Seigneur. » Ce qu'ayant vu, Ochosias, roi de Juda, s'enfuit par le chemin de la maison du jardin ; et Jéhu le poursuivit, et dit : « Frappez aussi celui-ci dans son chariot. Ils le frappèrent donc au lieu où l'on monte à Gaver (ville de la demi-tribu O. de Manassé) qui est près de Jéblaam. Et s'étant enfui à Mageddo, il y mourut. » (*Voy.* ATHALIE, JÉHU, JORAM et JOAS.) A. L.

Les Rois, liv. IV, chap. VIII, § 24-29 ; chap. IX, § 16-29. — *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXII. — Dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

OCHS (*Pierre*), homme d'État suisse, né en 1749, à Bâle, mort le 19 juin 1821, dans la même ville. Lorsqu'il eut terminé ses études, il trouva dans le publiciste Isaac Iselin un protecteur bienveillant, qui le dirigea dans la carrière des affaires publiques et qui demeura son ami jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1782. Ses aptitudes naturelles et un travail assidu lui firent acquérir des connaissances étendues dans l'histoire et la jurisprudence. Il était docteur en droit, et passait pour un des plus savants jurisconsultes de la Suisse lorsqu'il fut appelé par les événements à mettre ses talents en lumière. Choisi par ses concitoyens pour être l'un des intermédiaires du rapprochement projeté entre le roi de Prusse et la république française, il eut part à la paix qui fut signée à Bâle, le 5 avril 1795, et concourut également aux traités conclus avec l'Espagne et l'électeur de Hesse-Cassel, le 22 juil-

let et le 5 août de la même année. Son attachement aux principes démocratiques, dont il avait donné des preuves en des circonstances difficiles, l'avait en quelque sorte désigné aux fonctions de grand tribun de Bâle; et il en était encore investi lorsque le conseil souverain de cette cité l'envoya à Paris (novembre 1797) pour y conduire plusieurs négociations relatives à des échanges de territoire entre la Suisse et la France. Un mois après éclata la révolution concertée par le général La Harpe avec les mécontents du pays de Vaud. Ochs, qui s'était associé à leurs menées et dont le but secret était d'établir dans son pays un gouvernement unique et central, s'empressa alors d'envoyer à Bâle un projet de constitution rédigé en français, en allemand et en italien, et calqué en grande partie sur la constitution française de 1795. Les démocrates suisses souscrivirent à ce projet avec enthousiasme, et le nouveau gouvernement fut installé au mois de février 1798. Élu membre du sénat helvétique, Ochs fut le premier président de cette assemblée réunie à Aarau (12 avril); mais n'ayant pu réussir à entrer au directoire, il dirigea ses attaques contre cette autorité nouvelle, l'accusa de s'être arrogé différents pouvoirs et de conspirer avec les aristocrates bernois, et en provoqua le renversement. En plein sénat, il traita de la façon la plus injurieuse le directeur Bay, et l'appela « coquin »; il ne ménagea pas davantage le grand conseil. Au mois de juin, Rapinat, commissaire de la république française, outrepassant ses pouvoirs, osa destituer Bay et Pfeiffer et leur donner pour successeurs Ochs et Dolder, ses amis. Ce coup d'État impolitique causa des troubles en Suisse; Rapinat fut rappelé et envoyé à Mayence, et Ochs se vit obligé de résigner des fonctions si violemment imposées. Toutefois au bout de quelques jours il fut installé au pouvoir par le libre vote des deux conseils législatifs. Partisan dévoué de l'influence française, il excita contre lui l'animadversion publique, et fut entraîné dans la chute de Merlin, Treillard et La Revellière-Lepeaux. A peine les résultats de la journée du 30 prairial an VII furent-ils connus à Berne que dans la soirée du 7 messidor (25 juin 1799) ses collègues le forcèrent à donner sa démission, sous peine d'être mis en jugement. Afin de laisser aux esprits le temps de se calmer, il se rendit en 1800 à Paris. Deux ans plus tard il assista à la *consulta* suisse, convoquée dans cette ville par le premier consul, et prit part à la nouvelle constitution qui régit son pays jusqu'à la fin de l'empire. Doué de qualités supérieures, Ochs aimait la liberté; il eut le tort, et il le reconnut lui-même, d'avoir trop souvent cédé aux suggestions du gouvernement français. Il faut accorder peu de confiance au jugement passionné que Mallet-Dupan a porté sur cet homme d'État. On a de lui : *Lettre d'un citoyen de Bâle à un de ses amis à Neufchâtel*; 1781, in-8°; — *Geschichte von Basel* (Histoire de la ville et du territoire de Bâle); Bâle, 1785-1822, 6 vol. in-8° : cet ouvrage, un peu prolixe, a été cité par Müller avec éloge; — *Projet d'une constitution helvétique*; Paris, 1797, in-12; Merlin (de Douai), alors directeur, a eu part à la rédaction de cette pièce; — *L'Incas d'Otahis, tragédie*; Bâle, 1807, in-8°; — *L'Homme à l'heure, comédie en prose;* Paris, 1808, in-8°; — *Prométhée, opéra;* Paris, 1808, in-8°; aucune de ces pièces n'a été représentée. P. L.

Moniteur univ., an VI et VII. — Mallet-Dupan, *Essai sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétique.* — *Journal des Débats*, 27 nov. 1808. — Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1822.

* OCHSENBEIN (*Ulric*), homme politique et militaire suisse, né en 1811, près de Thun. Fils d'un aubergiste, il étudia le droit à Berne, y devint après la révolution de 1830 archiviste du juge d'instruction, et se fit en 1834 inscrire au barreau de cette ville. Dans l'intervalle, il avait été nommé officier d'artillerie dans la milice, ce qui lui donna l'idée de s'adonner entièrement à la carrière militaire, où il espérait parvenir plus vite. Il entra dans l'état-major fédéral, et y fut nommé en 1844 capitaine. L'année suivante il organisa et dirigea les corps francs, qui firent invasion dans le canton de Lucerne, sous le prétexte qu'on venait d'y appeler les Jésuites. Repoussé avec perte, il fut radié de l'état-major pour cet acte d'agression. En février 1846 il prit une part active aux manœuvres du parti radical, qui amenèrent la chute du gouvernement de Berne; il fut nommé en récompense conseiller d'État et membre de la diète. Devenu en 1847 président de la confédération, il usa de tout son pouvoir pour provoquer la guerre contre les sept cantons catholiques, qui, pour sauvegarder leur autonomie, garantie par la constitution, s'étaient constitués en union séparée (connue sous le nom de *Sunderbund*); commandant lui-même les dix-huit bataillons du contingent bernois, il se signala par sa bravoure dans cette lutte fratricide, M. Ochsenbein devint ensuite un des principaux auteurs de la nouvelle constitution de la Suisse, qui enleva aux cantons une grande partie de leur indépendance, au profit d'une autorité centrale, représentée par deux chambres et le conseil fédéral, investi du pouvoir exécutif. Appelé à siéger dans ce conseil, M. Ochsenbein y fut chargé de la direction des affaires militaires, qu'il réorganisa avec beaucoup de succès. En politique il tint depuis 1849 une conduite modérée, qui lui aliéna la faveur du parti radical; aussi accepta-t-il avec empressement en 1855 l'offre d'entrer avec le grade de général de brigade au service de la France; il fut chargé de former deux régiments de Suisses, qui devaient être employés en Crimée; après la conclusion de la paix de Paris, il fut mis en disponibilité. E. G.

Männer der Zeit (Leipzig, 1859).

OCKERSE (*Guillaume-Antoine*), littérateur

hollandais, né en 1760, à Vianen. Il étudia la théologie à Utrecht, et y prit le diplôme de docteur. Après avoir été pendant plus de dix ans pasteur des protestants réformés, il fut obligé en 1795 de cesser l'exercice de son ministère, à cause de la faiblesse de sa santé, et s'établit à Amsterdam. Nommé membre de la seconde convention nationale (1797), il se distingua par son patriotisme et ses talents, et prit part aux travaux de la commission chargée de rédiger l'acte constitutionnel. A la suite de la contre-révolution du 12 juin 1798, il subit une détention passagère. En 1810 il occupa de nouvelles fonctions pastorales dans une paroisse du Nord-Hollande, donna en 1818 sa démission et accepta la place de secrétaire de la société de bienfaisance qui venait d'être formée à La Haye. Ses principaux ouvrages sont : *Traité sur la connaissance générale des caractères*; Utrecht, 1788-1807, trois part. in-8°; — *Gazette économique*, ann. 1800 et 1802; — *Lectures pour les gens du monde;* Amsterdam, 1809-1810, cinq part. in-8°; — *Discours napoléoniens;* ibid., 1814-1815, deux part. in-8°; — *La Bataille de Waterloo, à l'usage des petits enfants qui aiment la religion et la patrie;* ibid., 1817; — *Lettres sur le Caucase et la Géorgie;* ibid., 1817, trad. de l'allemand. On lui doit encore la traduction en hollandais de la plupart des écrits de Salzmann, des sermons et beaucoup d'articles de critique et de littérature insérés dans les recueils du temps. K.

Van der Aa, *Biograph. Woordenboek*.

OCKLEY (*Simon*), orientaliste anglais, né en 1678, à Exeter, mort le 9 août 1720, à Swavesey (comté de Cambridge). Il fit ses études à l'université de Cambridge, et montra de bonne heure beaucoup de zèle pour les langues de l'Orient. Dès qu'il eut embrassé la carrière ecclésiastique, il obtint la petite cure de Swavesey par l'intermédiaire de Simon Patrick, évêque d'Ely, qui faisait de ses talents une estime particulière, et en 1711 il devint professeur d'arabe à Cambridge. Nul savant à cette époque ne pouvait remplir cette chaire avec plus d'autorité que lui : non-seulement il possédait à fond les langues orientales, mais il s'efforça constamment d'en étendre le goût dans son pays; il en faisait comme la base des études théologiques, et déclarait qu'à son avis on n'était pas un grand théologien sans en avoir quelque teinture. Ockley, dont la vie fut courte, eut souvent à lutter contre la misère; il était chargé de famille, et, comme il ne savait pas intriguer, ses protecteurs l'oublièrent. Dans son discours d'inauguration, prononcé en 1711, il se plaint de la fortune, qu'il traite d'*empoisonneuse* et de *marâtre*, et il parle de *soucis cuisants* comme de choses qui lui étaient depuis longtemps familières. L'introduction du t. II de l'*Histoire des Sarrasins*, écrite dans l'hiver de 1717, est datée de Cambridge castle, c'est-à-dire de la prison pour dettes. On a de lui : *Introductio ad linguas orientales in qua iis discendis via munitur et earum usus ostenditur*, Cambridge, 1706, in-8°; il y a un chapitre relatif à la fameuse discussion qui s'éleva entre Buxtorf et Cappell au sujet de l'origine et de l'antiquité des points-voyelles de l'hébreu. Ockley, après avoir partagé le sentiment du premier, se rangea dans la suite de l'avis du second, bien qu'il n'eût pas d'occasion de le faire connaître ; — *The History of the present Jews throughout the world;* ibid., 1707, in-12, trad. de l'italien du rabbin Léon de Modène et augmenté d'un *Supplement concerning the Caraites and Samaritans*, d'après Richard Simon ; — *The Improvement of human reason exhibited in the life of Hei-ebn-Yokdhaw, written above 500 years ago by Abu Jaafar-ebn-Tophail*, ibid., 1708, in-8°, fig.; l'original avait été publié dès 1650 par Pococke; — *An account of south-west barbary containing what is most remarkable in the territories of the king of Fez and Marocco*, ibid., 1713, in-8°, avec une carte ; — *The History of the Saracens;* Londres, 1708-1718, 2 vol. in-8°; 3e édit., Cambridge, 1757; 5e édit., augmentée, Londres, 1848, gr. in-8°; trad. en allemand (1745), et en français par Jault (1748) : cet ouvrage, le meilleur de l'auteur, abonde en éclaircissements curieux sur la religion, les mœurs, les coutumes et l'histoire des Sarrasins depuis la mort de Mahomet (1632) jusqu'en 1705; pour le rédiger, Ockley mit à contribution un grand nombre d'écrivains arabes encore peu connus, et il résida pendant longtemps à Oxford, afin d'être plus à portée des manuscrits orientaux que renferme la bibliothèque bodleyenne; — *The second apocryphal book of Esdras*, trad. en 1716, d'après une version arabe ; — quelques sermons. P. L—y.

Chalmers, *General biograph. Dictionary*.

O'CONNELL (*Daniel*, comte), général irlandais, né à Darrynane (comté de Kerry), en août 1742, mort à Madon (Loir-et-Cher), le 9 juillet 1833. Après avoir appris les mathématiques, le dessin et presque toutes les langues modernes, il s'engagea dans le régiment irlandais de Clare, alors au service de la France. Il se distingua durant la guerre de Sept Ans, et passa dans le corps du génie. Il contribua à la prise de Port-Mahon par le duc de Richelieu (29 juin 1756), et reçut plusieurs graves blessures au siége infructueux de Gibraltar (1782). Il devint successivement colonel du régiment de Salm-Salm et inspecteur général. On lui doit l'*Ordonnance pour l'infanterie* qui fut appliquée en 1791. Il refusa de servir sous la république, émigra, entra dans l'armée des princes comme colonel, et après la défaite de ce corps (1793) se réfugia en Angleterre. Avec l'agrément de Pitt, il y recruta une brigade dite *irlandaise*, composée en grande partie d'émigrés français. Cette brigade, d'abord destinée à agir sur le continent, fut envoyée au Canada et

dans les Indes. O' Connell donna sa démission, et profitant du traité d'Amiens (25 mars 1802) rentra en France. Bientôt les hostilités recommencèrent; les Anglais restés en France furent déclarés prisonniers de guerre et internés. O' Connel partagea ce sort. Les Bourbons à leur retour le nommèrent maréchal de camp. Il fut mis à la retraite après juillet 1830.

A. de L.

Archives de la guerre. — Documents particuliers.

O'CONNELL (*Daniel*), patriote et homme d'État irlandais, né à Carhen, dans le comté de Kerry, le 6 août 1775, mort à Gênes, le 15 mai 1847. Son père, cadet d'une ancienne famille dévouée en tout temps au catholicisme et à l'Irlande, avait dix enfants : voilà bien des raisons pour n'être pas riche. Heureusement un oncle célibataire, Maurice O'Connell, adopta le jeune Daniel, se chargea de son éducation, et devait plus tard lui laisser, avec sa fortune, la terre patrimoniale de Darrynane. En attendant, il était dans la destinée du futur libérateur de rencontrer à chaque pas qu'il faisait dans la vie quelqu'une des entraves qui pesaient sur l'Irlande catholique. Il avait vu son père, pour arrondir ses modestes domaines, forcé de recourir à un prête-nom protestant, qui pouvait, s'il lui en prenait envie, garder le bien sans payer. Quand il s'agit de donner à l'enfant les premiers éléments de l'instruction, il fallut, pour échapper aux pénalités absurdes encore en vigueur alors, l'envoyer à l'une de ces écoles de village clandestines qu'on appelait *hedge schools* : telle était la loi (1). Ce ne fut qu'à l'âge de treize ans qu'il put, grâce à l'abolition partielle de ces prohibitions, entrer dans une pension tenue à Redington par un prêtre catholique, la première, dit-on, qui ait été ouverte publiquement en Irlande. Mais, jusqu'à l'établissement récent du collége de Maynooth, les ressources que cette province pouvait offrir pour l'éducation des enfants de la religion romaine restèrent extrêmement bornées, et l'oncle Maurice se décida, sur la sollicitation d'un de ses frères qui habitait la France (2), à envoyer le jeune Daniel dans un des séminaires catholiques du continent, sinon avec le dessein arrêté d'en faire un prêtre, au moins pour lui donner une instruction sérieuse, qu'on ne trouvait guère à cette époque en dehors des maisons ecclésiastiques. Dirigé d'abord vers Liége, avec un frère plus jeune que lui, il se trouva qu'il n'avait pas l'âge requis pour l'admission. Ce fut au commencement de l'année 1791 qu'il entra au collége catholique de Saint-Omer, pour passer un an après à celui de Douai. Il ne tarda pas à se distinguer dans ses classes, et son supérieur, le Dr Stapylton, adresse à l'oncle (qui veillait avec sollicitude sur l'éducation de ses neveux) les lignes suivantes : « Quant à Daniel, je ne vous en écrirai qu'un mot, c'est que s'il ne joue pas un rôle brillant dans le monde, jamais de ma vie je n'aurai été aussi trompé. »

En 1792 eut lieu la dispersion des établissements religieux; mais les deux frères furent obligés d'attendre à Douai plusieurs semaines une occasion et des fonds pour repasser en Angleterre. O'Connell n'oublia jamais ce pénible moment : les chants révolutionnaires hurlés dans les rues, le passage des soldats qui se rendaient à la frontière, et qui à la vue des élèves encore revêtus de leur costume clérical les appelaient : « petits aristocrates, petits calotins ». Enfin, le 21 janvier 1793, le jour même où Louis XVI montait à l'échafaud, O'Connell se mettait en route avec son frère pour Calais, et revenait dans son pays « à demi tory au fond du cœur », comme il le déclarait lui-même, tant cette jeune intelligence, ouverte déjà à toutes les aspirations libérales, avait été frappée du spectacle de nos premiers excès !

« O'Connell, dit son compatriote Sheil, dans un ouvrage que nous aurons plus d'une fois occasion de citer (1), sentit probablement qu'il y avait trop de chair et trop de sang en lui pour faire un moine, et la nouveauté de la carrière légale le tenta. Le barreau venait tout récemment d'être ouvert aux catholiques. Il laissa donc Saint-Omer, ses vêpres et ses jeûnes, et ayant avalé le nombre requis de gigots de mouton à Middle-Temple (2) fut admis dans le barreau irlandais au terme de Pâques 1798. » Bientôt dans ce corps, qui comptait alors des hommes tels que Sheil, Curran, Phillips, Grattan, on disait de lui « qu'il n'y avait pas au barreau de Dublin ni aux assises de Munster un homme qui connût mieux son métier que Daniel O'Connell ».

Dans la même année 1798, le grand mouvement insurrectionnel conduit par l'association des Irlandais-unis, et secondé par un débarquement de troupes françaises sous les ordres du général Humbert, venait d'avorter, et servait de prétexte à l'Angleterre pour replacer l'Irlande sous un régime de compression violente. O'Connell, il faut le dire, et on le lui reprocha souvent depuis, s'était montré peu favorable à cette prise d'armes, soit par suite de la maxime maintes fois professée par lui « qu'il repoussait toute amélioration sociale achetée au prix d'une seule goutte de sang », soit, comme il le disait encore, parce qu'il ne pardonnait pas aux Irlandais-unis d'avoir aidé Pitt à faire passer l'U-

(1) *Voy.* dans l'ouvrage d'O'Connell lui-même : *Mémoire sur l'Irlande*, traduit par Ortaire Fournier, dans la longue nomenclature des griefs dont il poursuivait le redressement, les articles : *Propriété, Éducation*, p. 12 et suiv.

(2) Le général Daniel O'Connell, qui mourut en 1833 (*Voy.* l'article précédent).

(1) *Scènes populaires en Irlande*; Paris, 1830, in-8°.

(2) En Angleterre, le stage se constate par un certain nombre de repas pris au lieu où se font les cours de droit.

nion. En effet, deux ans plus tard, en 1800, le vieux parlement irlandais, après cinq siècles d'existence, se suicidait par un vote qui consacrait l'union des deux législatures. O'Connell, âgé alors de vingt-quatre ans, prononça à cette occasion son premier discours public dans une assemblée des catholiques de Dublin réunie à la Bourse, et qui faillit être dispersée par la force publique.

Marié en 1802, ayant vu s'augmenter la fortune modeste que lui avait laissée son père des biens assez considérables de son oncle, il avait vu aussi grandir sa réputation et sa clientèle d'avocat. Dès lors il consacra à la cause de l'Irlande, si cruellement deshéritée, et sa parole, qui était devenue une puissance, et l'activité prodigieuse dont la nature l'avait doué. Il écrivait à lord Shrewsbury : « Pendant les vingt ans et plus qui précédèrent le bill d'émancipation, tout le fardeau de la cause reposa sur moi. Je dus organiser les meetings, préparer les résolutions, dicter les réponses aux correspondants, examiner le cas de tout individu alléguant un grief personnel, réveiller les apathiques, animer les tièdes, contenir les violents, prémunir les nôtres, tantôt contre le danger de se heurter aux prescriptions de la loi, tantôt contre les piéges qu'on tendait de toutes parts contre nous, enfin combattre en tout temps les attaques de nos puissants et nombreux ennemis. »

Sheil a aussi dépeint, avec sa manière vive et pittoresque, la vie que menait O'Connell vers la même époque et la physionomie variée qui résultait de ses occupations, si diverses. « C'est d'abord la veille studieuse et solitaire : dans un cabinet éclairé des premiers rayons du soleil, au-dessous d'un tableau représentant le signe de la rédemption, voyez cette forme immobile, inclinée sur de volumineux dossiers qui jonchent le bureau dans un désordre pittoresque. — Quelques heures plus tard, le reclus a fait place à l'avocat affairé que suit à grand'peine un groupe d'avoués et de clients, tandis que, d'un pas de montagnard, il se dirige vers l'audience. — Vers le soir, troisième transformation : voici l'agitateur haranguant un meeting populaire, et faisant vibrer avec un art merveilleux tantôt la fibre joyeuse de son auditoire, tantôt les cordes les plus intimes et les plus pathétiques du cœur humain, selon qu'il veut immoler au ridicule les petits despotes du jour, ou qu'il retrace avec une véhémence foudroyante les griefs, les misères et l'oppression de son malheureux pays. » On pourrait encore à ces physionomies si variées en ajouter une nouvelle, que le tableau précédent ne fait qu'indiquer, et montrer dans O'Connell le gentilhomme campagnard se reposant à Darrynane de ses campagnes judiciaires et parlementaires, grand marcheur, pêcheur patient, chasseur intrépide, et tel que son fils nous le représente, « attendant le jour à l'affût dans la bruyère humide et rosée, retenant ses chiens impatients et faisant lever sur son passage les alouettes moins matinales que lui ».

Cette vie active et militante, dont les excitations plaisaient à O'Connell, avait aussi ses jours de deuil. En 1815, il eut le malheur de tuer en duel M. d'Esterre, membre de la municipalité de Dublin, qu'il avait traitée, dans un de ses discours, de « corporation mendiante », et peu s'en fallut que cette première affaire ne fût suivie d'une autre, avec sir Robert Peel, alors secrétaire du lord lieutenant d'Irlande. Mais des amis s'interposèrent ; l'autorité elle-même s'en mêla, et O'Connell, dans la douleur que lui avait causée la mort de son premier adversaire, fit vœu de ne jamais donner ni accepter un défi, vœu auquel il resta fidèle, malgré les vives polémiques au milieu desquelles devait se passer le reste de sa vie.

Au *Conseil catholique*, dissous en 1804, au *Comité catholique*, dont la presse enregistrait les délibérations depuis janvier 1812, succéda, en 1823, la fameuse *Association* à laquelle on donna le même nom, bien qu'elle fût ouverte à tous les protestants amis sincères de la liberté de conscience, association fondée par O'Connell et Sheil, dont la première réunion comptait à peine vingt membres dans la taverne de Dempsey à Dublin, et qui, six ans plus tard, en 1829, embrassait toute l'Irlande, avait son budget, son trésor, ses avocats, ses journalistes, appuyait ses décrets de la voix de sept millions d'hommes et arrachait au ministère Wellington et Peel la grande mesure de l'émancipation (1).

L'élection de Clare (juin 1828) fut à la fois pour l'Association catholique un essai de ses forces et un moyen de parvenir à ce but suprême de ses efforts ; pour O'Connell, son chef, l'occasion d'un triomphe vivement disputé. Se poser en face d'un candidat qui avait à sa disposition l'armée, la police et le trésor, supplanter dans la province, siége de sa fortune et de son influence, un homme tel que M. Vesey Fitz-Gerald, qui à sa considération personnelle et à son dévouement connu pour la cause de l'émancipation joignait le prestige de sa récente promotion au ministère, lutter sur les hustings d'habileté et d'éloquence avec un orateur déjà rompu aux luttes parlementaires, ce n'était là que la partie la plus facile de la tâche assumée par O'Connell. Nommé le 5 juillet, à une majorité considérable, il lui restait encore à forcer la porte de la chambre des communes, dont l'accès avait été jusque-là fermé aux catholiques par les termes d'un serment inacceptable pour eux. Néanmoins il annonça hautement l'intention de s'y présenter, et s'y présenta en effet le 15 mai 1829, offrant de prêter le serment d'allégeance, tout en refusant celui de la suprématie protes-

(1) *Voy.* *O'Connell*, dans la *Galerie des Contemporains illustres*, par un homme de rien.

tante. Comme les anciens triomphateurs, c'était par une brèche qu'il prétendait entrer dans la place. Mais dans l'intervalle les ministres, effrayés de son audace et des manifestations formidables qui l'appuyaient en Irlande, s'étaient décidés, le 13 avril précédent, à faire sanctionner par le roi le bill d'émancipation catholique. Il ne restait plus à vider qu'une question de non-rétroactivité pour O'Connell, élu avant l'adoption définitive de la loi. Il retourna donc en Irlande pour solliciter une seconde fois le suffrage des électeurs de Clare. Sa marche fut un véritable triomphe, et sa réélection, qui n'était pas douteuse, vint consacrer à la fois les droits politiques de ses coreligionnaires qui lui décernèrent le titre de *Libérateur*, et le mandat législatif, dans lequel le grand agitateur ne devait pas trouver le repos.

En 1830, aux élections générales qui suivirent la mort de Georges IV, O'Connell échangea la représentation de Clare contre celle de Kerry, son pays natal. De 1832 à 1841, sauf un court intervalle, il représenta la ville de Dublin, où il avait passé la plus grande partie de sa vie et dont il fut nommé lord maire, le 1er novembre de cette même année 1841. En dernier lieu, il fut député du comté de Cork. Ainsi, pendant l'espace de dix-huit ans, il siégea à la chambre des communes dans sept parlements et sous six législatures différentes. Pour se livrer tout entier à la propagande politique, il avait été forcé d'abandonner la pratique du barreau et les profits considérables qu'il en retirait, ce qui donna lieu à ses partisans d'organiser en sa faveur une souscription annuelle qu'on appellait *la rente* ou *le tribut*, et qui en 1835 dépassa le chiffre de 500,000 francs. Ses ennemis crurent l'humilier en l'appelant « le roi mendiant »; mais O'Connell, loin d'en rougir, s'en glorifiait, et il a rarement trouvé de plus nobles accents que dans sa *Lettre à lord Shrewsbury*, qui l'avait attaqué à ce sujet. Après un tableau éloquent des efforts et des sacrifices que pendant vingt ans il avait prodigués à la cause de son pays et de sa religion, il terminait ainsi :

« Voilà ce que j'ai fait, voilà ce que j'ai souffert pour l'Irlande. Et maintenant, qu'elle soit reconnaissante ou ingrate, riche ou pauvre, celui qui m'insulte parce que j'accepte sa rétribution manque des éléments de la moralité la plus vulgaire, qui nous enseigne que tout travailleur a droit à son salaire; il manque aussi de ce sens élevé sans lequel on ne comprendra jamais qu'il y a des services dont on ne s'acquitte pas avec de l'argent. Oui, je le dis bien haut, je suis le serviteur salarié de l'Irlande, et je me glorifie de ce titre! »

Le retour au pouvoir de sir Robert Peel et du parti conservateur en 1841 avait été le signal du renouvellement de l'agitation en Irlande. Mais la première campagne d'O'Connell avait eu un but bien défini : l'émancipation; elle l'avait atteint; tandis que la seconde s'épuisa en efforts souvent désordonnés pour un résultat qui pouvait sembler chimérique. Dès 1834 O'Connell avait présenté à la chambre des communes une motion pour le rappel de l'union législative entre l'Angleterre et l'Irlande; mais il avait consenti à l'ajourner pendant six ans, dans l'espoir, disait-il, d'obtenir « justice pour l'Irlande dans un parlement anglais ». De 1835 à 1841, le ministère Melbourne ne se soutint aux affaires que grâce à l'appoint donné à la majorité par O'Connell et les quarante membres qui votaient toujours avec lui, et qu'on appelait, pour cette raison, *la queue d'O'Connell*. Ses premières hostilités avaient été dirigées, dans la session de 1840, contre lord Stanley, qu'il avait surnommé *le Scorpion*, et qui fut obligé de retirer le bill présenté par lui pour l'enregistrement des électeurs irlandais. Elles redoublèrent l'année suivante à la chute du ministère whig. Mécontent du gouvernement, ne pouvant obtenir de lui ni l'abolition de la dîme ni la réorganisation des corporations irlandaises, il ressaisit cette arme du rappel, véritable épée de Damoclès, qu'il ne cessa depuis d'agiter sous les yeux de l'Angleterre, peut-être comme moyen d'intimidation et pour obtenir d'elle des réformes plus pratiques.

Dans les années 1842 et 1843, des meetings monstres furent convoqués sur la royale colline de Tara, à Kildare, à Mullaghmast et autres lieux consacrés par les légendes et les traditions nationales. On y compta, dit-on, jusqu'à un million d'âmes suspendues à la parole puissante du grand agitateur. Un autre encore plus gigantesque devait se réunir à Clontarf, le 8 octobre de cette dernière année; mais la force publique intervint pour le prévenir, et un procès de haute trahison fut intenté à O'Connell et aux autres chefs. Celui-ci fut déclaré coupable de sédition, et condamné, le 30 mai 1844, à un emprisonnement d'un an et à une amende de 2,000 livres sterling. Ce jugement avait déjà reçu un commencement d'exécution lorsqu'il fut infirmé sur l'appel qui en fut porté devant la chambre des lords (1).

L'avénement du ministère whig en 1846, et l'adhésion que lui donna publiquement O'Connell amenèrent des dissentiments dans le parti sur lequel il exerçait, depuis quarante ans, un ascendant incontesté. Sa santé, jusque-là si robuste, commençait à laisser voir des symptômes de décadence. Le vieil athlète semblait aigri par l'opposition, et la famine qui menaçait l'Irlande contristait le cœur du patriote. Au commencement de l'année 1847, il partit pour le continent, avec l'intention de passer quelques mois en Italie et de faire un pèlerinage à Rome. Mais il ne put aller plus loin que Gênes, et le 15 mai il y

(1) *Procès d'O'Connell et de ses co-accusés*, par Élias Regnault, Paris, 1843, in-8°. O'Connell avait déjà subi deux autres procès en 1824 et en 1831.

rendit le dernier soupir après une soudaine défaillance et presque sans avoir souffert. Rome et l'Irlande se partagèrent ses restes, comme elles s'étaient partagé ses affections. Conformément à ses dernières volontés, son cœur fut embaumé et porté au siége du catholicisme, dans cette ville qu'il ne lui avait pas été donné de voir avant de mourir, tandis que son corps était transféré à Dublin, où il repose.

Le récit des derniers moments d'O' Connell, des honneurs qui furent rendus à ses restes et à sa mémoire dans diverses contrées de l'Europe et jusqu'en Amérique remplit à lui seul un volume (1). Son oraison funèbre fut prononcée à Rome par le P. Ventura, à Dublin par le Rev. John Miley, à Paris, par le P. Lacordaire.

E. J. B. Rathery.

Huish (Robert), *Memoirs private and political of D. O'Connell, compiled from official documents*; Londres, 1836, in-8°. — *Life and Speeches of Daniel O'Connell*, edited by his son, John O'Connell; Dublin, 1846, 2 vol. in-8°. — Darant (William J. O'Neil), *Personal recollections of the late Daniel O'Connell*; Londres, 1848, 2 vol. in-8°. — Fagan, *Life and times of Daniel O'Connell*; Cork, 1848, 2 vol. in-12. — Schipper (Ludwig), *Vie et Travaux d'O'Connell*, en allemand; Soest, 1844, in-8°. — *L'Agitation irlandaise depuis 1829*; *le Procès, la Condamnation et l'Acquittement de Daniel O'Connell*; Paris, 1845, in-12. — Gondon (Jules), *Biographie de Daniel O'Connell*; Paris, 1847, in-12.

O' CONNOR (*Turlogh*), roi de Connaught, né en 1088, mort le 13 juin 1156. A cette époque deux familles, celle des O' Neal et celle des O' Brien, se disputaient la souvaineté nominale de l'Irlande. Turlogh, profitant de leurs divisions, étendit peu à peu son domaine, fit reconnaître sa domination aux Irlandais du centre; mais aux deux extrémités de l'île, l'Ulster et le Munster résistèrent plus longtemps. Les O' Brien, qui possédaient le Munster, vinrent même attaquer Turlogh jusque dans ses possessions du Connaught, qui les poursuivit à son tour dans le Munster, tailla en pièces, près de Morn Mor, l'armée de Mortogh O' Brien, qui périt sur le champ de bataille, divisa le Munster en deux provinces, et fit reconnaître sa suzeraineté. Les O' Brien, ligués cette fois avec les O' Neal, rétablirent pourtant leurs affaires, et forcèrent même Turlogh à leur donner des otages; ils le reconnurent néanmoins pour suzerain. Il soutint une autre guerre contre Dermot, roi de Leinster, qui avait enlevé Dervogil, femme de O' Ruarc, prince de Breffny. Dermot, vaincu, fut obligé de renvoyer Dervogil. Turlogh O' Connor favorisa le commerce et les sciences, et fonda un grand nombre d'églises. Il fut père de Roderich O' Connor, dernier roi de l'Irlande.

A. H—t.

O' Halloran, *General history of Ireland*.

O' CONNOR (*Roderick*), roi de Connaught et souverain nominal de l'Irlande, fils de Turlogh O' Connor, né en 1116, mort en 1198. Lorsqu'il monta sur le trône, Mortogh O' Neal, qui avait longtemps résisté à la suprématie de Turlogh, profita du changement de règne pour s'emparer de la souveraineté nominale de l'Irlande, et la garda pendant dix ans. A sa mort (1166), Roderick O' Connor, suivant les vieilles institutions du pays, convoqua l'assemblée des seigneurs et des évêques dans la ville d'Athboge, et fit reconnaître sa suzeraineté. Tant que la maison des O' Neal avait dominé, Dermot, ce roi de Leinster, qui avait enlevé la femme de O' Ruarc et qui avait été contraint par Turlogh à la restituer, s'était relevé de sa défaite; mais à l'avénement de Roderick, O' Ruarc, devenu plus hardi, entra dans les États de son ennemi, brûla sa capitale et le chassa du pays. Dermot, réfugié en Angleterre, implora le secours du roi Henri II, qui ne voulut pas lui donner de troupes, mais permit aux seigneurs anglais de le suivre. Richard de Clare, comte de Pembroke, surnommé *Strongbow* (l'Arc fort), et deux frères utérins, Robert Fitz-Stephen et Maurice Fitz-Gerald, gentilshommes ruinés qui comptaient sur le pillage pour rétablir leur fortune, acceptèrent ses offres en y mettant pour condition que Strongbow deviendrait le gendre de Dermot et l'héritier de son royaume. Cependant le roi de Leinster, devançant ses compagnons, aborda secrètement en Irlande, et resta caché six mois dans un couvent, occupé à nouer des intelligences et à préparer l'entreprise; mais il fut découvert, dénoncé à O' Ruarc, puis à Roderick, qui eut la faiblesse de lui rendre une partie de ses anciens États. Le traître Dermot en profita pour appeler auprès de lui ses alliés étrangers; six cents Anglais, commandés par Fitz-Gerald et Fitz-Stephen, débarquèrent auprès de Wexford, enlevèrent la ville et la livrèrent au roi de Leinster, qui en partagea le territoire entre les deux frères. Roderick, réunissant alors toutes les forces de son royaume, battit les étrangers, réduisit Dermot à la dernière extrémité, et lui pardonna une seconde fois, après avoir pris son fils en otage. Dermot, profitant de cette faiblesse, aspirait à la souveraineté de l'île. Le comte de Pembroke, resté en Angleterre pour préparer les renforts, arriva en personne (23 août 1170), se mit à la tête des troupes, et emporta Waterford après trois assauts : la ville fut rasée et les habitants passés au fil de l'épée. Après ce massacre, Pembroke épousa, selon les conventions, la fille du roi de Leinster; Dermot mourut peu après, et Pembroke s'empara de l'autorité. Les efforts des Anglais et des indigènes se concentrèrent alors autour de Dublin, dont Dermot s'était emparé l'année précédente. Roderick, avec toutes les forces du Connaught et secondé par les anciens habitants qui s'étaient échappés de la ville, mit le siége devant Dublin. Pembroke était réduit aux derniers expédients; mettant à profit le désespoir de ses soldats, il fit une sortie furieuse; surprit l'armée de Roderick et la détruisit complétement. Cependant Henri II, jaloux des con-

(1) *The last days of O'Connell*, par William Bernard; Dublin, 1847, in-8°.

quêtes de ses sujets, défendit à aucun Anglais de passer en Irlande. Pembroke, pour le désarmer, lui fit hommage de tous les pays qu'il avait soumis; Henri, se souvenant alors d'une bulle que le pape lui avait donnée trente ans auparavant pour l'autoriser à conquérir l'Irlande, la fit lire aux évêques du pays, qui le reconnurent pour souverain dans un synode tenu à Cashel (6 novembre 1172). Roderick tint à Toam un synode qu'il opposa à celui de Cashel; il eut quelque temps après une entrevue inutile avec le roi Henri II sur les bords du Shannon; mais l'année suivante (1175) il signa un « traité de concorde finale » par lequel il se reconnut vassal du roi d'Angleterre pour le Connaught tout en conservant la suzeraineté sur les autres seigneurs irlandais; il devait en outre payer tribut et donner un de ses fils en otage. Délivré des Anglais, il trouva dans sa famille une source de guerres non moins dangereuses, qui firent le désespoir de sa malheureuse vieillesse; ses fils se révoltèrent tour à tour contre lui, et travaillèrent avec le secours des Anglais à le chasser de son royaume. Passant, comme tous les princes faibles, d'un excès de faiblesse à un excès de cruauté, il fit crever les yeux à son fils Morrough et le condamna à une prison perpétuelle; puis, dégoûté du trône, il se retira, pour le reste de ses jours, dans un couvent. Roderick O' Connor fut le dernier roi indépendant de l'Irlande. Prince faible et maladroit politique, il a conservé la réputation d'un vaillant guerrier et d'un excellent roi. A. H—T.

O' Halloran, *General history of Ireland.* — Campbell, *Britannia.*

O' CONNOR (*Arthur*), général au service de France, né à Bandon, près de Cork (Irlande), le 4 juillet 1767 (1), mort au château du Bignon (Loiret), le 25 avril 1852. Issu de la famille des précédents, il exerça dès l'âge de vingt-cinq ans les fonctions de haut shérif, et en 1789 la ville de Philgistown le choisit pour député à la chambre des communes du parlement d'Irlande. Il y siégea pendant sept ans, et s'y distingua dans toutes les questions d'économie politique. Quoique protestant, il ne cessa de plaider la cause des catholiques opprimés, et prononça (4 mai 1795) en faveur de leur émancipation un discours que l'*Annual register* anglais signala même comme le meilleur et le plus éloquent qui eût jamais été prononcé dans cette assemblée. Ce discours lui fit perdre l'amitié de son oncle, lord Longueville, pair d'Irlande, qui l'avait institué héritier de sa grande fortune, et il dut lui résigner son siége au parlement, dont il lui était redevable. Les esprits étaient alors vivement agités en Irlande. Ce malheureux pays gémissait sous l'oppression de l'Angleterre, et maintenait avec une peine infinie son indépendance de la couronne de la Grande-Bretagne. O' Connor ayant à cette époque publié une brochure où il peignait le déplorable état de sa patrie, fut arrêté en vertu du bill adopté le 15 janvier 1795 par la chambre des communes, et qui prolongeait la suspension de l'*habeas corpus*. Pendant six mois, on le retint comme prisonnier d'État à la tour de Dublin, et le 31 août de cette année il apprenait la condamnation à mort et l'exécution d'un de ses frères, qui s'était mis à la tête des *Defenders*, et que l'on avait accusé d'avoir cherché à favoriser une descente des Français. Mis en liberté au commencement de 1796, Arthur O' Connor entra avec son ami lord Édouard Fitz-Gerald, fils du duc de Leinster dans la société qui s'était organisée sous le nom d'Irlandais-unis (*Irish united*), en se recrutant des autres sociétés secrètes, telles que les *Enfants de la lumière* et les *Defenders*, et cela sans aucune distinction de culte. Tous deux reçurent du directoire exécutif de cette ligue, qui comptait avec eux trois autres membres, le mandat de se rendre sur le continent, pour voir quelle assistance ils pourraient trouver afin de soutenir l'indépendance de leur patrie. Ils se rendirent de Hambourg à Bâle. Le général Hoche, pacificateur de la Vendée, chargé par le gouvernement français du rôle de négociateur, ne voulut point s'aboucher avec lord Fitz-Gerald, à cause de l'alliance qu'il avait récemment formée avec la famille d'Orléans en épousant la jeune Paméla, l'élève et, selon quelques auteurs, la fille de Madame de Genlis et de Philippe-Égalité. Arthur O' Connor demeura seul chargé de traiter avec le général républicain; mais en négociant le projet d'invasion de l'Irlande, il stipula expressément son indépendance. Un plan mal conçu et fondé principalement sur la notion inexacte que l'île tout entière était disposée à se soulever contre la Grande-Bretagne, fit d'abord échouer l'expédition française, dont plusieurs circonstances contrarièrent ensuite le débarquement. En février 1797, O' Connor publia successivement deux adresses aux électeurs du comté d'Antrim; il se chargea aussi d'un journal appelé *la Presse*, fondé par l'union catholique, et en le retenant dans les limites d'une politique non exclusive et dirigée dans l'intérêt de toutes les classes de la population irlandaise, il acquit sur le pays une immense influence. Il marchait d'ailleurs avec les hommes les plus éminents de l'opposition dans le parlement anglais, Burke, Fox, Sheridan, Grey, Russell, etc. O' Connor retournait sur le continent lorsqu'il fut arrêté, le 27 février 1798, à Margate et impliqué dans un procès de haute trahison intenté à un prêtre catholique, nommé O' Coigly, sur lequel on avait trouvé une adresse du comité secret d'Irlande au Directoire de France. La poursuite était dirigée par le célèbre Jean Scott, depuis chancelier d'Angleterre sous le nom de lord Eldon. Cependant, grâce à l'indépendance du jury anglais et sur le témoignage de ses amis et du jurisconsulte

(1) Date portée sur l'ordonnance royale qui le naturalise Français.

suite Thomas Erskine, il fut acquitté, le 22 mai de la même année; mais au sein même de l'audience, en présence de ses juges, il fut mis de nouveau en arrestation, en vertu d'un warrant délivré le 22 mars par le principal secrétaire d'État. Ses amis, entre autres lord Thanet, essayèrent alors de l'arracher des mains des agents de police; mais ils n'y réussirent pas, et furent eux-mêmes traduits devant un jury et condamnés à un an d'emprisonnement, malgré les efforts d'Erskine, qui prononça à cette occasion l'un de ses plaidoyers les plus célèbres. Cependant O' Connor fut transféré en Irlande et interrogé au mois d'août par un comité secret de la chambre des lords. Il protesta avec deux de ses amis politiques contre l'inexactitude de la publication qui fut faite de leur interrogatoire. Il fut ensuite avec quelques autres Irlandais conduit au fort Georges en Écosse, où le gouvernement anglais le retint pendant cinq ans. Quoique prisonnier d'État, il publia, le 4 mai 1799, une lettre au vicomte de Castlereagh, secrétaire du gouvernement de l'Irlande, lettre dans laquelle il plaidait chaudement pour ses concitoyens opprimés : son pays était alors couvert de sang; une expédition française avait été envoyée sur les côtes d'Irlande, et un corps de troupes de neuf cents hommes, débarqué à Killala, le 22 août 1798, avait été forcé de mettre bas les armes à Ballinamuck, le 8 septembre. Le marquis Cornwallis, gouverneur de l'Irlande, avait étouffé l'insurrection dans tout le pays. Le gouvernement anglais, qui poursuivait l'incorporation de cette île à la Grande-Bretagne, proposa un traité au prisonnier du fort Georges, le seul survivant des chefs des Irlandais-unis. Lord Fitz-Gerald avait péri le 4 juin 1798, des suites des blessures qu'il avait reçues lors de son arrestation à Dublin, pendant le procès de son ami à Maidstone, au comté de Kent (Angleterre). Ce traité stipulait le bannissement perpétuel d'O' Connor de sa patrie. Tous les efforts des patriotes irlandais étaient désormais inutiles; O' Connor consentit au traité, à condition qu'il serait mis un terme à l'effusion du sang, par une amnistie générale. Un bill du parlement anglais le sanctionna, et l'Irlande fut définitivement incorporée à la Grande-Bretagne en perdant son parlement (2 juillet 1800). Cependant le gouvernement anglais n'observa pas fidèlement le traité fait avec O' Connor; il le retint encore prisonnier jusqu'en 1803, sous le prétexte de l'état de guerre avec la France. Ce n'est qu'au mois de juin de cette année que O' Connor sortit du fort Georges et fut jeté sur les côtes de Hollande, d'où il se rendit à Paris, en septembre. Il avait perdu toute sa fortune, et ses biens personnels, assez considérables, avaient été usurpés et mal gérés pendant sa captivité par un mandataire infidèle. Informé de sa situation précise, Bonaparte, premier consul, le nomma, par arrêté du 9 ventôse an XII (29 février 1804), général de division au service de France, et l'envoya à l'armée des côtes d'Écosse, où il fut mis à la tête de la brigade irlandaise, dont il prit l'uniforme. De retour à Paris à l'époque du sacre de Napoléon, O' Connor s'informa des desseins du gouvernement impérial au sujet du rétablissement de l'indépendance de l'Irlande, qui était l'âme de toute sa vie; mais des difficultés qui s'élevèrent ne lui permirent pas de prendre part aux préparatifs de l'expédition contre l'Angleterre. La franchise de son caractère et son attachement inaltérable pour la cause de la liberté le rendirent peu agréable à Napoléon, qui ne l'employa jamais.

En 1807, O' Connor épousa Élisa de Condorcet, fille unique du philosophe. L'année suivante il acquit le domaine du Bignon, qui avait appartenu à la famille de Mirabeau, et s'y fit agriculteur. Mis à la retraite en 1815, il fut naturalisé Français le 10 avril 1818. On a d'O' Connor : *Tableau des vexations du gouvernement anglais en Irlande ;* Dublin, 1795, in-8°; — *État présent de la Grande-Bretagne ;* 1804, in-8°; — *Lettre au général La Fayette sur les causes qui ont privé la France des avantages de la révolution de* 1830; Paris, 1831, in-8°; — *Le Monopole cause de tous les maux ;* Paris, 1849-1850, 3 vol. in-8°. Ces deux derniers ouvrages, composés primitivement en anglais comme les précédents, furent traduits en français pour leur publication par M. Ossian Larevellière-Lépeaux. Le général O' Connor a collaboré de 1843 à 1844 au *Journal de la Liberté religieuse* et a donné avec Arago une seconde édition des *Œuvres complètes* de Condorcet (Paris, 1847-1849, 12 vol. in-8°). Madame veuve O' Connor a déposé en 1853 à la bibliothèque de l'Institut les manuscrits des œuvres mathématiques de son père ainsi que sa correspondance avec les savants français et étrangers, formant 4 vol. in-fol.

H. Fisquet.

Th. Moore, *The Life and Death of lord Edward Fitz-Gerald;* Londres, 1831, 2 vol. in-8°. — *L'Art de vérifier les dates* depuis 1770, t. Ier. — *Moniteur universel,* 1804 et 2 mai 1853.

OCTAVIE, seconde fille du préteur C. Octavius, et sœur de l'empereur Auguste, née vers 70 avant J.-C., morte en 11 avant J.-C. Octavius avait été d'abord marié avec Ancharia, et avait eu d'elle une fille nommée aussi Octavie. Plutarque a fait de celle-ci la femme de Marcellus et de Marc-Antoine. Dans ce cas la célèbre Octavie n'aurait été que la demi-sœur d'Octave-Auguste, fils d'Octavius et d'Atia; mais Suétone prétend que la femme de Marcellus et du triumvir était fille d'Atia et par conséquent sœur d'Auguste. Cette opinion, généralement adoptée, nous paraît en effet la plus fondée, et c'est celle que nous suivons. Octavie avait épousé Marcellus avant l'année 54, car à cette date Jules César, son grand oncle, désirait qu'elle divorçât d'avec son mari pour épouser Pompée. Celui-ci déclina la proposition, et le mari d'Octavie continua

d'être un des plus vifs opposants de César, Après la bataille de Pharsale, il sollicita et obtint facilement le pardon du dictateur. Octavie perdit son premier mari en 41, et comme Fulvie, femme d'Antoine, mourut vers le même temps, les deux triumvirs cimentèrent leur alliance par le mariage d'Octavie et d'Antoine. Octavie était alors enceinte, et il fallut un décret du sénat pour autoriser une union que les Romains accueillirent avec joie, la regardant comme le gage d'une paix durable. Cet espoir sembla d'abord se réaliser. La beauté d'Octavie, sa vertu, qui paraissait une chose merveilleuse au milieu de la corruption contemporaine (χρῆμα θαυμαστὸν γυναικός, dit Plutarque) ne furent pas sans influence sur Antoine, qui oublia quelque temps Cléopâtre. Mais le charme de la vertu ne devait pas avoir un long empire sur un cœur habitué aux charmes voluptueux de la reine d'Égypte. Antoine, se rendant en Orient en 36 pour l'expédition contre les Parthes, ne permit pas à sa femme de l'accompagner plus loin que Corcyre, et la renvoya en Italie, sous prétexte de ne pas l'exposer aux périls de la guerre; et dès lors il s'abandonna tout entier à sa passion pour Cléopâtre. L'année suivante Octavie tenta un effort pour regagner l'affection de son mari, alors occupé à combattre Artavasdes, roi d'Arménie; elle lui amena d'Italie des renforts d'hommes avec une somme d'argent. Antoine ne la laissa pas venir jusqu'en Asie, et lui fit donner à Athènes l'ordre de retourner en Italie. Octavie se soumit à cette indigne injonction, et renvoya à son mari des secours en hommes et en argent, qu'Antoine n'eut pas honte d'accepter. Octave, qui était tendrement attaché à sa sœur, montra la plus vive indignation de la conduite d'Antoine; il voulait même qu'Octavie quittât immédiatement la maison de son mari; mais elle s'y refusa, pour ne pas donner le signal d'une rupture désormais inévitable entre les deux triumvirs. Elle continua de vivre sous le toit marital, élevant avec ses propres enfants le plus jeune fils d'Antoine et de Fulvie. Cette noble conduite ne toucha pas le cœur du triumvir, qui en 32 envoya à sa femme une lettre de divorce. Malgré ce dernier outrage, Octavie resta fidèle à la mémoire d'Antoine; elle usa en faveur de Julius, fils de Fulvie, de son crédit tout puissant sur Octave, et étendit sa tendresse maternelle jusque sur les enfants de Cléopâtre. Elle vécut ainsi tout à ses devoirs domestiques et jouissant auprès de son frère, devenu le maître du monde, d'une faveur dont elle fit toujours le plus noble usage. Elle mourut à l'âge de soixante ans environ, et fut ensevelie dans le mausolée ou *heroum* de la maison de Jules. Auguste prononça son oraison funèbre.

Octavie eut cinq enfants, trois de Marcellus, un fils et deux filles, et deux filles d'Antoine. Son fils M. Marcellus, adopté par Auguste et destiné à lui succéder, mourut en 23 (*voy.* MARCELLUS). De ses deux filles par Marcellus, l'une n'a pas laissé de traces dans l'histoire; l'autre épousa successivement M. Agrippa, et Julus Antonius, fils du triumvir. Les descendants de ses deux filles par Antoine gouvernèrent le monde romain. L'aînée, mariée à L. Domitius Ahenobarbus, fut la grand'mère de l'empereur Néron; la plus jeune épousa Drusus, frère de Tibère, et fut la mère de l'empereur Claude et la grand'mère de Caligula (1). Y.

Appien, *Bel. Civ.*, V, 64, 67, 93, 95, 138. — Dion Cassius, XLVII, 7; XLVIII, 31, 54; XLIX, 33; L, 3, 26; LI, 15; LIV, 35. — Plutarque, *Anton.*, 31, 33, 35, 57, 59, 87. — Suétone, *Cæs.*, 27; *Aug.*, 4, 61. — Drumann, *Geschichte Róms*, vol. IV, p. 235; V, 235-244.

OCTAVIE (l'impératrice), fille de l'empereur Claude par sa troisième femme, Messaline, et femme de l'empereur Néron, née en 42 après J.-C., morte en 62. Elle était arrière-petite-fille d'Octavie, sœur d'Auguste. Dès 48 elle fut fiancée par Claude à L. Silanus, jeune homme d'une famille distinguée et très-aimé du peuple; mais Agrippine, qui s'était emparée du faible esprit de l'empereur, s'opposa à un mariage contraire à ses propres espérances, car elle avait conçu le projet d'unir Octavie avec son fils Domitius, depuis l'empereur Néron. Elle n'eut pas de peine à rendre Silanus suspect à Claude, et le malheureux jeune homme se donna la mort, en 49, le jour même du mariage de Claude avec Agrippine. Octavie fut peu après fiancée à Domitius Néron, et leur mariage eut lieu en 53. Néron, devenu le fils adoptif de Claude et désigné au trône, ne témoigna aucun amour à sa jeune femme, et dès qu'il fut en possession de l'empire il la délaissa tout à fait. En 62 il la répudia, la relégua dans la petite île de Pandataria, et quelques mois plus tard il la fit tuer. La mort de cette innocente victime d'un lâche et féroce tyran est un des plus beaux et des plus touchants tableaux de Tacite (*voy.* NÉRON). Son triste sort excita la pitié générale et fournit le sujet d'une tragédie, insérée dans les œuvres de Sénèque,

(1) Un des plus importants édifices publics élevés à Rome sous le règne d'Auguste portait le nom de *porticus Octaviæ*. Il était situé entre le *Circus Flaminius* et le théâtre de Marcellus, et occupait le même emplacement que le portique bâti par Q. Cæcilius Metellus après sa victoire sur la Macédoine. Il renfermait, comme ce premier édifice, les deux temples de Jupiter Stator et de Junon, et contenait une bibliothèque publique, qui servait souvent aux réunions du sénat, ce qui fit donner à cette salle le nom de *Curia Octavia*. L'époque de la construction du portique d'Octavie est douteuse. L'opinion la plus commune, fondée sur l'autorité de Dion Cassius, c'est qu'Octave le fit construire après sa victoire sur les Dalmates, en 33 avant J.-C.; mais c'est là probablement une erreur, et dans tous les cas le portique d'Octavie ne fut dédié qu'après la mort de Marcellus, en 23. Il ne faut pas confondre le portique d'Octavie (*porticus Octaviæ*) avec le portique Octavien (*porticus Octavia*), bâti par Cn. Octavius qui commanda la flotte dans la guerre contre Persée, roi de Macédoine. (Velleius Paterculus, I, 11. — Dion Cassius, XLIX, 43. — Plutarque, *Marc.*, 30. — Tite-Live, *Epist.*, 138. — Suétone, *Aug.*, 29. — Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 4. — Festus, p. 178, édit. Müller. — Becker, *Handbuch der Römischen Alterthümer*, vol. I, p. 608. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.)

mais qui appartient plus probablement à Curiatius Maternus. Y.

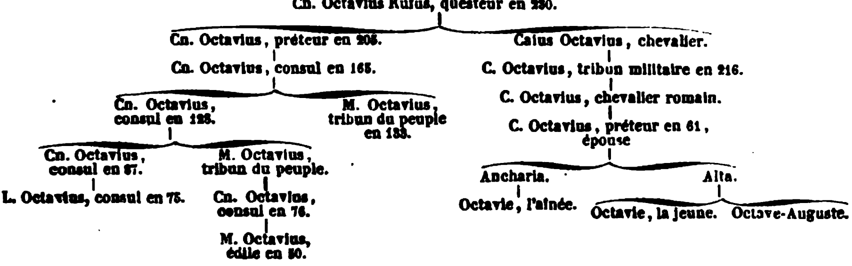
Tacite, *Ann.*, XI, 32; XII, 2-9, 58; XIII, 12; XIV, 60-64. — Suétone, *Claudius*, 27; *Nero*, 7, 35. — Dion Cassius, LX. 31, 33; LXI, 7; LXII, 13. — Ritter, *Octavia Prætextata curiatio materno vindicata*; Bonn, 1843.

OCTAVIEN, anti-pape, né à Rome, vers 1095, mort à Lucques, le 22 avril 1164. Issu de la famille des comtes de Frascati, il fut, en décembre 1138, créé cardinal par Innocent II. Eugène III le fit son légat en Allemagne, et le chargea auprès de la diète de Ratisbonne d'une mission que la mort de l'empereur Conrad III (1152) l'empêcha de remplir. Dès le pontificat d'Adrien IV, Octavien laissa voir toute l'étendue de son ambition en cherchant à fomenter dans l'Église des schismes et des divisions intestines, et ses conseils ne furent pas sans influence sur l'empereur Frédéric I[er] dans la querelle des investitures. Député par le souverain pontife pour engager ce prince à se désister de ses entreprises contre le saint-siége, il trahit les intérêts de l'Église pour capter à son profit la faveur du monarque. Après la mort d'Adrien IV, Octavien, qui prétendait à la papauté, contesta l'élection du cardinal Roland Rainucci, qui avait pris le nom d'Alexandre III, et se fit élire, le 5 septembre 1159, par deux cardinaux opposants comme lui, Jean de Mercone, archidiacre de Tyr, et Gui de Crême, qu'il avait entraînés dans son parti. Il se fit appeler Victor IV. Déjà Alexandre était revêtu de la chape écarlate pour son intronisation, quand Octavien la lui arracha; un des sénateurs présents s'en saisit; mais, à l'aide de son chapelain, il s'en empara de nouveau, et dans sa précipitation à s'en revêtir, il la mit à l'envers, ce qui fit dire qu'il avait été élu *à rebours*. A ce moment, une troupe de gens armés fit irruption dans l'Église, pour prêter main forte à Octavien et lui composer une espèce de garde. Quelques jours après, son parti s'augmenta de Raymond, cardinal, et de Simon Borelli, abbé de Subiaco. Enfin, grâce au crédit de sa famille, à l'or qu'elle répandit, il trouva le moyen de se faire sacrer par Imar, cardinal français, évêque de Frascati (1[er] octobre 1159). Le 28 du même mois, Octavien écrivit une lettre à l'empereur Frédéric et aux seigneurs de sa cour pour les inviter à soutenir son élection, et Frédéric, content d'avoir une de ses créatures sur le saint-siége, ne manqua pas de l'assurer de son appui. Bien plus, il convoqua un concile qui s'ouvrit le 5 février 1160 à Pavie et le reconnut pour pape. Octavien mourut haï et méprisé. Sa mort n'éteignit point le schisme, et Frédéric lui fit donner un successeur, Gui de Crême, qui prit le nom de Pascal III. H. F—T.

Oth. de Frisingen, *De rebus Friderici*. — Baronius, *Annales*, t. XII. — Fleury, *Hist. ecclés.*, l. LXX, ch. XXXVII et suiv. — Aubery, *Hist. des cardin.*, t. I.

OCTAVIO (*Francesco*), surnommé *Cléophile*, littérateur italien, né en 1447, à Fano (États de l'Église), mort le 26 décembre 1490, à Corneto. Se trouvant à Rome, il y connut Pomponius Lœtus, qui lui fit prendre le nom de *Cléophile*. Il enseigna pendant plusieurs années les humanités à Viterbe; quelques-uns de ses élèves, irrités de sa sévérité excessive, lui tendirent un guet-apens, et il y reçut une blessure à la main, dont il demeura estropié. Il se retira alors à Corneto, et s'y maria; il allait se mettre en route pour revenir à Fano, sa ville natale, où on lui offrait une chaire, lorsqu'il mourut, non sans des soupçons d'empoisonnement. Il était fort aimé à la cour de Rome ainsi que des princes de la maison de Médicis. On a de lui : *Epistolarum de amoribus liber et carmina nonnulla*; Naples, 1478, in-4°; — *Libellus de cœtu poetarum*; Paris, 1503, in-4°; — *Opera numquam alias impressa : anthropotheomachia; historia de bello Fanensi*; Fano, 1516, in-8°. Ces divers ouvrages sont rares. P.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VI, 2[e] part.



OCTAVIUS (OCTAVIA GENS, maison DES), maison romaine, célèbre parce qu'elle compte parmi ses membres l'empereur Auguste. Elle était plébéienne et originaire de la ville volsque de Vélitres. Suétone raconte qu'un membre de cette maison reçut de Tarquin l'ancien le droit de cité à Rome et fut admis parmi les patriciens par Servius Tullius; que la *gens Octavia* passa ensuite dans l'ordre plébéien, et que, longtemps après, César la réintégra dans l'ordre des patriciens. Bien qu'il n'y ait rien d'impossible dans ce récit, il a été fabriqué à une époque où la

gens Octavia, devenue célèbre par son alliance avec la *gens Julia* et par l'élévation d'Octave Auguste, cherchait à se donner une célébrité rétrospective; ni Tite-Live, ni Denys d'Halicarnasse n'en font mention. Quoi qu'il en soit, le premier membre de cette maison cité dans l'histoire est *Cn. Octavius Rufus*, questeur en 230. Octavius Rufus laissa deux fils : *Cneius*, qui fut édile (206), préteur (205) et un des lieutenants de Scipion à la bataille de Zama (202), et *Caius*, qui resta simple chevalier. Les descendants de Cneius s'élevèrent aux premières charges de l'État; les descendants de Caius restèrent dans l'ordre équestre, et le premier qui entra au sénat fut le père de l'empereur Auguste.

Smith, *Diction. of greek and roman biography*.

OCTAVIUS (*Cneius*), petit-fils de Cneius Octavius Rufus (*voy.* plus haut), assassiné en 162 avant J.-C. En 170, il alla en ambassade en Grèce avec C. Popilius Lænas, et à son retour à Rome, en 169, il fut élu décemvir des sacrifices. Préteur en 168, il eut le commandement de la flotte envoyée contre Persée, roi de Macédoine, et ce fut à lui que Persée se rendit prisonnier. Octavius revint à Rome l'année suivante, avec un riche butin, et obtint les honneurs d'un triomphe naval. Les richesses rapportées de cette campagne lui permirent de se faire bâtir une magnifique maison sur le mont Palatin et de vivre avec splendeur. Il fut consul en 165 avec Q. Manlius Torquatus. Le sénat l'envoya en 162 avec deux collègues pour rétablir l'ordre dans le royaume de Syrie, où plusieurs prétendants se disputaient la tutelle du jeune roi Antiochus V. Les ambassadeurs du sénat devaient réclamer en même temps la stricte exécution du traité qui interdisait aux rois de Syrie d'avoir une flotte et des éléphants de guerre. Cette mission coûta la vie à Octavius, qui fut assassiné dans le gymnase de Laodicée par un Grec de Syrie, nommé Leptine, à l'instigation de Lysias, un des tuteurs du jeune roi. On lui éleva une statue sur les rostres. Octavius fit bâtir un portique appelé *porticus Octavia* ou *porticus Corinthia*, parce qu'il était composé d'un double rang de colonnes d'ordre corinthien. Ce portique, reconstruit par l'ordre d'Auguste, n'existait déjà plus du temps de Pline. Y.

Tite-Live, XLIII, 17; XLIV, 17, 18, 21, 35. — XLV, 5, 6, 43. — Polybe, XXVIII, 3, 8; XXXI, 12, 13, 19-21. — Velleius Paterculus, I, 9; II, 1. — Plutarque, *Æmil. Paul.*, 26. — Appien, *Syr.*, 46. — Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 3, 6. — Festus, au mot *Octaviæ*, et O. Müller, *Præfat. ad Festum*, p. XXIX. — *Monumentum ancyranum*, p. 32, etc., édition de Franz; Berlin, 1845. — Becker, *Römisch. Alterthümer*, vol. I, p. 617.

OCTAVIUS (*Cneius*), petit-fils du précédent et fils du consul Cn. Octavius, mis à mort en 87 avant J.-C. Dans les dissensions civiles qui marquèrent le commencement du premier siècle avant J.-C., Octavius fut un des plus fermes défenseurs du parti aristocratique. Déjà un M. Octavius, son parent et probablement son oncle, s'était signalé par son opposition à Tiberius Gracchus (*voy.* ce nom). Il fut consul en 87 avec L. Cornelius Cinna, un an après le consulat de Sylla et le bannissement de Marius et de ses principaux partisans. Sylla était alors occupé à combattre Mithridate en Grèce, et tout le poids de la défense des intérêts du parti aristocratique retomba sur Octavius, qui semble avoir été un honnête homme, mais sans initiative et sans talents militaires. Sa droiture et son éloquence furent insuffisantes dans la crise qui éclata aussitôt après le départ de Sylla. Cinna essaya de relever le parti de Marius en incorporant dans les trente-cinq tribus les citoyens qui avaient reçu récemment le droit de cité. Octavius résista à cette mesure avec beaucoup d'éloquence; mais le débat ne resta pas longtemps dans des termes parlementaires. Une lutte terrible éclata sur le forum et eut pour résultat l'expulsion de Cinna. Le sénat donna à la victoire du parti aristocratique une consécration légale en déposant Cinna de sa charge de consul, qui fut donnée à L. Cornelius Merula. Le consul déposé leva des troupes, marcha sur Rome, et reçut bientôt dans la personne du proscrit Marius un terrible auxiliaire. Les soldats d'Octavius, n'ayant pas confiance en lui, demandèrent pour général Metellus Pius; mais celui-ci, déclinant un commandement trop dangereux et regardant la résistance comme impossible, se hâta de quitter Rome. Les amis d'Octavius lui conseillèrent vainement de suivre cet exemple; se confiant aux promesses de Cinna et aux prédictions des devins qui lui annonçaient qu'il ne courait aucun danger, il assista au défilé des troupes de Cinna, et fut égorgé sur sa chaise curule. Les meurtriers lui coupèrent la tête et la suspendirent aux rostres. Y.

Appien, *Bel. civ.*, I, 64, 68-71. — Plutarque, *Marius*, 41, 42. — Valère Maxime, I, 6. — Dion Cassius, *Fragm.*, 117. 118, édit. de Reimarus. — Tite-Live, *Epit.*, 79, 80. — Florus, III, 21. — Cicéron, *in Cat.*, III, 10; *de Harusp. resp.*, 28; *Philipp.*, XIII, 1; XIV, 8; *Tuscul.*, V, 19; *pro Sest.*, 36; *de Divinatione*, I, 2; *de Nat. deorum*, II, 5.

OCTAVIUS (*Marcus*), petit-neveu du précédent, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il fut édile curule en 50 avec M. Cælius, et comme tous deux étaient les amis de Cicéron, ils demandèrent à l'orateur, alors proconsul en Cilicie, de leur envoyer des panthères pour les jeux publics. Lorsque éclata la guerre civile, en 49, Octavius, fidèle aux principes héréditaires de sa famille, épousa la cause du parti aristocratique. Il fut chargé avec L. Scribonius Libon du commandement des flottes de Liburnie et d'Achaïe, et servit sous les ordres de M. Bibulus, qui commandait en chef la flotte de Pompée. Son escadre et celle de Libon défirent Dolabella sur la côte d'Illyrie, et forcèrent C. Antonius de se rendre prisonnier. Octavius seul fut moins heureux, et après avoir essuyé un grave échec il alla rejoindre Pompée à Dyrrhachium. La défaite de son parti à Pharsale ne le découragea pas. Il fit voile pour l'Illyrie, et réussit d'abord à s'en

emparer; mais il en fut chassé en 47 par Cornificius et Vatinius. Il se réfugia en Afrique, où le parti pompéien tenait encore, et après la bataille de Thapsus (en 46), il demanda à partager avec Caton le commandement des derniers débris de l'armée républicaine. A partir de cette époque il disparaît de l'histoire pour ne reparaître qu'à la bataille d'Actium (31 avant J.-C.), où il commanda avec M. Insteius le centre de la flotte d'Antoine. Il est curieux de voir le dernier représentant de la branche aînée des Octavius lutter jusqu'au dernier moment contre la cause qui avait pour chef le membre le plus célèbre de la branche cadette. Y.

Cicéron, *ad Famil.*, III, 4; VIII, 2; *ad Attic.*, V, 21; VI, 1. — César, *Bel. civ.*, III, 5. — Dion Cassius, XLI, XLII, 11, 40. — Florus, IV, 2. — Orose, V, 15. — Hirtius, *Bel. Alex.*, 42-46. — Plutarque, *Cat. min.*, 65; *Ant.*, 65.

OCTAVIUS (*Caius*), arrière-petit-fils de Caïus Octavius, le second fils de Cneius Octavius Rufus (*voy.* le tableau généalogique), et père de l'empereur Auguste, mourut en 58 avant J.-C. Jusqu'à lui la branche cadette des Octavius avait vécu dans l'obscurité, plus pressée d'acquérir des richesses que d'exercer les grandes charges de l'État. Son grand-père avait été tribun militaire et peut-être propriétaire d'une manufacture de cordages (Marc-Antoine reprochait à Auguste d'avoir pour aïeul un affranchi et un cordier); son père vécut tranquillement à Vélitres, content des honneurs municipaux de sa ville natale, et augmentant sa fortune en prêtant à intérêt. Caïus Octavius eut plus d'ambition; le premier de sa famille, il aspira aux grandes charges de l'État, et grâce à sa fortune patrimoniale, il les obtint sans peine. Une inscription nous apprend qu'il fut deux fois tribun des soldats, questeur, édile plébéien, avec C. Toranius, juge des enquêtes et préteur (1). Nous n'avons pas de détails sur sa carrière politique jusqu'à la préture; nous savons seulement qu'il avait rempli les charges précédentes avec beaucoup de droiture et de capacité. Velleius Paterculus, suspect il est vrai de flatterie pour la famille d'Auguste, le qualifie de *gravis*, *sanctus*, *innocens*, *dives*, et ajoute qu'il se fit assez estimer pour obtenir en mariage Atia, fille de Julia, sœur de Jules César. Il fut élevé à la préture en 61, et en remplit les devoirs d'une manière si exemplaire que Cicéron le recommanda comme un modèle à son frère Quintus. L'année suivante il succéda à C. Antonius dans le gouvernement de la Macédoine avec le titre de proconsul. Sur son chemin, il tailla en pièces, par l'ordre du sénat, dans le district de Thurium, une troupe d'esclaves fugitifs qui avaient fait partie des bandes de Spartacus et qui s'étaient rassemblés de nouveau à l'appel des complices de Catilina. Son administration honnête et énergique mérita que Cicéron la citât à son frère Quintus comme un nouvel exemple à suivre. Il mit en déroute les Besses et quelques autres tribus thraces, et reçut de ses soldats à cette occasion le titre d'*imperator*. Il revint en Italie à la fin de l'année 59, et il avait l'espoir d'être nommé consul aux prochaines élections, lorsqu'il mourut subitement au commencement de l'an 58, à Nola en Campanie, dans la même chambre où, soixante douze ans plus tard, Auguste rendit le dernier soupir. Octavius avait été marié deux fois. De sa première femme, Ancharia, il eut une fille, *Octavie* l'aînée; de sa seconde femme, Atia, nièce de Jules César, il eut une fille, *Octavie* la jeune et un fils, *Octavius* (Octave-Auguste). Sa seconde femme et ses trois enfants lui survécurent. Y.

Suétone, *Aug.*, 3, 4. — Nicolas de Damas, *Fragmenta* (dans les *Fragmenta hist. græcorum*, éd. Didot). — Paterculus, II, 59. — Cicéron, *ad Attic.*, II, 1; *ad Quint. frat.*, I, 1; II, 2; *Philipp.*, III, 6. — Tacite, *Ann.*, I, 9.

OCTONVILLE (*Raoul* D'), meurtrier de Louis duc d'Orléans, naquit au quatorzième siècle, et mourut après 1412 (1). Son père était en 1369 capitaine et garde des châtel et ville de Vire, qu'il défendit contre les Anglais. En 1389 son fils Raoulet appartenait comme officier à l'écurie du roi Charles VI. Il embrassa ensuite la carrière des finances. Garde de l'épargne du roi en 1396, il devint, le 26 mai de la même année, conseiller général pour les aides de la guerre. Il fut ensuite (1397) conseiller supérieur des finances, avec Jean Chanteprime et l'archevêque de Besançon, puis gouverneur général des finances en Languedoc et en Guyenne (28 décembre 1398). Raoul d'Octonville jusque-là n'avait entretenu avec la cour, spécialement avec la reine et le duc d'Orléans, que de bons rapports. Ainsi, en 1396 il avait fait partie du cortége pompeux de gentilshommes et de familiers qui accompagnèrent jusqu'à Calais la jeune princesse Isabelle, fille de Charles VI, fiancée au roi d'Angleterre. Mais lorsque Raoul d'Octonville eut obtenu l'intendance financière du Languedoc, ces rapports prirent un autre caractère. La reine et le duc d'Orléans, toujours à court d'argent, exigeaient des receveurs provinciaux des rentrées de deniers très-promptes et même souvent des versements anticipés. En 1399 la reine réclamait de Raoul une somme de sept mille livres, portée plus tard à dix mille, que le financier niait avoir reçue et dont il refusait de s'accuser redevable. En 1401 Octonville, actionné judiciairement par la reine, fut cité devant le parlement. Poursuivi sous le grief de malversation, il fut destitué de son office par le duc d'Orléans. Victime de Louis, Raoul d'Octonville trouva un protecteur et un appui dans la personne de Philippe le

(1) C. OCTAVIUS. C. F. C. N. C. P. R(UFUS), PATER AUGUSTI TRIB. MIL. BIS. Q. AED. PL. CUM. C. TORANIO JUDEX QUÆSTIONUM PR. PROCOS. IMPERATOR APPELLATUS EX PROVINCIA MACEDONIA.

(1) Ce gentilhomme, d'après toute apparence, tirait son nom d'une localité appelée aujourd'hui *Anctoville*, et située près de Granville, dans le département de la Manche. Cette dénomination se présente, parmi les textes anciens, sous diverses formes et variantes, telles que *Anquetoville*, *Auquetonville*, et enfin *Octonville*, dénominations qui s'appliquent également au lieu et au personnage qui nous occupe.

Hardi, rival du jeune duc d'Orléans. Le 3 août 1402, le duc de Bourgogne convoqua dans son propre hôtel, à Paris, les gens des comptes, auxquels il enjoignit d'avoir, en sa présence, à reconnaître comme trésorier du roi Raoul d'Octonville. Mais le duc d'Orléans destitua de nouveau le financier, et le fit dépouiller, par voie de saisie, de ses biens meubles. Wavrin de Forestel, chroniqueur du temps, ajoute que le duc entretenait avec la femme de Raoul des relations criminelles, et que les plaintes du mari outragé n'aboutirent qu'à la destitution du réclamant. P. Cochon, autre chroniqueur contemporain, affirme que Raoul balançait entre les sentiments de gratitude qui le liaient à la fois à la maison d'Orléans et à la maison de Bourgogne. Suivant cet auteur, R. d'Octonville proposa d'abord au duc d'Orléans d'assassiner le duc de Bourgogne. Mais après avoir déjà reçu une avance sur le prix du meurtre, il se sentit des scrupules. Raoul en fit confidence au duc Jean sans Peur, qui lui offrit « d'entreprendre l'opposite, à sçavoir de tuer Louis duc d'Orléans »; ce que Raoul accepta très-volontiers. Nous renvoyons au récit très-connu de Monstrelet et d'autres auteurs, pour les circonstances de ce crime mémorable, qui eut lieu le 23 novembre 1407, dans la vieille rue du Temple, entre l'hôtel Barbette et le palais de Saint-Paul. R. d'Octonville, pour accomplir ce forfait, avait loué, plusieurs semaines d'avance, une maison propre à servir de poste aux assassins. Il avait recruté et dressé dans cette vue une triple brigade de sicaires, au nombre de seize compagnons. Coiffé d'un chaperon rouge à longue draperie, qui « embrunchait » son visage, Raoul d'Octonville dirigea le coup. Quand le meurtre fut accompli, il examina le cadavre à la lueur d'une torche de paille, s'assura que le duc était bien mort, et donna le signal de la fuite. Il rallia ses hommes à l'hôtel d'Artois, chez le duc de Bourgogne. Peu de jours après il suivit en Flandre Jean sans Peur, qui paya le salaire de ses « libérateurs ». Raoul d'Octonville reçut pour sa part 800 francs d'or. Il demeura de plus attaché à la maison ducale, avec le titre qu'il avait jadis porté auprès du roi, celui d'écuyer d'écurie. Le 6 août 1408, par mandement donné à Bruges, Jean sans Peur accorda à Raoulet d'Octonville, son écuyer et conseiller, « pour les agréables services par lui rendus », la somme de 500 francs d'or. Le 5 janvier suivant, Raoul reçut 210 écus d'or « pour son monter et habiller, tant de chevaux comme de robes ». En 1412 il figure pour la dernière fois sur les états de la maison ducale au nombre des *écuyers ordinaires*. A. V.—V.

Cabinet des titres : *Octonville*. Comptes des rois de France, K K 41, f°s 183, 280, etc. Registres du parlement; notes communiquées par M. J. Pichon. Manusc. Gaignières, 772, 1, pages 497; etc. *Mémoires de Bauyn*, manusc. de l'Institut, 372. — Labarre, *Mémoires de Bourgogne*, 1729, in-4°, p. 147-8. — Vallet de Viriville, *Assassinat du duc d'Orléans*, dans le *Magasin de librairie* du 25 novembre 1859, p. 241 et suiv., etc.

OCTOUL (*Étienne*), astronome français, né en 1589, à Ramatuelle, près Fréjus, mort en 1655, au couvent de Pourrières (aujourd'hui dép. du Var). Il entra en 1608 chez les minimes d'Avignon et fit sa principale occupation de l'étude des mathématiques. On a de lui : *Inventa astronomica, primæ mundi epochæ a priori constructæ*, etc.; Avignon, 1643, in-4°. Il s'attache à démontrer à quel jour, selon le calendrier Julien, le monde a été créé et à déterminer en quel méridien et à quel degré du zodiaque se trouvait alors le soleil. « Il propose, dit La Lande, un instrument pour prendre la hauteur; c'est un secteur à pinnules, dont il faisait tourner le limbe dans une coulisse circulaire concentrique placée dans le plan du méridien. »

Achard, *Dict. hist. de la Provence*. — La Lande, *Bibliogr. astron.*

O'DALY (*Daniel*), religieux irlandais, né en 1595, dans le comté de Kerry, mort le 30 juin 1662, à Lisbonne. Il fut élevé en Flandre et y prononça des vœux dans l'ordre de Saint-Dominique. Ayant été appelé à la cour d'Espagne, il s'insinua si bien dans l'esprit de Philippe IV que ce prince, qui était alors maître du Portugal, le chargea de surveiller la fondation d'un couvent à Lisbonne pour les moines irlandais. Il en devint le premier supérieur. A l'avénement du duc de Bragance au trône, il vit augmenter son crédit, et fut employé dans les affaires les plus considérables du royaume. En 1655 il se rendit auprès de Louis XIV en qualité d'ambassadeur, afin de négocier un traité d'alliance et de commerce. Arrivé à Paris, il ne voulut point d'autre logement que le couvent des dominicains de la rue Sainte-Honoré, où il demeura pendant tout le temps de son ambassade. « On lui donna ce bel éloge, dit le P. Baron, que personne n'a jamais su faire une union plus heureuse de la piété avec la prudence, de la modestie et de l'humilité religieuse avec la gravité et la sagesse d'un ambassadeur. » Cette modestie cependant ne l'empêcha d'exercer les charges de son ordre, telles que celles de censeur de l'inquisition, de visiteur général et de vicaire général du royaume. On a de lui : *Initium, incrementum et exitus familiæ Giraldinorum Desmoniæ comitum Kierria in Hibernia;* Lisbonne, 1655, in-8°. P.

V. Baron, *Apologétiques*, lib. 2, p. 448; lib. 4, p. 241. — Échard et Quétif, *Script. ord. prædicat.*, II, 617.

ODASSI (*Tifi* DEGLI), poëte italien, né à Padoue, vers le milieu du quinzième siècle. Sa famille était noble; on ne sait rien de lui sinon qu'il est l'auteur d'un petit poëme intitulé *Carmen macaronicum de quibusdam Patavinis arte magica delusis*, composition bizarre et licencieuse, qui l'a fait regarder par quelques écrivains comme l'inventeur de la poésie macaronique. Au reste, ce poëme est devenu d'une si grande rareté qu'au dire de Tiraboschi il n'en existe que deux exemplaires conservés dans la

bibliothèque de Parme. D'après Scardeone, il aurait eu au moins une dizaine d'éditions. Dans ce nombre l'abbé Morelli en a décrit une seule, de 10 feuillets in-4°, sans chiffres, signatures ni réclames, et qui paraît avoir été imprimée vers 1490.

Son frère, *Lodovico*, conseiller du duc d'Urbin et mort en 1510, a publié *Cebetis tabulæ*; Bologne, 1497, in-8°; réimpr. en 1720, à Londres, par Thomas Johnson; et *Orazion funebre del duca d'Urbino Guidubaldo da Montefeltro*; Pesaro, 1508, in-4°. P.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Scardeone, *Antiq. urbis Patavii*, 289. — Papadopoli, *Hist. gymnasii patavini.* — Morelli, *Catalogue Pinelli*, n° 5572.

ODDI (*Muzio*), géomètre italien, né le 14 octobre 1569, à Urbin, mort le 15 décembre 1639, dans la même ville. Sur les conseils de Francesco Barocci, qui lui enseigna le dessin, il s'appliqua à l'étude des mathématiques, et y fit de remarquables progrès; cependant il embrassa la carrière des armes, et commanda l'artillerie dans le corps d'armée qui fut envoyé au secours des ligueurs français. Il jouissait d'un grand crédit à la cour de François de La Rovère; mais, accusé de révéler à la duchesse ce qui se passait dans le conseil, il tomba en disgrâce, et fut enfermé dans la forteresse de Pesaro (1600). Il passa une année entière au secret le plus absolu. Ce fut dans cette retraite forcée qu'il parvint à écrire plusieurs traités de mathématiques avec une encre composée de charbon pilé, d'eau et de noir de fumée; un roseau lui servit de plume, et il raffermit son papier au moyen d'une colle légère. Ses manuscrits se trouvent encore à Urbin, dans la bibliothèque Vincenzi. La captivité d'Oddi s'adoucit un peu en 1602, et il fut mis en liberté en 1609. Aussitôt il se rendit à Milan, et y enseigna les mathématiques. En 1626 il fut invité par les magistrats de Lucques à diriger les fortifications de cette ville. Après avoir occupé la place d'ingénieur à Lorette, il lui fut permis de revenir à Urbin, où il mourut, à l'âge de soixante-dix ans. On a de lui : *Degli Orologi solari nelle superficie piane*; Milan, 1614, in-4°; — un autre ouvrage sur le même sujet; Venise, 1638, in-4° : « ces deux traités sont remarquables, dit Montucla, par diverses pratiques ingénieuses et plus de géométrie profonde qu'on n'en trouve d'ordinaire dans les livres de ce genre »; dans la préface du second traité l'auteur dénonce comme un effronté plagiat de ses propres travaux l'ouvrage du P. Jules Fuligatti intitulé *Degli horiuli a sole* (Ferrare, 1616, in-4°); — *Dello Squadro*; Milan, 1625, in-4°; — *Della fabrica e dell' uso del compasso polimetro*; Milan, 1633, in-4°.

Son frère, *Matteo* Oddi, a publié trois centuries de *Precetti di architettura militare*; Milan, 1627, in-8°. O.

Rossi, *Pinacotheca*, p. I, 174. — Freher, *Theatrum*. — Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*, II, 387. — Montucla, *Hist. des mathém.*, I, 730.

ODDI (*Odo* degli), médecin italien, né à Padoue, mort le 5 février 1559, dans la même ville. Il exerça d'abord la médecine à Venise, et devint professeur à l'université de sa ville natale. Il avait beaucoup lu Galien, et il ne parlait ou n'agissait jamais que d'après les principes de cet auteur; aussi l'appela-t-on l'*âme de Galien*, surnom qu'il se glorifiait d'avoir mérité. On ignore si les ouvrages qu'il a écrits ont vu le jour de son vivant; les éditions connues sont toutes posthumes. Il a laissé : *De pestis et pestiferorum omnium affectuum causis, signis, præcautione et curatione lib. IV*; — *Apologiæ pro Galeno lib. III*; — *De cœna et prandio lib. II*; Venise, 1570, in-4°; son fils, qui a imprimé ces traités avec un des siens (*De putredine*), a pris soin d'en retrancher tout ce qui traite de l'influence des astres relativement aux maladies; — *In Aphorismorum Hippocratis priores duas sectiones intepretatio*; Venise, 1572, in-8°; Padoue, 1589, in-4°; — *Ars parva*; Venise, 1574, in-4°; — *In primam totam Few libri primi canonis Avicennæ*; Venise, 1575, in-4°; — *In librum Artis medicinalis Galeni*; Brescia, 1607, in-4°.

Son fils, Oddi (*Marco degli*), né en 1526, à Padoue, où il est mort, le 25 juillet 1591, embrassa la même profession. Il enseigna dans sa ville natale la logique (1546), la philosophie (1549) et la médecine (1583). On a de lui : *De putredine*; Venise, 1570, in-4°; Padoue, 1585; avec trois traités de son père; — *Meditationes in theriacam et mithridaticam antidotum*; Venise, 1576, in-4°; — *De componendis medicamentis*; Padoue, 1583, in-4°; — *De morbi natura et essentia*; ibid., 1589, in 4°; — *De urinarum differentiis*; ibid., 1591, in-fol. P.

Manget, *Biblioth. medica*, II. — Papadopoli, *Hist. gymn. patav.* — Tomasini, *Elogia*.

ODDI (*Sforza* degli), poëte et jurisconsulte italien, né en 1540, à Pérouse, mort en 1611, à Parme. Il fut un des jurisconsultes les plus estimés de son temps et tint successivement école à Macerata, à Pise et à Pavie. En 1599 il fut appelé à Padoue pour occuper la chaire que la mort du célèbre Panciroli venait de rendre vacante; mais en 1600 il l'abandonna, et se rendit à Parme, où le duc Ranuccio Farnese le nomma conseiller et premier lecteur de son université. Il forma d'habiles disciples, entre autres Alberigo Gentilis. On a de lui : *De compendiosa substitutione*; Pérouse, 1581, in-fol.; — *Consilia*; Venise, 1593, in-fol.; — *De fideicommissis*; ibid., 1622, in-fol.; — *De restitutione in integrum*; Francfort, 1672, in-fol. Ces divers ouvrages ont eu plusieurs éditions. Oddi avait dans sa jeunesse composé des comédies qui eurent du succès, telles que l'*Erofilomachia* (Venise, 1572), *I morti vivi* (Pérouse, 1576), et *la Prigione d'amore* (Florence, 1592). P.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Jacobilli, *Biblioth. Umbriæ*.

ODDI (*Jacopo* DEGLI), prélat italien, né le 12 novembre 1679, à Pérouse, mort en avril 1770, à Viterbe. Il appartenait à la même famille que les précédents. Il vint de bonne heure à Rome, et remplit avec zèle plusieurs emplois honorables; après avoir administré les villes d'Ancône, de Civita-Vecchia et de Macerata, il fut chargé de missions politiques à Parme et à Cologne. En 1739 il se rendit en qualité de nonce à la cour de Portugal. Nommé cardinal en 1745, il devint légat de Ravenne (1746) et évêque de Viterbe (1749). On a de lui : *Constitutiones editæ in Viterbiensi synodo;* Viterbe, 1763, in-4°.

A cette famille il faut également rattacher *Longaro-Ignazio* DEGLI ODDI, jésuite, né en 1685 et mort en 1773. Ce religieux, qui passait pour très-instruit, donna jusqu'en 1729 à Rome des leçons sur l'interprétation des saintes Écritures. Il a publié en italien des notices sur plusieurs personnages de sa compagnie, notamment sur Louis de Pont, François de Geronimo, Jean d'Avila, etc. On cite aussi de lui la *Vita del infanta d'Austria Margherita;* Rome, 1733. in-4°. P.

Raoff, *Genealog. Archivarius.* — *Dizionario istorico Bassanese.*

ODEBERT (*Pierre*), magistrat français, né en 1574, à Dijon, où il est mort, le 19 novembre 1661. Reçu en 1604 président aux requêtes du parlement de Dijon, il exerça cette charge jusqu'en 1646. Il contribua à la formation de plusieurs établissements charitables, restaura des églises et des couvents, donna 80,000 livres pour élever des jeunes filles pauvres dans l'hôpital de Sainte-Anne de Dijon, et fonda, au collége des Jésuites de cette ville, quatre chaires de théologie. Il est auteur d'un livre de piété intitulé *L'Académie des afflictions où se trouvent les biens solides* (Dijon, 1666, in-4°). P. L.

Perry, *Poesis Pindarica;* 1658. — Papillon, *Auteurs de Bourgogne.*

ODELEBEN (*Ernest-Othon-Innocent*, baron D'), officier et écrivain militaire allemand, né à Riesœ, le 13 mars 1777, mort à Dresde, le 2 novembre 1833. En 1813 il fut attaché à l'état-major de Napoléon, qu'il accompagna pendant toute la campagne de Saxe. Il mourut colonel de cavalerie et aide de camp du roi de Saxe. On a de lui : *Der Feldzug Napoleons in Sachsen im Jahre* 1813 (La campagne de Napoléon en Saxe en 1813); Dresde, 1815 et 1816, in-8° : traduit en français, Paris, 1817, 2 vol. in-8°; cet ouvrage excita les récriminations des admirateurs exclusifs de Napoléon; — *Die Gegend von Bautzen mit einem Commentar über die Schlacht vom* 20 *and* 21 *mai* 1813 (La contrée de Bautzen, avec un commentaire sur la bataille des 20 et 21 mai 1813), ibid.; 1820, avec une excellente carte; — *Carte topographique de la Suisse saxonne;* 1830. O.

Conversations.-Lexikon.

ODELL (*Thomas*), auteur dramatique anglais, né dans le comté de Buckingham, mort en mai 1749. Il entreprit d'élever dans Goodman's Fields un théâtre (1729), qui eut beaucoup de succès; mais, sur la plainte des aldermen, il fut obligé de le fermer sous prétexte, qu'un tel établissement donnait lieu à la dissipation des ouvriers et à la diminution du travail. Quelques années plus tard, ce théâtre fut rouvert sans opposition, et Garrick y fit ses premiers débuts. En 1738 Odell obtint une place dans les menus plaisirs de la cour. Il est auteur de quatre pièces, dont deux méritent d'être signalées : *Chimera* (1721) et *Prodigal* (1744), comédies. K.

Baker, *Biographia dramatica.*

ODENATH, prince de Palmyre et mari de Zénobie, un de ces vaillants usurpateurs ou tyrans, comme les appellent les écrivains de l'*Histoire auguste*, qui, vers le milieu du troisième siècle après J.-C., sauvèrent l'empire romain d'une ruine imminente. Agathias dit qu'il était d'une humble origine; Zosime le fait naître d'une riche famille de Palmyre, et Procope prétend qu'il était prince d'une tribu sarrasine qui habitait aux bords de l'Euphrate. De ces témoignages divers, mais non contradictoires, car la noblesse d'un petit chef arabe pouvait paraître médiocre et même basse pour un empereur romain, il résulte qu'Odenath était de race sarrasine et chef d'une des tribus qui habitaient la région dont Palmyre était la capitale, région vassale de Rome plutôt que partie intégrante de l'empire. Sa vie est très-peu connue. Trebellius Pollion, dans une courte biographie, nous apprend que le jeune Arabe fit dans les rudes exercices de la chasse l'apprentissage de la guerre. « A jamais mémorable par ses chasses, dit-il, il s'exerça dès son premier âge avec une mâle constance à prendre des lions et des léopards, des ours et d'autres animaux sauvages, vécut toujours dans les bois et sur les montagnes, supportant la chaleur, la pluie et toutes les fatigues que renferment les plaisirs de la chasse; endurci par ces exercices, il supporta le soleil et la poussière dans les expéditions de Perse. » Ces détails ne nous apprennent pas comment il devint prince de Palmyre, ni quels furent en cette qualité ses rapports avec les empereurs romains. La défaite et la captivité de Valérien, la politique faible et cruelle de Gallien semblaient devoir amener la dissolution de l'empire; l'Orient surtout paraissait incapable de résister à l'invasion des Perses. Dans ces circonstances, Odenath prit pour lui-même, pour sa femme Zénobie, pour son fils aîné, Hérode, pour ses deux autres fils, Herennianus et Timolaüs, le titre royal, et fit le plus vigoureux usage du pouvoir dont il venait de se saisir. A la tête d'une armée rassemblée à la hâte, il marcha contre le victorieux Sapor, le chassa de la Syrie, reprit Nisibe et toute la Mésopotamie, et s'avança jusque sous les murs de Ctésiphon. Le harem de

Sapor et d'immenses richesses tombèrent en son pouvoir. Après avoir sauvé l'Orient de l'invasion des Perses, le roi de Palmyre, salué empereur par ses soldats, résolut de préserver l'unité de l'empire en aidant Gallien à réprimer les usurpateurs de la pourpre impériale. Il tourna ses armes contre Quiétus, fils de Macrien, le força de s'enfermer dans Émèse, s'empara de cette ville et fit mettre à mort le prétendant. En récompense de ses services, Gallien lui décerna le titre d'auguste, et le reconnut pour son collègue. Odenath ne jouit pas longtemps de cette dignité bien méritée. Un de ses cousins ou de ses neveux, Maconius, l'assassina avec son fils Hérode, qui portait aussi le titre d'empereur. Hérode était le fils d'une première femme d'Odenath, et Zénobie, qui avait pour lui des sentiments de marâtre, fut, dit-on, complice de ce double meurtre, accompli vers 266. Ainsi périt victime d'une trahison domestique ce vaillant chef arabe, auquel il n'a manqué peut-être qu'un meilleur historien pour être compté parmi les grands princes romains. L. J.

Trebellius Pollion, *Triginta tyranni*, XIII-XVII, XXIX. — Procope, *Persica*, II, 5. — Agathias, IV.

ODERBORN (*Paul*), originaire de la Poméranie, était un pasteur luthérien qui a successivement habité Kovno, Riga et Mitau, de 1580 à 1589. On lui doit deux ouvrages précieux pour l'histoire de Russie, une Vie d'Ivan le Terrible : *Johannis Basilidis, magni Moschoviæ ducis, vita* (Wittemberg, 1585, in-4° et in-8°), réimprimée par Stawczewski (*Historiæ Ruthenicæ scriptores exteri sæculi XVI*); traduit en allemand, et un tableau de la religion des Russes qui a pour titre : *De Russorum religione, ritibus nuptiarum, funerum, victu, vestitu et deque Tartarorum religione ac moribus*; s. l., 1581, in-4°; également réédité par Starczewski (Pétersbourg, 1842). P^ce^ A. G—N.

J.-G Bahle, *Versuch einer krit. liter. der Russischen Geschichte*, I, 268. — Adelung, *Ubersicht der Reisenden in Russland bis* 1700.

ODERIC DE PORDENONE, franciscain et voyageur italien, né en 1286, à Cividale, district de Pordenone (Frioul), mort à Udine, le 14 janvier 1331. Après avoir terminé ses études à Udine, il se dévoua aux labeurs des missions lointaines, et résolut d'aller porter l'Évangile en Asie. Passant d'abord par Constantinople, il traversa la mer Noire, et, débarquant à Trébizonde, fit route vers Ormuz par la grande Arménie, après avoir passé quelques jours à Kerésoun et dans les environs. Il vit successivement Erzéroum, Kars, Tauris, Com, Chiraz et quelques autres villes de la Perse, arriva à Ormuz, et s'y embarqua. Après vingt-huit jours de navigation, Oderic parvint à Tatta, où, au mois d'avril 1321, quatre religieux de son ordre avaient souffert le martyre. Il enleva leurs corps, et continua sa route pour la côte de Malabar. Il séjourna dans ce pays, visita Méliapour, l'île de Ceylan, et même, suivant son récit, les îles de Sumatra, de Bornéo et de Java. Il est toutefois impossible de décider si Oderic a réellement abordé dans les îles de la Sonde, mais la côte de Malabar lui semble bien mieux connue. Il s'y instruisit des mœurs et des usages de l'Inde, et les récits des voyageurs modernes ont confirmé quelques-unes de ses observations. Se dirigeant ensuite vers l'est, il se rendit sur les côtes de la Chine méridionale, qu'il nomme Inde supérieure, traversa cet empire du sud au nord, parvint à une ville importante appelée Kambaleth, résidence du grand khan des Tartares, et y passa quelques années. Il marcha ensuite à l'ouest pendant cinquante jours, et entra dans le pays du Prêtre-Jean, qu'il ne faut pas confondre avec l'Abyssinie, dont l'empereur porte aussi ce nom. Oderic revenait alors en Europe; mais il est très-difficile de le suivre dans cette partie de son voyage, et surtout de déterminer d'une manière précise la route qu'il parcourut. Sa relation indique cependant qu'il visita la plus grande partie du Thibet et du Turkestan, que l'on désignait alors sous le nom de royaume de Khokand, et même de Tartarie indépendante. De retour en Europe après une absence de seize années, consacrées à la prédication de l'Évangile, Oderic dans son voyage avait donné le baptême à plus de vingt mille infidèles. Il arriva à Pordenone en 1330; mais les souffrances de toutes sortes qu'il avait endurées le rendirent méconnaissable, même à ses plus proches parents. Son intention était d'aller à Avignon auprès du pape Jean XXII pour lui rendre compte de l'état des missions orientales et solliciter de lui de nouveaux secours pour la conversion des Tartares; mais les troubles qu'avait excités dans l'ordre des Franciscains l'élection schismatique de Pierre de Corbière, l'un d'entre eux, à la papauté sous le nom de Nicolas V, et une maladie qui surprit Oderic à Pise l'empêchèrent de mettre ce projet à exécution. Il vint à Padoue, où, par ordre du provincial, il dicta, quoique malade, la relation de son voyage à l'un de ses confrères appelé Guillaume de Solagna. Il rentra peu après dans son couvent à Udine, et y mourut avec la réputation d'un saint, appuyée sur un grand nombre de miracles rapportés par les divers auteurs de sa vie. Sa relation, précieuse à consulter pour la géographie de l'Asie au quatorzième siècle, bien que nous n'en possédions que cinq chapitres, a été, selon l'opinion commune, imprimée pour la première fois dans la *Raccolta delle navigazioni et viaggi*, de Rammusio, édition de 1563, t. II, p. 245; cependant Tiraboschi prétend qu'Apostolo Zeno fait mention d'une édition antérieure, publiée en 1513. Haym n'en parle pas dans sa *Bibliotheca italiana*; mais il en cite une traduction italienne par un anonyme; Pesaro, 1573, in-4°. Les Bollandistes l'ont insérée dans la Vie d'Oderic, au 14 janvier. Enfin quelques autres auteurs en ont donné des édi-

tions à diverses époques. On lui a aussi imposé des titres différents; les Bollandistes l'appellent *B. Odorici Peregrinatio, ab ipsomet descripta;* Wadding, *Historia peregrinationis*, et certains : *De rebus incognitis*. Oderic est en outre auteur de divers sermons, d'un ouvrage intitulé : *De mirabilibus mundi*, où il montre, comme dans son voyage, un assez grand esprit d'observation, mais trop de crédulité, et enfin d'une *Chronique* abrégée depuis le commencement du monde jusqu'au pontificat de Jean XXII.

H. Fisquet.

Wadding et Fonseca, *Annales Minorum*, t. VII, p. 123-126. — *Acta Sanctorum*, janvier, t. I, p. 983-992. — B. Asquini, *Vita et Viaggi del beato Odorico da Udine;* 1737, in-8°. — G. G. Lirutti, *Notizie delle vite ed opere scritte da' letterati del Friuli*, t. I, p. 274-291. — Venni, *Elogio istorico del B. Odorico;* Venise, 1761, in-4°. — Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.*, t. II, p. 404. — Tiraboschi, *Histor. della letteratura ital.*, t. III.

ODERICO (*Gaspero-Luigi*), antiquaire italien, né le 24 décembre 1725, à Gênes, où il est mort, le 10 décembre 1803. Il fut élevé au collége de Prato et prit à seize ans l'habit des Jésuites. Il s'adonna de bonne heure à un genre d'étude qui exigeait beaucoup de patience, et dirigea surtout ses recherches vers la numismatique. L'explication d'une ancienne inscription latine attira sur lui l'attention du cardinal Spinelli, qui le fit entrer au collége des Écossais pour y enseigner la théologie. Pendant son séjour à Rome, il publia plusieurs ouvrages, déterra un grand nombre d'inscriptions et mit en ordre la collection de médailles dont le marquis Capponi venait d'enrichir le musée de Kircher. Lors de la suppression des Jésuites, il retourna à Gênes, et y obtint la place de conservateur à la bibliothèque publique. Après avoir passé six ans à la cour de Turin, où son frère Giambattista était chargé de suivre une importante négociation relative à la délimitation des frontières, il s'établit de nouveau dans sa patrie, et reçut les titres de professeur émérite et de membre de l'Institut ligurien. On a de lui : *Dissertazione sopra un' antica iserizione novellamente scoperta;* Rome, 1756, in-4°; — *Dissertationes et adnotationes in aliquot ineditas veterum inscriptiones et numismata;* ibid., 1765, in-4°; ces mémoires sont au nombre de huit; — *De argenteo Orcitirigis nummo conjecturæ;* ibid., 1767, in-4° : il s'agit d'une médaille attribuée à Orgetorix, noble helvétien dont parle César; — *Ragionamento apologetico in difesa dell' architettura Egizia e Toscana;* ibid., 1769, in-fol., trad. en français et en anglais, et placé dans les *Diverse maniere di adornare i cammini* de Piranesi; — *Numismata græca non ante vulgata, cum notis;* ibid., 1777, in-4°; — *De marmorea didascalia in Urbe reperta epistolæ duo;* ibid., 1777-1784; — *Lettera sopra una medaglia inedita di Carausio;* Gênes, 1778; — *Sopra una pretesa moneta di Arnolfo, duca di Spoleto;* Bologne, 1786; — *Lettere Ligustiche, ossia Osservazioni critiche sullo stato geografico della Liguria fino ai tempi di Ottone il Grande, con le Memorie storiche di Caffa;* Bassano, 1792, in-8°; — quelques mémoires dans les *Saggi* de l'Académie étrusque de Cortone. Parmi ses ouvrages inédits on remarque *Notizie istoriche sulla Taurica fino al* 1475, entreprises sur l'invitation de Catherine II, qui venait d'achever la conquête de la Crimée; — *Serie cronologica de' re del Bosforo Cimmerio*, et *Lettera sul pretesa epitaffio di san Felice II*, épitaphe découverte en 1787 et attribuée au pape Félix II par P.-A. Paoli. Les écrits d'Oderico contiennent des renseignements précieux sur les monuments épigraphiques; mais on lui a reproché de perdre souvent de vue l'objet principal de ses recherches et de se montrer plus occupé de détruire l'opinion des autres que de justifier la sienne. P.

Fr. Carrega, *Elogio storico di G.-L. Oderico;* Gênes, 1804. — *Magasin encyclop.*, 1806.

ODERIGI DA GUBBIO, peintre de l'école bolonaise, né à Gubbio, près Pérouse, mort vers 1299. D'après ce que Vasari dit qu'à Rome, à la fin de sa carrière, Oderigi fut l'ami du jeune Giotto, Baldinucci croit pouvoir ranger cet artiste parmi les disciples du Cimabué et le rattacher ainsi à l'école florentine; mais le Cimabué, habitué à peindre la fresque et les tableaux de grande dimension, eût été un maître assez mal choisi par un miniaturiste, et il est infiniment plus probable que, comme le pense Lanzi, il apprit son art de quelqu'un des miniaturistes si nombreux alors en Italie. Bien qu'Oderigi ait travaillé à la bibliothèque du Vatican, il passa la plus grande partie de sa vie à Bologne, où il forma l'un des plus illustres parmi les anciens maîtres de son école, le Franco, qui ne tarda pas à le surpasser. Oderigi, dont malheureusement aucun ouvrage authentique n'est parvenu jusqu'à nous, jouit de son vivant d'une grande renommée, et les vers que le Dante lui a consacrés suffiraient seuls pour l'immortaliser :

> Oh! dissi lui, non se' tu Oderisi
> L'onor d'Agubbio, et l'onor di quell' arte
> Che alluminar è chiamata a Parisi?

« Oh! lui dis-je, n'es-tu pas Oderisi, l'honneur de Gubbio et l'honneur de cet art qu'on appelle à Paris enluminer? »

Avec une louable modestie Oderigi, dans sa réponse, reconnaît lui-même la supériorité de son élève :

> Frate, diss'egli, più ridon le carte
> Che pennelleggia Franco Bolognese :
> L'onor è tutto or suo, e mio in parte.

« Frère, dit-il, on trouve plus de charme dans les peintures du Bolonais Franco; aujourd'hui, tout l'honneur est pour lui; mais je puis aussi en revendiquer ma part. » E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia della pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*.

ODESCALCHI, famille italienne, originaire

de Côme, qui depuis le seizième siècle a produit plusieurs hommes distingués dans les lettres et dans l'Église. Nous citerons les suivants :

Pierre-Georges, mort le 6 mai 1620, à Vigevano, se fit prêtre après la mort de sa femme. Par le crédit de son frère *Paul*, gouverneur de Rome, il obtint du pape Sixte-Quint les emplois de protonotaire participant et de préfet des brefs de justice. Sous le pontificat de Clément VIII, il s'acquitta avec honneur d'une ambassade en Suisse. Il fut évêque d'Alexandrie, puis de Vigevano, et gouverna d'une manière très-édifiante. On a de lui quelques ouvrages de piété et une *Vie de Sixte V*.

Marc-Antoine, frère du pape Innocent XI, mort en 1670, à Rome, n'accepta aucune dignité et consacra sa vie entière au soulagement des malheureux. Il convertit sa maison en hôpital, y plaça jusqu'à mille lits, chaque malade ayant le sien en particulier, et légua par testament tous ses biens à cet établissement, qui, rebâti par Innocent XI avec beaucoup de magnificence, fut connu sous le nom d'hôpital de Sainte-Gale.

Livio, neveu du précédent, né en 1652, mort le 7 septembre 1713, à Rome. Il acheta de la maison d'Orsini le duché de Bracciano, et fut élevé par le roi Charles II à la dignité de grand d'Espagne. Il prit part aux guerres contre les Turcs, et reçut en 1689 de l'empereur Léopold Ier le titre de prince de l'empire. En 1697 il figura parmi les compétiteurs au trône de Pologne. N'ayant pas d'enfants, il adopta *Balthasar* Erba, fils de sa sœur Lucrèce, et lui laissa son héritage à la condition de porter son nom. Ce dernier devint le chef d'une maison qui existe encore en Autriche.

Benoît, neveu du précédent, né le 19 août 1679, à Milan, où il est mort, le 14 décembre 1740. Après avoir été vice-légat de Ferrare et de Bologne, il fut envoyé en 1711 en Pologne et administra comme archevêque le diocèse de Milan depuis 1712 jusqu'en 1737, époque où il donna sa démission. Clément XI le créa cardinal en 1713. P.

Ughelli, *Italia sacra*. — Ghilini, *Theatro d'huomini lett.*

ODESCALCHI (*Balthasar*), duc de Ceri, né le 23 juillet 1748, à Rome, où il est mort, le 30 août 1810. Il appartenait à la famille des précédents. Sa vie s'écoula paisiblement au sein de la retraite et de l'étude. Il avait fondé dans son palais une académie qui prit le nom des *Occulti*. On a de lui : *Lettere di M. Flaminio a Setimio*; Rome, 1794, 2 vol., trad. de l'anglais de miss C. Knight; — *Istoria dell' academia de' Lincei*; ibid., 1806, in-8°; — des *poésies* insérées dans différents recueils.

Un autre membre de cette famille, *Charles* Odescalchi, né le 5 mars 1785 et mort en 1841, fut en 1823 créé cardinal et archevêque de Ferrare; il devint ensuite préfet de la congrégation des évêques et du clergé régulier, et mourut après s'être fait jésuite. P.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, V.

ODESCALCHI. *Voy*. Innocent XI.

ODETTE DE CHAMPDIVERS, maîtresse de Charles VI, roi de France, née vers 1390, morte après 1424. Odette n'était point, comme on l'a dit, la fille d'un marchand de chevaux. Elle appartenait à la famille seigneuriale de Champdivers, qui tirait son nom d'un fief ainsi désigné, sis près de Dôle et de Saint-Jean-de-Losne, dans le comté de Bourgogne. Son père, Oudin de Champdivers, était vers 1387 écuyer d'écurie (en latin *marescallus equorum*), à la cour du roi Charles VI; et cette expression, surchargée dans un manuscrit, en *mercator equorum* (1), est devenue la source d'une tradition erronée. Odette ou Odinette, fille d'Oudin, eut pour frère Odinet de Champdivers, chevalier, qui, l'an 1394, suivit Philippe le Hardi, lors de son voyage en Bretagne. Sa famille, née bourguignonne servit le parti des ducs Philippe et Jean sans Peur. Il paraît vraisemblable qu'Odette fut donnée par ce dernier prince à Charles VI, après la mort de Louis, duc d'Orléans, comme un nouveau moyen d'assurer auprès du roi l'influence bourguignonne. A cette époque (1407), Isabelle de Bavière avait pourvu à la postérité du roi de France en fournissant à la couronne douze rejetons. Ses rapports avec son époux, malade et insensé, étaient accompagnés de sévices et de coups, dont elle était victime. Isabelle condescendit, sans beaucoup de peine ni de répugnance, à cette substitution. Douée d'une grande beauté, la *petite reine* (c'est ainsi dès lors qu'Odette fut désignée par ses contemporains), *succéda* de la sorte à la reine.

Marguerite de Valois, bâtarde de France, naquit vers 1408, de cette liaison. Du vivant de Charles VI, de riches dons servirent de récompense au dévouement de la petite reine. Odette fut gratifiée de deux beaux manoirs avec toutes leurs dépendances, situés l'un à Créteil, près Paris, et l'autre à Bagnolet. En 1418, le roi (gouverné par le duc de Bourgogne) donne à Odinette de Champdivers et à Marguerite de Valois, sa fille, les produits du péage de Saint-Jean-de-Losne, près Champdivers, et du rouage de Troyes. En 1422, d'avril à octobre, le gouvernement de Charles VI moribond alloue à la mère et à la fille en survie, cinq cents livres de revenu annuel sur le même péage. Mais après la mort de Charles VI les revenus royaux furent livrés à la discrétion des Anglais. Odinette, avec sa fille, déjà grande, se trouva réduite à la misère par la suppression de ses émoluments. Alors elle vint chercher un refuge dans son pays natal, invoquant, pour subsister, la protection du duc de Bourgogne. Peu satisfaites des libéralités fort mesurées de Philippe le Bon, les deux *princesses* se souvinrent qu'elles avaient du sang royal dans les veines. Elles se tournèrent vers le

(1) Voir sur ce point une dissertation intitulée : *Odette, était-elle fille d'un marchand de chevaux? Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1859, 4e série, t. 5, p. 171 et suiv.

dauphin, devenu Charles VII, et embrassèrent la cause politique de ce prince. En 1424, Odette et sa fille se firent, en Bourgogne, l'âme du parti qui soutenait le prince Valois. Elles avertirent le roi de diverses trames ou projets hostiles qui se préparaient contre lui. Odette et Marguerite s'attirèrent ainsi l'animadversion et les poursuites judiciaires du gouvernement bourguignon. L'année suivante, Odette avait quitté la Bourgogne, avec sa fille, pour se retirer en Dauphiné, sur la terre de Charles VII. A partir de ce moment, l'histoire ne nous a conservé aucune trace d'Odette, qui, probablement, mourut vers cette époque, dans un complet état d'abandon.

Charles VII touchait alors à la période la plus critique de sa carrière. Toutefois, dans sa détresse, il se souvint de sa sœur naturelle, qu'il avait vue naître à ses côtés. Marguerite de Valois fut légitimée en 1428, et mariée par le roi à un chevalier nommé le sire *de Belleville*.

A. V.—V.

Religieux de S.-Denis, manusc. latin, n° 5959, f° 161. — Direction générale des Archives : KK, 22 ; f° 41. PP 118, f° 93. — César Lavirotte, *Odette de Champdivers* ; Dijon, 1854, in-8°. — Vallet de Viriville, *Histoire de Charles VII*, 1861, in-8°, t. I, livre III, chap. II.

ODEVAÈRE (*Joseph-Denis*), peintre belge, né à Bruges, le 2 octobre 1778, mort dans la nuit du 8 au 9 février 1830. Après avoir fait de bonnes études au collége de Bruges, il devait suivre la carrière commerciale; mais, entraîné par son goût pour le dessin, il vint à Paris en 1798, et entra dans l'atelier de David, qui le prit en affection. Il concourut pour le grand prix de peinture, qui lui fut décerné en 1804. A Rome, il fit plusieurs travaux importants, entre autres deux grandes fresques pour le palais Quirinal, et le *Martyre de saint Laurent*, toile qui est dans une église de Bruges. En 1810, il envoya à l'exposition du Louvre *Léon III prosterné devant Charlemagne*. De retour à Paris en 1812, il exposa cette année-là : *Le Roi de Rome au Capitole*, un *Christ mort, sur les genoux de la Vierge*, et l'*Arrivée d'Iphigénie en Aulide*. Une médaille d'or de 1re classe lui fut décernée. Après les événements de 1814, il retourna dans son pays. Le prince d'Orange, depuis Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, le nomma son peintre. Parmi les tableaux qu'il fit pour lui, il en est un, la *Bataille de Waterloo*, qui, assez médiocre, du reste, le fit injustement accuser, en France, d'avoir voulu rappeler un triste souvenir. Parmi les autres ouvrages d'Odevaère, nous citerons : le *Couronnement de Guillaume Ier*; *l'Union d'Utrecht*, un de ses meilleurs tableaux : la *Bataille de Nieuport*, en 1660; *Les derniers Défenseurs de Missolonghi* (exposition du Louvre, 1827).

Odevaère se délassait de la peinture en écrivant sur les arts : outre des notices communiquées à quelques sociétés savantes dont il faisait partie, il a laissé une *Histoire des arts en Italie*, qu'il se proposait de publier, lorsqu'il mourut presque subitement, en revenant du spectacle. Le manuscrit, acheté par le gouvernement belge, est déposé à la bibliothèque de Bourgogne avec une traduction de la *Vie de Raphael* à laquelle il a joint des notes intéressantes. G. DE F.

Jour. des Artistes, mars 1830. — *Dict. hist. des Belges.*

ODIER (*Louis*), médecin suisse, né le 17 mars 1748, à Genève, où il est mort, le 13 avril 1817. Il descendait d'une famille de protestants français, originaire du Dauphiné, et qui s'était réfugiée à Genève après la révocation de l'édit de Nantes. Reçu docteur à Édimbourg, il fit ensuite quelque séjour à Londres, à Leyde et à Paris; de retour à Genève, il ouvrit un cours de chimie et fut un des premiers savants du continent à faire connaître la théorie de la chaleur latente qu'il avait entendu développer par le docteur Black. Ses connaissances médicales le portèrent à introduire dans la pratique quelques remèdes nouveaux, tels que l'huile de ricin pour détruire le ver solitaire et l'oxyde de bismuth dans les crampes d'estomac. Dès 1798 il publia dans la *Bibliothèque britannique* la traduction du mémoire de Jenner sur la vaccine, mémoire qui venait de paraître, et il fut probablement le premier qui signala en France cette utile découverte; au reste, il travailla de tout son pouvoir à en propager l'application. Odier remplit à Genève plusieurs fonctions publiques. Il fut correspondant de l'Institut de France. On a de lui : *Epistola physiologica de elementaris musicæ sensationibus*; Édimbourg, 1770, in-8°; — *Pharmacopæa Genevensis*; Genève, 1770, in-8°; — *Réflexions sur l'inoculation de la vaccine*; ibid., 1800, in-8°; — *Mémoire sur l'inoculation de la vaccine*; ibid., an IX, in-8°; — *Instruction sur les moyens de purifier l'air et d'arrêter les progrès de la contagion*; ibid., 1801, in-8°; — *Observations sur la fièvre des prisons*; ibid., 1801, in-8°, trad. de l'anglais; *Principes d'hygiène*; ibid., 1810, 1823, 1830, in-8°; extrait du *Code de santé* de Sinclair; — *Manuel de médecine pratique*; ibid., 1811, 1821, in-8°; — *Grammaire anglaise*; ibid., 1817, in-12. Il a laissé en outre un *Diarium clinicum*, journal très-concis de sa pratique et il a inséré de nombreux mémoires dans la *Bibliothèque britannique*, dont il était l'unique rédacteur pour la médecine, dans le *Journal de Genève*, le *Journal de Médecine*, etc. P.

Maunoir, *Notice de la vie et des écrits de L. Odier*; Genève, 1818, in-8°.

ODIER (*Antoine*), pair de France, neveu du précédent, né en 1766, à Genève, mort en août 1853, à Paris. Il vint fort jeune habiter la France, et entra comme associé dans la maison d'un de ses parents qui se livrait au commerce d'exportation. A l'époque de la révolution, il se trouvait à Lorient, et fit partie de la municipalité de la ville, par suite de la loi de 1790 qui avait rendu leur qualité de Français aux descendants des ré-

fugiés. Ses relations avec le parti des girondins le compromirent gravement en 1793, et il subit une assez longue détention. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il se rendit à Ostende, puis à Hambourg, et revint en France fonder, dans les premières années du consulat, une fabrique de toiles peintes à Wasserling (Haut-Rhin). La direction de cet établissement, un des plus considérables de l'industrie française, ne l'empêcha point de participer aux fonctions publiques. Successivement juge au tribunal de commerce, membre de la chambre de commerce de Paris, qu'il présida pendant onze ans, et censeur de la Banque de France, il fut appelé en 1819 au conseil supérieur de commerce et en 1831 au conseil général de la Seine. Élu député en 1827, il siégea, quoique royaliste, dans les rangs de l'opposition, se rallia à la monarchie de Juillet, et obtint la pairie en 1837. La révolution de Février l'attrista profondément. Après le coup d'État du 2 décembre 1852, le nom d'Odier figura sur les listes de la commission consultative, mais il n'y siégea point.

Parmi ses enfants, on remarque ODIER (*Jacques-Antoine*), né en 1798, régent de la Banque de France, dont une fille, *Claire-Louise*, avait epousé, le 24 décembre 1851, le général Eugène Cavaignac; et ODIER (*Édouard-Alexandre*), né en 1800, peintre d'histoire, qui a exécuté quelques tableaux pour le musée de Versailles. Un des neveux d'Antoine, ODIER (*Gabriel*), né le 23 mars 1796, à Vevey, a fondé avec son cousin Jacques-Antoine une maison de banque à Paris; il est aujourd'hui régent de la Banque de France. P.

Haag frères, *La France protestante*.

ODIER (*Pierre*), jurisconsulte suisse, de la famille des précédents, né à Genève, le 29 mars 1803, mort le 30 novembre 1859, dans cette ville. Il occupa depuis 1838, à l'Académie de sa ville natale, la chaire de droit civil moderne. On a de lui: *Dissertation sur l'application des lois étrangères qui règlent la capacité de contracter*; Genève, 1828, gr. in-8°: question qui se rattache à la théorie du conflit des lois de statut personnel; — *Des Systèmes hypothécaires*; Genève, 1840, in-12, travail substantiel qui contient un exposé général et abrégé des systèmes hypothécaires de tous les pays; — *Traité du contrat de mariage, ou du régime des biens entre époux*; Paris, 1848, 3 vol. in-8°. Parmi les articles fournis par Odier à la *Bibliothèque universelle de Genève*, nous citerons les *Leçons d'ouverture d'un cours d'introduction au droit civil* (1840). Il a laissé en manuscrit un volumineux recueil, renfermant, sous forme de journal, l'histoire détaillée des dix dernières de l'ancienne république de Genève (1789-1798). E. REGNARD.

Renseignements particuliers.

ODIER (*Pierre-Agathange*), administrateur militaire français, né à Saint-Marcellin (Dauphiné), en 1774, mort à Paris, le 8 mars 1825. Il fut commissaire des guerres aux armées d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, et sous-inspecteur aux revues de la garde impériale. Élu député en 1815, il devint sous-intendant militaire et professeur à l'école d'état-major. On a de lui: *De la Réforme dans l'administration militaire*; Paris, 1818, in-8°; — *De l'Administration de l'armée d'Espagne, et du système des entreprises*; Paris, 1823, in-8°; — *Cours d'études sur l'administration militaire*; Paris, 1824-1825, 7 vol. in-8°; c'est encore le vade-mecum des jeunes officiers qui se destinent à cette branche de la carrière militaire. A. DE L.

Revue encyclopédique, t. XXVII, p. 281-283. — Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1825.

ODILON, moine français, mort vers 920. Tout ce que l'on connaît des circonstances de sa vie, c'est qu'il avait d'étroites relations avec Huchald de Saint-Amand et Ingranne, doyen de Saint-Médard, qui fut fait évêque de Laon en 932. Les écrits d'Odilon sont un récit de la translation des corps de saint Sébastien et de saint Grégoire le Grand de Rome à Saint-Médard de Soissons, publiée par Bollandus et par Mabillon, *Acta Sanct. Ord. S. Bened.*, t. V, p. 383; — une autre histoire de la translation des reliques de saint Marcellin, saint Pierre l'exorciste et autres; dans le même volume des *Acta*, p. 411; — une lettre à Huchald, donnée au public par Martène, *Ampliss. Collect.*, t. I. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* parlent encore de quelques autres opuscules: mais ils ne sont attribués au moine Odilon que par simple conjecture. B. H.

Hist. littér. de la France, t. VI, p. 178.

ODILON DE MERCŒUR (Saint), cinquième abbé de Cluni, né en Auvergne, en 962, mort à Souvigni, le 1er janvier 1049. On avait longtemps douté que saint Odilon fût de l'illustre maison de Mercœur; mais Baluze ayant justifié cette généalogie dans son *Histoire d'Auvergne*, les auteurs du *Gallia Christiana* s'en sont rapportés sur ce point au témoignage de Baluze, et le fait n'a plus été contesté. Odilon eut donc pour père Béraud, surnommé le Grand, et pour mère Gerberge. La tradition raconte qu'il fut élevé dans l'église de Saint-Julien, à Brioude, et que saint Maieul, passant par cette ville, le convertit à la vie monastique. Il est certain qu'étant religieux à Cluni, il se vit appelé par le choix de saint Maieul qui résignait sa charge, et par les vœux des moines ses confrères, au gouvernement de cette abbaye, déjà fameuse. Sigebert, Albéric de Trois-Fontaines et les auteurs de l'*Histoire littéraire* ajournent à l'année 991 l'époque de sa conversion. Mais les auteurs du *Gallia Christiana* citent des pièces qui le déclarent abbé de Cluni dès 990. En 1027, Odilon assiste, dans la ville de Reims, au couronnement d'Henri, fils du roi Robert. En 1032, la renommée de son savoir et de ses vertus ayant depuis longtemps franchi les Alpes, Jean XIX, de son propre mouvement, le nomme archevêque de

Lyon, et lui envoie le pallium et l'anneau. Le clergé regulier avait alors une très-haute opinion des services qu'il rendait à l'Église, et ne dissimulait guère son dédain pour le clergé séculier. Odilon ne pouvait donc déposer la robe de laine et revêtir le pallium sans déserter son camp, sans trahir son parti. Il refusa, comme le rapporte Raoul Glaber. Nous apprenons d'ailleurs que le pape s'indigna de ce refus. Une lettre de Jean XIX à l'adresse de l'abbé de Cluni, lettre pleine d'honorables reproches, a été publiée par le P. Labbe, au tome IX de ses *Conciles*, p. 858. « Que les Odilons, s'écrient à ce propos les auteurs de l'*Histoire littéraire*, sont rares en tous les temps ! » Cette exclamation est un sarcasme dirigé contre certains prélats du dix-huitième siècle. Il importe cependant de faire remarquer qu'au dixième siècle, au onzième, et même au douzième, il n'était pas si rare de voir des abbés s'obstiner à n'accepter aucune charge dans l'Église séculière. En ne voulant pas être archevêque de Lyon, Odilon ne faisait qu'imiter son prédécesseur, saint Maieul, qui avait dédaigné l'archevêché de Besançon. Quand l'histoire de toutes les grandes abbayes nous offre quelque exemple d'un semblable refus, il ne doit pas sembler extraordinaire qu'un saint abbé, surnommé de son vivant le modèle, l'*archange des moines* (c'est ainsi qu'Albéric et Fulbert de Chartres appellent Odilon) ait scrupuleusement pratiqué ce devoir. Sous le gouvernement de l'abbé Odilon, que les papes Silvestre II, Benoît VIII, Benoit IX, Jean XVIII, Jean XIX et Clément II honorèrent successivement de leur estime, Cluni devint une des plus célèbres congrégations de toute l'Europe chrétienne. On raconte que trois évêques, Sanchez de Pampelune, Gautier de Mâcon et Letbald, dont on ignore le siége, abandonnèrent leurs églises, et vinrent à Cluni vivre sous la discipline d'Odilon. Cette triple abdication de la plus haute charge séculière est encore un plus éclatant hommage à la dignité de l'ordre monastique que la résistance de Maieul, d'Odilon et tant d'autres abbés aux vœux des clercs et des papes leur offrant des évêchés. On ajoute que les empereurs Othon III, saint Henri, Conrad le Salique, Henri le Noir, son fils, l'impératrice Adélaïde, ainsi que les rois de France Hugues Capet et Robert, et ceux d'Espagne, Sanchez, Ramir, Garsias témoignèrent la même vénération au noble et pieux abbé. Dieu même lui accorda, dit-on, le don des miracles. Il avait assez de titres sans celui-là pour être inscrit au nombre des saints. L'Église célèbre sa fête le 2 janvier, et l'anniversaire de sa translation le 21 juin. Baillet indique une autre fête au 12 avril, et une autre translation au 13 novembre.

La liste des écrits qu'il nous a laissés n'est pas considérable. On désigne d'abord une *Vie de sainte Adélaïde*, femme de l'empereur Othon Ier, qui a été publiée pour la première fois par Canisius, *Lectiones Antiquæ*, t. III. Basnage prétend, il est vrai, que cet ouvrage est faussement attribué par Canisius à saint Odilon. Mais l'édition, accompagnée d'une préface, qu'en ont faite dans la suite Duchesne et Marrier, *Bibliotheca Cluniacensis*, p. 353, paraît confondre toutes les objections de Basnage. Odilon a en outre écrit la Vie de son prédécesseur saint Maieul. On la trouve dans les recueils de Surius, des Bollandistes, à la date du 11 mai, et dans la *Bibliothèque de Cluni*, p. 279. Quatorze sermons d'Odilon nous sont offerts par la *Bibliothèque de Cluni*, et deux autres par les *Anecdota* de Martène, t. V, p. 621. La plupart de ses lettres, car suivant Jotsaud, un de ses biographes, il en avait écrit beaucoup, paraissent aujourd'hui perdues. On en possède quatre, une publiée dans la *Bibliothèque de Cluni*, et les trois autres dans le *Spicilegium* de Luc d'Achery, t. II, p. 386. Enfin, nous lisons dans la *Bibliothèque de Cluni*, sous le nom de saint Odilon, quelques petits poëmes d'un mérite équivoque, un écrit intitulé *Credulitas*, une prière adressée à la Sainte-Croix, et un Décret pour la commémoration des trépassés. B. H.

Gallia Christiana, t. IV, col. 1128. — *Hist. littér. de la France*, t. VII, p. 414. — *Vita S. Odilonis*, par Jotsaud, dans la *Bibliotheca Cluniacensis*. — *Auctorum Testimonia de eodem*, dans le même recueil. — Mabillon, *Acta Sanctorum*, t. VIII, p. 680. — Basnage, édition des *Lectiones* de Canisius, 1725.

ODILON BARROT. *Voy*. BARROT.

ODIOT (*Jean-Baptiste-Claude*), orfévre français, né le 8 juin 1763, à Paris, où il est mort, le 23 mai 1850. Fils d'un orfèvre renommé, il s'engagea comme dragon à l'âge de seize ans dans le régiment de colonel général. Après avoir servi pendant trente mois, il racheta son congé, et rentra dans les ateliers de son père. La révolution raviva ses idées militaires. En 1789 il fit partie de la garde nationale active, se trouva en 1792 comme lieutenant de grenadiers, dans la campagne de Jemmapes et revint ensuite se livrer de nouveau à son industrie. En 1814 il commandait la garde nationale qui se distingua par sa belle défense à la barrière de Clichy. Par ses travaux en orfévrerie, Odiot s'acquit une réputation européenne, et pendant vingt-cinq ans il obtint constamment la médaille d'or ou le rappel de médaille, dans toutes les expositions des produits de l'industrie française. En 1827, Odiot céda son établissement à son fils, et se retira aux Champs-Elysées, où il fit bâtir une délicieuse retraite que les arts embellirent de tout leur luxe. On y voyait, entre autres, trente pièces en bronze qui lui avaient servi de modèles et un vase en argent qui démontre l'effet que produisent les ornements adaptés avec des vis non apparentes sur un fond bruni. Pour en éviter la dispersion, il donna, le 5 mars 1835, ces trente pièces et ce vase au musée du Luxembourg, ainsi que le tableau d'Horace Vernet représentant la barrière de Clichy, le 30 mars

1814, dont il s'était rendu acquéreur. Pour tous ses divers ouvrages, Odiot avait été secondé pour les dessins par Prudhon, Moreau, Garneray et Cuvillier, et pour les modelages par Chaudet, Dumont et Roguier. Pendant très-longtemps, il fut aussi membre du conseil général des manufactures. H. Fisquet.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. IV, 2e partie. — *Moniteur universel*.

ODOACRE (Ὀδόαχρος) (1), roi d'Italie de 476 à 493. Il était fils d'un Édecon que Gibbon a identifié, avec une probabilité qui équivaut presque à la certitude, avec Édecon, un des secrétaires d'Attila et un de ses ambassadeurs à Constantinople. Cet Édecon commandait une tribu de Scyrres qui formaient la garde du roi des Huns. Après la mort d'Attila, il resta fidèle à la cause de la famille de ce prince, et douze ans plus tard il soutint contre les Ostrogoths une lutte inégale, qui se termina par la défaite et la dispersion des Scyrres (vers 463). Édecon périt dans ce désastre, et laissa deux fils, Onulf et Odoacre. Onulf alla chercher fortune à Constantinople; Odoacre erra quelque temps parmi les tribus de la Norique, puis il se décida à passer les Alpes et à se rendre en Italie, où affluaient les barbares les plus aventureux. Avant son départ il alla visiter sur une colline non loin du Danube un ermite respecté de tout le pays, saint Séverin. La porte de la cellule du saint était trop basse pour la haute stature du jeune barbare; celui-ci se courba. Saint Séverin discerna dans le jeune homme plié devant lui les signes de sa grandeur future. « Poursuis ton entreprise, lui dit-il; rends-toi en Italie; tu dépouilleras bientôt ce grossier vêtement de peaux, et ta richesse égalera la libéralité de ton cœur. » Encouragé par cette prophétie, Odoacre poursuivit son chemin et se fit admettre dans l'armée de l'empire d'Occident. L'Italie, qui sous la république avait fourni assez de soldats pour la conquête du monde, ne possédait plus une seule légion nationale. Ses défenseurs, recrutés parmi les barbares d'origine diverse, Goths, Alains, Scyrres, Rugiens, Hérules, Turcilinges, Gépides, n'ayant aucun intérêt commun, finirent par former une véritable confédération militaire qui reconnaissait encore l'autorité impériale, mais à la condition de disposer des empereurs. Pendant quelques années la cohésion des bandes barbares fut imparfaite, et l'empire d'Occident subsista à la faveur de leurs divisions. En 475 le patrice Oreste, qui avait vécu longtemps à la cour d'Attila, qui connaissait la force des tribus scythiques et germaniques, et qui savait quel était le moyen de rendre cette force irrésistible, rassembla les principales troupes des auxiliaires barbares, et dès qu'il les eut sous ses ordres, il leur fit proclamer pour empereur son fils Romulus, qui reçut le titre d'Auguste et que la postérité ne connaît que sous le nom d'Augustule. Odoacre, un des meilleurs soldats de la garde, assista à cette révolution, et résolut d'en profiter. Il n'eut pas de peine à persuader aux soldats qui venaient de faire un empereur que l'Italie leur appartenait, et il vint en leur nom demander à Oreste que le tiers des terres de la Péninsule fût distribué à ses défenseurs. Sur le refus du patrice, il déclara qu'il arracherait de force ce qu'on ne lui accordait pas volontairement. A la tête des barbares, il marcha contre Pavie, où s'était réfugié Oreste, prit la ville d'assaut, et fit tuer le patrice (28 août 476). Paul, frère d'Oreste, périt près de Pavie, et le faible enfant qui portait la pourpre fut heureux d'obtenir au prix d'une abdication la vie sauve et une opulente retraite dans la Campanie. Dès le 23 août Odoacre avait pris le titre de roi, familier aux barbares, qui avait l'avantage de ne pas mettre leur chef en compétition directe avec l'empereur d'Orient, et qui rompait avec la vieille et toujours imposante tradition romaine, tout en laissant subsister une ombre d'amitié. Il donna à cette révolution une apparence de légalité, en faisant intervenir le sénat. Cette assemblée reçut la résignation d'Augustule, et adressa à Zénon, empereur d'Orient, une lettre dans laquelle elle déclarait solennellement qu'il n'était ni nécessaire ni désirable que la succession des empereurs se continuât plus longtemps en Italie, qu'il suffisait d'un seul empereur pour l'Orient et l'Occident. En leur nom et au nom du peuple les sénateurs consentaient à ce que le siége de tout l'empire fût transporté à Constantinople, et ils renoncèrent à leur droit de choisir les empereurs. « La république, disaient-ils, pouvait se confier aux talents civils et militaires d'Odoacre, et ils imploraient l'empereur de lui conférer, avec le titre de patrice, l'administration du diocèse d'Italie. » Zénon accueillit les députés du sénat avec hauteur, et parut d'abord disposé à soutenir les prétentions de Népos, prédécesseur de Romulus Augustule; mais il abandonna bientôt cette idée. Des statues qui lui furent élevées dans divers quartiers de Rome touchèrent sa vanité. Il consentit à correspondre avec le patrice Odoacre et à recevoir les insignes impériaux, derniers vestiges du pouvoir des césars qu'Odoacre avait hâte de soustraire aux regards des Italiens. Ce fut ainsi que la décision hardie d'un aventurier barbare, sanctionnée par le sénat, et reconnue par l'empereur Zénon, mit fin à l'empire d'Occident. Odoacre établit sa résidence à Ravenne. Suivant sa promesse, il distribua entre ses compagnons d'armes le tiers des terres de l'Italie, mesure moins cruelle qu'il ne semble d'abord, car la Péninsule était dépeuplée et beaucoup de domaines restaient in-

(1) On écrit de bien des façons le nom de ce prince, dit Saint-Martin. On le présente sous les formes *Odovachar*, *Odovacer*, *Odobagar*, *Otachar*, *Odagrius*, *Odacer*, et *Odoacer*. La dernière orthographe est celle qui a été ordinairement adoptée. Quoi qu'il en soit, je regarde ce nom comme le même que celui d'*Ottochar*, que l'on trouve souvent employé en Allemagne dans le moyen âge.

cultes. « Depuis le temps de Tibère, dit Gibbon, la décadence de l'agriculture s'était fait sentir en Italie, et on se plaignait justement que la vie du peuple romain dépendît des vents et des vagues. Dans le partage et le déclin de l'empire, les missions de l'Égypte et de l'Afrique cessèrent d'être tributaires de l'Italie, qu'épuisèrent les pertes irréparables de la guerre, de la famine et de la peste. Saint Ambroise avait déploré la ruine d'un district populeux qu'ornaient autrefois les villes florissantes de Bologne, Modène, Reggio et Plaisance. Le pape Gélase était sujet d'Odoacre, et il affirme avec une forte exagération que dans l'Émilie et la Toscane l'espèce humaine était presque extirpée. Les plébéiens de Rome qui étaient nourris par la main de leurs maîtres périrent ou disparurent dès que cette libéralité cessa. » Dans cet état de dépeuplement l'addition d'une population jeune et énergique eût été un bienfait; mais les barbares étaient plus capables de dévaster le sol que de le cultiver, et il ne semble pas qu'ils aient tiré grand parti des immenses domaines qu'ils obtinrent d'Odoacre. En somme ce premier des barbares qui prit possession du trône d'Italie était un chef sage, bien disposé, énergique, qui s'entendait à maintenir l'ordre et la paix dans l'Italie, et qui s'efforça même de tirer ce pays du misérable état dans lequel il était tombé. Gibbon lui a rendu justice dans la page suivante : « Le roi d'Italie n'était pas indigne de la haute position à laquelle sa valeur et la fortune l'avaient élevé : ses mœurs sauvages furent polies par les habitudes de la conversation; et il respecta, quoique un conquérant et un barbare, les institutions et même les préjugés de ses sujets. Après un intervalle de sept ans il rétablit le consulat d'Occident. Par modestie ou par orgueil, il déclina pour lui-même un honneur qu'acceptaient encore les empereurs d'Orient; mais la chaise curule fut successivement remplie par onze des plus illustres sénateurs; et la liste est ornée du nom respectable de ce Basilius qui mérita par ses vertus l'amitié et les éloges reconnaissants de Sidoine, son client. Les lois des empereurs furent strictement exécutées, et l'administration civile de l'Italie fut encore exercée par le préfet du prétoire et les officiers sous ses ordres. Odoacre laissa aux magistrats romains la tâche odieuse et oppressive de recueillir le revenu public; mais il réserva pour lui-même le mérite d'une indulgence opportune et populaire. Comme le reste des barbares, il avait été instruit dans l'hérésie arienne; mais il révérait l'ordre monastique et l'épiscopat, et le silence des catholiques atteste la tolérance dont ils jouissaient. La paix de la cité exigeait l'intervention de son préfet Basilius dans le choix du pontife romain; le décret qui défendait au clergé d'aliéner ses terres tourna enfin de compte au profit du peuple, dont la dévotion aurait été taxée pour réparer les dilapidations de l'Église. L'Italie fut protégée par les armes du conquérant, et ses frontières furent respectées par les barbares de la Gaule et de la Germanie, qui avaient si longtemps insulté la faible famille de Théodose. Odoacre passa l'Adriatique pour châtier les assassins de l'empereur Népos, et pour acquérir la province maritime de Dalmatie. Il passa les Alpes pour délivrer les restes de la Norique du joug de Fava ou Feletheus, roi des Rugiens, qui avait sa résidence au delà du Danube (487). Le roi fut vaincu dans une bataille et emmené prisonnier; une nombreuse colonie de captifs et de sujets fut transplantée en Italie, et Rome, après une longue période de défaites et d'humiliations, put triompher, grâce aux victoires de son maître barbare. »

Les succès et la bonne administration d'Odoacre avaient raffermi sa puissance en Italie, et il n'avait rien à redouter des habitants de la Péninsule ni de l'empire d'Orient; mais il s'éleva contre lui parmi les barbares un rival formidable. Théodoric, roi des Ostrogoths, secrètement soutenu et ouvertement encouragé par l'empereur Zénon, résolut de s'emparer de l'Italie. La première bataille se livra sur les bords de l'Isontius (Isonzo), non loin d'Aquilée (28 août 489). Odoacre, vaincu, battit en retraite et hasarda une seconde bataille à Vérone. Vaincu de nouveau, il se rendit à Rome en toute hâte afin de presser les habitants de s'armer pour leur défense; mais les Romains se souciaient peu de prendre parti pour un chef barbare, et ils lui fermèrent les portes de la ville. Odoacre revint alors vers le nord, et rassembla dans Ravenne les débris de ses troupes. Il marcha contre les Ostrogoths, battit leur avant-garde, et les repoussa jusque dans les murs de Pavie. Une troisième bataille s'engagea sur les bords de l'Adda. Odoacre la perdit, et n'eut plus que la ressource de s'enfermer dans Ravenne. Théodoric, laissant à ses lieutenants le soin de conquérir le reste de l'Italie, resta devant Ravenne, qui résista pendant trois ans; enfin Odoacre capitula, à la condition qu'il partagerait avec Théodoric le royaume d'Italie. Ce traité fut confirmé par des serments mutuels le 27 février 493, et le 5 mars suivant Odoacre fut assassiné de la main ou par l'ordre de son collègue. Ainsi périt cet homme extraordinaire qui mit fin à l'empire fondé par Auguste, gouverna l'Italie avec autant de modération et d'intelligence que d'énergie, et qui prépara l'œuvre brillante et éphémère que devait accomplir son heureux et plus grand rival Théodoric. L. J.

Jornandès, *De Regnorum success.*, p. 59, 60; *de Rebus Gothicis*, p. 128, 129, 140, 141. — Paul Diacre, *De Gestis Longobard.*, I, 19. — Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, II, 18, etc. — Procope, *Bell. Goth.*, I, 1; II, 6. — Ennodius, *Vita Epiphanii*. — Cassiodore, *Chron. ad an.* 376, etc.; *Epist.*, I, 18. — Evagrius, II, 16. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XXXV. — Gibbon, *The decline and fall of the Roman Empire*, c. XXXVI.

* ODOÉVSKI (*Vladimir - Fédorovitch*, prince), littérateur russe, né vers 1800. Membre de la première famille princière de Russie, il se voua, en 1824, comme Pouchkin, dont il était

l'ami, au culte des lettres, et réussit particulièrement à écrire des contes fantastiques dans le genre de ceux de Hoffmann. Ses œuvres ont été rassemblées en 1844, à Saint-Pétersbourg, en 3 vol. in-8°. Ses écrits (non imprimés), qui, sans avoir passé par la censure, circulent en Russie, dénotent un talent viril et libéral. Le prince Odoévski occupe aujourd'hui une place importante dans le ministère de l'instruction publique. Pce A. G.—n.

Documents particuliers.

ODOFREDUS, célèbre jurisconsulte italien, né à Bologne, mort dans cette ville, le 3 décembre 1265. D'une ancienne famille, qui d'abord portait le nom de *de Denariis*, puis celui de *de Odofredis*, il étudia la jurisprudence sous Jacques Balduini, Hugolinus et Accurse, séjourna dans l'Italie méridionale et en France, et exerça dans ces deux pays la profession d'avocat. De retour dans sa ville natale, il y devint, vers 1228, professeur de droit; ses cours eurent le plus grand succès. En 1238 il remplit l'office d'assesseur auprès du podestat de Padoue, et vint ensuite reprendre son enseignement à Bologne. Dans les années suivantes il fut chargé, dans l'intérêt de cette ville, de plusieurs négociations importantes. Les commentaires sur le droit romain qui portent son nom ne sont pour la plupart, comme l'a prouvé Savigny, que les cahiers de ses cours écrits par ses auditeurs; ils sont entachés de tous les défauts qu'on remarque dans les travaux des glossateurs de la seconde époque; mais ils ont une très-grande importance, parce qu'ils renferment les renseignements les plus précieux sur la renaissance de l'étude du droit en Italie et sur la vie des principaux jurisconsultes du douzième et du treizième siècle. On a d'Odofredus : *Lecturæ in Codicem*; Lyon, 1480, in-fol.; Pavie, 1502; Trente, 1514; Lyon, 1550 et 1552, in-fol.; — *Lecturæ in Digestum vetus*; Paris, 1504, in-fol.; Lyon, 1519 et 1550-1552, in-fol.; — *Summa de libellis formandis*; Strasbourg, 1510, in-4°; Cologne, 1552, 1563, 1565 et 1582, in-8°; reproduit dans le t. III du *Tractatus universus juris*; — *Lecturæ in tres libros*; Venise, 1514, in-fol.; Lyon, 1517 et 1560, in-fol.; — *Lecturæ in Infortiatum*; Lyon, 1550 et 1552, in-fol.; — *Lecturæ in Digestum novum*; Lyon, 1552, in-fol.; — *Summa de jure feudali*; Rome et Madrid, 1584, in-4°; — *Glossæ ad Pacem Constantiensem*, en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris; — *Additiones ad Azonis Summam*, en manuscrit à la même bibliothèque et à celle de Berlin; — *Quæstiones*, en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris; — *Consilia*, en manuscrit dans les archives de Bologne; — *De percussionibus* dans le t. X des *Tractatus* publiés à Lyon, et dans le t. II des *Tractatus rerum criminalium* de Modius; — *De positionibus*, ouvrage perdu ainsi qu'un autre *De confessionibus*. On attribue encore à Odofredus plusieurs opuscules, tels que : *De dotis restitutione*, *De interdictis*, etc.

Son fils *Albert*, mort en 1300, suivit aussi la carrière de l'enseignement du droit; il prit une part active dans le gouvernement de la république de Bologne, et se signala par son attachement aux Geremei. Il a écrit plusieurs ouvrages de droit, qui pour la plupart ne sont pas parvenus jusqu'à nous. E. G.

Sarti, *De claris archigymnasii Bononiensis professoribus*, partie I. — L. Giustiniani, *Memorie storiche degli scrittori legali*, t. I. — Savigny, *Histoire du droit romain au moyen âge*, t. III et V.

ODOLANT-DESNOS (*Pierre-Joseph*), érudit français, né le 21 novembre 1722, à Alençon, mort le 11 août 1801, dans la même ville. Il exerça d'abord la médecine dans sa ville natale, et publia dans le *Journal de médecine* deux mémoires, l'un *Sur un cancer à l'estomac*, l'autre *Sur le danger de manger la chair des animaux dont on ne connaît pas le genre de mort*. Il fournit aussi plusieurs articles à la *Collection d'observations sur les maladies épidémiques* (1778, 3 vol. in-4°), de Le Pecq de La Clôture. Dans la seconde moitié de sa vie, Odolant-Desnos se livra presque exclusivement à l'étude de l'histoire locale. On a de lui : *Dissertation sur Serlon, évêque de Sées, et Raoul, mort archevêque de Cantorbéry*; Rome (Alençon), 1785, in-8°; — *Dissertation sur les héritiers de Robert IV, comte d'Alençon*; — *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses seigneurs*; Alençon, 1787, 2 vol. in-8°, fig.; un grand nombre d'articles fournis à la *Chronologie des grands baillis de Caen*, au *Dictionnaire du Maine*, au *Dictionnaire de la noblesse*, à la *Bibliothèque historique* de Fontette, à l'*Art de vérifier les dates*, au *Dictionnaire des hommes illustres*, et au *Dictionnaire géographique* de l'abbé d'Expilly. « Il avait rassemblé, dit M. Dubois, et il a laissé dans ses manuscrits, des matériaux immenses, peu propres à être lus, mais excellents à consulter, et d'autant plus utiles qu'une foule de documents dont ils sont la copie, la critique ou l'extrait, n'existent plus depuis longtemps. La collection des porte-feuilles de ce laborieux écrivain offre une centaine de volumes in-4°, d'une écriture fine et serrée, dans lesquels le défaut d'ordre se fait sentir trop souvent, mais qui n'en présentent pas moins les renseignements les plus précieux sur l'histoire, les antiquités et les familles de la partie de la Normandie, du Maine et du Perche dont Alençon est le centre. » P. L.

Louis Dubois, *Notice biogr. et littér. sur Odolant-Desnos*; Alençon, 1810, in-8°.

ODOLANT-DESNOS (*Latuin-Louis-Gaspard*), fils du précédent, né le 19 janvier 1768, à Alençon, mort le 24 septembre 1807, près de cette ville. Il fut membre du Conseil des Cinq Cents et passa en l'an VIII au Corps législatif. On a de lui : *Redites sur les effets des taxes*

arbitraires en France et en Angleterre par rapport à leurs auteurs; 1808, in 8°; — un ouvrage manuscrit sur les *Bizarreries historiques du catholicisme.* P. L.

Jay, Jouy et de Norvins, Biogr. nouv. des Contemp.

* **ODOLANT-DESNOS** (*Joseph*), savant français, fils du précédent, né le 15 juin 1797, à Alençon. Il a occupé l'emploi de payeur adjoint à l'armée d'Afrique. L'un des secrétaires de l'Académie de l'industrie, il est correspondant de plusieurs sociétés savantes. On a de lui : *Précis de minéralogie moderne;* Paris, 1827, 1828, 2 vol. in-32, pl.; — *Tableau historique de l'industrie et du commerce;* Paris, 1829, gr. in-32 ou in-8°, pl.; — *Traité de la culture des pommiers et poiriers et de la fabrication du cidre;* Paris, 1829, in-8°, pl.; — *Possibilité de coloniser Alger;* Paris, 1831, in-8°; — *Description du département de l'Orne;* Paris, 1834, in-8°, faisant partie de l'ouvrage intitulé *La France* et publié par M. Loriol; — *Promenades autour du monde : extraits des voyages de Caillé, d'Urville,* etc.; Paris, 1834, in-12, fig.; — *Souvenirs d'un jeune voyageur;* Paris, 1834, in-12, fig.; — *Le Littérateur des collèges, ou morceaux choisis de littérature contemporaine en prose et en vers;* Paris, 1835, 2 vol. in-12; — *Mythologie pittoresque, ou histoire méthodique universelle des faux dieux,* etc.; Paris, 1835, in-8°, fig.; — *Exposition des produits de l'Académie de l'Industrie en* 1836; Paris, 1836, in-12. Il a travaillé à *L'Écho du commerce* et à l'*Encyclopédie d'éducation.*

La Littér. franç. contemp.

ODOLRIC, abbé de Saint-Martial, mort vers 1040. Il commença ses études au monastère de Saint-Martial, à Limoges, et les acheva à Fleuri-sur-Loire. De retour à Saint-Martial, il fut élu par les moines, en 1025, successeur de l'abbé Hugues. On lui attribue la rédaction des Actes du concile assemblé dans la ville de Limoges en 1031; Labbe, *Concilia,* t. IX, p. 870. La principale question soumise à ce concile était de savoir si saint Martial avait été l'un des disciples de Jésus, envoyé par lui-même dans les Gaules. La question fut décidée dans ce sens; mais la critique historique n'a pas adopté cette décision. B. H.

Gallia christiana, t. II, col. 558. — *Histoire littér. de la France,* t. VII, p. 346.

ODON (Saint), abbé de Cluny, né, comme on le suppose, dans le Maine, vers 879, mort à Tours, le 18 novembre 943. Son père, nommé Abbon, était un personnage considérable à la cour de Guillaume le Fort, duc d'Aquitaine. Ayant été longtemps sans enfants, il fit vœu d'offrir à saint Martin celui que le ciel voudrait bien lui envoyer. Odon était donc offert, *oblatus,* avant sa naissance. Pour remplir la promesse paternelle, le jeune *oblat* se rendit lui-même à Saint-Martin de Tours, et fit son apprentissage de la vie religieuse sous la discipline du savant Odalric, écolâtre de cette illustre maison. Foulques le Roux, comte d'Anjou, ancien compagnon d'armes d'Abbon, assista lui-même à la cérémonie durant laquelle Odon fut admis au nombre des clercs. Plus tard nous le voyons à Paris, à l'école de Saint-Remi d'Auxerre, y étudier les trois arts et les quatre sciences. Il retourne ensuite à Saint-Martin, n'y trouve pas la vie des chanoines assez austère, et se retire alors dans l'abbaye cistercienne de Baume, au comté de Bourgogne. Cette abbaye de Baume avait été nouvellement fondée ou restaurée par l'illustre Bernon, qui la gouvernait en même temps que diverses autres maisons de son ordre, Cluny, Massai, Bourgdeols. A la mort de Bernon son héritage fut partagé. Odon, que sa naissance et sa piété, recommandaient également aux suffrages de ses frères, fut élu par eux, suivant le vœu exprimé par Bernon lui-même, à l'heure de sa mort, abbé de Cluny et de Bourgdeols. Nous avons ainsi résumé les dernières années de sa vie : « Odon, second abbé de Cluny, devient un grand réformateur. De nombreux diplômes nous parlent de son administration vigilante, éclairée. Que des moines, ou des seigneurs laïques osent enfreindre ses ordonnances ou porter la main sur les biens de sa maison, il s'arme de son droit, poursuit, atteint, frappe ses ennemis. Sous le gouvernement du sage et savant Odon, l'école de Cluny, devenue la plus célèbre des Gaules, envoie partout des moines, des régents, des abbés. Il existait entre les monastères bénédictins des dissidences sur les prescriptions de leur règle commune. Odon, donnant à Cluny de nouveaux statuts, jette ainsi les fondements de cette rigide observance qui fut pratiquée bientôt après, non-seulement dans les Gaules, mais encore en Espagne, en Italie, à Rome même, en diverses abbayes de fondation ancienne ou récente, dont Cluny devint et le séminaire et la métropole. Bientôt il n'est plus permis à l'abbé de Cluny de rester auprès de ses moines. Des évêques le mandent avec instance, imposant à son infatigable zèle la restauration de monastères où s'est introduit le désordre. Les papes l'appellent en Italie, réclamant sa médiation dans leurs débats avec les rois. Les rois eux-mêmes lui confient le règlement de leurs propres affaires. Il n'y a pas dans toute la chrétienté un nom plus vénéré que le sien; il n'y a pas une autorité plus considérable que la sienne dans les conseils de l'Église et des princes » C'est en revenant d'un voyage à Rome qu'il s'arrêta dans l'abbaye de Saint-Julien de Tours, et y mourut, entre les bras de l'archevêque Théotolon, disant :

Mors mihi quando datur, requies non pœna paratur.

Il n'avait pas en effet durant tout le cours de sa vie, connu le repos.

Odon laissait, en mourant, de nombreux

écrits. Mais il n'est pas facile d'en dresser la liste, car plus grand est le nombre de ceux qu'on lui a faussement attribués. Nous indiquerons d'abord : *Excerptio S. Odonis in Moralibus Job*, extraits des Morales de saint Grégoire sur Job; Paris, 1617, in-8° : réimprimés dans la *Bibliothèque des Pères*, éd. de Lyon, t. XVII. Si volumineuse que soit cette compilation, elle nous offre moins d'intérêt que les antiennes, les hymnes d'Odon. Douze antiennes d'Odon sur saint Martin ont été publiées tant dans la *Bibliothèque de Cluny* que dans la *Bibliothèque des Pères*. De ses hymnes trois se rencontrent dans la *Bibliothèque de Cluny*, outre une pièce de vers sur l'eucharistie; enfin une quatrième hymne d'Odon a été insérée par Mabillon parmi les pièces jointes à ses *Annales*, t. III, p. 712. On a coutume d'attribuer à Odon de Cluny un Dialogue sur la Musique, intitulé quelquefois *Enchiridion*, que nous présentent plusieurs manuscrits de divers fonds, et que Martin Gerbert a publié dans le tome I, p. 251, de son recueil, *Scriptores eccles. de musica*. Ce dialogue n'est pas l'ouvrage de notre abbé, mais de quelque autre Odon. Martin Gerbert l'a reconnu. Il paraît néanmoins incontestable que Odon de Cluny avait écrit sur la musique. Aussi Martin Gerbert a-t-il mis au jour sous son nom, d'après un manuscrit du Mont-Cassin, un traité de musique sacrée, dont voici le titre barbare : *Tonora per ordinem, cum suis differentiis ;* dans le recueil déjà désigné, t. I, p. 247. La *Bibliothèque de Cluny* nous offre, sous le nom de notre abbé, une *Vie de saint Gérauld, comte d'Aurillac*, qui a été plusieurs fois traduite en français. Quelle qu'ait été la confiance des hagiographes dans le texte de cette Vie, nous n'hésitons pas à dire qu'il est plein d'interpolations. La vie authentique de saint Gérauld par Odon de Cluny se trouve dans les manuscrits 5301, 3783 et, 3809 (A) de l'ancien fonds du Roi; mais le texte beaucoup plus étendu, de la *Bibliothèque de Cluny* est de la fabrique d'un faussaire. C'est encore à un faussaire qu'il convient d'attribuer, comme l'a bien prouvé Claude du Moulinet, sieur des Thuilleries, un discours publié dans la *Bibliothèque de Cluny* sous le nom de notre Odon et sous ce titre : *De Reversione B. Martini a Burgundia Tractatus*. Ce discours n'est qu'un tissu de mensonges mal assortis. Odon n'est pas l'auteur d'un pareil livre. Il importe de le dire pour son honneur. Nous rejetterons avec moins d'assurance au nombre des ouvrages faussement attribués à notre Odon une *Vie de saint Grégoire de Tours*, assez souvent imprimée sous son nom, et notamment en tête de l'édition de l'*Historia Francorum* donnée par dom Thierri Ruinart : cependant il est prouvé que cette attribution est purement conjecturale. Mais il est tres-certain que Baronius se trompe lorsqu'il désigne parmi les œuvres d'Odon, abbé de Cluny, une vie de saint Maur, *Miracula S. Mauri*, qui est l'ouvrage d'Odon abbé de Glanfeuil. De même Antoine de Yepez met improprement à son compte une *Exposition du canon de la messe*, qu'il convient de restituer à Odon de Cambrai, et Marrier décore aussi mal à propos de son nom le traité *Quod B. Martinus par dicitur apostolis*, traité que, de son côté, Martène a réimprimé comme appartenant à Adam de Perseigne. Le plus considérable des ouvrages authentiques d'Odon de Cluny a été publié sous le titre de *Collationes* (*conférences*), dans la *Bibliothèque de Cluny*. Nous croyons devoir rappeler ici que le même ouvrage porte encore dans les catalogues et les manuscrits ces différents titres : *Occupationes*, *Tractatus de sacerdotio*, *De virtutibus vitiisque animæ*, *De perversitate pravorum*, *De hujus vitæ qualitate*, *De institutione divina*, *De contemptu mundi*, *Liber ad ædificationem sanctæ Dei Ecclesiæ*, *In Hieremiam Prophetam*. Enfin quelques sermons ont été imprimés soit par Marrier (*Biblioth. de Cluny*), soit par Martène (*Thes. Anecdot.*, t. V, p. 617), comme présentés par les manuscrits sous le nom d'Odon de Cluny. Mais le premier des sermons que nous lisons dans l'édition de Marrier est du pape saint Léon. On le trouve parmi les œuvres de ce pape, édition de Paschase Quesnel, p. 52. B. H.

Joannes Trithemius, *De viris illustr.*, lib. II. — *Hist. littér. de la France*, t. VI. — *Veterum testimonia de Odone*, dans la *Biblioth. de Cluny*, p. 60. — *Vita S. Odonis a Joanne, monacho*, ibid. — Mabillon, *Act. SS. ord. S. Bened.*, sæc., V. — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. I, p. 188. — Le même, *Singularités hist. et littér.*, p. 129-179. — *Vies des SS. de la Franche-Comté*.

ODON (Saint), prélat anglais, né dans la province des Est-Angles, vers 875, mort à Canterbury, le 4 juillet 961. Issu de parents danois qui avaient suivi Ingar et Hubba dans leur expédition, il montra de bonne heure, pour le christianisme un penchant qui le fit chasser de la maison paternelle. Athelm, un des principaux seigneurs de la cour d'Alfred, roi d'Angleterre, le prit sous sa protection et lui fournit les moyens de faire ses études et d'embrasser la carrière ecclésiastique. Il l'emmena à Rome avec lui en 897, et ce fut là qu'Odon reçut la prêtrise. De retour en Angleterre, il fut employé par Alfred et par Édouard, son fils et son successeur, dans diverses négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Le roi Athelstan le fit son chapelain, et vers 930 lui donna le siége épiscopal de Wilton. Edmond I[er], qui en 941 succéda à son frère Athelstan, ne voulut jamais se priver des conseils du prélat, qu'il transféra l'année suivante à l'archevêché de Canterbury. Odon, avant d'être installé sur ce nouveau siége, prit l'habit de Saint-Benoît, car c'était l'usage de ne mettre à la tête de ce grand diocèse que des hommes qui avaient professé la vie monastique. En 955, il sacra à Kingston, Edwy, l'aîné des fils d'Edmond.

Ce fut à cette époque que l'on vit paraître en Angleterre les précurseurs des sacramentaires qui niaient la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Odon fit tous ses efforts pour ramener ces esprits égarés à la foi de l'Église et pour garantir son diocèse de cette nouvelle hérésie. Il excommunia même le roi Edwy, qui, partageant cette erreur, se livrait à la débauche la plus effrénée et à un commerce incestueux avec Ethelgive, sa parente. Indignés de la conduite de ce prince pour qui rien n'était plus sacré, les Merciens et les Northumbres se soulevèrent contre lui, le chassèrent et proclamèrent roi son frère Édouard. Celui-ci honora particulièrement Odon, à qui l'on attribue la rédaction de lois sages et utiles, qui réparèrent pour l'Angleterre les malheurs causés par la tyrannie d'Edwy. On a d'Odon des *Constitutions synodales*, insérées par le P. Labbe dans sa *Collection des Conciles*, t. IX, ainsi qu'une lettre de ce prélat à ses suffragants. J. Pits lui attribue divers autres écrits; mais ils ne nous sont point parvenus; ce sont : un livre aux moines de Fleury, où se trouvait son neveu Oswald, un Traité de la présence réelle, des lettres et quelques poésies. Le nom d'Odon est célèbre dans tous les martyrologes anglais; sa vertu l'avait de son vivant fait appeler *Odon se Gode*, ce qui signifie, en langue saxonne, Odon le Bon. On l'inhuma dans la cathédrale de Canterbury, où ses reliques se trouvent encore. H. FISQUET.

Dom Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés*, t. XX, p. 97 et suiv. — *Acta Sanctorum*, 4 juillet. — Godescard, *Vies des Pères, des martyrs*, etc. — Mabillon, *Annales ordinis S. Benedicti*, cinquième siècle.

ODON, moine de l'abbaye des Fossés, près Paris, mort après 1058. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'après avoir passé sa jeunesse dans l'abbaye des Fossés, il fut contraint de fuir cet asile. Un seul de ses écrits nous a été conservé : c'est la *Vie de saint Burchard, comte de Melun*, publiée par Jacques du Breul, dans son supplément des *Antiquités de Paris*; par Duchesne, dans ses *Historiens de France*; par les éditeurs de la *Bibliothèque de Cluni*, etc., etc. Cette Vie contient, d'intéressants détails sur l'origine de l'abbaye des Fossés. Elle a été traduite en français par Sébastien Rouillard, et a trouvé place dans son *Histoire de Melun*, qui parut à Paris en 1628. B. H.

Histoire littéraire de la France, t. VII, p. 492.

ODON DE CONTEVILLE, prélat français, né en Normandie, en 1032, mort à Palerme, en février 1097. Fils d'Herluin, comte de Conteville, et de la belle Arlette, qui, d'abord maîtresse de Robert de Normandie, était devenue mère de Guillaume le Conquérant, Odon se trouvait le frère utérin de ce prince et le propre frère de Robert, comte de Mortain, et de Muriel, comtesse d'Aumale. Après avoir, en 1040, contribué à la fondation de l'abbaye de Grestain, Odon fut élevé au diaconat à Fécamp par Hugues d'Eu, évêque de Lisieux, et, bien qu'encore adolescent, nommé en 1049 à l'évêché de Bayeux par le duc de Normandie, son frère. Il s'occupa aussitôt de terminer la construction de sa cathédrale, à laquelle il donna de riches vases d'or et d'argent, et de 1050 à 1054 souscrivit à diverses chartes en faveur des abbayes de Saint-Évrould, de Saint-Wandrille et du Mont-Saint-Michel. En 1055, il assista au concile provincial de Rouen, dédia l'église abbatiale de Troarn, le 13 mai 1059, fit reconstruire en 1066 l'abbaye de Saint-Vigor et lui donna pour abbé Robert de Tombelaine, religieux dont la science égalait la piété. Ce choix est un des traits caractéristiques de la vie d'Odon, qui se réservait la plus grande liberté et imposait aux autres la plus sévère discipline. Cette année il se fit remarquer aux états généraux de Lillebonne entre les instigateurs les plus actifs de l'expédition d'Angleterre. Il fit construire sur la plage de Pont-en-Bessin une partie de son contingent de navires, et en fournit jusqu'à cent à la flotte de son frère, avec « granz esforz de chevaliers et d'altre gent ». Le jour de la bataille d'Hastings (14 octobre 1066), Odon célébra la messe et bénit les troupes en équipage d'homme de guerre : ensuite, monté sur un grand cheval blanc et tenant en guise de crosse un bâton de commandement, il disposa la cavalerie pour l'attaque. Après la conquête, Odon reçut en récompense la ville de Douvres, et distribua à ses guerriers et à ses gens les maisons épargnées par l'incendie. Guillaume, avant de revenir en Normandie, investit Odon du gouvernement de son nouveau royaume, et lui adjoignit Guillaume d'Osborn : tous deux, aussi fiers que tyranniques, fermèrent leurs oreilles à la justice comme leur cœur à la pitié, et ce fut contre Douvres que se portèrent les premières tentatives des insurgés saxons. Armé des pouvoirs souverains de la lieutenance en Angleterre, Odon, à la bataille de Fagadon, en 1074, étouffa dans le sang la révolte des Saxons et des Normands conjurés contre Guillaume le Conquérant, et ordonna de couper « le pied droit à tous les prisonniers, de quelque nation et de quelque rang qu'ils fussent ». Le 14 juillet 1077, il fit consacrer sa cathédrale avec un éclat extraordinaire. Guillaume le Conquérant, qui était présent avec un grand nombre d'évêques, d'abbés et de seigneurs, lui donna alors la baronnie et la forêt d'Ellon. Le 13 septembre suivant, Odon se trouvait à la dédicace de Saint-Étienne de Caen, et le 23 octobre à celle de Notre-Dame-du-Bec. Après avoir assisté, en mai 1080, à une assemblée tenue à Lillebonne en présence du duc-roi, nous voyons l'évêque de Bayeux parcourir avec une armée nombreuse le Northumberland, dont les habitants se sont soulevés. Ce *grand dompteur d'Anglais*, comme on l'appelle, sème partout la désolation sur son passage; tous ceux qu'il accuse ou soupçonne sont décapités ou mutilés par son ordre. Enfin l'habileté dont il fait preuve, ses services et son titre de frère du roi le font suc-

cessivement élever au rang de comte de Kent et d'Hereford, et à la dignité de grand justicier d'Angleterre, où il possède jusqu'à deux cent cinquante-quatre fiefs. Arrivé au faîte du pouvoir, Odon osa porter ses vues sur la chaire de saint Pierre, laissée vacante par Grégoire VII. Après avoir cherché à corrompre dans Rome, en y semant l'or, tous ceux qu'il croyait pouvoir lui être utiles en cette circonstance, Odon, impatient des lenteurs de la politique, résolut d'aller en personne en Italie tenter les chances de la fortune, et pour soutenir ses prétentions, leva en Angleterre des troupes dont il confia le commandement à Hugues, comte de Chester. Instruit des projets de son frère, le roi Guillaume se hâta de repasser en Angleterre. Il assembla ses barons en conseil dans l'île de Wight (1085), et leur proposa d'emprisonner l'arrogant Odon. Les barons ne pouvant se décider de porter la main sur un évêque, Guillaume trancha la difficulté en arrêtant lui-même son frère. Vainement Odon s'écrie-t-il qu'en sa qualité de prêtre il ne peut être jugé que par le pape. « Ce n'est point le clerc que j'arrête, répond le roi, mais mon comte, responsable de son administration. » Il le fit aussitôt conduire en Normandie, dans la tour du vieux palais de Rouen, et l'y tint enfermé jusqu'en septembre 1087. Pressé à son lit de mort de rendre la liberté à son frère, Guillaume s'y refusa longtemps : « il craignait, disait-il, que ce méchant homme ne portât le trouble partout ». Odon justifia cette crainte; il n'eut pas plus tôt recouvré ses dignités qu'il s'en servit pour semer la discorde entre ses neveux, et conspira avec plusieurs seigneurs normands pour arracher la couronne d'Angleterre à Guillaume le Roux et la faire passer sur la tête du faible Robert. A peine les conjurés sont-ils arrivés dans leurs châteaux d'Outre-Manche, qu'ils commettent toutes sortes de violences sur les sujets de Guillaume le Roux; mais le roi d'Angleterre, prenant résolûment les armes pour réprimer ces brigandages, appelle les Saxons sous la bannière normande. Assiégé dans Rochester, Odon est contraint de solliciter comme une grâce sa libre sortie de la ville, et de quitter en fugitif cette Angleterre où il avait régné en maître. De retour en Normandie, il reprit son premier ascendant sur l'esprit de Robert. Le duc étant menacé de perdre le Maine, il l'engagea à lever des troupes pour défendre ses droits, en partagea le commandement avec Guillaume, comte d'Évreux, et entra à leur tête dans la ville du Mans, en 1089. A son instigation, Robert Courte-Heuse fit arrêter son frère Henri, comte de Cotentin, sous le prétexte qu'il entretenait des intelligences secrètes avec les Talvas, ennemis du duc. Odon se chargea même pendant quelque temps de la garde du prisonnier, détenu, en 1091, dans le château-fort de Bayeux. Henri conserva, dit-on, un profond ressentiment de sa captivité, et ce fut pour venger l'injure du comte de Cotentin que le roi d'Angleterre incendia, en 1106, la capitale du Bessin. En 1092, Odon bénit l'union incestueuse de Philippe I[er], roi de France, avec Bertrade, comtesse d'Anjou, et pour prix de cette complaisance il obtint les revenus des églises de Mantes. Il dut toutefois aller à Dijon réclamer l'absolution de cette faute auprès du pape Urbain III. Après avoir assisté, en 1095, au concile de Clermont et, en février 1096, à celui de Rouen, Odon, toujours prêt à signaler son humeur guerrière, partit pour la Terre Sainte avec son neveu Robert Courte-Heuse, car il ne se souciait pas de demeurer dans le duché de Normandie sous le gouvernement de Guillaume le Roux. Il n'avait accompli que la moitié de son pèlerinage lorsque la mort le surprit, à Palerme, où Gilbert, évêque d'Évreux, le fit inhumer dans la cathédrale. Il nous reste d'Odon de Conteville un monument précieux, la fameuse tapisserie de Bayeux, ouvrage de la reine Mathilde, et qui représente les exploits de Guillaume le Conquérant. Cette tapisserie, qu'il donna sans doute à son église, atteste à la fois son goût pour les arts et sa vanité intéressée à conserver le souvenir de l'expédition d'Angleterre. H. Fisquet.

Gallia christiana, t. XI. — Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*. — Prévost, *Hist. de Guillaume le Conquérant*. — Hermant, *Hist. eccl. de Bayeux*.

ODON, évêque de Cambrai, né à Orléans, vers le milieu du onzième siècle, mort le 19 juin 1113, à l'abbaye d'Anchin. Il fut d'abord connu sous le nom d'*Oudard*. Sa famille s'était distinguée dans les armes. Destiné dès son enfance à la vie monastique, bientôt, après avoir d'abord enseigné les lettres à Toul, il fut appelé par les chanoines de la cathédrale de Tournai à la direction de leur école. Sa réputation attira bientôt à ses leçons une foule de disciples qui s'y rendirent des provinces environnantes et même de la Saxe et de l'Italie. L'influence extraordinaire d'Odon fit de Tournai une nouvelle Athènes. Il excellait surtout dans la dialectique; sa méthode était celle de Boèce, ou plutôt des réalistes. Le soir, dit-on, devant la porte de l'église, il faisait à ses disciples une sorte de cours d'astronomie, leur montrant les constellations et leur expliquant le mouvement de la terre et des astres, et la leçon était assez attachante pour les mener souvent bien avant dans la nuit. Aussi les disciples, fort attachés à leur maître, qui pourtant les traitait avec sévérité, lui marquèrent-ils leur reconnaissance par divers présents, entre autres celui d'un anneau d'or où était gravé ce vers latin :

Annulus Odonem decet aureus Aurelianem.

Il y avait près de cinq ans qu'il dirigeait l'école de Tournai lorsque la lecture du traité de saint Augustin sur le libre arbitre lui fit cesser peu à peu ses leçons : il fréquenta assidûment l'église, distribua ses épargnes aux pauvres et se livra aux macérations les plus rigoureuses. Suivi de quatre ou cinq compagnons, il se retira dans

la vieille abbaye de Saint-Martin de Tournai, et y suivit d'abord la règle de Saint-Augustin. On place cet événement au mois de mai 1092. Sur les conseils d'Aimery, abbé d'Anchin, Odon embrassa l'état monastique en 1095, et malgré sa répugnance il fut élu abbé. La communauté, composée alors d'une vingtaine de personnes, s'accrut rapidement : Odon y introduisit les usages de Cluni, et y maintint la règle la plus austère. Il refusait les dîmes qu'on lui offrait, employait l'argent au rachat des captifs ou au soulagement des malheureux, imposait le travail des mains à tous les religieux, et en exerçait un petit nombre à copier l'Écriture et les ouvrages des Pères de l'Église. Le 2 juillet 1105 le concile de Reims, où il était présent, élit Odon pour évêque de Cambrai, à la place de Gaucher. Ce dernier, qui depuis dix ans avait été déposé pour simonie, réussit encore, comme il l'avait fait jusque-là, à conserver sa dignité par la protection de l'empereur Henri IV. Mais après l'avénement d'Henri V Odon prit possession de son siége (1106). Il ne resta pas longtemps en bons rapports avec ce prince : ayant refusé de prendre de lui l'investiture qu'il avait déjà reçue de son métropolitain, il fut exilé de Cambrai, et se réfugia dans l'abbaye d'Anchin, où il s'occupa de composer des ouvrages de piété. On croit toutefois qu'il lui fut permis, vers la fin de sa vie, de reprendre l'exercice de ses fonctions épiscopales. Ses contemporains n'hésitèrent point à le qualifier de *bienheureux;* comme tel il fut honoré dans plusieurs églises des Pays-Bas, et mérita de figurer dans le recueil des Bollandistes.

Odon a été regardé comme un des plus savants hommes de son siècle; il était versé dans la poésie, la théologie, les mathématiques et la philosophie; si l'on en croit dom Rivet, il y a même quelque apparence qu'il entendait le grec et l'hébreu. Il laissa après lui des disciples célèbres, notamment Herimann, abbé de Saint-Martin; Galbert, évêque de Châlons-sur-Marne; les frères Hermann et Siger; Hugues, abbé de Marchiennes, etc. Ses ouvrages imprimés sont : *Sacri canonis missæ expositio;* Paris, 1490, 1496, in-12; plusieurs éditions; — *De peccato originali lib. III; Contra Judæum nomine Leonem de adventu Christi; De blasphemia in Spiritum sanctum ; In canones Evangeliorum; Homilia de villico iniquitatis;* cinq traités insérés dans le t. XV de la *Biblioth.* de Schott (édit. de 1618); — *Epistola Lamberto episcopo Atrebatensi,* dans les *Miscellanea* de Baluze (t. V, p. 345). Les écrits d'Odon qui n'ont pas vu le jour sont plus nombreux; mais il est fort difficile d'en établir l'authenticité. On lui attribue un *poëme* sur la création, des *paraboles*, une *Introduction à la théologie*, plusieurs *homélies*, des conférences, etc. On place au nombre des ouvrages perdus de ce prélat un poëme *De bellis Trojanis,* cité et loué dans une élégie que Godefroi, écolâtre de Reims, fit à la louange d'Odon. P. L.

Amand du Chastel, *Vita beati Odonis, in Actis SS. Junii*, t. III, 911-916. — Tritbème, *Scriptores ecclés.*, c. 370, p. 94 (éd. Fabricius). — Molanus, *Natales SS. Belgii*, fol. 221. — Sanders, *Bibl. belgica*. — Mabillon, *Annales*, t. V, 680-681. — *Gallia christiana*, III, 25-27 et 278. — *Hist. littér. de la France*, IX, 583-606.

ODON, abbé de Saint-Remi de Reims, mort dans cette abbaye, le 10 juin 1151. Il fut d'abord moine à Maurigni, près d'Etampes, abbé de Saint-Crépin-le-Grand, à Soissons, enfin abbé de Saint-Remi, dans la ville de Reims. Ce dernier titre lui fut conféré en 1118, sur la recommandation du légat Conon. Odon nous est signalé comme un courageux défenseur des droits de ses moines. Ayant fait excommunier Guiter, comte de Rhetel, il se rendit à Rome, et, dans ce voyage, passa par la grande Chartreuse. Ayant admiré le bon ordre de cette maison, il forma le dessein d'instituer lui-même une congrégation du même ordre, sur ce modèle. Telle fut l'origine de la Chartreuse du Mont-Dieu, commencée par Odon en 1130, achevée en 1137. Cet abbé de Saint-Remi, qui paraît avoir eu du crédit auprès des papes et des empereurs d'Allemagne, n'a laissé que deux lettres, l'une publiée par Mabillon, dans le t. I de ses *Analecta*, p. 334, l'autre par Martène, *Amplissima Collectio*, t. II, p. 280. B. H.

Hist. litt. de la France, t. XII, p. 405. — Dorland, *Chronicon Carth.*, p. 365.

ODON DE DEUIL, en latin *de Diogilo*, né à Deuil, dans la vallée de Montmorenci, mort en 1162. Il était simple moine à l'abbaye de Saint-Denys, quand l'abbé Suger le donna pour secrétaire à Louis le Jeune partant pour la Palestine. Au retour, il fut nommé par Suger, abbé de Saint-Corneille de Compiègne. A la mort de Suger, en 1151, les moines de Saint-Denys le rappellèrent et lui confièrent le gouvernement de leur congrégation. Son administration fut plusieurs fois troublée. Il eut, en effet, de vifs démêlés avec l'archevêque de Bourges et l'évêque de Beauvais, qui lui disputaient la possession de quelques domaines : cela était conforme à l'esprit du siècle, où la principale occupation d'un abbé était de susciter ou de soutenir des procès de ce genre. Odon mourut avec la réputation d'un abbé ferme et vigilant. Il a laissé une bonne histoire de la seconde croisade. Cette relation a été publiée pour la première fois par le P. Chifflet, en tête de son ouvrage intitulé : *Sancti Bernardi genus illustre assertum*. B. H.

Gallia christiana, t. VII, col. 377. — *Histoire litt. de la France*, t. XII, p. 614.

ODON DE SOISSONS, abbé d'Ourcamp, mort vers 1170. Les bibliographes qui lui donnent le titre de cardinal évêque de Tusculum le confondent avec Odon de Châteauroux, qui vécut au treizième siècle. Ceux qui, avec M. Daunou, le font évêque de Préneste se trompent également : il n'y a dans l'*Italia Sacra* d'Ughelli aucun évêque de Préneste nommé Odon. Le

seul ouvrage de cet Odon de Soissons qui nous ait été conservé a pour titre *Quæstiones*. Il en existe un assez grand nombre de manuscrits. Nous désignerons ici le num. 3244 de l'ancien fonds du Roi et le numéro 140 de Troyes. Les *Questions* que s'adresse Odon de Soissons sont toutes théologiques, et il les traite en disciple fidèle de Pierre Lombard, avec une prudence déliée. Ce recueil dogmatique est un livre peu connu; il est cependant préférable à beaucoup de compilations du même genre composées au treizième siècle.

Quant aux deux autres ouvrages inscrits par M. Daunou au catalogue des œuvres d'Odon de Soissons, un Commentaire sur Jérémie, et des *Sentences*, le premier n'existe pas et le second appartient à Hugues de Saint-Victor. B. H.

Histoire littér. de la France, t. XIX.

ODON *de Kent*, en latin *Cantianus*, théologien anglais, né dans le comté de Kent, mort en mars 1200. Il embrassa la règle de Saint-Benoît. Son savoir et son éloquence le firent élever au rang de prieur, puis à celui d'abbé dans les monastères de Saint-Sauveur et de Battle-Abbey. Il fut lié d'amitié avec Thomas Becket, et son apologie a été écrite par Jean de Salisbury. La plus grande partie de ses ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, tels que des *Commentaires* sur le livre des Rois et le Pentateuque, des *Réflexions morales* sur les psaumes, l'Ancien Testament et l'Évangile, des traités *De onere Philistini*, *De moribus ecclesiasticis* et *De vitiis et virtutibus animæ*, etc. Il ne reste de cet abbé que deux *Épîtres*, l'une à son frère, qui était novice à l'abbaye d'Igny (Soissonnais), insérée dans le t. I des *Analectes* de Mabillon; l'autre sur les miracles de saint Thomas de Cantorbéry, adressée, en 1171, à Philippe, comte de Champagne, et qui se trouve dans le t. I de la *Collectio amplissima* de Martène et Durand.

Leland, *De rebus Britann. collectanea*.

ODON, abbé de Morimond, mort le 31 août 1200, suivant son épitaphe. On suppose qu'avant d'être abbé de Morimond, il l'avait été de Beaupré, autre abbaye cistercienne; mais cela n'est pas suffisamment prouvé. Presque toutes les circonstances de sa vie sont obscures. Il n'est pas non plus facile de discerner entre les ouvrages qui lui sont attribués ceux qu'il a réellement composés de ceux qu'il vaut mieux restituer à d'autres Odon. Parmi ses écrits certains nous désignerons des *Sermons*, au nombre de cinq, publiés par le P. Combefis, dans sa *Bibliothèque*, t. I, p. 25, 299, 797. Odon en a d'ailleurs écrit beaucoup d'autres, qui probablement ne seront jamais imprimés. Les exemplaires manuscrits n'en sont pas très-rares. Il y en a trois recueils à la Bibliothèque impériale, sous les numéros 3010 du Roi, 80 des Cordeliers et 839 de la Sorbonne. On voit aussi dans les numéros 3352 B, 3352 C du Roi et 606 de Saint-Victor un traité *De numerorum significatione*, qui dans la plupart des catalogues est inscrit au nom de notre abbé. Oudin et les auteurs de l'*Histoire littéraire* supposent que Guillaume, abbé d'Auberive, disciple d'Odon, a rédigé cet ouvrage sous les inspirations de son maître. Cela ne paraît guère vraisemblable. Il y a dans le traité *De numerorum significatione* des mathématiques, de la théologie, quelque philosophie et beaucoup de puérilités subtiles; mais au style concis de l'ouvrage, à la brièveté des chapitres, malgré l'abondance des propositions étranges qu'ils contiennent, on ne reconnaît pas la manière d'un homme qui met en œuvre les opinions d'autrui. La bibliothèque de Troyes possède, sous le numéro 780, un exemplaire du même ouvrage, qui paraît être le manuscrit original de l'auteur, et on lit à la première page de cet exemplaire une note de l'auteur, *tractator*, qui semble exclure toute idée d'un travail en participation. Odon nous a laissé d'autres écrits sur les mathématiques qui portent expressément son nom. Le numéro 868 de la bibliothèque de Troyes est un recueil venu de Clairvaux, où se trouve un opuscule intitulé : *Odonis tractatus de Analeticis ternarii*. « Cet ouvrage, dit M. Harmand, dans son excellent Catalogue, diffère entièrement de celui qui est contenu sous le numéro 780. » Les auteurs de l'*Histoire littéraire* ne l'ont pas connu. Enfin, il faut ajouter, suivant M. Harmand, au catalogue des œuvres inédites d'Odon un traité mystique sur les degrés qui conduisent au salut : *Tres gradus quibus pervenitur ad hæreditatem salutis*; traité qui nous est offert, à la suite des Sermons du même docteur, par le numéro 450 de la bibliothèque de Troyes. B. H.

Hist. littér. de la France, t. XII, p. 610. — Henriquez. *Menologium Cisterciense*, p. 308. — *Gallia christiana*, t. IX, col. 835. — Oudin, *De script. eccles.*, t. II, col. 1619. — De Visch. *Biblioth. Cisterciensis*, p. 258. — *Catalogue des manuscr. des Biblioth. départem.*, t. II, p. 202, 322, 359.

ODON CLÉMENT, ou fils de Clément, que l'on appelle quelquefois *Coutier*, du nom corrompu de sa famille, archevêque de Rouen, né en Angleterre, vers la fin du douzième siècle, mort le 5 mai 1247 (1). Il était religieux bénédictin et déjà célèbre parmi ses confrères quand, à la mort de Pierre d'Anteuil, il fut élu abbé de Saint-Denis en France, le 10 février 1229. Le cardinal Romain, légat du saint-siége, le bénit ce même jour, et le roi Louis l'investit des droits régaliens. Un des premiers soins d'Odon Clément fut de reconstruire le chevet et le chœur de l'église de Saint-Denis : c'était une entreprise audacieuse. Persuadés, en effet, que leur église avait été consacrée par Dieu lui-même, les moines la laissaient tomber en ruines,

(1) C'est Matthieu Paris, auteur contemporain, qui le fait naître en Angleterre, et son témoignage paraît digne de foi. Des auteurs plus modernes le disent fils de Henri Clément, surnommé *Petit*, sieur de Mez en Gâtinais et d'Argentan en Normandie, maréchal de France.

et se gardaient de la réparer, toute réparation devant être suivie d'une consécration nouvelle. Mais Odon paraît avoir été pour son temps un esprit fort. Il était d'ailleurs d'une grande libéralité pour les malheureux. Un de ses décrets ordonne que chaque jour, durant toute l'année, cinq cents pauvres recevront une distribution de pain aux frais de l'abbaye de Saint-Denis; il prescrit, en outre, que cette distribution sera faite à mille pauvres la veille de Toussaint, le jour anniversaire de sa mort, et le jour commémoratif des funérailles de l'abbé Pierre. Il faut enregistrer de tels décrets. Les auteurs du *Gallia christiana* font intervenir l'abbé Odon dans un grand nombre de procès et de cérémonies religieuses ou civiles. Ils montrent ainsi quelle était son autorité, son influence, sa renommée. Nous rappellerons simplement ici qu'en 1244 le roi saint Louis le choisit pour parrain de son fils. Nommé archevêque de Rouen au mois de mars 1245, Odon assista la même année au concile de Lyon. Un prélat qui jouit à la cour d'une si grande faveur, et dans l'Église d'un si grand crédit, qui prit part à tant d'affaires, et se déclara pour ou contre tant de prétentions rivales, eut sans doute un nombre assez considérable d'ennemis. Matthieu Pâris s'est fait leur interprète. Il accuse Odon Clément de simonie, d'orgueil, d'ambition. B. H.

Matthieu Pâris, *Hist. maj. Henrici III*, ann. 1247. — *Gallia christ.*, t. VII, col. 387, et t. XI, col. 61. — *Hist. littér. de la France*, t. XVIII, p. 522.

ODON DE CHATEAUROUX, cardinal français, mort à Civita-Vecchia, en 1273. Il fut d'abord chanoine de Paris, puis chancelier de cette église dès 1238. Plus tard, suivant Ughelli, il prit l'habit monastique et fut abbé de Granselve; mais cela nous paraît faux : nous avons de fortes raisons pour croire qu'il était encore chancelier de Paris quand, en 1243, il fut nommé par Innocent IV cardinal évêque de Tusculum. En 1245 il revient en France avec le titre de légat, prêche au nom du pape une croisade, et s'embarque pour la Terre Sainte en même temps que le roi Louis IX vers la fin de mai 1248. Guillaume de Nangis, Joinville, et les autres historiens de saint Louis parlent tous, dans les mêmes termes, de l'ardeur, du courage d'Odon et de son noble désintéressement. En 1255 il avait quitté l'Asie Mineure et se trouvait en Italie. Nous le revoyons en France vers 1264, y remplissant encore les fonctions de légat. Ses ouvrages, dont M. Daunou a fait un recensement exact, sont : *Epistola ad Innocentium papam*, lettre écrite en 1249 et publiée par d'Achery, *Spicilegium*, t. VII, p. 213; — *Distinctiones super Psalterium*, ouvrage inédit, dont il existe de nombreux manuscrits, parmi lesquels il suffira de désigner les num. 1327, 1328 de la Sorbonne, et 857 de Saint-Victor; — *Sermones*, recueil également inédit, num. 789 de la Sorbonne; — *Lectio mag. Odonis de Castro Radulfi, postmodum episcopi Tusculani, quando incepit in Theologia*, dans le même volume. B. H.

Hist. litt. de la France, t. XIX. — Gérard de Frachet, *Chronique*, dans les *Historiens de France*, t. XXI, p. 5. — Joinville, *Histoire de saint Louis*, passim.

ODONAIS (Mme GODIN DES), née GRANDMAISON, était issue d'une famille française établie à Rio-Bamba. Elle s'est rendue célèbre en bravant les plus grands dangers pour rejoindre son mari. Elle avait épousé Godin, qui accompagna, en 1742, M. de La Condamine à Quito. Après un voyage des plus périlleux, elle rejoignit son mari après vingt ans de séparation. Les deux époux retournèrent à Cayenne, et s'embarquèrent pour la France, où ils abordèrent le 26 mai 1773; ils passèrent le reste de leur vie à Saint-Amant, dans le Berry. A. H—T.

Lettre sur l'aventure de Mme Godin dans son voyage de la province de Quito à Cayenne par le fleuve des Amazones (1778, in-8°).

O'DONNELL (*Joseph-Henri*), comte de l'*Abisbal*, général espagnol, né dans l'Andalousie, en 1769, mort à Montpellier, le 16 mai 1834. D'origine irlandaise et soldat à quinze ans, il servit dans la guerre de 1795 contre la France et plus tard dans celle de l'indépendance, où un succès qu'il remporta en 1810 sur le général Schwartz, près du village de l'Abisbal, lui mérita le grade de maréchal de camp et le titre de comte de l'Abisbal. Membre du conseil de régence (1812), capitaine général de l'Andalousie (1814), gouverneur de Cadix (1818), il déjoua en 1820 la conspiration militaire de l'île de Léon, conspiration dont on l'accusa d'avoir été d'abord complice, et s'unit peu après au général Riego. Tour à tour royaliste et constitutionnel, il indisposa ses troupes contre lui par ses tergiversations et par quelques-uns de ses actes, et se rendit également suspect aux deux partis. Contraint de donner sa démission, il fut assez heureux pour pouvoir se réfugier en France, se fixa à Limoges, et mourut à peu près oublié en retournant en Espagne. H. F.

Dict. univ. et port. des Contemp.

* **O'DONNELL** (*Léopold*), comte de *Lucena*, duc de *Tétuan*, homme d'État espagnol, né en 1808. Déjà colonel à la mort de Ferdinand VII (octobre 1832), il se déclara partisan de la nouvelle loi de succession au trône et de la régence de Marie-Christine, et combattit avec distinction dans les rangs de l'armée constitutionnelle. Le 17 juillet 1839, il força Cabrera de lever le siége de Lucena, et cet exploit lui valut en août le grade de lieutenant général. Lorsque Espartero, dont il s'efforçait de contrebalancer l'influence, eut été nommé régent du royaume, O'Donnell, fidèle à la reine mère, même lorsque sa cause paraissait de plus en plus compromise en Espagne, résigna son commandement, et, après avoir protégé sa retraite jusqu'à la frontière de France, quitta lui-même l'Espagne, et vint fixer quelque temps sa résidence à Orléans, sans cesser pour cela de fomenter l'agitation contre Espartero. En octobre 1841,

une insurrection éclata en Navarre : O'Donnell courut alors se mettre à la tête des révoltés, s'empara de la citadelle de Pampelune; mais, bien que quelques autres places se fussent, à son appel, déclarées pour la reine Marie-Christine, il dut reprendre de nouveau le chemin de l'exil, où, sans se décourager, il continua toutes ses démarches contre le régent, qui tomba enfin (juillet 1843). Nommé à cette époque capitaine général à la Havane, il acquit dans cette île une fortune considérable, et à son retour en Espagne fut appelé au sénat (15 août 1845), où il se rallia à l'opposition contre le ministère Bravo-Murillo. Narvaez, devenu président du conseil, lui confia le poste de directeur général de l'infanterie, qu'il conserva jusqu'en 1851, passant successivement du parti de Marie-Christine au parti des modérés, et se montrant à la fois l'adversaire de la cour et des divers ministères. Au commencement de 1854, il fut impliqué dans une conspiration, et un décret d'arrestation fut même rendu contre lui; mais il eut le bonheur d'y échapper, en se tenant caché pendant quelques mois, soit à Madrid même, soit dans les environs, à Canalejas. Enfin, au milieu des soulèvements que suscita l'emprunt forcé, il se mit, le 28 juin de cette année, à la tête de deux régiments insurgés que lui amena le général Domingo Dulce. Son but était d'attirer la garnison de Madrid hors de cette ville, pour qu'un soulèvement populaire pût y éclater pendant son absence. Ce but ne fut pas atteint. Un décret du 29 juin le déclara déchu de ses emplois, titres et décorations. O'Donnell soutint le lendemain contre les troupes royales un combat à Vicalvaro; mais il fut obligé d'opérer sa retraite vers l'Estramadure et le Portugal. Le 7 juillet, il adressa aux Madrilènes une proclamation qui traçait un programme politique au mouvement révolutionnaire, et réclamait le rétablissement de la constitution de 1837, le bannissement perpétuel de la reine mère, la réduction des impôts, la décentralisation, etc. La plupart des capitaines généraux se mirent avec leurs troupes à sa disposition; des émeutes éclatèrent de toutes parts, et le 17 juillet le parti progressiste se rendit maître de Madrid. Dans ces circonstances la reine donna la présidence du conseil au duc de Rivas, et deux jours après appela Espartero à Madrid pour former un nouveau ministère. En ce moment, les noms d'Espartero et d'O'Donnell étaient unis dans toutes les proclamations de la junte de Madrid; aussi un décret du 1er août nomma O'Donnell au ministère de la guerre, et le créa capitaine général des armées. Peu de jours après, il reçut le titre de comte de Lucena, qui rappelait l'un de ses brillants faits d'armes. Espartero et O'Donnell s'entendirent d'abord pour satisfaire la révolution et la contenir; mais bientôt les exigences du parti progressiste, au milieu d'alternatives de concessions et de résistance, amenèrent entre ces deux hommes d'État une lutte latente. La lecture du préambule d'un décret relatif à des mesures répressives contre la presse produisit une violente scission au sein du conseil. Dans le texte de ce préambule, rédigé par M. Patricio de la Escosura, ministre de l'intérieur, on attribuait les événements de Valladolid, Palencia et Rioseco, et toutes les tentatives socialistes qui avaient agité l'Espagne à l'influence malveillante du clergé et du parti réactionnaire. O'Donnell, qui précédemment, dans les cortès en s'appuyant sur des faits irrécusables, avait déclaré que l'anarchie qui avait travaillé diverses provinces, était l'œuvre exclusive du socialisme, protesta contre ces appréciations de faits dans un document officiel, appréciations entièrement contraires à celles qu'il avait exposées à la face de l'Espagne et de l'Europe. Cette protestation amena une discussion personnelle entre les deux ministres, et O'Donnell finit par déclarer qu'il n'apposerait jamais sa signature sur un document public auprès de celle de M. Escosura. Toutes les instances que l'on fit pour la rapprocher furent inutiles, et à la suite d'une crise de plusieurs jours et de l'avortement de plusieurs combinaisons la reine accepta la démission de tous les ministres, à l'exception de celle de O'Donnell, qui (14 juillet 1856) fut nommé président du conseil et chargé de reconstituer le cabinet. Ce même jour une insurrection nouvelle éclata à Madrid, et une fraction des cortès se réunit extraordinairement pour émettre contre le nouveau président un vote de défiance. Celui-ci, sans être abattu de cette velléité d'opposition, prit en quelques jours de promptes mesures pour étouffer des révoltes formidables qui avaient également éclaté à Barcelone, à Saragosse, et dans quelques autres villes, et du 15 au 20 juillet tout était comprimé. Moitié libéral, moitié réactionnaire, le ministère formé par O'Donnell ne pouvait avoir une bien longue existence; aussi dès le 12 octobre suivant le comte de Lucena dut céder la place au maréchal Narvaez, et se contenter de son siége au sénat, où il adopta contre son rival une tactique attestant que son habileté égale son énergie. Le 29 juin 1858, le ministère, complétement en désaccord sur la question de la dissolution des cortès, offrit, après bien des changements, sa démission, et ce même jour O'Donnell arriva de nouveau au pouvoir, avec le titre de président du conseil, ministre de la guerre et des colonies. L'événement le plus important de son ministère est la guerre faite par l'Espagne au Maroc. Nommé général en chef de l'armée expéditionnaire, O'Donnell opéra dans ce pays une heureuse descente, et trois batailles livrées aux forces marocaines (9 et 15 décembre 1859, 14 janvier 1860), ainsi que la prise de Tétuan (6 février) déterminèrent l'empereur à signer un traité qui donnait toute satisfaction à l'Espagne. Ce rapide succès a valu au capitaine gé-

néral O'Donnell la grandesse d'Espagne de première classe sous le titre de duc de Tétuan (7 février 1860). Depuis le mois d'octobre 1856, il est décoré du grand cordon de la Légion d'Honneur. H. Fisquet.

Vapereau, *Dict. des Contemp.* — Zeller, *La France histor.* — *Moniteur*, années 1854 et 1860.

ODORANNE, moine de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, né en 985, mort quelque temps après 1045. Aujourd'hui peu connu, il a joui de son vivant d'une grande célébrité. Il cultiva les lettres avec succès et excella même dans les arts mécaniques. Il résidait encore dans l'abbaye de Saint-Pierre quand il signala son habileté par deux ouvrages dont il nous parle lui-même, un crucifix, travail remarquable d'orfévrerie, et un puits dont la structure était, il paraît, originale et singulière. Fut-il alors persécuté par des confrères envieux, comme il l'assure? Ou bien, comme on peut le supposer, osa-t-il s'exprimer sur les dogmes consacrés en des termes d'une nouveauté choquante? On l'ignore. Obligé de fuir l'abbaye de Saint-Pierre sur l'inculpation d'anthropomorphisme, il se rendit à Saint-Denis, près de Paris. C'est de là qu'il fut appelé par le roi Robert et la reine Constance, qui le firent venir à Dreux, et le chargèrent d'exécuter plusieurs châsses d'un grand prix. Nous ne pouvons apprécier ni l'expérience ni le mérite de l'orfévre ou de l'architecte. Nous connaissons du moins quelques-uns de ses écrits. Le principal est une *Chronique* qui commence à l'année 675 et finit à l'année 1032. On la trouve dans la grande collection des *Historiens de France*, t. VIII et t. X. Elle avait été déjà publiée par Du Chesne. Odoranne est encore auteur d'une relation de la *Translation de saint Savinien*, insérée par Mabillon dans ses *Acta*, t. VIII, p. 254, et d'une *Histoire* manuscrite *de l'abbaye de Saint-Pierre*. B. H.

Hist. littér. de la France, t. V, p. 386.

ODRY (*Charles-Jacques*), acteur français, né à Versailles, le 17 mai 1781, mort à Courbevoie, près Paris, le 28 avril 1853, était fils d'un cordonnier. Il suivit d'abord l'état de son père; mais sa vocation l'emporta : il débuta le 25 janvier 1803, aux Délassements-Comiques, dans le rôle principal de *M. Rigoleti, ou je vais en Russie*. En 1805 il entra au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Là, placé dans une excellente troupe de comédie, Odry fut à peu près effacé, jouant tous les emplois, sans se faire remarquer dans aucun. Lors de la suppression de ce théâtre, en 1807, Odry obtint un petit engagement à celui des Variétés, pour jouer la *grande utilité*. Pendant plusieurs années il ne remplit que des rôles subalternes, attirant plus l'attention des acteurs que celle du public par le soin qu'il apportait dans leur exécution. Un hasard heureux le tira enfin de son obscurité. Le rôle du fermier Morin, dans *Quinze Ans d'absence*, ayant été refusé par Thiercelin, les auteurs, suivant le conseil de Brunet, en chargèrent Odry. Ce rôle de paysan balourd, que sa femme ne laissait jamais parler, ne comptait pas dix lignes. L'acteur le joua (13 avril 1811), et si bien, que sa tournure, sa naïveté grotesque, l'originalité de son jeu muet, ne contribuèrent pas médiocrement au succès qu'obtint ce vaudeville. Peu de temps après il eut à créer *Le Valet ventriloque;* et dès ce moment, sorti de la foule, les bons rôles et les succès ne lui firent pas faute. Durant vingt ans et plus, il partagea la faveur publique avec les excellents acteurs qui, jusqu'en 1830, composèrent la troupe des Variétés. La génération actuelle n'a pas vu les créations, si nombreuses, faites par Odry; mais elle n'est pas sans avoir entendu parler de la Mère Gibou, de Picpus, de Cagnard, et surtout du fameux Bilboquet des *Saltimbanques*. En 1830 les Variétés crurent utile à leurs intérêts de changer leur genre grivois et populaire, pour exploiter un nouveau répertoire, pâle reflet de celui de Marivaux. Odry, qui n'était rien moins qu'un comédien de boudoir, fut alors mis à la retraite; et ce n'est qu'après s'être successivement montré sur quelques scènes parisiennes, entre autres de la Gaîté et des Folies-Dramatiques, que cet acteur fut rappelé à son ancien théâtre, qui n'eut qu'à se féliciter de son retour. Enfin, survint le succès immense des *Saltimbanques*, pièce qui ramena la foule à ce théâtre délaissé, et dans laquelle Odry retrouva toute la verdeur de son talent. Ce rôle fut son dernier mot; car depuis longtemps ce comédien n'aspirait qu'à sa retraite, qu'il prit un an plus tard, en 1839. Il vécut encore quelques années, jouissant avec sobriété du bien-être que ses économies lui avaient assuré. On a publié plusieurs facéties, dont il n'a été que le prête-nom. *Trois Messéniennes*, enrichies de notes, etc., 1824, in-8° (par Montigny); — la *Complainte de Clara Wendal*, 1826, in-8° (par du Mersan); — *Les Cornichons;* 1830, in-8° (par A. d'Artois); — *Les Gendarmes*, poëme en deux chants; 1820, in-12. Cette dernière pièce est la seule qui soit véritablement d'Odry. Ed. de M.

Almanach de Spectacles. — Quérard, *La France littér.* — *Renseignements particuliers.*

ŒCOLAMPADE (*Jean*) (1), célèbre réformateur allemand, né en 1482, à Weinsberg, petite ville du Wurtemberg, d'une famille originaire de Bâle, mort à Bâle, le 24 novembre 1531. On le destinait au commerce; mais sa mère, femme pleine de piété, désira qu'il se livrât aux études, dans le but de se consacrer plus tard au service de l'Église. En conséquence, il fut envoyé au collége d'Heilbronn, où il se distingua autant par sa conduite que par ses progrès. Il se rendit ensuite à Heidelberg. Après avoir pris, en 1496, le grade de maître ès arts, il alla à Bologne dans l'intention

(1) Son véritable nom était *Hausschein*, mot allemand qui signifie lumière domestique, et dont Œcolampade est une sorte de traduction en langue grecque.

d'y étudier le droit. Six mois après ses idées avaient changé, et il quittait Bologne pour Stuttgard, pour se livrer tout entier à l'étude du grec, de l'hébreu et de la théologie. En sortant de l'université, Œcolampade fut recommandé à l'électeur palatin Philippe, qui lui confia l'éducation de ses enfants. En 1514, il fut placé à la tête de la paroisse de sa ville natale. L'année suivante, l'évêque de Bâle, instruit de son mérite par Capiton, l'appela dans cette ville comme prédicateur. Ces fonctions ne suffisant pas pour lui donner de quoi vivre, il entra comme correcteur d'épreuves dans l'imprimerie de Cratander. En 1518 il fut nommé prédicateur de la cathédrale à Augsbourg, où il resta jusqu'en avril 1520. C'est pendant ce temps-là qu'il commença à être travaillé par des doutes sur la valeur de l'Église catholique. Ne voulant pas céder cependant sans une vive résistance, ou du moins sans un examen plus approfondi, aux principes de la réforme, qui avaient déjà exercé quelque influence sur son esprit, il prit le parti de se retirer dans un couvent, pour pouvoir, dans le silence de la retraite, débattre et étudier les questions agitées. En conséquence, le 23 avril 1520, il entra dans le monastère d'Altenmunster, de l'ordré de Sainte-Brigitte, situé à deux milles d'Augsbourg. Ses amis, Pirckheimer, Érasme et Capiton, désapprouvèrent hautement cette démarche. Il ne se rendit pas à leurs observations; il se réserva cependant le droit de sortir du couvent quand il le jugerait convenable.

C'est dans cette retraite qu'il commença à connaître les écrits de Luther. Ils produisirent sur son esprit un effet extraordinaire. Dès ce moment tous ses doutes furent dissipés; il prit parti pour la réforme. La hardiesse avec laquelle il s'éleva bientôt contre les abus de l'Église catholique et un traité qu'il publia contre la confession auriculaire lui attirèrent de vifs reproches et même de mauvais traitements de la part des moines et des supérieurs d'Altenmunster. Il se réfugia à Mayence. La haine et les persécutions l'y suivirent, et le forcèrent à chercher un asile d'abord à Nuremberg et ensuite (avril 1522) auprès de François de Sickingen, dans son château d'Ebernbourg, sur les bords du Rhin, où se trouvaient en ce moment Bucer, Agricola d'Augsbourg, Schwebel et Ulrich de Hutten. Sickingen ayant été, au commencement de 1523, engagé dans une guerre qui devait lui être fatale, contre l'électeur de Trèves, Œcolampade se retira à Francfort-sur-le-Mein, où il prit un emploi chez le libraire Guill. Nesenus. Il alla bientôt se fixer à Bâle. Arrivé dans cette ville à la fin de 1523, il fut chargé par le sénat des fonctions de professeur en théologie et de prédicateur extraordinaire. Dès ce moment il se consacra tout entier à la propagation et au triomphe de la réformation à Bâle. Le clergé chercha en vain à éloigner un si dangereux adversaire; le nombre de ceux qui adhéraient aux principes nouveaux augmentait chaque jour. Enfin, après de longs tiraillements, le conseil de la ville, mis en demeure de se prononcer sur la question religieuse, abrogea la messe, en 1525. Ce ne fut cependant qu'en 1528 que la réforme fut consommée dans le pays de Bâle. Pendant ce temps, Œcolampade soutint diverses conférences, avec les anabaptistes à Bâle, le lundi de la Pentecôte en 1525; avec Jean Eck et d'autres chefs du parti catholique, à Baden, en mai 1526; avec d'autres théologiens catholiques, à Berne, en 1528. Il prit part l'année suivante au colloque de Marbourg, réuni par le landgrave Philippe de Hesse, pour rapprocher les protestants et les réformés. Œcolampade avait pris parti pour ceux-ci; il était un de leurs principaux théologiens dans les pays parlant allemand. Quatre ans auparavant, il avait publié sur l'article de la Sainte-Cène, doctrine qui divisait les réformateurs en deux camps, un des ouvrages les plus considérables de cette époque; il y combattait le système de la présence réelle dans l'Eucharistie, entendue soit dans le sens catholique, soit dans le sens luthérien, pour soutenir le système qu'il n'y a dans le sacrement de la sainte Cène qu'une présence spirituelle de Jésus-Christ. C'est à cette époque (1529) qu'il se maria, ce qui donna lieu au bon mot d'Érasme si souvent répété : « On appelle l'affaire de Luther une tragédie; moi je dis que c'est une comédie, car tout finit par un mariage. »

En mai 1531, le magistrat d'Ulm s'adressa à Œcolampade pour fonder le nouveau culte dans cette ville; ce qu'il fit de concert avec Bucer de Strasbourg et Blaarer de Constance. De retour à Bâle, il s'occupa de la restauration de l'université, qui avait été désorganisée en partie par la retraite d'un certain nombre de professeurs restés catholiques. Cet établissement scientifique ne perdit rien par la réforme, comme le fit remarquer Œcolampade lui-même; on y appela comme professeurs des hommes du plus haut mérite dans des sphères différentes.

Après la bataille de Cappel (4 octobre 1531), Zurich conçut le projet d'appeler Œcolampade dans son sein, pour remplacer Zwingle. Léon Judas fut chargé de lui apporter les vœux de la ville. Le réformateur bâlois les repoussa, préférant consacrer le reste de ses jours au service de l'Église où il avait établi la réforme. Mais il ne survécut que de quelques semaines à son ami Zwingle, dont la mort l'avait profondément affligé. Son corps fut déposé dans la cathédrale de Bâle, et une médaille fut frappée pour honorer sa mémoire.

Œcolampade joua dans la Suisse un rôle assez analogue à celui de Mélanchthon dans l'Allemagne. Comme celui-ci, il était doué d'un caractère plein de douceur et de modération. « Les hommes, écrivait-il à Farel, dont il voulait modérer la véhémence, veulent être dirigés avec douceur et non poussés avec rudesse; notre vocation nous imposé le devoir de les conduire à

notre Seigneur Jésus-Christ avec toutes sortes de ménagements. Nous sommes prédicateurs de l'Évangile pour bénir et non pour maudire. » Toute son âme respire dans ces conseils pleins de sagesse. Le même esprit domine dans sa théologie, dont la tendance est fortement spiritualiste; sous ce rapport il mérite d'être placé à coté de son ami Zwingle, aux avis duquel il attachait une grande importance et dont le rapprochait également son caractère et sa manière de comprendre la religion. Comme tous les autres réformateurs, il était versé dans la connaissance des auteurs de l'antiquité classique aussi bien que dans celle des Pères de l'Église; il était même plus humaniste que la plupart d'entre eux; c'est là ce qui lui avait valu l'amitié d'Érasme, amitié que les différences d'opinions n'éteignirent jamais entièrement.

On a d'Œcolampade de très-bons *Commentaires*, écrits en latin, *sur Isaïe*; Bâle, 1525, in-4°; 2e édit., 1567; — *sur Jérémie et les Lamentations*; Strasbourg, 1533, in-4°; — *sur Ezéchiel*; ibid., 1534, in-fol., et Bâle, 1543; — *sur Job*, Bâle, 1531, in-fol.; six autres éditions et une traduct. franç., Genève, 1562, in-4°; — *sur Daniel*, Bâle, 1530, in-4°; 2e édit. 1543, in-4°; — *sur les petits prophètes*, publiés d'abord chacun à part, à Bâle, à partir de 1525, et puis réunis aux grands prophètes, Génève, 1558, 2 vol. in-fol.; autre édit., 1578; — *sur saint Matthieu*, Bâle, 1536, in-8°; — *sur saint Jean*; Bâle, 1532, in-8°; — *sur l'épître aux Romains*, Bâle, 1526, in-8°; — *sur l'épître aux Hébreux*, Strasbourg, 1534, in-8°; 2e édit., Bâle, 1536, in-8°. De ses autres écrits, les plus connus sont: *Varii Tractatus*; Augsbourg, 1520, in-4°; — *Epistola ad Hedionem, quod expediat epistolæ et evangelii lectiones in missa vernaculo sermone plebi promulgari*; Ebernbourg, 1522, in-8°; trad. allem. de J. Diepolt; — *De genuina verborum Domini: Hoc est corpus meum, juxta vetustissimos auctores, expositione liber*; Bâle, 1525, in-8°. Ce petit livre a été inséré depuis dans le recueil de Pfaff, *Acta et scripta publica Ecclesiæ virtembergicæ*, Tubingue, 1720, in-4°, et traduit en allem. par L. Hetzer, 1526, in-8°. Dès que cet écrit parut, le sénat de Bâle, effrayé de la nouveauté des idées, en arrêta d'abord la vente et le soumit à l'examen d'une commission. Érasme, qui en fit partie et qui fut chargé du rapport, répondit au sénat qu'il y avait dans cet ouvrage de l'érudition, de l'éloquence, qu'il dirait même de la piété s'il pouvait s'en trouver dans ce qui ne s'accorde pas avec la doctrine de l'Église; mais qu'il regardait comme dangereux de se mettre en contradiction avec ce qu'elle enseigne. Il écrivit en même temps à quelques-uns de ses amis qu'Œcolampade venait de publier un petit livre composé avec tant de soin et d'habileté, et dont les principes étaient appuyés de si nombreuses citations, que sa lecture serait capable d'entraîner dans l'erreur même des élus. Cependant, invité à le réfuter, il s'en excusa, sous le prétexte qu'il ne valait pas la peine de combattre une doctrine qui tomberait d'elle-même. D'autres écrivains se chargèrent de cette tâche, et l'écrit d'Œcolampade fut vivement attaqué, principalement par les théologiens du parti de Luther. Celui-ci descendit même dans la lice; Œcolampade se vit obligé, malgré son caractère pacifique, de répondre à ces attaques. Des différents écrits qu'il publia dans cette discussion, il suffira de citer les suivants: contre Luther, *Dass der Missverstand D. Mart. Luthers auf die ewige bestandige worte, Das iste mein Leib, nicht besten mag, eine billige antwort* (Que le malentendu de Luther sur ces mots: « Ceci est mon corps, ne peut subsister: réponse raisonnable); Bâle, 1526, in-8°; — *Die andere billige antwort* (Seconde réponse raisonnable); Bâle, 1527, in-8°; — contre Pirckheimer: *Responsio de re Eucharistiæ*; Zurich, 1526, in-8°, et *ad Bibl. Pirckheimerum de Eucharistia responsio posterior*; Bâle, 1527, in-8°; — enfin, contre Melanchthon: *Dialogus quid de Eucharistia veteres, tum græci, tum latini, senserint*; Bâle, 1530, in-8°; plusieurs fois réimprimé. On a un autre écrit d'Œcolampade sur le même sujet: *De dignitate Eucharistiæ sermones duo*; Bâle, 1526, in-8°. Il faut mentionner encore un catéchisme qu'il écrivit en latin, et qui fut traduit en allemand par Osw. Myconius, Bâle, 1555, in-8°. Ce fut le premier catéchisme en usage parmi les réformés allemands. Œcolampade traduisit en latin divers écrits de Chrysostôme, de Grégoire de Nazianze et de Théophylacte. Sa correspondance avec Zwingle a été recueillie dans *Zwinglii et Œcolampadii Epistolæ*; Bâle, 1628, in-8°.

Michel NICOLAS.

Wolfg. Capito, *Vita Œcolampadii*. — Adam, *Theologorum germanorum vitæ*. — Grynæus, *De Jo. Œcolampadii obitu*. — Sal. Hess, *Biographie Œcolampad's*; Zurich, 1793, in-8°. — *Musée des protestants célèbres*. — Chaufepié, *Diction. historiq.*

ŒCUMENIUS (Οἰκουμένιος), écrivain ecclésiastique byzantin, vivait dans le dixième siècle. Sa vie est tout à fait inconnue; on n'en a fixé la date qu'approximativement et par conjecture. Il composa des commentaires en grec sur diverses parties de l'Évangile. Voici la liste des ouvrages qui lui ont été ou qui lui sont encore attribués: *Commentaria in sacrosancta quatuor Christi Evangelia,... auctore quidem (ut plurimi sentiunt) Œcumenio, interpreto vero Joanne Hentenio*; Louvain, 1543, in-fol. C'est une traduction latine d'un commentaire généralement attribué maintenant à Euthymius Zigabène; le texte grec a été publié par C.-F. Matthaei, Leipzig, 1792, 3 vol. in-8°; les prétentions de Zigabène ne sont pas beaucoup plus fondées que celles d'Œcumenius, et l'auteur de ce commentaire reste incertain; — Ἐξηγήσεις εἰς τὰς πράξεις τῶν Ἀποστόλων (Commentaires

sur les Actes des apôtres), compilés d'après les anciens Pères grecs, particulièrement saint Chrysostôme; — Ἐξηγήσεις εἰς τὰς Παύλου ἐπιστολὰς πάσας (Comm. sur toutes les Épîtres de saint Paul); — Ἐξηγήσεις εἰς τὰς ἑπτὰ καθολικὰς λεγομένας ἐπιστολάς (Comm. sur les sept lettres dites catholiques); — Εἰς τὴν Ἰωάννου Ἀποκάλυψιν (Comm. sur l'Apocalypse de saint Jean). Ces divers *Commentaires* ont été publiés plusieurs fois; une des meilleures éditions est celle de Paris, 1631, 2 vol. in-fol. Le *Commentaire sur l'Apocalyse* a été réimprimé par Cramer; Oxford, 1840, in-8°. Y.

Hentenius, *Præf. ad Œcumen. Commentar.* — Matthæi *Proleg. ad Euthymii Commentar. in Quatuor Evang.* — Simon, *Histoire critique des principaux commentateurs du Nouveau Testament*, c. XXXII. — Possevin, *Apparatus sacer.* — Cave, *Hist. litt.*, *ad ann.* 990. — Fabricius, *Biblioth. græca*, vol. VIII, p. 343. — Dupin, *Bibliothèque nouvelle des auteurs ecclésiastiques* (11e siècle). — Ceillier, *Auteurs sacrés*, vol. XIX, p. 742. — Oudin, *Comment. de Scriptor. eccles.*, vol. II, col. 518. — Lardner, *Credibility*, t. I. — Cramer, *Préface de son édition.* — Smith, *Dictionary of greek and roman biography.*

ŒDER (*Georges-Louis*), exégète allemand, né en 1694, à Schoflach, village du pays d'Anspach, mort en 1760. Après avoir été co-recteur, puis recteur du gymnase d'Anspach, il fut nommé en 1736 surintendant ecclésiastique à Feuchtwangen. On a de lui : *Observationum sacrarum syntagma*; Wissembourg, 1729, in-8° : il contient l'explication de deux cents passages difficiles de la Bible; — *De novæ philosophiæ Leibnizii et Wolfii in theologiam injuria*; Onolsbach, 1730; — *Conjecturarum de difficilioribus sacræ Scripturæ locis centuria*; Leipzig, 1733, in-8°; — *Alte theologische Bibliothek* (Bibliographie des anciens ouvrages théologiques); Francfort, 1733-1734, 4 parties, in-8°; — *Erlæuterung schwerer Stellen der Heiligen Schrift* (Commentaire sur des passages difficiles de l'Écriture sainte); Onolzbach, 1739-1747, 2 vol. in-8° : sous le pseudonyme de Sincerus Pistophilus, qu'il employa encore plusieurs fois; — *Animadversiones sacræ*; Brunswick, 1747, in-8°; — *Freye Untersuchung über die Offenbarung Johannis* (Libre examen de l'Apocalypse); Halle, 1769, in-8°; — *Freye Untersuchungen über einige Bucher des Alten Testaments* (Libre examen de quelques livres de l'Ancien Testament); Halle, 1771, in-8°; — plusieurs ouvrages de controverse. Œder a aussi donné une édition annotée du *Catéchisme socinien de Rackau*; Nuremberg, 1738, in-8°. O.

Goetten, *Zetztlebendes gelehrtes Europa*, t. III. — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 289 et 678. — Hirsching, *Handbuch.* — Meusel, *Lexikon.*

ŒDER (*Georges-Chrétien*), célèbre naturaliste et économiste allemand, fils du précédent, né à Anspach, le 3 février 1728, mort le 28 janvier 1791. Après avoir étudié à Gœttingue la médecine, qu'il exerça ensuite pendant trois ans à Sleswig, il fut, sur la recommandation de son ancien professeur Haller, appelé en 1752 à la chaire de botanique à l'université de Copenhague. Il fit dans les années suivantes plusieurs voyages en Danemark et en Norvège, pour recueillir toutes les plantes de ces pays; il profita encore de ces excursions, pour rassembler beaucoup de renseignements de statistique et d'économie politique. Connaissant ainsi parfaitement l'état et les besoins du pays, il publia en 1769 un *Mémoire* sur l'affranchissement des paysans, qui lui valut la confiance du comte de Bernstorf. A l'avénement de Struensée au ministère, il fut nommé président de la chambre des finances de Norvége. Il perdit cet emploi à la chute de Struensée; en 1773, il reçut celui de bailli à Oldembourg. La vivacité et la souplesse de son intelligence le mirent rapidement à même de remplir avec succès ses nouvelles fonctions, auxquelles ses premières études ne l'avaient pas préparé. Il dirigea dans ses dernières années le relevé du cadastre du duché d'Oldembourg. On a de lui : *De irritabilitate*; Copenhague, 1752, in-4°; — *Index plantarum in Linnæi Systemate*; ibid., 1761, in-8°; — *Flora Danica*; ibid., 1762-1772, 3 vol. in-fol. Ce magnifique ouvrage de luxe, dont les planches sont remarquables d'exactitude et d'exécution, fut plus tard continué successivement par Otho Fr. Müller, Wahl et Hornemann; le neuvième et dernier volume parut en 1814; — *Elementa botanicæ*; ibid., 1762-1764, 2 vol. in-8°; traduit en allemand et en danois; cet ouvrage servit pendant plusieurs années de base aux cours de botanique dans les facultés d'Édimbourg et de Montpellier; — *Nomenclator botanicus*; ibid., 1769, in-8°; — *Verzeichniss der zu der Flora Danica gehörigen Kræuter* (Liste des plantes contenues dans la *Flora Danica*); ibid., 1770, in-8° : ce livre ne contient que les cryptogames; il parut aussi en latin; — *Bedenken über die Frage wie dem Bauernstande Freyheit und Eigenthum verschafft werden könne* (Réflexions sur la manière de procurer aux paysans la liberté et les moyens de posséder); Francfort, 1769-1771, 2 parties, in-8°; Altona, 1786, in-8°; — *Raisonnements über die Witwenkassen* (Réflexions sur les caisses des veuves); Copenhague, 1771, in-8°; traduit en danois avec additions dans la *Bibliothek for nyttige Skrifter*, ibid., 1772 : des établissements de ce genre furent fondés d'après les idées d'Œder à Hambourg et à Oldembourg; — *Nachricht von einer Landes vermessung im Oldenburgischen* (Notice sur le cadastre du pays d'Oldembourg); Oldembourg, 1788, in-8°; — *Ueber die Inoculation der Horn vieh seuche* (Sur l'Inoculation de l'épizootie), dans le *Teutsches Museum*, année 1776; — *Nachrichten vom Handel des Stifts Drontheim* (Notice sur le commerce de l'évêché de Drontheim), même recueil, 1778; — *Ueber Leibrenten* (Sur les rentes viagères), dans les *Staatsanzeigen*

de Schlözer, année, 1782; — *Ueber Papiergeld* (Sur le papier-monnaie), même recueil, 1787 et 1790; — plusieurs autres *Mémoires* d'économie politique, rassemblés ainsi que les précédents en grande partie dans les *Œderiana*; Sleswig et Leipzig, 1792, in-8°.

Halem, *Andenken an Œder* (Altona, 1798, in-4°). — Schlichtegroll, *Nekrolog* (année, 1791, t. II). — Hirsching, *Handbuch*. — Nyerup, *Litteratur lexikon*. — Meusel, *Lexikon*. — Höchst, *Clio*.

ŒDMAN (*Samuel*), savant suédois, né le 25 décembre 1750, à Wieslanda (Smalandie), mort le 2 octobre 1829, à Upsal. Fils d'un pasteur, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint chapelain du général Pfeiff. En 1776 il fut mis à la tête de l'école de Pilhamn, petite commune voisine de Stockholm. Nommé professeur de théologie en 1799, il fut chargé en 1806 d'enseigner cette science au séminaire d'Upsal, qui venait d'être créé et dont il fut en même temps le premier directeur. Ses écrits les plus remarquables sont : *Sermons de Jean Jérusalem*; Upsal, 1784-1785, 2 vol. in-8° : trad. de l'allemand; — *Recueil de sujets concernant l'histoire naturelle pour éclaircir la sainte Bible*; Upsal, 1785-1794, 4 vol. in-8°; trad. en allemand par G. Groning et corrigé par Michaëlis dans l'édit. de 1799; — *Histoire de la religion et de l'Église chrétiennes, avec des observations*; Upsal, 1792, in-8° : trad. de l'allemand de J.-M. Schrœck; — *Dictionnaire géographique sur les écrits du Nouveau Testament*; Upsal, 1799, 1812, in-8°; — *Essai sur le Nouveau Testament*; Linkœping, 4 vol., 1799-1822, — *Essai sur l'Apocalypse de saint Jean*; Upsal, 1803, in-8°; et Stockholm, 1805, in-8°; — *L'Évangile de saint Matthieu, avec des notes philologiques*; Stockholm, 1814, in-8°. K.

Gezelius, *Biograph. Lexikon*.

ŒFELE (*André-Félix* D'), historien allemand, né à Munich, le 17 mai 1706, mort le 24 février 1780. Bibliothécaire de la cour, et membre de l'Académie de Munich, et en 1769 censeur des livres historiques. Il a publié : *De Minerva, sapientiæ olim præside, syntagma mythologico-historicum*, sous le pseudonyme de Felix Evelius; — *Rerum Boicarum scriptores nusquam antehac editi*; Augsbourg, 1763, 2 vol., in-fol. *Apparatus Bavariæ doctæ* en manuscrit. O.

Baader, *Lexikon verstorbener baierischer Schriftsteller*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — Vauchiery, *Leben Œfeles* (Munich, 1781, in-4°).

ŒFELE (*François-Ignace*), peintre allemand, cousin du précédent, né à Posen, en 1721, mort en 1797. Élève de Götz et d'Albrecht, il devint peintre de la cour de Bavière et professeur à l'Académie des beaux-arts de Munich. Il fut un des meilleurs artistes de l'Allemagne au dix-huitième siècle. Parmi ses tableaux religieux nous citerons ceux qui se trouvent dans l'église Saint-Cajetan à Munich et dans celle du monastère de Polling, son *Assomption de la Vierge*, gravée à l'eau-forte par Seidel, et une *Flagellation du Christ*, gravée par Jungwirth. Œfele a aussi peint beaucoup de portraits; il a gravé quelques planches à l'eau-forte. O.

Nagler, *Künstler-Lexicon*.

ŒHLENSCHLÆGER (*Adam-Gottlob*), le plus grand poëte danois, né dans un faubourg de Copenhague, le 14 novembre 1779, mort dans cette ville, le 21 janvier 1850. Fils d'un organiste originaire de la partie allemande du Schleswig, et qui, en 1780, fut nommé maître de chapelle et en même temps régisseur du château de Frédériksberg, il passa son enfance dans cette royale demeure; la magnifique nature qui l'entoure éveilla de bonne heure chez lui une imagination des plus riches et toujours en action. Il se racontait à lui-même de longues histoires merveilleuses; dès l'âge de dix ans, il composait des drames, qu'il jouait ensuite avec sa sœur et un de ses camarades. Il se glissait souvent dans la chapelle quand elle était déserte, et il y prononçait, monté dans la chaire, les sermons les plus attendrissants; le chapelain du château assista un jour inaperçu à une de ces homélies, et déclara que l'enfant deviendrait un célèbre prédicateur. Cela décida le père d'Œhlenschlæger à le placer dans un pensionnat, où il apprit rapidement les langues anciennes, ainsi que l'allemand et le français. Lorsqu'il eut à choisir une profession, il se décida d'abord pour celle d'acteur, comme mieux en harmonie avec ses goûts, de plus en plus prononcés pour la littérature, et il débuta en 1799 dans le rôle de Hamlet. Son peu de succès le fit bientôt quitter le théâtre. S'étant à cette époque lié intimement avec Anders Sandoe Œrsted, il s'adonna comme son ami à l'étude du droit; mais peu de temps après il devint amoureux de la fille du conseiller Heger, qu'il épousa plus tard; pendant plusieurs mois il passa tout son temps à exprimer sa passion dans des élégies et autres poésies, ce qui le ramena cette fois définitivement à la littérature. Il fit alors la connaissance d'un vieux savant du nom d'Arndt, excellent homme, mais complétement maniaque et qui, étranger à tous les usages de la vie sociale, poursuivait comme but unique de sa vie l'étude de l'histoire et des antiquités des pays scandinaves. Arndt se plut à communiquer sa science à son jeune ami, qui se mit à lire avec ardeur l'*Edda*, les Sagas islandaises, et les autres traditions nationales de la Scandinavie du moyen âge. S'inspirant à cette source, Œhlenschlæger publia en 1803 et en 1805 deux recueils de poésie qui excitèrent au plus haut point l'attention publique; pour la première fois on y voyait la langue danoise domptée et assouplie pour les besoins de la vraie poésie. Les facultés éminentes dont Œhlenschlæger était doué venaient d'éclore dans toute leur plénitude sous l'influence de la philosophie de Schelling, à laquelle il

avait été initié par Steffens. Ayant reçu une pension du prince royal, Œhlenschlæger visita en 1805 successivement Berlin, Dresde, Weimar et quelques autres villes de l'Allemagne; il y fit la connaissance de Fichte, de Schleiermacher, de Wieland, de Jean Paul, de Tieck, et enfin de Gœthe, qui le reçut de la manière la plus cordiale (1). Il vint ensuite à Paris, et il y écrivit les drames de *Palnatoke* et d'*Axel et Walborg*, qui représentés immédiatement en Danemark, ainsi que celui de *Hakon Jarl*, composé à Halle, furent unanimement applaudis, comme inaugurant l'avénement d'un théâtre national. Après avoir en 1808 passé quelques mois au château de Coppet, en Suisse, dans la société de Mme de Staël, il parcourut l'Italie, où il finit son drame du *Corrége*. De retour à Copenhague, en 1809, il y fut nommé peu de temps après professeur d'esthétique à l'université. Depuis lors sa vie s'écoula tranquillement dans un bonheur presque constant; les témoignages éclatants d'admiration que ses compatriotes lui prodiguèrent le dédommagèrent amplement des attaques injurieuses de son ancien ami Baggesen. Dans les années 1817 et 1818 il visita de nouveau l'Allemagne et l'Italie, et il revit la France en 1844. Sa mort fut un deuil public, en Danemark comme dans les autres pays scandinaves. On ne regrettait pas seulement en lui le créateur de tant de de belles strophes, que tout le monde dans ces contrées sait par cœur, mais encore l'homme qui accueillait avec une bonté charmante les jeunes talents, qui s'adressaient à lui en foule, et leur aplanissait les difficultés de la vie littéraire.

« Peu d'hommes, dit M. Marmier, dans son *Histoire de la littérature danoise*, ont été doués d'un génie aussi fécond, aussi facile qu'Œhlenschlæger. Aussi s'est-il exercé dans tous les genres, et presque toujours avec succès. Il a composé des drames, des comédies, des opéras, des romans, des poëmes épiques, lyriques, et des poëmes mystiques. Comme il trouvait son public danois trop restreint, il s'est lui-même traduit en allemand, et il a traduit dans la même langue toutes les œuvres de Holberg. Jamais il n'a connu ni l'effort ni la fatigue du travail. Les vers tombent de sa plume comme l'eau coule d'une source. Ils se suivent, se succèdent et se renouvellent sans cesse. De là vient qu'il a un style charmant de grâce, de flexibilité, d'abandon, mais souvent très-négligé. De là vient aussi qu'il entremêle à ses plus belles compositions des pages inégales, qu'un goût plus sévère aurait corrigées ou fait disparaître; car c'est un enfant de génie qui s'ignore lui-même; c'est un musicien que le charme de l'inspiration entraîne, et qui chante parfois sans s'apercevoir que les cordes de sa harpe sont détendues et que l'instrument à baissé de ton. » Grâce à cette précieuse naïveté d'esprit et de cœur, qu'il conserva toujours, Œhlenschlæger a pu se soustraire à l'influence anti-poétique de notre civilisation raffinée et réfléchie, et il a pu composer sans que son imagination fût entravée par des arrière-pensées métaphysiques, ou autres, des épopées qui, par leur caractère de force et de spontanéité, par la grandeur et la fraîcheur des images, laissent bien loin derrière elles tout ce que les littératures modernes offrent dans ce genre. Ces admirables créations, moins connues à l'étranger que les drames d'Œhlenschlæger, feront vivre éternellement son nom chez les peuples du Nord, dont elles expriment toutes les aspirations; ce sont *Helge*, *Hrolf krake*, *Ragnar Lonbrok*, *Les Dieux du Nord*, les *Sagas de Waulundur*, *de Hroar et d'Œrvarrod*. Les drames d'Œhlenschlæger excitent chez le spectateur, et même chez le lecteur, les émotions les plus vives, bien que l'action n'y soit pas toujours très-animée; en revanche, elle n'est jamais glacée par des dissertations philosophiques, si fréquentes dans les drames de l'école romantique. Les caractères les plus sombres ainsi que les figures les plus suaves y sont tracés avec une égale vérité; le langage y est toujours simple et approprié au degré de la passion. Les principales de ces productions sont, outre les quatre mentionnées plus haut : *Stærkodder*, *Hagbarth et Signe*, *Erik et Abel*, *Les Normans à Byzance*, *Charlemagne*, *Les Lombards*, *La reine Marguerite*, *Tordenskiold*, *Dina*, *Saint Olaf*, *Kiartan et Gudrun*, et enfin *Amleth* : dans cette dernière pièce Œhlenschlæger s'est attaché à peindre le prince de Danemark tel que le présente le récit de Saxo Grammaticus, c'est-à-dire comme un Scandinave des anciens temps.

Ses poésies lyriques, extrêmement nombreuses, contiennent à côté de plusieurs pièces faibles des morceaux d'une beauté de premier ordre; les sentiments les plus élevés comme les plus touchants y sont exprimés dans un langage d'une harmonie et d'une douceur mélodieuses, telles qu'aucun autre poëte du Nord n'a pu encore y atteindre. « Œhlenschlæger, dit M. Le Fèvre-Deumier, n'avait extérieurement rien des races scandinaves. Il était très-brun; il avait l'œil noir et brillant, le teint chaudement coloré, le rire complaisant, le geste vif et rapide. C'était un Napolitain venu par hasard au monde en Danemark. Le contraste de cette double nature se retrouvait au moral comme au physique. Il écrivait au Nord, il pensait au Midi, ou jetait le style émaillé du Midi sur le rude métal de ses pensées du Nord. Il unissait l'entrain méridional aux penchants rêveurs de son pays. Il y avait, avec beaucoup de finesse et d'esprit, une extrême bonhomie dans sa conversation. Il se moquait sans aigreur des défauts de ses confrères, et ne s'épargnait pas dans l'occasion. »

(1) Plus tard survint entre ces deux grands poëtes un léger refroidissement; mais il ne fut pas de longue durée.

On a d'Œhlenschlæger : *Anden April* (Le deux avril); Copenhague, 1802; — *Digte* (Poésies); ibid., 1803; — *Poetiske Skrifter* (Œuvres poétiques); ibid., 1805, 2 vol. : ce recueil contient entre autres le charmant conte oriental d'*Aladin*, que l'auteur traduisit lui-même en allemand; Amsterdam, 1808; — *Nordiske Digte* (Poésies du Nord); ibid., 1807; — *Palnatoke;* ibid., 1809; — *Axel et Valdborg*; ibid., 1810; — *Corregio;* ibid., 1811; — *Digtninger;* ibid., 1811-1813, 2 vol.; — *Stærkodder;* ibid., 1812; — *Ærlighed varer længst* (La loyauté triomphe de tout); ibid., 1813, idylle; — *Hugues de Rheinberg;* ibid., 1813; — *Helge;* ibid., 1814; — *Hagbart et Signa;* ibid., 1814; — *Hroars-Saga;* ibid., 1817; — *Rejse fortalt i Breve til mit Hjem* (Voyage raconté en lettres); ibid., 1817-1818, 2 vol.; — *Erklæring om hans personlige Forhold til Baggesen* (Déclaration sur ses rapports personnels avec Baggesen); ibid., 1818; — *Nordens Guder* (Les Dieux du Nord); ibid., 1819; — *Tragœdier* (Drames); ibid., 1831-1838, 10 vol.; — *Digterværker* (Œuvres poétiques); ibid., 1835 et suiv., 10 vol. Œhlenschlæger a traduit lui-même en allemand ses *Œuvres complètes;* Breslau, 1829 et 1839, 18 vol. E. G.

OEhlenschlægers Levnet (autobiographie, Copenhague, 1830-1831, 2 vol. in-8°). — Le Fèvre Deumier, *Œhlenschlæger, le poëte national du Danemark* (Paris, 1854). — Ampère, *Littérature et voyage.* — Marmier, *Histoire de la littérature danoise.* — Erslew, *Forfatter-Lexikon.* — *Documents partic.*, communiqués par M. P.-L. Möller de Copenhague.

ŒLRICHS (*Jean-Charles-Conrad* comte), savant historien et bibliographe allemand, né le 12 août 1722, à Berlin, mort le 30 décembre 1798. Fils d'un pasteur protestant, il étudia la jurisprudence à Francfort-sur-l'Oder, et s'appliqua dans sa ville natale à la pratique des affaires. En 1784 il accepta l'emploi de résident du duc de Deux-Ponts à la cour de Prusse, et le remplit jusqu'à sa mort. Dès 1755 il avait été créé comte palatin. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *Berlinische Bibliothek;* Berlin, 1747-1750, 4 vol. in-8°; recueil périodique publié en commun avec le médecin Mochsen; — *Historische Nahricht von den musikalischen Akademien* (Notice historique sur les académies de musique); Berlin, 1752, in-8°; — *De bibliothecarum ac librorum fatis, imprimis libris comestis;* Stettin, 1757 : il y est question, entre autres, des auteurs condamnés à manger leurs propres ouvrages; — *Beyträge zur Geschichte und Litteratur* (Mélanges historiques et littéraires); Berlin, 1760, in-8°; — *Beyträge zur Brandenburgischen Geschichte* (Documents relatifs à l'histoire du Brandebourg); ibid., 1761, in-8°; — *Entwurf einer Bibliothek zur Geschichte der Gelahrtheit in Pommern* (Essai d'une bibliographie pour l'histoire littéraire de la Poméranie); ibid., 1765, in-8°; avec une suite, 1767-1790; — *Historisch-geographische Nachrichten von Pommern und Rügen* (Notices historico-géographiques sur la Poméranie et de l'île de Rugen); Berlin, 1771, in-8°; — beaucoup de mémoires et d'articles dans divers recueils, tels que les *Hamburgische gelehrte Berichte, le Historiches Magazin*, de Meusel, etc.; et plusieurs ouvrages manuscrits. O.

Meierotto, *Vita OElrichsii.* — Weidlich, *Biographische Nachrichten*, t. II, IV, et le *Supplément.* — Denina, *Prusse littéraire*, t. III. — Hirsching, *Handbuch.* — Meusel, *Lexikon.*

! **ŒLRICHS** (*Jean*), savant allemand, né à Brême, le 17 septembre 1724, mort le 22 mai 1801. Il remplit depuis 1755 diverses fonctions ecclésiastiques dans sa ville natale, devint en 1772 premier pasteur à l'église Saint-Paul, et en 1773 recteur du gymnase. On a de lui : *Collectio opusculorum historicorum, philologicorum, theologicorum selecti argumenti, imprimis in Germania et Belgio separatim editorum;* Brême, 1768, 2 vol. in-8°; — *Germaniæ literatæ opuscula philologica, historica, theologica, emendatius recusa;* ibid., 1772-1774, 2 vol. in-8°; — *Belgii literati opuscula historica, philologica, theologica;* ibid., 1774, in-8°; — *Daniæ et Sueciæ literatæ opuscula historica, philologica, theologica;* ibid., 1774-1776, 2 vol. in-8°; *Dissertatio antiquaria usui Cœnæ prævia;* ibid., 1776, in-8°; — *Angelsächsische Chrestomathie mit einer deutschen Uebersetzung* (Chrestomathie anglo-saxonne avec une traduction allemande); ibid., 1798, in-4°. O.

Son frère, mort à Brême, le 6 avril 1789, publia plusieurs écrits de jurisprudence allemande et belge.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

ŒLSCHLÆGER (*Adam*), en latin *Olearius*, célèbre voyageur et orientaliste allemand, né en 1599 ou 1600, à Ascherslebeu, dans la principauté d'Anhalt, et mort à Gottorp, le 22 février 1671. Il étudia la philosophie et les lettres à Leipzig, où il fut ensuite assesseur à la faculté de philosophie. Il entra plus tard au service de Frédéric, duc de Holstein-Gottorp. Ce prince éclairé aurait voulu attirer dans ses États une partie du commerce du Levant, principalement celui des soies, un des plus importants et des plus avantageux, en les faisant venir par terre de la Perse. Il entreprit en conséquence de nouer des relations avec le roi de Perse et d'obtenir du czar de Moscovie le libre passage de ses marchandises. Dans ce dessein il envoya à ces deux souverains une ambassade composée de Philippe Crusius, jurisconsulte, et d'Otton Brugmann, négociant; Oléarius leur fut adjoint comme secrétaire. Les connaissances de ce dernier dans les langues, les mathématiques et la géographie en firent nécessairement l'âme de cette députation. L'ambassade partit de Gottorp, le 22 octobre 1633, et n'arriva à Moscou que le 14 août de l'année suivante. Après plusieurs audiences, elle

obtint du czar Michel Fédorowitz le libre passage des marchandises entre la Perse et la principauté de Holstein-Gottorp. Les ambassadeurs retournèrent alors, sur l'invitation du czar, auprès du duc pour lui faire ratifier le traité, et en même temps ils envoyèrent à Nise-Novogorod, lieu où l'Occa se réunit au Volga, sept hommes de confiance pour veiller à la construction des moyens de transport dont ils auraient besoin plus tard pour descendre le Volga et traverser la mer Caspienne. Partis de Moscou, le 14 décembre 1634, ils furent de retour à Gottorp le 7 avril de l'année suivante. Pendant qu'on faisait les préparatifs d'un nouveau voyage qu'on devait pousser cette fois jusque dans la Perse, Olearius fut chargé d'une mission par le duc de Holstein auprès du gouverneur des Pays-Bas. A peine de retour et souffrant d'une maladie qui l'avait retenu à Hambourg, il se mit en route pour la Moscovie et la Perse avec l'ambassade, qui, composée, comme la précédente, de Phil. Crusius et d'Otton Brugmann, fut chargée de présents magnifiques pour le souverain avec lequel elle allait traiter. Le départ eut lieu de Hambourg, le 22 octobre 1635. L'ambassade arriva le 29 mars 1636 à Moscou, d'où elle partit le 30 juin suivant. Elle s'embarqua sur la rivière la Moscowa, passa sur celle d'Occa, et arriva à Nise-Novogorod, où elle trouva le vaisseau qu'elle avait eu soin de faire préparer. La navigation ne fut pas des plus heureuses. Le vaisseau s'ensabla plusieurs fois sur le Volga, et après être entré dans la mer Caspienne, il échoua près de Derbent, le 14 novembre. Après un voyage long et pénible, l'ambassade arriva à Chahmaky, où il lui fallut attendre pendant trois mois les ordres du roi de Perse. Enfin, elle entra à Ispahan, le 3 août 1637. Elle fut reçue le 16 du même mois par le schah ; les négociations traînèrent en longueur pendant quelques mois, et elles n'eurent pas tout le succès dont on s'était flatté. Le 21 décembre les envoyés du duc d'Holstein partirent d'Ispahan, et reprirent la même route qu'ils avaient suivie. Dès qu'ils furent arrivés à Revel, Olearius, qui avait de graves sujets de plainte contre Brugmann, homme d'un caractère violent et déloyal, se sépara de l'ambassade, et s'embarqua, le 15 avril 1639, pour Lubeck, d'où il se rendit à Gottorp.

Quand il passa à Moscou, à son retour de la Perse, le czar avait voulu le retenir auprès de lui en qualité d'astronome et de mathématicien. Le motif qui faisait agir Michel Federowitz n'était pas l'amour des sciences ; mais il avait appris qu'Olearius avait fait un relevé du cours du Volga, et il voulait empêcher que ce travail fût connu à l'étranger. Il paraît qu'Olearius ne put refuser les offres du czar ; il promit de revenir auprès de lui, après avoir rendu compte de sa mission au prince Frédéric ; il se disposait même à remplir sa promesse, quand il en fut dissuadé par Jean-Ad. Kielmann, chancelier du duc. Il prit alors le parti de s'attacher pour le reste de ses jours au duc de Holstein-Gottorp. Celui-ci obtint son congé du czar, et le nomma son bibliothécaire et conservateur de son cabinet de curiosités. Olearius fit encore un autre voyage à Moscou, où le duc de Holstein l'envoya pour quelque négociation. Le savant allemand avait laissé dans cette ville la réputation d'un magicien. L'expérience de la chambre obscure qu'il fit devant plusieurs personnes confirma les bruits qui couraient sur son compte, et il fut décidément regardé par le peuple comme un homme ayant commerce avec le diable.

Olearius enrichit la bibliothèque du duc de plusieurs manuscrits orientaux qu'il avait acquis pendant son voyage en Perse. Il ne fut pas moins utile à l'accroissement et à l'embellissement du cabinet de curiosités confié à ses soins. Il y déposa un grand nombre d'objets rares qu'il avait recueillis en Orient, et en 1651 il fit, dans un voyage en Hollande, l'acquisition, pour le compte du duc, de la magnifique collection d'objets d'art de Bernard Paludanus, médecin d'Enchuysen. Après avoir mis en ordre le cabinet du duc d'Holstein, il en publia un catalogue en allemand, qui parut à Schleswig, 1666, in-4° oblong, et qui fut réimprimé à la suite de sa chronique abrégée du Holstein, 1644, in-4°. Ce fut sous sa direction que furent exécutés le célèbre globe de Gottorp et une sphère armillaire non moins remarquable. Ces ouvrages furent commencés en 1654, par ordre du duc Frédéric ; interrompus par la guerre, ils ne furent achevés qu'en 1664, sous le duc Christian-Albert, son fils. Le globe dont Olearius dirigea la construction, et qui fut fabriqué par André Busch, est de cuivre et a onze pieds de diamètre. L'intérieur représente le firmament et offre un vrai globe céleste ; la surface extérieure est un globe terrestre. On peut, dit-on, placer dans l'intérieur une table, autour de laquelle dix personnes peuvent s'asseoir. Christian-Auguste, petit-fils du duc Frédéric, en fit présent en 1713 à Pierre Ier, empereur de Russie, et l'année suivante cette curieuse pièce fut transportée à Saint-Pétersbourg. La sphère armillaire, de quatre pieds de diamètre, fut faite d'après le système de Copernic. Mollerus donne une description de ces deux ouvrages, dans le tome I, p. 195, de son *Cimbria literata*.

Olearius passe pour un des meilleurs écrivains de son temps. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages ; on peut en voir le catalogue dans Chaufepié. Le plus important est : *Beschreibung der moscowitischen und persianischen Reyse* (Description d'un voyage en Moscovie et en Perse) ; Schleswig, 1647, in-fol., avec de nombreuses planches. La seconde édition, qui est de 1656, est considérablement augmentée ; c'est d'après cette édition qu'ont été faites celles qui ont suivi en 1663, 1671, et 1696, ainsi que les diverses traductions de cet ouvrage. La traduc-

tion française est d'Abraham de Wicquefort : *Voyages très-curieux et très-renommés faits en Moscovie, Tartarie et Perse par le sieur Adam Olearius*; Paris, 1656, in-4°. Plusieurs éditions : celles de 1719 et de 1727 contiennent de plus que les précédentes des additions de l'auteur et les figures de l'ouvrage original. La traduction anglaise est de Jean Davies; Londres, 1666, in-fol. La traduction hollandaise est de Dieterius van Wageningen; Utrecht, 1651, in-12. La partie qui contient les voyages en Moscovie a été traduite en italien, sous ce titre : *Viaggi di Moscovia degli anni* 1633, 1634, 1635 et 1636; Viterbe (Rome), 1658, in-4°, avec quelques-unes des figures de l'original. Olearius se montre dans cet ouvrage observateur judicieux et narrateur sincère. Il a indiqué le premier la position de beaucoup de lieux. Il dessina lui-même les figures, et il dressa les cartes qui accompagnent sa relation. On joint d'ordinaire à cet ouvrage le voyage de J.-Alb. de Mandelslo, de la Perse aux Indes orientales. Olearius publia cette relation, qui a été traduite en français, en anglais et en hollandais par les mêmes traducteurs qui ont donné celle d'Olearius. Il traduisit du persan en allemand le *Gulistan* de Saadi, et de l'arabe les fables de Lockman; ces deux traductions, accompagnées de notes, furent publiées en un vol. in-fol. à Schleswig, 1654, et avec des additions en 1660, in-4°. Il laissa en mourant un *Lexicon persicum* et quelques écrits sur la Perse; ces ouvrages n'ont pas été imprimés. M. N.

Niceron, *Mémoires*, t. XL. — Chaufepié, *Diction. histor.* — Mollerus, *Cimbria literata*.

ŒLSCHLEGEL (*Jean-Lohelius*), compositeur allemand, né le 31 décembre 1724, à Loschau (Bohême), mort le 2 février 1788, à Prague, laissa beaucoup de morceaux religieux, et une *Description du grand orgue de l'abbaye de Strahow* (Prague, 1786, in-8°), instrument dont il avait entrepris seul la reconstruction complète. K.

Schilling, *Lexikon*.

ŒNOMAÜS (Οἰνόμαος), philosophe cynique grec, né à Gadara, vivait dans le second siècle après J.-C. Comme la plupart des philosophes cyniques de son temps, il se distingua moins par l'originalité de ses doctrines que par la grossièreté de sa manière de vivre et la liberté de son langage. L'empereur Julien l'accuse de sensualité et d'impiété. Il n'épargnait même pas les anciens philosophes cyniques, et ses sarcasmes à leur sujet ont fait croire à quelques critiques qu'il appartenait à une autre secte. Suidas cite de lui les ouvrages suivants : Περὶ κυνισμοῦ (Sur le cynisme); — Πολιτεία (Politique); — Περὶ τῆς καθ' Ὅμηρον φιλοσοφίας (Sur la philosophie dans Homère); — Περὶ Κράτητος καὶ Διογένους καὶ τῶν λοιπῶν (Sur Cratès, Diogène et les autres). Cette liste ne comprend pas l'ouvrage le plus connu d'Œnomaüs, et le seul dont il reste des fragments. L'auteur s'était proposé dans ce livre, intitulé Κατὰ τῶν χρηστηρίων (Sur les oracles), ou Γοήτων φωρά (Les prestiges dévoilés), de dévoiler la fausseté des oracles. Eusèbe, qui en cite plusieurs passages, prétend qu'Œnomaüs l'avait écrit par colère d'avoir été trompé par un oracle. Y.

Suidas, au mot *Oίnomaüs*. — Julien, *Orat.*, VI, VII. — Eusèbe, *Præparatio Evang.*, V, 18; VI, 7. — Socrate, *Hist. Evang.*, IV, 13.

ŒNOPIDES (Οἰνοπίδης), astronome et mathématicien grec, né à Chios, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. On ne sait rien de son histoire personnelle; mais l'on suppose, d'après un passage de Platon, qu'il était contemporain d'Anaxagoras. Quelques anciens le rattachent à Pythagore et à ses disciples, et l'on croit qu'il appartenait à la secte pythagoricienne. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, Œnopides appartient à la première période du développement scientifique chez les Grecs, à une époque où la science commençait à peine à se dégager de la mythologie et de la poésie. Les Grecs dans leurs premiers efforts pour arriver à des notions positives durent beaucoup aux étrangers. Œnopides en particulier emprunta une grande partie de son savoir astronomique aux prêtres et aux astronomes égyptiens avec lesquels il vécut quelque temps. Diodore dit qu'entre autres notions il puisa à cette source sa connaissance de l'obliquité de l'écliptique. Élien attribue à Œnopides l'invention que Censorinus rapporte à Philolaüs du cycle de cinquante-neuf ans pour faire concorder l'année lunaire avec l'année solaire. La longueur de l'année solaire fut fixée à 365 jours et un peu moins de neuf heures (la 59e partie de 22 jours). Œnopides plaça à Olympie une tablette de bronze qui contenait une explication de son cycle. Proclus lui attribue la découverte de la XXe et de la XXIIIe proposition du premier livre d'Euclide et la quadrature du *ménisque*. A ces découvertes et à ces théories, qui attestent de la sagacité scientifique, Œnopides avait mêlé beaucoup de rêveries mythologiques et des hypothèses à peine dignes de l'enfance de la science. Il pensait que la voie lactée était la première route du soleil, et que cet astre, épouvanté par le banquet d'Atrée, l'avait abandonnée pour prendre son chemin actuel. Il avait aussi une singulière théorie pour expliquer la crue et les inondations annuelles du Nil. Suivant lui, les eaux souterraines sont froides en été et chaudes en hiver, ce qui est prouvé par la température des puits. De sorte qu'en hiver la chaleur intérieure absorbe l'humidité extérieure; en été l'humidité extérieure n'étant plus attirée dans l'intérieur de la terre se répand à la surface et produit la crue du Nil. Diodore objecte à cette théorie que des fleuves placés dans les mêmes conditions que le Nil ne présentent pas le même phénomène. Y.

Diodore de Sicile, I, 41, 98. — Achilles Tatius, *Isag. in Arat.*, c. 24. — Sextus Empiricus, *Hypot.*, III, 4; *adv.*

Math., p. 367. — Fabricius, *Biblot. græca*, vol. I, p. 302. — Ideler, *Handbuch der Chronologie*, vol. I, p. 302.

ŒRN (*Nicolas*), aventurier lapon, né dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort après 1715. Conduit très-jeune à Stockholm, il fut remarqué du roi Charles XI, qui lui fit étudier la théologie à Wittemberg, et l'envoya ensuite prêcher l'Évangile aux Lapons. Après quelques années, Œrn se mit à parcourir plusieurs États de l'Europe, se donnant comme prince de Laponie; présenté en 1706 à Louis XIV, il passa en Allemagne; il était sur le point d'épouser une princesse de ce pays, lorsque la découverte de sa véritable origine le fit chasser. Il se rendit alors en Russie; il y mena une vie des plus désordonnées, qui lui valut d'être enfermé en 1715 dans la prison d'Astracan. Selon les uns il y serait mort; selon d'autres il aurait été relâché à la demande du roi d'Angleterre et aurait couru le monde encore pendant quelques années. Il avait une grande aptitude pour les langues; il parlait le suédois, l'allemand, le français, le russe, le persan et le mongol. On a de lui : *Beschreibung von Lapplaud* (Description de la Laponie); 1707, in-12; — *Lettres du fameux voyageur et prince lapon N. Œrn, écrites à ses compatriotes* (en allemand); 1708, in-4°. O.

Warmholtz, *Bibl. histor. de Suède*, t. XVII, vol. I. — Hallebeck, *De Nicolas OErn se principem Laponiæ professo*; Lund, 1808, in-4°.

ŒRNHIELM (*Claude-Arrhenius* d'), historien suédois, né à Linkoping, en 1627, mort à Stockholm, en 1695. Après avoir accompagné comme précepteur le jeune comte Oxenstiern dans divers pays de l'Europe, il fut nommé en 1668 professeur d'histoire à Upsal et en 1679 historiographe de la maison royale de Suède; en 1687 il devint bibliothécaire de l'université d'Upsal. Depuis 1669 il était membre de la Société royale des Antiquaires. On a de lui : *De origine gentium novi orbis*; Upsal, 1676; — *Anscharii, primi Hamburgensis archiepiscopi, vita gemina observationibus illustrata*; Stockholm, 1677, in-4°; — *De strenis*; ibid., 1680, in-4°; — *De monarchiis orbis*; ibid., 1683; — *Sueonum Gothorumque historiæ ecclesiasticæ libri IV priores*; ib., 1689, in-4°; — *Vita herois Ponti de La Gardie*; Leipzig, 1690, in-4°. Il a laissé en manuscrit : *Bullarium romanum, seu compages epistolarum quas superioribus sæculis Pontifices romani ad reges Sueciæ, proceres, archiepiscopos, etc. scripserunt*. O.

P. Lagerlöf, *Laudatio A. OErnhielm* (Upsal, 1696).

ŒRNSKŒLD (*Pierre-Abraham*, baron de), agronome et administrateur suédois, né dans la première moitié du dix-huitième siècle, mort à Nyköping, en 1791. Nommé en 1762 gouverneur du West-Norrland, il y prit une suite d'excellentes mesures, qui au bout de quelques années élevèrent au sextuple le produit des terres; il fit dessécher beaucoup de marécages et défricher un grand nombre de terrains incultes. Il propagea la culture de la pomme de terre, et surtout celle du lin, et fit ensuite apprendre aux paysans la fabrication de la toile, ce qui valut bientôt au pays une économie de plusieurs millions. En 1769 Œrnskœld devint gouverneur de Sudermanie, emploi qu'il remplit jusqu'à sa mort avec un égal succès. O.

Notice sur l'administration d'OErnskœld dans le Westnorrland (Hernœsand, 1808). — *Biographisk-Lexikon*.

ŒRSTED (*Jean-Chrétien*), célèbre physicien danois, qui a découvert l'électro-magnétisme, naquit à Rudkjœbing, dans l'île de Lengeland, le 14 août 1777, et mourut à Copenhague, le 9 mars 1851. Son père, Soeren-Christian Œrsted, mort en 1822, exerçait la pharmacie; son frère puîné était le procureur général Andreas Sandoe Œrsted. Depuis 1794, Jean-Chrétien étudiait à Copenhague; en 1795 il entra comme élève dans le collége d'Ellersen; il devint adjoint de la faculté de médecine en 1800, et prit en même temps la direction d'une pharmacie. A partir de 1801 il obtint une bourse appelée *stipendium Cappelianum*, qui lui permit de voyager pendant cinq ans pour s'instruire. Trois lettres qu'il adressa au professeur Manthey furent publiées par le recueil *Biblioth. for Physik, Medicin og Œconomie*, en 1801, 1802 et 1803. De retour à Copenhague, il fut nommé, en 1806, professeur extraordinaire de physique à l'université; depuis 1810 il enseigna encore les sciences naturelles à l'École militaire. En 1822 Œrsted fit encore un voyag, dans lequel il visita Berlin, Munich, Paris, Londres et Edimbourg. En 1824 il fonda la société danoise pour la propagation des sciences naturelles. En 1828 il fut créé conseiller d'État; depuis le 21 février 1829 il dirigea l'École polytechnique de Copenhague, qui fut fondée à cette époque. Il était membre ou correspondant d'un grand nombre d'académies et de sociétés savantes; depuis 1815 secrétaire perpétuel de la Société royale des sciences du Danemark, il publia une revue des travaux de cette académie (*Oversigt over det Kongl. Danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger*; Copenhague, 1814-1841, in-4°, et 1841-1851, in-8°). Ce recueil contient un grand nombre de mémoires d'Œrsted lui-même, que nous citerons à leur place. L'Académie des sciences de Paris l'élut son associé étranger, en 1842.

Œrsted débuta par une thèse destinée à lui obtenir le grade de docteur en philosophie : *Dissertatio de forma metaphysices elementaris naturæ externæ*; Hafniæ, 1799, in-8°. Peu après il publia deux opuscules écrits en danois et en allemand, où il poursuivait les idées développées dans sa thèse de doctorat : *Naturmetaphysikens Grundtrakkene*; Copenhague, 1799, in-8°; — *Ideen zu einer neuen Architektonik der Naturmetaphysik, herausgeg. von M. H. Mendel*; Berlin, 1802, in-8°. Deux ouvrages, traitant des lois générales de la nature,

ont pour titres : *Videnskaben om Naturens almindelige Love*, 1 deel.; Copenhague, 1809; *Förste Indledning til den almind. Naturlære;* ibid., 1811, in-4° ; — *Den almind. Naturlærens Aand og Væsen;* ib., 1847.

Parmi les nombreux et importants travaux d'Œrsted, ayant pour sujet la chimie, nous citerons d'abord les ouvrages qui ont paru séparément : *Materialien zu einer Chemie des 19 Jahrhunderts;* Ratisbonne, 1803 : ouvrage qui donne un abrégé du système présenté par Winterl dans ses *Prolusiones in chemiam seculi decimi-noni*, et qui a été analysé par M. Chenevix ; — *Ansicht der chemischen Naturgesetze, durch die neueren Entdeckungen gewonnen ;* Berlin, 1812 : inséré dans le *Journal* de Schweigger en 1812; traduit en français par Marcel de Serres; Paris, 1813; — *Tentamen nomenclaturæ chemicæ omnibus linguis scandinavo-germanicis communis;* Copenh., 1814, in-4°; — *Læresatninger af den nyere Chemie;* ib., 1820; — *Erindringsord til Forelæsninger over Chemiens Grundsatninger;* ib., 1825; 2° éd., 1826. Dans les recueils périodiques on trouve encore de lui : Lettre sur la découverte de deux nouveaux alcalis végétaux, la *pipérine* et un autre, innommé, trouvés dans le fruit du *capsicum annuum* (Lamétherie, *Journ. de Phys.*, XLVII, 1820; voir aussi : Vid. Selsk. Forh., 1820; *Journ. de Schweigger*, XXVIII); sur la décoction de poivre, nouveau succédané du quinquina (*Allg. medic. Annal.*, 1809); sur le chlorure d'aluminium (*Oversigt*, 1825; Pogg. 1827); observations galvanochimiques (Gehlen, *Journ. f. Chem.*, III, 1804); sur la série des acides et des bases (ib., II, 1806); réflexions sur l'histoire de la chimie (ib., III, 1807); sur la question : Qu'est-ce que la chimie (*Nyt Bibl.*, II, 1805). Depuis que Œrsted était un des rédacteurs du journal *Tidskrift for Naturvidenskaberne* (Copenhague, 1822-1828), on y trouve de lui plusieurs articles, entre autres sur les progrès de la chimie depuis le commencement du dix-huitième siècle (vol. I), sur le point d'ébullition de l'esprit-de-vin (ibid.), etc.

Avant de parler de ses travaux relatifs à l'électricité, nous citerons encore ses expériences sur les lignes nodales de Chladni (*Danske Vid. Selsk. Skrift*, III, 5, 1810; *Gehlen Journ.*, III, 1807); ses mémoires sur la compressibilité des liquides (*D. V. S. S.*, IV, 2, 1826; *Oversigt over det K. D. Vid. S. Forh.*, 1817-1818, 1821-1822, 1824-1829, 1832-1833, 1845; Schweigger, XXI, 1817; XXXVI, 1822; XLV, 1825; *Poggendorff's Ann.*, XII, 1828; XXXI, 1834; *Ann. de Ch. et de Phys.*, XXI, 1822; XXII, 1823, *Brewster, Journ. of Science*, VI, 1831); dans plusieurs de ces mémoires on trouve la description du *piézomètre*, instrument qu'il inventa en 1822, et qui sert à mesurer la compression des liquides; sur la capillarité (*Oversigt*, 1819-1820, 1840; *Forhandl. Skand. Naturforskare*, 1839; *Pogg. Ann.*, LIII, 1841); sa critique de l'eudiométrie (*Nyt Bibl. f. Phys.*, VIII, 1805; Gehlen, V, 1805); quelques mémoires sur la lumière (*Oversigt*, etc., 1815-1816, et dans son ouvrage : *Erindringsord til Forlæsninger over Lyset;* Copenhague, 1835); sur la chaleur (*Schweigger*, V, 1812; *Oversigt*, etc., 1842); sur la fabrication du vin (*Olufsen's Nye oecon. Ann.* III, 1817); et un grand nombre d'articles sur diverses questions de physique, insérés dans l'*Oversigt*, dans le journal de la Société scandinave, dans les recueils publiés par Schweigger, Poggendorff, Gehlen, Schumacher, dans le *Nyt Bibliothek*, etc., etc.

Voici l'état de la science avant la grande découverte de l'électro-magnétisme, qui de nos jours est devenue une véritable science, si riche en applications vraiment merveilleuses.

Depuis que les philosophes dynamistes s'étaient habitués à voir dans la matière simplement le résultat de quelques forces primitives, il leur importait de démontrer que les matières impondérables n'étaient que les manifestations immédiates, et seulement un peu modifiées dans chaque cas particulier, d'une même force répandue dans tout l'univers. La lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme se confondaient ainsi dans leur nature intime; ce n'étaient plus que des transformations successives, des états différents d'un même principe. L'électricité n'était autre chose que le feu primitif; l'aimant était, dans ce système, une *pyrite martiale saturée de fluide électrique;* opinion que s'efforce de combattre Marat, dans ses *Recherches physiques sur l'électricité* (1782). On ne tarda pas, d'ailleurs, à s'apercevoir des difficultés insurmontables créées par des analogies forcées, que rien ne justifiait et qui étaient en contradiction flagrante avec les expériences. Mais ce qui, de ces théories fantastiques, resta longtemps enraciné dans les esprits, ce fut l'identité des attractions de l'aimant et de la machine électrique, phénomènes qui paraissaient naturellement s'associer l'un à l'autre. Le R. P. Cotte, dans son *Traité de météorologie*, p. 26, s'exprime comme il suit : « Ces différents traits d'analogie entre les matières électrique et magnétique me font soupçonner que ces deux matières n'en font qu'une, diversement modifiée et susceptible de différents effets dont on commence à apercevoir l'unité de cause et de principe. Ce n'est ici qu'une conjecture que l'expérience et l'observation convertiront peut-être un jour en certitude ». Cigna établit une parfaite ressemblance entre les causes des deux classes de phénomènes, mais il révoque en doute leur identité. C'est aussi le sentiment du comte de Lacépède (*Essai sur l'électricité*, II, 37); il remarque seulement un très-grand rapport entre leurs causes, lesquelles, selon lui, produisent leurs effets d'après le même principe : l'é-

lément du feu, combiné avec l'air, produit la lumière; combiné avec l'eau, le fluide électrique; combiné avec la terre, le fluide magnétique. D'un autre côté, van Swinden publia, en 1785, une série de mémoires où il s'efforça de démontrer l'absence complète d'une analogie entre les fluides électrique et magnétique, et de réfuter les arguments qu'on avait tirés, pour la confirmer, de l'influence des aurores boréales et de la foudre sur l'aiguille aimantée. La grande découverte d'Alexandre Volta, au mois de mars 1800, donna un nouvel élan aux théories des unitaires. La pile, en fixant à ses deux bouts les deux électricités opposées, semblait offrir le simulacre des pôles d'un aimant, et l'on était plus que jamais porté à se persuader l'identité de ces fluides qui étaient déjà désignés par une notation analogue : + M et — M, + E et — E. Ce fut, avant tous, J.-W. Ritter qui établit ce principe que la pile était un aimant réel, et devait, comme tel, avoir un pôle positif et un pôle négatif; que sa polarité était une polarité magnétique. Plusieurs physiciens montrèrent par l'expérience qu'un semblable effet est tout à fait étranger à la pile voltaïque. On trouve, par exemple, dans un programme d'Ampère, imprimé en 1802, le passage suivant : « Le professeur démontrera que les phénomènes électriques et magnétiques sont dus à deux fluides différents, et qui agissent indépendamment l'un de l'autre ». Mais la verve et l'imagination si féconde de Ritter lui gagnaient chaque jour de nouveaux partisans; ce qui ne saurait nous étonner, puisqu'il est toujours plus facile de rêver que de raisonner, et que de tout temps la joie des amateurs a été d'imaginer des systèmes du monde et de réformer la science par une brochure. Muncke et Gruner, à Hanovre, ont fait de grands efforts pour obtenir des effets analogues à ceux de la pile de Volta, au moyen de batteries magnétiques d'une puissance extraordinaire, ou d'influencer par ces dernières des piles très-petites et excessivement mobiles; mais toujours en vain. Peut-être que la vérité se serait fait jour déjà si, au lieu de faire agir des aimants très-forts sur des piles minimes, on avait essayé d'opérer avec des piles grandes sur des aiguilles petites et d'une mobilité convenable. En avril 1802, un correspondant du *Monthly Magazine* écrivit à ce journal « que le galvanisme était pour le moment un objet d'occupation sérieuse pour tous les physiciens et chimistes allemands; qu'à Vienne on avait annoncé une découverte importante, en ce sens qu'un aimant artificiel, employé au lieu de la pile de Volta, décomposait l'eau aussi bien que la pile ou que la machine électrique : d'où l'on concluait que les fluides électrique, galvanique et magnétique, étaient les mêmes ». Ces lignes, dont il est difficile de comprendre la signification et l'origine, ne sont pas sans intérêt, parce qu'elles pourraient sembler avoir quelque rapport avec les électro-aimants. Mais il importe de signaler un autre fait qui contient en germe l'immortelle découverte d'Œrsted.

(1) *Analogie de l'électricité et du magnétisme, Recueil de mémoires couronnés par l'Académie de Bavière*, par J. H. van Swinden, 2 vol. in-8° ; La Haye, 1785.

Le journal politique de Trente *Ristretto dei Foglietti universali* contient, dans son numéro du 3 août 1802, l'article suivant sur le galvanisme. « M. le conseiller Gian-Domenico Romagnosi, demeurant ici, et connu à la république des lettres par d'autres profondes productions, se hâte de communiquer aux physiciens de l'Europe une expérience relative au fluide galvanique appliqué au magnétisme. Après avoir préparé la pile de M. Volta, composée de disques de cuivre et de zinc, entre lesquels il y avait des rondelles de flanelle imprégnée d'une solution ammoniacale étendue d'eau, l'auteur attacha à la pile elle-même un fil d'argent brisé en différents endroits comme une chaîne. La dernière articulation de cette chaîne passait par un tube de verre, de l'extrémité extérieure duquel sortait un bouton également d'argent, qui était fixé à la dite chaîne. Ensuite il prit une aiguille aimantée ordinaire, disposée à la manière d'une boussole marine, et encastrée dans un axe prismatique de bois; et après avoir ôté le couvercle en verre, il plaça l'aiguille sur un isolateur de verre, près de la pile. Alors, il saisit la chaînette, et la prenant par le tube de verre, en appliqua l'extrémité ou bouton à l'aiguille aimantée. Après un contact de quelques secondes, l'aiguille s'écarta de plusieurs degrés de sa position polaire. Quand la chaîne fut soulevée, l'aiguille conserva la déviation qu'on lui avait imprimée. En appliquant de nouveau la même chaîne, on vit l'aiguille dévier encore un peu et conserver toujours la position dans laquelle on la laissait; de telle sorte que sa polarité paraissait entièrement détruite. Pour la rétablir ensuite, voici comment s'y prit M. Romagnosi. Il pressa des deux mains, entre le pouce et l'index, le bord de la boîte en bois isolée, mais en évitant toute secousse, et le tint ainsi pendant quelques secondes. Alors on vit l'aiguille se mouvoir lentement et reprendre sa polarité, pas tout d'un coup, mais par pulsations successives, à l'instar d'une aiguille de montre indiquant les secondes. Cette expérience fut faite au mois de mai, et répétée en présence de plusieurs spectateurs. Dans les mêmes circonstances l'auteur obtint aussi sans difficulté l'attraction électrique à une distance très-sensible. Il employa un mince fil de chanvre baigné dans de l'eau ammoniacale, et suspendu à un petit bâton de verre; approchant alors la chaîne d'argent à ce fil, jusqu'à la distance d'une ligne environ, il vit le fil entraîné rapidement, se coller contre le bouton de la chaîne, et se tourner vers en haut, comme dans les expériences électriques. — M. Romagnosi croit de son devoir, de publier cette expérience, qui doit faire corps

avec d'autres dans un mémoire qu'il est occupé de composer, sur le galvanisme et sur l'électricité, et dans lequel il se réserve de donner la relation d'un phénomène atmosphérique, qui a lieu tous les ans dans un endroit du Tyrol voisin du Brenner, affecte fortement toute une population et qui lui fait éprouver tous les effets du galvanisme. »

M. Zantedeschi, en publiant ce document dans la *Corrispondenza scientifica in Roma* (n° 42, 9 avril 1859), pour répondre à un article de M. Donna dans le *Mondo Letterario* de Turin (n° 8, 1859), essaya de démontrer que Romagnosi est le véritable auteur de la découverte de l'électro-magnétisme. Mais il a besoin, pour cela, d'altérer le texte de la déclaration de l'illustre Plaisantius; d'assurer que celui-ci avait évidemment touché de sa main le bouton de sa chaîne tout en appliquant à l'aiguille aimantée la dernière articulation, et qu'il avait obtenu, de cette façon, un courant fermé par le corps de l'observateur et par le sol. C'est là en effet la seule manière d'expliquer les expériences de Romagnosi; mais cette interprétation *a posteriori*, que M. Zantedeschi a trouvée en répétant les expériences en question, ne sert qu'à mieux faire ressortir l'obscurité des paroles de l'auteur. La note de Romagnosi n'est que le germe latent de la découverte d'Œrsted. Cependant, l'annonce du physicien de Trente ne fut pas entièrement perdue. Jean Aldini, dans son traité du galvanisme (1), s'exprime ainsi : « Mojon a magnétisé des aiguilles à coudre de la longueur de deux pouces, par un appareil à tasses de cent verres. Cette nouvelle propriété du galvanisme a été constatée par d'autres observateurs, et dernièrement par M. Romanesi, qui a reconnu que le galvanisme faisait décliner l'aiguille aimantée. » « D'après les observations de Romagnosi, rapporte Joseph Izarn (2) (1804), l'aiguille déjà aimantée, et que l'on soumet ainsi au courant galvanique, éprouve une déclinaison; et d'après celles de M. Mojon, savant chimiste de Gênes, les aiguilles non aimantées acquièrent par ce moyen une sorte de polarité magnétique. »

Ainsi, bien avant 1820 l'action d'un courant voltaïque sur l'aimant avait été déjà constatée; mais l'observation était si imparfaite et si peu explicite qu'elle resta inféconde jusqu'à l'époque d'Œrsted, comme les idées émises de Kepler sur la gravitation universelle sont restées, pour ainsi dire, à l'état latent jusqu'à l'avénement de Newton (3).

Quel que soit le mérite des observations de Romagnosi, les titres d'Œrsted à la découverte de la magnéto-électricité sont incontestables. Peu avant lui il y avait encore bien des physiciens qui défendaient avec ardeur l'identité des deux agents physiques proclamée par Ritter; ainsi, en 1818 von Yelin s'en fit le partisan dans un discours prononcé en public; mais à l'exception de quelques faibles analogies, telles qu'on en trouve entre deux substances données quelconques, il ne donne pas une seule preuve à l'appui de sa thèse. Enfin, on peut donc affirmer qu'à cette époque on ne savait guère sur l'action réciproque des deux agents en question que ce qui était connu depuis bien longtemps, c'est-à-dire que des coups de foudre et aussi de fortes étincelles électriques sont capables d'aimanter l'acier, d'y détruire ou d'y renverser la polarité magnétique (1). Mais d'après les expériences de Van Marum, on regardait tous ces phénomènes comme produits par le choc et la secousse de la décharge. Le P. Beccaria avait, en outre, parlé de circuits électriques constants qui engendreraient le magnétisme dans les aimants : la théorie d'Ampère en germe (2)! Et Mojon aussi bien que Romagnosi avaient vu se produire sous leurs yeux des phénomènes électro-magnétiques; mais aucun des deux n'a su mettre en lumière cette branche si importante de la physique.

Ainsi donc, de tout ce qui était connu jusquà la fin de l'année 1819, on ne pouvait pas déduire les phénomènes magnéto-électriques qui furent observés plus tard; et il est constant que la pile voltaïque n'est point un aimant, que ses pôles ne sont pas des pôles magnétiques, et que toute la base des raisonnements de l'époque était fausse. Néanmoins ces raisonnements ne cessèrent pas encore le jour où apparut l'électro-magnétisme. Œrsted lui-même conserva encore longtemps la vieille croyance que l'électricité et le magnétisme sont de même origine. Cette opinion qu'il avait professée dans ses *Réflexions sur les lois de la chimie*, publiées en 1812, il essaya de la confirmer par des faits et de montrer à ses auditeurs une influence exercée sur les pôles d'un aimant par ceux d'une pile galvanique; mais ses tentatives restèrent toujours sans résultat. On ne pouvait alors attribuer à la pile une polarité de ce genre que lorsque ses pôles étaient libres, et le courant interrompu; car du moment qu'il était fermé par le fil conjonctif, rien à cette époque ne pouvait faire prévoir une manifestation quelconque d'une polarité du fluide qui traversait le circuit; on

(1) *Essai théorique et expérimental sur le galvanisme, avec une série d'expériences faites en présence des commissaires de l'Institut national de France*; Paris, 1804, tome I, p. 340.

(2) *Manuel du galvanisme*; Paris, 1804, page 120. *Voir* aussi : *Gilbert*, LXVIII, p. 208.

(3) M. Zantedeschi raconte encore qu'en 1846 il envoya à Œrsted son traité de l'électricité et du magnétisme, avec une lettre remplie d'éloges pour le célèbre professeur de Copenhague; mais que ce dernier a gardé la lettre et renvoyé le livre, apparemment parce que l'auteur y parle de Romagnosi, à qui il attribue non-seulement la découverte de l'action des courants sur les aimants, mais encore celle de l'existence du courant ouvert qui se propage par le terrain, et tout cela en vertu de l'article que nous avons traduit plus haut.

(1) *Ueber Magnetismus und Electricitaet als identische und Urkraefte*; Munich, 1818.

(2) Schweiger, *Journ. N. S.*, XVI, 1.

(3) Priestley, *Histoire de l'electricité*, p. 221.

aurait dû, avec le même droit, douer de propriétés polaires le fil conjonctif d'une batterie de Leyde, puisque l'identité de l'électricité par frottement et de l'électricité par contact était déjà reconnue et admise. Ainsi donc, en supposant que le professeur de Copenhague était conséquent à lui-même dans ses déductions, il faut croire que ce fut le hasard qui lui fit faire une de ces découvertes qui impriment une direction nouvelle à la science et qui immortalisent les noms de leurs auteurs.

Dans le cours de l'hiver de 1819 à 1820, Œrsted était occupé à montrer à ses auditeurs des expériences galvaniques. Par un heureux hasard, un mince fil de platine étendu entre les deux pôles d'une pile de Volta assez puissante, et rendu incandescent par le courant intense qui le traversait, passait au-dessus d'une aiguille aimantée placée à peu de distance de la pile. C'est alors qu'on vit l'aiguille éprouver des oscillations toutes particulières, qui firent l'étonnement des assistants, puisque, suivant tout ce qu'on savait alors, une attraction ou une répulsion émanant du fil conjonctif devait paraître énigmatique. Plus tard, cependant, Œrsted a voulu prouver que ses vues théoriques l'avaient conduit directement à sa découverte; que c'étaient ses recherches sur l'influence que les deux électricités, *au moment de leur compensation*, auraient exercée sur l'aiguille magnétique qui lui auraient fait entrevoir ce qu'il observa (1). Mais il est très-probable qu'il n'avait alors songé qu'à une polarité magnétique *des pôles* d'une pile à courant fermé. Et il semble presque, en y regardant de près, que ni Œrsted ni ses auditeurs n'ont saisi immédiatement toute la portée du phénomène qui s'était révélé devant eux; car autrement il serait difficile de comprendre pourquoi le public n'aurait pas été instruit de cette découverte avant que son auteur l'eût publiée dans l'ouvrage qui a pour titre : *Experimenta circum effectum conflictus electrici in acum magneticum* (Copenhague, 21 juillet 1820; traduit en allemand dans *Le Journal* de Schweigger, XXIX, 1820, et dans les *Annales* de Gilbert, LXVI, 1820; en français, dans les *Ann. de chim. et de phys.*, XIV, 1820). Peu après cette publication, J.-T. Mayer l'annonça dans les *Gottinger Gelehrte Anzeigen* (n° 171), en ajoutant qu'il avait réussi à reproduire les expériences d'Œrsted; le lundi 11 septembre 1820, dans la séance de l'Académie des sciences de Paris, M. de La Rive, qui venait de Genève, répéta les mêmes expériences devant le savant auditoire (2); et le lundi suivant Ampère apporta déjà un fait plus général que celui qu'on avait annoncé; depuis lors la théorie de l'électro-magnétisme ne cessa plus de faire des progrès. Mais après même que les académies et les sociétés savantes avaient été instruites de la grande nouvelle, le public resta encore quelque temps sans y faire attention. La raison de cette circonstance doit être cherchée d'abord dans la rédaction primitive d'Œrsted, qui ne laisse pas que d'être un peu confuse et embarrassée, mais principalement dans une erreur qui se liait à l'origine de la découverte, et qui consistait en ce que l'auteur lui-même et les autres physiciens qui marchaient sur ses traces exigeaient au commencement, pour la réussite de ces expériences, une pile assez forte pour porter au rouge le fil conjonctif. Il est certainement singulier qu'Œrsted, dans l'intervalle assez long qu'il laissa s'écouler entre sa découverte et sa publication, n'ait pas remarqué qu'il suffit d'employer deux disques de zinc et de cuivre d'un diamètre un peu considérable pour produire non-seulement les mêmes phénomènes qu'il avait observés avec la pile, mais encore des effets plus sensibles que ceux de piles composées d'un grand nombre de couples plus petits. Cette exigence d'un appareil très-puissant empêcha bien des savants de répéter les expériences électro-dynamiques; il s'en trouva même qui doutaient de l'exactitude de ce qui avait été avancé par le physicien danois, disant qu'un courant énergique pouvait bien avoir occasionné quelques oscillations de l'aiguille, si mobile, sans qu'il y ait lieu de croire à des propriétés magnétiques développées dans le courant galvanique. Mais la vérité ne tarda pas à se faire jour à travers ces hésitations et ces incrédulités, auxquelles fit place un enthousiasme général et sans réserve.

Nous n'avons pas encore jusqu'ici défini en quoi consiste l'électro-magnétisme; il nous semble pourtant nécessaire d'entrer à ce sujet dans quelques explications, que nous emprunterons, en les abrégeant, à l'illustre Arago, désespérant de trouver mieux nous-même. Voici ce qu'il dit dans sa notice biographique sur Ampère (vol. II, page 50 des *Œuvres* de F. Arago) : « La pile de Volta est terminée à ses extrémités, ou, si l'on veut, à ses deux *pôles*, puisque l'expression est convenue, par deux métaux dissemblables. Supposons, pour fixer les idées, que les éléments de cet admirable appareil soient du cuivre et du zinc; si le cuivre est à l'un des pôles, le zinc sera inévitablement au pôle opposé. La pile, sauf quelques traces de tension, est ou du moins semble complétement inerte, tant qu'en dehors des plaques qui la composent ses pôles ne sont pas mis en communication à l'aide d'une substance très-conductrice de l'électricité. Ordinairement on se sert d'un fil métallique pour unir les deux pôles de la pile, ou, ce qui revient au même, pour mettre l'instrument en action. Ce fil prend alors le nom de fil conjonctif. Le fil conjonctif, le fil aboutissant aux deux pôles, est traversé dans toute sa longueur par un *courant d'électricité qui circule* sans cesse le long du circuit fermé résultant de la réunion de ce fil et de la pile. Si la pile est

(1) Schweiger, *Journ. N. S.*, II, 199.
(2) Voir : *Bibl. univ.*, XIV, p. 281.

très-forte, le courant l'est également. » Les physiciens savaient depuis longtemps imbiber un fil métallique isolé d'une forte quantité d'électricité en repos, d'électricité de tension, comme on dit dans les traités de physique; ils savaient aussi faire traverser les fils métalliques non isolés *par de très-grandes quantités d'électricité;* mais alors le passage était inévitablement brusque, instantané. Le premier moyen de réunir en ce genre l'intensité à la durée, c'est la pile qui l'a fourni. C'est avec la pile qu'on arrive à placer un fil pendant des minutes, pendant des heures entières, dans l'état que les décharges des plus puissantes machines anciennes ne faisaient probablement durer qu'un millionième de seconde. Le fil conjonctif d'une pile, le fil métallique à travers lequel *se meut sans cesse* une certaine quantité d'électricité, a-t-il, en conséquence de ce mouvement, acquis des propriétés nouvelles? L'expérience d'Œrsted va répondre d'une manière éclatante. « Plaçons une certaine étendue d'un long fil métallique de cuivre, d'argent, de platine, ou de tout autre métal sans action magnétique appréciable, au-dessus d'une boussole horizontale et *parallèlement à son aiguille*. La présence de ce fil sera sans nul effet. Ne changeons rien à cette première disposition, mais faisons aboutir, soit directement, soit par des intermédiaires longs ou courts, les deux extrémités du fil aux deux pôles d'une pile voltaïque. Transformons le fil isolé en fil conjonctif, en fil que parcourt un courant permanent d'électricité; à l'instant même l'aiguille de la boussole changera de direction : si la pile est faible, la déviation sera peu considérable. Supposez la pile très-forte, et malgré l'action directrice de la terre, l'aiguille magnétique formera un angle de près de 90 degrés avec sa position naturelle. J'ai placé le fil conjonctif *au-dessus* de l'aiguille aimantée; s'il était *en dessous*, les phénomènes seraient les mêmes sous le rapport des quantités, et précisément l'opposé quant au sens des déviations. Le fil conjonctif *en dessus* transporte-t-il le pôle nord de l'aiguille vers l'*ouest*, ce sera vers l'*est* que la déviation s'opérera quand, tout restant dans le même état, le fil se trouvera *en dessous*. Remarquons encore que le fil ne conserve absolument rien de ses forces déviatrices dès qu'il cesse d'être conjonctif, dès que ses extrémités n'aboutissent plus aux deux pôles de la pile. » Il faudrait manquer totalement du sens scientifique pour ne pas comprendre ce qu'il y a d'extraordinaire, de capital dans les résultats que je viens d'énoncer, pour ne pas s'étonner de voir un fluide impondérable communiquer *passagèrement* des propriétés si énergiques au mince fil qu'il parcourt. « Ces propriétés, étudiées dans leurs caractères spécifiques, ne sont pas moins étonnantes. Les enfants eux-mêmes le savent; on chercherait vainement à faire tourner un levier horizontal autour du pivot sur lequel il repose par son centre, en le poussant ou en le tirant dans sa longueur, je veux dire suivant une ligne aboutissant au centre de rotation; l'action doit être nécessairement transversale. La perpendiculaire à la longueur du levier est même de toutes les directions qu'on puisse adopter celle qui exige le moins de force pour engendrer un mouvement donné. C'est exactement tout l'opposé de ces règles élémentaires de la mécanique que présente l'expérience de M. Œrsted. » Qu'on veuille bien en effet se le rappeler : quand les forces que le passage du courant électrique développe en chaque point du fil conjonctif se trouvent correspondre verticalement à l'axe même de l'aiguille, soit au-dessus, soit au-dessous, la déviation est à son maximum. L'aiguille reste en repos, au contraire, lorsque le fil se présente à elle dans une direction voisine de la perpendiculaire. « Telle est l'étrangeté de ces faits, que pour les expliquer divers physiciens eurent recours à un flux continu de matière électrique circulant autour du fil conjonctif et produisant la déviation de l'aiguille par voie d'impulsion. Ce n'était rien moins, en petit, que les fameux tourbillons qu'avait imaginés Descartes pour rendre compte du mouvement général des planètes autour du soleil. Ainsi la découverte d'Œrsted semblait devoir faire reculer les théories physiques de plus de deux siècles. »

Œrsted lui-même essaya de donner une explication théorique des phénomènes qu'il avait observés : c'est lui qui imagina les tourbillons électriques circulant en hélices autour du fil conjonctif. D'après lui, l'électricité agit sur les particules magnétiques, lesquelles opposent à cette action une certaine résistance, et par là même entrent en mouvement. Pour concilier ensuite le mouvement de propagation du courant électrique avec la tendance du pôle magnétique à se mouvoir circulairement autour du fil conducteur (tendance qui résulte de l'ensemble des phénomènes électro-magnétiques lorsqu'on observe des aiguilles mobiles horizontalement et verticalement), pour concilier ces deux modes de transport, Œrsted ne trouva rien de mieux que ses tourbillons héliçoïdaux; les deux électricités opposées avaient chacune son hélice spéciale, à spires très-serrées et presque circulaires. Quoique cette idée permette de rendre compte avec une certaine facilité d'un grand nombre de phénomènes observés, elle soulève cependant trop d'objections pour qu'on puisse aujourd'hui lui attribuer la moindre réalité. L'électricité ordinaire et le magnétisme n'offrent aucune trace d'un mouvement de ce genre : ces deux principes agissent toujours en ligne droite; l'influence du fil conducteur s'étendant souvent à une assez grande distance, il faudrait par la pensée étendre aussi loin les tourbillons ambiants, ce qui donnerait lieu à une vitesse de propagation vraiment effrayante et inconcevable; et surtout l'électricité isolée dans un fil de cuivre couvert de

soie ne saurait plus produire d'effet en dehors de l'isolant. Ainsi donc, on s'est vu forcé d'abandonner la théorie d'Œrsted à mesure que les faits nouveaux relatifs à l'électro-magnétisme se multipliaient. Et tout bien considéré, il faut nous avouer que la liaison qui existe entre le magnétisme et l'électricité n'est pas encore expliquée jusqu'à ce jour; même la fameuse théorie d'Ampère qui compare les aimants aux solénoïdes formés de courants qui traversent un fil recouvert de soie et tourné en hélice; cette théorie tant admirée, et qui s'insinue de prime abord à l'esprit, n'est pas à l'abri de toute objection et paraît même être contredite par plusieurs phénomènes qu'elle devrait expliquer. Nous ne connaissons que les lois qui président aux effets réciproques ayant lieu entre aimants et courants, ou entre courants et courants; et cela, grâce à Ampère, à Biot, à Savart, à Neumann. Mais la véritable nature des agents mystérieux qui se manifestent dans ces phénomènes est encore enveloppée d'un voile épais. *Homo, naturæ minister et interpres, tantum facit et intelligit quantum de naturæ ordine re vel mente observaverit; nec amplius scit aut potest :* l'homme, qui aide et qui interprète la nature ne fait et ne comprend que ce qu'il a observé de la nature, par l'expérience ou par le raisonnement; il ne sait ni ne peut rien au delà (1).

Dès que les journaux eurent commencé à s'occuper de la nouvelle branche de la physique expérimentale, on vit non-seulement les hommes du métier, mais bon nombre de naturalistes, de médecins, d'amateurs de tous genres et des personnes qui ordinairement restent étrangères aux sciences s'emparer avec une ardeur extrême de la belle découverte. L'enthousiasme universel qui l'accueillit peut se comparer à celui qu'excitèrent les premiers aérostats, ces machines insolites qui vinrent résoudre un problème qui avait été jusque-là réputé impossible. Aussi les sociétés savantes autant que les hommes privés cherchèrent-ils à donner au célèbre Danois des témoignages éclatants de reconnaissance et de considération. Le roi de Danemark le nomma chevalier de l'ordre du Danebrog; la Société royale de Londres lui décerna sa grande médaille. Cette faveur générale dont la découverte d'Œrsted devint bientôt l'objet s'explique facilement lorsqu'on pense que dès lors cet agent mystérieux qu'on appelait magnétisme, et qui, en dépit de tous les efforts tentés par les physiciens, était toujours resté isolé, et comme rivé à un seul des métaux, que cette force solitaire qui habitait les aimants se trouva tout à coup tirée de son isolement, et liée à l'un des agents les plus communs et les plus répandus, l'électricité. Et en même temps il ne faut pas oublier que le fait immense qui se révéla ainsi au monde avait depuis longtemps échappé aux recherches de tant d'esprits sagaces, et enfin que les phénomènes principaux de la nouvelle science étaient désormais à la portée de tout le monde, au moyen d'appareils très-simples et peu coûteux. En imitant Œrsted, les physiciens n'avaient pas tardé à s'apercevoir que des déviations très-sensibles de l'aiguille aimantée s'obtiennent sans peine avec quelques disques de trois à quatre pouces de côté, tandis que des piles d'un grand nombre de couples dont les disques n'ont qu'un pouce de diamètre ne donnent que des résultats presque insensibles. Il s'agit ici de l'action des piles sur l'aiguille ordinaire; l'aiguille statique d'Ampère, qui a une disposition telle que le magnétisme terrestre n'exerce plus sur elle aucune action directrice, se place toujours perpendiculairement au fil conjonctif, quelle que soit d'ailleurs l'intensité du courant. Au lieu de suivre dans toutes ses péripéties le développement de la science électro-magnétique, nous nous bornerons à citer les faits les plus saillants et les noms les plus dignes de mémoire qui entrent dans l'histoire de cette branche importante de la physique. Ampère, comme nous l'avons déjà dit, fut le législateur des phénomènes magnéto-électriques, et en y ajoutant l'action réciproque de deux courants l'un sur l'autre, il fonda la science électro-dynamique. « Œrsted, dit M. Babinet, avait été le Christophe Colomb du magnétisme; Ampère en fut le Pizarre et le Fernand Cortès. » Biot et Savart trouvèrent, expérimentalement, la loi des distances, c'est-à-dire que la force exercée par le fil conjonctif décroît dans un rapport proportionnel à la distance. Laplace démontra que la loi individuelle de la force élémentaire de chaque partie du courant est néanmoins, comme la gravitation, en raison inverse du carré de la distance. Enfin, Neumann trouva que les composantes des forces d'un courant fermé ont un potentiel.

Arago et Yelin remarquèrent en même temps que le fil conducteur de l'électricité ordinaire exerce, dans des circonstances favorables, sur l'acier ordinaire la même action que le fil conjonctif d'une pile. MM. Schweigger et Poggendorff, l'un après l'autre, découvrirent l'isolation facile du courant dans un fil métallique, isolation qui ne s'étend pas aux propriétés magnétiques du courant, et cette remarque permit de construire les bobines et les multiplicateurs qui sont devenus depuis d'un si grand usage et d'une si haute importance pour toutes les mesures des physiciens, pour la télégraphie électrique, etc. Arago observa le premier le magnétisme par rotation; Faraday découvrit l'induction magnétique, pressentie déjà par Ampère; et depuis la découverte d'Œrsted jusqu'à nos jours les faits se sont multipliés, la théorie s'est constamment perfectionnée, et l'électro-magnétisme est devenu le principe le plus fécond et le plus riche d'avenir de la science moderne.

Outre le mémoire fondamental, *Eperimenta*, etc., Œrsted en a laissé un assez grand nom-

(1) Baco, *Nov. Org. Aphor.*, I.

bre, pour la plupart insérés dans les recueils scientifiques, où il s'occupe d'électricité, de magnétisme, et d'électro-magnétisme. Nous en citerons les plus importants, mais sans en transcrire les titres : sur l'électricité, sa propagation, sa mesure, etc. (*Nyt Bibl. for Physik*, vol. I et IX; Scherer, *Nord. Arch.*, II; Gehlen, *Journ. f. Chem.*, VI et VII, 1808; Poggendorff, LIII, 1841; *Forh. Skand. Naturf.* 1840); sur quelques nouvelles expériences thermo-électriques par MM. Fourier et Œrsted (*Ann. de Chim. et de Phys.*, XXII, 1823; *Oversigt*, etc., 1822-23); sur la pile de Ritter (*Gehlen*, VI, 1806); remarques galvano-chimiques (*ib.*, III, 1804); sur l'électricité de contact (*Schweigger*, XX, 1817); sur la pile de Zamboni (*ib.*, XXXII, 1821); sur l'électro-magnétisme, application des multiplicateurs, galvanoplastie, etc. (*Oversigt*, etc., 1821-22, 1823-24, 1826-35, 1840-42, 1848; *Tidskrift for Naturvid.*, 1822; *Ursin*, *Magaz. f. Kunstnere*, I et II; Schweigger, *Journ.*, XXIX, 1820; XXXII et XXXIII, 1821; LII, 1828); sur le diamagnétisme (*Oversigt*, etc., 1847-49; Poggendorf, LXXV, 1848; et dans un ouvrage séparé : *Précis d'une série d'expériences sur le diamagnétisme;* Hambourg, 1848); sur les figures électriques (*Skand. Literat. Selsk. Skr.*, I, 1805).

Outre les ouvrages déjà cités, on a d'Œrsted : *Beretning om en Undersøgelse over Bornholms Mineralrige* (publ. en commun avec L. Esmarch); Copenh., 1819 et 1820; — *Forelæsninger, som Selskab for Naturl. Udbred. lader holde;* ib., 1824-30; — *Naturlærens mechaniske Deel;* ib., 1844; trad. en allemand, Brunswick, 1851; — *To capitler af det Sjoennes Naturlare* (Deux chapitres de la physique du beau); ib., 1845; trad. en allemand par M. Zeise, Hambourg, 1845; *Luftskibet; et Digt* (L'Aéronaute, un poëme); ib., 1836; trad. en allemand par Johannsen, ib., 1837; — *Samlede og efterladte Skrifter*, 9 vol. in-8°; ib., 1850-52; traduits en allem. par Kannegiesser, 6 vol. in-8°; 4me éd., Leipsig, 1855. De ses œuvres choisies on a extrait : *Der Geist in der Natur* (l'esprit dans la nature), qui a été publié en allemand à Munich, en 1850, et à Leipzig, de 1850 à 1851, précédé d'une notice biographique par P.-L. Möller, puis traduit en français par M. Martin. Tous ces écrits traitent des sujets plus ou moins philosophiques; ils se distinguent par une exposition populaire et attrayante, un langage poétique et choisi et une rare justesse de raisonnement. Le sentiment religieux y domine, mais en même temps on y trouve les préceptes d'une philosophie saine et éclairée, développés avec une éloquence qui entraîne le lecteur et qui a fait le succès extraordinaire que les ouvrages d'Œrsted ont eu, surtout en Allemagne. En somme, Œrsted a été non-seulement un physicien très-distingué, mais encore un éminent écrivain vulgarisateur. R. Radau.

Vie d'OErsted, par Hauch et Forchhammer, traduite en allemand par Sebold; Spandau, 1853. — Poggendorff, *Biogr.* — *Liter Handworterbuch*, 1860. — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexikon;* 1833. — *Biogr. univ. des Contemp.*; Paris, 1836. — *Vie* d'OErsted, dans *Meyer's Volksbibliothek.* — Arago, *Vie d'Ampère.* — Gehler, *Physik. Worterbuch*, article ELECTRO-MAGNETISMUS. — Pfaff. *Der Electro-magnetismus;* Hamb., 1824, in-8°. — Dub, *Der Electromagnetismus;* Berlin, 1860. — *Resumé de l'histoire de l'électricité et du magnétisme*, par MM. Becquerel; Paris, 1858. — Zantedeschi, *Trattato di elettricita e magnetismo.* — Babinet, *Études et lectures*, vol. VI; Paris, 1860. — *Historical Sketch of Electromagnetism* in *Ann. of Phil. New Ser.*, II, p. 195, 274, et III, 107. — *History of Magnetism and Electricity*, in *the Mechanic's Magazine*, n° 76-83, 1860.

*ŒRSTED (*Anders-Sandœe*), homme d'État et jurisconsulte danois, frère du précédent, né le 21 décembre 1778, à Rudkjœbing, dans l'île de Langeland. Élevé avec son frère dans la maison paternelle, il apprit les langues anciennes, l'allemand, l'anglais et le français. Il étudia ensuite à Copenhague la philosophie et le droit; en 1801 il y fut nommé assesseur au tribunal aulique. En 1810 il devint assesseur à la haute cour, auprès de laquelle il remplit, de 1825 à 1848, les fonctions de procureur général; en cette qualité il rédigea les exposés des lois promulguées dans cet espace de temps. Depuis 1831 il fut à plusieurs reprises commissaire royal auprès des états provinciaux des îles et du Jutland; en 1842 il devint ministre d'État. Opposé au mouvement libéral, il se démit en 1848 de tous ses emplois; il fut en cette année élu député à l'assemblée constituante. En 1853 il fut appelé à la présidence du ministère qui remplaça celui de Bluhme; il reçut les portefeuilles du culte et de l'intérieur, qu'il échangea plus tard contre celui de la justice. Une lutte à outrance s'engagea entre le ministère et les chambres; devant cette opposition le ministère décida le roi à octroyer (26 juillet 1854) une nouvelle constitution, mesure qui fut suivie de la dissolution de la chambre basse. Mais les nouvelles élections furent encore plus défavorables au ministère, qui donna sa démission le 12 décembre. Mis en accusation avec tous ses collègues, Œrsted fut ainsi qu'eux acquitté en 1856. Il vit depuis en simple particulier. Il a épousé une sœur du célèbre poëte Œhlenschlæger. Connaissant à fond les législations des pays du Nord, il joint à une grande hauteur de vue une rare puissance dialectique. On a de lui : *Over Sammenhængen mellem Dyds-og Retslærens Princip* (Sur les rapports entre les principes de morale et de droit); Copenhague, 1798, in-8°; — *Forsog til en rigtig Fortolkning og Bedœmmelse over Forordningen om Trykkefrihedens Grændser* (Essai sur une juste interprétation des ordonnances sur les limites de la liberté de la presse); ib., 1801; — *Supplement til Nœrregard Forelœsninger over den danske og norske private Ret* (Supplément aux cours de Nœrregard sur le droit civil danois et norvégien); ib., 1804-1812, 3 vol. in-8°; — *Eunomia;*

ib., 1815-1822, 4 vol. in-8°; recueil de dissertations sur des points de morale, de politique et de législation; traduit en allemand, ib., 1818-1826, 3 vol. in-8°; — *Handbog over den danske og norske Lovkindighed* (Manuel de jurisprudence danoise et norvégienne); ib., 1822-1825, 6 vol. in-8°; — *For den danske Staats Opretholdelse i dens Heelhed* (Maintien de l'intégrité de la monarchie danoise); ib., 1850; — *Af min Livs og min Tids Historie* (Ma Vie et l'Histoire de mon temps); ib., 1851-1856, 4 vol. in-8°; — *Af den nyeste Tids skandinaviske Politik* (Sur la Politique scandinave la plus récente); ib., 1857, in-8°. Œrsted a aussi publié un grand nombre d'articles sur des matières de droit et de politique, notamment dans les recueils suivants, dont il a été le rédacteur en chef : *Juridisk Archiv;* Copenhague, 1804-1811, 30 parties in-8°, suivi du *Nye juridisk Archiv;* ib., 1812-1820, 30 parties, in-8°; — *Juridisk Tidskrift;* ib., 1820-1830, 16 parties; — *Collegial-Tidende;* ib., 1815-1848. O.

Erslev, *Forfatter-Lexikon*, — *Conversations-Lexikon*. — Vapereau, *Dict. des Contemporains*.

ŒRTEL ou **ORTELL** (*Abraham*), en latin *Ortelius*, savant géographe flamand, né en 1527, à Anvers, mort le 28 juin 1598, dans la même ville. Ses parents étaient originaires d'Augsbourg et jouissaient d'une grande fortune. Dès qu'il eut terminé ses études, il se mit à voyager : il parcourut les Pays-Bas et une partie de l'Allemagne, suivit en Angleterre et en Irlande Emmanuel Meteren, son cousin, et visita l'Italie jusqu'à trois fois. Dans ces différents pays, il s'occupa de relever exactement les inscriptions pour reconnaître les anciens noms de lieu, et forma avec les antiques, les bronzes et les médailles qu'il recueillit, un des cabinets les plus intéressants des Pays-Bas. Revenu à Anvers, il se consacra tout entier à l'étude de la géographie, et rivalisa dans cette science avec le célèbre Gérard Mercator. Ce fut lui qui eut le premier l'idée de réunir les cartes publiées jusqu'alors isolément par divers auteurs. Son *Atlas* lui fit donner en 1575 le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne. « Cet ouvrage, dit M. de Macedo, est un monument précieux pour l'histoire de la géographie; il fera toujours époque dans les annales de la science, parce qu'il a été la base de tous les travaux géographiques entrepris depuis. » Œrtel avait pour devise un globe terrestre avec ces mots : *Contemno et orno mente, manu.* Il mourut sans avoir été marié; sa sœur lui fit élever dans l'église des Prémontrés d'Anvers un tombeau dont Juste Lipse composa lui-même l'épitaphe. Œrtel, surnommé le *Ptolémée du seizième siècle*, a publié : *Theatrum orbis terrarum;* Anvers, 1570, in-fol. : réimpr. un grand nombre de fois, reproduit par fragments, abrégé, corrigé et traduit en français, en italien et en espagnol, cet atlas est le premier travail de ce genre qui ait paru dans le seizième siècle; — *Deorum Dearumque capita e veteribus numismatibus;* Anvers, 1573, in-4°, et dans le *Thesaurus antiq. Græc.* de Gronovius, t. VII; — *Synonymia geographica;* Anvers, 1578, in-4° : excellent catalogue alphabétique de tous les lieux cités dans les anciens auteurs, avec les noms différents qu'ils ont portés; selon M. de Macedo, on n'en aura peut-être pas de longtemps un plus complet pour ce qui concerne la géographie ancienne. Avant de mourir, Œrtel revit ce dictionnaire et en donna une nouvelle édition, augmentée, sous le titre de *Thesaurus geographicus* (Anvers, 1796, in-fol.), édition qui a servi de modèle aux réimpressions de Hanau (1611) et d'Anvers (1624); on a publié à part en 1666 les notes instructives qu'avait rédigées Luc Holstenius sur ce recueil; — *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes;* Anvers, 1584, in-8°, fig.; réimpr. soit avec le *Voyage dans la Frise* de Godefroi Hegenitius (1630, 1661, 1667, in-12), soit avec quelques *Opuscules* de Peutinger (1684). Jean Vivian, négociant de Valenciennes, qui accompagnait Œrtel dans la Gaule Belgique, a pris part à la relation de ce voyage; — *Italiæ antiquæ specimen;* Anvers, 1584, in-fol.; — *Theatri orbis terrarum parergon, sive veteris geographiæ tabulæ;* Anvers, 1595, in-4°, réimpr. plusieurs fois et réuni à l'Atlas uiversel : on trouve dans cet ouvrage, outre tout ce qui concerne la géographie ancienne, sacrée et profane, quelques cartes de pays imaginaires, comme les vallées de Tempé et de Daphné; — *Aurei sæculi imago;* Anvers, 1598, in-4°, fig. : description des mœurs et de la religion des Germains; — *Syntagma herbarum encomiasticum;* Leyde, 1606, in-4°; il est plus vraisemblable d'attribuer cet ouvrage à quelqu'un des nombreux homonymes d'Œrtel. K.

Fr. Sweert, *Insignium ejus ævi poetarum lacrymæ in obitum Abrah. Ortelii;* Anvers, 1601, in-8°. — Foppens, *Biblioth. belgica*, — Lorenzo Crasso, *Elogii d'uomini letterati*. — Bullart, *Académie*. — Macedo (De), *Notice sur les travaux géograph. d'Ortelius*, dans les *Annales des voyages* de Malte-Brun, II, 184-192.

ŒRTEL (*Jérôme*), historien allemand, né le 24 décembre 1543, à Augsbourg, mort à Nuremberg, le 14 mai 1614. Fils de François Œrtel, syndic d'Augsbourg, il reçut de bonne heure un emploi à la cour de Vienne. En 1578 il fut chargé par les protestants de réclamer auprès de l'empereur Rodolphe le libre exercice de leur culte; pour toute réponse on le jeta en prison et l'exila ensuite. Il alla s'établir à Nuremberg, et s'adonna entièrement à l'étude. On a de lui : *Ungarische Chronologie oder Beschreibung aller Belagerungen and Schlachten so in Ungarn und Siebenbürgen mit den Türken von* 1390 *bis* 1607 *geschehen* (Chronologie hongroise, ou description de tous les siéges et batailles qui ont eu lieu en Hongrie et en Transylvanie dans les guerres contre les Turcs de 1390 à 1607); Nuremberg, 1603-1613, 4 parties, in-4°, et 1665, in-fol.; — *Schone Bildnuss in Kupfer gesto-*

chen der berumbtesten Weiber altes und Neues Testaments mit jren Historien (Beaux Portraits gravés sur cuivre des plus célèbres femmes de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec leurs histoires); Nuremberg, 1610, et 1612, in-4°; Leipzig, 1636, in-8°; Hanovre, 1685, in-24. O.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon.*

OERTEL (*Chrétien-Godefroi*), publiciste allemand, né à Wittemberg, en 1718, mort à Ratisbonne, le 19 juin 1777. Il étudia le droit à l'université de sa ville natale, et devint en 1745 chancelier de la légation de la Saxe électorale auprès de la diète de Ratisbonne. On a de lui : *Reichstags Diarium von dem was unter Kaiser Franz I auf dem Reichstag von* 1745 *bis* 1765 *sich ergeben* (Journal de la diète pendant le règne de l'empereur François Ier, de 1745 jusqu'en 1765); Ratisbonne, 1756-1766, 8 vol. in-4°; — *Sammlung der Aktenstücke die Visitation des kaiserlichen Kammergerichts betreffend* (Recueil des documents relatifs à la visitation de la chambre impériale); ibid., 1763-1769, in-4°; — *Vollständiges Corpus gravaminum Evangelicorum* (Recueil complet des *Gravamina Evangelicorum*); ibid., 1771-1775, 8 vol. in-fol.; il avait déjà publié en 1767 un *Registre général* sur cette matière; — *Sammlung der neuesten Merkwürdigkeiten welche in das deutsche Staatsrecht einschlagen* (Recueil des plus récentes particularités curieuses concernant le droit public de l'Allemagne); ibid., 1775-1776, 3 vol. in-4°. O.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten Lexikon* et le *Supplement* de Nopitsch. — Meusel, *Lexikon.*

OESER (*Adam-Frédéric*), peintre, mouleur et graveur allemand, né en 1717, à Presbourg, mort à Leipzig, le 18 mars 1799. Après avoir remporté à dix-huit ans le grand prix de peinture à l'Académie de Vienne, il passa deux ans dans l'atelier du sculpteur Raphael Donner, où il acquit une grande habileté dans l'art de modeler. Il accompagna ensuite cet artiste en Italie, et vint en 1739 à Dresde pour se perfectionner sous Dietrich et Mengs. En 1764 il devint directeur de l'Académie des beaux-arts de Leipzig et peintre de la cour de Saxe. Ses tableaux d'histoire et paysages se distinguent par une distribution pleine d'effet des ombres et des lumières, et par un emploi du clair-obscur qui charme l'œil; il ne participa que très-peu au goût maniéré de son temps. Gœthe lui reproche d'avoir trop fondu ensemble les contours; mais il reconnait l'extrême richesse de son talent, la grâce et la naïveté de son pinceau. Les principales toiles d'Œser sont : plusieurs tableaux religieux placés à l'église Saint-Nicolas à Leipzig; la *Pythonisse d'Endor*; *Noé et ses fils; Le bon Samaritain; Le Sacrifice d'Abraham; Les Disciples d'Émaüs; Isaac et Ésaü; La jeune Couseuse;* les *portraits de Gellert* et *de Jérusalem*. Œser a aussi peint à fresque plusieurs magnifiques plafonds, la plupart à Leipzig; ses dessins coloriés sont très-estimés. Il a exécuté en plâtre les modèles de la statue de l'électeur à l'Esplanade de Leipzig, du monument de la reine Mathilde de Danemark à Zelle, et de celui de Gellert dans les jardins d'un particulier à Leipzig, œuvre qui lui valut les éloges de Pigalle. Il s'adonna aussi à la gravure à l'eau-forte, et s'acquit dans ce genre une réputation méritée. Ses principales planches sont : *La Circoncision*, d'après Eckout; *La Présentation au temple*, d'après Rembrandt; *La Famille de Mano*, d'après le même; *L'Amour et Psyché; L'Histoire consultant la Vérité*. Enfin, Œser a illustré de gravures et de vignettes, conçues avec esprit et exécutées avec une grande finesse, plusieurs ouvrages, tels que la traduction allemande de *Gil Blas*, le *Catalogue du cabinet de Winkler*, etc.

Son fils, *Jean-Frédéric-Louis*, né à Dresde, en 1751, mort le 15 mai 1792, a gravé à l'eau-forte une quinzaine de planches, parmi lesquelles nous citerons : le *Martyre de saint Étienne*, d'après Rubens; *Le Christ dans le temple* et *La Cananéenne*, d'après Verdier; *L'Annonciation*, la *Présentation au temple* et *Le Magicien*, d'après Rembrandt; *La Garde de nuit*, d'après Salvator Rosa; divers *Monuments funéraires*, quatre feuilles de son invention. O.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.* — Ersch et Gruber, *Encyclopædie.* — Seume, *Ueber OEser* (dans le *Teutscher-Mercur*, année 1795).

*OESTERLEY (*Charles*), peintre d'histoire allemand, né à Gœttingue, en 1805. Après avoir étudié l'histoire de l'art, il travailla à Dresde dans l'atelier de Matthaey, et visita ensuite pendant deux ans l'Italie, et de retour à Gœttingue en 1829, il fut nommé professeur d'esthétique et peintre de la cour de Hanovre. Parmi ses tableaux, qui sont presque tous d'un grand effet et exécutés avec beaucoup d'habileté, nous citerons : *L'Ascension du Christ*, fresque dans l'église du château à Hanovre; — *Le Christ et Ahasvérus; — Gotz de Berlichingen en prison; — Départ du jeune Tobie; — La Conversion de Wittikind; — La fille de Jephté; — La Consécration de Samuel; — Lenore; — Le Christ bénissant les enfants*, etc. M. Œsterley, qui a publié avec Ottfried Muller les *Monuments de l'art ancien*, a aussi exécuté les cartons pour les vitraux de l'église du château à Hanovre; il s'est acquis une grande réputation comme peintre de portraits. O.

Conversations-Lexikon.

OESTERREICH (*Matthieu*), graveur allemand, né à Hambourg, en 1716, mort à Berlin, en 1778. Il fut sous-inspecteur de la galerie de Dresde et en 1757 directeur de celle de Saint-Louis, dont il a publié une description. Il a gravé à l'eau-forte : *Raccolta di XXIV caricature disegnate per P. Leone Ghezzi*; Dresde, 1750, et 1766; — *Recueil de dessins tirés du ca-*

binet du comte de Bruhl; Dresde, 1752, 40 planches, in-fol.; — *La Vierge avec l'Enfant Jésus*, d'après An. Caracci; — *Pyrame et Thisbé*; — *La Sainte Famille*, d'après Procaccini, etc. O.

Nagler, *Kunstler-Lexikon*.

ŒTINGER (*Frédéric-Christophe*), exégète et écrivain mystique allemand, né à Gœppingen, le 6 mai 1702, mort le 10 février 1782. Il exerça depuis 1738 le ministère du saint Évangile, fut surintendant à Weinsberg, et devint prélat du couvent de Murrhard. Il fit une lecture attentive des principaux mystiques, de Jacob Bœhme surtout et de Swedenborg. Ses opinions, bizarre mélangé d'idées profondes et de divagations chimériques, eurent un assez grand nombre d'adhérents. Il s'appliqua aussi longtemps à la recherche de la pierre philosophale. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Die unerforschlichen Wege der Herunterlassung Gottes* (Les Voies inexplicables de la condescendance de Dieu); Leipzig, 1734; — *Abriss der evangelischen Ordnung zur Wiedergeburt* (Résumé des préceptes évangéliques pour la rénovation de l'homme); Leipzig, 1735, in-8°; — *Erklarung der Psalmen nach dem historischen Wortverstande* (Explication des psaumes d'après le sens historique); Esslingen, 1748, et Heilbronn, 1756, in-8°; — *Inquisitio in sensum communem et rationem pro judicandis philosophorum theoriis ad normam Scripturæ sacræ*; Tubingue, 1753, in-8°; — *Dreyfache Sittenlehre nach der Natur, nach der heiligen Schrift, nach Jesu Christo* (Triple Morale, selon la nature, selon l'Écriture, et selon Jésus-Christ); Heilbronn, 1753, in-8°; — *Die Eulerische und Frickische Philosophie über die Musik* (La Philosophie musicale d'Euler et de Frick); Neuwied, 1761; — *Die Philosophie der Alten wiederkommend in der güldenen Zeit* (La Philosophie des anciens reparaissant dans l'âge d'or); Francfort, 1762, in-8°; — *Swedenborgs und anderer irdische und himmlische Philosophie* (La Philosophie de Swedenborg et de quelques autres au sujet de la terre et du ciel); Francfort, 1765, in-8°; recueil de récits visionnaires; — *Theologia ex idea vitæ deducta*; ibid., 1765, in-8°; traduit en allemand, Stuttgard, 1852, in-8o : le meilleur ouvrage de l'auteur; — *Beurtheilung der Lehre von dem Zustande nach dem Tode* (Examen des doctrines sur l'état après la mort); 1771, in-8°; — *Liber aureæ catenæ Homeri de transmutatione metallorum*; 1771, in-8°; — *Inbegriff der Grundweisheit aus den Schriften Jakob Bœhms* (Résumé de la sagesse fondamentale, tiré des écrits de Jacob Bœhme); Francfort, 1774, in-8°; — *Gedanken von den Fähigkeiten zu empfinden und zu erkennen* (Idées sur les facultés de sentir et de connaître); ibid., 1775, in-8°; — *Biblisches und emblematisches Wörterbuch dem Tellerischen entgegengesetzt* (Dictionnaire biblique et emblématique, opposé à celui de Teller); 1776, in-8°; Stuttgard, 1849; — Œtinger a aussi traduit en allemand et annoté le traité de Swedenborg *Sur les Habitants de la terre, des planètes et des autres étoiles*; 1771, in-8°. Ses *Œuvres complètes* se publient en ce moment à Reutlingen. O.

Neues gelehrtes Europa, t. XV. — Moser, *Würtembergisches Gelehrten-Lexikon*. — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

ŒTTER (*Samuel-Guillaume*, comte), érudit allemand, né le 25 décembre 1720, à Goldcronach, mort le 7 janvier 1792. Nommé en 1756 comte palatin et historiographe de la maison d'Anspach, il consacrait à l'étude approfondie de l'histoire et de l'archéologie tous les moments qu'il pouvait dérober aux devoirs de son emploi, qu'il remplissait avec la plus grande sollicitude. Ses principaux écrits sont : — *De poetis quibusdam medii xvi teutonicis, in primis de Hugone Trienberga ejusque satyra vulgo Renner dicta*; ibid., 1747, in-4°; — *Sammlung verschiedener Nachrichten aus allen Theilen der historischen Wissenschaften* (Recueil de notices diverses concernant toutes les parties des sciences historiques); ibid., 1747-1749, 2 vol. in-8°; — *Historische Bibliothek*; Nuremberg, 1752-1753, 2 parties, in-8°; — *Wöchentliche Wappenbelustigungen* (Récréations héraldiques hebdomadaires); Augsbourg, 1762-1765, 8 parties in-4°; — *Ueber die Namen der Teutschen* (Sur les noms propres germaniques); Schwabach, 1786, in-8°; — des articles et mémoires dans divers recueils, tels que les *Wochentliche Baireuthische historische Nachrichten*, le *Journal* de Murr, dans le *Frankisches Archiv*, etc. O.

Fr.-G. OEtter, *Leben OEtters* (Nuremberg, 1792, in-8°). — Fickenscheer, *Gelehrtes Bayreuth*, t. VI. — Schlichtegroll, *Nekrolog* (année 1792). — Meusel, *Gelehrtes Teutschland* et *Lexikon*. — Hirsching, *Handbuch*.

* **ŒTTINGER** (*Édouard-Marie*), journaliste, littérateur et bibliographe allemand, né à Breslau, le 19 novembre 1808. D'une famille juive, il fit ses études à l'université de Vienne, et rédigea depuis 1829 à Berlin, à Munich, à Hambourg, à Mannheim, et enfin de 1841 à 1851 à Leipzig plusieurs feuilles satiriques. Sa verve mordante lui valut un grand nombre de condamnations pour attaques contre les gouvernements de l'Allemagne. Après avoir habité Paris pendant 1852, il se fixa l'année suivante à Bruxelles. On a de lui : *Eulenspiegel*; Berlin, 1829-1830 : journal satirique, qui fut supprimé par l'autorité prussienne, à propos de quoi Œttinger écrivit : *Der confiscirte Eulenspiegel* (La Saisie de l'*Eulenspiegel*); Hambourg, 1833, 2 parties, in-8°; — *Das schwarze Gespenst* (Le Spectre noir); Francfort, 1830 et 1836, in-16 : recueil humoristique, avec son pendant *Das weisse Gespenst* (Le Spectre blanc); Leipzig, 1831 et 1836, in-8°; — *Maria*; Berlin,

1831, in-12, poésies amoureuses; le *Buch der Liebe* (Le Livre de l'Amour); Berlin, 1833 et 1835, in-12; 1846 et 1850, in-16; et le *Neues Buch der Liebe* (Nouveau Livre de l'Amour); Dresde, 1852, in-16; — *Marabouts;* Hambourg, 1835, in-8°; recueil humoristique; — *Eau de mille fleurs*, roman parisien; Hambourg, 1835, 2 vol. in-8°; — *Fashionable Dummheiten* (Bêtises fashionables); Berlin, 1836, in-8°; — *Panaché*, nouvelles; Hambourg, 1837, 2 vol. in-8°; — *Bunte Kartenbilder* (Images bariolées); Grimma, 1838, in-8°; — *Der Ring der Nostradamus* (L'Anneau de Nostradamus), nouvelles; Leipzig, 1838, 3 vol. in-8°; — *Archives historiques contenant une classification de seize mille ouvrages, pour servir à l'histoire de toutes les nations;* Carlsruhe, 1840, in-8°; — *Narrenalmanach* (Almanach des fous); Leipzig, 1843-1849, 7 vol. in-16; — *Onkel Zebra*, roman; Leipzig, 1843, 7 vol.; — *Ehstandsgrammatik* (Grammaire du mariage); Leipzig, 1844; — *Bibliotheca Schahiladii;* Leipzig, 1844; — *Venezianische Nächte* (Nuits vénitiennes); Leipzig, 1846 et 1851, 2 vol. in-8°; — *Potsdam und Sanssouci*, roman; Leipzig, 1846, 3 vol. in-8°; — *Rossini;* Leipzig, 1847 et 1851, 2 vol. in-8° : ce livre, qui est plutôt un roman qu'une biographie, a été traduit en français, Bruxelles, 1858, 2 vol. in-16; — *Sophie Arnould*, roman; Leipzig, 1847, 2 vol. in-8o, — *Teufeleien* (Diableries); Leipzig, 1847 et 1849, 2 vol. in-8°; — *Anleitung zur Kunst in vier und zwanzig Stunden ein vollendeter Gentleman zu werden* (Instructions pour devenir en vingt-quatre heures un gentleman accompli); Leipzig, 1847 et 1852, in-8°; — *Dreissig Mittel sich aus allen Geldverlegenheiten zu helfen* (Trente Moyens pour sortir de tous les embarras d'argent); Leipzig, 1848, in-16; — *Bibliographie biographique universelle;* Bruxelles, 1850 et 1854, 2 vol. in-4° : cet ouvrage, très-précieux comme indication de sources, contient la liste de tous les opuscules détachés qui traitent de la vie des hommes remarquables; — *Clerodendron fragans* (Poésies amoureuses); Leipzig, 1850, in-16; — *König Jérome Napoleon und sein Capri* (Le roi Jérôme Napoléon et son île de Caprée); Dresde, 1852, 3 vol. in-8°; — *Iconographia Mariana, Literatur der wunderthätigen Marienbilder* (Bibliographie concernant les images miraculeuses de la Vierge); Leipzig, 1852, in-8°; — *Mademoiselle Mars;* Grimma, 1852, 2 vol. in-8°; — *Bacchus*, recueil de chansons à boire; Leipzig, 1854, in-16; — *Blutende Lieder* (Chants de sang); Leipzig, 1854, in-16; — *Geschichte des dänischen Hofs von Christian V bis Friedrich VII* (Histoire de la cour danoise depuis Chrétien V jusqu'à Frédéric VII); Hambourg, 1857-1859, 8 vol. in-8°.

O.

Conversations-Lexikon. — *OEttinger auch ein Zeitgenosse* (Hambourg, 1837).

ŒXMELIN (*Alexandre-Olivier*), voyageur et historien français, né vers 1645, mort après 1707. Dans son *Histoire des flibustiers*, qui est la relation de ses propres aventures, il se tait sur la première partie de sa vie. Il fut embarqué le 2 mai 1666, sur un vaisseau de la Compagnie (française) occidentale des Indes et employé par La Vie, commis général de l'île de La Tortue, aux travaux les plus pénibles. Arraché à son maître par l'intervention du gouverneur royal, M. d'Ogeron, il prit place sur un navire d'aventuriers qui partaient en course. Nous ne le suivrons pas dans ses nombreuses expéditions, dont il a lui-même donné les détails dans son *Histoire des aventuriers flibustiers qui se sont signalés dans les Indes; contenant ce qu'ils ont fait de remarquable, leurs mœurs, leurs entreprises, avec la vie, les mœurs et les coutumes des boucaniers et des habitants de Saint-Domingue et de La Tortue; une Description exacte de ces lieux, etc., ainsi que l'Histoire de la chambre des comptes des Indes Occidentales*, etc.; Paris, 1686, et Trévoux, 1744, in-12; Lyon, 1774, 3 vol. in-12; le t. I est terminé par une *Histoire des Animaux et des Plantes de l'Amérique;* le t. III contient le *Journal du voyage fait à la mer du Sud*, avec les flibustiers, en 1685-1687 par Raveneau de Lussan; Trévoux, 1775, 4 vol. in-12, avec cartes et planches. Le t. IV de cette édit. contient l'*Histoire des pirates anglais*.

A. DE L.

Préface et les deux premiers vol. de l'*Hist. des aventuriers flibustiers*, etc. (édit. de Lyon, 1774).

O'FARRILL (Don *Gonzalo*), général espagnol, né le 22 janvier 1754, à La Havane, mort à Paris, le 19 juin 1831. Il fit ses études en France, retourna en Espagne, et fit ses premières armes en Afrique à la défense de Melilla (7 décembre 1774-16 mars 1775) et à celle d'Oran (14 et 15 octobre 1780). Il assista ensuite à la prise de Minorque (4 février 1782) et au siége de Gibraltar (juin à décembre 1782). Il prit, en 1793, le commandement d'un corps d'armée, repoussa les Français à l'attaque de la Runa (26 mars 1794) et fut blessé aux journées de Lecumberry et de Tolosa (9 août). En 1795, nommé quartier-maître de l'armée de Catalogne, il rejeta Augereau de l'autre côté de la Fluvia (5 et 26 mai), et se distingua à la bataille de Pontos (14 juin). Le succès des journées de Benolas et du col d'Oriol lui ouvrait le Roussillon lorsque le traité de Bâle vint (22 juillet) arrêter sa marche. O'Farrill, nommé commissaire général pour la fixation des limites entre les deux puissances (cette délimination n'eut lieu qu'en 1800), fut promu au grade de lieutenant général (5 septembre 1796). En août 1798, il fut nommé ambassadeur à Berlin. Lors du traité de Fontainebleau (octobre 1807), il commandait en Toscane une division de troupes espagnoles.

Le 10 avril 1808, il fut appelé par Ferdinand à faire partie de la junte gouvernementale; bientôt, après quelques tentatives de résistance, il se rallia à Joseph Bonaparte, et accepta de lui le ministère de la guerre. Lorsqu'en 1814 Ferdinand fut remonté sur le trône, O'Farrill adressa à ce monarque une lettre dans laquelle il cherchait à expliquer sa conduite; Ferdinand se montra inexorable : O'Farrill, déclaré traître à la religion, au roi et à la patrie, fut condamné à mort et ses biens furent confisqués. Il se réfugia à Paris, où il vécut dans la retraite. On a de lui (avec Miguel-José Azanza) : *Memoria sobre los hechos que justifican su conducta politica desde marzo 1808 hasta april 1814*; Paris, 1815, in-8°, trad. en français par Alex. Feudras; Paris, 1815, in-8°. A. D'E—P—C.

Andrès Muriel, *Notice sur D. Gonzalo O'Farrill*; Paris, 1831, in-8°. — B*** (Bourgoing), *Mém. sur la dernière guerre entre la France et l'Espagne dans les Pyrénées occidentales* (Paris, 1801, in-8°).

OFELLA (*Q. Lucretius*), général romain, tué en 81 avant J.-C. Il appartenait d'abord au parti démocratique, qui après la mort de Marius essayait de tenir tête à Sylla, revenu victorieux de son expédition contre Mithridate. Il déserta du côté de Sylla, et quoiqu'il n'eût pas encore donné de preuves de capacité militaire, il reçut de ce général le commandement du blocus de Préneste, où le jeune Marius s'était réfugié, en 82. La ville de Préneste fut forcée de se rendre, et le jeune Marius se donna la mort. Fier de ce succès, Ofella aspira aux plus hautes dignités de l'État, et fit même quelque tentative pour rallier autour de lui les débris du parti démocratique. Sylla vit d'abord ce projet avec dédain; mais quand Ofella, qui n'avait été ni questeur ni préteur, et qui était encore dans l'ordre équestre, sollicita le consulat, malgré les prescriptions de la loi *De magistratibus*, rendue par le dictateur, Sylla le fit appeler, et lui représenta que sa candidature était illégale. Ofella n'en persista pas moins dans son entreprise, et se présenta au forum avec une suite nombreuse de partisans. Sylla, irrité, le fit tuer sur-le-champ par un centurion. La foule s'émut, et menaçait le centurion. Alors le dictateur déclara que tout s'était fait par son ordre, et il ajouta cet apologue : « Un campagnard qui labourait était incommodé par la vermine; deux fois, il quitta la charrue, et secoua sa tunique; mais se sentant encore piqué et ne voulant pas se déranger plus souvent, il jeta sa tunique au feu : je vous ai deux fois abattus, prenez garde que la troisième fois j'aie recours au feu. » Dans la réaction démocratique qui suivit la mort de Sylla, Bellienus, le centurion qui avait tué Ofella, fut traduit en justice par Jules César, sous l'inculpation de meurtre, et condamné. Y.

Appien, *Bel. civ.*, I, 88, 94, 101. — Plutarque, *Sull.*, 29, 33. — Tite-Live, *Epit.*, 88, 89. — Velleius Paterculus, II, 27. — Asconius, *Schol. in Tog. cand.*, p. 92, édit. Orelli. — Dion Cassius, XXXIV, *Fragm.*, 134; XXXVII, 10.

OFFA, roi de Mercie, mort en 794. En 757, après que le roi de Mercie Ethelbald eut été assassiné, Offa, qui était de race royale, disputa la couronne au than Beornred, et le défit entièrement. Il employa les quatorze premières années de son règne à consolider son autorité, ce qui l'obligea, au dire d'Alcuin, à répandre beaucoup de sang. En 771 il soumit les Hestinges dans le Sussex et enleva deux ans après le pays de Nottingham aux Northumbriens. En 774 il attaqua le roi de Kent, le battit à Olfort, et lui fit reconnaître sa suzeraineté. En 777 il se tourna contre Cynewulf, le puissant roi de Wessex, le força à la cession d'Oxford, de Glocester et d'autres villes. Il conquit sur les Bretons le territoire compris entre la Severn et la Wye, et le peupla de colonies saxonnes; pour les garantir des invasions des Bretons, il fit élever entre l'embouchure de la Wye et celle de la Dee un rempart muni d'un fossé long de plus de cent milles, et qui servit pendant plusieurs siècles de délimitation entre l'Angleterre et le pays de Galles; des restes en subsistent encore aujourd'hui. Ces conquêtes, sur lesquelles les historiens ne nous ont pas laissé de détails, assuraient à Offa la suprématie sur toute l'heptarchie anglo-saxonne; aussi obtint-il, au synode tenu en 785 dans son royaume par les légats du pape, que la ville de Lichfield, qui lui appartenait, fût érigée en métropole pour les évêchés entre la Tamise et l'Humber; à ce même synode il s'engagea pour lui et ses successeurs à payer tous les ans au saint-siége la somme de trois cent soixante-cinq mancuses, redevance qui reçut le nom de *romescot*. En 787 il vit arriver à sa cour Egbert, jeune prince de Wessex, qui fuyait les persécutions de Brihtric, l'usurpateur du trône de ce pays; mais au lieu d'aider Egbert à faire valoir ses droits, Offa, persuadé qu'un souverain illégitime serait plus dans sa dépendance, donna sa fille Eadburge à Brihtric. Dans l'intervalle, diverses fraudes employées par les fabricants anglais avaient troublé les relations commerciales, déjà très-actives, entre l'Angleterre et le royaume franc. D'un autre côté, Offa n'avait pas encore pardonné à Charlemagne de n'avoir pas voulu lui livrer les thanes rebelles à son autorité, et qui s'étaient réfugiés sur le continent. Une entente cependant était sur le point d'être conclue, lorsque la proposition que fit Offa d'un mariage entre son fils et une fille de Charlemagne blessa l'orgueil de ce prince, qui avait pourtant admis jusqu'alors que le roi de Mercie traitât avec lui sur le pied de l'égalité (1). Charlemagne cessa brusquement toute relation avec Offa et interdit aux marchandises anglaises l'entrée dans ses ports. Mais en 790 Alcuin parvint à réconcilier les deux princes. Peu de temps après, Charlemagne s'engagea par traité à faire

(1) Dans ses lettres à Offa Charlemagne l'appelle « le plus puissant des rois chrétiens de l'Ouest, » en s'intitulant lui-même « le plus puissant des rois chrétiens de l'Est ».

respecter dans son royaume la sécurité des pèlerins et des négociants de Mercie. En 792 Offa reçut d'Ethelbert, le jeune roi d'Est-Anglie, la demande de la main de sa fille Ethelride; il y répondit avec politesse, et invita Ethelbert à venir assister aux fêtes de sa cour. Là il le fit assassiner à la sortie d'un festin, et s'empara immédiatement de l'Est-Anglie. Il essaya en vain, par de grandes démonstrations de douleur et en faisant élever à Ethelbert un magnifique tombeau, de se disculper de ce meurtre, qui lui avait été conseillé par sa femme Cynédride (1). Peu de temps après il mourut, rongé de remords. Son fils unique, *Egferth*, qui lui succéda, ne lui survécut que quatre mois; deux de ses filles moururent dans le cloître; *Eadburge*, la troisième, après une vie dissolue et criminelle, termina son existence à Pavie, dans la plus grande misère. Ainsi fut puni le meurtre d'Ethelbert. O.

Monachus Santalbensis, *Vita Offæ*. — Asser, *Annales*. — *De gestis Elfredi*. — *Chronicon saxonicum*. — Guillaume de Malmesbury. — Bède. — Hoveden. — Huntingdon. — Turner, *History of the Anglo-Saxons*.

OFFENSTEIN (*François-Joseph*, baron), général français, né le 27 juillet 1760, à Erstein (Alsace), mort le 27 septembre 1837. Après avoir servi comme simple soldat pendant dix ans, il devint, le 2 octobre 1791, chef du 1er bataillon du Bas-Rhin, prit part aux campagnes de la république, et fut nommé général de brigade et général de division, le 23 août et le 25 septembre 1793. L'année suivante il se signala à la prise de la Montagne Verte, près de Trèves, et, chassant devant lui les Autrichiens fugitifs, il entra dans cette ville, qu'il préserva du pillage; les magistrats lui témoignèrent leur reconnaissance en inscrivant son nom sur les registres de la commune et en lui décernant le titre de « sauveur de la cité ». Quelques jours après il fut destitué par arrêté des représentants Hentz et Goujon (24 juin 1794), arrêté annulé par le comité de salut public; mais il ne put, le 27 août suivant, reprendre du service qu'avec le grade d'adjudant général chef de brigade. En 1799 il passa avec son grade dans la cavalerie. Dans sa dernière campagne, il eut le bras gauche fracassé, au combat d'Heilsberg. K.

Biogr. nouv. des contemp. — *Archives de l'honneur.*

OFFERHAUS (*Leonhard*), historien hollandais, né le 26 décembre 1699, à Hamm, en Westphalie, mort le 18 octobre 1779, à Groningue. Il était fils de Christian-Gerhard Offerhaus, mort en 1758, qui professa l'histoire et la théologie à Hamm, et dont on a plusieurs ouvrages de piété. Leonhard fut appelé en 1725 à enseigner l'histoire et l'éloquence au gymnase de Lingen. Trois ans après il accepta une chaire du même genre à Groningue (1728), et y joignit en 1744 l'emploi de bibliothécaire de l'université. Ses principaux écrits sont : *Compendium historiæ universalis*; Groningue, 1750, 1751, 1775, in-8° : c'est une refonte du *Rationarium temporum* de Petau, dans le sens des doctrines religieuses des protestants; — *Compendium historiæ fœderati Belgii*; 1763, in-8°; — *Spicilegiorum historicorum lib. III*. K.

Jacob de Rhoer, *Oratio fun. in obitum L. Offerhausii*; Groningue, 1780, in-4°. — Sax, *Onomasticon*, VI. — Meusel, *Lexikon*.

O'FIHELY (*Maurice*), prélat irlandais, mort le 25 mai 1513, à Galway. Il fut connu sous le nom de Maurice *De Portu*, du lieu de sa naissance, placé dans un port de l'Irlande, Down ou Galway selon les uns, Baltimore selon les autres. Il fréquenta l'université d'Oxford, et y prit l'habit de Saint-François; puis il alla étudier la philosophie et la théologie à Padoue. Vers 1480 on le retrouve à Venise, où les imprimeurs Octavien Schott et Locatelli l'employaient en qualité de correcteur, fonctions que les gens les plus instruits s'honoraient de remplir à cette époque. Après avoir reçu le diplôme de docteur à Padoue, où il enseigna les arts libéraux, il fut élevé par le pape Jules II à la dignité d'archevêque de Tuam (1506); mais il ne se pressa guère de se rendre à son poste, et continua de résider tantôt à Venise, plus occupé de scolastique et de lettres anciennes que des intérêts de ses ouailles. En 1512 il assista aux deux premières sessions du concile de Latran, et en 1513 il se décida à partir pour l'Irlande; à peine était-il débarqué qu'il mourut subitement, sans avoir mis le pied dans son diocèse. Il touchait alors à sa cinquantième année. Ce prélat, aussi savant qu'aimable, reçut le surnom de *Flos mundi*. On a de lui : *Expositio in quæstiones dialecticas Joannis Scoti in Isagogen Porphyrii*; Ferrare, 1499; Venise, 1512, in-fol.; — *Concordantiæ et castigationes in metaphysicalia doct. Subtilis*; Venise, 1501, in-fol.; — *Compendium veritatum IV libr. Sententiarum*; ibid., 1505, in-4° : en vers léonins; — *De rerum contingentia et divina prædestinatione*; ibid., 1505, in-4°; — *Commentaria doctoris Subtilis J. Scoti in XII lib. Metaphysicæ Aristotelis*; ibid., 1507, in-fol.; — *Enchiridion fidei*; ibid., 1509, in-4°; — *Epithemata in formalitatum opus de mente doctoris Subtilis*; ibid., 1514, in-fol.; c'est le même ouvrage que celui que Possevin nomme *Théorèmes* pour l'explication du sens de Scot; — *Dictionarium Sacræ Scripturæ*; ibid., 1603, in-fol.; l'impression de ce dictionnaire fut interrompue au mot *exstinguere*; mais il en existe, dit-on, une copie complète en manuscrit à la bibliothèque Bodleyenne; — des *Sermons*; Paris, 1587, 1589, 1591, in-4°. P. L—Y.

Wood, *Athenæ Oxon.* — Possevin, *Apparatus sacer.* — Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. franciscaine*, II.

OFTERDINGEN (*Henri* D'), minnesinger du treizième siècle. Il naquit, selon toute apparence, dans la haute Autriche, au château d'Ofterdingen, dont les ruines se voient encore sur

(1) Le moine de Saint-Albans est seul à nier la complicité d'Offa, le fondateur de cette célèbre abbaye.

la route d'Efterding à Ebelsberg, entre le Danube et la Traun. En tous cas, son origine autrichienne nous semble suffisamment démontrée par le rôle qu'il joua dans le combat poétique de Wartbourg. Il exalta les mérites de Léopold, duc d'Autriche, et le mit au-dessus de tous les princes de la terre, malgré la colère et les menaces de Wolfram d'Eschenbach et des autres chanteurs. Nous ne voulons pas dire pour cela que les strophes attribuées à Ofterdingen dans le *Wartburger Krieg* aient été réellement composées par lui; mais l'auteur de ce poëme, dont nous avons apprécié ailleurs l'authenticité (*voy.* Klingsor), aura dû nécessairement se conformer à la tradition qui faisait de notre minnesinger le champion du duc d'Autriche. Henri d'Ofterdinger a joui au moyen âge d'une grande et durable réputation : les meistersænger l'honoraient comme un des plus illustres chefs de leur école; son nom se retrouve en tête de quelques *lieder* conservés dans le manuscrit de Colmar, et sur le titre d'un manuscrit de la collection Ambrass on lisait : *De Ofterdingen poema germanicum amatorium et equestre*. Mais le principal titre littéraire de Henri, et celui qu'on peut moins lui contester, c'est d'avoir composé *Laurin;* on trouve en effet à la fin de ce dernier poëme dans le manuscrit de Fribourg les vers suivants :

Heinrich von Ofterdingen
Diese märe gedichtet hat,
Dasz sie so meisterlichen stat.
Des waren im die Fürsten holt
Und gaben im Silber und Gold.
Dazu Pfenning und reiche wat;
Hiemit das Buch ein Ende hat.

De l'étroite parenté qui unit *Laurin* aux autres poëmes du cycle germanique, plusieurs critiques ont conclu que Ofterdingen avait également composé *Biterolf*, *Nibelungen Klage*, et même l'épopée dont l'Allemagne est si fière, les *Nibelungen;* mais les preuves sur lesquelles ils ont appuyé leur hypothèse ne nous semblent point décisives; nous renvoyons du reste à leurs travaux, notamment au savant livre de M. de Spaun : *Heinrich von Ofterdingen und das Nibelungenlied, ein Versuch den Dichter und das Epos für Œsterreich zu vindiziren* (Linz, 1840). Alexandre Pey.

Hermann v. Plötz, *Über den Sängerkrieg auf Wartburg;* Weimar, 1851. — Toscano del Barmer, *Die deutsche Nationalliteratur der gesammten länder der OEsterreischen Monarchie;* Vienne, 1849. — Hagen, *Museum fur altd. literatur und Kunst.;* Berlin, 1810.

OGÉ (*Vincent*), l'un des promoteurs de l'insurrection de Saint-Domingue, où il était né, vers 1750, et où il fut roué, le 26 février 1791. Quoique de sang mêlé, il appartenait à une famille libre et reçut une assez bonne éducation. Il servit d'abord à l'étranger, et mérita le grade de lieutenant-colonel. De retour dans sa patrie, il profita de l'esprit d'émancipation qui agitait la France pour réclamer les droits que les colons refusaient aux hommes de couleur. Député à Paris auprès de l'Assemblée Constituante (1789), Ogé se lia avec les principaux chefs de la Société des amis des noirs, visita l'Angleterre et de retour en France, il vit Barnave, qui se fit son avocat et supplia l'Assemblée de ne pas violer les lois divines et naturelles en divisant l'humanité en deux parts : les maîtres, les esclaves. Il ajoutait ce mot resté célèbre : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe. » L'Assemblée renvoya la pétition des négrophiles à un comité. Désespérant d'obtenir un succès par les voies pacifiques, Ogé résolut d'employer la force. Il se procura des armes et des munitions aux États-Unis, et débarqua à Saint-Domingue près du Cap, le 23 octobre 1790. Dès le lendemain il leva l'étendard de l'insurrection, à la tête de deux cent cinquante à trois cents hommes. En même temps il écrivit au président de l'assemblée coloniale dite de *Saint-Marc* et à M. de Vincent, commandant militaire du Cap, leur offrant de déposer les armes s'ils consentaient enfin à mettre à exécution le décret de l'Assemblée nationale du 8 mars précédent, donnant sans distinction à tout citoyen libre le droit d'être admis à toutes les charges. Le gouvernement répondit en mettant à prix la tête de d'Ogé et en envoyant contre lui un corps de troupes; Ogé le repoussa à Dondon, lieu de son habitation, et marcha vers la Grande-Rivière. De Saint-Vincent, à la tête de six cents hommes avec cinq pièces de canon, vint l'y attaquer. Après une héroïque résistance, les mulâtres furent dispersés. Ogé, son lieutenant Chavanne et quelques autres chefs, réussirent à gagner la partie espagnole de l'île; mais, réclamés par l'assemblée coloniale du nord, ils furent arrêtés par les autorités espagnoles, qui les livrèrent à M. Rouxel de Blanchelande, gouverneur général de Saint-Domingue. Ogé fut condamné à être rompu vif. Il s'indigna vivement de cet arrêt, qui lui infligeait le supplice réservé aux malfaiteurs de la pire espèce. Chavanne partagea son supplice. Leurs têtes furent exposées sur des poteaux et leurs biens confisqués. A. de L.

Dalmas, *Révolution de Saint-Domingue*, t. I, p. 85. — Le vicomte Pamphile de Lacroix, *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution de Saint-Domingue* (Paris, 1819, 2 vol. in-8°), chap. IV. — *Débats dans l'affaire, des colonies* (Extrait de la procédure d'Ogé), t. I, p. 57-60, 210-234. — Malenfant, *Hist. des colonies*, etc., p. 3-5. — Mackensie, *Notes on Haiti*, t. II, note R, n°s 1-4. — A. de Lamartine, *Hist. des Girondins*, t. II, liv. X, p. 92-96.

OGÉE (*Jean*), géographe français, né le 25 mars 1728, à Chaource, dans le diocèse de Laon (1), mort le 6 janvier 1789, à Nantes. Fils d'un capitaine au régiment de Montereau (infanterie), il suivit aussi la carrière des armes, et fit dans la gendarmerie royale les campagnes de Flandre. En 1748 il entra dans le service des ponts et chaussées de Bretagne, où il fut ingénieur géographe. Il s'occupait de rassembler

(1) M. Miorcec de Kerdanet le fait naître à Nantes; cette assertion n'a pas été vérifiée par les éditeurs de la réimpression du *Dict. de la Bretagne*.

les matériaux d'une *Histoire* de Nantes, lorsqu'il mourut, à soixante ans. On a de lui : *Atlas itinéraire de Bretagne, contenant les cartes particulières de tous les grands chemins de cette province avec tous les objets remarquables qui se rencontrent à une demi-lieue à droite et à gauche*; Paris, 1769, in-4° obl.; — *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne, dédié à la nation bretonne*; Nantes, 1778-1780, 4 vol. in-4°; nouv. édit., revue et corrigée, ibid., 1840-1844, 2 vol. gr. in-8°. Cet ouvrage a été analysé dans le *Journal encyclop.* (mars, août et décembre 1779). « C'est celui, rapporte-t-on, qui coûta le plus de soins et de veilles à son auteur; car il l'avait commencé en même temps que ses cartes. Toutes les notes historiques et d'intérêt local furent prises en fixant les positions géométriques. Gaymar, dans ses *Annales nantaises*, prétend que les états de Bretagne, dont plusieurs membres ne se trouvaient pas flattés dans ce dictionnaire, s'opposèrent à sa circulation. » A la fin du t. IV, Ogée déclare que ce *Dictionnaire* a été rédigé par un jeune homme, nommé Grelier, maître ès arts de l'université de Nantes. On doit encore à ce géographe les *cartes* du comté nantais (1768) et de la Bretagne (1771); cette dernière a été contrefaite en Angleterre, et on en trouva plusieurs exemplaires sur les émigrés lors de la descente à Quiberon, en 1795. P. L.

Journal encyclop., loc. cit. — Miorcec de Kerdanet, *Notices sur les écrivains de la Bretagne*. — *Biogr. nouv. des Contemp.*

OGERON DE LA BOUÈRE (*Bertrand* D'), marin français, né en Anjou, en 1615, mort à Paris, en décembre 1675. Il entra dans le régiment de la Marine, où il devint capitaine en 1641. En 1656 il organisa une expédition pour coloniser Ouatinigo, territoire de l'Amérique méridionale; mais il dut renoncer à ce projet. Il résolut de se fixer à La Martinique, et sollicita de Jacques Diel du Parquet, qui en était lieutenant général, la cession de la partie sud-ouest de l'île qui s'étend depuis la pointe des Salines jusqu'à la baie aux Oiseaux; mais la mort de du Parquet (3 janvier 1658) empêcha cette transaction. Après d'autres essais de colonisation infructueux, il se fit nommer, en 1667, gouverneur de l'île de La Tortue, puis de Saint-Domingue, refuge de flibustiers. L'île Saint-Domingue était alors le refuge de nombreux chasseurs, surnommés *boucaniers*, qui y vivaient presqu'à l'état sauvage. Plusieurs d'entr'eux invitèrent d'Ogeron à venir fonder dans leur île un établissement qui pût les mettre à l'abri des attaques continuelles des Espagnols. D'Ogeron accepta; mais il fit naufrage en abordant à Léogane. En 1673, il établit une colonie dans la péninsule de Samana, sur la côte orientale de l'île et à vingt lieues de Saint-Domingue. L'année suivante d'Ogeron passa en France pour soumettre à la cour les moyens de conquérir toute l'île; mais il succomba à une affection contractée en Amérique. De Poincy, son neveu, lui succéda comme gouverneur de La Tortue (16 mars 1676). A. DE L.

Le P. Dutertre, *Histoire générale des Antilles*, t. Ier. — Moreau de Saint-Méry, *Description de la partie française de Saint-Domingue*. — *Lois et constitutions des colonies françaises*, t. Ier, p. 18, 100, 173, 193. — Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, t. II, liv. VII et VIII. — Raynal, *Hist. philosophique des deux Indes*, liv. XIII, chap. XXXIV, XXXV. — Œxmelin, *Hist. des aventuriers flibustiers*, t. I, chap. I-V.

OGGIONE. *Voy.* UGGIONE (*Marco*).

OGIER (*Simon*), en latin *Ogerius*, poëte latin moderne, né à Saint-Omer, mort vers 1610, était docteur dans l'un et l'autre droit. « Les titres de ses ouvrages, dit Paquot, dont quelques-uns sont assez bizarres, font juger que l'auteur savait le grec. » Nous citerons les morceaux suivants : *Irene et Ares*; Douai, 1588, in-8°; *Cantilenarum piarum enneades II*; ibid., 1592, in-8°; — *Encomiorum liber*; ibid., 1597, in-8°. P. L.

Paquot, *Mémoires*, II, 413-415. — Piers, *Biogr. de Saint-Omer*.

OGIER (*Charles*), littérateur français, né à Paris, vers la fin de 1595, mort le 11 août 1654. Il fut avocat au parlement de Paris. Devenu secrétaire de Claude de Mesmes, comte d'Avaux, il accompagna ce seigneur dans ses ambassades de Suède, de Danemark et de Pologne. Au retour de ce voyage, il se retira alors chez les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. On a de lui : *Ephemerides, sive iter danicum, suecicum, polonicum*; Paris, 1656, in-12. Cette relation est souvent entremêlée de vers latins, et contient à la fin quelques lettres de Nicolas Bourbon et du comte d'Avaux.' P. L.

Goujet, *Biblioth. françoise*. — Moréri, *Grand Dict. hist.* (éd. 1759).

OGIER (*François*), écrivain français, frère cadet du précédent, né vers le commencement du dix-septième siècle, mort à Paris, le 28 juin 1670. On ne connaît guère sa vie que par ses écrits. Ses biographes disent que dès sa jeunesse il montra pour les lettres un goût prononcé, dont son frère aîné et son père, avocat au parlement, lui donnaient l'exemple. Il embrassa l'état ecclésiastique, et ses talents ne tardèrent pas à lui conquérir une certaine réputation de bel esprit dans le monde et d'orateur dans la chaire. Jeune encore, il eut le titre de prédicateur du roi, et obtint quelques bénéfices, d'où la qualification de prieur, sous laquelle il est le plus souvent désigné. Malgré sa profession, Fr. Ogier semble avoir été, du moins dans la première partie de sa vie, un homme du monde, fort mêlé à la société des jeunes seigneurs, avide de renommée et de bruit, et peu tourmenté de scrupules dans sa passion pour la littérature. Il débuta par un coup d'éclat. Le père Garasse venait de publier sa *Doctrine curieuse* (1623), où il attaquait, en un style violent et bouffon, *les beaux esprits de ce temps*, la même année,

Fr. Ogier, quoique personnellement désintéressé dans le débat, lança contre cet ouvrage son *Jugement et Censure de la* Doctrine curieuse, où il prenait les armes de son adversaire pour les retourner contre lui. Fut-ce simplement, comme il le voudrait faire croire, par le désir de défendre des gens de bien et de mérite injustement attaqués, et par l'indignation que lui inspirait l'auteur, « mieux pourvu des conditions nécessaires à un poëte satirique et à un farceur que non pas des qualités convenables à un docteur catholique ; » ou, comme l'insinue Garasse, fut-ce par l'influence des fils de Pasquier, irrités des attaques dirigées contre leur père par le jésuite, surtout dans ses *Recherches des Recherches ?* Garasse va même jusqu'à dire que, « comme ils estoient assez foibles des reins, ils avoient,... avec une pièce d'argent, substitué à leur place un homme d'assez bonne mine pour un soldat, assez mauvaise pour un ecclésiastique ». Mais il est nécessaire de se défier des gentillesses de Garasse ; d'autre part, il est prudent de ne prendre que pour ce qu'elles valent les explications d'Ogier lui-même, et on peut croire, sans jugement téméraire, que le désir de se signaler d'une façon retentissante en critiquant un auteur fameux et un livre qui faisait tant de bruit, ne fut pas étranger à sa détermination. Toutefois il avait gardé l'anonyme, qui fut dévoilé par Garasse. Ogier traite le jésuite sans aucun ménagement : il incrimine son style, à la fois grotesque et pédant, ses arguments ridicules, ses pointes, ses lazzis, ses mensonges et ses calomnies, ses profanations de l'Écriture sainte, ses termes impudiques et obscènes, dont il tire même des insinuations contre ses mœurs. Garasse répliqua par son *Apologie* (1624), où il prenait l'offensive à son tour sous prétexte de se défendre, mais où il annonçait pourtant qu'il ne répondrait plus à l'avenir aux attaques personnelles. Après cet échange de coups, des amis communs, croyant sans doute l'*honneur satisfait*, s'interposèrent, et la même année les deux ennemis rendaient publiques leurs lettres de réconciliation. Depuis lors Fr. Ogier ne s'occupa plus de Garasse, mais Garasse s'occupa encore d'Ogier, dans un ouvrage imprimé l'année suivante, en revenant sur les points principaux de sa *Doctrine curieuse*, que celui-ci avait attaqués, et en avançant qu'il avait rétracté sa censure.

Dans cette lutte contre Garasse, Balzac s'était hautement déclaré pour Ogier, et quelques-uns même assuraient qu'il était le véritable auteur de son livre, hypothèse fort peu probable. L'attitude de Balzac dans le débat n'avait pu que redoubler l'affection que lui portait déjà le prieur ; aussi lorsqu'un peu plus tard un jeune religieux feuillant, frère André, eut fait sa *Conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus grands personnages du temps passé et du présent*, où il voulait démontrer, par de nombreux rapprochements, que celui-ci avait emprunté partout ses pensées et ses phrases, Ogier, indigné, écrivit l'*Apologie* de Balzac, où il le vengeait des accusations portées contre son style, et des stratagèmes à l'aide desquels on voulait persuader qu'il n'était qu'un plagiaire sans génie. L'ouvrage de frère André n'avait jusqu'alors couru que manuscrit ; ce fut Ogier lui-même qui le fit imprimer en compagnie de son *Apologie*, « comme un esclave enchaîné après le char de son triomphe, » dit Sorel, dans sa *Bibliothèque françoise*. Un exemplaire de cette *Apologie*, ayant été porté à dom Goulu, général des Feuillants, celui-ci fut pris du désir de venger la cause de son subordonné frère André, et en même temps celle des moines, plusieurs fois raillés par Balzac ; et il publia, sous le titre de *Lettres de Phyllargue à Ariste*, un ouvrage où il critiquait violemment le grand épistolier (*voir* l'article GOULU). Nous n'avons pas à suivre dans toutes ses péripéties la longue bataille à laquelle ces divers ouvrages servirent de point de départ ; nous devons dire seulement que Balzac fut encore soupçonné cette fois d'avoir composé lui-même l'*Apologie* signée par le prieur Ogier, ou du moins d'y avoir activement coopéré, hypothèse moins improbable que la précédente, et que semble corroborer la réplique de don Goulu, qui s'en prend directement à Balzac d'un bout à l'autre de ses deux volumes, et non à Ogier. Quelques biographes racontent, au contraire, que ce fut Balzac qui voulut passer pour l'auteur de l'*Apologie*, et que la résistance opposée par Ogier, qui tenait à sa gloire, brouilla les deux amis. Cette historiette invraisemblable n'a aucun fondement sérieux.

En 1628, Fr. Ogier écrivit en tête de *Tyr et Sidon*, tragi-comédie en deux journées, de Jean de Schelandre, une préface qui est le plus curieux et le moins connu de ses ouvrages. Cette pièce étrange, où la comédie se mêle franchement à la tragédie, avait été publiée pour la première fois vingt ans auparavant par l'auteur, sous le pseudonyme anagrammatique de *Daniel d'Anchères ;* mais il l'augmenta du double dans la seconde édition. Schelandre était huguenot, et sa tragi-comédie est extrêmement licencieuse : cette double considération n'arrêta pas le prieur Ogier, qui décidément était un ecclésiastique fort tolérant. Il se vante même d'avoir arraché par ses instances la publication de cette pièce à la modestie de son ami. Mais le côté curieux de sa préface n'est point là : il est dans les idées littéraires, fort hardies pour le temps, qu'il y développe. C'est la fameuse préface de *Cromwell* anticipée, sur une échelle moindre. Ogier y pose nettement la théorie du drame, et en démontre la légitimité par le motif que ce mélange du comique au sérieux, du noble au familier et même au trivial, est conforme aux vicissitudes ordinaires de la vie, et offre l'image fidèle du monde tel qu'il est. Il prouve que la chose est ancienne, si le mot (*tragi-comédie*) est nouveau, et que

l'antiquité l'a connu. Il attaque les unités au nom de la vraisemblance; il s'en prend à l'habitude de la tragédie française de tout mettre en récits; il veut substituer l'action à la narration, qui a souvent le tort d'être déplacée et de refroidir l'intérêt; il s'élève enfin contre l'esprit de tradition et de routine qui fait craindre de sortir des voies tracées, et il indique la nécessité d'un art nouveau pour des temps nouveaux. Cette analyse sommaire indique assez l'importance de ce morceau, qui a été inconnu ou négligé de la plupart de ses biographes. Fr. Ogier accompagna en 1648 Claude de Mesmes, comte d'Avaux, qui lui avait transféré la confiance dont il honorait auparavant son frère aîné, au congrès de Munster, où fut définitivement conclu le traité de Westphalie. Revenu à Paris l'année suivante, il y reprit son ancienne vie, toutefois avec plus de sagesse et de maturité, en personnage qui avait contracté des habitudes diplomatiques et que l'âge avait sevré de ses jeunes ardeurs. Il parut encore avec succès dans les chaires de quelques églises, puis renonça à la prédication pour se consacrer exclusivement jusqu'à la fin de sa vie à la culture des lettres et publier un certain nombre d'ouvrages d'un genre moins agressif et moins hardi que ses premiers ouvrages, qui sont bien oubliés aujourd'hui, après avoir obtenu en leur temps les suffrages des beaux esprits. Ogier avait deux sœurs, connues parmi les *Précieuses*, que Somaize a peintes sous le nom d'*Oxaris*, et dont Tallemant a parlé.

Voici la liste exacte de ses ouvrages : *Jugement et Censure de la* Doctrine curieuse *de François Garasse;* Paris, 1623, in-8°; — *Apologie de M. de Balzac;* Paris, 1627, in-8°; — *Préface* du *Tyr et Sidon*, tragi-comédie de Schelandre; Paris (Robert Estienne), 1628, in-8°; — *Lettres* écrites pendant son voyage en Allemagne (à la suite du *Voyage de Munster*, par Joly); — *Actions publiques*, c'est-à-dire recueil de ses *sermons*, avec des *éloges* et *oraisons funèbres*, entre autres celle *de Louis XIII*; Paris, 1652-55, 2 vol. in-4°; — *Inscription antique de la vraie croix de l'abbaye de Grandmont*, avec un *sermon de la Passion;* Paris, 1658, in-8°; — *Préface* de la traduction des *Héroïdes* d'Ovide, par l'abbé Marolles, 1661, in-8°; — *Oraison funèbre de Philippe IV, roi d'Espagne;* Paris, 1666, in-4°; — *Lettre critique* sur la *Climène* de Segrais (dans la *Segraisiana* et les œuvres de Segrais); — Fr. Ogier a fait aussi des vers français, peu remarquables, qui sont disséminés dans divers recueils de l'époque. Victor FOURNEL.

Sorel, *Biblioth. franç.* — *Dictionnaire historique* de Bayle.

OGILBY (*John*), littérateur anglais, né en novembre 1600, à Édimbourg ou dans les environs, mort le 4 septembre 1676, à Londres. Il appartenait à une ancienne famille d'Écosse; son père, après avoir dissipé son héritage, avait été enfermé, comme insolvable, dans la prison pour dettes. Abandonné de bonne heure à lui-même, son éducation fut fort négligée, et si dans la suite il sut se faire une position et racheter la liberté de son père, il le dut moins à ce qu'on lui avait enseigné qu'à ses talents naturels et à son industrieuse activité. Ogilby était une espèce de maître Jacques, aussi adroit de l'esprit que des mains, d'un caractère entreprenant et d'une bonne humeur inaltérable. Lord Stafford l'employa à tout ce qu'il voulait : il en fit son secrétaire et un de ses gardes à cheval; il le nomma maître des divertissements, et lui fournit les moyens d'élever à Dublin un petit théâtre. La rébellion de 1641 jeta bas l'édifice de sa fortune naissante, et pour mettre le comble à son infortune, il perdit dans un naufrage, en revenant d'Irlande, le peu qui lui restait. De Londres, il se rendit à pied à Cambridge, et trouva chez quelques étudiants de l'université les moyens de recommencer à quarante-sept ans ses études classiques. En 1661, on le chargea de diriger la partie poétique des fêtes pour la solennité du couronnement de Charles II, et ce prince fut si satisfait de lui qu'il lui donna, au détriment du poëte Davenant, la place de maître des divertissements en Irlande (1662). Ogilby retourna donc à Dublin, et s'empressa d'y rebâtir son théâtre, que l'on avait démoli au milieu des derniers troubles. L'amour du changement le ramena à Londres, où, dans l'incendie de 1666, il perdit une troisième fois sa fortune; sa maison fut brûlée, et il était réduit à quelques écus. Malgré son âge déjà avancé, il ne se découragea point : en peu de temps il parvint à reconstruire sa maison; il y établit une imprimerie, et obtint du roi le titre d'imprimeur cosmographe, titre qui passa, après sa mort, à William Morgan, son petit-fils et successeur. Tous les ouvrages qui sont sortis de ses presses, ainsi que les siens propres, ont été tirés en grand papier, ornés de cartes et d'intéressantes estampes par Holler et d'autres bons artistes du temps, et publiés par voie de souscription. On a d'Ogilby : *The Character of a trooper*, facétie en vers; — *Works of Virgil;* Londres, 1649-1650, gr. in-8°, et 1654, in-fol., avec son portrait; — *Fables of Æsop paraphrased in verse*; Cambridge, 1651-1665, 2 vol. in-4°; 2e édit., 1673-1674, 2 vol. in-8°; on trouve à la fin du t. II plusieurs fables de la composition du traducteur; il publia aussi de Virgile deux éditions latines, l'une en 1658, in-fol., et l'autre in-8°, avec des notes; — *Homer's Iliad and Odyssey;* Londres, 1660-1665, 2 vol. in-4°, fig.; il fut aidé dans ce travail par son ami James Shirley. Ce fut en lisant l'*Iliade* d'Ogilby que Pope, encore enfant, sentit naître son goût pour la poésie; plus tard il a prétendu que ce traducteur était au-dessous de la critique (bien qu'il lui ait fait de nombreux emprunts), et il l'a tourné en ridicule dans sa *Dunciade;* — *The Relation of His Majesty's entertainment pas*

sing through the city of London to his coronation; Londres, 1661, 1662, in-fol., fig. : on s'est servi de ce recueil comme d'un modèle à suivre dans les couronnements suivants; — *History of China;* Londres, 1667-1671, 2 vol. in-fol.; compilation faite d'après le Hollandais Dapper; — *Africa, or description of Ægypt, Barbary and Ethiopia;* Londres, 1670, in-fol.; — *Description of America;* Londres, 1671, in-fol.; — *Atlas*, en plusieurs vol. in-fol.; — *The Travellers's Guide, or a most description of the roads, etc.*; Londres, 1674, in-fol.; réédité par John Bowen, sous le titre de *Britannia depicta* (1731, in-8°); — *Descriptio geographica et historica regni Angliæ et principatus Walliæ;* Londres, 1675, 1696, in-fol.; Ogilby avait encore composé deux poëmes héroïques, *Ephesian matron* et *Roman Slave*, et une épopée en douze chants en l'honneur de Charles II, *Carolies*, qui en 1666 devinrent la proie des flammes. P. L—Y.

Cibber, *Lives of the poets.* — Chalmers, *General biograph. dict.*

OGILVIE (*John*), littérateur anglais, né en 1733, en Écosse, mort en 1814, à Midmar (comté d'Aberdeen). Il administra la paroisse de Midmar depuis 1759 jusqu'à sa mort, et se fit connaître par un talent remarquable en poésie; il a laissé dans ce genre : *Poems on several subjects;* 1762, in-4°; — *Providence, a poem;* 1764, in-4°; — *Sermons;* 1767, in-8°; — *Paradise, a poem;* 1769, in-4°; — *Philosophical and critical observations on compositions;* 1774, 2 vol. in-8°; — *Rona, a poem;* 1777, in-4°; — *An Inquiry into the causes of infedility and scepticism;* 1783, in-8°; — *Theology of Plato, compared with the principles of oriental and grecian philosophers;* 1793, in-8°; — *Britannia, an epic poem;* 1801, in-4°, précédé d'une dissertation sur le merveilleux dans l'épopée; — *Examination of the evidence of prophecy in behalf of the Christian religion;* 1803, in-8°. K.

Gorton, *General biograph. Dict.*

OGLETHORPE (*Jean-Edward*), général anglais, né en 1698, à Londres, mort le 30 juin 1785, à Cranham. Il servit en Allemagne, sous les ordres du prince Eugène et du duc de Marlborough, siégea au parlement (de 1722 à 1747), où il concourut à faire adopter des règlements utiles pour le commerce et pour la réforme des prisons. Il prit une grande part à la fondation de la colonie agricole située au sud de la Caroline, et appelée Géorgie, du nom du souverain qui en autorisa l'établissement. Nommé l'un des premiers directeurs de la compagnie, il s'embarqua, à la fin de 1732, avec une centaine de colons de l'un et de l'autre sexe; il s'occupa d'abord de visiter avec soin l'intérieur et le littoral, conclut ensuite plusieurs traités d'alliance ou de paix, soit avec les peuples indigènes, soit avec le gouverneur de la Floride, et repassa en 1734 en Angleterre, après avoir jeté les fondations de la ville de Savannah. Dans un second voyage (1736), il amena trois cents nouveaux émigrants, et fit élever, sous sa direction, les villes de New-Ebenezer et d'Augusta. En 1737 des difficultés sérieuses, soulevées par la jalousie des Espagnols, menacèrent d'entraver le progrès de la colonie naissante. La guerre ayant été déclarée, Oglethorpe, nommé colonel, leva un régiment, et mit la Caroline à l'abri de toute invasion étrangère; mais il ne fut pas aussi heureux dans l'expédition qu'il entreprit pour s'emparer de Saint-Augustin, dans la Floride. Rendu responsable de ce revers, il fut traduit devant les tribunaux (1743), et honorablement acquitté, à la suite d'une enquête minutieuse. Il venait d'être promu au grade de major général lorsque la rébellion de 1745 éclata en Écosse : chargé de la poursuite des jacobites, il ne parvint pas à les atteindre; on l'accusa de nouveau de négligence dans ses opérations : il fut encore mis en jugement et absous, comme la première fois. Bien qu'il ne trouvât d'emploi dans aucune des guerres suivantes, il n'en eut pas moins en 1765 le rang de lieutenant général. Dans sa vieillesse il éprouva des revers de fortune. Sa bienfaisance et ses talents lui ont valu les éloges de Pope, de Thomson et de Samuel Johnson. K.

European magazine, 1785.—Manning et Bray, *Hist. of Surrey.* — Chalmers, *General biogr. dict.*

OGLIANO (*Maurice-Ignace* FRESIA, baron D'), général français, né le 1er août 1746, à Saluces (Piémont), mort en novembre 1826, à Paris. Il était fils cadet du comte d'Ogliano, président de la cour des comptes de Turin. Pendant la guerre contre les Français, il combattit avec valeur dans les rangs de l'armée piémontaise, et continua de servir son pays jusqu'à la paix de Cherasco; mais, après la retraite de Charles-Emmanuel en Sardaigne (1798), il passa au service de la république française et de l'empire. En 1803 il organisa à Montpellier la légion du Midi, composée de ses compatriotes. Après avoir servi en Italie, sous les ordres de Massena, il obtint le grade de général divisionnaire (3 juin 1807), et commanda un corps de cavalerie étrangère à la journée de Friedland. En 1808 il passa en Espagne, fut attaché au corps d'armée du général Dupont, et subit les funestes conséquences de la capitulation de Baylen. De retour en France, il reçut, avec le titre de baron, le commandement de la 18e division militaire. Il prit ensuite part à la campagne d'Autriche (1809) et de Saxe (1813), mit en état de défense les châteaux de Laybach et de Trieste, et fut chargé, le 1er février 1814, de protéger la ville et la rivière de Gênes; il prolongea la résistance jusqu'au 18 avril suivant, où il conclut avec l'amiral Bentinck une convention des plus honorables. Admis à la retraite dans la même année, il fut naturalisé français à la fin de 1815, et fixa son séjour à Paris. P.

Biogr. univ. et port. des Contemp. — *Le Monit.*

universel, nov. 1836. — *Fastes de la Légion d'honneur*, III.

O'HEGUERTY (*Pierre-André*) (1), économiste français, né à Dinan (Bretagne), le 31 décembre 1700, mort à Plombières, le 12 janvier 1763. Élevé dans le collége des Jésuites de Caen, il s'engagea à l'âge de quinze ans comme volontaire dans la petite armée destinée à opérer une descente en Écosse pour rétablir le fils de Jacques II sur le trône; mais cette expédition ayant échoué par la défaite du comte de Mar, il revint à Caen suivre les cours de la faculté de droit, et fut, en 1718, reçu avocat au parlement de Normandie. Protégé par le cardinal de Fleury et par Philibert Orry, contrôleur général des finances, il obtint la place de procureur général au conseil supérieur de l'île Bourbon et de juge de police au quartier de Sainte-Suzanne. Un mariage qu'il contracta, le 14 septembre 1738, avec Marie-Françoise de Verdière, alliée à la principale noblesse de Bretagne, accrut sa fortune, et lui permit d'acheter une assez grande étendue de terres en friche, où il fit des plantations de cafiers, qui les rendirent productives. Nommé, le 26 mars 1741, premier conseiller de l'île, il profita de sa position pour recueillir de nombreux documents sur les intérêts du commerce maritime et sur les ressources de la navigation. De retour en France en 1745, O'Heguerty, devenu veuf, ne tarda pas à venir se fixer en Lorraine, où le roi Stanislas le fit censeur royal et membre honoraire de l'Académie des sciences et belles-lettres de Nancy (1er mars 1751). — On a d'O'Heguerty : *Remarques sur plusieurs branches de commerce et de navigation*; 1757 et 1764, 2 parties in-8° (anonyme); — dans les *Mémoires de l'Académie* de Nancy, 1754 et 1755, une *Relation* de son voyage à l'île Bourbon et des *Observations* sur le volcan de cette île. H. F.

O'HEGUERTY (*Dominique*) (2), comte de *Magnière*, frère du précédent, né à Saint-Germain-en-Laye, le 18 avril 1699, mort en 1790. Après avoir servi pendant quelque temps dans le régiment de Dillon, il donna sa démission, et fit en Lorraine l'acquisition de la terre de Magnière, près de Lunéville, que le roi Stanislas érigea en comté, le 29 avril 1765. Il s'occupa dans ses domaines des moyens de perfectionner l'agriculture, et composa à ce sujet divers mémoires. On a de lui : *De la Nature des biens des anciens Romains, et de leurs différentes méthodes de procéder aux suffrages jusqu'à l'empire d'Auguste*; Paris, 1769, in-12; — *Essai sur la vie de Pline le jeune*; Nancy, 1776, in-8°. H. F.

La Chesnaye des Bois, *Dictionn. de la noblesse*. — *Mémoires de l'Académie de Nancy*.

OHLMÜLLER (*Joseph-Daniel*), architecte allemand, né à Bamberg, en 1791, mort à Munich, en 1839. C'est sur ses plans que furent élevés, entre autres, la belle église gothique du faubourg Au à Munich, le monument national de la Bavière à Oberwittelsbach. Il a publié en 17 planches un recueil de *Monuments funéraires* de son invention; Munich, 1824 et 1839. O.

Jahresbericht des historischen Vereins von Oberbayern (année 1839). — Nagler, *Künstler-Lexikon*.

OHM (*Georges-Simon*), célèbre physicien allemand, auquel on doit la découverte des lois des courants électriques, naquit à Erlangen, le 16 mars 1787, et mourut à Munich, le 7 juillet 1854. A seize ans il entra à l'université d'Erlangen; il obtint en 1817 la chaire de mathématiques au collége des Jésuites à Cologne. L'année suivante, il publia ses Éléments de géométrie (*Grundlinien zu einer zweckmaessigen Behandlung der Geometrie*; Erlangen, 1818, in-8°). Il se livra avec ardeur aux recherches qui devaient plus tard illustrer son nom. L'habitude des travaux manuels (fils d'un serrurier, il devait d'abord suivre la profession de son père) l'aidait dans l'usage des appareils de physique au moyen desquels il vérifiait ses idées théoriques sur les propriétés des courants d'électricité galvanique. Ce fut ainsi que, aidé à la fois par l'expérience et par le calcul, Ohm parvint à découvrir les lois qui régissent les phénomènes galvano-électriques, et c'est bien à tort que M. Pouillet a revendiqué plus tard la priorité de la démonstration expérimentale des célèbres lois d'Ohm, en disant (*Comptes Rendus de l'Ac. des sc.*, XX, p. 210, 1845) : « C'est lui qui a été le premier à poser la question, et, sans savoir qu'il l'eût posée, j'ai été le premier à la résoudre... Il avait montré le but d'une manière vague par le calcul, je l'ai vu, de mon côté, d'une manière nette, et je l'ai touché par l'expérience. » Ohm avait réellement résolu la question; il a même commencé par l'examiner d'une façon empirique avant d'en entreprendre la théorie, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture de ses mémoires : *Vorlaeufige Anzeige des Gesetzes nach welchem die Metalle die Contact-Electricitaet leiten* (*Schweigger's Journ.*, XLIV, 1825, et *Poggendorff's Ann.* IV, 1825); — *Bestimmung dieses Gesetzes, und Entwurf einer Theorie der Voltaischen Apparates* (ib., XLVI, 1826, et *Poggend. Ann.*, VI et VII, 1826). Ce dernier travail contient déjà la théorie des courants qu'il publia en 1827, pendant son séjour à Berlin, sous le titre : *Die galvanische Kette mathematisch beerbeitet*; Berlin, 1827, in-8° : cet ouvrage a été traduit en anglais par M. Taylor (dans ses *Scientific Memoirs*, vol. II, 1841) et en français par M. Gau-

(1) Il est nommé *Pierre* seulement dans son extrait baptistaire, quoiqu'il ait pris les noms de *Pierre-André* dans tous les actes qu'il a passés, notamment dans son contrat de mariage du 4 septembre 1738.

(2) Son extrait baptistaire lui donne le nom de *Denis*. Comme le précédent, il était fils de *Daniel* O'HEGUERTY écuyer, dont la famille avait pendant plusieurs siècles possédé la terre de Brookhall, près de Londonderry, en Irlande. H. F.

gain, qui a ajouté une préface et des notes très-importantes (*Théorie mathématique des courants électriques;* Paris, 1860). Quelques additions furent insérées par Ohm dans les *Archives* de Kastner (XIV, 1828), et, dans les années suivantes, il publia encore un assez grand nombre de mémoires sur l'électricité et le galvanisme, dans le *Journal* de Schweigger (XLIX, 1827; LV, 1829; LVIII, LIX et LX, 1830; LXIII, 1831; LXIV et LXV, 1832; LXVII, 1833) et dans les *Archives* de Kastner (XVI et XVII, 1829). Une lettre d'Ohm à Gilbert, relative au même sujet, se trouve dans les *Annales* de Gilbert (V, 1826, p. 117). Les lois qui servent de base à l'analyse d'Ohm se rapportent à la distribution de l'électricité dans l'intérieur d'un même corps, à sa dispersion dans l'air ambiant, et à son développement au point de contact de deux corps hétérogènes. Pour établir la première de ces lois, Ohm part de l'hypothèse qu'une molécule électrisée ne peut communiquer d'électricité qu'aux molécules contiguës, et il admet que la grandeur du flux est proportionnelle à la différence des tensions que possèdent deux molécules infiniment voisines l'une de l'autre; tout comme dans la théorie de la chaleur on suppose le flux de chaleur entre deux molécules proportionel à la différence de leurs températures. Cette analogie entre la théorie de la chaleur et celle de l'électricité se retrouve toujours dans l'analyse qui conduit Ohm à l'explication des phénomènes galvaniques. La seconde loi, relative à la dispersion de l'électricité, est celle de Coulomb : la perte d'électricité est proportionnelle à la tension et à un coefficient qui dépend de l'état atmosphérique; mais dans les expériences galvaniques on a rarement besoin d'en tenir compte. La troisième loi, enfin, qui regarde la force électromotrice, est contenue dans l'énoncé suivant : « Au point de contact de deux corps différents il s'établit une différence constante entre leurs tensions. » En partant de ces trois lois fondamentales, Ohm arrive à une théorie simple et complète des phénomènes que présentent les courants constants et en particulier à la démonstration de cette loi : que l'*action d'un circuit est égale à la somme des forces électromotrices, divisée par la somme des résistances*, et que l'effet reste toujours le même quand ce quotient reste le même, quelle que soit la nature du courant, qu'il soit voltaïque ou thermo-électrique. Ohm n'a d'abord vérifié les conséquences de sa théorie que sur des piles thermo-électriques, les seules à courant constant que l'on connût alors; mais, en 1831, M. Techner est venu confirmer la théorie d'Ohm par des expériences sur les piles hydro-électriques, dont Ohm lui-même d'ailleurs s'était déjà occupé en 1831. Enfin, plus tard, MM. Pouillet et Despretz ont pu se servir d'appareils et de méthodes perfectionnées, et leurs résultats ont toujours donné raison au physicien allemand. Cependant les découvertes d'Ohm passèrent d'abord inaperçues, et, n'en recevant aucune récompense, il se décida à donner sa démission de professeur du collége des Jésuites. En 1833 il devint professeur à l'École polytechnique de Nuremberg, et en 1841 il reçut de la Société royale de Londres la médaille de Copley, récompense réservée aux travaux de premier ordre. Ohm n'a jamais publié que la première partie de l'ouvrage qu'il voulait publier sous le titre de *Documents pour la physique moléculaire* (*Beitraege zur molecular Physik*); ce volume a pour titre spécial : *Elemente der analytischen Geometrie im Raume eines chiefwinkligen Coordinatensystem;* Nuremberg, 1849, in-4°. En 1852 il fit paraître un travail sur les phénomènes d'interférence dans les cristaux à un seul axe (dans les *Abhandl. der Bayr. Acad. Cl. phys.*, VII, 1852 et 1853); un autre mémoire sur l'interférence lumineuse se trouve dans les *Annales* de Poggendorff, XLIX, 1840. On a encore de lui deux mémoires sur l'acoustique (Pogg., *Ann.*, XLVII, 1839; LIX, 1843; LXII, 1844), un mémoire de mécanique (Crelle, *Journ.*, V, 1830), et un traité de physique : *Grundzüge der Physik*, Nuremberg, 1854. Depuis 1852 Ohm était chargé de la chaire de physique expérimentale à l'université de Munich.

Son frère, Martin Ohm, né à Erlangen, le 6 mai 1792, après avoir fait, comme son frère, l'apprentissage de serrurier, étudia à Erlangen, est depuis 1824 professeur à Berlin, et s'est fait connaître comme auteur de traités de mathématiques pures et appliquées. R. Radau.

Éloge de G.-S. Ohm, par M. Lamont (*Denkschriften der Münch. Ac.*, 1855). — Poggendorff, *Biogr. Liter. Handwörterbuch.*

OHMACHT (*Landelin*), sculpteur allemand, né près de Rotweil (Wurtemberg), en 1761, mort à Strasbourg, le 31 mars 1834. Il entra d'abord dans l'atelier du sculpteur Melchior de Frankenthal. Pendant les séjours qu'il fit à Bâle et à Mannheim, il exécuta un grand nombre de portraits sculptés dans les cailloux d'albâtre à teintes roses que contiennent quelques ruisseaux de Suisse et d'Allemagne. En 1788 il résida chez Lavater, qui, en témoignage d'amitié, écrivit pour lui un petit recueil de maximes. Grâce aux ressources que lui procura son talent, il put aller étudier les chefs-d'œuvre de l'Italie, et pendant un séjour de deux ans à Rome il s'initia près de Canova à tous les secrets de la plastique. A partir de 1792 il habita successivement Munich, Vienne, Dresde, Francfort, Hambourg, où il rencontra dans le poëte Klopstock un admirateur et un ami. Dans toutes ces villes, il laissa des œuvres de son ciseau. Au milieu de ses succès, il n'avait pas oublié son premier bienfaiteur, Gassner, le bourgmestre de Rottweil, qui avait deviné en lui l'artiste, et qui plus tard lui accorda la main de sa fille. En 1801, après avoir exécuté le monument élevé au général Desaix entre

Kehl et Strasbourg, il vint s'établir dans cette dernière ville, qu'il ne quitta plus. Il y mit au jour le groupe si remarquable du *Jugement de Pâris*, qui orne le palais de Munich; une statue colossale de *Neptune*, qui est dans les jardins du grand domaine de Munster; *Hébé suppliant les dieux de lui rendre la faveur de servir le nectar*, qu'il envoya à l'exposition du Louvre, en 1806, avec un buste de *Klopstock*, fait d'après nature; *Vénus sortant de la mer*, en marbre, un de ses chefs-d'œuvre, qu'il vendit 30,000 fr. à un Portugais en disant, avec la naïveté du génie : « Je ne crois pas pouvoir jamais donner à une grande figure tant d'âme, de vie et d'amour »; le superbe *mausolée de l'empereur Rodolphe*, dans la cathédrale de Spa; la grande figure de *Martin Luther*, qu'il fit pour la ville de Wissembourg; un *Christ*, avec *la Foi* et *la Charité*, demandés par le grand-duc de Bade, figures d'un grand style, qui décorent la chaire de l'église protestante de Carlsruhe; une statue en marbre de *Flore*, qui fait partie du monument élevé par le duc de Coigny à Reims au musicien Castel; six *Muses* colossales, qui décorent la façade du théâtre de Strasbourg; un buste de *Raphael*, d'après lui-même, et qui se trouve à Paris; une statue colossale de *Mme de Lezai-Marnezia*, placée au Casino littéraire de Strasbourg; les bustes en marbre du peintre *Holbein* et de l'architecte *Ervin de Steinbach;* les monuments ou bustes du publiciste *Koch*, du grand industriel alsacien *Haussmann*, du professeur *Oberlin*, etc. Les qualités qui distinguent les œuvres d'Ohmacht sont la grâce et la pureté idéale : aussi David (d'Angers) l'appelait-il *le Corrège de la sculpture*. Dans ses portraits, il saisissait les lignes heureuses et les beaux côtés du modèle, sans pourtant trahir la vérité ni sacrifier la fantaisie. A ce talent élevé il joignait un caractère plein de bonté; simple et modeste, il refusa des lettres de noblesse qui lui furent offertes par plusieurs princes allemands. Il a laissé : deux *Hébé* en marbre, une *Vénus sortant du bain* et un *Antinoüs*, tous deux en marbre, une *Vierge avec l'enfant Jésus sur ses genoux*, un *Hermaphodite* et une *Junon Ludovici*, tous deux en albâtre; deux hauts-reliefs de l'*Apollon du Belvédère* et d'*Antinoüs*. G. DE F.

Journ. des beaux-arts, 10 décembre 1831. — *Documents particuliers.*

OHRSCHALL (*Jean-Chrétien*), chimiste allemand, né à Dresde, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il apprit de J.-H. Rudolph plusieurs préparations chimiques, notamment l'art des amalgames; en 1684 il fut nommé inspecteur des mines de Frankenberg; il perdit sa place trois ans après, à cause de sa vie désordonnée, et mourut, dit-on, dans un couvent de Pologne. On a de lui : *Sol sine veste, oder Experimente dem Golde seinen Purpur auszuziehen* (Manière de tirer la pourpre de l'or); Augsbourg, 1684 et 1700, in-12; Cassel, 1742, in-12; un des premiers livres où l'art de faire du verre rouge est décrit en détail; une traduction française se trouve dans l'*Art de la verrerie* du baron de Holbach; — *Wunderdrey, das ist Beschreybung dreyer dem Ansehn nach unannehmlicher Particularien der Chymie* (Trio de merveilles, ou description de trois faits du domaine de la chimie, inadmissibles à première vue); 1684-1686, 2 parties, in-12; Cassel, 1737, in-12; — *Ars fusoria fundamentalis;* Cassel, 1689, 1730 et 1750, in-12; traduit en français, Paris, 1761, in-8°. O.

Strider, *Hessiche Gelehrten-Geschichte*, t. X.

OHTER, voyageur norvégien, vivait au neuvième siècle. Natif de la partie septentrionale de l'Helgoland, il possédait de grandes richesses. Il parcourut à plusieurs reprises les contrées du Nord, pénétra jusqu'à l'extrémité septentrionale de la Norvége, et visita le pays des Finnois; plus tard il longea les côtes de la Norvége et du Danemark, et arriva jusqu'à Haethe, dans le Holstein. Alfred le Grand l'appela en Angleterre pour entendre de sa bouche le récit de ses pérégrinations; ce prince a intercalé dans sa traduction d'Orose la relation curieuse des voyages d'Ohter, dont les renseignements, quoique succincts, sont extrêmement précieux pour la connaissance de l'état géographique et social des pays du Nord à cette époque. Sharon Turner a reproduit dans le t. II de son *Histoire des Anglo-Saxons* cette pièce intéressante, qui contient aussi plusieurs détails sur la personne d'Ohter. O.

Munch, *De norske Folks Hist.* — Dahlmann, *Forschungen.*

OICONOMOS (*Constantin*), érudit grec, né en 1780, mort en 1857. C'est certainement, avec Coraï, le plus savant homme que la Grèce ait produit de notre temps. Il naquit à Tsaritsani, petite ville commerçante de Thessalie. Son père, homme instruit, économe de l'église de son pays natal, lui enseigna le grec littéral et le latin, un certain Cavouras le français. Il est curieux qu'à la fin du siècle dernier, dans une bourgade thessalienne, il se rencontra, parmi les indigènes, un maître de français. L'enfant montra de bonne heure une vive ardeur pour l'étude. A douze ans il était lecteur de l'église, à vingt et un il était marié et prêtre, et par suite de la mort de son père il le remplaçait dans sa charge d'économe. A vingt-cinq ans il était prédicateur diocésain, et l'on conserva longtemps, en Thessalie et en Macédoine, le souvenir des sermons qu'il prononça au milieu d'une foule nombreuse accourue pour l'entendre, dans différentes villes de cette contrée. En 1806, quand éclata en Thessalie le mouvement de Vlachava, Oiconomos, déjà désigné par sa réputation à la soupçonneuse attention d'Ali-Pacha, fut mis en prison à Janina, et eut grand' peine à se racheter des mains du tyran. Bientôt après, en 1806, il fut appelé à Salonique, comme coadjuteur de l'évêque qui rési-

dait alors à Constantinople, et il y resta jusqu'en 1809. A ce moment, il fut appelé à Smyrne, pour y enseigner la langue et la littérature grecques dans l'école que de généreux souscripteurs venaient d'y fonder, sous le titre de *Gymnase philologique*. Un souffle de rénovation à la fois littéraire et politique semblait alors passer sur le monde grec; à la voix enthousiaste de Coraï, partout une jeunesse avide d'instruction se reportait avec amour vers l'histoire et les chefs-d'œuvre de ses aïeux, vers ces temps d'indépendance et de gloire; c'étaient tous les jours de nouveaux livres d'éducation, des éditions des auteurs anciens, des traductions d'auteurs modernes, sorties des presses de Paris, de Venise et surtout de Vienne; les maîtres se multipliaient pour suffire à tous les besoins; une généreuse rivalité régnait entre les écoles de Constantinople, de Chio, de Cydonie, de Bucharest et de Janina; partout la renaissance préparait la révolution. L'enseignement d'Oiconomos jeta sur l'école de Smyrne un éclat singulier. Il y fut le collègue de son propre frère, le médecin Étienne Oiconomos, qui avait publié plusieurs ouvrages sur les sciences physiques, et de Coumas, physycien et mathématicien. Forcé, après dix ans de séjour à Smyrne, de quitter cette ville, par suite d'intrigues dirigées contre lui, il fut mandé à Constantinople par le patriarche, comme prédicateur et économe de la grande église. Les prédications et les cours qu'il fit au patriarchat, pendant deux ans, attiraient tout ce qu'il y avait à Constantinople de patriotes et d'amis des lettres.

En 1821, quand le patriarche fut saisi par les Turcs et mis à mort, Oiconomos réussit à s'échapper et à gagner Odessa. Il y fut reçu avec distinction par ordre de l'empereur de Russie. Il y prononça une oraison funèbre du patriarche qui retentit dans tout l'Orient, et ce fut de là aussi qu'il adressa une exhortation (προτρεπτικόν) à ceux qui combattaient pour la croix et l'indépendance. L'empereur Alexandre, qui avait une haute idée de son mérite, le fit venir à Saint-Pétersbourg, et ce fut là que, soutenu par les libéralités de l'empereur, il composa deux ouvrages importants, l'un *Sur la haute antiquité de la prononciation grecque* telle qu'elle est pratiquée dans tout l'Orient, l'autre *sur l'identité originaire, sur le fonds commun du grec et du slavon*. Dans le sujet de ce dernier ouvrage, qui fut demandé et récompensé par l'empereur, il est facile de reconnaître une pensée politique. Après avoir publié ces deux livres, il voyagea en Allemagne, où savants et princes lui firent le meilleur accueil; comblé de décorations, il alla par Vienne et Trieste, en Italie, et séjourna quelque temps à Rome. Là, quoiqu'il fût un des champions les plus fervents de ce qu'on appelle en Orient l'orthodoxie, en Occident le schisme, il se vit traiter avec les égards les plus marqués par le pape Grégoire XVI, par les cardinaux Maï, Mezzofanti et autres savants hommes. En 1834, il vint se fixer dans le royaume de Grèce, et résida d'abord, pendant quelque temps, à Nauplie; puis il se fixa à Athènes, où il demeura jusqu'à sa mort, entouré d'un profond respect. La vieillesse ne ralentit pas son activité. Il prit part aux luttes contemporaines par de nombreux écrits de controverse religieuse qui touchaient par bien des points à la politique. Il était un des chefs du parti qui voyait l'avenir de la Grèce dans une scrupuleuse fidélité aux traditions et aux formes religieuses du moyen âge, dans une alliance intime avec la Russie. Aussi fit-il une guerre acharnée à M. Pharmakidis, qui cherchait à faire connaître au clergé grec quelques-unes des idées qu'a répandues dans l'Occident, sur l'origine du christianisme et l'histoire des églises, la critique moderne. Les deux rivaux se sont suivis de près dans la tombe. Quand Oiconomos mourut, il était occupé depuis plusieurs années d'un commentaire sur Photius, personnage pour qui il professait une profonde admiration. Érudit et théologien, Oiconomos avait pourtant de la gaieté dans l'esprit et le sentiment du comique. Il le prouva par la traduction, ou plutôt par l'imitation que pendant son séjour à Smyrne il donna de *L'Avare* de Molière, sous le nom d'*Exindavelonis*, l'homme aux soixante aiguilles, l'homme qui ramasse à terre les aiguilles, pour ne rien laisser perdre. Cette imitation, où il a habilement transporté la scène en Orient et donné aux personnages le costume, le langage et les idées des Levantins, a été, dans ces dernières années, jouée avec le plus grand succès sur le théâtre d'Athènes.

Voici les titres de ses principaux ouvrages : Τέχνης ῥητορικῆς βίβλια γ', συνταχθέντα ὑπὸ Κωνσταντίνου Οἰκονόμου (Trois livres sur l'art de la rhétorique par Constantin Oiconomos); Vienne, 1813, in-8°; — Γραμματικῶν ἢ Εγκυκλίων Παιδευμάτων βίβλια δ' συνταχθέντα ὑπὸ Κωνσταντίνου Πρεσβυτέρου καὶ Οἰκονόμου (Quatres livres d'enseignements généraux et grammaticaux, composés par Constantin, économe et prêtre); Vienne, 1817, in-8°, t. Ier. Le tome II n'a jamais paru; — Δοκίμιον περὶ τῆς πλησιοστάτης συγγενείας τῆς Σλαβωνορωσσικῆς γλώσσης πρὸς τὴν Ελληνικὴν, συνταχθὲν ὑπὸ τοῦ Οἰκονόμου τοῦ οἰκομενικου πατριαρχικοῦ θρόνου, Κωνσταντίνου Πρεσβυτέρου (Essai sur la très-proche parenté de la langue slavo-russe et de la grecque, composé par l'économe du trône patriarchal œcuménique, par le prêtre Constantin); Saint-Pétersbourg, 3 vol. in-8°, 1828; — Περὶ τῆς γνησίας προφορᾶς τῆς Ελληνικῆς γλώσσης βίβλιον (De la vraie prononciation de la langue grecque); Saint-Pétersbourg, 1830, in-8°. G. PERROT.

Oraison funèbre prononcée le 9 mars 1857 à Athènes, dans la cathédrale de Saint-Irène, par Michel G. Schinas. — *Mémoire composé à la hâte sur le vénérable prêtre Constantin Oiconomos*, par Siviol; Trieste, 1857, in-8°

OIHENART (*Arnauld*), historien et poëte

français, né à Mauléon, vivait dans le dix-septième siècle. Il fut avocat au parlement de Navarre, et il consacra tous ses loisirs à la recherche de documents historiques sur les provinces basques et béarnaises. On ignore la date et le lieu de sa mort. Il a laissé : *Déclaration historique de l'injuste usurpation et rétention de la Navarre par les Espagnols;* 1625, in-4°, et dans le recueil intitulé *A*, *B*, *C*, etc., t. VII ou H; — *Notitia utriusque Vasconiæ tum Ibericæ, tum Aquitanicæ, qua præter situm regionis et alia scitu digna, Navarræ regum Vasconiæ principum, cæterarumque in iis insignium familiarum stemmata, ex probatis authoribus et vetustis monumentis exhibentur*, etc., suivie, d'un *Catalogus pontificum Vasconiæ Aquitanicæ ;* Paris, 1637 et 1656, in-4°. Ce livre, très-recherché aujourd'hui, est le meilleur que l'on ait écrit sur cette partie du midi de la France et du nord de l'Espagne. — *Navarra injuste rea, sive de Navarræ regno contra jus fasque occupato ;* il y en a un long extrait dans les *Mémoires pour l'histoire de Navarre et de Flandre* d'Auguste Galland, p. 107, et suiv. ; — *Proverbes basques recueillis par le sieur Oihenart, plus les Poésies basques du même auteur;* Paris, 1657, in-8°. Cet ouvrage est divisé en deux parties; 1° *Atsotisac edo refranac* (Adages basques), contenant cinq cent trente-sept proverbes avec la traduction en regard et précédée d'une espèce de grammaire basque; 2° *Oten, Gastaroa Nevrthizetan* (La Jeunesse d'Oihenart), contenant quinze chansons, un poëme et trois cantiques, le tout en vers basques, avec un petit traité de la versification basque et un vocabulaire des dialectes du Labour, de la Navarre et de la Soule. Germain de la Faille considère Oinehart « comme un des auteurs les plus éclairés et les plus judicieux de son temps ».

L—z—E.

Le Long, *Dict. historique de la France*. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*. — Lenglet, *Méthode pour étudier l'histoire*, t. II, p. 228. — *Biblioth. Harley*, t. II, p. 567. — Louvet, *Abrégé de l'histoire d'Aquitaine*. Avis au lecteur.

OILLIAMSON (*Marie-Gabriel-Éléonor*, comte D'), général français, né en mai 1738, à Falaise, où il mourut, le 10 janvier 1830. En 1791 il émigra, et fut adjudant général à l'armée des princes. Il prit part aux expéditions de Quiberon et de l'île Dieu, fut arrêté à Paris en 1798 et retenu prisonnier au Temple jusqu'à la paix d'Amiens. A la restauration, il fut nommé lieutenant général. On a de lui : *Réflexions sur les émigrés rentrés en France;* Paris, 1819, in-8° ; — *Des émigrés et de leurs prétendus créanciers dans la loi d'indemnité;* Paris, 1826 et 1828, in-8°.

H. F.

Moniteur univ., 7 février 1830.

OISEL ou **OUZÉL** (*Jacques*), érudit hollandais, né le 4 mai 1631, à Dantzig, mort le 20 juin 1686, à Groningue. Il descendait de l'ancienne et noble famille des Loisel, qui produisit dans le seizième siècle le célèbre jurisconsulte de ce nom. Après avoir commencé ses études à Dantzig, Jacques Oisel vint les continuer en Hollande, sous la direction de Saumaise, de Golius et de Daniel Heinsius. Il étudia aussi le droit à Utrecht, prit en 1654 le grade de docteur, et visita à deux reprises la France et l'Angleterre; la peste qui régnait alors en Italie l'empêcha de s'y rendre, et après quelque séjour à Genève il revint en Hollande (1657), et fut en 1667 appelé à Groningue pour remplir la chaire de droit public. On a de lui : *M. Minutii Felicis Octavius, cum integris omnium notis et commentariis; accedit liber J. Firmici Materni de errore profanarum religionum;* Leyde, 1652, in-4°, et 1672, in-8°. Oisel n'avait que vingt et un ans lorsqu'il publia cet ouvrage, qui est dédié à la reine Christine de Suède. Niceron et Morhof l'ont tous deux taxé de plagiat sans indiquer les auteurs qu'il aurait pillés; d'un autre côté, Chaufepié, qui dit avoir comparé ses remarques avec celles des autres savants, assure que cette accusation n'est aucunement fondée; — *De obligatione;* Leyde, 1654, in-4° : thèse inaugurale; — *Caii Institutionum fragmenta, cum notis perpetuis ; accedit Aniani epitome;* Leyde, 1658, in-8°; les notes d'Oisel ne sont, à ce qu'on prétend, qu'une copie du commentaire que Jérôme Aleander a donné, en 1600, sur Gaïus; — *Auli Gellii Noctes Atticæ, cum variorum commentariis ;* Leyde, 1666, in-8°; — *Thesaurus selectorum numismatum antiquorum a Julio Cæsare ad Constantinum Magnum ;* Amsterdam, 1677, 2 vol. in-4° : cet ouvrage, encore recherché, est accompagné de planches qui avaient déjà servi au traité flamand de *la Puissance romaine* (1671) de Joachim Oudaan.

K.

Son neveu *Philippe*, né le 7 octobre 1671, à Dantzig, mort le 12 avril 1764, à Francfort-sur-l'Oder, se fit connaître par ses travaux sur la langue hébraïque, parmi lesquels on remarque : *Introductio in accentuationem Hebræorum metricam;* Leyde, 1714, in-4°; il y soutient que les points et les accents sont aussi anciens que les livres de l'Écriture sainte. Selon Watt, on conserve de ce savant au British Museum un manuscrit qui a pour titre *Encomium taciturnitatis*.

K.

Niceron, *Mémoires*, XLII. — Morhof, *Polyhistor*, I, liv. 4. — Chaufepié, *Nouv. Dict. hist.* — *Biblioth. Germanica*, XII. — *Journal des Savants*, févr. 1718. — Haag, *France protest.*

OJEDA (Don *Alonzo* DE), l'un des premiers *découvreurs* de l'Amérique; il fut le lieutenant de Colomb, le compagnon de Vespuce et le chef de Pizarre et de Fernand Cortès. Il naquit à Cuença, vers 1465. Élevé dans la maison du duc de Medina-Celi, il avait appris le métier des armes dans les guerres contre les Maures. Les historiens espagnols racontent mille merveilles sur sa valeur et ses exploits. Il s'enrôla parmi les aventuriers que Christophe Colomb

recrutait pour son second voyage (25 sept. 1493). A chaque descente Ojeda donna quelque preuve de hardiesse, surtout à La Guadeloupe, où, durant plusieurs jours, il chercha, à travers des savanes inconnues, le capitaine Diego de Marque et huit de ses compagnons. Le 22 novembre l'expédition toucha à la pointe orientale d'Hispaniola, dans la baie de Samana et y apprit le massacre des soldats que Colomb, lors de son premier voyage, avait laissés à La Navidad sous le commandement de Diego de Arana. Ce fut pour Colomb un grand sujet de préoccupations. « Jusqu'alors, dit Herrera, il ne connaissait rien de l'intérieur de l'île et son imagination ardente la lui présentait comme remplie de mines précieuses. Si c'était réellement l'île de Cipango, il devait s'y trouver des cités populeuses derrière les hautes montagnes qui bornaient l'horizon. » Colomb résolut d'envoyer un détachement dans l'intérieur de l'île avant de renvoyer sa flotte en Espagne. Il confia cette entreprise à Alonzo de Ojeda, qui l'accepta avec joie et partit dans les premiers jours de janvier avec quinze cavaliers déterminés. Après six jours de marche vers le sud, il arriva à Cibao, dont il trouva les habitants occupés à recueillir de l'or. Il les aida dans leurs recherches et reprit alors le chemin d'Isabella, emportant assez du précieux métal pour ranimer le courage ou plutôt l'avidité de ses compatriotes « que la faim et les maladies commençaient à jeter dans un mortel désespoir ». En avril 1694 Ojeda fit une excursion dans la *Vega reale* et sur les bords du Rio del Oro; il châtia plusieurs caciques qui avaient commis des hostilités contre les Espagnols. Colomb le chargea ensuite de repousser les attaques du redoutable Caonabo, cacique de Maguana. Ojeda, enfermé dans la forteresse de San-Thomas avec quatre cents soldats, se vit bientôt assiégé par dix mille guerriers caraïbes et pressé par la famine. Les Indiens déployèrent la patience, l'esprit de ruse et le courage obstiné qui leur sont naturels. Ojeda les lassa (1). Caonabo se retira plein d'admiration pour le jeune chef européen, et le reçut avec une sorte de courtoisie chevaleresque, lorsqu'il vint lui offrir la paix au nom de Colomb (2). Cette paix n'était qu'un piége. Ojeda avait offert à l'amiral de s'emparer du cacique et de le lui livrer. Colomb avait accepté. Le plan qu'Ojeda avait conçu était hardi, romanesque, et porte bien le cachet de celui qui l'accomplit. Il décida Caonabo à le suivre à Isabella, et pendant leur voyage, arrivé sur les bords de l'Yegua, il montra au cacique des menottes d'acier poli, lui disant que c'étaient les ornements royaux des monarques de Castille; il lui offrit aussi de monter sur son cheval et de paraître ainsi en souverain européen. Caonabo, qui partageait le goût des sauvages pour les hochets brillants, se laissa enchaîner et après quelques passades, Ojeda s'élança en croupe derrière lui, franchit la rivière et gagnant Hispaniola remit son prisonnier à Colomb (1). L'amiral envoya le cacique en Espagne; mais le captif se laissa mourir de faim dans la traversée. Ojeda soumit ensuite les frères de Caonabo qui firent des efforts désespérés pour obtenir la délivrance de leur cacique. Plus tard (mars 1495), il décida de la bataille de la Vega où fut anéantie la confédération caraïbe.

On ne sait pas bien quelle cause amena une rupture complète entre l'amiral et son lieutenant; toujours est-il qu'Ojeda revint en Espagne et y trouva l'évêque de Badajoz, Fonseca, son protecteur, fort mal disposé pour les Colomb. Ce prélat, qu'on pouvait alors nommer le *ministre des Indes*, parce qu'il était chargé de tous les ordres qui regardaient les nouvelles colonies, communiqua à son pupille les plans et les mémoires de l'amiral. Les brillantes espérances données par Christophe Colomb étaient loin de s'être réalisées; aussi le roi Ferdinand V, naturellement ombrageux, avait-il conçu des soupçons défavorables sur la conduite de Colomb. Ojeda résolut de profiter de cette circonstance pour continuer à son profit l'œuvre de Colomb. Grâce à l'appui du tout-puissant ministre (Fonseca), il trouva des fonds dans Séville pour armer quatre vaisseaux; il prit pour premier pilote Juan de La Cosa, natif de Biscaye, marin d'expérience et élève de l'amiral qu'il avait accompagné dans ses deux premiers voyages; le second pilote était Barthélemy Roldan qui avait fait aussi avec Colomb le voyage de Paria. Parmi les armateurs, il y en eut un qui voulut accompagner Ojeda et partager ses dangers : ce fut Americo Vespuccio (*voy.* ce nom). Ojeda mit à la voile le 20 mai 1499, et, se dirigeant à l'ouest-sud, ne fut pas plus de vingt-sept jours pour découvrir le continent américain à l'endroit qu'il nomma *Venezuela* (*Petite-Venise*) (2); il en rangea la côte l'espace de quatre-vingts lieues à l'est de l'Orénoque jusqu'au golfe de Paria, où il mouilla dans une

(1) Voy. le récit de ce siége, dans Oviedo, lib. III, cap. 1er.

(2) Charlevoix assure que pour tenter le cacique, Ojeda lui offrit la cloche de la chapelle d'Isabella, cloche qui faisait l'étonnement des insulaires. Lorsqu'ils entendaient son tintement résonner dans les forêts pour appeler les Espagnols aux offices et qu'ils voyaient ceux-ci se précipiter ensemble vers la chapelle, ils s'imaginaient que ce son exerçait un pouvoir surhumain et venait de *turey* (les cieux). Caonabo crut que la possession de la mystérieuse cloche lui donnerait ce pouvoir.

(1) Cet exploit d'Ojéda, peu honorable pour lui et pour Colomb, a été mis en doute par quelques écrivains espagnols modernes; mais il est rapporté tout au long par Las Casas, Herrera, Fernando Pizarro, Charlevoix, etc. Pierre Martyr et don Fernand Colomb (dans la vie de son père, 1re part. cap. LXII), se bornent à mentionner la captivité de Coanabo, sans détails sur sa prise.

(2) Parce que les habitations étaient bâties sur pilotis et ressemblaient à celles des lagunes de Venise.

baie spacieuse qu'il nomma *de Las Perlas*, parce que les riverains se livraient à la pêche des perles et en échangèrent beaucoup avec les Espagnols. Guidé par les cartes de Colomb, Ojeda traversa le golfe de Paria et la Bocca del Drago, et continuant sa marche à l'ouest, atteignit le cap de la Vela. Il toucha ensuite dans l'archipel des Caraïbes, où il soutint plusieurs combats contre les naturels et fit de nombreux prisonniers, qu'il se proposait d'aller vendre en Espagne, lorsque le manque de vivres le força d'atterrir à Yaquimo (*Jacquemel*), le 5 septembre 1499. Christophe Colomb, connaissant le caractère entreprenant d'Ojeda, ne fut pas médiocrement inquiet de la descente de son ancien lieutenant. Il dépêcha un de ses capitaines, Francisco Roldan, pour connaître les motifs de sa venue et l'arrêter au besoin. Ojeda, surpris à l'improviste dans l'intérieur des terres, protesta de ses bonnes intentions pour l'amiral ; mais à peine fut-il en état de reprendre la mer qu'il se rendit à Xaragua, souleva un certain nombre de mécontents et leur offrit d'aller expulser Colomb de Santo-Domingo. Mais Roldan et don Diego Escobar vinrent déjouer ses menées, et le forcèrent à s'éloigner d'Hispaniola (5 février 1500), d'où, suivant le récit de Las Casas, il emmena une prodigieuse cargaison d'esclaves, qu'il vendit sur le marché de Cadix pour des sommes énormes (1). Son voyage avait duré cinq mois.

En 1501 Ojeda et A. Vespuce partirent de nouveau de Cadix, et débarquèrent dans le golfe d'Uraba. Ils résolurent d'y bâtir une forteresse ; mais les marins, mécontents de la distribution des vivres et encouragés par Vespuce, se saisirent d'Ojeda, lui mirent les fers aux pieds, et le déposèrent à Yaguimo. Ce ne fut qu'en 1508 qu'on le vit réapparaître ; il obtint alors la concession des terres formant la vaste province connue depuis sous le nom de *Nueva-Andalucia*, et qui s'étendaient depuis le cap de la Vela jusqu'à la moitié du golfe de Uruba (2). La partie située depuis l'autre moitié du golfe jusqu'au cap Gracias-a-Dios fut donnée à Diego de Nicuessa, Juan de la Cosa fut nommé *alguazil major* du gouvernement d'Ojeda. Ce dernier s'embarqua de l'île de Beata avec trois cents hommes, parmi lesquels se trouvait François Pizarre. F. Cortez s'était aussi engagé dans cette expédition ; une tumeur au genou l'empêcha de suivre ses camarades, qui descendirent à *Caramari* (aujourd'hui Carthagène). Ojeda essaya de gagner les Guayanas par la douceur ; mais ce peuple vaillant, qui venait d'être pillé par les aventuriers qui s'étaient succédé sur ces côtes, rejeta toute composition. Il fallut combattre. Les Espagnols furent vainqueurs après un combat sanglant : ils poursuivirent les indigènes jusqu'à Yurbaco ; dans cet endroit montagneux, les Indiens firent tout à coup volte-face, tombèrent sur les aventuriers dispersés, et en firent un horrible carnage. Juan de la Cosa fut du nombre des morts. Ojeda échappa seul au carnage. Ses marins, inquiets de son sort, le découvrirent au bout de quelques jours, caché parmi les mangliers de la côte. Son armure portait les marques de plus de trois cents flèches. Sur ces entrefaites arriva Nicuessa ; Ojeda, qui avait eu de très-vives disputes avec ce capitaine au sujet de leurs limites sur le Darien, hésitait à se confier à lui ; en cette occasion Nicuessa se conduisit avec autant de générosité que de bonne foi, et vengea la mort de Juan de La Cosa. Ojeda fonda ensuite San-Sébastian dans le golfe de Darien ; il avait trop peu de monde pour garder sa conquête ; il dut livrer des combats continuels pour se procurer des vivres, et dans une sortie il eut la cuisse percée d'une flèche empoisonnée : il se guérit lui-même en appliquant deux plaques de fer rouge sur sa plaie ; mais à partir de ce jour il se crut abandonné de la Vierge. Désespérant de se maintenir dans sa triste position, il résolut d'aller à Hispaniola s'y procurer des secours et des vivres. Il confia le commandement de sa forteresse à *Fr.* Pizarre, et prit la mer sur un brigantin appartenant à Bernadino de Talavero. Une fois en mer, Talavero, qui, transfuge d'Hispaniola, avait des raisons pour ne pas aborder dans cette île, fit jeter Ojeda dans les fers, et débarqua à Cuba. Les Espagnols furent si vigoureusement assaillis par les naturels qu'ils sentirent le besoin de mettre Ojeda à leur tête. Ils durent faire cent dix lieues dans des marécages salés, ayant souvent de l'eau jusqu'au cou ; la moitié d'entre eux y succomba ; le reste arriva à Guyba, dont le cacique les accueillit. Ojeda y éleva une chapelle, dans laquelle il consacra sa fameuse image de la Vierge, et envoya demander des secours à La Jamaïque, où commandait alors don Juan de Esquirel, qu'Ojeda avait cruellement offensé. Esquirel, ne se souvint que de la gloire du vaillant chef, et le fit conduire à Hispaniola ; mais Ojeda ne put survivre à tant de travaux et de déceptions. Il mourut si pauvre qu'il fallut pourvoir aux frais de ses funérailles : il fut inhumé sous le seuil des Franciscains de San-Domingo.

A. DE LACAZE.

Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. CII. — Ferdinand Colomb, *Hist. del Amirante*, cap. XXXVI. — Deur Chanca, *Epist.* — Pierre Martyr, *De Rebus Oceanicis*, déc. 1a, lib. II. — Herrera, *Hist. Ind*, déc. I, lib. II, cap VII, X, XVI ; lib. IV, cap. III, IV, XI. — Le même, *Novus*

(1) Ce fut au retour de ce voyage qu'Améric Vespuce commença à revendiquer la gloire d'avoir découvert le nouveau continent. Ojeda, plus loyal, convenait que Christophe Colomb avait eu connaissance de la côte de Paria avant lui. Il déclarait qu'il avait vu la carte du pays découvert que Colomb avait envoyée précédemment au roi et à la reine et dont lui-même s'était servi ; qu'il avait reconnu que tout ce qu'avait rapporté l'amirante était exact, etc., etc. (*Procès Ms de D. Diego Colon*, pregunta II). En tous cas Ojeda, promoteur et chef de l'expédition, avait plus de droit que Vespuce pour imposer un nom au Nouveau Monde.

(2) Cette contrée était connue des naturels sous le nom de *Guyana* et des Espagnols sous celui de *la Serpa*.

Orbis, cap. VIII. — Pizarro, *Varones illustres*, etc., cap. VIII. — Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. III, cap. I. — Muñoz, *Hist. del Nuevo-Mondo*, mss. — Galeani Napione, *Esame critico del primo viaggio di Americo Vespucci al Nuovo-Mondo* (Florence, 1810). — Le P. Caulin, *Historia corografica de la Nueva-Andalucia*. — Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, liv. II, p. 131. — Washington Irving, *Hist. de Christophe Colomb* (trad. de Defauconpret fils), t. I, p. 374; t. II, chap. VII. — William Smith, *Collection des voyages autour du monde*, t. XII, p. 39-54.

O'KEEFFE (*John*), acteur et auteur dramatique anglais, né le 24 juin 1747, à Dublin, mort le 4 février 1833, à Southampton. La faiblesse de sa vue lui fit abandonner l'état de peintre, auquel il s'était destiné. En 1781 il vint s'établir à Londres, où il se bornait à composer pour les troupes d'Hay-Market et de Covent-Garden des drames et des comédies généralement goûtés. En 1798 il cessa d'écrire; bientôt il perdit presque complétement la vue, et tomba dans une détresse si grande qu'on donna en juin 1800 une représentation à son bénéfice à Covent-Garden. Ce théâtre lui servit jusqu'en 1826 une modique pension, et en 1808 il en reçut une autre du gouvernement. En 1828 il alla demeurer à Southampton, auprès de sa fille. Les ouvrages dramatiques d'O' Keeffe, défectueux sous le rapport de la fable et du style, mais empreints à la fois de sensibilité et de bonne humeur, ont joui longtemps d'une certaine popularité; ils sont au nombre de cinquante, parmi lesquels nous citerons *Son in law* (1779), *The agreeable surprise* (1781), *Young quaker* et *The birth-day* (1783), *Omai* (1785), *Prisoner at large* (1788), *World in a village* et *London hermit* (1793), *Wild oats* (1794), *Life's vagaries* et *Irish mimic* (1795), *The Castle in Andalusia*, *Highland reel* et *Poor soldier* (1798). A cette dernière date, O' Keeffe publia une partie de son théâtre (21 pièces), en 4 vol. in-8°; la souscription suffit à peine à couvrir les frais d'impression. On a encore de lui : *Recollection of the life of John O' Keeffe, written by himself*; Londres, 1826, 2 vol. in-8°; — *O' Keeffe's Legacy to his daughter*; ibid., 1834, in-12 : recueil de poésies accompagné d'une notice biographique.

Sa fille est auteur de quelques ouvrages; deux ont été traduits en français : *Les Patriarches, ou la terre de Chanaan, histoire en tableaux* (Paris, 1818, 1821, 2 vol. in-12), et *Dudley et Claudy*, roman (ibid., 1824, 6 vol. in-12). P. L—Y.

Recollections. — Baker, *Biographia dramatica*.

OKEGHEM (*Jean*) (1), célèbre musicien belge du quinzième siècle, né vers 1430, dans une des villes du Hainaut et vraisemblablement à Bavay, mort à Tours, dans les premières années du seizième siècle. On ignore l'école à laquelle il a puisé son savoir en musique; mais il est à présumer qu'il eut pour maître Gilles Binchois, premier chantre du duc de Bourgogne, dont la cour résidait alors à Péronne, non loin de Bavay. Telles sont du moins les conclusions que M. Fétis a déduites d'un passage du *Traité de contrepoint* de Tinctoris, dans lequel cet auteur contemporain cite Okeghem, J. Regis, Ant. Busnois, Firmin Caron, Guillaume Faugues et plusieurs autres compositeurs de la même époque, qui se glorifiaient d'avoir été élèves de J. Dunstaple, de Gilles Binchois et de Guillaume Dufay. Quoi qu'il en soit, il paraîtrait que le talent d'Okeghem n'avait pas tardé à être remarqué et à mériter à ce musicien d'être attaché au service de Charles VII en qualité de premier chantre ou chapelain. On trouve la preuve de ce fait dans un compte des officiers de la maison de ce prince, qui reçurent des habillements de deuil, à l'occasion de ses funérailles, en 1461. Ce document, extrait des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris, F. 540 du supplément, porte l'indication suivante : CHAPELLE : *Les XVI chapelains de la chapelle du dit seigneur qui ont eu dix-huit robes longues et autant de chaperons, les quatre premiers à 3 escus l'aulne, et les autres à 2 escus l'aulne : 1° Johannes Okeghem, premier*, etc. Il est probable qu'après la mort de Charles VII Okeghem quitta la cour pour se rendre à l'abbaye de Saint-Martin de Tours, où l'on sait qu'il remplit plus tard les fonctions de chantre et de trésorier. En effet, son nom ne figure plus dans le compte des gages des officiers de la maison de Louis XI, dressé par Jacques Le Camus, commis au payement desdits gages, depuis le mois de janvier 1462 jusqu'au mois de septembre 1464 (manusc. déjà cité de la Bibliothèque impériale de Paris) (1). Un deuxième compte, dressé en 1466, par Pierre Jobert, receveur général des finances, n'indique pas davantage qu'Okeghem ait été attaché à la chapelle de ce roi; il fait seulement connaître le nombre des chantres, sans indication de noms, à l'exception de celui du premier chapelain, Jehan Lardois. Cependant Tinctoris, dans le prologue de son traité intitulé *Liber de natura et proprietate tonorum*, et daté du 6 novembre 1476, a dédié cet ouvrage à Jean Okeghem, premier chapelain du roi de France, et à Antoine Bus-

(1) L'orthographe du nom de ce musicien varie selon les auteurs. Glarean, Hawkins, Burney, Forkel et plusieurs autres écrivent *Ockenheim*. Hermann Finck, dans sa *Pratica musica*, a écrit *Okchem*. Ce nom a même subi chez quelques-uns des altérations qui le rendent méconnaissable. Le mémoire de Laserna sur la bibliothèque de Bourgogne, par exemple, porte *Ockergan*. Mais le document authentique que nous citons plus loin, d'après un des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris, donne lieu de croire que *Okeghem* est la véritable orthographe de ce nom, qui est d'ailleurs écrit ainsi par Tinctoris, Wilphlingseder, Faber, Heyden et Zarlino.

(1) On voit par ce compte que depuis l'avénement du nouveau roi au trône la chapelle avait été reduite. Il ne restait plus un seul des anciens chantres à *déchant*. Le nombre des chantres et chapelains n'était plus que de huit; voici leurs noms : *Gallois-Gourdin*, premier chapelain, *Jehan Coupé*, *Raymond d'Aydie*, *Jehan de Vougues*, *Jacob Liantier*, *Guillaume*, clerc, *Jehan Beaufils*, id., *Georges Robinet*, id.

nois, chantre du duc de Bourgogne (*Præstantissimis ac celeberrimis artis musicæ professoribus Domino Joanni Okeghem, christianissimi regis Francorum proto-cappellano*, etc). Il se pourrait que Tinctoris, qui vivait alors à Naples, ait été mal informé de la situation d'Okeghem à cette époque, quoique depuis 1466 jusqu'à 1480 aucun document ne fournisse la preuve qu'au milieu des modifications successives qu'avait subies la chapelle de Louis XI, ce savant musicien n'ait pu y être attaché. Mais il est certain qu'il n'en a pas fait partie depuis 1480 jusqu'à la mort du roi. C'est ce que constate un troisième compte des *gens de chapelle*, dressé le 1er octobre 1480 au 31 septembre 1483, dans lequel il n'est pas fait mention du nom d'Okeghem (1). S'il est vrai, comme tout porte à le croire, qu'après la mort de Charles VII Okeghem ait quitté la chapelle royale pour passer au service de l'abbaye de Saint-Martin de Tours, il est peu vraisemblable qu'en 1467 il ait abandonné sa nouvelle position pour être attaché à la cour de Louis XI et qu'il ait quitté de nouveau la chapelle royale avant 1480 pour revenir ensuite à son abbaye, où l'on a la preuve qu'il a passé les dernières années de sa vie. Jean Lemaire, poëte et historien belge, né à Bavay et contemporain de la vieillesse d'Okeghem, nous apprend que ce musicien existait encore en 1512 et qu'il était trésorier de Saint-Martin de Tours. Voici comment il s'exprime dans son épître à François Lerouge, datée de Blois, la même année, et qui termine ses *Illustrations de France* : « En la fin de mon troisième livre des *Illustrations de France*, j'ai bien voulu, à la requeste et persuasion d'aucuns mes bons amys, adjouter les œuvres dessus escriptes, et mesmement les communiquer à la chose publique de France et de Bretagne, afin de leur monstrer par espécialité comment la langue gallicane est enrichie et exaltée par les œuvres de monsieur le trésorier du boys de Vincennes, maistre Guillaume Cretin, tout aussi comme la musique fut ennoblie par monsieur le trésorier de Sainct-Martin de Tours, Okeghem, mon voisin et de nostre même nation. » Okeghem devait avoir alors quatre-vingt et un ou quatre-vingt-deux ans. La date de sa mort n'est pas exactement connue. Selon Kiesewetter, il aurait cessé de vivre en 1513. Ce maître, l'un des plus savants de son temps, a formé des élèves qui, à leur tour, sont devenus les plus célèbres musiciens de la seconde moitié du quinzième siècle et du commencement du seizième. Leurs noms nous ont été transmis par deux déplorations en vers, mises en musique, l'une à cinq voix, par Josquin Deprez, l'autre par Guillaume Crespel. On lit dans la première :

Accoutrez-vous d'abitz de deuil
Josquin, Brumel, Pierchron (1), Compère,
Et plorez grosses larmes d'œil :
Perdu avez votre bon père.

La liste de ces noms est plus étendue dans les vers suivants de la complainte de Crespel :

Agricola, Verbonnet, Prioris,
Josquin Deprez, Gaspard, Brumel, Compère,
Ne parlez plus de joyeux chantz, ne ris,
Mais composez un *Ne recorderis*
Pour lamenter notre maistre et bon père.

Les éloges qui ont été donnés à Okeghem par ses contemporains et par ses élèves l'ont fait considérer comme un chef d'école. Ce compositeur est en effet un de ces hommes rares qui, dans l'ordre d'idées où ils sont placés, impriment à leur époque un mouvement de progrès. On voit, par ce qui nous reste de ses ouvrages, qu'il était bien supérieur à Dufay et à ses autres prédécesseurs immédiats, dans l'art d'écrire : Les parties sont mieux contenues dans leurs limites naturelles; les croisements sont plus habilement évités; l'harmonie est mieux remplie. L'*imitation* et le *canon*, dont on trouve les premiers rudiments dans les œuvres des musiciens de la fin du quatorzième siècle, prennent entre ses mains plus de développement et une forme plus régulière. Glaréon, dans son *Dodecachordon*, rapporte un *canon* à trois voix, composé par Okeghem, et qui est un morceau très remarquable pour l'époque à laquelle il a été écrit. Okeghem paraît aussi avoir été le premier ou du moins l'un des premiers qui proposèrent ces combinaisons énigmatiques hérissées de toutes les subtilités du contrepoint et qui devinrent ensuite à la mode. Bien que cette direction donnée à l'art fût contraire à son but naturel, elle ne contribua pas moins à perfectionner les formes scientifiques, car lorsque l'abus de ces formes eut disparu, il n'en resta que ce qui pouvait, sous le souffle fécondant du génie, créer de nouvelles ressources aux compositeurs. Le *Dodécachordon* de Glaréan contient aussi le *Kyrie* à quatre voix et le *Benedictus* à deux voix de la messe *Ad omnem tonum* d'Okeghem. Ces deux morceaux se trouvent en partition dans Burney, Forkel, et dans les planches du mémoire de Kiesewetter sur les musiciens néerlandais. Kiesewetter a donné dans ce mémoire le *Kyrie* de la messe *Gaudeamus* du même compositeur, mis en partition par l'abbé Stadler, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Vienne; mais ce morceau est rempli de fautes qui ont été corrigées en partie dans les planches de l'*Histoire de la musique dans les contrées occidentales*, du même auteur. Dans ce dernier ouvrage, on trouve à la suite du *Kyrie*, le *Christe* de la même messe. Plusieurs messes d'Okeghem sont conservées en manuscrits dans les archives de la Chapelle pon-

(1) Voici les noms des neuf personnes indiquées dans ce compte : *Georges de L'Écluse*, premier chantre, *Bardefort de Rode, François-Jehan Neruet, Jacquet de Vaschuelle, Jacques de Cascoignolles, Nicolas de Varuillers, Jehan de Lespinay, Pierre Rostaing, Charles Trousselin.*

(1) Pierre de La Rue.

tificale, à Rome. M. Fétis possède un manuscrit du seizième siècle qui contient trois motets de ce musicien. Glaréan dit dans son *Dodecachordon*, et d'autres auteurs ont rapporté d'après lui, qu'Okeghem écrivit une messe à trente-six voix, ce qui semblerait indiquer une division de la musique en plusieurs chœurs. Mais, comme le fait observer M. Fétis, il n'est guère probable que l'idée d'une pareille composition ait pu naître au quinzième siècle, où les morceaux écrits à six voix étaient encore très-rares et le personnel des chapelles royales peu nombreux.

D. DENNE-BARON.

Glaréan, *Dodecachordon*. — Faber, *Erotemata musices practicæ*. — Wilphlingseder, *Erotemata practicæ continentia præcipuas ejus artis præceptiones*. — Hawkins, *History of the science and practice of music*. — Burney, *A general history of music*. — Forkel, *Allgemeine Geschichte der Musik*. — Fétis, *Mémoire sur les musiciens néerlandais*. — Le même, *Recherches sur la musique des rois de France et de quelques princes, depuis Philippe le Bel jusqu'à la fin du règne de Louis XIV* (*Revue musicale*, t. XII, p. 234). — Le même, *Biographie universelle des Musiciens*. — Kiesewetter, *Die Verdienste der Niederländer um die Tonkunst*. — Le même, *Geschichte der Europæisch abendlændischen oder unsrer heutiger Musik*.

OKELY (*Francis*), savant théologien anglais, né en 1718, mort le 9 mai 1794, à Bedford. Il reçut les ordres mineurs, et demeura pendant toute sa vie attaché à la secte des Frères moraves; comme il refusa d'en abjurer les principes, il lui fut impossible d'être admis en qualité de prêtre dans l'Église anglicane. Le tour de son esprit le porta aux idées mystiques, ainsi qu'en témoignent les titres de ses ouvrages : *The Nature and necessity of the new creature in Christ*; 1772, in-8°; trad. de l'allemand; — *The divine visions of John Englebrecht*; 1781, 2 vol. in-8° : l'ouvrage de ce visionnaire allemand avait paru en 1658, plusieurs années après sa mort; — *A faithful narrative of God's gracious dealings with Hiel*; 1781, in-8°, etc. K.

Chalmers, *General biograph. dictionary*.

OKEN (*Laurent*), célèbre naturaliste allemand, né le 1er août 1779, à Bohlsbach, en Souabe, mort le 11 août 1851. Après avoir étudié à Wurtzbourg et à Gœttingue, il fit pendant plusieurs années des cours en qualité de *privat-docent*; en 1807 il devint professeur de médecine à Iéna, où il obtint en 1812 une chaire de médecine. Les opinions libérales qu'il manifesta dans l'*Isis*, revue dont il commença la publication en 1816, lui valurent la perte de son emploi; il fut aussi impliqué dans l'affaire de la fête de la Wartbourg et mis en accusation comme démagogue, mais bientôt après acquitté. Après avoir vécu à Iéna plusieurs années dans la retraite, il fut en 1828 nommé professeur à Munich; en 1832 il reçut une chaire à l'université de Zurich, et il la garda jusqu'à sa mort. Anatomiste et physiologiste très-distingué, Oken a aussi voulu créer un système philosophique, fortement entaché de panthéisme, et qui par son obscurité quelque peu prétentieuse tomba bientôt dans le discrédit. On a de lui : *Grundriss der Naturphilosophie* (Esquisse de la philosophie de la nature); Francfort, 1804; — *Abriss des Systems der Biologie* (Esquisse d'un système de biologie); Gœttingue, 1805, in-8°; — *Die Zeugung* (La Génération); Bamberg, 1805, in-8°; — *Ueber die Bedeutung der Schædelknochen* (Sur la valeur des os du crâne); Bamberg, 1807; — *Ueber das Universum, Pythagoræisches Fragment* (L'Univers; fragment dans le goût de Pythagore); Iéna, 1808, in-4°; — *Lehrbuch des Systems der Naturphilosophie* (Manuel d'un système de la philosophie de la nature); Iéna, 1809-1811 et 1831, 3 parties, in-8°; Zurich, 1843; — *Ueber Licht und Wärme* (Sur la lumière et la chaleur); Iéna, 1809, in-4°; — *Ueber den Werth der Naturgeschichte* (Sur l'importance des sciences naturelles); Iéna, 1809, in-4°; — *Ueber Entstehung und Heilung der Nabelbrüche* (Sur l'origine et la guérison des hernies ombilicales); Landshut, 1810, in-8°; — *Lehrbuch der Naturgeschichte* (Manuel d'histoire naturelle); Leipzig et Iéna, 1812-1816, 5 vol. in-8°; — *Isis*, revue encyclopédique; Leipzig, 1817-1848, 32 vol. in-4°; — *Esquisse du système d'anatomie et de physiologie*; Paris, 1821, in-8°; — *Beitræge zur vergleichenden Zoologie, Anatomie und Physiologie* (Mélanges de zoologie, d'anatomie et de physiologie comparée); Bamberg, 1827, 2 parties, in-4°, en collaboration avec Kieser; — *Ueber das Zahlengesetz in den Wirbeln des Menschen* (Sur la loi numérale dans les vertèbres humaines); Munich, 1828; — *Allgemeine Naturgeschichte* (Histoire naturelle générale); Stuttgard, 1833-1841, 13 vol. in-8°, avec un atlas de planches; ouvrage des plus remarquables. O.

Conversations-Lexikon. — Callisen, *Lexikon*.

OKOLSKI (*Simon*), historien polonais, mort en 1654. Il fit partie de l'ordre de Saint-Dominique, professa la théologie, fut préfet des études à Lemberg, et dirigea comme prieur les couvents de Kaminiek et de Tysmieniek. En 1649 il devint provincial de son ordre en Pologne. On a de lui : *Orbis Polonus*; Cracovie, 1641-1645, 3 vol. in-fol. fig. : cet ouvrage est plein de recherches sur l'origine des Sarmates et sur celle des plus anciennes familles polonaises; — *Russia florida rosis et liliis, h. e. sanguine, prædicatione, religione, vita*; Léopol, 1646, in-4°; — *Præco divini verbi Albertus Magnus, episcopus Ratisponensis*; Cracovie, 1649, in-4°. K.

Échard et Quétif, *Scriptores ord. Prædicatorum*, II, 560. — Gœtze, *Biblioth. Dresd.*, I, 278.

OKSZI (*Stanislas*), en latin *Orichovius*, controversite polonais, né dans le diocèse de Premislaw, dans les premières années du seizième siècle. Il étudia la théologie à Wittemberg, sous Luther et Mélanchthon, puis à Venise, sous

Egnatius. De retour dans sa patrie, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de Premislaw. Son attachement aux opinions de Luther lui ayant attiré les réprimandes du chapitre, il renonça à son bénéfice, et se maria. « Anathématisé par son prélat, dit Bayle, il s'en soucia si peu que non-seulement il prit la plume contre les ecclésiastiques, mais qu'il les troubla aussi dans la possession de leurs biens et qu'il se mit à la tête de leurs antagonistes; par la volubilité de son esprit et de sa langue bien pendue, il causa de très-grandes émotions. » Cependant il rentra dans le giron de l'Église au synode tenu en 1561 à Varsovie, et depuis il témoigna un grand zèle contre les protestants. La force de son éloquence avait fait donner à Orichovius le surnom de *Démosthène polonais*. Les ouvrages qu'il a écrits sont en grand nombre; ceux qu'il fit pour obtenir aux prêtres la liberté de se marier sont les plus recherchés. Nous citerons de lui : *Oratio funebris in funere Sigismondi Jagellonis, Poloniæ regis*; Cracovie, 1548, in-8°; reproduite dans différents corps d'histoire de la Pologne; — *De cœlibatus lege*; Bâle, 1551, in-8°; — *Oratio pro dignitate sacerdotali*; Cracovie, 1561, in-8°; — *De Stancari secta*; Cologne, 1563, in-8°; — *De bello adversus Turcas suscipiendo*; Cracovie, 1583, in-8°; — *Annales Poloniæ ab excessu Sigismundi, cum vita Petri Knithæ*; Dabromii, 1611; Dantzig, 1843, in-12. K.

Starovolscius, *Elogia centum Polonorum*, 78-79. — Bayle, *Dict. critique*.

I. OLAF ou OLAÜS, nom de trois rois d'Upsal ou de Suède :

OLAF, ou OLAÜS Ier, vivait au milieu du neuvième siècle. En 853 il vit arriver à sa cour saint Anschaire, archevêque de Brême, qui avait déjà, en 829, essayé d'introduire en Suède le christianisme; il avait alors échoué, par suite des violentes persécutions exercées contre les missionnaires par les prêtres païens. Cette fois, après avoir disposé le roi en sa faveur par des présents, il obtint de lui que le peuple, qui se trouvait justement réuni pour élever l'ancien roi Erik au rang des dieux, serait appelé à se prononcer sur la libre prédication de l'Évangile (1). L'assemblée décida que le sort serait consulté sur la proposition du roi; il fut favorable à la demande d'Anschaire. Un vieillard se leva alors, et dit : « Nous savons que le Dieu des chrétiens aide ceux qui ont foi en lui. Grand nombre d'entre nous en ont eu la preuve dans les hasards de la mer et au milieu d'autres dangers. Pourquoi rejeter ce qui peut nous être utile? Pourquoi irions-nous chercher ailleurs ce que nous avons aujourd'hui sous la main? Car plusieurs des nôtres, pour connaître cette nouvelle religion, sont allés jusqu'à Dorstadt. C'est pourquoi je vous conseille de recevoir les serviteurs de ce Dieu, qui est plus puissant que tous les autres et dont il est bon d'avoir la protection, au cas où nos dieux nous deviendraient défavorables. » Cet avis fut sanctionné; et après que le *ting* (assemblée) du pays des Goths se fut déclaré dans le même sens, Anschaire sacra Erimbert évêque de Suède; de retour à Brême, il envoya dans ce pays plusieurs missionnaires, qui y firent un grand nombre de prosélytes, surtout depuis qu'Olaf eut fait presque miraculeusement rentrer les habitants de la Courlande sous sa domination. L'histoire se tait sur les autres événements du règne d'Olaf. O.

(1) *Sic quippe apud eos moris est*, dit Erimbert, qui accompagnait alors saint Anschaire, *ut quodcumque negotium publicum magis in populi unanima voluntate, quam in regia consistat potestate.*

Rimbertus, *Vita Anscharii*. — *Vita Rimberti*.

OLAF II, mort vers 967. Fils du roi Bjorn le Vieux, il régna depuis 935 environ sur la Suède, en commun avec son frère Erik le Victorieux. On n'a pas d'autre détail sur sa vie.

OLAF III, surnommé *Skötkonung* (Le Roi au berceau), né vers 980, mort en 1026. Il reçut étant encore enfant, et du vivant de son père, Erik le Victorieux, les hommages du peuple; de là son surnom. Monté sur le trône en 994, après la mort de son père, il rendit le royaume de Danemark (dont Erik s'était emparé en 987) à Sven, roi de ce pays, par considération pour sa mère Sigbrit, qui venait d'épouser Sven. Il y mit pour condition que ce prince y propagerait le christianisme, qu'Olaf avait embrassé peu de temps auparavant; il avait été baptisé par saint Sigfrid, qu'il avait fait venir d'Angleterre. En l'an 1000, écoutant les suggestions de Sigfrid, il se ligua avec Sven contre le roi de Norvège Olaf Trygwason; après la mort de ce dernier, il reçut une partie de la Norvège, qu'il remit à titre de fief à Sven, fils d'Haquin le Mauvais. Lorsque Olaf le Gros eut délivré son pays de la domination étrangère, le roi de Suède s'apprêta à le combattre à outrance; il reçut avec mépris les propositions de paix que les députés norvégiens lui firent, en 1023, devant le grand *ting* (assemblée populaire) d'Upsal, et interrompit brusquement le jarl des Visigoths, qui s'était prononcé pour un accommodement. Alors se leva le vieux lagman de Tiundaland, Thorgny; reprochant au roi sa façon d'agir hautaine, il ajouta : « Nous, paysans, nous voulons que vous, roi Olaf, fassiez la paix avec le roi des Norvégiens et lui donniez en mariage votre fille Ingegerd. Si vous voulez recouvrer les provinces à l'est qu'ont possédées vos ancêtres, nous sommes prêts à vous suivre; mais si vous ne voulez pas écouter nos paroles, nous tomberons sur vous pour vous massacrer, car nous ne sommes pas disposés à souffrir vos outrages. C'est ainsi qu'en agissaient nos ancêtres, quand ils jetèrent à l'eau cinq rois orgueilleux comme vous. » Les paysans confirmerent ces menaces en faisant retentir leurs armes. Olaf céda, et accepta le traité apporté par les

Norvégiens, en déclarant qu'il ne faisait que suivre l'exemple de ses prédécesseurs, qui avaient toujours consulté l'avis des paysans. Mais il ne resta pas fidèle à ses engagements, et maria sa fille Ingegerd au prince de Russie Jaroslaw; le jarl des Visigoths remit alors Astrid, une autre fille d'Olaf, entre les mains du roi de Norvège, qui l'épousa. Cependant il se réconcilia avec Olaf de Norvège, avec lequel il eut une entrevue à Kunghæll (1024). Il fut le premier qui prit le titre de roi de Suède; ses prédécesseurs portaient celui de rois d'Upsal. Quoique attaché au christianisme, il aimait à entendre réciter par ses bardes les poésies des temps païens. O.

Snorro Sturleson, *Heimskringla*. — Adam de Brême. — Geijer, *Histoire de Suède*.

II. OLAF, nom de cinq rois de Norvège.

OLAF Ier, surnommé *Tryggvason*, roi de Norvège, né en 956, mort en 1000. Son père Trygve, petit-fils de Harald Haarfager, qui le premier réunit la Norvège sous le même sceptre, avait pendant le règne d'Haquin le Bon gouverné une partie du pays. A l'avénement de ses cousins, les fils d'Erik à la Hache sanglante, il fut attiré par eux dans un guet-apens et massacré. Astrid, sa femme, se réfugia en Suède, où elle donna le jour à Olaf; poursuivie par les meurtriers de Trygve, elle s'apprêta à aller rejoindre, à Kiew, son frère Sigurd, un des principaux ministres du prince de Russie. En route elle fut prise par un pirate et séparée de son enfant, qui fut vendu à un habitant de l'Esthonie. Olaf, traité par son maître comme un fils, fut en sa neuvième année reconnu par son oncle Sigurd, qui l'emmena à la cour de Russie et le fit élever avec soin. Il gagna la faveur du prince, mais s'attira par là beaucoup d'ennemis jaloux, ce qui le décida, dit-on, à se faire corsaire. Poussé par les flots sur les côtes de la Poméranie, il plut à Geira, fille du souverain de ce pays, et l'épousa. Cette princesse étant morte peu d'années après, il reprit sa vie d'aventures, et ravagea les côtes de l'Angleterre et de la France. Après un entretien qu'il eut avec un ermite dans une des îles Sorling, il se fit baptiser avec tous ses compagnons. Il se trouvait en 996 à Dublin, lorsqu'il y fut rejoint par Thorer, émissaire de Haquin le Mauvais, roi de Norvège, qui venait d'apprendre l'existence d'un descendant de Harald, et qui, pour se défaire facilement de lui, le fit traîtreusement engager à venir revendiquer son droit à la couronne. Olaf suivit ce conseil, et se mit en route avec quelques vaisseaux; à son débarquement Haquin, depuis longtemps détesté, à cause de ses actes de tyrannie, venait de mettre le comble à l'indignation publique en voulant enlever de force une des plus belles femmes du pays. Olaf fut reçu comme un libérateur et proclamé roi; un des esclaves de Haquin lui apporta la tête de son maître, qu'il avait poignardé, dans l'espoir d'une forte récompense; Olaf le fit mettre à mort. Une fois qu'il eut consolidé son autorité, le nouveau roi s'attacha à introduire en Norvège le christianisme, entreprise dans laquelle Haquin le Bon avait échoué. Olaf fut plus heureux; la plus grande partie des habitants de Wigen, de Rogaland, de Hordaland et autres districts se laissèrent immédiatement décider à adopter la nouvelle religion; les récalcitrants furent condamnés à l'exil ou à des amendes. Mais Olaf rencontra une violente opposition dans les huit districts de Drontheim, dont les habitants réunis autour de lui au plaid de Frosto le menacèrent de mort s'il continuait à chercher à les convertir. Le roi céda pour le moment, et leur annonça qu'il se trouverait au grand sacrifice qui avait lieu tous les ans à Moere. Quelque temps après il invita à un festin beaucoup d'habitants du pays de Drontheim; tout à coup il fit saisir onze des principaux d'entre eux, et déclara que puisqu'on le forçait à retourner au paganisme, il allait les sacrifier aux dieux. Tous les assistants alors demandèrent à être baptisés; Olaf exigea encore d'eux qu'ils lui remissent en otages leurs enfants. Dans une assemblée à Moere, il parvint à faire embrasser le christianisme au reste des habitants, et brisa les nombreuses idoles placées en ce lieu par Haquin; dans les années suivantes, il introduisit la nouvelle religion en Islande, aux îles Féroé et jusqu'en Groenland. En 998, Olaf, qui avait abandonné Lade, l'ancienne résidence des rois païens, et s'était fait construire une nouvelle habitation à Nidaros, appelé plus tard Drontheim, épousa Thyra, princesse danoise, qui avait quitté son mari Burislav, prince de Poméranie, auquel on l'avait mariée de force. Deux ans après il alla prendre possession des domaines de Thyra, dans l'île de Rugen; à son retour il fut attaqué par les rois de Suède et de Danemark, excités contre lui par les fils de Haquin ainsi que par Sigrith, reine de Danemark et qu'Olaf avait autrefois outragée (1). Malgré le nombre supérieur des vaisseaux ennemis, il se défendit longtemps; enfin, sur le point d'être fait prisonnier, il se jeta à la mer avec le reste de ses compagnons, et trouva la mort dans les flots. D'après une tradition populaire, il se serait sauvé à la nage, et serait entré, après de longues pérégrinations, dans un couvent de Syrie. O.

Snorre Sturleson, *Heimskringla*. — Munter, *Kirchengeschichte von Dänemark und Norwegen*. — Munch, *Det Norske Folks Historie*. — Maurer, *Bekehrung des norwegischen Stammes zum Christenthum* (Munich, 1856, 2 vol.).

OLAF II (Saint), surnommé *le Gros*, roi de Norvège, né vers la fin du dixième siècle, mort le 31 août 1030. Après la mort de son

(1) Il avait d'abord demandé en mariage cette femme orgueilleuse, qui avait fait assassiner Harald, le père de saint Olaf, pour avoir osé, lui « petit roitelet », prétendre à sa main. Elle agréa la proposition d'Olaf, qui exigea qu'elle se fît baptiser; elle refusa, ce qui irrita Olaf au point qu'il la frappa de son gant au visage.

père, Harald Grænske, arrière-petit-fils de Harald Haarfager, et qui régna sur une partie de la Norvège, il fut élevé dans la maison du jarl Sigurd Syr, que sa mère épousa, en 998. D'un caractère aventureux, il obtint, à peine âgé de quinze ans, de son beau-père, un navire de guerre bien équipé, et il se mit à ravager les côtes de la Suède, de l'Allemagne, de la France et même de l'Espagne. Se trouvant en 1017 en Normandie, il y rencontra Édouard le Confesseur, qui s'apprêtait à disputer à Canut, roi de Danemark, la couronne d'Angleterre, et qui promit à Olaf pour son concours le pays de Northumberland. Olaf accepta, et prit part à l'expédition contre les Danois. Elle fut sans résultat pour Édouard; mais Olaf y fit un riche butin, qui lui permit d'armer deux vaisseaux, avec lesquels il se dirigea vers la Norvège pour se faire proclamer roi de ce pays, où régnaient alors, sous la suzeraineté du Danemark et de la Suède, Sven, fils d'Haquin le Mauvais, et son neveu Haquin. A peine débarqué, il s'empara de ce dernier par surprise; après lui avoir fait jurer de ne plus jamais rentrer en Norvège, il lui rendit la liberté. Les habitants des pays d'Upland et de Drontheim reconnurent la plupart ses droits au trône; et après qu'il eut vaincu Sven dans une bataille navale, il reçut la soumission de tout le pays. Le roi de Suède Olaf Schotkonung (*voy.* ce nom) voulut lui enlever la partie de la Norvège échue à la Suède après la défaite d'Olaf Trygvason; mais il en fut empêché par la ferme volonté de ses sujets, qui l'obligèrent à se réconcilier avec Olaf et à lui donner en mariage sa fille Astrid (1). Quant à Canut, il ne pouvait pour le moment songer à faire valoir ses prétentions sur la Norvège, ayant besoin de toutes ses ressources pour se maintenir en Angleterre; mais il resta sur le pied d'une inimitié déclarée avec le nouveau roi de Norvège. Ce dernier, une fois qu'il eut bien établi son autorité, prit les mesures les plus énergiques pour détruire le paganisme, qui avait repris l'ascendant pendant les quinze dernières années. Il triompha de toutes les résistances, et modifia de sa propre autorité tout ce qui dans les lois n'était pas en harmonie avec le christianisme; il enleva, entre autres, aux parents le droit d'exposer leurs enfants nouveau-nés. Il introduisit aussi le christianisme aux Orcades et aux îles Féroé, qu'il obligea à lui payer un tribut; il fut moins heureux avec les Islandais, qui refusèrent de se soumettre. Dans l'intervalle il avait fait bâtir à Nidaros un palais plus élégant et plus vaste que ceux de ses prédécesseurs (2); il y établit une cour brillante, et régla, par une ordonnance qui nous a été conservée, les droits des dignitaires, au nombre de soixante, dont il s'entoura : elle avait le nom de *Hirdskraa*, et a été publiée par Anchersen à Copenhague, en 1736; Olaf y précisa aussi les prérogatives de la royauté et d'autres points de la constitution du pays. Cependant il avait mécontenté beaucoup de ses sujets par des actes de sévérité. Canut en profita pour le sommer (1025) de reconnaître sa suzeraineté. Olaf non-seulement repoussa cette proposition, mais s'étant ligué avec Jacques Anund, roi de Suède, il dévasta en 1027 plusieurs provinces danoises, pendant que Canut était à Rome. Canut accourut avec une flotte considérable, et vint cerner à l'embouchure de l'Helge celle de ses adversaires. Olaf avait mis ce fleuve en communication avec plusieurs rivières des environs et l'avait barré par une digue, qu'il fit percer à l'approche de Canut; une masse d'eau énorme se précipita sur les navires danois, et les mit dans une grande confusion, qui fut encore augmentée par l'attaque de l'ennemi. Canut cependant parvint à se retirer sans pertes notables. Olaf n'osa pas passer le Sund gardé par les Danois, et gagna son pays par terre. L'année suivante il y vit arriver Canut, qui fut reçu par les Norvégiens en libérateur. Abandonné des siens, Olaf brûla sa flotte, sauf treize vaisseaux, avec lesquels il se réfugia auprès de son beau-frère Jaroslaw, prince de Russie. En 1029, à la mort de Haquin, auquel Canut avait remis le gouvernement de la Norvège, il revint en Suède, et rassembla environ trois mille soldats, sur les casques desquels il fit peindre des croix (1). Il pénétra l'année suivante en Norvège avec sa petite armée; le 31 août il rencontra à Sticklestad, près de Drontheim, les troupes danoises, qui avec les Norvégiens rebelles formaient près de douze mille hommes. Il les attaqua résolument; il allait remporter la victoire lorsqu'un charpentier, qu'il avait offensé, lui donna un coup de hache dans le genou; il tomba, et fut massacré. Peu de temps après, les Norvégiens regrettèrent sa mort; son corps fut porté à Drontheim, et placé dans la cathédrale de cette ville. Très-vénéré dans les pays scandinaves et en Russie, Olaf fut déclaré en 1164 patron de la Norvège. O.

Snorro Sturleson, *Heimskringla*. — *Saga Olafs konungs hins Helga* (dans les tomes I et II des *Fornmanna-Sögur;* Copenhague, 1829, et publiée à part, ibid., 1829-1830, 2 vol.; traduite en latin; ibid., 1833). — Einar Skulason, *Olafs Saga Helga* dans *Fornmanna-Sögur* et avec traduction latine dans les *Scripta historica Islandorum*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*, article *Olafs-Drapa* et *Olafs-Saga Helga* (dans les *Suppléments* de

(1) Dans sa jeunesse Olaf, revenant d'une expédition de piraterie en Suède, avait failli être pris par le roi de ce pays; enfermé avec ses navires dans le lac de Malaren, il n'avait pu s'échapper qu'en creusant le canal par lequel s'écoulent depuis lors les eaux de ce lac.

(2) Cette construction, toute en bois, contenait une salle de festin disposée pour huit cents convives; au milieu brûlait jour et nuit un immense brasier, dont la fumée s'échappait par une ouverture pratiquée dans le toit et par laquelle seule la lumière du jour pénétrait à l'intérieur. Les cheminées ne furent connues que sous Olaf Kyrre; l'usage des fenêtres date encore de plus tard.

(1) Il refusa l'aide de beaucoup de vaillants guerriers, parce qu'ils étaient païens.

la lettre O.. — Munch, *Det Norke Folks-Historie*. — Maurer, *Die Bekehrung des norwegischen Stammes*.

OLAF III, surnommé *Kyrre* (le Pacifique), roi de Norvège, mort le 22 septembre 1093. En 1066, après la mort de son père, Harald Hardraade, qu'il avait accompagné dans une expédition en Angleterre, il partagea avec son frère Magnus les États de Harald, et en reçut la partie située au sud-ouest. Deux ans après, Magnus mourut, et Olaf fut appelé à régner sur toute la Norvège. Il entretenait des relations de bonne amitié avec ses voisins, notamment avec le roi de Danemark Svend Estrithson, dont il épousa la fille Ingigerd. Au lieu d'accabler ses sujets de redevances, à l'exemple de son père, il recherchait tous les moyens d'augmenter leur prospérité, et donna de l'extension au commerce, pour les besoins duquel il fonda en 1076 la ville de Bergen. Reçu un jour dans une de ses tournées à une table couverte d'argenterie, il dit : « Je me réjouis que mes sujets ne craignent pas de me montrer leurs objets précieux; leur bien-être est mon bonheur, car c'est là la meilleure garantie de la sûreté du pays. » Pour augmenter la population des villes, alors peu considérable, il ordonna que tous les ans la liberté serait accordée à un esclave dans chaque district; le prix en était payé au maître par la commune : c'est ce qui fit cesser l'état de servitude en Norvège bien plus tôt que dans le reste de l'Europe. Olaf s'efforça encore d'adoucir les mœurs de ses sujets. Amateur lui-même des fêtes, où il brillait par sa joyeuse humeur, il détestait les excès, et prit des mesures pour bannir toute rixe sanglante des festins que se donnaient entre eux les membres des *gildes* (corporations). Il abolit l'usage des grandes cornes à boire, qui furent remplacées par des coupes. En même temps qu'il cherchait à propager l'industrie étrangère, il veillait au maintien de la religion, et inspirait par son exemple à ses sujets le respect pour le clergé; il fit bâtir plusieurs églises, notamment une en pierre à Nidaros (Drontheim), en l'honneur de saint Olaf. O.

Snorro Sturleson, *Heimskringla*. — *Olafs Sagakyrra* (dans le t. VII des *Formanna-Sögur*; Kaupmannahöfn, 1831). — P.-E. Muller, *Det Norske Folks-Historie*.

OLAF IV, roi de Norvège, né en 1098, mort en 1116. A la mort de son père Magnus III, ses deux frères, Sigurd et Eystein, lui attribuèrent le tiers du royaume, qu'ils administrèrent en son nom; il mourut avant d'avoir atteint sa majorité.

OLAF V, roi de Norvège et de Danemark, né en 1371, mort le 3 août 1387. Fils de Haquin VII et de la célèbre reine Marguerite (*voy.* ce nom), il fut en 1376 élu roi de Danemark; en 1380, à la mort de Haquin, il fut aussi appelé au trône de Norvège. Il allait prendre en main le gouvernement, qui pendant sa minorité fut exercé par sa mère, lorsqu'il mourut subitement. O.

Suhm, *Historie af Danmark*, t. XIV. — Hultfeld, *Danmarks riges Kroenike*.

OLAF, surnommé *Hunger* (la Faim), roi de Danemark, mort le 18 août 1095. Fils du roi Svend Estrithson, il fut, pendant le règne de ses deux frères aînés Harald et Canut, chargé du gouvernement du Jutland méridional. Lorsque Canut rassembla en 1085 à Limfiord une flotte pour envahir l'Angleterre, Olaf s'y trouva avec son contingent de vaisseaux; il fut bientôt après député auprès du roi pour lui exprimer le mécontentement des marins de ce que Canut, occupé à négocier avec les Vendes, tardait à venir prendre le commandement de la flotte. Le roi, soupçonnant son frère d'avoir été gagné par l'or de Guillaume le Conquérant, le fit arrêter, et l'envoya en Flandre pour l'enfermer à perpétuité dans une tour. Cette sévérité effraya les marins danois, qui se dispersèrent avec leurs vaisseaux; Canut prononça contre eux des peines rigoureuses, ce qui amena (1086) une révolte, pendant laquelle le roi fut tué. Racheté de la captivité par les Danois, Olaf fut par eux appelé au trône. Presque toutes les années de son règne furent marquées par des disettes qui dépeuplèrent les campagnes; le pain manqua un jour même à la table du roi. Olaf mourut sans enfants, et eut pour successeur son frère Erik. O.

Ælnoth, *Historia S. Canuti*. — Saxo Grammaticus.

OLAFSEN (*Magnus*), savant islandais, né en 1573, en Islande, mort en 1636. Il étudia à Copenhague les belles-lettres et la théologie, devint en 1621 recteur à Nole et l'année suivante pasteur à Laufaas. On a de lui : *Specimen lexici runici*; Copenhague, 1650, in-fol., publié par les soins de Ol. Wormius; — *De poesi islandica*, à la suite de la *Litteratura runica* de Wormius. Olafsen a laissé en manuscrit une traduction latine de l'*Edda*, qui a été très-utile à Resen (*voy.* ce nom). Quelques lettres de lui se trouvent dans les *Epistolæ* de Wormius. O.

Einar, *Historia literaria islandica*. — Nyerup, *Dansk Litteratur-Lexikon*.

OLAFSEN (*Étienne*), savant islandais, né à Mule-Syssel, au commencement du dix-septième siècle, mort en 1688. Nommé en 1649 pasteur à Valtenaès, il devint plus tard prévôt dans son lieu natal. On a de lui : *Voluspa, philosophia antiquissima norvago-danica, item Havamal*; Copenhague, 1665, in-4°; — une traduction islandaise des *Psaumes* de Kingoë; Skalholt, 1646, et Holum, 1751 et 1772. O.

Einar, *Hist. lit. islandica*.

OLAFSEN (*Eggert*), savant islandais, né en Islande, en 1726, mort le 30 mai 1768. Après avoir terminé ses études à Copenhague, il fut en 1752 chargé par l'Académie des sciences de cette ville d'aller, en compagnie de Bierne Paulsen, explorer l'Islande au point de vue des sciences naturelles et de l'économie politique. De retour à Copenhague en 1757, il fut, dix ans après, nommé *vice-lagman* (bailli) d'une partie de son île natale; il se noya par accident l'année suivante. On a de lui : *Ennarrationes historicæ de Islandiæ natura et constitutione*; Copen-

hague, 1749, in-8°; — *De ortu et progressu superstitionis circa ignem Islandiæ subterraneum*; ibid., 1751, in-4°; — *Rejse igjennem Island* (Voyage à travers l'Islande); Soroë, 1772, 2 vol. in-4°, avec gravures; traduit en allemand par Genss, Copenhague et Leipzig, 1774, 2 vol. in-4°, et en français par Gauthier de La Peyronie, Paris, 1802, 5 vol. in-8°; un extrait de cet ouvrage, aussi intéressant qu'exact, se trouve dans le t. XIX du *Recueil de voyages* publié à Berlin; — *Lachanologia islandica*; Copenhague, 1774, in-8°; — *Bunadarbalkr*; Hrapsoë, 1783 : poëme islandais sur l'agriculture, traduit en danois par Finn Magnusen, dans le *Musée scandinave* (année 1803). Olafsen a laissé en manuscrit un *Index veterum Islandorum*, dont Thorkelin a publié un fragment en 1780. O.

Einar, *Historia litteraria Islandiæ*. — *Minerva* (année 1803, vol. II). — Nyerup, *Litteratur-Lexikon*.

OLAFSEN (*John*), savant islandais, frère du précédent, né en Islande, en 1731, mort à Copenhague, le 18 juillet 1811. Il étudia les belles-lettres et la théologie à Copenhague, où il passa la plus grande partie de sa vie dans des occupations littéraires; il recevait une pension du fonds légué par Arne Magnus. On a de lui : *Disputatio metaphysica de nihilo*; Copenhague, 1758, in-4°; — *De baptismo sociisque sacris ritibus in boreali quondam ecclesia usitatis*; ibid., 1770, in-4°; — *De cognatione spirituali a nostris majoribus observata*; ibid., 1772, in-8°; — *Om den gamle nordiske Digtekonst, dens grundregler, Versarter, Sprog og Foredrags waade* (L'ancienne Poésie des peuples du Nord, ses règles fondamentales, les genres de vers et la langue qu'elle employait, et la manière dont on la déclamait); ibid., 1786, in-4° : cet excellent ouvrage fut couronné par l'Académie des sciences de Copenhague. Olafsen, qui a pris une grande part à la nouvelle édition de l'*Heimskringla* de Snorro Sturleson (Copenhague, 1777-1813, 4 vol. in-fol.), a aussi pendant de longues années travaillé à un *Supplément* au *Glossarium Suiogothicum* d'Ihre; dix-huit feuilles de ce supplément étaient déjà imprimées, lorsque l'incendie de Copenhague de 1807 vint détruire tout le fruit de ses labeurs. Il a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages lexicographiques sur l'idiome de son pays; on en a profité lors de la publication de la nouvelle édition du Dictionnaire islandais. O.

Dansk Litteraturtidskrift (année 1811, nº 19). — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

OLAH (*Nicolas*), savant prélat hongrois, né le 9 janvier 1493, à Hermanstadt, mort le 14 janvier 1568. Il passa sa jeunesse à la cour du roi Ladislas, et devint (1524) secrétaire du roi Louis, dont la veuve, Marie, l'emmena en 1530 dans les Pays-Bas, qu'elle venait d'être appelée à gouverner. En 1543 il fut nommé évêque d'Agram et chancelier du royaume. En 1547 il accompagna à la guerre de Schmalkalde le roi Ferdinand, dont il possédait la confiance. Devenu archevêque de Gran et primat de Hongrie, il exerça la plus heureuse influence sur le rétablissement de la discipline et sur l'amélioration des études ecclésiastiques. On a de lui : *Catholicæ ac christianæ religionis præcipua capita*, Vienne, 1560, in-4°, et dans le t. II des *Concilia* de Peterfy; un des meilleurs résumés de la doctrine catholique; — *Hungaria, seu de originibus gentis, regionis situ, divisione, habitu et opportunitatibus*, dans l'*Adparatus* de M. Bel; — *Compendiarium suæ ætatis chronicon*, dans le même recueil; — *Ephemerides astronomicæ ab anno 1552-1559*, dans le t. I des *Scriptores minores* de Kovachich; — *Attila, sive de rebus, bello paceque ab eo gestis*, à la suite de plusieurs éditions de Bonfinius; — *Processus universalis*, traité alchimique publié sous le pseudonyme de *Nicolaus Melchior*, dans le *Museum hermeticum*, imprimé à Francfort en 1525. O.

Horanyi, *Memoria Hungarorum*, t. II. — M. Bel, *Hungaria nova cisdanubiana*, t. I.

OLAÜS. *Voy.* OLAF.

OLAVIDÉ (Don *Pablo-Antonio-José*), comte DE PILOS, célèbre homme d'État et économiste espagnol, né à Lima, en 1725, mort en Andalousie, en 1803. Nommé à vingt ans auditeur de la province de Lima, il rendit de grands services lors du tremblement de terre qui détruisit la plus grande partie de cette ville (29 octobre 1746). Il fit promptement relever les maisons, et donna lui-même l'exemple en faisant construire une église et un théâtre. Les dévots virent un acte d'impiété dans l'érection simultanée de ces deux édifices; ils accusèrent Olavidé d'avoir dissipé les fonds destinés au soulagement des victimes. Cette dénonciation le fit appeler à Madrid. Une enquête ouverte à son sujet aboutit à une ordonnance de non-lieu. Nommé secrétaire du comte de Aranda, qui se rendait en ambassade à Paris, il adopta facilement les usages de la cour de Versailles et les idées philosophiques alors à la mode. De retour en Espagne, il forma sa maison dans le genre français; il fit même construire un théâtre sur lequel d'excellents artistes représentaient les chefs-d'œuvre de la scène française traduits par lui-même. Tout en sacrifiant au plaisir, il augmenta considérablement sa fortune par d'habiles spéculations commerciales. Sur ces entrefaites, les Péruviens le chargèrent, sous le titre de *personero*, de représenter leurs intérêts près du roi Charles III, qui le créa *comte de Pilos*. Son influence et sa popularité croissaient chaque jour; il les fit contribuer à l'expulsion des jésuites (en 1767). Nommé peu après intendant des quatre royaumes d'Andalousie et *assistente* de Séville (1), il fit défricher et peupler cette

(1) Séville doit à Olavidé une partie de ses quais, plusieurs établissements publics et sa belle promenade de Triana.

partie de la Sierra-Morena que traverse la route de Madrid à Cadix, et qui était alors couverte de bois et infestée de brigands. Pour rendre ce désert à l'agriculture et au commerce, il appela des colons de tous les pays, surtout d'Allemagne. Il créa aussi des magnaneries, et fit venir de Lyon et de la Provence d'habiles éleveurs, des fabricants, des dessinateurs et des ouvriers en soierie, qu'il attacha à leur nouvelle patrie par une protection éclairée. Cependant il fit des mécontents, surtout dans le clergé. Il s'attira particulièrement la haine d'un certain père Romuald, capucin allemand, qui, muni d'une patente de son général, s'était déclaré préfet des nouvelles fondations et prétendait à une autorité illimitée sur tout ce qui tenait à la religion. Croyant d'abord à la bonhomie du moine, Olavidé se permit quelquefois en sa présence de plaisanter sur le jeûne, la vente des indulgences, les mystères, les sacrements, etc. Le P. Romuald recueillit ces imprudents propos, les répéta avec commentaires; et lorsque pendant une épidémie meurtrière l'intendant eut interdit l'usage des cloches pour ne pas ébranler, par leur son réitéré, le moral des colons non atteints, le capucin excita une émeute parmi ses nombreux compatriotes catholiques, et se servit d'eux pour discréditer le nouvel établissement et son chef. Olavidé fut mandé à Madrid, le 14 novembre 1776, et enfermé dans les prisons du saint-office. Au même instant on saisissait ses papiers, ses biens, ses livres. Durant deux ans sa femme, ses parents, ses amis ignorèrent quelle partie de l'univers il habitait ou s'il vivait encore. Ce réveil de l'inquisition jeta la stupeur dans le public. Cependant, sous l'inspiration du P. Joachim d'Eta, recollet et confesseur de Charles III, le procès de Olavidé s'instruisait dans le plus profond secret. Son sort fut enfin décidé : le 21 novembre 1778; l'accusé fut amené dans l'hôtel de l'inquisition devant une assemblée présidée par l'évêque de Zamora et composée d'une quarantaine de moines, de grands d'Espagne, de prêtres, d'officiers généraux et même de magistrats. Il y parut vêtu de jaune, tenant un cierge vert et accompagné de deux familiers du saint-office. On y lut tous les détails de la procédure. La pièce principale était une relation circonstanciée de sa vie entière signée de lui, relation qui lui avait été arrachée par des moyens détournés. Il y avouait que dans ses voyages il avait fréquenté les esprits forts, nommément Voltaire et Rousseau, avec lesquels il avait continué de correspondre (1); qu'il était revenu en Espagne imbu de préventions contre le clergé et persuadé que ses priviléges et les opinions de l'Église romaine s'opposaient à la prospérité des États; que depuis qu'il s'était trouvé à la tête des colonies de la Sierra-Morena, il s'était expliqué témérairement et sans réflexions sur les obstacles qui retardaient leurs progrès, sur l'infaillibilité du pape, sur les tribunaux de l'inquisition. On lui reprocha ensuite d'avoir rédigé pour sa colonie des statuts dans lesquels il excluait toute communauté religieuse, déclarait nulles les donations pieuses faites par testament et interdisait les rétributions pour messes et prières. Soixante-huit témoins vinrent déposer de ces faits. Olavidé déclara qu'en bannissant de sa colonie les communautés religieuses, il n'avait eu qu'un but, celui d'empêcher le célibat et la paresse, si fatals dans un État naissant, et ajouta : « Quoi qu'en dise le fiscal, je n'ai jamais perdu la foi ! » Cette explication fut peu goûtée du tribunal, qui le déclara hérétique en forme, confisqua ses biens, le condamna à être enfermé pendant huit ans dans un monastère de la Manche, soumis à une discipline rigoureuse, puis à être exilé le reste de ses jours à vingt lieues de toute habitation royale, à ne posséder à l'avenir aucun emploi ni titre honorifique, à ne plus monter à cheval, à ne porter que des habits de serge grossière, etc. Il dut faire enfin une abjuration solennelle, suivie d'une amende honorable. Sa ruine consommée et la haine de ses ennemis satisfaite, les services d'Olavidé revinrent en mémoire. On le traita avec moins de sévérité. Il obtint d'aller prendre les eaux en Catalogne, et trompant ses gardiens, il se réfugia en France (1780), où il fut accueilli comme un martyr de l'intolérance. Il y fut consolé par la philosophie et célébré par les poëtes (1). Le roi d'Espagne, cédant aux instances de son confesseur, fanatique atrabilaire, fit réclamer le fugitif; mais le cabinet de Versailles lui répondit « que les délits de M. Olavidé, quelque graves qu'ils parussent en Espagne, n'étaient pas de ceux dont les États policés étaient convenus de se livrer réciproquement les auteurs ». Charles III n'insista pas.

Olavidé se retira d'abord à Toulouse, chez le baron de Puymaurin, syndic général des états de Languedoc. Une fausse alarme le fit fuir en Suisse. Il se fixa ensuite à Paris, où, sous le nom de comte de Pilos, il mena au sein des arts et de l'amitié, une vie heureuse et paisible. Devenu citoyen adoptif de la république française, et caché un instant à Orléans, en 1794, il passa le temps des troubles révolutionnaires sur les bords de la Loire (2). Une religion mieux entendue que celle dont il avait failli mourir victime (3) lui offrit ses consolations; il en revint à professer fran-

(1) On produisit une lettre datée de Ferney dans laquelle Voltaire écrivait à Olavidé : « Il serait à désirer que l'Espagne eût quarante personnes comme vous. »

(1) C'est de lui que Roucher dit à la fin de son poëme des *Mois* :

Que de l'Ibère enfin la pieuse furie
Flétrissait un vieillard, l'honneur de sa patrie,
Et solennellement replaçait aux autels
L'hydre avide de l'or et du sang des mortels.

Marmontel, dans son *Discours sur l'espérance de se survivre*, protesta aussi contre l'arrêt qui avait frappé Olavidé.

(2) D'abord chez M. Le Couteux du Molay, à Meung-sur-Loire, puis à Cheverni, près Blois.

(3) Plusieurs de ses juges avaient voté pour la peine de mort.

chement le catholicisme. Il employa même ses loisirs à en entreprendre l'apologie dans un long ouvrage, qui publié en Espagne eut un très grand succès et fit croire à la sincérité de sa conversion. En 1798 il obtint la permission de rentrer dans sa patrie. Mais l'ambition était éteinte dans son âme, aussi bien que le ressentiment. « En moi, se plaisait-il à dire, l'inquisition, pour la première fois sans doute, a fait un sage et un heureux. » Il se retira en Andalousie, auprès d'une de ses parentes, le seul objet de ses anciennes affections qui eût survécu à son long exil, et y termina doucement sa carrière à l'âge de soixante-dix-huit ans (1). Il laissa une rente de 1,800 fr. à l'hôtel-Dieu d'Orléans. On a d'Olavidé : *El Evangelio en triumfo*. Cet ouvrage, qui a pour but de défendre la religion contre l'incrédulité, eut huit éditions. Il est d'un esprit convaincu; mais le style en est diffus. Il a été traduit en français par Buynand des Échelles; Lyon, 1805, 4 vol. in-8°; et 1821, 3 vol. Quoique dégagée des longueurs de l'original, cette traduction a eu peu de succès en France. A. DE L.

J.-Fr. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne* (Paris, 1807, 4e édit., 3 vol. in-8°); t. I, p. 376-387; t. II, p. 407; t. III, p. 83, 151, 385, 408. — *L'Ami de la religion* du 6 février 1832, n° 782, t. XX, p. 385.

OLAVIUS (*Olaf*), économiste islandais, né en 1741, mort en 1788. Après avoir terminé ses études, il fut chargé en 1775 par le gouvernement d'explorer l'Islande au point de vue économique et statistique; il remplit ensuite les fonctions de percepteur à Skagen et à Mariager. On a de lui : *Islendsk Urtegaardsbog* (Horticulture islandaise); Copenhague, 1770, in-8°; — *Œconomisk Rejse igjennem de nordvestlige, nordlige og ordostlige Kanter af Island* (Voyage économique à travers les contrées de l'Islande, situées au nord, au nord-ouest et au nord-est); ibid., 1780, in-4°; traduit en allemand, Leipzig, 1787, in-4°; — Plusieurs opuscules et mémoires sur des matières économiques et d'histoire naturelle; Olavius a aussi publié, en commun avec Ketilson, les *Annales* de Bjorno de Skardsa; Hrapsoë, 1774, 2 vol. in-4°. O.

Jean Worm, *Lexikon over laerde Maend*, t. III. — Nyerup, *Literatur-Lexikon*.

OLBERS (*Henri-Guillaume-Mathias*), célèbre astronome allemand, naquit le 11 octobre 1758, dans la même maison que l'historien Heeren, au village d'Arbergen (situé sur la rive droite du Weser, à quelques lieues de Brême), et mourut à Brême, le 2 mars 1840. Son père, Jean-Georges, qui a laissé plusieurs écrits de théologie, et son grand-père, Caspar, étaient pasteurs protestants, comme leurs aïeux. Le jeune Olbers avait quatorze ans quand il perdit son père; ce fut à la même époque qu'il commença à s'occuper sérieusement de la science qui devait illustrer son nom; il se procura des cartes célestes et des livres d'astronomie, qu'il dévora avec une ardeur de néophyte, et acquit de bonne heure une connaissance complète du ciel étoilé. De 1777 à 1780, il étudia la médecine à l'université de Gœttingue, sans toutefois négliger sa science favorite, car il suivit presque tous les cours de Kæstner, qui lui enseigna l'analyse infinitésimale et lui procura l'accès de l'observatoire royal. Dans sa thèse de doctorat : *De oculi mutationibus internis* (Gœttingue, 1780), Olbers explique l'adaptation de l'œil à toutes les distances par l'hypothèse que le diamètre de cet organe varie sous l'influence de la pression des muscles moteurs, de manière à rapprocher ou à écarter la rétine du cristallin. Cette théorie est presque abandonnée aujourd'hui depuis que Sturm et M. de Haldat sont venus démontrer que la netteté des images ne varie pas dans l'œil pour des objets placés à des distances fort inégales, et cela parce qu'au lieu d'un simple foyer, il y a un intervalle focal pour chaque faisceau lumineux. Olbers a peu écrit sur la médecine; il se trouve de lui une notice relative au traitement magnétique, dans le *Teutsche Museum* (octobre 1787 et avril 1788), une autre, sur l'usage des substances alcalines et de l'opium, dans Struve, *Triumph der Heilkunde* (1803), enfin une observation sur l'hydrophobie, dans le journal de Hufeland (1815).

Ce fut à Gœttingue, en 1779, qu'il se révéla comme astronome. En veillant une nuit auprès d'un malade, il se mit à calculer l'orbite de la comète qui venait d'être découverte par Bode, et qu'il avait lui-même observée. Cette détermination se trouva très-exacte, et Kæstner, en la publiant, ajoute que peut-être jamais comète ne fut calculée dans une situation pareille. Olbers s'était épris d'une grande prédilection pour ces astres mystérieux, ces vagabonds du système solaire sur lesquels la science est encore loin d'avoir dit son dernier mot. Il en a découvert plusieurs, observé beaucoup, et appliqué à d'autres sa belle méthode de calculer leurs orbites. Pendant son séjour à Vienne, où il était allé pour visiter les hôpitaux, en 1781, il retrouva le premier la nouvelle planète Uranus, qu'on prenait encore, avec Herschel lui-même, pour une comète, et que les astronomes de l'Observatoire avaient cherchée en vain dans le ciel. En 1787, il démontra que la comète que l'on s'attendait à voir dans deux ans ne viendrait pas, parce que les observations anciennes sur lesquelles on se fondait avaient été à tort attribuées à un même astre périodique; en effet, la comète ne vint pas (1). En 1798, en 1802, 1804 et 1821, Olbers aperçut des comètes nouvelles; mais l'honneur de ces découvertes ne lui resta pas, chacun de ces astres ayant été vu quelques jours avant lui, à Paris, le premier par Bouvard, les trois autres par l'infatigable Pons. C'est la comète de 1815 qu'il a découverte à lui tout seul, le 6 mars de la même année;

(1) C'est donc à tort que la *Biographie moderne* le fait mourir à Venise, à l'âge de *soixante-cinq ans*, et la *Biographie étrangère* (Paris, 1819) à *soixante-trois ans*.

(1) *Voir* Hindenburg, *Magazin f. Mathem.*, 1787.

elle est périodique, ayant une révolution de soixante-quatorze ans : les astronomes l'appellent la *comète d'Olbers*. Un grand nombre d'observations, calculs ou notices relatives à diverses comètes, et dont Olbers est l'auteur, se trouvent dans l'*Annuaire* de Bode, depuis 1782 jusqu'à 1829, dans celui de M. Encke (1833), dans les trois recueils publiés par le baron de Zach, sous les titres d'*Éphémérides géographiques*, de *Correspondance mensuelle*, et de *Correspondance astronomique*, enfin, dans les *Astronomische Nachrichten* de Schumacher (1823, 24, 28, 31, 34 et 35). L'un de ces mémoires traite de la possibilité d'une rencontre entre la terre et une comète; l'auteur y trouve que l'un de ces astres sera dans quatre-vingt-huit mille ans aussi près de nous que la lune; que dans quatre millions d'années notre globe est menacé de la visite d'une autre comète, qui s'en rapprochera jusqu'à une distance de deux mille cinq cent soixante-six lieues, qu'enfin dans deux cent vingt millions d'années un autre de ces corps célestes pourrait venir choquer la terre (1). Mais ces prédictions n'ont rien de trop inquiétant si l'on pense à l'extrême ténuité de la masse cométaire; puis elles se rapportent à un avenir très-lointain, qui est en dehors des prévisions de la science actuelle, comme l'origine des planètes est, en sens inverse, en dehors de nos calculs rétrospectifs.

La *Méthode nouvelle pour calculer les orbites des comètes*, seul livre qui ait paru sous le nom d'Olbers, fit époque dans l'histoire de l'astronomie. La détermination d'une orbite cométaire, au moyen d'un certain nombre d'observations géocentriques, avait fait pendant longtemps le désespoir des mathématiciens. Depuis Newton, qui appelle ce problème *longe difficillimum*, il avait été traité successivement par Lacaille, Euler, Lagrange, Lambert, Boscovich, Bouguer, Laplace et d'autres. La méthode de Laplace exigeait beaucoup de calculs préparatoires et des tâtonnements fastidieux, qui entraînaient une perte de temps peu proportionnée au but que l'on se proposait. Quelquefois même les calculateurs, à bout de patience, abandonnaient leur travail sans avoir rien obtenu qui ressemblât à l'orbite véritable de l'astre, qui se jouait de leur sagacité. Ce fut alors, en 1798, qu'Olbers annonça à M. de Zach qu'il était en possession d'une méthode infiniment supérieure à toutes celles que l'on connaissait. Le 21 janvier 1797, les *Gœttingische Anzeigen* mentionnèrent un mémoire sur cette question, présenté par Olbers à la Société des sciences de Gœttingue, et Kaestner s'empressa d'en faire un extrait. Ce mémoire parut dans le *Landes-Industrie-Comptoir* de Weimar, sous le titre : *Abhandlung über die leichteste und bequemste Methode die Bahn eines Cometen zu berechnen*, Weimar, 1797, in-8°; une nouvelle édition, revue et augmentée par M. Encke, en a paru en 1847. La méthode d'Olbers sert à calculer l'orbite d'une comète au moyen de trois observations; elle est fondée sur l'heureuse idée d'étendre à l'orbite de la terre le principe que Lambert avait déjà établi pour l'orbite cométaire et qui consiste en ce que le rayon vecteur moyen divise la corde de l'orbite en porportion des temps écoulés entre les trois observations. On arrive ainsi à déterminer en très-peu de temps tous les éléments de l'astre avec une très-grande approximation; quelques interpolations faciles conduisent ensuite à la connaissance des éléments exacts. Plus tard, Gauss a résolu le problème des comètes et des planètes d'une manière rigoureuse et complète; les lignes visuelles déterminées par les observations sont pour lui autant de droites fixées dans l'espace, et par lesquelles il s'agit de faire passer une section conique ayant son foyer au soleil : auparavant on avait toujours supposé que les lieux de la terre sont dans une ellipse parfaite. La méthode de Gauss est donc la plus générale de toutes, et la seule rigoureuse; elle pourrait avec une égale facilité s'appliquer à trois observations dont l'une aurait été faite sur la Terre, l'autre sur Jupiter, et la troisième sur Vénus. Cependant, on se sert encore aujourd'hui du beau procédé d'Olbers toutes les fois qu'il s'agit d'obtenir une première orbite propre à construire des éphémérides.

Si les travaux d'analyse d'Olbers suffisent pour immortaliser son nom auprès des astronomes calculateurs, il s'est fait connaître plus spécialement au public par la découverte des deux planètes Pallas et Vesta. Il les trouva le 28 mars 1802, et le 29 mars 1807, de son observatoire situé sur le haut d'un vieux pan de mur de ville attenant à sa maison. Il lui était impossible d'établir chez lui des instruments fixes; il devait donc se borner aux observations moins régulières, comme les observations au moyen de micromètres, et aux recherches d'astres nouveaux, que les astronomes sont ordinairement obligés d'abandonner aux amateurs. Si Olbers réussit à découvrir deux planètes, nous en sommes principalement redevables à la grande connaissance des groupes d'étoiles qu'il avait su acquérir. Il lui manquait tous ces moyens qui facilitent tant, de nos jours, la recherche d'un astre dont on connaît à peu près la position. Le nombre des étoiles bien déterminées n'était pas à cette époque la dixième partie de ce qu'il est aujourd'hui et on n'avait pas encore de bons instruments réfracteurs. Olbers a encore le mérite d'avoir rappelé aux observateurs le micromètre annulaire, et d'en avoir perfectionné la théorie et l'usage à tel point que cet instrument si simple rend aujourd'hui quelquefois les mêmes services que les grandes lunettes fixes, surtout lorsqu'il s'agit de comètes. Une description de son petit observatoire se trouve dans le vol. III de la *Correspond. mensuelle* de Zach (1801); dans le même volume il propose une méthode de déterminer le

(1) *Correspond. mensuelle* de Zach., XXII, 1810; et *Bibl. univ. de Genève*, mai 1828.

temps par l'observation d'étoiles qui disparaissent derrière un objet terrestre, méthode recommandable par sa simplicité.

Presque tous les jours, vers dix heures du soir, l'habile médecin astronome se retirait à l'étage supérieur de sa maison, où se trouvaient sa riche bibliothèque et ses instruments. Là il passait la moitié de la nuit à composer ses mémoires et à calculer ses observations. De temps en temps, il s'approchait de la fenêtre, et une lunette à la main passait en revue quelque région du ciel. C'était pour lui une impérieuse nécessité d'exercer son esprit sans cesse tendu, de varier les objets de ses méditations.

Les écrits d'Olbers se distinguent par la profondeur des pensées aussi bien que par l'élégance et par la clarté ; nous citerons encore de lui : Un *Mémoire sur la translucidité des espaces célestes*, dans l'*Annuaire* de Bode pour 1826 ; un sur les aérolithes, dans la *Correspondance mensuelle* de Zach, VII, 1803 ; un autre sur une manière de résoudre les triangles sans faire usage de logarithmes ; ib., XVI, 1807 ; une notice relative à l'influence de la lune sur le temps, insérée dans le journal astronomique de Lindenau et Bohnenberger (V, 1818), et reproduite dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, ainsi que dans les *Annales de chimie et de physique*, pour février 1821, n° XIX ; deux notices sur les étoiles filantes, dans l'*Annuaire* de Schumacher, années 1837 et 38 ; une autre sur l'inventeur des lunettes, ib., 1843 ; enfin, une lettre sur la déviation de la verticale des corps qui tombent, dans l'ouvrage si connu de Benzenberg sur le même sujet (1804). A partir de 1824 il fut aussi l'un des rédacteurs des *Archives pour les sciences naturelles*, publiées par Kastner.

Olbers avait au plus haut degré le don d'observer, et cette faculté le servait également dans ses recherches d'astronomie, dans sa pratique de médecin, et dans le commerce journalier. Avec une rare sagacité, il devinait les jeunes talents, et les stimulait par son exemple et par ses conseils. Bessel et Gauss furent au nombre de ses élèves et amis.

Olbers était très-aimé de ses concitoyens. Il jouissait d'une considération générale. Pendant l'occupation française de Brême, il fut membre du corps législatif de cette ville. En 1830, à l'occasion de son jubilé mi-séculaire de docteur, plusieurs universités allemandes le créèrent docteur honoraire en médecine et en philosophie ; la société du Musée à Brême fit frapper des médailles en son honneur. Sa bibliothèque, qui fut, après sa mort, acquise par l'observatoire de Poulcowa, était l'une des plus riches en cométographie.

Son fils unique, *Georges-Henri*, a été conseiller de légation des quatre villes libres à Francfort-sur-Mein, puis membre du sénat de Brême. R. Radau.

Barkhausen, *Fragments sur la vie d'Olbers*, dans *Biographische Skizzen verstorbener Bremischer Aerzte und Naturforscher* ; Brême, 1844, in-8°. — De Zach, *Allgem. geograph. Ephemeriden*, vol. IV, 1799. — Sachs, *Medic. Almanach. f.* 1841. — *Hamburger Correspondent*, n° 60, 14 mars 1840. — Heuninger, *Jubelschrift*, L. VIII, 2835. — Encke, préface de la 2me édition de la *Méthode* d'Olbers ; 1847. — Poggendorff, *Biogr.-literar. Woerterbuch*. — *Biographie univers. et portative des contemporains* ; Paris, 1836. — Brockhaus, *Conv.-Lexikon*. Des portraits d'Olbers se trouvent : au frontispice de l'édition nouvelle de sa *Méthode* ; dans Zach, *Allg. geogr. Eph.*, vol. IV ; dans Tilloch, *Phil. Magaz.*, XIII, 1802, etc. Un portrait peint par Schwarz a été gravé par Huck, en 1805 (gr. 4°), et un autre portrait par Pflugfelder, en 1807 (8°).

OLDCASTLE (Sir *John*), appelé le *bon lord Cobham*, sectaire anglais, né dans le quatorzième siècle, brûlé en décembre 1417, à Londres. C'est à la fois le plus ancien écrivain et le premier martyr de la noblesse anglaise. Il avait obtenu la pairie en épousant l'héritière de ce lord Cobham qui lutta avec tant de patriotisme et d'énergie contre la tyrannie de Richard II. En succédant aux biens et aux titres de son beau-père, il parut avoir également hérité de son goût pour l'indépendance. L'un des chefs du parti de la réforme, il s'éleva avec force contre la corruption des mœurs du clergé, et la dénonça, sous forme de remontrances, à la chambre des communes. Imbu des opinions de Wycliff, il rassembla ses écrits, en fit faire des milliers de copies, qu'il répandit à ses frais parmi le peuple, et soudoya un grand nombre d'émissaires chargés d'en expliquer le sens dans des réunions publiques. Son château de Cowling devint bientôt le quartier général des *lollards*, ou partisans de Wycliff. Sous le règne de Henri IV, Oldcastle avait guerroyé en France : ami intime du prince héréditaire, il avait eu un corps de troupes sous ses ordres et avait forcé le duc d'Orléans à lever le siége de Paris. A peine Henri V fut-il monté sur le trône (1413), que les poursuites recommencèrent contre les lollards, dont les principes de nivellement inspiraient à l'aristocratie de justes alarmes. Ceux-ci, entraînés par l'enthousiasme ou enivrés par le succès, essayèrent d'intimider leurs adversaires en déclarant que si l'on attaquait leur doctrine, ils pouvaient réunir cent mille hommes prêts à la défendre par les armes. Cette audacieuse menace provoqua une enquête : Oldcastle, dénoncé par le synode comme le chef de ces dangereux sectaires, comparut devant le roi, qui entreprit sa conversion avec le zèle d'un apôtre. Loin de se justifier, le lord persista dans sa croyance, protestant de sa fidélité et de son dévouement au trône. « Après Dieu, dit-il, je dois obéissance au roi ; mais quant au pouvoir temporel du pape, rien ne pourrait m'apprendre sur quoi il se fonde ni si je lui dois obéissance. » Il alla même jusqu'à traiter le pape d'antechrist. Le roi, offensé de cette hardiesse de langage, l'abandonna aux censures ecclésiastiques. On arrêta aussitôt les prédicateurs ambulants et jusqu'à leurs auditeurs. Oldcastle, sommé de comparaître devant l'archevêque de Canterbury, refusa d'obéir, et fut

frappé d'excommunication. En vain eut-il recours au roi, ce prince ne voulut plus l'entendre. Arrêté par surprise et conduit à la cour, il fut, après quelques délais, définitivement atteint d'hérésie. Pendant le procès, il exprima hautement son dissentiment d'avec la croyance établie : ainsi il maintint que l'Église avait cessé d'enseigner la doctrine de l'Évangile du moment où elle avait été infectée du poison des richesses mondaines, et que celui-là seul était le véritable successeur de saint Pierre qui pratiquait exactement les vertus de saint Pierre. « Méfiez-vous, s'écria-t-il en s'adressant aux spectateurs, des hommes qui siègent ici comme mes juges; en vous abusant, ils s'abusent eux-mêmes et vous mèneront en enfer. » Le primat ayant obtenu de surseoir à l'exécution du jugement, Oldcastle trouva le moyen de s'enfuir de la Tour. Il réunit aussitôt ses partisans, les arma secrètement et tenta deux fois de s'emparer de la personne d'Henri V, s'il faut en croire du moins les registres du parlement et les proclamations royales (janvier 1414). Le but des lollards y est présenté comme des plus dangereux. Les communes prétendirent, dans leur adresse, qu'ils avaient cherché « à renverser la foi chrétienne, le roi, les dignités spirituelles et temporelles, et toute espèce de police et de loi ». Henri fit de son côté la même déclaration en ajoutant qu'ils voulaient « diviser le royaume en districts confédérés et nommer sir John Oldcastle président de la république ». Ce dernier s'échappa encore une fois, gagna le pays de Galles, et, bien qu'on eût mis sa tête à prix, il parvint à se soustraire pendant quatre années aux recherches de ses ennemis. En 1417, il profita de l'éloignement du roi pour quitter sa retraite et s'approcher de Londres, sous prétexte, dit-on, de combiner le soulèvement des lollards avec les chefs écossais qui venaient d'envahir la frontière. Arrêté par les vassaux de sir Edward Charlton, il fut amené devant les pairs et condamné à mort, comme traître et hérétique à la fois; on le suspendit avec des chaînes à un gibet placé au-dessus d'un bûcher ardent, qui le consuma (décembre 1417). Au milieu de son supplice, il montra la plus héroïque fermeté et protesta jusqu'au dernier moment contre le clergé, la cour et le pape. Pendant longtemps le peuple vénéra sa mémoire comme celle d'un martyr.

On a de lord Cobham un ouvrage intitulé : *Twelve conclusions addressed to the parliament of England*, à la suite duquel se trouvent quelques hymnes latines. P. L—y.

Bale, *A brefe chronycle concernynge the examynacyon and death of the blessed martyr of Christ, syr Johan Oldecastell*, réimpr. en 1729. – Gilpin, *Lives of Latimer, Wickliffe*, etc. — Fox, *Acts and monuments*. — Walpole, *Royal and noble authors*. — Milner, *Church history*, IV, ch. Ier.

OLDENBURG (*Henri*), savant allemand, né à Brême, en 1626, mort en 1678, à Charlton près de Greenwich. De la famille des comtes d'Aldenburg, il occupa à Londres le poste de consul de sa ville natale sous le long Parlement et sous Cromwell. Il devint ensuite précepteur du jeune Henri O' Bryan, qu'il accompagna à Oxford, et plus tard celui de William Cavendish. Nommé membre de la Société royale des sciences de Londres, dès sa fondation il en publia les *Mémoires* (*Philosophical transactions*) jusqu'en 1677. En cette qualité il eut à entretenir une vaste correspondance, entre autres avec Leibniz, Spinoza, Bayle, dont il traduisit en latin plusieurs ouvrages, etc. Outre plusieurs dissertations scientifiques, insérées dans les *Philosophical transactions* et dans les *Acta naturæ curiosorum*, il a publié quelques écrits théologiques. Ses lettres à Leibniz sont dans le *Commercium epistolicum*, publié par la Soc. Royale de Londres. O.

Martin, *Biographica philosophica*. — *Bibliothèque anglaise*, t. XI. — Chalmers, *Biographical Dictionnary*.

OLDENBURGER (*Philippe-André*), publiciste allemand, né dans le duché de Celle, mort à Genève, en 1678. Après avoir étudié à Helmstædt sous Conring, il parcourut une partie de l'Europe, et se fixa enfin à Genève, où il enseigna l'histoire et le droit public. On a de lui : *Itinerarium Germaniæ politicum, modernum præcipuarum aularum Imperii faciem repræsentans;* Cosmopolis (Genève), 1668, in-12, sous le pseudonyme de *Constantinus Germanicus :* la manière libre dont il s'exprima sur plusieurs princes allemands lui causa beaucoup de désagréments; l'un de ces princes, dit-on, dont il avait raconté les aventures galantes, le força à avaler les pages qui en contenaient le récit; — *Notæ et stricturæ in Severinum de Mozambano* (Puffendorf); Genève, 1668, in-8°; sous le pseudonyme de *Pacificus a Lapide ; — Notitiæ Imperii seu Discursus ad instrumentum pacis Monasteriensis;* Freystadt, 1669 et 1670, in-4°; sous le pseudonyme de Ph. Andreas *Burgondensis :* ce livre est remarquable par son rare esprit d'indépendance; — *Collegium juris publici romano-germanici;* 1670, in-4°; sous le pseudonyme de *Franciscus Irenicus; — Pandectæ juris publici germanici, sive Limnæus enucleatus;* Genève, 1670, in-fol.; — *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*; Genève, 1675, 4 vol. in-8° : recueil de statistique, faussement attribué à Conring. O.

Witte, *Diarium biographicum*. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

OLDENDORP (*Jean*), jurisconsulte allemand, né à Hambourg, vers 1480, mort à Marbourg, le 3 juin 1567. Il fréquenta l'université de Wittemberg, où il s'attacha aux doctrines de Luther, et fut successivement professeur de droit à Greifswalde, à Rostock, à Cologne et à Marbourg. Il gagna la confiance du landgrave Philippe de Hesse, qui le consulta sur beaucoup d'affaires importantes. Il fut un des auteurs du projet soumis à l'empereur Ferdinand, de remplacer les

diverses législations de l'Allemagne par un nouveau code unique. On a de lui : *Commentarii inutiles de privilegiis quæ personis et rebus ecclesiasticis dantur;* in-4°, sans lieu ni date; — *De emtione et venditione redituum;* Francfort, 1525, in-4°; — *Wat billich und Recht ys* (Ce que sont l'équité et le droit); 1529, in-8°; — *Vom Rathschlagende, wo man gute Politie in Städten und Landen erholden möge* (Conseils sur la manière de maintenir dans les villes et les pays une bonne police); Rostock, 1530, in-8°; une version en haut allemand parut dans cette ville, 1597, in-8°; — *Omnium fere temporalium præscriptionum ex æquo et bono enarratio;* ibid., 1531, in-12; — *Isagoge seu elementaria introductio juris naturæ gentium et civilis, una cum expositione in leges XII Tabularum;* Cologne, 1549, in-8°; Clien, 1759, in-8°; reproduit dans les *Variæ lectiones:* c'est là un des premiers essais d'un système de droit naturel dans le sens moderne de ce mot; ce passage résume les idées de l'auteur : « *Quid est igitur jus gentium? Est multorum populorum auctoritas. Quid jus civile? Est unius populi jussus. Quid scies an utrumque recte sit receptum? Ex norma naturæ seu fonte? Ubi est illa norma? In corde et conscientia hominis a Deo insculpta. Quid si multi dissentiant circa hanc normam nec recte de eo judicent? Recurrendum est ad Tabulas divinas* (le Décalogue), *in quibus renovatum est jus vel lex naturæ tam certo testimonio, ut variari non possit.* » Le recueil des fragments des lois des Douze Tables, qui est joint à l'*Isagoge*, et le commentaire qui le suit est un des meilleurs de l'époque (*voy.* Dirksen, *Uebersicht der Versuche zur Herstellung der Zwölftafelfragmente*, p. 32); — *De copia verborum et rerum in jure civili, ex constantissimis locorum sententiis, indices;* Cologne, 1542, in-fol.; — plusieurs *Concilia et responsa.* En 1559, Oldendorp publia à Bâle, en 2 vol. in-fol., le recueil des ouvrages écrits par lui jusqu'à cette époque. O.

Adami, *Vitæ jurisconsultorum.* — Möller, *Cimbria literata*, t. I et III. — Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*, t. X.

OLDENDORP (*Chrétien-Georges-André*), missionnaire allemand, né le 8 mars 1721, à Grosslaffert, village près de Hildesheim, mort à Ebersdorf, le 9 mars 1787. Fils d'un pasteur protestant, il étudia la théologie à Iéna, entra ensuite chez les Frères moraves, et enseigna pendant plusieurs années dans leurs colléges. En 1767 il visita les îles de Sainte-Croix, Saint-Thomas et Saint-Jean, et s'arrêta en 1768 dans plusieurs villes de l'Amérique du Nord, où sa communauté avait des établissements. De retour en Europe en 1769, il remplit les fonctions de prédicateur successivement à Marienborn, à Neuwied et à Ebersdorf. On a de lui : *Geschichte der Mission der evangelischen Brüder auf den Caraïbischen Inseln S.-Thomas, S.-Croix und S.-Jean* (Histoire des missions des Frères évangéliques aux îles Caraïbes Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean); Barby, 1777, 2 vol. in-8°; traduit en suédois, 1786-1788, in-8° : excellent ouvrage, où abondent les renseignements les plus précieux sur ces contrées lointaines. O.

Meusel, *Lexikon.* — Otto, *Lexikon*, t. II.

OLDFIELD (*Anne*), actrice anglaise, née en 1683, à Londres, morte le 23 octobre 1730, dans cette ville. L'amour que lui inspira le jeune Arthur Maynwaring contribua à développer ses talents, et depuis 1704 jusqu'à sa mort elle fut une des actrices les plus accomplies de son temps. Hors du théâtre elle avait su se concilier l'estime et le respect par ses manières honnêtes et généreuses; dès qu'elle connut l'extrême misère du poëte Savage, elle s'empressa de lui offrir une pension annuelle de 50 livres. Après la mort de Maynwaring, elle vécut dans l'intimité du général Charles Churchill; l'un et l'autre la rendirent mère. Son corps fut enterré à l'abbaye de Westminster, entre les tombeaux de Craggs et de Congrève. A ses derniers moments elle parut tout occupée de sa toilette. « On ne peut, disait-elle, soutenir l'idée d'être laide même après sa mort ». Aussi, d'après sa volonté expresse, fut-elle mise au cercueil dans les habits les plus élégants. K.

Life of Anne Oldfield; Londres, 1731, in-8°. — *The Tatler*, I, 104; IV, 181. — Baker, *Biogr. dramatica.*

OLDHAM (*John*), poëte anglais, né le 9 août 1653, à Shipton près Tedbury (comté de Glocester), mort le 9 décembre 1683, à Holme Pierpoint (comté de Nottingham). Il était fils d'un ministre non-conformiste, qui dirigea ses premières études, et les acheva à l'université d'Oxford. Reçu bachelier ès arts, il devint sous-maître de l'école publique de Coyrdon, dans le Surrey. Ce fut là que la réputation qu'il s'était acquise par quelques vers qui avaient circulé manuscrits lui attira la visite de plusieurs personnes de marque. Le docteur Lower, qui s'était pris d'une vive amitié pour lui, l'encouragea à étudier la médecine; Oldham s'y adonna à ses heures de loisir, et y fit quelques progrès; mais il ne tarda pas à la quitter, dominé qu'il était par son génie poétique. « En vain, écrivait-il à un ami, ai-je tenté de m'appliquer à des sciences plus utiles, je n'ai pu réussir en aucune. Lors même que je m'occupe des objets les plus sérieux, mes meilleures pensées se ressentent toujours de ce goût pernicieux. Que dis-je? lors même que je dis mes prières (Dieu me le pardonne!), à peine puis-je m'empêcher de les profaner en y fourrant des vers. Il semble que je sois le revers de ce malheureux de la fable, et que tout ce que je touche se change en rime. » Avec une petite somme d'argent qu'il avait épargnée, il vint s'établir à Londres, et y détruisit sa santé en se livrant aux plaisirs de la table en compagnie des grands seigneurs qui lui faisaient fête. Aucun d'eux ne

lui témoigna plus d'affection que le comte de Kingston, dont il fut l'hôte pendant ses derniers moments et qui érigea un monument à son honneur. Oldham avait autant d'érudition que d'esprit; il avait reçu de ses contemporains le surnom de *Juvénal anglais*. Ses satires sont à la vérité bien fortes et même violentes, mais il y manque du tour et de l'exactitude, de sorte qu'il ne mérite pas d'être rangé parmi les poëtes du premier rang. Dryden avait pourtant conçu de lui une grande estime. Ses œuvres ont été réunies à Londres, 1722, en 2 vol. in-12, et souvent réimprimées depuis. On y remarque les satires contre les Jésuites et contre la vertu, des imitations d'Horace, de Juvénal et de Boileau, des épigrammes, etc.

Un prélat du même nom, OLDHAM (*Hugh*), mort en 1519, évêque d'Exeter, fut un des bienfaiteurs de l'université d'Oxford, où il contribua à la fondation du collége Corpus-Christi. P. L—Y.

Wood, *Athenæ Oxon.* — Seward, *Anecdotes*, II. — *Life of J. Oldham*, à la tête de ses *Œuvres*.

OLDISWORTH (*William*), littérateur anglais, mort le 15 septembre 1734. Ce fut un écrivain très-connu sous les règnes d'Anne et de Georges Ier; il ne l'est aujourd'hui que par le souvenir de quelques-uns de ses ouvrages. On ne connaît aucune des particularités de sa vie. Son attachement à la famille des Stuarts le fit mettre au nombre des jacobites tués en 1715 à Preston; mais il est certain qu'il survécut longtemps à cette bataille. Il fut un des fondateurs de la feuille périodique *The Examiner*, et y inséra de nombreux articles. On cite de lui : *Timothy and Philatheus;* Londres, 1709-1710, 3 vol. in-8° : dialogues où il établit les principes et les droits de l'Église chrétienne; — *State and miscellany poems;* Londres, 1715, in-8°; — *The Life of Edmund Smith*, à la tête des œuvres de ce dernier (1719); — une traduction des *Odes* d'Horace, et une autre, *The Accomplished senator*, du latin de Gozliski; 1733, in-4°. K.

Chalmers, *General Biograph. Dictionary.*

OLDMIXON (*John*), littérateur anglais, né en 1673, mort le 9 juillet 1742, à Londres. Dans sa jeunesse il écrivit pour le théâtre, et composa une pastorale et un opéra, bien vite oubliés. Il se fit ensuite connaître par la mauvaise foi de ses écrits historiques et par sa critique violente et agressive. Ennemi acharné des Stuarts, il s'attacha à peindre cette famille sous des couleurs les plus odieuses. Il attaqua avec aussi peu de ménagement plusieurs écrivains célèbres, tels qu'Addison et Pope. Ce dernier, en l'admettant dans *la Dunciade*, lui assura l'immortalité de l'infamie. Le parti à la solde duquel il était entré lui donna l'emploi de collecteur des douanes à Bridgewater. Quoique sévère pour les autres, Oldmixon n'était pas lui-même sans reproche. Ayant été employé par l'évêque Kennet à éditer sa *Collection des Historiens*, il ne se fit aucun scrupule de corrompre en différents endroits la *Chronique de Daniel*, ce qui a de beaucoup diminué la valeur de cet ouvrage. Dans le *Tatler*, il est désigné sous le nom d'*Omicron, the unborn poet* (le poëte mort-né). On a de lui : *British empire in America, containing the history of the discovery, settlement, progress and present state of the British colonies on the continent and Islands of America;* Londres, 1708, 1741, 2 vol. in-8°, avec cartes; trad. en allemand, — *History of the Stuarts;* ibid., 17.., in-fol.; — *Reflections on Dr Swift's Letter about the english language;* ibid., 1712, in-12; — *Poems;* ibid., 1714, in-12; — *The Life of Arthur Maynwaring*, à la tête des *Posthumous works* de cet auteur, édités en 1715 par Oldmixon; — *Prose essays on criticism;* — *Art of logic and rhetoric*, écrit à l'imitation du P. Bouhours; c'est dans ces deux ouvrages, ainsi que dans le recueil périodique intitulé *The flying post*, qu'il attaqua Pope et ses amis; — *The Life of queen Anne;* — *Court tales, or a history of the amours of the present nobility;* ibid., 2e édit., 1731, un des livres les plus scandaleux de l'époque; — *History of England during the reigns of William and Mary, Anne and George I;* ibid., 1735, in-fol.; c'est une suite à son *Histoire des Stuarts*.
P. L—Y.

Cibber, *Lives.* — Baker, *Biogr. dramatica.* — Lysons, *Environs*, II.

OLDOINI (*Agostino*), biographe italien, né en 1612, à La Spezzia (État de Gênes); la date de sa mort n'est pas connue. Admis dans la compagnie de Jésus, il prononça ses vœux à Naples, et y professa les humanités. Il séjourna ensuite dans différents colléges, et fut appelé vers 1668 à Rome, puis à Pérouse, où il publia plusieurs ouvrages. Il vivait encore en 1680. On a de lui : une *Grammaire italienne;* Ancône, 1637, in-8°; — *Necrologium pontificum et pseudo-pontificum Romanorum cum notis;* Rome, 1671, in-8°; — *Clementes titulo sanctitatis vel morum sanctimonia illustres, cum animadversionibus;* Pérouse, 1675, in-4°; — *Athenæum Romanum, in quo pontificum et cardinalium scripta exponuntur;* ibid., 1676, in-4°. Mendosio a fait beaucoup d'emprunts à ce recueil; — *Athenæum Augustum, in quo Perusinorum scripta publice exponuntur;* ibid., 1678, in-4°; — *Athenæum Ligusticum, seu syllabus scriptorum Ligurum;* ibid., 1680, in-4° : ces compilations, souvent inexactes, ont été pourtant utiles aux biographes postérieurs, et sont encore recherchées; — *Catalogus eorum qui de Romanis pontificibus scripserunt;* Francfort, 1732, in-4°, publié par Meuschen. Oldoini a donné une édition augmentée des *Vitæ pontificum et cardinalium* de Ciaconius (Rome, 1677, 4 vol. in-fol.), et il a laissé en manuscrit *Athenæum Pistoriense*, que le P. Zaccaria a inséré, après l'avoir complété,

dans la *Bibliotheca Pistoriensis* (Turin, 1752, in-fol.); — *Athenæum Italicum*, et d'autres recueils historiques.

Son frère, *Bernardo* OLDOINI, a écrit quelques ouvrages de littérature en italien. P.

Michele Giustiniani, *Scrittori Liguri*. — Raffaello Soprani, *Scrittori della Liguria*. — Sax, *Onomasticon*.

OLDYS (*William*), bibliographe anglais, né le 14 juillet 1696, mort le 15 août 1761, à Londres. Il était fils naturel d'un savant docteur en droit, William Oldys, qui prit part avec Dryden et autres lettrés à une version anglaise des *Vies de Plutarque* (1683, 5 vol. in-8°), et qui perdit en 1693 sa charge d'avocat de l'amirauté pour avoir refusé de poursuivre comme pirates des marins munis de lettres de marque de l'ex-roi Jacques II. Son éducation première fut assez négligée; il dissipa dans des folies de jeunesse le modique héritage de son père, et fut de bonne heure forcé de pourvoir à ses besoins. Il se mit quelque temps à la solde des libraires, et le duc de Norfolk lui fit donner un des deux emplois de héraut d'armes de la couronne. Il mourut pauvre, laissant à peine de quoi suffire à payer ses dettes. Ses principaux ouvrages sont : *The British librarian, exhibiting a compendious review of all unpublished and valuable books in all sciences*; Londres, 1737, in-8° : recueil longtemps négligé, quoique rempli de renseignements exacts et curieux; — *Life of sir Walter Raleigh*, à la tête de l'*History of the world* de ce dernier. Il fut l'éditeur de *The universal Spectator* (1730-1732), journal hebdomadaire, et d'un petit traité de Moffett, *Health's improvement* (1746, in-12). On a aussi de lui beaucoup d'articles insérés dans *Biographia Britannica* sous la signature G, dans *General dictionary*, *The Scarborough miscellany*, etc. Oldys a consigné sur un exemplaire des *Lives of the english poets* de Langbaine, conservé au Muséum britannique, une foule de notes manuscrites, où il indique les titres d'ouvrages qu'il aurait composés et qui ont été probablement perdus. Ce peu de mots sur son propre nom s'y trouve écrit de sa main :

In word and WILL I AM a friend to you
And one friend OLDYS worth an hundred new.

P. L—Y.

Gentleman's Magazine, LIV et LV. — Coote, *Catalogue of civilians*. — Noble, *College of arms*. — Chalmers, *General biograph. dict.*

OLEARIUS, famille allemande qui est connue par plusieurs générations de théologiens et d'érudits, dont les principaux sont :

OLEARIUS (*Jean*), théologien luthérien, né à Wesel (comté de Clèves), le 17 septembre 1546, mort à Halle, le 26 janvier 1623. Il s'appelait *Kupfermann*, et changea ce nom pour celui d'Olearius, traduction latine du mot allemand *Œlschlæger* (presseur d'huile), nom sous lequel était en général désigné son père qui était fabricant d'huile. Après avoir étudié à Dusseldorf, à Marbourg et à Iéna, il suivit, en 1573, Heshusius, que l'ardeur de son zèle anti-calviniste forçait à quitter cette dernière ville et à se retirer en Prusse. Il fut admis dans le corps enseignant à Kœnigsberg. En 1577, il passa à Helmstaedt, et y fut nommé, en 1579, professeur d'hébreu; à cette même époque il épousa la fille de Heshusius. Appelé, en 1601, à Halle avec le titre de surintendant, il enseigna en même temps l'hébreu au gymnase de cette ville. En 1603, il se maria en secondes noces avec la fille de Nic. Nicander, un des pasteurs de Halle. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite d'ordinaire : *Disputationum theologicarum partes II*; — *Verzeichniss 200 calvinischer Irrthümer in den anhaltischen Büchern* (Indication de 200 erreurs calvinistes dans les livres ecclésiast. d'Anhalt).

OLEARIUS (*Gottfried*), second fils du précédent, né le 1er janvier 1604, à Halle, mort dans la même ville, le 20 février 1685. Il fut successivement professeur adjoint de philosophie à Wittemberg, pasteur à Halle et surintendant dans cette ville. Ses principaux écrits sont : *Erklärung des Buches Hiob in 55 Predigten* (Explication du livre de Job en 55 sermons); Leipzig, 1633, 1645, 1672, in-4°; — *Biblica theoretico-practica adnotata*; Halle, 1676, in-4°; — *Homiliarum catecheticarum plus quam 700 delineatio*; Halle, 1680, in-8°. M. N.

OLEARIUS (*Jean*), frère de Gottfried, né à Halle, le 17 septembre 1611, mort à Weissenfels, le 14 avril 1684. Il fut d'abord prédicateur à Halle et plus tard surintendant général à Weissenfels. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Oratoria ecclesiastica methodice adornata*; Halle, 1665, in-8°; — *Adsertionum philologicarum heptas ex historia Magorum*; Leipzig, 1671, in-4°; — *Theologia exegetica*; ibid., 1674, in-8°; — *Geistliches Handbuch der Kinder Gottes* (Manuel spirituel des enfants de Dieu); Leipzig, 1674, in-8°; — *Biblische Erklärung* (Explication biblique); Leipzig, 1678-1681, 5 vol. in-fol.

OLEARIUS (*Jean-Gottfried*), fils de Gottfried, né à Halle, le 28 septembre 1635, mort à Arnstadt, le 20 mai 1711. Après avoir été pasteur à Halle, il fut nommé surintendant à Arnstadt, où l'affection générale le retint et lui fit refuser la chaire de premier prédicateur de la cour de Gotha, qui lui fut offerte en 1689. Outre un grand nombre de dissertations, il est auteur de plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est : *Abacus patrologicus*; Iéna, 1673, in-8°; 2e édition, publiée, avec des additions, par Jean-Gottlieb Olearius, fils de l'auteur, sous ce nouveau titre : *Bibliotheca scriptorum ecclesiasticorum*; Iéna, 1711, 2 vol. in-4°, avec une préface de J. Fr. Buddeus. M. N.

Acta eruditorum, 1711, p. 519-524. — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon*. — Kunstius, *Apologia J. G. Olearii*; Dresde, 1717, in-4°. — J.-G. Walch, *Biblioth. theolog.*

OLEARIUS (*Jean*), philologue et théologien, frère du précédent, né à Halle, le 5 mai 1639,

mort à Leipzig, le 6 août 1713. Il fut, à Leipzig, professeur de langue grecque depuis 1664 et de théologie depuis 1677. Bien différent de son grand-père, qui avait été si ardent à la polémique, il chercha autant qu'il le put à adoucir les querelles théologiques, qui n'étaient pas rares de son temps et qui troublèrent plus d'une fois l'université de Leipzig. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie, dont les plus importants sont : *Elementa hermeneuticæ sacræ*; Leipzig, 1698, in-8°; — *De stylo Novi Testamenti*; ibid., 1668, in-4°; quatre autres éditions, dont la dernière est de 1699; — *Exercitationes philologicæ græcum epistolarum dominicalium textum concernentes*; ibid., 1672, in-4°; — *Synopsis controversiarum selectiorum*; ibid., 1710, in-8°; — *Doctrina theologiæ moralis*; ibid., 1688, réimpr. à la suite de l'ouvrage suivant; — *Introductio in theologiam Casualem*; ibid., 1703, in-fol. J. Olearius fut un des plus actifs collaborateurs des *Acta Eruditorum* pendant les premières années de cette publication.

M. N.

Elogium Joannis Olearii, dans *Acta Eruditorum*, 1713, p. 428 et suiv.

OLEARIUS (*Jean-Christophe*), savant numismate et historien allemand, fils de Jean Gottfried, né le 17 septembre 1668, à Halle, mort le 31 mars 1747. Il étudia à Iéna les belles-lettres et la théologie, et alla, en 1693, s'établir à Arnstadt, où il fut chargé de classer la précieuse collection de médailles du prince Antoine Gunther de Schwarzbourg. Depuis 1736, il occupa à Arnstadt l'emploi d'évêque protestant. Il faisait partie de l'Académie des sciences de Berlin depuis 1714. On a de lui : *Isagoge ad numophylacium bracteatorum, addita centum et amplius eorumdem litteris consignatorum sylloge*; Iéna, 1694, in-fol.; un des premiers essais sur ce genre de monnaies; — *Specimen universæ rei numariæ scientifice tradendæ*; Iéna, 1698, in-8°; — *J.-W. Mayens Parentation mit römischen Münzen illustrirt* (Funérailles de J.-G. Mayen, illustrées par des monnaies romaines); Arnstadt, 1699, in-fol.; — *Kurzer Entwurf aller schwarzburgischen Münzen und Medaillen* (Essai succinct sur toutes les monnaies et médailles de Schwartzbourg); Gotha, 1699, in-8°; — *Anastasis Agnesæ, abbatissæ Quedlinburgensis, numis X bracteatis illustrata*; Iéna, 1699, in-8°; — *Curiose Münz-Wissenschaft* (Les curiosités de la science des médailles); Iéna, 1701, in-8°; — *Arnstädtische Feuerhistorie* (Histoire des incendies d'Arnstadt); ibid., 1700, in-8°; — *Historie der Stadt Arnstadt* (Histoire de la ville d'Arnstadt); Iéna, 1701, in-8°; — *Spicilegia antiquitatis numos bracteatos illustrantia*; Iéna, 1702-1703, 3 parties, in-4°; — *Clericatus Schwarzburgicus*; Iéna, 1701, in-12 : biographie des membres de la famille de Schwarzbourg, entrés dans la cléricature; — *Mausoleum in museo*· Iéna, 1701, in-4°; ce livre traite de diverses urnes romaines et de quelques antiquités trouvées à Cannstadt; — *Lieder-bibliothek, darin von den Liedern, deren Autoribus und commentariis gehandelt wird* (Bibliothèque des cantiques, où l'on traite de leurs auteurs, et des commentaires auxquels ils ont donné lieu); Francfort, 1702, in-12 : cet ouvrage, où l'auteur aborda le premier cette partie de l'histoire de la littérature allemande, fut suivi d'une quinzaine d'opuscules sur le même sujet (*voy.* Liebler, *Hymnopæographia Oleariana*; Eisenberg, 1727, in-8°); — *Rerum Thuringicarum syntagma*; Erfurt, 1704-1706, 2 vol. in-4°; — *Clericatus Thuringiæ prodromus*; Iéna, 1704, in-8°; — *Epitome historiæ Arnstadiensis topographicæ*; 1704, in-fol.; — *Evangelischer Liederschatz* (Trésor de cantiques pour le culte évangélique); Iéna, 1705-1706, 4 parties, in-8° : contient beaucoup de notices biographiques, littéraires et bibliographiques; — *Prodromus hagiologiæ numismaticæ*; Arnstadt, 1709, in-8°; reproduit dans le t. IX des *Münzbelustigungen* de Köhler; — *Aloedarium historicum*; ib., 1713, in-8°; — *De J. Croto vero Epistolarum obscurorum virorum autore*; ib., 1720, in-8°; — *Præfamen de Johanna papissa*; ib., 1722, in-8°. Olearius a donné aussi plusieurs éditions du *Arnstædtisches Gesangbuch* (Cantiques à l'usage d'Arnstadt); Arnstadt, 1701, 1703, 1706, in-12, et 1737, in-8°; il a mis en tête une notice bibliographique intéressante sur les recueils de ce genre publiés depuis la réforme.

O.

J.-C. Otto, *In exsequiis Olearii* (1747, in-fol.). — Gœtten, *Das jetztlebende gelehrte Europa*, t. II. — Chr.-G. Becker, *Kurze Fragen aus der Kirchenhistorie* (quatrième suite; Iéna, 1751, p. 9788). — Wetzel, *Auserlesene theologische Bibliothek*, t. XXXIII. — Hirsching, *Handbuch*. — Lipsius, *Bibl. numaria* (Leipzig, 1801, t. II). — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

OLEARIUS (*Jean-Gottlieb*), jurisconsulte et biographe allemand, frère du précédent, né à Halle, le 22 juin 1684, mort le 12 juillet 1734. Il fut professeur de droit à Kœnigsberg, et assesseur au tribunal criminel. On a de lui : *De Julio Cæsare Vanino*; Iéna, 1709, in-4°; — *De Luthero ex juris studioso theologo et Zieglero ex theologo jurisconsulto facto*; Iéna, 1710; — *De variis atheos convincendi methodis*; ib., 1711; — *De utilitate rei literariæ in jurisprudentia*; Kœnigsberg, 1713; — *De biographiis antiquorum jurisconsultorum*; ib., 1714; — *Theses miscellaneæ*; ib., 1714; — *De historiarum et antiquitatum scientia in jure summopere necessaria*; ib., 1721. Olearius a laissé en manuscrit : *Vitæ professorum juris academiæ Regiomontanæ, ab ipsa fundatione ad nostra usque tempora*.

O.

Arnoldt, *Historie der Königsberger Univ.* t. II. — Ersch et Gruber, *Encyklopädie*.

OLEARIUS (*Gottfried*), philologue et théologien allemand, fils de Jean Olearius professeur

de grec à Leipzig, né à Leipzig, le 23 juillet 1672, mort dans la même ville, le 13 novembre 1715. Après avoir étudié à Leipzig, il fit, en 1693, un voyage en Hollande et en Angleterre, et occupa depuis 1709 une chaire de théologie. Le catalogue que Niceron donne de ses ouvrages est incomplet. Les plus importants sont : *Analysis logica epistolæ ad Ebræos, cum observationibus philologicis* ; Leipzig, 1706, in-4° ; — *Observationes sacræ in Evangelium Matthæi* ; ibid., 1713, 1734, in-4° ; — *Collegium pastorale* (en allemand) ; ibid., 1718, in-4° ; c'est une instruction pour les jeunes ministres. On a de lui une traduction latine de l'histoire de la philosophie de Stanley, à laquelle il ajouta une dissertation *De philosophia eclectica*. On lui doit encore une édition estimée de Philostrate (Leipzig, 1709, in-fol.), avec une préface, des notes et une traduction latine. Il a réuni dans ce volume tout ce qui reste des écrivains grecs qui ont porté le nom de Philostrate. M. N.

Chaufepié, *Diction. hist.* — Niceron, *Mémoires*, VII.

OLEARIUS (*Jean-Frédéric*), jurisconsulte, frère du précédent, né à Leipzig, le 25 juin 1679, mort dans la même ville, le 4 octobre 1726. Il fut professeur de droit à l'université de sa ville natale depuis 1708 jusqu'à sa mort. On a de lui une édition annotée de *Ant. Fabri quæstiones forenses Sabaudicæ* et un grand nombre de dissertations sur des matières de droit.

Son frère OLEARIUS (*Georges-Philippe*), né en 1681, à Leipzig, où il est mort, le 3 février 1741, enseigna à Leipzig le grec et le latin. On cite de lui : *De scripturis profanis, a Paullo apostolo allegatis* ; Leipzig, 1701, in-4° ; — *De reverentia adversus angelos spurea et genuina* ; ibid., 1725, in-4°. M. N.

Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon*.

OLEARIUS. *Voy*. ŒLSCHLÆGER.

OLEASTER (*Jérôme*), théologien portugais, né à Lisbonne, mort en 1563. Quelques écrivains portugais l'ont appelé *Jérôme de Azambuja*, du nom d'un bourg situé près du Tage. Vers 1520, il fit profession dans l'ordre de Saint-Dominique. Il était philosophe et théologien très-versé dans la dialectique, et habile dans l'intelligence des langues hébraïque, grecque et latine. En 1545, il se rendit en Italie, et fut un des théologiens que Jean III, roi de Portugal, choisit pour assister au concile de Trente ; à son retour il fut nommé évêque de Saint-Thomé en Afrique, mais il refusa cette dignité afin de ne pas interrompre le cours de ses travaux littéraires. Il fut néanmoins inquisiteur de la foi, et occupa différentes charges de son ordre. On a de lui : *Commentaria in Pentateuchum Moysi* ; Lisbonne, 1556, in-fol. ; Anvers, 1568, et Lyon, 1586, 1589, in-fol. ; — *In Esaiam commentaria* ; Paris, 1623, 1658, in-fol. P.

Antoine de Sienne, *Bibl. Domin.* — N. Antonio, *Bibl. hispana nova*. — Échard, *Scriptores ord. Prædicat.*

OLEG, prince de Russie, mort en 912. Il quitta, en 862, la Scandinavie, sa patrie (1), et aida Rurik, son parent, à fonder l'empire des Varègues. En 879, Rurik mourant lui confia la tutelle de son fils mineur Igor. Investi du pouvoir souverain, Oleg le garda pendant toute sa vie. En 882, après s'être emparé de Smolensk et de Lubetch, il s'approcha de Kiew, attira dans un guet-apens ses compatriotes Dir et Askold, qui régnaient sur cette ville, les fit massacrer, et se rendit ensuite maître de Kiew, qu'il voulut faire la capitale de son empire. Les années suivantes il s'empara de divers territoires, formant la plus grande partie de la Podolie et de Volhynie actuelles. Il fit bâtir plusieurs villes, et distribua en fiefs ses possessions éloignées à ses compagnons d'armes. Dans ses dernières années il vit arriver devant Kiew les hordes farouches des Magyares ; il les refoula vers le Danube. Selon Nestor il aurait, en 907, envahi l'empire grec avec une armée formidable, aurait pénétré jusqu'à Constantinople et contraint les Grecs à un traité humiliant, rapporté tout au long par le chroniqueur. Mais plusieurs circonstances graves infirment l'authenticité de ce récit. O.

Nestor, *Annales russes*. — Karamsin, *Hist. de Russie*. — Kruse, *Chronicon Nortmannorum* (Hambourg, 1851). — Strahl et Herrmann, *Gesch. des russischen Staats*, I.

OLEG, prince russe, mort en 977, à Ovroutch (ville comprise actuellement dans le gouvernement de Volhynie, où l'on montre encore l'emplacement de sa tombe), avait reçu de son père, Sviatoslaf, en 972, le pays des Drévliens. Son frère Jaropolk, qui régnait à Kief, excité par le voïévode Sveneld, forma le projet de réunir ce pays à son apanage, et lui déclara la guerre. Vaincu, Oleg fut renversé, en fuyant, dans un fossé et écrasé par les hommes et les chevaux qui tombèrent sur lui. Le vainqueur, à la vue du cadavre de son frère, oublia son triomphe, l'arrosa de larmes, et dit à son conseiller : « Tiens, regarde, voilà ce que tu désirais ! » Mais le repentir de Jaropolk ne saurait empêcher l'historien de rappeler son fratricide qu'avec horreur.

Pce A. G—N.

Karamzin, *Hist. de Russie*.

OLEG, prince de Tmoutorokan, petit-fils du grand Jaroslaf, né dans la seconde moitié du onzième siècle, mort en 1124, s'est rendu célèbre par sa perfide ambition. De connivence avec les Polovtzi, descendants des Petchénègues et ancêtres des Kirguis modernes, il enleva, en 1094, Tchernigof à Vladimir Monomaque (*voyez* ce nom), et désola longtemps la Russie par ses brigandages et ses cruautés. Pour y mettre un terme, Sviatopolk et Vladimir engagèrent Oleg à venir à Kief consolider la sûreté de l'État dans un conseil formé par les chefs du clergé, par les boyards les plus âgés et par les plus illustres des citoyens. En franc annexio-

(1) Il portait dans son pays le nom d'Olaf, transformé en Oleg par les Slaves.

niste, Oleg leur répondit : « Je suis prince, et ne suis pas fait pour prendre conseil des moines et de la populace. » — « S'il en est ainsi, dirent Sviatopolk et Vladimir, si tu ne veux pas faire la guerre aux ennemis de la Russie, ni te réunir en conseil avec tes frères, nous te considérons toi-même comme un ennemi de la patrie, et Dieu sera notre juge. » Dieu aida Vladimir à reprendre Tchernigof et à obliger Oleg par serment de venir à Kief. Au lieu de s'y rendre, celui-ci s'empara de Mourom, de Souzdal et de Rostof; forcé bientôt d'abandonner ces deux dernières villes, il alla s'enfermer dans la première, où Monomaque lui adressa une lettre touchante. Oleg feignit d'être sensible au langage de son neveu; il conclut la paix avec lui, et aussitôt après il essaya encore, en 1197, mais vainement, de reprendre Souzdal à son fils Mstislaf. Quoique vainqueur, celui-ci accorda à Oleg de rentrer dans la possession de son patrimoine légitime. Vaincu enfin par tant de générosité, Oleg participa au congrès de Lubetch, où l'on vit pour la première fois tous les princes russes assis sur un même tapis. « Ils sentirent, dit Karamzin, qu'il était temps d'éteindre tout ressentiment particulier; de se réunir d'âme et de cœur pour dompter les Polovtzi, leurs ennemis extérieurs; de rendre enfin la tranquillité à l'État, et mériter l'amour du peuple. » Pce A. G—N.

Karamzin et Lévesque, *Hist. de Russie*.

OLEGGIO (*Giovanni* Visconti), seigneur de Bologne, puis marquis de Fermo, mort dans cette ville, le 8 octobre 1366. Quelques historiens le croient fils de Giovanni Visconti, archevêque de Milan, dont il tenait le fief d'Oleggio sur le Tésin. Il fut l'un des meilleurs capitaines gibelins, et soutint par les armes la prépondérance de sa famille dans le nord de l'Italie. Déjà maîtres de la Lombardie, de l'Émilie et d'une partie du Piémont, les Visconti résolurent de faire la guerre aux Florentins. Oleggio fut chargé de faire le siége d'Imola, puis marcha sur Pistoia à la tête de six mille fantassins et sept mille cavaliers. Il prit Campi, Brozzi, Peretolo, et lança ses éclaireurs jusqu'aux portes de Florence. Il assiégea ensuite Scarperia (20 août — 16 octobre 1351); mais il en fut repoussé après un siége de deux mois, et dut évacuer la Toscane. Il était gouverneur de Bologne, lorsque ses concussions provoquèrent une terrible révolte, le 10 août 1354. Il la comprima après un rude combat, et trente-deux citoyens les plus distingués de Bologne payèrent de leur tête leur amour pour la liberté. A la mort de l'archevêque (5 octobre 1354), les neveux de ce prélat, Matteo, Bernabos et Galeaz, se partagèrent ses États et confirmèrent Oleggio dans son commandement, avec l'arrière-pensée de s'en défaire. Après l'avoir affaibli par divers moyens, ils le firent sommer en avril 1355 d'avoir à leur livrer ses places fortes et à s'exiler. Il parut disposé d'abord à l'obéissance, et livra quelques châteaux; mais le 17 avril il rassembla les Bolonais, leur déclara que sa conduite tyrannique n'avait été que la conséquence des ordres qu'il recevait de sa famille, et que s'ils voulaient le reconnaître pour seigneur, il leur rendrait aussitôt leurs franchises et leurs armes. Les Bolonais acceptèrent, quoiqu'avec répugnance, ce changement de forme; mais Oleggio était fort aimé de ses soldats, dont il tolérait les brigandages : il appela aussi à lui des chefs de bande (*condottieri*), si nombreux à cette époque, et fit alliance avec les ennemis des Visconti. Enfin, en 1358 les Visconti le reconnurent comme souverain indépendant du Bolonais. Oleggio fut un allié fidèle; il recueillit le fameux comte Lando, chef de la grande compagnie, lorsque cette bande fut écrasée (24 juillet 1358) à La Scabella par les paysans des Apennins; il seconda le cardinal légat Egidio Albornoz dans sa conquête de la Romagne; il avait même encore six cents gendarmes dans le camp de ses cousins lorsque ceux-ci, cessant tout-à-coup leur guerre contre le marquis de Montferrat, vinrent inopinément attaquer Bologne (décembre 1359). Lando marchait avec eux, et Oleggio vit ses propres soldats se tourner contre lui. Il demanda vainement du secours à tous ses alliés; ceux même qu'il avait le mieux servis l'abandonnèrent. Hors d'état de se défendre, et ne voulant pas que ses cousins profitassent de ses dépouilles, il livra Bologne au légat Albornoz, qui lui donna en échange le marquisat de Fermo. Il dut, pour échapper à la haine des Bolonais, s'enfuir dans la nuit du 31 mars 1360. Il gouverna encore six ans à Fermo, et mourut sans laisser d'héritier. Son marquisat fit retour à l'Église, qui s'empara aussi des immenses richesses qu'il avait amassées. A. de L.

Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*, t. VI, ch. XXXIX, p. 64; XLII, p. 177, 258; XLVI, p. 349–357.

OLEN (Ωλήν), un de ces personnages mythiques, comme Linus, Musée, Orphée, auxquels les Grecs attribuaient la création de leur poésie. Il était regardé comme le plus ancien poëte grec et le premier auteur d'hymnes sacrés en vers hexamètres. Sa légende confuse et peu explicite est évidemment liée au culte d'Apollon. Tantôt on le représente comme un Hyperboréen, qui vient établir en Grèce les oracles du dieu, tantôt comme un Lycien, qui se rend à Délos dans le même but. La légende contradictoire concorde cependant sur ce point qu'elle fait venir Olen des extrémités du monde pélasgique pour fonder à Délos le culte d'Apollon. Il faut remarquer de plus que le culte auquel se lie la légende d'Olen est plutôt ionien que dorien. Welcker pense que le nom de ce poëte mythique signifie simplement *joueur de flûte*. Parmi les hymnes anciens qui lui étaient attribués, Pausanias mentionne ceux *à Héré*, *à Achaïa* et *à Eileithyia;* dans le dernier

Olen célébrait la naissance d'Apollon et d'Artemis. Y.

Hérodote, IV, 35. — Pausanias, I, 18; II, 13; V, 7; IX, 27; X, 7. — Callimaque, *Hymn. in Del.*, 304. — Creuzer, *Symbolik*, vol. II, p. 116, 130, 186. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. I, p. 134. — Klausen, article *Olen*, dans l'*Encyklopädie* d'Ersch et Gruber.

OLENSCHLAGER (*Jean-Daniel* D'), publiciste allemand, né à Francfort, le 13 novembre 1711, mort dans cette ville, le 27 février 1778. Après avoir suivi à Leipzig les cours de Mascov, et s'être fait recevoir docteur en droit à Strasbourg, il visita l'Italie, et séjourna ensuite auprès des principales cours de l'Allemagne, pour y observer comment se traitaient en pratique les questions de droit public. De retour à Francfort, il entra en 1748 dans le conseil de la ville, devint plus tard échevin et enfin conseiller impérial. On a de lui : *Origines juris publici Imperii romano-germanici, illustratæ ex rebus imperatorum saxonicorum*; Leipzig, 1732, in-4°; — *Geschichte des Interregni nach dem Absterben des Kaisers Karls VI* (Histoire de l'interrègne après la mort de l'empereur Charles VI); Francfort, 1746, in-4°; — *Von den Vorzügen des regierenden Hauses bey den teutschen Kaiserwahlen* (De la préférence donnée lors des élections à l'Empire germanique à la maison impériale actuellement régnante); ibid., 1746, in-fol.; — *Untersuchung des Ursprungs des Herzogs Athici von dem Major-domus Erchinoaldus, wie auch der wahrscheinlichen Abkunft Kaisers Berengarii I und der salischen Kaiser aus dem alten Elsässischen Hause* (Examen de la question de savoir si le duc Athicus descend du maire du palais Erchinoald, et si l'empereur Béranger I[er] et les empereurs saliens ne descendent pas probablement de l'ancienne maison d'Alsace); 1747, in-fol.; — *Erläuterte Staatsgeschichte des römischen Kaiserthums in der ersten Halfte des vierzehnten Jahrhunderts* (Exposé de l'histoire politique de l'empire romain dans la première moitié du quatorzième siècle); Francfort, 1753, in-4°; — *Neue Erlauterung der güldenen Bulle Kaisers Carls des IV aus den älteren deutschen Geschichten und Gesetzen* (Nouvelle explication de la bulle d'or de Charles IV d'après les anciens historiens de l'Allemagne et d'après les lois autrefois en vigueur dans ce pays); ibid., 1766, in-4° : excellent ouvrage, écrit après une exploration consciencieuse des meilleures sources; — *Discours préliminaire sur les comtes palatins du moyen âge*, en tête de l'*Histoire de la maison palatine* de Schannat. Olenschlager a encore écrit une *Introduction à l'histoire des recès de l'Empire*, insérée dans le *Recueil des recès* publié en 1747 à Francfort; il a enfin donné une édition entièrement refondue, et continuée jusqu'en 1763, de l'*Introduction à l'histoire des principaux États de l'Europe* de Puffendorf; Francfort, 1746-1763, 5 vol. in-8°. O.

Neues gelehrtes Europa, t. IX. — Pütter, *Litteratur des teutschen Staatsrechts*, t. III. — Meusel, *Lexikon*. — Hirsching, *Handbuch*.

OLGA (Sainte), né à Izborsk, près de Pskof, à la fin du neuvième siècle, morte à Kief, en 969 selon Nestor. Mariée en 903 au fils de Rurik, Igor, elle prit à sa mort, en 945, le timon de l'État, et le premier usage qu'elle fit de son autorité fut de venger l'assassinat de son époux. Les chroniques russes lui prêtent de singuliers et cruels stratagèmes pour punir les Drévliens qui en avaient été coupables. Ce qui est acquis à l'histoire, c'est qu'elle subjugua cette tribu, la plus sauvage, d'origine slavonne, profita ensuite de la paix pour visiter ses États, régler les impôts, élever de nombreuses constructions, et les remit, vers 955, dans une situation prospère à son fils Sviatoslaf; puis, touchée par la grâce divine, elle alla s'instruire de la religion chrétienne à Constantinople. Le trône impérial était alors occupé par Constantin Porphyrogénète et le trône patriarcal par l'opulent Théophylacte, qui avait dans son écurie, dit Polevoi (1), deux mille chevaux, nourris avec des amandes et du safran! Olga, pompeusement accueillie, y fit un assez long séjour, et l'empereur lui-même voulut, en 957, la tenir sur les fonts baptismaux, où elle prit le nom d'*Hélène*. Enflammée d'ardeur pour la nouvelle religion, Olga s'efforça vainement d'y convertir son fils. Elle mourut dans un âge fort avancé; l'Église grecque célèbre sa mémoire le 11 juillet. P[ce] A. G—N.

Chronique de Nestor. — Assemani, *Calend. Eccles. univ.*, t. IV. — Kulczynski, *Specimen Ecclesiæ Ruthenicæ*. — *Annales* de Zonaras, t. II, p. 194. — *Chron. universelle* de Cedrenus, t. II, p. 638. — Dittmar de Mersebourg, *Chron.*, l. II. — Philarète, *Hist. de l'Église russe*, t. I, p. 10. — Macaire, *Introd. du Christianisme en Russie*, p. 208. — *Dict. des saints de l'Église russe*, art. OLGA. — Gebhardi, *Gesch. des Reiches Rügen*. — *Hist. de Russie* (en russe), par Tatichtchef, Polevoi, Soloviel, (en français) par Levesque et Leclerc.

OLGUERD, grand-prince de Lithuanie, né vers 1300, mort en 1377. Il était fils de Guédimin et père de Jagailo, connu sous le nom de *Jagellon*, qui réunit la Pologne à ses États héréditaires. Quoique marié à la belle-sœur du grand-prince de Russie Siméon le Superbe, il envahit ce pays jusqu'à trois fois, et profita des querelles de ses voisins pour s'agrandir à leurs dépens. P[ce] A. G—N.

Kojalowicz, *Historiæ Lithuaniæ* lib. IX; Dantzig, 1650. — Dlugosch, *Hist. Polon.*, lib. X.

OLHAGARAY (*Pierre*), historien français, né au quinzième siècle, dans le Béarn, probablement à Belloc, où son père exerçait les fonctions de pasteur. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il était lui-même pasteur de l'église réformée de Mazères, quand, en 1605, Henri IV le nomma son historiographe. C'est en cette

(1) *Historia rousskago naroda*, t. I, ch. 2.

qualité qu'il publia une *Histoire des Comtés de Foix, Béarn et Navarre* (Paris, 1609, in-4°). M. N.

Haag, *La France protest.*

OLIBA, évêque de Vic, mort en 1047. Son père, qui se nommait comme lui Oliba ou Oliva, était comte de Cerdagne et de Besalu. Abandonnant à ses frères aînés, Bernard et Guifroi, l'héritage des comtés de Besalu et de Cerdagne, le jeune Oliba se fit moine, et devint en 1009 abbé de Ripool, ainsi que de Saint-Michel de Cusan, au diocèse d'Elne. En 1019 nous le voyons à la fois abbé de Ripool, de Lusan et évêque d'Ausone, ou de Vic, dans la Marche d'Espagne, alors sous la métropole de Narbonne. On s'accorde à louer sa conduite comme évêque et comme abbé. C'était un prélat puissant, instruit, discret, habile et vigilant administrateur. Quelques années avant sa mort il abdiqua l'évêché de Vic. L'*Histoire littéraire*, qui le compte au nombre des écrivains français, signale quelques lettres d'Oliba, publiées par Baluze dans son Appendice au *Marca Hispanica*, des statuts et un traité sur le *cycle pascal*, qui est inédit. B. H.

Gallia christ., t. VI, col. 1098. — *Hist. littér. de la France*, t. VII, p. 366.

OLID ou **OLI** (*Cristoval* DE), l'un des principaux lieutenants de Cortez, conquérant du Méchoacan et du Honduras, né vers 1492, mis à mort à Naco (Honduras), en 1524. Il fut élevé dans la maison de don Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, dont il était, en 1518, l'un des officiers favoris. Velasquez l'envoya à la recherche de l'expédition commandée par Juan de Grijalva, qui avait pour mission d'achever la reconnaissance du Yucatan. Olid vit son navire désemparé par une violente tempête, et dut retourner à Cuba sans avoir pu suivre les traces de Grijalva. Lorsque Cortez eut résolu la conquête de la Nouvelle-Espagne (novembre 1518), Olid fut un des premiers et des plus influents cavaliers qui vinrent se ranger sous son étendard; aussi Cortez lui confia-t-il aussitôt le commandement d'un navire et d'une compagnie (10 janvier 1519). Olid prit une part importante aux nombreux combats que l'expédition eut à soutenir; il contribua beaucoup à maintenir l'autorité de Cortez sur les soldats. Lorsque les Espagnols se furent saisis de Montezuma II, Olid montra du respect et de l'affection pour cet infortuné monarque. Souvent même il blâma ouvertement Cortez de ses violences envers l'empereur aztèque, et ramena plusieurs fois la concorde entre eux. Il fut du petit nombre de cavaliers qui échappèrent au désastre de la retraite de Mexico (la *Noche triste*, 1er juillet 1520), et se distingua à la sanglante bataille d'Otumba (8 juillet). Il chassa ensuite les Mexicains de Quauhquechollan (en espagnol *Huacachula*), où, selon Bernal Diaz, témoin oculaire, « il attaqua l'ennemi avec la fureur d'un tigre et avec deux cents Espagnols mit en déroute trente mille Aztèques ». A Quauhnahuac il commandait la cavalerie, et décida la soumission des Tlahuicas, montagnards très-belliqueux. Au combat de Xochimilco, où Cortez fut démonté et un instant prisonnier des Indiens, Olid fut grièvement blessé (avril 1521). Le 20 mai Cortez le nomma son mestre-de-camp, et lui confia la division destinée à agir contre la ville de Cojohuacan avec ordre de revenir ensuite prendre la position la plus favorable à l'investissement de Mexico. Il réussit dans sa mission; mais un événement imprévu faillit ruiner les combinaisons de Cortez. Au moment où Olid arrivait à Acolman, il trouva cette halte occupée par la division d'Alvarado. Une querelle s'éleva entre les soldats des deux corps : le sang coula; les chefs échangèrent un cartel, et il ne fallut rien moins que les supplications de Cortez pour apaiser ce différend. Il y eut une réconciliation apparente. D'un caractère sombre et dissimulé, Olid n'était pas homme à oublier facilement ni à pardonner; aussi lorsque, quelques jours plus tard, les Espagnols attaquèrent la fameuse chaussée de Mexico, Olid seconda si mal Alvarado que les assaillants durent se replier avec perte. Olid rejeta la faute sur son rival, et se retira à Cojohuacan; mais Cortez l'appela à son quartier général de Xoloc, et tira de ce capitaine les meilleurs services durant le reste du siége, qui se termina, le 13 août 1521, par la ruine de Mexico et le massacre général de ses habitants. Olid fut chargé ensuite de diverses expéditions, parmi lesquelles nous mentionnons celle du Honduras. Il toucha à La Havane pour prendre des chevaux et des provisions; il y renoua ses anciennes relations avec le gouverneur de Cuba, Diego Velasquez, l'ennemi implacable de Cortez, et résolut de se rendre indépendant. Arrivé dans le Honduras, il y construisit, entre le port de la Sal et la rivière de Tian, un fort qu'il appela *El Triunfo de la Cruz*. Instruit de cette trahison, Cortez envoya contre lui un de ses parents, Francisco de Las Casas, seigneur de Truxillo, qui battit d'abord Olid sur mer; mais une tempête brisa les navires de Las Casas. Une partie de ses gens périt dans les flots; l'autre prêta serment de fidélité à Olid, mais à l'aide d'un audacieux coup de main Las Casas s'empara à son tour du chef rebelle et le fit décapiter à Naco (1). On trouve dans Bernal Diaz, qui fut le compagnon d'armes d'Olid, un récit détaillé et très-dramatique de la défection de ce capitaine et de sa fin tragique. A. DE L.

Bernal Diaz, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva-España*, cap. CXXII-CL. — Gomara, *Hispania victrix*, etc. (Medina del Campo, 1553), cap. CXXX. — Franc. Lorenzana, *Hist. de la Nueva-España*, etc., p. 128-239. — Torquemada, *Monarquia Indiana*. — Ixtlilxochitl, *Hist. Chich.*, cap. XCIII, XCIV. — Herrera,

(1) Suivant Herrera, Gil Gonzales de Avila et Las Casas provoquèrent une insurrection, pendant laquelle ils assassinèrent Olid et lui firent ensuite son procès.

Novus Orbis. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, lib. XXXIII, cap. XIII-XLVII. — Clavigero, *Storia del Messico*, t. III. — W. Prescott, *Conquête du Mexique*, I-III. — La Renaudière, *Mexique* dans *l'Univers pittoresque*, p. 56-136.

OLIEQUIST (*Jean*), historien suédois, né à Strengnaes, mort en 1667. Fils de l'évêque Jean-Matthieu Oliequist, il fut page à la cour de Suède, et devint en 1658 chanoine à Hambourg. On a de lui : *Historia Caroli Gustavi, regis Suecorum*; Strengnaes, 1661, in-8°; Helmstædt, 1663, in-4°, avec la *Descriptio virtutum Christinæ, Suecorum reginæ*, du même auteur. O.

Möller, *Cimbria literata*, t. II. — Gezelius, *Biographisk-Lexikon*.

OLIER (*Jean-Jacques*) (1), écrivain ecclésiastique français, né le 20 septembre 1608, à Paris, où il mourut, le 2 avril 1657. Fils de Jacques Olier de Verneuil, maître des requêtes, il commença ses études à Paris, et alla les continuer au collége des Jésuites de Lyon. Son père, promu conseiller d'État, le ramena à Paris, et le plaça au collége d'Harcourt, qu'il ne quitta que pour étudier en Sorbonne. Le jeune Olier, déjà prieur de la Trinité de Clisson, au diocèse de Nantes, devint en 1626 abbé de Pébrac et chanoine-comte honoraire de Brioude, enfin prieur de Bazainville, au diocèse de Chartres. De retour à Paris, après un voyage à Rome, il se lia très-étroitement avec Vincent de Paul. Ordonné prêtre le 21 mars 1633, il s'associa quelques ecclésiastiques, et parcourut avec eux en missionnaire l'Auvergne et le Vélay. Pendant qu'il évangélisait la Bretagne, Louis XIII, sur la demande du cardinal de Richelieu, le désigna pour coadjuteur de Henri Clausse, évêque de Châlons-sur-Marne; mais l'abbé Olier ne put se résoudre à accepter les charges de l'épiscopat, car il projetait dès lors de fonder un séminaire pour disposer aux fonctions sacerdotales les jeunes gens qui embrassaient l'état ecclésiastique. Animé par les conseils du P. Condren, dont il avait été le disciple, il en fit les premiers essais à Vaugirard, en janvier 1642, et s'adjoignit pour cette œuvre des prêtres pleins de zèle. La petite communauté, composée d'abord de trois membres, ne tarda pas à en compter plus de vingt. La paroisse de Saint-Sulpice à Paris, soumise à la juridiction de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, était alors un foyer de libertinage et d'impiété. On jeta les yeux sur Olier pour la réformer, et bien qu'il crût cette tâche au-dessus de ses forces, il prit possession de la cure, le 10 août 1642, sans cesser d'être supérieur du séminaire. De concert avec quelques-uns de ses prêtres de Vaugirard, il travailla à la réforme des mœurs avec autant de succès que de zèle, et sa paroisse devint bientôt une des plus régulières de Paris. On sait combien les duels étaient alors fréquents. Il conçut le projet hardi de former une association de gentilshommes éprouvés par leur valeur et de les engager sous la foi du serment, et par un écrit signé de leur main, à ne jamais donner ni accepter aucun appel, et à ne point servir de second dans les duels qu'on leur proposerait. Le maréchal de Fabert et le marquis de Fénelon, qui avaient à ce sujet tant de reproches à se faire, furent ceux sur qui Olier jeta les yeux pour les mettre à la tête de cette association d'un genre si extraordinaire. Tous ces gentilshommes signèrent un jour de Pentecôte (1651) une déclaration publique de refuser toute sorte d'appel et de ne se battre jamais en duel, pour quelque cause que ce pût être. Cette protestation fit un grand éclat, et les maréchaux d'Estrées, Schomberg, de Plessis-Praslin et de Villeroy l'approuvèrent et exhortèrent tous les gentilshommes du royaume à la souscrire. Olier n'avait point perdu de vue le projet de fonder un séminaire. Comme le nombre des prêtres de sa communauté s'était très-multiplié, il crut trouver une occasion favorable, et commença à les partager en deux associations. L'une, sous le nom de *Congrégation de Saint-Sulpice*, demeura chargée de la direction du séminaire pour la fondation duquel il obtint des lettres patentes en novembre 1645; l'autre, appelée la *Communauté des prêtres de la paroisse*, eut le gouvernement de l'église. Quoique partagés pour deux objets différents, ces ecclésiastiques n'ont jamais formé qu'un seul corps. En 1646, Olier fit poser la première pierre de l'église de Saint-Sulpice; mais le vaisseau n'étant point suffisant pour le nombre des paroissiens, il jeta en 1655, de concert avec Le Ragois de Bretonvilliers, son successeur dans la cure, les fondements de la magnifique église que l'on admire aujourd'hui. La ville de Paris lui fut redevable d'associations charitables pour le soulagement des pauvres et des malades, d'écoles pour les enfants, de maisons pour les orphelins de toutes espèces. Après s'être démis, le 2 avril 1649, de son abbaye et du prieuré de Bazainville, il se démit, en juin 1652, de la cure de Saint-Sulpice, et continua cependant de diriger son séminaire. Déjà sa congrégation avait formé des établissements semblables à Viviers, à Rodez, à Limoges, au Puy, à Clermont-l'Hérault, à Nantes, etc., et même à Montréal, dans le Canada. Cette colonie avait enflammé son zèle, et il y envoya des missionnaires de sa congrégation pour propager la foi chrétienne au milieu des peuplades sauvages de l'Amérique. Ses travaux et ses austérités lui attirèrent des infirmités précoces, qui le conduisirent au tombeau à l'âge de quarante-huit ans. Saint Vincent de Paul le visita souvent dans sa dernière maladie. L'abbé Olier était un prêtre d'une charité ardente et d'une piété tendre; Bossuet l'appelle *virum præstantissimum ac sanctitatis odore florentem*, et dans une lettre au pape Clément XII l'assemblée générale du clergé de France de 1730 le qualifie *eximium sacerdo-*

(1) Le nom de *Jean* est le seul que lui attribuent les registres de l'église de Saint-Paul, où il fut baptisé, quoiqu'il ait porté aussi celui de *Jacques*.

tem, insigne cleri nostri decus et ornamentum. Il méritait tous ces éloges par son désintéressement, son humilité et la pratique de toutes les vertus sacerdotales. On a de lui un grand nombre d'écrits qui ont été souvent réimprimés; nous citerons : *Traité des saints ordres;* Paris, 1676, et 1834, in-12; — *Lettres spirituelles;* Paris, 1672, in-8°; 1831, 2 vol. in-12; — *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes;* Paris, 1689, in-24; 1833, in-18; — *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure;* Paris, 1650, in-12, et un très-grand nombre d'éditions, bien que cet ouvrage ait attiré à son auteur quelques reproches de mysticité; — *Journée chrétienne;* Paris, 1672, in-12; — *Explication des cérémonies de la grand'messe de paroisse, selon l'usage romain;* Paris, 1655, in-12; — *L'Esprit directeur des âmes, ou maximes et pratiques de M. Olier touchant la direction;* Paris, 1831, 1834, in-12. C'est un ouvrage recueilli par les supérieurs de Saint-Sulpice d'après les entretiens et la conduite de leur pieux fondateur. H. FISQUET.

Gallia christiana, t. VII, p. 1016.— Le P. Giry, *Vie de M. Ollier*, 1687, in-12. — Simon de Doncourt, *Remarques historiques sur la paroisse de Saint-Sulpice;* 1773, in-18. — Nagot, *Vie de M. Olier;* 1818, in-8°. — De Bretonvilliers, *Mémoires sur M. Olier;* 1841, 2 vol. in-8°.

OLIER. *Voy.* NOINTEL.

OLIVA (*Fernand-Perez* DE), moraliste espagnol, né à Cordoue, vers 1492, mort en 1530. Son père, qui cultivait lui-même les lettres, l'éleva avec beaucoup de soin. A douze ans il était étudiant à l'université de Salamanque; de là il se rendit à Alcala, puis à Paris, et enfin à Rome, où, grâce à la protection de son oncle, attaché à la cour de Léon X, il jouit de tous les avantages littéraires qu'offrait la capitale du monde chrétien. A la mort de son oncle, on lui proposa d'occuper la place que celui-ci laissait vacante; mais il aima mieux retourner à Paris, où il donna des leçons publiques pendant trois ans. Le pape Adrien VI, informé des succès universitaires d'Oliva, essaya de l'attirer à Rome. L'amour de la patrie l'emporta chez le jeune Espagnol, qui revint à Salamanque, et fut un des fondateurs du collége de l'Archevêque, en 1528. Il y enseigna la morale, et en devint recteur. Peu après avoir atteint cette place élevée, il mourut, jeune encore, et sa mort prématurée parut une grande perte pour les lettres. Oliva avait vu avec quel succès les écrivains italiens avaient, à l'imitation des latins, composé des ouvrages en prose, et il regrettait qu'en Espagne le latin fût encore la langue des discussions morales et philosophiques; il employa la langue castillane dans un dialogue *Sur la dignité de l'homme.* Il écrivit aussi quelques autres discours didactiques *Sur les facultés de l'esprit et leur usage, Sur un projet de canalisation du Guadalquivir,* et un discours qu'il prononça à Salamanque comme candidat de la chaire de philosophie morale. L'historien Morales, son neveu, nous assure que dans tous ces traités Oliva eut pour but de donner des modèles de la puissance et des ressources de la langue espagnole. Son exemple fut promptement suivi par des écrivains de mérite : Sedeno, Salazar, Luis Mexia, Navarra; mais aucun n'égala pour la force et l'expression la première partie du *Dialogue sur la dignité de l'homme.* « Et pourtant, dit Ticknor, Oliva n'était certainement pas un homme de génie. Son imagination ne s'échauffe jamais jusqu'à la poésie; son invention ne suffit jamais à porter dans un sujet des vues nouvelles et fortes; et son système d'imiter à la fois les maîtres latins et italiens tendait plutôt à énerver sa pensée qu'à lui donner de la vigueur. Mais il y a, en général, dans son style une raison et une sagesse qui gagnent et satisfont le lecteur; cette qualité, jointe à son style, qui, quoique parfois déclamatoire, est en somme pur et ferme, et à son heureuse idée de défendre et d'employer le castillan, qui entrait alors en possession de ses droits comme langue vivante, eut pour effet de lui procurer une réputation plus durable que celle d'aucun autre prosateur espagnol du temps. » Oliva traduisit du latin l'*Amphitryon* de Plaute, du grec l'*Électre* de Sophocle et l'*Hécube* d'Euripide. Les ouvrages d'Oliva furent publiés pour la première fois par son neveu Ambrosio de Moralès; Cordoue, 1585, in-4°; ils ont été réimprimés à Madrid, 1787, 2 vol. in-12. L'inquisition les mit à l'index jusqu'après correction. Z.

Razionamento que hizo en Salamanca, dans les *Œuvres* d'Oliva. — Rezabal y Ugarte, *Biblioteca de los Escritores que han sido individuos de los seis Colegios Mayores;* Madrid, 1805, in-4°, p. 239, etc. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova.* — Ticknor, *History of Spanish literature*, t. I, p. 491.

OLIVA (*Jean*), bibliographe français, né le 11 juillet 1689, à Rovigo (États de Venise), mort à Paris, le 19 mars 1757. Il reçut la prêtrise à vingt-deux ans, et entra presque aussitôt comme professeur au collége d'Azolo. Dans les loisirs que lui laissaient ces fonctions, il approfondit la langue française, et traduisit en italien le *Traité des études* de Fleury. Il fut appelé à Rome en 1715, et honoré de l'amitié de Clément XI. A la mort de ce pape, il était secrétaire du conclave, et cette position le mit en rapport avec le cardinal de Rohan. Celui-ci avait acheté au président de Ménars la célèbre bibliothèque de la famille de Thou, et il cherchait un savant à qui il pût en confier la direction. Oliva accepta ce poste, vint à Paris en 1722, et passa les trente-cinq dernières années de sa vie au milieu de cette précieuse collection, qui devint, sous son influence, un centre littéraire pour les érudits français, et un inestimable secours pour les savants étrangers. Après avoir complété et régularisé les acquisitions nécessaires pour conserver à cette bibliothèque son ancienne réputation, il entreprit d'en rédiger le catalogue, œuvre immense, qui forme vingt-cinq volumes in-fol. Le cardinal de Rohan avait fait naturaliser Oliva,

afin de lui permettre de posséder en France des bénéfices ecclésiastiques. On doit à ce savant et laborieux écrivain : *De nummorum veterum cognitione cum historia jungenda oratio;* Venise, 1716, in-8°; — *De antiqua in Romanis scholis grammaticorum disciplinæ dissertatio;* Venise, 1718, in-8°; — *In marmor Isiacum Romæ nuper effossum exercitationes;* Rome, 1719, in-8°. Ce marbre, dédié authentiquement à Isis, venait d'être découvert dans des fouilles entreprises près de la bibliothèque de la Minerve, que l'on voulait augmenter d'une aile; Oliva chercha à établir que cette pierre avait figuré dans l'origine un autel votif. Ces trois ouvrages ont été réunis sous ce titre : *Œuvres diverses de l'abbé Oliva, bibliothécaire de M. le prince de Soubise;* Paris, 1758, in-8°; — *Epistola de vita Camilli Silvestris*, en tête de l'*Interpretatio in anaglyphum græcum*, que ce savant avait laissé manuscrit; Rome, 1710, in-8°; — *Poggii bracciolini florentini Historiæ de varietate fortunæ libri quatuor*, Paris, 1723, in-4°; — *De morte Lancisii brevis dissertatio :* ce Lancisius était médecin de Clément XI; — *Les Impostures de l'histoire ancienne et profane;* Londres et Paris, 1770, 2 vol. in-12; traduction d'un ouvrage de Lancelotti, elle ne fut publiée qu'après la mort d'Oliva. A. Franklin.

Ch.-Arm. Lescalopier, *Éloge de J. Oliva*, en tête des *OEuvres diverses*. — Montfaucon, *Antiquité expliquée*, supplém., t. II, p. 52. — *Mémoires de Trévoux*, août. 1758, p. 1928. — *Acta eruditorum* de Leipzig, 1720, p. 392.

OLIVARES (*Pedro* de Guzman, 1er comte d'), général espagnol, né en 1502, mort en 1562. Il était frère de don Juan de Guzman, quatrième duc de Medina-Sidonia. Tout jeune encore, il se déclara pour la cause royale contre les Communeros, dans la guerre appelée *Germanada*. Au siége de Tolède, où s'était enfermée dona Maria Pacheco, veuve de l'infortuné don Juan de Padilla, il tomba percé de coups aux mains de ses adversaires. L'héroïque veuve prit tous les soins que réclamait l'état du blessé : après de vains efforts pour l'attacher à sa cause, elle l'envoya sur parole traiter de l'échange des prisonniers. Don Pedro prit part à l'expédition que Charles-Quint dirigeait en personne contre Tunis, en Afrique, et fit preuve de la plus grande valeur au siége de la Goulette, en 1535. L'empereur, après l'avoir complimenté devant l'élite de ses chevaliers, le nomma *comte d'Olivares*, parce que c'était dans un petit bois d'oliviers qu'il s'était particulièrement distingué, et il l'admit dans sa garde, qui n'était composée que des plus hauts titrés. Le nouveau comte fit ensuite les campagnes de Flandre et de France, sous Philippe II, qui le prit pour son majordome. C'est en cette qualité qu'Olivares assista aux deux premiers mariages de ce prince, qu'il accompagna à cet effet en Portugal et en Angleterre, en 1543 et en 1555.

Sandoval, *Historia del imperador Carlo V*.

OLIVARES (*Henri* de Guzman, deuxième comte d'), vice-roi espagnol, né en 1530, mort en 1599. Il fut d'abord gentilhomme de l'infant don Philippe, qu'il accompagna en Portugal, pour la célébration de son premier mariage. La Flandre fut le théâtre de ses premières campagnes : en 1558, il assista à la bataille de Saint-Quentin. A son retour en Espagne, il présida la cour des comptes, devint grand trésorier de Castille, puis alcade du palais; en 1562, il remplaça son père auprès de Philippe II en qualité de majordome. En 1574, il fut envoyé à la tête d'un corps d'armée contre les révoltés de Flandre. Comme ambassadeur extraordinaire en France et ambassadeur ordinaire à Rome, il se montra toujours l'adversaire impétueux des protestants. A Rome il contrecarrait les protestants français, en usant de toute son influence pour empêcher la réunion du consistoire où ils devaient être entendus. Il alla même, dans l'excès de son indignation contre ces hérétiques, jusqu'à menacer le pape, s'il ne chassait M. de Luxembourg, ambassadeur du roi de Navarre, des armes de Philippe II, prêt, disait-il, à convoquer un concile espagnol pour le faire déclarer incapable de son pontificat (1590). Sixte-Quint répondit à cette bravade en déclarant qu'il lancerait une bulle d'excommunication et prêcherait une croisade contre l'audacieux monarque s'il tentait de donner suite à ses menaces. Vice-roi de Sicile, Olivares extermina les bandits qui, sous les ordres de Bandazo, infestaient cette île. L'année suivante, nommé à la vice-royauté de Naples, il y transporta le blé qu'il avait acheté à ses frais, et le fit distribuer au peuple. Pour activer le commerce de cette ville, il y fit creuser un nouveau port; ce travail avait absorbé 60,000 ducats lorsque le gouverneur reçut ordre de le suspendre : le délabrement des finances de l'Espagne nécessitait un tel abandon. Laborieux et appliqué aux affaires, don Henri, qui maniait avec le même bonheur la plume et l'épée, était plein de franchise, et détestait l'adulation : il n'en eut pas moins des ennemis, qui le firent rappeler à l'avénement de Philippe III, en 1598.

Herrera, *Historia general*. — Botta, *Historia de Italia*. — Gianone, *Historia di Napoli*. — Collection Petitot, *Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

OLIVARES (*Gaspar* de Guzman, troisième comte d'), duc de San-Lucar de Barrameda, célèbre homme d'État espagnol, né à Rome, le 6 janvier 1587, mort à Toro, le 22 juillet 1645. Cadet de famille et destiné à l'état ecclésiastique, il alla, en 1599, continuer ses études à l'université de Salamanque. Devenu recteur de cette célèbre université, le jeune Olivares obtint du roi la commanderie de Veteras, dans l'ordre militaire de Calatrava. Après la mort de son frère aîné, Jérôme de Guzman, il vint à la cour; héritier d'une riche succession, après la mort de son père, il put y paraître avec tout l'é-

clat de son rang. D'une ambition sans bornes, il se montra prodigue pour se faire des partisans sans s'inquiéter des envieux et des rivaux que lui suscitaient son empressement à se produire et son habileté à parvenir. Adroit courtisan, il rechercha Augnes de Zunica y Velasco, dame du palais, et s'acquit par ce mariage, contracté en 1607, toutes les faveurs de la reine. Philippe III, qui lui promit la grandesse, refusée à son père, le nomma, malgré sa jeunesse, ambassadeur extraordinaire à Rome. Olivares rechercha aussi les bonnes grâces de l'infant don Philippe, et assista comme gentilhomme de sa chambre aux noces de ce prince avec Élisabeth de France, en 1613. Dès lors il devint le rival et fut considéré comme le futur successeur du duc de Lerme (*voy.* ce nom). Il capta surtout la faveur du futur héritier de la couronne, en flattant ses inclinations et en l'aidant de son argent à se procurer les plaisirs qui étaient de son goût. Tout alla si bien au gré de ses désirs qu'à l'avénement de Philippe IV Olivares se trouva, en 1621, complétement maître de la situation. Premier ministre, président du conseil de censure pour la réforme des abus, grand chambellan, grand chancelier des Indes, trésorier général de l'Aragon, membre du conseil suprême d'État, grand écuyer, capitaine général de la cavalerie et gouverneur du Guipuscoa, il se chargea de toute l'administration intérieure, et laissa la direction des affaires étrangères à son oncle Balthazar de Zunica, le plus habile diplomate de son temps. Arrivé au faîte du pouvoir, le nouveau favori voulut s'en assurer la durée par l'anéantissement de toute influence rivale. Le duc de Lerme fut définitivement renvoyé, et nul ne trouva grâce devant l'ombrageuse ambition du nouveau ministre. Louis d'Aliaga et le duc d'Uceda, ses bienfaiteurs, furent, le premier exilé, et le second emprisonné, comme complices de son gendre don Pedro, duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, qui mourut disgracié et dans sa prison, sans pouvoir obtenir justice. Calderon, qui aussi l'avait bien servi, fut accusé de crimes énormes et condamné, sans preuves, à mort et exécuté.

Toutes les créatures du précédent règne firent place à celles du tout-puissant ministre. Le talent, la vertu, l'indépendance du caractère, tout ce qui était digne d'appeler ou la popularité ou la faveur du roi fut exclu, persécuté. Le sage Zuniga devint suspect lui-même dès qu'il cessa d'être indispensable. Il fut indignement sacrifié, et sa mort suivit de trop près sa disgrâce pour qu'on ne l'imputât pas à son ingrat neveu. Le nouveau gouvernement avait préludé par de sages mesures; mais bientôt ses projets chimériques et ses prodigalités précipitèrent la ruine du pays qu'il s'était flatté de régénérer. Le comte-duc avait commencé par engager son maître à prendre le surnom de *Grand*, que Charles-Quint avait décliné pendant sa vie (*Philippo-Quarto el Grando*); il espérait bien légitimer ce surnom pompeux par les grandes choses qu'il se promettait de faire durant son ministère, tandis que le souverain n'aurait pour passe-temps que ses fêtes brillantes et ses courtisanes. Malgré la déchéance de l'Espagne, les circonstances paraissaient favoriser ses rêves de grandeur et de gloire. Après d'éclatants revers, la guerre de Trente ans tournait heureusement pour l'Autriche; le moment semblait venu de relever l'ancienne prépondérance de l'Espagne sur les ruines du protestantisme et par l'humiliation de la France. La trêve avec les Pays-Bas touchait à sa fin; Olivares se hâta de reprendre les hostilités contre les Provinces-Unies et en Italie. Mais il rencontra dans Richelieu un rival capable de déjouer ses projets. L'Espagne cependant sembla, en 1636, près de reprendre le dessus. Ses armées envahissaient la France au nord et au sud; les Flamands s'épuisaient et les Suédois faiblissaient en Allemagne. Mais le comte-duc, qui avait avancé des sommes énormes à l'Autriche et qui augmentait toujours ses armements sans rien diminuer du luxe de la cour, se vit tout à coup à bout de ressources financières : ce fut l'écueil de son administration, aussi entreprenante que peu économe. Ses armées, sans solde, se débandèrent, et il n'éprouva guère que des revers sur mer et sur terre. Les Français, vainqueurs en Italie (*voy.* Louis XIII et Richelieu) et dans le Roussillon, s'emparèrent de la Cerdagne. Encouragés par leur approche, les Catalans se révoltèrent et s'érigèrent en république sous la protection de la France. Au même moment, le Portugal, proclamant son indépendance, couronnait le duc de Bragance. Dans une situation si grave, l'orgueilleux ministre n'en devint que plus prodigue et plus dur, comme s'il eût voulu voiler le vide de ses finances par le faste de sa représentation et son inhabileté à diriger les affaires par la rigueur outrée de son gouvernement. Il continuait de dominer le roi et de le retenir dans la retraite par le charme des plaisirs. Dans le délicieux palais de Buen-Retiro, bâti en 1633, le roi, parmi les poëtes et les jolies femmes, oubliait les désastres de son royaume (*voy.* Philippe IV). Le premier ministre affectait une sérénité qu'il avait l'art de communiquer au maître. Toute l'Europe connaissait la révolte du Portugal quand le comte duc vint l'annoncer au roi des Espagnes en ces termes : « Le duc de Bragance vient de se faire couronner roi; c'est une folie qui enlève à Votre Majesté douze millions de revenus, mais qui lui rapportera plusieurs provinces. » — « C'est bien, répondit l'indolent monarque; vous êtes le maître, arrangez cela. » Cependant les révoltes du dedans et les revers du dehors se multipliaient : la monarchie était en pleine décadence. Le duc de Medina-Sidonia, gouverneur de l'Andalousie, essayait de se rendre indépendant dans ce royaume. Encouragé

par l'exemple du duc de Bragance, son beau-frère, il avait agi à l'instigation de la duchesse Anna de Guzman (*voy.* ce nom), sa sœur : il n'eut pas le même bonheur. Olivares de Guzman épargna en lui un prince de son sang ; le marquis de Villaréal et le duc de Camino, son fils, payèrent de leur tête ainsi que leurs nombreux complices leur participation à ce mouvement; mais tandis que la révolte de l'Andalousie était noyée dans le sang des coupables, la révolution de Portugal s'accomplissait. Tout le reste allait en empirant. Les provinces, celles du nord en particulier, réclamaient contre la violation de leurs priviléges, les grands contre le nivellement des classes sous l'action de l'absolutisme royal; la souffrance et la misère du peuple étaient extrêmes. Le roi s'aperçut enfin de toute l'étendue du mal. Mais comment se séparer d'un ministre qui lui rendait la vie si commode en se chargeant de tout le poids des affaires, plus compliquées que jamais? Ce n'est qu'à force d'instances que Anne de Guevara, sa nourrice, et la reine son épouse parvinrent à le décider à un commencement de séparation. Philippe IV crut pouvoir apaiser la clameur populaire par l'exil temporaire du comte-duc d'Olivares, qui fut envoyé à Luèches. Il allait le rappeler lorsque le ministre mit le comble à sa disgrâce par la publication d'un mémoire, qu'il avait rédigé pour sa justification, mais en termes offensants pour la reine et pour d'autres personnes influentes : Olivares fut définitivement exilé à Toro. Les uns disent qu'il se renferma dans un couvent, où le roi continua de le consulter jusqu'à sa fin. Des auteurs italiens, affirment, au contraire, qu'il termina ses jours à Luèches ; ils l'y représentent tout occupé de soins agricoles et se comparant à Denys de Syracuse. Homme aux vues gigantesques, mais inhabile dans les moyens et malheureux dans les résultats, le comte-duc d'Olivares laissa en pleine décadence l'Espagne, qu'il avait reçue encore puissante. On lui accordait pourtant de l'esprit ; il était doué d'une éloquence naturelle, et joignait à un style facile, quoique un peu guindé, une élocution brillante et des connaissances étendues et variées à une grande application aux affaires. Mais il était d'un orgueil et d'une ambition sans bornes, et si vindicatif envers ceux qu'il abhorrait ou qu'il redoutait, si ombrageux et ingrat, si parcimonieux envers ceux qui le servaient et tellement défiant et dur envers tous, qu'il n'eut pas un ami, ne rencontra pas un dévouement et ne fut regretté que de ceux dont sa chute ébranlait la position. B. V. MARTY.

Comte de la Rocca, *Hist. du ministère du comte-duc d'Olivarès* ; Cologne, 1673, in-12. — Malvezzi, *Ritratto de conte-duca di San-Lucar* ; Milan, 1636, in-12. — *Cargos contra el conde-duque, privado que fue de la Magestad Catolica de Felipe el Grande, por un min. resid. en su Corte.* — Descargos, *Que escrive el mismo en su favor, baxo el nombre de Nicandro o antidoto*, etc.; Madrid, 1643. — *Caduta del conte d'Olivares* ; Lion, 1644. — Valdory (Guillaume de), *Anecdotes du minist. du c. d. d'Olivarès* ; Paris, 1722, in-12. — — Ortiz y Sanz, *Compendio de la historia de España.*

OLIVE (*Pierre-Jean*), théologien français, né en 1247, à Sérignan, diocèse de Béziers, mort à Narbonne, le 16 mars 1298. Offert à l'âge de douze ans par ses parents au couvent des Frères mineurs de Béziers, il fut envoyé par ses supérieurs à Paris, où, après avoir été reçu bachelier en théologie, il redoubla de ferveur religieuse, et ne tarda pas à se faire dans son ordre beaucoup d'ennemis à force de s'élever contre le relâchement, de jour en jour plus sensible, de la discipline monastique. Son zèle téméraire déplut, et l'on examina de près quelques-uns des écrits théologiques qu'il avait composés. Comme il est toujours facile en pareille matière, on y trouva des propositions mal sonnantes, suspectes d'hétérodoxie et susceptibles de censure. Jérôme d'Ascoli, général des Franciscains, depuis pape sous le nom de Nicolas IV, condamna, en 1278, un livre où le frère Olive avait en quelque sorte divinisé la Vierge Marie, et enjoignit à l'auteur de le brûler de ses propres mains. Pierre obéit ; mais il ne paraît pas que cette répression ait été longtemps efficace, car dans un chapitre général tenu à Strasbourg, en 1282, on recommença de l'accuser. Un grand nombre de franciscains partageaient ses opinions, qui furent condamnées comme dangereuses, non encore comme hérétiques, par quatre docteurs et trois bacheliers de l'ordre, chargés par le général Bonagratia de les examiner. Celui-ci se rendit même à Avignon, où la doctrine du frère Olive comptait le plus de partisans, et chercha à les désabuser. Olive accourut aussitôt au chapitre convoqué contre lui, et il y pérora si habilement qu'il en fut quitte pour une simple admonestation d'être désormais plus circonspect dans ses écrits et plus disposé à rétracter ses erreurs. Arlotto de Prato, qui, en 1285, succéda à Bonagratia, obligea Olive de se rendre à Paris, où il se défendit encore avec tant d'éclat que ses accusateurs, devenus ses juges, ne surent que lui répliquer. Enfin, en 1290, Nicolas IV donna au général Raymond-Gaufridi l'ordre de procéder contre des sectateurs de Pierre-Jean Olive, qui jetaient le trouble dans divers monastères de la province de Narbonne; mais on ne voit pas qu'Olive ait été personnellement inquiété. Il assista au contraire au chapitre général tenu à Paris en 1292, et y donna des explications qui satisfirent l'assemblée. Échappant à toutes les rigueurs que l'on continuait d'exercer contre quelques-uns de ses partisans, il mourut tranquille, après avoir reçu les sacrements de l'Église et déclaré ses derniers sentiments sur les observances monastiques, disant qu'une condition essentielle de la vie évangélique des moines mendiants était de renoncer à tout droit temporel, à tout genre de propriété et de se contenter du simple usage des choses, tenant pour coupables de péché mortel tous ceux qui autorisaient les violations de

la règle, et spécialement du vœu de pauvreté, s'affligeant de voir des frères mineurs plaider pour des frais de funérailles ou pour des legs pieux, procurer à leurs maisons des revenus ou des approvisionnements certains par des inhumations dans leurs églises ou par des fondations de messes, soutenant enfin qu'il ne leur était pas permis d'être bien vêtus, bien chaussés, ni d'aller à cheval, ni de vivre aussi commodément que des chanoines réguliers. Sa profession de foi consistait dans l'expression de son attachement à l'Écriture sainte, et de sa soumission aux décisions de l'Église catholique et romaine. Les ennemis de ce hardi réformateur ne tardèrent pas à s'acharner contre sa mémoire. Dès 1297 ils réussirent à la faire flétrir par Jean de Mur, devenu général des Franciscains. Douze théologiens l'accusèrent d'hérésie; sur leur parole, son cadavre fut déterré et livré aux flammes par ses confrères. Des anathèmes plus solennels frappèrent sa doctrine au concile de Vienne, en 1312; le pape Jean XXII la condamna encore en 1320, et tous les historiens du moyen âge qui ont parlé d'Olive l'ont en général représenté comme hérétique. Il professait cependant la plus humble soumission à toutes les décisions de l'Église, et la foi de ses accusateurs était peut-être moins pure et certainement moins vive que la sienne. Le crime qu'ils ne pouvaient lui pardonner était de réclamer et, autant qu'il en avait le moyen, de prescrire des réformes sévères, indispensables selon lui, et qui, si elles eussent été faites à cette époque, eussent épargné à l'Église l'hérésie de Luther. A la fin du quatorzième siècle, Barthélemi de Pise justifia les opinions de Pierre-Jean Olive. Saint Antonin lui donna des éloges, le pape Sixte IV réhabilita sa mémoire; enfin les célèbres franciscains Bernardin de Bustis et Luc Wadding se prévalurent de son autorité et donnèrent sur son orthodoxie des éclaircissements pleins d'érudition. Il faut pourtant se garder de penser que les ouvrages d'Olive soient exempts d'erreurs plus ou moins graves; il avait trop d'imagination et de zèle, trop peu de jugement et de véritable science pour n'être pas exposé aux illusions du mysticisme et de l'enthousiasme. Les ouvrages d'Olive sont au nombre de plus de quarante; les uns consistent en *Commentaires* sur plusieurs parties de la Bible, sur le traité attribué à Denis l'Aréopagite concernant la hiérarchie céleste, sur le Maître des sentences, sur la règle de Saint-François; les autres sont des ouvrages de controverse, entrepris par lui pour la défense de ses opinions, un *Panégyrique de la Vierge Marie*, un *Traité des vices et des vertus*, des traités *Sur les sacrements, sur les achats, sur les ventes et sur l'usure*, des questions *sur l'autorité du pape et du concile*. On ne connaît d'imprimé que : *Expositio in regulam Sancti Francisci*; Venise, 1513, in-fol.; — *Quodlibeta*; Venise, 1509, in-fol. H. FISQUET.

Hist. littér. de la France, t. XXI, p. 41-88. — Wadding, *Scriptores ord. Minorum*. — *Dict. hist. des auteurs ecclés.*, t. III. — Dom. de Gubernatis, *Orbis seraphicus*, I.

OLIVEIRA. *Voy.* GOMEZ.

OLIVER (*Isaac*), peintre anglais, né en 1556, mort en 1617, à Londres. Il reçut de Hilliard les premiers éléments de son art; mais ce fut à Frédéric Zucchero qu'il dut ses plus grands progrès. Bien qu'il ait laissé des compositions historiques, il a principalement traité le portrait, et il a reproduit avec succès les traits des personnages les plus distingués de son temps. Son dessin était correct, sa touche franche et délicate, son faire presque toujours large. Outre un grand nombre de copies de Parmesan, on a conservé de cet artiste plusieurs belles miniatures exécutées d'après nature, telles que celles des reines Élisabeth et Marie Stuart, du prince Henry, de Ben Johnson et de Philippe Sidney. Dans la collection de la reine Caroline à Kensington, il y a deux grands dessins d'Oliver : l'un, original, a pour sujet *Le Christ au tombeau*, et l'autre, *Le Massacre des innocents*, est d'après Raphael. On a aussi un traité de sa composition sur la miniature, traité en partie inséré dans le *Graphice* de Sanderson.

OLIVER (*Peter*), fils et élève du précédent, né en 1601, mort vers 1654. Comme son père, il cultiva la peinture en miniature et ne tarda pas à le surpasser. Ses œuvres, plus nombreuses d'ailleurs et plus recherchées, étendirent sa réputation jusqu'à l'étranger. La collection des rois Charles Ier et Jacques II contenait de lui treize compositions, dont sept se voient encore à Kensington; mais la plus remarquable, qui représente la femme d'Oliver, est en la possession des ducs de Portland.

Un troisième artiste de ce nom, OLIVER (*John*), appartient, à ce qu'on pense, à la même famille. Il vécut à Londres, où il était né en 1616, et peignit également le portrait avec beaucoup d'habileté; on a encore de lui des eaux-fortes gravées d'une pointe fine et spirituelle, et d'admirables vitraux pour l'église du Christ à Oxford. K.

Pilkington, *British painters*. — Walpole, *Anecdotes of painting*.

OLIVET (*Pierre-Joseph* THOULIER, abbé D'), écrivain français, né à Salins, le 1er avril 1682, mort à Paris, le 8 octobre 1768 (1). Il appartenait à une famille distinguée : son père, conseiller au parlement de Besançon, dirigea son éducation avec soin. L'enfant fit ses classes d'une façon brillante, et au sortir du collége il entra dans Compagnie de Jésus. Tant qu'il resta chez les Jésuites, il y fut désigné sous le nom de *Père Thoulier*, qu'il avait adopté sur le désir d'un oncle maternel. Il passa successivement

(1) Suivant les *Mémoires secrets* de Bachaumont, c'est le 8 qu'il aurait été enterré, ce qui reporterait sa mort à la veille ou à l'avant-veille; mais les *Mémoires secrets* sont un peu sujets à caution, quoiqu'ils donnent jour par jour le récit des faits.

dans plusieurs colléges de la compagnie, à Reims, à Dijon, puis à Paris, et dans chacune de ces villes il se lia avec des personnages célèbres : à Reims, avec Maucroix, l'ami de La Fontaine; à Dijon, avec le père Oudin et le président Bouhier, qui devinrent, par la suite, ses correspondants assidus et ses collaborateurs; à Paris enfin, avec Boileau, morose et vieillissant, dont il se fit le disciple empressé et respectueux. Une certaine conformité de caractère et d'esprit, la même sévérité de goût, le même amour pour la pureté et la correction du style, devaient resserrer les liens de ce commerce littéraire entre le vieux poëte et son admirateur. L'abbé d'Olivet a parlé plusieurs fois de ces relations dans son *Histoire de l'Académie*, et il se représente à nous « écoutant *ce grand maître* avec une ardeur de jeune homme ». Cette liaison ne fut pas inutile à Boileau lui-même, et le P. Thoulier trouva l'occasion de payer sa dette à l'illustre satirique, en s'entremettant pour lui dans une circonstance délicate. Il avait paru contre les Jésuites une satire violente, que le P. Tellier, confesseur du roi, attribuait obstinément à Boileau, connu par ses liaisons avec Port-Royal et sa causticité contre les révérends pères. Il n'en fallait pas davantage pour perdre celui-ci dans l'esprit de Louis XIV. Mais le père Thoulier se posa en médiateur, et parvint à justifier son ami, dont les dénégations n'avaient obtenu jusqu'alors aucun succès, quoiqu'il se montrât doublement indigné qu'on lui attribuât une pièce si grossièrement injurieuse et de si méchants vers.

Le P. Thoulier se lia également avec le savant Huet, ancien évêque d'Avranches, La Monnoye, J.-B. Rousseau, et nombre d'autres illustres. Toutes ces amitiés le piquèrent d'émulation. Il commença par se prendre d'un beau zèle pour la poésie, et essaya pendant quelques années de rimer malgré Minerve. Mais il eut le courage de reconnaître qu'il s'était mépris sur sa vocation, et de jeter ses vers français au feu pour ne plus s'adonner qu'à la muse latine, qu'il a cultivée avec un incontestable succès. Persuadé, comme Boileau, que les anciens sont les modèles immuables et que tout est en eux, lorsqu'il voulut se préparer à l'éloquence de la chaire, il ne crut rien avoir de mieux à faire que d'étudier l'éloquence des orateurs de l'antiquité, et particulièrement celle de Cicéron, qu'il lut et relut, et pour lequel il se prit dès lors d'une sorte d'amour exclusif et passionné, dont il a laissé le témoignage dans presque tous ses écrits. « Cet enthousiasme déclaré, cette profession de foi constante, dit d'Alembert, a été parmi les gens de lettres comme l'écusson de M. l'abbé d'Olivet... Il sembloit répéter sans cesse à tout ce qui l'environnoit l'espèce de cri de guerre qu'il a fait retentir dans une de ses harangues académiques : *Lisez Cicéron*, *lisez Cicéron!* A peine permettoit-il aux jeunes gens d'autres lectures, qui ne lui paroissoient guère propres qu'à leur corrompre le goût. » Il a bien prouvé encore jusqu'où il portait cette passion littéraire par l'emphatique épigraphe qu'il a empruntée à Velleius Paterculus pour la mettre en tête d'un recueil de *Pensées* de son auteur favori : *Citius in mundo genus hominum quam laus Ciceronis cadet.* » Aussi Voltaire, dans sa correspondance, l'appelle-t-il familièrement à plusieurs reprises : « Mon cher Cicéron », et essaye-t-il quelquefois de flatter ses goûts en lui écrivant en latin.

En 1713, le P. Thoulier fut envoyé à Rome par ses supérieurs, qui voulaient profiter de son talent pour lui faire écrire l'histoire de la Société de Jésus. La masse de documents qui lui furent remis à cette occasion, la longueur et l'aridité du travail qu'il prévoyait, l'effrayèrent si bien que, préférant demeurer libre de se livrer à ses études favorites, il se décida à quitter la Société, au moment où il était sur le point de s'engager par des vœux définitifs. On essaya en vain de le retenir par l'appât des honneurs, en lui offrant les hautes fonctions de précepteur du prince des Asturies à la cour d'Espagne. Sa résolution était prise, et rien ne put l'ébranler. Mais, en renonçant à cet ordre célèbre, il ne lui garda pas moins toute sa vie une sorte d'attachement filial, que d'Alembert, en le constatant, s'évertue à expliquer par des raisons philosophiques, pour justifier sa mémoire d'une telle faiblesse ou d'un tel crime!

Dès lors il se livra entièrement à l'étude de l'antiquité. Déjà, en 1710, plusieurs traductions sorties de sa plume avaient été publiées dans les œuvres posthumes de Maucroix, ou du moins ces traductions avaient été tellement revues et corrigées par lui qu'elles étaient plutôt son ouvrage que celui du célèbre chanoine de Reims; mais il avait en cette circonstance entièrement sacrifié sa gloire à celle de son ami, et sa traduction de la *Nature des Dieux* de Cicéron fut la première qui parut sous son nom. Il l'accompagna de *Remarques sur la théologie des philosophes grecs, rapportée dans le premier livre du traité de Cicéron*; ces *Remarques* furent attaquées par le marquis d'Argens, dans un *Examen critique* placé à la suite de sa *Philosophie du bon sens*; mais l'abbé d'Olivet dédaigna de lui répondre. Il n'avait encore publié que ce seul ouvrage quand il fut élu par l'Académie française (1723); mais il avait dès lors si solidement établi sa réputation d'excellent traducteur, de savant et d'homme de goût, et il s'était si bien fait connaître par ses relations dans le monde des lettrés, que, sur la seule parole donnée par l'abbé Fraguier qu'il accepterait cet honneur avec reconnaissance, l'Académie n'hésita pas à le choisir sans sollicitation de sa part, dans le temps qu'il était allé rendre les derniers devoirs à son père au fond de sa province, où il se trouvait depuis plus

de six mois. Nommé, le 20 juillet, en remplacement de Jean de La Chapelle, il fut reçu le 25 novembre par son ami, le vieil abbé de Choisy. Fidèle en cette circonstance à son double rôle de défenseur du goût et d'amateur de l'antiquité, il choisit pour sujet de son discours de réception la décadence du goût à Rome, mais non sans faire entrer dans ce cadre rétrospectif de nombreuses allusions contemporaines, dont plusieurs semblèrent spécialement dirigées contre quelques-uns de ses nouveaux confrères : on trouva le moment assez mal choisi pour ces attaques, et l'opinion publique lui sut peu de gré de ce penchant à la satire et de cette confiance en soi dont il devait donner bien d'autres preuves par la suite.

Après la *Nature des Dieux*, l'abbé d'Olivet publia successivement la traduction des *Tusculanes* (avec le président Bouhier), celle des *Philippiques* et des *Catilinaires*, puis les *Pensées* de Cicéron, choix d'extraits de ses œuvres. Toutes ces versions furent bien reçues et ont conservé aujourd'hui même quelque chose de leur renommée. Leurs qualités principales sont une fidélité scrupuleuse et une grande correction grammaticale; mais elles manquent d'élégance, de grâce, de facilité, de souplesse, de vie, en un mot; et encore cette exactitude que nous lui avons reconnue est-elle plutôt dans la reproduction du sens que dans celle des tours de phrase, de la marche du style et du génie même de Cicéron. Il atteint quelquefois les traits extérieurs de son modèle; jamais, ou bien rarement, sa physionomie et son air; mais parmi les traductions du temps, ce sont peut-être les meilleures, et leur mérite consciencieux n'a pas toujours été égalé par celles qui sont venues ensuite et qui en ont profité. L'abbé d'Olivet se faisait une haute idée des difficultés et de la valeur d'une bonne traduction : il y est revenu plusieurs fois dans ses préfaces et son *Histoire de l'Académie*. Aussi passa-t-il, pour ainsi dire, sa vie entière à revoir et à perfectionner les siennes, à chaque édition nouvelle, surtout au point de vue de l'exactitude et de la précision. Il ne se contenta pas de traduire Cicéron, il entreprit quelques années plus tard (1740) d'en donner une édition complète avec des notes : c'était le ministère anglais qui lui avait proposé ce travail, sur le bruit de sa renommée; mais le gouvernement français, représenté par le cardinal de Fleury, ne voulut pas laisser à une cour étrangère l'honneur de cette entreprise, dont l'abbé d'Olivet s'acquitta à merveille. L'édition se recommande par la correction du texte, la précision, le goût et l'érudition des remarques, empruntées aux meilleurs commentateurs et augmentées du fruit de ses propres recherches, par le savoir et le style de la préface, enfin par la beauté de l'exécution typographique. Comme récompense de ce beau travail, l'abbé d'Olivet obtint sur la cassette une modeste pension de 1,500 livres.

Malgré l'attachement constant et sincère qu'il avait gardé pour la Compagnie de Jésus, l'abbé d'Olivet n'en eut pas moins à soutenir une polémique assez vive avec quelques jésuites, c'est-à-dire les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux*, et en particulier le père Ducerceau (1726). Il avait commencé par les indisposer contre lui, à cause du mépris avec lequel il avait mentionné, dans la préface de sa traduction de la *Nature des Dieux*, les commentaires de deux jésuites, comme d'ailleurs ceux de presque tous ses prédécesseurs. A ce premier motif de mécontentement s'en joignit un second lorsqu'il eut publié l'ouvrage posthume de Huet : *De la Faiblesse de l'esprit humain*. Les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux* prétendaient que cet ouvrage conduit au scepticisme, et que l'une de ses propositions principales ébranlait par la base les fondements même de la foi : ils accusaient plus ou moins nettement l'éditeur d'avoir falsifié ou peut-être même supposé l'ouvrage. L'abbé d'Olivet répondit d'abord victorieusement à cette dernière insinuation en produisant le manuscrit original devant l'Académie, ce qui ne l'empêcha pas d'accepter la controverse sur les autres points et de répondre directement à ses adversaires par une *Apologie*.

La même année il fit un voyage en Angleterre, où il se lia avec Pope, le Boileau anglais. De retour en France, il songea à mettre à exécution un projet qu'il nourrissait depuis quelque temps déjà, celui de revoir et de continuer l'*Histoire de l'Académie*, de Pellisson. Pellisson n'avait pas été au delà de l'année 1652; l'abbé d'Olivet commença par enrichir cette première partie d'additions et de remarques; puis il la poursuivit jusqu'à l'année 1700. Il avait d'abord été jusqu'en 1715 pour finir son histoire avec le règne de Louis XIV; mais il jeta au feu la dernière partie de son manuscrit. Il a exposé les motifs de cette résolution dans une de ses lettres au président Bouhier : le principal, ce fut la difficulté qu'il trouvait à accorder les droits de la vérité avec ceux de la prudence, en parlant de certains académiciens récents qui prêtaient peu à l'éloge, ou du moins à un éloge littéraire. La peur de se compromettre et le dégoût d'une tâche aride l'emportèrent sur le devoir de l'historien. Il faut bien dire, du reste, que son *Histoire* a été écrite avec un médiocre scrupule : toute la partie publique de l'existence de l'Académie a été négligée; même dans le tableau de de sa vie privée, si l'on peut ainsi dire, il y a des lacunes assez considérables. Quelques notices sont inexactes ou insuffisantes; d'autres ne sont que des reproductions où il n'a rien mis du sien. L'ouvrage est écrit avec pureté et simplicité, mais avec sécheresse, et quelquefois avec lourdeur; il n'a pas le charme aisé et naïf de celui de Pellisson. Néanmoins c'est un recueil de recherches très-précieuses dans leur ensemble, et devenu en quelque sorte classique

avec juste raison. Les erreurs critiques qu'il y a commises lui furent vertement reprochées : il s'était fait le censeur de La Bruyère, dont le style en effet devait inquiéter, dans la sévérité exclusive de son goût, ce partisan outré des anciens et de la forme classique : une épigramme d'un avocat provincial dirigée contre lui à ce propos fut attribuée par quelques-uns à J.-B. Rousseau, ami de l'abbé d'Olivet; mais, loin de le croire, comme l'eussent voulu ceux qui désiraient les brouiller, celui-ci, dans un voyage qu'il fit à Bruxelles en 1730, pour se reposer des fatigues de ses nombreux travaux, resserra les liens de sa vieille amitié avec le célèbre exilé, et, à son retour à Paris, entreprit publiquement sa défense, mais sans gagner une cause qui était définitivement perdue devant l'opinion.

A partir de ce moment, l'abbé d'Olivet se consacra d'une façon à peu près absolue à ses travaux de grammaire et à ses études sur la langue. Il donna d'abord sa *Prosodie*, dont Voltaire a fait un grand éloge, et qui, malgré quelques méprises, est assurément l'un de ses meilleurs ouvrages. Ce petit traité, écrit pour combattre les théories de La Mothe contre la poésie française, a pour but de développer toutes les ressources prosodiques de notre langue et d'en déterminer les lois, en démontrant qu'elle ne le cède pas, ou presque pas, sur ce point à celles des Grecs et des Latins. Puis vinrent des *Essais de grammaire*, où il devait avoir pour collaborateurs deux de ses collègues de l'Académie, qui le laissèrent seul accomplir la tâche. A ces travaux succédèrent ses *Remarques de grammaire sur Racine*, remarques minutieuses, dont il faut se rappeler le but et la pensée pour ne pas les trouver souvent mesquines et tracassières. L'abbé d'Olivet n'avait pas été guidé par le désir de rabaisser la gloire de Racine; au contraire, il voulait l'honorer et lui rendre hommage, en le prenant, pour ainsi dire, comme le type le plus parfait de la langue poétique, et en notant sur ce type jusqu'aux fautes les plus légères qui eussent pu, par l'autorité de son exemple, égarer ses admirateurs. Mais, en rendant justice à son dessein, il faut bien reconnaître qu'à force de scrupule grammatical il est souvent injuste et même inintelligent, et qu'il lui est arrivé de souligner comme des fautes d'heureuses hardiesses et des tours originaux et poétiques. Il est probable que Racine n'eût pas accepté la plupart de ces innombrables observations, qui furent d'ailleurs refutées, souvent avec beaucoup de justesse et de force, dans le *Racine vengé* de l'abbé Desfontaines. Mais le nom de Desfontaines était plus propre à décrier d'avance cette réponse qu'à l'accréditer : des haines aveugles et violentes s'étaient amassées contre lui, et toute la république des lettres le regardait avec les yeux de Voltaire. Il avait dédié son *Racine vengé* à l'Académie, sans l'en prévenir; celle-ci déclara qu'elle se tenait d'autant plus offensée de cette dédicace que si l'autorisation lui en eût été demandée, elle l'aurait refusée. Aussi il faut voir en quels termes de souverain mépris d'Alembert s'exprime sur le compte de ce *forban littéraire*, qui avait le tort de n'être pas philosophe et même d'attaquer les encyclopédistes. L'abbé d'Olivet se crut permis de lui répondre par une épigramme latine assez grossière, qui justifie une fois de plus le vers de Boileau :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

Tous ces travaux ne l'empêchaient pas de prendre une part assidue aux occupations de l'Académie, et particulièrement de coopérer au *Dictionnaire* avec beaucoup de zèle. C'était l'académicien modèle, exact aux séances, attentif et ardent aux discussions, passionné pour tous les intérêts du docte corps, gourmandant les tièdes et faisant de chaque décision et de chaque élection une grosse affaire d'État. Lorsque son ami le président Bouhier mourut, ce fut Voltaire qui le remplaça, et l'abbé d'Olivet eut la tâche de recevoir l'illustre écrivain, dont il avait été le maître chez les Jésuites, et qui lui avait conservé une véritable affection. Voltaire lui rendit hommage dans son discours de réception, et on trouve dans sa correspondance un assez grand nombre de lettres à son *ancien maître*, lettres affectueuses, où l'on sent toutefois quelque réserve et de fréquentes divergences d'opinion. Tout en lui demandant ses conseils et en ayant recours à son érudition, Voltaire ne laissa pas souvent de critiquer ses ouvrages, de le gourmander, de le redresser; quelquefois même il lui écrit sur un ton assez singulier et avec une liberté d'allure qui indique de sa part un médiocre respect pour la condition et la robe de l'abbé d'Olivet : « Nous menons une vie agréable et tranquille avec l'héritière du nom de Corneille, lui dit-il dans une lettre du 27 novembre 1764, et un de vos jésuites défroqués, nommé Adam, qui nous dit tous les dimanches la messe que je n'entends jamais, et à laquelle il n'entend rien, non plus que vous. Vivent Cicéron et Virgile! *Vive, vale.* » Dans sa vieillesse, l'abbé d'Olivet renonça à l'étude exclusive de Cicéron pour se consacrer à l'étude, moins profane, de la Bible. La force de sa constitution et le régime qu'il s'était imposé semblaient lui promettre encore une longue vie, lorsque, deux mois avant sa mort, il eut une attaque d'apoplexie et devint paralytique. Le bruit courut alors que cette attaque d'apoplexie avait été provoquée par la fatigue extrême d'une séance académique, où, ayant voulu lutter contre une pièce de l'abbé de Langeac, proposée pour le prix du concours annuel, il avait été rudement malmené par quelques-uns de ses confrères, et spécialement par Duclos. Il mourut le 8 octobre 1768, dans sa quatre-vingt-septième année. Malgré la modestie de sa vie, et quoiqu'il ne possédât

qu'un seul bénéfice, peu considérable, n'ayant jamais voulu abuser de sa liaison intime avec le cardinal de Fleury et avec l'évêque de Mirepoix, qui tenait la feuille des bénéfices, il laissa, dit-on, par testament à son neveu, président à mortier au parlement de Franche-Comté, quatre-vingts actions des Fermes, cinquante mille écus de terres, plus de trente mille francs d'arrérages, deux cent cinquante louis en argent comptant, trois cent cinquante marcs de vaisselle d'argent, sans parler de ses meubles, qui avaient peu de valeur, et d'une très-belle bibliothèque.

Tant qu'il était resté parmi les Jésuites, l'abbé d'Olivet avait été renommé pour son affabilité et sa douceur; mais son caractère se modifia profondément par la suite, et il était devenu un homme d'un abord difficile, de manières brusques et rudes, qui lui avaient fait beaucoup d'ennemis. Peut-être l'extrême sévérité littéraire dont il faisait profession avait-elle rejailli sur son extérieur, en le marquant à l'image de son esprit. La roideur et l'âpreté de son goût étaient grandes : il semble qu'il les ait empruntées au vieux Boileau, qui, sur la fin de ses jours, à l'époque où l'abbé d'Olivet le fréquenta assidûment, était devenu grondeur, morose et atrabilaire. L'abbé d'Olivet semble avoir voulu toute sa vie continuer, selon son pouvoir, la tâche que s'était imposée Boileau. Attaché avec une sorte de respect superstitieux aux anciennes maximes littéraires, il repoussait obstinément toute innovation, et parmi les productions modernes il s'en rencontrait bien peu qui eussent l'heur de lui plaire. Ses confrères eurent besoin plus d'une fois de lui rappeler indirectement qu'ils étaient ses égaux et non ses élèves. Dans sa correspondance, encore en partie inédite, avec le président Bouhier, sa causticité s'exerce contre les académiciens et même contre l'Académie : il y traite assez mal Moncrif, Marivaux, Crébillon, Montesquieu, etc. D'un autre côté, Desfontaines, Collé, Duclos et beaucoup d'autres ne le ménagèrent pas lui-même. Piron a fait contre lui une épigramme dont on a souvent cité ces deux vers :

> Du reste, s'il n'aima personne,
> Personne aussi ne l'aima.

C'est une grosse hyperbole poétique; car nous avons déjà mentionné dans cette notice plusieurs de ses amis, qui lui restèrent toujours fidèles, et nous pourrions y joindre encore Mabillon, l'abbé Fraguier, Boivin, Batteux, Gédoyn, Rollin, etc. D'Alembert, qui ne paraît pas avoir eu pour lui une grande tendresse d'âme, et qui a semé son éloge de restrictions nombreuses, assure que sous cette rude enveloppe il portait un cœur bon, aimant à obliger, et qu'il a rendu avec empressement des services nombreux à beaucoup de gens qui l'ont payé d'ingratitude. Il parle aussi de sa tendresse pour sa famille et des sacrifices considérables qu'il ne craignit pas de faire pour elle, et ce témoignage désintéressé est confirmé par plusieurs autres.

Voici les principaux ouvrages originaux de l'abbé d'Olivet : *Discours de réception à l'Académie françoise;* Paris, 1723; — *Apologie de M. l'abbé d'Olivet en forme de commentaire sur deux articles des* Mémoires de Trévoux; Paris, 1726, in-12; — *Histoire de l'Académie françoise*, avec une dédicace à MM. de l'Académie; Paris, 1729, 2 vol. in-4°; 1730, 2 vol. in-12. Le 1er volume contient l'ouvrage de Pellisson, revu et augmenté; le second la suite de l'abbé d'Olivet. On en a donné une édition récente, avec des éclaircissements et des notes (Paris, 1858, 2 vol. in-8°); — *Traité de la Prosodie françoise.* Il s'en est fait une multitude d'éditions, avec des notes et dissertations de Dumarsais, Batteux, Durand, etc.; — *Essais de grammaire;* 1732, in-12. Ce sont des remarques sur quelques difficultés de notre langue, relativement au nom, à l'article, au pronom, et spécialement aux participes; — *Remarques de grammaire sur Racine;* 1738, in-8°. Ces trois derniers ouvrages ont été réunis en un seul, sous le titre de *Remarques sur la langue françoise;* Paris, 1767, in-12. On trouve aussi ses observations sur les participes dans les *Opuscules sur la langue françoise*, par divers académiciens; 1754, in-12; — *Deux lettres à M. le président Bouhier* (1737-1738, in-12). Plus tard, il en publia encore six, roulant sur divers sujets, mais tous littéraires, et qui ont été réimprimées avec d'autres ouvrages dans un *Recueil d'opuscules* (Amsterdam, 1767, in-12). Il existe aussi à la Bibliothèque impériale (Manus., fonds Bouhier) une correspondance manuscrite assez volumineuse de l'abbé d'Olivet avec le même personnage : des extraits importants en ont été donnés dans la dernière édition de son *Histoire de l'Académie*; — *Origo Salinarum Burgundiæ, ecloga.* Cette pièce de vers latins, d'abord publiée séparément, fut reproduite dans le recueil de poésies grecques et latines des membres de l'Académie (*Poetarum ex Academia gallica qui latine aut græce scripserunt carmina;* 1738, 1740, et sous un titre différent, 1743), qui contient aussi d'autres œuvres de l'abbé d'Olivet. Ajoutons à ces ouvrages originaux les *Remarques sur la théologie des philosophes grecs*, jointes à sa traduction de la *Nature des Dieux.* On lui a attribué aussi, mais sans preuve, une *Vie de l'abbé de Choisy*, publiée à Lausanne en 1748, in-12. Comme traducteur il a donné *Entretiens de Cicéron sur la nature des Dieux;* 1721, 3 vol. in-12, avec des remarques de Bouhier. Il y eut plusieurs autres éditions postérieures, sans ces remarques, en 2 vol. in-12. L'ouvrage est précédé d'une table chronologique des philosophes grecs. Les *Philippiques* de Démosthène et les *Catilinaires* de

Cicéron; Paris, 1727, in-12. Diverses pièces et remarques du père Jouvency, de Massieu, etc., ont été réunies aux *Philippiques*. On sait que l'abbé d'Olivet avait déjà publié dans les œuvres posthumes de Maucroix une traduction des mêmes ouvrages, qui lui appartient presque tout entière; celle dont nous parlons maintenant est tout à fait différente; — les *Tusculanes* de Cicéron, traduites par MM. Bouhier et d'Olivet, 2 vol. in-12; — les *Pensées* de Cicéron, *traduites pour servir à l'éducation de la jeunesse*, choix judicieux, très-souvent réimprimé et longtemps classique. Comme éditeur, l'abbé d'Olivet a donné une foule d'ouvrages, que nous devons nous borner à énumérer rapidement, sans entrer dans des détails bibliographiques interminables et peu opportuns : *Huetii Carmina* (il s'agit de la 5e édit., 1709, augmentée de pièces inédites et de vers latins de Fraguier); — le *Hueliana*, imprimé en 1722, chez Jacq. Estienne, sur le manuscrit qui lui avait été légué par Huet même, et précédé d'une notice sur l'auteur; — le *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, par Huet; — *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, par l'abbé de Choisy, et un Journal de quelques discussions grammaticales des assemblées académiques, écrit par le même, et inséré par d'Olivet à la suite de ses *Essais de grammaire;* — les *Œuvres posthumes* de Maucroix; — les *Lettres historiques* de Pellison; — le *Journal de Henri IV* par L'Estoile; — les *Œuvres diverses* de l'abbé Gédoyn; — quelques ouvrages du père Hardouin; — la grande édition de Cicéron dont nous avons parlé plus haut; — enfin les *Pocmata didascalia nunc primum vel edita, vel collecta;* Paris, 1749, 3 vol. in-12.

Victor FOURNEL.

Éloge de l'abbé d'Olivet dans le *Nécrologe* de 1770. — D'Alembert, *Hist. des membres de l'Acad. françoise*, t. VI. — *Mem. secrets* de Bachaumont, octobre 1768. — Mairet, *Éloge hist. et litt. de l'abbé d'Olivet*, 1839.

OLIVETAN (*Pierre-Robert*), un des premiers traducteurs de la Bible en français, né à Noyon, vers la fin du quinzième siècle, mort à Ferrare, en 1538. On assure que ce fut lui qui, en engageant Calvin, qui était son parent, à examiner les questions controversées en ce moment, le poussa, en quelque sorte, dans la cause de la réforme. Il fut un des premiers à répandre les nouvelles doctrines religieuses à Genève, où on le voit, en 1533, précepteur dans la maison de Jean Chantemps. Un jour qu'il assistait au sermon d'un prédicateur qui s'élevait avec force contre Luther et ses adhérents, Olivetan l'interrompit, prétendant le réfuter immédiatement. Cette imprudence faillit lui coûter la vie; ses amis parvinrent à le soustraire aux fureurs du peuple; mais le conseil le bannit du territoire de Genève. Il se retira à Neuchâtel, où il s'occupa de traduire la Bible en français, probablement, à la sollicitation de Farel, qui depuis longtemps témoignait le désir d'avoir une traduction générale, revue sur les textes originaux, des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Olivetan, qui connaissait moins bien l'hébreu que Théodore de Bèze ne l'affirme, et qui n'était versé dans le grec que médiocrement, aurait difficilement accompli sa tache, s'il n'avait trouvé un guide dans la traduction de Lefèvre d'Etaples, qui venait d'être imprimée à Anvers. Il est certain, cependant, qu'il a fait plus que remplacer par des synonymes quelques termes de la traduction de Lefèvre d'Etaples; il la compara avec les textes originaux, et il interpréta plusieurs passages d'une manière différente. Il faut ajouter que dans sa préface il donne de fort bonnes règles d'herméneutique. En général, Richard Simon a été pour lui d'une sévérité excessive. Le travail d'Olivetan fut imprimé sous ce titre : *La Bible qui est toute la saincte Escriture;* Neuchâtel, 1535, 2 vol. in-fol. goth. Cette édition fut faite aux frais des Vaudois, sur une copie écrite, dit-on, de la main de Bonaventure Des Perriers. Elle coûta quinze cents d'écus d'or; elle n'est pas cependant un chef-d'œuvre de typographie. Une seconde édition, imprimée à Genève, fut retouchée par Calvin. Olivetan, obligé de s'éloigner de la Suisse, passa en Italie, où il mourut bientôt. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné à Rome pendant un court séjour qu'il avait fait dans cette ville. M. N.

Rich. Simon, *Hist. crit. du V. T.*, p. 342. — Lallouette, *Hist. des traductions franç. de l'Écriture sainte*, ch. 2. — Senebier, *Hist. littér. de Genève*, t. I, p. 183. — Haag, *La France protest.*

OLIVIER, cardinal, historien allemand, né en Westphalie, mort à Sabine, en Italie, en 1227. Ayant fait ses études à Paderborn, il devint chanoine dans l'église de cette ville, puis maître des écoles à Cologne. En 1210 il était dans le midi de la France, prêchant la croisade contre les hérétiques albigeois. Il retournait plus tard dans son pays natal, et prêchait dans la Westphalie, la Frise, la Flandre, le Brabant, une autre croisade contre les Sarrasins. Ses prédications paraissent avoir eu un grand succès, et lui avoir fait une renommée brillante. Entre les années 1214 et 1217 il partit lui-même pour la Terre Sainte, à la tête des volontaires qu'il avait enrégimentés sous l'étendard de la croix. En 1222, de retour en Europe, il fut élu évêque de Paderborn. Il était à Rome en 1225, quand le pape, qui l'avait en grande estime, le nomma cardinal-évêque de Sabine et le chargea d'une mission près de l'empereur Frédéric; mais Olivier mourut peu de temps après, étant, toutefois, revenu dans son évêché. Ses écrits sont : une *Lettre* à Engelbert, archevêque de Cologne, souvent publiée, et notamment dans le recueil de Bongars, *Gesta Dei per Francos;* — *Historia regum Terræ Sanctæ*, dans le *Corpus historicum* d'Eckard, t. II, p. 1355; — *Historia Damiatina*, que le docte Eckard a aussi pu-

bliée dans sa collection, t. II, p. 1398. M. Michaud a publié l'analyse de ces importants récits dans sa *Bibliothèque des Croisades*, p. 177. M. Petit-Radel, dans l'*Histoire littéraire de la France*, en a signalé les passages les plus utiles aux historiens. B. H.

Schatenius, *Annal. Paderbornenses.* — *Historiens de France*, t. XVIII, passim. — Ughelli, *Italia sacra*, t. I, p. 167. — *Histoire littér. de la France*, t. XVIII, p. 14.

OLIVIER (*Jacques*), magistrat français, mort le 20 novembre 1519. Il était le fils aîné de Jacques Olivier, natif de Bourgneuf, près La Rochelle, qui vint s'établir à Paris, où il devint procureur au parlement. Nommé par Louis XII avocat général de cette compagnie, il mérita par ses services d'être pourvu en 1507 d'un office de président. En 1510 il fut créé chancelier du duché de Milan, dont Gaston de Foix était alors gouverneur. En 1517 il fut élevé par François Ier à la premiere dignité du parlement de Paris. Ce magistrat tenait de son père la seigneurie de Leuville, située dans les environs de Chartres. P. L.

Moréri, *Grand Dict. hist.*

OLIVIER (*Jean*), prélat, frère du précédent, né à Paris, mort le 12 avril 1540, près d'Angers. Il embrassa en Poitou la règle de Saint-Benoît, et passa dans l'abbaye de Saint-Denis, où il remplit les charges de grand aumônier et de vicaire général; élu abbé, il sacrifia cette dignité au cardinal de Bourbon par ordre de François Ier, qui lui donna en récompense l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. En 1532 il résigna, par permutation, ce bénéfice à François de Rohan, et devint évêque d'Angers. Il se distingua par la pureté de ses mœurs, par son application à l'étude de l'Écriture et son zèle religieux. On l'a rangé, peut-être avec trop de précipitation, parmi les sectateurs de la réforme : il fit, il est vrai, des règlements sévères pour corriger les mœurs du clergé dans son diocèse, et Crespin affirme qu'il favorisa la prédication de l'Évangile à Angers. Ce prélat mourut près de cette ville, au château d'Eventard. Il écrivait bien en latin, comme on en peut juger par sa propre épitaphe, celle de Louis XII, rapportée par Papire Masson, une ode à Salmon Macrin et surtout sur le poëme intitulé : *Pandora Jani Oliverii Andium hierophantæ* (Paris, 1542, in-12). Ce poëme, fort goûté dans le temps, fut édité par Étienne Dolet, qui en loue l'invention, le tour et le génie, traduit la même année par Guillaume Michel en vers français, et réimprimé en 1618, à Reims, in-8°.

Un de ses frères, *Jean* OLIVIER, dit *le jeune*, fut secrétaire du roi et fonda la branche des seigneurs de Mancy et de Morangis. P. L.

Scevola de Sainte-Marthe, *Elogia*, liv. 2. — *Gallia christiana*, II, 147. — Doublet, *Hist. de l'abbaye de Saint-Denys.* — Crespin, *L'Estat de l'Eglise.* — Haag, *La France protest.*

OLIVIER (*François*), chancelier de France, né en 1497, à Paris, mort le 30 mars 1560, à Amboise. Il était fils du président Jacques Olivier (*voy.* ci-dessus) et neveu du précédent. Ayant embrassé la carrière de la magistrature, il fut d'abord conseiller de la cour et maître des requêtes; puis il s'acquitta de plusieurs ambassades importantes, et obtint à la recommandation de Marguerite, sœur de François Ier, une charge de président à mortier au parlement de Paris (12 juin 1543). Il avait déjà été chancelier et chef du conseil de la même reine pour son duché d'Alençon, et ce fut sans aucun doute à la cour de cette princesse qu'il puisa son penchant pour la réforme. Après avoir été chargé de la garde des sceaux, il fut désigné, par lettres du 18 avril 1545, pour succéder en qualité de chancelier à Poyet, qui venait d'être déposé juridiquement. Magistrat docte, éloquent, judicieux, Olivier montra dans l'exercice de ses fonctions un courage inflexible et une force d'esprit qui ne se relâchait jamais de ce qu'il devait à l'État. Il fut le seul des ministres de François Ier qu'Henri II conserva en place. « Il a dû à son goût pour les lettres, dit Sismondi, à l'amitié du chancelier de L'Hospital et peut-être à la défiance que ne tarda pas à lui montrer la cour, une réputation de talents et d'intégrité qui n'est guère justifiée par ce que nous connaissons de ses actions. Il avait signalé le commencement du règne d'Henri II par la publication d'un grand nombre d'ordonnances, presque toutes entachées d'une extrême cruauté. » Ainsi en offrant du travail aux hommes valides et des secours aux infirmes, il menaçait du fouet les femmes et des galères les hommes qui n'accepteraient pas ce travail; il punissait tous les meurtriers du supplice de la roue; avec la même rigueur il essayait d'interdire le port d'armes, de réprimer le luxe, de punir le blasphème, et il multipliait les châtiments atroces sans corriger les mœurs. En 1550 il régla les formes de procédure, tant civile que criminelle, au parlement de Paris, et régularisa les devoirs des geôliers et l'écrou des prisonniers; mais en même temps, sous prétexte de rendre plus prompte la juridiction prévôtale à l'égard des malfaiteurs, des sacriléges, des faux-monnayeurs et des braconniers, il leur enleva jusqu'aux dernières garanties, en leur ôtant tout recours aux parlements. Sa résistance opiniâtre aux prodigalités de la cour irrita Diane de Poitiers et les Guises : une maladie chronique de ses yeux fournit un prétexte pour lui demander sa démission; et comme il refusa de résigner une charge inamovible, on lui en laissa le titre et on en confia les fonctions à l'archevêque Bertrandi (2 janvier 1551). Il se retira alors dans la terre de Leuville, près Montlhéry, et se livra aux douceurs de l'étude. Dans ses lettres à L'Hospital, il se flattait de rester toujours éloigné de la cour. « J'ai jeté l'ancre dans le port, écrivait-il, et pour tous les trésors d'Attale, je ne renoncerais point au calme dont je jouis. » En 1555, lors des négociations entreprises avec l'Espagne,

il rédigea, à la demande du connétable Montmorency, un mémoire établissant comme incontestables toutes les prétentions de la France sur le royaume de Naples, le Milanais et la seigneurie de Gênes. Rappelé sous François II (juillet 1559), il consentit à reprendre les sceaux, dans l'espoir, dit-on, de modérer les persécutions religieuses. Aussi, bien qu'il eût approuvé la condamnation d'Anne du Bourg, il promulgua l'édit d'amnistie et de tolérance du 2 mars 1560, édit que rendirent illusoire les réserves fort étendues que le parlement fut secrètement invité à y faire. Quelques jours plus tard la conjuration d'Amboise était découverte. Dominé par les Guises, Olivier devint l'instrument de leurs vengeances, et s'associa, malgré lui, à leurs actes les plus tyranniques. Une mélancolie profonde s'empara de lui, et le conduisit dans le même mois au tombeau, à l'âge de soixante-trois ans. « Il avait, selon Sismondi, le caractère des grands magistrats de cette époque. Il était studieux, vertueux, austère; il désirait le rétablissement de l'ordre et de l'économie; il éprouvait de la jalousie contre le clergé, et il était choqué des abus de l'Église; mais en même temps il professait une obéissance sans bornes à l'autorité royale, et il admettait les moyens les plus rigoureux pour la répression des délits.»

Son frère, *Antoine* OLIVIER, évêque de Lombez, embrassa ouvertement la religion réformée, et suivit Renée de France à Ferrare, puis à Montargis, où il mourut, en 1571. Cette famille s'éteignit en 1671, en la personne du fils unique du lieutenant général *Louis* OLIVIER, marquis de Leuville. P. L.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Régnier de La Planche, *Hist. de France sous François II.* — De Thou, *Hist. sui temp.* — Sismondi, *Hist. des Français*, XVII et XVIII. — Haag frères, *France protestante.* — Isambert, *Anciennes Lois françaises*, XIII.

OLIVIER (*Aubin*), graveur en bois et graveur des monnaies de France, né à Roissy (1), près Paris, dans la première moitié du seizième siècle. Des lettres patentes de Henri II, datées du 3 mars 1553, lui conférèrent l'office de « maître et conducteur des engins de la monnaie au moulin », c'est-à-dire, directeur de la monnaie nouvellement établie à Paris dans l'Ile du Palais. Piganiol de La Force, dans sa *Description de Paris* (II, 84), et Fantin des Odoards lui attribuent l'invention du monnayage au moulin, invention qu'on a aussi attribuée à Abel Foulon. Il est aujourd'hui prouvé qu'elle est due au célèbre Briot. On doit à Olivier des médailles commémoratives de la Saint-Barthélemy (2).

Il fit en collaboration avec Étienne Delaulne la très-belle médaille de Henri II, inscrite sous le n° 11, dans le *Catalogue du Musée monétaire de France;* et avec Jean Le Royer, son beau-frère, les soixante figures en bois qui ornent le *Livre de perspective de Jean Cousin*. Léonard Gauthier a gravé en 1581 le portrait d'Aubin Olivier. H. H—N.

Robert-Dumesnil, *Le Peintre graveur français.* — *Archives de l'Art français.*

OLIVIER (*Séraphin*), cardinal français, né à Lyon, le 2 août 1538, mort à Rome, le 9 mars 1609. Fils posthume de Pierre Olivier, bourgeois de Lyon et non fils naturel du chancelier Olivier, comme l'a prétendu de Thou, il eut pour mère une Italienne, qui se remaria à Jacques Rozali, citoyen de Bologne. Après avoir commencé ses études à Tournon, il les acheva à Bologne, où il fut reçu docteur en droit civil et en droit canon; en 1562 il occupa une chaire dans l'université, fut appelé à Rome par le pape Pie IV et admis, en 1564, comme auditeur de rote pour la France. Pendant trente-six ans, Olivier demeura attaché à ce tribunal, dont il devint même le doyen. Grégoire XIII l'envoya en France en 1573 pour complimenter le duc d'Anjou, depuis Henri III, sur son avénement au trône de Pologne, et Sixte V en 1589 pour tâcher d'apaiser les troubles qui suivirent la mort de ce prince. Clément VIII le préposa à la Daterie, bien que son zèle pour les intérêts de la France lui eût attiré à cette époque la haine des Espagnols, qui l'accusèrent d'aimer avec excès la table et les femmes. Olivier, ainsi que le constatent les lettres du cardinal d'Ossat, contribua beaucoup à obtenir, en septembre 1595, l'absolution de Henri IV. Fort prévenu contre ce prince, Clément VIII ne voulait point recevoir la lettre qu'il lui avait adressée à ce sujet, et sur ce qu'il en dit à l'auditeur Olivier, celui-ci lui répondit plaisamment : « Pour moi, saint père, si j'étais pape, je ne ferais pas comme Votre Sainteté, car je donnerais audience au diable lui-même si j'avais lieu de pouvoir espérer sa conversion. » Peu de jours auparavant, Clément VIII lui ayant demandé ce qu'on disait de lui dans Rome : « On dit tout haut, avait-il répondu, que Clément VII a perdu l'Angleterre pour s'être trop hâté d'excommunier Henri VIII, et que Clément VIII perdra la France pour avoir trop différé d'absoudre Henri IV ». Sur la résignation du cardinal d'Ossat, Henri IV nomma Olivier à l'évêché de Rennes, en juin 1600; mais il ne prit point possession de ce siége, et s'en démit pour devenir, le 26 août 1602, patriarche d'Alexandrie. Enfin, le 9 juin 1604, à la présentation du roi, il fut fait cardinal. Séraphin Olivier a laissé un recueil de la jurisprudence du tribunal qu'il avait si longtemps éclairé de ses lumières; il est intitulé : *Decisiones rotæ romanæ mille quingentæ* (Rome, 1614, 2 vol. in-fol.; Francfort, 1615 et 1661, 2 vol. in-fol., avec des notes et des additions). En tête de cet ouvrage se trouve l'*Oraison funèbre* du cardinal, par Jean du Bois, qui avait été imprimée à part (Rome, 1609, in-4°). H. F.

(1) Suivant Mariette à Roye, en Picardie.

(2) *Catalogue du musée monétaire de France*, 1833, 1re série, nos 35 et 36; Sauval, *Hist. et Recherches des antiquités de Paris*, III, 639.

Frizon, *Gallia purpurata*, p. 680. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*, t. III. — Amelot de La Houssaye, *Lettres du card. d'Ossat*, t. II, p. 76, 316 et 440. — De Thou, *Histor. univ.*, I, 131 — Alby, *Hist. des cardin. illustres*. — *France Pontificale*.

OLIVIER (*Pierre*), humaniste français, né vers 1622, à Poitiers, mort le 24 mars 1684. Admis, en 1641, dans la société des Jésuites, il professa les humanités et la rhétorique à Poitiers, puis à Bordeaux. On a de lui : *Lacrymarum deliciæ, sive dissertationes II de natura et arte lacrymarum;* Cologne, 1665, in-12; on trouve à la suite douze odes latines sacrées, écrites avec beaucoup d'art et de feu; — *Dissertationes X academicæ de oratoria, historia et poetica;* Paris, 1672, in-12; quelques pièces de ce recueil avaient paru isolément. P. L.

Dreux du Radier, *Hist. littér. du Poitou*.

OLIVIER (*Claude-Matthieu*), littérateur français, né le 21 septembre 1701, à Marseille, mort le 24 octobre 1736, dans la même ville. Après avoir étudié la théologie et le droit, il fut reçu avocat au parlement d'Aix, et s'établit à Marseille, où son éloquence et ses talents précoces ne tardèrent pas à lui attirer une clientèle nombreuse. Ses plaidoyers, d'après le témoignage de l'académicien de Saci, étaient marqués au bon coin; mais il se donnait rarement la peine de les travailler. La perte de la plus grande partie de son bien dans le temps du système de Law le réduisit à un état voisin de la pauvreté. Ce fut lui qui contribua le plus à la fondation de l'Académie de Marseille; il en fut un des membres les plus assidus, et il y communiqua beaucoup de dissertations critiques ou historiques et de morceaux de poésie et d'éloquence, que sa négligence fit presque tous disparaître. Vers 1730, il obtint un emploi d'écrivain du roi sur les galères. Après avoir langui plusieurs années, il mourut, âgé de trente-cinq ans. On a de lui : *Dissertation sur le* Critias *de Platon*, et *Discours sur l'imitation*, dans les t. I et IV des *Mémoires* du P. Desmolets; — *Discours sur l'ancienne académie de Marseille*, dans le recueil de cette société (1727); — *Histoire de Philippe roi de Macédoine, et père d'Alexandre;* Paris, 1740, 2 vol. in-12; sa dernière maladie l'empêcha de mettre la dernière main à cet ouvrage. P. L.

La Visclède, *Éloge de C.-M. Olivier*, à la tête de l'*Hist. de Philippe*. — Achard, *Dict. de la Provence*.

OLIVIER (*Jean*), littérateur français, né en 1722, à Paris, mort dans cette ville, à l'hôpital de la Charité, le 1er février 1758. Il était professeur dans un pensionnat lorsque ses talents pour la poésie le firent connaître du père d'un de ses élèves, M. de Lavaux, qui lui fit obtenir, en 1744, à l'armée d'Italie, un emploi, assez peu convenable pour un homme de lettres, dans les hôpitaux militaires. Olivier ayant hérité quelque temps après d'une petite pension de sa famille, revint à Paris et s'y livra à son goût pour l'étude et l'indépendance. On a de lui des épigrammes, des odes adressées au prince de Conti et à M. de Maupeou, etc., et deux ouvrages intitulés : *Essai historique sur le Louvre* (Paris, 1758, in-12), et *La Métempsycose, discours prononcé par Pythagore dans l'École de Crotone* (Paris, 1760, in-12). F. B. D'O.

Barbier, *Dict. des Anonymes*.

OLIVIER (*François-Henri*), inventeur français, mort dans l'été de 1815. Il était imprimeur à Paris. En 1801 il inventa de nouveaux procédés pour imprimer la musique en caractères mobiles, et obtint en 1803 une médaille de bronze à l'exposition du Louvre. « Le procédé d'Olivier, rapporte M. Fétis, consistait à graver en acier les poinçons des notes sans fragments de portée; puis ces poinçons étaient trempés et frappés dans des matrices de cuivre rouge; après quoi la portée était coupée au travers de la largeur de la matrice au moyen d'une petite scie d'acier à cinq lames. La forme des caractères de musique fondus dans ces matrices était belle; mais les solutions de continuité de la portée se faisaient apercevoir dans l'impression comme par les procédés ordinaires. » Olivier s'associa avec Godefroy, et publia jusqu'en 1812 plusieurs livres de musique et un journal de chant; mais l'entreprise ne fut pas heureuse. Vers 1820, le matériel de la fonderie et de l'imprimerie fut vendu à vil prix. P.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*. — *Dict. des découvertes et inventions* (1821), t. XII, p. 61-63.

OLIVIER (*Gabriel-Raimond-Jean-de-Dieu François* D'), magistrat et littérateur français, né à Carpentras, en 1753, mort à Malemort (Vaucluse), le 30 novembre 1823. Il professait le droit à Avignon, où il avait été reçu docteur en 1778, lorsqu'il succéda à son père dans la charge de notaire de la cour suprême et chancelier de la rectorie du comtat Venaissin. En 1790, il fut envoyé auprès de l'Assemblée nationale en qualité de député extraordinaire, et demanda au nom de ses compatriotes à rester sous la domination du pape. Cette demande, d'abord accueillie, fut ensuite repoussée, et l'annexion fut prononcée le 14 septembre 1791. Pendant les massacres qui affligèrent le comtat, d'Olivier s'était réfugié à Nîmes; il y fut arrêté sous la Terreur et emprisonné à Orange. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il devint juge au tribunal d'appel de Nîmes, en 1800, puis conseiller à la cour impériale de cette ville. Il fut mis à la retraite en 1818. On a de lui : *Principes du droit civil romain;* Paris, 1776, 2 vol. in-8°; — *Doctrinæ juris civilis analysis philosophica;* Rome, 1777, in-4°; — *Essai sur la dernière révolution de l'ordre civil en France;* Londres, 1780, 3 vol. in-8°; — *Essai sur la vertu, ou abrégé de la morale propre à tous les citoyens;* 1783, in-12; l'auteur y soutient que la morale est inséparable de la religion; — *De la réforme des lois civiles;* Paris, 1786, 2 vol. in-8°; — *Essai sur la conciliation des coutumes françaises;* Amsterdam et Paris,

1787, in-8° : dans cet ouvrage et dans le précédent d'Olivier s'élevait contre les priviléges et insistait sur l'uniformité des lois dans tout le royaume; — *De la rédaction des lois dans les monarchies*; Amsterdam (Paris), 1789, 1815, in-8°; — *Nouveau Code civil*; 1789, in-8°; — *L'Esprit d'Orphée, ou de l'influence respective de la musique, de la morale, et de la législation*, en trois études; Paris, 1798-1802-1804, in-8°; — *Essai sur l'art de la législation*, suivi d'un *Plan abrégé de rédaction d'un Code civil*; Carpentras et Paris, 1800, in-12; 2e édit., très-augmentée et suivie d'*Observations touchant les moyens de réunir les églises chrétiennes en une seule*; ibid., 1815, in-8°; — *De la Réforme ultérieure des lois civiles*; 1806, in-8°; — *Lettre d'un ancien magistrat à M. le vicomte de Chateaubriand, touchant l'abus de la représentation nationale*; Paris, 1820, in-8°; — des *Mémoires* sur des questions judiciaires; des écrits de circonstance, etc.; — une traduction libre *Dell' Origine et delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza et rinovazione*. A. L.

Éphémérides littéraires (Rome), t. XXXI, 4 août 1776, 10 et 17 mai 1777. — *Journal des Savants*, 1777. — Quérard, *La France littéraire*. — Barjavel, *Dict. hist. du Vaucluse*.

OLIVIER DE PUIMANEL (*Victor-Cyriaque* D'), général anamite, frère du précédent, né à Carpentras, en 1767, mort à l'île San-Yago, près Malacca, en 1800. Il fit ses études à Paris, au collége Louis-le-Grand, et entra dans la marine en 1787, comme officier volontaire. Il s'embarqua sur la frégate *La Méduse*, commandée par le comte Gui de Kersaint, qui était chargé de reconduire en Cochinchine le fils de Nguyen-Anh, roi d'Annam, envoyé pour solliciter l'intervention de la France en faveur de son père. D'Olivier conçut le projet d'offrir son épée au monarque annamite. Il s'entenditavec plusieurs jeunes officiers, et tous ensemble profitèrent d'une relâche que *La Méduse* fit sur une île déserte pour abandonner leur bord. Après beaucoup de dangers, ils atteignirent Saïgon, où ils furent bien accueillis de Nguyen et surtout de son ministre, l'habile et courageux Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran. Les connaissances étendues que d'Olivier possédait dans les mathématiques furent d'un grand secours pour son parti : tandis que ses camarades disciplinaient les anamites à l'européenne, il fit élever des fortifications, fondre des canons, organisa des arsenaux, etc. Nguyen fut si content de ses services qu'il le nomma généralissime de ses armées. Il dut à d'Olivier de recouvrer la plus grande partie de son royaume. La faveur du roi souleva la jalousie des grands de la cour. Les Anglais furent loin d'être étrangers à toute intrigue; ils suscitèrent tant d'ennuis au jeune Français qu'il dut donner sa démission. Nguyen ne l'accepta qu'avec un grand regret (1795); il lui fit cadeau d'un navire bien équipé sur lequel d'Olivier fit plusieurs années le commerce pour son compte dans les mers de l'Inde et de la Chine. Il résidait d'ordinaire à Macao, et de là visitait fréquemment l'île de France, Pondichéry, Seringapatnam et les comptoirs des nations en paix avec la France. Il acquit ainsi une fortune considérable, et se disposait à venir en jouir dans sa patrie, lorsqu'il succomba à une de ces maladies si fréquentes dans les régions tropicales. Il avait à peine trente-trois ans. A. de L.

Barjavel, *Dict. hist. de Vaucluse*.

OLIVIER (*Guillaume-Antoine*), voyageur et naturaliste français, né le 19 janvier 1756, aux Arcs, près Toulon, mort le 1er octobre 1814, à Lyon. A dix-sept ans il fut reçu docteur en médecine à Montpellier. En 1783, sur la proposition de Broussonnet, son condisciple, il fut chargé d'un important travail sur la statistique de la généralité de Paris; il parcourut les environs de cette ville, et remit à l'intendant Berthier de Sauvigny différents mémoires sur la géologie, sur les plantes, sur les procédés de culture; sur les animaux de toutes espèces, sur la météorologie, sur les produits des arts économiques, etc. Les matériaux de l'ouvrage qu'il préparait sur ces matières furent détruits pendant la révolution. A cette époque il perdit sa place; l'impression de ses ouvrages fut suspendue, et il se trouva à peu près sans aucuns moyens d'existence. Il accepta alors du ministre Roland une mission du gouvernement près le shah de Perse. A la fin d'octobre 1792, il quitta Paris en compagnie du naturaliste Bruguière. Dès les premiers pas il se vit abandonné à lui-même : après un long séjour à Constantinople, il parcourut quelques îles de la Grèce, le littoral de l'Asie Mineure, la basse Égypte, reçut en 1795, avec l'argent nécessaire, de nouvelles instructions, et traversa, dans l'espace de dix mois, la Syrie, l'Arabie et la Mésopotamie. Quant à la Perse, c'était un pays ruiné par les dissensions civiles au moment où Olivier y pénétra : il n'arriva à Téhéran qu'après avoir surmonté mille difficultés; mais, doué d'une persévérance imperturbable, il accomplit l'objet de sa mission, et obtint du premier ministre les réponses les plus favorables. Blessé dans une rencontre avec une horde de Kurdes, il fut obligé de suivre la caravane pour se rendre de Bagdad à Alep, s'embarqua à Latakieh, et s'occupa de rassembler à Constantinople les nombreuses collections d'histoire naturelle qu'il avait formées sur sa route. Après avoir eu la douleur de voir périr à Ancône Bruguière, son courageux compagnon, il arriva à Paris en décembre 1798. Nommé membre de l'Institut (26 janvier 1800), puis professeur de zoologie à l'école vétérinaire d'Alfort, il s'occupa de la rédaction de son voyage, compléta d'anciens travaux, et reprit avec ardeur ses recherches entomologiques. Il mourut de la rupture d'un anévrisme. On a de lui : *Entomologie, ou histoire naturelle des insectes coléoptères*; Paris, 1789-1809, 6 vol. gr. in-4°, pl. col.; il avait publié la plus grande partie de

cet ouvrage dans l'*Encyclopédie méthodique;* — *Dictionnaire d'histoire naturelle des insectes, papillons, crustacés*, etc.; Paris, 1789-1825, 7 vol. et demi, in-4°, avec 2 vol. de pl.: les tomes II à VI sont d'Olivier; — *Voyage dans l'Empire Ottoman, l'Égypte et la Perse;* Paris, 1801-1807, 6 vol. in-8°, ou 3 vol. in-4° et atlas; — plusieurs *Mémoires* sur l'entomologie, l'agriculture et la botanique dans le *Journal de Physique*, les *Mémoires de l'Institut*, ceux de la Société d'agriculture, le *Journal d'hist. nat.*, la *Feuille du cultivateur*, etc. P. L.

Cuvier, *Éloges historiques*, II. — Silvestre, *Notice sur G.-A. Olivier;* Paris, 1815, in-8°.

OLIVIER (*Théodore*), mathématicien français, né à Lyon, où il est mort, le 5 août 1853. Ancien élève de l'École polytechnique, il en devint un des répétiteurs, contribua à la fondation de l'école des arts et manufactures, et fut nommé, en 1839, professeur de géométrie descriptive au Conservatoire des arts et métiers. On a de lui: *Théorie géométrique des engrenages destinés à transmettre le mouvement de rotation entre deux axes situés ou non dans un même plan;* Paris, 1842, in-4°; — *Développements de géométrie descriptive;* Paris, 1843, in-4°, avec atlas; — *Cours de géométrie descriptive;* Paris, 1845, 2 vol. in-4° et atlas; les *Compléments* de cet ouvrage ont paru dans la même année, in-4°; — *De la cause du déraillement des wagons sur les courbes des chemins de fer;* Paris, 1846, in-8°; — des articles dans le *Dictionnaire de l'Industrie manufacturière* et dans le *Jour. des Mathém.* de Liouville. P. L.

Louandre et Bourquelot, *Littér. franç. contemp.*

OLIVIER (*Nicolas-Théodore*), prélat français, né le 28 avril 1798, à Paris, mort à Évreux, le 21 octobre 1854. Issu d'une honorable famille de commerçants, il fut préparé de bonne heure à la carrière ecclésiastique sous la direction de M. Boucher, curé de Saint-Merry, et entra au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1822, il alla prêcher une mission dans la Beauce, et fut ensuite nommé vicaire à Saint-Denis, puis à Saint-Étienne-du-Mont. Nommé curé de Saint-Pierre de Chaillot (25 mars 1827), il revint avec le même titre à Saint-Étienne-du-Mont (17 janvier 1828), et passa à la cure de Saint-Roch (7 février 1833). Dans cette paroisse, qu'affectionnait la reine Marie-Amélie, il trouva un vaste champ pour l'exercice de sa ferveur pastorale, et parmi les nombreux sermons qu'il y prononça, on distingua surtout son discours en faveur des orphelins du choléra, qui eut de merveilleux résultats. Il fut nommé, le 18 avril 1841, à l'évêché d'Évreux et sacré le 6 août suivant à Saint-Roch par M. Affre, archevêque de Paris. Les réformes qu'il entreprit à son arrivée dans ce diocèse rencontrèrent certaines résistances, et pendant son épiscopat il eut à vaincre bien des obstacles. Fidèle à ses précédents, après avoir fait disparaître des abus auxquels les populations s'étaient peu à peu accoutumées, il entreprit des travaux apostoliques bien dignes d'éloges et fonda d'utiles institutions. Outre de nombreux *prônes, sermons, mandements et instructions pastorales*, disséminés dans divers recueils, on a de l'abbé Olivier: *Oraison funèbre de M. l'abbé Philippe Jean-Louis Desjardins, docteur de Sorbonne et vicaire général de Paris;* Paris, 1834, in-8°; — *Le Catholique à la sainte Table;* Paris et Lyon, 1839, in-18; — *Délices des âmes affligées, ou lettres de consolation tirées des saints Pères;* Paris, 1840 et 1854, in-18; — *Concordances de rapport de la théologie de Bailly avec le Code civil*, dans le *Traité de la justice et des contrats;* — *Un Sermon entre deux histoires;* Paris, 1836, in-18. H. F.

Biogr. du clergé contemp., t. I. — *L'évêque d'Évreux. Dix années de M. Olivier;* 1851, in-8°. — A. de Boucion, *État actuel du diocèse d'Évreux, ou la franche vérité sur M. Olivier;* 1848, in-8°. — A. de Boucion, *Histoire de Mgr Olivier, évêque d'Évreux;* 1855, in-12. — Fisquet, *France pontificale.*

OLIVIERI (*Pietro-Paolo*), architecte et sculpteur italien, né à Rome, en 1551, mort en 1599. On croit qu'il fut élève de Vignole, et il se montra digne de lui en donnant les dessins de Sant-Andrea-della-Valle, l'une des plus élégantes parmi les églises modernes de Rome. La basilique de Saint-Jean-de-Latran doit à Olivieri le magnifique autel du saint sacrement qu'il exécuta par ordre de Clément VIII et qu'il orna de quatre grandes colonnes antiques de bronze doré que l'on croit provenir du temple de Jupiter Capitolin. L'influence du mauvais goût, qui commençait à dominer de son temps, se fait peut-être plus sentir dans les sculptures d'Olivieri que dans ses compositions architecturales; mais des qualités réelles rachètent cette tache dans ses principaux ouvrages, tels que la statue colossale de *Grégoire XIII* au Capitole; le *tombeau de Grégoire XI* à Sainte-Françoise-Romaine, qu'orne un bas-relief estimé, *le Retour du saint siége à Rome en 1377*; *Saint Antoine*, sur le tombeau de Sixte V à Sainte-Marie-Majeure; une *Adoration des Mages* à Sainte-Pudentienne; et à la villa *delle Volte* près de Sienne, un autre bas-relief représentant *la Mort de César*. Une statue de *l'Amitié* sous les traits d'une jeune fille est passée de la villa Mattei au musée du Louvre. Mort dans toute la force de l'âge et du talent, Olivieri fut enterré à Rome, dans l'église de la Minerva. E. B—n.

Baglione, *Vite de' pittori, scultori ed architetti dal 1572 al 1642.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.* — Barbet de Jouy, *Sculptures modernes du Louvre.*

OLIVIERI (*Domenico*), peintre de l'école piémontaise, né à Turin, en 1679, mort en 1755. On ignore le nom de son maître; il étudia principalement les tableaux des petits maîtres flamands, et surtout ceux de Pierre de Laar. Doué d'un esprit vif et plaisant, il les imita avec une

perfection qui fit rechercher ses ouvrages, nombreux encore aujourd'hui dans les galeries particulières du Piémont. Il se plaisait à représenter des marchés, des charlatans, des rixes de paysans, et autres scènes populaires. Il a peint aussi quelques sujets historiques et religieux, tels qu'un *Miracle*, dans la sacristie du Corpus-Domini de Turin. E. B—N.

Della Valle, *Correzioni e giunte al Vasari*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

OLIVIERI DEGLI ABBATI (*Annibale*), antiquaire italien, né le 17 juin 1708, à Pesaro, mort le 29 septembre 1789, dans la même ville. Il était d'une ancienne famille, à laquelle appartenait le cardinal Fabio Olivieri, mort en 1738. Élevé au collége des Nobles à Bologne, il étudia ensuite le droit à Pise, fut reçu docteur à Urbin, et vint en 1727 à Rome, où il suivit entièrement son penchant pour la numismatique et les antiquités. Bien loin d'embrasser l'état ecclésiastique, comme l'ont prétendu certains auteurs, il se maria en 1733, et ne quitta plus sa ville natale, dont il devint le bienfaiteur : il y fonda plusieurs établissements utiles, et lui légua par testament sa collection de médailles et sa bibliothèque. Il mit aussi beaucoup de zèle à relever l'académie de Pesaro, qui le choisit pour secrétaire. Il fut en commerce de lettres avec les papes Benoît XIV et Clément XIV, et ce dernier lui donna même le titre honorifique de camérier. Olivieri mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans. On lui éleva dans sa patrie un magnifique mausolée. Ses principaux écrits sont : *Spiegazione di alcuni monumenti degli antichi Pelasgi, con alcune osservazioni;* Pesaro, 1735, in-4°, trad. du français de Louis Bourguet; — *Marmora Pisaurensia notis illustrata;* ibid., 1737, in-fol. fig. : cet ouvrage, un des plus estimés de l'auteur, a été analysé et traité avec de grands éloges dans les *Nova acta eruditorum* de Leipzig, 1741 ; — *Dissertazioni sopra due medaglie Sannitiche*, dans le t. II des *Mémoires* de l'Acad. de Cortone et dans le t. XVII de la *Raccoltà* de Calogerà ; — *Dissertazione sulla fondazione di Pesaro;* Pesaro, 1757, in-4°; on trouve à la suite une *Lettre à l'abbé Barthélemy* sur les plus anciennes médailles de Rome et de l'Italie; — *Commentariorum Cyriaci Anconitani nova fragmenta, notis illustrata ;* ibid., 1763, in-fol. ; — *Spiegazione di una delle antiche basi di marmo, scoperte dal Domenico Bonamini;* ibid., 1771, in-4° ; — *Della zecca di Pesaro e delle monete Pesaresi de' secoli bassi;* Bologne, 1773, in-fol. fig. ; — *Memorie del porto di Pesaro;* Pesaro, 1774, in-4° fig. ; — *Di san Terenzio martire;* ibid., 1776, in-4°; — *Memorie per la storia della chiesa Pesarese nel XIII secolo;* ibid., 1779, in-4°; — *Memorie dell' uditor G.-B. Passeri;* ibid., 1780, in-4o; — *Delle figline Pesaresi;* ibid., 1780, in-4°; — *Memorie di Alessandro Sforza, signore di Pesaro;* ibid., 1784, in-4°. Ce savant a encore rédigé sur les antiquités de son pays natal une foule de dissertations et de lettres qui ont été insérées en grande partie dans les recueils de Calogerà. P.

F. Marignoni, *Elogio di Ann. Olivieri;* Pesaro, 1789, in-8°. — Lazzarini, *Opere*, II, 225. — Colucci, *Antichità Picene*, IV. — Vecchietti, *Bibliotheca Picena*, I — Tiraboschi, dans le *Giornale dei letterati di Modena*. — *Nova acta eruditorum*, 1741. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IV.

OLIVIERI (*Augustin*), prélat génois, né à Gênes, en 1758, mort à Naples, le 10 juin 1834. Il fit profession chez les PP. de la Mère-de-Dieu et enseigna la philosophie à Naples. Le roi Ferdinand Ier lui confia l'éducation de son fils (depuis François Ier). Olivieri suivit les Bourbons en Sicile, et s'attacha à leur fortune. Il en fut récompensé à leur restauration par l'évêché *in partibus* d'Arethusa. On a de lui : *Filosofia morale, ossia li doveri dell' uomo;* Gênes, 1828, 2 vol. in-12. A. L.

Notizie Romane. — *L'Ami de la Religion*, ann. 1834.

OLIVIERO (*Antoine-François*), poëte italien, né à Vienne, vers 1520, mort en 1580. On sait fort peu de choses sur sa vie. Il remplit quelques fonctions honorables dans sa ville natale et fut membre des académies *de' Costanti* et *de' Secreti*. On a de lui un poëme épique en vingt-quatre chants intitulé l'*Alamanna;* Venise, 1567, in-4°. Ce poëme a pour sujet la victoire de Charles-Quint sur la ligue luthérienne de Schmalcalde. Pour donner des proportions épiques à un sujet contemporain, le poëte a recours au merveilleux. Il montre le Père éternel méditant sur les destinées des mortels, et saint Pierre alarmé des progrès des luthériens, implorant en faveur de l'Église la justice du Très-Haut. Dieu promet la victoire à l'empereur chef des catholiques, et envoie à son secours *Pronoia* (la Providence) et *Pepromena* (la Destinée). Après une longue lutte, l'empereur triomphe; la ligue de Schmalcalde est dissoute, et l'hérésie terrassée. « Il n'y avait guère, dit Ginguené, qu'un prince à qui ce poëme pût plaire : c'était Philippe II. L'auteur le lui a dédié. La puissance de ce successeur de Charles-Quint n'était pas plus agréable à une grande partie de l'Europe que la ligue des protestants qui voulait balancer cette puissance. Ce poëme avait donc contre lui le malheur et la tristesse du sujet, la pauvreté des inventions, la faiblesse du style; il n'avait en sa faveur qu'une fort belle édition, qui est l'unique et qui est devenue rare et chère. L'*Alamanna* de l'Oliviero est un poëme mort-né. » Z.

A.-G. di Santa-Maria', *Bibliotheca di Vicenza*, IV, 77-81. — Denina, *Mémoire sur la poésie épique*, dans le *Recueil de l'Académie de Berlin*, an. 1789, p. 484. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. V, p. 148.

OLLIÈRES (*Jacques-François* D') (1), missionnaire français, né à Longuyon (duché de

(1) Tels sont les prénoms qu'on trouve dans les registres de la Compagnie de Jésus; cependant quelques biographes l'appellent *François Dieudonné-Marie*.

Bar), le 30 novembre 1722, mort à Péking, le 24 décembre 1780. Il fit ses études au collége de Luxembourg, et entra, le 12 octobre 1742, dans la Compagnie de Jésus. Après avoir professé les humanités dans plusieurs colléges, il s'embarqua pour la Chine le 7 mars 1758, et alla s'établir à Péking, où il passa les jours à évangéliser les infidèles et les nuits à apprendre la langue du pays. Non content d'annoncer la foi chrétienne à Péking, il se hasarda plusieurs fois, malgré la défense expresse de l'empereur, à quarante ou cinquante lieues de cette capitale. On a de ce missionnaire la *Relation* de son voyage, insérée en très-grande partie dans le tome XIV, p. 545-563, des *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*; Lyon, 1819; — un *Catéchisme* chinois, imprimé à Péking, à plus de cinquante mille exemplaires. Le tome XIII des *Lettres édifiantes*, p. 306-311, renferme aussi du P. d'Ollières une lettre datée de Péking, le 8 octobre 1769, où il rend compte de ses difficultés pour apprendre la langue chinoise et pour se faire entendre des catéchumènes qui se montraient peu disposés à embrasser la religion chrétienne. H. F.

Catalogi personarum et officiorum provinciæ Franciæ Societatis Jesu, annis 1789 et seq. — Feller, *Dict. hist.*, édition Weiss.

OLLIVIER (*Blaise-Joseph*), constructeur de vaisseaux, né à Toulon, en 1701, mort dans la même ville, le 20 octobre 1746. Il entra fort jeune au service de la marine, et débuta dès 1722 par la construction et le lancement à Toulon du vaisseau *Le Saint-Louis*. Nommé sous-constructeur, il s'embarqua sur le vaisseau *L'Achille* pour mieux étudier en mer la pratique de son art; il a laissé le journal des expériences et des remarques qu'il a faites dans cette campagne. Chargé de l'organisation des chantiers de Rochefort, puis de ceux de Brest, il alla (9 mars 1737) étudier en Angleterre et en Hollande les modes de construction de ces deux grandes puissances maritimes. A son retour il obtint la direction générale du port de Brest. Ollivier possédait tous les talents d'un ingénieur civil et militaire de premier ordre. Il suffit pour s'en convaincre de citer les nombreux et utiles travaux qu'il fit exécuter à Brest. Il avait beaucoup écrit, beaucoup dessiné; malheureusement l'incendie du magasin général du port de Brest (30 janvier 1744) anéantit ses manuscrits, ses modèles et une mort prématurée l'empêcha de rien livrer à l'impression. Quelques copies, ou fragments d'ouvrages sont seuls arrivés jusqu'à nous : une lettre sans date (vers 1745), *Sur les Baux armés*; — des *Remarques sur la marine des Anglais et des Hollandais faites sur les lieux en* 1737, 292 p. in-fol. (Bibliothèque de Brest); — fragments d'un *Dictionnaire de marine*, 800 p. in-fol.; — *Traité de construction* (fragments); — *Mémoire sur les bois propres à la construction des vaisseaux*; 16 p. in-4°; — *Projet sur la forme de Brest*, 8 p. in-4°, etc. Le buste de B.-J. Ollivier orne la salle du Musée maritime de Brest. A. de L.

Du Maltz de Goimpy, *Traité de la construction des vaisseaux*. — Montucla, *Histoire des Math.*, t. IV, p. 383.

OLLIVIER (*Remi*), littérateur français, né le 26 février 1727, à Paris, mort le 25 décembre 1814, à Dijon. Après avoir rempli les fonctions de secrétaire général des bureaux de la guerre sous le maréchal de Muy, le comte de Saint-Germain et le prince de Montbarey, il fut nommé en 1801 commissaire ordonnateur. On a de lui : *L'Esprit de l'Encyclopédie, ou choix des articles les plus curieux de ce grand dictionnaire*; Paris, 1798-1800, 12 vol. in-8°; l'abbé Bourlet de Vauxcelles a eu part à cette compilation, publiée sous le voile de l'anonyme et remaniée par Hennequin (Paris, 1822, 15 vol. in-8°). P.

Arnault, etc., *Nouv. Dict. des Contemp.*

OLLIVIER (*François-Antoine-Joseph*), homme politique et magistrat français, né à Loriol (Dauphiné), le 21 juin 1762, mort à Allex, près Crest (Drôme), le 10 septembre 1839. Avocat à Grenoble, il assista en 1787 à l'assemblée de Vizille d'où partit en quelque sorte le signal de la révolution. Il n'accepta aucunes fonctions publiques jusqu'en l'an IV (1795), où il fut nommé procureur général syndic près le directoire de la Drôme. Juge au tribunal civil de Dié (1800), puis bientôt au tribunal criminel de Valence, il fut, en 1804, élu au corps législatif, dont il était l'un des secrétaires en 1810. Nommé en 1811 avocat général près la cour impériale de Grenoble, il fut appelé à la cour de cassation (section criminelle) comme conseiller, en février 1815. En 1814 il fut plusieurs fois chargé de rapports sur des projets de loi importants, tels que la naturalisation des habitants des départements enlevés à la France; l'impôt des boissons; la restitution des biens des émigrés; la réduction du nombre des juges à la cour de cassation, etc. Réélu en 1820, il eut encore à rendre compte des projets sur la circonscription des colléges électoraux et sur la modification de l'art. 351 du Code d'instruction criminelle. En 1827 il exerça quelque temps les fonctions de censeur. Il prit sa retraite en 1833. On a de lui des articles dans le *Répertoire de jurisprudence* de Favard de Langlade; des *Rapports*, des *Discours* à la chambre; des *Opinions* sur diverses questions judiciaires, etc. Ollivier et Paul Didier, exécuté en 1816, à Grenoble, avaient épousé les deux sœurs. A. de L.

Notice biographique sur F.-A.-J. Ollivier (Paris, 1840).

OLLIVIER (*Jules*), antiquaire français, fils du précédent, né le 24 février 1804, à Valence (Drôme), mort le 20 avril 1841, à Grenoble. Il termina à Paris l'étude du droit qu'il avait commencée à Grenoble. Nommé en 1829 substitut à Largentière, il devint peu de temps après juge

au tribunal civil de Valence, et passa en 1838, avec les mêmes fonctions, à celui de Grenoble. De bonne heure il prit pour objet de ses travaux l'histoire du Dauphiné, que souvent il éclaircit avec autant de sagacité que d'érudition. Il appartenait à la Société royale des Antiquaires de France. On a de lui : *Essais historiques sur la ville de Valence, avec des notes et des pièces justificatives*; Valence, 1831, in-8°; — *Notice sur un monument funéraire connu sous le nom de* pendentif de Valence; ibid., 1833, in-8°; — *Essai sur l'origine et la formation des dialectes vulgaires du Dauphiné*; Paris, 1836, in-8°; réimpr. en 1840, in-4°, avec une *Bibliographie des patois de cette province*, par Colomb de Batines; — *Mémoire sur les anciens peuples qui habitaient le territoire du département de la Drôme pendant l'occupation des Gaules par les Romains*; Valence, 1837, in-8°; — *Recherches historiques sur le passage de quelques rois de France à Valence*; ibid., 1837, in-4°; — (avec Colomb de Batines) *Mélanges biographiques et bibliographiques relatifs à l'histoire littéraire du Dauphiné*; ibid., 1837-1840, in-8°; — *Notice sur F.-A.-J. Ollivier*; 1839. Il a encore édité la *Correspondance littéraire* du président Valbonnays (Paris, 1839, in-8°) et *l'Annuaire de l'Isère* pour 1839. On trouve de lui de nombreux articles dans *la France littéraire* de Ch. Malo et dans la *Revue du Dauphiné*, dont il dirigea la publication de 1836 à 1839. Il a laissé en manuscrit beaucoup de matériaux pour une *Biographie du Dauphiné*, qui devait former 4 vol. in-8°. P. L.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, V, 2e partie.

OLLIVIER (*Charles-Prosper*), médecin français, né le 11 octobre 1796, à Angers, mort le 12 mars 1845, à Paris. En sortant de l'École militaire, il fut nommé sous-lieutenant dans la jeune garde, et assista à la bataille de Hanau. A la première restauration il quitta le service, et se mit à étudier la médecine; il trouva dans Béclard, son compatriote, un guide et un ami à la fois. Reçu docteur en 1823, il se distingua par des recherches intéressantes sur les maladies de la moelle épinière; plus tard, sous les auspices d'Orfila, il aborda la médecine légale, et fut souvent appelé à présenter des rapports devant les tribunaux. Doué d'un coup d'œil subtil et possédant des connaissances variées, il jugeait avec promptitude, et l'événement justifiait d'ordinaire ses prévisions. Il siégeait au conseil de salubrité et à l'Académie de médecine. On a de lui : *Traité des maladies de la moelle épinière*; Paris, 1824, in-8°; 3e édit., 1837, 2 vol. in-8°, fig.; — *Notice sur Béclard*; Paris, 1827, in-8°; — *Histoire des bourses muqueuses chez l'homme*; Paris, 1836, in-8°; — *Considérations sur les morts subites*; Paris, 1838, in-8°; — *Essai sur le traitement de la descente de l'utérus*; Paris, 1842, in-8°. Ce médecin a traduit de l'italien trois ouvrages de Scarpa; il a eu part à la publication du *Dictionnaire historique de la médecine* de MM. Raigé-Delorme et Dezeimeris, et il a fait insérer de nombreux mémoires de pathologie, de chimie et de toxicologie dans les *Archives gén. de médecine*, les *Annales d'hygiène* et les *Mémoires de l'Académie*.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, V, 1re part. — Sachaile, *Les Médecins de Paris*.

* **OLLIVIER** (*Démosthène*), homme politique français, né à Toulon, le 25 février 1799. Négociant à Marseille, il s'associa, jeune encore, aux luttes de l'opposition démocratique contre le gouvernement de la restauration et la monarchie de juillet. Il fut dans cette ville l'un des principaux fondateurs du carbonarisme, et se trouva en 1825 impliqué dans un procès politique qui lui valut une condamnation à six mois de prison. Ami d'Armand Carrel, il fonda en 1831 à Marseille un journal intitulé : *le Peuple souverain*, et peu après montra pendant l'invasion du choléra un dévouement dont la ville de Marseille gardera longtemps le souvenir. Après la révolution de février, il fut nommé représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée constituante, où il vota constamment avec la Montagne. Arrêté lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il fut expulsé de France, et habita successivement la Belgique, Nice et Florence.

Son fils aîné, *Ollivier* (*Aristide*), né à Marseille, en juin 1824, suivit la carrière du journalisme, et publia dans le journal *la Voix du peuple*, de Proudhon, quelques articles remarquables sur la prison de Mazas et sur les inconvénients du système cellulaire. Rédacteur en chef du *Suffrage universel*, journal qui s'imprimait à Montpellier, il fut tué en duel dans cette ville, le 21 juin 1851, par M. Paul de Ginestous, un de ses adversaires politiques. H. F.

* **OLLIVIER** (*Émile-Olivier*), homme politique français, fils de Démosthène, né à Marseille, le 2 juillet 1825. Inscrit en 1846 comme avocat au barreau de Paris, ville où il avait fait ses études, il devint, le 27 février 1848, commissaire général de la république dans les Bouches-du-Rhône et dans le Var, fut nommé, le 8 juin suivant, préfet du premier de ces départements, et passa le 10 juillet à la préfecture de la Haute-Marne, où il demeura jusqu'en janvier 1849. Il reprit alors sa place au barreau de Paris, et s'y distingua dans plusieurs procès importants; on remarqua ses plaidoyers pour madame de Guerry contre la communauté de Picpus, pour les étudiants accusés d'avoir troublé le cours de M. Nisard et pour les médecins homoeopathes. Son refus de plaider devant le conseil de guerre de Lyon, en 1851, dans l'affaire Gent lui attira une suspension de six mois, et le 31 décembre 1859, en plaidant devant le tribunal correctionnel de la Seine à l'occasion de la saisie d'un livre pour M. Vacherot, il fut condamné à trois mois

d'interdiction pour s'être, dit le jugement, écarté du respect dû à la justice. Dans cette affaire, l'ordre entier des avocats s'émut et épousa la cause de M. Ém. Ollivier comme la sienne propre. Une exception d'incompétence proposée devant la cour impériale fut rejetée le 12 janvier 1860, et le pourvoi sur cet arrêt fut également rejeté le 10 février suivant par la cour de cassation, sur le réquisitoire de M. Dupin. Aux élections générales de 1857, il a été nommé député au corps législatif par la quatrième circonscription électorale de Paris, où il l'emporta sur MM. Garnier-Pagès et Tavin. Acceptant les conséquences de ce mandat, il a pris part aussitôt aux discussions les plus importantes, votant avec la minorité de cette assemblée. On l'a vu combattre notamment la loi sur la sûreté générale, sur l'usurpation des titres de noblesse, et la politique intérieure du gouvernement. L'un des principaux fondateurs et collaborateurs de *la Revue pratique de droit français* (1856), il a publié avec M. Mourlon : *Commentaire sur la loi du 14 avril 1858 portant modification des articles du Code de procédure civile sur les saisies immobilières et sur les ordres*; Paris, 1858, in-8°. H. F.

Documents particuliers.

OLMO (*Joseph-Vincent* DEL), archéologue espagnol, né à Valence, en 1611, mort le 11 août 1696. Dans sa jeunesse il cultiva les lettres et les mathématiques. Il succéda à son père dans les fonctions de secrétaire du tribunal de l'inquisition. Son plus curieux ouvrage est une relation du grand *auto da fé* ou *auto general* de 1680. L'infirme et imbécile roi d'Espagne Charles II, qui ne conservait un peu de force que pour accomplir des manifestations d'une superstition puérile ou d'un fanatisme atroce, avait désiré assister avec sa jeune femme, une princesse française, au spectacle d'un auto-da-fé. La fête dura depuis le 30 juin à sept heures du matin jusqu'au lendemain à neuf heures. Le roi et la reine ne restèrent pas moins de quatorze heures à leur balcon. Quatre-vingt-cinq personnes des plus grandes familles agirent comme *familiares* (serviteurs de l'inquisition), et le roi donna de sa main le premier fagot pour mettre le feu au bûcher. Cent vingt condamnés figurèrent sur l'échafaud, et vingt et un furent livrés aux flammes. Olmo a rapporté tous les détails de la fête dans un petit in-4° de 308 pages imprimé en 1680, et que Ticknor appelle « un des livres les plus remarquables qui puissent être consultés pour éclairer le caractère et les sentiments de toutes les classes de la société en Espagne à la fin du dix-septième siècle ». On a encore de lui : *Lithologia, o explicacion de las piedras y otras antiguedades halladas en las zanjas que se abrieron para los fundamentos de la capilla de Nuestra Senora de los desemparados*; Valence, 1653, in-4°; — *Nueva descripcion del orbe de la tierra*; Valence, 1681, in-fol. Z.

Ximenes, *Escritores de Valencia*. — Ticknor, *History of spanish litterature*, t. III, p. 191.

OLMSTED (*Denison*), savant américain, né à East-Harford (État de Connecticut), le 18 juin 1791, mort le 13 mai 1859. Après avoir terminé ses études à Yale-college, il y remplit quelque temps les fonctions de répétiteur. En 1817, il fut nommé professeur de chimie à l'université de la Caroline du Nord et occupa sept ans ces fonctions. Il fut chargé par la législature de l'État d'examiner les ressources minérales du pays, et son rapport mérite une mention spéciale, comme ayant été le premier de ce genre. Il publia, dans l'*American Journal of science*, des articles remarquables sur les mines d'or de la Caroline, et l'huile à éclairer qu'on peut retirer de la graine de coton. En 1825, il fut appelé à la chaire de mathématiques et de physique de Yale-college; il en remplit les devoirs jusqu'en 1836, où eut lieu une division d'enseignement. Il resta chargé uniquement de physique et d'astronomie. Ces branches devinrent sa spécialité, et lui donnèrent occasion de rédiger plusieurs ouvrages qui eurent beaucoup de succès. Ces travaux ne l'empêchèrent pas de fournir aux journaux et aux revues littéraires et scientifiques de son temps plusieurs articles remarquables, tels que Essais moraux, Biographies, Discours et Mémoires sur les sciences. Son rapport sur l'apparition extraordinaire de météores ou bolides, en novembre 1833, attira une grande attention, et donna à son nom de la célébrité en Amérique et en Europe. Ses principaux écrits sont : *Thoughts on the Clerical profession*, série d'essais ; 1817; — *Introduction to Natural philosophy* (physique); 1832; — *Introduction to Astronomy*; 1839 : ouvrage qu'il refondit et publia sous le titre de *Lettres sur l'Astronomie, adressées à une dame*; 1840; — *Rudiments of Natural Philosophy and Astronomy*; 1843 : livre où la science est exposée avec tant de clarté et de simplicité, qu'il fut publié en caractères en relief, pour l'usage d'un asile d'aveugles dans l'État du Massachusetts, et qu'il fut également choisi pour l'instruction des sourds et muets. Le président Woolsey a retracé dans un *Discours*, publié en 1859, la vie et les services du professeur Olmsted. On ne peut le placer parmi ces savants dont le génie ou la profonde science a fait de grandes découvertes; dans le cours des siècles, cette gloire n'appartient qu'à très peu de noms. Mais il eut à un degré éminent le talent de vulgariser la science, de la rendre accessible et profitable pour les esprits curieux et intelligents; et ce mérite, quelque modeste qu'il paraisse, donne de justes titres à l'estime et à la réputation. J. C.

Cyclopædia of American literature, 2 vol. in-8°. — *American Almanac and Repository of useful knowledge for* 1860. — *New American Encyclopædia*, en voie de publication.

OLONNAIS (*Jean-David* NAU, surnommé L'), fameux flibustier, né aux Sables d'Olonne, en

1630, mort aux îles Barou (golfe de Darien), en 1671. Il s'embarqua à La Rochelle en 1650, avec un habitant des Antilles qui l'avait engagé à son service pour trois années. Ce temps expiré, il passa à Saint-Domingue, et devint bientôt l'un des plus adroits boucaniers de cette île. Il y vivait libre et tranquille, lorsque, sans raison plausible, les Espagnols résolurent d'expulser les chasseurs étrangers de l'île entière. Après avoir vu la plus grande partie de ses camarades assassinés, il s'enfuit à l'île de la Tortue, alors au pouvoir des Français, jurant une haine éternelle à ses persécuteurs. Il rassembla quelques désespérés comme lui, et arma un petit bâtiment avec lequel il fit plusieurs prises sur les Espagnols. Un naufrage lui enleva tout. Sa réputation de courage et d'adresse était telle que de La Place, gouverneur royal de la Tortue, lui donna un autre navire et le pressa de reprendre la course. Ce fut alors qu'il mérita le surnom de *Fléau des Espagnols*. Partout, en Amérique, on parlait de ses exploits. Ses expéditions, toujours marquées par des traits d'une audace inouïe, lui procurèrent les plus riches prises. Une fois son étoile l'abandonna : une tempête jeta son vaisseau sur la côte de Campêche. Les flibustiers gagnèrent le rivage; mais les Espagnols fondirent sur eux, et en tuèrent la plus grande partie. L'Olonnais lui-même fut blessé. Une ruse lui sauva la vie. Il se barbouilla de sang et se laissa tomber parmi les morts. Lorsque les vainqueurs furent éloignés, il se pansa comme il put, prit les habits d'un des Espagnols restés sur le champ de bataille et poussa l'audace jusqu'à entrer dans la ville, où l'on fêtait sa mort. Il trouva le moyen d'y rester inconnu et de gagner quelques esclaves, qui lui procurèrent une barque sur laquelle il s'échappa avec eux, et regagna la Tortue. Il ne songea plus qu'à se venger de la cruauté des Espagnols; mais comme il était redevenu pauvre, il ne put armer que deux canots portant ensemble vingt et un hommes (1). Il alla croiser devant la Havane, et ne tarda pas à signaler sa présence. Grand fut l'étonnement des Espagnols, qui le croyaient mort; cependant le gouverneur, don Francisco Davila Orejon y Gaston, envoya contre lui une corvette de dix canons, montée par quatre-vingts volontaires recrutés parmi l'élite de la jeunesse havanaise. Loin d'éviter un combat aussi inégal, L'Olonnais attaqua la corvette, et s'en empara. Tout ce qui résistait fut passé au fil de l'épée et le reste jeté à fond de cale. Un nègre vint se jeter aux pieds de L'Olonnais, et lui déclara « que Davila Orejon doutait si peu de la victoire qu'il l'avait fait embarquer pour servir de bourreau et pendre tous les flibustiers afin d'intimider de telle sorte les Français qu'ils n'osassent plus approcher de Cuba ». A cette révélation L'Olonnais devint furieux : il fit grâce à l'esclave; mais, ouvrant l'écoutille et faisant monter ses prisonniers l'un après l'autre, il leur trancha lui-même la tête, ne faisant quartier qu'au dernier, pour l'envoyer dire à Davila qu'il avait fait de ses gens ce qu'il avait ordonné qu'on fît de lui et des siens; qu'il était fort aise que cet ordre vînt de sa part, car désormais il ne ferait grâce à aucun Espagnol ». Le gouverneur répondit en donnant l'ordre de pendre immédiatement tous les prisonniers français qui se trouvaient en Amérique.

L'Olonnais conçut dès lors de plus vastes projets. Il s'associa avec un ancien officier français, Basco (plus connu sous le nom de Michel le Basque, et fameux par ses actions hardies). Ils réunirent quatre cent quarante hommes, et formèrent une flottille de huit bâtiments bien armés. Ils enlevèrent au cap de Léogane (côte orientale de Saint-Domingue) deux forts bâtiments espagnols chargés de fusils, de munitions et de 230,000 piastres, et firent ensuite voile vers Maracaïbo, ville au fond d'un grand lac, bien fortifiée et comptant plus de six mille habitants et huit cent cinquante hommes de garnison; elle fut prise et pillée (1666). Quinze jours après, San-Antonio-de-Gibraltar eut le même sort, malgré sa position élevée, à laquelle on ne pouvait parvenir qu'en franchissant un marais que trois retranchements garnis de soixante pièces d'artillerie foudroyaient en tous sens. Le butin de ces deux villes s'éleva à 1,560,000 écus, sans le produit de la vente des prisonniers. Les flibustiers dans ces deux expéditions n'eurent qu'une centaine d'hommes tant tués que blessés. A leur retour ils firent bâtir une chapelle dans l'île de la Tortue et l'ornèrent des tableaux, des reliques et même des cloches enlevées aux églises de Maracaïbo, alliant, sans façon, les idées religieuses avec le meurtre et le pillage. « L'Olonnais, dit Œxmelin, après un si grand butin, devoit être satisfait et penser enfin à une *honnête* retraite. » Il n'en fut rien : sa soif de vengeance n'était pas éteinte. Il résolut cette fois de dévaster les côtes de la baie de Honduras. Il mit le cap sur Puerto-Cavallo, qu'il pilla et incendia après s'être emparé d'un bâtiment espagnol de vingt-quatre canons soutenus par douze barges dont la moindre était aussi forte que le plus grand navire des flibustiers. « Les tourments qu'il fit souffrir à ses prisonniers, dit Œxmelin, sont les plus cruels qui se puissent imaginer. S'ils ne lui enseignoient pas le chemin à son gré, ou les endroits où les plus riches s'étoient réfugiés, il les fendoit avec son sabre. » Il alla ensuite attaquer et prendre San-Pedro, après avoir perdu un certain nombre des siens dans deux embuscades et un combat sous les murs de cette place. Le butin qu'il y fit était peu considérable. Il incendia San-Pedro, et reprit la mer dans l'intention de s'emparer de la *hourque*, gros navire de sept à huit cents tonneaux et de cinquante-six canons, qui venait d'Espagne au Guatemala chaque année. Il y réussit; mais son attente fut trompée :

(1) Œxmelin, qui s'est fait l'historien des flibustiers, fit partie de cette expédition en qualité de chirurgien (chap. VI, p. 168).

le chargement était de peu de valeur pour des gens qui ne prisaient que l'or et l'argent. Il proposa alors à ses gens de marcher sur Guatemala. Cette fois les flibustiers reculèrent : ils n'étaient que cinq cents, et sans compter la longueur et la difficulté du chemin, cette ville contenait plus de quatre mille combattants. Ce fut le signal d'une discorde générale. Pierre Le Picard et Moyse van Vin quittèrent leur chef, qui resta avec trois cents des siens, mais sans vivres. Il croisa quelque temps sans succès; enfin, son vaisseau fut brisé près de la petite île de Las Perlas. Les flibustiers construisirent un radeau, et gagnèrent la presqu'île du Yucatan, où ils demeurèrent dix mois, vivant de chasse, de pêche et même de la culture de la terre. Ils construisirent une grande barque et gagnèrent la rivière San-Juan (*Desaguadera*); assaillis à la fois par les Espagnols et les Indiens, et la poudre leur manquant, ils durent se rembarquer avec perte de beaucoup des leurs et sans avoir pu faire de vivres. Pressés par la faim, ils débarquèrent dans les *bayes* Barou; mais les naturels, une des nations les plus féroces de l'Amérique (*Indios bravos*), les attaquèrent, et il n'en échappa qu'un petit nombre. L'Olonnais, fait prisonnier, fut haché par quartiers, rôti et mangé. Telle fut la fin de ce fameux chef qu'on plaindrait s'il n'eût déshonoré sa valeur par sa cruauté. A. DE L.

Œxmelin, *Histoire des Aventuriers flibustiers*, etc., (Lyon, 1774, 8 vol. in-12), t. I, chap. VI-IX, p. 166-234; t. II, chap. VI, p. 247. — Raynal, *Hist. philosophique des deux Indes* (Londres, 1792, 17 vol. in-24); t. IX, p. 13-18. — Van Tenac, *Hist. générale de la Marine*, t. III, p. 28-38. — Du Tertre, *Hist. générale des Antilles habitées par les Français* (1667, 4 vol. in-4°, t. Ier). — Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, t. II. — De Rochefort, *Hist. des Antilles*, etc., liv. Ier et II.

OLONNE (*Jean-Marie* D'), hébraïsant français, né à Toulon, dans les premières années du dix-huitième siècle. C'était un carme déchaussé de la province d'Avignon, et qui appartenait probablement à l'ancienne famille *Tillia d'Olonne*, qui subsiste encore à Carpentras. On a de lui : *Lexicon hebraico-chaldaico-latino-biblicum*; Avignon, 1765, 2 vol. in-fol.; le t. III, qui avait été promis, n'a pas été publié. Cet ouvrage, sans nom d'auteur, a été placé sous les auspices du cardinal Dominique Passionei. P.

Achard, *Dict. de la Provence*. — Barjavel, *Dict. hist. du Vaucluse*.

OLSHAUSEN (*Hermann*), théologien allemand, né à Oldeslohe, dans le Holstein, le 21 août 1796, mort le 4 septembre 1839. Il enseigna la théologie depuis 1821 à l'université de Kœnigsberg, et dans ses cinq dernières années à Erlangen. On a de lui : *Historiæ ecclesiasticæ veteris monumenta præcipua*, Berlin, 1820-1822, 2 vol. in-8°; — *Die Æchtheit der vier canonischen Evangelien* (L'authenticité des quatre Évangiles canoniques); Kœnigsberg, 1823, in-8°; — *Biblischer Commentar über sämmtliche Schriften des Neuen Testaments* (Commentaire biblique sur tous les écrits du Nouveau Testament); ibid., 1830-1840, 4 vol. in-8°; les différents tomes de cet excellent ouvrage, auquel Ébrard et Wiesenger ajoutèrent encore trois volumes, furent plusieurs fois publiés à part; — *Apostolica Evangelii Matthæi origo defenditur*; Erlangen, 1835-1837, 3 parties, in-4°; — *Opuscula theologica ad interpretationem Novi Testamenti*; Berlin, 1834, in-8°; — divers autres petits écrits théologiques et exégétiques. O.

Conversations-Lexikon.

* **OLSHAUSEN** (*Théodore*), homme politique allemand, frère du précédent, né à Gluckstadt, le 19 juin 1802. Après avoir étudié le droit à Kiel et à Iéna, il fut en 1824 obligé de s'expatrier pour avoir pris part à des démonstrations contre le gouvernement danois. Il séjourna en France et en Suisse, retourna en 1828 dans son pays, et reçut quelque temps après un emploi dans l'administration municipale de la ville de Kiel. Il fonda en 1830 un journal, Le *Correspondant de Kiel*, dans lequel il combattit le projet du roi Christian VIII d'incorporer le Holstein dans l'ensemble de la monarchie danoise. Député en mars 1848 à Copenhague pour traiter avec le gouvernement au sujet de l'indépendance des duchés de Slesvig-Holstein, il devint, lorsque les négociations eurent échoué, membre du gouvernement provisoire établi à Rendsbourg. Quelques mois après il donna sa démission; élu à la diète d'Itzehoë, il y fut le chef de la gauche pendant toute la durée de cette assemblée. En 1851 il se rendit en Amérique, et se retira à Saint-Louis, où il s'occupe de travaux scientifiques. On a de lui : *Das Mississipi Thal, geographisch und statistisch beschrieben* (Description géographique et statistique de la vallée du Mississipi); Kiel, 1853-1855, 2 vol. in-8°; — *Geschichte der Mormonen* (Histoire des Mormons); Gœttingue, 1856. O.

Conversations-Lexikon.

OLTMANNS (*Jabbo*), géomètre allemand, naquit le 18 mai 1783, à Wittmund, en Ost-Frise, et mourut à Berlin, le 27 novembre 1833. Il vécut longtemps, tour à tour à Berlin et à Paris, de la vie d'écrivain scientifique; plus tard, il devint maître des comptes des domaines et professeur à Emdem, en 1824 professeur à l'université de Berlin et membre de l'Académie des sciences de cette ville. Sa réputation date de la publication du voyage en Amérique d'Alexandre de Humboldt, dont il fut le collaborateur pour la partie astronomique; on lui doit les premières tables hypsométriques, toujours reproduites depuis lors dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*. Le volume du voyage de Humboldt, qui est signé par Oltmanns, a pour titre spécial : *Recueil des observations astronom., d'opérat. trigon. et de mesures barométriques, faites pendant le cours d'un voyage aux régions équinoxiales*; Paris, 1808-1810, in-4°. Le tableau des positions

calculées a été publié séparément sous le titre de : *Conspectus longitudinum et latitudinum, per decursum a.* 1799-1804 *ab A. de Humboldt observatarum;* Paris, 1808, in-4°. Le même ouvrage a paru en allemand, à Paris, de 1809 à 1810, en 2 volumes in-8°, sous ce titre : *Untersuchungen über die Geogr. des neuen Continents.* On a encore d'Oltmanns : *Nivellement barométrique,* etc., *par A. de Humboldt, calculé par J. Oltmanns*; Paris, 1809; — *Tables hypsométriques*; ibid., 1809, in-4°. L'*Annuaire astronomique* de Bode, la *Connaissance des temps*, la *Correspondance mensuelle* de Zach, et les *Mémoires* de l'Académie de Berlin contiennent un grand nombre de mémoires importants du même auteur, sur diverses questions de géodésie, d'astronomie et de géographie. R. R.

Poggendorff, *Biogr. Lit. Handwörterbuch.*

OLYBRIUS ANICIUS, empereur romain en 472. Il descendait de l'ancienne et illustre famille des Anicius. Il vécut à Rome jusqu'en 455, et ne quitta cette ville qu'après qu'elle eut été prise et dévastée par Genséric. Il se rendit à Constantinople, et fut très-bien accueilli à la cour de l'empereur d'Orient, qui le nomma consul en 464. La même année, ou même un peu plus tôt, il épousa Placidia, veuve de l'empereur Valentinien III, la même princesse qui avait été captive de Genséric. Olybrius avait, on ne sait à quelle occasion ni par quels moyens, gagné la confiance du redoutable roi des Vandales. En 472, pendant les troubles occasionnés par la querelle de l'empereur d'Occident Anthémius et du tout-puissant patrice Ricimer, il fut envoyé en Italie sous prétexte d'aller au secours d'Anthémius; mais son véritable motif était de s'emparer de l'empire d'Occident. Sa candidature était fortement appuyée par Genséric, et avant son départ il s'était probablement assuré de la protection de Ricimer. Il débarqua sans obstacle en Italie, et se rendit aussitôt à Rome dans le camp du patrice, qui le reçut avec les honneurs dus au rang impérial. Ricimer était déjà maître des deux quartiers situés au delà du Tibre (Vatican et Janicule). Gibbon pense qu'un certain nombre de sénateurs réunis dans son camp donnèrent une forme légale à l'élection d'Olybrius. La ville, fortement attachée au parti d'Anthémius et défendue par un corps d'auxiliaires goths, résista pendant longtemps aux horreurs d'un siége aggravées par la peste et la famine. Enfin, une furieuse attaque de Ricimer sur le pont d'Hadrien (ou Saint-Ange) réussit, et Rome prise d'assaut fut saccagée. Le patrice fit tuer Anthémius (11 juillet 472). Olybrius se trouva en possession du titre d'empereur, et bientôt même il eut le pouvoir attaché à cette dignité; car le patrice Ricimer, qui avait réduit quatre empereurs à n'avoir que l'apparence du pouvoir suprême, mourut quelques semaines après le sac de Rome. Il ne jouit pas longtemps de sa grandeur, et on ne cite de lui qu'un seul acte, la nomination de Gundobald, neveu de Ricimer, à la dignité de patrice. Il mourut de sa mort naturelle, le 23 octobre de la même année, trois mois et douze jours après Anthémius, laissant de sa femme Placidie une fille nommée *Julienne*. Il eut pour successeur Glycerius. L. J.

Le comte Marcellin, *Chron.* — Cassiodore, *Chron.* — Victor, *Chron.* — *Chron. Alexand.* — *Chron. Paschale.* — Ennodius, *Vita Epiphanii.* — Evagrius, II, 16. — Procope, *Bel. vand.* I, 57. — Zonaras, vol. I, p. 40. — Malchus, p. 95. — Priscus, dans les *Excerpta legat.*, p. 74. — Théophane, p. 102, édit. du Louvre). — Jornandès, *De rebus gothicis.* — Gibbon, *History of decline and fall of Roman Empire*, c. XXXVI. — Le Beau, *Histoire du Bas Empire*, l. XXXV.

OLYMPIAS, reine d'Épire, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Elle était fille de Pyrrhus Ier, roi d'Épire (tué en 272), et elle épousa son propre frère Alexandre II. Après la mort de ce prince, elle fut régente du royaume d'Épire pour ses deux fils, Pyrrhus et Ptolémée, et pour se fortifier contre les attaques des Étoliens elle donna sa fille Phthia en mariage à Démétrius II, roi de Macédoine. Grâce à cette alliance, elle se maintint en paisible possession du pouvoir jusqu'à la majorité de ses fils; elle résigna alors le pouvoir entre les mains de Pyrrhus; mais la mort de ce prince et celle de son frère Ptolémée suivirent de près, et Olympias mourut de chagrin de cette double perte. Telle est la narration de Justin. Suivant un autre récit, Olympias avait empoisonné une jeune fille leucadienne nommée Tigris, qui était aimée de Pyrrhus. Celui-ci vengea sa maîtresse en empoisonnant Olympias. Y.

Justin, XXVIII, 3. — Athénée, XIII, p. 589. — Helladius, dans Photius, p. 530.

OLYMPIAS, reine de Macédoine, morte en 306 avant J.-C., mère d'Alexandre le Grand. Elle était fille de Néoptolème, roi d'Épire, et descendait des anciens rois molosses, qui se vantaient de tirer leur origine d'Achille. Philippe l'avait vue aux mystères de Samothrace, où il était venu se faire initier en même temps qu'elle. En 356 elle lui donna un fils, qui fut Alexandre le Grand. Elle perdit pourtant l'affection de Philippe, à cause sans doute de l'extrême violence de son caractère; par l'emportement de ses passions, par son humeur jalouse, vindicative et cruelle, Olympias rappelle ces reines de Perse que Plutarque nous a peintes d'une manière si intéressante, Amestris et Parysatis. Malgré sa prétendue généalogie hellénique, c'était bien plutôt une barbare qu'une Grecque. Les femmes épirotes, comme les Thraces, étaient très-adonnées aux rites orgiaques du culte de Bacchus, qu'elles célébraient, dans une farouche extase, sur les montagnes et dans les forêts désertes. Olympias était particulièrement accessible à cette sorte de délire religieux. Elle aimait, raconte-t-on, à jouer avec des serpents apprivoisés, à prendre part à des cérémonies de magie et à de nocturnes enchantements. De bonne heure détaché d'elle, Philippe finit même, à ce qu'il semble, par la répudier, après son mariage avec Cléo-

pâtre; elle se retira alors chez son frère Alexandre, roi d'Épire, conduite par son fils Alexandre, qui avait épousé sa cause, et à cause duquel elle s'était fortement brouillé avec son père. Quoiqu'une apparente réconciliation eût rapproché le père et le fils, il paraît très-probable que Pausanias, l'assassin de Philippe, fut encouragé et poussé par Olympias. L'épouse outragée était femme à ne reculer devant aucune vengeance. Aussitôt Alexandre maître du pouvoir, Olympias rentra en Macédoine, et se hâta de faire périr d'une mort cruelle sa rivale Cléopâtre et le fils, encore au berceau, qu'elle venait de donner à Philippe. Elle ne craignit même pas de rendre ouvertement des honneurs funèbres à Pausanias, le meurtrier de son mari. Pendant qu'Alexandre était en Asie, elle troubla la Macédoine par ses violents démêlés avec Antipater, régent du royaume; tout en n'accueillant pas ses plaintes, Alexandre ne cessa de témoigner à sa mère une vive affection et un profond respect. Il semble que ce fut surtout Olympias et ses amis qui accusèrent les fils d'Antipater d'avoir empoisonné Alexandre et qui accréditèrent ces bruits calomnieux. Aussi Cassandre voua-t-il dès ce moment à Olympias une haine implacable. Forcée par Antipater de se retirer dans l'Épire, qu'elle gouvernait à titre de régente depuis la mort de son frère, arrivée peu de temps après la bataille d'Issus, elle en revint, après la mort d'Antipater, affamée de vengeance, et, malgré les conseils d'Eumène, ne profita des circonstances que pour mettre à mort un grand nombre de partisans de son ennemi, 317 avant J.-C., et pour faire périr deux des membres survivants de la famille d'Alexandre, le roi Philippe Arrhidée et sa femme Eurydice. C'était travailler pour les généraux. Olympias, par ses cruautés s'étant rendue odieuse à la nation, ne trouva pas de défenseurs quand, au printemps, Cassandre envahit la Macédoine. Il la bloqua dans Pydna, jusqu'à ce que la famine la força de se rendre, sous condition d'avoir la vie sauve. Il ne suffisait pas à Cassandre de tenir son ennemie entre ses mains; il poussa les parents de ceux qu'elle avait fait périr à l'accuser devant une assemblée macédonienne, dont il ne fut pas difficile d'obtenir une condamnation à mort. Mais tels étaient les sentiments de respect presque religieux qu'inspirait encore la mère d'Alexandre qu'on ne put trouver, pour exécuter la sentence, d'autres bourreaux que les fils même des victimes. Elle mourut avec un courage digne de sa naissance et de son fils, 306 av. J.-C. G. PERROT.

Plutarque, *Vita Alexandri*. — Arrien, *Anabasis*, IV, 10, VII, 12. — Justin, IX, 5; XIV, 6. — Diodore de Sicile, XVII; 32; XIX, 51. — Pausanias, I, 11; IV, 14; IX, 7. — Polyen, IV, 11. — Élien, *Var. hist.*, XII, 6; XIII, 38.

OLYMPIODORE, historien grec, né à Thèbes, en Égypte, vivait dans le cinquième siècle après J.-C. Il alla en Italie, et obtint la confiance de la cour d'Occident, qui l'employa dans diverses missions chez les barbares. Il rendit d'importants services, que le sénat romain récompensa par les plus grands honneurs de l'État. Sous Honorius il fut envoyé en ambassade auprès d'Attila. Après la mort d'Honorius il passa au service de la cour de Byzance, et continua sans doute de remplir des fonctions diplomatiques; mais il n'est plus cité dans l'histoire. Il composa un ouvrage en vingt-deux livres, intitulé Ἱστορικοὶ λόγοι (Discours historiques), qui contenait l'histoire de l'empire d'Occident sous le règne d'Honorius depuis 407 jusqu'en octobre 425. Il commençait son récit au point où Eunape s'était arrêté. L'œuvre d'Olympiodore est perdue. Photius, qui en a fait un extrait, dit que le style en est clair, mais sans force, diffus, et descendant à des détails vulgaires indignes de l'histoire. Suivant Photius, l'auteur lui-même avait la conscience de sa faiblesse, et il ne donnait pas son livre comme une histoire, mais comme des matériaux pour l'histoire (ὕλη συγγραφῆς). Cet ouvrage était dédié à l'empereur Théodose II. Photius dit qu'Olympiodore était un ποιητής, c'est-à-dire un alchimiste; assertion que l'on a contestée, mais qui semble fondée d'après l'examen des manuscrits grecs alchimiques donné par F. Hoefer. Il paraît aussi d'après l'*extrait* de Photius qu'Olympiodore était païen. Cet *extrait* a été publié par Phil. Labbeus, dans ses *Eclogæ histor. de Rebus byzantinis*; par Sylburg, dans sa *Collectio script. hist. rom. minorum*; par André Schott, dans ses *Eclogæ historicorum de rebus byzantinis*. Niebuhr l'a publié à la suite de Dexippe et d'Eunape; Bonn, 1829. Y.

Photius, *Cod.*, 214. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. X, p. 632, 703. — F. Hoefer, *Hist. de la Chimie*, t. I.

OLYMPIODORE, philosophe grec, vivait dans la première moitié du sixième siècle après J.-C. Il fut le dernier philosophe de l'école néo-platonicienne. Le peu que l'on sait de sa vie se trouve dans ses ouvrages. La préférence qu'il montre en chaque occasion pour Damascius, qu'il place même au-dessus de Proclus, fait penser qu'il était le disciple de ce philosophe. Il est probable qu'il professa à Alexandrie. On lit dans son *Commentaire sur le premier Alcibiade* que Platon n'ayant voulu aucun salaire pour ses leçons, « ses successeurs ont conservé cet usage même jusqu'à cette époque, quoiqu'il y ait déjà eu beaucoup de confiscations des biens dont les écoles étaient dotées ». Ce passage atteste qu'Olympiodore a écrit son *Commentaire* au temps où Justinien avait commencé la spoliation des écoles, et avant l'époque où ce même Justinien, sous le consulat de Décius, fit fermer toutes les écoles et même l'école d'Athènes. Ce mémorable décret, qui porta le dernier coup à la philosophie et à la civilisation anciennes, est de l'année 529. L'ouvrage d'Olympiodore est donc un peu antérieur à cette date. Il faut ajouter que dans divers passages il parle de Proclus et de Damascius comme encore vivants. Olympiodore dans ses productions se montre un penseur pénétrant,

concevant avec netteté et s'expliquant avec clarté. Il n'est pas original sans doute; car à cette période extrême de la philosophie grecque l'originalité était à peu près impossible; mais il n'est pas non plus un simple copiste, bien qu'il suive de près Damascius. Il est l'interprète savant et intelligent de ces philosophes perdus en partie ou en totalité, Jamblique, Syrianus, Damascius, et il rassemble, outre un grand nombre de notions historiques et mythologiques, des opinions qui sont le dernier mot du néo-platonisme sur la religion et la philosophie. Considéré en particulier comme interprète de Platon, il est très-estimable. Il explique très-bien le plan général et l'objet des dialogues de Platon, leur construction dramatique et les personnages qui y figurent; ses analyses des expressions philosophiques, ses explications verbales, quoique trop subtiles, sont souvent excellentes. A ces divers titres ses *Commentaires* ou *scholia* méritent d'être étudiés avec soin. On regrette qu'ils laissent beaucoup à désirer pour la forme. Il ne faut pas oublier que ce ne sont pas des ouvrages écrits à loisir, mais des leçons rédigées soit par le professeur lui-même, soit par un de ses élèves, comme l'indique le titre : Σχόλια.... ἀπὸ φωνῆς Ὀλυμπιοδώρου τοῦ μεγάλου φιλοσόφου (Scholies recueillies de la bouche du grand philosophe Olympiodore). « Quant à son style, il ne peut entrer d'aucune manière, dit M. Cousin, en comparaison avec celui de Proclus. L'un est constamment sain, correct, élégant même, et tout pénétré de l'imitation des auteurs attiques; il a même encore quelque chose de l'aisance de l'ancienne langue, sans parler du caractère mâle et élevé que lui communique souvent le génie de Proclus, tandis que le style d'Olympiodore, ne recevant aucune empreinte particulière de l'esprit de ce philosophe, est tel que le temps devait l'avoir fait, incorrect dans les instructions, déjà barbare dans les expressions, et dans l'ensemble presque sans aucune trace de mouvement et de vie. Il est vrai qu'il ne faut pas juger les cahiers d'un professeur comme un livre destiné au public et que l'on soigne davantage; cependant il est impossible de ne pas reconnaître dans cette manière lâche et décolorée le signe de la décrépitude générale de la langue grecque au sixième siècle; on sent que le moment n'est pas loin où la langue ainsi que la civilisation de la Grèce vont périr à la fois et faire place à un monde nouveau, qui aura son nouveau langage, comme ses destinées nouvelles. Mais en général l'époque où une littérature succombe a cela de bon encore, que l'érudition qui commente, remplaçant alors en tous genres l'originalité qui produit, rassemble, à défaut de richesses qui lui soient propres, celles des âges écoulés, et conserve ainsi une foule de choses, qui plus tard donnent un prix singulier aux monuments de ces siècles de décadence. » Les ouvrages qui nous restent d'Olympiodore sont : un *Commentaire sur le Phédon* : Forster, Fischer et Wyttenbach en ont inséré quelques extraits dans les notes des éditions qu'ils ont données de ce dialogue; Sainte-Croix a essayé de le faire connaître dans le *Magasin Encyclopédique* de Millin, t. I, 3e année; Mustorides et Schinas en ont publié de nouveaux fragments dans leur Συλλογὴ Ἑλληνικῶν ἀνεκδότων; Venise, 1817 ; enfin, M. Finck l'a publié en entier; Heilbronn, 1847, in-8°; — un *Commentaire sur le Gorgias*, encore inédit, à l'exception de l'introduction que Routh a publiée à la suite de son édition du *Gorgias* d'après l'excellent manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris, n° 1822. M. Cousin en a analysé une partie dans ses *Nouveaux Fragments philosophiques ;* — un *Commentaire sur le Philèbe*, que Stalbaum a publié à la suite de son édition du *Philèbe ;* Leipzig, 1821 ; — un *Commentaire sur le premier Alcibiade*, publié par Creuzer avec le *Commentaire* de Proclus sur le même dialogue; Francfort, 1820, in-8°; — une *Vie de Platon*, publiée dans l'édition de Diogène Laerce de Wetstein, 1692, d'après les papiers de Casaubon ; réimprimée par Etwall, dans son édition de trois dialogues de Platon, Londres, 1771; par Fischer, dans son édition de quelques dialogues de Platon, Leipzig, 1783 ; dans les Βιόγραφοι de Westermann, Brunswick, 1845; et à la suite de Diogène Laerce (édit. Didot); — un écrit contre Strabon le péripatéticien à la bibliothèque royale de Munich (*Catal. cod. Bibl. reg. Bav.*, t. II, p. 528); — le catalogue de la bibliothèque de Leyde mentionne un écrit d'Olympiodore sur l'état de l'âme séparée du corps, et un autre, intitulé *Problèmes sur le mythe ;* — Lambecus, dans son catalogue de la bibliothèque de Vienne, cite des *Prolégomènes* d'Olympiodore sur toute la philosophie de Platon (*cod.* 77, n° 3). Le catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale de Paris fait mention, sous le n° 2016, d'un *Commentaire* d'Olympiodore *sur le second Alcibiade ;* mais c'est une erreur, le manuscrit indiqué contient le *Commentaire sur le premier Alcibiade*, dont il a été question plus haut. L. J.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, p. 631. — Cousin, *Nouveaux fragments philosophiques pour servir à l'histoire de la philosophie ancienne.* — *Dictionnaire des sciences philosophiques.*

OLYMPIODORE, philosophe grec, vivait vers le milieu du sixième siècle avant J.-C. Lui-même nous apprend qu'il résidait à Alexandrie, et il mentionne la comète qui apparut dans la 281e année de l'ère de Dioclétien (565 après J.-C.). Il appartenait à l'école aristotélicienne, et il composa un *Commentaire*, qui existe encore, sur les *Météorologiques* d'Aristote. Cet ouvrage est divisé en πράξεις, ou leçons; ce qui semble attester que le péripatétisme continua d'être enseigné à Alexandrie même après l'extinction de l'école néo-platonicienne. Comme Simplicius, auquel il est fort inférieur, il essaya de réconcilier Platon avec Aristote. Il parle de Proclus avec admira-

tion et l'appelle *le divin* (ὁ θεῖος); mais sa principale autorité est Ammonius. Son *Commentaire* fut publié par les fils d'Alde; Venise, 1551.

Il ne faut pas confondre cet Olympiodore avec un philosophe péripatéticien qui vivait dans le siècle précédent, et qui fut le professeur de Proclus (Marinus, *Vita Procli*, c. 9.) Y.

Suidas, au mot Ὀλυμπιόδωρος. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. X, p 628.

OLYMPIOSTHÈNE (Ὀλυμπιοσθένης), sculpteur grec, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. On ne sait rien de sa vie; on ignore même quel était son pays. Il fit trois des statues de Muses placées sur le mont Hélicon; les six autres furent faites par Céphisodote et Strongylion. Ces trois artistes étaient sans doute contemporains, et l'on a des raisons de croire que Strongylion vivait du temps de Praxitèle; c'est d'après cette double conjecture que l'on place Olympiosthène vers 370 avant J.-C. Y.

Pausanias, IX, 30,

OLYMPUS, célèbre musicien phrygien, un des créateurs de la musique grecque, vivait dans le septième siècle avant J.-C. Il appartenait à une famille de musiciens qui prétendait descendre d'un Olympus beaucoup plus ancien, et avec lequel on l'a quelquefois confondu. Ce premier Olympus est, comme Hyagnis et Marsyas, un des représentants mythiques de la lutte de la musique *aulétique* (flûte) des Phrygiens et de la musique citharédique (lyre) des Grecs. On lui attribuait, comme aux deux autres musiciens, l'invention de la flûte. Les traditions contradictoires à son sujet le représentaient quelquefois comme le père, quelquefois comme le fils ou le disciple favori de Marsyas. On racontait aussi qu'il était natif de Mysie et qu'il avait vécu avant la guerre de Troie. On lui attribuait des *nomes sur les dieux* (νόμοι εἰς τοὺς θεούς); c'étaient de vieilles mélodies dont on ne connaissait pas l'origine et que l'on avait appropriées au culte de certaines divinités. Dans les œuvres d'art, il est souvent représenté comme un enfant qui reçoit les leçons de Marsyas ou qui assiste à sa mort tragique et la déplore. Il serait au moins inutile de discuter si cet Olympus mythique a réellement existé. Mais une question plus curieuse, quoique à peu près insoluble, c'est si les légendes qui le concernent remontent plus haut que l'Olympus historique, ou si elles se formèrent à son sujet. Ot. Müller suppose qu'il y avait une famille de joueurs de flûte qui prétendaient descendre du mythique Olympus, et qui participaient aux fêtes de la mère des dieux. Le personnage historique du même nom était l'un des membres de cette famille. Plutarque le place à la tête de la musique aulétique, comme Terpandre était placé à la tête de la musique citharédique, et même, eu égard à ses inventions artistiques, il lui assigne, de préférence à Terpandre, l'honneur d'avoir créé la musique grecque (ἀρχηγὸς τῆς Ἑλληνικῆς καὶ καλῆς μουσικῆς). La date de sa vie est incertaine. Suidas le met sous le roi Midas, fils de Gordius, indication inutile, car Midas est le nom de tous les rois phrygiens jusqu'au temps de Crésus. Ot. Müller le place pour des raisons satisfaisantes après Terpandre et avant Thaletas, c'est-à-dire entre la 30e et la 40e olymp. (660-620 avant J.-C.). Quoiquoi Phrygien d'origine, il doit être compté parmi les musiciens grecs, car, d'après tous les récits, il traita des sujets grecs, exerça son art en Grèce, et eut pour disciples des Grecs tels que Cratès et Hierax. Il naturalisa en Grèce la musique de la flûte, et comme cette musique était bien plus variée que celle de la lyre, on attribua à Olympus beaucoup d'inventions; la plus célèbre était le système musical que l'on appela *enharmonique*. Des modes particuliers qu'on lui attribue le plus important était le *mode armatien* (ἁρμάτιος νόμος), modulation plaintive et passionnée, dont un passage de l'*Oreste* d'Euripide peut donner une idée. On dit aussi qu'il chanta, à Delphes, la mort de Python, sur la flûte dans le style lydien. Aristophane mentionne encore sous le nom d'Olympus un mode plaintif sur plusieurs flûtes. Il n'est pas probable que la musique d'Olympus fût toute plaintive, et son nome en l'honneur d'Athénée devait avoir un caractère différent. Quelques anciens écrivains lui attribuent le nome *orthien*, qu'Hérodote rapporte à Arion.

Olympus ne fut pas moins inventeur dans le rhythme que dans la musique. Aux deux espèces existantes de rhythme l'*égal* (ἴσον), dans lequel l'*arsis* et la *thesis* sont égales, comme dans le dactyle et l'anapeste, et le *double* (διπλάσιον), dans lequel l'arsis a deux fois la longueur de la thesis (comme l'iambe et le trochée), il en ajouta un troisième l'ἡμιόλιον (le plus grand de moitié), dans lequel la longueur de l'arsis est égale à deux syllabes courtes, et celle de la thesis à trois, comme dans le pied *crétique* (–◡–), le *péon* (–◡◡◡), et le pied *bachique* (◡––). Il n'est fait mention d'aucun poëme composé par Olympus; mais comme l'ancienne musique était toujours liée à la poésie, il est probable qu'il ne composa pas de musique sans paroles. Sans entrer dans la discussion de cette question difficile, il est permis d'affirmer que si des paroles furent originairement attachées à sa musique, elles furent remplacées par les compositions de poëtes postérieurs. Des poëtes lyriques qui adaptèrent leurs compositions aux nomes d'Olympus, le principal était Stésichore d'Himère. Y.

Plutarque, *de Musica*. — Müller, *History of greek literature*. — Ulrici, *Geschichte der hellenischen Dichtkunst*. — Bode, *Geschichte der hellenischen Dichtkunst*. — Ritschl, dans l'*Encyclopädie* d'Ersch et Gruber. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

OLZOFSKI (*André*), prélat polonais, né vers 1618, mort en 1678, à Dantzig. Issu d'une ancienne famille, il fit ses études à Kalisch et à Varsovie, fit un voyage en Italie et reçut à Rome le diplôme de docteur en droit. Étant venu ensuite en France, il eut accès dans la maison de la princesse Louise-Marie de Gonzague, qui de-

vait bientôt épouser Wladislas VII, roi de Pologne. De retour dans son pays, il devint chanoine de la cathédrale de Guesne. Appelé à la cour, il y fut chargé de conduire plusieurs affaires importantes et de rédiger toutes les expéditions que l'on devait écrire en latin, langue dans laquelle il s'exprimait avec autant d'élégance que de facilité. A la mort de Wladislas (1648), il encourut la disgrâce de la reine pour s'être opposé au dessein qu'elle avait d'appeler au trône un prince français ; mais il n'en fut pas moins élevé à la double dignité d'évêque de Culm et de vice-chancelier de la couronne. En 1657, il avait même assisté en qualité d'ambassadeur à l'élection de l'empereur Léopold Ier. Il ne négligea rien pour dissuader Jean-Casimir de son projet d'abdication (1667), et écrivit un pamphlet violent intitulé : *Censura candidatorum*, dirigé surtout contre le fils du tzar Alexis Ier. Lorsqu'à la suite d'un interrègne de deux ans Michel Koributh eut été choisi pour roi, Olzofski se rendit à Vienne pour y négocier le mariage de ce prince avec Éléonore d'Autriche, sœur de l'empereur Léopold Ier, et obtint la charge de grand-chancelier, une des plus importantes de l'État. En 1674, il eut beaucoup de part à l'élection de Sobieski, qui le nomma archevêque de Gnesne et primat de la Pologne. Il mourut à Dantzig, où l'avait appelé le soin de régler les différends qui s'étaient élevés entre le sénat et le peuple de cette ville. On a de lui des écrits politiques et un ouvrage, auquel il ne mit pas son nom (*Singularia juris patronatus regni Poloniæ*), pour faire connaître le droit que les rois de Pologne avaient de nommer aux abbayes. K.

Lengnich, *Polnische Bibliothek*, I.

*OMALIUS D'HALLOY (*Jean-Baptiste-Julien* D'), géologue belge, né à Liége, le 16 février 1783, est petit-neveu du jurisconsulte Omalius. Maire de Skeuvre en 1807, et de Braibant en 1811, il fut nommé, à la création du royaume des Pays-Bas, sous-intendant de l'arrondissement de Dinant, secrétaire général de la province de Liége, puis en 1815 gouverneur de la province de Namur, et plus tard conseiller d'État. Il est entré en 1848 au sénat, dont il est vice-président depuis plusieurs années. Entraîné par un penchant irrésistible vers l'étude des sciences naturelles, il avait inséré dès 1808 dans le *Journal des Mines* une *Description géologique des pays situés entre le Pas-de-Calais et le Rhin*, qui fut si remarquée des savants, que le baron Coquebert de Montbret, alors directeur de la statistique au ministère de l'intérieur, engagea l'auteur à entreprendre un semblable travail pour les autres parties de l'empire français. M. d'Omalius est membre de l'Académie royale de Belgique, et correspondant de l'Institut royal des Pays-Bas et de l'Académie des sciences de France. Parmi ses autres ouvrages nous citerons : *Mémoires pour servir à la description géologique des Pays-Bas, de la France et de quelques contrées voisines* ; Namur, 1828, in-8°, réunion de mémoires fournis à des recueils scientifiques français ; — *Éléments de géologie* ; Paris, 1831, in-8° ; 3e édit., sous le titre d'*Éléments de géologie, ou seconde partie des Éléments d'histoire naturelle inorganique* ; Paris, 1839, in-8° ; — *Introduction à la géologie, ou première partie des Éléments d'histoire naturelle inorganique, contenant des notions d'astronomie, de météorologie et de minéralogie* ; Paris, 1833, in-8° ; — *Notions élémentaires de statistique* ; Paris, 1840, in-8° ; — *Des roches considérées minéralogiquement* ; Paris, 1841, in-8° ; — *Coup d'œil sur la géologie de la Belgique* ; Bruxelles, 1842, in-8° ; — *Précis élémentaire de géologie* ; Paris, 1843, in-8° ; — *Abrégé de géologie* ; Bruxelles, 1853, in-12 ; — de nombreux travaux dans les *Mémoires de la Société géologique de France*, le *Journal des Mines*, le *Journal de physique*, les *Annales des Mines*, et les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*. Il a extrait de ce dernier recueil : *Des races humaines, ou éléments d'ethnographie* ; Paris, 1845, in-8° ; nouv. édit., Bruxelles, 1850, in-12. E. REGNARD.

Bibliographie académique ; Bruxelles, 1855, in-12. — *Observation préliminaire en tête des Mémoires pour servir à la description géologique des Pays-Bas*, etc. — *Le Livre d'or de l'ordre de Léopold*. — *Documents particuliers*.

OMAR Ier (*Abou-Hafssah Ibn-al-Khattab*), successeur d'Abou-Bekr et second khalife des musulmans, né vers 581, régna depuis 634 jusqu'à 644. Il appartenait à la tribu des Benou-Adi et était cousin au troisième degré d'Abdallah, père de Mahomet. Les événements de sa vie antérieurs à sa conversion à l'islamisme sont peu connus et ont été amplifiés par la légende. Comme le grand apôtre chrétien saint Paul, il commença par persécuter la foi dont il devait être le plus ardent propagateur. On raconte qu'au retour d'une expédition qui l'avait retenu plusieurs années dans l'Yémen, il apprit les prédications de Mahomet, et jura de tuer l'infidèle qui outrageait les dieux de la Caaba. Il se rendit d'abord chez sa sœur Amena, nouvellement convertie, et la trouva lisant les chapitres du Coran récemment révélés. Transporté de fureur, il la frappa de son sabre et lui fit une légère blessure. La vue du sang lui rendit un peu de calme ; il demanda les tablettes que tenait la jeune femme. A peine les eut-il lues qu'une révolution complète se fit dans son esprit. Il s'informa de la demeure de Mahomet ; on lui dit que pour se soustraire aux persécutions des koréischites il s'était retiré avec quelques fidèles au château de la Safa. Il y courut, et demanda à entrer. Les amis du prophète voulaient refuser ; mais Mahomet s'avança vers la grande porte, l'ouvrit, et se présenta seul devant Omar. Celui-ci, étonné, restait immobile. « Fils de Kettab, lui dit Mahomet, as-tu le dessein de rester sous ce portique jusqu'à ce qu'il

te tombe sur la tête ? — Je viens, répondit Omar, croire en Dieu et en son prophète. » Mahomet lui présenta la main en disant : « Dieu est grand ». Cette conversion miraculeuse convenait bien à l'inébranlable croyant qui, après avoir assisté à la mort de Mahomet, s'écriait qu'il ferait sauter la tête de quiconque oserait dire que le prophète était mortel.

Depuis sa conversion, que l'on place vers 615, Omar fut un des partisans les plus dévoués et les plus utiles de Mahomet ; il l'accompagna dans toutes ses expéditions militaires, et contribua beaucoup à ses succès. Après la mort du prophète (632), il fit désigner pour lui succéder Abou-Bekr, et fut le *hajeb* ou principal ministre du premier khalife. L'œuvre de Mahomet, menacée par l'indifférence et les dissensions des musulmans, semblait près de s'écrouler. Abou-Bekr, suivant les conseils d'Omar, la raffermit en comprimant les mécontents et en lançant contre les empires voisins de Byzance où régnait Héraclius, et de la Perse, affaiblie par sa lutte contre les Grecs, les Arabes que les prédications du prophète avaient mis en mouvement. Lorsqu'il mourut, après deux ans de règne, il désigna son hajeb pour lui succéder. Omar commença son administration par enlever le commandement des armées de Syrie au célèbre Khaled Ibn-Walid, surnommé *l'Épée de Dieu*, qui par sa rapacité et sa cruauté envers les vaincus compromettait la cause de l'islamisme ; il le remplaça par Abou-Obéidad, brave général, qui s'était distingué dans les guerres contre les Grecs. Khaled se contenta de la seconde place, et poursuivit avec le nouveau général la conquête de la Syrie. Damas, la capitale de cette grande province, tomba au pouvoir des Arabes dans le mois de redjeb de la quatorzième année de l'hégire (août-septembre 635) (1). Après la prise de Damas les Arabes s'emparèrent d'Emèse, Hamah, et Kinnesrin ; ils remportèrent, en 636, sur les Grecs la victoire décisive de Yermouk. Un mois après la défaite des soldats d'Héraclius, Obéida reçut l'ordre d'assiéger Jérusalem. Deux généraux expérimentés, Amrou et Surjil, furent chargés de l'expédition. La ville se défendit vaillamment, et ne se rendit qu'à la condition qu'Omar lui-même viendrait recevoir la capitulation. Le khalife y consentit, et partit en toute hâte. L'historien Tabari raconte ainsi le voyage d'Omar. « Il montait un chameau de couleur sombre et se couvrait d'un vieux vêtement usé ; il portait avec lui, dans deux sacs, ses provisions, consistant en fruits secs, orge, riz, froment bouilli, et de plus une outre pleine d'eau. Chaque fois qu'il s'arrêtait pour faire un repas, il permettait à ceux qui l'accompagnaient d'y prendre part, et mangeait avec eux au même plat de bois ; s'il prenait du repos, la terre était sa couche. Sur sa route il rendit justice à tous ceux qui s'adressèrent à lui ; dans plusieurs circonstances il corrigea le relâchement des mœurs, et réforma des abus, particulièrement parmi les nouveaux convertis, abolissant aussi certaines habitudes de luxe qui s'étaient introduites parmi les musulmans, tels que de boire du vin, de porter des habits de soie..... A son arrivée au camp il ordonna de saisir et de traîner dans la boue des musulmans qui, contrairement à ses ordres, s'étaient vêtus de tuniques de soie enlevées aux Grecs. » Une courte conférence entre Sophronius, patriarche de Jérusalem, et le khalife suffit pour arrêter les termes de la capitulation, et les clefs de la ville sainte furent remises à Omar. On trouve dans les historiens orientaux, et d'après eux dans Le Beau et dans les *Mines d'Orient*, t. V, cette célèbre capitulation ; on en a contesté l'authenticité, et quelques détails en sont évidemment apocryphes ; mais comme elle est en général conforme à la réalité, et qu'elle servit de modèle aux musulmans au sujet des villes conquises sur les chrétiens, nous en rapporterons les principaux articles. « Les habitants conserveront la vie et les biens ; ils auront seuls la jouissance de leurs églises ; mais ils n'en bâtiront pas de nouvelles ; ils n'y élèveront pas de croix à l'extérieur, et l'entrée en sera permise nuit et jour aux musulmans ; ils ne sonneront point les cloches et se contenteront de les tinter ; on ne les forcera pas d'enseigner le Coran à leurs enfants, mais ils ne chercheront pas à faire des prosélytes parmi les musulmans : ils leur témoigneront du respect, leur céderont partout le pas, et porteront des turbans, des chaussures et des noms différents. Ils iront à cheval sans selle et sans armes, ne quitteront jamais leurs ceintures, ne vendront point de vin, reconnaîtront le khalife pour souverain, et lui payeront tribut. » Omar fit son entrée triomphante dans Jérusalem vers le milieu de la seizième année de l'hégire (637). Il visita en compagnie du patriarche l'église de la Résurrection et fit ses prières sous le portique de l'église de Constantin ; il se rendit ensuite à Bethléem, entra dans l'église bâtie sur le lieu même où était né le Sauveur, et y fit sa prière. De retour à Jérusalem, il ordonna de bâtir une magnifique mosquée sur l'emplacement du temple de Salomon. Ces pieuses occupations, si convenables au chef des croyants, ne lui firent pas oublier les soins de l'administration et de la guerre. La prise de Jérusalem fut suivie de la réduction des principales villes de Palestine, tandis que Khaled et Abou-Obéidad se rendaient maîtres de Laodicée, Antioche, Alep et Balbek.

Omar, maître de la Syrie, se prépara à envahir la Perse, alors gouvernée par Yzdejerd. Les succès des Arabes furent rapides. Saad-Ibn-Abi Wakkas, leur chef, passa l'Euphrate, défit à Ka-

(1) Nous adoptons pour la prise de Damas la date d'Elmacin, comme la plus probable, bien qu'elle ne s'accorde pas avec l'assertion de quelques historiens orientaux, qui prétendent que Damas fut prise le jour de la mort d'Abou-Bekr (août 634). La concordance que l'on a voulu établir entre ces deux événements nous paraît légendaire.

derizzah l'armée persane commandée par Rustam, et occupa Bahr-Thir, quartier occidental de Madayin, l'ancienne Ctésiphon. L'année suivante, 638, les Arabes fondèrent la ville de Koufah (Bassora), près de l'Euphrate, franchirent le Tigre et s'emparèrent de Ctésiphon, conquête qui annonçait la fin de l'empire perse. Si l'empire byzantin échappa à une ruine complète, il subit d'énormes démembrements. Après la Syrie, l'Égypte eut son tour. Amrou se jeta avec quelques milliers de Sarrasins sur cette grande province, qui fut déplorablement défendue par les lieutenants d'Héraclius. Un pays qui comptait plus de six millions d'habitants ne coûta pas un combat. Amrou n'eut qu'à faire deux siéges, celui de Misr (639) et celui d'Alexandrie. Cette ville fut prise le 22 décembre 640, et un butin immense tomba entre les mains des vainqueurs. En général les Arabes se conduisirent avec modération (*voy.* Amrou) et ne commirent pas de dégâts inutiles. Sur un seul point ils firent au fanatisme religieux un sacrifice qui a laissé sur le nom d'Omar une tache ineffaçable. Alexandrie possédait une bibliothèque, non pas la fameuse bibliothèque des Lagides, détruite pendant la guerre d'Alexandrie sous Jules César, mais un dépôt de livres formé dans le Sérapéon, et qui passe pour avoir été aussi riche que le précédent. Les chrétiens, qui détruisirent le Sérapéon sous Théodose, n'épargnèrent pas les livres. Cependant ils ne brûlèrent pas tous les volumes, et il en resta de quoi reconstituer une bibliothèque dont il est impossible aujourd'hui d'apprécier la composition et la richesse. Les œuvres de l'antiquité païenne s'y trouvaient-elles en majorité, ou était-elle composée en grande partie des ouvrages des Pères de l'Église et des théologiens grecs ? On l'ignore ; mais il nous paraît certain qu'il existait à Alexandrie un dépôt de livres, et que ce dépôt fut détruit par les Arabes. Aboulfaradge rapporte qu'Amrou écrivit au khalife pour savoir ce qu'il devait faire de la bibliothèque. Omar lui répondit : « Tu me parles de livres : s'ils ne contiennent que ce qui est déjà dans le livre de Dieu, ils sont inutiles ; s'ils ne s'accordent pas avec lui, ils sont pernicieux. Ainsi, fais-les brûler. » Amrou, quoique à regret, obéit à l'ordre du khalife ; il fit distribuer aux établissements de bains la bibliothèque, qui suffit à les chauffer pendant six mois. Cette dernière circonstance est évidemment fabuleuse ; mais le fond du récit, confirmé par l'écrivain arabe Abd-Allatif, nous paraît exact, quoique Gibbon et d'autres modernes l'aient révoqué en doute pour des raisons spécieuses (1). Le vainqueur de l'Égypte poussa ses

(1) Reinhard a réuni, après beaucoup d'autres, toutes les raisons qui peuvent faire douter du fait, dans une dissertation allemande publiée à Gœttingue, en 1792. Sainte-Croix a rassemblé les mêmes témoignages dans un article du *Magasin encyclopédique*, an. v, t. IV, p. 433. (*Voy.* la *Relation de l'Égypte* par Abd-Allatif, traduite par Silvestre de Sacy. 1810, in-4° ; et Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. VI, p. 18, etc.)

conquêtes jusque dans les déserts de Tripoli et de Barca. D'un autre côté, l'Arménie fut soumise par Mugheyrah (641) et le Khorassan par Ahnaf-Ibn-Kays. Dans la même année se livra la bataille de Nehavend, qui décida du sort de la Perse. Le général des Perses Firouz fut tué et le monarque forcé de chercher un asile à Farghanah, parmi les Turcs, où il mourut bientôt. Les succès militaires d'Omar, sa sévérité à l'égard des vaincus qui ne voulaient pas embrasser la religion du prophète et surtout la justice inexorable qu'il exerçait parmi ses sujets, lui suscitèrent beaucoup d'ennemis, qui, désespérant de le vaincre, formèrent des projets contre sa vie. Iabalah Ibn-Ahyam, chef de la tribu arabe de Ghosan, qui avait tour à tour abjuré le christianisme pour l'islamisme et l'islamisme pour le christianisme, et s'était réfugié près de l'empereur grec Héraclius, détestait mortellement le khalife (1). Il fit part de sa haine à un jeune esclave, Walhek Ibn-Musafer, et lui promit la liberté s'il parvenait à tuer Omar. Walhek partit dans ce dessein ; mais, arrivé devant le khalife, il fut frappé d'un tel respect qu'il s'agenouilla, baisa la main du chef des croyants, et confessa son projet criminel. Il reçut son pardon, et embrassa l'islamisme. Cet événement se passa en 638. Quelques années plus tard Omar tomba victime d'une haine plus implacable. Un esclave perse de la secte des mages, nommé Abou-Loulou Firouz, avait été, conformément à la coutume musulmane, forcé par son maître Almougheyrah à lui payer deux dirhems (drachmes) par jour. Trouvant la taxe trop lourde, il s'en plaignit à Omar, et demanda une diminution. Le khalife refusa, et Firouz jura de se venger. Quelques jours après, tandis qu'Omar faisait ses dévotions du matin dans la mosquée de Médine, Firouz le perça de trois coups de poignard dans la poitrine. Les assistants se jetèrent sur le meurtrier, qui se défendit avec la fureur du désespoir, blessa treize personnes, dont sept mortellement, et finit par s'enfoncer le poignard dans le cœur.

Omar languit encore cinq jours. Ses plus intimes serviteurs le pressaient de laisser le kha-

(1) D'Herbelot raconte ainsi, d'après les écrivains orientaux, l'origine de la haine de Jabalah. « Giabalah, fils d'Alhem, vint trouver Omar pour le reconnaître en qualité de khalife et pour embrasser sa religion. Omar le reçut fort bien, et le mena avec lui au pèlerinage de La Mecque. Giabalah, en s'acquittant avec lui des devoirs du pèlerinage, et faisant le tour du temple de La Mecque, un homme du commun le prit par la manche, et le fit sortir de son rang. Giabalah, offensé de l'incivilité de cet homme, lui donna un soufflet, et le maltraita de paroles, en lui reprochant l'insolence dont il avait usé avec une personne de sa qualité. Omar, considérant que ce prince continuait d'injurier et de menacer celui qui l'avoit fait retirer, lui dit : « Apaisez-vous, autrement je vous ferai rendre par cet homme le soufflet que vous lui avez donné ; car vous devez savoir que la religion musulmane vous a rendus tous deux égaux, le prince et l'esclave, quant à l'exercice et à la pratique des fonctions de piété et de religion, et principalement dans celle du pèlerinage ». Giabalah, piqué au vif des paroles du khalife, en conçut un si grand dépit, qu'il le quitta, et s'en alla à Constantinople, où il se fit chrétien. »

lifat à son fils Abdalah. « Non répondit-il ; c'est assez pour les enfants de Khattab, qu'un d'eux ait été chargé de rendre compte à Dieu du gouvernement des croyants. » Il se contenta de nommer six commissaires, et les chargea de choisir un khalife parmi eux. Après avoir fait ces dispositions, il mourut, à l'âge de soixante-trois ans, le vendredi du mois de dhoul hajjah, 23e de l'hégire, qui correspondait à novembre 644. Il fut enseveli près du prophète et d'Abou-Bekr dans la mosquée de Médine ; sa tombe est encore visitée avec respect par les musulmans.

L'historien persan Khondemir résume ainsi les actions d'Omar : « Il prit aux infidèles 36,000 villes ou châteaux, détruisit 4,000 temples ou églises, et fonda ou augmenta 1,400 mosquées. » Ce n'est pas seulement par ses conquêtes et ses constructions qu'Omar est fameux, c'est aussi par ses institutions. Sous son règne l'ère de l'hégire, ou fuite de Mahomet, par laquelle toutes les nations mahométanes comptent leurs années, fut établie et son commencement fut fixé au 16 juillet 622. Omar le premier assigna une paye aux soldats et des pensions aux officiers ; il institua une sorte de police de nuit pour la sécurité des citoyens ; il fit aussi d'excellents règlements sur les rapports des maîtres avec leurs esclaves. Il prit le titre de *emir-al momenim* (commandant des fidèles), au lieu de *khalifah-rasouli-Ilahi* (vicaire du messager de Dieu), qu'employait son prédécesseur Abou-Bekr. La mémoire d'Omar est l'objet de la plus grande vénération parmi les musulmans sunnites ou orthodoxes ; il n'en est pas de même des shiites, ou partisans d'Ali, qui regardent les trois premiers khalifes, Abou-Bekr, Omar, Othman, comme des usurpateurs au préjudice d'Ali, auquel, selon eux, le khalifat appartenait, comme au plus proche parent du prophète. Comme législateur religieux et politique, comme conquérant, Omar est, plus peut-être que Mahomet lui-même, le fondateur de l'islamisme. Il possédait des qualités qu'on trouve rarement réunies, la foi ardente d'un apôtre, la prévoyance et la calme énergie d'un chef d'État.

L. J.

Aboulféda, *Annales moslemici*, trad. par Reiske ; Copenhague, 1790. — Al-Makin, *Historia Saracenica*, par Erpenius ; Leyde, 1625. — Ibn-al-Khattib, *Historia Calipharum*, dans Casiri, *Bibl. Arab. Hisp.*, vol. II. — Simon Ockley, *The history of the Saracens*. — D'Herbelot, *Bibl. orient.*, aux mots *Omar*, *Khaled*, *Damashk*, *Iskandriah*. — Gibbon, *History of the decline and fall of the Roman Empire*. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XI (édit. de Saint-Martin). — Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*. — G. Weil, *Geschichte der Kalifen* — Platen, *Geschichte der Tödtung des Khalifen Omar aus der Chronik des Dijarbekri* ; Berlin, 1837.

O'MEARA (*Barry-Edward*), chirurgien de la marine anglaise, né en Irlande, en 1786, mort en juin 1836. Son nom est associé aux souvenirs de la captivité de Sainte-Hélène. Pendant trois ans, il fut le médecin assidu de Napoléon Ier, et brusquement renvoyé en Europe par le gouverneur sir Hudson Lowe, il publia, le premier, une relation authentique de ce qui se passait à Sainte-Hélène et des entretiens fréquents qu'il avait eus avec l'illustre captif, relation qui excita en Europe la plus vive curiosité et produisit une immense sensation. Tout l'intérêt de sa biographie est en quelque sorte concentré dans cette phase de sa vie. Il était entré à dix-huit ans dans l'armée comme aide-chirurgien. Se trouvant en 1808 à Messine (Sicile) avec son régiment, il servit de témoin dans un duel, fut jugé par une cour martiale et destitué. Quelque temps après, il parvint à être admis dans la marine royale comme chirurgien. Il y remplit ses devoirs avec zèle, de manière à mériter la satisfaction de ses supérieurs. Il servit successivement sur trois navires différents, commandés par le capitaine Maitland, qui, en 1815, reçut Napoléon à bord du *Bellérophon*. Cet officier, dans une lettre rendue publique, parle avec éloge du docteur. « Depuis quinze ans que j'ai commandé des navires de guerre, je n'ai pas, dit-il, rencontré d'officier qui ait aussi bien répondu à mon attente par son zèle et ses qualités. » O'Meara était chirurgien-major du *Bellérophon* lorsque Napoléon prit le parti de s'y rendre. Dans la traversée de Rochefort à Plymouth, il eut occasion de donner des soins à plusieurs officiers français qui accompagnaient l'empereur. Il lui fut présenté, et se rendit très-agréable par ses manières, sa conversation et sa connaissance de la langue italienne. Le duc de Rovigo proposa à O'Meara d'accompagner Napoléon à Sainte-Hélène en qualité de chirurgien. Le docteur accepta, après avoir obtenu le consentement du capitaine Maitland et l'autorisation de l'amiral Keith. Il stipula toutefois qu'il conserverait son grade et son rang dans la marine, et qu'il pourrait quitter Sainte-Hélène quand il le voudrait. On sait que Napoléon débarqua dans l'île vers le milieu d'octobre. Dans les cinq mois qui suivirent, le docteur remplit ses fonctions près de lui, sans éprouver aucune tracasserie des autorités anglaises, et à l'entière satisfaction de l'empereur et de ses compagnons de captivité. Presque tous les jours il voyait l'empereur, qui causait familièrement avec lui des événements remarquables de son règne et des personnages qui y avaient joué le principal rôle. O'Meara avait pris l'habitude, dès le départ pour Sainte-Hélène, de prendre note de ces entretiens, et comme ils étaient devenus plus intimes, les feuillets de son manuscrit augmentèrent chaque jour d'intérêt et d'importance. Par mesure de prudence, il les fit passer en Angleterre à mesure qu'ils étaient mis au net. Ce sont là les premiers matériaux du *Journal* que le docteur publia après la mort de Napoléon, et avec l'autorisation de ses exécuteurs testamentaires : « Le désir des ministres de S. M. britannique, dit-il, était d'ensevelir l'esprit de Napoléon avec son corps dans le tombeau de son exil. Mais persuadé que les moindres étincelles d'un génie tel que le sien doivent être conservées pour l'histoire,

et bravant le despotisme qui voudrait emprisonner l'intelligence même, j'ai regardé comme un devoir de contrarier ce dessein. » L'arrivée du gouverneur sir Hudson Lowe (*voir* ce nom) commença une nouvelle et odieuse phase dans la captivité de Sainte-Hélène. Le gouverneur voulut amener O'Meara à lui rendre compte des moindres actes de Napoléon, à répéter ses réflexions et ses entretiens confidentiels, à faire servir en un mot ses relations et ses devoirs comme médecin à un bas espionnage. O'Meara s'y refusa, et alors commencèrent à son égard des tracasseries et diverses persécutions, ayant pour but de rendre son séjour dans l'île impossible et de lui faire donner sa démission. Le docteur continua à remplir ses fonctions avec zèle et loyauté. Le gouverneur n'osait le frapper ouvertement; car les motifs manquaient, et il eût été trop odieux d'enlever à l'illustre captif le seul médecin qui eût sa confiance. Sir Hudson Lowe souffrit donc, dit l'éditeur de ses *Mémoires*, que le docteur continuât à exercer ses fonctions, attendu que dans plusieurs circonstances il donnait des renseignements utiles, et que d'ailleurs il était agréable au *général*. Vers le milieu de 1818, les relations changèrent brusquement. Des bulletins sur la santé de l'empereur, signés par le docteur Barter, médecin en chef de l'île, et que Hudson Lowe prétendait faussement avoir été rédigés d'après le rapport verbal d'O'Meara, amenèrent une scène violente entre celui-ci et le gouverneur. Le docteur fut aussitôt mis aux arrêts dans l'enceinte de Longwood, avec défense de voir qui que ce fût, à moins de cas urgent de maladie. L'empereur, en ayant été informé, autorisa le docteur à donner sa démission, comme n'ayant plus l'indépendance qu'exigeaient ses fonctions. Le gouverneur informa officiellement O'Meara qu'en vertu des instructions reçues de lord Bathurst, en date du 14 mai 1818, il avait reçu ordre de le destituer de ses fonctions près du « général Bonaparte », et de lui interdire toute relation avec les habitants de Longwood. O'Meara désobéit à cette dernière injonction, et se présenta chez l'empereur, qui le reçut très-affectueusement et lui donna des témoignages de sa confiance (25 juillet 1818). De retour en Europe, il jugea nécessaire de se justifier des accusations ou insinuations faites contre lui au ministre des colonies par Hudson Lowe, et d'exposer avec une mâle franchise tous les faits relatifs à ses fonctions et à son séjour à Sainte-Hélène. A cet effet, il adressa à l'amirauté une lettre célèbre, qui n'a pas moins de 38 pages in-8°. C'est un exposé énergique de tous les procédés de sir Hudson Lowe à son égard et envers le captif qu'il surveillait. Dans sa traversée en Europe, il avait insinué que la vie de Napoléon n'était pas en sûreté entre les mains de Hudson Lowe, et que lui, en sa qualité de médecin, avait reçu diverses insinuations et même plus pour aider à l'accomplissement d'un dessein contre ses jours. Ces paroles avaient été rapportées au gouvernement. La lettre à l'amirauté reproduisait cette accusation en termes mesurés (28 octobre 1818). Peu de jours après, le secrétaire de l'amirauté, Croker, fut chargé d'adresser la réponse, et dans cette lettre très-sévère, les lords de l'amirauté, s'attachant à à ce seul passage et laissant de côté tout le reste, lui signifiaient son renvoi du service. Ainsi, après vingt ans de service, O'Meara fut privé de tout emploi et même de pension. Son ouvrage *Napoléon en exil*, qu'il publia en 1822, fut partout lu avec une extrême avidité. C'était le premier livre qui faisait connaître d'une manière authentique, en les flétrissant, les odieux procédés de sir Hudson Lowe à l'égard de son prisonnier, et montrait que ce n'était pas sa responsabilité qu'il avait voulu mettre à couvert par des mesures de prévoyance, mais qu'il avait cherché à satisfaire la haine de ses commettants et à seconder ainsi un climat meurtrier. L'ex-gouverneur sentit toute la portée de ces accusations, et s'adressa aux tribunaux. Mais les formalités et les preuves de calomnie imposées par la loi anglaise l'arrêtèrent dans le cours de sa procédure, et les tribunaux ne rendirent aucun arrêt contre le docteur O'Meara. Hudson Lowe continua à garder le silence. Ce n'est que longtemps après sa mort, en 1853, que M. William Forsyth a publié, d'après les papiers officiels et la correspondance de l'ex-gouverneur, l'*Histoire de la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène*, dans le but de réfuter les accusations ou calomnies accréditées en Europe par les *Mémoires* parus depuis trente ans. Dans le cours de cet ouvrage, le docteur O'Meara est traité, par l'ex-gouverneur et par l'éditeur, avec une sévérité souvent outrageante. Heureusement ces attaques vinrent à une époque où l'opinion publique eut le temps de recueillir des renseignements, d'arriver à une appréciation consciencieuse et indépendante. Dans ses dernières années, O'Meara vécut dans la retraite, aux environs de Londres, et c'est là qu'il mourut, le 3 juin 1836. Outre son livre principal, dont la meilleure traduction fut publiée par A. Roy en 1823, 2 vol. in-8°, on doit à O'Meara : *Lettres du cap de Bonne-Espérance*; 1819; — *Documents historiques sur la maladie et la mort de Napoléon Bonaparte*; 1821; — *Lettre adressée à l'éditeur du* Morning-Chronicle; 1821.

J. Chanut.

Histoire de la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène, d'après les lettres et le journal de sir Hudson Lowe, et documents officiels non publiés, par William Forsyth. 3 vol. in-8°, Londres, 1853 (traduit en 1854). — *Revue des deux mondes*, 15 janvier 1855. — Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*.

OMEIS (*Magnus-Daniel*), poëte et moraliste allemand, né à Nuremberg, le 6 septembre 1646, mort le 22 novembre 1708. Fils d'un ecclésiastique protestant, il fit ses études à Altorf, où il devint, en 1674, professeur. Nommé en 1691 comte pa-

latin pour un poëme écrit en l'honneur de l'empereur Léopold, il fut, en 1697, élu président de la société littéraire de l'Ordre des Fleurs, dont il faisait partie depuis trente ans. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *De quatuor paradisi fluminibus, præfixa est oratio de fonte eloquentiæ quatuor in rivos distincto*; Altorf, 1676, in-4° ; — *De εὐσεβεία et αὐταρκεία, virtutibus ab Aristotele omissis, commendatis tamen ab apostolo Paulo;* ibid., 1681 ; — *Theatrum virtutum et vitiorum ab Aristotele in Nicomacho omissorum*; Altorf, 1682, in-4°; — *De eruditis Germaniæ mulieribus*, ib., 1688, in-4° ; — *De erroribus quibusdam qui philosophis veteribus falso aut dubie adscribi solent;* ib., 1691; — *De stoicorum philosophia morali*; ib., 1699; — *De expiationibus apud veteres gentiles usitatis*; ib., 1700, in-4°; — *De officiis erga bruta*; ib., 1702 ; — *Gründliche Anweisung zur teutschen Dichtkunst* (Instruction approfondie pour la poésie allemande); ib., 1704 et 1712, in-8° ; — *Geistliche Lieder* (Cantiques); Nuremberg, 1706, in-8° ; — *De numero septenario hujusque sanctitate;* Altorf, 1707, in-4° ; — *De claris Norimbergensibus*, ib., 1708, 4 parties, in-4°; — *Disputationes in Ciceronis libros III De officiis*; ib., 1695-1708, 26 parties, in-4°, etc. O.

Æpinus, Vitæ professorum Altorfinorum. — Pänemann, *Lebensbeschreibungen gelehrter Leute.* — Will et Nopitsch, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon.*, t. III et VII. — Sax, *Onomasticon*, t. V, p. 625. — Hirsching, *Litt. Handbuch.*

OMER (Saint), *Audomarus*, prélat français, né vers 595, à Orval ou Goldenthar, près de Constance, mort à Térouenne, le 9 septembre 668. D'une famille noble et riche, il reçut une éducation distinguée, et sa mère, Domitille, étant morte, il persuada à Friulfe, son père, de donner ses biens aux pauvres et de se retirer dans l'abbaye de Luxeuil. Les vertus et les talents d'Omer lui acquirent bientôt parmi ses frères une réputation qui arriva jusqu'à Dagobert Ier. Sur la proposition de saint Achaire, alors évêque de Noyon et Tournai, Dagobert choisit Omer pour lui confier le gouvernement de l'église de Térouenne (637), sans pasteur depuis plus de quatre-vingts ans. Tout aussitôt, l'évêque travailla à réformer les mœurs corrompues de son peuple. Il eut pour aider son zèle trois excellents coopérateurs, Bertin, Mummolin et Ebertran, qu'il fit venir de l'abbaye de Luxeuil. Un gentilhomme nommé Adroald, sans enfants, lui ayant donné sa terre de Sithiu sur l'Aa, Omer y fit bâtir une église, qu'il dédia en 648 à saint Martin, et établit tout auprès un monastère dont il nomma abbé Mummolin. Celui-ci ayant été élu évêque de Noyon et Tournai, Omer le remplaça par Bertin, qui plus tard donna son nom à l'abbaye, autour de laquelle se forma depuis une ville aujourd'hui l'une des plus importantes de l'Artois, et qui a été appelée *Saint-Omer*. Il la donna avec toutes ses dépendances à Bertin par une charte du 18 mai 662, pour la signature de laquelle on fut obligé de lui conduire la main, parce qu'il était depuis quelque temps devenu aveugle. Omer fut inhumé dans l'église qu'il avait fait construire, et le martyrologe romain mentionne sa fête au 9 septembre. H. F—r.

Acta Sanctorum, 9 septemb. — Mabillon, *Annales Ordinis S.-Benedicti*, IX sæc. — Baillet, *Vies des Saints*, t. III. — *Breviarium parisiense.* — *France pontificale.* — Longueval, *Hist. de l'eglise gallic.*, t. IV.

* **OMER-PACHA**, général ottoman, né au commencement de 1806, à Plaski, village de la Croatie autrichienne. Avant d'abjurer la religion grecque orthodoxe, que professait sa famille, il se nommait *Michel* Lattas. Son père était lieutenant administrateur du cercle d'Ogulini. Le jeune Lattas fut enrôlé comme cadet au régiment d'Ogulini, passa bientôt dans les ponts et chaussées, et devint secrétaire d'un des principaux ingénieurs, qui le prit en affection, l'emmena en Dalmatie dans ses tournées d'inspection, et le fit nommer en 1826 sous-inspecteur des ponts et chaussées à Zara. S'étant rendu coupable d'un acte d'indiscipline, il échappa à la rigueur des lois militaires en se réfugiant en Bosnie, où il fut réduit pour vivre à tenir la comptabilité d'un commerçant turc et à embrasser l'islamisme. Le gouverneur de Widdin, Husséin-Pacha, l'exterminateur des janissaires, lui confia l'éducation de ses enfants, et l'envoya en 1834, sous le nom d'Omer-Effendi, à Constantinople, où il sut se créer des relations utiles. Admis comme professeur d'écriture dans une école militaire, il fut pris en amitié par le vieux sérakier Kosrew-Pacha, et présenté au sultan Mahmoud, qui le nomma professeur d'écriture de son fils Abdul-Medjid, lui procura pour femme une riche héritière, et le chargea de divers travaux topographiques en l'élevant au grade de capitaine dans l'armée turque. En 1839, à l'avénement d'Abdul-Medjid, il fut nommé colonel et envoyé en Syrie, où il reçut en 1842 le commandement militaire du Liban. La dureté qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions n'empêcha point les Maronites de le souhaiter pour chef de la Montagne; mais l'année suivante il dut passer en Albanie avec Reschid-Pacha pour dompter l'insurrection et opérer le recrutement; Omer, qui après les affaires de Syrie était devenu pacha, soumit en 1846 le Khurdistan révolté, devint chef militaire de la Valachie lors de la révolution qui éclata en juin 1848 à Bucharest, et conseilla au sultan, pour relever le moral de la Turquie de déclarer la guerre à la Russie. Appelé au commandement de l'armée de Roumélie, il entreprit de la former à la discipline européenne, et exerça dans les principautés la justice d'une manière assez arbitraire. L'Autriche, blessée de l'empressement avec lequel Omer-Pacha avait accueilli dans son armée les réfugiés hongrois, souleva la Bosnie. La Porte-Ottomane, selon le conseil de l'Angleterre, résolut de prendre l'offensive, et chargea Omer-Pacha de soumettre les insurgés et d'introduire le tanzimat dans leur

province, qui jusqu'alors avait conservé une sorte d'indépendance. Le général, revêtu de pouvoirs étendus, comprima en trois semaines l'insurrection de Nissa, et fit son entrée à Sérajévo. Les chefs musulmans se retirèrent humiliés, prirent de nouveau les armes et furent battus en plusieurs rencontres (1850). Omer-Pacha poursuivit ses succès dans l'Herzegovine, et pénétra lui-même déguisé en paysan dans le Monténégro pour étudier la topographie du pays. Rappelé par une nouvelle révolte des Bosniaques en 1851, il les vainquit de nouveau, et réussit à s'emparer des nouveaux chefs à Bibatch. Il transféra le siége du gouvernement de Bosnie à Tranik, où il demeura jusqu'au mois d'avril 1852, fit occuper militairement tous les districts, et se déclara hostile à l'Autriche, en prohibant toute exportation en ce pays. En 1853, pendant que le prince Gortchakof perdait un temps précieux à s'emparer de la Valachie, Omer-Pacha rassemblait à Choumla une armée de soixante mille hommes, qui lui barra le chemin de Constantinople. Le général turc déploya une incroyable activité dans tout le cours de cette guerre, où il eut à lutter autant contre les membres du divan que contre l'armée russe. Après avoir sommé, le 8 octobre, le prince Gortchakof d'évacuer les provinces danubiennes, il fit avancer deux corps de quinze mille hommes sur Routschouk et sur Widdin, fortifia Silistrie, et y laissa une garnison de huit mille hommes commandée par Moussa-Pacha. Le 2 novembre il fit occuper sur le Danube l'île située en face de Turtukaï par un régiment d'infanterie et la rive gauche du Danube au pied du village d'Oltenitza par trois mille hommes avec plusieurs batteries. Un corps de neuf mille Russes s'avança pour s'emparer de cette position. Les Turcs les laissèrent approcher à soixante pas sans brûler une amorce et firent tout à coup plusieurs décharges d'artillërie et de mousqueterie, qui forcèrent l'ennemi à se retirer précipitamment après avoir perdu quatre mille hommes et presque tous leurs officiers. C'est à la suite du combat d'Oltenitza que les officiers russes endossèrent la capote de soldat les jours de bataille. Satisfait de ce premièr succès, Omer-Pacha retira ses troupes de ce poste, et fit occuper l'île de Mokan, qui devint tout l'hiver le théâtre de continuelles escarmouches. Pendant que les Russes étaient occupés devant Turtukaï, le corps d'Ismaïl-Pacha passait le Danube à Widdin et se retranchait à Kalafat, où il se maintint malgré les forces nombreuses envoyées pour l'en chasser. Il arrivait cependant au camp de Choumla des troupes indisciplinées de tous les points de l'empire; sans provisions, sans vêtements, elles étaient plutôt un obstacle au général, qui ne pouvait les empêcher de piller les contrées où elles se trouvaient. Omer-Pacha se plaignit au sultan, qui, sans consulter le divan, le nomma généralissime et lui envoya sur sa cassette particulière 60 millions de piastres pour payer une partie de la solde arriérée. Le 22 mars 1854, les Russes envahirent la Bulgarie sur deux points différents et mirent le siége devant Silistrie, le poussèrent avec vigueur, firent sauter une partie des fortifications à l'établissement desquelles Omer-Pacha avait présidé lui-même, et s'élancèrent plusieurs fois à l'assaut sans succès. Cependant les troupes anglo-françaises débarquaient à Varna; un conseil de guerre se tint dans cette ville; c'est là que, pour la première fois, Omer-Pacha exposa sa véritable position, qu'il avait réussi à cacher non-seulement aux Russes, mais aux membres du divan, tant il craignait l'indiscrétion de ses rivaux. Le 25 mai, le prince Gortchakof commanda un assaut général; trente mille hommes s'élancèrent sur trois colonnes, et furent encore repoussés avec huit mille hommes tués ou blessés. Néanmoins, la ville était à l'extrémité, quand Omer-Pacha réussit à y faire passer des renforts, et il se disposait lui-même à marcher à son secours et à livrer un combat aux assiégeants, quand ceux-ci levèrent le siége et se hâtèrent de repasser le Danube, dans la nuit du 20 au 21 juin. Omer-Pacha, après avoir fait massacrer dans l'île de Ramadan ses bachibouzouks les plus indisciplinés, fit une entrée triomphale à Bucharest; mais il dut abandonner l'occupation des principautés aux Autrichiens en vertu du traité signé à Vienne, le 2 décembre 1854, et passa en Crimée avec ses troupes, d'où il fut envoyé mais trop tard pour empêcher la prise de la ville de Kars. La paix qui suivit la prise de Sébastopol arrêta momentanément la carrière militaire d'Omer-Pacha. En 1861 il fut chargé d'apaiser les troubles de la Bosnie et de l'Herzegovine. Nommé grand-croix de la Légion d'honneur par Napoléon III et décoré de l'ordre de Sainte-Anne de Russie, il doit prendre le commandement de la Syrie. F. Rolland.

L. Poujade, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1855 et 15 avril 1856.

OMMEGANCK (*Balthasar-Paul*), peintre belge, né en 1755, à Anvers, mort dans cette même ville, le 18 janvier 1826. Une vocation naturelle l'entraîna vers la peinture, qu'il étudia chez H.-J. Antonissen et en observant avec soin la nature. Il s'adonna particulièrement au paysage avec animaux, et se fit dans ce genre une grande réputation. Il envoya un grand nombre de ses tableaux aux expositions du Louvre jusqu'à celle de 1817. L'Académie des beaux-arts de l'Institut de France l'admit au nombre de ses correspondants; il fut conseiller à l'académie d'Anvers et membre de l'Institut des Pays-Bas. Ses tableaux se distinguent par une ordonnance simple, par un ton chaud et agréable; ses animaux, et principalement ses moutons, sont d'une grande vérité : on l'appela le *Racine des moutons*. Cependant, c'est surtout après sa mort que ses tableaux furent recherchés et se vendirent à des prix très-élevés. On en voit aux musées de Bruxelles et

de La Haye et au musée du Louvre. Ommeganck a laissé aussi quelques écrits sur les arts du dessin. G. DE F.

Journal des artistes, 1828. — Siret, *Dict. des peintres*. — *Livrets de l'Exposition du Louvre.*

OMMEREN (*Richeus* VAN), humaniste hollandais, né en 1758, à Amsterdam, mort le 6 janvier 1796, dans cette ville. Il était recteur de l'école latine d'Amsterdam. Il joignait un goût pur à une connaissance approfondie des auteurs classiques, et composait en latin avec élégance. Ses principaux écrits sont : *Sylvia, carmen*; Amsterdam, 1778, in-8°; — *Mémoires sur Horace*; ibid., 1789, in-8°; — *Ode ad Gallos*; Paris, 1790, in-8°; — *Anthologia poetica*; Amsterdam, 1793, in-12. K.

Allgem. Literatur Zeitung, 1796, p. 286.

OMODEI (*Leonardo*), savant littérateur italien, né à Palerme, où il est mort, le 8 janvier 1680. Il jouit d'une certaine réputation comme poëte et se rendit familière l'étude de l'astronomie. Un de ses pieux compatriotes l'envoya à Tunis pour y racheter les chrétiens de l'esclavage. On a de lui plusieurs ouvrages, tels que des tragédies, des comédies, des discours académiques, des chansons siciliennes, la relation de son voyage (*Il governo di Tunisi*), des observations d'éclipses et des traités d'astrologie. P.

Mongitore, *Biblioth. sicula*, II.

O' MORAN (*Joseph*), général français d'origine irlandaise, né à Delphin, en 1745, guillotiné à Paris, le 16 ventôse an II (6 mars 1794). Il entra au service de la France dans le régiment irlandais de Dillon, dont il devint colonel à la révolution. Nommé maréchal de camp, il fit sous Dumouriez les campagnes de Champagne et de Belgique. En 1792, il était général de division, et commanda Condé. En août 1793 il prit Tournay, et occupa Cassel. Accusé d'ineptie par la division du général Ferrières, qu'il n'avait pas appuyée et dont il avait compromis la sûreté, il fut mis en état d'arrestation le 16 par les ordres des représentants Levasseur et Delbret et envoyé à Paris, où il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire.

Le Moniteur universel, an Ier, an II. — *Biographie Moderne.*

OMPTEDA (*Thierry-Henri-Louis*, baron DE), publiciste allemand, né le 5 mai 1746, au château de Welmsdorf, dans le comté d'Hoya, mort à Ratisbonne, le 18 mai 1803. Nommé en 1767 assesseur au tribunal pour le pays de Calenberg à Hanovre, il y fut en 1778 promu à l'emploi de juge, et devint en 1783 délégué de la Grande-Bretagne et du duché de Brunswick auprès de la diète de Ratisbonne. On a de lui : *Literatur des gesamten natürlichen und positiven Völkerrechts* (Bibliographie de l'ensemble du droit des gens naturel et positif); Ratisbonne, 1785, 2 vol. in-8°; un volume supplémentaire a été ajouté par Kamptz; Berlin, 1817; — *Geschichte der Reichs-kammer-gerichts-visitationen* (Histoire des visitations de la chambre impériale); ibid., 1792, in-4°. O.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, t. V.

ONATAS (Ὀνάτας), peintre et statuaire grec, né à Égine, vivait dans la première partie du cinquième siècle avant J.-C. Il fut le contemporain de Polygnote, Ageladas et Hegias. Il florissait vers la 80e olymp. (460 avant J.-C.), c'est-à-dire dans la période immédiatement antérieure à Phidias. Son père se nommait Micon; mais on ignore si c'était le grand peintre de ce nom. Onatas semble avoir été un artiste de grand mérite; cependant, à part une épigramme de l'*Anthologie grecque*, Pausanias est le seul auteur ancien qui le mentionne. Il dit que quoique Éginète, Onatas ne le cédait à aucun artiste de l'école d'Athènes; il cite de lui les ouvrages suivants : une statue en bronze d'Hercule sur base de bronze, dédiée à Olympie par les Thasiens; cette statue avait dix coudées de haut; de la main droite elle tenait une massue, et de la main gauche un arc, et portait pour inscription deux vers grecs qui signifient : « Onatas, fils de Micon, m'a faite, habitant lui-même dans l'île d'Égine »; — un *Apollon* à Pergame, également remarquable par ses hautes dimensions et sa beauté; — un *Hermès* vêtu du manteau et de la chlamyde, avec un casque sur la tête et portant un bélier sous son aile. Cette statue fut dédiée à Olympie par les habitants de Phérée en Arcadie, et l'inscription indiquait qu'elle était l'œuvre d'Onatas d'Égine et de Callitélès que Pausanias regarde comme son fils ou son disciple; — une statue en bronze de la *Noire Déméter*. Cette statue se rapportait à une curieuse légende racontée dans Pausanias. La place de la légende était près de Phigalée, une caverne du mont Élée, que les Phigaliens avaient consacrée à la déesse, et dans laquelle ils avaient placé une image de bois semblable à une femme, excepté qu'elle avait la tête et la crinière d'une cavale; autour de sa tête se tordaient des dragons et d'autres bêtes sauvages; la déesse vêtue d'une tunique, qui descendait jusqu'aux pieds, portait un dauphin sur la main droite et une colombe sur la main gauche. Cette statue ayant été brûlée à une époque inconnue, ne fut pas remplacée; les Phigaliens négligèrent même le culte de la déesse; mais enfin, avertis par le manque de leurs récoltes et par l'oracle pythien, ils employèrent Onatas à faire une statue en bronze conforme à la monstrueuse image en bois qui avait péri; — les statues en bronze des *héros grecs tirant au sort celui qui combattra Hector*. Ce groupe avait été dédié à Olympie par tous les Achéens; il consistait d'abord en dix figures; mais du temps de Pausanias il n'en restait que neuf, la statue d'Ulysse ayant été emportée à Rome par Néron. Les héros armés de javelots et de boucliers étaient placés ensemble près du grand temple; en face d'eux se tenait Nestor portant le casque où les sorts

avaient été jetés. Le nom d'Agamemnon était inscrit sur sa statue, en lettres qui allaient de droite à gauche. Les autres statues ne portaient pas de nom; mais Pausanias crut reconnaître Idoménée dans un guerrier qui avait un coq sur son bouclier. Sur un côté du bouclier de cette même statue on lisait deux vers grecs, qui signifient en français : « Ceci est l'ouvrage de l'habile Onatas, auteur de beaucoup d'autres œuvres, et fils de Micon d'Égine. » D'après cette inscription, il semble que dans ce groupe de dix statues celle d'Idoménée seule appartenait à Onatas; — le *char de bronze* avec une statue d'homme, que Dinomane, fils d'Hiéron, dédia à Olympie en mémoire des victoires de son père. De chaque côté du char étaient des chevaux de course montés par des enfants. Les chevaux et les enfants étaient l'œuvre de Calamis; — un groupe dédié à Delphes par les Tarentins, en souvenir de leur victoire sur les Peucétiens. Ces statues, œuvres d'Onatas et de Calynthus, représentaient des cavaliers et des fantassins mêlés. Opis, roi des Japygiens et allié des Peucétiens, était étendu par terre sous les pieds du héros Taras et du Lacédémonien Phalanthe.

Onatas était peintre aussi bien que statuaire. Il fut employé avec Polygnote à décorer le temple d'Athéna Areia à Platée. Le tableau qu'il peignit sur les murailles du portique ou *pronaos* représentait l'expédition des chefs argiens contre Thèbes. Euryganeia, mère d'Étéocle et Polynice, selon la tradition suivie par Pausanias, était représentée se lamentant sur le fratricide mutuel de ses fils. Il faut remarquer au sujet de ce peintre que le texte de Pausanias n'est pas certain et que plusieurs manuscrits donnent *Onasias* (Ὀνασίας) au lieu d'*Onatas*. Y.

Anthologia græca, IX, 238. — Pausanias, V, 25, 27; VI, 12; VIII, 42; IX, 4, 5; X, 13. — Ot. Müller, *Handbuch der Archeologie der Kunst*. — Thiersch, *Epochen der bildenden Kunst der Griechen*. — Rathgeber, dans l'*Encyclopädie* d'Ersch et Gruber. — Junius, *Catalogus Artificum*. — Böttiger, *Ideen zur Archäologie der Mahlerei*.

ONCIEUX (*Guillaume* D'), littérateur savoisien, né vers 1560, à Chambéry, mort vers 1630. Il appartenait à une bonne famille établie depuis le treizième siècle dans le Bugey, et qui y possédait les seigneuries de Douvres et de Cogna. D'abord avocat, il devint ensuite conseiller, puis président du sénat de Chambéry. Parmi ses écrits, qui sont nombreux et remplis de recherches curieuses, nous citerons : *Numeralium locorum decas in omni fere scientiarum genere, mysticis referta propositionibus*; Lyon, 1584, in-8°; — *Berlinum, seu rusticum oblectamentum*; ibid., 1597, in-8°; le titre de cet opuscule est le nom latinisé de la campagne des Berliet, famille distinguée de la Savoie; — *Centum in quo de rerum natura multa præclara ac singularia a primo ad ultimum 'continentur* (en vers); ibid., 1604, in-8°; — *Colloquia mixta, in quibus variæ juris quæstiones et philosophicæ tractantur festive ac erudite*; Genève, 1620, in-8°, avec le portrait de l'auteur; — *Epistolæ in quibus lectio utilis simul et delectabilis continetur*; Lyon, 1618, in-12; — *Traité des singularités de la mémoire*; ibid., 1622, in-12, ouvrage encore recherché. P. L.

Guichenon, *Hist. de Savoie*, 3e partie. — Grillet, *Dict. hist. du dép. du Mont-Blanc*, II, 97.

ONÉSICRITE (Ὀνησίκριτος), historien grec, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. Selon l'opinion la plus commune, il était né à Astypalée, bien que quelques-uns le fissent naître à Égine. A un âge déjà mûr, il devint un des disciples de Diogène le cynique. Voici ce que Diogène Laerce et Suidas, d'après lui, racontent à ce sujet. Diogène le cynique possédait à un degré merveilleux le don de persuasion, de sorte que l'on ne pouvait pas s'arracher à ses discours. Onésicrite avait envoyé à Athènes un de ses deux fils, nommé Androsthène; celui-ci entendit Diogène, et resta. Onésicrite chargea alors son plus jeune fils d'aller chercher l'aîné; mais le plus jeune céda au charme à son tour. Le père partit lui-même pour ramener ses enfants; mais il ne résista pas mieux qu'eux à l'épreuve, et devint un des auditeurs les plus assidus du philosophe cynique. Avant sa conversion à la philosophie on ignore quelle était sa profession; mais à en juger par l'habileté navale qu'il montra plus tard, il est probable qu'il était marin. Dans un âge avancé il suivit Alexandre en Asie, on ne sait à quel titre. Les historiens ne le mentionnent qu'assez tard pendant la campagne de l'Inde. Il fut chargé par Alexandre d'avoir une conférence avec ces philosophes indiens que les Grecs appelaient gymnosophistes. Les détails de cette entrevue, tels qu'Onésicrite les donna et tels que Strabon les rapporte sont curieux, mais trop longs pour être reproduits ici. Après la construction de la flotte de l'Hydaspe Alexandre nomma Onésicrite pilote du vaisseau royal ou principal pilote de la flotte (ἀρχικυβερνήτης). Il occupa ce poste important durant toute la descente de l'Indus et dans le long et périlleux voyage de l'embouchure du fleuve au golfe Persique. Il s'acquitta de ces fonctions avec tant d'habileté qu'Alexandre lui donna une couronne d'or en même temps qu'à Néarque. Arrien cependant lui reproche d'avoir manqué de jugement, et prétend qu'en une certaine occasion la flotte était perdue si Néarque avait suivi son avis. A partir de cette époque nous ne savons plus rien de son histoire; mais il est probable qu'il s'attacha à Lysimaque et qu'il acheva à la cour de ce prince son histoire d'Alexandre, qu'il avait commencée longtemps auparavant et du vivant même du roi de Macédoine.

L'ouvrage d'Onésicrite comprenait l'histoire entière d'Alexandre. L'auteur donnait même d'assez longs détails sur son enfance et son éducation;

il s'étendait particulièrement sur l'expédition d'Asie et mêlait à son récit de longues descriptions géographiques. Cette partie de son ouvrage aurait été extrêmement précieuse si Onésicrite n'avait prodigué les fables et les mensonges au point d'ôter toute autorité à son témoignage. Strabon, trop sévère peut-être, dit, par une comparaison un peu recherchée, qu'il fut « un archipilote de mensonges aussi bien que d'Alexandre ». Plutarque le cite parmi les historiens qui rapportaient la prétendue visite de la reine des Amazones à Alexandre, fable ridicule dont Lysimaque se moquait (1). Arrien l'accuse de s'être représenté faussement comme le chef de la flotte lorsqu'il n'en était en réalité que le pilote. Aulu-Gelle le place avec Aristéas de Proconèse, Isigonus, Ctésias, Philostephanus, Hégésias parmi les paradoxographes ou écrivains de récits merveilleux. Il nous reste de lui trop peu de chose pour que nous puissions juger si ces reproches sont fondés; mais nous pensons qu'ils sont exagérés. Onésicrite parlait de régions inconnues, entre autres de l'Inde, et beaucoup de ses récits étaient vrais ou du moins avaient un fonds de réalité quoiqu'ils parussent incroyables. Il fut le premier écrivain grec qui mentionna l'île de Taprobane. Un ouvrage qui racontait l'enfance d'un prince et une expédition en Asie rappelait naturellement la *Cyropédie* et l'*Anabase;* aussi plusieurs critiques anciens prétendent qu'Onésicrite avait imité Xénophon, et qu'il était resté bien au-dessous de son modèle.

Le roi Juba avait extrait de l'histoire d'Alexandre la partie géographique, et en particulier ce qui concernait le voyage de l'Indus au golfe Persique; cet extrait est cité par Pline comme le *Périple* d'Onésicrite; il n'en faut pas conclure que l'historien d'Alexandre avait composé un ouvrage sous ce titre; encore moins faut-il conclure avec un critique moderne qu'il avait composé une histoire des anciens rois de Perse, parce que Lucien (*Macrob.*, 14) le cite au sujet de l'âge de Cyrus. Tous les faits connus de la vie d'Onésicrite, et tous les passages de lui que citent les auteurs anciens ont été discutés et recueillis par Geier, *Alexandri historiarum scriptores*, l. III, p. 74-108, et par C. Müller, *Fragmenta scriptorum de rebus Alexandri Magni*, à la suite d'Arrien (édit. Didot), p. 47-57. L. J.

Diogène Laerce, VI, 75, 84. — Suidas, au mot Ὀνησίκριτος. — Vossius, *De historicis græcis*, p. 94, édit. de Westermann. — Sainte-Croix, *Examen critique des historiens d'Alexandre*, p. 38, etc. — Meier, dans l'*Encyclopædie* d'Ersch et Gruber.

ONÉSIME (Saint), évêque et martyr, né en Phrygie, mort en 95 de J.-C. Esclave d'un citoyen de Colosse appelé Philémon, il le vola, et s'enfuit à Rome. Il y rencontra saint Paul, qui le convertit et le baptisa. Saint Paul le renvoya à Philémon en lui écrivant pour le conjurer de pardonner à cet esclave, et de le traiter même comme son propre frère en Jésus-Christ, ajoutant qu'il s'obligeait de lui payer tout ce qu'Onésime pouvait lui devoir, et qu'il demeurait sa caution. Rien de plus touchant que cette lettre placée dans le canon des livres saints. Philémon reçut Onésime avec toute la charité chrétienne, et non content de lui pardonner sa faute, il lui accorda la liberté et le renvoya à Rome pour assister saint Paul, auquel Onésime se montra toujours très-attaché. L'apôtre l'employa dans le ministère évangélique et le chargea avec saint Tychique de porter la lettre qu'il écrivit vers ce même temps aux fidèles de Colosse. Il l'y appelle *son très-cher et fidèle frère*. Les constitutions apostoliques portent que saint Paul le fit plus tard évêque de Bérée en Macédoine, où il couronna sa vie par le martyre. Son nom se trouve au martyrologe romain, à la date du 2 mars.

Un autre saint ONÉSIME succéda à Caïus sur le siége d'Éphèse, et fut le troisième évêque de cette ville. Il gouvernait cette église en 107. Sa fête est célébrée le 16 février dans l'église latine. H. F.

Acta Sanctorum, février et mars. — Dom Calmet, *Dict. de la Bible*. — Saint Paul, *Epist. ad Philemonem*. — Saint Ignace, Πρὸς Ἐφεσίους. — Tillemont, *Vie de saint Paul*. — Baillet, *Vies des Saints*, t. I.

ONGARO (*Antonio*), poëte italien, né vers 1569, à Padoue, mort en 1599. Selon Crescimbeni, il était natif de Padoue; pourtant Apostolo Zeno, s'appuyant sur un vers de l'églogue intitulée *Fillide*, indique Adria comme le lieu de sa naissance. Ses talents précoces le firent connaître d'un prince de la maison de Farnèse, auquel il dut les moyens de cultiver les lettres. En 1591 il donna au théâtre de Nettuno, qui se trouvait dans un château de Colonna, une pastorale, l'*Alceo*, imitée de l'*Aminte* du Tasse, et où il avait introduit des pêcheurs au lieu de bergers; cette nouveauté ne parut pas heureuse, et, malgré la beauté des vers et la vérité des caractères, on donna à cette pièce la plaisante épithète d'*Aminte mouillée* (l'Aminta bagnata). Imprimée d'abord à Venise (1592, in-8°), puis à Farrare (1614, in-4°), avec des intermèdes et des discours de Battista Guarini, et à Padoue (1722, in-8°) à la suite de l'*Aminta*, elle a été traduite en français par Roland Brillet : l'*Alcée, pescherie, en laquelle, sous le nom de pescheurs, sont représentées plusieurs naïfves passions d'amour* (Paris, 1596, in-16, et Rouen, 1602, in-12). Ongaro qui, d'après le témoignage de Crescimbeni, mourut à peine âgé de trente ans, ne publia pas autre chose de son vivant. Le prince Mario Farnèse, son protecteur, mit au jour ses *Rime* (Farnèse, 1600, in-8°), édi-

(1) « On raconte, dit Plutarque, que bien des années après (la prétendue entrevue d'Alexandre et de la reine des Amazones) et lorsque Lysimaque régnait déjà, Onésicrite lui lut son quatrième livre, dans lequel il est question de l'amazone. Lysimaque sourit, et dit : « Et où étais-je alors? »

tion reproduite et augmentée à Bologne, 1644, 3 part. in-12. On rencontre encore divers morceaux inédits de cet élégant écrivain dans le t. II des *Rime scelte* de Gobbi et dans la *Storia della poesia volgare* de Crescimbeni (t. V, 337). P.

Crescimbeni, *ouvr. cité*. — *Notice* à la tête de l'édit. de l'*Alceo*, 1722. — A. Zeno, *Notes sur la Bibl. de Fontanini*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

ONIAS ou **OZIAS I**er (en hébreu *Force du Seigneur*), grand-prêtre des Juifs depuis l'an du monde 3682 jusqu'à celui 3702. Il était fils de Jeddoa ou Jaddus, auquel il succéda. Son règne fut prospère; il laissa deux fils, *Simon Ier dit le Juste*, qui lui succéda, et *Eléazar*, qui gouverna ensuite.

ONIAS II, grand-prêtre des Juifs depuis l'an du monde 3771 jusqu'à celui de 3785. Petit-fils du précédent et fils de Simon Ier le Juste, il succéda dans la suprême sacrificature à son grand oncle Manassé. Son règne, assez long (26 ans), est dépourvu d'événements importants. Son avarice faillit amener la ruine de sa patrie pour avoir refusé à Ptolémée Évergète d'acquitter le tribut que les Hébreux devaient aux rois d'Égypte et que les grands-prêtres avaient coutume de payer de leurs propres deniers. Ptolémée s'apprêtait à entrer en Judée avec une puissante armée, et déjà les Juifs parlaient de conjurer la guerre en déposant leur premier magistrat, lorsque Joseph, neveu d'Onias, se rendit près de Ptolémée, et calma ce monarque en prenant à ferme, pour un prix élevé, les tributs que l'Égypte percevait en Syrie et en Palestine. Quelques historiens anciens prétendent que dans cette affaire Joseph ne fut que le prête-nom de son oncle, qui trouva de la sorte le moyen de faire peser sur tous ses concitoyens le tribut que le souverain pontife avait seul payé jusqu'alors. *Simon II*, fils d'Onias II, succéda à son père.

ONIAS III, grand-prêtre des Juifs depuis l'an du monde 3805, assassiné à Daphné près Antioche, l'an du monde 3838. Il était petit-fils du précédent et succéda à son père Simon II. Sa piété et sa justice le rendirent un objet de vénération pour ses sujets et les rois ses voisins, qui le prirent plusieurs fois pour arbitre dans leurs différends. Séleucus Philopator, roi de Syrie, se plaisait même à fournir à ses frais toute la dépense du temple et du culte hébreu. Néanmoins, les vertus d'Onias III ne le mirent pas à l'abri de la haine et de l'envie que lui portaient quelques-uns de ses proches. Un certain Simon, de la tribu de Benjamin, et qui commandait la garde du temple, alla trouver Appollonius (fils de Tharsée), qui gouvernait en Phénicie pour Séleucus, et lui déclara que le roi de Syrie avait bien tort de payer à Onias des sommes considérables pour l'entretien du culte, alors que ce grand-prêtre possédait des sommes immenses, enfouies dans un lieu du temple qu'il désigna. Séleucus, averti de ce rapport, envoya aussitôt à Jérusalem son premier ministre Héliodore avec ordre de saisir le trésor caché. Vainement Onias lui représenta-t-il que ces sommes étaient la propriété et le dépôt de chaque citoyen. Héliodore se fit conduire au trésor; mais au moment où il se disposait à y entrer, tous ceux qui l'accompagnaient tombèrent frappés de terreur; « car ils virent paraître un cheval, sur lequel était monté un homme terrible, magnifiquement habillé, et qui, fondant avec impétuosité sur Héliodore, le frappa plusieurs coups. Deux autres jeunes hommes parurent en même temps, pleins de force et de beauté, brillants de gloire et richement vêtus, qui, se tenant à la droite et à la gauche d'Héliodore, le fouettaient chacun de son côté et le frappaient sans relâche. Héliodore tomba par terre, tout enveloppé de ténèbres et d'obscurité, et ayant été mis dans une chaise, on l'emporta hors du temple sans que personne le pût secourir. Et par la vertu divine il demeura couché par terre, sans voix et sans aucune espérance de vie. » Mais Onias, considérant que Séleucus pourrait venger sur les Juifs la mort de son ministre, se mit aussitôt en prière, et offrit pour la guérison du Syrien une hostie salutaire. « Durant ce temps les jeunes hommes, revêtus des mêmes habits, se présentèrent à Héliodore, et lui dirent : Rendez grâces au grand-prêtre Onias; car le Seigneur vous a donné la vie à cause de lui. Ayant donc été ainsi châtié de Dieu, annoncez à tout le monde ces merveilles et sa puissance, et ils disparurent. » Ce récit a trouvé beaucoup d'incrédules; toujours est-il qu'Héliodore ne recommença pas sa tentative. Il rendit grâce à Onias et alla raconter à Séleucus sa mésaventure. « Et le roi lui demandant qui lui paraissait propre pour être encore envoyé à Jérusalem, il lui répondit : Si vous avez quelqu'ennemi, chargez-le de cette mission, et vous le verrez revenir déchiré et meurtri de coups, si toutefois il en revient. » Séleucus n'insista plus; cependant Onias crut prudent d'aller visiter le roi lui-même pour se justifier; mais lorsqu'il arriva à Antioche, Séleucus venait d'être assassiné par Héliodore, qui essaya vainement de s'emparer de la couronne. Eumène et Attale, rois de Pergame, chassèrent l'usurpateur, et établirent Antiochus Épiphane sur le trône de Syrie (175 avant J.-C.). Jason, frère d'Onias, se rendit auprès du nouveau monarque, lui promettant un tribut de 590 talents d'argent (le talent valait 5,000) s'il voulait lui accorder la sacrificature : il lui offrit en même temps d'introduire les mœurs syriennes en Judée. Antiochus accepta : Jason fut installé dans le temple, et Onias dut se réfugier dans un asile sacré près de Daphné, faubourg d'Antioche. Jason tint parole autant qu'il lui fut possible; il ouvrit des gymnases, des académies, fonda des jeux publics et « méprisant, disent les auteurs des Machabées, tout ce qui avait été en honneur chez ses ancê-

tres, ne croyait rien de plus grand que d'exceller en tout ce qui était en estime chez les Grecs ». Jason ne gouverna que trois années. Il envoya Ménélaüs (frère de Simon le Benjamite, déjà cité) porter à Antiochus une partie du tribut auquel la Judée était soumise; ce Ménélaüs sut acquérir la bienveillance du roi de Syrie, et lui proposa, sans ambages, trois cents talents de plus que le tribut consenti par Jason. Le roi accepta : Ménélaüs fut installé dans le Temple, et Jason dut, à son tour, se réfugier dans le pays des Ammonites. Ménélaüs, n'ayant pu remplir ses promesses, fut destitué, et sa charge passa à son frère Lysimaque. Il conserva néanmoins une grande influence dans Jérusalem; il en profita pour dérober, de connivence avec son frère, une partie des trésors du Temple. Onias fut informé de ce vol : il en avertit Andronicus, lieutenant d'Antiochus et qui gouvernait à Antioche en l'absence du roi, alors en Cilicie. Ménélaüs ne trouva pas de meilleur moyen d'échapper au châtiment que de rendre le vice-roi son complice. Il lui envoya la moitié du produit de son larcin; mais il y mit pour condition la mort d'Onias, qui serait resté un révélateur dangereux. Andronicus le comprit; il attira sous la foi du serment Onias hors de son asile, et le tua. Antiochus, de retour, confisqua les biens de l'assassin, et le fit périr sur le lieu du crime. Lysimaque fut massacré par les Juifs révoltés, et plus tard Ménélaüs fut précipité par les ordres d'Antiochus Eupator. Ainsi furent punis les meurtriers d'Onias III. A. L.

Les Machabées, liv. II, chap. III, IV, V et XIII. — Flavius Josèphe, Ἰουδαϊκὴ Ἀρχαιολογία. — Appien, *Syr.*, 45. — Dom Calmet, *Dict. de la Bible*.

ONKELOS, auteur d'un *Targum* ou paraphrase chaldaïque du Pentateuque. On ignore l'époque précise à laquelle il vécut: on le croit communément contemporain de Jésus-Christ et des apôtres. Des écrivains juifs ont prétendu qu'il avait été disciple de Gamaliel, qui fut aussi le maître de saint Paul. D'autres le confondent avec Aquila, prosélyte juif, qui, vers la fin du premier siècle, traduisit l'Ancien Testament en grec. Dans tous les cas, d'après le Talmud, Onkelos aurait été également un prosélyte. La langue de cette traduction est un indice presque certain qu'Onkelos ne peut être de beaucoup postérieur à l'avénement du christianisme; elle se rapproche par sa pureté du chaldéen du Livre de Daniel, et l'on sait que cette langue dégénéra bientôt et fut envahie par une foule de mots étrangers. On trouve une autre présomption en faveur de cette opinion dans la nature même de la version d'Onkelos; elle est en général simple, littérale et n'est pas surchargée des explications légendaires qui sont si fréquentes dans les paraphrases chaldaïques postérieures. On prétend qu'il la composa de diverses interprétations recueillies de la bouche de ses maîtres, Hillel, Schammaï et Gamaliel l'ancien. On serait peut-être plus près de la vérité en supposant qu'il se servit, dans sa composition, de paraphrases, ou écrites ou orales, usitées dans les synagogues de son temps, qu'il compara et qu'il fondit ensemble, après les avoir revues. On s'expliquerait mieux encore par cette hypothèse la pureté de sa langue. Ce *Targum* a été inséré dans toutes les polyglottes. La ponctuation adoptée dans ces éditions est très-vicieuse. Buxtorf le père travailla à la corriger; mais il ne l'a pas ramenée à une parfaite exactitude. On a en outre bien d'autres éditions de cette paraphrase chaldaïque. Les Juifs, qui l'ont en grande estime, l'ont fait imprimer souvent, avec ou sans le texte hébreu. La plus ancienne des éditions connues est celle de Bologne, 1482, avec le texte hébreu et les commentaires de Sal. Jarchi; la dernière est celle de Jer. Heinemann, Berlin, 1831-1835, 3 parties in-8°, avec le texte hébreu du Pentateuque et les commentaires de Sal. Jarchi et la version allemande de Mendel. Il en existe au moins trois traductions : celle d'Alphonse de Zamora, qui se trouve dans les polyglottes d'Alcala, d'Anvers, de Paris et de Londres, à la suite de la Vulgate de l'édition de Venise, 1609, in-fol., et dans celle d'Anvers, 1616, in-fol., et qui a été imprimée séparément, Anvers, 1539, in-8°; celle de Paul Fagius : *Paraphrasis Onkeli chaldaica, ex chaldæo in latinum fidelissime versa*, Strasbourg, 1546, in-fol.; et celle de Bernardin Baldi, qui est restée inédite et se trouve dans la bibliothèque Albani. Les manuscrits du *Targum* d'Onkelos ne sont pas rares : de Rossi en possédait cinquante-huit, et Wolf en donne un long catalogue dans sa *Bibliotheca hebræa*, t. II. S'il faut en croire Richard Simon, les exemplaires, soit manuscrits soit imprimés, de cette version chaldaïque diffèrent fort entre eux, principalement par la ponctuation. M. N.

G.-B. de Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei*. — Rich. Simon, *Hist. critiq. du Vieux Testam.*, liv. II, ch. XVIII. — Eichhorn, *Einleitung ins Alte Testament*, 2e édit., t. 1, p. 168 et suiv., 400-416. — Wolf, *Biblioth. hebræa*, t. II, lib. VI, cap. 2.

ONOMACRITE (Ὀνομάκριτος), poëte grec, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. Bien qu'il ne reste rien de ses ouvrages et qu'il n'en ait peut-être composé aucun sous son nom, il occupe une place importante dans l'histoire de l'ancienne poésie religieuse des Grecs. Au sixième siècle, il se fit à Athènes, sous les auspices des Pisistratides, une tentative très-remarquable pour rassembler en un tout les chants poétiques et religieux épars chez les divers peuples helléniques. Le but de cette entreprise n'était pas simplement littéraire. Les Pisistratides en recueillant l'héritage poétique et sacré du passé voulaient en faire la base ou l'auxiliaire d'une organisation religieuse mieux ordonnée, plus vaste et plus puissante que le culte des Achéens et des Doriens; leur entreprise, quoique restée inachevée, eut d'immenses

résultats pour la littérature, qui lui dut la collection des poëmes d'Homère, et d'assez grands résultats pour la religion, à laquelle elle donna plus de gravité, plus de profondeur mystique, plus de pureté morale. Les effets de la tentative des fils de Pisistrate sont exposés aux articles HOMÈRE et ORPHÉE; nous ne rapporterons ici que les faits peu nombreux qui sont personnels à Onomacrite. Hérodote l'appelle un prophète et l'arrangeur des prophéties de Musée (χρησμολόγον καὶ διαθέτην χρησμῶν τῶν Μουσαίου). Selon cet historien, Onomacrite jouit du patronage d'Hipparque, fils de Pisistrate, lequel le chargea de recueillir et de mettre en ordre les oracles qui circulaient sous le nom de Musée; mais il interpola des vers de lui parmi ceux de l'antique poëte, et fut banni pour cette infidélité. La famille de Pisistrate fut à son tour expulsée d'Athènes. Onomacrite rejoignit les Pisistratides, et rentra en grâce auprès d'eux; ils l'emmenèrent à Suse, et se servirent de lui pour persuader à Xerxès d'entreprendre une expédition contre la Grèce. Le prophète récita au roi de Perse tous les oracles qui prédisaient un heureux succès à l'entreprise, et omit ceux qui étaient défavorables. On ne sait ce que devint Onomacrite après cette nouvelle fraude religieuse. Suivant le récit d'Hérodote, il vivait de 520 à 485, et c'est à tort que quelques critiques anciens l'ont reculé jusqu'à la cinquantième olympiade (580 avant J.-C.). Pausanias donne sur Onomacrite assez de détails, mais en termes peu explicites, et il confirme les assertions d'Hérodote sans y beaucoup ajouter. Plusieurs passages de Pausanias semblent indiquer qu'il existait de son temps des poëmes d'Onomacrite; mais il n'en résulte pas que le prophète les ait composés sous son nom; c'étaient apparemment de prétendus livres de Musée et d'Orphée dont l'auteur ou le compilateur avait été reconnu. Au nombre des poëmes composés ou plutôt interpolés par Onomacrite, faut-il placer les hymnes orphiques, ce qui donnerait à ces poésies une antiquité relative assez respectable? Nous ne le pensons pas; sur cette question, voy. ORPHÉE. L. J.

Hérodote, VII, 6. — Pausanias, I, 22; VII, 31, 37; IX, 35. — Ot. Müller, *History of the greek litterature*; *Proleg. zu einer Wissenschaftlichen Mythologie*. — Lobeck, *Aglaophamus*. — Bernhardy, *Grundriss der griech. Litterat.* — Bode, *Geschichte der hellenischen Dichtkunst.* — Ulrici, *Gesch. der hell. Dicht.* — Ritschl dans l'*Encyklopädie* d'Ersch et Gruber. — Nitzsch, *Erklärende Anmerkungen zu Homer's Odyssee*, vol. III, p. 326, etc.

ONOMARQUE (Ὀνόμαρχος), général grec, chef des Phocidiens dans la guerre sacrée, mort en 352 avant J.-C. Il était frère de Philomèle et fils de Philotime. Il commandait une division de l'armée phocidienne dans la bataille de Tithorée, où périt le général en chef. Il rallia les débris des forces phocidiennes et opéra sa retraite sur Delphes. Une assemblée eut lieu. Onomarque y soutint, contre l'avis des hommes modérés, la nécessité de pousser la guerre avec une extrême vigueur, et obtint la succession de Philomèle dans le commandement en chef de l'armée de Phocide. Cet état avait engagé contre le conseil amphictyonique une lutte qui durait depuis plusieurs années et dont l'issue restait douteuse à la mort du premier général en chef. Philomèle s'était conduit avec autant de modération que de fermeté, et il avait soigneusement évité de soulever contre la Phocide le sentiment religieux des Grecs, en mettant la main sur les trésors sacrés du temple de Delphes. Onomarque n'imita pas la politique de son frère; il confisqua les propriétés de tous ses adversaires, et voyant à sa disposition des richesses immenses, il s'en empara, et s'en servit pour lever une nombreuse armée de mercenaires. Il eut soin aussi d'acheter avec l'argent du temple les personnes les plus influentes des États ennemis. Les ressources en tous genres que lui fournit cette spoliation donnèrent aux Phocidiens un ascendant momentané. Onomarque envahit la Locride, prit la ville de Thronium, força Amphissa à la soumission, ravagea la Tétrapole dorienne, et tourna ensuite ses armes contre la Béotie où il s'empara d'Orchomène, et mit le siége devant Chéronée. Mais là s'arrêtèrent ses succès, et l'arrivée d'une armée thébaine le décida à revenir à Delphes. Cette campagne heureuse engagea Onomarque à étendre ses opérations; il envoya son frère Phayllus, avec un corps de sept mille hommes, au secours de Lycophron, tyran de Phères en Thessalie, attaqué par Philippe, roi de Macédoine. Phayllus fut battu. Onomarque marcha alors avec toutes ses forces contre Philippe, le vainquit en deux rencontres, et le chassa de Thessalie; il se rejeta ensuite sur la Béotie, et s'empara de Chéronée. Dans l'intervalle Philippe rentra en Thessalie avec une nouvelle armée, que grossit la cavalerie thessalienne. Onomarque courut à sa rencontre avec vingt mille fantassins et cinq cents cavaliers. La supériorité du nombre et l'excellence de la cavalerie thessalienne donnèrent la victoire au roi de Macédoine. Les fugitifs cherchèrent à se sauver à la nage sur la flotte athénienne, qui se trouvait près du rivage où se livra la bataille, mais très-peu y parvinrent. Onomarque périt dans les flots. Philippe fit rechercher son cadavre, et le fit attacher à une croix, en punition de son sacrilége. Les historiens grecs représentent Onomarque comme un homme violent, déréglé, et qui se servait pour ses plaisirs de l'argent consacré au dieu de Delphes; ces imputations peuvent être fondées; mais elles sont suspectes, car le chef des Phocidiens avait un double titre à la défaveur de l'histoire; il était sacrilége et vaincu. L. J.

Diodore de Sicile, XVI, 31-33, 35, 56, 61. — Pausanias, X, 2. — Justin, VIII, 1, 2. — Polyen, II, 38. — Éphore dans les *Frag. hist. græcorum* (édit. Didot). — Orose, III, 12. — Démosthène, *De falsa legat.* — Thirlwall, *History of Greece*, vol. V.

ONOSANDRE (Ὀνόσανδρος), écrivain militaire grec, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il a laissé un ouvrage sur la tactique, intitulé Στρατηγικὸς λόγος, dédié à Q. Veranius, le même probablement que Q. Veranius Nepos, consul en 49 après J.-C. Onosandre remarqué dans sa préface que son livre a été écrit en temps de paix, ce qui convient à la période comprise entre 49 et 59. Cet écrivain appartenait à l'école platonicienne, et, suivant Suidas, il composa, outre son traité de tactique, un traité sur les stratagèmes (Περὶ στρατηγημάτων), qui paraît être le même ouvrage que le précédent, et un commentaire sur la *République* de Platon. Le traité de la tactique ou art militaire est seul venu jusqu'à nous; c'est un excellent manuel, rédigé par un observateur instruit et judicieux, à une époque où les institutions militaires de l'antiquité avaient atteint le plus haut point de perfection. Le style est assez heureusement imité de Xénophon. Ce petit livre a servi de modèle aux écrivains grecs et latins qui traitèrent le même sujet. Les empereurs Maurice et Léon ne firent guère que mettre en mauvais langage byzantin les remarques et les préceptes d'Onosandre; le comte Maurice de Saxe, qui l'avait lu dans une traduction, en faisait grand cas et déclarait en avoir tiré profit.

Le Στρατηγικὸς λόγος fut d'abord connu par la traduction latine qu'en publia Nicolas Sagundino, à la suite des *Institutions militaires* de Végèce; Rome, 1493. Jehan Charrier en donna une traduction française, Paris, 1546; Fabio Cotta une traduction italienne, Venise, 1546; et Joachim Camerarius une nouvelle traduction latine, en 1595. Le texte grec fut publié pour la première fois par Rigault; Paris, 1599. L'édition la plus complète est celle de Nic. Schwebel: *Onosandri Strategicus, sive de imperatoris institutione, liber ad codd. mss. fidem expressus et ex antiquorum tacticorum potissimum collatione notis perpetuis crit. emendatus, nec non figuris æri incisis illustratus*; Nuremberg, 1762, in-fol. Schwebel s'est servi pour son édition des notes manuscrites de Joseph Scaliger et Is. Vossius, et il a fait suivre le texte grec d'une traduction française par le baron de Zur-Lauben. On cite encore l'édition de Coray; Paris, 1822, in-8°. Le texte grec a été publié avec beaucoup de soin par M. Koechly, dans la collection Teubner; Leipzig, 1860, in-12. L. J.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IV, p. 336. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. II. — Hoffmann, *Bibliographisches Lexikon*, t. III.

ONS-EN-BRAY (*Louis-Léon* PAJOT, comte D'), mécanicien français, né à Paris, le 25 mars 1678, mort à Bercy, le 22 février 1754. Fils d'un directeur général des postes, il fit ses humanités au collége des Jésuites de Paris; mais pendant sa rhétorique il fut attaqué d'un mal d'yeux si intense qu'on fut obligé de le rappeler à la maison paternelle. Cet accident, qui semblait devoir interrompre le cours de ses études, fut au contraire très-favorable au développement de ses dispositions. Au lieu de la philosophie alors enseignée dans les colléges, le professeur qu'on mit auprès de lui occupa ses loisirs forcés à écouter la lecture de la philosophie de Descartes et des ouvrages qu'elle avait déjà produits. Dès que sa vue se fut rétablie, il alla voyager en Hollande, et aucun voyage n'était plus propre à développer les idées et les principes qu'il venait d'acquérir. Il s'y lia avec Huygens, Ruysch, Boerhaave, etc. De retour à Paris, en 1698, il commença à s'instruire des fonctions de directeur général des postes sous les yeux de son père, auquel il succéda définitivement en 1708, et au milieu des occupations de cette place il trouva le moyen de se ménager quelques moments pour se donner aux recherches d'histoire naturelle et de mécanique. Louis XIV le chargea de plusieurs affaires secrètes et délicates, et lui donna une marque certaine de sa confiance en le faisant appeler dans sa dernière maladie pour cacheter son testament avant de le déposer au parlement. A la mort de ce prince, il devint intendant des postes. Ayant hérité de son père d'une magnifique maison de campagne, à Bercy, il la destina à un lieu d'études sérieuses; il y établit des laboratoires de physique, de chimie, de mécanique, et y transporta son cabinet, qui chaque année s'accroissait d'objets rares et précieux, pour lesquels il n'épargna ni soins ni dépenses. Il entretenait dans cette maison un secrétaire, un chimiste, un dessinateur et tous les ouvriers que nécessitait l'exécution des machines qu'il faisait reproduire ou qu'il inventait lui-même. Il y attirait des hommes de mérite, et le P. Sébastien y passa dix années avec lui. Le comte d'Ons-en-Bray obtint en 1716 une des dix places d'académicien honoraire, et l'Académie l'adjoignit à la commission chargée de l'examen des différentes machines soumises à son jugement. Mais le principal objet de ses occupations était la perfection de son cabinet, à laquelle il travaillait sans relâche. Peu de grands seigneurs étrangers venaient en France sans le visiter, et l'on peut citer dans ce nombre le czar Pierre le Grand, qui, de retour dans ses États, envoya à M. d'Ons-en-Bray des ouvrages de tour travaillés de sa propre main et le tour sur lequel il les avait exécutés. Louis XV, le régent et beaucoup de princes allemands visitèrent souvent à Bercy le savant académicien. Ce qui rendait son cabinet plutôt unique que le premier en son genre, c'était l'immense collection de pièces de mécanique qu'il y avait formée. Il n'y avait aucune machine singulière, aucune pièce nouvelle d'horlogerie, d'hydraulique, etc., dont il n'eût au moins un modèle, et il s'y en trouvait un grand nombre de sa composition. Par un codi-

cile du 1er décembre 1753, après avoir obtenu l'agrément du roi, il légua toutes ses collections à l'Académie des Sciences, à des conditions qui devaient en assurer la jouissance au public. Les Mémoires qu'on a de M. d'Ons-en-Bray, dans les *Recueils de l'Académie des Sciences*, sont : *Machine pour connaître sur mer l'angle de la ligne du vent et de la quille du vaisseau, comme aussi l'angle du méridien de la boussole avec la ligne du vent* (1731); — *Description et usage d'un métromètre, ou machine pour battre les mesures et les temps de toutes sortes d'airs* (1732); tiré à part, Paris, in-4° (s. d.); — *Anémomètre qui marque de lui-même sur le papier non-seulement les vents qu'il a fait pendant les vingt-quatre heures, et à quelle heure chacun a commencé et fini, mais aussi leurs différentes vitesses ou forces relatives* (1734) : cet instrument est peut-être ce que M. d'Ons-en-Bray a construit de plus singulier et de plus ingénieux ; — *Des moyens que l'on propose pour remédier aux abus qui se sont glissés dans l'usage des différentes mesures* (1738). Cette construction de mesures pour les liquides lui avait été demandée par le corps de ville de Paris; — *Description d'une râpe à râper le tabac* (1745); — *Méthode facile pour faire tels carrés magiques que l'on voudra* (1750). Il a aussi donné une *Description* des différentes machines de son invention. H. F.

Grandjean de Fouchy, *Éloges des Académiciens de l'Académie royale des Sciences morts depuis l'an 1744*, t. I, p. 278-290. — *Recueils de l'Académie des Sciences*, 1731 à 1750.

ONSENOORT (*Antoine-Gérard* VAN), chirurgien hollandais, né le 27 octobre 1782, à Utrecht, mort le 23 décembre 1841, dans cette ville. A l'âge de neuf ans il perdit son père, qui exerçait la chirurgie, et fut admis dans l'hospice des Orphelins protestants, où on lui apprit l'état de menuisier. Son désir d'acquérir de l'instruction lui fit accorder l'autorisation d'étudier la chirurgie. Placé en apprentissage chez un praticien distingué, J.-A. van de Water, il passa ensuite trois années à Amsterdam, et fut attaché à l'un des hôpitaux militaires de cette ville. Nommé chirurgien principal des possessions hollandaises aux Indes (1806), il s'embarqua deux fois pour Batavia, et tomba deux fois entre les mains des Anglais. De retour en Hollande (1809), il assista à l'affaire de Walcheren, servit ensuite aux armées de Portugal et d'Espagne et donna sa démission, le 31 août 1814, pour rentrer dans son pays, qui avait cessé d'appartenir à la France. Il dirigea en 1818 l'hôpital d'instruction de Louvain, et depuis 1822 celui d'Utrecht. Les travaux de van Onsenoort sur l'oculistique sont nombreux et justement estimés. Ses compatriotes ont revendiqué pour lui l'invention de la *trousse-giberne*, qui fait partie de la tenue des chirurgiens militaires. On a de lui : *De cataracta* (en hollandais); Amsterdam, 1818, gr. in-8°; — *Operative Heelkunde* (Médecine opératoire); ibid., 1822-1824, 2 vol. in-8°; le t. III, qui était annoncé, n'a point paru; — *Gneeskundige Heelkunde*; ibid., 1825, in-8° : cet ouvrage et le précédent ont été refondus ; ibid., 1835-1837, 3 vol. in-8°, pl. ; — *Description de l'appareil chirurgical de campagne*; Bruxelles, 1828, in-8°; l'édition originale en hollandais avait paru à Gorcum, même année; — *Bijdragen tot de Geschiedenis der vorming van eenen Kunstigen Oogappel in het algemeen*, etc. (Histoire de la pupille artificielle); Utrecht, 1829, gr. in-8°, pl.; — *De Kunst om de oogen*, etc. (De l'hygiène oculaire); ibid., 1829, in-8°; — *Geschiedenis der Oogheelkunde* (Histoire de l'ophthalmologie); ibid., 1838, in-8°, trad. en allemand; — *Genees en Heelkundig Handboek* (Manuel d'ophthalmologie); Amsterdam, 1839-1840, 2 vol. in-8°, pl. K.

Nederlandsch Lancet, mai 1842. — Florent Cunier, *Notice sur A.-G. van Onsenoort*; Bruxelles, 1842, in-8°.

ONSLOW (Sir *Richard*), amiral anglais, né en 1741, mort à Southampton, le 27 décembre 1817. Entré fort jeune dans la marine militaire, ses talents et son courage le firent rapidement parvenir aux grades supérieurs. Il se distingua, et fut blessé dans plusieurs combats contre les Français. En 1797, il servait comme vice-amiral dans la mer du Nord, sous les ordres de lord Adam Duncan, croisa sur les côtes de Hollande, et bloqua le Texel. Les Hollandais ayant profité de l'éloignement momentané de la flotte anglaise pour prendre la mer, Duncan les joignit le 11 octobre, entre Camperduyn et Egmont-op-Zée. Onslow rompit la flotte ennemie, et contribua beaucoup au succès de la journée, dans laquelle les Hollandais perdirent dix bâtiments. Onslow fut créé baronnet, et la cité de Londres lui donna une épée de la valeur de cent guinées. En 1801 il fut appelé au commandement de l'escadre blanche, et quitta le service actif vers 1805. A. DE L.

Annual biography, 1817.

ONSLOW (*Georges*), compositeur français, né le 27 juillet 1784, à Clermont (Puy-de-Dôme), mort dans la même ville, le 3 octobre 1852. Envoyé à Londres pour y faire ses études, la musique n'entra d'abord dans son éducation que comme l'accessoire agréable du savoir d'un *gentleman*. On lui donna pour maître de piano Hullmandel, puis Dussek, et après que celui-ci eut quitté l'Angleterre, il fut confié aux soins de Cramer. Il ne comprenait de la musique que la partie mécanique de l'exécution, et restait insensible aux sublimes inspirations du génie. Un séjour de deux années qu'il fit en Allemagne ne changea point ses dispositions. Onslow avait appris à jouer du violoncelle afin de pouvoir exécuter avec quelques amateurs de ses amis les quatuors et les quintettes de Haydn, de Mozart et

de Beethoven. Il se prit bientôt d'une telle passion pour les œuvres de ces maîtres que, pour mieux en apprécier la facture, il mettait en partition les morceaux qui lui semblaient les plus remarquables. C'est ainsi qu'en jetant un regard curieux sur ces partitions, il acquit seul quelques notions pratiques d'harmonie et se prépara à l'art de développer sa pensée. Peu de temps après, prenant pour modèle un quintette de Mozart, il essaya d'écrire un semblable morceau, puis il en fit un second et un troisième. Pendant une de ses visites dans la capitale, on exécuta chez Pleyel les trois quintettes qu'il avait composés pour deux violons, alto et deux violoncelles; ils furent jugés dignes d'être publiés, et parurent vers la fin de 1807. D'après le conseil d'un de ses amis, il suivit un cours d'harmonie et de composition sous la direction de Reicha. Quelques mois suffirent à Onslow pour acquérir la connaissance des procédés pratiques de l'art d'écrire. Dès lors il marcha seul, et entraîné par un penchant irrésistible vers la musique instrumentale, il composa successivement un grand nombre de quintettes, de quatuors et de trios, qui furent publiés en France, en Allemagne, en Angleterre, et qui ont valu à leur auteur une juste renommée partout où la musique de chambre est en honneur.

Onslow était sur le point d'atteindre sa quarantième année lorsque, cédant aux instances de ses amis, qui le pressaient d'appliquer son talent à la scène, il écrivit *L'Alcade de la Véga*, drame en trois actes, qui fut représenté au mois d'août 1824, à l'Opéra-Comique. L'ouvrage ne put se soutenir au théâtre. Onslow fut plus heureux dans *Le Colporteur*, en trois actes, qu'il donna en 1827 au même théâtre. Dix ans plus tard, c'est-à-dire en 1837, il fit représenter également à l'Opéra-Comique son troisième ouvrage, *Le Duc de Guise*, drame en trois actes. Mais cette partition fournit la preuve que des morceaux bien faits ne suffisent pas toujours pour assurer aux œuvres théâtrales des succès durables. Après cette dernière excursion sur la scène dramatique, Onslow rentra dans le domaine de la musique instrumentale, et écrivit quelques symphonies, qui furent exécutées dans les concerts du Conservatoire. Il a intercalé dans l'une d'elles son entr'acte du *Duc de Guise*, morceau qui peignait de la manière la plus vraie et la plus pittoresque une nuit orageuse avec accompagnement de grêle. Ces symphonies se recommandent par la sage ordonnance du plan et par les qualités d'une bonne facture. Comme Haydn, Mozart et Beethoven, Onslow développait son œuvre sur une idée principale; mais on ne trouve pas chez lui ces heureuses péripéties, ces élans du génie, qu'on rencontre à chaque instant dans les productions des illustres maîtres qu'il avait pris pour modèles. Son orchestre a en général peu de sonorité. Ses quintettes pour instruments à cordes, dont les adagios surtout contiennent de grandes beautés, sont considérés par les connaisseurs comme ses meilleurs ouvrages. Ce sont principalement ces quintettes qui ont valu à leur auteur son admission à l'Académie des beaux-arts, dont il fut nommé membre, en 1842, en remplacement de Cherubini (1).

L'existence d'Onslow se serait écoulée tout entière calme et paisible, au milieu des travaux, si un accident cruel ne fût venu faire craindre un instant pour les jours du compositeur. En 1829, étant à la chasse au sanglier dans la terre d'un de ses amis, il entra dans un bois et s'assit près d'un arbre pour écrire une pensée musicale qu'il avait trouvée. Un des autres chasseurs, qui ne le voyait plus, fit feu; la balle vint frapper Onslow à l'oreille et pénétra dans le col d'où on ne put jamais l'extraire. La maladie fut longue et douloureuse. Depuis peu il avait tracé l'ébauche de son quinzième quintette lorsque cet accident lui arriva. Pour tromper ses souffrances et les inquiétudes de sa famille, il se fit donner sa partition, et continua son travail en donnant aux différentes parties de cette composition des noms qui les caractérisent et rappellent les phases de sa maladie : l'un des morceaux s'appelle *la Douleur*, un autre *la Fièvre et le Délire*, l'andante *la Convalescence*, le dernier final *la Guérison*. Ce quintette est une de ses meilleures productions en ce genre. A part ce déplorable événement, qui ne lui laissa néanmoins qu'un peu de surdité à l'oreille droite, rien ne vint troubler un bonheur que, dans son domaine d'Auvergne, il avait su trouver dans l'affection de sa femme et de ses enfants ainsi que dans la culture de l'art qu'il aimait avec passion. Onslow vint une dernière fois à Paris, dans l'été de 1852, et retourna à Clermont, mais pour y mourir, à l'âge de soixante-huit ans.

Dieudonné Denne-Baron.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — *Georges Onslow*, esquisse par Auguste Gathy. — Scudo, *Critique et Littérature musicales*; Paris, 1850. — *Notice historique sur la vie et les travaux de Georges Onslow*, par F. Halévy, lue dans la séance de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France, du 6 octobre 1855.

OOMS (*Jean-Baptiste*), écrivain mystique belge, né à Ghéle (Brabant), mort dans la même bourgade, le 24 juillet 1710. Il acheva ses études au collége du Faucon à Louvain, et professa la théologie à Gand. Il devint dans cette ville archiprêtre du doyenné (18 juin 1694) et confesseur des religieuses capucines. On a de lui : *Leven van de edele jouffrouw Francisca Taffin* (La Vie de madame Françoise Taffin, fondatrice des religieuses pénitentes dites *Capucines*); Gand, 1717, in-12; — *Verclæringhe*

(1) Nous ferons remarquer ici que les œuvres de musique instrumentale d'Onslow, malgré leur réputation européenne, n'auraient pu ouvrir à ce compositeur les portes de l'Institut s'il n'avait eu pour appuyer sa candidature les opéras que nous avons cités. On sait que pour être membre de l'Institut un musicien doit avoir fait représenter au moins un opéra en un acte.

van het Leven ende Mysterien van de alderheylighste Maget ende Moeder godes Maria, etc. (Explication de la vie et des mystères de la très-sainte Vierge Marie, mère de Dieu); Gand, 1703, 1706, in-12; — *Godtvruchtighe Ecclesiastyke Theologie van de Deughden*, etc. (Pieuse théologie ecclésiastique des vertus); Gand, 1708-1712, 3 vol. in-4°.

Sander, *Flandria illustr.*, t. I, p. 244. — Sweert, *Necrol.*, p. 90. — Paquot, *Mém. pour l'hist. des Pays-Bas*, t. XII, p. 327-334.

OONSELL (*Guillaume* VAN), sermonnaire flamand, né le 9 août 1571, à Anvers, mort le 3 septembre 1630, à Gand. Après avoir terminé ses études en Espagne, il revint dans les Pays-Bas, et prit en 1593 l'habit de Saint-Dominique, à Gand. Chargé d'abord d'enseigner la théologie, à Anvers, il remplit successivement dans son ordre les emplois de sous-prieur à Maestricht, de prieur à Gand et à Bruges, et de définiteur de sa province. Il joignit à ces diverses fonctions le ministère de la prédication, qu'il exerça pendant longtemps avec beaucoup de zèle. Le jour même où il rentrait au couvent de Gand, il expira subitement, aux pieds de son prieur. On a de lui : *Clavis cellarii divinæ et humanæ sapientiæ;* Anvers, 1613, in-12; Gand, 1627, in-12. Oonsell s'est trompé en attribuant au P. Michel Franchois ce recueil de sermons, dont il n'avait été que l'éditeur; — *Pratum floridissimum concionum de tempore;* Anvers, 1617, 4 part. in-12 (1); — *Enchiridion concionatorum, ex Roseto aureo Silvestri Prieratis*; ibid., 1619, in-12; — *Syntaxis instructissima S. Scripturæ;* Anvers, 1622, 1627, in-12; Paris, 1682, 2 vol. in-12, édit. fort étendue de P. Goussenville; — *Officina sacra Biblica;* Douai, 1624, in-12 : ce recueil, partagé en huit alphabets, a été fort utile aux prédicateurs; — *Hieroglyphica sacra;* Anvers, 1627, in-12. K.

Echard et Quétif, *Scriptores ord. Prædicat.*, I, 881, 467-8; II, 7, 9, 465-6. — Paquot, *Mémoires*, X.

OORT (*Adam* VAN), peintre flamand, né à Anvers, en 1557, mort dans la même ville, en 1641. Il était fils et élève de Lambrecht van Oort, né à Amersfoort, en 1520, qui se distingua dans la peinture et l'architecture et vint se fixer à Anvers, où il fut reçu membre de l'Académie de peinture en 1547. « Doué de grandes facultés naturelles, Adam van Oort, disait Rubens, qui fut son élève, eût surpassé tous ses contemporains s'il avait vu Rome et s'il avait cherché à se perfectionner sur les bons modèles. » Il n'en fut rien : dessinateur correct, bon coloriste, compositeur facile et heureux, il amoindrit son talent par des excès de tous genres. L'amour de son art diminua à mesure qu'il s'abrutit dans la débauche; il ne regarda plus la peinture que comme un métier; il négligea la nature, et ne chercha plus qu'à faire vite. Après son mariage, changeant tout à coup d'allures, il devint avare, morose et d'une brutalité insupportable, qui éloigna ses parents, ses amis, ses élèves. Malgré son inconduite, il atteignit l'âge de quatre-vingt-quatre ans; jusqu'à son dernier jour, il ne cessa de travailler, mais la dernière période de sa vie ne produisit que des œuvres maniérées. Cependant il mourut avec une réputation considérable, et ses tableaux furent recherchés. On en voit de très-remarquables dans les principales églises de Flandre. Les élèves que forma Adam van Oort suffiraient d'ailleurs pour faire passer son nom à la postérité; outre l'illustre Paul Rubens, il compta parmi eux Jacques Jordaëns, qui devint son gendre; Sébastian Franck, Henry van Balen, etc. A. DE L.

Karel van Mander, *Het leven der moderne*, etc., (Amsterdam, 1617, in-4°). — Descamps, *La Vie des peintres flamands*, etc., t. I, p. 71. — Pilkington, *Dictionary of painters*. — Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. I, p. 222.

OOST (*Jacques* VAN), surnommé *le Vieux*, peintre flamand, né en 1600, à Bruges, mort dans la même ville, en 1671. Issu d'une famille riche et ancienne, il reçut une éducation complète, et s'adonna de préférence au dessin. Il arriva à copier Rubens et van Dyck avec tant d'art que ses imitations trompent encore les amateurs. Ce fut sur de pareils modèles qu'il prit sa belle touche et sa couleur fondue. Il partit pour l'Italie, où la manière d'Annibal Carrache le fixa. De retour à Bruges, qu'il ne quitta plus (1630), il y fut chargé de travaux considérables, et quoique sa vie fut longue et laborieuse on est surpris du nombre de tableaux qu'il a produits. Les plus remarquables sont à Bruges : dans la cathédrale, *La Résurrection du Christ;* dans la collégiale de Notre-Dame, *Saint Éloi*; dans Saint-Sauveur, *Le Baptême de Jésus*, *le Martyre de sainte Godeline*, *Saint Hubert consacré évêque par la Vierge et sainte Anne*, *Saint Joseph et l'Enfant Jésus dans un atelier de charpentier*, *Les Anges offrant à la Vierge les instruments de la Passion*, *Le Christ quittant sa mère pour monter au Calvaire; Saint Jean* et *Saint Pierre;* quatre petits tableaux représentant les *Œuvres de Miséricorde*, etc.; à Saint-Jacques, une *Présentation au Temple;* à Saint-Gilles, *La Sainte Trinité;* dans l'abbaye aux Dunes, un *Couronnement d'épines*; *La Pentecôte*; *Saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste* d'après Antoine van Dyck; chez les Jésuites, une *Descente de Croix*, le chef-d'œuvre de van Oost : la disposition des personnages, l'expression des figures, le dessin, la couleur et l'entente du clair obscur font de ce tableau un des plus beaux de la Belgique; chez les Jacobins, *L'Enfant Jésus dans une gloire, adoré par les principaux saints de l'Ordre*; chez les Jacobins, *Le Christ*

(1) L'auteur de ce recueil, *Hugues de Prato*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est en Toscane, se fit dominicain en 1276 et mourut le 4 décembre 1322, dans le couvent de Prato, à l'érection duquel il avait contribué. Ses *Sermons*, imprimés pour la première fois en 1484, et plusieurs fois depuis, ont été recherchés pour la méthode et pour la solidité qu'on y trouve.

en croix entre la Vierge et saint Jean; chez les Récollets, *La Circoncision*, *L'Ascension de saint Antoine de Padoue*, *Saint François recevant les stigmates*, d'après Rubens; chez les sœurs noires, un autre *Christ en croix* (1630) : la Vierge, saint Jean et la Madeleine sont à ses pieds; dans l'église Notre-Dame-Ter-Poorterie, *La Nativité*, tableau admirable dans son ensemble et par les détails que le peintre a su y introduire; chez les Clarisses, une autre *Nativité*, où les bergers et les animaux sont remplacés par des Anges et des Chérubins; chez les Augustins, *Le Mystère de la Sainte Trinité*; dans l'hôpital Saint Jean, *La Vierge*, *l'Enfant Jésus et plusieurs saints*, *La Mère de Douleur*; dans l'abbaye de Saint-Tron : *Saint Martin partageant son manteau avec un pauvre*; *Sainte Gertrude* : c'est le portrait de la fille de van Oost; *Saint Tron faisant construire l'abbaye*; enfin une gigantesque composition tenant tout le fond de l'église de l'abbaye et laissant voir par un rideau entr'ouvert un autre temple enrichi de colonnes de marbre blanc et noir d'une profondeur et d'une richesse inouïes. Au milieu des flots de lumière qui l'inondent on aperçoit dans le lointain le Saint-Esprit descendant sur la Vierge et sur les apôtres. Une des salles de la juridiction de Bruges possède encore de van Oost un tableau d'une grande beauté. Tous les magistrats composant le tribunal criminel de cette ville en 1659 y sont assemblés et placés selon leurs rangs. Ils viennent de condamner à mort un meurtrier à qui on lit sa sentence. A Ypres on voit aussi une belle toile du même maître; *Les Nations adorant le Seigneur*.

Le catalogue des ouvrages de van Oost serait interminable si l'on voulait mentionner les nombreux portraits qui ornent les galeries et les salons de famille de sa patrie, ainsi que les salles de confrérie, de corporations, de compagnies, etc. Descamps en trace ainsi l'éloge : « Ses compositions sont simples et réfléchies; il y introduisit peu de figures; toutes y sont nécessaires, et l'on n'en désire pas davantage; mais il les posait avec noblesse. Ingénieux et simple dans leurs ornements, il les drapait bien. Comme il n'aimait point à peindre le paysage, il ornait ses fonds avec de l'architecture, qu'il entendait très-bien ainsi que la perspective. Son dessin est de fort bon goût, moins chargé que celui du Carrache; tout ce qu'il a fait est cependant dans la manière de ce maître. Sa couleur dans les chairs est fraîche et naturelle; il n'en est pas ainsi de ses draperies : des couleurs peu rompues donnent souvent de la crudité à ses étoffes. » Ses derniers ouvrages sont les meilleurs.

Descamps, *La Vie des peintres flamands*, etc., t. I, p. 261, 290, 285. — Pilkington, *Dictionary of painters*.

OOST (*Jacques* VAN), dit *le Jeune*, peintre flamand, fils du précédent, né à Bruges, en 1637, mort dans la même ville, le 29 décembre 1713. Élève de son père, il vint à Paris, où il resta deux années, puis se rendit à Rome, où il séjourna plus longtemps. Paris lui semblait le seul théâtre digne de son talent; il y revenait donc lorsqu'il trouva à Lille quelques amis qui, l'arrêtant au passage, lui procurèrent de nombreux travaux. Il se maria, et, renonçant à tout voyage, demeura quarante et un ans à Lille, d'où il ne sortit qu'après la mort de sa femme. Van Oost le jeune était le meilleur portraitiste de son pays à son époque. Il n'a jamais aimé les tableaux de chevalet. On ne trouve de ses ouvrages que dans les églises ou les grandes galeries. Les plus remarquables sont à Lille : *Le Martyre de sainte Barbe*, regardé comme le chef-d'œuvre du peintre; une *Transfiguration*; la *Résurrection de Lazare*; la *Vie de saint Jean-de-la-Croix*, celle de *sainte Thérèse*; une *Sainte Famille*; *L'Enfant Jésus à qui on présente les instruments de la Passion*. On admire à Bruges, aux Récollets : *Sainte Marguerite enchaînant le dragon*; et à l'Abbaye-aux-Dunes un très-beau portrait d'abbé tableau, de sa première jeunesse. A. DE L.

Descamps, *La Vie des peintres flamands*.

OOSTERWYK (*Maria* VAN), peintre hollandaise, née à Nootdorp près de Delft, le 20 août 1630, morte en 1693, à Eutdam. Son père, ministre de l'Église réformée, lui donna une bonne éducation : ayant remarqué la vive inclination de sa fille pour la peinture, il l'envoya à Utrecht prendre les leçons de Jean-David de Heem. Riche et spirituelle, Maria eût pu aisément se livrer à une existence brillante; mais elle préféra toujours une vie modeste et laborieuse, et pour la suivre ainsi, elle se retira près de son grand-père à Delft. Maria finit ses jours chez son neveu Jakob van Assendelft, prédicateur à Eutdam, auquel elle laissa sa fortune. Les tableaux de Maria Oosterwyk sont très-rares, à cause du temps qu'elle passait à les finir. Elle est justement mise au premier rang des peintres de fleurs. Elle avait un rare goût pour les grouper, en varier les couleurs, et en former un ensemble harmonieux. A. DE L.

Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, etc., t. II, p. 166-168. — Pilkington, *Dictionary of painters*.

OPERA (*Giovanni* DELL'). *Voy.* BANDINI (*Giovanni*).

OPFERGELD (*Frédéric*), théologien allemand, né à Breslau, en 1668, mort en 1740. Après avoir été pasteur à Festenberg et à Nauen, il devint, en 1721, prévôt du couvent de Notre-Dame à Magdebourg. On a de lui : *Sonderbare Feste* (Fêtes singulières); Brug, 1696, in-12; — *Bibliotheca sacra*; Magdebourg, 1728, in-8°; — *Nachricht von den jüdischen Lehrern und von ihren zur Exegese gehorigen Schriften* (Notices sur les rabbins et sur leurs écrits qui peuvent servir à l'exégèse); Halle, 1738, in-8°. O.

Moser, *Lexikon der jetztlebenden Theologen*, et la *Continuation* de Neubauer.

OPHÉLION (Ὠφελίων), poëte comique athénien, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Les témoignages des anciens à son égard sont fort incertains, et l'on n'est même pas sûr qu'il appartenait à la comédie moyenne; cette opinion est cependant la plus probable, et paraît justifiée par les titres suivants, que mentionnent Athénée et Suidas : Δευκαλίων (Deucalion), Κάλλαισχρος (*Calleschrus*), Κένταυρος (*le Centaure*), Σάτυροι (*les Satyres*), Μοῦσαι (*les Muses*), Μονότροποι ou Μονότροπος (*le Solitaire*). Y.

Athénée, II. — Suidas, au mot Ὠφελίων. — Meineke, *Fragmenta com. græcorum*, vol. I, p. 418; III, p. 380; *Præf. ad Menandrum*, p. 10, 11.

OPHELLAS (Ὀφέλλας), roi ou chef de Cyrène, né à Pella, en Macédoine, mort en 308 avant J.-C. Son père se nommait Silène. Il accompagna Alexandre dans l'expédition d'Asie, et son nom figure parmi ceux des commandants de la flotte de l'Indus en 327. Après la mort du roi de Macédoine, il s'attacha à la fortune de Ptolémée, qui l'envoya, en 322, à la tête d'une armée considérable pour s'emparer de la Cyrénaïque, alors déchirée par la guerre civile. Ophellas réussit dans cette mission, et après des événements peu connus, qui nécessitèrent la présence de Ptolémée, il obtint le gouvernement de Cyrène, qu'il garda jusqu'en 313. A cette époque éclata dans la Cyrénaïque une révolte qui fut comprimée par Agis, général de Ptolémée, mais qui laissa les habitants irrités et préparés à une nouvelle insurrection. Ophellas profita de ces dispositions pour pousser la Cyrénaïque à former sous son autorité une principauté indépendante; et à la faveur des guerres qui attirèrent en Asie les armées de Ptolémée, il maintint et fortifia son pouvoir. Agathocle, sur le point d'entreprendre son expédition contre Carthage, pensa que l'alliance d'Ophellas lui serait du plus grand avantage, et pour se l'assurer il s'engagea à céder à Ophellas toutes les conquêtes que leurs troupes réunies feraient en Afrique, ne se réservant que la Sicile. A ces conditions Ophellas consentit à marcher contre Carthage à la tête d'une puissante armée de mercenaires. Après une longue et périlleuse route de deux mois à travers le désert, il atteignit le camp d'Agathocle, qui l'accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié. Les deux princes agirent quelques jours de concert; mais le Sicilien calcula que les conditions du traité étaient onéreuses pour lui, et qu'il lui serait plus avantageux d'avoir les mercenaires sans le général. Il tomba à l'improviste sur le camp des Cyrénéens, et fit tuer Ophellas à la faveur du tumulte. Les mercenaires, restés sans chef, entrèrent dans l'armée d'Agathocle. La carrière et la fin tragique de ce soldat d'Alexandre sont de curieux épisodes de la période agitée qui suivit la mort du conquérant macédonien. Justin l'appelle roi de Cyrène; cependant il est douteux que ce vaillant aventurier ait pris le titre royal. Il avait épousé une Athénienne, Eurydice, fille de Miltiade, et il semble avoir entretenu constamment des relations amicales avec les Athéniens. L. J.

Arrien, *Ind.*, 18. — Diodore de Sicile, XVIII, 21, 79; XX, 40-42. — Pausanias, I, 6. — Justin, XXII, 7. — Orose, IV, 6. — Polyen, V, 3. — Suidas, Ὀφέλλας. — Plutarque, *Demet.*. 14. — Droysen, *Hellenismus*, vol. I, p. 414, 417. — Grote, *History of Greece*, t. XII.

OPIE (*Amelia* ALDERSON, Mme), romancière anglaise, née à Norwich, le 12 novembre 1769, morte le 2 décembre 1853. Fille unique d'un médecin distingué, Miss Alderson épousa, en 1798, le peintre qui lui donna son nom. Bientôt elle se trouva lancée dans le monde littéraire et artistique de la capitale : encouragée par son mari, elle publia des poésies, des contes, des nouvelles (*Adeline Mowbray*, 1804; *Simple tales*, 1805; *Tales of real life*, 1816, etc.), qui lui ont valu une place honorable dans la pléiade, assez nombreuse, des femmes auteurs de la Grande-Bretagne au commencement de ce siècle. Mrss Opie affectionna les sujets moraux et pathétiques. L'un de ses premiers romans, *Le Père et la Fille*, a fourni le sujet de l'*Agnese*. Ses ballades, qu'elle chantait elle-même dans le monde, obtinrent un véritable succès d'attendrissement : quelques-unes, telles que *L'Orphelin*, *Ne m'oubliez pas*, sont de petits chefs-d'œuvre qui feront vivre le nom de leur auteur. Cependant des liaisons déjà anciennes avec plusieurs familles appartenant à la secte des quakers amenèrent, en 1825, l'affiliation de Mrss Opie à cette communauté. Elle adopta leur costume et leurs formules, sans renoncer toutefois aux relations du monde et à la littérature. Les tendances un peu mystiques, déjà sensibles dans ses romans : *Valentine's Eve*, *Tales of the heart*, *Madeline*, devinrent plus marquées dans ses derniers ouvrages : *Illustrations of lying*, 1825, et surtout *Loys for the dead*, 1833, poésies où l'idée de la mort est mise en œuvre avec un sentiment très-pathétique et très-élevé. L'aimable quakeresse entretenait une correspondance suivie avec Mackintosh, Walter Scott, Sheridan, Humboldt, Sidney-Smith, Wilkie. Veuve au bout de neuf ans de mariage, elle était retournée vivre auprès de son père à Norwich; mais elle faisait d'assez fréquents voyages à Londres et même sur le continent. Des fragments qui nous ont été conservés de sa correspondance et de ses journaux renferment de piquants détails sur la présence des souverains alliés à Londres en 1814, sur un voyage des bords du Rhin en 1835, et sur trois excursions qu'elle fit en France en 1802, 1829 et 1830. A cette dernière époque, Mrss Opie vit à Paris la famille d'Orléans, le général Lafayette, David d'Angers, qui l'a représentée dans un médaillon avec son bonnet de quakeresse, etc. La plupart des romans de Mrss Opie ont été traduits en français. Mme la comtesse Molé a donné une traduction anonyme de ses *Histoires du cœur*. E. RATHERY.

Miss Brightwell, *Memorials of the life of Amelia*

Opie, selected and arranged from her Letters, Diaries and other manuscripts; London, 1854, in-8°.

OPILIUS AURELIUS, grammairien et sophiste latin, vivait au commencement du premier siècle avant J.-C. Il fut l'esclave d'un philosophe épicurien, qui lui donna la liberté. Il enseigna d'abord la philosophie, puis la rhétorique et enfin la grammaire. Remarquable comme un des plus anciens professeurs de belles-lettres à Rome, il se distingua encore plus par son attachement à Rutilius Rufus. Lorsque cet homme d'État fut injustement condamné à l'exil, en 92, Opilius renonça à son école pour l'accompagner. Les deux amis vieillirent ensemble à Smyrne. Opilius composa quelques ouvrages sur divers sujets d'érudition. Le plus important comprenait neuf livres et portait le titre de *Muses* (*Musæ*); il était consacré à la grammaire; Aulu-Gelle lui a emprunté l'étymologie du mot *Induciæ*, laquelle fait peu d'honneur au savoir d'Opilius. Ce grammairien, en tête d'un autre de ses traités intitulé *Pinan*, avait mis un acrostiche sur son nom, et Suétone remarque qu'il l'avait orthographié *Opillius*. Y.

Suétone, *De illustribus grammaticis*, 6. — Lersch, *Sprachphilosophie der Alten*, III, p. 150.

OPIMIUS (*Lucius*), homme d'État romain, mort vers 100 avant J.-C. Il appartenait à une maison plébéienne, la *gens Opimia*, qui est mentionnée pour la première fois du temps des guerres samnites, et il était fils de Q. Opimius, le premier membre de cette gens qui obtint le consulat en 154. Lui-même fut préteur en 125, et marcha contre la ville de Fregelles, qui s'était révoltée pour obtenir le droit de cité. Il s'en empara par la trahison d'un des citoyens, Numitorius Pullus, et la punit avec une rigueur impitoyable. Sa sévérité le signala à la faveur du parti aristocratique et conservateur dont il devint un des plus violents défenseurs. Caïus Gracchus, chef du parti contraire, employa toute son influence pour l'empêcher d'arriver au consulat; mais s'il réussit à l'écarter de cette magistrature et à lui faire préférer Fannius en 122, il ne put pas prévenir son élection pour l'année suivante. Opimius, consul en 121, eut pour collègue Q. Fabius Maximus Allobrogicus. La lutte retardée d'un an éclata avec violence dès que le consul conservateur et le tribun démocratique se trouvèrent ensemble au pouvoir. Au fond le bon droit était du côté de Caïus Gracchus; mais Opimius avait pour lui la légalité stricte, et il en profita pour pousser son adversaire aux résolutions extrêmes et illégales. Enfin, il obtint ce qu'il désirait; Caïus Gracchus donna à regret et avec une singulière hésitation le signal de la résistance armée. Aussitôt le sénat investit le consul de pleins pouvoirs pour maintenir la sûreté publique. Armé de ce décret, Opimius dispersa les adhérents de Caïus Gracchus, et après cette facile victoire, il se montra aussi impitoyable pour les Romains qu'il l'avait été pour les habitants de Fregelles. Plus de trois mille personnes furent massacrées. Un aussi féroce abus de la victoire était sans exemple dans l'histoire romaine et ne fut imité que par Marius, Sylla et les triumvirs.

Malgré la consternation dans laquelle le sanglant triomphe du sénat avait jeté le parti démocratique, Q. Decius, tribun du peuple, accusa l'année suivante (120) Opimius d'avoir mis à mort des citoyens romains sans jugement. Le consul C. Papirius Carbon, ancien partisan de C. Gracchus, qui avait passé au parti vainqueur, le défendit, et les juges de l'ordre équestre, qui devaient leur pouvoir à une loi de C. Gracchus, l'acquittèrent. Mais le châtiment qu'il évita cette fois l'atteignit plus tard d'une manière plus infamante. En 112, il présida la commission envoyée en Afrique pour partager les domaines de Micipsa entre Jugurtha et Adherbal. Jugurtha, qui le comptait déjà au nombre de ses amis, ne négligea rien pour achever de le gagner. Des dons et des promesses amenèrent le consulaire à sacrifier son devoir, sa probité, sa réputation aux intérêts du prince numide. Les autres commissaires ne furent pas plus que lui à l'épreuve de la corruption, et il en résulta que Jugurtha eut de beaucoup la meilleure part de l'héritage de Micipsa. Cette honteuse transaction passa d'abord inaperçue. Mais la défaite de l'armée romaine sous Albinus rappela aux Romains que la commission de 112 était la cause de ce désastre, et le tribun du peuple C. Mamilius Limetanus demanda une enquête. Les résultats en furent accablants pour Opimius et plusieurs des chefs de l'aristocratie. Opimius se retira en exil à Dyrrhachium, en Épire, où il vécut plusieurs années, haï et insulté par le peuple, et où il mourut, dans une grande pauvreté. L'enquête et la sentence de 109 furent une véritable revanche de la sanglante répression de 121, et il est probable qu'il s'y mêla des excès comme à toutes les réactions, et que la justice ne fut pas à l'abri des passions politiques. Le féroce consul de 121, le commissaire vénal de 112, méritait son sort; mais le parti aristocratique ne l'en regarda pas moins comme une victime innocente des fureurs populaires. Cicéron, qui avait trop complaisamment adopté les intérêts et les idées de l'aristocratie, a déploré plus d'une fois la destinée d'Opimius, et s'est plaint de la cruauté montrée à l'égard d'un homme qui avait rendu à son pays des services aussi signalés que la conquête de Fregelles et la destruction de Gracchus. Il l'appelle le sauveur de la république et regarde sa condamnation comme un malheur et une tache pour le peuple romain.

L'année du consulat d'Opimius en 121 fut remarquable par l'extrême chaleur de l'automne et donna du vin d'une qualité extraordinaire. Ce vin, célèbre sous le nom de *Vinum Opimianum*, fut conservé pendant une espace de temps presque incroyable. Il en restait encore lorsque Cicéron écrivit son *Brutus*, quatre-vingt-cinq ans

plus tard; Velleius Paterculus, qui écrivait sous le règne de Tibère, prétend qu'il n'en existait plus; mais Pline, sous Vespasien, c'est-à-dire deux cents ans après le consulat d'Opimius, prétend qu'il en restait encore, et qu'il avait la consistance du miel; qu'il était d'ailleurs si fort, si dur, si amer, qu'on ne pouvait le boire qu'en le délayant dans beaucoup d'eau. L. J.

Tite-Live, *Epit.*, 60, 61. — Cicéron, *De Invent.*, II, 36; *de Orat.*, II, 25; *pro Planco*, 28; *Brut.*, 34; *in Pison.*, 30; *pro Sest.*, 67. — Plutarque, *C. Gracchus*, 3, 11, 18. — Salluste, *Jugurtha*, 16, 40. — Velleius Paterculus, II, 7. — Pline, *Hist. nat.*, XIV, 4. — Smith, *Diction. of Ant.*, au mot *Vinum*.

OPITZ (*Martin*), célèbre poëte allemand, né le 23 décembre 1597, à Bunzlau en Silésie, mort le 20 août 1639, à Dantzick. Fils d'un conseiller, il fit ses études classiques à Bunzlau, à Breslau et à Benthen et fréquenta depuis 1618 à l'université de Francfort, où il ne tarde pas à abandonner l'étude du droit. Depuis cette époque, il mène une vie de nomade. On le voit successivement à Heidelberg, Strasbourg, Leyde (1620), où l'amitié de Daniel Heinsius le conduit à imiter la poésie antique aussi bien que la raideur et le pédantisme des Rederyker hollandais; on le rencontre ensuite dans le Holstein, chez son ami Hamilton, à Liegnitz, à Weissenbourg en Transylvanie, où il fut appelé comme professeur de philosophie par le prince Bethlen Gabor (1622). Dégoûté bientôt de vivre dans ce pays inculte, il revient à Liegnitz, et se rend à Vienne en 1625, où l'empereur Ferdinand II lui confère la couronne du laurier du poëte. Peu après il devient secrétaire du burggrave de Dohna; l'empereur ultramontain anoblit le poëte protestant en lui donnant le titre *de Boberfeld*. En 1630, il fit, à Paris, la connaissance de Hugo Grotius. Après la mort, du comte de Dohna, il vécut à Dantzick, où il fut, depuis 1636, secrétaire et historiographe du roi de Pologne, Ladislas IV. C'est là qu'il est mort, victime d'une épidémie. Opitz jouissait auprès de ses contemporains de la même autorité que Gœthe de nos jours. S'il n'est plus lu aujourd'hui, c'est que son mérite comme poëte a été exagéré. On cherche en vain dans ses productions un langage poétique, l'élévation de la pensée, la richesse de l'imagination, la naïveté du sentiment, enfin tout ce qui constitue le véritable poëte. Si on l'a surnommé le *père et restaurateur de la poésie*, si on est allé jusqu'à appeler *Opitzinne* la muse allemande, c'est parce qu'il a beaucoup contribué à la pureté de la langue allemande et qu'il y a introduit une nouvelle prosodie. Il est vrai que son petit livre sur la versification allemande (*Büchlein vander deutschen Poeterei*; 1624, 10ᵉ éd., 1668) a marqué une nouvelle ère. Jusqu'alors on s'était borné à compter les syllabes des vers comme le faisait encore Hans Sachs; Opitz exigea le premier qu'on tînt compte de l'accent des mots, au défaut des syllabes longues ou brèves des anciens. Il arriva ainsi à proclamer comme vers modèle l'alexandrin, qui domine dans toute l'époque suivante. Opitz excelle surtout dans le genre didactique. On a de lui: Poésie didactique: *Consolation dans les adversités de la guerre* (Trostgedicht in Widerwartigkeiten des Kriegs); 1621; — *Zlatna, ou de la tranquillité de l'âme* (Von der Ruhe des Gemüths); 1622; — *Vilgut, ou du vrai bonheur* (Vom wahren Glück); 1633; — *Éloge du dieu de la guerre* (Lob des Kriegsgotts); 1627. — Poésie descriptive: *Vesuvius*, 1633, le premier poëme dans ce genre. — Poésie dramatique: *Daphné*; 1627. — Poésie lyrique: *Silve poétique* (Poetische Walder), collection de pièces profanes ou spirituelles; — des *Traductions* de l'hébreu et du grec (les *psaumes*, l'*Antigone* de Sophocle, etc.). Nous citerons enfin: *Schafferey vn der Nimphin Hercinie*, pièce d'un genre mixte. Il existe douze éditions de ses œuvres: la première: *Martin Opitzens deutsche Poemata*, fut publiée par J.-W. Zincgref (Strasbourg, 1624, in-4°); la plus complète est la 10ᵉ (Breslau, 1690, et Francfort, 1724.) J. Matz.

Ersch et Gruber, *Allg. Ency.*

OPITZ (*Henri*), savant orientaliste allemand, né à Altembourg, le 24 février 1642, mort le 24 janvier 1712. Il fut professeur à Kiel, et publia, entre autres: *Atrium linguæ sanctæ*; Hambourg, 1671, in-4°; — *Biblia parva hebræo-latina*; Hambourg, 1673; Leipzig, 1682, 1689, etc., in-12; *Synopsis linguæ Chaldaicæ*; Iéna, 1674, in-4°; — *Atrium accentuationis scripturæ hebraicæ*; Iéna, 1674; Hambourg, 1701 et 1710, in-4°; — *Græcismus facilitati suæ restitutus methodo nova*; Kiel, 1676; Leipzig, 1687 et 1697, in-8°: cet ouvrage, où l'auteur essaye d'établir une grande analogie entre le grec et les langues orientales, fut suivi d'une longue polémique; — *De Samaritanarum literarum spuria antiquitate*; Kiel, 1683, in-4°; — *Novum lexicon hebræo-chaldeo-biblicum*; Leipzig, 1692; Hambourg, 1705 et 1714, in-4°; — *De statura et ætate resurgentium*; Kiel, 1707, in-4°: *Biblia hebraica cum optimis impressis et manuscriptis et juxta Masoram emendata*; Kiel, 1709, et Leipzig, 1712, in-4°; cette édition, à laquelle il travailla trente ans, et dépassa en exactitude toutes les précédentes.

Son fils, *Paul-Frédéric*, né à Kiel, en 1684, mort en 1747, enseigna depuis 1721 le grec, les langues orientales et la théologie à l'université de sa ville natale. On a de lui: *De custodia templi Hierosolymitani nocturna*; Kiel, 1704 et 1710, in-4°, et dans le *Thesaurus* d'Ugolino, t. IX; — *De Hadriani imperatoris indole, virtutibus et vitiis*; ibid., 1722-1723, 2 parties, in-4°. O.

Thiess, *Gelehrtengeschichte der Universität Kiel*, t. I. — Chaufepié et Rosenmüller, *Handbuch für die Literatur der biblischen Kritik*, t. I). — Hirsching, *Handbuch*. — Hetzel, *Geschichte der hebræischen Sprache*.

OPMEER (*Pierre* VAN), historien hollandais, né le 13 septembre 1525, à Amsterdam, mort le 9 novembre 1595, à Delft. Après s'être

adonné à la médecine, il avait abordé la jurisprudence et il allait prendre ses degrés à Louvain lorsque, témoin des grands progrès de la réformation, il se jeta, par attachement pour la foi romaine, dans l'étude de la théologie et ne fut plus occupé que de la lecture des Pères. Son principal ouvrage a pour titre : — *Opus chronographicum orbis universi, a mundi exordio usque ad ann. MDCXI*; Anvers, 1611, in-fol. fig.; il est écrit d'un style net, quelquefois trop oratoire. La chronique d'Opmeer conduit jusqu'en 1569; elle a été continuée par le chanoine Laurent Beyerlinck. A la fin de ce recueil on trouve encore d'Opmeer: *Historia martyrum batavicorum*, trad. en flamand avec des additions. K.

Melchior Adam, *Vitæ philosoph. germanorum*. — Paquot, *Mémoires*, IV.

OPOIX (*Christophe*), savant français, né à Provins, le 28 février 1745, mort dans la même ville, le 12 août 1840. Il était apothicaire lors de la révolution, fut député par les électeurs de Seine-et-Marne à la Convention nationale, et prit place parmi les modérés. Après 1815 il obtint la place de garde général des eaux et forêts qu'il échangea contre celle d'inspecteur des eaux minérales. On a de lui : *Dissertation sur les eaux communes*; Paris, 1770, in-12; — *Observations physico-chimiques sur les couleurs*; 1784, in-8°; — *Remarques critiques sur la nouvelle théorie chimique*, dans le *Journal de Physique*, janvier 1789; — *Moyen de suppléer la potasse pour la fabrication de la poudre*; Paris, an II (1793), in-8°; — — *Théorie des couleurs et des corps inflammables, et de leurs principes constituants : la lumière et le feu*, etc.; Paris, 1808, in-8°; — *Des Eaux minérales de Provins*; Paris, 1816, in-12; — *L'ancien Provins : antiquités et origine de la haute ville de Provins*; Provins, 1818, in-12; réimprimé en 1819, avec un *Supplément*; — *L'Ame dans la veille et dans le sommeil*; Paris, 1821, in-12; — *Histoire et Description de Provins*; Provins, 1823, in-8°, avec carte et port.; deux *suppléments* ont été publiés en 1825 et 1829; — *Le Siége de Provins par Henri IV*, pièce dramatique; Provins, 1824, in-8°; — *Les Morts soustraits à la corruption*; Provins, s. d., in-8°. L—z—e.

Macquer, *Journal des Savants*, ann. 1771. — *Le Moniteur universel*, ann. 1793, n° 21. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (Paris, 1824). — Ramon, *Notice sur Christ. Opoix*; Provins, 1841, in-8°. — Ch.-Arm. Opoix, *Notice* sur son père, en tête de l'*Hist. de Provins* (2° éd., 1846).

OPORIN (*Jean*), imprimeur et philologue allemand, né à Bâle, le 25 janvier 1507, mort dans la même ville, le 25 janvier 1568. Son nom de famille était *Herbst*, qui en allemand signifie *automne*. Suivant un usage assez fréquent parmi les érudits de la Renaissance, il traduisit son nom en grec, et c'est sous la forme gréco-latine d'*Oporinus* qu'il est connu. On a remarqué comme une coïncidence curieuse que pour le commerce de livres il s'associa avec un Robert Winter, dont le nom signifiait *hiver*, et que cet associé adopta aussi le synonyme grec de *Chimerinus* (1). Son père, Jean Herbst, peintre sans fortune, ne pouvant pas lui donner dès maîtres, lui enseigna lui-même les éléments de la langue latine. Muni de ce premier fonds d'instruction, et stimulé par la gêne domestique, Oporin se rendit à Strasbourg, où, tour à tour étudiant et répétiteur, il augmenta son savoir et gagna de quoi vivre. On le voit un peu plus tard professeur à l'abbaye de Saint-Urbain, dans le canton de Lucerne. Là il se lia d'amitié avec le chanoine Xylotecte, qui embrassa la réforme et se maria. Oporin suivit Xylotecte à Bâle, et vécut de l'argent qu'il gagnait en copiant des manuscrits grecs pour Froben. Xylotecte étant mort, il épousa sa veuve, en 1527, et bientôt, si on l'en croit, il eut à se repentir d'avoir épousé une femme acariâtre et de mauvaise humeur. Cependant sa position s'améliora; en 1530 il obtint la direction de l'école de Bâle; mais soit insuffisance de savoir, soit inconstance de goûts, il quitta cette place pour suivre les leçons de Paracelse, qui lui promit de le rendre habile médecin en un an. Oporin fut pendant près de trois ans assidu auprès de Paracelse, le suivit en Alsace et eut beaucoup à souffrir de ses caprices; mais au bout de ce temps il ne se trouva pas plus avancé qu'en commençant. Dans l'intervalle sa femme était morte, et Oporin se flatta d'avoir une riche succession; il n'hérita que d'un procès, qu'il perdit. Les magistrats de Bâle le dédommagèrent en lui donnant la chaire de grec, et le nouveau professeur s'empressa de se remarier. Malheureusement sa seconde femme était aussi dépensière que la première était acariâtre, et lui-même, faute du grade de maître ès-arts, fut forcé de se démettre de sa place. Il se fit alors imprimeur, et s'associa avec son parent Robert Winter. Il apporta dans sa nouvelle profession beaucoup d'ardeur, et en tira peu de profit; sa carrière d'imprimeur fut une lutte presque continuelle contre les créanciers. Il perdit sa seconde femme en 1564, et se remaria en troisièmes noces. Élisabeth Holzach, sa troisième femme, était, à la différence des deux autres, une personne sans défaut; mais elle mourut au bout de quatre mois de mariage. Oporin tâcha de se consoler de cette perte par un quatrième mariage, et épousa Faustine Amerbach, femme distinguée, qui, voyant son mari avancé en âge, lui conseilla de vendre son imprimerie, et qui lui donna un fils. Oporin survécut à peine six mois à cette joie domestique, et mourut à l'âge de soixante et un ans. Il fut enseveli dans la grande église de

(1) Par une rencontre qui serait singulière si elle était fortuite, les noms des deux imprimeurs se trouvent dans un distique de Martial :

Si daret autumnus mihi nomen, ὀπωρινὸς essem,
Horrida si brumæ frigora, χειμερινός.

Bâle auprès d'Érasme, de Grynæus, d'Œcolampade et de Munster. Il méritait cet honneur, moins par les ouvrages qu'il avait composés, que par ceux qu'il avait publiés. Il fut certainement un des imprimeurs qui contribuèrent le plus à répandre les auteurs anciens. Ses éditions sont remarquables par leur excellente exécution; aussi ses presses étaient-elles très-recherchées par les savants; André Vesale fit imprimer chez lui son traité d'anatomie, et Érasme plusieurs de ses écrits. Mais avec toutes ses qualités Oporin manquait d'ordre; il gardait quelquefois des années entières, au grand mécontentement des auteurs, les ouvrages qu'on lui envoyait à imprimer, et ne s'entendait pas à ménager ses affaires. « Outre qu'il entretenait un grand nombre d'ouvriers, dit Chaufepié, qu'il les nourrissait et les payait largement, au delà de ses forces, par une générosité mal entendue, il recueillait ceux qui avaient été congédiés par d'autres libraires, de sorte qu'il n'était pas rare de lui en voir une cinquantaine sur les bras. D'ailleurs il était fort négligent à écrire sa recette et sa dépense, et à marquer les noms de ceux qui lui devaient; facile à cautionner pour ses amis, il avait souvent affaire à des créanciers durs, qui lui faisaient payer vingt et trente pour cent d'intérêt. Il prêtait aussi assez indiscrètement. Aussi quand il mourut ses affaires se trouvèrent fort en désordre; mais la générosité de diverses personnes soulagea sa famille. On a de Jean Oporin : *Scholia in priora aliquot capita C. Julii Solini Polyhistoris*, dans une édition de Solin et de Pomponius Mela, publiée à Bâle chez Robert Winter; — *Scholia in Ciceronis Tusculanarum Quæstionum libros V;* Bâle, 1544, in-4°, — *Annotationes in quædam Demosthenis loca*, dans l'édition de Démosthène; Bâle, 1532, in-fol.; — *Bucolicorum autores recentiores* 38, *qui a Virgilii tempore ad nostra tempora eo poematis genere sunt usi;* Bâle, 1546, in-8°; — *Darii Tiberti epitome Vitarum Plutarchi ab innumeris mendis repurgata;* Bâle, in-12. Le catalogue des ouvrages imprimés par Oporin a été publié sous ce titre : *Joannis Oporini, typographi basileensis exuviæ, hoc est bibliotheca librorum impressorum;* Bâle, 1571, in-8°. Z.

Melchior Adam, *Vitæ Germanorum philosophorum*. — Teissier. *Éloges des hommes savants*, t. II. — Heinzel, *De ortu, vita et obitu Oporini*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. histor. et critique*. — A. Jockisch, *Oratio de ortu vita et obitu Joh. Oporini*. Reproduit dans les *Vitæ selectæ eruditissimorum virorum* de Gryphius, 1711, in-8°, p. 601. — De Fontenay, *Dictionnaire des artistes*, t. II, p. 217. — Niceron, *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes illustres*, t. XXVII, p. 272.

OPPÈDE (*Jean* DE MAYNIER, baron D'), magistrat français, né le 10 septembre 1495, à Aix, où il mourut, le 29 juillet 1558. Fils d'Accurse de Maynier, ambassadeur de France à Venise, il fut conseiller au parlement d'Aix en 1522, premier président (20 décembre 1543) et lieutenant général de Provence (26 février 1544). Ce magistrat s'est acquis une triste célébrité par son atroce conduite envers les Vaudois. Depuis le treizième siècle, quelques restes de ces sectaires s'étaient conservés dans les vallées des Alpes, entre le Dauphiné et la Savoie, où, se livrant à l'agriculture, ils enrichissaient les seigneurs de cette contrée qui les avaient accueillis et qui leur avaient distribué des terres. Malgré quelques procédures que leur avait intentées le parlement de Grenoble, ils s'étaient multipliés et professaient paisiblement leur hérésie lorsque les prédications de Luther en Allemagne et en Suisse les enhardirent et les portèrent imprudemment à la propager autour d'eux. Cabrières, dans le comtat Venaissin, Mérindol et une trentaine de villages en Provence leur servaient de retraite. Leur conduite ayant décidé François I[er] à rendre contre eux, en 1535, un édit rigoureux, ils prirent les armes, et après avoir ravagé la plaine, s'emparèrent dans les montagnes de quelques châteaux, où ils se fortifièrent pour se défendre contre les gens de justice, si l'on essayait de mettre l'édit royal à exécution. Des ordres réitérés du roi pour exterminer ces sectaires restèrent sans effet, ou ne firent que les exaspérer. Enfin, en 1545, François I[er] expédia de nouvelles lettres patentes, pour en purger la Provence. Ce fut d'Oppède qui se chargea de cette commission : il se mit en relation avec le capitaine Paulin, si fameux sous le nom de baron de La Garde, qui mit à sa disposition deux mille hommes de vieilles bandes qu'il avait amenées du Piémont. Le parlement, toutes chambres réunies, nomma ensuite pour l'assister le président de La Fonds, les conseillers Badet et de Tributs et l'avocat général Guillaume Guérin. Le premier président, en l'absence du comte de Grignan, prend en personne le commandement des troupes, et envahit le territoire des Vaudois, qui se retirèrent dans des bois inaccessibles. Ils ne laissent dans les villages que les vieillards, les malades, les femmes et les enfants; le farouche président les fait passer impitoyablement au fil de l'épée, et leurs maisons furent livrées aux flammes. Mérindol, complétement désert, fut pillé et brûlé; puis renforcée de troupes expédiées par le vice-légat d'Avignon, avec du canon, l'armée se dirige sur Cabrières. Les Vaudois, retranchés dans ce village, se rendirent dès le second jour du siége, et une trentaine d'entre eux furent mis à mort. En se retirant à Cavaillon, d'Oppède donna l'ordre à quelques gentilshommes de sa suite de retirer d'entre les femmes et les enfants qu'on avait enfermés dans l'église tous ceux qu'ils pourraient disposer à embrasser le catholicisme; mais, au mépris de la capitulation, le commandant des troupes avignonnaises fit massacrer sans pitié non-seulement les hommes qu'on avait entassés dans le château, mais tout ce qui restait de femmes dans l'église, après avoir assouvi sur celles-ci leurs brutales jouissances. Les restes des mal-

heureux Vaudois qui s'étaient réfugiés dans les bois y moururent presque tous de faim, à l'exception des plus robustes, qui réussirent à gagner Genève et les cantons protestants. La France s'en trouva débarrassée; mais elle apprit avec stupeur les atrocités auxquelles avait présidé d'Oppède. La secte hérétique était exterminée; toute la cour applaudit aux triomphes de d'Oppède, et le pape Paul III fut si charmé de l'extirpation de cette hérésie, qu'il lui adressa un bref flatteur par lequel il le créa chevalier de l'Éperon d'or et comte palatin. Cependant sur la plainte de Françoise de Bouliers, dame de Cental; le roi commença par donner des juges aux parties. Après que l'affaire eut traîné près de quatre ans avant de pouvoir être plaidée au fond, il ordonna par lettres patentes du 17 mars 1551 qu'elle serait jugée par la grande chambre du parlement de Paris. La cause occupa cinquante audiences successives. Le premier président d'Oppède, les quatre commissaires pour l'expédition de Mérindol, le baron de La Garde, et la dame de Cental eurent chacun son avocat. Mais celui qui sans contredit parla le mieux de tous fut d'Oppède lui-même, qui se défendit avec une merveilleuse force de logique par un plaidoyer écrit, commençant par ce texte du psaume 42 : *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta.* Il y prouve qu'il n'a fait qu'exécuter les ordres précis du roi, et compare sa situation à celle de Saül, à qui Dieu avait ordonné d'exterminer les Amalécites. La justification de d'Oppède suivit de près son plaidoyer. Lui et ses co-accusés furent renvoyés absous et réintégrés dans leurs fonctions, à l'exception de l'avocat général Guérin, qui fut convaincu de faux, et eut la tête tranchée sur la place de Grève. On a de d'Oppède une traduction en vers de six *Triomphes* de Pétrarque; Paris, 1538, in-8°, avec gravures sur bois.

H. FISQUET.

Gauffridi, *Hist. de la Provence.* — Pithon-Curt, *Hist. de la noblesse du comtat Venaissin*, t. II, p. 284. — Mézeray, *Abrégé chron. de l'hist. de Fr.*, t. IV, 2e partie, p. 632 et 659. — *Dict. de la Provence et du comtat Venaissin.*

OPPENHEIMER (*David ben Abraham*), savant rabbin allemand, né à Worms, en 1667, mort à Prague, en 1737. Après avoir dirigé l'école juive de Nicolsbourg en Moravie, où il avait fait ses études, il remplit en Lithuanie les fonctions de rabbin, fit un voyage en Palestine, et devint enfin chef de la synagogue de Prague. Il réunit une précieuse bibliothèque de livres et de manuscrits hébraïques et talmudiques; il en livra le libre accès à Wolf, qui fut ainsi mis à même de donner à ses travaux une plus grande perfection (*voy.* Wolf, *Bibliotheca hebræa*, t. IV). Cette riche collection, estimée alors à cent cinquante mille francs, passa plus tard en la possession d'Isaac Seligman Berend-Salomon de Hambourg, qui en fit publier le *Catalogue*; Hambourg, 1785, in-4°. Oppenheimer a écrit une longue *Préface* en tête du *Pentateuque* imprimé à Berlin en 1705. Il a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages pleins d'érudition, entre autres un *Commentaire sur la Bible et le Talmud*, une *Explication de plusieurs particularités du Talmud*, en 5 vol. in-fol. O.

Pelzel, *Abbildungen böhmischer und mährischer Gelehrten*, t. I. — Michaelis, *Orientalische und exegetische Bibliothek* (partie XXI, p. 10).

OPPENORD (*Gilles-Marie*), architecte français, né à Paris, en 1672, mort en 1742. Fils d'un habile ébéniste, il fut d'abord destiné à la profession paternelle; mais, entraîné par sa vocation, il devint élève de Jules Hardouin-Mansard, et mérita bientôt d'être envoyé à Rome avec le titre de pensionnaire du roi de France. Il passa huit années en Italie, mais malheureusement il préféra à l'étude de l'antique celle des ouvrages du Bernin, du Borromini et de leurs imitateurs, et sa manière s'en ressentit au point qu'il a été surnommé le *Borromini français*. A son retour à Paris, il donna les dessins du maître autel de Saint-Germain-des-Prés, détruit à la Révolution, puis du portique méridional de Saint-Sulpice et du maître autel de cette église, remplacé aujourd'hui. Il fut chargé de la décoration de la galerie du Palais-Royal et du salon qui la précède, de l'intérieur de l'autel du Grand-Prieur de France au Temple, du chœur de l'église Saint-Victor, etc. Le régent l'avait nommé directeur des jardins et bâtiments royaux. Oppenord a laissé un grand nombre de dessins, qui ont été en partie publiés par Huquier, et dans lesquels on peut trouver de bons motifs de décoration dans le style dit *rococo*. Jacques-François Blondel est le seul élève qu'on lui connaisse. E. B—N.

Quatremère de Quincy, *Dict. d'architecture.* — Dulaure, *Hist. de Paris.* — Ticozzi, *Dizionario.*

*OPPERT (*Jules*), orientaliste allemand, naturalisé français, né à Hambourg, le 9 juillet 1825. Après avoir terminé ses études classiques et suivi les cours de droit à Heidelberg, entraîné par son goût pour la philologie, il se rendit à l'université de Bonn, où il fut un des disciples assidus de Frédéric Freytag, pour l'arabe, et de Christian Lassen pour le sanscrit. Il continua ses études à Berlin et à Kiel, où il fut reçu docteur en philosophie en soutenant une thèse *De Jure Indorum criminali.* Peu de temps après, il publia à Berlin un ouvrage sur le système vocal de l'ancien persan, intitulé *Lautsystem des altpersischen*, 1847, in-8°. Comme israélite, il était privé en Allemagne d'une partie des avantages que lui donnait son érudition : ainsi la carrière du professorat lui était interdite. Recommandé à M. Letronne, il vint en France et y obtint, en 1848, un emploi de professeur d'allemand au lycée de Laval, et ensuite à celui de Reims. Différents mémoires qu'il publia dans la *Revue archéologique* et dans le *Journal Asiatique* sur la langue perse et sur l'écriture cunéiforme attirèrent sur lui

l'attention de l'Institut, qui le désigna pour faire partie de l'expédition scientifique en Mésopotamie entreprise en 1851 par ordre du gouvernement français. De retour en France, il reçut des lettres de naturalité et fut chargé par le ministre de l'instruction publique d'aller étudier au Musée britannique, à Londres, les inscriptions et les monuments assyriens provenant des fouilles de Khorsabad. C'est à ses soins que le ministre d'État confia la rédaction du voyage en Mésopotamie. M. Oppert en commença la publication en 1857, sous ce titre : *Expédition scientifique en Mésopotamie, exécutée par ordre du gouvernement, de* 1851 *à* 1854, *par MM. Fulgence Fresnel, Félix Thomas et Jules Oppert*. L'ouvrage, qui n'est encore qu'à la 9e livraison, doit former un atlas de 10 cartes ou plans, d'après les dessins de M. Oppert, 12 planches de vues pittoresques, dessinées d'après nature et gravées à l'eau-forte par M. F. Thomas, et 2 volumes in-4° de texte contenant, outre la relation du voyage, divers mémoires remarquables sur la chronologie de l'histoire des Assyriens et des Babyloniens, sur les inscriptions cunéiformes et le déchiffrement de plusieurs de ces inscriptions au point de vue de l'histoire. M. Oppert a publié aussi un ouvrage sur les *Inscriptions des Achéménides*; Paris, 1852, in-8°. Il a communiqué à l'Institut quelques mémoires et une carte de l'ancienne Babylone. Il a fait insérer divers articles dans l'*Athenæum français*, dans les *Annales de philosophie chrétienne* et dans quelques autres recueils. G. DE F.

Docum. particuliers.

OPPIEN (Ὀππιανός), poëte grec, vivait dans le second siècle après J.-C. On lui attribue généralement deux poëmes, qui existent encore, *Sur la Pêche* (*Halieutica*) et *Sur la Chasse* (*Cynegetica*) et un troisième poëme *Sur la Chasse aux oiseaux* (*Ixeutica*), aujourd'hui perdu, mais dont il subsiste une paraphrase en prose; Schneider, un des meilleurs éditeurs d'Oppien, s'est efforcé de prouver que ces trois poëmes ne peuvent pas être du même auteur. Son opinion tend à prévaloir parmi les érudits, et mérite un examen attentif. Avant d'entrer dans cette discussion, nous résumerons une *Vie* d'Oppien écrite en grec par un auteur anonyme. D'après cette notice biographique, Oppien était né à Anazarba ou à Corycus en Cilicie; son père se nommait Agésilas et sa mère Zénodota. Il reçut une excellente éducation dans toutes les branches des arts libéraux, particulièrement la géométrie, la musique et la grammaire, sous la surveillance de son père. Agésilas occupait une des premières places dans sa cité de Cilicie; il était tellement absorbé par ses études de philosophie qu'un jour que l'empereur Sévère visita cette ville, il oublia d'aller avec les autres magistrats présenter ses hommages au chef de l'empire. Choqué de son absence, Sévère le relégua dans l'île de Melita. Oppien accompagna son père en exil, et composa ses poëmes à Mélita. Il les porta à Rome après la mort de Sévère, et les présenta à Antonin (Caracalla), fils et successeur de ce prince. L'empereur, charmé de ces ouvrages, accorda à Oppien la grâce de son père et une pièce d'or (στατὴρ χρυσοῦς, νόμισμα χρυσοῦν, près de 20 f.), par vers. Peu après son retour dans son pays natal, Oppien mourut, de la peste, à l'âge de trente ans. Ses contemporains lui élevèrent un tombeau, avec une inscription en vers, dans laquelle on fait parler le poëte lui-même, et qui contient avec une plainte sur sa mort prématurée, un vague et pompeux éloge de son talent. Le biographe mentionne les *Cynegetica* et les *Ixeutica*, et ne dit rien des *Halieutica*. A cette *Vie* on peut ajouter quelques notions accessoires, mais qui ne concordent pas toujours avec l'anonyme. Syncelle (*Chronog.*, p. 352, 353) et saint Jérôme (*Chronic.*) le placent sous le règne de Marc-Aurèle Antonin. Sozomène (*Præfat. ad Hist. Eccles.*), Suidas et d'autres, d'accord en cela avec l'anonyme, le font vivre du temps de Sévère; seulement Sozomène dit qu'il présenta ses poëmes à cet empereur, et non à son fils Antonin. Ces contradictions ne détruisent pas l'autorité de la notice anonyme; mais il faut remarquer que cette notice même n'est nullement concluante sur la question de l'identité d'auteur pour les trois poëmes. Schneider, en 1776, dans sa première édition conjectura que les *Halieutica* et les *Cynegetica* étaient de deux auteurs portant le même nom, et qui ont toujours été confondus. On peut objecter à la conjecture de Schneider, qu'elle est en contradiction avec des autorités anciennes, et qu'il n'est fait nulle part mention de deux poëtes du nom d'Oppien. Cependant, malgré les difficultés de cette hypothèse, elle a d'incontestables avantages, et s'appuie sur des fondements assez solides. D'abord il résulte de passages formels des deux poëmes que l'auteur des *Halieutica* n'était pas né dans le même endroit que l'auteur des *Cynegetica*. A cette raison s'en ajoute une autre, presque aussi forte, tirée de l'extrême différence de mérite que l'on remarque entre les deux poëmes, différence telle qu'il est pour ainsi dire moralement impossible que l'auteur de l'un soit l'auteur de l'autre, surtout quand cet auteur n'a vécu que trente ans. Dans une vie aussi courte, il est difficile de trouver place pour le très-sensible déclin de talent que l'on remarque entre le plus ancien des poëmes, les *Halieutica*, et le plus récent, les *Cynegetica*.

L'auteur des *Halieutica* était né en Cilicie, mais on n'est pas d'accord sur sa ville natale. La Vie anonyme d'Oppien le fait naître à Corycus ou Anazarba; Suidas dit Corycus, et son témoignage semble confirmé par ces vers des *Halieutica* (III, 205, etc.): « Apprends d'a-

bord la pêche habile des *anthies*, telle que l'exécutent sur le promontoire de Sarpédon les habitants de notre patrie, ceux qui peuplent la ville d'Hermès, la cité illustre par ses vaisseaux, Coryeus et Eleusa qu'entourent les flots. » La date d'Oppien est encore plus incertaine que le nom de sa ville natale. Athénée dit que ce poëte vivait un peu avant lui ; mais la date d'Athénée n'est pas certaine. Fabricius, Schweighæuser se sont servis pour la fixer de la Vie anonyme d'Oppien. Cependant l'opinion la mieux établie, c'est qu'Athénée vivait vers la fin du second siècle après J.-C., ce qui s'accorde parfaitement avec Eusèbe (*Chron.* dans saint Jérôme, vol. VIII, p. 722, édit. de Vérone, 1736), Syncelle (*Chronogr.*, p. 352, 353, édit. de Paris, 1652), qui placent Oppien dans l'année 171 (ou 173) et avec Suidas qui le fait vivre sous le règne de Marc-Antonin (Marc-Aurèle, 161-180). Si la date assignée à Oppien est exacte, l'empereur auquel les *Halieutica* sont dédiés et qui est appelé « Antonin, force suprême du monde (I, 3) » est Marc-Aurèle; les allusions à son fils (I, 66, 78; III, 683; IV, 5; V, 45) se rapportent à Commode, et le poëme a dû être écrit en 177, année de l'association de Commode à l'empire. Si au contraire on suit la chronologie de la *Vie anonyme*, il faut admettre que l'Antonin de la dédicace est Caracalla (qui reçut en effet le titre d'Aurelius Antoninus avec la dignité de césar en 196); mais alors on ne sait comment expliquer les allusions au fils d'Antonin, car l'histoire ne mentionne pas de fils de Caracalla. La première chronologie, celle qui place Oppien sous Marc-Aurèle, nous paraît donc de beaucoup préférable.

Les *Halieutica* contiennent 3,506 vers, divisés en cinq livres, dont les deux premiers traitent de l'histoire naturelle des poissons, et les trois autres de l'art de la pêche. L'auteur fait preuve de connaissances zoologiques étendues, quoiqu'il mêle à des notions exactes beaucoup de fables et d'absurdités. En somme il n'est pas plus crédule que la plupart de ses contemporains, et beaucoup de ses erreurs furent copiées par Ælien et les écrivains postérieurs. Nous indiquons ici, d'après l'article Oppien de l'*English Cyclopædia*, les particularités zoologiques les plus remarquables des *Halieutica*. Oppien mentionne dans des vers pittoresques (I, 217, etc.) la merveille de l'échénéis ou remora, qui arrête un vaisseau lancé à pleines voiles, en s'attachant à la quille, et blâme l'incrédulité de ceux qui révoquent en doute cette histoire; il connaît la particularité du petit crabe (καρκινάς) qui, n'ayant pas de coquille naturelle, s'empare de la première coquille vide qu'il rencontre (I, 320, etc.); il donne une belle et exacte description du nautile (ναυτίλος) (I, 338, etc.); il dit que la murène ou lamproie s'accouple avec les serpents de terre, qui pour un temps déposent leur venin (I, 554); il signale (II, 56, etc.; III, 149, etc.) l'engourdissement causé par le toucher de la torpille (νάρκη) et le fluide noir lancé par la sépia, qui échappe ainsi aux poissons qui la poursuivent (III, 156, etc.); il prétend qu'une espèce de poisson appelée *sargus* a une affection singulière pour les chèvres, et que le pêcheur qui veut le prendre se revêt d'une peau de chèvre; il mentionne plusieurs fois le dauphin, et l'appelle, à cause de sa vélocité et de sa beauté, le roi des poissons, comme l'aigle est le roi des oiseaux, le lion le roi des animaux, et le serpent des reptiles (II, 533 etc.); il raconte (V, 448, etc.) une anecdote assez semblable à celle rapportée dans Pline (*Hist. nat.*, IX, 8) et que toute l'Eolide, dit-il, se rappelle encore : un dauphin s'était pris d'affection pour un enfant; il lui obéissait en tout, comme un chien à son maître, et il mourut de douleur de la mort de l'enfant. Le style des *Halieutica* est abondant et harmonieux; l'auteur mêle avec habileté les détails techniques, les préceptes et les ornements poétiques.

L'auteur des *Cynegetica* était né à Apamée ou Pella en Syrie, comme il nous l'apprend clairement lui-même, dans le passage suivant, où il parle du fleuve Oronte (II, 125). « Le fleuve, s'élançant au milieu des plaines, grossit toujours, et, s'approchant des murailles, baigne à la fois le continent et l'île, ma patrie. » Un peu plus loin, après avoir parlé du temple de Memnon dans le voisinage d'Apamée, il ajoute (II, 156) : « Nous chanterons toutes ces choses avec l'aimable chant pimpléien pour la gloire de notre patrie. » En vain, pour se soustraire à l'évidence de ces passages, un critique a proposé de faire disparaître des *Cynegetica* les mots qui témoignent de sa nationalité; le véritable texte a été conservé par tous les bons éditeurs, et atteste que l'auteur des *Cynegetica* était né à Apamée en Syrie, et non pas à Coryeus en Cilicie, comme l'auteur des *Halieutica*, ce qui tranche la question d'identité. La distinction entre eux est encore établie par ce qui suit. Nous avons vu que l'un vivait sous Marc-Aurèle, auquel il dédia son poëme; l'auteur des *Cynegetica* adresse son œuvre à Caracalla, qu'il appelle « Antonin que la grande Domna enfanta pour le grand Sévère ». Plusieurs vers du poëme font penser que l'auteur le composa après l'association de Caracalla à l'empire (198), et avant la mort de Septime Sévère, en 211.

Les *Cynegetica* contiennent 2,242 vers, et se divisent en quatre livres, dont le dernier n'est pas venu complétement jusqu'à nous. L'auteur connaissait certainement les *Halieutica*, et il se proposa sans doute dans son poëme d'en écrire la suite et le complément. Il paraît au moins aussi instruit que son devancier, et il mêle comme lui beaucoup de fables à des notions exactes et à d'excellentes descriptions. Voici d'après l'*English Cyclopædia* les particularités zoologiques les plus curieuses de ce poëme. L'auteur dit ex-

pressément que les défenses de l'éléphant ne sont pas des dents, mais des cornes (II, 491, etc.), et mentionne un rapport d'après lequel ces animaux sont capables de parler (II, 540); il prétend qu'il n'y a pas de rhinocéros femelle et que tous ces animaux sont du sexe mâle (XI, 560); que la lionne pleine met au jour la première fois cinq lionceaux, quatre la seconde fois, trois la troisième, puis deux, et enfin un (III, 58 etc.); que l'ourse met au monde ses petits tout à fait informes, et qu'elle leur donne une forme en les léchant (III, 159, etc.); qu'il y a une si grande inimitié entre le loup et l'agneau que si, après leur mort, on fait des tambours avec leurs peaux, la peau de loup fait taire la peau d'agneau (III, 282); que les hyènes changent de sexe tous les ans (III, 288); que les dents du sanglier contiennent du feu (III, 379); que l'ichneumon s'élance dans la gorge du crocodile, qui dort la bouche ouverte et lui dévore les entrailles (III, 407); il réfute l'opinion de ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de tigre mâle (III, 357); il donne une description très-vive et remarquablement exacte de la girafe (III, 461). Pour le style, la diction, le mérite poétique, les *Cynegetica* sont bien inférieurs aux *Halieutica*. Schneider dit que c'est un poëme dur, mal composé et s'éloignant très-souvent du génie, de l'usage et de l'analogie de la langue grecque.

Le poëme intitulé Ἰξευτικά (Sur la chasse aux oiseaux) est perdu; il formait, dit-on, cinq livres; mais la paraphrase en prose grecque par Eutecnius n'a que trois livres. Le premier traite des oiseaux apprivoisés et des oiseaux de proie, le second des volatiles aquatiques, le troisième des différentes manières de chasser les oiseaux. Quant au mérite poétique de l'œuvre, il est impossible d'en juger par la paraphrase en prose.

Après cette analyse, nous revenons à la question d'auteur. Nous pensons que ce problème ne peut pas être résolu d'une manière certaine, mais que de toutes les hypothèses la plus probable est celle qui attribue les *Halieutica* à un Oppien né à Coryens en Cilicie et vivant sous Marc-Aurèle, les *Cynegetica* et peut-être les *Ixeutica* (que Schneider réclame pour Démétrius) à un Oppien né à Apamée, qui vivait sous Septime Sévère et Caracalla. L'auteur de la *Vie anonyme* confondit les deux poëtes, et cette confusion s'est perpétuée jusqu'à nos jours. L'édition princeps des *Halieutica* fut publiée par Philippe Junte, Florence, 1515, in-8°; elle est précieuse par sa rareté et sa correction, et il n'a pas été fait d'autre édition séparée de ce poëme. Une traduction latine en vers hexamètres par Lippi fut publiée à Florence, 1478, in-4°; il a été traduit en anglais par Diaper et J. Jones, Oxford, 1722, in-8°; en français par J.-M. Limes, Paris, 1817, in-8°, et en italien par Salvini, Florence, 1728, in-8°; — la plus ancienne édition des *Cynegetica*, à part des *Halieutica*, parut à Paris chez Vascosan, Paris, 1549, in-4°; ce poëme fut publié par Belin de Ballu, Strasbourg, 1786, grand in-8°, grec et latin, avec de savantes notes, trop souvent consacrées à une polémique personnelle avec Schneider; l'éditeur voulut donner les *Halieutica* dans un second volume, dont il n'a paru que quarante pages. Les *Cynegetica* ont été traduits en latin par Jean Bodin, Paris, 1555, in-4°, et par David Pfeifer, dont la traduction, composée en 1555, parut pour la première fois dans la seconde édition de Schneider, Leipzig, 1813; en français par Florent Chrestien, Paris, 1575, in-4°, et par Belin de Ballu, Strasbourg, 1787, in-8°; en anglais (le premier livre) par J. Mawer, Londres, 1736, in-8°, et en allemand par S. H. Lieberkühn, Leipzig, 1755, in-8°. Une paraphrase anonyme grecque d'une partie du poëme (probablement la même que le *Catalogue de la bibliothèque de Vienne* par Lambèce attribue à Eutecnius) fut publiée par Mustoxydis et Dem. Schinas dans leur recueil d'écrits grecs inédits; Venise, 1817, in-8°. La plus ancienne édition des deux poëmes est celle des Alde; Venise, 1517, in-8°, contenant le texte grec avec la traduction latine des *Halieutica*, par Laur. Lippi. L'édition la plus complète est celle que Schneider publia à Strasbourg, 1776, in-8°, gr. et lat., avec des notes étendues et savantes et la paraphrase grecque des *Ixeutica* qui avait été publiée pour la première fois par Eras. Winding, Copenhague, 1702, in-8°. Schneider donna quelques additions à son commentaire dans ses *Analecta critica*; Francfort, 1777, in-8°. Schneider était fort jeune quand il publia cette première édition, et il se permit avec Brunck, qui l'assista pour les *Cynegetica*, des corrections téméraires, qu'il effaça dans sa seconde édition, publiée à Leipzig, 1813, in-8°, et malheureusement inachevée. La dernière édition et la meilleure pour le texte est celle de Lehrs, dans la *Bibliothèque Grecque* de A.-F. Didot; Paris, 1846. Dans la même *Bibliothèque* M. Bussemaker a donné, en 1849, une bonne collection de *Scholies grecques* sur Oppien. L. J.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. V, p. 590, édit. de Harles. — J.-G. Schneider, *Préf. et notes* de sa première édition, et *Préface* de sa seconde édition. — F. Peter, *Comment. in qua enarrata virorum doct. de Oppianis disceptatione, in eorumdem vitam græce scriptam inquiritur*; Zeitz, 1840, in-4°. — Hoffmann, *Bibliographisches Lexikon*, t. III. — F. Ritter, art. *Oppianus* dans l'*Encyclopædie* d'Ersch et Gruber. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

OPPIKOFER (*Jean*), géomètre suisse, naquit en 1783, à Unteroppikon, en Thurgovie. Avant 1837, il était au service du gouvernement de Berne, occupé à la correction des eaux du Jura, puis il revint en Thurgovie. En 1826, il inventa le planimètre, instrument destiné à la mesure directe des superficies planes. Le gouvernement de Berne l'en récompensa, en 1830, par un don de 1,600 fr., et la Société d'Encouragement de Paris lui décerna, en 1836, une partie du prix de mécanique. Ce planimètre a été plus tard perfectionné par l'ingénieur Wetli et pa-

M. Hansen, et le professeur Amsler leur substitua, en 1856, un instrument plus simple, le planimètre polaire. Du reste, l'invention d'Oppikofer n'a pas été sans précédent; Martin Herrmann, en 1814, et Tito Gonnella, en 1825, ont eu des idées semblables.

Wolf, *Schweizer Biographie*, II. — Poggendorff, *Biogr. lit. Hand.*

OPPIUS (*Caius*), un des plus intimes amis de Jules César, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Il appartenait à une maison plébéienne, la *gens Oppia*, ancienne et importante maison dont aucun membre ne fut élevé au consulat, quoique les Oppius figurent plusieurs fois dans l'histoire romaine depuis le second décemvirat jusqu'à l'empire. C. Oppius, tribun du peuple en 213 avant J.-C., au milieu de la seconde guerre punique, rendit une loi pour restreindre les dépenses et le luxe des femmes romaines. Cette loi défendait aux femmes d'avoir plus d'une demi-once d'or, de porter des vêtements de diverses couleurs, et de faire usage de voitures à Rome, ou dans d'autres villes, ou à un mille de leur enceinte, sauf le cas de sacrifices publics. La loi *Oppia* fut abrogée en 195, malgré la véhémente opposition de Caton l'ancien (Tite-Live, XXXIV, 1-8; Valère-Maxime, IX, 1; Tacite, *Annal.*, III, 33, 34). Q. Oppius, un des généraux romains dans la guerre contre Mithridate en 88, tomba au pouvoir de ce prince, qui ne lui fit essuyer aucun mauvais traitement, mais qui se plut à le promener dans ses diverses expéditions et à le montrer comme un trophée aux peuples de l'Asie. Mithridate le remit ensuite en liberté sur la demande de Sylla (Tite-Live, *Epit.*, 78; Athénée, V; Appien, *Mithrid.*, 17, 20, 112). Publius Oppius, questeur du consul M. Aurelius Cotta en Bithynie, en 74 et dans les trois années suivantes, fut accusé de s'être approprié l'argent destiné aux troupes. Il en résulta entre le questeur et Cotta une scène si violente qu'Oppius tira l'épée contre son supérieur. Cotta le renvoya de la province, et adressa au sénat une lettre dans laquelle il l'accusait de malversations et d'attentat contre la vie de son général. Oppius fut mis en jugement en 69 et défendu par Cicéron, dans un discours aujourd'hui perdu (Dion Cassius, XXXVI, 23; Quintilien, V, 10; Salluste, *Hist.*, III, p. 218, édit. Gerlach; Cicéron, *Fragm.*, vol. IV, p. 444, édit. Orelli).

Caius Oppius n'ajouta rien à l'illustration officielle de sa famille, car il n'occupa aucune grande charge; mais il dut une certaine célébrité à ses ouvrages et surtout à l'amitié de Jules César. Avec Cornelius Bassus, dont le nom est généralement associé au sien, il veilla sur les affaires privées de César, et fut initié à tous ses projets et à tous ses plans. Une anecdote, rapportée par Plutarque et Suétone, montre avec quels égards il était traité par son illustre et tout puissant ami. Dans un voyage, César et sa suite furent assaillis par une tempête et forcés de se réfugier dans la cabane d'un paysan. Cette pauvre maison ne contenait qu'une seule chambre, si petite qu'une seule personne y pouvait tenir. César voulut qu'Oppius, dont la santé était délicate, dormît sous cet abri; lui-même et ses autres amis passèrent la nuit sous l'auvent de la porte. La guerre civile qui éclata en 49 donna naturellement de l'importance aux deux confidents du proconsul, qui entretenait avec eux une correspondance en chiffres, et leurs noms sont souvent cités dans les lettres de Cicéron. Oppius et Balbus s'efforcèrent de calmer les craintes du grand orateur touchant les desseins de César et de le rattacher à sa cause. La correspondance de Cicéron contient une lettre qu'Oppius et Balbus lui écrivirent en commun à ce sujet, en y joignant une lettre de César lui-même, dans laquelle le proconsul, au début de la guerre civile, promet d'user de la victoire avec modération et de triompher de ses ennemis par la clémence. Jusqu'à la mort de César Oppius garda la même place dans son intimité, et l'année même qui précéda cet événement, en l'absence du dictateur, alors en Espagne, il fut chargé avec Balbus de la haute direction des affaires à Rome, quoique cette ville fût placée sous l'autorité nominale de Marcus Lepidus, maître des cavaliers. Après la mort du dictateur, Oppius épousa la cause d'Octavie, et exhorta Cicéron à en faire autant.

Il ne reste plus rien des ouvrages d'Oppius. C'était déjà une question chez les anciens si les *Guerres d'Alexandrie*, *d'Afrique* et *d'Espagne* étaient de lui ou d'Hirtius. Les meilleurs critiques pensent que pour la *Guerre d'Alexandrie* il y a peu lieu de douter, et que la ressemblance de cette partie des *Commentaires* avec le huitième livre de la *Guerre des Gaules*, montre qu'elle a le même auteur, c'est-à-dire Hirtius. Quant à la *Guerre d'Afrique*, elle peut bien être d'Oppius. Niebuhr la lui attribue avec son assurance ordinaire. « Cet ouvrage, dit-il, est très-instructif et très-digne de foi; mais il est pour le langage bien différent du récit de la *Guerre d'Alexandrie;* il offre quelque chose de maniéré, et en somme il est moins beau. » Oppius écrivit les *Vies* de plusieurs Romains célèbres, parmi lesquels on cite Scipion l'Africain l'ancien, Cassius, Marius, Pompée, probablement aussi César. Plutarque dit avec raison que lorsque Oppius parle des adversaires de César, il ne faut accepter son témoignage qu'avec beaucoup de précaution. Après la mort du dictateur, Oppius écrivit un traité pour prouver que Césarion n'était pas le fils de Jules César comme le prétendait Cléopâtre sa mère (1). Y.

(1) Un *Marcus* Oppius, qui appartenait à la même famille, mais non au même parti que le précédent, fut proscrit avec son père en 43. Comme le vieillard était incapable de se mouvoir et que les moyens de transport manquaient, Oppius l'emporta hors de Rome sur ses épaules. Le père et le fils atteignirent la Sicile en

Cicéron, *Ad Att.*; *ad Fam.* (voy. l'*Onomasticon Tullianum* d'Orelli). — Vossius, *De Historicis latinis.* — Drumann, *Geschichte Röms*, vol. V. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography.*

OPPORTUNE (Sainte), religieuse française, née en Normandie, au diocèse de Séez, morte à Montreuil, près d'Almenèches, le 22 avril 770. Issue de l'une des premières familles de l'Hiémois (aujourd'hui pays d'Auge), elle fit profession dans le monastère de Montreuil, dont elle ne tarda point à devenir abbesse. Déjà familiarisée avec les privations et les austérités, elle redoubla de ferveur dans la retraite. Elle avait un frère appelé Chrodegand, qui fut élu évêque de Séez en 756 et assassiné quelques années après par son filleul, dans le bourg de Nonant. Son nom est inséré dans le martyrologe romain, à la date du 22 avril. En 878, Hildebrand, évêque de Séez, apporta à Moussy-le-Neuf, au diocèse de Meaux, le corps de sainte Opportune, qu'il transféra peu après à Paris. Les reliques de la sainte furent jetées en 1797 dans l'immense ossuaire des catacombes. Sa *Vie* a été écrite avant 888 par Adelhelme, évêque de Séez. On la trouve dans les Bollandistes et dans Mabillon. H. F.

Acta sanctorum, au 22 avril. — Mabillon, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, part. II, sæc. 3, p. 220. — *Gallia christiana*, t. XI. — *Breviarium parisiense*, 21 avril. — Le Fèvre, *Calendrier hist. et chronol. de l'église de Paris*; 1757, in-8°, p. 118-121. — Nicolas Gosset, *Vie de sainte Opportune*, 1655, in-12.

OPSOPÆUS. *Voy.* OBSOPÆUS.

OPSTAL (*Gaspard-Jacques* VAN), peintre flamand, né à Anvers, en 1660, mort vers 1724. Il n'est guère connu que par ses ouvrages. On sait seulement qu'il séjourna quelque temps en France, où son oncle Gérard van Opstal était sculpteur. Il composait avec goût. Correct dans son dessin, il était un de ceux de son temps qui, suivant Descamps, peignaient avec le plus de facilité et avaient la touche la plus brillante. Plusieurs églises de Flandre sont ornées de ses tableaux. La cathédrale de Saint-Omer possède de ce maître un grand et beau tableau, représentant quatre *Pères de l'Église*. Opstal a peint aussi plusieurs sujets allégoriques ou mythologiques, des *nymphes*, des *génies*, etc. Il réussissait très-bien dans le portrait : la galerie d'Anvers en conserve plusieurs de sa main. Il a laissé de bons élèves, entre autres Jan Mytens et Jacques de Roore. A. DE L.

Jacob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 231-233. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. III, p. 59. — Pilkington, *Dictionary of painters.*

OPTAT (Saint), évêque de Milève en Numidie et docteur de l'Église, né vers 315, en Afrique, où il mourut, après 386. Il nous est moins connu par les circonstances de sa vie que par ses écrits et par les éloges qu'ont faits de sa vertu et de sa science saint Augustin et saint Fulgence. Le premier dit de lui, comme de saint Ambroise, qu'il pourrait être une preuve de la vérité de l'Église catholique si elle s'appuyait sur la vertu de ses ministres. Le second l'associe aux grands hommes dont Dieu s'est servi pour nous découvrir les secrets de ses Écritures, et qui ont défendu comme il faut la pureté de la foi. Un passage de saint Augustin, dans son ouvrage *De doctrina christianorum*, t. II, cap. 40, n° 60, peut faire conjecturer qu'Optat, né de parents païens, peu favorisés de la fortune, reçut cependant une éducation brillante, et qu'après avoir fréquenté les plus célèbres écoles de Carthage, il se rendit en Égypte pour y étudier là philosophie. Doué d'un jugement droit, il ne tarda pas à reconnaître toute la fausseté des principes que de prétendus sages étalaient dans leurs leçons, et pour mieux atteindre la vérité il embrassa la foi catholique, dont il devait se montrer l'un des plus ardents défenseurs. Il fut élevé au siége épiscopal de Milève, ville de Numidie, où se tinrent en 402 et en 416 deux conciles célèbres dans l'histoire de l'Église. Nous n'avons d'Optat que l'ouvrage écrit pour défendre le catholicisme contre les donatistes. Parménien, troisième évêque des donatistes de Carthage, ayant publié l'exposé apologétique des doctrines de son prédécesseur, saint Optat crut devoir le réfuter, dans un ouvrage divisé en sept livres. Les six premiers furent composés vers 368, sous le pontificat de saint Damase; le septième ne fut écrit qu'en 384, sous le pontificat de saint Sirice. Dans le premier livre, qui commence par une profession de foi touchant le mystère de l'incarnation, semblable à peu près à celle du symbole des apôtres, il prouve que les chefs des donatistes (*voy.* DONAT) ont livré les saintes Écritures aux persécuteurs, et que ce sont eux qui ont rompu les premiers avec l'Église catholique. Remontant jusqu'au concile de Cirthe, tenu le 4 mars 305, il fait retomber sur les donatistes la honte d'avoir eu pour premiers chefs des évêques qui s'étaient tous reconnus coupables et qui étaient morts sans avoir donné aucune marque de repentir. Il raconte ensuite comment s'est formé ce déplorable schisme, et déclare que le schisme est un crime plus grand que le parricide et l'idolâtrie. Les donatistes reprochaient aux catholiques de s'être adressés aux puissances temporelles pour des affaires de religion : saint Optat leur démontre que ce sont eux-mêmes qui y ont eu recours les premiers, en s'adressant à Constantin. Dans le second livre, il établit que l'Église catholique est une, qu'elle n'est point chez les hérétiques, ni chez les schismatiques, ni renfermée dans une partie de l'Afrique, comme le prétendaient les donatistes. Son but, dans le troisième livre, est de justifier les catholiques de certaines violences qu'on les accusait d'avoir commises pour procurer la réunion des dona-

sûreté, et furent plus tard rappelés. Le peuple récompensa cet acte de piété filiale en nommant Oppius édile et en lui décernant après sa mort une sépulture dans le Champ de Mars (Appien, *Bel. civ.*, IV, 41; Dion Cassius, XLVIII, 53).

tistes. Le quatrième livre est pour répondre à ce que Parménien avait dit de l'huile et du sacrifice du pécheur, entendant sous ce dernier nom les catholiques, dont il voulait qu'on évitât les sacrifices. Le cinquième livre est sur le baptême que les donatistes ne peuvent réitérer sans profanation. Dans le sixième livre, saint Optat montre la folie des disciples de Donat, qui brisaient, râclaient, et renversaient les autels sur lesquels ils avaient eux-mêmes auparavant offert des sacrifices. Dans le septième livre, qui est comme le résumé et le corollaire de tout l'ouvrage, il répond aux nouvelles objections des donatistes, qui disaient qu'étant les enfants des traditeurs, on ne devait pas les obliger à rentrer dans l'unité, et que les catholiques, semblables à des mouches qui en mourant gâtent les plus suaves parfums, corrompaient celui qui était consacré par le nom de Jésus-Christ, c'est à-dire le saint-chrême. Quoique dur et obscur en certains endroits, le style de saint Optat a du feu, de l'énergie, de l'agrément. Il donne quelquefois aux passages de l'Écriture un sens peu naturel et purement allégorique. Certains critiques ont accusé ce Père d'avoir donné dans l'erreur de la réitération du baptême des hérétiques, parce qu'il l'appelle baptême sacrilége, faux; mais en lisant avec attention on sera convaincu que saint Optat ne rejette que le baptême des hérétiques qui ne conféraient pas ce sacrement au nom de la Trinité. Le traité de saint Optat : *De schismate donatistarum* a été publié pour la première fois par Jean Cochlée, chanoine de Breslau, Mayence, 1549, in-fol.; mais cette édition a été donnée d'après un manuscrit fort défectueux. Il en a été fait plusieurs autres, par Fr. Baudouin, en 1569, par Gabriel de l'Aubespine, évêque d'Orléans, par Méric Casaubon, par Charles Paulin, jésuite, en 1631, par Phil. le Prieur, en 1679; mais la meilleure et la plus complète de toutes est celle qu'a publiée du Pin, Paris, 1700, in-fol.; Amsterdam, 1701, in-fol.; Anvers, 1702, in-fol. Ce savant l'a enrichie d'une préface sur la vie, les œuvres et les éditions d'Optat, et de deux dissertations, l'une sur l'histoire des donatistes, l'autre sur la géographie sacrée d'Afrique. Il a mis de courtes notes au bas des pages avec les différentes leçons, et y a ajouté celles des premiers éditeurs. On y trouve enfin un recueil de tous les actes et des conférences épiscopales, des lettres des évêques, des édits des empereurs, des gestes proconsulaires et des actes des martyrs, qui ont du rapport à l'histoire des donatistes, disposés par ordre chronologique, depuis l'origine de ce schisme jusqu'au pontificat de saint Grégoire le Grand. Le martyrologe romain fixe au 4 juin la fête de saint Optat, dont les *Œuvres* complètes ont été publiées par l'abbé Migne, Montrouge, in-4°, avec les *Œuvres* de saint Zénon. H. FISQUET.

Dom Ceillier, *Hist. des auteurs eccles.*, t. VI, p. 625-703. — Moréri, *Dictionn. hist.* — E. du Pin, *Vie de saint Optat*, dans l'édition de ses œuvres. — Richard et Giraud, *Bibliot. sacrée.*

OPTATIEN (*Publilius-Porphyrius-Optatianus*), poëte latin, vivait dans la première moitié du quatrième siècle après J.-C. Il était contemporain de Constantin le Grand. Son *Panégyrique* de cet empereur nous apprend qu'il avait été banni pour quelque raison qu'il ne dit pas, et que Constantin, charmé de ses flatteries poétiques, le rappela de l'exil et l'honora d'une lettre dans laquelle il l'appelle *très-cher frère*. Saint Jérôme assigne au rappel du poëte la date de 328, mais c'est une erreur. Le *Panégyrique* qui en fait mention est au plus tard de 326, puisqu'il contient l'éloge de Crispus, fils de Constantin, qui cette année même fut mis à mort par l'ordre de son père; il est probable que cet ouvrage fut composé en 325 pour les fêtes des *Vicennalia* (vingtième année du règne), célébrées l'année suivante; et il est probable aussi qu'Optatien, après son retour, fut promu à de hautes dignités; car on voit figurer sur une liste des préfets de la cité un Publilius Optitianus, préfet en 329 et 333, lequel paraît être le même que l'auteur du *Panégyrique*. C'est là tout ce que l'on sait d'Optatien. On a conjecturé avec vraisemblance qu'il était natif de la province d'Afrique.

. Les poésies d'Optatien sont des œuvres d'extrême décadence, et offrent des défauts d'autant plus choquants qu'ils tiennent plutôt à la recherche qu'au défaut de talent. « Il lui en eût beaucoup moins coûté, dit Boissonade, pour être un bon poëte que pour être si ridicule. » Dans son *Panégyrique* en vers de Constantin, il semble s'être proposé d'être inintelligible, en ajoutant aux difficultés naturelles de la forme poétique toutes les complications artificielles de pensée et de style que son imagination a pu lui suggérer. Ce détestable spécimen d'une poésie sénile a été publié par Pithou, dans ses *Poemata vetera*; Paris, 1590, in-12, et Genève, 1596, in-8°. Marc Velser en donna une seconde édition, avec un commentaire, Augsbourg, 1595, in-fol., et on l'a réimprimé à la suite des *Œuvres* de Velser, Nuremberg, 1682, avec des remarques de Ch. Damn. Optatien s'est surpassé lui-même dans trois petites pièces (*Idyllia*) intitulées l'*Autel Pythien* (Ara Pythia), *La Syrinx* (Syrinx), l'*Orgue* (Organon). En composant avec art ces vers d'un plus ou moins grand nombre de lettres, Optatien a donné à sa première pièce la forme d'un autel, à la seconde la forme d'une syrinx, à la troisième la forme d'un orgue hydraulique. Ces puérils jeux d'esprit ont été imprimés dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf (vol. II, p. 365-413). On a encore d'Optatien cinq *épigrammes*, dans l'*Anthologie latine* (nos 236-240, édit. Meyer). L. J.

Tillemont, *Histoire des empereurs*, vol. IV, p. 364. — Wernsdorf, *Dissert.* sur Optatien, dans les *Poet. lat.*

min. — Boissonade, *Dissertation sur les vers figurés* dans les *Amusements philologiques* de Peignot.

ORANGE, ancienne seigneurie de France, qui fait actuellement partie du département de Vaucluse. Depuis le dixième siècle, elle eut ses comtes et princes particuliers; après la mort de Philibert de Châlons (1530), elle passa, par la sœur de ce dernier, dans la branche de Dillembourg, de la maison de Nassau. Mais cette branche n'en eut la paisible jouissance qu'en 1570, et la souveraineté ne lui en fut même définitivement confirmée qu'à la paix de Ryswick (1697). En 1702 Guillaume III, roi d'Angleterre, mourut sans enfants, et de là cette longue suite de querelles pour la succession d'Orange. Les principaux prétendants étaient Frédéric Ier, roi de Prusse, qui avait pour lui le testament du prince de Nassau-Orange Frédéric-Henri, son grand-père maternel, et Jean-Guillaume de Nassau-Dietz, stathouder de Frise, qui s'appuyait sur le testament du roi Guillaume. Les princes de Conti et de Nassau-Siegen élevaient aussi des prétentions. Lors du traité d'Utrecht (1713), le roi de Prusse céda cette principauté à la France, qui en a conservé la possession; toutefois le prince de Nassau-Dietz garda pour lui et pour les aînés de sa race le titre de *prince d'Orange*, titre aujourd'hui porté par l'héritier présomptif de la couronne des Pays-Bas.

Le premier comte d'Orange que l'on connaisse est *Giraud-Adhémar*, dont les descendants s'attribuèrent la souveraineté de Grignan et celle de Monteil : on le fait vivre sous Charlemagne; mais cette tradition n'est pas certaine. Nous citerons parmi ses successeurs : *Raimbaud II*, qui mourut en 1121, dans la Terre Sainte, où il avait suivi Raimond de Saint-Gilles; *Guillaume III* et *Tiburge II*, qui se partagèrent le comté et en donnèrent, à la fin du douzième siècle, la plus grande partie aux hospitaliers de Jérusalem; *Raimbaud III*, « bon chevalier et très-estimé dans la poésie provençale », selon Nostradamus, et à qui l'on attribue un livre intitulé *la Maestria d'amor* (1). Celui-ci n'ayant point laissé de postérité, le comté passa à sa sœur aînée, *Tiburge III* (1173), mariée en secondes noces à Bertrand des Baux.

Bertrand des Baux Ier, assista en 1178 au couronnement de l'empereur Frédéric Ier, qui lui accorda, dit-on, en cette circonstance le titre de *prince d'Orange*. Malgré cette distinction, il n'en demeura pas moins, lui et ses descendants, le vassal des comtes de Toulouse, en leur qualité de marquis de Provence. Il fut assassiné en 1181, le jour de Pâques, par ordre du comte de Toulouse Raimond V, avec lequel il s'était brouillé.

Guillaume IV, surnommé *au Court nez*, fils du précédent, mort en juin 1218. Par lettres patentes du 13 janvier 1214, il obtint de l'empereur Frédéric II le vain titre de *roi d'Arles*. Il prit une part active à la croisade contre les Albigeois, et tomba entre les mains des habitants d'Avignon, qui l'écorchèrent vif et le coupèrent en morceaux. On l'a placé au nombre des troubadours; mais il ne reste de lui que quelques pièces insignifiantes, sous le nom d'*Inglès*.

Bertrand III, mort vers 1335, succéda à Raimond Ier, son père, dans la portion du comte d'Orange qui lui appartenait; il acquit en 1289, par échange, la portion de son neveu Bertrand II, et reçut en 1308 de Charles II, roi de Naples, la moitié de cette baronnie, qui était restée en la possession des hospitaliers de Jérusalem et que ceux-ci, l'année précédente, avaient cédée à ce prince.

Raimond IV, petit-fils du précédent, mort le 20 février 1393, à Avignon. Il posséda aussi le comté d'Avellino dans le royaume de Naples. Afin de mettre ses sujets à l'abri de l'insulte, au milieu des guerres qui désolaient alors la France, il fortifia la ville d'Orange; son goût pour les lettres le porta à y fonder une université (27 mai 1365), qui devint assez florissante. Sa fille aînée, *Marie des Baux*, transmit la principauté à une nouvelle famille par son mariage avec Jean de Châlons, sire d'Arlay, en Bourgogne.

Jean Ier de Châlons, mort le 4 décembre 1418, s'attacha au duc de Bourgogne, qui le créa son lieutenant général; les partisans de ce prince le firent nommer, en 1415, grand chambrier de France, et en 1417 lieutenant général de Languedoc.

Louis Ier, dit *le Bon*, fils du précédent, né en 1389, mort le 13 décembre 1463, eut le même attachement que son père pour la maison de Bourgogne. Il se trouva au siége de Melun (1420) avec le duc Philippe le Bon; mais il refusa de prêter serment d'allégeance au roi d'Angleterre, qui l'exigeait en vertu du traité de Troyes. Ayant pris le parti du duc de Savoie contre la France, il fut battu à Anthon par Louis de Gaucourt, gouverneur du Dauphiné (1429). Ses terres furent saisies, et il n'en obtint la restitution du roi Charles VII qu'à la condition d'être son fidèle allié. Il contribua puissamment à détacher le duc de Bourgogne de l'alliance anglaise.

Guillaume VII, fils du précédent, mort le 27 octobre 1475, fit le voyage de la Terre Sainte après la mort de son père. Après avoir suivi Charles le Téméraire au siége de Liége, il abandonna le service de ce prince, qui, irrité de sa retraite, s'empara des terres qu'il possédait dans les deux Bourgognes. Louis XI, profitant de quelques troubles qui s'étaient élevés à Orange au sujet de l'érection d'un parlement, et des intelligences que Guillaume avait renouées avec le duc Charles, le fit arrêter en 1473, et le retint plus de deux ans prisonnier, à Lyon. Pour obtenir sa liberté, Guillaume fut obligé de remettre

(1) D'après Pithon-Curt, ce poëme serait l'œuvre d'un fils de Guillaume IV, nommé Raimbaud, qui l'aurait dédié à Marguerite de Provence, femme de saint Louis.

au roi, comme dauphin de Viennois, l'hommage et la souveraineté de sa principauté, de consentir à ce que les appels du parlement d'Orange fussent portés à celui de Grenoble, et enfin de payer une rançon de 40,000 écus; plus tard, pour se libérer de cette somme, il reconnut la suzeraineté de la couronne de France. Ce traité onéreux, passé à Rouen, le 6 juin 1475, lui laissa néanmoins le titre de *prince souverain*, avec le droit de battre monnaie.

Jean II, fils unique du précédent, mort le 25 avril 1502, servit Louis XI après la mort de Charles le Téméraire; mais n'ayant pas reçu de ce prince les récompenses auxquelles il s'attendait, il se jeta dans le parti de Marie de Bourgogne, et fut, par arrêt du 7 septembre 1477, déclaré criminel de lèse-majesté et banni à perpétuité. Il faisait cependant de grands progrès dans le comté de Bourgogne : en 1477 il gagna sur les Français la bataille d'Emagny, dans l'Auxois, et continua la guerre jusqu'à la paix d'Arras (1482). Plus tard il se joignit à la ligue du duc d'Orléans contre la régente Anne de Beaujeu et fut pris à Saint-Aubin-du-Cormier (1488). Il accompagna Charles VIII et Louis XII dans leurs expéditions d'Italie. Ce dernier lui remit l'hommage de la principauté d'Orange et le rétablit dans les droits d'une souveraineté libre et indépendante.

Philibert, fils du précédent, né en 1502, fut d'abord placé sous la tutelle de Philiberte de Luxembourg, sa mère. La principauté d'Orange ayant été de nouveau réunie à la France (1515), il réclama en vain auprès de François I[er], et passa, de dépit, au service de Charles-Quint, qui lui fit don, pour le dédommager, du comté de Saint-Pol. Après s'être signalé au siége de Fontarabie, il tomba entre les mains des Français, et demeura prisonnier jusqu'au traité de Madrid. En 1527, il prit part à la prise de Rome, en qualité de lieutenant du connétable de Bourbon, et succéda à ce prince dans le commandement de l'armée impériale : il chassa les Français du royaume de Naples, et fut tué le 3 août 1530, dans un combat qui se livra devant Florence, qu'il tenait assiégée. Comme il n'avait point d'enfants, il légua en mourant ses biens à son neveu *René de Nassau-Dillembourg* à la condition de porter son nom et ses armes. P. L.

Papon, *Hist. gén. de Provence*. — *Art de vérifier les dates*. — La Pise, *Hist. de la maison d'Orange*. — Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*.

ORANGE (*Guillaume I[er]*, surnommé *le Taciturne*, prince D'), né à Dillembourg, le 25 avril 1533, assassiné à Delft, le 10 juillet 1584. Il était le fils aîné de Guillaume de Nassau-Dillembourg, qui, ayant recueilli les biens de sa maison situés en Allemagne, y avait de bonne heure introduit la réforme, et de Julienne de Stolberg, femme distinguée par ses rares vertus. Son grand-père Jean, frère d'Engelbert de Nassau (*voy*. ce nom), avait hérité des immenses biens de ce dernier. Henri, fils aîné de Jean, en reçut la partie située dans les Pays-Bas; il épousa Claudie de Châlons, sœur de Philibert, prince d'Orange. Son fils René succéda à Philibert; resté sans enfants légitimes, il laissa à sa mort (1544) ses riches domaines à son cousin germain Guillaume, dont il est ici question, et qui se trouvait ainsi appelé à être le plus puissant seigneur des Pays-Bas. Élevé dans le catholicisme, à la cour de la reine Marie de Hongrie à Bruxelles, Guillaume entra à quinze ans, comme page, dans la maison de l'empereur Charles-Quint, qui devina bientôt les qualités éminentes dont était doué le jeune prince, et s'attacha à les développer avec une tendre sollicitude. Initié de bonne heure aux secrets des grandes affaires politiques, il ne négligea pas de s'instruire dans l'art de la guerre; à l'âge de vingt-deux ans, il fut, de préférence aux plus anciens officiers, choisi pour commander l'armée impériale sur les frontières de de Flandre, et justifia pleinement la confiance de Charles. Il fut ensuite employé par ce prince dans diverses négociations diplomatiques; il y réussit également, grâce à sa vive intelligence, à sa connaissance précoce des hommes et à ses manières insinuantes, quoique toujours pleines de dignité.

Vivement recommandé par Charles à Philippe II, il fut en 1559 un des négociateurs de la paix avec la France, et ensuite un des quatre ôtages choisis par le roi Henri II pour la fidèle exécution du traité. Un jour, se trouvant seul à la chasse avec Henri, il reçut de lui communication des négociations pendantes entre les cours de France et d'Espagne pour une extermination en commun des sectaires des deux pays. Il écouta ces paroles sans manifester en rien l'horreur profonde qu'elles lui causaient. Dès lors il possédait le remarquable empire sur lui-même qui lui permettait de réprimer ses sentiments, et qui lui valut son surnom (1). Mais il prit le parti de consacrer tous ses efforts à combattre ces projets féroces; quoique rien encore ne l'attirât vers la réforme, il se sentit pris de pitié pour tant de malheureux voués à la mort. Dès qu'il fut de retour dans les Pays-Bas, il commença à s'opposer avec fermeté aux mesures par lesquelles Philippe cherchait à établir dans ces libres contrées le pouvoir absolu. Cependant il avait pu prévoir que cette lutte allait le priver des doux agréments de son genre de vie fastueux. Il s'était jusqu'ici adonné avec passion à tous les plaisirs; ses revenus, très-considérables, accrus encore par la riche dot que lui avait apportée sa femme, Anne d'Egmont, fille du comte de Buren, ne suffisaient pas à son luxe, qui éclipsait celui du roi.

Invoquant hautement les franchises du pays,

(1) Loin d'être taciturne dans l'acception ordinaire de ce mot, Guillaume était au contraire un gai et aimable causeur.

il réclama le renvoi des troupes espagnoles, et combattit l'augmentation des évêchés décrétée par Philippe; il rompit entièrement avec le cardinal de Granvelle, qui gouvernait les Pays-Bas dans les vues absolutistes du roi, et avec lequel il avait jusqu'alors entretenu les relations les plus amicales (1). Distrait un instant des affaires publiques par les difficultés que lui causa la conclusion de son second mariage avec Anne, fille du célèbre Maurice de Saxe (2), il adressa, le 11 mars 1563, avec Hornes et Egmont, une lettre énergique au roi, où ces trois seigneurs se déclaraient prêts à se retirer du conseil d'État, si le cardinal continuait à administrer le pays; ils quittèrent en effet le conseil lorsque Philippe eut refusé de leur donner satisfaction. Ils n'y rentrèrent qu'après que la régente Marguerite de Parme (*voy.* ce nom) eut enfin obtenu le rappel de Granvelle (mars 1564). Orange alors prit pendant quelque temps une grande part aux affaires; il chercha à faire consentir le roi à la convocation des états généraux, à l'adoucissement des édits cruels contre l'hérésie et à la suppression des conseils de justice et de finance, décrédités par les plus honteuses concussions. Loin de concéder aucun de ces points, Philippe, même après avoir entendu les remontrances qui, inspirées par Orange, lui furent soumises par Egmont, à la fin de 1564, ordonna l'établissement de l'inquisition. L'irritation des populations allait croissant. Orange la dépeignit avec énergie dans une lettre adressée, le 24 janvier 1566, à Marguerite, en réponse à celle où la duchesse lui prescrivait de faire poursuivre les hérétiques dans son gouvernement de Hollande et de Zélande selon les injonctions du roi. Peu de temps après fut signé le *Compromis des nobles*; d'accord avec les tendances de cet acte, Orange réprouvait la façon d'agir turbulente et irréfléchie des auteurs du *Compromis*, les fameux *gueux*. Quant à lui, il procédait plus sûrement; dès lors il avait établi autour du roi un service d'espionnage, qui pendant de longues années lui livra les secrets de Philippe. En juillet, il se rendit à Anvers, dont il était burgrave, pour y maintenir l'ordre, sérieusement menacé, ce qu'il fit avec la plus grande loyauté; cela n'empêcha pas Marguerite de l'accuser de vouloir tirer parti des troubles imminents, pour partager les Provinces-Unies entre lui et ses amis. Absent de la ville pendant les excès des iconoclastes, il y retourna à la hâte, et y conclut un accord entre les catholiques et les réformés sur les bases d'une tolérance mutuelle, principe

(1) Granvelle, qui avait pu apprécier la valeur du prince, le signalait dès lors au roi comme « un homme d'un profond génie, d'une vaste ambition, dangereux, pénétrant, politique ».

(2) Sur les nombreuses négociations qui précédèrent ce mariage, *voy.* l'article de Böttiger dans le *Historisches Taschenbuch* de Raumer, t. VII, et Backhuyzen, *Het Huwelyk van Willem van Oranje met Anna van Saxen* (Amsterdam, 1853).

dont il fut pendant toute sa vie le défenseur le plus ferme, presque le seul parmi ses contemporains. Cependant, après avoir reconnu l'inutilité de la résistance pacifique qu'il avait organisée contre la tyrannie de Philippe, il engagea Egmont et Hornes à se liguer avec lui pour repousser même par la force les mesures d'oppression que le roi préparait, et dont ses agents secrets l'avaient prévenu. Mais ses avertissements ne convainquirent pas ces deux seigneurs, sans le concours desquels il ne pouvait combattre avec succès l'invasion de l'armée espagnole, décidée par le roi. De retour à Anvers en février 1567, il eut à y étouffer une insurrection formidable des calvinistes; il réussit à force de sang-froid et de courage, et en tirant habilement parti de l'antipathie que les calvinistes inspiraient aux luthériens, vers les doctrines desquels il penchait à cette époque. Peu de temps après, averti des desseins perfides du roi contre sa personne, il se démit de toutes ses charges, et s'apprêta à quitter le pays. La régente députa auprès de lui pour le retenir les comtes d'Egmont et de Mansfeld, avec lesquels il eut à Willebrock une célèbre entrevue, où il essaya en vain de persuader Egmont de la duplicité du roi (1). Il partit le 22 avril pour ses domaines en Allemagne; quatre mois après le duc d'Albe était à Bruxelles, et toutes les prédictions du prince allaient se réaliser. En janvier 1568 Orange fut cité comme rebelle devant le conseil des troubles; en qualité de prince souverain et de chevalier de la Toison d'Or, il déclina la compétence de ce tribunal sanguinaire; il fut néanmoins condamné à la proscription; ses biens situés dans les Provinces furent confisqués, et son fils aîné, le comte de Buren, fut emmené en Espagne, comme ôtage. Après avoir répondu à ces iniquités par un court mais éloquent pamphlet (la *Justification*), il commença à rassembler des troupes à Dillembourg, où affluaient tous les réfugiés des Pays-Bas. Aidé par son frère, le chevaleresque Louis de Nassau, il noua des relations avec les princes protestants de l'Allemagne et avec les huguenots de France. Il vendit ses joyaux et sa vaisselle, afin de se procurer les deux cent mille couronnes nécessaires pour organiser l'armée avec laquelle il se proposait d'entrer dans les Pays-Bas, tandis qu'il les faisait envahir par trois autres côtés en même temps (2). Les deux

(1) Selon une anecdote entièrement apocryphe, Egmont aurait dit à Guillaume en se séparant de lui : « Adieu prince sans terre », à quoi Orange aurait répondu : « Adieu, comte sans tête ».

(2) « L'attitude qu'il prit alors, dit M. Motley, s'est vue rarement dans l'histoire. Ce défenseur de la cause du peuple n'arborait pas l'étendard révolutionnaire, dans toutes ses publications, il affichait le plus grand respect pour l'autorité du roi. Par une fiction qui ne manquait pas d'habileté, il supposait le monarque incapable des crimes qu'il reprochait au vice-roi. De cette façon il ne prenait pas le rôle d'un rebelle en armes contre son prince; mais en sa qualité de souverain indépendant, il engageait la guerre contre un satrape qu'il lui plaisait de regarder comme traître aux ordres de son maître.

attaques par l'Artois et par le comté de Juliers échouèrent complétement. Louis de Nassau parvint à s'établir en Frise pendant quelques mois; mais le 22 juillet son armée fut détruite à Jemmingen par le duc d'Albe. Orange ne se troubla pas en apprenant ces échecs, et justifia sa devise favorite : *Sævis tranquillus in undis*. Après avoir enfin réuni trente mille hommes, il vint en octobre se placer dans le Brabant en face de l'armée espagnole, forte de vingt-deux mille hommes. Il chercha avec ardeur la bataille; mais le duc d'Albe la refusa constamment. Les populations, terrifiées par la cruauté du duc, ne se soulevèrent pas, et refusèrent même des vivres aux troupes d'Orange. Après un mois de mouvements inutiles, le prince gagna la Flandre française. Il licencia alors son armée, composée de mercenaires allemands, après avoir essayé en vain de les décider à aller combattre avec lui pour la cause des huguenots; douze cents d'entre eux seulement acceptèrent ces propositions.

Au printemps de 1569, il alla avec eux rejoindre l'armée de Condé; de retour en Allemagne dans l'automne, il s'occupa sans relâche à reprendre la lutte contre les oppresseurs de son pays, quoique amis comme ennemis le eussent dénué de tout moyen de tenter quelque entreprise efficace. Avec une admirable souplesse d'esprit dans l'invention des expédients et avec une tenacité inébranlable, il se remit, malgré une grande pénurie d'argent, à reconstituer une nouvelle armée. Il avait depuis quelque temps délivré des lettres de marque à des corsaires, les célèbres *gueux de mer*, qui faisaient un tort considérable au commerce espagnol. En 1572 ils s'emparèrent de Brielle en Zélande, et peu de temps après de Flessingue. Orange envoya une petite troupe soutenir leurs efforts pour la conquête de toute l'île de Walcheren. Aussitôt la Hollande, la Zélande, la Gueldre, l'Overyssel et l'évêché d'Utrecht s'insurgèrent et proclamèrent Orange comme *stathouder* ou gouverneur au nom du roi, dont ces provinces ne déclinaient pas la souveraineté, réclamant seulement le rétablissement de leurs franchises. Orange accepta; appelé par les vœux de tous au pouvoir dictatorial, il posa lui-même des limites à son autorité, et laissa aux états une large part dans la direction des affaires. Le 23 juillet 1572, après avoir passé le Rhin avec vingt-cinq mille hommes, il s'empara de Ruremonde; gagnant successivement Louvain, Malines et Audenarde, qui ainsi que plusieurs autres villes se prononcèrent en sa faveur, il arriva un mois après à Nivelle, pour soutenir son frère Louis, qui avait pris Mons par surprise. Il était assuré du concours prochain du roi de France, avec lequel il avait, par l'intermédiaire de Coligny, négocié une attaque commune contre le duc d'Albe.

Pendant longtemps la guerre de l'indépendance garda ce caractère de ne pas être entreprise au nom de principes révolutionnaires.

Plein des plus grandes espérances, il fut, comme il le dit, jeté subitement à terre comme d'un coup de massue par la Saint-Barthélemy. Forcé de repasser la Meuse et de renvoyer ses soldats, qui n'étant pas intégralement payés, furent sur le point de le massacrer, il regagna avec soixante-dix cavaliers seulement, la Hollande, la seule province qui lui fût restée fidèle. Il s'apprêta à livrer, avant de succomber, comme il s'y attendait, une dernière bataille aux Espagnols, qui, partout triomphants, étaient déjà entrés à Amsterdam et assiégeaient Harlem. Bien qu'il n'eût autour de lui aucun officier expérimenté, il fit avec des ressources minimes des efforts inouïs pour sauver cette ville, qui, après s'être défendue avec un courage admirable, se rendit enfin, le 12 juillet 1573. Son activité dévorante lui permit de trouver encore du temps pour négocier activement avec presque toutes les puissances de l'Europe, notamment avec la France, qui, par un traité signé le 23 mars, s'engagea à secourir le prince moyennant le protectorat sur la Hollande et la Zélande et la souveraineté sur les autres parties des Pays-Bas, qu'on viendrait à enlever aux Espagnols. Ce fut à cette époque qu'il embrassa ouvertement le calvinisme, dont il répudia cependant toujours l'intolérance farouche; sans se laisser troubler par les reproches de ses nouveaux coreligionnaires, Marnix de Sainte-Aldegonde entre autres, il ne permit jamais qu'on inquiétât en son nom ni les catholiques ni même les anabaptistes, alors au ban de l'Europe. Vers la fin de l'année, sa position s'améliora un peu. Les Espagnols, effrayés de son projet arrêté d'inonder le pays par la rupture des digues, ne s'avancèrent pas en avant; le duc d'Albe fut rappelé; Requesens, le nouveau gouverneur, en face de la pénurie des finances, ne reprit pas l'offensive. Les patriotes qui avaient défait la flotte espagnole dans le Zuydersée s'emparèrent, en février 1574, de Middelbourg et furent ainsi complétement maîtres de l'île de Walcheren, la clé de toute la Zélande. Louis de Nassau s'avança avec dix mille hommes pour rejoindre Orange, qui en avait réuni six mille à Bommel; mais arrêté à Mooker-Heide par les Espagnols, il fut défait entièrement le 14 avril, et perdit la vie ainsi que son frère Henri. Heureusement qu'une mutinerie des soldats espagnols, auxquels on devait trois ans de solde, rendit leur victoire stérile; elle fut du reste compensée par les succès de l'amiral Boisot qui, sous les murs d'Anvers, détruisit quinze vaisseaux espagnols. Survint le fameux siége de Leyde; Orange, après avoir fait consentir les états à son projet de rompre les digues, en dirigea lui-même l'exécution; le 3 octobre les flots touchèrent les murs de la ville; l'ennemi se retira à la hâte. Aussitôt Orange fit régulariser le mode de gouvernement pour les provinces révoltées; il fut investi du pouvoir souverain; la direction des opérations militaires lui fut abandonnée; le vote des impôts

et autres prérogatives furent réservés aux états, qui allouèrent au prince quarante-cinq mille florins par mois pour les dépenses publiques.

Le 3 mars 1575, des conférences s'ouvrirent à Bréda entre les parties belligérantes; elles échouèrent malgré les efforts de l'empereur Maximilien en faveur de la paix, parce que Philippe ne voulut jamais céder sur la liberté de conscience à accorder aux réformés. Le 12 juin Orange, après avoir fait prononcer son divorce avec Anne de Saxe, qui par son inconduite et ses extravagances avait poussé sa patience à bout, épousa Charlotte de Bourbon, fille du duc de Montpensier et qui s'était convertie au calvinisme. En octobre, les états de Hollande et de Zélande prononcèrent la déchéance de Philippe, qu'ils avaient jusqu'ici continué à reconnaître nominalement comme leur souverain; ils abandonnèrent au prince le choix de la puissance étrangère sous le protectorat de laquelle le pays devait se placer. Des négociations à ce sujet furent entamées avec Élisabeth d'Angleterre; la conduite artificieuse et égoïste de la reine les empêchèrent d'aboutir. La situation des patriotes redevint très-précaire; leurs ressources pécuniaires étaient presque nulles; les Espagnols avaient pris une position solide au milieu de la Zélande. La mort de Requesens (mars 1576) vint alléger les embarras des Hollandais; il ne fut pas remplacé immédiatement. Le conseil d'État, composé presque entièrement de gens du pays, prit en main le gouvernement, et l'exerça sans énergie et sans activité. Orange tira habilement parti de cet état de choses, qui devint encore plus préjudiciable pour Philippe lorsque l'armée espagnole tout entière, pour s'indemniser de l'arriéré considérable de sa solde, se mit à piller le Brabant et autres contrées, en commettant les excès les plus effroyables. Les quinze provinces, restées fidèles au roi et en grande partie catholiques, en furent exaspérées, et, écoutant les instances du prince, envoyèrent à Gand (octobre 1576) des députés, qui se constituèrent en états généraux et s'abouchèrent avec les envoyés d'Orange. Le sac d'Anvers par la soldatesque espagnole mit le comble à l'indignation publique, et le 8 novembre les états généraux signèrent l'acte de la *Pacification de Gand*, qui établissait une ligue entre toutes les provinces pour chasser les troupes étrangères, suspendait provisoirement tous les édits contre les hérétiques, et accordait même aux Hollandais, presque tous calvinistes, la pleine liberté de leur culte sur leur territoire.

Orange montra la plus grande joie de ce succès important; mais il ne s'abusa pas sur les difficultés qui restaient encore à vaincre, surtout depuis l'arrivée du nouveau gouverneur, le jeune et brillant héros don Juan d'Autriche, qui pour détruire la défiance générale excitée contre lui par le prince, accorda par l'*Édit perpétuel* (12 février 1577) presque toutes les demandes des Pays-Bas. Orange, qui avait connaissance de la correspondance secrète de don Juan, savait que ces concessions si larges n'étaient qu'un moyen de gagner du temps, et refusa d'accepter l'*Édit*. Le gouverneur, convaincu que tout dépendait du prince (1), essaya de le gagner en lui promettant les avantages personnels les plus brillants; Orange repoussa toutes ces avances, « aiant, répondit-il, toujours mis dessoubz les pieds mon regard particulier, ainsi que je suis encore résolu de le faire, tant que la vie me demeurera ». Même lorsque les Espagnols furent partis, il ne crut pas à la bonne foi de don Juan, qui disposait encore de quinze mille mercenaires allemands, et grâce aux fausses démarches du gouverneur, il parvint à faire partager ses soupçons par les états généraux. Invité par ceux-ci à venir à Bruxelles les assister de son expérience consommée, il se rendit dans cette ville (23 septembre 1577), et fut reçu avec un enthousiasme indicible par le peuple, qui, comme celui de Hollande, ne l'appelait que *Vader Willem* (Guillaume notre père). Il arrêta immédiatement les négociations avec don Juan en lui faisant présenter comme ultimatum des états la demande de l'établissement d'un gouvernement représentatif, où Philippe ne devait plus guère garder que le pouvoir exécutif. La guerre fut de nouveau déclarée, selon le vœu du prince, qui la préférait à la paix pendant laquelle la perfidie de Philippe avait meilleur jeu. Dans l'intervalle, la noblesse, jalouse de l'influence souveraine d'Orange sur le peuple, avait appelé l'archiduc Mathias comme gouverneur général. Le prince qui venait d'être nommé aux fonctions de *Ruward* ou gouverneur du Brabant, aurait pu faire renvoyer l'archiduc et s'emparer lui-même du pouvoir souverain. Mais fidèle à son système d'abnégation, il contribua lui-même à faire confirmer la dignité de Mathias; cependant il eut soin de ne laisser à ce jeune homme, faible et sans expérience, que l'ombre de l'autorité; elle resta dévolue aux états généraux et au prince, qui fut nommé lieutenant général de l'archiduc. A ces nouvelles don Juan prit l'offensive, et vint attaquer près de Gembloux avec vingt mille vétérans, l'armée des états, forte du même nombre d'hommes, mais mal commandée par des nobles, envieux d'Orange et prêts à se rallier à Philippe. Avec la seule avant-garde, Alexandre Farnèse mit en fuite les patriotes et leur tua plus de six mille hommes (31 janvier 1578). Ensuite don Juan s'empara rapidement de Louvain, Nivelle, Tirlemont et autres villes; en revanche, la puissante cité d'Amsterdam reconnut l'autorité d'Orange. Celui-ci, aidé des subsides qu'Élisabeth se décida enfin à lui fournir, fit enrôler douze mille

(1) « Je ne connais d'autre voie, écrit Don Juan au roi, pour prévenir la ruine de l'État, que la réduction de cet homme qui exerce tant d'influence sur la nation. » « Les gens d'ici sont ensorcelés par le prince d'Orange, dit-il encore; ils l'aiment, le craignent et veulent l'avoir pour maître. Ils l'informent de tout, et ne décident rien sans le consulter. »

Allemands, qui sous là conduite de Jean-Casimir, prince palatin, vinrent rejoindre l'armée patriote, qui avait déjà repoussé avec succès une nouvelle attaque de l'ennemi. Pendant tout ce temps il avait eu beaucoup de peine à maintenir l'entente entre les deux religions; il avait eu à réprimer les violences commises d'un côté par les Wallons catholiques, de l'autre par les réformés de Gand. Il ne parvint pas à imprimer à la guerre une direction plus vigoureuse; à la fin de l'année les troupes de Jean-Casimir ainsi que celles amenées par le duc d'Anjou, frère du roi de France, furent congédiées; Orange, qui depuis longtemps traitait avec le duc, l'avait, par un accord conclu le 12 août, fait déclarer le *défenseur des Provinces contre les Espagnols*. Malgré toute sa vigilance, il ne put empêcher Farnèse, le nouveau gouverneur depuis la mort de don Juan, de rattacher par ses habiles intrigues à la cause de Philippe les provinces wallones d'Artois, de Hainaut, de Douai, de Lille et d'Orchies, et de s'emparer par trahison de Malines et de Groningue (mars 1580). En compensation, il obtint la signature de l'*Union d'Utrecht* (23 janvier 1579), le premier fondement de la République de Hollande; par cet acte les provinces de Hollande, de Zélande, de Gueldre, de Zutphen, d'Utrecht, de Frise, d'Overyssel, de Groningue et de Drenthe, sans renoncer à la souveraineté de Philippe, ni à leurs rapports avec les autres provinces, déclaraient qu'elles formeraient toujours un seul État fédératif, qu'elles combattraient en commun toute attaque contre leurs libertés et qu'elles établiraient partout chez elles la paix religieuse.

Sur les conseils de Granvelle, Philippe, par son fameux ban du 15 mars 1580, mit au prix de vingt-cinq mille écus d'or la tête du prince, qui répondit à cet acte infâme par son *Apologie*, où il retraça dans son style énergique tous les crimes du roi. (1) Le dernier acte de Philippe prouva qu'aucun accord n'était possible avec lui; aussi les états prononcèrent-ils, le 26 juillet 1581, sa déchéance, fondée sur les violations continuelles qu'il avait faites des libertés du pays, garanties par des chartes (2). En même temps Orange accepta, après avoir longtemps résisté au vœu général, la dignité de comte souverain de Hollande et de Zélande. Il aurait facilement pu se faire proclamer souverain des autres provinces révoltées; mais il repoussa toutes les instances qui furent faites auprès de lui dans ce sens. « Il refuse uniquement par ce motif, écrivait Jean de Nassau, qu'on ne puisse pas supposer qu'au lieu de la liberté religieuse pour le pays il a cherché un royaume pour lui-même et pour son profit personnel. » Peut-être aurait-il mieux valu, pour le bien du pays, qu'il ne poussât pas si loin le désintéressement; investi de l'autorité suprême, il aurait été plus à même de triompher de la lésinerie et de l'incurie des diverses provinces, qui, au lieu de faire un dernier effort pour chasser l'étranger, perdaient un temps précieux à se quereller entre elles. Faute d'argent les opérations militaires continuèrent à rester de part et d'autre insignifiantes, même après l'arrivée des renforts amenés par le duc d'Anjou, qui, sur les demandes pressantes du prince, avait été élu souverain des Pays-Bas, la Hollande et la Zélande exceptées ainsi que les provinces wallones. Arriva l'année 1583; le duc, mécontent de n'être que le président héréditaire d'une république représentative, essaya, mais en vain, de s'emparer par violence du pouvoir absolu. Orange eut à employer tous ses talents de persuasion pour prévenir une complète rupture entre les états et le duc, laquelle aurait attiré au pays l'inimitié de la France. Mais il ne put empêcher Farnèse de profiter des perturbations nées dans les provinces de ce déplorable état de choses. Dunkerque, Nieuport, Zutphen, Bruges et Ypres tombèrent entre les mains des Espagnols. Malgré ce succès, Farnèse restait convaincu que tant que le prince vivrait la cause du roi ne pouvait triompher que momentanément; aussi continua-t-il à encourager par de fortes sommes d'argent les spadassins qui s'offraient à assassiner Orange, et dont l'un, Jean Jaureguy, avait failli le tuer (18 mars 1582). Un ardent fanatique, Balthasar Gérard (*voyez* ce nom), tenta aussi cette détestable entreprise, et y réussit; frappé au cœur d'un coup de pistolet, Orange expira quelques moments après. « Mon Dieu, ayez pitié de mon âme, ayez pitié de ce pauvre peuple », furent ses dernières paroles. Il laissa de son premier mariage *Philippe-Guillaume*, prince d'Orange; du second, *Maurice de Nassau;* et du quatrième, qu'il avait conclu, en 1583, avec Louise de Coligny, veuve de Teligny, *Frédéric-Henri*, qui, ainsi que Maurice, devint stathouder des Pays-Bas; il laissa en outre neuf filles.

« Il fut le premier homme d'État de l'époque, dit avec raison M. Motley. Rien n'égalait sa perspicacité, sauf la prudence avec laquelle il savait mûrir les résultats de ses observations. Sa connaissance de la nature humaine était admirable. Il gouvernait les passions et les sentiments d'une grande nation comme s'il se fût agi des clefs et des cordes de quelque immense instrument, et sa main manquait rarement de faire jaillir l'harmonie même au milieu des tempêtes les plus sauvages.... Il déployait cette aptitude à

(1) Ce remarquable document a été réimprimé avec la *Justification*; Bruxelles, 1858, et 1861, in-12. Dans le cours des événements Orange avait publié plusieurs pamphlets contre Philippe, tels que la *Harangue* et l'*Épître au roi*.

(2) Dans les considérations qui furent mises en tête de cet acte, on trouve exposé, d'une manière très-nette, qu'il est loisible aux sujets de seconer la domination du prince qui veut les asservir. « Les contrats que le roi a violés, disaient les états, ne sont pas des inventions de pédants; ce sont des lois enracinées par la nature dans le cœur de tous les hommes et auxquels prince et peuple ont formellement acquiescé. »

conduire ses semblables sous toutes les formes habituelles aux hommes d'État. Sa facile éloquence se montrait passionnée parfois, plus souvent raisonneuse, toujours sérieuse et noble. Les annales de son pays ou de son époque ne nous montrent rien qui puisse être comparé à l'influence qu'il savait exercer sur un auditoire; toutefois, jamais il ne s'abaissa jusqu'à flatter le peuple. Jamais il ne suivit la nation; toujours il la guida dans les sentiers du devoir et de l'honneur, et fut plus porté à flageller les vices qu'à servir les passions de ceux qui l'écoutaient.... Ses discours, soit improvisés, soit préparés, ses messages écrits aux diverses autorités, sa correspondance privée avec des gens de tous rangs, depuis les empereurs et les rois jusqu'aux plus humbles secrétaires et même des enfants, toutes ses œuvres montrent une aisance de langage, une profondeur de pensée, une puissance d'expression rares à cette époque, un fonds d'allusions historiques, une chaleur de sentiments, une largeur de vue, une netteté de plan, en un mot une telle foule de qualités, qu'elles eussent à elles seules suffi pour marquer à tous les yeux Guillaume le Taciturne comme un des grands esprits de son siècle.... Profondément versé dans les subtilités de la politique italienne, que tout jeune il avait apprise à la cour impériale, il les employa au service non de la tyrannie, mais de la liberté. Il combattit l'inquisition avec ses propres armes; il rencontra Philippe sur le même terrain. Tout cuirassé que le roi fût de ruses compliquées, il fut frappé au cœur par une habileté plus grande encore que la sienne. »

Ernest GRÉGOIRE.

Meursius, *Guillelmus Auriacus*. — Gachard, *Correspondance de Philippe*, *Correspondance de Guillaume le Taciturne*, et *Correspondance du duc d'Albe*. — Groen van Prinsterer, *Archives de la maison d'Orange*. — Reiffenberg, *Correspondance de Marguerite d'Autriche*. — *Papiers d'État du cardinal Granvelle*. — Hopper, *Recueil et Mémorial* et *Epistolæ*. — *Vita Viglii*. — Pontus Payen, *De la guerre civile des Pays-Bas* (Bruxelles, 1861). — Mendoza, *Guerras de los Paîs Baxos*. — Tassis, *Commentarii*. — Haræus, *Annales*. — Reyd, *Annales Belgici*. — Strada, *De Bello Belgico* et le *Supplément* de Foppens. — Bentivoglio, *Guerra di Fiandra*. — De Thou, *Histoire*. — Grotius, *Annales*. — Van der Haer, *De initiis tumultuum Belgicorum*. — Meteren, *Historien der Nederlanden*. — Wagenaar, *Vaderlandsche Historie*. — Hooft, *Nederlansche Historie*. — Bor, *Nederlandsche Oorlogén*. — Pontus Heuterus, *Res Austriacæ*. — Brandt, *Historie der Reformatie en Nederland*. — Cabrera, *Felipe Segundo*. — Leo, *Zwölf Bücher Niederländischer Geschichte*. — Motley, *The Rise of the Dutch republic*; Lond., 1856, 3 vol.; trad. en français.

ORANGE (*Maurice* DE NASSAU, prince D'), stathouder des Pays-Bas, fils du précédent, né en 1567, au château de Dillembourg, mort le 23 avril 1625, à La Haye. Après avoir reçu une éducation soignée, il fut envoyé à l'université de Leyde, où il se trouvait en 1584, lors de l'assassinat de son père. Les qualités éminentes qu'on devinait chez lui le firent, malgré sa grande jeunesse, placer à la tête du conseil suprême, qui prit en main le gouvernement des Provinces-Unies, alors si grandement menacées par les victoires de Farnèse, qui dans le courant de l'année prit Gand, Bruxelles et Anvers. Lorsque, dans leur détresse, les états généraux eurent, à la fin de 1585, nommé stathouder général le comte de Leicester, qui vint à leur secours avec une armée anglaise, le pensionnaire de Rotterdam Old Barneveldt, se méfiant de l'ambition du comte, fit nommer Maurice stathouder particulier de Hollande et de Zélande. Le mauvais succès des opérations militaires de Leicester décida les états en 1587 à mettre Maurice à la tête de l'armée. Il soutint Barneveldt contre les entreprises de Leicester, qui, après avoir essayé en vain d'usurper, avec l'appui des calvinistes fanatiques et de la populace, le pouvoir souverain, donna sa démission. Maurice s'attacha avant tout à rétablir la discipline dans l'armée, désorganisée par les derniers événements politiques, et se borna dans les années 1588 et 1589 à défendre les frontières des provinces de Hollande et de Zélande. Imbu des principes de l'art militaire des anciens, il fit pendant ce temps faire à ses soldats, qu'il avait armés d'une manière nouvelle et meilleure, de rudes exercices et les rompit à tout genre de fatigue. Il insista auprès des états sur le payement exact de la solde, et coupa court par là aux désordres causés précédemment par les retards apportés à ce sujet. Appelé dans l'intervalle au stathoudérat des provinces d'Utrecht et d'Overyssel (en 1591 il reçut aussi celui de la Gueldre), il parvint en 1590 à décider les états à lui laisser prendre l'offensive, faisant valoir le relâchement de la discipline dans l'armée espagnole, qui de plus était affaiblie par les secours envoyés en France. Entré en campagne avec vingt-deux mille hommes d'excellentes troupes, Maurice s'empara de Bréda et de plusieurs forts du Brabant. En 1591 il se jeta sur Zutphen, qui se rendit après dix jours de siége; ensuite il marcha au secours de Knodsenbourg, fort qu'il avait fait élever en face de Nimègue et qui était assiégé par Farnèse. Le général espagnol se retira, et mit son armée en quartiers d'hiver; Maurice fit semblant d'en faire autant, mais peu de temps après il passa par mer en Flandre, où il prit Hulst, revint ensuite, le 14 octobre, avec dix mille hommes devant Nimègue, qui capitula six jours après. Ces succès brillants, obtenus par des marches savantes et rapides, et par un emploi de l'artillerie mieux entendu qu'auparavant, excitèrent dans les Provinces-Unies un enthousiasme général. En 1592 Maurice prit Steenwyck et Koevorden, après avoir battu le général Verdugo, qui était accouru au secours de cette dernière place avec un corps considérable de vieilles troupes espagnoles. En 1593 il s'empara de Gertruydenberg et l'année suivante de Groningue.

Dans l'intervalle la constitution politique du pays avait éprouvé des modifications importantes; le pouvoir s'était de plus en plus concentré dans les mains des états généraux et provinciaux, for-

més presque exclusivement de l'aristocratie; les attributions de Maurice, peu étendues et mal définies en matière civile, étaient restées intactes quant au commandement des armées de terre et de mer. Les campagnes de 1595 et 1596 se passèrent sans succès notables de part et d'autre. En 1596 Philippe II rendit la liberté à Philippe Guillaume, prince d'Orange, le frère aîné de Maurice, dans l'espoir de voir naître entre les deux frères une rivalité dont il pourrait profiter; mais les états interdirent au prince l'entrée sur le territoire de la république. Après avoir en 1597 remporté à Turnhout une victoire éclatante, Maurice, profitant de ce que l'archiduc Albert avait envoyé en Picardie une grande partie de ses troupes contre les Français, enleva aux Espagnols toutes les places qu'ils tenaient encore en deçà du Rhin. Ces revers engagèrent l'intraitable Philippe II à offrir la paix (1598); pourvu que les états reconnussent de nouveau sa souveraineté, il consentait au libre exercice du culte réformé, à laisser subsister le gouvernement de la république, tel qu'il était, et à maintenir la dignité de stathouder à Maurice, qu'il voulait même nommer son général en chef contre les Turcs. Ces propositions ne furent pas acceptées, et la guerre recommença sous des conditions assez défavorables aux Hollandais, privés par le traité de Vervins de l'aide de la France. Pendant la seconde moitié de l'an 1598 Maurice fut occupé à empêcher les progrès de Mendoza dans les contrées du bas Rhin; retranché fortement dans l'île de Bommel, il arrêta au printemps de 1599, avec quatre mille hommes seulement, les forces, trois fois supérieures, de l'ennemi, qui essayait de s'avancer le long du Wahal au cœur de la Hollande, et il l'obligea à la retraite. Il obtint ce résultat par une défensive aussi prudente que vaillante, genre de guerre où il excellait ainsi que dans l'art des siéges. Esprit réfléchi, initié de bonne heure aux mathématiques par Stevin, il préférait aux grandes batailles, décidées si souvent par le hasard, ces luttes, moins brillantes, où le sang-froid et le calcul décident de tout. Après avoir, au commencement de l'an 1600, pris Crèvecœur et le fort Saint-André, et mis ainsi son pays à l'abri de toute attaque du côté du Rhin, il fit transporter par mer un corps de quinze mille hommes, pour aller s'emparer de Dunkerque, dont les corsaires causaient tant de tort au commerce hollandais. Débarqué en Flandre, il investit aussitôt Nieuport. Il y fut attaqué par l'ennemi, fort de douze mille hommes; pour inspirer plus de courage à ses soldats, il renvoya ses vaisseaux, et les priva ainsi de tout moyen de retraite. La bataille commença; par la disposition excellente de son artillerie, et par l'emploi opportun d'une réserve, Maurice remporta une victoire complète, et prit les canons et les bagages des Espagnols. Il jugea cependant sa position trop périlleuse pour faire le siége de Dunkerque, et retourna en Hollande. En 1601 l'archiduc Albert vint investir Ostende, qui dans les mains des Hollandais, maîtres de la mer, leur fournissait un point d'appui pour leurs entreprises en Belgique. Maurice, qui avait chargé sir Vere de la défense de la place, fit en 1602 une diversion dans le Brabant septentrional, et y prit Grave. En 1603 le célèbre Spinola vint presser les opérations du siége d'Ostende, qui résistait avec un courage héroïque. Maurice ne resta pas non plus inactif; en août 1604 il s'empara du fort de L'Ecluse; cependant il ne put empêcher la chute d'Ostende, et fut repoussé dans une tentative sur Anvers. Ensuite Spinola se jeta sur les contrées du bas Rhin, et prit Lingen, Grol et Rheinberg. Une trêve vint arrêter les hostilités. Quoique désirant pour ses intérêts la continuation de la guerre, Maurice n'apporta aucun obstacle aux négociations de paix, par déférence pour Barneveldt, qui, à cause de l'état obéré des finances, désirait la conclusion d'un accord. Cependant, lorsque les prétentions, par trop contradictoires, des deux partis prouvèrent qu'il n'était possible que de prolonger la trêve, Maurice s'y opposa, pensant que l'esprit belliqueux de l'armée s'affaiblirait, et qu'elle ne serait plus à même de reprendre la lutte avec succès. Il céda cependant, sur les instances du médiateur français, le président Jeannin (*voy.* ce nom); le 9 avril 1609 on signa une trêve de douze ans, maintenant les choses dans le *statu quo*.

Jeannin, qui venait d'apaiser ce premier antagonisme entre Maurice et Barneveldt, prévit qu'il s'en présenterait bientôt d'autres, et que les vices de la constitution empêcheraient de les vider autrement que par la violence. Aussi essaya-t-il, mais en vain, de faire modifier cette constitution de manière qu'elle pût en cas de différends offrir une solution paisible. Mais il fut plus heureux dans l'arrangement du litige entre Maurice et son frère Philippe d'Orange au sujet de la succession de leur père; le partage se fit à l'amiable; l'acte dressé à ce propos témoigne de la richesse de la maison d'Orange, dont les vastes possessions furent réunies de nouveau sur la tête de Maurice, en 1618, année où mourut sans enfants le prince Philippe (1).

Pendant les années suivantes, les relations avec l'extérieur ne furent marquées d'aucun événement notable, sauf que Maurice entra en 1614 dans le duché de Clèves, pour y soutenir les prétentions de l'électeur de Brandebourg, l'allié de la république; mais Spinola, avec une armée supérieure, occupa la plus grande partie du pays et mit à Wesel une garnison espagnole. A l'intérieur la concorde, qui avait permis à la république de braver les fureurs de Philippe II, se rompit. Depuis plusieurs années les états se donnaient

(1) Pour de plus amples détails sur ce malheureux prince, dont Philippe II avait cherché, sans y parvenir, à gâter complétement le cœur, *voy.* Capelle, *Filip Willem prins van Oranje;* Harlem, 1828.

une peine inutile pour faire vivre en paix les partis religieux des arminiens, ou remontrants, et des gomaristes. Ces derniers, imbus des principes les plus intolérants du calvinisme, avaient gagné la faveur de la populace, qu'ils excitaient contre leurs adversaires. Maurice vit ces démêlés avec plaisir, espérant y trouver l'occasion d'abaisser la puissance de Barneveldt et d'élever par contre la sienne propre. Par pure politique, et contrairement à ses convictions intimes et aux principes de son père, il soutint dès 1617 les gomaristes dans leur opposition violente aux mesures de tolérance religieuse prescrites par les états de Hollande; il décida les états généraux à décréter la convocation d'un synode, où les gomaristes étaient assurés d'obtenir la majorité. Il avait emporté cette décision par son influence sur les petites provinces; dès lors son projet fut arrêté de concentrer le pouvoir souverain dans les mains des états généraux, dociles à ses volontés, afin de briser la résistance que les états provinciaux de Hollande et d'Utrecht pourraient apporter à sa prépondérance. Il commença par casser les troupes que Barneveldt et ses amis avaient levées pour se garantir contre les excès de la populace. Il fit ensuite arrêter ce grand citoyen, dont il avait été si longtemps l'ami, ainsi que Hogerbeet et Grotius (*voy.* ce nom). Enhardi par le peu d'opposition que rencontra cet acte inique, il se mit à destituer arbitrairement les magistrats de Hollande qui lui étaient hostiles. La commission qu'il avait fait nommer pour juger les trois prisonniers condamna Barneveldt à mort; Maurice, qui avait le droit de grâce, ne s'en servit pas, et laissa, par un sentiment de vengeance indigne de lui, décapiter cet homme, une des gloires du pays. Beaucoup de partisans de Barneveldt furent exilés sans jugement; la presse fut placée sous la censure; bref, la république renia tous les principes qu'elle avait invoqués pour légitimer sa résistance à Philippe II. Attaché désormais au parti sanguinaire des gomaristes, Maurice ne put s'opposer à des mesures oppressives qu'il n'approuvait pas. Il ne reçut même pas la récompense du concours qu'il avait prêté à ces cruels fanatiques; ils ne lui accordèrent pas de subsides suffisants, pour soutenir sa gloire militaire lors de la guerre recommencée avec l'Espagne, en 1621. Il ne put empêcher les progrès de Spinola dans le duché de Clèves. Ce ne fut qu'avec l'aide des troupes de Mansfeld (*voy.* ce nom) qu'il parvint, en 1622, à délivrer Berg-op-Zoom. En cette année on découvrit une conspiration ourdie contre sa vie par les fils de Barneveldt. Inquiet des revers continuels que la cause protestante éprouvait en Allemagne, Maurice négocia en 1624 des traités d'alliance avec l'Angleterre et la France. Il mourut peu de temps après, plein de remords d'avoir sacrifié ses amis, et profondément attristé de ne pas avoir assez veillé à la défense de sa chère ville de Bréda, qui, serrée de près par les Espagnols au moment de sa mort, fut prise quelque temps après. Regardé avec raison comme un des plus grands capitaines de son époque, Maurice était presque aussi habile politique que son père; mais, quoiqu'il possédât plusieurs qualités aimables, il n'avait pas le même désintéressement ni la même noblesse de cœur que Guillaume le Taciturne; il avait hérité de son grand-père, le célèbre Maurice de Saxe, un manque de scrupules qu'il est du devoir de l'historien de blâmer sévèrement. E. G.

Wagenaar, *Vaderlandsche Historie.* — Meteren, *Historien der Nederlanden.* — Bor, *Nederlandsche Oorlogen.* — Hoofd, *Nederlandsche Historien.* — Strada, *Guerra di Fiandra.* — Bentivoglio, *Guerra di Fiandra et Relazioni.* — Grotius, *Historia.* — Van Wyn, *Valezingen op Wagenaar.* — Brandt, *Historie der reformatie in de Nederlanden.* — Aubéry, *Mémoires.* — Du Maurier, *Mémoires.* — Jeannin, *Négociations.* — Carleton, *Mémoires.* — Aytzema, *Zaken van Staat en Oorlog.* — *Mémoires du prince d'Orange Frédéric-Henri.* — Stolker, *Prins Maurits* (Rotterdam, 1877). — Motley, *History of the United-Netherlands, from the death of William the Silent to Synod of Dort* (Londres, 1860, 2 vol. in-8°).

ORANGE (*Frédéric-Henri* DE NASSAU, prince D'), stathouder de Hollande, frère du précédent, né à Delft, le 28 février 1584, mort à La Haye, le 14 mars 1647. Il fut élevé sous la direction de sa mère, Louise de Coligny, par le ministre arminien Uitenbogaard. Appelé en 1625 à succéder à Maurice dans la dignité de stathouder, il s'attacha à calmer les troubles religieux suscités par la querelle entre les gomaristes et les arminiens, ou remontrants. Dans la crainte que l'empereur Ferdinand II, victorieux des protestants, ne se joignît aux Espagnols contre la Hollande, il chercha à conclure avec la France une alliance intime, et envoya une flotte soutenir les opérations de siége commencées par Richelieu devant La Rochelle; mais sur les réclamations des prédicateurs en faveur des huguenots, il se vit obligé de rappeler ses vaisseaux. Après avoir pris Grol, en 1627, il réduisit, en 1629, Bois-le-Duc, à la suite d'un long siége, qu'il conduisit avec habileté. Il appuya vivement les négociations qui devaient amener la paix entre la république et l'Espagne. Après la rupture de ces négociations, il tenta en 1631, mais sans succès, de surprendre Bruges; ce revers fut compensé par la victoire que la flotte hollandaise remporta le 12 septembre sur celle des Espagnols. Encouragé par les progrès de son allié Gustave-Adolphe, roi de Suède, le stathouder s'empara de Venlo, Stralen et Ruremonde, et entreprit le siége de Maëstricht (1632). Trois corps d'armée accoururent au secours de la place; ceux de Pappenheim et du marquis de Santa-Croce attaquèrent les Hollandais dans leurs retranchements; le stathouder les repoussa, et obtint peu de temps après la reddition de la ville. A cette nouvelle l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, demanda à traiter. Mais, gagné peu à peu aux projets de Richelieu, contre la maison d'Autriche, le stathouder profita de la lenteur que le gouvernement espagnol mit à ratifier

les conditions d'une trêve conclue pour douze ans, rentra en campagne dès le printemps de 1633, et prit Rheinberg, le 2 juin. L'année suivante fut marquée par l'alliance intime de la république et de la France contre l'Espagne. Rejoint par vingt-quatre mille Français, Frédéric s'empara, en 1635, de Tirlemont, et s'apprêta à marcher sur Bruxelles. Il en fut empêché par le mauvais vouloir de Richelieu, et vint alors faire le siége de Louvain, qu'il fut forcé de lever peu de temps après, par les manœuvres habiles du cardinal infant (1). Gratifié, en 1637, du titre d'altesse par Louis XIII et élu en même temps à la dignité de premier membre de l'ordre de la noblesse de Hollande, le stathouder entreprit dans la même année le siége de Bréda; en moins de trois mois il s'empara de cette ville, que Spinola avait mis un an à réduire. En revanche, il échoua dans l'entreprise qu'il dirigea, en 1638, contre Anvers. Des appréhensions politiques engagèrent les états pendant les années suivantes à refuser à leur général les moyens d'anéantir comme il le désirait la puissance espagnole en Belgique. Après la mort de son cousin Henri-Casimir (1640), il reçut le stathoudérat des provinces de Groningue et de Drenthe; il obligea le fils d'Henri-Casimir à assurer la survivance du stathoudérat de la Frise à son fils Guillaume; ce fut là le seul trait indélicat de sa vie. Peu de temps après il fiança ce fils à la fille aînée du roi d'Angleterre Charles Ier, et rétablit ainsi des rapports de bonne harmonie entre ce pays et la république. En 1642 il essaya, mais en vain, de décider les états à soutenir Charles contre son parlement; il ne put vaincre sur ce point la résistance des provinces de Hollande et de Zélande, qui redoutaient pour leur commerce la flotte anglaise soumise aux ordres du parlement. A la fin de 1645, il parvint à rassembler des troupes suffisantes pour s'emparer de Hulst, dont la possession complétait la forte frontière dont il avait doté le pays. Ce fut son dernier fait d'armes. Lorsqu'il mourut les Provinces-Unies et l'Espagne s'étaient déjà entendues sur presque tous les points de la paix, qui fut enfin signée à Munster en 1648. Les avantages si importants qui y furent accordés à la république étaient dus à Frédéric-Henri plus qu'à tout autre; par ses talents militaires et politiques, par sa sagesse et son esprit conciliant, il avait porté son pays au point culminant de la prospérité. Un de ses officiers supérieurs a écrit sous sa dictée des *Mémoires* pleins d'intérêt sur les campagnes des Pays-Bas de 1621 à 1646; le manuscrit, qui fut revu et corrigé par le prince, passa en les mains de sa fille, dont le fils, le prince d'Anhalt-Dessau, le fit publier (Amsterdam, 1723, in-4°).

De sa femme, Émilie de Solms, il eut trois enfants, *Guillaume*, qui lui succéda; *Louise-Henriette*, électrice de Brandebourg; et *Henriette-Catherine*. O.

Lieuwe van Aitzema, *Zaken van Staat en Oorlog*. — Wagenaar, *Vaderlandsche Historie*. — Van der Capellen, *Gedenkschriften*. — Van Wyn, *Nalezingen* et *Byvoegselen op Wagenaar*. — D'Aubéry, *Mémoires*. — Estrades, *Mémoires*. — Commelin, *Leven van Frederik-Hendrik van Nassauw* (Amsterdam, 1651-1659, 2 vol. in-fol.). — Zeeman, *Leven van Fr.-Hendrik prins van Oranje* (Amsterdam, 1832, in-8°).

ORANGE (*Guillaume II*, prince D'), stathouder de Hollande, fils du précédent, né en 1626, mort le 6 novembre 1650. Ayant succédé, le 23 janvier 1648, à toutes les charges de son père, il se brouilla presque immédiatement avec les états de Hollande, qui l'empêchèrent de faire accorder des secours à son beau-père, Charles Ier, roi d'Angleterre. Cette mésintelligence s'accrut lorsque ces états eurent licencié la plus grande partie de leurs troupes, bien que le prince eût insisté auprès d'eux d'une manière pressante sur les dangers d'affaiblir ainsi démesurément les garnisons des cinquante et quelques places fortes qu'on avait à garder. Il obtint alors des états généraux un décret (daté du 5 juin 1650), qui l'autorisait à prendre, dans ces graves circonstances, toutes les mesures qu'il jugerait convenables pour sauvegarder la sécurité du pays. Il fit jeter en prison (le 30 juillet 1650) six membres de ces états, qui s'étaient montrés le plus hostiles envers lui. En même temps il chargea son cousin Guillaume-Frédéric, stathouder de Frise, d'occuper militairement la ville d'Amsterdam. Cette entreprise échoua; mais les états de Hollande, intimidés, consentirent à ce que le licenciement des troupes serait dorénavant de la compétence exclusive des états généraux. Encouragé par ce succès, Guillaume conclut, sans consulter les états, un traité avec la France, par lequel il s'engageait à envahir avec quinze mille hommes les Pays-Bas espagnols, qui devaient être partagés selon la convention de 1635. Attaqué de la petite vérole au milieu de ces projets ambitieux, il succomba en peu de semaines, avant d'avoir pu mettre au jour les heureuses qualités dont il était doué. O.

Aitzema, *Zaken van Staat en Oorlog*. — Van der Capellen, *Gedenkschriften*. — D'Estrades, *Lettres et Négociations*.

ORANGE (*Guillaume III*, prince D'), stathouder des Pays-Bas. *Voy*. GUILLAUME III, roi d'Angleterre.

ORANGE (*Jean-Guillaume-Frison*, prince D'), parent du précédent, né en 1687, mort en 1711. Fils de Henri-Casimir de Nassau-Dietz, stathouder des provinces de Frise et de Groningue, il hérita, en 1696, des dignités de son père. Élevé avec soin sous les yeux de Guillaume III, il reçut, par le testament de ce dernier, mort sans enfants (1702), le titre de *prince d'Orange* et les possessions qui y étaient attachées (1); c'est en vain

(1) C'est à tort que d'Aubery, dans ses *Mémoires*, attribue l'insuccès de cette campagne au ressentiment que Frédéric aurait éprouvé de ce que Richelieu s'était opposé à ce qu'il recouvrât sa principauté d'Orange.

(1) Ces biens lui furent longtemps disputés par le roi de Prusse Frédéric Ier, qui était fils de la fille aînée de Frédéric-Henri, prince d'Orange.

que Guillaume avait essayé de le faire nommer au stathoudérat de toutes les Provinces-Unies; sauf les deux sus-mentionnées, elles abolirent cet office, qui ne fut rétabli qu'en 1747. Le jeune Jean-Guillaume, initié au métier des armes par Ouwerkerk, prit une part active à la guerre contre la France, et se signala par son brillant courage, notamment aux batailles d'Oudenarde et de Malplaquet. Après être sorti sain et sauf des combats les plus meurtriers, il se noya près du Moerdyk, un coup de vent ayant renversé la petite embarcation sur laquelle il se trouvait. O.

Arnoldi, *Geschichte der Oranien-Nassauischen Länder und ihrer Regenten*, 1799-1819, 3 vol. in-8°.

ORANGE (*Guillaume-Charles-Henri-Friso*), dit *Guillaume IV*, stathouder des Pays-Bas, fils posthume du précédent, né le 1er septembre 1711, mort le 22 octobre 1751. Reconnu dès sa naissance comme stathouder de la Frise, il fut dans les années suivantes appelé à la même dignité dans les provinces de Groningue et Drenthe, ainsi que dans celle de Gueldre, mais là avec des pouvoirs très-restreints. En 1732, à l'époque de sa majorité, il signa avec la maison de Brandebourg, au sujet de l'héritage de Guillaume III, un accord qui lui attribuait presque toutes les possessions de la maison d'Orange situées dans les Pays-Bas, entre autres les margraviats de Vaere et de Flessingue en Zélande; immédiatement les états de cette province abolirent toutes les prérogatives attachées à cette seigneurie, de même que ceux de Hollande interdirent au jeune prince l'entrée du conseil d'État, cela malgré le pensionnaire Slingelandt et le greffier des états généraux Fagel, qui prévoyaient que l'aristocratie ne pourrait exercer utilement pour le pays le gouvernement qu'elle cherchait ainsi à conserver en entier dans ses mains, et que cela amènerait dans la république des luttes intestines. En effet un parti nombreux, dirigé par les frères Guillaume et Onno Zwier van Haren (*voy.* ces noms), se groupa bientôt autour de Guillaume, dans le but de faire rétablir en sa faveur le stathoudérat général. Ce parti parvint à faire (1744) déclarer la guerre à la France; mais il n'atteignit pas le but qu'il s'était par là proposé, la nomination de Guillaume au commandement de l'armée. Mal secondés par leurs alliés, les Hollandais éprouvèrent une suite de revers, et au printemps de 1747 les Français avaient déjà envahi une partie de la Zélande. Cet événement mit le comble au mécontentement du peuple, qui se souleva et força les états généraux (3 mai 1747) à appeler Guillaume au stathoudérat de la république, dignité qui fut déclarée héréditaire en sa famille; le prince fut de plus placé à la tête des forces militaires de terre et de mer. Il lui aurait été facile, comme le remarque lord Chesterfield, de se faire attribuer l'entière souveraineté; mais, modéré dans ses désirs et plein de respect pour la liberté, il ne fit aucune tentative dans ce sens; il montra la même générosité en défendant l'aristocratie, qui lui avait été si hostile, contre les excès du parti populaire, auquel il ne refusa cependant pas l'abolition des nombreux abus introduits dans l'administration et le remplacement de la plupart des magistrats des villes par des hommes plus intègres (1). Ne se sentant pas de talents militaires, il travailla à faire conclure la paix, qui fut signée à Aix-la-Chapelle, en 1748. Après avoir, par sa sagesse, apaisé peu à peu l'effervescence causée par le mauvais gouvernement de l'aristocratie, et avoir rendu le repos à son pays, il se préparait à faire prendre plusieurs mesures importantes, qui auraient ranimé le commerce et l'industrie, lorsqu'il succomba aux atteintes que sa santé faible avait reçues des fatigues que lui avait coûtées le maintien de l'ordre. Il avait épousé en 1734 la princesse Anne, fille de Georges II, roi d'Angleterre. O.

Wagenaar, *Vaterlandsche Historie*. — P. Le Clerq, *Vervolg op Blomhert*. — Meyer, *Verhaal der nederlandschen Geschiedenissen*. — Van Wyn, *Byvoegselen*.

ORANGE (*Guillaume V*, prince D'), stathouder des Pays-Bas, fils du précédent, né le 8 mars 1748, mort à Brunswick, en avril 1806. A la mort de son père, il fut placé sous la tutelle de sa mère, Anne d'Angleterre. Investi en 1766 du stathoudérat, il insista vainement sur l'augmentation des forces militaires. Aussi, lors de la guerre survenue en 1778 entre la France et l'Angleterre, le pays se trouva-t-il de nouveau hors d'état de résister à la tyrannie des Anglais, qui apportèrent au commerce maritime de la république une foule d'entraves. Les Hollandais s'apprêtaient à se joindre à la Russie et aux puissances du Nord, qui venaient de conclure la ligue des neutres armés, lorsque l'Angleterre les prévint (décembre 1780) par une déclaration de guerre. Avant que la nouvelle ne s'en fût répandue, les Anglais capturèrent plus de deux cents navires hollandais; ils s'emparèrent d'une grande partie des colonies hollandaises, et y pillèrent les biens de l'État comme ceux des particuliers. On se mit à la hâte à construire des vaisseaux; mais dans l'état de délabrement où étaient les arsenaux, les résultats étaient beaucoup trop lents pour l'impatience du peuple, irrité de voir les côtes insultées à tout moment par la flotte ennemie. Guillaume fut bien à tort accusé d'être cause de ces retards. Cependant telle était l'opinion générale dans le pays. Si l'honneur des armes hollandaises fut rétabli par le combat naval de Doggersbank (août 1781), la froideur marquée avec laquelle ce glorieux fait d'armes fut accueilli par le prince et sa cour, et qu'on attribuait à ses sympathies pour l'Angleterre, produisit le plus fâcheux effet. D'autre part,

(1) Dans les écrits publiés au milieu de ces troubles on remarque avec étonnement un langage entièrement semblable à celui des révolutionnaires français de 1793. Il y est question des droits de l'homme, du droit à l'insurrection, qui appartient sous n'importe quelle constitution au peuple souverain, dès que le gouvernement devient infidèle à ses devoirs, etc.

le commerce continua à éprouver des pertes énormes; la Compagnie des Indes orientales fut obligée d'implorer l'assistance financière de l'État. La paix fut enfin achetée en 1784 par la cession de Negapatnam, le principal établissement sur la côte de Coromandel. En cette année l'empereur Joseph II menaça d'une guerre la république si elle ne consentait à la libre navigation de l'Escaut; sûrs de l'appui de la France, les Hollandais s'apprêtèrent à lui résister. L'examen qu'on fit alors des places fortes amena la découverte de la grande négligence du duc de Brunswick, chargé de les maintenir en état; l'animadversion publique le força de quitter le pays. Devant cette attitude ferme, l'empereur abandonna ses prétentions contre une somme de dix millions de florins. Dans l'intervalle le parti aristocratique était parvenu à rallier à sa politique la majorité des classes moyennes et même d'enlever à Guillaume l'affection d'une partie du peuple, qui s'était jusqu'ici montré le plus grand soutien de la maison d'Orange. Dès 1784 une lutte, mêlée d'émeutes sanglantes, s'engagea entre le stathouder et les ennemis de son pouvoir, qui, entraînés par l'exemple de l'Amérique, réclamaient une révision de la constitution sur des bases plus libérales. Guillaume, qui naturellement bon et affable, n'avait péché que par son manque d'énergie, fut comparé à Néron et à Philippe II, dans les journaux et pamphlets du parti des *patriotes*, nom adopté par ses adversaires. Parmi eux les états de la province de Hollande se faisaient remarquer par leur animosité. La guerre civile était sur le point d'éclater, lorsqu'un corps de vingt mille hommes, envoyés par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, dont Guillaume avait épousé la sœur, entra (septembre 1787) sur le territoire de la république; cette petite armée suffit pour ramener la tranquillité. Après quelques semaines, Guillaume, qui avait passé ces dernières années principalement à Nimègue, revint à La Haye, et fut rétabli dans tous ses droits et prérogatives. La princesse sa femme, qui, d'un caractère beaucoup plus ferme que lui, avait une grande part à la direction des affaires, fit nommer grand-pensionnaire Pierre Van de Spiegel, homme des plus capables, qui conclut en 1788 un traité d'alliance intime entre la république, la Prusse et l'Angleterre. L'appui secret qu'elle fit donner à Van der Voot (*voy.* ce nom) et aux autres émigrés belges permit à ces derniers de renverser momentanément dans leur pays la domination autrichienne. Grâce aux mesures habiles de Van de Spiegel, la république commençait à se relever des désastres des derniers temps, lorsque, malgré tous les efforts de cet homme d'État pour rester en paix avec la république française, cette dernière déclara (1793) la guerre aux Provinces-Unies, comme alliées à l'Angleterre. Guillaume-Frédéric, fils aîné du stathouder, fut mis à la tête de l'armée hollandaise, qui après quelques succès fut obligée de battre en retraite devant les attaques de Jourdan et de Pichegru (*voy.* ces noms). Les troupes françaises arrivèrent sur le Wahal (fin de 1794); les Hollandais, dont la minorité seulement sympathisait avec la révolution, s'apprêtaient à inonder leur pays, lorsque le froid rigoureux fit geler tous les fleuves et canaux et permit aux Français d'envahir l'île des Bataves, ce qui mettait tout le pays en leur pouvoir. Guillaume se retira en Angleterre (janvier 1795); la dignité de stathouder fut abolie, et les Provinces-Unies se constituèrent en république batave, avec une forme de gouvernement semblable à la république française.

En 1802 Guillaume reçut, en compensation de tout ce qu'il avait perdu, Fulda, Weingarten et Corvey avec leurs territoires. Il prit alors le titre de prince d'Orange-Fulda. Son fils aîné devint plus tard roi des Pays-Bas, sous le nom de *Guillaume Ier* (*voy.* ce nom). O.

Stuart, *Vervolg op Wagenaar*. — Leesjes, *On middelyk Vervolg op Wagenaar*. — Schlözer, *Ludwig Ernst Herzog zu Braunschweig-Wolfenbuttel*. — Rendorp, *Memorien*. — Tollius, *Staatskundige Geschriften*. — Pfau, *Geschichte des preussischen Feldzuges in Holland*. — Van de Spiegel, *Nadenking van eenen Staatsmann* et *Brieven en Negotiatien*. — Van der Aa, *Het Leven van Willem V* (Francker, 1810, in-8°). — Van der Bol, *Lofrede op Willem V* (Bréda, 1818).

ORBESSAN (*Anne-Marie* D'AIGNAN, baron D'), magistrat français, né le 16 février 1709, à Toulouse, mort en 1801, près d'Auch. En 1738 il succéda à son père dans la charge de président à mortier au parlement de Toulouse. En 1749 il fit un voyage en Italie. Il refusa le poste de premier président que le chancelier de Maupou lui avait offert. Retiré dans sa terre d'Orbessan, il employa ses loisirs à cultiver les lettres et à perfectionner les méthodes agricoles. Ce fut à lui que la Société des Sciences de Toulouse dut les lettres patentes qui l'érigèrent en académie royale. Ses principaux écrits sont : *Mélanges historiques et critiques*; Toulouse, 1768, 3 vol. in-8°, fig.; — *Variétés littéraires*; Auch, 1778, 2 vol. in-8°.

Biographie Toulousaine, II.

ORBETTO. *Voy.* TURCHI (*Alessandro*).

ORBICIUS, écrivain militaire grec, d'une époque incertaine. On ne sait rien de son histoire personnelle, et on ne peut pas fixer même approximativement la date de sa vie. Cependant, comme un extrait de ses écrits figure dans l'*Etymologicum magnum*, et que cet ouvrage a été rédigé au douzième siècle, il est certain qu'Orbicius vivait avant cette date. Dans l'*Etymologicum magnum*, au mot Στρατός, on trouve un article sur les noms donnés aux différentes subdivisions d'une armée et aux commandants de ces subdivisions. Cet article est intitulé Ὀρβικίου τῶν περὶ τὸ στράτευμα τάξεων (De l'ordonnance de l'armée, par Orbicius), et occupe à peu près

une demi-colonne des premières éditions, in-fol. de l'*Etymologicum*, Venise, 1499 et 1549, et celle de Fréd. Sylburg, 1549; il a été donné à la suite du *Dictionarium Græcum* d'Alde et Asolano, Venise, 1524, in-fol., et à la fin du *Dictionarium Græcum* de Sessa et de Ravanis, Venise, 1525, in-fol. Y.

Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

ORBIGNY (*Charles-Marie* DESSALINES D'), chirurgien français, né le 2 janvier 1770, en mer, mort le 21 octobre 1856, à La Rochelle. Sa mère lui donna le jour en faisant la traversée d'Amérique en France. Destiné à la carrière chirurgicale, il fit en qualité de volontaire deux campagnes sur la frégate *L'Ariel* et le vaisseau *Le Réfléchi*, suivit ensuite la clinique des hôpitaux de Brest, et continua d'être employé comme aide-major, soit dans cette ville, soit à Lorient et à Paimbœuf. Nommé médecin de première classe, il prit part en l'an VI (1798) à l'expédition d'Irlande, et inspecta en l'an VII, avec le titre de médecin principal, les hôpitaux des prisonniers de guerre français en Angleterre. Lorsqu'en 1799 il se maria, il s'établit à Nantes, puis à La Rochelle, où il put se livrer avec toute facilité à l'étude des sciences naturelles, sans cesser néanmoins de pratiquer la médecine. On a de lui : *Avis sur les qualités nuisibles de la colchique d'automne*; Nantes, 1803, in-8°; — *Notice sur un chêne gigantesque observé à Montravail, près Saintes;* La Rochelle, 1834, in-8°; — *Mémoire sur la géologie du département de la Charente-Inférieure*; ibid., 1836, in-8°, pl.; — *Histoire des parcs ou bouchots à moules des côtes de l'arrondissement de La Rochelle;* ibid., 1846, in-8°. P. L.

Le Courrier Rochelais, 25 octobre 1856.

ORBIGNY (*Alcide* DESSALINES D'), naturaliste français, fils aîné du précédent, né le 6 septembre 1802, à Coueron (Loire-Inférieure), mort le 30 juin 1857, à Pierrefitte, près Saint-Denis (Seine). Il fit ses études classiques à La Rochelle, et montra dès son plus jeune âge un goût marqué pour les sciences naturelles. A peine âgé de vingt ans, il envoya à la Société d'Histoire naturelle de Paris son premier mémoire, qui traitait d'un nouveau genre de mollusques gastéropodes. Il étudia ensuite les céphalopodes, et présenta en 1825 à l'Académie des sciences un travail fort étendu ayant pour objet la classification et l'étude des foraminifères, animaux fossiles microscopiques, à peine observés avant lui et dont l'importance est grande en géologie, puisqu'ils constituent par leur agglomération des couches puissantes, particulièrement dans les terrains des environs de Paris. Ce travail fit dire à deux illustres zoologistes, Geoffroy Saint-Hilaire et Latreille : « L'ordre des foraminifères est une création de M. d'Orbigny. Il a jeté une vive lumière sur l'une des parties les plus ténébreuses du domaine de la zoologie. » En 1826 il fut chargé par l'administration du Muséum d'entreprendre, dans l'Amérique méridionale, un voyage destiné à des recherches relatives à l'histoire naturelle et à ses applications. Il employa huit années à explorer différentes provinces du Brésil, l'Uruguay, la république Argentine, la Patagonie, le Chili, la Bolivie et le Pérou; ses observations personnelles s'étendirent sur un espace de 775 lieues du nord au sud et de 900 lieues de l'est à l'ouest. « Un tel voyage, rapporte M. Damour, poursuivi dans des contrées si diverses par leurs productions, par leur climat, par la nature de leur sol et par les mœurs de leurs habitants, présente à chaque pas de nombreux périls : d'Orbigny, doué d'une forte constitution et d'une ardeur infatigable, surmonta des obstacles qui eussent rebuté bien des voyageurs. Arrivé dans les froides régions de la Patagonie, au milieu de peuplades sauvages constamment en guerre, il se vit contraint de prendre parti et de combattre dans les rangs d'une des tribus qui lui avait donné l'hospitalité. Heureusement pour l'intrépide savant, la victoire s'étant déclarée de son côté lui rendit le loisir de continuer sa route. » A son retour en France (mars 1834), il reçut le grand prix annuel de la Société de géographie et obtint le patronage du gouvernement pour mettre au jour les nombreux documents qu'il avait rapportés. Cet important ouvrage (*Voyage dans l'Amérique méridionale*), qui exigea de lui treize années d'un travail assidu, présente dans un cadre presque encyclopédique une des monographies les plus considérables qui aient paru d'aucune région de la terre; l'auteur y aborde les plus intéressantes questions d'histoire, d'archéologie, de géologie, de géographie, de zoologie, de botanique, et il fait preuve d'un savoir aussi profond que varié. En 1840 d'Orbigny commença la publication d'un recueil encore plus considérable, et qui est son plus beau titre scientifique, nous voulons parler de la *Paléontologie française;* il a pour but de faire connaître l'immense collection des espèces fossiles contenues dans les diverses couches du sol de la France, de pénétrer dans l'étude de leur organisation, d'en montrer la figure sous divers aspects, et de tirer de cette étude des conclusions sur la succession des périodes géologiques ainsi que sur les délimitations anciennes des mers et des continents. Pour encourager cette publication, purement française, la Société géologique de Londres décerna deux fois à l'auteur les fonds de Wollaston. Appliquant à la paléontologie ses instincts de voyageur et son talent d'exploration, il fit dans la plupart des départements de nombreux voyages, et parvint ainsi à former une collection d'environ cent mille pièces, acquise en 1858 par le gouvernement, au prix de 55,000 fr. Après avoir, dans un *Cours élémentaire*, présenté le résumé de la paléontologie, d'Orbigny publia, pour y faire suite, le *Prodrome* de cette science, tableau de toutes les es-

pièces fossiles de mollusques et de rayonnés rangés dans chaque étage de terrains et suivant l'ordre zoologique; parmi la quantité de matériaux (plus de 200,000) qu'il recueillit pour en discuter la valeur, il réduisit et fixa, au nombre d'environ 18,000, les espèces qui lui paraissaient dignes d'être conservées. L'importance qu'avait acquise dans ces dernières années l'étude des corps organisés fossiles ayant justifié la création d'une chaire nouvelle au Jardin des plantes, Alcide d'Orbigny fut désigné, par décret du 6 juillet 1853, pour inaugurer l'enseignement d'une science à laquelle il avait consacré tant de veilles et de travaux. Pendant quelque temps il continua avec ardeur ses recherches, et enrichit le cabinet d'histoire naturelle de 34 suites distinctes de fossiles, contenant 10,000 pièces. Il était membre de la Société géologique, qu'il présida plusieurs fois.

Les principaux ouvrages d'Alcide d'Orbigny sont : *Tableau méthodique de la classe des céphalopodes*, dans les *Annales des sc. nat.*, janv. 1826; — *Voyage dans l'Amérique méridionale;* Paris, 1834-1847, 9 vol. in-4°, avec 500 pl. col. : les plus importantes divisions de cet ouvrage sont celles qui comprennent *L'Homme américain* (in-4° et 2 vol. in-8°), exposé des faits recueillis sur les caractères physiologiques, les mœurs, les coutumes, les langues, la religion des peuples de l'Amérique; les *Oiseaux*, les *Insectes* (plus de 4,000 espèces), les *Mollusques*, la *Paléontologie*, la *Géologie*, et la *Partie historique* (3 vol. in-4°); un grand nombre de cartes et coupes géologiques relatives à diverses contrées de l'Amérique méridionale accompagnent ce recueil; — *Galerie ornithologique des oiseaux d'Europe;* Paris, 1836-1838, in-4°, pl. col.; — *Mémoire sur la distribution géographique des oiseaux passereaux*, lu en 1837 à l'Acad. des sciences et trad. en anglais et en allemand; — *Monographie des céphalopodes cryptodibranches;* Paris, 1839-1848, in-4°, pl. col.; — *Histoire générale et particulière des crinoïdes vivants et fossiles;* Paris, 1840, gr. in-8°, pl.; — *Paléontologie française;* Paris, 1840-1854, 14 vol. in-8°, avec 1430 pl. : cet ouvrage, malheureusement inachevé, se divise en deux parties, les terrains crétacés et les terrains jurassiques; — *Mollusques vivants et fossiles, ou description de toutes les espèces de coquilles et de mollusques;* Paris, t. I, in-8°, pl. col.; — *Foraminifères fossiles du bassin de Vienne en Autriche;* Paris, 1846, in-4°, pl., publié aux frais du gouvernement autrichien; — *Cours élémentaire de paléontologie et de géologie stratigraphiques;* Paris, 1849-1852, 3 vol. in-18, avec plus de 600 fig.; — *Prodrome de paléontologie stratigraphique universelle des animaux mollusques et rayonnés;* Paris, 1849-1850, 3 vol. in-18, pl.; l'auteur s'est efforcé d'y ramener tous les matériaux paléontologiques à l'unité pour les étages, les genres, les espèces et les noms d'espèces; — *Recherches zoologiques sur la marche successive de l'animalisation à la surface du globe*, dans les *Mém. de l'Acad. des Sc.*, 1850 : il estime la quantité des animaux fossiles connus aujourd'hui à l'énorme chiffre de 24,000 espèces contenues dans 1,600 genres différents appartenant aux vertébrés, annelés, mollusques et rayonnés. Ce savant a en outre rédigé, pour l'*Histoire de Cuba* de Ramon de la Sagra, l'*Ornithologie*, les *Foraminifères* et les *Mollusques* (4 vol. in-8°, pl.), et communiqué beaucoup d'articles au *Magasin de zoologie*, au *Bulletin de la Société géologique*, aux *Annales des sciences naturelles*, au *Journal de conchyliologie*, et au *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, dirigé par son frère.

Notice analyt. sur les travaux d'Alcide d'Orbigny; 1856, in-4°. — Damour, *Discours prononcé aux funérailles d'A. d'Orbigny*. — *Docum. particuliers.*

* **ORBIGNY** (*Charles* Dessalines d'), géologue, frère du précédent, né le 2 décembre 1806, à Coueron (Loire-Inférieure). Après avoir terminé ses études à La Rochelle, il suivit à Paris les cours de la faculté de médecine, et devint secrétaire de l'ingénieur Brochant de Villiers. En 1835, il fut attaché au Muséum d'histoire naturelle en qualité d'aide de M. Cordier, professeur de géologie. On a de lui : *Tableau synoptique du règne végétal appliqué à la médecine;* Paris, 1834, 1835, in-8°; — *Description géologique des environs de Paris;* Paris, 1838, in-8°; — *Dictionnaire universel d'histoire naturelle;* Paris, 1839-1849, 24 vol. in-8°, pl., un des recueils les plus complets de ce genre, rédigé avec le concours d'Arago, Becquerel, Brongniart, Cordier, Decaisne, Delafosse, Dumas, Milne-Edwards, de Jussieu, etc.; le discours préliminaire, consacré au développement des sciences naturelles à travers les âges, a été l'objet d'une mention honorable à l'Académie des sciences; — *Keepsake des mammifères;* Paris, 1842, gr. in-8°, pl.; — *Dictionnaire abrégé d'histoire naturelle;* Paris, 1844, 2 vol. in-8°, avec M. de Wegmann; — *Tableau général des terrains et des principales couches qui constituent le sol parisien;* Paris, 1849; — *Géologie appliquée aux arts et à l'agriculture;* Paris, 1851, in-8°, pl., avec M. Gente; — *Manuel de géologie;* Paris, 1852, in-18; — des articles imprimés dans le *Bulletin* de la Soc. géologique, le *Dict. d'hist. nat.* de Guérin-Menneville, le *Dict. de la Conversation*, l'*Encyclop. du dix-neuvième siècle, la Patrie*, etc.

Documents particuliers.

ORBILIUS (*Pupillus*), grammairien et maître d'école romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il est surtout connu comme le professeur d'Horace qui lui donne l'épithète de *plagosus* en souvenir des rudes corrections que recevaient ses disciples. Orbilius était né à Bé-

nevent, et avait dès sa jeunesse consacré son temps à l'étude des lettres; mais la mort de son père et de sa mère, qui périrent tous deux le même jour sous les coups de leurs ennemis, le laissa sans ressources. Pour gagner sa vie, il devint appariteur ou serviteur des magistrats, et servit ensuite comme simple soldat en Macédoine. A son retour en Italie, il reprit ses études littéraires, et après avoir longtemps professé dans sa ville natale, il se rendit à Rome à l'âge de cinquante ans, sous le consulat de Cicéron, en 63 (avant J.-C.). Là il ouvrit une école qui fut assez fréquentée; mais, malgré son succès, il gagna peu d'argent, et fut réduit à vivre dans un grenier. On comprend que cette situation donnât au vieux maître une mauvaise humeur qui retombait sur les élèves en coups de férule et de fouet. Horace n'est pas le seul qui parle de la manière dont Orbilius inculquait à ses écoliers les vers de Livius Andronicus. On lit dans Domitius Marsus ce vers, qui fait allusion à la même méthode d'enseignement :

Si quos Orbilius ferula scuticaque cecidit.

Du reste, ce redoutable professeur ne réservait pas sa mauvaise humeur pour ses élèves; il la déployait très-largement à l'égard des grammairiens ses concurrents, et même des premières personnes de l'État. Suétone et Macrobe rapportent un exemple curieux de son âpreté sarcastique; ils diffèrent, il est vrai, sur le nom du noble personnage qui en fut l'objet, le premier l'appelant Varron Murena et le second Galba; mais ils sont d'accord sur le fait. Voilà tout ce que l'on sait de sa longue existence, qui remplit près d'un siècle (113-12 avant J.-C.). Dans ses dernières années il avait perdu la mémoire. On lui éleva une statue à Bénevent, dans le Capitole. Il laissa un fils, Orbilius, qui suivit la même profession. Un de ses esclaves et de ses élèves, Scribonius, acquit aussi de la réputation comme grammairien. Orbilius composa un traité que Suétone cite sous le titre, évidemment fautif, de *Perialogos* : on a proposé de lire *Pædagogus* ou *Periantologos*. Y.

Horace, *Epist.*, II, 1, 71. — Suétone, *De illust. grammat.*, 9, 19. — Macrobe, *Satur.*, II, 6.

ORCAGNA (*Andrea* Cione, dit), poëte, sculpteur, architecte et peintre de l'école florentine, né à Florence, en 1329, mort en 1389 (1). Fils d'Andrea Cione, qui dirigea en 1360 les travaux de mosaïque de la façade de la cathédrale d'Orvieto, il étudia d'abord la sculpture sous Andrea Pisano; mais bientôt il chercha dans la peinture un champ plus vaste, où il pût librement déployer son génie. Il avait un frère aîné, Bernardo Orcagna, qui, peintre habile, l'aida de ses conseils et facilita ses progrès en le faisant participer à ses travaux. C'est ainsi que les deux frères exécutèrent, dans le chœur de Sainte Marie-Nouvelle de Florence, des sujets de la Vie de la Vierge, qui peu d'années après furent détruits par accident et repeints par Domenico Ghirlandajo, qui ne se fit pas faute de profiter de leurs compositions. Les fresques qu'ils peignirent plus tard à cette même église, dans la chapelle Strozzi, n'ont heureusement pas éprouvé le même sort. Ces vastes pages, représentant l'*Enfer* et le *Paradis*, sont des inspirations de Dante; on y remarque un véritable progrès dans l'art, en dépit d'un coloris gris et uniforme; elles ont, la première surtout, la chaleur, le mouvement et les sublimes bizarreries du poëte. D'Agincourt, qui, dans son *Histoire de l'art par les monuments*, a publié le premier cette singulière composition, a rapproché de chaque groupe les vers de Dante qui ont inspiré les Orcagna. Les fresques des deux Orcagna à l'*Annunziata* et à Saint-Apollinaire de Florence n'existent plus, et c'est à Pise qu'il faut aller chercher les autres ouvrages importants de ces maîtres. Andrea fut appelé par les Pisans au *Campo-Santo*. Les peintures qu'il y exécuta accusent autant de fécondité, de soin, d'intelligence, mais moins d'ordre dans la composition, de régularité dans les mouvements, de pureté dans les formes, de richesse de coloris que chez les élèves du Giotto. Parmi ces peintures nous citerons le *Triomphe de la mort*, composition bizarre, il est vrai, mais bien loin d'être ridicule, comme l'ont dit des juges prévenus. On y remarque une expression satirique, qui se retrouve aussi dans le *Jugement dernier*; dans ce dernier on voit Salomon sortant de son tombeau et ne sachant trop de quel côté il doit se placer; ailleurs, c'est un moine hypocrite qui cherchait à se faufiler parmi les élus et qu'un ange saisit par les cheveux pour le rejeter parmi les damnés, tandis qu'un autre ange guide au ciel un jeune et joyeux mondain. Cette composition, l'une des mieux conservées du *Campo-Santo*, est sans aucun doute moins poétique que le *Triomphe de la mort*, et pourtant Michel-Ange n'a pas dédaigné de l'imiter d'une manière presque servile. Andrea abandonna à son frère Bernardo l'exécution de la partie droite de la fresque représentant l'*Enfer*, partie qui en 1530 fut restaurée par le Sollazzino, qui a même refait entièrement tout le bas et s'est permis plusieurs changements. C'est peut-être à cette restauration que l'*Enfer* doit d'être inférieur au *Triomphe de la mort* et au *Jugement dernier*. Pour la figure de Satan, Orcagna s'est évidemment inspiré de la terrible peinture de Dante qui représente,

L'imperador del doloroso regno

avec une triple tête et qui

Da ogni bocca dirompea coi denti
Un peccatore a guisa di maciulla,
Sì che tre ne facea così dolenti,
(*Infern.*, CXXXIV, v. 23-35.)

A partir du moment où furent terminées les peintures du *Campo-Santo*, Andrea Orcagna ne

(1) C'est à tort que Vasari le nomme *Orgagna;* son véritable surnom fut Orcagna, et c'est ainsi que le désigne Franco Sacchetti (*Novell.* 136)

fut plus guère occupé que des grands travaux d'architecture et de sculpture qu'il exécuta à Florence; c'est pourtant encore à cette époque qu'il peignit à *Santa-Croce* une grande fresque qui n'existe plus, mais dont Vasari nous a conservé la mémoire.

Les tableaux de ce maître sont peu nombreux; cependant à Florence on voit de lui à l'Académie des Beaux-Arts une *Annonciation* provenant de l'église de Santo-Remigio, et un *Couronnement de la Vierge* à S.-Giovannina de' Cavalieri.

Orcagna peut être regardé comme l'un des pères de la renaissance de l'architecture en Italie; l'un des premiers, en effet, il osa abandonner l'arc ogival pour le plein-cintre dans la construction de la belle loge de la place du *Palazzo Vecchio*, entreprise dont, en 1355, il fut chargé, son projet ayant été préféré à ceux de tous ses concurrents. Entre les retombées des arcades, il a sculpté sept figures de Vertus en demi-relief.

Après la cessation de la mortalité qui avait désolé Florence en 1348, la confrérie d'Orsanmichele ayant résolu d'élever dans son église un tabernacle magnifique en l'honneur de la Vierge, Orcagna fut appelé à exécuter cette grande entreprise, qui offrait un champ si large au déploiement de ses talents divers. Cette fois, il adopta le style ogival, plus favorable à la richesse d'ornementation, mais cependant dans plusieurs parties, et notamment dans l'arc principal, il employa le plein-cintre. Le monument est composé de marbre blanc, de mosaïque et de bronze. Malgré une prodigieuse profusion d'ornements, l'ensemble présente un cachet de grandeur, de gravité, d'élégance sévère qu'Andrea a su imprimer à toutes ses œuvres d'architecture, comme à ses peintures et à ses sculptures. L'ornementation fut exécutée par différents artistes; mais Andrea se réserva toutes les figures. Dans le grand bas-relief de la face orientale, il s'est représenté lui-même sous les traits d'un apôtre, la barbe rase, la tête couverte d'un chaperon, et le visage large et expressif. Sur le marbre sont gravés ces mots : *Andreas Cionis, pictor florentinus, oratorii archimagister, extitit hujus* MCCCLIX. On remarquera que sur cette œuvre de sculpture et d'architecture Andrea prend le titre de peintre; par compensation sans doute, il avait coutume d'écrire au bas de ses peintures : *Fece Andrea di Cione, scultore.*

Bernardo et Andrea eurent un frère nommé Jacopo, qui n'est guère connu que comme sculpteur; on a cependant de lui dans la salle de la bibliothèque de Volterre une *Annonciation avec saint Just, saint Octavien, saint Cosme et saint Damien*. Cette fresque, qu'il exécuta de 1382 à 1383, avec l'aide d'un artiste peu connu, M. Niccolo Lamberti, est bien inférieure à celles des deux autres Orcagna.

Andrea Orcagna eut aussi pour élève un neveu nommé Mariotto Orcagna, et ce fut de son école que sortirent Tommaso di Marco, Bernardo di Nello, et Francesco Traini, le plus célèbre de ses disciples. E. Breton.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Baldinucci, *Notizie*. — Rosini, *Campo-Santo di Pisa*. — Morrona, *Pisa illustrata*. — Lanzi, *Storia delle pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — D'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Quatremère de Quincy, *Vie des plus illustres architectes*. — Fantuzzi, *Guida di Firenze*. — *Guide de Volterre*.

ORCHAMPS (*Claude* d'), général des Minimes, né en 1595, à Besançon, mort à Madrid, le 11 juin 1658. Issu d'une famille noble, il entra dans l'ordre des Minimes, dont il devint, en 1655, correcteur général après avoir exercé avec succès le ministère de la prédication, tant en France qu'en Italie. Il mourut en faisant la visite des maisons de l'ordre en Espagne, et Philippe III, dérogeant en sa faveur à toutes les règles de l'étiquette, suivit, une torche à la main, les funérailles de l'humble religieux. On a de lui un excellent ouvrage, intitulé : *Les Perfections royales d'un jeune prince*; Lyon, 1651, in-4°. Il fut aussi l'éditeur d'un livre laissé par le P. Lallemandet, son compatriote, sous le titre de : *Cursus theologicus*; Lyon, 1656, in-fol. H. F.

Gazette de France, 1658. — Feller, *Dict. hist.*

ORDAZ (Don *Diego*), lieutenant de Fernand Cortez et découvreur d'une partie de la Colombie, né à Castro-Verde (Léon), mort à Parja (Nueva-Andalucia), en 1533. Il était officier de don Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, lorsque Fernand Cortez entreprit son expédition vers le nouveau continent. Avec l'agrément de Velasquez, il se mit sous les ordres de Cortez, auquel il fournit un navire. Cortez lui confia le commandement de son infanterie et de l'artillerie : il dut à ce capitaine une bonne part du succès de la bataille de Ceutla (25 mars 1519). Le premier des Européens, il escalada le Popocatepetl, volcan situé à huit lieues de Tlascala et à treize de Mexico (élevé à 17,716 pieds au-dessus du niveau de l'Océan). Cette entreprise, accomplie au milieu de difficultés sans nombre, fit une grande impression sur les naturels. Charles-Quint en ayant eu connaissance autorisa Ordaz, en mémoire de cet exploit, à porter pour armes un volcan enflammé (22 octobre 1523). Ordaz suivit partout Cortez dans la conquête du Mexique et de la Nouvelle-Espagne. Il partagea ses revers et ses succès, combattant sans cesse à ses côtés (*voy.* Cortez). Par ses ordres il explora la province de *Guaxaca*, située à quatre-vingts lieues sud de Mexico. Ordaz y pénétra en remontant la rivière de Quoatzacualco, et y forma un établissement. Il fut blessé dans la terrible nuit de Mexico (30 juin 1520) et ne dut la vie qu'à la vigueur de son cheval. Cortez l'envoya peu après en Espagne pour faire à l'empereur Charles-Quint le récit de la conquête du Mexique. Bien reçu personnellement, Ordaz ne rapporta pas à son chef l'autorisation positive qu'il sollicitait; aussi Cortez le chargea-t-il d'une nouvelle mission pour la métropole, vers la fin de 1521. Il

lui adjoignit deux autres de ses officiers intimes, Alonso d'Avila et Antonio de Quinones. Les envoyés (*procuradores*) de Cortez s'embarquèrent à La Vera-Cruz, sur trois caravelles. Ils accompagnaient le cinquième (*quint real*) du butin fait au Mexique. Ils touchèrent aux Açores après une heureuse traversée. Là Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, les somma (25 janvier 1522), en sa qualité de président du conseil des Indes, de comparaître devant lui dans l'intervalle de trente jours et de fournir un cautionnement de 30,000 ducats; en attendant il fit saisir leurs cargaisons. Les procuradores ripostèrent (16 juillet 1522) par la demande de mise en accusation de l'évêque de Burgos. Le roi ordonna au prélat de ne plus s'ingérer dans les affaires du Mexique et fit lever les scellés mis sur les caravelles, qui purent reprendre la mer. Mais à dix lieues du cap Saint-Vincent elles furent attaquées par six navires de La Rochelle aux ordres du capitaine protestant Florin. Quiñones périt dans l'action; d'Avila, fait prisonnier, fut conduit en France, où il demeura trois années. Ordaz seul s'échappa, et gagna l'île Santa-Maria, d'où il put se rendre en Espagne. La plus grande partie du butin fut perdue : les riches dépouilles des Aztèques allèrent grossir le trésor de sa majesté très-chrétienne, qui les accepta en demandant « à voir la clause du testament d'Adam qui octroyait à ses frères de Castille et de Portugal le droit de se partager le Nouveau-Monde? — « En tous cas, ajouta-t-il, je suis leur frère aîné ».

Ordaz obtint pour Cortez le titre de capitaine général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne, avec la permission de diviser le pays comme il le jugerait convenable; les droits souverains lui étaient concédés à l'exclusion de tout autre (15 octobre 1522). Ordaz retourna annoncer ces nouvelles à Cortez, puis revint en Espagne. Il obtint de Charles-Quint de soumettre tout le pays entre le cap de la Véla et la baie de Venezuela. Il partit de San-Lucar en 1531, relâcha aux Canaries, et de là fit voile pour les Bocas de los Dragos; cotoyant ensuite le Paria, il pénétra le premier dans les embouchures de l'Orénoque, et remonta ce fleuve jusqu'à cent soixante lieues. Là les courants et les Indiens armés de flèches empoisonnées lui rendirent la navigation impossible. Il descendit alors le fleuve, et relâcha à Paria. Il fut rappelé en Espagne pour rendre compte de ses découvertes. Mais il mourut avant son retour, et Geronimo de Ortal continua ses découvertes.

Las Casas, *Hist. de las Indias*, lib. III, CXIX-CXXII. — Herrera, *Hist. general*, dec. II, lib. IV, VI; dec. III, lib. III-V; — Pizarro y Orellana, *Varones illustres*, p. 78. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, lib. XXXIII, cap. v. — Prescott, *Conquête du Mexique*, t. I, liv. II, p. 199-253; t. II, liv. III-V, p. 37-293.

ORDELAFFI, nom d'une famille souveraine d'Italie qui régna à Forli (Romagne) du treizième au seizième siècle. Les principaux membres de cette famille sont :

SCARPETTA, PINO et BARTOLOMMEO, trois frères qui embrassèrent la cause gibeline et servirent vaillamment sous le comte Guido de Monte-Feltro, seigneur de Pise et d'Urbino (1272-1296), contre les Génois, les Florentins, les Lucquois et les troupes papales, qu'ils battirent dans plusieurs rencontres. Ils possédaient d'importants châteaux aux environs de Forli : les habitants de cette ville, résolus de secouer le joug du saint-siége, les placèrent à la tête de leur magistrature. Ils gouvernèrent heureusement jusqu'en 1310, où le pape (Bertrand de Goth) Clément V céda la Romagne à Robert, roi de Naples. Ce monarque vint assiéger Forli, et s'en empara malgré une vigoureuse défense. Il en expulsa les gibelins, et jeta les trois Ordelaffi dans les fers : on n'en entendit plus parler.

FRANCESCO prit en 1341 part à la guerre dite *de Lucques*, qui se termina à l'avantage des Pisans (14 octobre 1342). Il eut ensuite de violents démêlés avec Clément VI. Une excommunication et une croisade furent publiées contre lui; il les brava. Lorsque les habitants de Forli lui représentèrent qu'une résistance serait vaine, il leur répondit qu'il défendrait jusqu'à la mort la dernière pierre de ses États plutôt que de souffrir aucune spoliation. Il confia la défense de Cesena à sa femme Cia (ou Marzia) de' Ubaldini, fille de Vanni, seigneur de Susinana, lui enjoignant de résister jusqu'à la dernière extrémité : ce qu'elle fit. Quant à Francesco, il soutenait un rude siége dans Forli, et força deux fois l'armée papale à s'éloigner (aux automnes de 1357 et de 1358); enfin, le 4 juillet 1359, il dut se rendre, sans conditions.

PINO II et CECCO III furent d'abord chefs de condottieri. Cecco se mit au service des Vénitiens, et leur rendit de grands services. Blessé le 19 octobre 1453, à la prise de Ponte-Vico, il tomba entre les mains de Francesco Sforza, duc de Milan. La paix de Lodi (9 avril 1454) le rendit à la liberté; mais le reste de sa vie ne fut qu'une longue souffrance. Pino, reconnu dans la souveraineté de Forli par le pape Paul II (1466), se maintint paisiblement dans ses États, qu'il embellit fort. Il reconstruisit Forlimpopoli, Saturaco, Rocca d'Ermice et même Forli. Sa cour était splendide : il y attira les poëtes et les artistes les plus distingués de l'Italie, et les y entretint magnifiquement. Dès 1473 il associa au pouvoir son fils illégitime SINIBALDO II, et le fit reconnaître par le peuple et par le pape Sixte IV. Cette précaution n'empêcha point les deux fils de Pino II, soutenus par leur oncle maternel Galeotto Manfredi, seigneur de Faenza, et par Ferdinand Ier, roi de Naples, d'attaquer leur cousin. Le comte Geronimo Riario, neveu de Sixte IV, profita de cette guerre civile, et sous le prétexte de mettre les rivaux d'accord, introduisit les troupes pontificales dans Forli. Maître de la citadelle, il chassa tous les Ordelaffi, et se fit adjuger leur patrimoine par son oncle. Les princes

dépossédés se retirèrent à Venise, dont ils devinrent citoyens, et Forli demeura depuis à l'Église.

Poggio Bracciolino, *Hist.*, lib. V, p. 322-323. — Redusio de Quero, *Chronicon Tarvisinum*, p. 851. — Neri de Gino Capponi, *Commentar*, p. 1162. — *Annales Foroliviensis*, t. XXIX, p. 189-219. — Sismondi, *Histoire des républiques italiennes.*

ORDENER (*Michel*), général français, né le 2 septembre 1755, à Saint-Avold (Moselle), mort à Compiègne, le 30 août 1811. Entré au service dans les dragons de la légion de Condé, le 1er janvier 1773, il devint brigadier (7 novembre 1776), maréchal des logis chef (1er septembre 1785), adjudant (23 mai 1787), sous-lieutenant (25 janvier 1792), lieutenant (23 mai), capitaine (1er mai 1793), chef d'escadron (27 juillet 1794), et chef de brigade (16 septembre 1796). Il fit avec honneur les campagnes de la révolution aux diverses armées de la république, fut nommé chef de brigade de la garde des consuls (18 juillet 1800) et général de brigade (29 août 1803). Une expédition dont il fut peu après chargé lui acquit une certaine célébrité. Le 11 mars 1804, Alex. Berthier, ministre de la guerre, lui adressa l'ordre de se porter de Schelestadt sur la ville d'Ettenheim pour y opérer l'arrestation du duc d'Enghien. L'arrestation accomplie, Ordener en rendit compte immédiatement au premier consul; mais il ne prit aucune part directe ou indirecte à l'exécution du prince. Nommé commandant de la Légion d'honneur (14 juin 1804), il fit la campagne de 1805 sur les côtes de l'Océan, passa en octobre à la grande armée, soutint sa réputation dans la campagne d'Autriche, et se distingua surtout à Austerlitz, ce qui lui valut le grade de général de division (25 décembre 1805). Couvert de blessures, et ne pouvant plus servir son pays sur les champs de bataille, le général Ordener, appelé au sénat le 19 mai 1806, obtint sa retraite le 25 octobre suivant. Enfin Napoléon le créa, en 1808, comte de l'empire, premier écuyer de l'impératrice et gouverneur du palais de Compiègne. H. F.

Fastes de la Légion d'honneur, t. III. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire.* — Rabbe, *Biogr. port. et univ. des contemporains*, t. V.

*ORDENER (*Michel*), général et sénateur français, fils du précédent, né à Huningue (Haut-Rhin), le 3 avril 1787. Engagé volontaire au 11e régiment de chasseurs à cheval (23 septembre 1802), il fut admis la même année à l'école d'application de Metz, qu'il quitta pour entrer comme sous-lieutenant au 24e dragons (8 décembre 1803). Il devint peu après lieutenant au 2e des grenadiers à cheval, servit, avec ce grade, d'aide de camp à son père, puis au général Duroc, et fit auprès d'eux les campagnes de Pologne, d'Espagne et de Portugal pendant lesquelles sa conduite lui mérita d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur (14 mars 1806), et capitaine (7 août 1807). Promu chef d'escadron (30 mars 1809), il passa à la grande armée, fit avec elle les campagnes de Russie, de Saxe et de France, devint colonel du 30e régiment de dragons (1812), et prit une part active à la bataille de Waterloo. Renvoyé avec demi-solde en octobre 1815, M. Ordener ne consentit à reprendre du service qu'après la révolution de juillet. Il fut alors nommé, le 2 avril 1831, maréchal de camp et chargé du commandement du département de Maine-et-Loire, puis, à différentes reprises, d'inspections générales de la cavalerie, et obtint enfin le grade de lieutenant-général (22 avril 1846). Après avoir commandé la 19e division militaire (Bourges), il passa (4 mars 1848) à celui de la 16e division (Caen), fut fait grand officier de la Légion d'honneur (24 octobre 1848), et admis en 1852 dans le cadre de réserve. Le 26 janvier de cette année, Louis-Napoléon l'avait appelé au nouveau sénat. H. F.

Vapereau, *Dict. des Contemp.* — *Docum. partic.*

ORDERIC VITAL, chroniqueur français, né le 16 février 1075, à Atcham sur la Saverne. Il eut pour père Odelerius d'Orléans, qui avait suivi Roger de Montgommeri à la conquête d'Angleterre, en 1066. A l'âge de cinq ans, il fut envoyé à l'école à Schrewsbury. Son maître, le prêtre Siguard, lui apprit à lire et à remplir les fonctions d'enfant de chœur dans l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul. En 1085, Odelerius, voulant consacrer son fils au service du Seigneur, l'envoya, avec une dot de 30 marcs d'argent, dans le monastère de Saint-Évroul, l'une des abbayes qui jetaient alors le plus d'éclat dans la Normandie. L'enfant n'avait alors que dix ans. Ce ne fut pas sans peine qu'il prit les habitudes d'un pays où il ne connaissait personne et dont il ignorait la langue. Le 21 octobre 1085 il fut tonsuré et admis au nombre des moines de Saint-Evroul; il prit alors le nom de *Vital*, parce que celui d'Orderic sonnait mal à l'oreille des Normands. Partageant son temps entre la prière et l'étude, Orderic se concilia bientôt l'estime et l'affection des religieux qui l'entouraient. Sa vie s'écoula dans un calme profond, et les solennités dans lesquelles il reçut les ordres sont à peu près les seuls événements auxquels, à notre connaissance, il ait pris part. Ordonné sous-diacre, le 15 mars 1091, et diacre le 26 mars 1093, il reçut l'ordre de la prêtrise à Rouen, le 21 décembre 1107. En 1141, la vieillesse et les infirmités le forcèrent à mettre un terme à ses travaux. Il était alors âgé de soixante-six ans. On ignore s'il vécut encore longtemps après cette époque. Si nous avons peu de renseignements sur la vie d'Oderic Vital, nous trouvons dans l'ouvrage qu'il nous a laissé nombre de traits qui peignent son caractère et nous révèlent ses penchants, ses habitudes et ses connaissances.

Orderic avait un goût prononcé pour les voyages; mais les exigences de la règle monastique ne lui permettaient guère de le satisfaire. En 1105 il était en France. Vers 1115 il passa

cinq semaines dans l'abbaye de Croiland. Dans un autre voyage en Angleterre, il vit à Worcester un manuscrit de la chronique de Marianus Scotus, continuée par Florent de Worcester. Nous ignorons à quelle époque on lui montra dans le monastère du Saint-Sépulcre, à Cambrai, un manuscrit de Sigebert. Peut-être alla-t-il, au mois d'octobre 1119, au concile de Reims. Il est certain que le 20 mars 1132 il assista, dans la basilique de Cluni, à une réunion de douze cent douze religieux de cet ordre fameux. Le 9 août 1134 il se trouvait au Merleraud, quand un violent orage éclata : le lendemain il se transporta au village de Planches, pour constater lui-même les singuliers effets de la foudre, qu'il a décrits dans le dernier livre de son histoire. Tels sont les voyages d'Orderic dont nous avons pu recueillir les traces. Mais si cet auteur a rarement vu les événements qu'il raconte et les lieux qui en furent le théâtre, il a du moins entendu beaucoup de témoins oculaires. De son temps, en effet, l'abbaye de Saint-Evroul offrit un asile à la vieillesse de plusieurs chevaliers qui avaient pris part, soit aux expéditions des Normands en Italie, soit aux croisades, soit aux guerres de Guillaume le Conquérant et de ses fils. Cette abbaye était constamment en rapport, d'une part, avec l'Italie, où elle avait envoyé des colonies peupler les trois monastères de Sainte-Euphémie, de Venose et de Melito; d'autre part, avec l'Angleterre, d'où elle tirait des revenus considérables. Au retour des missions qu'ils allaient remplir, soit dans ces deux pays, soit à la cour des souverains pontifes, les moines s'empressaient de raconter ce qu'ils avaient observé dans leurs voyages. Souvent aussi, l'abbaye donnait l'hospitalité à des religieux étrangers, qu'Orderic savait mettre à contribution. Un jour, un moine de Winchester lui montre en passant une vie de saint Guillaume, dont les copies étaient excessivement rares en Normandie. Le voyageur était pressé de partir et le froid engourdissait les doigts d'Orderic. Il ne laissera cependant pas l'occasion échapper : il prend à la hâte des notes qui, plus tard, lui permettront de composer à loisir la vie du fondateur de l'abbaye de Gellone. D'autres fois, c'étaient des pèlerins et des croisés qui revenaient d'Espagne ou de Palestine. Comme Guillaume VII, comte de Poitou, beaucoup d'entre eux aimaient à donner une forme poétique et romanesque au récit de leurs aventures. Orderic les écoutait avec un pieux enthousiasme, et c'est sous leur inspiration qu'il a raconté, en prose rimée et cadencée, plusieurs épisodes de la croisade, dans lesquels la fable est souvent mêlée à la vérité. Dans son amour du merveilleux, il ne négligeait pas les traditions populaires. Il leur demandait tantôt l'étymologie des noms locaux, tantôt l'origine des débris d'antiquités qui jonchaient le sol. Il s'en servait pour compléter les données que les documents écrits fournissaient sur la vie des saints. C'est encore à ces traditions qu'il faut rattacher la chevauchée infernale, si pittoresquement décrite dans le huitième livre de l'*Histoire ecclésiastique*. Il n'est pas jusqu'aux poëmes de chevalerie dont l'écho n'ait pénétré dans le cloître de Saint-Evroul. Orderic fait des allusions formelles au roman de Guillaume au Court-nez, aux chansons satiriques de Luc de la Barre et à la fable du géant Boémond. Ces goûts pour une littérature que les maîtres du douzième siècle devaient trouver bien frivole, s'alliaient, chez Orderic Vital, à une véritable instruction classique. Il était familier non-seulement avec les pères de l'Eglise, mais encore avec plusieurs auteurs de l'antiquité païenne. Il donnait les plus sympathiques applaudissements aux efforts des grands hommes pour développer la culture intellectuelle dans les différentes classes de la société féodale. S'élevant au-dessus des jalousies qui divisaient tant d'églises rivales, il a rendu le plus éclatant hommage à la célébrité dont jouissaient alors les écoles du Bec, et a parfaitement caractérisé l'impression que fit sur les contemporains le génie des Lanfranc, des saint Anselme, des Baudri et des Hildebert. Comme tous les beaux esprits de son siècle, il se plaisait à composer des vers latins. Il paraît même que ses talents poétiques furent remarqués de ses compatriotes. On s'adressait souvent à lui pour avoir des épitaphes, et l'on voit qu'il attache un certain prix aux pièces de vers qu'il a composées. Les hommes distingués qui se succédèrent dans l'administration de l'abbaye de Saint-Evroul reconnurent les singulières dispositions dont Orderic était doué pour écrire l'histoire. Roger du Sap et Guérin des Essarts n'eurent point de peine à le décider à se mettre à l'œuvre. Dans le principe, il ne s'agissait guère que d'une histoire du monastère de Saint-Evroul, *Historia Uticensis*. Animé par un sentiment de reconnaissance, Orderic voulut faire passer à la postérité la mémoire des abbés, des moines et des bienfaiteurs de la maison qui était le plus cher objet de ses affections sur la terre. Mais il ne tarda pas à élargir son horizon, et non content de raconter les événements qui s'accomplissaient de son temps, il copia ou abrégea les écrits de ses devanciers, les fit entrer dans sa compilation, et finit par transformer son ouvrage en une histoire générale, qui commence à la prédication de l'Évangile pour ne s'arrêter qu'à l'année 1141; mais il n'est guère entré dans des détails circonstanciés que pour les événements de la seconde moitié du onzième siècle et de la première moitié du douzième. Uniquement occupé d'augmenter la masse de ses renseignements, Orderic n'a point eu le loisir de les coordonner entre eux et de les disposer d'après un plan régulier et méthodique. Aussi son histoire se présente-t-elle dans un désordre dont M. Guizot a donné en ces termes une idée fort

exacte : « Les matériaux semblent jetés pêle-mêle et selon le hasard qui les a fait tomber sous la main de l'auteur : tantôt il coupe en plusieurs portions séparées par de longs intervalles le récit du même événement ; tantôt il répète plusieurs fois le même récit ; le lecteur est souvent surpris du bizarre rapprochement des temps, des lieux, des sujets les plus divers ; aucun art, aucune méthode ne se laisse entrevoir dans ce nombre immense de faits, et quand on considère l'ouvrage d'une seule vue et dans son ensemble, il est impossible de ne pas être surtout frappé de cette prodigieuse confusion. »

Telle que nous la possédons, l'*Histoire ecclésiastique* d'Orderic Vital se divise en trois livres, qui ont été écrits dans la période comprise entre les années 1123 et 1142. Une lacune est à regretter dans le septième livre. Les défauts qui viennent d'être signalés dans la disposition générale de l'*Histoire ecclésiastique* sont rachetés par d'éminentes qualités. Au lieu de ces notes arides dont se composent la plupart des chroniques du douzième siècle, Orderic nous offre des narrations, des tableaux, des portraits, des discours, en un mot de l'histoire telle qu'on l'a comprise dans l'antiquité et dans les temps modernes. Parfois même la chaleur de la composition fait dépasser le but. L'écrivain se laisse entraîner par l'imagination ; il confond alors ce qui s'est fait avec ce qui s'est pu faire ; il sacrifie tout au désir de plaire et d'intéresser, au besoin de remplir ses périodes et de faire ce qu'on appellerait aujourd'hui de la couleur locale ou du roman historique. On ne saurait cependant contester qu'il n'y ait un grand fonds de vérité, même dans les morceaux qui portent la plus profonde empreinte de l'art et du travail.

Orderic ne se fait pas seulement remarquer par l'entente de la composition littéraire ; il n'a pas pour but unique de raconter ; avant tout, il juge et enseigne. Du fond de son monastère, « où il n'attend rien du vainqueur ni du vaincu », il blâme ce qui lui semble blâmable, même chez ses héros de prédilection ; il prend en pitié les malheurs des opprimés, se moque des ridicules de la mode et trouve toujours un sens moral et religieux aux événements qui s'accomplissent autour de lui. Mais le genre de mérite qui distingue au plus haut degré l'*Histoire ecclésiastique* d'Orderic Vital et en fait l'un des ouvrages les plus originaux de la littérature du moyen âge, c'est le soin minutieux avec lequel l'auteur a recueilli des faits qui au premier aspect pouvaient paraître insignifiants, des détails que dédaignent la plupart des chroniqueurs. Aussi M. Guizot a pu dire sans exagération que « aucun livre ne contient sur l'histoire des onzième et douzième siècles, sur l'état politique, civil et religieux de la société en Occident, sur les mœurs féodales, monastiques et populaires, tant et de si précieux renseignements ». La meilleure partie de l'exemplaire original de l'*Histoire ecclésiastique* nous est parvenue. Ce précieux manuscrit est conservé à la Bibliothèque impériale en trois volumes, dont deux forment le n° 5506 du fonds latin, et le troisième le n. 1135 du supplément latin. De cet exemplaire paraissent avoir été détachés 49 feuillets qui sont au Vatican sous le n. 703 du fonds de la reine de Suède. La main qui a tracé ce manuscrit se reconnaît dans plusieurs articles du manuscrit des Annales de Saint-Evroul (Bibl. imp., suppl. lat., n. 801), dans les manuscrits 6 et 14 de la bibliothèque d'Alençon et dans les derniers cahiers du manuscrit latin 6503 de la Bibliothèque impériale. Il ne serait pas impossible que plusieurs des pieuses compositions contenues dans ces manuscrits fussent l'œuvre d'Orderic.

Au seizième siècle, Guillaume Vallin, moine de Saint-Evroul, et La Croix du Maine eurent l'intention de faire imprimer l'*Histoire ecclésiastique* d'Orderic Vital. Leur projet ne fut pas réalisé. La première édition de l'ouvrage ne parut qu'en 1619, dans le recueil de Duchesne intitulé *Historiæ Normannorum scriptores*. Une notable portion de l'*Histoire ecclésiastique* est entrée dans les tomes IX, X, XI et XII de la collection des historiens de France. Des fragments moins étendus furent compris dans l'extrait du recueil de Duchesne que Fr. Maseres publia à Londres, en 1807. Une excellente édition de l'*Histoire ecclésiastique*, revue sur le manuscrit original, accompagnée d'une notice, de notes et de tables, a été donnée par M. Auguste Le Prévost, sous les auspices et aux frais de la société de l'Histoire de France (Paris, 1838-1855, cinq vol. in-8°). Le tome CLXXXVIII de la *Patrologie* de l'abbé Migne est rempli par l'ouvrage d'Orderic ; l'éditeur annonce avoir suivi les éditions de Duchesne et des continuateurs de D. Bouquet. M. Louis Dubois a donné, en 1825, une traduction française de l'histoire d'Orderic Vital dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, publiée par M. Guizot. — En 1853 et 1854, M. Thomas Forester a fait paraître les trois premiers volumes d'une version anglaise du même ouvrage (Londres, Bohn, in-12).

L. Delisle (de l'Institut).

Voir la *Notice* qui accompagne l'édition d'Orderic Vital publiée par M. Le Prévost pour la Société de l'Histoire de France.

ORDINAIRE (*Claude-Nicolas*), naturaliste français, né en 1736, à Salins, mort le 15 août 1808, à Clermont-Ferrand. Admis dans la congrégation de l'Oratoire, il se livra d'abord à l'enseignement ; pourvu ensuite d'un canonicat à Riom, il suivit son goût pour les sciences naturelles et rapporta de ses excursions dans les campagnes de l'Auvergne une riche collection de plantes et de produits volcaniques. Il fut chargé de montrer à mesdames, filles de Louis XV, les éléments de l'histoire naturelle. Déporté en

1793 pour refus de serment à la constitution civile du clergé, il parcourut la Suisse, l'Allemagne et l'Angleterre, rentra en France en 1802, et fut nommé bibliothécaire de Clermont-Ferrand. On a de lui un ouvrage très-estimé sur l'*Histoire naturelle des Volcans;* Paris, 1802, in-8°, fig.

Ordinaire a laissé deux neveux qui ont embrassé la carrière de l'enseignement. L'un, ORDINAIRE (*Jean-Jacques*), né en 1770, à Besançon, mort en 1843, a été proviseur du Lycée, puis recteur de l'Académie de cette ville, et a créé un nouveau système pour l'étude des langues (*Méthode;* Paris, 1820, in-12). L'autre, ORDINAIRE (*Desiré*), né en 1773, à Besançon, mort en 1847, y a professé l'histoire naturelle; recteur de l'académie de Strasbourg en 1824, inspecteur général de l'université, il est devenu en 1831 ou 1832 directeur de l'Institut royal des sourds-muets, place qu'il occupa pendant huit ans environ. Il est auteur d'un bon *Essai sur l'éducation du sourd-muet* (Paris, 1836, in-8°).

Biographie nouv. des Contemp. — Littér. franç. contemp.

ORDOGNO Ier, roi des Asturies, mort le 17 mai 866, à Oviedo, fut proclamé en 847 collègue de Ramire Ier, son père, et lui succéda en 850. Presque tout son règne fut troublé par la lutte qu'il soutint contre les Maures. D'abord battu par eux, il fortifia les villes de Léon et d'Astorga, où il institua des évêques, s'empara d'Albaïda, et tailla en pièces l'armée de Mousa, général du sultan de Cordoue. La conquête qu'il fit en 862 de Salamanque fut un de ses plus glorieux exploits. Alfonse III, son fils, lui succéda.

ORDOGNO II, roi de Léon et des Asturies, mort en septembre 923, à Léon. Fils d'Alfonse III et successeur de Garcie Ier (913), il quitta Oviedo pour établir sa résidence à Léon. Il combattit aussi contre les musulmans, leur prit Talaveira-de-la-Reyna, et les défit en 916, près de Saint-Étienne-de-Gormaz. Allié des Navarrais, il partagea l'échec qu'ils essuyèrent dans la funeste journée du Val de Jonquera (921). Troïla II lui succéda.

ORDOGNO III, mort en août 955, fut proclamé à Zamora, en 930, roi de Léon et des Asturies à la mort de son père, Ramire II. Trois ans après il se rendit maître de Lisbonne, et en rasa les murailles. Sanche Ier, son frère, lui succéda.

ORDOGNO IV, fils d'Alfonse IV, contesta la couronne de Léon à Sanche Ier, et eut assez de partisans pour le forcer à se retirer en Navarre (955). Ce dernier, ayant été rétabli en 960 avec le secours d'Abdérame, roi de Cordoue, l'usurpateur s'enfuit lâchement, et mourut bientôt dans un village de l'Andalousie. Il avait été surnommé *le Mauvais.*

Art de vérifier les dates.

ORDRE (D'), nom d'une famille originaire de Picardie, et qui a produit quelques personnages distingués, entre autres : *Claude-Guillaume-Victor-Jean-Baptiste* DU WICQUET, baron D'ORDRE, né en 1752, près Boulogne-sur-Mer, mort le 8 décembre 1809, à Aire; il était capitaine d'infanterie à l'époque de la révolution; après avoir émigré, il rentra en France, et fut en 1798 enfermé dans les prisons d'Abbeville, comme suspect. Mis à en liberté après le 9 thermidor, il devint l'un des agents les plus actifs du comte de Provence, qui lui donna le grade de maréchal de camp.

Louis-Alexandre D'ORDRE, capitaine au régiment de Picardie, a publié quelques nouvelles en prose et un *Almanach des fabulistes* (Paris, 1814-1815, 2 vol. in-18 fig.).

Antoine-Marie-Guillain, vicomte D'ORDRE, né en 1751, à Calais, mort en 1832, à Boulogne, suivit aussi le métier des armes. Outre plusieurs ouvrages inédits, il a écrit : *Notice historique sur la ville de Desvres;* 1811, in-12; — *Philosophie du cœur*; Paris, 1811, in-18; — *Quatrains;* Boulogne, 1829, in-8°.

Son fils, né en 1780, à Waben, près Montreuil-sur-Mer, fut nommé sous l'empire inspecteur des eaux et forêts du Pas-de-Calais, et garda cet emploi jusqu'en 1830. On a de lui: *Les Exilés de Parga, poëme*, Paris, 1820, in-8°; — *Le Siége de Boulogne en* 1544, *poëme*; Boulogne, 1825, in-8°, fig.; — *Chants d'amour et de fidélité*, Paris, 1835, in-8°; — *Les dernières Inspirations du barde*, Paris, 1838, in-12; — *Souvenirs du forestier*; Paris, 1840, in-8°. — Sa femme, *Sophie* D'ORDRE, est auteur de plusieurs ouvrages littéraires dont les sujets sont tirés des annales de la Suisse, sa patrie.

Quérard, *La France littéraire.*

OREGIO (*Agostino*), savant prélat italien, né en 1577, à Santa-Sofia, bourg de la Toscane, mort le 12 juillet 1635, à Bénévent. Envoyé à Rome pour y faire ses études, il courut le même danger que Joseph dans la maison de Putiphar, et eut, comme lui, la force de s'y dérober par la fuite. Ce trait de vertu toucha vivement le cardinal Bellarmin; il prit le jeune écolier en affection, et le fit élever à ses frais dans un collége noble. On dit qu'il apprit le grec à force de voir et d'entendre son patron écrire et disputer dans cette langue. Après avoir été théologien du pape Urbain VIII, il devint le 18 novembre 1633 cardinal et archevêque de Bénévent. Le recueil de ses œuvres a été publié par son neveu (Rome, 1637, in-fol.); on y remarque une dissertation (*Aristotelis vera de rationalis animæ immortalitate sententia*, Bologne, 1621, in-4°), écrite par ordre du cardinal Barberini (depuis Urbain VIII), et dans laquelle il s'efforce de justifier Aristote du reproche de matérialisme. D'autres traités du même prélat, *De Deo*, *De Trinitate*, *De Incarnatione*, *De Angelis*, *De peccatis*, etc., réimprimés fréquemment, ont été pendant longtemps en usage dans les séminaires d'Italie.

Oldoini, *Vitæ pontificum et cardinalium*. — Rossi, *Pinacotheca*, *ib*. — *Journal de Trévoux*, juill. 1718.

O'REILLY (*Alexander*, comte), général espagnol, d'origine irlandaise, né en 1725, mort dans un village près Chinchilla (Murcie), le 23 mars 1794. Sa famille était fort ancienne. Il entra au service de l'Espagne comme sous-lieutenant dans le régiment irlandais d'Hibernie, et combattit en Italie durant la guerre de la succession à l'Empire. Il y reçut une blessure qui le rendit boiteux le reste de sa vie. En 1757, il passa au service d'Autriche, et, sous les ordres du comte de Lascy, il se distingua contre les Prussiens à Hochkirch (1758). L'année suivante il entra dans l'armée française, et assista à la bataille de Berghen (13 avril 1759), à la prise de Minden (9 juillet 1759), de Corbach (10 juillet 1760). La guerre ayant éclaté entre l'Espagne, l'Angleterre et le Portugal, O'Reilly obtint sa réintégration dans les rangs espagnols avec le grade de lieutenant-colonel. Nommé brigadier, il battit les Portugais devant Chaves et s'empara de cette ville (2 juin 1762). L'arrivée d'une armée anglaise aux ordres de Burgoyne arrêta les succès des Espagnols, et la paix de Paris (10 février 1763) vint rendre O'Reilly aux loisirs de la vie de garnison; il les employa à introduire dans les troupes espagnoles les manœuvres allemandes. Promu maréchal de camp, O'Reilly fut envoyé à La Havane comme commandant en second. Il prit possession de la Louisiane (juin 1768), qui venait d'être cédée à l'Espagne par la France. De retour en Espagne, il devint gouverneur de Madrid et inspecteur général de l'infanterie. Il reçut le commandement supérieur de l'expédition dirigée contre Alger. Le choix de cet Irlandais excita la jalousie et le mécontentement d'une grande partie des officiers espagnols, et fut une des causes du mauvais succès de l'entreprise. Charles III, n'osant pas lui rendre le gouvernement de Madrid, le nomma gouverneur de Cadix et capitaine général de l'Andalousie. Au mois d'avril 1786, O'Reilly fut destitué de tous ses emplois et relégué en Galice avec une faible pension.

Biographie moderne; Paris, 1806. — P.-N. Chantreau, *Lettres écrites de Barcelone à un zélateur de la liberté*, etc.; Paris, 1792 et 1796, in-8°. — Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*; Paris, 3 vol. in-8°; t. I, p. 329; t. II, p. 106; t. III, p. 153. — G. Leynadier et G. Clausel, *Algérie*; Paris, 1849, p. 114. — Ch. Guyaré, *Essai historique sur la Louisiane*, t. I, chap. VIII. — Le chevalier de Champigny, *État de la Louisiane*; La Haye, 1776. — Ch. Paquis et Dochez, *Hist. d'Espagne*, t. II, liv. IV, chap II, § 3, p. 305

O'REILLY (*André*, comte), feld-maréchal autrichien, né en Irlande, en 1740, mort à Vienne, en 1832. Il prit fort jeune le parti des armes, et s'engagea dans l'armée autrichienne, où il ne tarda pas à se faire distinguer. Il fit sous le règne de Marie-Thérèse la guerre de Sept ans (1756-1763) et sous celui de Joseph II les campagnes contre les Turcs. Il était major lorsque éclata la guerre entre l'Autriche et la France (20 avril 1792); il se signala à l'affaire de Marchiennes (31 octobre 1793), fut nommé officier général, et montra de nouveau sa valeur à la bataille d'Amberg (23 août 1796), au combat d'Ulm (24 septembre 1796), etc. Lorsque les Français, commandés par Moreau, passèrent le Rhin à Kehl (20 avril 1797), et mirent en déroute les Autrichiens, le comte d'O'Reilly tomba blessé entre les mains des vainqueurs; mais il ne tarda pas à être échangé, et remplit plusieurs commandements à l'intérieur. Il combattit à Austerlitz (2 décembre 1805) à la tête d'un corps de cavalerie, et parvint à opérer sa retraite sans être entamé. En 1809 il servit sous les ordres de l'archiduc Maximilien, et fut investi du commandement de Vienne lorsque les Français se présentèrent devant cette capitale. Après un bombardement de quatre heures, voyant que toute résistance ne pouvait que compromettre le salut de la ville, il capitula le 12 mai 1809. Depuis cette époque il ne servit plus activement. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-douze ans, feld-maréchal et commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse.

Le Moniteur universel, ann. 1809, p. 559. — *Biographie étrangère*; Paris, 1819.

ORELLANA (*Francisco*), *conquistador*, qui descendit le premier le fleuve des Amazones, né à Truxillo, mort dans la Guyane brésilienne, en 1550. Ami d'enfance des Pizarre, il s'attacha à leur fortune et les suivit dans leurs aventures. Il prit une part active à la conquête du Pérou. Gonzalo Pizarro partit de Quito le 25 décembre 1539, avec trois cents Espagnols et quatre mille Indiens; il fut rejoint dans la vallée de Zumaxa par Orellana, qui lui amena cinquante cavaliers et qu'il nomma son lieutenant général. Les deux aventuriers s'avancèrent dans la direction de l'est, et atteignirent le pays de Coca, où ils séjournèrent un mois et demi à Zumaco. Gonzalo et Orellana, se mettant à la tête de leur cavalerie, suivirent le cours de la rivière durant quarante-trois jours. Ils avaient ramassé environ cent mille livres d'or, lorsque, manquant de tout, ils s'arrêtèrent dans le pays de Guema. Ils construisirent un brigantin, et Orellana, avec cinquante hommes des plus valides, s'embarqua pour aller chercher des vivres. Il descendit la Coca plus de cent lieues. Il rencontra alors le *Napo* (31 décembre 1540), et s'abandonna à ce nouveau cours d'eau : dès lors il conçut l'espoir de se rendre souverain du pays qu'il parcourait. Ses principaux compagnons, le dominicain frà Gaspar de Carjaval, et Hernando Sanchez de Vargas, gentilhomme de Badajoz, l'accusèrent d'outrepasser les ordres de Pizarro. Il s'en inquiéta peu : sûr de ses soldats, il abandonna les mécontents sur la rive du fleuve, où ils furent recueillis, bien longtemps après par Gonzalvo Pizarro, et passa outre. Ses compagnons donnèrent le nom d'*Orellana* au fleuve qu'ils descendaient. Le 8 janvier ils s'arrêtèrent chez une tribu où ils reçurent un fra-

ternel accueil; ils descendirent encore deux cents lieues jusqu'à Aparia, où le cacique les reçut avec bienveillance et leur recommanda, en les quittant, de prendre garde aux *Coniapayara* (Amazones), dans le pays desquelles ils allaient entrer. Orellana continua son voyage (24 avril), et pendant une navigation de quatre-vingts lieues il ne put que débarquer rarement, tant les rives du fleuve étaient escarpées. Les naturels, quoique bien armés et d'un aspect belliqueux, lui furent secourables. Le 12 mai, il parvint dans la province de *Machiparo*. Il y fut attaqué par environ douze mille Indiens, qui durant deux jours et deux nuits le poursuivirent sans relâche. Toujours nageant et combattant, il échappa à ses ennemis. Il traversa ensuite un pays inhabité l'espace de deux cents lieues, et s'arrêta au confluent d'un rivière qu'il nomma *Rio de la Trinidad*. Cent lieues plus bas, il entra sur le territoire des *Paguanas*, où il eut différents combats à soutenir contre les indigènes. Le 7 juin il était chez les *Picotas*, qu'il nomma ainsi parce qu'il remarqua sur les rives des têtes humaines fichées sur des piques. Emporté par sa fougue de découvertes, le 22 il arrivait dans un pays tributaire des Coniapayara. Dix ou douze de ces Amazones y commandaient. Elles étaient grandes, robustes et blondes, portaient leurs cheveux en tresses, allaient nues, étaient armées d'arcs et de flèches et semblaient descendre, par leurs traits et leurs allures, d'une race septentrionale. Les Espagnols en tuèrent sept ou huit. Malgré sa victoire, Orellana ne crut pas prudent d'attendre une nouvelle attaque; il se rembarqua. Il calculait alors avoir parcouru plus de quatorze cents lieues. Cent cinquante lieues plus bas, il abordait, le 24 juin, à un pays bien peuplé, qu'il nomma *San-Juan*. Il passa ensuite auprès de plusieurs îles, d'où sortirent plus de deux cents pirogues, montées chacune de trente à quarante Indiens. Les Espagnols les repoussèrent, mais non sans perte. Ces îles considérables et fertiles obéissaient à un chef nommé *Caripuna*. Orellana donna ce nom à tout l'archipel : il remarqua, dans le fleuve qu'il suivait pour la première fois, le flux de la marée. Il eut un nouveau combat à soutenir dans le pays de Chipayo, où il débarqua pour réparer son bâtiment. Il remit à la voile le 8 août, et après de nouveaux dangers débouqua par le golfe de Paria, dans l'océan Atlantique équinoxial (26 août), sans savoir où il était. Suivant Acuña, il doubla un cap (celui du Nord), à deux cents lieues de la Trinidad, et le 11 septembre il mouilla sur l'île de Cubaña. La navigation d'Orellana dura huit mois, et suivant son estimation il avait fait dix-huit cents lieues depuis l'endroit où il s'était embarqué sur l'Amazone jusqu'à l'Océan, bien que le cours de ce fleuve en ligne directe n'ait pas plus de sept cents lieues.

Orellana partit alors pour l'Espagne, où il apporta 200,000 marcs d'or et quantité d'émeraudes que Gonzalo Pizarro lui avait confiés. Il sollicita le gouvernement de l'immense pays qu'il venait de découvrir. Le roi Charles-Quint lui accorda sa demande, et donna le nom de *Nueva-Andalucia* à la nouvelle découverte. Quatre navires furent mis à la disposition du conquistador, qui réunit quatre cents hommes, presque tous nobles, et s'embarqua, le 11 mai 1544, à San-Lucar. Arrivé aux Canaries après une navigation longue et pénible, il y perdit un navire et cent quarante-huit des siens. Il séjourna trois mois à Ténériffe et deux autres au Cap-Vert. La soif décima son monde; une tempête lui enleva un second navire et soixante-dix hommes. Il arriva enfin à l'embouchure du Maragnon, et remonta ce fleuve l'espace de cent lieues. Il prit terre pour construire un brigantin des débris d'un de ses navires : cinquante-sept de ses gens moururent de faim à cet endroit. Trente lieues plus haut son dernier bâtiment échoua, et il dut attendre dix semaines avant de reprendre sa navigation. Après avoir durant un mois cherché le courant principal de l'Amazone et vu encore dix-sept de ses compagnons tomber sous les coups des riverains, Orellana mourut de douleur et de fatigue, dans les environs de Montalègre et sur le territoire des Manoas. Sa veuve et le reste de l'expédition redescendirent le fleuve, et après avoir été jetés sur la côte de Caracas, gagnèrent enfin l'île de Margarida.

Alexandre de Humboldt, *Voyages aux régions équinoxiales du nouveau continent*; Paris, 1809-1828, 3 vol. in-8°.

ORELLE (*Rigaud* d'), négociateur français, né vers 1450, à Villeneuve-d'Ambron (Auvergne). D'abord chambellan et maître d'hôtel de Louis XI, il suivit Charles VIII à la conquête de Naples, et obtint pour récompense de ses services militaires le comté de Nogarola. Créé chevalier en 1495, il fut en même temps chargé de négocier la paix avec les princes du nord de l'Italie. Louis XII l'envoya en 1508 en ambassade auprès de l'empereur Maximilien, qui le garda plusieurs années à sa cour. Le 18 juillet 1533, il reçut François Ier dans le magnifique château qu'il avait fait construire à Villeneuve, et lui adressa une pièce de vers assez piquante.

Aigueperse, *Biogr. de l'Auvergne*.

ORELLI (*Jean-Gaspard* d'), philologue suisse, né à Zurich, le 13 février 1787, mort dans la même ville, en 1849. Il appartenait à une noble famille italienne réfugiée en Suisse à l'époque de la réforme. Il fit ses études au *Carolinum* ou gymnase de sa ville natale, où il eut pour professeurs Bremi et Hottinger, et passa ensuite quelques mois dans l'institut pédagogique de Pestalozzi, à Yverdun. Il accepta à dix-neuf ans les fonctions de pasteur dans la commune réformée de Bergame. Il savait très-peu l'italien; on raconte qu'il l'apprit avec tant de rapidité, qu'au bout de six semaines il put prêcher dans cette langue avec le plus grand succès. La littérature

italienne l'occupait beaucoup alors; il en fit l'objet de deux publications allemandes intitulées : *Suppléments à l'histoire de la poésie italienne*, Zurich, 1810, in-8°; et *Biographie de Victorin de Feltre*, Zurich, 1812, in-8°. Plus tard les travaux classiques qui lui valurent une réputation si distinguée ne le détournèrent pas entièrement des auteurs italiens. Il publia : *Saggi di eloquenza italiana;* Zurich, 1817, in-8°; — *Cronichette d'Italia. Vi s'aggiunge la vita di Dante Alighieri;* Coire, 1822, 2 vol. in-12; — une édition des *Poesie filosofiche* de Thomas Campanella; Lugano, 1838, in-8°; — une édition de la *Gerusaleme liberata* du Tasse. Quel que soit le mérite de ces publications, c'est à ses éditions d'auteurs grecs et latins qu'Orelli doit sa célébrité. En 1814, il fut appelé à Coire, pour y occuper une chaire à l'école cantonale des Grisons, et devint en 1819 professeur d'éloquence au *Carolinum* de Zurich. En 1833 il prit une grande part à la fondation de l'université de cette ville, et reçut le titre de professeur extraordinaire de littérature ancienne, tout en conservant ses fonctions au gymnase. Il occupa cette double place jusqu'à sa mort. Il était aussi bibliothécaire de la ville de Zurich. Orelli a été de notre époque un des meilleurs éditeurs de textes anciens; ce n'est pas qu'il eût à un haut degré le génie de la critique verbale, ni qu'il possédât un savoir historique et archéologique supérieur; on ne saurait sous ces deux rapports l'égaler aux grands philologues allemands Wolf, Hermann, Boeckh; mais il avait un savoir précis, un esprit net, un goût excellent. Ses textes sont bien établis, ses variantes judicieusement choisies, ses commentaires amples, instructifs, sans trop de diffusion ni de digressions. Enfin si ses travaux ne sont pas souvent originaux, ils sont toujours très-bien faits, et on les appellerait élégants si ce terme pouvait convenir aux ouvrages d'érudition. Voici la liste des publications d'Orelli : *Isocratis Oratio de permutatione, ex codd. Mss. suppleta ab Andrea Mustoxyde;* Zurich, 1814, in-8° : publiée d'après l'édition princeps de Mustoxidis, avec six lettres philologiques sur divers auteurs grecs et latins et sur Dante; — *Eclogæ poetarum latinorum... Insunt A. Persii Flacci Satyræ sex integræ;* Zurich, 1822, in-8° : une seconde édition, très-augmentée et améliorée, a paru en 1833; mais Orelli en a retranché le commentaire interprétatif sur Perse; — *Ciceronis Opera quæ supersunt omnia;* Zurich, 1826-1837, 8 vol. en quatorze parties, gr. in-8°; les quatre premiers volumes contiennent le texte avec des notes critiques, mais sans commentaire explicatif; le cinquième contient les scholiastes latins sur Cicéron; enfin, les trois derniers comprennent, sous le titre d'*Onomasticon Tullianum*, la *Vie* de Cicéron, une notice bibliographique sur les éditions de cet auteur, un index géographique et historique, un index des lois et des formules de droit, un dictionnaire des noms propres et un lexique des mots grecs employés par l'orateur, enfin les fastes consulaires. Cet *Onomasticon*, qui avec les *scholies* peut tenir lieu d'un commentaire sur Cicéron, est un travail du plus grand prix pour l'histoire de la période que remplit la vie de l'illustre orateur. Orelli fut assisté dans la rédaction de ses trois derniers volumes par M. Baiter, un de ses disciples. Le texte de cette remarquable édition a été réimprimé sous la surveillance d'Orelli, et après sa mort par les soins de MM. Baiter et Halm; 3 vol. ont paru, Zurich, 1845-1856. Avant sa grande édition Orelli avait publié les discours *Pro Plancio*, Leipzig, 1825; *Pro Milone*, 1826, avec des Commentaires; il donna postérieurement des éditions séparées des *Philippiques*, Zurich, 1827, in-8°; des *Académiques* et du traité *De finibus bonorum et malorum*, Zurich, 1827, avec les *Academica* de Petrus Valentia, ouvrage rare; des *Tusculanes*, Zurich, 1829, in-8°, avec un commentaire inédit en allemand, recueilli au cours de F.-A. Wolf; — des traités intitulés *Orator, Brutus, Topica, De optimo genere oratorum*, Zurich, 1830, in-8°, avec une lettre critique adressée à M. Madvig, et qui contient entre autres choses une dissertation sur la comédie anonyme intitulée *Querolus*. Orelli a aussi donné des éditions, avec commentaires critiques et explicatifs, du discours *De suppliciis*, Leipzig, 1831, in-8°; des discours *Pro M. Cœlio Rufo* et *Pro Sestio*, Zurich, 1832, in-8°; et de *Quinze discours choisis* de Cicéron, Zurich, 1836, in-8°; — *Inscriptionum latinarum selectarum amplissima collectio ad illustrandam romanæ antiquitatis disciplinam accommodata, ac magnarum collectionum supplementa complura emendationesque exhibens; cum ineditis J. C. Hagenbuchii suisque adnotationibus edidit. Insunt lapides Helvetiæ omnes; accedunt præter Fogginii Kalendaria antiqua, Hagenbuchii, Maffei, etc., Epistolæ aliquot epigraphicæ, nunc primum editæ;* Zurich, 1828, 2 vol. in-8°, avec un supplément, intitulé *Inscriptiones helveticæ collectæ et explicatæ*, Zurich, 1844, in-8° : c'est une des collections épigraphiques les plus estimées qui existent; — *Phædri Fabulæ æsopiæ. Prima editio critica.... Accedunt Cæsaris Germanici Aratea..... Pervigilium Veneris*, Zurich, 1832, in-8°; — *Vellei Paterculi C. quæ supersunt ex historiæ romanæ libris duobus. Ex codice amerbachiano addita varietate lectionis. Accad. C. Crispi Sallustii Orationes et Epistolæ ex deperditis historiarum libris, expressæ ex codice vaticano;* Leipzig, 1835, in-8°; — *C. Salusti, Catilina et Jugurtha, Orationes et Epistolæ ex Historiarum libris deperditis, cum integra varietate*, etc.; Zurich, 1840, in-16; — *Platonis Opera quæ feruntur omnia; accedunt integra varietas lectionis Stephanianæ, Bekkerianæ, Stalbaumianæ, scholia emendatiora et auctiora, Ti-*

mæi Lexicon ad codicem Sangermanensem denuo recognitum; glossæ platonicæ ex lexicographis græcis excerptæ, nominum index in Platonem et scholia; Zurich, 1842, 2 vol. in-4°, avec Baiter et Winkelmann. Orelli a donné avec les mêmes collaborateurs une édition de Platon pour l'usage des écoles; Zurich, 1839-41, 4 vol. in-16; — *Horatius, Q. Flaccus, recensuit et interpretatus est;* Zurich, 1843-44, 2 vol. in-8°. Cette excellente édition, faite avec autant de savoir que de goût, a été réimprimée par les soins de M. Baiter, 1850-52, 2 vol in-8°; — *Babrii Fabulæ iambicæ;* Zurich, 1844, in-16, avec MM. Baiter et Sauppe; — *Tacitus, recens. et interp.;* Zurich, 1846-48, 2 vol. in-8° : c'est la meilleure édition de Tacite; elle laisse cependant à désirer pour le commentaire; mais pour le texte elle constitue un progrès considérable; elle s'est épuisée promptement, et M. Baiter en a commencé la réimpression. L. J.

Adert, *Essai sur la vie et les ouvrages de J.-G. Orelli*, dans la *Bibliothèque de Genève*, 1849. — L. de Sinner, *Notice bibliographique sur J.-G. Orelli*, dans la *Revue de Philologie*, t. I, p. 283. — *Conversations-Lexikon.*

ORENS ou **ORIENT** (Saint), évêque d'Auch et poëte latin, né à Huesca, sur la frontière d'Aragon, mort à Auch, le 1er mai 439. Son père était comte ou gouverneur d'Urgel. Après avoir perdu ses parents, il vendit ses biens pour en distribuer le prix aux pauvres, et se retira dans la vallée de Lavedan, où il mena quelque temps la vie érémitique. Sa haute vertu le fit bientôt connaître et élever sur le siége épiscopal d'Auch, vers 410. Il travailla dès lors à abolir dans son diocèse les derniers débris du paganisme. Ce fut ainsi qu'il fit abattre aux portes d'Auch un temple célèbre dédié à Apollon et éleva sur ses ruines une église. Théodoric Ier, roi des Goths et arien, apprenant que ses évêques n'avaient point été écoutés par Aétius, général des Romains, à qui il faisait humblement demander la paix, lui députa Orens, qu'Aétius reçut avec la distinction due à son mérite. Littorius, son lieutenant, qui assiégeait Toulouse, méprisa au contraire l'évêque d'Auch, et confiant dans les promesses des aruspices, repoussa toutes les propositions d'accommodement. « Dieu, dit Salvien, confondit l'orgueil et l'impiété de Littorius, car ce présomptueux fut pris dans la bataille et conduit prisonnier à Toulouse, le même jour qu'il s'était vanté d'y entrer en triomphe. » Cette ambassade, d'autant plus honorable qu'Orens la devait à un prince hérétique, couronna la vie du saint prélat, qui, déjà fort avancé en âge, mourut peu après son retour à Auch. Une des paroisses d'Auch porte aujourd'hui le nom de Saint-Orens, et une partie de ses reliques fut, le 16 septembre 1609, transférée à Huesca. On a de ce prélat un poëme latin en deux livres, dont parle Fortunat de Poitiers. Il est intitulé : *Commonitorium*, qu'on peut traduire *Mémoire* ou *Avertissement*, et écrit en vers élégiaques. C'est une peinture des divers obstacles qui s'opposent à notre salut et une sorte de guide vers le ciel. Quoique le style n'ait pas l'élévation de quelques autres poésies du commencement du cinquième siècle, il est néanmoins serré et nerveux, et n'offre rien de languissant ni de barbare. Le premier livre du *Commonitorium* parut à Anvers, 1599 ou 1600, in-12, avec des notes du jésuite Martin Delrio, qui l'avait découvert dans un manuscrit de l'abbaye d'Anchin, à Salamanque, 1604 et 1664, in-4°, à Leipzig, 1651, in-8°, avec des notes d'André Rivinus, à Cologne, en 1618, dans la Bibliothèque des Pères, puis à Lyon et à Paris, dans les autres recueils de ce genre. Dom Martène ayant découvert l'ouvrage entier dans un manuscrit de la collégiale de Saint-Martin de Tours, ancien d'environ huit cents ans, le fit imprimer à la tête de la nouvelle collection des anciens écrivains, publiée à Rouen, 1700, in-4°, et du cinquième volume de son Trésor d'*Anecdotorum*, 1717, in-fol. Ce bénédictin a donné à la suite du *Commonitorium* quelques autres petites pièces de poésie, de saint Orens, qui s'étaient trouvées dans le même manuscrit. Elles sont sur des sujets pieux et dignes de l'occupation d'un saint; mais il semble qu'on ne les a pas toutes, car le manuscrit en promet vingt-quatre, et il n'en contient que deux. Les *Mémoires de Trévoux*, juillet et septembre 1701, renferment des remarques et des corrections du P. Commire sur les poésies de saint Orens. H.-L. Schurtzfleisch en a publié une nouvelle édition; Wittemberg, 1706, in-4°, précédée de recherches sur l'auteur. On doit y joindre le supplément imprimé à Weimar en 1716, contenant les variantes tirées d'un manuscrit de la bibliothèque d'Oxford. Enfin, le *Commonitorium* a été publié sous le titre de : *Commonitoire*, poëme en deux livres, traduit en français avec le texte latin en regard, et une vie de de l'auteur, empruntée aux Bollandistes, par Z. Collombet; Lyon, 1839, in-8°. Trompés par la ressemblance du nom, quelques historiens ont faussement attribué cet ouvrage à Orèse, évêque d'Urgel, connu par les lettres que lui adressa Sidoine Apollinaire. H. F—T.

Bolland. *Acta Sanctorum*, 1er mai, p. 61 et 62. — *La Vie du glorieux saint Orens, évesque d'Auch, composée sur les mémoires tirez des anciennes légendes et des plus fidèles historiens;* Tolose (s. d.). — *Gallia Christiana*, t. I, p. 972. — *Hist. littér. de la Fr.*, t. II, p. 251-256.

ORESME (*Nicolas*), érudit français, né à Caen, mort le 11 juillet 1382, à Lisieux. Il fit ses études dans l'université de Paris, et fut élu en 1355 grand-maître du collége de Navarre. Successivement archidiacre de Bayeux, doyen de la métropole de Rouen et trésorier de la Sainte-Chapelle, il devint précepteur du dauphin, depuis Charles VI. Charles V le plaça en 1377 sur le siége épiscopal de Lisieux, et lui accorda des sommes considérables; il prenait même dans ses affaires les avis d'Oresme : « le conseil et administration duquel, comme l'atteste du Til-

let, il oyoit et suivoit moult volontiers ». Député en 1363, à Avignon, vers le pape Urbain V, il avait prononcé en présence du sacré collége un discours très-hardi contre les dérèglements de la haute Église. Ce prélat fut l'un des plus célèbres écrivains de son temps : il avait un savoir fort étendu et jouissait d'une grande réputation comme théologien et comme humaniste. On a de lui : *Les Éthiques, ou morale d'Aristote*; Paris, 1488, in-fol., traduction entreprise par l'ordre de Charles V; — *La Politique d'Aristote*; Paris, 1489, 2 vol. in-fol.; — *Des Remèdes de l'une et de l'autre fortune*, trad. de Pétrarque; Paris, 1535; — *Liber de Anti-Christo ejusque ministris ac de ejusdem adventu, signis propinquis simul ac remotis, IV continens particulas*, écrit singulier inséré dans le t. IX de la *Collectio veterum script.* des PP. Martène et Durand. Il a encore laissé une centaine de *Sermons*, des traités sur l'immaculée conception de la Vierge, sur la communication des idiomes, sur la sphère, contre les astrologues, etc. Launoy, Dupin, Huet et d'autres auteurs font aussi honneur à Oresme d'une version de la Bible en langue vulgaire qu'il aurait composée à la prière de Charles V, afin de prévenir les altérations introduites par les Vaudois dans les livres sacrés. Rien n'autorise à accepter cette assertion. La Bible conservée à la bibliothèque impériale de Paris ne porte aucun nom, et on l'attribue avec quelque vraisemblance à Raoul de Presle. D'un autre côté, Simon est d'avis qu'on a bien pu mettre sur le compte de l'évêque de Lisieux une traduction faite cent ans auparavant par Guyart des Moulins, chanoine d'Aire (*voy* ce nom). P. L.

Huet, *Origines de Caen.* — Du Pin, *Bibl. des auteurs ecclés. du quatorzième siècle.* — Du Tillet, *Chronique.* — Richard Simon, *Hist. des versions du Nouveau Testament*, ch. 28. — Moréri, *Grand dict. hist.*

ORESTE, secrétaire d'Attila et régent d'Italie, mis à mort, le 28 août 476. Il était Romain d'origine et né dans la Pannonie, aux environs de Petavium (Pettau), sur la Drave. Son père se nommait Tatulus. Lors de l'invasion des Huns en Pannonie, le père et le fils entrèrent au service des barbares. Le roi des Huns Attila, prince aussi rusé que violent, et qui avait aussi souvent recours aux négociations qu'à la force ouverte, apprécia le mérite du jeune Pannonien et le choisit pour secrétaire, vers 446. Dès lors Oreste fut plus ou moins mêlé à tous les rapports du chef des Huns avec les empires d'Orient et d'Occident. En 449, il alla porter au faible Théodose II les dures conditions d'Attila. Au retour de cette mission, il eut de fréquentes conférences avec les ambassadeurs venus de Constantinople, et avec ceux qu'envoya l'empereur Valentinien III. On remarque, au sujet de cette dernière légation, une particularité qui montre quelle était l'influence d'Oreste. La cour de Ravenne avait choisi pour cette mission le comte Romulus, beau-père d'Oreste; son père Tatilius en faisait aussi partie à titre officieux. Ces négociations, que Priscus a racontées d'une manière si intéressante, n'aboutirent qu'à de nouvelles humiliations pour les Romains, et Oreste alla de nouveau à Constantinople demander au nom de son maître la tête de Chrysaphius, le premier ministre de Théodose. Dans les années suivantes, qui furent remplies par les invasions des Huns dans la Gaule et l'Italie, le secrétaire Oreste n'eut point de rôle important. Il resta auprès d'Attila jusqu'à la mort de ce prince, et retourna ensuite en Italie avec de grandes richesses. Il profita de sa familiarité avec les nombreuses tribus barbares qu'il avait vues réunies dans le camp d'Attila, pour entretenir des relations avec les confédérés qui formaient alors presque toute l'armée romaine. L'empire d'Occident touchait à sa fin; menacé en Italie par les Vandales de Genseric, ne possédant au delà des Alpes que des dépendances onéreuses, il était réduit à confier sa défense à des barbares avides et capricieux, qui reconnaissaient encore nominalement l'autorité des empereurs, mais qui, en réalité, n'obéissaient qu'à leurs propres chefs, barbares comme eux. La chancellerie impériale ne parvenait même pas toujours à lui imposer un général en chef romain. Dans ces circonstances, Oreste, à la fois romain et barbare, pouvait être très-utile à l'empire. Aussi, à son retour en Italie, il s'éleva vite aux honneurs, et reçut le titre de patrice. En 475, il reçut de l'empereur Julius Nepos l'ordre de rassembler une armée et de se rendre dans les possessions romaines de la Gaule, que menaçaient les Wisigoths; il obéit; mais à peine fut-il arrivé au pied des Alpes, qu'il résolut de s'emparer de l'empire, et n'eut pas de peine à décider ses soldats à favoriser son entreprise. Il marcha sur Ravenne, d'où Nepos s'enfuit à son approche (28 août 475), et le 29 août il conféra le titre d'empereur à son fils Romulus Augustule, encore enfant. Il garda l'autorité suprême avec le titre de régent. Si singulière que fût la manière dont il s'empara du pouvoir, on peut à peine l'appeler un usurpateur; car dans l'état de misérable décadence où l'empire était tombé, l'empereur légitime était celui qui aurait donné à l'Italie de la sécurité. Dans son règne, très-court, Oreste ne se montra pas indigne du pouvoir. Il conclut la paix avec Genseric, et bien qu'on n'ait que très-peu de détails sur son administration, il est probable qu'il songeait à modifier l'organisation des fédérés, afin qu'elle fût moins redoutable à l'empire. Les soldats barbares ne lui en laissèrent pas le temps, et, conduits par Odoacre, ils vinrent demander au régent le tiers des terres de l'Italie. L'ancien secrétaire du roi des Huns avait l'âme romaine; il refusa, et avec l'aide des garnisons italiennes restées fidèles il essaya de tenir tête aux barbares. Son courage fut inutile. Odoacre s'empara de Pavie, et fit trancher la tête à Oreste. On re-

marque que cette exécution eut lieu le 28 août 476, juste un an après la fuite de Julius Nepos. (Pour plus de détails sur cette révolution, *voy.* ROMULUS AUGUSTULE, GLYCERIUS, JULIUS NEPOS, ODOACRE). L. J.

Priscus, *Excerpta legationum.* — Jornandes, *De regnor. success.*; *De reb. goth.* — Ennodius, *Vita Epiphanii.* — Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*; *Récits de la chute de l'Empire Romain d'Occident.* — Gibbon, *History of the decline and fall of the Roman Empire.*

ORFANEL (*Hyacinthe*), dominicain espagnol, né le 8 novembre 1578, à Jana, près de Peniscola (royaume de Valence), martyrisé au Japon, en 1622. Jeune encore, il fit profession dans le couvent de l'ordre de Saint-Dominique à Barcelone, et en 1605 demanda à ses supérieurs l'autorisation de passer aux îles Philippines, puis la faveur d'aller au Japon prêcher la foi. Il s'y trouvait déjà en 1607. Le P. Orfanel s'attacha à l'instruction des pauvres et des habitants de la campagne, et évangélisait depuis quinze ans le pays avec des fatigues inouïes, quand il fut arrêté et condamné à être brûlé vif; mais pendant qu'il était en prison il eut le temps de mettre la dernière main à un ouvrage imprimé sous le titre de : *Historia ecclesiastica de los successos de la christiandad de Japon, desde el ano de* 1602 *que entro en el la orden de Predicadores hasta el de* 1621; Madrid, 1633, in-4°. Cette histoire passe pour fort exacte, et le P. Diego Collado, qui en surveilla l'impression, l'a continuée jusqu'à la fin de 1622. H. F.

Fernandez, *Historia eccles. de nuestros tiempos*, p. 289. — Melchior Mançano de Haro, *Historia del insigne martyrio que diez y siete religiosos de la orden de Santo-Domingo padecieron en el Japon*, ch. XXXV, fol. 64. — Échard, *Scriptor. ord. Prædic.*, t. II, p. 425.

ORFELIN (*Zacharie*), savant esclavon, né en 1726, à Valko-Var, mort à la fin du dix-huitième siècle. Né sans fortune, il se forma tout seul, acquit des connaissances étendues en histoire et en belles-lettres, et devint membre de l'Académie des arts libéraux de Vienne; il passa la plus grande partie de sa vie à Carlowitz. On a de lui : *Vita Petri Magni, Russorum autocratoris*; Venise, 1762, in-4°; — *Slavonico-Serbicum promptuarium*; ibid., 1767, in-8°; — *Grammaire esclavonne*; ib., 1776, in-8°, etc. O.

Horanyi, *Memoria Hungarorum*, t. II.

ORFEUILLE (*Charles-Louis-Marie*, comte D'), Français, né le 7 juillet 1756, à Saint-Maixent (Poitou), mort le 3 février 1842, à Paris. Entré, en 1778, comme volontaire au régiment du Poitou, il devint, en 1782, lieutenant au bataillon de Saintonge. Après avoir subi une détention passagère sous la Terreur, il servit dans les bandes royalistes de Charette. Sous l'empire il fut professeur au collége de Thouars. On a de lui : *Dissertation sur l'existence des dragons*; Saint-Maixent, an VII, in-8°. Parmi ses ouvrages manuscrits, on remarque une *Histoire du Poitou* en 6 vol. in-12, et une *Notice sur les Mémoires inédits de Guillaume et Michel Leriche*, en 2 vol. in-4°. K.

A. de Lastic-Saint-Jal, *Supplém. à l'Hist. littér. du Poitou*, III.

ORFEUILLE (D'). *Voy.* DORFEUILLE.

ORFFYRÉ (*Jean-Ernest-Élie*), mécanicien allemand, né en 1680, à Zittau, mort à Furstemberg, en 1745. Son véritable nom était *Bessler*. Fils d'un paysan, il mena une vie très-aventureuse, et habita successivement l'Autriche, l'Italie, la Hollande et l'Angleterre. Il fut tour à tour soldat, empirique, horloger, fabricant d'orgues, etc. Ayant guéri la fille du riche bourgmestre d'Annaberg, il l'épousa; ce qui lui permit de s'adonner à la confection d'une machine à mouvement perpétuel, dont l'idée le préoccupait depuis longtemps. Il la termina en 1712, et l'exposa publiquement à Géra. Regardé par les uns comme sorcier, par les autres comme imposteur, il construisit encore plusieurs autres machines de ce genre, une entre autres pour le landgrave de Hesse-Cassel; il publia la description de cette dernière à Cassel, 1719, in-4°. O.

Strider, *Hessische Gelehrtengeschichte.* — Otto, *Lexikon.* — Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

ORFILA (*Matthieu-Joseph-Bonaventure*), célèbre chimiste français, né le 24 avril 1787, à Mahon (île de Minorque), mort le 12 mars 1853, à Paris. Son éducation fut assez soignée pour le temps et pour le pays. Destiné d'abord au commerce par sa famille, il fit un voyage sur les côtes de la Méditerranée à bord d'un vaisseau marchand en qualité de second pilote, et, de retour dans sa patrie (1805), il commença à Valence ses études médicales avec assez de succès, surtout dans les sciences physiques, pour qu'il fût envoyé en France comme pensionnaire du gouvernement, afin de se perfectionner et de revenir occuper une chaire de chimie. Il arriva à Paris le 9 juillet 1807. Bientôt la guerre d'Espagne éclata : les subsides manquèrent, et un parent, qui habitait Marseille, se chargea de soutenir le jeune étudiant jusqu'au moment où il serait reçu docteur. Lorsqu'il eut passé ses derniers examens (27 décembre 1811), il lui fallut prendre le parti de revenir soit à Mahon, où le rappelait son père, soit à Madrid, suivant sa promesse. Les circonstances s'opposant à ce qu'il remplît ce dernier engagement, Orfila, déjà fixé par des liens de tous genres, résolut de se consacrer tout entier à sa patrie d'adoption. Afin de se créer des ressources, il enseigna la chimie, et compta parmi ses élèves MM. Béclard, Cloquet, Chomel, Rostan, etc. Bientôt il ouvrit des cours particuliers sur la botanique, la physique et la médecine légale, en même temps qu'il rédigeait des mémoires et qu'il se livrait à des recherches expérimentales. Un commencement de célébrité couronna tant d'efforts. Mais, la guerre ayant cessé (1814), Orfila, ne se croyant pas dégagé

par les circonstances qui l'avaient privé de la pension du gouvernement espagnol, se mit à la disposition de la junte de Barcelone, qui lui rendit la liberté en lui votant des remerciements. Peu de temps après il refusa d'accepter à l'université de Madrid la chaire laissée vacante par le chimiste Proust, parce qu'on ne voulut point adopter le plan d'études qu'il avait proposé. Naturalisé français en 1818, il fut nommé le 1er mars 1819 professeur de médecine légale à la faculté de médecine de Paris. Lors de la réorganisation de l'école (1823), il prit possession de la chaire de chimie, et il l'occupa sans interruption pendant trente années jusqu'au 4 mars 1853, jour où il fit sa dernière leçon.

De bonne heure, Orfila avait débuté comme écrivain par le traité de *Toxicologie générale* (1813), ouvrage approuvé par l'Institut et remarquable par l'exposition, l'exactitude des expériences et la justesse des conclusions; plusieurs éditions en furent faites, et plus tard il se fondit dans le *Traité de médecine légale*, dont il n'était en effet qu'une partie très-développée. La *Chimie médicale*, qui parut en 1817 pour la première fois, est une œuvre qui n'a rien d'original; en l'écrivant pour ses élèves, l'auteur n'avait d'autre but que de s'y montrer vulgarisateur intelligent comme il l'était dans ses leçons orales, dont l'affluence des auditeurs, qui alla toujours croissant, fait assurément le plus bel éloge. Mais les travaux d'Orfila qui font le plus d'honneur à sa mémoire, ce sont ceux de médecine légale, à savoir son *Traité des exhumations juridiques* et ses mémoires sur les empoisonnements par les substances minérales, l'arsenic, l'antimoine, etc., dans lesquels il fit preuve d'une sagacité, d'un esprit d'expérimentation et d'analyse qui lui valurent la confiance publique en ces matières, autrefois si épineuses et si obscures. Il traita avec le même succès les autres parties de la médecine légale, dégageant toujours le fait fondamental avec une merveilleuse lucidité, et fournissant à la justice une exacte appréciation des conditions matérielles par lesquelles cependant elle ne doit pas se laisser exclusivement diriger.

Ces recherches laborieuses, les obligations religieusement remplies du professorat ne suffirent pas à l'activité extrême et quasi fébrile d'Orfila. Des relations puissantes, conquises par un talent musical de premier ordre, l'avaient mis à même, dès le temps de la Restauration, de se faire rendre une justice que des travaux simplement utiles n'obtiennent pas toujours. La révolution de Juillet le plaça de manière à faire connaître ses talents d'un autre genre. La faculté de médecine de Paris, dont il fut le doyen de 1830 à 1848, doit à son active influence de grandes améliorations matérielles et une vigoureuse impulsion donnée aux études. Au conseil royal de l'instruction publique, il provoqua d'utiles mesures, et entre autres la décentralisation de l'enseignement par la création d'écoles secondaires de médecine, en même temps que l'obligation de produire le diplôme de bachelier ès sciences rendait plus difficile l'abord de la carrière médicale, que les examens, devenus plus sévères, imposaient aux élèves la nécessité d'un travail plus consciencieux, et que les moyens d'instruction en tous genres étaient multipliés autour d'eux par la sollicitude éclairée du gouvernement. Une des institutions qui font le plus d'honneur à Orfila est l'association de prévoyance des médecins de Paris, réunion qu'il a fondée et soutenue.

Infatigable au travail, persévérant jusqu'à l'opiniâtreté, doué d'une sagacité peu commune, et d'une habileté qui le fit réussir dans tout ce qu'il entreprit, Orfila sut traverser des périodes difficiles sans succomber aux attaques violentes dont il a été l'objet. Le 5 mars 1853, surpris par un temps de pluie battante, il éprouva un refroidissement qui occasiona la péripneumonie aiguë à laquelle il succomba, au bout de six jours. Les legs qu'il laissa dans son testament témoignèrent du vif intérêt que ce savant portait au perfectionnement de la science médicale. Il légua à l'Académie de médecine, à l'école de pharmacie et enfin à l'État une somme de 120,000 fr., destinée à des fondations de prix, et voulut que son cabinet d'anatomie comparée, qui porte le nom de musée Orfila, fût achevé à ses frais; enfin, il prescrivit à son exécuteur testamentaire de faire ouvrir son corps, afin de contribuer une dernière fois, si cela était possible, aux progrès de la science.

Voici la liste des ouvrages d'Orfila : *Traité des poisons tirés des règnes minéral, végétal et animal, ou toxicologie générale*; Paris, 1813-1815, 4 part., in-8°; 4e édit. entièrement refondue, 1843, 2 vol. in-8°; — *Éléments de chimie appliquée à la médecine et aux arts*; Paris, 1817, 7e édit., 1843, 2 vol. in-8°, pl.; — *Secours à donner aux personnes empoisonnées et asphyxiées*; Paris, 1818, 1829, in-12; — *Leçons de médecine légale*; Paris, 1821-1823, 3 part., in-8°; la 4e édit., qui porte le titre de : *Traité de médecine légale* (1847, 4 vol. in-8°), a été corrigée et augmentée d'une bibliographie spéciale; — *Traité des exhumations juridiques*; Paris, 1830, 2 vol. in-8°, pl., en société avec M. Lesueur, son beau-frère; — *Nouveau Dictionnaire des termes de médecine, chirurgie, pharmacie, physique, chimie*, etc.; Paris, 1833, 2 vol. in-8° et supplém., avec MM. Béclard, Chomel, Hipp. et Jules Cloquet; — *Mémoires sur plusieurs questions médico-légales*; Paris, 1839, in-8°; — *Recherches sur l'empoisonnement par l'acide arsénieux, précédées d'une Histoire de l'arsenic métallique*; Paris, 1841, in-8°; — *Mémoire sur l'absorption du sublimé corrosif*; Paris, 1842, in-8°. Orfila a eu part au *Nouveau Journal de médecine* (1818), à la *Revue en-*

cyclopédique (1819), au *Nouveau Dictionnaire de chirurgie* (1821, 2 vol. in-8°), au *Dictionnaire de médecine usuelle*, au *Journal de chimie médicale*, aux *Annales d'hygiène*, aux *Mémoires de l'Acad. de médecine*, etc. [F. RATIER, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

G. Sarrut et Sainte-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. I, 1re p. — Sachaile, *Les Médecins de Paris*. — P. Menière, *Orfila*, dans *le Moniteur univ.*, 1853, p. 800.

ORFORD (Comte D'). *Voy.* WALPOLE.

ORGEMONT, en latin *Hordei-mons* (mont d'orge), nom d'une ancienne famille française qui joua un rôle aux quatorzième et quinzième siècles. Elle remontait à

Pierre Ier d'ORGEMONT, riche bourgeois de Lagny-sur-Marne, « auquel, dit le père Anselme, le roi Louis Hutin, par son testament de 1316, ordonna que « tout ce qui lui avoit été pris contre droit et raison lui seroit rendu ».

Pierre II, son fils, mort le 3 juin 1389, devint seigneur de Méry-sur-Oise et de Chantilly, conseiller au parlement, maître des requêtes et chancelier de France du temps de Charles V. Ce fut lui qui, sous les auspices de ce prince, mit en ordre et continua jusqu'à son époque le grand recueil historique connu sous le nom de *Chroniques de Saint-Denis* (1).

Amaury D'ORGEMONT, mort à Paris, le 11 juillet 1400, fils de Pierre II, seigneur de Chantilly et de Montjay, maître des requêtes en 1380, fut chancelier de Louis duc d'Orléans. Il signa, comme tel, le contrat de mariage de Louis avec Valentine, fut député, en 1396, pour accompagner en Angleterre la jeune reine ou fiancée du roi anglais (Isabelle de France).

Nicolas D'ORGEMONT, dit *le Boiteux*, né vers 1360, mort le 16 juillet 1416, était, comme le précédent, fils de Pierre II d'Orgemont et de Marguerite de Voisines. Celui-ci embrassa la carrière de l'Église, sans renoncer à jouer dans le monde un rôle actif. Le boiteux d'Orgemont prit parti pour le duc de Bourgogne. Jean sans Peur, en 1412, fut poursuivi par ses adversaires devant la juridiction ecclésiastique de Paris, à raison de la doctrine du *Tyrannicide* de Jean Petit et du meurtre de Louis duc d'Orléans. Le duc de Bourgogne cherchait à se créer des adhérents parmi les clercs ou docteurs notables de la capitale. Il fit adresser en son nom à Nicolas d'Orgemont une queue de vin de Beaune, à titre de présent. En 1416, nous retrouvons ce personnage gravement compromis dans une célèbre conspiration bourguignonne. Nicolas d'Orgemont était alors chanoine de Paris, maître des requêtes, président de la cour des comptes, archidiacre d'Amiens, doyen de Marmoutiers de Tours. Il passait pour le clerc le plus riche du royaume. Sous prétexte des tailles et de la misère publique, un complot s'ourdit au sein de la capitale, pour déposséder du pouvoir le connétable d'Armagnac et rendre l'autorité au duc de Bourgogne. Le 19 avril 1416, jour de Pâques, à un signal donné, les conjurés devaient s'emparer du roi, de la reine, du chancelier, etc., faire main basse sur le prévôt de Paris, le tuer en cas de résistance, et procéder à un massacre général des Armagnacs. Le boiteux d'Orgemont était l'âme du complot. Mais le secret de cette trame fut révélé au prévôt de Paris, T. Duchâtel. Celui-ci, dès qu'il tint dans sa main tous les fils de la trame, sévit avec vigueur; les conjurés furent saisis tout armés, au moment où ils entraient en scène, et le complot avorta complétement. Robert du Belloy et d'autres laïques, traduits en justice et condamnés à mort par la cour du parlement, furent décollés aux halles. Nicolas d'Orgemont, appartenant à la juridiction épiscopale, fut condamné par arrêt du parlement (30 avril 1416), à perdre tous ses offices, à payer une amende de 80,000 écus d'or, enfin à être traîné dans un tombereau jusqu'aux halles, pour assister à l'exécution de ses complices. D'Orgemont fut en outre renvoyé devant la justice ecclésiastique, qui le dégrada, le déclara déchu de tous ses bénéfices, le condamna à être mené dans un tombereau, en certains carrefours de Paris, mitré, mis à l'échelle (pilori) et à garder une prison perpétuelle, au pain et à l'eau. Comme on craignait les puissantes influences que le condamné avait pu conserver dans la capitale, Nicolas d'Orgemont fut éloigné de Paris. Le chapitre de Tours transporta son canonicat à un nouveau titulaire. Livré ensuite à l'évêque d'Orléans, il eut pour asile la geôle épiscopale de Meung-sur-Loire (célébrée depuis par les plaintes de Villon), et y mourut peu de temps après sa condamnation. « On trouva (dit le chroniqueur Juvénal des Ursins) dans un tas d'avoine, en son hôtel, seize mille vieils escuz, et estimoit-on ses biens meubles, bien de 60 à 80,000 écus. Le roy eut tout. »

Amaury D'ORGEMONT, frère du précédent, eut pour fils *Pierre III*, seigneur de Chantilly, Montjay, etc., chevalier (1), mort le 10 mai 1492, sans enfants de Marie de Roye, son épouse. Après eux,

Marguerite D'ORGEMONT, sœur de Pierre III,

(1) Le portrait du chancelier d'Orgemont a été reproduit par D. Bernard de Montfaucon, *Monuments de la monarchie françoise*, t. III, pl. XI, d'après un manuscrit de 1380. Plusieurs livres manuscrits qui lui ont appartenu sont ornés de ses armes (d'azur, à trois épis d'*orge* d'or), et se conservent au dépôt de la rue Richelieu, fonds de Notre-Dame, n° 758, avec les sous-chiffres, 10, 14, 16, 17, etc. (*Voy.* P. Paris, *Manuscrits français*; tables, au mot *Orgemont*).

(1) *Voy.* 1° son portrait peint dans son livre d'heures de mariage en 1482; reproduit dans Gaignières, *Rois et Reines*, etc., 1461-1515, fol. 72; gravé dans les *Monuments de la monarchie françoise*, t. III, planche LIV, figure 1, avec sa femme, nouvelle épousée (figure 2); 2° Sa statue sur son tombeau de marbre, jadis placé dans la chapelle de la Vierge aux Cordeliers de Senlis Gaignières, *ibidem*, fol. 74; *Monuments de la monarchie franç.*, tom. IV, planche VII, figure 4); *Musée de Versailles*, série XI, section 1re, diagraphe Gavard, pièce 70, attribuée fautivement dans les premiers livrets de cette galerie à Pierre II le chancelier.

ayant épousé Jean, baron de Montmorency, en 1455, la terre de Chantilly, par suite de cette alliance, passa dans la maison de Montmorency.

A. V. V.

Cabinet des titres, dossier *Orgemont*. *Histoire de Marmoutiers*, ms Baluze, 77, fol. 344; ms. Dupuy, 268, fol. 22 et 23. *Registre du Conseil*, x. x., n° 1480, à la date de 1416. — *Mémoires de Bauyn*, ms. de l'Institut, n° 372, à la date de 1412. — Labbe, *Alliance chronologique*, etc., 1644, in-4°, t. II, p. 704, 705. — *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. II, p. 66 et suiv. — Anselme, aux *Chanceliers de France*. — Ursins, dans Godefroy, *Charles VI*, 1653, in-fol., p. 332, 333. — Monstrelet, édition d'Arcq, t. III, p. 140. — Vallet de Viriville, *Chronique de Cousinot*, etc., p. 42, 160. — *Isabeau de Bavière*, 1859, in-8°, p. 25, etc.

ORIANI (*Barnaba*, comte), astronome italien, né le 17 juillet 1752, au village de Garegnano, près Milan, mort le 12 novembre 1832, à Milan. Ses parents, qui étaient de pauvres paysans, l'avaient placé en apprentissage chez un maître maçon. Des moines chartreux, frappés de son intelligence, l'attirèrent dans leur couvent, et après lui avoir enseigné les premiers éléments l'envoyèrent achever son éducation à Milan, chez les Barnabites. Lorsqu'il prit les ordres, Oriani possédait des sciences exactes tout ce qu'on en connaissait alors, et il avait même fait de tels progrès dans l'étude de l'astronomie qu'il était entré en qualité d'élève à l'observatoire de Brera, où il eut pour maîtres Reggio et de Cesaris. Deux ans plus tard (1777), il prenait rang d'astronome, et en 1778 il commençait dans les *Éphémérides* de Milan une série de mémoires sur la lune pour corriger les tables de Mayer et d'Euler. En 1786 il fut chargé par l'empereur Joseph II de faire construire à Londres par Ramsden un cercle mural de sept pieds et demi et plusieurs autres instruments; il connut à cette époque Maskelyne et W. Herschel, et entretint avec ce dernier une correspondance très-suivie. A son retour il travailla à la mesure d'un arc du méridien et exécuta la triangulation nécessaire pour la construction d'une nouvelle carte de la Lombardie. Pendant les troubles qui suivirent l'invasion française, il sut se rendre respectable à tous les partis, et n'interrompit pas un instant le cours de ses travaux. Après la victoire de Marengo, il eut mission de réorganiser les universités de Pavie et de Bologne, et présida la commission formée pour régler le système des poids et mesures. Le célèbre Piazzi ayant découvert, le 1er janvier 1801, la planète Cérès, qu'il prit d'abord pour une comète, Oriani trouva, en en calculant l'orbite, que c'était une planète, dont il marqua la place entre Mars et Jupiter. Lors de la création de l'Institut d'Italie, il en devint un des trente premiers membres et reçut bientôt de Napoléon la direction de l'observatoire de Milan, la dignité de comte et celle de sénateur, les insignes de la Couronne de fer et de la Légion d'Honneur; mais, pour ne pas abandonner ses études favorites, il refusa l'évêché de Vigevano et le portefeuille de l'instruction publique. Le gouvernement autrichien rendit justice au mérite éminent d'Oriani en le laissant jusqu'à sa mort à la tête de l'observatoire. Il eut part à l'achèvement de la grande carte d'Italie, commencée sous la domination française. Presque tous les écrits de ce savant ont été insérés dans les *Éphémérides*: de 1778 à 1831, on en compte cent six, la plupart en latin; les plus remarquables sont : *De interpolatione longitudinum et latitudinum Lunæ* (1778); *Observationes III Lunæ cum tabulis Mayeranis et Eulerianis comparatæ* (1780); *De reductione loci medii stellarum fixarum ad verum et veri ad apparentem* (1781); *De motu duorum horologiorum pendulis effectum caloris per se corrigentibus instructorum* (1782); *De media perceptione æquinoctiorum ex veterum astronomorum observationibus collecta* (1783), où il fixe la quotité annuelle de la diminution de l'obliquité de l'écliptique à l'équateur; *Observatio et tabulæ novi planetæ* (1785), où le premier il détermine l'orbite d'Uranus ainsi que les perturbations des petites planètes; *De refractionibus astronomicis* (1788), *De emendatione tabularum Mercurii* (1797); *Formole analitiche della perturbazione dei pianeti* (1803), etc. Ces dissertations se distinguent toutes par une méthode rigoureuse, et renferment d'excellents préceptes pour l'astronomie pratique. Quelques ouvrages d'Oriani ont été publiés à part, tels que : *De horologio Solari italico*; Milan, 1786; — *Theoria planetæ Urani*; ibid., 1789, in-4°; — *Theoria planetæ Mercurii*; ibid., 1798, in-8°; — *Elementi di trigonometria sferoidica*; Bologne, 1806, in-8°: traité devenu classique; — *Opuscules astronomiques*; Milan, 1806, in-8°; — *Traité d'astronomie et de sphère*; ibid., 1824, in-8°; — *Manuel d'astronomie*; ibid., 1826, in-32. Oriani appartenait à l'Académie des sciences comme associé étranger, à la Société royale de Londres et à l'Académie de Berlin. Deux statues lui ont été élevées, l'une à Milan, l'autre à Brescia.

A. Gabba, *Elogio di Oriani*; Milan, 1834, in-8°.

ORIBASE (Ὀρειβάσιος ou Ὀριβάσιος), célèbre médecin grec, né vers 325 après J.-C., mort vers 400. Suidas et Philostorge le font naître à Sardes en Lydie; mais Eunape, son biographe et son ami, dit qu'il naquit à Pergame en Mysie, ville natale de Galien. Suivant le même écrivain, Oribase appartenait à une famille respectable, et après avoir reçu une bonne éducation il étudia la médecine sous Zénon de Cypre, et eut pour compagnons d'étude Jonicus et Magnus. Il acquit de bonne heure une grande réputation dans l'exercice de son art. Le prince Julien, depuis si célèbre comme empereur, confiné en Orient par la jalousie de Constance, y fit la connaissance du jeune médecin, et l'admit dans sa plus intime confidence. Oribase fut un des très-rares confidents auxquels il révéla le secret de son apostasie. Devenu césar et envoyé en Gaule en décembre 355, il l'emmena avec lui,

et l'année suivante, à l'occasion d'une absence temporaire, il lui adressa une lettre qui témoigne à la fois de leur intimité et de leurs sentiments païens. Pendant ce séjour en Gaule, Julien demanda à Oribase de lui faire un abrégé des écrits de Galien. Cet ouvrage lui plut tellement qu'il pria l'écrivain d'exécuter le même travail sur les autres écrivains médicaux. Oribase accomplit cette tâche, mais seulement après l'avénement de Julien à l'empire, en 361, en soixante ou soixante-douze livres, dont il existe une partie sous le titre de Συναγωγαὶ ἰατρικαί (*Collections médicales*). Un passage très-obscur d'Eunape (βασιλέα τὸν Ἰουλιανὸν ἀπέδειξε) a fait croire qu'Oribase avait contribué à l'élévation de Julien à l'empire; mais cette supposition est fort douteuse; il est certain qu'Oribase conserva auprès de l'empereur tout le crédit dont il avait joui auprès du césar. Julien le nomma questeur de Constantinople, et l'envoya à Delphes pour qu'il rendit à l'oracle de Delphes son ancienne splendeur et autorité. Sa mission fut stérile, et il ne rapporta de Delphes qu'une seule réponse, c'est que l'oracle n'existait plus. Cette réponse formait trois vers cités par Cedrenus, et dont voici le sens : « Dites au roi que le brillant parvis est en ruines. Phébus n'a plus de demeure, ni de laurier prophétique, ni fontaine parlante; l'eau parlante est tarie. » Oribase accompagna Julien dans son expédition contre la Perse, et se trouvait avec lui à l'époque de sa mort, le 26 juin 363. Le grand crédit d'Oribase auprès d'un empereur apostat ne pouvait le recommander aux successeurs chrétiens de ce prince. Eunape rapporte en termes vagues et déclamatoires que les empereurs Valentinien et Valens confisquèrent ses biens et l'envoyèrent en exil chez des barbares (peut-être des Goths). Dans son exil Oribase donna des preuves de sa force d'âme et de son habileté dans son art. Sa science médicale lui mérita l'estime et la confiance des rois barbares et le fit admirer du peuple, qui le regardait comme un dieu. Il paraît que son bannissement ne fut pas de longue durée et finit avant l'année 369. Ses biens lui furent restitués. Après son retour il épousa une personne riche et de bonne famille, dont il eut quatre enfants. On ignore la date de sa mort; mais on sait qu'il vivait encore lorsque Eunape lui consacra une notice dans ses biographies des Philosophes, vers 395. On connaît très-peu le caractère d'Oribase, car le pompeux panégyrique d'Eunape manque à la fois de précision et d'autorité; mais on ne peut douter qu'il ait pris une part active, sincère, passionnée à la réaction païenne entreprise par Julien. Il est souvent cité par Aétius, Paul d'Égine, Rhazès, etc. Quelques-uns de ses ouvrages furent traduits en arabe, et Théophane en fit un abrégé, à la demande de l'empereur Constantin Porphyrogénète.

On possède trois ouvrages d'Oribase, qui sont regardés comme authentiques. Le premier est intitulé Συναγωγαὶ Ἰατρικαί (*Collections médicales*), ou Ἑβδομηκοντάβιβλος (*Les soixante-dix livres*) : c'est une compilation qui ne contient d'original que la préface, mais qui est précieuse à cause des nombreux extraits d'ouvrages aujourd'hui perdus; elle était déjà, à cause de son volume, devenue rare du temps de Paul d'Égine; elle fut traduite en syriaque dans le neuvième siècle par Honain Ibn-Ishak et Isa-Ibn-Yahya; mais elle ne tarda pas à devenir encore plus rare sous la forme syriaque que sous la forme grecque, et Haly Abbas, qui en parle au dixième siècle, dit qu'il n'en a vu qu'un seul livre sur soixante-dix. Une très-grande partie de cet ouvrage est actuellement perdue. On possède les livres 1-15, et un très-court fragment du 16e, les livres 21, 22, 24, 25, 44-49, avec des fragments du 50e et du 51e, et 45 chapitres publiés par MM. Daremberg et Busmaker, sous la rubrique *livres incertains*. Les quinze premiers livres avec le 24e et le 25e furent publiés, traduits en latin par J.-B. Rasari, Venise (sans date, mais avant 1556), in-8°. C.-F. Matthæi les donna en grec et en latin, mais en omettant tous les extraits de Galien, de Rufus, d'Éphèse et de Dioscoride. Cette édition, qui est très-rare, est intitulée *XXI veterum et clarorum medicorum græcorum varia opuscula;* Moscou, 1808, *in*-4°. Les 1er et 2e livres avaient déjà été publiés en grec et en latin par C.-G. Gruner; Iéna, 1782, in-4°. Les livres 21 et 22 et les livres incertains ont été découverts par M. Dietz. Les livres 24 et 25 traitent de l'anatomie; Rasari les donna en latin avec les quinze premiers. G. Morel les publia en grec sous le titre de *Collectaneorum artis medicæ liber ;* Paris, 1556, in-8°, et W. Dundass en grec et en latin, avec le titre de *Oribasii anatomica ex libris Galeni ;* Leyde, 1735, in-4°. Le 44e livre a été publié en grec et en latin, avec des notes étendues par U.-C. Bussemaker; Groningue, 1835, in-8°; il avait déjà paru avec les livres 45, 48, 49 et des parties des livres 50 et 51 (mais moins les extraits de Galien et d'Hippocrate) dans les *Classici auctores e vaticanis codicibus editi* d'Angelo Mai; Rome, 1831, in-8°, I-IV. Les livres 46e et 47e furent publiés par Ant. Cocchi à Florence, 1754, in-fol. grec et latin, sous ce titre *Græcorum chirurgici libri*. Une édition critique et aussi complète que le permet l'état du manuscrit était désirée; elle a été entreprise par MM. Daremberg et Bussemaker.

Le second ouvrage d'Oribase fut un abrégé du premier, et fut écrit environ trente ans plus tard, à la demande et pour l'usage de son fils Eustathe, auquel il est dédié. Cet abrégé, ou Σύνοψις, en neuf livres, fut traduit en arabe par Honaïn Ibn-Ishak; Rasari en a donné une traduction latine, Venise, 1554, in-8°. Le texte grec de ce traité et des suivants paraîtra dans les tomes V et VI de l'édition qui vient d'être citée.

Le troisième ouvrage d'Oribase est intitulé Εὐπόριστα (*Les Remèdes faciles* à préparer) et comprend quatre livres; Sprengel en a révoqué en doute l'authenticité, mais sans motifs suffisants : c'est un petit manuel de médecine pratique, extrait en partie de la grande collection. Le texte grec n'a jamais été publié; mais il en a paru plusieurs traductions latines, l'une par J. Sichard, à la fin de son édition de Cælius Aurelianus, Bâle, 1529, in-fol.; l'autre par J.-Bapt. Rasari, Venise, 1558, in-8°. Suidas attribue à Oribase quelques ouvrages aujourd'hui perdus; savoir Περὶ βασιλείας (*Sur la Royauté*); — Περὶ παθῶν (*Sur les Affections*), Πρὸς τοὺς ἀπορούντας τῶν ἰατρῶν, titre douteux, qui paraît signifier *Sur les médecins hésitants* ou *Sur les incertitudes des médecins*. Outre ces œuvres, on a sous le nom d'Oribase un *Commentaire sur les Aphorismes* d'Hippocrate : cet ouvrage, écrit en latin et qui n'a probablement jamais existé en grec, fut publié par J. Guinterius Andernacus, Paris, 1533, in-8°; il est évidemment supposé, mais on a conjecturé à tort qu'il avait été composé vers le commencement du quatorzième siècle, par un médecin de l'école de Salerne, puisqu'il en existe des manuscrits du dixième siècle. Y.

Eunape, *Vitæ philos. et soph.* — Photius, *Biblioth.*, cod. 217. — Freind, *History of physic*, vol. I. — Haller, *Bibliot. anat.*, *Bibl. chirur.*, *Bibl. botan.*, *Bibl. med. pract.* — Sprengel, *Histoire de la médecine*. — J.-F.-C. Hecker, *Litterar. Annal. der gesammten Heilkunde*; 1825, vol. I. — Fabricius, *Bibl. Græca*, vol. IX, p. 451; XII, 640; XIII, 358 — Choulant, *Handb. der Bücherkunde*, etc. — Daremberg, *Rapport au ministre de l'instruction publique*; et *Introd. à la collection des médecins grecs*.

ORIENT (*Joseph*), peintre hongrois, né à Burbach, en 1677, mort à Vienne, en 1737. Élève de Faistenberger, il peignit un grand nombre de paysages, très-estimés et d'un grand effet; il était très-habile à reproduire sur la toile les différents tons de l'air. Il fut vice-directeur de la galerie impériale de Vienne. Leichsenring et Rosel ont gravé plusieurs de ses tableaux. O.

Meusel, *Deutsche Künstler-Lexikon*. — Nagler, *Künstler-Lexikon*.

ORIGÈNE (Ὠριγένης), un des plus célèbres écrivains du christianisme primitif, naquit vers 186, à Alexandrie, et mourut à Tyr, en 253. Il portait, entre autres, le surnom d'*Adamantin*, qui faisait, dit-on, allusion à la force de ses arguments. Il reçut de son père, Léonides, zélé chrétien, une éducation soignée, et on rapporte qu'il exerçait de bonne heure sa mémoire à apprendre par cœur une grande partie de la Bible. Il eut pour maîtres Clément d'Alexandrie, Ammonius Saccas et Pantène, et pour condisciple et ami Alexandre, plus tard évêque d'Alexandrie. Au rapport de Porphyre, il lisait souvent Platon, Longin, Modérat, Nicomaque, Chérémon le stoïcien et Cornutus. Contre la coutume d'alors, il apprit aussi l'hébreu, et toute la Grèce admira, dit Eusèbe, la connaissance qu'il avait de cette langue. A dix-sept ans il perdit son père : ce fut une des victimes de la persécution qui commença dans la dixième année du règne de l'empereur Sévère. Sa mère, dont le nom ne nous a pas été conservé, eut beaucoup de peine à le dissuader de partager la gloire du martyre. Ne pouvant suivre son père en prison, il l'exhorta à persévérer dans la foi chrétienne : « Marche en avant, lui écrivit-il : ne t'inquiète pas de nous. » A la mort de Léonides, dont tous les biens avaient été confisqués, Origène se trouva réduit à l'indigence avec sa mère et six frères. Il fut alors accueilli dans la maison d'une riche veuve, qui avait adopté pour fils Paul d'Antioche. Ce Paul, probablement de la secte des gnostiques, attirait, par ses prédications, un grand concours d'auditeurs. Mais, dit Eusèbe, Origène refusait de s'unir à lui dans la prière, parce qu'il détestait les doctrines hérétiques. Il entreprit dès lors de se rendre indépendant par l'étude et l'enseignement de ce qu'on appelait le savoir grammatical, comprenant la grammaire, la rhétorique, la dialectique ou logique, la géométrie, l'arithmétique, la musique.

Pour échapper à la persécution, saint Clément avait cherché un refuge en Cappadoce, et le christianisme était réduit au silence. C'est à ce moment qu'apparut Origène : à la parole du maître succéda celle du disciple, aux applaudissements de la foule. De nombreuses conversions, dont quelques-unes furent glorifiées par le martyre (1), le recommandèrent bientôt à l'Église. Assis, comme prédicateur, sur la chaire de saint Clément et de saint Pantène, il se voyait, à vingt ans, à la tête de l'enseignement des néophytes d'Alexandrie. Imbu des idées platonico-chrétiennes sur la réprobation du corps, il donnait à ses catéchumènes l'exemple de la sobriété et de la pureté des mœurs. Il vendit pour quelques oboles sa bibliothèque d'auteurs profanes, et se priva de tout ce qui peut alimenter les passions. Au rapport d'Eusèbe, « il travaillait et jeûnait tout le jour; il employait la plus grande partie de la nuit à lire l'Écriture sainte, et couchait sur la dure. Suivant à la lettre le texte de l'Évangile, il n'avait qu'un manteau, allait pieds nus et ne s'inquiétait pas du lendemain. Il s'abstenait de tous les aliments qui ne sont pas absolument nécessaires à la conservation de la santé (2) ». Considérant le corps comme la prison ou le « pénitentiaire de l'âme », il s'écriait souvent avec saint Paul : « Qui me délivrera de ce misérable » ! Prenant à la lettre ces paroles de Jésus dans saint Matthieu : « Il y a des hommes qui sont eunuques dès le sein de leur mère; il y en a d'autres qui sont faits eunuques par les hommes; il y en a enfin qui se sont faits eunuques eux-mêmes en vue du royaume du ciel : que celui qui l'entend le comprenne », Origène

(1) Parmi les disciples d'Origène qui moururent martyrs, Eusèbe cite Plutarque, Sérénus, Héraclide, Héron, Potamiène et d'autres.

(2) Eusèbe, *Hist. eccles.*, VI, 3.

porta sur lui-même une main téméraire, et mutila son corps, « pour converser, dit Eusèbe, plus librement non-seulement avec les hommes, mais avec les femmes qu'il instruisait ». A juger par son commentaire sur saint Matthieu, Origène se repentit plus tard de son égarement, et reconnait lui-même avoir pris la parole de Jésus trop à la lettre. D'ailleurs, n'est-ce pas un blasphème de vouloir corriger l'œuvre du Créateur? C'est à nous de nous préserver des entraînements dangereux du corps; c'est à nous d'employer l'esprit à dominer la chair.

Suivant le témoignage d'Eusèbe, l'évêque d'Alexandrie, Démétrius, étonné de la castration volontaire d'Origène, admirait d'abord cet excès de zèle; mais plus tard, jaloux des talents du jeune prédicateur, qui avait été consacré prêtre par les évêques de Césarée et de Jérusalem, il le fit interdire publiquement. « Origène, rapporte Eusèbe, avait été jugé digne des premières charges de l'Église; et comme sa réputation de sagesse et de vertu se répandait partout, Démétrius, qui ne lui pouvait faire aucun autre reproche, rechercha cette action de sa jeunesse pour le décrier, et alla jusqu'à blâmer ceux qui lui avaient conféré le sacerdoce (1). » Dans deux conciles consécutifs, composés de tous les évêques d'Égypte, Démétrius était parvenu à faire casser l'ordination d'Origène, excommunier sa personne et l'exiler d'Alexandrie. Cette condamnation fut loin d'être approuvée par tous les évêques de l'Orient : elle partagea, selon l'expression de saint Jérôme, le monde en deux, et fit parfaitement ressortir la différence qu'il y avait entre le christianisme platonique, systématisé par Origène, et le christianisme juif de l'école de saint Marc, représenté par Démétrius (2). Ce dernier, non content d'avoir frappé Origène dans sa personne, le fit condamner dans ses doctrines. A juger des fragments d'une lettre de l'illustre exilé à ses amis d'Alexandrie, ce fut la doctrine de la réhabilitation de Satan qui avait surtout attiré les anathèmes de Démétrius. Pour être conséquent avec lui-même, il devait en effet avoir enseigné que « si nous sommes tous sous le coup d'une déchéance personnelle, tous précipités du ciel par suite de nos propres crimes, il est logiquement nécessaire d'étendre jusqu'aux mauvais anges, nos frères d'enfer, la réhabilitation opérée à notre égard par la charité toute-puissante et universelle du Christ ».

Après un séjour de courte durée à Athènes, Origène passa la fin de sa vie en Asie, particulièrement à Césarée et à Tyr. N'ayant plus d'école, il continua d'enseigner par ses écrits et ses sermons. Son autorité se répandit rapidement; il était l'oracle de la Palestine, de la Phénicie, de la Cappadoce et de l'Arabie. Il résidait en Palestine quand la persécution de Décius y éclata. Jeté dans un cachot, il eut le cou et les pieds fixés à des instruments de torture; on essaya vainement de le vaincre par la longueur du supplice. L'avénement de Gallus mit fin aux souffrances du vieillard. Mais il sortit estropié de sa prison, et mourut probablement dans l'année même de sa délivrance, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Au treizième siècle on montrait encore à Tyr le tombeau d'Origène : c'était une colonne de marbre grec, enrichie d'or et de pierres précieuses.

Ouvrages. Origène n'ayant pour ainsi dire cessé d'écrire ou de dicter pendant plus de quarante ans, le nombre de ses ouvrages devait être très-considérable; saint Épiphane, d'accord avec Rufin, l'évaluait à plus de six mille; malheureusement la plupart sont perdus. Au rapport d'Eusèbe, il avait sept secrétaires occupés, à tour de rôle, à recueillir ses paroles, et sept écrivains, aidés par de jeunes filles, pour les transcrire et mettre au net. Les écrits d'Origène ont toujours été plus ou moins suspects d'hérésie dans le clergé grec et romain. Il existe même encore dans l'Église grecque un canon qui défend, sous peine d'anathème, d'en faire des copies. Parmi ces écrits, on cite en première ligne les deux éditions qu'il avait préparées de l'Ancien Testament, dont l'une s'appelait *Tetrapla* (à quatre) et l'autre *Hexapla*, ἑξαπλᾶ (à six colonnes); la dernière porte quelquefois aussi le titre d'*Octapla* ou d'*Ennéapla*. Les reproches que les Juifs adressaient sans cesse aux chrétiens de citer inexactement l'Ancien Testament donnèrent lieu à la version grecque alexandrine, dite des *Septante*. Pour discréditer cette version, les Juifs signalèrent de nombreuses discordances entre le texte hébreu et le texte grec (1). C'est pour montrer ce qu'il y avait de fondé dans ces discordances qu'Origène entreprit les *Hexaples :* la première co-

(1) M. Jean Reynaud, dans un excellent article sur *Origène* (dans l'*Encyclopédie nouvelle*), s'est attaché à démontrer que l'interdiction du célèbre docteur chrétien n'avait eu réellement d'autre motif que la mutilation volontaire signalée par Eusèbe.

(2) Un siècle plus tard, le concile de Nicée rédigea un canon spécial pour déclarer l'intégrité sexuelle nécessaire à l'exercice des fonctions sacerdotales.

(1) Les débats entre les Juifs et les Grecs (chrétiens) avaient été ramenés à un détail assez curieux, mais décisif. Ce détail, le voici. L'histoire de Suzanne ne se trouve point dans le Daniel des Juifs; ce n'est qu'une intercalation frauduleuse des Alexandrins. Ce qui le prouve, c'est que l'auteur, par une singulière maladresse, y fait rouler les réponses des prophètes aux deux vieillards sur deux jeux de mots exclusivement grecs. Ainsi, le premier vieillard dit que Suzanne était sous un houx, en grec πρῖνος (*ilex*) : sur quoi Daniel le condamne à être *scié*, en grec πρίω. Le second dit qu'elle était sous un lentisque, σχῖνος : Daniel le condamne à être pendu (en grec σχίζω). Comme les mots hébreux correspondants ne se prêtent à aucun de ces jeux de mots, il faut que toute cette histoire ait été inventée en grec. Origène, sentant toute la force de l'attaque, retourne hardiment contre les Juifs l'accusation de faux. Il reproche au corps sacerdotal de Jérusalem d'avoir été le dépositaire infidèle de la Bible, au point d'en avoir effacé tout ce qui pouvait aux yeux du peuple jeter quelque défaveur sur les prêtres; et c'est à ce motif qu'il attribue particulièrement la soustraction de l'histoire de Suzanne.

lonne donnait les mots du texte hébreu en caractères hébreux ; la seconde, les mêmes mots en caractères grecs ; la troisième, la version littérale d'Aquila ; la quatrième, la version, plus libre, de Symmaque ; la cinquième, celle des Septante, et la sixième, celle de Théodotion, sorte de rajustement des Septante à l'hébreu. Ce grand travail ne nous est parvenu qu'extrêmement tronqué. Il était tombé en défaveur depuis que l'Église avait adopté un texte de convention. L'original, qui devait exister dans la bibliothèque de Césarée, fut probablement détruit par les Arabes. Ses copies disparurent rapidement. Les fragments en ont été recueillis par Monfaucon (Paris, 1714, 2 vol. in-fol., et il s'en est conservé quelque chose de plus complet dans le sein même de l'Église ; car la traduction de saint Jérôme, connue sous le nom de *Vulgate*, a été faite d'après les Hexaples, et l'édition alexandrine d'Eusèbe n'était que la transcription exacte de la cinquième colonne de l'œuvre d'Origène.

La critique du Nouveau Testament avait également fixé l'attention d'Origène. Il s'était aperçu qu'en multipliant les copies des Évangiles on n'avait été guère scrupuleux au sujet des variantes. Il s'en exprime clairement dans un passage de ses commentaires sur saint Matthieu. « Il s'est introduit, dit-il, de grandes diversités entre les divers textes, soit à cause de la négligence de certains écrivains, soit à cause de la détestable audace de certains autres, qui corrigent le texte, et dans ces corrections ajoutent ou élaguent à leur gré. » Puis, il rappelle ses travaux sur l'Ancien Testament, et ajoute qu'il en faudrait de semblables sur le Nouveau. Aucun écrivain avant lui n'avait fait preuve dans l'interprétation de l'Écriture d'une aussi grande indépendance d'esprit. Les mensonges, les félonies, les vols, les adultères des patriarches le scandalisent, et il s'en exprime franchement. « Quelle édification, demande-t-il, pouvons-nous éprouver lorsque nous venons à lire qu'Abraham, sans se contenter de mentir au roi Abimelech, alla jusqu'à lui livrer sa femme? Et de quelle manière serons-nous édifiés par la femme du patriarche quand nous voyons que, de connivence avec son époux, elle s'est prostituée (1) ? » — Ce qu'il dit de la barbarie des lois de Moyse n'a pas été dépassé par l'esprit critique de notre époque. « Si l'on s'attachait strictement au texte, dit-il, et que l'on acceptât, comme le font les Juifs et le vulgaire des fidèles, tout ce qui est écrit dans la Thora, je rougirais d'avouer que Dieu ait jamais pu dicter de pareilles lois. En effet, les lois humaines, par exemple celles de Rome, d'Athènes et de Lacédémone, me paraîtraient à la fois et plus raisonnables et moins barbares (2). » Enfin, son appréciation de l'Ancien Testament, il la résume en ces termes : « Toutes ces choses, si on ne leur trouve un autre sens que celui de la lettre, seront bien moins un soutien et un moyen d'édification pour le christianisme qu'un obstacle et une cause de renversement. » La discordance des évangélistes dans le récit de la vie de Jésus, discordance qui a fourni tant d'armes contre la théologie romaine, Origène s'en sert pour mettre en lumière le caractère mythique du Nouveau Testament. « De deux choses l'une, dit-il : ou l'on confessera qu'il n'y a de vérité que dans le sens spirituel ; ou bien, tant que les discordances ne seront pas levées, on refusera créance aux Évangiles, comme n'étant ni dictés par le Saint-Esprit ni rédigés de la même manière. » — Nous ajouterons que c'est de l'interprétation trop littérale de l'Écriture que sont nées toutes les hérésies qui ont affligé l'Église dès son origine. A l'exception d'Origène, on a trop oublié que la doctrine du Christ, telle qu'elle résulte de la concordance des quatre évangélistes, était une réaction manifeste contre le judaïsme (pharisëisme), qui laissait de côté l'esprit de la loi pour ne s'attacher qu'à des pratiques, pleines d'ostentation. Ce pharisëisme continue de trôner, et le vrai christianisme est encore à s'établir.

(1) Homil. VI, *in Genes.*
(2) Homil. VII, *in Levit.*

Tout ce qui nous reste des Commentaires d'Origène sur l'Ancien et le Nouveau Testament a été recueilli par Huet (*Origenis Opera exegetica*) ; Rouen, 2 vol. in-fol. L'édition Delarue, Paris, 4 vol. in-fol., 1733-1759, a été réimprimée sans les notes, par Oberthier ; Wurzbourg, 1785. Des additions à ces fragments se trouvent dans *Classicorum Auctorum e Vatic. Cod. edit.* d'Angelo Maï (t. IX, Rouen, 1837), et dans *Script. vet. nova Collectio*, t. X.

Le côté vraiment original de ce grand théologien n'est pas dans ses doctrines sur la Trinité, de la Grâce et de l'Incarnation de Jésus-Christ ; il est dans son dogme de la chute personnelle, c'est-à-dire dans son sentiment sur la préexistence des âmes incarnées. C'est contre ce dogme que tonnait surtout saint Jérôme, en même temps qu'il nous le fait connaître : « Des mondes innombrables se succédant durant une série de siècles infinie ; les anges changés en âmes humaines ;... la résurrection de la chair s'effectuant de manière que les corps n'aient plus les mêmes membres, parce que, leurs fonctions cessant, ils seraient inutiles ; à la restitution finale, l'heure de l'indulgence plénière étant arrivée, les anges, les démons, les âmes de tous les hommes, chrétiens, juifs, païens, acquérant tous la même condition et la même valeur ; cette réintégration des créatures raisonnables à l'état d'égalité et d'affranchissement de la souillure corporelle, formant un spectacle semblable à celui d'un peuple délivré de son exil dans le monde et regagnant sa patrie primitive. » Cette grande question, qui n'a jamais été décidée dans aucun concile, reste tout entière debout encore aujourd'hui, après tant de controverses théologiques.

C'est dans le traité Περὶ ἀρχῶν (*De Principiis*), qu'Origène a exposé ses doctrines théologico-philosophiques. Ce traité, composé à Alexandrie, avait suscité à son auteur le plus d'adversaires, et fournissait les principaux textes aux reproches d'hérésie. Il était divisé en quatre livres : le premier traitait de Dieu, du Christ et du Saint-Esprit, de la chute de l'homme, des natures rationnelles et de leur retour au bonheur, des êtres corporels et incorporels, et des anges ; le second avait pour objet le monde et les choses qui s'y trouvent, l'incarnation du Christ, la résurrection et la punition des méchants ; le troisième livre, le libre arbitre, l'influence de Satan, les tentations de l'homme, le commencement et la fin du monde ; le quatrième, la vraie manière d'étudier l'Écriture. Origène fut accusé d'avoir contribué à la naissance de l'arianisme ; accusation que Didyme d'Alexandrie cherche à réfuter dans ses scholies sur le *De Principiis*, livre que nous ne connaissons que par la traduction latine de Rufin du quatrième siècle. Beaucoup de passages incriminés ont été adoucis dans cette traduction : elle se trouve dans le t. I, p. 42-195, de l'édit. d'Origène de Delarue.

L'Église enseigne qu'il existe des anges et puissances célestes, qui sont les ministres de Dieu pour les affaires relatives au salut des hommes. « Or, à quel moment, demande Origène, ces êtres ont-ils été créés ? Quels sont-ils ? Comment sont-ils ? » Comme l'Écriture et l'Église gardent à ce sujet un silence absolu, le célèbre docteur croit devoir y suppléer en établissant « que tous les êtres ont été créés ensemble, instantanément à l'origine même du temps ». Bien qu'il donne aux êtres, dans leur état primordial, le nom d'*esprits*, il n'admet nulle part catégoriquement le dogme des esprits sans corps. « La nature de Dieu est, dit-il, la seule à qui il appartienne de vivre indépendamment de toute matière corporelle (1). » Il complète sa pensée en ajoutant « que l'âme, invisible et incorporelle de sa nature, ne peut exister dans aucun lieu matériel sans avoir besoin d'un corps approprié à la nature de ce lieu... Tantôt l'âme revêt son corps après s'être dépouillée d'un premier corps, qui lui était d'abord nécessaire et qui lui devient ensuite inutile ; tantôt elle revêt seulement par-dessus le corps qu'elle avait déjà un autre corps, meilleur, afin de s'élever à des régions célestes plus pures que celles dans lesquelles elle résidait auparavant. C'est ainsi que l'homme qui arrive dans cette vie se débarrasse des membranes dont il devait être enveloppé dans le sein de sa mère, durant la vie intra-utérine ; mais avant de s'en débarrasser il s'est revêtu d'un corps dont il avait besoin pour vivre sur cette terre (2). » Ainsi, cette doctrine, pour être conséquente avec elle-même, doit admettre que l'âme, en quittant ce monde, conserve une enveloppe qui, pour être impalpable, n'en est pas moins réelle. En effet, toute la théorie du perfectionnement des âmes est, suivant Origène, proportionnelle à l'atténuation progressive des corps : plus une âme est parfaite, plus son enveloppe est légère, éthérée. « Enfin, de perfectionnement en perfectionnement il arrivera, ajoute l'auteur, que la nature matérielle ayant cessé peu à peu, la mort même sera absorbée, et alors l'universalité des choses corporelles rentrera dans le néant, et si postérieurement la nécessité le demande, à cause de la chute des créatures raisonnables, cette nature sera de nouveau rappelée à l'existence. » C'était là évidemment pousser trop loin le principe d'une doctrine bien connue des néoplatoniciens. C'est ce qu'Origène semble avoir compris lui-même quand il se résume en ces termes : « Il y aura toujours des natures intelligentes, qui ont besoin d'un vêtement corporel ; de même que réciproquement il y aura toujours des natures corporelles pour servir d'enveloppes aux natures intelligentes, à moins que quelqu'un ne pense, ce qui paraît bien difficile, pouvoir démontrer que les natures intelligentes peuvent vivre sans corps. »

Cette doctrine d'Origène a été reprise de nos jours par une nouvelle école de spiritualistes, qui offre une grande analogie avec l'école platonico-chrétienne d'Alexandrie, et qui est encore loin d'avoir dit son dernier mot.

Mentionnons enfin un ouvrage attribué à Origène. En 1840, Mynoïde Mynas avait découvert, entre autres manuscrits grecs inédits, un volume contenant une *Réfutation de toutes les hérésies*. M. Miller, de son côté, trouva peu de temps après, dans les bibliothèques de l'Espagne, d'autres parties du même ouvrage ; il fit paraître le tout, d'après un vélin du quatorzième siècle, sous le titre de : Φιλοσοφούμενα ; Oxford, 1851, in-8°, en l'attribuant à Origène ; mais d'autres l'attribuent au bienheureux Hippolyte, ou à Caïus, prêtre romain, de la même époque (1). Enfin, l'éditeur le plus récent de cet ouvrage, le savant abbé Cruice, que son mérite vient d'élever au siége épiscopal de Marseille, semble laisser la question indécise. Mgr Cruice a soigneusement revu le texte sur un manuscrit de la Biblioth. impériale de Paris, et l'a accompagné d'une version latine aussi exacte qu'élégante, ainsi que de notes, de prolégomènes et d'index ; son édition a pour titre : *Philosophumena, sive hæresium omnium confutatio, opus Origeni adscriptum* ; Paris (Imprimerie imp.), 1860, gr. in-8°. Quant à l'ouvrage lui-même, il est divisé en dix livres, dont les 2e et 3e sont perdus ; le 1er contient des notions précieuses sur les doctrines des philosophes grecs, tels que Thalès, Pythagore, Empédocle, Héraclite, Anaximandre,

(1) Περὶ ἀρχῶν, I, 6.
(2) *Adversus Celsum*, cap. VII.

(1) *Voy.*, sur ces savantes controverses, les *Prolégomènes* de M. l'abbé Cruice, en tête de son édition, p. IX et suiv.

Anaximène, Anaxagore, Archelaüs, Parmenide, Leucippe, Démocrite, Platon, Aristote, etc. Le 4e livre traite des astrologues et surtout des Chaldéens, de quelques données de l'astronomie, des combinaisons divinatoires des nombres, de la *Divination d'après la physionomie*, mêlée à des considérations astrologiques; enfin, des magiciens, où se trouvent plusieurs expériences physiques et chimiques, fort curieuses. Le 5e livre comprend les doctrines des Naasséniens, des Pératains, des Sethianiens et de Justin. Le 6e expose les hérésies de Simon, de Valentin, de Héracléon, de Colarbasus, de Marc et d'autres. Les 7e, 8e et 9e comprennent les hérésies de Basilides, de Saturnin, de Menandre, de Marcion, de Carpocrate, de Cérinthe, des Docétiens, de Tatien, de Noétius, de Callistus, etc. Le 10e et dernier est une sorte de récapitulation de l'ouvrage, qui, comme l'on voit, est très-précieux à consulter pour l'histoire des premiers siècles de l'Église. F. HOEFER.

Oudin, *De script. eccles.*, vol. I, col. 231. — D. Ceillier, *Auteurs sacrés*, vol. II. — Fabricius, *Bibl. græc.*, vol. VII. — Tillemont, *Mém.*, vol. III. — Néander, *Hist. de l'Église*. — J. Reynaud, dans l'*Encyclopédie nouvelle*. — Mgr Cruice, *Prolegomènes*, en tête de son édit. des *Philosophumena*.

ORIGNY (*Pierre* D'), poëte français, né à Reims, mort en 1587, à Sedan. Il fut attaché au service de François II, et embrassa la religion protestante. Goujet, qui fait peu de cas de ses vers, le qualifie d'homme sage et vertueux. Il a écrit : *Le Temple de Mars tout puissant*, poëme; Reims, 1559, in-8°, et *Le Herault de la noblesse de France*; Sedan, 1578, 1579, in-8°, en prose.

Gouget, *Bibl. françoise*.

ORIGNY (*Pierre-Adam* D'), historien français, né en 1697, à Reims, mort le 9 septembre 1774, à Paris. Après avoir servi au régiment de Champagne, où il obtint le grade de capitaine, il se retira avec la croix de Saint-Louis, et chercha des distractions dans l'étude de l'histoire ancienne. On a de lui : *Mémoires sur la famille des d'Origny, établie à Reims vers le commencement du seizième siècle*; Paris, 1757, in-12, publié par Anquetil; — *L'Égypte ancienne, ou mémoires historiques et critiques sur les objets importants de l'histoire du grand empire des Égyptiens*; Paris, 1762, 2 vol. in-12, ouvrage vivement critiqué par Pauw, dans ses *Recherches*; — *Chronologie des rois du grand empire des Égyptiens*; Paris, 1765, 2 vol. in-12.

Abraham-Jean-Baptiste-Antoine D'ORIGNY, parent du précédent, né en 1734, à Reims, mort en 1798, acheta une charge de conseiller à la cour des monnaies; il cultiva les lettres et fit partie d'un grand nombre d'académies. On a de lui : *Dictionnaire des origines*; Paris, 1776-1778, 6 vol. in-8°; l'abbé Sabatier a publié avec Préfort un abrégé de cette compilation utile; — *Annales du Théâtre-Italien*; Paris, 1788, 3 vol. in-8°. On lui doit aussi le t. IV de l'*Abrégé de l'hist. du Théâtre-Français* du chevalier de Mouhy.

Desessarts, *Trois Siècles litt.* — Haag, *France protest.*

ORIGNY. *Voy.* DORIGNI.

ORIOL. *Voy.* AURIOL.

ORION (Ὠρίων), lexicographe grec, né à Thèbes en Égypte, vivait vers le milieu du cinquième siècle après J.-C. Il composa un Ἀνθολόγιον (recueil de morceaux choisis), en trois livres, adressé à Eudocia, femme de Théodose, lequel existe encore, mais n'a jamais été publié, et un *Lexique étymologique* (*Etymologicum*), qui a été publié par Sturz dans le recueil des *Etymologica*, dont il forme le 3e vol.; Leipzig, 1820, in-4°. Cet Orion, Thébain, a été souvent confondu par les lexicographes postérieurs avec un Orion d'Alexandrie, auquel Suidas attribue un *Anthologion*, un recueil de mots attiques, un ouvrage sur l'étymologie, et un panégyrique de l'empereur Adrien. Il est très probable que dans cette liste d'ouvrages Suidas a lui-même confondu les deux Orion, et qu'il a attribué à l'auteur du panégyrique d'Adrien, contemporain de cet empereur, un *Etymologicum* qui appartient au contemporain de Théodose II. Si on a confondu les deux Orion ensemble, on les a confondus avec un ou plutôt deux Orus souvent mentionnés dans les *Etymologica*. Le premier de ces Orus était un Milésien qui vivait dans le second siècle après J.-C. Il composa sept ou huit traités grammaticaux, aujourd'hui perdus, mais dont il reste des fragments dispersés dans les lexiques anciens. Le second Orus était un grammairien d'Alexandrie, qui vivait vers le milieu du quatrième siècle, et dont il ne reste rien. Il est très-probable que le *Lexique* d'Orus Milésien a été largement mis à profit par Orion et par les autres lexicographes. L. J.

Fabricius, *Bibliot. græca*, vol. VI, p. 193, 374, 601, 603. — Ritschl, *De Oro et Orione comment.*, Breslau, 1834; et un article sur Orion dans l'*Encyclopädie* d'Ersch et Gruber. — Schneidewin, *Conjectanea critica. Insunt Orionis theb. antholognomici tit. VIII*, in-8°.

ORLANDI (*Pellegrino Antonio*), biographe italien, né en 1660, à Bologne, où il est mort, le 8 novembre 1727. Il fit profession chez les Carmes de la congrégation de Mantoue, et consacra sa vie entière à l'étude. Les ouvrages qu'il a publiés témoignent de patientes recherches, et sont encore consultés aujourd'hui, bien qu'ils manquent parfois d'exactitude et de méthode; nous citerons de lui : *Abbecedario pittorico de' professori più illustri in pittura, scultura ed architettura*; Bologne, 1704, in-4°; les édit. de 1709 et 1731 contiennent des additions de l'auteur : ce recueil a été l'objet de plusieurs réimpressions, celles entre autres données par Guarini (Venise, 1753), et par Fuga (Florence, 1776), et il a été trad. en anglais; — *Notizia degli scrittori bolognesi e dell' opere loro stampate e manoscritte*; Bologne, 1714, in-4°;

— *Origine e progressi della stampa dal* 1475 *fino al* 1500; ibid., 1722, in-4°.

Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*, VI.

ORLANDINI (*Niccolo*), historien italien, né en 1554, à Florence, mort le 27 mai 1606, à Rome. D'une famille patricienne, il entra en 1572 dans la société des Jésuites, dirigea le collége de Nola, puis le noviciat à Naples, et fut appelé à Rome pour être employé à la secrétairerie générale. On a de lui : *Annuæ litteræ Soc. Jesu, ann.* 1583-1585; Rome, 1585-1587, 3 vol. in-8°; — *Historia Soc. Jesu, pars I, sive Ignatius*; ibid., 1615, in-fol.; Cologne, 1615, 1621, in-4°; Cologne, 1620, in-fol. Ce volume, qui contient la vie de saint Ignace, en seize livres, eut pour éditeur le P. Sacchini. L'ouvrage a été continué par d'autres membres de la Société et conduit jusqu'au milieu du dix-septième siècle; le t. VII et dernier parut en 1750; — *Vita Petri Fabri, qui primus fuit e decem sociis S. Ignatii*; Lyon, 1617, in-8°; cette vie du P. Favre a été traduite en français (1618) et en italien. O.

F. Sacchini, *Notice*, en tête de l'*Hist. Soc. Jesu*.

ORLÉANS (*Louis de* FRANCE ou de VALOIS, duc D'), né le 13 mars 1372, mort le 23 novembre 1407. Ce prince, frère puîné de Charles VI, était fils du roi de France Charles V et de la reine Jeanne de Bourbon. Il naquit le samedi 13 mars, en l'hôtel de Saint-Paul, et fut baptisé en grande pompe, le lundi suivant, dans l'église royale et paroissiale de Saint-Paul. Il eut pour parrain l'illustre Bertrand du Guesclin, qui, tenant sur les fonts baptismaux le nouveau-né, lui mit en main son épée de connétable, et lui dit : « Je « prie Dieu qu'il vous doint autel et si bon cœur « que vous soyez aussi preux et aussi bon che- « valier comme fut oncques roy de France qui « portast espée (1). » Le jeune prince en naissant fut fait, par Charles V, comte de Beaumont et de Valois. Le 27 novembre 1382, il accompagnait son frère, Charles VI, à la bataille de Rosesbecque. Le comte de Valois fut d'abord fiancé ou marié par procuration, en 1385, à Marie de Hongrie, et prit le titre de roi de Hongrie. Mais Sigismond l'obligea de renoncer à ce double dessein. Sigismond épousa lui-même la princesse héritière, et devint roi de Hongrie. On voit que dès cette époque le roi de France ou ses conseillers projetaient en faveur du prince Louis un établissement royal. Charles VI, pour indemniser son frère, lui fit épouser, par contrat passé en 1386 et consommé en 1389, Valentine, fille de Galeas Visconti, vicomte de Milan. Cette princesse apportait en dot à son jeune fiancé 450,000 écus d'or et des droits, prétentions, ou espérances de quelque possession souveraine en Lombardie. Peu d'années après, Louis, d'accord avec le gouvernement de son frère, envoya une ambassade au delà des monts. L'ambassadeur, Enguerrand de Coucy, dut nouer avec le saint-père des négociations tendant à créer dans le nord de l'Italie un nouveau royaume. Ce domaine devait être conquis par les armes du prince Louis, sur diverses marches et cités, comme Ravenne, Spolète et d'autres. Une fois le royaume constitué, il devait être inféodé à Louis de France par le pape, de même que le royaume de Naples l'avait été, au treizième siècle, pour Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Ce projet fut suivi de tentatives, tant militaires que diplomatiques, de 1393 à 1405 environ, mais sans obtenir de succès complet et immédiat. Toutefois, la seigneurie de Gênes fut un peu plus tard soumise au roi de France. Les ducs d'Orléans devinrent comtes d'Ast en Piémont, et lorsque cette branche de la fleur de lis fit souche à son tour, parmi les rois de France en la personne de Louis XII, ces droits ou prétentions sur l'Italie furent revendiqués énergiquement.

Louis de France, en 1386, avait été créé duc de Touraine. Par lettres royales du 4 juin 1391, il échangea cet apanage contre le duché d'Orléans, bien plus considérable et plus productif. Le jeune duc d'Orléans, plein de fougue et d'ambition, fut pour ainsi dire contraint d'employer son activité à l'intérieur du royaume. Le roi Charles VI, dans sa générosité naturelle, avait pour son frère une aveugle tendresse. Mais bientôt il tomba en démence, et Louis ne tarda pas à convoiter le pouvoir tout entier. Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, avait été le tuteur du jeune prince. Il aspira, lorsque le roi tomba malade, à le suppléer. En 1402, le roi envoya à Avignon, vers le pape, une ambassade où figuraient, entre autres princes ses parents, les ducs d'Orléans et de Bourgogne. La préséance fut donnée au frère du roi. Le vieux duc éprouva un pénible ressentiment de cette préférence. Telle fut l'origine et le commencement de cette rivalité des deux maisons, si féconde en désastres dans l'histoire du quinzième siècle.

Philippe le Hardi mourut le 4 avril 1404. Mais la jalousie se réveilla, plus vivace que jamais, quoique voilée, entre Louis d'Orléans et le nouveau duc de Bourgogne, Jean sans Peur. Louis duc d'Orléans était doué de brillants avantages, tant du côté physique (1) que sous

(1) Louis, duc d'Orléans, honora la mémoire de son parrain, de ce capitaine qui fut la plus grande renommée de son temps. Les statues des *neuf preux* décoraient l'une des salles du château de Coucy, acheté par Louis duc d'Orléans. Ce prince y fit ajouter une dixième figure, ou dixième preux, qui représentait Du Guesclin. (Poëme d'Antoine Astesan *voy.* ce nom, reproduit par M. de L'Épinois, *Histoire de la ville et des sires de Coucy*, 1859, in-8°, p. 362. Viollet-Leduc, *Description de Coucy*, 1861, etc.)

(1) En 1398, Thomas, marquis de Saluces, visita la cour de France. Voici ce qu'il rapporte, dans ses mémoires de voyage, en parlant de Louis, duc d'Orléans. C'était, dit il, un beau chevalier âgé de vingt-quatre ans, « moult sage (instruit) et bien taillé à soy faire ung hault prince ». (*Notice des manuscrits*, in-4°, t. V, p. 573.) Divers monuments nous ont conservé l'effigie de Louis, duc d'Orléans. 1° Son portrait gravé dans Thevet, *Les vrais por-*

le rapport des qualités morales. Il avait un cœur franc, ouvert, généreux. Mais ce prince offre un mémorable exemple de ce que peuvent les passions dans l'âme des grands, sous l'abri du privilége et de l'impunité. Louis, duc d'Orléans, aveuglé par l'ambition, méprisa tous les devoirs, et se fit un jeu de ce que la morale a de plus sacré.

Louis était à peu près du même âge que la reine Isabeau de Bavière, sa belle-sœur. Depuis le jour où cette jeune princesse avait mis le pied sur le sol de la France, elle rencontra, sous un toit commun et pour ainsi dire à chacun de ses pas, dans le duc d'Orléans, son beau-frère, un compagnon assidu, un inséparable témoin de ses chagrins, de ses douleurs et de ses faiblesses. Le jeune duc, audacieux, exempt de scrupules, fut un des premiers corrupteurs d'Isabeau. Leur liaison, à quelque degré qu'elle ait pu ou non aboutir, devint bientôt intime, absolue, du moins quant à la communauté des vues, de la conduite et des volontés. Elle fut la fable et le scandale public du royaume. La reine et le duc, sans aucun souci pour la chose publique, pour l'appauvrissement du royaume, pour les périls qui le menaçaient, pour ses intérêts les plus sérieux et les plus chers, ne songeaient qu'aux plaisirs d'une vie opulente et dissolue. Louis d'Orléans faisait de ses jours et de ses nuits une perpétuelle orgie. Les châteaux ou palais qu'il habitait, notamment l'hôtel du *Petit-Musc* ou *Pute-y-muce* à Paris, et celui de Boissy près Coulommiers, furent les principaux théâtres de ses débauches. Au mépris de son union avec la belle et jeune duchesse, Valentine de Milan, toute femme, engagée ou non dans le mariage, une fois convoitée par lui devenait la proie de ses désirs.

Charles VI, entre autres libéralités, fit don à son frère, en un seul présent, de 55,000 francs pour une fois, et de 12,000 livres de pension; sommes qu'il conviendrait de multiplier par 40, pour les représenter en valeur actuelle. Les palais ou hôtels que le roi possédait à Paris étaient ceux de Louis d'Orléans. Il reçut en outre des mains royales, et à titre de possessions propres, diverses autres résidences (1). Charles VI lui donna les terres et seigneuries de Pierrefonds et de la Ferté-Milon. Louis acquit d'autre part le château de Luzarches et la terre de Nogent. Guy de Châtillon lui vendit les comtés de Blois, Dunois, avec Châteaudun, Romorantin et autres châtellenies. Il devint encore possesseur de la Fère en Tardenois, de la vidamie de Châlons, des terres de Fromenteau, Bonneval, Jonville, du comté de Porcien, de la baronnie de Coucy, Gandelus, Saint-Gobin, Ham en Vermandois, Brie-comte-Robert, Sézanne, Écouen, Chantemerle, et autres sans nombre. Il faut y joindre les comtés de Vertus, du Périgord, de Dreux, les duchés de Valois et enfin de Luxembourg. Les revenus de toutes ces seigneuries ne lui suffisaient pas, à raison du luxe déréglé qu'il y entretenait. Tout impôt extraordinaire ou taille levé soit par le roi, soit par les seigneurs, sur leurs sujets, sans une visible nécessité, était considéré, au moyen âge, comme un acte tyrannique, immoral, et impie. Louis, duc d'Orléans et la reine exercèrent le pouvoir royal en décrétant des tailles énormes et sans cesse renouvelées. Ils s'attirèrent par là une immense impopularité et une sorte d'exécration.

Jean sans Peur, duc de Bourgogne, était à la fois le rival et le contraste de Louis, duc d'Orléans. Sombre, taciturne, dissimulé, violent, plein de fiel, de rancune, d'hypocrisie, non moins ambitieux que son cousin, ni plus respectueux que lui du devoir et de la morale, il rendait du moins au devoir et à la morale des hommages habiles, extérieurs et calculés. Il s'était fait au conseil et sur la place publique le champion du peuple; de ses droits, qu'il défendait à Paris avec les bouchers, et qu'il noyait dans le sang des Liégeois, avec son autre cousin Jean sans Pitié, évêque de Liége. A Paris, Jean sans Peur prenait le contrepied de tous les actes de Louis, duc d'Orléans, profitait de ses fautes, et lui disputait le pouvoir absolu, but de leur commune ambition, par une guerre sourde et incessante. En 1405, le duc d'Orléans, qui avait déjà voulu se faire adjuger, par surcroît, le duché de Guyenne, prétendit mettre la main sur le gouvernement de la Normandie. Le prince échoua dans cette tentative et dans plusieurs autres. Au mois d'août de la même année, la reine résidait à Melun avec le duc d'Orléans. Le dauphin, fils aîné du roi, habitait Paris. Dans l'état de santé où se trouvait Charles VI, la présence ou la *possession* du jeune dauphin équivalait en quelque sorte au gage de l'autorité su-

traits des hommes illustres, etc., 1584, in-fol., p. 297. Cette image mérite par son intérêt le premier rang. Elle paraît avoir été gravée d'après un tableau original qui n'existe plus, mais qui subsistait encore au dix-septième siècle dans la chapelle d'Orléans, aux Célestins. André Favyn a laissé *de visu* une description fort curieuse de la peinture originale : *Théâtre d'honneur et de chevalerie*, 1620, in-4°, t. I, p. 714. 2° Sa statue placée extérieurement au côté nord-est de la cathédrale d'Amiens. Voyez *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, texte, t. III, p. 419, et *Atlas*, planche 31, n° 74. 3° Sa statue couchée (marbre blanc) jadis aux Célestins, aujourd'hui à Saint-Denis, œuvre exquise, mais posthume, italienne (exécutée en 1504) et sans ressemblance. 4° Vitrail des Célestins (1540). *Voy*. Millin, *Antiquités nationales*, planche 19, case 2. 5°, 6°, 7°, trois autres monuments contemporains du prince, mais incertains et défigurés. Ils sont gravés dans Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, in-fol., t. IV, p. 396, 397; Ménestrier, *Histoire de Lyon*, in-fol.; p. 508; D. Bernard de Montfaucon, *Monuments de la monarchie françoise*, tome III, planches 9 et 11.

(1) Le duc d'Orléans possédait à Paris l'hôtel de la Poterne près Saint-Paul; le séjour d'Orléans rue Saint-André-des-Arcs; l'hôtel de Behaigne ou de Bohême, depuis hôtel de Soissons, près la porte Saint-Honoré; l'hôtel d'Orléans, au faubourg Saint-Marcel; un hôtel à Chaillot, qu'il acheta du seigneur de Coucy, etc. *Voy*. Sauval, *Antiquités de Paris*, et le bulletin bibliographique à la suite de cet article.

prême. Louis, duc d'Orléans, de concert avec la reine, manda de par le roi à Louis de Bavière, frère d'Isabelle, de faire sortir de Paris et de lui amener le dauphin. Mais le duc de Bourgogne, instruit de ce fait, monte à cheval, s'élance à la poursuite du cortége royal, et malgré la faible résistance du frère de la reine, il ramène, d'autorité, le dauphin dans la capitale. Cet affront porté à Louis, duc d'Orléans, valut à Jean sans Peur un redoublement de popularité.

Louis, duc d'Orléans, ne s'arrêta point à cette injure. Il avait pris récemment pour devise un symbole, aussi insolent que téméraire, dans son allusion tacite à Jean sans Peur ; c'était un gourdin ou bâton noueux, avec ce mot : *je l'ennuie* (1). Le duc de Bourgogne y répondit en prenant de son côté pour emblème un rabot, destiné, comme il fut dit plus tard explicitement, à *planer* le bâton noueux. Il y joignit cette devise, en flamand, dont le sens peut-être n'est point sans rapport avec de sombres desseins, que le duc Jean nourrissait dès cette époque : *Ich houd* (je le tiens).

Peu de temps après, en juillet 1406, le duc d'Orléans mariait son fils Charles à la jeune reine d'Angleterre, Isabelle de France, veuve et vierge tout ensemble. Des fêtes magnifiques célébrèrent ces noces à Compiègne, en présence de toute la cour. Louis, duc d'Orléans, oubliant les querelles de la politique, y convia Jean sans Peur. Les deux émules se rencontrèrent dans cette fête, mais pour y faire assaut de luxe et de courtoisie. Tous deux échangèrent leurs ordres et devises ; tous deux y parurent, successivement et alternativement, parés du bâton noueux et du rabot, peint, brodé, en lames d'or et d'argent sur leurs robes de soie et de velours, toutes reluisantes d'orfévrerie. Une année cependant s'était à peine écoulée, lorsque Jean sans Peur machina, contre Louis, duc d'Orléans, une trame aussi atroce que perfide. Décidé à en finir par le meurtre avec son cousin, le duc de Bourgogne renouvela, jusqu'au dernier jour, les témoignages les plus solennels et les plus expressifs de sa réconciliation avec Louis et de son amitié fraternelle ; mais dans le même temps il concertait et préparait avec Raoul d'Octonville, le guet-apens dans lequel Louis, duc d'Orléans, devait terminer sa vie. Le 23 novembre 1407, tout était préparé. Louis, duc d'Orléans, ce soir-là soupait chez la reine, à l'hôtel Barbette. Vers huit heures et demie, par une nuit noire, un écuyer du roi pénètre auprès du prince, et lui annonce que son frère le mande sans retard au palais royal de Saint-Paul. Aussitôt, le prince fait seller sa mule, prend congé de la reine, et se dirige vers l'hôtel du roi par la vieille rue du Temple. Une faible suite, composée surtout de valets portant des torches pour éclairer le duc, l'accompagnait. Ce petit cortége arriva ainsi entre l'hôtel de Rieux et la maison de Notre-Dame. Louis, qui avait, selon sa coutume, fait gaiement sa cour à la reine, jouait sur sa mule avec l'un de ses gants et chantait.

Tout à coup, des hommes apostés et armés jusqu'aux dents sortent de la maison Notre-Dame (1), où ils se tenaient aux aguets. Les assassins étaient au nombre de dix-huit, commandés et dirigés par Raoul d'Octonville (2). En un instant, le duc est assailli, frappé malgré ses protestations et ses plaintes, renversé de cheval, et martelé de nouveau, à coups redoublés, de haches, épées et autres armes. Son bras droit était coupé, sa figure horriblement mutilée ; de son crâne ouvert, la cervelle se répandit dans le ruisseau et sur le pavé. Ainsi périt, Louis, duc d'Orléans, dans le cours de sa trente-sixième année.

Ce prince avait fait, en 1403, son testament, qui nous est resté. Les sentiments humains, généreux, bienveillants, même pour son rival Philippe, duc de Bourgogne, et d'autres faits que l'on pourrait citer, montrent que Louis, duc d'Orléans, si loin qu'il se laissât entraîner par ses passions, n'était point une âme perverse. Il avait l'esprit et le cœur ouverts à des instincts élevés. Il aima les livres, en réunit un grand nombre, et forma le noyau de la bibliothèque qui, par Charles d'Orléans et ses successeurs, devint la *bibliothèque de Blois*, l'un des grands affluents de notre immense collection nationale. Lui-même cultiva l'étude et les lettres. On cite de lui quelques ballades, premier exemple où put se complaire son jeune fils, Charles d'Orléans, le duc poëte. Il s'exprimait avec une grâce et une facilité admirables. Sa faconde, jointe à des connaissances positives, qu'il avait puisées dans l'étude, contribuèrent à lui acquérir la réputation de sorcier. Son jardin de Saint-Marcel, où logeait, avec le titre de *concierge*, son premier médecin, renfermait des plantes médicinales et d'ornement. Ces essais précédèrent chez nous le Muséum d'histoire naturelle. Les monuments des arts que nous a laissés Louis, duc d'Orléans, ainsi que les vestiges de son opulente existence offrent de précieux documents aux recherches archéologiques.

VALLET-VIRIVILLE.

Cartons d'Orléans-Valois et manuscrits de Gaignières sur la généalogie de la maison d'Orléans ; comptes des épices ou confitures de chambre de 1394 1409 ; cabinet des titres. Compte des revenus de Louis duc d'Orléans (1404) en Champagne ; ms. s. fr. n° 1139. — Anselme, *Histoire généalogique de la maison de France aux ducs d'Or-*

(1) *Innocео illi* ; verbe qui, dans le français du quinzième siècle, s'écrivait souvent avec un seul *n* : *je l'enuie.* Louis, duc d'Orléans, plein de fatuité plutôt que de jalousie haineuse, frère et fils de roi, au comble des honneurs et de la puissance, n'enviait pas le duc de Bourgogne : ce sentiment n'était ni dans la situation ni dans le caractère de Louis. C'est donc par une véritable méprise, et au prix d'un contresens, que nos modernes historiens ont traduit la devise du duc d'Orléans par ces mots : *Je l'envie.*

(1) Vis-à-vis du point occupé aujourd'hui par la maison n° 47.

(2) *Voy.* ce nom. En 1392 et 1399, *Fouques* d'OCTONVILLE était secrétaire de Louis, duc d'Orléans, et prit part à ses libéralités. (Catalogue Joursanvault, t. I, n°s 529 et 545.)

léans. — *Catalogue Joursanvault*, t. I, passim. — Aimé Champollion-Figeac *Louis et Charles, ducs d'Orléans*; 1843, in-8°. — Religieux de Saint-Denis, édition Bellaguet; 6 vol. in-4°, à la table. — Godefroy, *Histoire de Charles VI*; 1653, in-fol. — Claude Dormoy, *Histoire de la ville de Soissons*; 1663, in-4°; t. II, p. 356. — Baron de Girardot, *Procès de Renée de France, dame de Montargis*; Nantes, 1858, in-8°, p. 16 et suiv. — Vallet de Viriville, *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1857-8, p. 179 et s., 1859-60, p. 201 et s.; *Isabeau de Bavière*, 1859, in-8°, p. 9 et s.; *Chronique de Cousinot*, etc., in-16, à la table; *Magasin de Librairie*, 1859, in-8°, p. 240 et s.

ORLÉANS (*Charles*, duc d'), poëte français, fils du précédent, né le 26 mai 1391, mort le 4 janvier 1465. Il naquit au palais royal de Saint-Paul, où ses parents partageaient la demeure de son oncle Charles VI, et reçut d'abord le titre de *comte d'Angoulême*. Louis, duc d'Orléans, pour célébrer la naissance de ce fils, institua l'ordre du Porc-Épic, emblème qui se conserva dans la famille d'Orléans jusqu'à Louis XII, roi de France. Isabelle de France, douairière d'Angleterre, qu'il avait épousée, le 29 juin 1406, mourut en couches, à Blois, le 13 septembre 1409. Louis, duc d'Orléans, périt assassiné, le 23 novembre 1407. Valentine de Milan ne lui survécut guère plus d'une année, et mourut à Blois, le 4 décembre 1408. Charles, comte d'Angoulême, âgé de dix-sept ans, se trouva l'aîné de cinq orphelins et chef de famille. Il fut émancipé par le roi, et succéda comme duc d'Orléans à son père.

Charles, duc d'Orléans, quoique richement doué sous le rapport de l'esprit, n'avait aucune des qualités nécessaires pour se tirer avantageusement des circonstances difficiles où sa naissance l'avait placé. Le ressort, l'énergie du politique, du grand baron, du guerrier, lui manquaient totalement (1). Après avoir vainement imploré la justice du roi contre le meurtrier de son père, il subit, en 1409, le traité de paix de Chartres. Mais cette *paix fourrée* n'était qu'une trêve ou un entr'acte de guerre civile. Les hostilités se rallumèrent entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne : Charles et Jean sans Peur. Charles d'Orléans s'allia d'abord avec le comte d'Armagnac, dont il épousa la fille, Bonne d'Armagnac, en 1410. Dès 1408 il avait armé ses vassaux et ses forteresses; mais il ne présida que comme prince à ces préparatifs de guerre, s'en reposant, pour le soin de les diriger activement, sur son frère Philippe, comte de Vertus, qu'il nomma son lieutenant général. Les parties belligérantes se rencontrèrent en 1411, aux portes de la capitale. Au mois de novembre, le duc se rendit à Saint-Denis, où les orléanistes s'emparèrent des biens de l'abbaye, qui fut pillée par les soldats. Parmi ces biens se trouvaient des joyaux que la reine y avait clandestinement déposés. Parmi ces objets précieux (au rapport d'une chronique nouvellement découverte) était une couronne royale. Bernard d'Armagnac, suivant le même auteur, prit cette couronne et la posa sur la tête de Charles, duc d'Orléans, en le proclamant roi de France, et il promit de le faire sacrer à Reims (1). Déclaré rebelle et ennemi de l'État, Charles d'Orléans ne tarda pas de rentrer en grâce, à la faveur de la politique louvoyante et incertaine que suivaient la reine et les autres conseillers ou lieutenants de Charles VI. Le 29 janvier 1414 le duc d'Orléans et Isabeau de Bavière signaient ensemble un traité d'alliance offensive et défensive. Lorsque le roi d'Angleterre envahit la France, Charles se rendit au mandement royal, avec un contingent de cinq cents lances ou bassinets, qu'il conduisit en personne à la bataille d'Azincourt (25 octobre 1415). Le duc fut fait chevalier sur le champ du combat, la veille de cette action mémorable. Le jour même il commandait l'avant-garde, avec le duc de Bourbon, sous les ordres du connétable. Le corps que guidait le prince Charles fut des premiers culbuté, dans ce désastre. Le prince, tombé au pouvoir de l'ennemi, se vit emmener peu de jours après en Angleterre.

De 1415 à 1440, Charles d'Orléans dut passer les plus belles années de sa vie dans une désolante captivité. A peine eut-il mis le pied sur le sol de l'exil, qu'il perdit sa seconde femme. Déjà le duc Charles avait été précédé en Angleterre par son frère Jean (2), comte d'Angoulême, otage des Anglais depuis 1412. Son autre frère, Philippe d'Orléans, comte de Vertus, mourut à Baugency, le 1er septembre 1420. Henri V, roi d'Angleterre, veillait à retenir le duc Charles dans une étroite captivité. La possession de ce prince était pour lui le gage de la faiblesse du pouvoir royal en France. Par ses ordres, Charles fut donc traîné de prison en prison, aucune geôle à cet effet ne lui semblant assez sûre. C'est ainsi que le duc habita successivement le palais de Londres, le château de Windsor, celui de Bolinbroke (3) et enfin celui de Pontefract ou Pomfret, à l'extrémité septentrionale de l'Angleterre. Henri V en mourant recommanda à ses héritiers de conserver précieusement les princes captifs, et de repousser tout traité de libération avant la conquête intégrale de la France.

Henri V mourut en 1422. Charles, duc d'Orléans, eut alors pour demeures la tour de Londres, les châteaux de Ampthill (4), Wingfield (5) et autres lieux. Le sort du captif reçut quelques adoucissements; mais il demeura toujours privé

(1) Valentine de Milan, éclairée par son instinct supérieur, ne s'y méprit point. A son lit de mort elle désigna le bâtard d'Orléans (DUNOIS, *voy.* ce nom) comme étant seul capable, parmi les enfants que laissait le duc assassiné, de venger la mort de son père.

(1) *Chronique de Lille*, n° 26. Voy. *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1857, p. 184.

(2) Voyez ce nom.

(3) Lincolnshire, cent vingt-sept milles au nord de Londres.

(4) Bedfordshire, quarante-cinq milles nord-ouest de Londres.

(5) En Suffolk, près Eye.

de la liberté. Durant ces vingt-cinq années, Charles ne cessa de correspondre avec ses états en France et avec les princes ses parents. Il s'efforça sans relâche de négocier, du fond de sa prison, avec le duc de Bourgogne, avec les seigneurs anglais, le duc de Bretagne et autres potentats. Ses constants efforts avaient pour but de rétablir la paix entre les royaumes de France et d'Angleterre, condition préliminaire sans laquelle lui et son frère Jean, comte d'Angoulême, ne pouvaient songer à leur affranchissement. En 1436, après la paix d'Arras, le duc d'Orléans, dont le père avait péri victime de Jean sans Peur, rechercha les bonnes grâces de Philippe le Bon. Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne, épousa la cause du proscrit. En 1439, après bien des tentatives infructueuses, Charles, duc d'Orléans, fut amené à Calais, et, d'accord avec la duchesse Isabelle, il figura en qualité d'ambassadeur français, pour le rétablissement final de la paix. Le 17 avril 1439, Charles VII avait donné les pouvoirs nécessaires pour obtenir la délivrance du duc. Le 21 mai, un traité préliminaire à cet effet fut signé à Londres. Le 24 juillet Charles d'Orléans traitait comme ambassadeur à Calais. Le 6 novembre 1440 il signait à Saint-Omer son contrat de mariage avec sa troisième épouse, *Marie* de CLÈVES (*voy.* ce nom), nièce du duc de Bourgogne. Ce mariage fut célébré dans la même ville avec magnificence, le 26 du même mois. Enfin des lettres patentes, données le 30 novembre 1440, au nom d'Henri VI, roi d'Angleterre, rendirent la liberté à Charles, duc d'Orléans, moyennant une énorme rançon.

Après son mariage à Saint-Omer, Charles, duc d'Orléans, fut décoré par Philippe le Bon de l'ordre de la Toison d'or. Il prit part immédiatement au chapitre de l'ordre, qui décerna deux colliers vacants aux ducs d'Alençon et de Bretagne. De là il suivit à Bruges et à Gand le duc de Bourgogne, qui lui prodigua toutes les marques d'une étroite amitié. Les Bourguignons, à l'exemple de leur duc, témoignèrent au prince français le zèle le plus chaleureux. Les familles du premier rang lui donnaient leurs fils comme pages. Chacun briguait l'honneur de se ranger sous sa bannière, espérant que l'astre politique du prince allait se lever. A Tournay, le duc ruiné, qui la veille n'avait pas un soldat sous ses ordres, comptait une suite de trois cents chevaux et autant de serviteurs, officiers ou clients, de sa *retenue*. Dans cet équipage, il se dirigea vers la France, pour aller saluer Charles VII.

En ce moment (décembre 1440-janvier 1441), le roi de France venait d'étouffer à grand'peine la ligue princière connue dans l'histoire sous le nom de *Praguerie*. Charles VII, méfiant par nature (et cette leçon récente l'eût instruit à le devenir), ne vit pas sans ombrage l'attitude hautaine et le pompeux équipage de son parent. Ses conseillers se crurent menacés jusque dans leur existence politique. Le roi fit donc savoir au duc qu'il le recevrait volontiers, mais avec un train moins nombreux et « à *privée mégnie* ».

Charles, duc d'Orléans, blessé d'un tel avis, qu'il prit pour un affront, rompit sa route. Au lieu d'aller à Chartres faire hommage au roi, il prit son chemin par Saint-Quentin, Noyon, Compiègne, Senlis, Paris, Orléans; puis vint fixer sa demeure en son château de Blois. Un an s'écoula sans qu'il rendît ses devoirs au souverain du royaume. Pendant que les défenseurs du pays combattaient de nouveau, à Creil et à Maubuisson contre les Anglais, Charles d'Orléans voyagea dans le Perche et en Bretagne. De concert entre lui et les ducs de Bretagne et d'Alençon, les deux nouveaux compagnons de la Toison d'or ou alliés de Philippe le Bon, il forma des conciliabules avec les différents princes mécontents. Le duc de Bourgogne était l'âme et le centre de cette Praguerie mal dissoute. Charles, duc d'Orléans, prit part à l'assemblée de Nevers. Au mois de mai 1442, il envoya ses ambassadeurs au roi, qui résidait à Limoges, et comparut enfin peu de jours après devant le chef de sa famille. Charles d'Orléans se fit l'organe des mécontents. Ces princes tendaient à renouveler les scènes politiques dont Charles VI, pendant son règne, avait été le témoin et la victime; ils voulurent dicter des conditions à la monarchie. Mais le roi de France s'était émancipé. Le duc fut éconduit, et renonça au rôle, trop lourd pour ses forces, qu'il avait imprudemment accepté. Charles, duc d'Orléans, avait souscrit envers l'Anglais une rançon de 400,000 écus, sans compter celle de son frère. Le roi Charles VII, après l'avoir vaincu moralement et désarmé, l'enchaîna par ses bienfaits. Il lui fit don de 160,000 livres comptant, et lui assigna une pension annuelle de 10,000 livres tournois, qui fut bientôt portée à 18,000.

Charles, duc d'Orléans, se désista désormais de toute prétention, de tout acte, soit guerrier, soit politique. Ami du luxe, du bien-être, du repos, il était né pour les douceurs de la vie privée, pour le *far niente* d'une existence d'artiste et les calmes spéculations de la pensée. Charles s'effaça complétement de la scène où s'agitaient les graves événements de cette période. Le dernier effort de la France pour triompher de l'Angleterre s'accomplit sans la moindre participation de ce prince français, qui après le roi personnifiait dans tous les esprits la cause française. Quand ses propres États du Milanais furent menacés et entamés par Ludovic Storze, à peine se décida-t-il, par procuration, à tirer du fourreau son épée. Il ne figura dès lors que dans les cérémonies publiques. L'âge s'appesantissait de plus en plus sur cette organisation, que l'exil et le malheur avaient prématurément affaissée. Le 18 décembre 1464, il prit part aux états généraux réunis dans la ville de Tours, et voulut faire entendre au roi quelques remon-

trances. Louis XI, sans respect pour son oncle et pour ses cheveux blancs, apostropha de telle sorte le débile vieillard que celui-ci, brisé par cette atteinte, expira quelques jours plus tard, à Amboise (1).

Les écrits de Charles d'Orléans sont le principal titre qui le fasse vivre dans l'histoire; ils se composent, 1° d'actes, instructions, discours, pièces de correspondance, etc., en français et en latin. Cette première catégorie de documents, très-dispersés et en désordre, mériterait d'être attentivement réunie et classée : elle importe surtout à l'histoire (2). 2° Ses œuvres poétiques, qui forment un recueil de 102 *ballades*, 131 *chansons*, *caroles*, ou chants à danser, 7 *complaintes*, *ou jeux-partis*, et 400 *rondeaux*. Elles témoignent de son activité littéraire, et marquent chronologiquement le cours entier de sa carrière virile. Sauf quelques pièces, dont la date ou l'authenticité ne nous paraît pas démontrée, ces poésies ne remontent qu'à la captivité du prince après la bataille d'Azincourt, et se continuent jusqu'à l'extrême vieillesse de l'auteur. On y trouve mêlées diverses pièces des collaborateurs ou interlocuteurs poétiques, que comportait, par son essence même, ce genre littéraire. Ces poésies sont écrites parfois en anglais, en latin, en macaronique, mêlé d'italien et de provençal, etc. (3). La plupart, conçues en

(1) Les traits de Charles d'Orléans sont reproduits avec talent dans un manuscrit décoré de ses armes, et qui appartenait à Marie de Clèves, sa troisième femme. Cette effigie, très-précieuse et très-mutilée, se trouve en tête du manuscrit français 966 de la Bibliothèque impériale, exécuté vers 1451. Le duc y paraît en effet âgé d'environ soixante ans. Cette miniature a été très-imparfaitement imitée, ou gravée au burin, par G. S. Gaucher, vers 1780. Une lithographie, pire encore, de Rulmann, a reproduit, plus récemment, la précédente estampe. Le manuscrit royal n° 16 du British Museum offre plusieurs images du duc poëte. Voy. *Illustration*, 1845, t. 6, p. 253. On peut consulter encore les sources suivantes à titre de renseignements iconographiques. Armorial de Berry le hérault, manusc. 9653, 5,5, f° 16, verso. Le duc Charles y est représenté (vers l'an 1454) dans son appareil héraldique. Au musée de Versailles, n° 1756, *portrait* (?) de Charles, duc d'Orléans, tout armé, d'après la collection possédée à Beauregard, près Blois, par M. le comte de Chollet. Sa statue aux Célestins, en 1504 : voir Millin, *Antiquités nationales*, t. 1, planche 2; Guilhermy, *Monographie de Saint-Denis*, p. 287; Lenoir, *Statistique monumentale de Paris*; Célestins, planche VI. Vitrail de 1340, aux Célestins : Millin, *ibid.*, planche 19, case 3. Voyez encore Gaignières, manusc. 804, f° 37 : *Catalogue des portraits qui sont au château Saint-Ange*.

(2) D'après une découverte toute récente, due à M. Kervyn de Lettenhove, Charles, duc d'Orléans, serait l'auteur d'une traduction française de *La Consolation* de Boëce, dédiée à Charles VII, vers 1423. (Voy. *Études sur Froissart*; 1857, in-16, t. 2, p. 348.)

(3) L'une de ces pièces, le rondel 201, édition Champollion, p. 355, a pour premier couplet :

Contre fenoches et noxbuze
Peut servir ung tantost de France
Da ly parolles de plaisance
Au plus saperé l'en cabuze.

Cette langue est une espèce d'argot dont les poëtes au quinzième siècle, et notamment Villon, etc., ont fait usage, aussi bien que des prosateurs. *Voyez* la *Chronique* de P. Cochon dans Cousinot, 1859, in-16, p. 381 et note; Watson Taylor, *Poems*, etc., p. 189.

français, constituent un notable monument de la langue et de la poésie nationales. Ce sont, comme on le voit par leurs dénominations, des productions d'un genre léger, intime, familier, appropriées aux pensées et sentiments de cet ordre. Aussi, en abordant les poésies de Charles d'Orléans, convient-il d'être prévenu contre une sorte de désappointement presque inévitable. Charles, duc d'Orléans, par son nom seul joua un rôle moral très-notable et historique au quinzième siècle. On s'attend donc à trouver dans ses vers une sorte de miroir poétique, grandiose, ou du moins réduit et concentré, des événements. Il n'en est rien, ou peu de chose. Charles et ses conseillers furent de ceux qui, en 1410, pour venger la mort de son père, appelèrent et introduisirent les Anglais en France. Le duc devint la première victime de cette témérité, si coupable aux yeux d'un juge moderne. Vingt-cinq ans de captivité finirent par amortir et par étouffer le peu de zèle, d'énergie morale et patriotique, en un mot de véritable dévouement dont il était doué. Il adopta de force, mais au moins pour la moitié, la langue et les idées de ceux dont il était entouré et maîtrisé. Charles tenta, au prix ou au risque des concessions les plus extrêmes et les plus onéreuses pour la France, une réconciliation des deux couronnes, qui devait lui rendre à lui-même la liberté. En 1433, ce fut lui qui suggéra aux Anglais l'idée d'armer les paysans de la Normandie pour rétablir l'ordre et l'autorité de leur gouvernement, compromis dans cette province (1). Tels étaient les sentiments politiques ou moraux qui animaient Charles d'Orléans. Excepté dans deux ou trois morceaux des plus faibles et des plus incolores, il s'abstient en général de toute allusion aux affaires sérieuses et aux événements historiques de son temps. Charles d'Orléans, pour rappeler l'expression d'un grand poëte de nos jours, « n'ajouta pas à sa lyre une corde d'airain ».

Les sensations intérieures de l'âme, le spectacle de la nature, toujours grande, belle, harmonieuse, même à travers les barreaux d'une prison, même sous le ciel inclément de la brumeuse Angleterre, sont ses sujets de prédilection. Ces chants ne reflètent pas l'histoire d'une époque, mais l'histoire d'une âme et d'un poëte. Sa vie s'y déroule tout entière, de saison en saison, et dans une suite de charmants tableaux. Bel-Accueil, Dangier, Gracieux-Désir, Confort, Doux-Espoir, Beauté, Amours, etc., en un mot toute la mythologie galante, consacrée par la littérature du moyen âge, y figure successivement. Il a peint à son tour ces mille riens qui défrayent les créations de ses nombreux émules. Mais il a rajeuni ce fonds commun par une grâce simple, naïve, originale et par un talent qui lui est es-

(1) Ici encore l'événement tourna contre les prévisions de Charles, duc d'Orléans, et contre le résultat qu'on s'en promettait. Cantepie prit la direction de ce mouvement, qui fut le prélude de l'émancipation de la Normandie.

sentiellement propre. Charles d'Orléans s'est acquis de la sorte un rang à part entre ses rivaux et contemporains. L'histoire littéraire a définitivement sanctionné en sa faveur cette distinction. Pour légitimer ce jugement, il suffira de rappeler le rondeau suivant, devenu à bon droit célèbre :

> Le temps a laissié son manteau
> De vent, de froidure et de pluie,
> Et s'est vêtu de broderie
> De soleil rayant, cler et beau.
> Il n'y a bête ne oiseau
> Qu'en son jargon ne chante et crie:
> Le temps a laissié son manteau
> De vent, de froidure et de pluie.
>
> Rivière, fontaine et ruisseau
> Portent en livrée jolie
> Gouttes d'argent d'orfévrerie;
> Chacun s'habille de nouveau;
> Le temps a laissié son manteau
> De vent, de froidure et de pluie (1).

Les bibliothèques de Paris, de Londres, de Grenoble, de Carpentras, contiennent une vingtaine de manuscrits, presque tous originaux, qui renferment les poésies de Charles d'Orléans. Ces manuscrits, qui n'ont jamais été consultés et rapprochés par un même éditeur, pourraient tous fournir à une nouvelle publication de ce poëte des lumières utiles et nécessaires. Les deux textes qui paraissent les plus importants sont au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Tous deux ont été à l'usage personnel du poëte, et portent ses armes. Le premier, ou le plus ancien (2), paraît avoir été exécuté sous les yeux du prince en Angleterre, avant son retour de captivité. Il est divisé par séries : *ballades*, *complaintes*, *chansons*, *rondels*. Des blancs, ménagés de page en page et par cahiers entiers, ont permis de le *compléter* progressivement, jusqu'au déclin de la vie de l'auteur. Le second (3) est un livre d'apparat et d'un format plus grand, exécuté d'une seule main, vers 1456, avec luxe et pour décorer la demeure du prince.

L'abbé Sallier, en 1734, a le premier rappelé l'attention sur les œuvres poétiques de Charles, duc d'Orléans, dans un mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. De nos jours après la publication, très-imparfaite, de Chalvet, deux nouveaux éditeurs, MM. A. Champollion-Figeac et J. Marie Guichard, ont donné, concurremment, un texte à peu près complet de ce poëte remarquable. VALLET-VIRIVILLE.

Documents manuscrits, Direction générale des archives, J, 968, n° 1. K, 57, 58, 59, 64, 65; 270, 271, 272; L, 330, n° 29. P, 1339, f° XIIX. Cabinet des titres : *Orléans-Valois*. Mss. Bréquigny, 80, 81; Doat, t. 9, p. 291; Harlay, n° 17, pièce 17; 500 Colbert, volume 305, f° 34; volume 5, f° 147. Gaignières, 894, etc., etc. — *Imprimés* : Monstrelet. Fenin. Godefroy, *Charles VI* et *Charles VII*. — Dormoy, *Histoire des comtes de Soissons*, t. 2, p. 361. D. Plancher, t. IV, p. 168, 179. Rymer (1415-1441). — Lottin, *Recherches sur Orleans*, t. I. — Harris Nicholas, *The battle of Agincourt*; Londres, 183., in-8°. — *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XIII, p. 580 et s. — Chalvet, *Poesies de Charles d'Orléans*; 1803, in-12. — A. Champollion-Figeac, *Poésies de Charles d'Orléans*; 1842, in-8° et in-16. *Louis et Charles d'Orléans*; 1843, in-8°. — J. Marie Guichard, *Poésies de Charles d'Orléans*; 1842, in-16. — Fr. Michel, *Rapports à M. le ministre de l'instruction publique*; 1839, in-4°, p. 61 et s., 274 et s. — Vallet de Viriville, *Visite du British museum. Notice du ms. Reg. 16, contenant les poésies de Charles d'Orléans*; extrait du *Bulletin du bibliophile*, 1848; Jean Chartier, Cousinot, in-16. — C. Beaufils, *Étude sur la vie et les poésies de Charles, duc d'Orléans*; 1861, in-8°.

(1) Un de nos compositeurs les plus délicats et les plus distingués, M. de Vaucorbeil, a brodé sur ce thème poétique une mélodie digne de l'original.

(2) Ms. Lavallière 193, petit format.

(3) Ms. Fr., 1104.

ORLÉANS (*Gaston-Jean-Baptiste* DE FRANCE, duc D'), fils puîné de Henri IV et frère de Louis XIII, né le 25 avril 1608, mort le 2 février 1660. Parmi tous les personnages historiques des temps modernes, il n'y en eut peut-être pas de plus remuant, de plus faible, de plus esclave de son entourage, que le duc Gaston d'Orléans. Nous nous étendrons peu sur ce prince. Sa biographie se confond avec celle de Richelieu, dont tout le ministère fut employé à surveiller, à déjouer et à punir les complots des grands, à la tête desquels on était toujours sûr de trouver Gaston, sinon comme chef, du moins comme drapeau. Il commence à résister, par les conseils de son gouverneur, d'Ornano, au projet de sa mère et du cardinal de Richelieu, qui veulent le marier avec mademoiselle de Montpensier, la plus riche héritière de l'Europe. Bientôt, irrité contre Richelieu, qui avait fait enfermer Ornano à Vincennes, il entre dans la conspiration de Chalais; mais, effrayé du supplice de ce jeune fou, qui pour mériter les bonnes grâces de la duchesse de Chevreuse, dont il est épris, médite d'assassiner le cardinal, il fait sa soumission et consent à épouser mademoiselle de Montpensier. Ce mariage fut célébré à Nantes, au milieu des apprêts du supplice de Chalais. Après la mort de sa première femme, arrivée en 1627, il voulut encore, malgré sa mère, s'unir avec Marie de Gonzague, fille de Charles Ier, duc de Mantoue; n'ayant pu y réussir, il recommença à intriguer contre le cardinal; enfin, un jour, après une suite de réconciliations et de ruptures avec le ministre, à l'instigation de perfides conseillers, il va trouver Richelieu dans son hôtel, avec une nombreuse suite de gentilshommes, le menace brutalement de sa colère, et lui déclare en face qu'il est son ennemi mortel. Après cette équipée, il s'enfuit en Lorraine, sous prétexte d'échapper à la tyrannie du cardinal, s'y marie avec la sœur du duc Charles IV, et fait des préparatifs de guerre contre le ministre. Mais celui-ci déconcerte ces complots, entre en Lorraine, humilie Charles IV, et force Gaston à se séparer de sa nouvelle épouse, Marguerite de Lorraine, et à s'enfuir à Bruxelles, auprès de sa mère, qui s'y est, elle aussi, réfugiée. De là, Gaston entretient des correspondances avec les mécontents de France, et cherche à pousser les grands à la révolte; il y entraîne le duc de Montmorency; bientôt il entre en France à la

tête d'un ramas de deux ou trois mille brigands, traverse le royaume en le pillant, arrive en Languedoc, et s'y fait battre avec son complice, près de Castelnaudary (1632). La victoire est encore indécise, quand on vient représenter à Gaston que le succès dépend de son courage. Pour toute réponse, il jette ses armes à terre, dit qu'il ne s'y joue plus et fait sonner la retraite. Réfugié à Béziers, il s'empresse de désarmer le roi et le ministre par des actes de repentir et de nouveaux serments de fidélité. Il signe un traité d'accommodement qu'on lui présente, par lequel « il s'engage à aimer tous les ministres du roi, et en particulier monsieur le cardinal », et abandonne à la vengeance du ministre son malheureux complice, fait prisonnier à Castelnaudary, ou du moins il ne fait que d'insignifiants efforts pour le sauver : Montmorency est décapité. Ce terrible exemple ne corrige pas Gaston; il se sauve de nouveau à Bruxelles, signe un traité coupable avec l'Espagnol, qui lui fait une pension de 30,000 florins par mois, et déclare son second mariage, demeuré secret jusqu'alors. Cette nouvelle incartade ne fit qu'attirer de nouvelles rigueurs sur ses amis et sur son beau-frère, le duc de Lorraine, qui se vit dépouillé de ses États. Pour Gaston, entraîné par son inconstance naturelle, il abandonna tout à coup sa mère et les Espagnols, demanda de nouveau pardon au roi, et obtint de rentrer en France. Il y était à peine arrivé, qu'il ourdit, avec le comte de Soissons un nouveau complot contre le cardinal. Il s'agissait cette fois de l'assassiner à Amiens. Deux gentilshommes devaient le frapper de leurs poignards au sortir du conseil; ils n'attendaient que le signal, mais le cœur faillit à Gaston pour le donner. Le coup étant manqué, le comte de Soissons fut forcé de sortir du royaume, et s'allia aux Espagnols; quant à Gaston, à force de bassesses, il obtint encore une fois son pardon, ce qui ne l'empêcha pas un peu plus tard d'entrer dans la conspiration de Cinq-Mars et de traiter de nouveau avec l'Espagne. Cette fois, quand ses complices furent tombés entre les mains de l'implacable ministre (1642), Gaston ne se contenta pas, comme à son ordinaire, de les abandonner, il alla pour obtenir sa grâce jusqu'à les charger, et contribua ainsi à leur condamnation. Avili par cette infâme conduite, avili par le flétrissant pardon du ministre, qui, tout en faisant grâce au frère du roi, déclarait qu'il méritait la mort et l'exilait à Blois, où il devait vivre en simple particulier, sans gardes et sans honneurs. Gaston alla cacher sa honte au lieu désigné pour son bannissement, et il y resta jusqu'à la mort du roi. Nommé alors lieutenant général du royaume, il se réhabilita quelque peu par ses trois campagnes de 1644, 1645 et 1646, pendant lesquelles il prit aux Espagnols plusieurs places importantes; mais il joua un rôle déplorable pendant la guerre de la Fronde, où il fut constamment, comme sous le règne précédent, le misérable jouet des partis, qui tous voulurent s'appuyer de son nom. Le cardinal de Richelieu a tracé en peu de mots le portrait de Gaston : « Il entra, dit-il, dans toutes les affaires, parce qu'il n'avait pas la force de résister à ceux qui l'y entraînaient; et il en sortit toujours avec honte, parce qu'il n'avait pas le courage de les soutenir. » Quand Louis XIV fut rentré à Paris, le duc d'Orléans, dont la pitoyable carrière politique était terminée, se retira à Blois, où il était exilé pour la seconde fois; et il y vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1660, au moment où le grand roi allait prendre en mains les rênes de l'État.

Gaston laissait de son premier mariage une fille, la fameuse *Mademoiselle*, *duchesse de Montpensier*. [Lebas, *Dict. encycl. de la France*.]

Mlle de Montpensier, *Mémoires*. — Richelieu, *idem*. — Retz, *Mém.*

Orléans (*Philippe*, duc d'), fils puîné de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, frère unique de Louis XIV, né en 1640. Il épousa en premières noces (1661) Henriette d'Angleterre, plus connue sous le nom de *Madame*, qui mourut subitement (29 juin 1670), peu de jours après son retour d'une mission dont l'avait chargée Louis XIV auprès de son frère Charles II, et dont Bossuet prononça l'oraison funèbre; il se remaria l'année suivante à Charlotte-Élisabeth de Bavière, fit les campagnes de Flandre en 1667, de Hollande en 1672, et, en 1677, eut une grande part aux succès glorieux des armées françaises dans les Pays-Bas. Il mit le siége devant Saint-Omer, ayant sous ses ordres les maréchaux d'Humières et de Luxembourg, marcha contre le prince d'Orange, qui accourait au secours de la place, remporta sur lui une victoire complète, entre Cassel et Saint-Omer, et revint au siége de cette dernière ville, qu'il força de capituler. Ses talents militaires et sa valeur inspirèrent, dit-on, quelque jalousie à Louis XIV. Ce qu'il y a de vrai, c'est que depuis cette campagne le roi ne donna plus de commandement à son frère. Philippe d'Orléans mourut en 1701, après avoir protesté contre le testament de Charles II d'Espagne, en faveur du duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, comme descendant par les femmes, aussi bien que son frère, de la maison d'Autriche espagnole. Il avait eu sept enfants de ses deux femmes : du premier lit, *Marie-Louise* d'Orléans, mariée à Charles II, roi d'Espagne, et morte en 1689, empoisonnée, dit-on; *Anne-Marie*, mariée à Victor-Amédée II, roi de Sardaigne; et du second lit, *Philippe*, qui fut régent de France sous la minorité de Louis XV. *Élisabeth-Charlotte*, mariée au duc Charles de Lorraine. [Lebas, *Dict. encycl. de la France*.]

Saint Simon, *Mémoires*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*.

Orléans (*Philippe*, duc d'), régent de

France, fils du précédent, né à Saint-Cloud, le 2 août 1674, mort à Versailles, le 2 décembre 1723. Il reçut en naissant le titre de *duc de Chartres*, et montra dans son enfance les plus heureuses dispositions. Malheureusement, si son instruction fut très-soignée, il n'en fut pas de même de son éducation morale; son père ne s'en occupait pas; sa mère s'en occupait à peine. Un hasard singulier lui enleva tous ses gouverneurs et son très-honnête précepteur, Saint-Laurent, et il resta sous la direction de l'abbé Dubois, homme d'esprit, mais de principes très-relâchés. A dix-sept ans il fit ses premières armes au siége de Mons. L'année suivante (janvier 1692), il épousa M[lle] de Blois, fille naturelle de Louis XIV et de M[me] de Montespan. Ce mariage d'un petit-fils de France avec une fille illégitime était une mésalliance. Monsieur, mené par ses indignes favoris, les princes lorrains, y consentit; le jeune duc de Chartres, disposé par l'abbé Dubois, n'osa pas résister à la volonté du roi. Madame, sa mère, déconcertée par ce double consentement, donna aussi le sien, mais sans dissimuler sa fureur. Saint-Simon assure que lorsque son fils s'approcha pour lui baiser la main « elle lui appliqua un soufflet si sonore qu'il fut entendu de quelques pas, et qui, en présence de toute la cour, couvrit de confusion ce pauvre prince, et combla les infinis spectateurs d'un prodigieux étonnement ».

Le duc de Chartres espérait que sa complaisance lui vaudrait ce que son père n'avait presque jamais obtenu, le droit d'aller à l'armée. Cette permission lui fut en effet accordée; il combattit à Steinkerque (1692), et à Nerwinde (1693), sous le duc de Luxembourg, et montra dans ces deux circonstances beaucoup de courage et d'habileté. L'éclat même de son début lui nuisit auprès du roi, qui n'aimait pas qu'un prince rapproché du trône se distinguât ainsi. Éloigné du service pendant plusieurs années, il se jeta avec ardeur dans les plaisirs de son âge, et parut chercher un scandale qui tranchait avec l'austérité mise à la mode par M[me] de Maintenon. Le roi, qui avait le sentiment de l'injustice qu'il lui avait faite, le traita avec beaucoup de faveur à la mort de son père, en 1701, et l'envoya commander l'armée d'Italie en 1706. Malheureusement il le plaça sous la tutelle de La Feuillade et Marsin, qui lui étaient très-inférieurs en mérite. Ses connaissances militaires et son bon sens lui furent inutiles, il ne put pas faire écouter ses avis; et forcé par ses deux lieutenants d'attendre l'attaque du prince Eugène dans une mauvaise position, il essuya, le 7 septembre 1706, une défaite complète, sous les murs de Turin. Il reçut dans le combat deux blessures, et vint se rétablir en France. Louis XIV l'accueillit aussi bien et peut-être mieux que s'il avait été vainqueur, et l'envoya l'année suivante commander l'armée française d'Espagne. Malgré toute sa diligence, le duc d'Orléans n'arriva que le lendemain de la bataille d'Almanza, gagnée par Berwick sur le général anglais Galloway (25 avril 1707); il sut du moins tirer parti de cet avantage, soumit les royaumes de Valence et d'Aragon, prit les places de Xativa et d'Alcaraz, pénétra en Catalogne et termina cette belle campagne par la conquête de Lerida, ville devant laquelle Condé avait échoué. La campagne suivante (1708) fut encore heureuse, mais non pas aussi décisive qu'elle l'aurait été si la cour d'Espagne avait montré plus d'activité et de meilleures dispositions. Quoique traversé dans ses opérations et ne recevant aucun secours, le duc d'Orléans s'empara de Denia, d'Alicante et de Tortose. Jusque-là sa conduite avait été irréprochable; mais son esprit entreprenant, son peu de confiance dans les dispositions de Louis XIV à son égard, son mépris pour le faible roi d'Espagne Philippe V, le jetèrent dans une intrigue qui lui fit le plus grand tort. Par sa naissance il avait des droits, assez éloignés, il est vrai, aux trônes d'Angleterre et d'Espagne, et plus d'une fois il avait annoncé d'une manière vague et plutôt pour inquiéter le roi que sérieusement, l'intention de les faire valoir. En Espagne il alla plus loin, et fit des ouvertures positives aux généraux anglais pour savoir si leur pays favoriserait un changement qui substituerait un prince tout à fait indépendant de la France au faible monarque qui annonçait devoir n'être sur le trône que le lieutenant de Louis XIV. De pareilles menées étaient dangereuses pour l'armée, et ne pouvaient avoir aucun résultat utile pour le duc. La cour d'Espagne en fut avertie, et en prévint Louis XIV, qui se hâta de rappeler son neveu (décembre 1708). Il fut question de le mettre en jugement; mais le roi ne voulut pas transformer une intrigue fâcheuse en crime d'État, et ne donna même que peu d'éclat à la disgrâce du duc. Saint-Simon, qui fut initié aux détails de toute cette affaire, en constate ainsi les résultats : « Le roi se laissa entendre en des demi-particuliers pour être répandu qu'il avoit vu clair en cette affaire, qu'il étoit surpris qu'on en eût fait tant de bruit, et qu'il trouvoit fort étrange qu'on en tînt de si mauvais propos. Cela fit taire en public, non en particulier, où on s'en entretint encore longtemps. Chacun en crut ce qu'il voulut, suivant ses affections et ses idées. Le roi en demeura éloigné de son neveu; et Monseigneur (le grand dauphin), qui n'en revint jamais, le lui fit sentir non-seulement en toute occasion, mais jusque dans la vie ordinaire, d'une façon très-mortifiante. La cour en étoit témoin à tous moments, et voyoit le roi sec avec son neveu et l'air contraint avec lui. Cela ne rapprocha pas le monde de ce prince, dont le malaise et la contrainte, après quelque temps d'une conduite un peu plus mesurée, l'entraîna plus que jamais à Paris, par la liberté qu'il ne trouvoit point ailleurs, et pour s'étourdir par la débauche. » Les bruits exagérés de cette affaire d'Espagne se joignant à une conduite déréglée firent au duc d'Or-

léans une mauvaise réputation dans le public; on prétendit qu'il aspirait au trône, et que pour y arriver les crimes ne lui coûteraient rien. En vain Louis XIV, en mariant son petit-fils, le duc de Berry, avec la fille aînée du duc d'Orléans, témoigna qu'il ne croyait point à ces rumeurs; elles persistèrent, et ce mariage même les augmenta. Le duc d'Orléans aimait tendrement sa fille, qui avait à peu près les mêmes défauts que lui. Cette amitié donna lieu à des calomnies que le public accueillit avec un empressement cruel et auxquelles le duc de Berry parut croire. Le duc d'Orléans ne s'inquiéta pas de les repousser par une conduite plus réservée; loin de là : « L'ennui, l'habitude, la mauvaise compagnie qu'il voyait dans ses voyages de Paris, l'entraînèrent; il se rembarqua dans la débauche et dans l'impiété.... C'étoit entre le père et la fille à qui emporteroit le plus ridiculement la pièce sur les mœurs et sur la religion, et souvent devant M. le duc de Berry, qui en avoit beaucoup et qui trouvait ces propos fort étranges. » Une conduite aussi folle fut promptement punie. Lorsque la duchesse et le duc de Bourgogne moururent, à quelques jours de distance (février 1712), il se fit une explosion terrible contre le duc d'Orléans, que l'on soupçonna de les avoir empoisonnés. Il avait intérêt à leur mort, et on savait qu'il s'occupait beaucoup d'expériences scientifiques avec le chimiste Homberg; ce fut assez pour accréditer les plus atroces imputations. « Le cri public était affreux, dit Voltaire; on ne peut s'en faire une idée sans en avoir été témoin (1). La mort du fils aîné du duc de Bourgogne, survenue au bout de quelques jours, augmenta cette agitation. » Le duc d'Orléans, désespéré, demanda qu'on le mît à la Bastille et qu'une cour de justice examinât les faits qu'on lui imputait. Louis XIV refusa sèchement, comme s'il eût voulu éviter le scandale, sans être sûr que les soupçons fussent injustes. Deux ans après (mai 1714), la mort du duc de Berry, qui réduisait la branche aînée des Bourbons de France à un enfant en bas âge, donna lieu à de nouvelles rumeurs, mais elles éclatèrent avec moins de violence. Le duc d'Orléans devait bientôt donner par sa conduite à l'égard de cet enfant le plus formel démenti à toutes ces calomnies. Louis XIV, malgré ses préventions contre son neveu, ne put s'empêcher en mourant (septembre 1715) de lui laisser la régence. Il est vrai que par son testament il réduisit cette grande charge presque à un titre nominal. Il sépara de la régence la tutelle du jeune roi, laquelle fut confiée au duc du Maine avec le commandement de la maison militaire; un conseil de régence, où le duc d'Orléans n'aurait eu que voix délibérative, devait exercer la plénitude de l'autorité souveraine. Le duc d'Orléans n'admit pas ces restrictions, qu'il regardait comme contraires à ses droits et injurieuses pour son caractère. Dès le lendemain de la mort du roi (2 septembre), il se rendit au parlement accompagné des princes, des pairs du royaume, d'un nombreux cortége de courtisans et de grands officiers, fatigués du dernier règne, et qui espéraient beaucoup de la régence; il avait fait connaître à cette compagnie qu'il lui rendrait le droit de remontrances; le parlement, favorablement disposé, et d'accord d'ailleurs avec l'opinion publique, cassa le testament de Louis XIV et conféra au duc d'Orléans la plénitude du pouvoir royal jusqu'à la majorité de Louis XV. Le régent trouva la France dans une triste situation : au dehors, aucune alliance, et avec l'Angleterre des rapports de plus en plus difficiles, qui menaçaient d'aboutir à la guerre; au dedans, des finances ruinées, une administration tracassière et sans vigueur, une persécution religieuse qui avait rempli les prisons de jansénistes. Le régent arriva au pouvoir avec d'excellentes intentions, une rare intelligence, un caractère capable de résolution, mais malheureusement compromis par la licence de sa vie privée. Il opéra quelques réformes utiles et d'autres qui n'étaient que spécieuses; beaucoup de prisonniers pour cause de religion furent rendus à la liberté; l'armée fut diminuée; des mesures violentes, mais que le public accueillit avec faveur parce qu'elles frappaient sur des financiers, réduisirent considérablement les dettes de l'État. Le duc d'Orléans dès le début de la régence avait substitué aux ministères des conseils délibératifs, composés en général de grands seigneurs. Si ces conseils avaient été réellement indépendants, et s'ils avaient compris leur tâche, ils auraient introduit un élément représentatif dans la monarchie absolue; mais ils eurent peu d'importance véritable, et n'apportèrent pas dans la

(1) Voici ce que raconte Saint-Simon : « Dès le 17 février, que M. le duc d'Orléans fut avec Madame donner de l'eau bénite à la dauphine, la foule du peuple dit tout haut toutes sortes de sottises contre lui tout le long de leur passage... Il y eut même lieu de craindre pis d'une populace excitée et crédule, lorsque, le 21 février, il alla seul donner l'eau bénite au dauphin. Aussi essuya-t-il sur son passage les insultes les plus atroces d'un peuple qui ne se contenoit pas, qui lançoit tout haut les discours les plus énormes, qui le montroit au doigt avec les épithètes les plus grossières, que personne n'arrêtoit, et qui croyoit lui faire grâce de ne pas se jeter sur lui et le mettre en pièces. Ce fut la même chose au convoi. Les chemins retentissoient de cris, plus d'indignation et d'injures que de douleur. On ne laissa pas de prendre sans bruit quelques précautions dans Paris pour empêcher la fureur publique dont les bouillons se firent craindre en divers moments. Elle s'en dédommagea par les gestes, les cris, et par tout ce qui se peut d'atroce, vomi contre M. le duc d'Orléans. Vers le Palais-Royal, devant lequel le convoi passa, le redoublement de huées, de cris, d'injures fut si violent, qu'il y eut lieu de tout craindre pendant quelques minutes. » A la cour l'émotion moins bruyante fut tout aussi implacable. « M. le duc d'Orléans fut non-seulement abandonné de tout le monde, mais il se faisoit place nette devant lui chez le roi et dans le salon; et s'il y approchoit d'un groupe de courtisans, chacun, sans le plus léger ménagement, faisoit demi-tour à droite ou à gauche, et s'alloit rassembler à l'autre bout, sans qu'il lui fût possible d'aborder personne que par surprise, et même aussitôt après il étoit laissé seul avec l'indécence la plus marquée. » Dans cette crise Saint-Simon resta seul fidèle au prince.

marche des affaires un contrôle qui eut été d'autant plus nécessaire que le régent manquait de prudence, et que son principal conseiller, l'abbé Dubois, manquait d'honnêteté. Aussi la politique de la régence fut trop souvent une politique d'aventures et d'expédients. Deux grands faits la caractérisèrent : le système de Law et l'alliance avec l'Angleterre ; nous n'avons pas à entrer dans les détails de ces deux actes, qui ont été racontés aux articles LAW et DUBOIS ; il suffit d'en constater les résultats. L'établissement de la banque de Law, les encouragements accordés à la Compagnie des Indes produisirent dans le pays un mouvement financier et industriel, donnèrent à la marine et au commerce un essor qui survécurent aux folies et au désastre du système. Le traité de la triple alliance entre l'Angleterre, la Hollande et la France, signé à La Haye, le 14 janvier 1717, jeta les bases d'une politique pacifique qui profita aux deux grandes puissances. On a reproché au régent d'avoir fait en cette occasion bon marché de l'honneur de la France ; mais le reproche paraît injuste. Le duc d'Orléans, qui voulait la paix, et qui était persuadé que le gouvernement anglais la voulait aussi, évita tout ce qui pouvait ranimer les hostilités entre les deux peuples. Un des motifs de cette alliance fut le besoin qu'éprouva le régent de prendre des précautions contre la cour d'Espagne, qui était en correspondance avec le duc du Maine et tous les mécontents du royaume (*voy.* ALBERONI et CELLAMARE). Ces intrigues vraiment coupables, car elles n'avaient pas pour mobile l'intérêt public, produisirent une conspiration mal conduite, et quelques-uns des plus violents et des plus infâmes pamphlets qui aient jamais été écrits en français (*voy.* LA GRANGE-CHANCEL). Le parlement même, d'abord favorable, commençait à se montrer hostile. Le régent, bien secondé par Dubois, surmonta ces divers obstacles par une série de mesures énergiques, habiles, mais qui eurent le tort de détruire jusqu'à l'apparence de contrôle qui avait existé dans les premières années de la régence. Les princes légitimés furent ramenés à leur rang de pairie (1718). Le régent fit arrêter Cellamare, puis le duc et la duchesse du Maine (décembre 1718), et déclara la guerre à l'Espagne (janvier 1719). Philippe V, effrayé des succès des Français, plus effrayé encore de voir une insurrection tentée par la noblesse de Bretagne avorter et se terminer par le supplice de quatre gentilshommes, renvoya Alberoni, et adhéra à la triple alliance (février 1720). L'année suivante un projet de mariage entre l'infante d'Espagne et Louis XV, et le mariage conclu entre le prince des Asturies et mademoiselle de Montpensier, quatrième fille du régent, rassurèrent complétement le duc d'Orléans du côté de l'Espagne. A l'intérieur les affaires allaient moins bien. La peste de Marseille avait attristé les esprits ; la chute du système ruina une infinité de personnes, et le régent devint tout à fait impopulaire. Cette impopularité était en partie méritée. Le duc d'Orléans, pour se distraire des ennuis des affaires, dont il s'occupait plus activement qu'on ne l'a dit, consacrait ses soirées et presque toutes ses nuits à des orgies dégradantes. Ses mauvaises mœurs débordèrent de la cour sur la ville, et produisirent un mal moral qui alla toujours s'aggravant sous le règne de Louis XV.

Le duc d'Orléans, qui ne cherchait dans les plaisirs qu'une distraction, finit par s'ennuyer des plaisirs et tomba dans une sorte de découragement et de tristesse. Dans cet état, il ne tenait pas au pouvoir, et hâtait le moment où il le remettrait au jeune roi ; en attendant il le laissait entre les mains de Dubois ; il poussa la faiblesse jusqu'à sacrifier à ce ministre le duc de Noailles, un de ceux qui l'avaient le mieux servi, et le marquis de Nocé, un de ses amis intimes, un de ses *roués*, comme on les appelait. Le roi fut sacré à Reims, le 22 octobre 1722, et dès qu'il eut atteint sa majorité (février 1723), il prit nominalement la direction des affaires, qui continuèrent d'être conduites par Dubois, premier ministre. Celui-ci mourut au mois d'août, et le duc d'Orléans consentit à lui succéder. Il ne porta pas longtemps le poids du pouvoir. Malgré l'avis de ses médecins, il continuait son même genre de vie plutôt par habitude que par goût. Tous les courtisans prévoyaient sa mort, et faisaient leurs dispositions en conséquence. L'événement prévu se réalisa bientôt. Le 2 décembre le duc d'Orléans était seul dans son cabinet avec la duchesse de Phalaris, jeune et belle aventurière devenue récemment sa favorite. Tout à coup il laissa tomber sa tête sur les genoux de cette femme, et expira, frappé d'apoplexie foudroyante. Il n'avait pas encore cinquante ans. Saint-Simon, qui aimait le duc d'Orléans, mais qui ne flattait pas même ses amis, le peint ainsi : « Rien ne lui manquait pour le plus excellent gouvernement : connaissances de toutes sortes, connaissance des hommes, expérience personnelle et longue, tandis qu'il ne fut que particulier ; réflexions sur le gouvernement des différents pays, et surtout sur le nôtre ; mémoire qui n'oubliait et ne confondait jamais ; lumières infinies ; discernement exquis ; facilité surprenante du travail ; compréhension vive ; une éloquence naturelle et noble, avec une justesse et une facilité incomparable de parler en tous genres ; infiniment d'esprit, et un sens si droit et si juste, qu'il ne se serait jamais trompé, si en chaque affaire il avait suivi son premier mouvement... » Voltaire, qui n'avait pas eu à se louer du régent, a dit de lui : « De toute la race de Henri IV, Philippe d'Orléans fut celui qui lui ressembla le plus ; il en avait la valeur, la bonté, l'indulgence, la gaieté, la facilité, la franchise, avec un esprit cultivé. Sa physionomie, incomparablement plus gracieuse, était

cependant celle de Henri IV. Il se plaisait quelquefois à mettre une fraise, et c'était alors Henri IV accompli. » On ne peut trop regretter que tant de grandes et d'aimables qualités aient été ternies par le scandale des mœurs et l'absence de principes ; mais il est juste de reconnaître que les vices de sa vie privée exercèrent peu d'influence sur sa conduite politique, et que ses nombreuses maîtresses, dont les plus connues sont Mme de Parabère et Mme de Sabran, n'eurent aucun pouvoir dans l'État.

Le duc d'Orléans eut de son mariage avec Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan, un fils, *Louis* duc d'Orléans, et plusieurs filles : savoir *Marie-Louise-Élisabeth*, **duchesse de Berry** (*voyez* ce nom) ; *Louise-Adélaïde*, abbesse de Chelles ; *Charlotte-Aglaé*, duchesse de Modène ; *Louise-Elisabeth*, reine d'Espagne ; *Mlle de Beaujolais*, *Philippine-Élisabeth*, et *Louise-Diane*, princesse de Conti. Il eut deux fils naturels, qui entrèrent dans les ordres, et dont l'un devint grand-prieur de France et l'autre archevêque de Cambrai. L. J.

Saint-Simon, *Mémoires*. — *Mémoires de la Régence*, par le chevalier de Piossen, édition de Lenglet-Dufresnoy, 1749, 5 vol. in-12. — La Motte, *Vie du duc d'Orléans*, 2 vol., in-12 (ouvrage suspect et qui contient beaucoup de faussetés). — Barbier, *Journal*. — *Correspondance complète de Madame, mère du régent*, édition de G. Brunet. — Duclos, *Mémoires sur le règne de Louis XIV, et la régence*. — Anquetil, *Louis XIV, sa cour et le régent*. — Marmontel, *Histoire de la régence*. — Lacretelle, *Histoire de la régence pendant le dix-huitième siècle*. — Capefigue, *Hist. de Philippe d'Orléans, régent de France*.

ORLÉANS (*Louis*, duc D'), premier prince du sang, fils du précédent, né à Versailles, le 4 août 1703, mort à Paris, le 4 février 1752. Il reçut de la nature un esprit pénétrant et beaucoup d'intelligence pour les lettres et les sciences, surtout pour la physique et pour l'histoire naturelle. Quand il eut atteint l'âge de sept ans, son père confia son éducation à l'abbé de Mongault, qui cultiva sagement ses heureuses dispositions, mais fut souvent obligé de modérer son ardeur pour l'étude, à cause de la faiblesse de son tempérament et des fréquentes maladies auxquelles il était sujet. Les séductions de la cour fascinèrent pendant quelques années ce jeune prince ; mais l'éblouissement ne fut pas de longue durée, au milieu des débauches de tous genres dont il fut témoin. Lorsque son père devint régent du royaume, Louis, qui portait le titre de duc de Chartres, prit séance au parlement, le 12 août 1717, entra au conseil de régence, le 30 janvier 1718, et le lendemain à celui de la guerre. Par une déclaration enregistrée au parlement, le 24 janvier 1719, Louis XV lui accorda voix délibérative dans le premier de ces conseils, le nomma le 27 août suivant gouverneur du Dauphiné, et le 12 septembre 1720 grand maître des ordres de Notre-Dame-du-Mont-Carmel et de Saint-Lazare. Le duc de Chartres fut en outre pourvu, le 11 mai 1721, de la charge de colonel général de l'infanterie française et étrangère, rétablie en sa faveur, et fait chevalier des ordres le 27 octobre 1722, dans l'église métropolitaine de Reims, le lendemain du sacre de Louis XV, où il avait représenté le duc de Normandie. Après la mort de son père (2 décembre 1723), il prit le titre de duc d'Orléans, et le roi lui accorda une maison en qualité de premier prince du sang. Il siégeait au conseil d'État (ou des ministres) en qualité de chef de ce conseil, et ne cessa d'y assister que vers 1742. Louis Ier, roi d'Espagne, devenu son beau-frère, lui envoya en avril 1724 le collier de la Toison d'or. Le duc d'Orléans épousa le 18 juin suivant Auguste-Marie-Jeanne, princesse de Bade, née le 10 novembre 1704, et fut chargé (16 août 1725) d'épouser au nom de Louis XV Marie Leczinska, fille du roi Stanislas. Après deux ans d'une union que rien n'avait troublée, il eut le malheur de perdre sa femme, qui mourut au Palais-Royal, le 8 août 1726, des suites de couches de son second enfant. Une mort si prématurée, si imprévue, jointe aux réflexions que lui avait inspirées la mort, plus soudaine encore, du régent, son père, lui fit dès lors sentir toute la vanité des grandeurs humaines ; et, prenant la résolution de renoncer aux plaisirs du monde, il ne parut plus à la cour que lorsque son devoir ou ses fonctions l'y appelaient. Le 29 décembre 1730, il se démit de sa charge de colonel général de l'infanterie, et, pour suivre le nouveau plan de vie qu'il se proposait, il prit un logement à l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il se fixa définitivement en 1742, n'allant plus au Palais-Royal que pour assister à son conseil, aux séances duquel il manquait rarement. Depuis sa conversion (c'est ainsi qu'il appelait son changement de vie), il ne voulut plus partager son temps qu'entre les devoirs particuliers de son rang, les exercices de piété, l'étude des sciences naturelles et la culture des lettres. Il laissa l'administration de ses affaires à la duchesse douairière d'Orléans, sa mère, et se réserva sur ses revenus une somme de dix-huit cent mille francs, dont il consacra la majeure partie à des œuvres de bienfaisance et de piété. Pratiquant les austérités les plus mortifiantes, il ne couchait que sur une simple paillasse, se levait à quatre heures du matin, donnait plusieurs heures à la méditation, ne buvait que de l'eau, jeûnait rigoureusement, se privait presque toujours de feu, même pendant les hivers les plus rudes, et aimait à être confondu dans les églises avec les hommes du peuple, dont ses habits, extrêmement simples et négligés, ne le distinguaient pas. Quel contraste avec la vie de son père et celle de ses sœurs ! Ses charités envers les pauvres étaient immenses, et peu content de leur donner audience presque tous les jours, il les allait souvent chercher jusque dans les greniers, suivi d'un seul domestique. Il étendit ses aumônes dans la Silésie, dans les Indes, dans l'Amérique et jusqu'aux extrémités

du monde par les secours qu'il donna aux missions étrangères. Marier des filles, doter des religieuses, procurer une éducation à des enfants, leur faire apprendre des métiers, fonder des collèges, des maisons pour les orphelins, des refuges pour les vieillards, répandre ses bienfaits sur les pauvres, fournir aux hommes habiles les moyens de perfectionner la médecine, l'agriculture, les arts, les manufactures, voilà les œuvres qui remplirent tous les instants de la vie du duc d'Orléans, jusqu'à sa mort ; ce qui faisait dire à la reine « que c'était un bienheureux qui laisserait après lui beaucoup de malheureux ». Ce prince cultiva toutes les sciences : l'hébreu, le grec, l'histoire, les Pères de l'Église, la géographie, la physique, et s'occupa même de peinture. Il avait toujours près de lui des savants, qui trouvaient dans sa générosité les moyens de tenter d'utiles expériences ou de continuer celles qu'ils avaient commencées. Ce prince avait toujours eu de la bizarrerie d'esprit et un caractère un peu sauvage. Ces dispositions naturelles accrues par son austérité finirent par affaiblir ses facultés intellectuelles. Il légua aux Dominicains de Paris sa riche bibliothèque, son médaillier à l'abbaye de Sainte-Geneviève, et au naturaliste Guettard, qu'il s'était attaché en 1748, son cabinet d'histoire naturelle. On a du duc d'Orléans un grand nombre d'ouvrages, que, par modestie, il ne voulut jamais faire imprimer. Les principaux sont des *Traductions littérales*, des *Paraphrases* et des *Commentaires* sur une partie de l'Ancien Testament ; — une *Traduction littérale* des Psaumes, faite sur l'hébreu, avec une paraphrase et des notes. On y trouve un grand nombre de *Dissertations* curieuses et pleines d'érudition, dans l'une desquelles il prouve clairement que les notes grecques sur les psaumes insérées dans le recueil du P. Balt. Corder, intitulé : *Expositio Patrum græcorum in psalmos*, et qui portent le nom de Théodore d'Héraclée, sont de Théodore de Mopsueste. C'est là une découverte que le duc d'Orléans a faite le premier ; — plusieurs *Dissertations* contre les Juifs pour servir de réfutation au fameux livre hébreu, intitulé : *Kisouch emouna*, c'est-à-dire bouclier de la foi ; — une *Traduction littérale* des Épîtres de saint Paul, faite sur le grec, avec une paraphrase, des notes et des réflexions de piété ; — un *Traité* contre les spectacles ; — une réfutation solide du livre des *Hexaples*. C'est dans cet ouvrage que le duc d'Orléans donne des preuves bien précises de son attachement à la doctrine de l'Église ; toutefois, au moment de sa mort, l'abbé Bouettin, curé de Saint-Étienne-du-Mont, lui refusa la communion, sous le prétexte de quelques opinions suspectes de jansénisme que le prince ne voulut point rétracter. Le duc supporta cet affront avec une patience et une résignation toute chrétiennes ; et après avoir demandé que l'on n'inquiétât point le curé à cause de ce refus, il se fit administrer les derniers sacrements par son propre aumônier. On trouve dans les Œuvres de J.-J. Rousseau une *Oraison funèbre* de ce prince. Le philosophe de Genève la composa à la prière de madame Dupin, et l'abbé d'Arty, neveu de cette dame, pour lequel, en 1749, Voltaire avait aussi composé un *Panégyrique de saint Louis*, qu'il débita comme étant de lui devant l'Académie française, devait prononcer cette *Oraison funèbre*, ce qui n'eut pas lieu. H. Fisquet.

Moréri, *Dict. historique*. — L.-B. Néel, *Hist. de Louis, duc d'Orléans, fils du régent*, s. l. n. d. (Paris, 1753, in-12). — Lacretelle, *Hist. du dix-huitième siècle*, t. III, p. 194. — Achaintre, *Hist. de la maison royale de Bourbon*. — La Chesnaye des Bois, *Dict. de la Noblesse*.

ORLÉANS (*Louise-Élisabeth* d'), reine d'Espagne, quatrième fille du régent, connue d'abord sous le nom de *mademoiselle de Montpensier*, née à Versailles, le 11 décembre 1709, morte à Paris, le 16 juin 1742. Par contrat signé à Paris, le 16 novembre 1721, elle fut accordée à l'infant don Louis, prince des Asturies, qu'elle épousa à Lerma, le 20 janvier 1722, en présence du caustique duc de Saint-Simon, nommé à cet effet ambassadeur de France en Espagne. Elle n'avait ni la beauté ni l'esprit de ses sœurs ; son éducation avait été extrêmement négligée, ou plutôt, elle n'avait pas même reçu les premières notions de la langue française. Si du moins par les charmes de sa vie intérieure elle avait subjugué l'âme de son époux, elle se serait fait pardonner ses torts ; mais elle ne parut jamais avoir aucune idée de ses devoirs et de ses intérêts. Nul soin, nulle complaisance, nulle délicatesse ; ses goûts, ses appétits, ses manières portaient une teinte de crapule populaire ; elle se laissait aller à ne porter ni bas ni jupes, habitude que favorisa la chaleur du climat d'Espagne ; souvent même elle se montrait complétement dépouillée aux yeux de ses femmes. Reine d'Espagne (15 janvier 1724) par l'avénement au trône de son époux, sous le nom de Louis Ier, après l'abdication volontaire de son père Philippe V, elle devint veuve le 31 août de cette même année, et termina dans sa seizième année le rêve incohérent de sa royauté. Demandant alors à sa mère, la duchesse d'Orléans, à revenir en France, elle perdit ainsi la pension de six cent mille livres qu'elle recevait comme reine douairière, et que depuis son départ de Madrid l'Espagne refusa de lui payer. Il ne lui resta donc que l'ennui d'une dignité sans pouvoir. De retour en France, elle habita successivement Vincennes, le palais du Luxembourg, vécut très-retirée, dans une extrême dévotion, et mourut à peine âgée de trente-deux ans, sans avoir été ni aimée ni heureuse. On l'inhuma dans l'église de Saint-Sulpice. Sa réputation équivoque fut plutôt la peine d'une enfance mal dirigée que de vices réels. H. F—t.

Saint-Simon, *Mémoires*, t. XII. — Rauft, *Hist. du règne de Louis d'Espagne*. — Rosseuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*. — Lemontey, *Revue rétrospective*, 1er octobre, décembre 1833, p. 301. — Achaintre, *Hist. de la maison royale de Bourbon*.

ORLÉANS (*Jean-Philippe*, chevalier D'), fils naturel du régent, né en 1702, à Paris, mort le 16 juin 1748, dans cette ville. Sa mère, Mlle de Serri, depuis comtesse d'Argenton, était demoiselle d'honneur de la princesse palatine. Légitimé en 1706, il fut pourvu en 1716 de la charge de général des galères et en 1719 de celle de grand-prieur, sur la démission du chevalier de Vendôme; il fit ses vœux à Malte, dans la même année. L'abbaye d'Hautvilliers, dans le diocèse de Reims, lui fut donnée en 1721.

Le régent eut un autre fils naturel, *Charles* DE SAINT-ALBIN, non légitimé, mais reconnu. Né le 5 avril 1698, et destiné à l'état ecclésiastique, il devint successivement abbé de Saint-Ouen (1716), prieur de Saint-Martin-des-Champs, abbé de Saint-Evroul, et fut, le 5 octobre 1721, nommé à l'évêché de Laon. Le 17 octobre 1723, il succéda au cardinal Dubois en qualité d'archevêque de Cambrai, et mourut à Paris, le 9 mai 1764.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique* (éd. 1759).

ORLÉANS (*Louis-Philippe*, duc D'), fils du duc Louis, né à Paris, le 12 mai 1725, mort le 18 novembre 1785. Il reçut en naissant le titre de *duc de Chartres*, qu'il quitta à la mort de son père. Il obtint du roi Louis XV un régiment d'infanterie, qui porta son nom, et fit ses premières armes en 1742, sous le maréchal de Noailles. Il se distingua par une grande valeur, et devint successivement maréchal de camp et lieutenant général. Il fit les différentes campagnes de 1742 à 1757, assista aux siéges de plusieurs villes de Flandre et aux batailles de Dettingen, Fontenoi, Raucoux, Lawfeld et Hastenbeck. Le duc succéda à son père dans le gouvernement du Dauphiné, et passa les dernières années de sa vie dans sa délicieuse résidence de Bagnolet. Il s'y entoura d'artistes et d'hommes de lettres, fit construire un théâtre dont Collé composait les pièces, et sur lequel le prince ne dédaignait pas de paraître lui-même. Jouer la comédie était chez lui une véritable passion, et si dans ses plaisirs la décence n'était pas toujours assez respectée, du moins l'intelligence y avait plus de part que dans les amusements de la plupart des seigneurs du même temps. Il fut d'ailleurs un généreux protecteur des lettres, et sa charité était telle qu'il donnait chaque année plus de deux cent cinquante mille francs aux indigents. Vers la fin du règne de Louis XV, on s'efforça de mettre le duc d'Orléans à la tête de l'opposition que la noblesse faisait au chancelier Maupeou; mais il aimait trop le monarque et sa propre tranquillité pour devenir un chef de parti : il ne tarda pas à se réconcilier avec la cour. Il avait épousé, le 16 décembre 1743, Louise-Henriette de Bourbon-Conti, morte le 9 février 1759. Cette union ne fut pas heureuse; cependant il en naquit deux enfants, *Louis-Philippe-Joseph* (dont l'article suit) et *Louise-Marie-Thérèse-Bathilde* (1). Leur père les fit inoculer par Tronchin, et cet exemple assura en France le succès de cette importante découverte. Le duc d'Orléans se remaria secrètement (23 avril 1773) avec Charlotte-Jeanne Beraud de La Haie de Riou, veuve du marquis de Montesson, lieutenant général, et femme de beaucoup d'esprit (2). Ce second mariage fut stérile.

Journal historique du règne de Louis XV (Paris, 1766). — Abbés Bourlet de Vauxelles, Fauchet et Maury, *Oraisons funèbres de Louis-Philippe, duc d'Orléans*. — Grimm, *Correspondance*, 1773-1781. — Mme de Genlis, *Mémoires*. — Collé, *Journal*. — Duc de Levis, *Souvenirs et Portraits*.

ORLÉANS (*Louis-Philippe-Joseph*, duc D'), surnommé *Égalité*, fils du précédent, né à Saint-Cloud, le 13 avril 1747, guillotiné à Paris, le 16 brumaire an II (6 novembre 1793). Il reçut en naissant le titre de *duc de Montpensier*, qu'il porta jusqu'au 4 février 1752, où il prit celui de *duc de Chartres*, à la mort de son aïeul. Il fut élevé avec beaucoup de soins par le comte de Pons-Saint-Maurice, et de bonne heure il manifesta un penchant prononcé pour tout ce qui était nouveau : ce penchant décida de sa vie. Il tenait de son aïeul le régent un goût irrésistible pour le plaisir, et de son père un grand laisser-aller dans ses habitudes. Il épousa, le 5 avril 1769, Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, fille du duc de Penthièvre; ce jour-là même il scandalisa la cour par son étourderie (3). On le vit bientôt se faire initier à la franc-maçonnerie, emprunter à l'Angleterre ses jockeys, ses courses de chevaux, ses modes, et à l'Amérique ses théories d'émancipation universelle. Amoureux outre mesure de popularité, il manifesta en janvier 1771 son esprit d'indépendance en s'opposant au coup d'État du chancelier Maupeou contre les parlements, et refusa de siéger dans la nouvelle compagnie formée par le ministre. Cette opposition le fit exiler momentanément dans ses terres. Aussitôt après son avénement, Louis XVI s'empressa de rétablir les parlements : les princes et les pairs y reprirent leurs places. Le duc de Chartres revint à la cour, et tout parut calmé. Lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, il sollicita vainement la survivance de la charge de grand-amiral de France occupée par le duc de Penthièvre, son beau-père; mais la cour adoucit ce refus en lui créant un commandement d'hon-

(1) Cette princesse, née à Saint-Cloud, le 9 juillet 1750, épousa en 1770 le duc de Bourbon (*voy.* CONDÉ et ENGHIEN). Elle mourut subitement à Paris, le 10 janvier 1822, au milieu d'une procession qui se faisait à Sainte-Geneviève.

(2) Née en 1737, morte le 6 février 1806.

(3) Il ne s'était pas placé au côté de l'autel où il devait être : on en lui fit l'observation; aussitôt il sauta légèrement par-dessus la queue de la robe de la mariée pour se mettre de l'autre côté; les vieux courtisans murmurèrent contre cet attentat aux lois de l'étiquette.

neur sur la flotte du comte d'Orvilliers. Au combat d'Ouessant (27 juillet 1778), il commandait l'arrière-garde (escadre bleue), sous la surveillance du brave contre-amiral Lamotte-Picquet, qui montait avec lui le vaisseau *le Saint-Esprit*. La conduite du prince dans cette occasion donna lieu aux versions les plus contradictoires, à juger par les documents qui nous en restent. Voici les termes dans lesquels le ministre de la marine écrivit au duc de Penthièvre : « M. d'Orvilliers a donné les preuves de la plus grande habileté; M. le duc de Chartres d'un courage froid et tranquille et d'une présence d'esprit étonnante. Sept gros vaisseaux, dont un à trois ponts, ont successivement combattu celui de M. le duc de Chartres, qui a répondu avec la plus grande vigueur, quoique privé de sa batterie basse; un vaisseau de notre armée à dégagé *le Saint-Esprit* dans le moment le plus vif, et a essuyé un feu si terrible qu'il a été absolument désemparé, etc. » Malgré ce témoignage officiel, les suites de ce combat, où la victoire resta sans résultat par une fausse manœuvre, furent imputées, par des personnes tenant à la cour, à la lâcheté du duc de Chartres, qui, prétendait-on, se serait, durant l'action, caché à fond de cale et aurait ensuite arrêté la poursuite de l'ennemi. On oubliait que le jeune prince n'exerçait qu'un commandement fictif, sans responsabilité, et que sa conduite particulière n'eût gêné en rien l'action de son collègue Lamotte-Picquet, si les fautes de d'Orvilliers n'étaient venues paralyser la victoire. Le roi partagea cette opinion, car il accepta la démission de d'Orvilliers, et laissa au duc de Chartres la désignation des officiers et des marins des trois escadres qui avaient mérité des récompenses. La flotte étant rentrée à Brest, le duc vint à Paris (2 août), et fut reçu avec un enthousiasme si général et si bruyant que la cour en fut émue. Peu après il retourna à son bord, et fit une croisière vers les Sorlingues. Ses ennemis mirent à profit son absence pour répandre dans le public des libelles diffamatoires. Ils cherchèrent aussi à indisposer le duc de Penthièvre contre son gendre, en lui persuadant que le duc de Chartres voulait le supplanter dans sa charge, dont il désirait seulement la survivance; en sorte que lorsque le prince revint de sa croisière, il trouva le public refroidi, son beau-père aigri, et la cour résolue à lui refuser la survivance qu'il sollicitait. Quoique froissé par cette injustice, il voulut continuer à servir sur mer; mais la reine se chargea de lui intimer l'ordre formel de quitter le service maritime (1). Il dut se contenter de la charge de colonel général des hussards, que le roi créa pour lui, par une prétendue faveur, qui fut considérée comme une sanglante ironie. Depuis lors (1779) le prince s'éloigna de plus en plus de la cour, quoique l'irrésolution de son caractère ait longtemps retardé une rupture ouverte. Mais de cette époque date son opposition systématique, qui devint bientôt le centre et le point de ralliement de tous les mécontents. Le roi le traitait sévèrement mais sans prévention. Le comte d'Artois le prenait pour compagnon assidu de ses plaisirs. « La reine, dit Lamartine, qui aimait le comte d'Artois, craignait pour son beau-frère la contagion des désordres et des amours du duc d'Orléans. Elle redoutait à la fois dans ce jeune prince le favori du peuple de Paris et le corrupteur du comte d'Artois. Elle fit acheter au roi le château de Saint-Cloud, séjour préféré du duc d'Orléans, et qu'il ne céda qu'avec beaucoup de regrets. D'infâmes insinuations contre les mœurs du duc transpiraient sans cesse des demi-confidences des courtisans. On l'accusa d'avoir fait empoisonner par des prostituées le sang du prince de Lamballe, son beau-frère, et de l'avoir énervé de débauches pour hériter seul de l'immense apanage de la maison de Penthièvre. Ce crime n'était que le crime de la haine qui l'inventait. » Mais la reine y croyait et en redoutait un pareil contre le comte d'Artois (1). Repoussé de la cour, le duc d'Orléans s'aigrit jusqu'à la haine, et, changeant de nature, il ne craignit pas d'engager ce terrible duel qui pour tous les combattants se termina sur l'échafaud.

Dans la première assemblée des notables, il fut l'un des chefs de l'opposition, plus par l'influence de son rang que par celle de sa capacité et de sa considération personnelles; car ses ennemis avaient habilement profité des déréglements de sa vie privée pour jeter de la défaveur sur sa conduite politique. Le 19 novembre 1787, le roi étant venu au parlement présenter deux édits portant la création d'un droit de timbre et d'un emprunt graduel de 440 millions, le duc d'Orléans se leva hardiment, et s'adressant

(1) Voici le texte de sa lettre : « Le 20 juillet. Le roi est informé et mécontent, Monsieur, de la disposition où vous êtes de vous joindre à son armée. Le refus constant qu'il a cru devoir faire aux instances les plus vives, de ce qui le touche de plus près, les suites qu'aura votre exemple, ne me laissent que trop voir qu'il n'admettra ni excuse ni indulgence. La peine que j'en ai m'a déterminée à accepter la commission de vous faire connaître ses intentions, qui sont très-positives. Il a pensé qu'en vous épargnant la forme sévère d'un ordre, il diminuerait le chagrin de sa contradiction, sans retarder votre soumission. Le temps prouvera que je n'ai consulté que votre propre intérêt, et qu'en cette occasion, comme en toute autre, je chercherai toujours, Monsieur, à vous prouver mon sincère attachement. MARIE-ANTOINETTE » (*Correspondance de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans*, publiée par L.-C.-R.; Paris, Lerouge, 1800, p. 14 et 15 de l'Introduction). Quelque soin que prît Marie-Antoinette de paraître favorable au duc de Chartres, celui-ci n'ignorait pas que la résolution du roi n'était que le résultat de l'inimitié personnelle de la reine, et dès lors il lui voua une haine implacable.

(1) A cette époque le duc d'Orléans, occupé de réparer sa fortune obérée, construisit les galeries du Palais-Royal, c'est-à-dire qu'il changea les beaux jardins de son palais en une espèce de bazar, qui devint le forum de l'oisiveté, du jeu, et des débauches. Cette opération rapporta des sommes immenses à son propriétaire; mais la cour fut ou sembla indignée d'une telle spéculation. Louis XVI alla jusqu'à dire : « Maintenant, duc, que vous tenez des boutiques, on ne vous verra plus que le dimanche? »

au monarque, lui demanda si la séance était un lit de justice ou une délibération libre. « C'est une séance royale », répondit Louis XVI. « S'il en est ainsi, dit le duc, je proteste contre cette mesure; je déclare que le droit de voter des impôts n'appartient qu'aux états généraux. En tous cas, pour la décharge des membres qui sont censés participer à l'enregistrement des nouveaux édits, je demande qu'on ajoute ces mots : Par commandement exprès du roi ! » Les conseillers Freteau de Saint-Just, Sabatier de Cabre, d'Eprémesnil appuyèrent cette motion. L'enregistrement fut aussitôt forcé. Freteau et Sabatier furent exilés aux îles d'Hyères et le duc d'Orléans à Villers-Coterêts. Cette disgrâce ne fit qu'accroître sa popularité. Il s'ennuya bientôt de n'avoir d'autre passe-temps que la chasse à courre (1), et, dit M. Thiers, « dépourvu à la fois de la dignité d'un prince et de la fermeté d'un tribun, il ne sut pas supporter une peine aussi légère, et pour obtenir son rappel il descendit jusqu'aux sollicitations, même envers la reine, son ennemie personnelle. » Il reparut dans la capitale le 23 mars 1788 (2), et un mois plus tard à la cour.

Dans la deuxième assemblée des notables, le duc présida le troisième bureau, et combattit avec véhémence les projets ministériels. Bientôt après les états généraux furent convoqués. Il brigua le mandat de député. Élu par la noblesse à Paris, à Crespy, à Villers-Coterêts, il choisit Crespy parce que les cahiers de ce bailliage demandaient le plus de réformes. Déjà son nom était devenu un espèce de signe de ralliement pour les partisans des innovations. On commençait à parler du *parti d'Orléans*, et ce prince, flatté d'un avenir confus, laissait agir ses nombreux clients; lui-même secondait leurs manœuvres. A la procession solennelle qui eut lieu à Versailles, la veille de l'ouverture des états (4 mai 1789), l'on remarqua l'affectation avec laquelle le prince se confondait dans les rangs des députés du tiers. La foule le salua « de cris si furieux, rapporte Mme de Campan, qu'il fallut soutenir la reine prête à s'évanouir de colère et de douleur ». Dès les premières séances le duc se prononça énergiquement contre la majorité de l'assemblée et pour la réunion des ordres. Le 25 juin il vint avec quarante-six autres membres de la noblesse se réunir au tiers (1), devenu *Assemblée nationale*. Le 3 juillet l'Assemblée, procédant à sa constitution définitive, le nomma son président. Il refusa cet honneur. Le 12 juillet, le peuple, exaspéré par le renvoi de Necker, s'empara du buste de ce ministre, et le promena dans Paris avec celui du duc d'Orléans. Ce fut du jardin du Palais-Royal que partirent deux jours après les colonnes qui allaient prendre la Bastille. Dans un grand nombre de groupes on désignait hautement le duc comme lieutenant général du royaume, avec Necker pour premier ministre. En cet instant cette combinaison avait de grandes chances de succès; mais soit défaut d'audace, soit défaut d'ambition, le duc d'Orléans ne prit jamais l'attitude du rôle que l'opinion lui assignait. Il agissait assez pour se compromettre, pas assez pour réussir; et si ses partisans avaient en effet des projets, il dut les désespérer plus d'une fois par ses hésitations. Il ne parut pas alors pousser les choses au delà de la conquête d'une constitution pour son pays et le titre de grand citoyen pour lui-même. Il continua à siéger à l'extrême gauche, prenant rarement la parole. C'est de cette époque que quelques écrivains ont fait dater la prétendue alliance entre Mirabeau et le duc d'Orléans. « Elle n'exista jamais, dit M. Thiers. On a pu y croire parce que Mirabeau traitait familièrement avec le duc et que tous deux, étant supposés avoir une grande ambition, l'un comme prince, l'autre comme tribun, paraissaient devoir s'allier. La détresse de Mirabeau et la fortune du duc d'Orléans semblaient aussi un motif d'alliance. Néanmoins Mirabeau resta pauvre jusqu'à ses liaisons avec la cour. » Suivant M. de Lamartine « Mirabeau, qui cherchait un prétendant pour personnifier la révolte, avait eu des entrevues avec le duc d'Orléans; il avait tâté son ambition pour juger si elle irait jusqu'au trône. Il s'était retiré mécontent; il avait trahi sa déception par des mots injurieux. » Il appelait les scrupules du prince *la lâcheté d'un ambitieux*. Ce qui put faire croire surtout que Mirabeau défendait les intérêts du duc, c'est l'insistance qu'il apporta, le 21 septembre, lors de la question de régence, pour faire déclarer que la régence ne pourrait appartenir qu'à un prince français (2). Ce ne fut qu'une ma-

(1) Il ne chassait plus à tir depuis qu'il avait eu le malheur de blesser un de ses gens d'un coup de fusil.

(2) Le parlement s'était empressé de réclamer sa liberté et celle des deux conseillers Freteau et Sabatier. De son côté la reine tint bon, et le roi repoussa cette demande; alors le parlement adressa au roi des remontrances, où il lui fit observer « qu'il n'avait pas le droit de punir, puisqu'il n'avait pas le droit de juger; qu'il n'avait que le plus beau droit de tous, celui de faire grâce; qu'il fallait par conséquent accorder des juges aux membres de la cour qui se trouvaient frappés par une simple condamnation ministérielle ». Le gouvernement, ne voulant pas avoir l'air de faiblir, maintint les mesures de rigueur qu'il avait prises, et le rappel du duc d'Orléans fut différé.

(1) Suivant Ferrières, il avait la veille promis le contraire aux Polignac. En tous cas cette démarche exaspéra tellement la cour que d'après des indiscrétions du baron de Breteuil, lui-même, « il fut alors question dans les conciliabules de la haute aristocratie de se débarrasser du prince patriote et de huit ou dix membres des plus influents de l'assemblée. La faveur publique pour le duc était telle que l'on put craindre un instant que les états généraux de Versailles ne se terminassent comme ceux de Blois par un assassinat ou par une usurpation ».

(2) Les frères du roi ne pouvaient être tuteurs de leur neveu, dont ils étaient héritiers, et la maison d'Espagne se trouvait au même degré de parenté que celle d'Orléans. Malgré les efforts de Mirabeau, qui accusait ses adversaires de vouloir amener en France une domination étrangère, l'assemblée passa à l'ordre du jour.

nœuvre de Mirabeau pour apprécier la force des différents partis, ce qu'il appelait « la géographie de l'Assemblée ».

Si le duc d'Orléans compta quelque temps de nombreux partisans dans les couches inférieures du peuple, en revanche une grande partie de la bourgeoisie lui était hostile et s'était faite l'auxiliaire de la cour. Effarouchée d'abord par les écarts de jeunesse du prince, maintenant elle l'accusait de causer tous les malheurs qui affligeaient la capitale : sa bienfaisance même lui était imputée à crime. On l'accusait d'avoir, en 1787, accaparé les grains et de les avoir fait ensuite distribuer gratuitement aux victimes de cette famine factice pour gagner leurs suffrages. Dans le même but, pendant l'hiver de 1788 à 1789, il aurait fait allumer des feux publics, servir des tables banales et distribuer des sommes considérables aux pauvres. C'était encore lui qui soudoyait (cette accusation était plus fondée) les libellistes qui attaquaient le roi, la reine, la noblesse, le clergé, les priviléges, les maîtrises, etc., etc. C'était lui qui avait excité l'insurrection du faubourg Saint-Antoine les 27 et 28 avril 1789, causé le pillage et l'incendie de la fabrique de papiers des Reveillon frères; c'était lui qui, devançant Camille Desmoulins, le 13 juillet, avait le premier crié *aux armes!* dans le Palais-Royal. Ce fut surtout après les déplorables journées des 5 et 6 octobre que les accusations s'élevèrent si violentes que La Fayette crut devoir s'en faire l'écho. Il exigea du roi l'éloignement du duc, et dans un rendez-vous qu'il eut avec le prince chez la marquise de Coigny, il l'intimida par sa fermeté et le décida à partir pour Londres avec une mission fictive. La contrainte exercée par La Fayette envers le duc d'Orléans indisposa le parti populaire et surtout les amis du prince, qui s'irritèrent de sa faiblesse et invitèrent Mirabeau à dénoncer cet acte arbitraire à la tribune. Mirabeau y consentit; mais une nouvelle sommation de La Fayette décida le départ du prince (14 octobre 1789). En apprenant cette nouvelle, Mirabeau s'écria, faisant allusion au zèle inutile des amis du duc : « Ce j... f..... ne mérite pas la peine qu'on se donne pour lui ! » Il ajouta : « Tout le monde est de son parti, excepté lui-même !.. » Aussitôt son départ, le Châtelet, obéissant aux ordres de la cour, commença une procédure destinée à faire peser sur d'Orléans et sur Mirabeau la responsabilité des événements d'octobre. Le prince revint à Paris sans ordre, le 7 juillet 1790, et prononça le 11 à l'Assemblée nationale un discours apologétique de sa conduite, qui fut écouté avec faveur. Peu de temps après le (7 août), le Châtelet rendit compte de l'instruction dirigée contre Mirabeau et d'Orléans, et conclut à leur mise en accusation. On prétendait les avoir vus mêlés aux insurgés et les excitant à forcer le château. Le duc était prévenu d'avoir eu le projet de faire interdire Louis XVI, de mettre en jugement la reine, de se faire nommer lieutenant général du royaume, etc. Mirabeau se défendit en renvoyant l'accusation à ses accusateurs. Il dit peu de mots sur le duc, et s'écria en finissant : « Oui, le secret de cette infernale procédure est suspendu ». D'Orléans prouva par de nombreux et irrécusables témoignages que du 3 au 6 octobre il n'avait pas quitté son château de Monceaux. « Un assassinat, ajoutait-il, en tuant le roi ou la reine, laissait vivre la monarchie, les lois du royaume et les princes héritiers du trône. Je ne pouvais y monter que sur cinq cadavres placés entre mon ambition et lui. Ces échelons de crime ne m'auraient conduit qu'à l'exécration de la nation et auraient lassé même les assassins. » L'assemblée, sur le rapport de Chabroud, décida (2 octobre) qu'il n'y avait pas lieu à suivre.

Après la fuite de Louis XVI, en juin 1791, le trône était vacant de fait et de droit (1). La couronne semblait aux pieds du duc; il ne voulut pas la ramasser. Il demeura dans l'expectative. Cependant, on lui attribua la fameuse pétition qui déclarait le roi déchu comme perfide et traître à ses serments. Cette pétition, rédigée aux Jacobins et signée au Champ de Mars (juillet 1791), était, a-t-on dit, l'œuvre de Laclos, secrétaire du prince, et de Brissot, protégé de Mme de Genlis, qui faisait l'éducation des fils du prince. Le sang versé à cette occasion fut donc imputé à d'Orléans. Le mois suivant, lorsqu'à la révision de la constitution, il fut décidé que les princes français ne pourraient être élus à des fonctions par les suffrages du peuple, d'Orléans fit connaître par une déclaration publique qu'il renonçait aux prérogatives attribuées à son rang de prince et particulièrement au droit de la régence. Dans ce moment, ou peu après, il y eut un rapprochement qui semblait sincère entre le roi et le duc. Le ministre de la marine Thévenard l'avait ménagé en comprenant le duc d'Orléans comme un des vice-amiraux dans le travail de réorganisation de l'état-major de la flotte. Bertrand de Molleville, qui remplaça Thévenard, présenta la signature à Louis XVI. Le duc se montra très-reconnaissant de cette faveur, et sentant d'ailleurs combien il était déplacé dans le parti populaire, il eut, par l'intermédiaire de Bertrand de Molleville, un entretien secret du roi, et tous deux se séparèrent satisfaits l'un de l'autre (2). Le dimanche suivant (janvier 1792), le nouvel amiral se présenta pour faire sa cour au roi. Le couvert de la reine était mis, et tous les courtisans s'y trouvaient en grand nombre. A peine l'eut-on aperçu, que les mots les plus outrageants furent proférés. « Prenez-garde aux plats », s'écriait-on de toutes parts, comme si l'on eût redouté qu'il

(1) L'assemblée avait prononcé la suspension du monarque jusqu'à la reconstitution du pouvoir royal.

(2) « Je crois comme vous, me dit le roi tout attendri, que le duc d'Orléans revient de bonne foi, et qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour réparer le mal qu'il a fait et auquel il est possible qu'il n'ait pas autant de part que nous l'avons cru. » (Bertrand de Molleville, *Mem.*)

y jetât du poison. On le poussait, on lui marchait sur les pieds, et on l'obligea de se retirer. En descendant l'escalier il reçut plusieurs crachats sur la tête et sur ses habits. Il sortit justement indigné et plus irrité que jamais, croyant que le roi et la reine lui avaient préparé cette scène humiliante. Le roi n'y était pour rien; mais il ne fit non plus rien pour en réparer l'effet. La reine avait la faveur légère et la haine imprudente; elle fut secrètement flattée de l'approbation de ses familiers, de l'avilissement de son ennemi. Dès lors le duc d'Orléans s'abandonna au tourbillon révolutionnaire et se jeta dans le parti de Danton, dont il devint le banquier. Après la clôture de l'Assemblée constituante, il avait fait un voyage sur les côtes de l'ouest, mais il ne put obtenir aucun commandement. Il renouvela ses instances; le roi répondit avec mépris : « Qu'il aille où il voudra! » Le duc se rendit à l'armée du nord, où servaient déjà ses deux fils, Chartres et Montpensier. Il assista aux combats de Ménin et de Courtray; mais il fut bientôt rappelé à Paris, la cour craignant qu'il ne se fît un parti dans l'armée. Ce nouvel affront lui valut d'être nommé député de Paris à la Convention nationale (septembre 1792). Depuis l'abolition des titres nobiliaires on ne l'appelait que *M. d'Orléans*, ou le *prince Louis-Philippe-Joseph;* il accepta ensuite le nom de Philippe *Égalité* que lui conféra la commune de Paris (15 septembre). Il continua à siéger à l'extrême gauche, mais ne prit guère la parole que dans des questions pour ainsi dire personnelles. C'est ainsi qu'en décembre il protesta contre la motion de Lanjuinais, Buzot, Louvet, qui proposaient le bannissement des Bourbons sans exception. Cette mesure, dirigée contre lui et qui l'eût peut-être sauvé, fut décrétée par acclamation, mais ajournée pour lui seul par l'opposition de la Montagne. Le procès du roi s'ouvrit bientôt : Égalité, comme l'a dit Robespierre, était peut-être le seul membre qui pût se récuser; mais obligé de se rendre supportable aux Jacobins ou de périr, il crut sauver sa tête en faisant tomber celle de son parent. A l'appel de son nom, il répondit : « Uniquement occupé de mon devoir, convaincu que tous ceux qui ont attenté ou attenteraient par la suite à la souveraineté du peuple méritent la mort, je vote pour la mort! » Ce vote, dicté par la peur encore plutôt que par la vengeance, ne produisit pas l'effet que l'auteur en attendait. Il souleva chez les uns le mépris, chez les autres l'indignation. Le 6 avril la Convention ordonna que tous les membres de la famille des Bourbons fussent détenus pour servir d'otage à la république. Arrêté le 7, il fut transféré aussitôt à Marseille. Il adressa à la Convention plusieurs pétitions qui restèrent sans résultat. Mis en accusation par décret du 3 octobre avec environ quarante députés du parti de la Gironde, au bout de six mois son procès fut repris. Il fut ramené à Paris, enfermé à la Conciergerie, puis traduit devant le tribunal révolutionnaire. Accusé d'avoir aspiré à la royauté et de relations avec Mirabeau et Dumouriez, il se défendit avec autant d'adresse que de sang-froid; mais il était condamné d'avance. Il entendit son arrêt avec le plus grand calme, et demanda à être exécuté le plus tôt possible. Le même jour (6 novembre 1793), vers quatre heures de relevée, il fut conduit au lieu de l'exécution avec Coustard, député compris comme lui dans la mise en accusation des représentants girondins, et les nommés Goudier, Labrousse et Laroque, condamnés les jours précédents. Passant le long de la rue Saint-Honoré, il jeta un regard sec sur son ancienne demeure, et répondit aux huées de la populace par un geste de mépris, en disant : « Ils m'applaudissaient autrefois!... » Il ne démentit pas un seul instant son dégoût des hommes et de la vie. Descendu de la charrette et monté sur le plancher de la guillotine, les valets du bourreau voulurent tirer ses bottes, étroites et serrées à ses jambes. « Non, non, leur dit-il, avec sang-froid, vous les tirerez plus aisément après : dépêchons-nous! dépêchons-nous!.. » Ce furent ses dernières paroles.

Sa femme, *Louise-Marie-Adélaïde* DE BOURBON-PENTHIÈVRE, née à Paris, le 13 mars 1753, morte à Ivry-sur-Seine, le 23 juin 1821, était la fille du vertueux duc de Penthièvre et de Marie-Thérèse-Félicité d'Este. Mariée à seize ans, elle se montra avec avantage à la cour, où elle ne cessa de paraître que lorsque son époux fut brouillé avec le roi et les princes. Cette princesse, qui n'avait point quitté la France à l'époque la plus désastreuse de la révolution, fut emprisonnée en 1793 au Luxembourg; elle atteignit le 9 thermidor avant que l'on se fût occupé de son sort, fut placée jusqu'au 12 septembre 1797 dans la maison de santé du docteur Belhomme, et déportée ensuite en Espagne. Dès la première restauration, elle revint à Paris, qu'elle ne quitta pas pendant les Cent Jours, par suite d'un accident qui lui était survenu, et reçut même de l'empereur une pension de trois cent mille francs. L'exercice des vertus chrétiennes, et particulièrement de la charité, remplit ses derniers jours. De son mariage, elle eut trois fils, *Louis-Philippe*, roi des Français en 1830, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais, auxquels elle avait survécu.

A. DE L.

Moniteur général, an. 1788-1794. — *Bulletin du tribunal révolutionnaire*, dans l'*Hist. parlementaire de la révolution*, t. XXXI. — Ferrières, *Mémoires*. — Bouillé, *Mém.* — Mme Campan, *Mém.* — Bertrand de Molleville, *Mém.* — Malouet, *Voyage et Conspiration de deux inconnus*, etc.; Paris, 1792, in-8°. — Thiers, *Hist. de la Révolution française*, t. I à IV. — A. de Lamartine, *Hist. des Girondins*, t. I à VII. — E. et A. de Goncourt, *Vie de Marie-Antoinette*, chap. II.

ORLÉANS (*Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri*, duc D'), prince royal français, fils aîné du roi Louis-Philippe, né à Palerme, le 3 septembre 1810, mort le 13 juillet 1842. Son père, qui partageait l'exil des Bourbons, appelé en ce moment par la junte de Séville au

secours de la Catalogne, ne fut pas présent à la naissance de son fils aîné. Vers la fin d'août 1814, quand ses parents rentrèrent en France, le duc de Chartres (on lui donnait alors ce titre, suivant l'usage de sa maison) n'avait pas encore quatre ans, mais savait déjà notre langue. « Que ferons-nous de ce garçon? » dit le roi Louis XVIII, quand il lui fut présenté à Paris. — Vous en ferez un soldat comme papa, » répondit l'enfant. Cependant sa famille, fixée définitivement sur le sol français, qu'elle avait dû quitter encore une fois pendant les Cent Jours, songeait à élever dignement l'héritier de son nom. Le père, au grand scandale de la cour, aux vifs applaudissements du public, décida qu'il entrerait au collége Henri IV (23 octobre 1819). Ce parti, conforme aux idées libérales du duc d'Orléans et à son expérience personnelle de la vie, n'était pas absolument sans précédents, même dans les familles princières de l'ancienne monarchie; mais cette éducation d'un prince au collége n'avait jamais été prise au sérieux, comme elle le fut pour le jeune duc de Chartres. Travaux, plaisirs, punitions, récompenses, tout était commun entre lui et ses camarades, et plus d'une liaison née en ces jours d'égalité rapprocha plus tard la distance des rangs. Bientôt son nom prit place parmi ceux des élèves couronnés aux distributions du collége ou du concours général, et les applaudissements de ses émules attestaient aux yeux de tous que ces succès étaient loyalement et légitimement acquis. Plus tard, il suivit les cours, et subit avec distinction les examens difficiles de l'École polytechnique. L'étude des langues vivantes et les éléments de la stratégie complétèrent cette éducation, non point pédantesque ni purement scientifique, mais substantielle et positive, ainsi qu'il convient à un prince. D'ailleurs il disait qu'il aimait mieux apprendre dans le monde que dans les livres. Nommé, le 30 septembre 1824, colonel du 1er régiment de hussards (1), il se livra tout entier à la pratique du commandement et à la théorie de l'art militaire. En 1829, il alla visiter avec son père l'Angleterre et l'Écosse, accompagna ensuite son régiment à Lunéville, puis à Joigny, où la révolution de juillet 1830 le trouva. Dès le 1er août il fit prendre à ses soldats la cocarde tricolore, les ramena (le 3) à Paris, et, devenu duc d'Orléans et prince royal par l'élévation de Louis-Philippe au trône, il partit pour inaugurer dans les provinces les couleurs nationales que, le premier de l'armée, son régiment avait arborées aux yeux de la capitale (2). Un an après, il commandait la première brigade détachée à l'armée du nord, lors de la première campagne de Belgique, qui ne fut, comme on sait, qu'une promenade militaire. Le 29 novembre 1831, lors de l'insurrection de Lyon, il fut envoyé en mission extraordinaire dans cette ville avec le maréchal Soult, et il expliquait lui-même la nature de cette mission, lorsqu'il disait dans un de ses discours : « Je suis venu comme pacificateur... Les coupables appartiennent à la justice, mais les malheureux sont de mon domaine. » De fortes sommes, envoyées depuis aux ouvriers lyonnais, à diverses époques, prouvèrent que ce n'étaient point là de vaines paroles. Lors de l'invasion du choléra (mars 1832), il fit mieux que de contribuer de sa bourse au soulagement de tant d'infortunes : il paya de sa personne, et sa visite à l'hôtel-Dieu, au moment où le fléau sévissait avec le plus de force, fut à la fois un acte de courage, de politique et d'humanité. La médaille qui lui fut décernée à cette occasion par le conseil municipal de la ville de Paris flatta plus son amour-propre que toutes les distinctions honorifiques dont il fut revêtu.

Cependant c'étaient là pour le courage du jeune prince de trop pénibles épreuves pour qu'il n'attendît pas avec impatience l'occasion de gagner ses éperons devant l'ennemi. Cette occasion s'offrit à lui dans la nouvelle expédition de Belgique. Le 4 novembre 1832, il prenait le commandement de la brigade d'avant-garde de l'armée du nord, et le 20 il était devant la citadelle d'Anvers. Dans la nuit du 29 au 30, il demanda à commander la tranchée, bien que sa qualité de général de la cavalerie le dispensât de cette mission périlleuse, et il s'en acquitta de manière à mériter non-seulement les éloges officiels du maréchal Gérard (bulletin du 30 novembre), mais l'approbation de l'armée. A l'attaque de la lunette Saint-Laurent, on le vit monter sur le parapet au milieu d'une grêle de balles, pour encourager les troupes, et son testament, daté de la veille de l'assaut (23 décembre), est venu plus tard révéler comment il comprenait ses devoirs de prince et de soldat. Trois ans après, l'Afrique voyait à son tour le prince s'associer aux fatigues et aux exploits de l'armée, dans la campagne signalée par le combat de l'Habrah et la prise de Mascara (novembre et décembre 1835). Une contusion de balle reçue dans la première de ces affaires et une maladie assez grave, suite des fatigues supportées sous un climat brûlant, attestèrent qu'il ne s'était pas épargné dans cette courte mais brillante expédition. A la suite d'un voyage qu'il fit à Berlin et à Vienne, avec son frère M. le duc de Nemours, dans le courant de 1836, le prince royal

(1) Les états de service officiels du prince que nous avons eus sous les yeux, portent en tête la mention suivante : 7e régiment de hussards (c'était l'ancien numéro de ce régiment), sous-lieutenant, octobre 1814.

(2) Ce fait, dont les particularités, a-t-il dit lui-même, devaient trouver place dans sa biographie, prouvait à la fois « la bonne discipline du corps et une confiance dans son jeune chef, qui m'a vivement touché et qui porta le régiment à se lancer avec moi (au milieu d'une crise dont le dénoûment était incertain et inconnu) dans le parti national, auquel nous fûmes les premiers de l'armée à nous joindre ». (Lettre du duc d'Orléans à M. de Gouy, colonel du 1er de hussards, publiée dans le *Journal des Débats* du 9 août 1842.)

épousa la princesse Hélène de Mecklembourg. Ce mariage (30 mai 1837) paraissait un nouveau gage de sécurité pour l'avenir. Le duc, au milieu des premières joies de l'hymen, n'oubliait pas qu'il avait promis de retourner en Afrique. Une nouvelle campagne se préparait : il tint à honneur d'en faire partie; mais cette fois il eut à lutter contre les résistances du conseil des ministres et contre les répugnances de sa famille. Il l'emporta enfin, et se hâta de partir, « de peur, dit-il, qu'on ne revînt sur cette décision (1) ». Le résultat de cette expédition (septembre et octobre 1839), où l'on ne rencontra guère d'autres ennemis qu'un soleil de plomb et des obstacles matériels, fut la reconnaissance de la grande voie de communication destinée à réunir Alger à Constantine; mais elle eut un côté pittoresque et saisissant qui la distinguent des autres : le passage des Portes-de-Fer, ces barrières réputées jusqu'alors infranchissables. Cette palme cueillie par les soldats et offerte à leur jeune général, cet arc de triomphe romain rencontré au milieu du désert (à Djimilah), et que Paris devait voir un jour, d'après le vœu du prince, transporté comme par enchantement dans ses murs, tout cela parlait fortement à l'imagination des soldats, et rappelait la poésie lointaine de la campagne d'Égypte. Au mois de mars 1840, le duc d'Orléans s'embarquait de nouveau pour l'Afrique; mais cette fois il n'était pas seul : il emmenait son jeune frère le duc d'Aumale, heureux d'y faire sous lui ses premières armes. Jamais il ne montra plus d'élan que dans cette campagne, qui devait être pour lui la dernière. Les rapports officiels du maréchal Valée le citent à plusieurs reprises pour sa belle conduite aux combats de l'Affroun, de l'Oued' Ger, du bois des Oliviers, à la prise de Médéah, et surtout à celle du teniah de Mouzaïa, où il dirigea les dispositions d'attaque, et commanda en personne la colonne qui attaquait la position de front. Moment solennel pour le prince, celui où, rejoint par les braves Duvivier, Lamoricière, Changarnier, par son jeune frère, qui venait de charger à la tête des grenadiers du 23ᵉ, il prit possession de ces hauteurs. — « En cessant d'être votre chef et le compagnon de vos travaux, je resterai l'ardent défenseur de vos droits. » Ces paroles du prince lorsqu'il prit congé de l'armée d'Afrique disent assez quelles étaient ses occupations dans l'intervalle de ses campagnes. C'est ainsi que les deux années 1841 et 1842 furent presque exclusivement consacrées à l'organisation, à l'inspection ou à la manœuvre des troupes. C'est ainsi qu'il organisa à Saint-Omer les chasseurs à pied de Vincennes, depuis dénommés *chasseurs d'Orléans*, l'un des meilleurs corps de l'armée, destiné à en modifier profondément la composition. On sait aussi, qu'il s'occupait de l'histoire des régiments, entreprise par ordre du ministre de la guerre, et il a laissé des fragments pleins d'intérêt sur celle du 2ᵉ léger et du 1ᵉʳ hussards, qu'il avait commandés (1). Le jour même de l'accident déplorable qui le ravit à la France, le 13 juillet 1842, le duc d'Orléans, à peine de retour des eaux de Plombières, où il avait conduit sa femme, devait partir pour Saint-Omer, inspecter plusieurs des régiments désignés pour le corps d'armée d'opération sur la Marne, dont le commandement en chef lui était déféré. Il se rendait à Neuilly pour faire encore une fois ses adieux à sa famille, lorsqu'en voulant sauter de sa calèche, dont les chevaux s'étaient emportés, ou, suivant une autre version, lancé à terre par une brusque secousse au moment où il se tenait debout, il eut la colonne vertébrale brisée, et mourut quelques heures après, sans avoir repris connaissance. Nous n'essayerons point de peindre le deuil de la famille royale, les cérémonies funèbres de Notre-Dame et de Dreux. Constatons seulement que, même dans ses jours d'indifférence et de luttes, la France trouva des regrets sincères, unanimes, pour cette existence de prince si bien employée et si subitement tranchée.

Dans cette vie consacrée à l'accomplissement de tous les devoirs, la politique proprement dite a tenu peu de place. Sans affecter l'opposition banale des héritiers présomptifs, on entendit le duc d'Orléans dire : « Mon père a sa mission; moi, j'aurai la mienne. » A la chambre des pairs, où il siégeait depuis 1830, il prit quelquefois la parole avec convenance et dignité, le plus souvent pour des faits personnels, et il considérait aussi comme telles les attaques contre la révolution de Juillet et les institutions qu'elle avait fondées. Il n'intervenait dans les luttes de partis que dans un intérêt de clémence et d'humanité, ce qui ne l'empêcha pas d'être en butte aux outrages des pamphlétaires. Il faisait le plus noble usage de sa dotation princière, si amèrement critiquée. Il en employait une partie à des actes de bienfaisance, qu'on est tenté de regarder chez les princes comme une nécessité de position, mais qui se distinguaient par la forme heureuse qu'il savait leur donner. L'autre partie était consacrée au patronage intelligent de tous les talents, parmi lesquels il aimait à choisir les plus jeunes ou les plus contestés. Parmi les artistes et les hommes de lettres contemporains, il en est peu qui n'aient été ses obligés ou ses amis. Les fêtes élégantes du pavillon de Marsan, par le mouvement qu'elles donnaient aux arts et à l'industrie, les courses de Chantilly et du Champ-de-Mars, par l'influence qu'elles exerçaient sur l'amélioration de la race des chevaux, témoignaient que le prince se proposait un but d'utilité jusque dans ses plaisirs. Terminons par ces paroles d'une bouche élo-

(1) Lettre au général Létang, p. 218, du *Prince-Royal*, par J.-J. Janin.

(1) MM. Jules Janin et Adrien Pascal ont publié quelques-uns de ces fragments dans leurs notices. *Voy.* aussi la lettre du prince citée dans une note précédente.

quente, qui résumaient avec bonheur les qualités du prince que la France venait de perdre : « Fils de Henri IV par le sang, par la bravoure, par l'aménité cordiale et charmante de sa personne; fils de la révolution par le respect de tout droit et l'amour de toute liberté; entraîné vers la gloire militaire par l'instinct de sa race; ramené vers les travaux de la paix par les besoins de son esprit; capable et avide de grandes choses; populaire au dedans, national au dehors, rien ne lui a manqué, excepté le temps (1). »

Le duc d'Orléans eut deux fils de son mariage avec la princesse Hélène : *Louis-Philippe-Albert*, comte de PARIS, né à Paris, le 24 août 1838; *Robert-Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand*, duc de CHARTRES, né à Paris, le 9 novembre 1840. [M. RATHERY, dans l'*Encycl. des gens du m.*]

Adrien Pascal, *Vie militaire du duc d'Orléans*; Paris, 1842, in-18. — J. Janin, *Le Prince royal*; ibid.

ORLÉANS (*Hélène-Louise-Élisabeth* DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN, duchesse D'), femme du précédent, née le 24 janvier 1814, à Ludwigslust, morte à Richmond, le 18 mai 1858. Fille de Frédéric-Louis, grand-duc héréditaire de Mecklembourg-Schwerin, et de la princesse Caroline de Weimar, sa seconde femme, elle avait un frère du même lit, le prince Albert, né en 1812 et mort à vingt ans environ. Elle le regretta beaucoup. Elle perdit sa mère à l'âge de deux ans (1816); son père épousa en troisième noces la princesse Auguste de Hombourg, qui, restée veuve bientôt après (1819), servit de mère à la jeune orpheline et dirigea son éducation. La princesse Hélène fut élevée dans une retraite presque absolue. Au printemps de 1827, lorsque la grande-duchesse la conduisit pour la première fois à la cour de Weimar, elle ne connaissait guère, outre les membres de sa famille, que ses professeurs; cependant elle ne parut ni contrainte ni surprise par ses nouvelles impressions. La vie sérieuse qu'elle avait menée jusqu'alors avait peut-être développé sa sensibilité; mais elle avait aussi formé son esprit aux plaisirs de l'intelligence, et malgré sa jeunesse elle possédait déjà le goût de la poésie et des beaux-arts, dont elle a toujours fait preuve. La grande-duchesse étant tombée malade en 1830, sa belle-fille l'accompagna aux eaux de Tœplitz. Ce séjour eut une grande influence sur la destinée de la princesse Hélène; c'est à Tœplitz qu'elle fut présentée au roi de Prusse, qui, charmé de sa distinction et de l'égalité de son humeur, lui voua une sincère amitié. En 1836, le duc d'Orléans fit un voyage en Allemagne. Lors de son passage à Berlin, le vieux roi de Prusse, se prenant pour lui d'une affection toute paternelle, lui exprima le regret de n'avoir plus de fille dont il pût lui confier le bonheur; le souvenir de la princesse Hélène se présentant à son esprit, il fit de l'union du duc avec cette princesse sa préoccupation la plus vive, en dépit de la résistance qu'il rencontra dans sa propre famille. Le ministre de France, M. Bresson, fut chargé de la demande officielle. Le grand-duc Paul-Frédéric, son frère d'un premier lit, l'accueillit avec une certaine froideur, et il ne fallut pas moins que l'intervention directe du prince royal pour lever toutes les objections. Le contrat de mariage fut signé le 5 avril 1837, et le 15 mai la jeune fiancée quitta Ludwigslust avec sa belle-mère, qui voulut la présenter elle-même à la reine. Le 25 mai elle fit son entrée en France. De Forbach à Fontainebleau, partout elle reçut sur son passage l'accueil le plus bienveillant (1). Le 30 mai les époux reçurent la bénédiction nuptiale à Fontainebleau, selon les rites des deux communions, après la cérémonie civile, faite par le chancelier Pasquier. Les fêtes magnifiques célébrées à Paris à l'occasion de ce mariage furent attristées par un funeste accident, qui coûta la vie à un grand nombre de personnes. Quatre années s'écoulèrent pour la duchesse au milieu des joies de la vie intime, de l'éclat du rang et des espérances les plus riantes. La naissance de ses deux fils, le comte de Paris (24 août 1838) et le duc de Chartres (9 novembre 1840), mit le comble à son bonheur.

Le 14 juillet 1842 la duchesse se trouvait aux eaux de Plombières quand un malheur aussi grand qu'imprévu vint la frapper. La nouvelle de la triste fin du duc d'Orléans fut envoyée au général Baudrand; Mme de Montesquiou, chargée de préparer la duchesse à cette terrible révélation, lui dit que le prince était dangereusement malade. Elle voulut partir aussitôt pour Paris. Dans la nuit, sa voiture rencontra celle de M. Chomel, médecin de la famille royale. Croyant la princesse instruite de la vérité, il la lui apprit involontairement. « Ce n'est pas possible, disait-elle, je ne vous crois pas; » et elle demeura plus d'une heure sur la route à sanglotter. Le 16 juillet elle arriva à Neuilly; mais elle n'y trouva plus que le cercueil, déjà refermé, de celui qui, selon ses propres expressions « avait tout son cœur ». A partir de ce jour elle habita aux Tuileries l'appartement de son mari. Là, au milieu des souvenirs à la fois amers et doux d'un passé heureux, elle se consacra entièrement à l'éducation de ses enfants;

(1) Discours de M. Victor Hugo en présentant au roi l'adresse de l'Institut.

(1) L'auteur anonyme de la *Vie de la duchesse d'Orléans* trace ainsi son portrait : « En effet, le charme inexprimable de sa physionomie plaisait dès l'abord. Si aucun de ses traits en particulier n'attirait l'attention, il y avait tant d'harmonie et de noblesse dans toute sa personne que les yeux se fixaient sur elle avec un vif intérêt. Son regard, doux et pénétrant à la fois, semblait chercher la pensée de ceux qui lui parlaient. Son sourire fin et bienveillant, une expression tantôt brillante, tantôt affectueuse et émue, reflétaient son âme et rendaient vivement l'impression qu'éveillait en elle chaque parole qui lui était dite. Bien qu'une distinction peu commune rappelât son rang, dont elle-même n'était jamais préoccupée, l'on peut dire que le sentiment qu'elle inspirait était celui de la sympathie. »

comme ils devaient être élevés dans la religion de leur père, la princesse, bien qu'elle fût protestante, assistait régulièrement à leur instruction religieuse comme à leurs autres leçons.

La révolution de Février la frappa moins dans ses principes que dans ses affections; depuis longtemps elle prévoyait une crise, sinon la chute de la dynastie. Le 24 février, quand le roi eut abdiqué en faveur du comte de Paris, la princesse se rendit à la chambre des députés, accompagnée de ses deux fils et du duc de Nemours. A son arrivée quelques cris de « Vive la duchesse d'Orléans! Vive le comte de Paris! » se firent entendre, auxquels répondirent les cris de « Pas de princes! Nous ne voulons pas de princes ici! » La duchesse prit cependant place au pied de la tribune, et y resta debout avec ses deux enfants. M. Dupin proposa, avec instance, de consigner au procès-verbal les acclamations qui avaient accueilli la duchesse d'Orléans comme régente. Le tumulte devenant extrême, le président engagea la princesse à se retirer. « Monsieur, répondit-elle, ceci est une séance royale. » Puis elle ajouta : « Si je sors d'ici, mon fils n'y rentrera plus. » On la fit monter jusqu'aux gradins placés en face de la tribune; elle s'y assit à côté du duc de Nemours. M. Crémieux, combattant le projet d'une simple modification de la loi de régence, fit passer à la duchesse la déclaration suivante : « C'est de la volonté nationale que mon fils et moi nous voulons tenir nos pouvoirs. J'élèverai mon fils dans les sentiments les plus vifs de l'amour de la patrie et de la liberté! » A ce moment, des gens armés envahirent la salle; le désordre fut à son comble, et la duchesse dut s'éloigner précipitamment, sous la protection de M. Jules de Lasteyrie. Séparée de ses enfants par la foule, elle retrouva presque aussitôt le comte de Paris, mais le duc de Chartres ne put lui être rendu que le lendemain. MM. de Montguyon et de Mornay l'accompagnèrent à l'hôtel des Invalides, où le duc de Nemours vint la rejoindre. Sur les instances de ce prince, elle consentit à quitter Paris; mais au moment de partir elle dit à ceux qui l'avaient suivie : « Sur un mot, demain ou dans dix ans, je reviens ici. » Elle arriva dans la nuit au château de Bligny, puis de là elle passa en Belgique (1), et se rendit à Cologne. Au mois de mai 1848 la duchesse d'Orléans s'établit à Eisenach, et fit de fréquents voyages en Angleterre, accompagnée de ses enfants. Elle vint même se fixer à Richmond après la mort de Louis-Philippe. Les émotions trop vives qu'elle avait éprouvées depuis longtemps usèrent sa vie, tout en lui laissant une force factice qui dissimulait sa fin prochaine. Le 18 mai 1858 elle mourut sans agonie, après une légère indisposition de quelques jours. Sans nulle ambition personnelle, la duchesse d'Orléans a cependant refusé constamment d'engager l'avenir de ses fils en reconnaissant les droits de la branche aînée des Bourbons au trône de France. Son testament est dicté, en ce qui concerne ses enfants, par une visible tendresse maternelle. Tous ses bijoux et objets précieux, soit par leur valeur, soit comme souvenir, y sont partagés entre le comte de Paris et son frère avec une grande impartialité. H. L—Y.

(1) En passant la frontière, la duchesse d'Orléans pleurait amèrement. « Je pleure, disait-elle, de douleur de quitter cette France, sur qui j'appelle toutes les bénédictions du ciel. En quelque lieu que je meure, qu'elle sache bien que les derniers battements de mon cœur seront pour elle. »

Madame la duchesse d'Orléans; Paris, 18[illegible], in-18.

ORLÉANS (*Jean* D'), peintre français, né vers 1350, mort après 1408. Il tirait vraisemblablement son nom de la ville où il était né. On le voit dès 1371, sous Charles V, figurer dans les comptes comme peintre et valet de chambre du roi. Il lui fut payé alors 80 francs pour avoir peint et décoré le *bers* ou berceau, qui reçut à sa naissance Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Jean d'Orléans continua son office sous le règne de Charles VI. En 1385, lors des joûtes de Cambrai, il toucha douze livres « pour avoir peint et contrefait neuf plumes de faisan d'Inde », qui furent placées sur les heaumes du roi et de Pierre de Navarre. En 1392 il peignit une *Annonciation* pour la chambre du dauphin Charles (mort en 1401.) En 1408 il recevait encore, avec le titre de peintre du roi, ses gages ordinaires, qui s'élevaient à six sous parisis par jour. Il avait alors son fils François pour associé à ses travaux avec future succession. Ce dernier, valet de chambre et peintre du roi Charles VI, se retrouve aussi mentionné dans un compte, comme peintre de Louis, dauphin, duc de Guyenne de 1414 à 1415. V.

Manuscrits, supplément français, 2340, folio 696. — L. de Laborde, *Ducs de Bourgogne; preuves*, t. I, p. 569. — A. de Montaignon, *Archives de l'art français*, 1853. — *Documents*, t. III, p. 343-344; — Vallet de Viriville, *ibid.*, t. V, pages 177 et s.

ORLÉANS. *Voy.* AUMALE, BEAUJOLAIS, BERRY, CHARLOTTE-ÉLISABETH, CLÈVES (*Marie* DE), JOINVILLE, LOUIS XII, LOUIS-PHILIPPE, LONGUEVILLE, LOUISE, MARIE, MONTPENSIER et NEMOURS.

ORLÉANS. *Voy.* DORLÉANS et LA MOTTE.

ORLEY (Van), famille de peintres flamands, dont les principaux sont :

Bernard van ORLEY, plus connu sous le nom de *Barend van Brussel* (*Barent de Bruxelles*), né à Bruxelles, en 1490, mort vers 1560. Il reçut les premières notions de la peinture de son père, assez bon peintre de genre, qui envoya son fils fort jeune en Italie, où il fut élève de Raphael. Ce maître illustre exerça son disciple à de vastes compositions, où il perfectionna son talent et acquit la belle manière. De retour en Brabant, Bernard van Orley s'attacha à peindre de grandes chasses, que Charles V aimait beaucoup et payait largement. Il fit entre autres une suite de vues choisies de

la forêt de Soignies, où le monarque et les principaux seigneurs de sa cour sont représentés prenant part à différents épisodes de chasse. C'est d'après ces tableaux et quelques cartons du même artiste qu'ont été exécutées les belles collections de tapisseries faites pour l'empereur, les princes de la maison d'Autriche et la duchesse de Parme. Vers la même époque Bernard peignit à Anvers son magnifique *Jugement dernier*, si remarquable par les beaux transparents qui éclairent son ciel. Pour les obtenir, il fit dorer son panneau, et c'est de ce fonds qu'il a su tirer les tons chauds et brillants que l'on admire dans ce chef-d'œuvre. Bernard fit depuis pour le prince de Nassau-Orange seize cartons coloriés qui ont été exécutés en tapisserie pour le château de Bréda. Chaque carton contenait deux personnages à cheval, un cavalier et une dame représentant tous les ancêtres des Nassau. Les costumes en étaient fidèlement reproduits : l'or, l'argent, la soie s'y mêlaient artistiquement avec la laine. Le dessin était d'une grande correction, et les attitudes toutes variées sans effort. Le prince fit copier à l'huile ces cartons par Hans Jordaens. Outre ces productions, on cite de Bernard van Orley : à l'Académie de peinture de Malines, *Saint Luc faisant le portrait de la sainte Vierge;* Michel Coxcis a peint les volets qui recouvrent ce tableau. A l'exposition de Manchester (1857) on voyait aussi six tableaux de ce maître, entre autres un petit *portrait de femme; La Madone avec sainte Catherine et sainte Barbara; Le Sauveur apparaissant à la Madeleine;* une très-belle *Vierge* à mi-corps avec un fond de paysage et des figurines. On ignore l'époque exacte de la mort de Bernard van Orley; sa devise était : *Chacun son temps*. Son meilleur élève fut Peter Kouc.

Richard van Orley, né à Bruxelles, en 1652, mort dans la même ville, le 26 juin 1732. Il était fils et élève de Pierre van Orley, receveur des rentes de Bruxelles et paysagiste médiocre, qui le confia bientôt à son frère Récollet van Orley, qui avait un peu plus de mérite, mais pas assez pour guider un talent comme celui de son neveu. Le jeune Richard surpassa rapidement ses deux maîtres. A l'âge de seize ans, il s'appliqua à la miniature, genre séduisant et productif pour ceux qui réussissent à bien peindre le portrait. Heureusement Richard ne se laissa pas entraîner par l'amour du gain; il se perfectionna dans le dessin et produisit bientôt des compositions pleines d'esprit et de talent. Son dessin est correct. A juger par ses œuvres on est tenté de croire qu'il a passé sa vie en Italie. Tantôt il a composé dans le goût de l'Albane, de Pierre de Cortone, tantôt dans celui du Poussin. Ses fonds sont d'une belle architecture; il entendait très-bien la perspective et ses plans sont gradués sans confusion. Quoiqu'il consacrât une partie de ses loisirs à l'étude de l'histoire et des belles-lettres et que ses fonctions de contrôleur des finances de sa ville natale lui prissent beaucoup de temps, il était tellement laborieux que le nombre de tableaux et dessins sortis de sa main est incroyable. Parmi les derniers on remarque un volume de quatre-vingt-six dessins à la plume et à l'encre de Chine représentant des sujets variés; *L'Accroissement de Rome* en soixante-huit dessins, gravés par Bernard Picard; *Le Pontificat romain*, gravé par Bertram; *L'Histoire de la guerre des Juifs* de Flavius Josèphe, gravée par le même (Amsterdam, 1726, 2 vol. in-fol.), etc. Richard van Orley gravait aussi fort bien à l'eau-forte : outre beaucoup de morceaux de sa composition, entr'autres les douze estampes qui ornent le *Pastor Fido* de J.-B. Guarini (Amsterdam, Elzevier, 1678, in-24), et *Les Amours de Vertumne et de Pomone*, on cite de lui : *La Chute des anges*, d'après Rubens; *Bacchus ivre*, d'après le même; *Le Mariage de la Vierge*, d'après Luca Giordano, etc., etc. Richard van Orley, mort octogénaire, fuyait le monde et vécut dans le célibat. Il fut enterré en grande pompe à l'église de Saint-Gaugeric de Bruxelles dans la tombe de son ancêtre Bernard, qui précède.

Jan van Orley, frère du précédent, se distingua aussi dans les arts. On voit plusieurs tableaux de lui dans les églises de Bruxelles et une *Sainte Famille* à Vienne. Il était bon graveur, et a laissé une suite de vingt-huit sujets tirés du Nouveau Testament. Excellent dessinateur, il composa plusieurs sujets, que son frère reproduisit à l'eau-forte. A. de L.

Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III et IV. — Pilkington, *Dictionary of painters*. — Basan, *Dictionnaire des graveurs*. — Descamps, *La Vie des peintres flamands*, etc., t. I, p. 28, 24; t. II, p. 366-367 — W. Burger, *Exhibition de trésors d'art à Manchester*, dans *Le Siècle* du 28 juillet 1857.

ORLOF, nom d'une famille russe qui a eu le plus grand retentissement dans toute la seconde moitié du dix-huitième siècle, par sa fortune rapide. Aujourd'hui, il n'existe plus de cette famille de rejetons mâles, si ce n'est dans une ligne indirecte. « A l'époque de l'exécution des strélitz, sous Pierre Ier, dit le prince Dolgoroukow, un jeune strelitz, nommé Ivan et surnommé *Orell* (l'aigle), appelé à poser sa tête sur le billot, et trouvant sur son chemin la tête d'un camarade..., la rejeta du pied, en disant : « Il faut pourtant que je me fasse place ici! » Pierre Ier, qui se trouvait là, frappé du calme de ce jeune homme, lui accorda sa grâce, et le plaça comme soldat dans un régiment de ligne. Le courageux strelitz conquit par sa valeur le grade d'officier, et par conséquent le titre de gentilhomme. » Telle fut, en 1698, la première apparition dans l'histoire de cette famille, destinée à y jouer un si grand rôle et qui prit alors le nom d'Orlof. Le fils d'Ian, Grégoire, s'éleva au grade de général, et le gouvernement de Novgorod lui fut confié. Il fut père de cinq fils, célèbres à des

titres différents. Cependant la fortune d'aucun d'eux ne fut plus brillante que celle du second, nommé GRÉGOIRE comme son père. Peu s'en fallut qu'il ne s'assît sur le trône de Russie à côté de Catherine II.

Né en 1734, *Grigor-Grigoriévitch* ORLOF (c'est la forme russe du nom), en sortant du corps des cadets, entra lieutenant dans la garde, d'où il passa dans l'artillerie, et devint aide de camp de Chouvalof. Une intrigue amoureuse qui fit beaucoup de bruit attira sur lui l'attention de Catherine. Frappée de sa bonne mine, de sa toilette élégante et de son air martial, non-seulement elle le préserva de la vengeance de Chouvalof, mais elle l'admit dans son intimité. La position de Catherine à l'égard de son époux Pierre III était déjà intolérable. Elle consulta son favori sur les moyens de s'en affranchir, et la révolution qui précipita du trône ce malheureux prince fut décidée. Aidé par ses frères, Orlof réussit à placer la couronne sur la tête de Catherine, service qui lui valut les premières dignités de l'empire ainsi que le titre de comte, conféré aux cinq frères, le 22 septembre 1762, et auquel celui de prince du Saint-Empire vint se joindre pour lui seul dix ans après. Comblé de richesses et de dignités, consulté dans toutes les circonstances importantes par l'impératrice, qui ne se dirigeait que par ses conseils, il ambitionnait un titre plus élevé; mais l'opposition de Tchernychef, de Rasoumofski, de Vorontzof, de Panine, et plus encore peut-être certaines susceptibilités de Catherine, firent échouer toutes ses tentatives. Obligé de renoncer à cette perspective, il voulut se créer un royaume sur les bords de la mer Caspienne, puis reconstituer à son profit la Grèce en état indépendant, et à cet effet il tourna contre la Turquie tous les efforts de la politique russe. Mais la légèreté de sa conduite, ses propos plus qu'indiscrets, son inconstance, affaiblirent l'attachement de Catherine, qui ne songea plus dès lors qu'à trouver un prétexte pour l'éloigner. La peste qui ravagea Moscou en 1771 lui fournit l'occasion qu'elle attendait. Elle chargea Orlof de se rendre dans cette ville et de prendre toutes les mesures nécessaires pour arrêter le fléau. Orlof s'acquitta de cette tâche avec autant d'habileté et de prudence que de courage et de dévouement. A son retour à Saint-Pétersbourg, il reçut l'accueil le plus flatteur; il rétablit son ascendant sur l'impératrice et se livrait de nouveau aux plus téméraires espérances. Mais son envoi en Valachie (1772), comme négociateur de la paix avec les Turcs, fut l'effet d'une nouvelle disgrâce. Pendant son absence, Catherine choisit un autre favori, et Orlof, en route pour Saint-Pétersbourg, après avoir rempli son importante mission, reçut l'ordre de se retirer dans son château de Gatchina. Il se décida à obéir, et l'impératrice, pour prix de sa soumission, lui conféra le titre de prince, augmenta considérablement ses domaines, et lui rendit même ses bonnes grâces avant la fin de l'année. Cependant, de nouvelles difficultés s'étant élevées, Orlof fut envoyé à Revel, où il ne tarda pas à s'ennuyer. Il se mit alors à voyager, parcourut l'Allemagne et la France; mais, toujours inquiet, toujours agité, il ne put rester longtemps éloigné de la résidence impériale. Lorsqu'il y revint, il fut accueilli avec une joie apparente; mais le séjour ne lui en devint pas moins bientôt insupportable. Il prit le parti de se remettre en voyage, emmenant avec lui une jeune épouse qu'il perdit bientôt après à Lausanne (1). Le chagrin que lui causa sa mort, joint à la jalousie qu'excita en lui la faveur de Potemkin, accrut encore son agitation mentale, et il mourut à Moscou, où il était de retour depuis un an, en 1783.

Son frère puîné, *Alexis* ORLOF, qui était entré avec lui dans le corps des cadets et en était sorti sous-officier d'un régiment de la garde, se distingua plus que tous ses frères, lors de la révolution de 1762, par son esprit entreprenant et son audace. Il fut le premier à proclamer Catherine impératrice, et le souverain détrôné ayant été confié à sa garde, on assure qu'il fut l'auteur de sa mort. Catherine ne paraît pas avoir eu connaissance de ce crime avant sa perpétration; mais elle devait tout aux Orlof, et Alexis, comme son frère Grégoire, parcourut rapidement une carrière brillante. Il arriva en peu de temps aux premières dignités militaires; mais comme il ne possédait ni les connaissances ni l'expérience nécessaires pour diriger un corps d'armée, Catherine le nomma amiral de la flotte qu'elle envoya en 1768 combattre les Turcs dans l'Archipel. Orlof n'avait jamais non plus commandé une chaloupe; cependant il eut le bon esprit de se montrer docile aux conseils d'un officier anglais, nommé John Elphinstone (*voy.* ce nom), et son expédition, à laquelle prit part son frère Fœdor, réussit au delà de toute attente. Il acquit surtout beaucoup de gloire par l'incendie de la flotte turque dans le port de Tchesmé, le 7 juillet 1770. Lorsque son frère aîné tomba en disgrâce, l'impératrice, qui connaissait l'esprit entreprenant d'Alexis, lui fit défendre, tout en lui accordant les distinctions les plus flatteuses, et entre autres le surnom de *Tchesmenskii*, de quitter l'Archipel sans sa permission expresse. Orlof n'obéit qu'à moitié; car il se rendit à Livourne, où un perfide abus de confiance mit en son pouvoir une fille de l'impératrice Élisabeth (princesse Tarakanof), qui fut emmenée en Russie et enfermée dans une prison où elle termina ses jours. Cette trahison consommée, Alexis Orlof remit à la voile, en 1771, avec l'intention de forcer les Dardanelles; mais son expédition échoua. La campagne de 1773 eut encore moins d'importance.

(1) De ce mariage avec sa jeune parente, Grégoire Orlof n'eut pas d'enfants. Dès l'année 1762, il avait donné le jour à un fils qui, nommé d'abord Bogdanof par sa mère, reçut de l'empereur Paul le titre de comte Bobrinski.

Cependant lorsque, après la conclusion de la paix, le comte revint à Saint-Pétersbourg, il fut accablé de richesses et d'honneurs. Il en jouit jusqu'à l'avénement de l'empereur Paul. Depuis 1791 il vivait retiré à Moscou, lorsque ce fils de Pierre III, à peine monté sur le trône, le manda dans sa résidence avec Baratinsky, un de ses auxiliaires, et les força l'un et l'autre à porter les coins du poêle recouvrant le corps du malheureux souverain auquel on rendit tardivement les honneurs de la sépulture impériale. Rentré chez lui, Orlof trouva un ordre qui lui interdisait le séjour de Saint-Pétersbourg. Il obtint, non sans peine, la permission de voyager, et se rendit en Allemagne, d'où il retourna en Russie après la mort de l'empereur Paul. Il termina ses jours à Moscou, en 1808, laissant son titre de Tchesmenskii à sa fille unique, la comtesse Anna Alexéïevna, héritière de l'une des fortunes les plus considérables de Russie, et qui ne s'est point mariée.

Alexis Orlof avait été accompagné dans son expédition de l'Archipel de son frère *Fœdor* Orlof, qui, sans se distinguer comme lui par une taille herculéenne et une audace extrême, lui était supérieur par les connaissances et l'éducation. La révolution de 1762 l'avait porté au grade de capitaine d'un régiment de la garde; la campagne de Morée l'éleva à celui de lieutenant général, malgré le peu de succès qu'elle avait eu. Chargé du commandement des troupes débarquées dans la presqu'île, il avait obtenu d'abord quelques avantages; mais arrêté par les forteresses de Coron, de Modon, de Tripolitza, et défait en plusieurs rencontres, il avait été obligé de remonter sur les vaisseaux russes, en abandonnant les Grecs insurgés aux terribles vengeances des Turcs. Il laissa plusieurs enfants naturels, sur lesquels nous reviendrons plus bas.

L'aîné des cinq fils du général Grégoire Orlof, *Ivan*, était d'un caractère tout opposé à celui de ses frères, qui l'appelaient par raillerie *le philosophe*, surnom qui lui est resté. Il fut nommé sénateur à l'avénement de Catherine au trône. Le plus jeune enfin, nommé *Vladimir*, fit ses études à Leipzig, obtint le grade de lieutenant-colonel dans la garde, et devint, en 1766, président de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. Sa fille Catherine passa pour une sainte, et Catherine II fit bâtir une église en son honneur à Moscou. Il laissa aussi un fils, à qui les lettres et les arts firent une réputation honorable.

Ce fils, le comte *Grégoire-Vladimirovitch* Orlof, naquit à Saint-Pétersbourg, en 1777, et mourut dans cette ville, le 4 juillet 1826. Il remplit diverses fonctions, et devint conseiller privé, sénateur, etc. Membre de différentes sociétés savantes, non-seulement de sa patrie, mais de l'étranger, il cultiva avec ardeur les beaux-arts pendant le séjour que la faiblesse de sa santé l'obligea à faire en France et en Italie, et ne retourna en Russie que peu de temps avant sa mort, qui arriva subitement. Aidé de divers collaborateurs, ce comte Orlof a publié des *Mémoires historiques, politiques et littéraires sur le royaume de Naples*, avec des notes et des additions de M. Amaury Duval (2e éd., Paris, 1825, 5 vol. in-8°), ouvrage important pour l'histoire de l'Italie méridionale; — un *Essai sur l'histoire de la musique en Italie* (Paris, 1821, 2 vol. in-8°); — un *Essai sur l'histoire de la peinture en Italie* (Paris, 1823, 2 vol. in-8°), l'un et l'autre assez médiocres; — un *Voyage dans une partie de la France* (Paris, 1834, 3 vol. in-8°), où il se montre observateur intelligent et instruit; des *Fables russes*, traduites de Krylof, en français et en italien (Paris, 1825, 2 vol. in-8°).

Des quatre fils naturels du comte Fœdor Grigoriévitch Orlof nous citerons : le général major *Michel-Fœdorovitch*, qui fut un des signataires de la capitulation de Paris, en 1814. Grand partisan du gouvernement constitutionnel, il engagea plusieurs fois, dit-on, l'empereur Alexandre à octroyer une charte à ses sujets; mais son insistance finit par lui attirer une espèce de disgrâce. Envoyé à l'armée, il s'efforça d'y propager ses opinions et fut compromis dans les troubles de 1825. Appelé à Saint-Pétersbourg pour rendre compte de sa conduite, il persista dans ses sentiments, au risque d'exciter le mécontentement de son souverain, qui se contenta de l'exiler dans ses terres, avec défense de paraître ni à Saint-Pétersbourg ni à Moscou. 2° Le général *Alexis-Fœdorovitch* Orlof, né le 8 octobre 1788, « l'un des hommes les plus honorables de la Russie, » dit le prince Dolgoroukow, fut créé comte le 25 décembre 1825, à l'avénement de l'empereur Nicolas. Lieutenant général, adjudant-général de l'empereur, jouissant de sa confiance, et membre du conseil de l'empire, ce fut lui qui rétablit les relations diplomatiques entre son souverain et la Porte Ottomane et qui présida à l'envoi à Constantinople, et au départ de l'escadre que l'appel de Mahmoud II y fit paraître comme par enchantement en 1833. Le général Orloff fut le premier plénipotentiaire russe au congrès de Paris (1855), et devint l'année suivante président du conseil de l'empire. Il mourut à Saint-Pétersbourg, le 20 mai 1861. [M. Schnitzler, dans l'*Encycl. des G. du M.*].

Prince P. Dolgoroukow, *Biographie des principales familles russes*. — Freedenreich, *La Famille d'Orlof*. — *Dict. biographique russe*.

Orme (*Robert*), historien anglais, né le 25 décembre 1728, à Anjengo, sur la côte du Malabar, mort le 14 janvier 1801, à Ealing (Middlesex). Il était fils d'un chirurgien. Après avoir été élevé à l'école d'Harrow, il fut attaché en 1742 à la Compagnie des Indes, y remplit les fonctions de comptable général, et eut une part importante à toutes les mesures administratives qui assurèrent aux Anglais la conquête de ce pays. En

1759, ayant fait fortune, il repassa en Angleterre. La cour des directeurs le nomma historiographe de la compagnie. Le principal ouvrage d'Orme, et celui pour lequel il avait amassé des matériaux précieux, est intitulé *The History of the military transactions of the British nation in Indostan from* 1745 *to* 1763 (Londres, 1763-1776, 2 vol. in-4°, avec cartes et plans), et a été traduit en français (1765, 2 vol., et 1791, 3 vol.) et en allemand. On a encore de lui : *Historical fragments of the Mogul empire of the Marattoes;* Londres, 1782, in-8°, réimpr. in-4°. K.

Asiatic annual register, IV. — *Gentleman's Magazine*, LXXIII.

ORMEA (*Charles-François-Vincent* Ferrero, marquis d'), homme d'État piémontais, né à Mondovi, mort à Turin, le 29 mai 1745. D'une famille assez obscure, il était juge à Carmagnole, lorsque Victor Amédée II eut occasion de le connaître. Il ne tarda pas à l'élever aux fonctions de surintendant des finances, puis à celles de ministre de l'intérieur. Les réformes qu'il entreprit indisposèrent contre lui la noblesse; mais les murmures des grands seigneurs ne l'effrayèrent pas et ne l'empêchèrent point de poursuivre ses desseins. Réunissant à un génie prompt et hardi, toujours fécond en ressources, des talents peu ordinaires, il en donna la preuve dans deux légations à Rome et dans la conclusion d'un concordat qui mit fin aux longues discussions de la cour de Turin avec le saint-siége (20 février 1728). Conservé ministre sous Charles-Emmanuel III, à qui Victor-Amédée l'avait recommandé en abdiquant, le marquis d'Ormea sentit croître chaque jour son crédit; mais, pour ne pas avoir plus longtemps à ménager deux maîtres, il fit éclater bientôt une rupture entre les deux rois. La chose n'était pas difficile, avec l'impatience de Victor-Amédée, accoutumé à traiter rudement son fils. Quelques mots échappés au vieux roi firent soupçonner au marquis qu'il avait dessein de reprendre le sceptre dont le jeune roi ne pouvait se résoudre à se dessaisir. Il arracha à ce dernier l'ordre d'arrestation de Victor-Amédée, et ne perdit pas un instant pour mettre à exécution cette mesure, qui épargnait au Piémont bien des secousses politiques. Lui-même, dans la nuit du 27 au 28 septembre 1730, présida, dans le château de Moncalier, à l'arrestation de ce prince et de la marquise de Spino, que celui-ci avait épousée morganatiquement, et les conduisit au château de Rivoli. Dès ce moment le marquis devint après le roi le premier personnage de l'État. Charles-Emmanuel, sans lui enlever le ministère de l'intérieur, lui donna, en 1732, celui des affaires étrangères, le décora de l'ordre de l'Annonciade, et en 1742 le créa grand chancelier de robe et d'épée. D'Ormea avait (5 juin 1741) conclu avec Benoît XIV un nouveau concordat, qui étendait à perpétuité en faveur de la maison de Savoie le droit de nomination aux bénéfices consistoriaux dans plusieurs provinces, et concédait au roi de Sardaigne le titre de vicaire perpétuel du saint-siége dans le Verceillais. Le 1er février 1742, il signa avec Marie-Thérèse, reine de Hongrie, un traité provisionnel pour la défense du Milanais contre les Espagnols. Son génie pénétrant lui faisait prévoir que les princes d'Allemagne ne tarderaient pas à se déclarer contre les Bourbons, que le roi de Prusse adopterait les mêmes principes et que l'Angleterre, si fort intéressée à ne pas laisser prendre trop d'accroissements à la France, concourrait aux efforts des autres puissances pour la restreindre dans de certaines limites. Le marquis d'Ormea, qui avait assisté à côté du roi à la bataille de Guastalla, prit part aux opérations de la campagne contre les Français. Ceux-ci avaient ouvert la tranchée devant Coni (13 septembre 1744) et poussaient vigoureusement le siége de cette place, qui aurait succombé peut-être sans la détermination prise par Charles-Emmanuel de livrer bataille aux assiégeants, quoique avec des forces inférieures. Le ministre prouva dans un mémoire rempli d'arguments solides que dans la circonstance il fallait courir le risque d'une bataille. Le roi de Sardaigne la livra en effet, et fut battu à la Madona del' Olmo (29 septembre); mais pendant la bataille le marquis présida en personne à l'introduction d'un convoi de vivres et d'un renfort de troupes dans Coni, et à l'évacuation de ses hôpitaux, ce qui procura la levée du siége (22 octobre 1744). Il mourut l'année suivante, avec le regret de ne pouvoir conjurer les revers qui accablaient le Piémont.

H. Fisquet.

Costa de Beauregard, *Mémoires histor. sur la maison roy. de Savoie*, t. III. — *Gazette de Fr.*, 1741-1745. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*, ch. III.

ORMESSON, nom d'une famille distinguée dans la magistrature parisienne et dans l'administration; ses principaux membres furent:

ORMESSON D'EAUBONNE (*Olivier Ier* Le Fèvre d'), né en 1525, mort le 26 mai 1600. Il était fils d'un commis au greffe nommé Jean Le Fèvre. Il s'éleva dans la magistrature, fut appelé au conseil de Charles IX par le chancelier L'Hôpital, et devint quelques années après trésorier général des finances de Picardie. Il quitta cette place en 1577 pour la charge de président à la chambre des comptes. Il fut un des premiers magistrats de cette cour. C'est lui qui commença la fortune et l'illustration de sa famille, qui reconnut Henri IV. Il avait épousé, le 18 juillet 1559, Anne d'Alesso (morte le 8 novembre 1600), petite-nièce de saint François de Paule. Depuis lors les d'Ormesson protégèrent l'ordre des Minimes et prirent la couleur brune pour livrée.

ORMESSON (*Olivier II*), fils aîné du précédent, fut comme son père président des comptes.

ORMESSON (*André Ier* Le Fèvre d'), frère du précédent et second fils d'Olivier Ier, né en 1576,

mort en 1665, fut successivement conseiller au parlement de Paris et conseiller d'État. Ses talents et sa probité lui avaient attiré l'estime générale.

ORMESSON (*Olivier III* LE FÈVRE D'), fils du précédent, mort le 4 novembre 1686. Il fut regardé comme un des magistrats les plus intègres de la cour de Louis XIV. « Il résista avec fermeté, dit le président Hénault, aux ministres qui vouloient faire périr le surintendant Fouquet, dont il étoit chargé de rapporter le procès » Ni les menaces ni les promesses de la place de chancelier ne purent lui faire suivre d'autre avis que celui que sa conscience lui dictait. Louis XIV n'oublia jamais cette belle action, et quand on lui présenta son petit-fils, il lui dit : « Je vous exhorte à être aussi honnête homme que le rapporteur de M. Fouquet. » Olivier II fut un des rédacteurs des fameuses ordonnances de 1666 et années suivantes. Il mourut conseiller d'État.

ORMESSON (*André II* LE FÈVRE D'), fils du précédent, né en 1644, mort en 1684. Il eut pour précepteur le célèbre abbé Fleury. Il fut successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au grand conseil, maître des requêtes, et mourut intendant de Lyon.

ORMESSON (*Henri-François de Paule* LE FÈVRE D'), fils du précédent, né en 1681, mort en 1756. Maître des requêtes, il fit partie du conseil des finances établi sous la régence, et fut nommé plénipotentiaire du roi pour régler les limites de la Lorraine. Il devint ensuite conseiller d'État, intendant des finances, et l'un des conseillers du conseil royal des finances.

ORMESSON (*Marie-François de Paule* LE FÈVRE, marquis D'), fils du précédent, né le 18 octobre 1710, mort en 1774. Successivement conseiller au parlement (1731), maître des requêtes (1733), président au grand conseil (1738), conseiller d'État (1744), il occupa, à la mort de son père, la charge d'intendant des finances et obtint en 1758 le titre de marquis.

ORMESSON (*Louis-François-de-Paule* LE FÈVRE D'), frère du précédent, né le 27 juillet 1718, mort le 26 janvier 1789, à Paris. Il fut élevé sous les yeux du chancelier d'Aguesseau, son oncle maternel. D'abord avocat du roi au Châtelet (1739), il devint en 1741 avocat général au grand conseil (mars), puis au parlement (décembre), et succéda à M. de Chauvelin dans la place de président à mortier (1755). Aussi intègre que laborieux et éclairé, il se porta souvent médiateur entre la cour et le parlement : ainsi ce fut à ses négociations que cette compagnie dut deux fois sa rentrée dans Paris; il n'en soutint pas moins avec fermeté ses prérogatives, et s'associa au système de résistance qu'elle avait adopté. Louis XV avait pour lui la plus grande estime (1). Louis XVI, à qui il donna le conseil de ne point convoquer les états généraux, le nomma premier président (12 novembre 1788), lors de la retraite de M. d'Aligre. Ce magistrat était membre honoraire de l'Académie des inscriptions. P. L.

Gaubert, *Éloge hist. de L.-F. d'Ormesson*; Paris, 1789, in-8°. — Mahcrault, *Éloge funèbre du prés. d'Ormesson*; Paris, 1789, in-8° (en latin). — Sallier, *Annales françaises*.

ORMESSON (*Henri-François de Paule* LE FÈVRE D'), fils du précédent, né le 8 mai 1751, mort en 1807, à Paris. Il fut d'abord conseiller et intendant des finances. Chargé, après la mort de son père, de l'administration de la maison de Saint-Cyr, il était obligé de travailler avec Louis XVI, qui conçut pour lui une estime particulière. Appelé en 1783 au contrôle général des finances, il témoigna en vain la défiance que lui inspirait son âge. « Je suis plus jeune que vous, répliqua le roi, et j'occupe une plus grande place que celle je vous donne. » Étranger à toutes les connaissances qu'exigeait un poste si périlleux, il opéra dans l'administration des changements qui jetèrent une grave atteinte au crédit public. « Il avait la tête étroite, dit Montyon, et il voyait les affaires sous les plus petits rapports. » Un de ses premiers actes fut son refus de payer les dettes des frères du roi avec les deniers de l'État; mais ensuite il perdit la tête au milieu du détail infini qui accablait son inexpérience. « Ses derniers actes, rapporte M. Renée, furent marqués d'un caractère de témérité qui approchait de la démence. Il obligea la caisse d'escompte à verser six millions au trésor, et il l'autorisa à suspendre le payement en argent des billets au-dessus de 300 livres. Il donna pour pendant à cette mesure un autre arrêt aussi imprévu, aussi imprudent : il cassa le bail des fermes en vue de l'établissement d'une régie, ce qui souleva contre lui une de ces oppositions que les grandes fautes excitent de même que les grands talents. » Remplacé au bout de quelques mois par M. de Calonne, il laissa le déficit plus considérable qu'il n'avait jamais été. Au début de la révolution, il fut élu président d'un des tribunaux de Paris, et en 1792 on le nomma maire de cette ville, mais il déclina cet honneur, et se retira à la campagne, où il vécut obscur et tranquille. P. L.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Montyon, *Ministres des finances.* — A. Renée, *Hist. du règne de Louis XVI.*

ORMESSON DE NOYSEAU (*Anne-Louis-François de Paule* LE FÈVRE D'), frère du précédent, né le 26 février 1753, guillotiné le 1er floréal an II (20 avril 1794). Il fut successivement

(1) Un seul fait suffira pour faire apprécier le caractère de ce magistrat. Un jour Louis XV lui écrivit pour lui recommander l'affaire d'un seigneur de sa cour. Une prompte audience est accordée à une recommandation si puissante. L'affaire est appelée, plaidée et perdue. Quelque temps après le roi a occasion de voir d'Ormesson : « Monsieur, lui dit-il, vous avez donc fait perdre la cause à mon protégé? — Sire, elle était insoutenable sous tous les rapports. — Je m'en étais bien douté, reprit le roi; on ne m'eût pas tant poussé si elle eût été bonne. Vous n'avez pas répondu à ma sollicitation, mais vous avez répondu à mon attente : je vous en estime davantage. »

conseiller au parlement (6 septembre 1770), président à mortier (15 mars 1779), bibliothécaire du roi Louis XVI (en remplacement de Lenoir, 1790). Élu député par la prévôté de Paris (*extra muros*) aux états généraux de 1789, il s'y montra opposé aux innovations, et plus tard signa la protestation du 15 septembre 1791. Il était membre de la commission des monuments publics, lorsqu'il fut arrêté avec Bochard de Saron et plusieurs autres anciens membres du parlement (1793). Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort. D'Ormesson de Noyseau était un helléniste distingué; en 1792, l'Académie des inscriptions l'avait admis dans son sein. L—z—e.

L'Estoile, *Mém. pour servir à l'hist. de France*, t. II, p. 80. — *Le Moniteur universel*, 1791, n° 22; 1792, n° 178, 328; 1793, 218. — Le Bas, *Dict. hist. de la France*.

ORMOND (*James* Butler, duc d'), homme d'État anglais, né à Londres, le 19 octobre 1610, mort le 21 juillet 1688. Il descendait d'une ancienne famille qui se rattachait, dit-on, à la maison ducale de Normandie, et qui depuis le treizième siècle tenait en Irlande l'office héréditaire de grand bouteiller, d'où lui venait son nom de Butler. Malgré ces précédents, sa jeunesse eut à lutter contre des circonstances défavorables, qui auraient pu décourager une âme moins énergique. Il était bien jeune encore lorsque son père mourut, par accident, le laissant aux soins d'un aïeul qui fut lui-même privé de sa liberté pendant plusieurs années, pour avoir voulu résister à l'arbitraire du roi Jacques Ier. Après la mort de ce prince, le jeune Ormond, dont l'éducation avait été confiée à l'archevêque Abbott, parut enfin à la cour avec le titre de *vicomte Thurles* et avec le rang qui convenait à sa naissance. En 1629, il se maria, et prit du service militaire en Irlande, où se trouvaient les terres de sa famille. Vers le même temps, il devint, par la mort de son aïeul, duc d'Ormond et pair irlandais. On assure que le célèbre comte de Strafford, alors lord Wentworth, qui venait d'être nommé au gouvernement de l'Irlande, dit, en le voyant pour la première fois : « Ou je ne connais rien en physionomie, ou ce jeune homme deviendra le plus grand de sa famille. »

Lorsque éclata la rébellion irlandaise de 1640, le duc d'Ormond fut nommé par le roi Charles Ier lieutenant général, et mis à la tête d'un corps d'armée de trois mille hommes. Pendant la désastreuse période qui suivit, il continua, au milieu de la fureur des factions animées les unes contre les autres de haines politiques et religieuses, à suivre, avec une modération inaltérable, la ligne de conduite qui lui était dictée par un patriotisme sincère, par une fidélité à toute épreuve. Quoique disposant de forces très-inférieures, il battit plusieurs fois les rebelles, à Drogheda, à Kilrush et à Ross. Mais malgré ces services, qui lui valurent des dignités de la part du roi et même des remerciements publics du long parlement, il fut si mal soutenu de part et d'autre que bientôt il lui devint impossible de prolonger la lutte inégale dans laquelle il se trouvait engagé. Ses efforts furent paralysés par la division des partis, et en 1643 il se vit forcé de conclure un armistice qui excita beaucoup de mécontentement en Angleterre.

Pendant les quatre années suivantes, celles où la guerre civile atteignit dans ce dernier pays son plus haut degré de violence, Ormond, qui venait d'être investi par son souverain du titre, presque purement nominal, de lord lieutenant d'Irlande, parvint, dans une certaine mesure, à retenir ce royaume dans l'obéissance, et même à détacher de sa faible armée quelques renforts qu'il envoya au roi. Mais quand le malheureux Charles fut tombé entre les mains de ses ennemis, et que la position du lord lieutenant d'Irlande ne fut plus tenable, il résigna ses pouvoirs entre les mains des commissaires du parlement, et alla rendre compte de sa conduite à son roi prisonnier. Il se retira ensuite en France (1647), mais sans perdre un instant de vue son souverain ni son pays. Dès l'année suivante, il débarqua de nouveau en Irlande, et réussit un moment à rattacher à la cause royale le parti catholique et celui des vieux Irlandais, conduit par O'Neil. Ni la nouvelle de l'exécution du roi ni le refus de l'insouciant Charles II de venir relever le parti royaliste par sa présence ne purent décourager le dévouement du duc d'Ormond. Avec les faibles ressources dont il disposait, sans argent, sans munitions de guerre, il entreprit d'enlever Dublin aux parlementaires par un coup de main hardi, qui allait réussir peut-être si la défection d'O'Neil et l'arrivée de Cromwell lui-même à la tête de forces imposantes n'avait forcé l'intrépide champion d'abandonner la partie et l'Irlande, en 1650. Dans l'exil qu'il partagea dès lors avec son souverain, celui-ci n'eut pas de conseiller plus sage ni d'agent plus actif. A la restauration, le duc d'Ormond rentra en Angleterre avec Charles II, et obtint enfin les honneurs et les récompenses si bien dus à son dévouement.

Le reste de sa vie, bien qu'entouré de considération et exempt des agitations qui en avaient rempli la première période, ne se passa pas sans quelques épreuves. Sa réputation sans tache ne le défendit pas toujours contre les caprices du souverain et les intrigues des courtisans. Deux fois encore, sous les règnes de Charles II et de Jacques II, il fut investi et dépouillé du gouvernement de l'Irlande, qu'il administra du reste pendant un certain nombre d'années, avec une sagesse et une modération auxquelles ce malheureux pays était peu habitué. Vers l'époque du complot papiste, on voulut desservir auprès du roi lord Ormond, alors lieutenant d'Irlande pour la troisième fois, en l'accusant de ménagements pour les catholiques; mais le prince se contenta de répondre : « J'ai un de mes royau-

mes en bonnes mains, et je l'y laisse. » Il ne fut pas toujours aussi sage, et prêta quelquefois l'oreille aux ennemis de ce serviteur fidèle, mais sincère, qui ne savait ménager ni les maîtresses ni les favoris. Ce fut dans un de ces intervalles que celui-ci, se trouvant à Londres, fut l'objet d'un guet-apens odieux de la part du colonel Blood, aventurier qui voulait se venger de la juste punition infligée par le duc à ses complices, pour un complot tendant à s'emparer du château de Dublin. Prié, de la part du roi, d'oublier cet attentat, et faisant allusion à une autre tentative de Blood pour enlever de la Tour de Londres les insignes royaux (*regalia*), Ormond répondit : « Si le roi pardonne à celui qui a voulu lui voler la couronne, je pense bien pardonner à cet homme une entreprise sur ma vie. »

Tel fut celui que ses compatriotes ont surnommé « le grand duc d'Ormond ». Général distingué, homme d'État éminent, habile et intègre administrateur, il eut, dans des temps difficiles, le mérite bien rare de servir son roi sans le flatter, et d'être estimé des républicains qu'il combattait. C'est une des gloires les plus pures de l'Angleterre. E. J. B. Rathery.

Thomas Carte, *History of the life of James duke of Ormonde*; Londres, 1736, 3 vol. in-fol. Le dernier volume renferme la correspondance. Le même auteur a aussi publié : *Original letters found among the duke of Ormonde's papers*; London, 1739, 2 vol. in-8°. On y trouve, t. II, p. 141 et suiv., des lettres du cardinal de Retz qui n'ont pas été recueillies par les éditeurs de ses *Mémoires*.

ORMOY (D'). *Voy.* Mérard de Saint-Just.

ORNANO, famille des anciens comtes souverains de Corse, ducs de Mittiliano, princes de Montlaur et de Cistria. Elle descend du préfet du prétoire le prince Ugo Colonna, que Léon III chargea de conquérir la Corse sur les Sarrasins, et qui, d'après Alcuin, fut investi par Charlemagne de la souveraineté de cette île sous le titre de comte. Alliée aux maisons impériales de Julia, de Paléologue, de Lascaris, de Lorraine, de Bragance et de Bonaparte; aux maisons royales d'Aragon et de Bavière, et à un grand nombre d'autres maisons souveraines, princières et illustres, la famille d'Ornano a donné à l'Église romaine un cardinal et plusieurs autres prélats, trois maréchaux à la France, et à la Corse et à l'Italie une foule de guerriers renommés.

ORNANO (D'), célèbre sous le nom de Sampierro, né en 1497, de Guillaume d'Ornano, seigneur de Sampierro sur le Tibre, et de Cinarchèse de Banzali, mort le 17 janvier 1567. Il fut élevé à Rome, dans la maison du cardinal Hippolyte de Médicis, qui le fit enrôler dans les bandes noires, que soudoyait sa famille. Il s'y acquit une grande renommée de bravoure et de loyauté; mais, en 1533, il passa au service de la France comme colonel d'une compagnie d'Italiens. Il se distingua en maintes circonstances, notamment dans le Piémont (1536), au siége de Perpignan (1542), où François Ier lui octroya de porter dans ses armes *deux bandes d'azur à la fleur de lys d'or* pour avoir sauvé la vie au dauphin, depuis Henri II; à Landrecies, en se jetant dans cette place, à travers l'armée impériale, avec trois compagnies italiennes (1543), et enfin à Vitry-le-François en sauvant la cavalerie de Brissac (1544). Étant passé en Corse après la paix de Crépy, il épousa Vanina, fille unique de François d'Ornano, un des plus riches seigneurs de l'île et des plus influents, et fut quelque temps après jeté en prison par le gouverneur génois, qui l'eût fait mourir volontiers, tant il redoutait son influence sur ses compatriotes. Mais Henri II, averti de cette arrestation arbitraire, le réclama sur-le-champ comme un de ses officiers. Sampierro revint en France avec le dessein bien arrêté de se venger des Génois et de soustraire ses compatriotes à leur domination. Aussi fut-il le promoteur et l'âme de l'expédition de l'armée française en Corse (1553). La prise de Bastia, de Corté, d'Ajaccio, due principalement à son influence, entraîna la soumission du reste de l'île, à l'exception de Calvi. Il sut pendant six ans résister aux forces considérables que Gênes envoya contre lui, en les écrasant dans plusieurs rencontres, au passage du Golo et surtout au col de Tenda; il présida, le 15 septembre 1557, une consulte générale de la nation assemblée pour accueillir l'heureuse nouvelle de l'annexion de la Corse à la couronne de France. Cependant, moins de deux ans après cet engagement solennel, Henri II remit aux Génois les places fortes de cette île, et retira ses troupes, ainsi qu'il s'y était engagé par un article du traité de Câteau-Cambrésis. Douloureusement affecté de voir, après tant d'efforts héroïques, ses compatriotes retomber sous le joug d'une puissance haineuse et vindicative, Sampierro demanda des secours à Catherine de Médicis, ennemie personnelle des Génois, au roi de Navarre, au bey d'Alger, dont la puissance alors était considérable, et au sultan de Constantinople. Partout il fut accueilli favorablement; mais toutes les promesses qu'il reçut demeurèrent sans résultat. De retour à Marseille, il s'enferma dans sa maison avec Vanina, sa femme, qu'il était allé prendre à Aix, où elle demeurait sous la protection de l'archevêque et du parlement, lui reprocha vivement sa conduite inconsidérée en tentant de se réfugier chez ses ennemis mortels, à l'instigation d'un prêtre vendu aux Génois, lui dit froidement de se préparer à la mort, et l'étrangla lui-même avec son écharpe. Après l'avoir fait ensevelir dans l'église des Franciscains avec les honneurs dus à son rang, il se rendit près de Catherine de Médicis, qui, moins susceptible que les courtisans, ferma les yeux sur l'atrocité de sa vengeance et le retint encore un an à la cour pour aviser aux moyens d'assurer l'affranchissement de son pays. Las d'attendre des secours qui n'arrivaient point, Sampierro résolut avec ses propres forces d'exécuter

ce projet. En juin 1564, il débarqua au golfe de Vallinco, avec douze Corses et vingt-cinq Français seulement; mais sa petite troupe augmentait à mesure qu'il s'avançait vers Corté; il fut bientôt en état de repousser les ennemis à Vescovato, et de les battre dans plusieurs rencontres successives dans le nord de l'île. Gênes, effrayée, leva des troupes, en demanda de nouvelles à ses alliés, et les envoya sous le commandement d'Étienne Doria pour s'opposer aux progrès de l'insurrection. Elles furent encore battues (avril 1565), et les nationaux, certains de ne pas être inquiétés, se réunirent en consulte pour établir les bases du gouvernement et pour demander des renforts à la France contre les Génois, qui n'avaient point observé les articles du traité de Câteau-Cambrésis. Ils ne reçurent de Charles IX que des secours d'argent insuffisants, avec treize drapeaux où était inscrite cette devise : *Pugna pro patria*. Ce témoignage de l'intérêt que la France portait aux Corses ranima leur courage. Ils détruisirent encore une fois l'armée génoise, en la forçant de se retirer à Saint-Florent par des chemins affreux, où elle perdit ses bagages, ses munitions et un grand nombre de prisonniers. L'annee 1566 se passa sans événements remarquables : Vivoldi, successeur de Doria, n'avait pas l'humeur guerrière de ce dernier. Mais la république de Gênes, voyant ses trésors épuisés, et n'ayant plus de troupes à opposer à Sampierro, résolut d'en finir, n'importe par quel moyen, avec cet infatigable ennemi. Dans l'armée génoise on comptait des transfuges et des seigneurs corses, parmi lesquels se trouvaient trois frères, Antoine, François et Michel-Ange d'Ornano, cousins germains de Vanina. Ils n'eurent pas besoin de la magnifique promesse que leur fit la république du fief d'Ornano pour exciter leur ressentiment et leur faire jurer la mort de Sampierro. Ils gagnèrent à cet effet deux personnes qui jouissaient de toute sa confiance, un moine et son écuyer. Le faux bruit d'une révolte parmi ses partisans attira dans la Rocca Sampierro, qui se trouvait à Vico; et les conjurés, instruits par leurs complices du chemin qu'il devait suivre, l'attendirent, à la tête d'hommes résolus, dans un endroit difficile et resserré. Sampierro, reconnaissant les d'Ornano, se douta du danger. Il crie à son fils Alphonse de se sauver, et s'élance sur Antoine, qu'il blesse à la gorge d'un coup de pistolet; mais il n'a que le temps de mettre l'épée à la main; il tombe de cheval atteint mortellement d'un coup d'arquebuse, que lui tire Michel-Ange. Sa tête fut portée en triomphe à Ajaccio, et présentée au gouverneur génois, qui célébra cet événement par des salves d'artillerie et en faisant jeter, des fenêtres de son palais, de l'argent au peuple. Ainsi mourut Sampierro, à l'âge de soixante-neuf ans.

ORNANO (*Alphonse* D'), maréchal de France, fils du précédent, né en 1548, mort en 1610. Il fut admis au nombre des enfants d'honneur du dauphin, depuis François II, prit part en 1565 à la lutte héroïque que soutenait son père contre les Génois, et la continua deux ans encore après la mort de ce dernier; mais, voyant sa patrie épuisée, les familles les plus influentes partagées en deux factions, une grande partie de ses capitaines et de la population disposés à faire leur soumission à la république, n'espérant plus d'ailleurs aucun secours des puissances étrangères, il conclut avec Georges Doria un traité dont il dicta lui-même les conditions, et se rendit en France avec trois cent cinquante de ses compatriotes qui ne purent se résoudre à reconnaître l'autorité de Gênes. Catherine de Médicis lui fit l'accueil le plus flatteur, et Charles IX reconnut ses titres de noblesse, le nomma colonel général des Corses, gouverneur de la ville de Valence, et lui fournit en outre le moyen de venir sans cesse en aide à ses compatriotes, en lui accordant, pour lui et les siens, des lettres de naturalisation, enregistrées à Aix, en 1572, confirmées par Henri III en 1582, et par Henri IV en 1599. Fort de l'appui du roi, d'Ornano força la république à lui rendre la jouissance de ses domaines et à élargir ceux de ses partisans qu'elle tenait en prison contre les traités. Nommé gouverneur à Pont-Saint-Esprit, il se trouva mêlé aux luttes intestines qui, sous le nom de guerre de religion, désolèrent si longtemps le royaume, et s'y fit remarquer, non point, comme tant d'autres, par une violente animosité, mais par une grande fermeté et un rare esprit de justice, qui lui attirèrent l'estime de tous les partis. La victoire signalée qu'il remporta, le 10 août 1587, sur quatre mille Suisses qui venaient opérer leur jonction avec les réformés du Dauphiné, lui valut le titre de conseiller d'État et la lieutenance du roi dans cette province. Il fut un des premiers à reconnaître Henri IV, et repoussa les magnifiques propositions que lui fit le duc de Mayenne. Disposant, après s'être assuré des villes du Dauphiné et du Lyonnais, de forces plus considérables, il chassa le duc de Nemours, battit les Espagnols commandés par Jean Vélasquez, connétable de Castille, et s'empara de La Fère. En récompense de ces nouveaux services, Henri IV lui donna, à Lyon, le bâton de maréchal, lui conféra à Rouen l'ordre du Saint-Esprit et lui fit accepter quelque temps après la lieutenance générale de Guyenne, qui ne se donnait qu'à un prince du sang. Mais ce qui suffit à la gloire du maréchal, c'est le dévouement qu'il montra durant l'invasion de la peste : on le voyait, lui, grand seigneur, sortir à cheval pour visiter deux fois par semaine les hôpitaux qu'il avait fait construire, et s'assurer par lui-même si les malades indigents avaient les secours nécessaires. Il écoutait leurs demandes, et ne les quittait jamais qu'il n'eût vidé sa bourse. Maire de Bordeaux par ordre exprès du roi, il fit dessécher les marais dont le voisinage était si

funeste, et prévint ainsi le retour de l'épidémie. Son admirable conduite, en lui méritant après coup les suffrages des habitants, lui concilia tellement leur affection que sa mémoire est encore vivante en cette ville. Le peuple, qui garde longtemps le souvenir de ses bienfaiteurs, vient de donner le nom d'Ornano à l'une des plus belles rues de Bordeaux. Le maréchal revint à la cour à la fin de l'année 1609, alors qu'il était question du fameux voyage de Juliers. Pour suivre le roi dans cette expédition, il voulut se faire operer de la taille, car depuis longtemps déjà il était incommodé de la pierre. Cette opération, si simple aujourd'hui, lui fut fatale : la gangrène se mit dans les chairs, et trois jours après il mourut, à l'âge de soixante-deux ans. Le roi, qui lui témoignait une affection particulière, ainsi qu'on le voit dans les nombreuses lettres qu'il lui adressa, en ressentit une vive douleur; la Guyenne le pleura, et le royaume le regretta longtemps. D'Ornano était grand de taille; sa figure martiale était pourtant sans rudesse; d'un facile accès pour tous, il traitait le peuple avec bonté, et les seigneurs avec distinction et sur un ton d'égalité parfaite; mais en même temps il savait tenir son rang, et pour tout ce qui était du service du roi, jamais on ne le vit transiger; aussi lui arriva-t-il de blesser la susceptibilité de hauts personnages comme Sully et le duc d'Épernon, et de donner lieu à des différends que le bon roi s'empressait d'étouffer. Il avait épousé Marguerite de Flassans, d'une ancienne maison de Provence; il en eut quatre fils.

Son frère *Antoine François* fut traîtreusement assassiné dans l'amphithéâtre de la Rotonde, à Rome, par douze seigneurs français, au moment où il allait se battre en duel avec l'un d'eux nommé de la Regia. Son tombeau se voit encore à l'église Saint-Louis des Français.

ORNANO (*Jean-Baptiste* D'), comte de Montlaur, maréchal de France, né en 1583, fils du précédent, mort le 16 septembre 1626. Il fut élevé à la cour de France, et fit ses premières armes sous les yeux de son père. Sa belle conduite au siége de La Fère lui valut le commandement des compagnies corses avec le titre de colonel. A son retour de Savoie, où il avait suivi le roi, il eut le douloureux privilége d'assister son père à ses derniers moments, de conduire sa dépouille mortelle à Bordeaux et de la déposer dans l'église des religieux de la Merci. Le maréchal n'avait point laissé de fortune à ses enfants, mais la faveur du roi leur en tint lieu. D'Ornano eut le gouvernement de Château-Trompette et plus tard celui de Pont-Esprit, où la nouvelle de la mort de Henri IV vint le surprendre, au milieu des préparatifs qu'il faisait pour passer en Italie au printemps suivant. Il retourna en hâte en Guyenne, et maintint toute une année sous l'obéissance du roi cette province et la Gascogne, dont la lieutenance était alors vacante. La reine mère, Marie de Médicis, l'accueillit favorablement, et daigna contribuer à son mariage avec la comtesse héritière de Montlaur. Sous de Luynes il fut nommé lieutenant général du roi en Normandie, et en octobre 1619 gouverneur du duc d'Orléans, frère du roi. Cette charge, en augmentant singulièrement son pouvoir et son influence, lui attira beaucoup d'envieux parmi les courtisans, qui, par toutes sortes d'intrigues, ébranlèrent la confiance que Louis XIII avait en lui. Il lui fut enjoint de se démettre de sa charge et de se retirer dans son gouvernement de Pont-Saint-Esprit. Obéir, c'eût été pour d'Ornano se reconnaître coupable; il aima mieux se constituer lui-même prisonnier à la Bastille, d'où il fut transféré au château de Caen. Cette fière conduite confondit ses adversaires et éclaira le roi, qui lui rendit bientôt sa charge et l'éleva à la dignité de maréchal de France. Mais autant d'Ornano était bon et loyal serviteur, autant il était mauvais courtisan : il refusa d'aller faire à Richelieu des remercîments, qu'il ne croyait dus qu'au roi; il eut le tort, plus grave, de représenter à Louis XIII que son élève était d'âge à prendre part aux affaires de l'État. Le cardinal, jaloux de concentrer entre ses mains l'autorité suprême, le fit enfermer au château de Vincennes, où, pour arrêter toute démarche en sa faveur, il le fit empoisonner, ainsi que le prouvent les écrits anonymes publiés à cette occasion. Le maréchal mourut à peine âgé de quarante-trois ans, sans laisser de postérité. Cette branche, dite *des maréchaux d'Ornano*, s'éteignit en 1698, dans la personne d'Anne d'Ornano, première fille d'honneur de la duchesse d'Orléans. S. ROLLAND.

Filippini, *Histoire de la Corse*. — De Thou, *Mémoires*. — L'Hermite de Souliers, *Les Corses français*. — Canaut, *Vie de J.-B. d'Ornano* (Manusc. de la Bibliothèque impériale). — L'abbé Rossi, *Observations historiques* (Manusc. de la Bibliothèque impériale).

ORNANO (*Jean-Baptiste*, comte D'), officier général, né en 1742, mort en janvier 1794. Il servit sous Louis XV comme colonel et comme brigadier d'infanterie avec une grande distinction, devint maréchal de camp, et fut nommé par Louis XVI gouverneur de Bayonne. Il fut chargé en qualité de plénipotentiaire, avec dom Louis de Caro, de la délimitation des frontières de France et d'Espagne. Cette ligne porte le nom d'Ornano, ce qui est un bel hommage rendre à sa mémoire. Il fut le tuteur de Mlle Cabarrus, devenue si célèbre sous le nom de madame Tallien et de princesse de Chimay, et périt victime de la révolution. Il était de la même famille que les précédents, mais d'une autre branche.

* **ORNANO** (*Philippe-Antoine*, comte D'), maréchal de France, fils de Louis d'Ornano, colonel de la garde nationale d'Ajaccio, et d'Isabelle Bonaparte, naquit à Ajaccio, le 17 janvier 1784. Il partit dès l'âge de seize ans comme sous-lieutenant au 9e régiment de dragons, fit les campagnes d'Italie des ans VII, VIII et IX, et prit part à

l'expédition de Saint-Domingue en qualité d'aide de camp du général Leclerc, dont il ramena le corps en France. Le général Berthier, ministre de la guerre, l'admit alors dans son état-major et lui confirma le grade de capitaine. Nommé par l'empereur commandant des chasseurs corses, il s'empara de plusieurs pièces de canon à Austerlitz (2 décembre 1805), et pénétra le premier dans Lubeck après s'être vaillamment comporté, le 14 octobre 1806, à Iéna. Sa belle conduite lui valut le grade de colonel et le commandement du 25e régiment de dragons, qu'il conduisit en Prusse et en Pologne, et plus tard en Espagne et en Portugal, où il fut cité souvent avec honneur dans les rapports des généraux en chef. Il força (26 juin 1809) le passage de la Navia, s'empara au combat d'Alba-de-Tormès de quatre pièces d'artillerie, et se distingua au siége de Ciudad-Rodrigo et surtout à la brillante affaire de Fuentes de Oñoro, en chargeant la cavalerie avec tant d'ardeur et d'intrépidité que le jour même (5 mai 1811) il fut nommé général de brigade. Dans l'expédition de Russie, le comte d'Ornano, qui avait dans le 4e corps de la grande armée le commandement d'une brigade de cavalerie légère, se fit remarquer au passage du Niémen (25 juin 1812), et le mois suivant à Mohilow et à Ostrowno; il fut nommé général de division cinq jours avant la bataille de la Moskowa, où, commandant sept régiments de cavalerie, il soutint le choc de l'hetman Platow et réussit à le rejeter, lui et ses dix mille hommes, au delà de la Kologha. Ce brillant fait d'armes, en dégageant l'aile gauche, eut les plus heureux résultats. Placé à l'arrière-garde, sous les ordres du maréchal Ney, il rendit les plus grands services, notamment à Malo-Jaroslavetz, où dix-sept mille hommes soutinrent les efforts d'une armée forte de quatre-vingt mille hommes avec une telle énergie que Napoléon en marqua de l'étonnement en parcourant le lendemain le champ de bataille, et n'hésita pas à attribuer l'honneur de la journée au prince Eugène et au comte d'Ornano. Ce dernier, laissé pour mort sur le champ de bataille de Krasnoë, dut au dévouement de ses compagnons d'armes et à la généreuse sollicitude de l'empereur d'être conservé à la vie et de revoir son pays. Le 21 janvier 1813, appelé au commandement des dragons de l'impératrice, il partit à leur tête en Saxe contre les Russes et les Prussiens coalisés. A la mort de Bessières, l'empereur lui confia toute la cavalerie de la garde, à la tête de laquelle il assista aux célèbres batailles de Dresde, de Bautzen, de Leipzig et de Hanau. Investi, le 24 janvier 1814, du commandement en chef de toutes les troupes de la garde impériale (infanterie, cavalerie, artillerie) concentrées à Paris, il concourut avec elles à la défense de la capitale; mais son dévouement et les mesures qui furent encore prises à Fontainebleau ne purent arrêter la chute de l'empire. Sous la première restauration le général conserva le commandement du régiment de dragons de la garde, qu'il conserva sous le titre de *corps royal de dragons*, et reprit son service pendant les Cent Jours; mais une blessure grave l'empêcha d'assister à la bataille de Waterloo. Arrêté pendant la seconde restauration et conduit à l'abbaye lors du procès du maréchal Ney, il fut mis en liberté peu de temps après, avec ordre de quitter la France en raison de sa parenté avec la famille impériale. Il séjourna en Belgique environ deux ans, au bout desquels il fut autorisé à rentrer en France, où il se tint à l'écart jusqu'en 1828. Nommé à cette époque inspecteur de cavalerie, président du jury d'admission pour l'école de Saint-Cyr l'année suivante, il fut appelé en 1830 au commandement de la 4e division militaire. Par sa sagesse et son énergie, il contribua à étouffer en 1832 l'insurrection des départements de l'ouest, placés sous ses ordres. Louis-Philippe l'éleva ensuite à la pairie; après la révolution de 1848, refusant le commandement de la 14e division militaire, il rentra volontairement dans la vie privée. Mais il n'y resta pas longtemps : le département d'Indre-et-Loire l'envoya siéger aux deux assemblées constituante et législative. Napoléon III l'éleva à la dignité de sénateur (20 janvier 1852), l'appela au poste éminent de grand chancelier de la Légion d'honneur (13 août), le nomma gouverneur de l'hôtel impérial des Invalides (24 mars 1853), et lui confia la présidence de la commission chargée de mettre à exécution le testament de Napoléon Ier. Le comte d'Ornano, grand croix de la Légion d'honneur et de l'ordre impérial de la Réunion, était le plus ancien général de division de l'armée française, puisqu'il comptait près d'un demi-siècle de grade, quand l'empereur couronna une carrière militaire aussi bien remplie, par la dignité de maréchal de France, qu'il lui conféra, le 2 avril 1861, aux Invalides, à l'occasion de la translation des cendres de Napoléon de la chapelle Saint-Jérôme au tombeau de granit dont la garde reste à jamais confiée aux vétérans de nos armées. Le comte d'Ornano avait épousé, en 1816, la comtesse polonaise Marie Laczynska (1), veuve en premières noces du comte Anastase de Colonna Walewski. Elle ne lui donna qu'un fils, et mourut prématurément, le 17 décembre 1817.

S. R.

Moniteur de l'armée. — Documents particuliers.

* ORNANO (*Rodolphe-Auguste*, comte D'), premier maître des cérémonies de l'empereur et député de l'Yonne, fils du précédent, et né à Liége, le 9 juin 1817. Élève du collége Louis-le-Grand et de l'École préparatoire militaire de Saint-Cyr, il fut dès l'âge de dix-huit ans attaché à la légation de France à Dresde, puis à l'ambassade de France à Londres, où ses relations avec le prince Louis-Napoléon, dont il embrassait ardemment le parti, le forcèrent bientôt à quitter

(1) Mère de M. le comte Colonna Walewski, ministre d'État.

la carrière diplomatique en éveillant la suscéptibilité du gouvernement de Louis-Philippe. Retiré chez son père en Touraine, il publia successivement plusieurs recueils de poésies patriotiques (*Les Tourangelles*, *Les Napoléoniennes*, *Les Échos d'Espagne*, etc.), concourut à la rédaction des *Français peints par eux-mêmes*, et fut reçu membre de plusieurs sociétés savantes. Dans les voyages qu'il fit à cette époque en Corse, en Italie, en Suisse, il séjourna au château d'Arenenberg, où l'illustre proscrit ne cessait de se préparer au rôle important auquel il se sentait destiné. Le comte d'Ornano épousa, en 1845, la fille du marquis de Voyer d'Argenson, et fut appelé en 1851 à la préfecture de l'Yonne, où son énergie maintint la tranquillité, un instant ébranlée par le coup d'État du 2 décembre, et où son esprit de justice lui conquit toutes les sympathies. Aussi ce département le choisit-il pour le représenter au corps législatif. Il s'y éleva vivement, en 1857, contre les scandales de l'agiotage. Le comte d'Ornano est chambellan et premier maître des cérémonies de l'empereur, officier de la Légion d'honneur et commandeur de plusieurs ordres. Il a publié une histoire estimée de l'*Ordre de Malte* et une remarquable *Étude sur l'administration de l'empire* (Paris, 1860), dont les vues viennent d'être tout récemment prises en considération par le corps législatif.

Son cousin *Napoléon* d'Ornano, né à Ajaccio, en 1806, était officier au 3e régiment de dragons quand il rejoignit Louis-Napoléon en Angleterre. Après l'expédition de Boulogne, il fut jugé par la cour des Pairs et enfermé à Doullens; mais à l'avénement de Napoléon III il fut nommé inspecteur des palais impériaux, et mourut le 2 décembre 1859, à Vic-sur-Aisne. S. R.

Documents particuliers.

ORNEVAL (d'). *Voy.* Dorneval.

ORODES Ier, roi des Parthes, quatorzième prince de la famille des Arsacides, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Son règne, dont il est impossible de fixer avec certitude les limites chronologiques, paraît s'être étendu depuis 56 environ jusqu'en 36. Il était fils de Phraates III (le XIIe Arsacide) et frère de Mithridate III. Ce dernier prince, à son retour d'Arménie, s'étant rendu odieux par sa cruauté, fut renversé par les Parthes et remplacé par son frère. Orodes semble avoir donné la Médie à Mithridate et la lui avoir retirée ensuite. Mithridate invoqua alors les secours des Romains, et ce fut l'origine de la guerre qui aboutit à la défaite et à la mort de Crassus (*voyez* ce nom). La destruction de l'armée du triumvir répandit une alarme universelle à travers les provinces orientales de la république romaine; et si Orodes avait poursuivi ses succès avec vigueur, il aurait probablement enlevé la Syrie aux Romains; mais il devint jaloux de Surena, le général vainqueur de Crassus, le fit mettre à mort, et donna le commandement de l'armée parthe à son fils Pacorus, encore jeune. Les Parthes, après avoir occupé toute la contrée à l'est de l'Euphrate, entrèrent en Syrie avec un petit corps de troupes, en 51. Les Romains, remis de leur défaite et commandés par Cassius, les rejetèrent au delà du fleuve. Ils revinrent l'année suivante, toujours sous l'autorité nominale de Pacorus, mais commandés en réalité par Osacès, général expérimenté. Ils s'avancèrent jusqu'à Antioche, dont ils ne purent pas s'emparer, et marchèrent ensuite sur Antigonée; mais ils furent battus près de cette place par Cassius. Osacès périt dans l'action, et Pacorus repassa l'Euphrate. Bibulus, successeur de Cassius, persuada au satrape parthe Ornodapantes de se révolter, et de proclamer Pacorus roi. Bien que le jeune prince fût étranger à cette rébellion, elle le rendit suspect à son père, qui lui retira le commandement de l'armée. Orodes ne profita pas de la guerre civile qui déchira bientôt la république romaine. Sollicité par Pompée, il mit ses secours au prix de la cession de la Syrie, et voyant que le général romain n'accédait pas à cette honteuse condition, il garda la neutralité. César, vainqueur du parti de Pompée, était sur le point de s'engager dans une expédition contre les Parthes lorsqu'il fut assassiné, en 44. Dans la nouvelle guerre civile qui éclata peu après, Brutus et Cassius envoyèrent Labienus, fils de T. Labienus, l'ancien lieutenant de César, à Orodes pour solliciter son assistance. Le roi des Parthes la promit; mais Brutus et Cassius livrèrent et perdirent la bataille de Philippes (42 avant J.-C.), avant que Labienus eût eu le temps de leur amener des renforts. Les vainqueurs se partagèrent l'empire romain, et Antoine eut pour sa part l'orient avec la conduite de la guerre contre les Parthes; mais au lieu de s'occuper de cette expédition, il se rendit en Égypte avec Cléopâtre. Labienus pressa Orodes de profiter de l'occasion, et obtint qu'une grande armée serait envoyée en Syrie sous son commandement et sous celui de Pacorus. Les deux généraux passèrent l'Euphrate en 40, et défirent Saxa, questeur d'Antoine; puis, tandis que Labienus traversait la Cilicie et pénétrait dans l'Asie Mineure, Pacorus envahit la Syrie, la Phénicie et la Palestine. Réveillé de son indolence par le bruit des succès des Parthes, il envoya contre eux le plus habile de ses lieutenants, Ventidius, qui changea bientôt la face des affaires. Labienus fut vaincu au mont Taurus (39), fait prisonnier et mis à mort; Pharnapates, un des généraux parthes eut le même sort, et les Parthes évacuèrent précipitamment la Cilicie et la Syrie. Pacorus, ne se laissant pas décourager, franchit encore une fois l'Euphrate, en 38; mais il fut complétement vaincu dans le district de Cyrrhestice, et périt dans la bataille. On remarque que le combat se livra le 9 juin, jour anniversaire de la défaite de Crassus. La bataille de Cyrrhestice et la mort de Pacorus

portèrent un coup très-grave à la puissance parthique; le vieil Orodes en fut accablé. Pendant plusieurs jours il refusa toute nourriture, et ne prononça aucune parole, et quand enfin il rompit le silence, ce fut pour répéter le nom de son cher fils Pacorus. Incapable de supporter plus longtemps le poids de la couronne, il s'en démit en faveur de son fils Phraates IV. Un des premiers actes du nouveau roi fut de faire tuer son père. Les médailles d'Orodes portent cette inscription grecque : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΣ (Du roi des rois, Arsace, bienfaisant, illustre, philhellène).

ORODES II, dix-septième prince de la famille des Arsacides, vivait vers 15 avant J.-C. Les nobles parthes, après avoir chassé Phraates, élurent Orodes, qui appartenait à la même famille royale; mais ils se dégoûtèrent bientôt de lui, et le tuèrent. A sa mort les Parthes demandèrent aux Romains Vonones, un des fils de Phraate. Y.

Dion Cassius, XL, 18, 19, 30; XLI, 55; XLVIII, 24-41; XLIX, 19, 20, 23. — Cicéron, *Ad Attic.*, V, 18, 21; *Ad famil.*, XV, 1. — Justin, XLII, 4. — Velleius Paterculus, II, 78. — Tite-Live, *Epitome*, 127, 128. — Florus, IV, 9. — Plutarque, *Anton.*, 33, 34. — Appien, *Bel. civ.*, V, 15. — Orose, VI, 18. — Josèphe, *Antiquit.*, XVIII, 2. — Tacite, *Annales*, II, 1. — Vaillant, *Regnum Arsacidarum*, t. I. — Du Tour de Longuerue, *Annales Arsacidarum*. — Richter, *Histor. Krit. Versuch über die Arsaciden und Sassaniden-Dynastien*. — Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, vol. I. — Visconti, *Iconographie grecque*.

OROSE (*Paul*), historien et théologien latin, né à Tarragone, en Espagne, vivait dans la première moitié du cinquième siècle après J.-C. Ayant conçu une chaude admiration pour le caractère et les talents de saint Augustin, il se rendit en Afrique, vers 413, afin de consulter le saint sur quelques doctrines des priscillianistes, qui causaient alors de grandes dissensions dans les églises de la péninsule hispanique. L'évêque d'Hippone, touché de ce témoignage d'estime, reçut Orose avec beaucoup de bienveillance, lui donna toutes les instructions nécessaires, et l'envoya en Syrie, en 414 ou 415, ostensiblement pour qu'il complétât son éducation auprès de saint Jérôme, qui habitait Bethléem, mais en réalité pour qu'il combattît les principes de Pélage, qui avaient fait des progrès en Palestine, où l'hérésiarque avait résidé. Orose trouva dans saint Jérôme un ami ardent, et s'acquitta de sa mission avec un zèle habile. Il commença par annoncer que le synode de Carthage avait condamné l'hérésiarque Cælestius : c'était inviter le synode de Jérusalem à condamner Pélage, qui professait des doctrines analogues. La cause du pélagianisme fut en effet portée devant le tribunal de Jean, évêque de Jérusalem, et Paul Orose remplit les fonctions d'accusateur; mais il se laissa emporter par sa vivacité, et prononça des paroles que l'évêque Jean, favorable au fond aux pélagiens, regarda comme blasphématoires. Orose fut forcé de passer de l'offensive à la défensive, et sa mission, après d'heureux débuts, finit par échouer. Il resta en Orient jusqu'à ce qu'il eût appris le résultat défavorable de l'appel fait au concile de Diospolis. Il partit ensuite après avoir obtenu les reliques récemment découvertes de saint Étienne, et retourna en Afrique, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée à une date inconnue. Il reste de lui les ouvrages suivants : *Historiarum adversus paganos libri VII* : cette histoire est dédiée à saint Augustin, à la suggestion duquel elle avait été entreprise. Les païens de cette époque se plaignaient que la honte et la ruine qui depuis si longtemps menaçaient l'empire, et que venait de consommer la prise de Rome par Alaric, étaient dues à la colère des dieux, dont les sectateurs de la foi nouvelle avaient abandonné et profané les autels. Orose entreprit, à son retour de Palestine, de répondre à ces accusations, en montrant que depuis les temps les plus anciens le monde avait été le théâtre de désastres encore pires que ceux dont se plaignaient les païens; que la guerre, la peste, les tremblements de terre, les volcans et la fureur des éléments avaient causé aux hommes des maux encore plus intolérables, qui n'avaient pas pour contrepoids et consolation l'espérance du bonheur dans l'autre monde. C'est donc une histoire des calamités humaines que le pieux Espagnol prétend écrire, par ordre de dates depuis la création du monde jusqu'à l'année 417. Il recueille dans Justin, Eutrope, et dans d'autres annalistes et compilateurs de seconde main, tous les faits qui peuvent servir à son dessein; et il les met à la suite les uns des autres sans en vérifier l'exactitude, sans en remarquer ni en concilier les contradictions : il n'y ajoute que l'ornement d'un style qui ne manque ni d'élégance ni d'éclat, et qui est évidemment formé sur le modèle de Tertullien et de saint Cyprien. Cette chronique déclamatoire avait tout ce qu'il fallait pour plaire au moyen âge; mais dès le seizième siècle Sigonius, Juste Lipse, Casaubon, remarquèrent qu'elle manquait absolument de critique, que l'auteur n'était jamais remonté jusqu'aux véritables sources, que, soit ignorance, soit indifférence, il avait négligé les auteurs grecs, et que son œuvre abondait en erreurs grossières. Cette opinion défavorable a été pleinement confirmée par l'érudition moderne, et il faut reconnaître qu'au point de vue historique la compilation d'Orose n'a aucune valeur, mais elle reste un monument curieux de la langue et de l'éloquence latines au cinquième siècle (1).

(1) Parmi les différents titres fournis par les manuscrits, tels que *Historia adversus paganorum calumnias; de cladibus et miseriis mundi*, etc., il s'en trouve un incompréhensible, et qui a donné lieu à beaucoup de conjectures, c'est celui de *Hormesta*, ou *Ormesta* ou *Ormista*, quelquefois avec l'addition de *id est miseriarum christiani temporis* Des diverses solutions de ces problèmes la plus plausible est celle qui suppose que *Ormista* est la véritable orthographe, et que

L'*Histoire* d'Orose fut publiée pour la première fois par J. Schüssler, Vienne, 1471, in-fol.; cette édition, faite sur un excellent manuscrit, est rare et recherchée; la plus ancienne édition après celle-ci est celle de Vicence (sans date), petit. in-fol., par Herm. de Colonia, et d'après laquelle ont été faites celles de Venise, 1483, 1484, 1499, 1500; la meilleure édition est celle d'Havercamp, Leyde, 1738, in-4°, soignée pour le texte et précieuse surtout à cause de son commentaire. L'*Histoire* d'Orose a été traduite dans la plupart des langues modernes. Une vieille traduction française, Paris (Vérard), 1491, in-fol., attribuée à Claude de Seissel, est assez recherchée; il y a aussi de vieilles traductions en allemand et en italien, par Hiéronyme Boner, Colmar, 1589, et par Giov. Guerini da Lanciza, sans date ni lieu d'impression; mais rien en ce genre n'est aussi curieux que la traduction d'Orose par Alfred le Grand, roi d'Angleterre: cette version, dont il existe un manuscrit à la bibliothèque Cottonienne, a été publiée par Daines Barrington : *The anglo-saxon version from the historian Orosius, by Ælfred the Great; together with an english translation;* Londres, 1773, in-8°. Une édition beaucoup plus soignée de cette version, avec une traduction littérale en anglais, a été publiée par le Dr Bosworth, en 1855. Une traduction de la version d'Alfred forme un volume de l'*Antiquarian library* de Bohn, 1847. Cette version n'est pas seulement précieuse comme monument de la vieille langue anglaise, elle renferme des additions très-intéressantes, qui contiennent la seule géographie de l'Europe à cette époque par un contemporain, et indiquent la position et l'état politique des nations germaniques au neuvième siècle.

On a encore de Paul Orose : *Liber apologeticus de arbitrii libertate*, écrit en Palestine, en 415. Orose avait été anathématisé par Jean de Jérusalem comme coupable d'avoir soutenu que l'homme ne peut pas, même avec l'aide de Dieu, accomplir la loi divine; il écrivit ce traité pour démontrer que l'accusation était fausse et pour justifier ses propres attaques contre les doctrines de Pélage. Par une singulière erreur de copiste, dix-sept chapitres du traité *De natura et gratia* de saint Augustin ont été insérés dans le *Liber apologeticus* d'Orose; ce qui a produit une grave confusion. L'*Apologeticus* fut publié pour la première fois à Louvain, 1558, in-8°, avec l'épître de saint Jérôme contre Pélage, et se trouve dans la *Bibliotheca Patrum max.*, Lyon, 1677, in-fol., vol. VI, à la suite de l'édition de l'*Histoire* par Havercamp, et dans la collection des conciles de Hardouin, vol. I, p. 200; — *Commonitorium ad Augustinum*, le plus ancien des ouvrages d'Orose, composé peu après sa première arrivée en Afrique, dans le but d'expliquer l'état des partis religieux en Espagne, particulièrement en ce qui touchait les priscillianistes et les origénistes: cet opuscule est ordinairement attaché à la réplique de saint Augustin intitulée *Contra Priscillianistas et Origenistas liber, ad Orosium*. Il n'existe pas d'édition complète des œuvres de Paul Orose. L. J.

ce mot étrange se compose de *Or. m. ista*, abbréviation de *Orosii mundi istoria*.

Saint Augustin, *De ratione animæ, ad Hieronymum*. — Gennadius, *De viris illustribus*, 39, 46. — Trithème, *De script. eccles.*, 121. — Nicolas Antonio, *Biblioth. hispana vetus*. — G.-J. Vossius, *De historicis latinis*, II, 14. — Schönemann, *Bibl. Patrum latinorum*, vol. II, 10. — Dom Ceillier, *Histoire des auteurs ecclésiastiques*. — Bähr, *Geschichte der Römischen Litterat*. — H.-G. Moller, *Dissertatio de Paulo Orosio*; Altorf, 1689, in-4°. — Voss, *Histor. Pelag.*, I, 17. — Sigonius, *De historicis romanis*, 3. — J. Lipse, *Comment. in Taciti Annales*. — Casaubon, *De rebus sacris*. — Mörner, *De Orosii vita ejusque historiarum libris septem adversus Paganos*; Berlin, 1844.

ORPELIAN. *Voy* ÉTIENNE.

ORPHÉE (Ὀρφεύς), un des créateurs mythiques de la poésie grecque. On place son existence vers le treizième ou le quatorzième siècle avant J.-C. Orphée figure dans la *Biographie*, non pour sa personnalité, évidemment fabuleuse, mais à cause du système théologique et philosophique qui se rattache à son nom et des ouvrages qu'on lui attribue. La théologie et la poésie orphiques soulèvent des problèmes nombreux, complexes et qui méritent d'être étudiés avec attention. La première question à résoudre est celle-ci : à quelle date et de quels éléments s'est formée la légende d'Orphée. L'histoire de la littérature grecque commence avec les poëmes homériques; mais il est manifeste que le peuple même le mieux doué n'a pas pu débuter par une épopée aussi fortement conçue que l'*Iliade*, par un poëme aussi habilement construit que l'*Odyssée*. Les œuvres homériques supposent l'existence de toute une poésie antérieure successivement perfectionnée par un grand nombre de poëtes, dont les ouvrages et les noms même ont péri, ou du moins dont les noms ne sont conservés que par des traditions sans autorité historique. Les fables des Grecs nous parlent de ces prédécesseurs d'Homère qui consacrèrent l'art de la musique au culte des dieux et à la civilisation des hommes. En tête de la série des *aèdes* inspirés figurent Hermès, l'inventeur de la lyre, Apollon, qui perfectionna l'invention d'Hermès et devint le patron suprême des poëtes, puis viennent les Muses et enfin les chanteurs, divins enfants ou élèves immédiats d'Apollon et des Muses, lesquels servent de transition entre l'âge mythologique et l'âge d'Homère. Les principaux de ces chanteurs mythiques qui représentent certaines périodes et certains genres de la poésie antéhomérique, sont Olen, Linus, Orphée, Musée, Eumolpe, Pamphus, Thamyris et Philammon; Orphée est de beaucoup le plus important. Son nom ne paraît pas dans les œuvres d'Homère et d'Hésiode; le premier écrivain grec qui en fasse mention est Ibycus (vers le

milieu du sixième siècle avant J.-C.), qui l'appelle le célèbre Orphée (ὀνομακλυτὸν Ὀρφὴν). Au commencement du cinquième siècle, Pindare le nomme l'illustre joueur de harpe, le père de la poésie lyrique envoyé par Apollon, et le compte au nombre des Argonautes; il l'appelle aussi fils d'Œagrius. Les anciens historiens Hellanicus et Phérécyde ne l'omettent pas; le premier fait de lui l'ancêtre d'Homère et d'Hésiode; le second dit que ce n'était pas Orphée mais Philammon qui fut le barde des Argonautes, tradition suivie par Apollonius de Rhodes. Les poëtes dramatiques mentionnent plusieurs Orphée. Eschyle dans son *Agamemnon* fait allusion à la puissance merveilleuse de l'aède qui par les sons de sa lyre attirait les arbres. Dans ses *Bassarides*, aujourd'hui perdues, il parlait encore de lui, si l'on s'en rapporte à un fragment peu explicite d'Ératosthène: « Orphée, dit cet écrivain, n'honorait pas Dionysus; il croyait que le soleil, qu'il appelait aussi Apollon, était le plus grand des dieux; se levant dans la nuit, il monta avant l'aurore sur le mont Pangée afin de voir le soleil le premier, de quoi Dionysus irrité envoya contre lui les Bassarides, qui, comme le dit le poëte Eschyle, le mirent en pièces et dispersèrent ses membres; mais les Muses les recueillirent et les ensevelirent en un lieu appelé Leibethra. » Si toute cette citation était tirée d'Eschyle, elle serait très-importante; mais il semble qu'un seul détail appartienne à ce poëte, c'est le meurtre d'Orphée par les Bassarides. Dans ce qui reste de Sophocle on ne trouve pas trace d'Orphée. Euripide, au contraire, en parle souvent, et d'une manière neuve; le premier il fait allusion aux rapports d'Orphée avec Dionysus, et à sa descente aux Enfers; il parle de sa parenté avec les Muses (*Rhesus*, 944, 946), du pouvoir de ses chansons sur les rochers, les arbres et les animaux sauvages (*Med.*, 543; *Iphig. in Aul.*, 1211; *Bacch.*, 561), du charme qu'il exerçait sur les puissances infernales (*Alcest.*, 357); il le rattache aux orgies sacrées des bacchanales (*Hippol.*, 953), lui attribue l'institution des mystères, et place dans les forêts de l'Olympe (*Bacch.*, 501) le théâtre de ses miracles. Aristophane, dans un passage de sa comédie des *Grenouilles* (*Ran.*, 1032), énumérant les anciens poëtes (Orphée, Musée, Hésiode et le divin Homère) qui ont donné aux hommes les meilleurs enseignements, nomme Orphée le premier, et dit « qu'il nous apprit les initiations (τελετάς) et à nous abstenir des meurtres ». C'est aussi en ce sens que Platon en parle. Il le mentionne souvent ainsi que ses sectateurs et ses ouvrages; il le cite en général avec respect; cependant il donne de sa descente dans l'hadès une version singulière et peu favorable (*Sympos.*, 179). « Les dieux, dit-il, renvoyèrent Orphée inexaucé de l'hadès, lui ayant montré le fantôme de la femme pour laquelle il était venu, mais ne la lui rendant pas elle-même, parce qu'il s'était conduit mollement, comme un joueur de cithare qu'il était, et n'avait pas osé mourir par amour, comme Alceste, mais avait réussi à pénétrer vivant dans l'hadès; c'est pourquoi ils lui infligèrent cette peine, et firent qu'il mourut par la main des femmes. » Il nous semble que ce passage est ironique, et n'exprime pas le véritable jugement de Platon sur le poëte théologien. Le philosophe athénien s'était beaucoup occupé d'Orphée et des doctrines qu'on lui attribuait. Il mentionne dans le *Cratyle* l'opinion des orphiques, qui soutenaient que l'âme est emprisonnée dans le corps en punition de ses péchés antérieurs; il fait plusieurs citations d'après les écrits attribués à Orphée et une fois au moins d'après sa théogonie, qu'il regarde comme authentique. Quant à la collection de rituels religieux qui circulait sous le nom d'Orphée et de Musée, il en parle aussi, mais en termes qui prouvent qu'il la considérait comme apocryphe. Ses doutes ne s'étendaient pas jusqu'à l'existence même du poëte, à laquelle il croyait. Il n'en était pas de même d'Aristote, qui pensait qu'Orphée n'avait jamais existé et que les ouvrages qu'on lui attribuait étaient l'œuvre de Cercops et d'Onomacrite.

Tels sont les principaux témoignages que nous fournissent sur Orphée les deux siècles classiques de la Grèce (V[e] et IV[e]); il en résulte que le nom du poëte était dès lors célèbre, que ses prétendues doctrines étaient répandues, mais que sa légende n'était pas encore complétement formée. Si l'on descend aux mythographes et aux poëtes depuis le quatrième siècle jusqu'à l'extinction des lettres classiques, on trouve que cette légende s'amplifia de détails nombreux et souvent contradictoires, qu'il serait trop long d'énumérer ici; nous ne rappellerons que les plus importants. Orphée, fils d'Œagrius et de Calliope, vivait du temps des Argonautes, qu'il accompagna dans leur expédition. Instruit par les Muses à jouer de la lyre qu'il avait reçue d'Apollon, il enchantait et entraînait après lui, par le charme de sa musique, les bêtes sauvages et même les arbres et les rochers du mont Olympe. Aux sons de sa lyre le vaisseau *Argo* fendit les flots, les Argonautes s'arrachèrent aux dangereuses séductions de Lemnos; les symplégades ou rochers mouvants se fixèrent, le dragon de Colchos, gardien de la toison d'or, fut vaincu par le sommeil. Après son retour de l'expédition des Argonautes, Orphée fixa sa demeure dans une caverne de la Thrace, et s'occupa de civiliser les sauvages habitants de ce pays. On raconte aussi qu'il visita l'Égypte. Les récits de la mort de sa femme, de sa tentative pour la recouvrer et de sa propre mort sont très-divers. Sa femme était une nymphe nommée Agriope ou Eurydice. Les plus anciens récits ne parlent pas de la cause de sa mort. Cependant la légende suivie par Virgile et Ovide, d'après laquelle Eurydice périt de la morsure d'un serpent, est sans doute d'une

haute antiquité ; mais avant Virgile on ne trouve pas trace du rôle que ce poëte assigne à Aristée (Diodore, IV, 25 ; Conon, 45 ; Pausanias, IX, 30 ; Hygin, *Fab.*, 164 ; Virgile, *Georg.*, l. IV). Orphée descendit à la recherche de sa femme dans les demeures de l'hadès. Là les sons de sa lyre suspendirent les tourments des réprouvés et obtinrent de la plus inexorable des divinités que sa femme lui serait rendue. Une seule condition lui fut imposée, c'est qu'il ne se retournerait pas pour regarder Eurydice avant d'être arrivé avec elle dans le monde supérieur. Au moment où il franchissait les bornes fatales, le poëte, cédant à l'anxiété de son amour, regarda derrière lui pour s'assurer que sa femme le suivait, il la vit entraînée à jamais dans les régions infernales. Nous avons dit que Platon expliquait la mort d'Orphée comme une punition divine. Des écrivains plus récents, rabaissant cette légende religieuse à des conditions humaines, supposèrent que le poëte, dans son désespoir, méprisa les femmes thraces, qui se vengèrent de ses dédains en le mettant en pièces au milieu des fureurs des bacchanales. Malgré cette explication rationaliste, la mort d'Orphée conserva une empreinte religieuse. On l'attribua tantôt à la colère d'Aphrodite, tantôt à celle de Zeus. Ainsi dans une inscription placée sur le prétendu tombeau d'Orphée à Dium près de Pydna, en Macédoine, on lisait : « Les Muses ensevelirent ici le Thrace Orphée à la lyre d'or, que le tout-puissant Zeus frappa d'un trait enflammé. » (Diogène Laerce, *Prooemium*, 5 ; Pausanias, IX, 30 ; Brunck, *Analecta*, t. III, p. 253). Après sa mort, suivant la tradition la plus générale, les Muses recueillirent les lambeaux de son corps, et les ensevelirent à Leibethra, au pied de l'Olympe, et sur son tombeau les rossignols chantaient mélodieusement. Sa tête jetée dans l'Hèbre fut entraînée dans la mer, qui la porta jusqu'à Lesbos ; là elle fut recueillie et ensevelie à Antissa. Dans la même île les flots portèrent aussi sa lyre. Ces deux traditions expriment poétiquement ce fait historique que Lesbos fut le premier grand siége de la poésie lyrique. Terpandre, le plus ancien musicien historique, était natif d'Antissa. D'après les légendes astronomiques, Zeus, à la prière d'Apollon et des Muses, plaça la lyre d'Orphée parmi les étoiles (Phanocles, dans Stobée, *Florileg.*, LXII ; Eratosthène, 24 ; Hygin, *Astron.*, II, 7 ; Manilius, *Astron.*, I, 324).

Telle est dans son ensemble et ses principaux détails la légende orphique. Comme elle s'est formée successivement d'éléments divers et contradictoires, elle n'est pas susceptible d'une interprétation générale, et comporte plusieurs explications partielles. Dans ses traits les plus simples et les plus anciens, elle n'est que l'exposition mythique des progrès de la poésie lyrique depuis son origine, en Thrace, jusqu'à l'époque où elle fut perfectionnée et reçut une forme définitive par les soins des poëtes de Lesbos ; mais beaucoup de détails dépassent ce système d'interprétation. Le malheur d'Orphée, privé d'Eurydice et déçu dans son espoir de l'arracher aux enfers, appartient à un autre ordre d'idées, et semble se rattacher à cette croyance dont le mythe de Prométhée est la plus sublime expression, que les dieux voyaient avec jalousie les progrès des hommes et punissaient sévèrement les mortels qui transgressaient les limites assignées à l'humanité. La mort d'Orphée par les mains des Ménades est une allusion à la lutte entre le culte d'Apollon et celui de Dionysus. Ici se présente une grave difficulté. Comment Orphée, le représentant des idées religieuses et poétiques placées sous l'invocation d'Apollon, devint-il le patron de sociétés dont les rapports avec le culte dionysiaque sont incontestables ? Cette question ne saurait être complétement résolue. Entre le polythéisme d'Homère et d'Hésiode, et le polythéisme tel qu'on le trouve constitué au sixième siècle, il existe une lacune impossible à combler, à cause de la perte du cycle épique et des poëtes lyriques. En l'absence de renseignements précis, il faut se borner à constater des faits généraux. Le polythéisme d'Homère, simple, beau et grand, n'était ni profond ni mystique ; il ne répondait que très-imparfaitement à quelques-unes des plus nobles aspirations de l'âme ; aussi parut-il de plus en plus insuffisant à mesure que l'esprit grec se développait, et s'il subsista, ce fut à la condition de se surcharger de croyances nouvelles. Les Grecs se trouvant en rapport avec les peuples de l'Asie Mineure et de la Syrie, avec les Phrygiens, les Lydiens, les Phéniciens, leur empruntèrent des dogmes et des rites qui étaient bien loin de la beauté simple des mythes homériques, mais qui par leur complication et leur obscurité même répondaient à ce sentiment du mystérieux qui est si puissant chez l'homme. La croyance à l'immortalité de l'âme et les croyances qui en découlent, la punition des méchants, la rémunération des hommes pieux, le pouvoir qu'ont les mortels de racheter leurs péchés par des expiations et des purifications, très-faiblement indiquées ou tout à fait omises dans Homère, acquirent une importance majeure sous l'influence des idées orientales, et devinrent la base de toute une théologie nouvelle, qui se répandit au moyen de certaines sociétés, où les néophytes n'entraient qu'après des initiations assez longues. Ces associations mystiques avaient toutes pour but de révéler aux initiés les secrets de ce monde intérieur caché aux regards des mortels, et de les préparer à la félicité dans une autre vie, en les mettant dès celle-ci en communication avec les divinités du monde invisible, divinités que l'on appelait *chthoniennes*, parce que l'on pensait que ce monde invisible était situé au centre de la terre. La plus renommée des sociétés mystiques était celle des Eumolpides,

qui célébrait à Éleusis les mystères de Demetèr. Les orphiques, ou disciples d'Orphée, sans avoir la même célébrité exercèrent plus d'influence, du moins sur la littérature. Tandis que les hymmes chantés et les prières récitées par les hiérophantes d'Éleusis restaient enfermés dans le sanctuaire, les orphiques publiaient leurs doctrines théogoniques et leurs formules de purification. Ils n'étaient pas attachés à un temple particulier, ni astreints à des rites uniformes. Le culte auquel ils se consacraient était celui de Bacchus ou Dionysus; mais ce Dionysus était, au moyen d'un mythe étrange, identifié avec Zagreus et devenait une divinité chthonienne étroitement liée avec Demeter et Cora. Loin de porter dans le culte de Dionysus-Zagreus la licence effrénée, l'ivresse furieuse des vulgaires adorateurs de Bacchus, ils menaient une vie ascétique. Après avoir goûté dans un repas mystique la chair crue du taureau de Dionysus, ils s'abstenaient de toute autre viande. Avec leurs blancs vêtements de lin, ils rappelaient les prêtres orientaux et égyptiens, et Hérodote pensait que c'était aux Égyptiens que les orphiques avaient emprunté une grande partie de leur rituel. Le même philosophe signale des rapports frappants entre les orphiques et les pythagoriciens. Cette ressemblance s'explique par ce fait que les pythagoriciens, proscrits dans la grande Grèce et forcés de se réfugier dans la mère patrie, entrèrent dans les sociétés orphiques. L'orphisme, qui acceptait tous les dieux helléniques et qui les enveloppait dans une théogonie plus vaste, empruntée soit aux Orientaux, soit aux spéculations des premiers philosophes grecs, n'avait rien de contraire au culte national, et avait de quoi plaire aux esprits que ne contentait pas le polythéisme d'Homère et d'Hésiode. Au dernier degré des sectes orphiques étaient les *orphéotélestes*, mystagogues vulgaires, qui se rendaient devant les portes des riches et offraient de les purifier de leurs péchés et de ceux de leurs pères par des rites et des chants expiatoires. Les orphéotélestes fondaient leurs cérémonies sur de prétendus livres d'Orphée et de Musée. Les sectes orphiques les plus élevées produisaient aussi certains livres dont elles faisaient remonter la rédaction ou l'inspiration jusqu'à Orphée.

Les livres orphiques étaient rédigés en vers; les philosophes d'Athènes et d'Alexandrie, qui les citent souvent, en ont conservé de nombreux fragments, dont aucun sans doute n'appartient à une haute antiquité, mais dont plusieurs sont du sixième siècle avant J.-C., et ont peut-être pour auteur Onomacrite (*voy.* ce nom). Dans le siècle suivant la littérature orphique prit beaucoup d'extension et se mélangea avec les doctrines pythagoriciennes. « Plusieurs écrivains, dit Ot. Müller, que l'on appelle pythagoriciens, et qui sont connus comme les auteurs de poëmes orphiques, appartiennent à cette période; tels sont Cercops, Brontinus, et Avignote. A Cercops on attribuait le grand poëme intitulé les *Légendes sacrées* (Ἱεροὶ λόγοι), système complet de théologie orphique en vingt quatre parties ou rhapsodies, et probablement l'œuvre de plusieurs personnes puisqu'on l'attribuait aussi à un certain Diognote. Brontinus, également un pythagoricien, était, dit-on, l'auteur d'un poëme orphique sur la *Nature* (Φυσικά), et d'un poëme intitulé *Le Manteau et le Filet* (Πέπλος καὶ δίκτυον), expressions symboliques de la création chez les orphiques. Arignote, qui passe pour l'élève et même pour la fille de Pythagore, écrivit un poëme intitulé : *Bacchica*. On cite encore d'autres poëtes orphiques, Persinus de Milet, Timoclès de Syracuse, Zopyrus d'Héraclée ou de Tarente. » Les fragments qui subsistent dérivent en partie de ces nombreux ouvrages; mais il en est beaucoup qui proviennent de compositions écrites à l'époque du déclin du paganisme; il n'est pas facile de séparer la littérature orphique authentique (VIe et Ve siècles avant J.-C.) de la littérature orphique apocryphe (Ier, IIe, IIIe siècles après J.-C.); et même en s'en tenant aux fragments qui paraissent les plus anciens, il est difficile d'en tirer des indications complètes et concordantes sur la théogonie orphique. Nous ne rappellerons ici que les traits essentiels de cette théogonie. Dans la mythologie d'Homère, Zeus est le Dieu par excellence, le père des dieux et des hommes; mais comme l'idée d'un être absolu existant par lui-même était au-dessus des simples intelligences de l'âge héroïque, le poëte donna un père à Zeus, ce fut Kronos, divinité obscure, reléguée dans les ténèbres du Tartare. Hésiode, s'avançant dans cette voie, remonta de Kronos à Ouranos (le Ciel) et Gæa (la Terre), d'Ouranos et Gæa à Chaos, c'est-à-dire à la matière confuse d'où sont sortis tous les êtres. Les orphiques prétendirent remonter encore plus loin et arriver à une plus haute abstraction que Chaos. Au sommet de toutes choses ils placèrent Chronos (le Temps). Chronos produisit spontanément par sa puissance créatrice Æther et Chaos, desquels il forma un immense œuf cosmique d'une éclatante blancheur. Toute l'essence du monde était contenue dans cet œuf, et il en sortit par la suite des temps le premier né des dieux, Phanès, ou Mètis, ou Herikepæus (identifié quelquefois avec l'Éros d'Hésiode), divinité mâle et femelle, qui avait en soi le germe des dieux et qui engendra d'abord le Cosmos ou le monde. Suivant la remarque d'Otfried Müller, les poëtes orphiques concevaient Éros-Phanès comme un être panthéistique. Les parties du monde formaient les membres de son corps. Le ciel était sa tête, la terre ses pieds, le soleil et la lune étaient ses yeux, le lever et le coucher des corps célestes étaient ses cornes. Un poëte s'adresse en ces termes à Phanès : « Tes larmes sont la malheureuse race des

hommes; par ton sourire tu as fait naître la race sacrée des dieux ». Cette conception panthéistique appartient probablement à une époque ultérieure, et la première théogonie orphique paraît un simple remaniement de la mythologie d'Hésiode. Phanès engendra Nyx (la Nuit), de laquelle il eut Ouranos et Gæa. D'Ouranos et Gæa naquirent les trois Mœres (les Parques), les trois géants aux cent mains et les Cyclopes; ceux-ci furent enfermés par leur père dans le Tartare. Pour venger l'injure de ses enfants, Gæa produisit d'elle-même quatorze Titans, sept mâles et sept femmes. Kronos, le plus puissant de ces Titans, détrôna Ouranos, et le mutila; il prit ensuite le gouvernement du monde; et régna sur l'Olympe. Kronos et Rheia (une des femmes titans) donnèrent naissance à Zeus, à ses frères et à sa sœur. Le Kronos orphique comme celui d'Hésiode veut détruire ses enfants. Zeus est caché dans la caverne de Nyx, où réside Phanès lui-même. Quand il eut grandi, il enivre son père avec du miel, et l'ayant plongé dans le sommeil, il l'enchaîna et le mutila. Devenu ainsi le maître suprême du monde, il avala et absorba Mêtis ou Phanès avec tous les éléments préexistants des choses; puis il réengendra les choses de sa propre substance et conformément à ses propres idées divines. Parmi les enfants de Zeus était Zagreus, l'enfant au front orné de cornes, né de lui et de sa fille Persephonê. Zagreus est le favori de Zeus, un enfant de magnifique promesse, destiné s'il atteint l'âge mûr à succéder à son père dans le gouvernement du monde. Assis près du trône de Zeus, il est gardé par Apollon et les Curêtes; mais la jalouse Héré arme contre lui les Titans, qui le tuent, le coupent en pièces et le font bouillir dans un chaudron. Zeus punit les Titans en les précipitant dans le Tartare. Apollon recueille les membres de Zagreus, et les ensevelit au pied du mont Parnasse; Athéné ramasse son cœur et le porte à Zeus; le dieu le donne à Semelé, et Zagreus vient sous forme de Dionysos.

A côté de beaucoup d'inventions étranges, la théogonie orphique contient des notions d'un ordre élevé. Ainsi l'idée d'un Dieu créant le monde était neuve chez les Grecs et d'une grande valeur; le mythe de Zagreus mourant pour renaître sous la forme de Dionysos est d'une profondeur mystique capable de frapper non-seulement le peuple, mais les esprits les plus sérieux. On comprend que les Alexandrins, qui tentaient de concilier les données de la mythologie avec les résultats de l'investigation philosophique, aient étudié attentivement une théogonie qui avait aussi pour but de concilier deux ordres de conceptions différents, la mythologie qui explique le monde par un ensemble d'êtres surnaturels, et la philosophie qui l'explique par un enchaînement de causes naturelles. Les fragments des poëmes orphiques, recueillis discutés et interprétés, par Lobeck dans son *Aglaophamus* avec une critique sévère et une admirable sagacité, ont été publiés avec beaucoup de soin par M. Muller dans ses *Fragmenta philosophorum græcorum*, t. I (édition Didot).

Outre les fragments qui constituent la littérature orphique authentique, il existe trois ouvrages qui ont longtemps passé, sinon pour des œuvres d'Orphée lui-même, du moins pour des productions plus anciennes que les épopées d'Homère; il est reconnu aujourd'hui que ces ouvrages sont tous postérieurs à l'ère chrétienne, et appartiennent à cette classe de poëmes religieux, didactiques et descriptifs, composés dans les derniers temps du paganisme, comme les *Dionysiaca* de Nonnus. Toute discussion à ce sujet serait superflue; nous nous bornerons à de courtes indications. Ces poëmes sont : Ἀργοναυτικά, ou l'expédition des Argonautes, en 1384 vers; — Ὕμνοι; ces hymnes, au nombre de 87 ou 88, sont des productions évidentes de l'école néo-platonicienne; ils sont curieux à lire, parce qu'ils indiquent la manière dont les Alexandrins comprenaient l'orphisme; — Λιθικά, poëme didactique, qui traite des pierres précieuses ou communes et de leur usage dans la divination; c'est le meilleur des poëmes orphiques. Les *Argonautes* et les *Hymnes* furent publiés pour la première fois à Florence (Junte), 1500, in-4°; l'édition de Venise (Alde), 1517, in-8°, contient de plus les *Lithica*. Ces deux premières éditions furent suivies de celle de Florence; 1519, in-8°, et de celle de Bâle (Cratander), 1523, in-8°. Henri Estienne les inséra après en avoir beaucoup amélioré le texte dans ses *Poetæ græci principes heroici carminis*; 1566. Gesner prit la récension de Henri Estienne pour base de l'édition qu'il prépara, et qui parut par les soins de Hamberger, Leipzig, 1764, in-8°. G. Hermann réimprima l'édition de Gesner, avec des améliorations considérables, qui en font une édition toute nouvelle et définitive, Leipzig, 1805, 2 vol. in-8°; il y ajouta une traduction des *Argonautiques* en vers latins par Cribelli, et une traduction des *Hymnes* (en vers latins) par J. Scaliger. Parmi les éditions séparées il suffit de citer celle des *Lithica* par Tyrwhitt, et celle des *Argonautica* par Schneider. Les *Hymnes* ont été traduits en anglais par Thomas Taylor (*The mystical hymns of Orpheus, translated from the greek and demonstrated to be the invocations which were used in the Eleusinian mysteries*); Chiswick, 1824, in-12 (2e édit.). Taylor manque absolument de critique; il croit que ces hymnes ont été écrits par Orphée, qu'ils étaient chantés aux mystères d'Éleusis; mais, avec toute sa crédulité, il connaît bien la philosophie néo-platonicienne, et son commentaire n'est pas sans intérêt. L. J.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. I, p. 140, etc. — Brucker, *Historia critica philosophiæ*, t. I. — Kirchbach, *De Orphei theologia*; Wittemberg, 1683, in-4°. — A. C. Eschenbach, *Epigenes de poesi orphica in priscas orphicorum carminum memorias*; Nuremberg.

1702, in-4°. — Hauptmann, *Prog. sistens de Orpheo fabulam*; — *Prog. consid. Orphei doctrinam*. — Tiedemann, *Griechenland's erste Philosophen oder Leben und Systeme des Orpheus, Pherecydes, Thales und Pythagoras*; Leipzig, 1780, in-8°. — Lycke, *De Orpheo atque mysteriis Ægyptiorum*; Copenhague, 1786, in-8°. — Bode, *Orpheus, poetarum græcorum antiquissimus*; Guettingue, 1825, in-4°. — *Geschichte der hellenischen Dichtkunst*, t. I, vol. II. — Ulrici, *Geschichte der hellenischen Dichtk.*, vol. I, II. — Bernhardy, *Grundriss der griechisch. Literatur*. — Lobeck, *Aglaophamus*. — Gesner, *Prolegomena Orphica*. — Tyrwhitt, *Præfatio ad Lithica*, en tête de l'édition d'Hermann. — G. Hermann, *De ætate scriptoris Argonauticorum*, dans son édition, p. 675, etc. — Brandis, *Handbuch der Geschichte der Grieschich-Römisch. Philosophie*, c. XVII, XVIII. — Zoega, *Abhandlungen*, p. 211-263. — Ot. Müller, *Prolegom. zu seiner wissens. Mythologie* (p. 379-396). — *History of the greek literature*, c. XVI. — Grote, *History of Greece*, t. I, ch. I.

ORRENTE (*Pedro*), peintre espagnol, né à Monte-Alègre (Murcie), en 1555, mort à Tolède, en 1644. C'est par erreur que beaucoup de biographes le font élève du Bassano, dont il ne fit qu'imiter la manière; il étudia à Tolède, sous le Greco. Son premier ouvrage connu est un tableau plein de franchise, d'énergie, de facilité, qu'il fit pour le chapitre de Tolède et qui représente un trait de la vie de saint Ildefonse. De retour à Murcie, Orrente y fut chargé de beaucoup d'ouvrages publics. Il peignit, entre autres, huit sujets tirés de la *Genèse*, qu'il signa ✝ P. O. F. et qui font partie de la galerie des vicomtes de Huertas. En 1616, l'académie de Valence l'admit dans son sein, et il peignit pour morceau de réception un magnifique *Saint Sébastien*, qui se voit encore dans la cathédrale de cette ville. Il se rendit ensuite à Cuença, où il ouvrit une école d'ou sortirent de bons élèves, entre autres Christophe-Garcia Salmeron. La réputation d'Orrente le fit appeler à la cour d'Espagne, et on lui confia une grande partie de la décoration du Buen-Retiro. Francisco Pacheco l'emmena à Séville, où ils travaillèrent longtemps ensemble. Dans un âge très-avancé, Orrente vint se fixer à Tolède, où il mourut, pour ainsi dire, le pinceau à la main. Quoiqu'il ait changé plusieurs fois de manière, son dessin est toujours resté bon. Son coloris appartient à l'école vénitienne, et il sut employer toutes les ressources du clair-obscur; mais il visait trop à l'effet, et son extrême fécondité nuisit souvent au fini de ses tableaux. Il excella surtout dans la représentation des animaux de tous genres. Aussi tous ses tableaux, soit d'histoire soit de genre, en contiennent-ils un grand nombre. Il serait trop long de citer ses œuvres, qui se trouvent dans toutes les galeries d'Espagne, principalement à Tolède, Murcie, Murta, Val-de-Cristo, Valence, Cuença, Villa-rejo-de-Salvanes, Madrid, Badajoz, La Guardia, Cordoue, dans la chartreuse de Porta-Cœli, etc. A. DE L.

Lazare Diaz del Valle, *Notes* manuscrites à la *Bibliothèque* San-Fernand, à Madrid. — Don Antonio Palomino de Velasco, *El Museo Pictorico* (Cordova, 1715, 3 vol.) — Pons, *Viage artistico en España*, — Cean Bermudes, *Diccionario historico de las bellas artes en España*. — Quilliet, *Dictionnaire des peintres espagnols*. — Th. Delamarre, dans *La Patrie* du 28 août 1858.

ORRERY, *Voy*. BOYLE.

ORRIT (*Eugène*), poëte français, né en 1817, mort le 3 juin 1843. Il était correcteur d'imprimerie. On a de lui : *Les Soirs d'orage*; Paris, 1841, in-8°; — *Œuvres posthumes*, recueillies par Sébastien Rhéal; Paris, 1845, in-12; ces fragments indiquent un talent gracieux et mélancolique.

Séb. Rhéal, *Notice* à la tête des *Œuvres posthumes*.

ORRY (*Philibert*), comte de VIGNORI, financier et ministre français, né à Troyes, le 22 janvier 1689 (1), mort au château de La Chapelle, près Nogent-sur-Seine, le 9 novembre 1747. Il descendait de Marc Orry, qui avait été libraire à Paris et duquel il avait emprunté ses armoiries : de pourpre à un lion d'or, rampant et grimpant sur un rocher d'argent. Son père était Jean Orry, directeur général des finances espagnoles (2). Sa mère, d'une famille bourgeoise de Beaune, se nommait Jeanne Esmonyn. Philibert Orry entra d'abord comme cornette dans un régiment de cavalerie; mais il quitta bientôt le service pour acheter une charge de conseiller au parlement de Paris, et il devint maître des requêtes en 1715. Dix ans après, il obtint l'intendance de Soissons, d'où il passa à celle de Perpignan en 1727, et en 1730 à celle de Lille. Presque aussitôt (le 20 mars), le roi l'appela à l'emploi de contrôleur général des finances, que laissait vacant Le Peletier des Forts. Le cardinal de Fleury cherchait à rétablir l'ordre dans les finances par des économies; il redoutait les hommes à projets, à expédients. Sous ce double rapport, Orry devait complétement remplir ses vues; on voit peu d'exemples d'une administration où les dépenses inutiles aient été combattues avec autant de persévérance. Le contrôleur général allait sur ce point jusqu'à lutter contre le roi lui-même. « Sire, dit-il un jour à Louis XV, pendant la guerre de 1701, j'ai fait l'aumône, sous les murs de Versailles, à des hommes portant la livrée royale, et je ne voudrais pas qu'il en arrivât autant sous mon administration. » Cependant, les guerres des successions de Pologne et d'Autriche obligèrent le gouvernement français à recourir aux emprunts, aux créations d'offices, etc. On compte que sous Orry les charges

(1) L'acte de naissance d'Orry a été enlevé des registres de la paroisse; mais nous avons comblé cette lacune d'après son épitaphe.

(2) Jean *Orry*, seigneur de *Vignory*, baptisé à Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, le 4 septembre 1652, mort le 29 septembre 1719. Conseiller secrétaire du roi (30 janvier 1701), chevalier de Saint-Michel (1706), président à mortier au parlement de Metz (27 juin 1706), il eut ordre en 1701 de se rendre en Espagne pour prendre connaissance de l'état des finances de ce pays; et sur le compte qu'il en rendit, il fut nommé l'année suivante envoyé extraordinaire, et le roi d'Espagne lui confia successivement l'administration de ses finances et la surintendance générale de ses troupes, qu'il conserva jusqu'en 1708. Cinq ans après, il reçut du roi d'Espagne la place de *veedor*, et revint en France en 1715. H. F.

annuelles du trésor furent augmentées de 18 millions. Ce ministre ayant projeté d'abolir certains droits d'exportation, il amena les fermiers généraux à en faire d'eux-mêmes la remise un an avant l'expiration de leur bail (1744). Il eut aussi, dit-on, l'idée d'établir la taille d'après les plans de l'abbé de Saint-Pierre; mais la difficulté des circonstances l'y fit renoncer.

Orry ne s'était pas marié; il habitait avec son frère, Orry de Fulvy, auquel il avait fait obtenir une place d'intendant des finances, l'hôtel de Beauvais, rue Saint-Antoine, à Paris, qu'il avait hérité de son père. Tout entier à ses fonctions, il n'imposait aucune contrainte à la rudesse de ses manières. Mme d'Étioles (depuis de Pompadour), qui, d'après les bruits de la cour, était depuis peu de temps la maîtresse du roi, vint lui demander une ferme générale pour son mari. « Si ce qu'on dit est vrai, lui répondit le contrôleur général, vous n'avez pas besoin de moi; si ce n'est pas vrai, vous n'aurez point la place. »

Il fut nommé conseiller d'État à vie en décembre 1730, ministre d'État en 1736, et, la même année, le roi lui donna la direction générale des bâtiments, arts et manufactures. En cette dernière qualité, il fit rétablir au Louvre les expositions annuelles de peinture et de sculpture, suspendues depuis 1704. Il accorda des pensions à plusieurs artistes, au peintre Natoire, entre autres et au poëte Gresset, qui lui adressa une épître de remerciements. Pourtant, les musiciens de la reine étant venus réclamer le payement arriéré de leurs gages, Orry les reçut fort mal : « Qu'ils me laissent en repos, s'écria-t-il, j'ai sur les bras, en Bohême, une musique qui presse bien davantage. » Ses compatriotes eurent aussi à subir ses boutades. Lors d'une famine qui désola Troyes en 1740, cette ville députa deux de ses conseillers vers le contrôleur général pour en obtenir des secours. Le ministre les accueillit bien d'abord; mais, s'étant mis à énumérer les moyens de leur venir en aide, il se lève brusquement, et leur tourne le dos en disant : « Êtes-vous donc faits, vous autres, pour entendre ces matières-là! »

Orry fut disgrâcié par l'influence de Mme de Pompadour. Machault lui succéda au contrôle général des finances, 6 décembre 1745, et Le Normand de Tournehem, parent de la favorite, le remplaça comme directeur général des bâtiments. Il se retira dans sa terre patrimoniale de La Chapelle en Champagne, où il mourut, deux ans après. A. Vicque.

Bailly, *Histoire financière de la France*, 2 vol. in-8°; Paris. — Bajot, *Chronique ministérielle*, 1 vol. in-8°; Paris, 1839. — Grosley, *Hist. des Troyens célèbres*, Paris, 1812-1813, 2 vol. in-8°. — *Armorial général de France*; 9 vol. 1738. — *Journal historique du règne de Louis XV*, 2 vol. in-18, 1756.

ORRY DE FULVY (*Jean-Henri-Louis*), frère du précédent, né le 24 janvier 1703, à Paris, où il mourut, le 3 mai 1751. Reçu conseiller au parlement de Paris (12 mars 1723), maître des requêtes (23 juin 1731), puis conseiller d'État et intendant des finances (1er mars 1737), il établit en 1738 à Vincennes, et de ses propres deniers, une manufacture de porcelaine, qui prit bientôt une grande importance. Les fermiers généraux l'achetèrent en 1750, et la transférèrent à Sèvres, où furent élevés de vastes bâtiments, que Louis XV acquit en 1759 et plaça sous la surveillance de Bertin, ministre d'État, sous lequel cette manufacture prit d'immenses développements. Orry s'était par son inconduite attiré le mépris public.

ORRY (*Philibert-Louis*), marquis de Fulvy, fils du précédent, né à Paris, le 4 février 1736, mort à Londres, le 18 janvier 1823. Outre un recueil de *Fables*, Madrid, 1798, in-12, dont on ne connaît que quelques exemplaires, le marquis de Fulvy, qui émigra dès les premiers jours de la révolution, a publié des *Poésies* imprimées en tête et à la suite d'une édition de la *Relation d'un voyage de Paris à Bruxelles et Coblentz*, par Louis XVIII, Paris, 1823, in-18. Dans cette édition, la première pièce, *Sur un Éventail*, est de Lemierre; toutes celles qui suivent appartiennent au marquis de Fulvy, sauf les deux dernières, la *Boutade improvisée* pour la fête de Madame et *Les Mouchoirs blancs*, anecdote historique, qui sont de Louis XVIII. La dernière pièce est tirée du *Moniteur de Gand*, où elle a été imprimée, numéro du 23 mai 1815. H. F.

Collé, *Journal histor.* — La Chesnaye des Bois, *Dictionn. de la Noblesse*. — Quérard, *France littéraire*.

ORSATO (*Sertorio*, comte), en latin *Ursatus*, antiquaire italien, né le 1er février 1617, à Padoue, mort le 3 juillet 1678, dans cette ville. Sa famille était noble et ancienne. Reçu, en 1635, docteur en philosophie, il fit sa principale occupation de la recherche des antiquités, et entreprit plusieurs voyages dans différentes régions de l'Italie afin de recueillir des inscriptions qui ne fussent point encore connues. Il s'appliquait aussi aux sciences naturelles, et trouva dans la culture de la poésie un délassement agréable. Il était déjà assez avancé en âge lorsqu'il fut choisi, en 1670, pour enseigner la physique (*professor delle meteore*) dans l'université de Padoue. Orsato appartenait à l'Académie des *Ricovrati*. Ses principaux écrits sont : *Sertum philosophicum, ex variis scientiæ naturalis floribus consertum*; Padoue, 1635, in-4°; — *Monumenta Patavina*; ibid., 1652, in-fol., fig.; — *Le Grandesse di san Antonio di Padova*; ibid., 1653, in-4°; — *Poesie geniali*; ibid., 1657, in-12; — *I marmi eruditi*; ibid., 1669, in-4° : ce recueil estimé, réimpr. avec des additions (ibid., 1719, in-4°), par le P. Jean-Antoine Orsato, petit-fils de l'auteur, a été l'objet de quelques critiques, insérées dans le *Museum Veronense* par Maffei; — *De notis Romanorum*; ibid., 1672, in-fol. : travail utile et très-rare, qui sert à expliquer les abréviations usitées dans les inscriptions ou les médailles romaines; il a été

réimpr. dans le t. XI des *Antiq. Roman.* de Grævius, et J.-Et. Bernard en a publié un *Abrégé* (Paris, 1736, in-8°); — *Istoria di Padova;* ibid., 1678, in-fol. : elle s'arrête à l'année 1173.

Un autre antiquaire de la même famille, ORSATO (*Giambattista*), né en 1673, à Padoue, mort le 21 janvier 1720, professa la médecine dans sa ville natale. On a de lui quelques savantes dissertations, entre autres *Delle antiche lucerne* (Venise, 1709, in-8°), où il cherche à prouver que les anciens employaient le phosphore dans les lampes sépulcrales. P.

J.-A. Volp., *Vie de Sertorio Orsato*, à la tête d'*I marmi eruditi*, edit. de 1719. — Leti, *Italia regnante*, III, 48. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, XIII. — *Giornale de' letterati*, t. XXXV.

ORSEOLO ou **URSEOLO** (*Pierre Ier*), vingt-quatrième doge de Venise, mort au couvent de Saint-Michel-de-Cuxa (Roussillon), en 987, et non en 997. La tyrannie du doge Pietro Candiano IV avait suscité une révolte. Assiégé dans son palais par le peuple, il était vaillamment défendu par ses mercenaires lorsque Orseolo conseilla d'employer le feu pour le réduire. En peu d'instants le palais ducal et l'église S.-Marc furent en flammes. Candiano fut massacré et Orseolo élu à sa place (12 août 976). Son premier soin fut de rebâtir, à ses frais, le palais ducal et l'église Saint-Marc. Quelque temps après il marcha en personne au secours des habitants de la Pouille, envahie par les Sarrasins, et remporta une victoire éclatante sur les mahométans. Le parti des Candiani était resté puissant, et Orseolo dut plus d'une fois reconnaître que malgré son courage et la sagesse de son gouvernement il n'avait pu rallier tous les esprits de ses concitoyens. Il en fut fortement affecté, et d'ailleurs pénétré du repentir d'avoir contribué à la mort de son prédécesseur, il pensa sérieusement à abdiquer. Il était dans ces dispositions lorsque Guérin, abbé de Saint-Michel-de-Cuxa près Perpignan, étant venu à Venise, acheva de le déterminer à abandonner sa femme Felicia, son fils *Piero* et les intérêts de sa patrie pour embrasser la vie monastique. Dans la nuit du 1er septembre Orseolo s'évada furtivement de son palais, accompagné de l'abbé Guérin, de saint Romuald et de trois autres personnes. Il se rendit directement à Saint-Michel-de-Cuxa, où il finit ses jours, sous l'habit des bénédictins. Il mourut en odeur de sainteté. Il eut pour successeur au dogat Vitale Candiano, fils de sa victime. Ce fut à Piero Orseolo Ier que Venise dut l'établissement d'un système financier régulier; jusqu'à lui les impôts avaient varié suivant les circonstances. Il les rendit permanents, et prépara ainsi un trésor public sans cesse alimenté par le produit des douanes, des droits de port, de ceux perçus sur la vente du sel, des confiscations et des amendes judiciaires, mais surtout par l'impôt annuel du dixième du revenu déclaré par le contribuable sous la foi du serment. Des peines très-sévères étaient édictées contre les fraudeurs.

ORSEOLO ou **URSEOLO** (*Piero II*), vingt-septième doge de Venise, fils du précédent, mort en mars 1009. Il fut appelé au dogat en 991, pour remplacer le faible Tribuno Memmo, qui venait de finir volontairement ses jours dans un cloître. Il signala son entrée au pouvoir par une loi qui condamnait l'auteur de tout acte de violence dans une assemblée publique à une amende de vingt livres d'or ou à la mort s'il n'avait pas de quoi payer. Homme d'État autant qu'habile guerrier, il traita avec tous les États de l'Italie pour assurer des avantages aux vaisseaux et aux marchandises des Vénitiens; il obtint des empereurs d'Orient Basile II et Constantin IX une bulle d'or qui déclarait les sujets de la république exempts de tous droits dans l'étendue de l'empire grec; enfin, il s'assura par une ambassade et par des présents la bienveillance des soudans d'Égypte et de Syrie. En 993, il rebâtit et fortifia la ville de Grado. Après la mort de Tirpimir, roi de Croatie, il reçut une ambassade des villes maritimes de Dalmatie, qui offraient de se ranger sous la domination de Venise si cette république les délivrait des pirates de Narenta, qui ruinaient leur commerce depuis cent cinquante ans et auxquels les Vénitiens eux-mêmes payaient un tribut annuel. Orseolo II s'empressa d'équiper une flotte considérable, et se mit en mer au printemps de 997. Il n'eut qu'à se présenter pour recevoir les serments de fidélité de plusieurs villes, parmi lesquelles on cite Trieste. Mulcimir, roi de Croatie, inquiet de l'approche d'Orseolo, lui envoya demander son amitié : la négociation se termina par le mariage de la fille du doge avec Étienne, fils de Mulcimir. Deux îles seulement, Corcyre la noire (*Curzola*) et Lesina, refusèrent de se soumettre. Le doge n'hésita pas à les assiéger. Corcyre fut facilement réduite; mais Lesina, qui était le repaire des Narentins et passait pour imprénable, offrit de grandes difficultés (1). Il ne fallut pas moins que le courage et le talent d'Orseolo pour l'enlever d'assaut. Cette victoire amena la soumission de Raguse. La Dalmatie conquise, le doge mit à feu et à sang le pays de Narenta; ce qui échappa au fer des vainqueurs reçut la vie aux plus dures conditions. Orseolo rentra à Venise au milieu des acclamations générales, et le sénat lui décerna le titre de *duc de Dalmatie*, que ses successeurs continuèrent de porter. La considération d'Orseolo était telle que l'empereur Othon III voulut être le parrain de son fils (998), et à cette occasion vint incognito passer trois jours à Venise. Le doge mit à profit ce séjour pour rendre de nouveaux services à ses concitoyens. Il existait encore un usage, reste de l'ancien vasselage de Venise à l'égard des empereurs d'Oc-

(1) C'était de cette place que mille ans auparavant Vatinius écrivait à Cicéron : « J'ai forcé quatre enceintes, escaladé quatre tours, emporté une citadelle, et je me suis vu contraint d'abandonner ma conquête. » (*Epistolæ ad familiares*, lib. V, cap. X.)

cident : tous les ans la république leur envoyait un manteau de drap d'or. Othon, devenu l'hôte des Vénitiens à leur insu, voulut bien, à la prière du doge, abolir cette dernière marque de redevance féodale. Il obtint encore de l'empereur, pour le commerce de Venise, l'exemption des droits de péage dans l'étendue de l'Empire d'Allemagne et de plus la libre jouissance des ports de Trévise, San-Michele-del-Quarto et de Campalto, qui établissaient la communication la plus directe entre l'Italie et la Germanie. Orseolo employa les loisirs de la paix et ses richesses particulières à construire ou réparer des édifices publics : il fit relever la métropole de Grado et une partie de cette ville; Héraclée, par ses soins, sortit aussi de ses ruines. Les Vénitiens reconnaissants lui adjoignirent au dogat son fils aîné, *Giovanni*, qui, en 999, épousa Marie, nièce de l'empereur Basile II (1); un an plus tard il maria son second fils, *Otto*, avec Gisèle, sœur d'Étienne I[er], roi de Hongrie. Il se trouvait ainsi allié de deux empereurs et de deux rois. La peste et la famine vinrent affliger la fin du règne d'Orseolo, et il vit succomber une partie de sa famille. Il laissa en mourant les deux tiers de son immense fortune à sa patrie.

ORSEOLO (*Otto*), vingt-huitième doge de Venise, fils du précédent, mort en 1032. Il devait être fort jeune lorsqu'il succéda à son père (1009), auquel il avait été associé vers 1006. Les commencements de son règne furent heureux. L'évêque d'Adria ayant envahi le Lorédan, Otto marcha contre lui, le défit, prit sa ville et la ruina pour toujours. Le prélat et les principaux Adriotes furent transportés à Venise. Sur ces entrefaites, Mulcimir, roi des Croates, mit le siége devant Zara. Otto y courut, et força son beau-frère à demander la paix. En 1026, Otto ayant refusé d'investir Domenico Gradenigo le jeune de l'évêché de Venise, les partisans de ce prélat, à la tête desquels était Domenico Flabenigo, accusèrent le doge de tyrannie, le surprirent dans son palais, lui rasèrent la barbe, et l'envoyèrent en exil à Constantinople. Si cet attentat ne rencontra pas immédiatement une opposition armée parmi les citoyens, il ne profita pas du moins à ses auteurs. Les suffrages publics décernèrent la couronne ducale à Pietro Centranigo, de la famille des Barbolani. Son mérite et sa fermeté ne purent lui concilier les esprits. La masse ne voyait en lui qu'un usurpateur. *Urso* Orseolo, patriarche de Grado et frère d'Otto, parvint à exciter une sédition, et à son tour Centranigo fût déposé, rasé, revêtu d'un froc et jeté dans un monastère. Flabenigo fut déclaré traître à la patrie et Otto rappelé d'une commune voix. En attendant son retour, Urso fut investi par intérim du pouvoir. Il gouvernait avec sagesse depuis quatorze mois, lorsque les ambassadeurs qui avaient été chargés de ramener Otto de Constantinople vinrent annoncer sa mort. A cette nouvelle Urso donna sa démission. Otto ne laissa qu'un fils, *Pierre* dit l'*Allemand*, qui régna sur la Hongrie.

(1) Mort tous deux de la peste.

ORSEOLO (*Domenico*), frère des précédents, mort à Ravenne, en 1043. Après la mort d'Otto et la retraite d'Urso on allait procéder à une nouvelle élection lorsque Domenico, sans daigner solliciter ou gagner les suffrages, s'empara du pouvoir et du palais ducal, alléguant seulement sa qualité de fils et de frère des deux derniers doges légitimes. Cet acte excita l'indignation générale et lui fit perdre les nombreuses chances qu'il avait d'être élu régulièrement en considération des services de sa famille. Le peuple se souleva. Domenico essaya de se défendre; mais, contraint à la fuite, il alla mourir à Ravenne. Son usurpation devint l'arrêt de proscription de sa famille. Pour la faute d'un seul elle fut bannie à perpétuité, et nul Orseolo n'a jamais depuis lors trouvé un asile dans cette capitale ingrate, que ses ancêtres avaient ornée de tant de glorieux monuments, ni dans ces villes qu'ils avaient rebâties, ni sur ces rivages qu'ils avaient soumis. La haine du factieux Flabenigo contre les Orseoli devint un mérite. Il fut rappelé de l'exil pour occuper le trône ducal. A. DE L.

Andrea Dandolo, *Chronica*, l. IX, cap. I, p. 228, 227. — Carlo-Antonio Marino, *Storia civile e politica de' Veneziani*, t. II, lib. III, cap. III, IV, VII, IX. — Sabellico, *Hist. Venet.*, dec. I, lib. IV. — Le P. Irénée della Croce, *Istoria antica e moderna di Trieste* (Venise, 1698, in-f°), lib VIII, cap. VII. — Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. XIV. — Le même, *Annales d'Italia*, t. VI, p. 96. — Le même, *Antiquitates italicæ medii ævi*, dissert V. p. 241. — Abbé M.-A. Laugier, *Hist. de la république de Venise*; Paris, 1759 — Daru, *Hist. de Venise*, t. 1er. — Sismondi, *Hist. des répub. italiennes*, t. 1er.

ORSI (*Lelio*), dit *Lelio da Novellara*, peintre de l'école de Modène, né à Reggio de Modène, en 1511, mort en 1587. Banni de sa patrie pour une cause restée inconnue, il se retira à Novellara, et c'est au long séjour qu'il fit dans cette ville qu'il dut le surnom sous lequel il est souvent désigné. On a prétendu, mais sans preuve, qu'il fut élève du Corrége; il est certain seulement qu'il fit une longue et consciencieuse étude des œuvres de ce maître et qu'il copia plusieurs fois la fameuse *Nuit* du Corrége qui fait aujourd'hui l'ornement du musée de Dresde. Il ne reste presque rien des nombreuses fresques de Lelio Orsi; on en voit cependant quelques-unes au palais ducal de Modène, où elles ont été transportées de la citadelle de Novellara, par ordre du duc François III. Heureusement les tableaux du maître sont plus nombreux et peuvent nous donner la mesure de son talent, qui, dans une certaine mesure, sut associer le dessin énergique de Michel-Ange à la grâce et au clair-obscur du Corrége. Parmi ces tableaux, les principaux sont : à Florence, une *Sainte Famille* à la galerie publique, et une *Crèche* à la galerie Pitti; à Bologne, *la Madone* et trois saints dans la sacristie de S.-Martino-Maggiore; au Musée de Vienne, *La Douceur*, sous les traits d'une

jeune fille; à celui de Berlin, *le Christ sur la croix*; enfin, à la Pinacothèque de Munich, deux portraits et une *Madeleine repentante*.

Lelio Orsi compta parmi ses élèves Jacopo Borbone, Orazio Perucci, et plusieurs autres artistes de talent; mais le plus célèbre est Raffaello Motta, connu sous le nom de Raffaellino da Reggio. E. B—n.

Tiraboschi, *Notizie degli artefici Modenesi*. — Lanzi, *Storia della pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Sossai, *Modena descritta* — Fantuzzi, *Guida di Firenze*.

ORSI (*Giovanni-Giuseppe*, marquis), érudit italien, né le 19 juin 1652, à Bologne, mort le 20 septembre 1733, à Modène. Sa mère, qui surveilla avec soin son éducation, lui donna les meilleurs maîtres, et pendant quelque temps il s'adonna, avec Montanari, à l'étude des mathématiques; mais son goût l'ayant porté vers les lettres, il se mit à composer des vers et des comédies, et établit dans sa maison une espèce d'académie. En 1686, il passa en France; puis il s'arrêta à Turin, où il lia une étroite amitié avec le P. Valli, et à Milan, où il connut particulièrement le célèbre Maggi. En 1712 il se fixa tout à fait à Modène, et se montra souvent à la cour du duc d'Este. Il a publié divers ouvrages, recommandables par la clarté et le naturel; nous citerons : *Considerazioni sopra il libro intitoluto* : La Manière de bien penser (du P. Bouhours); Bologne, 1703, in-4°; l'édit. de 1707 contient plusieurs lettres adressées à Mme Dacier sur le même ouvrage; — *De moralibus criticæ regulis monita*; Cologne, 1706, in-4°; il y prend le parti du médecin Sbaraglia contre Malpighi. Le marquis Orsi a mis un discours étendu à la tête de la 3e édit. de *Merope* de Maffei (1714, in-4°), et il a traduit en italien la *Vie du comte Louis de Sales* du P. Buffier (Bologne, 1711, et Padoue, 1720, in-8°).

Mémoires de Trévoux, 1734, p. 1102. — Niceron, *Mémoires*, XXXV.

ORSI (*Giuseppe-Agostino*), prélat italien, né le 9 mai 1692, à Florence, mort le 13 juin 1761, à Rome. En 1708, il prit l'habit de Saint-Dominique, et enseigna la philosophie et la théologie au couvent de Saint-Marc à Florence. Appelé à Rome comme théologien du cardinal Neri Corsini (1732), il montra beaucoup de zèle dans la défense des droits du saint-siége, fut associé à plusieurs congrégations, et reçut de Clément XIII le chapeau de cardinal (24 septembre 1759). Ses principaux écrits sont : *Liber apologeticus pro Petri a Sota doctrina*; Rome, 1734, in-4°; — *Della infallibilità e dell' autorità del Romano pontefice sopra i concili*; ibid., 1741, 2 vol. in-4°; il en a donné aussi une version latine; — *Storia ecclesiastica*; Ferrare, 1746 et suiv., 21 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui est une perpétuelle apologie des papes, fut entrepris par l'auteur pour l'opposer à celui de Fleury; malgré son étendue, il ne dépasse pas les premières années du septième siècle; le P. Becchetti en a publié une continuation.

Bottari, *Vie de J.-A. Orsi*, à la tête du t. XXI de la *Storia eccles.*, 1762. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, VI.

ORSINI (*Baldassare*), antiquaire italien, né en 1732, à Pérouse, où il est mort, en 1810. Après avoir fait un assez long séjour à Rome, où il étudia la peinture, dans l'atelier de Massucci, il revint dans sa ville natale, et y dirigea depuis 1790 l'académie de dessin. Les tableaux dont il a décoré les églises et les palais de Pérouse sont de médiocre valeur. Il était néanmoins instruit et avait sur les sciences et les arts des connaissances étendues. On cite de lui : *Geometria e prospettiva prattica*; Rome, 1775, 3 vol.; — *Guida per la città di Perugia*; Pérouse, 1784, in-8°; — *Guida di Ascoli*; ibid., 1790, in-8°; — *Vita di Pietro Perugino e de' suoi scolari*; ibid., 1804, in-8°; — *Memorie de' pittori perugini del secolo XVIII*; ibid., 1806, in-8°. Il s'est fait aussi l'éditeur de plusieurs ouvrages de Vitruve, d'Alberti, de Frontino, de Léonard de Vinci, etc.

Vermiglioli, *Biogr. degli scrittori perugini*.

ORSINI. *Voy*. Benoît XIII et Ursins.

ORSO I ou **URSE**, troisième doge de Venise, né à Héraclée, massacré dans la même ville, en 737. Il succéda en 726 à Marcello Tegaliano, et rétablit Eutychius, gouverneur grec, à Ravenne, d'où l'avait chassé Luitprandt, roi des Lombards. Ce service lui valut le titre de *hypate*, que lui conféra l'empereur d'Orient. Orso fut égorgé dans une émeute. Son successeur, Domenico Leoni, porta le titre de *maître de la milice*, au lieu de *doge*, devenu odieux.

ORSO II ou **URSE** (*Theodato*), quatrième doge de Venise, fils du précédent, gouverna de 742 à 755. Après le meurtre de Orso Ier la famille des Ursi avait conservé de nombreux partisans, qui en 739 rappelèrent Theodato de l'exil et lui conférèrent la magistrature de la milice; contrairement aux lois, ils prolongèrent même, cette magistrature d'une autre année : c'était un premier pas vers le rétablissement du dogat; cependant, en 740, Theodato crut devoir céder le pouvoir à Jovianus Cepario, qui avait été nommé consul par l'empereur. Cepario ayant terminé son année de règne, Giovanni Fabriciaco fut appelé à le remplacer. Excité par les Ursi, le peuple, on ne sait sous quel prétexte, se souleva contre lui, le déposa, et lui creva les yeux. Les Vénitiens, s'apercevant des inconvénients d'une magistrature suprême annuelle, résolurent de rétablir le dogat. Après bien des intrigues, Theodato l'emporta. Il ne voulut point rester à Héraclée, qui avait été le théâtre de l'assassinat de son père, et transporta le siége du gouvernement à Malamocco. Les Lombards, profitant des discordes des Vénitiens, avaient repris Ravenne; le nouveau doge ne jugea à propos de suivre la politique de son père, et fit un traité avec le roi des Lombards Astolphe, qui lui céda quelques côtes jusqu'à l'Adige. Theodato trouva prudent de faire élever une citadelle sur l'île de Brandolo,

à l'embouchure de ce fleuve. Un nommé Galla répandit le bruit que ces fortifications n'avaient d'autre but que la tyrannie, et un jour où le doge revenait de visiter ses travaux il se précipita sur lui avec une troupe de furieux, et lui fit subir le sort de son prédécesseur Fabriciaco. Galla s'empara aussitôt du pouvoir. A. DE L.

Sabellico, *Hist. Venet.*, déc. I, lib. I. — Dandolo, *Chron. rer. Ital.*, t. XII. — Daru, *Hist. de Venise*, t. Ier, chap. Ier, p. 37-41.

ORTA (*Garcia* DA), en latin, *Garcia ab Horto*, célèbre naturaliste portugais, vivait au seizième siècle. Il étudia à Salamanque et à Alcala, et vint occuper une chaire de mathématiques à l'université de Lisbonne avant qu'elle ne fût transférée à Coïmbre. En 1534 il s'embarqua pour les Indes orientales, avec le titre de médecin en chef (*physico mor*) du roi. La flotte dont faisait partie le bâtiment où il avait pris passage était commandée par Martin Affonso de Souza, à la maison duquel Orta était attaché. Il assista à la fondation de la forteresse de Diu, ainsi qu'il l'indique dans le dialogue 35. Sa réputation comme médecin ne tarda pas à se répandre dans l'extrême Orient, et les princes alliés du Portugal réclamèrent ses secours en maintes occasions. Orta décrivit le premier le choléra asiatique, et donna des renseignements assez exacts, sur les magnifiques monuments d'Ellora (1), débris de temples souterrains qu'il avait visités. Camoens, durant son séjour prolongé aux Indes, s'était vivement attaché à Orta, et il lui a consacré quelques beaux vers. La capitale des Indes portugaises possédait une imprimerie; malgré l'inhabileté de ses typographes, Orta se décida à lui confier l'impression d'un livre qui était le résultat de plus de trente ans d'observations assidues, et il le publia sous le titre : *Coloquios dos simples, e drogas he* (sic) *cousas medicinais, e assi dalguas frutas achadas nella onde se tratam algumas cousas tocantes a medicina, pratica, e outras cousas boas para saber*, etc.; Goa, avril 1563, in-4° (2). Ce livre, primitivement écrit en latin, fut publié par l'auteur en portugais, à la prière de quelques amis. Quelques exemplaires de ce précieux traité étaient parvenus dans la Péninsule, lorsque Charles de L'Écluse se vit contraint à s'arrêter dans une chambre d'auberge en Espagne. Le livre du savant portugais lui tomba entre les mains; il fut frappé du nombre d'observations complétement neuves qu'il y rencontrait. Il en fit une traduction; mais il lui enleva sa forme primitive, et ne garda que les dissertations, en écartant toute division par dialogue; c'est travesti de cette façon que le livre d'Orta fut connu en Europe durant le seizième siècle. Voici les titres divers sous lesquels parut alors l'œuvre de celui qu'on appelait Garcie du Jardin : *Aromatum et simplicium et aliquot medicamentorum apud Indos nascentium historia* (autore Garcia ab Horto); Anvers (Christ Plantin), 1567; 1574; 1582; 1584; ibid., chez la veuve de J. Moreti, 1593; il faut encore citer les édits de Lisbonne, 1568; et une dernière sans indication de lieu, 1595. Bontius en a donné une à Leyde, 1642, in-12; — *Dell' historia de i simplici aromati, e altre cose che vengono portate dell' Indie orientali, pertenenti al uso de la medicina*; Venise, par Francesco Ziletti, 1582, in-8° (et non in-4°, comme le dit Barbosa); — Garcie du Jardin (*sic*), *Histoire des drogues espisceries et de certains medicamens simples, qui naissent ès Indes et en l'Amérique, translaté de lat. de Ch. L'Escluse par Ant. Colin*: Lyon, 1619, pet. in-8°, fig. F. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*. — Innocencio da Sylva, *Diccionario bibliografico portuguez*. — Ferdinand Denis, *Bulletin du Bibliophile*. — Leon Pinelo, *Bibliotheca oriental y occidental*.

(1) Après avoir prévenu le lecteur que ces monuments sont consacrés au démon et faits pour lui, puisqu'on l'y vénère, il ajoute : « *A casa he tam grande como hum monasteyro, ha grandes imagens esculpidas d'Elefantes de Lioines e tigres e outras muytas ymagens humanas como sao Amazonas e de outras feiçoes bem figuradas e certo que he cousa muito de Vér.* ». Voy. p. 212.

(2) Comme tous les ouvrages imprimés dans l'Inde, ce livre est très-rare; on n'en connait même que six exemplaires, sur lesquels plusieurs sont dans un fâcheux état de détérioration. La Bibliothèque impériale de Paris possède un exemplaire complet, que Lisbonne nous envie, et qui fait certes plus d'honneur au savoir incontestable de Orta qu'aux presses de Jean de Endem.

ORTEGA (*Raymundo*), théologien antiquaire espagnol, né à Beja, au neuvième siècle, mort après 878. Ce personnage, appartenant à la race des Goths, passe pour le confesseur de D. Rodrigue. On lui attribue un livre apocryphe intitulé : *De Antiquitatibus Lusitaniæ*, qu'on affirme avoir été écrit en 878. Bernardo du Brito, d'après l'inspection des caractères paléographiques, le croit authentique. Cependant, d'après Machado et d'autres, ce livre paraît avoir une date bien postérieure. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*. — Bernardo de Brito, *Monarchia lusitana*.

ORTEGA (*Francisco* DE), peintre espagnol, né à Andujar, en 1695, mort à Madrid, vers 1741. Fils et élève d'un bon fresquiste de Séville (Pedro de Ortega), son talent était déjà très-distingué lorsqu'en 1725 le conseil de Castille le nomma taxateur des objets d'art et le chargea de nombreuses acquisitions à l'étranger. En 1731 il peignit à fresque la voûte du chœur et une grande partie de la nef de la Merced à Madrid. On cite surtout de lui dans la même église un tableau représentant la *Naissance de saint Pierre de Nolasco*. A. DE L.

Cean Bermudez, *Diccionario historico de las mas illustres profesores de las bellas artes en España*.

ORTELIUS. *Voy.* ŒRTEL.

ORTHE. *Voy.* ASPREMONT.

ORTIGUE (*Annibal* D'), poëte français, né en 1570, à Apt, où il est mort, en 1630. Il descendait d'une famille connue en Provence dès le quinzième siècle et qui avait fourni à Apt un

évêque du nom de *Jean* D'ORTIGUE. Il suivit la carrière des armes, et voyagea en Europe pendant quatorze ans. On a de lui : *Poésies;* Paris, 1617, in-12; — *Mon désert;* Paris, 1637, in-8°, poëme en douze livres.

Son fils, ORTIGUE (*Pierre* D'), sieur de Vaumorière, né en 1610, à Apt, mort en septembre 1693, à Paris, se fixa de bonne heure dans cette dernière ville, et s'y fit quelque réputation dans le genre littéraire qui était alors à la mode. Mlle de Scudéry disait de lui qu'il était encore plus honnête homme qu'homme de lettres. La passion du jeu l'avait ruiné de bonne heure; il la partageait avec sa femme, une des *précieuses* du temps, qui a un article dans le *Dictionnaire* de Somaize, sous le nom de *Narsamine*. D'Ortigue fréquentait l'académie qui s'assemblait chez l'abbé d'Aubignac. Il était au reste un des admirateurs du fécond Scudéry, et on lui prête le dessein bizarre, qu'il n'eut pas le loisir d'exécuter, de mettre l'histoire de France en dialogues. Il vécut pauvre, et même, s'il faut en croire Richelet, il subit une détention passagère au Châtelet. On a de lui des romans, tels que *Le grand Scipion* (Paris, 1658, 4 vol. in-8°); — *Diane de France* (1674, in-12); — *Mlle de Tournon* (1679, in-12); — *Agiatis, reine de Sparte* (1685, 2 vol. in-12); quelques-uns de ces ouvrages ont été réimpr. mal à propos dans les *Œuvres de Mme de Villedieu;* — *Histoire de la galanterie des anciens;* Paris, 1671, 2 vol. in-12 : ouvrage devenu très-rare; — *L'Art de plaire dans la conversation;* 1688, 1698, 1701, 1711, in-12; nul ne posséda mieux que lui, selon les auteurs contemporains, l'art dont il écrivit les principes; c'est par erreur qu'on a inséré ce livre dans les *Œuvres* de l'abbé de Bellegarde; — *Harangues sur toutes sortes de sujets, avec l'art de les composer;* Paris, 1688, 1693, 1713, in-4°; d'après Goujet, il est peu de ces harangues où l'on ne trouve de l'esprit, du goût et un style assez pur; — *Lettres sur toutes sortes de sujets, avec des avis sur la manière de les écrire;* Paris, 1689, 1695, 1714, 2 vol. in-12. On lui doit encore les cinq derniers volumes du *Pharamond* de La Calprenède.

P. L.

Le Mercure, nov. 1693. — Goujet, *Bibl. françoise*, XIV, 275. — Papon, *Hist. de Provence*, IV. — Artefeuil, *Hist. de la noblesse de Provence*, II. — Nicéron, *Mém*, XXXV.

* ORTIGUE (*Joseph-Louis* D'), littérateur et musicien français, né le 22 mai 1802, à Cavaillon (Vaucluse), trouva dans sa famille des amateurs distingués qui développèrent en lui le goût de cet art, dont ils lui enseignèrent les premiers éléments. Destiné à la magistrature par ses parents, il étudia le droit à Aix. Tout en suivant les cours de la faculté, il se livrait à la culture des lettres et des arts, vers lesquels il se sentait entraîné. En 1827, sous prétexte de faire son stage, il obtint de se rendre à Paris, et donna bientôt après quelques articles de musique dans le *Mémorial catholique*. Pendant ce temps sa famille faisait des démarches pour le placer dans la magistrature, et ce ne fut pas sans un vif regret qu'un beau jour il apprit qu'il venait d'être nommé juge auditeur à Apt. Il fallut partir. Le jeune magistrat revit le ciel de la Provence. Mais, dominé par son goût, il ne tarda pas à abandonner ses nouvelles fonctions pour revenir tenter la fortune à Paris, où il publia, en 1829, une piquante brochure intitulée : *De la guerre des dilettanti et de la révolution opérée par M. Rossini dans la musique française*. Au commencement de 1830, il se rendit à La Chenaye, en Bretagne, auprès de l'abbé de La Mennais, et travailla sous la direction de ce célèbre écrivain, auquel il fournit les matériaux nécessaires à la rédaction du beau chapitre qu'il a consacré à la musique dans le second volume de l'*Esquisse d'une philosophie*. L'année suivante, M. J. D'Ortigue prit part, comme rédacteur, à la fondation du journal *L'Avenir*, et a donné depuis lors une foule d'articles, soit de littérature, soit de critique musicale dans beaucoup d'autres journaux et revues : *La Quotidienne*, *Le Temps*, la *Gazette musicale*, *La France musicale*, la *Revue de Paris*, la *Revue des deux Mondes*, le *Journal de Paris*, *Le National*, *L'Univers*, *L'Université catholique*, *L'Ère nouvelle*, *L'Opinion publique*, et en dernier lieu le *Journal des Débats*. Nommé, en 1839, professeur de chant en chœur au collége de Henri IV, il a été attaché, à plusieurs reprises, aux travaux historiques du gouvernement, et a pris rang, par ses livres et ses brochures sur la musique, parmi les critiques les plus instruits et les plus compétents. Voici l'indication des ouvrages qu'il a publiés; plusieurs sont étrangers à la musique : *De la guerre des dilettanti;* Paris, 1829, in-8°. — *Pèlerinage de deux Provençaux au couvent de la Trappe de la Sainte-Baume;* Paris, 1830, in-8°. — *Le Balcon de l'Opéra*, recueil de divers articles de critique musicale; Paris, 1833, in-8°; — deux écrits politiques : 1° une préface à une brochure intitulée : *Révélations d'un militaire français sur les agraviados d'Espagne;* Paris, 1829, in-8°; — 2° *De la position des partis après la révolution de 1830;* Nantes, 1831; — *La sainte Baume*, roman; Paris, 1834; — *Nouvelles chrétiennes*, suivies de la *légende de saint-Véran, évêque de Cavaillon;* Paris, 1837, in-12; — *De l'école musicale italienne et de l'administration de l'Academie royale de musique, à l'occasion de l'opéra de M. H. Berlioz;* Paris, 1839, in-8°. Ce livre, sauf des retranchements que l'auteur y a faits, est le même que le suivant : *Du Théâtre-Italien et de son influence sur le goût musical français;* Paris, 1840, in-8°; — *Palingénésie musicale*, brochure in-8°; — *De la mémoire chez les musiciens*, lettre à Mme S. de B***; in-8°; — *La Bruyère et M. Walkenaër*, critique de l'édition de La

Bruyère publiée par Walkenaër; — *Dictionnaire liturgique, historique et théorique de plain-chant et de musique d'église dans le moyen-âge et les temps modernes*; Paris, 1854, gr. in-8°; — *Introduction à l'étude comparée des tonalités et principalement du chant grégorien et de la musique moderne*; Paris, 1853, in-16; — *Traité théorique et pratique de l'accompagnement du plain-chant*, par Niedermeyer et J. d'Ortigue; Paris, 1855, un vol. in-8°. — M. J. d'Ortigue a été un des collaborateurs du *Dictionnaire de la Conversation*. En 1856, il a fondé avec Niedermeyer le journal *La Maîtrise*, dont il a pris seul la direction depuis 1858. On a de lui un offertoire pour l'orgue, qui a été publié dans le *Répertoire de l'Organiste*, de M. Dietsch. D. Denne-Baron.

Vapereau, *Dictionnaire des Contemporains*; Paris, 1858. — *Documents particuliers*.

Ortiz (*Alonso*), théologien et historien espagnol, né à Tolède, vivait dans la première partie du seizième siècle. Nommé chanoine de Tolède, il fut employé par le cardinal Ximénès à la révision de la liturgie mozarabique. Il légua sa bibliothèque à l'université de Salamanque. On a de lui six opuscules réunis en un volume intitulé : *De la herida del rey don Fernando el Catholico, consolatorio a la princesa de Portugal; Una oracion a los reyes catholicos* (en espagnol et en latin); *Dos cartas mensageras a los reyes, una que escribio la Ciudad, la otra el cabildo de la iglesia de Toledo; Contra la carta del protonotario Lucena*; Séville, 1493, in-fol. Les plus importants de ces opuscules sont un traité, en vingt-sept chapitres, adressé à la princesse de Portugal, fille d'Isabelle, sur la mort de son mari, et un discours adressé à Ferdinand et Isabelle après la prise de Grenade, en 1492, dans lequel l'auteur se réjouit de ce grand événement et glorifie avec une égale satisfaction la cruelle expulsion des juifs et des hérétiques. « Ces deux discours, dit Ticknor, sont écrits dans un style de rhéteur; mais ils ne manquent pas de mérite, et dans le second il y a un ou deux passages beaux et même touchants, sur la tranquillité dont jouissait l'Espagne depuis qu'un ennemi odieux avait été expulsé, passages qui sortent évidemment du cœur de l'écrivain et qui trouvèrent un écho parmi tous les Espagnols. » Outre ces deux traités, ce volume contient un récit de la blessure reçue par Ferdinand le Catholique de la main d'un assassin à Barcelonne, le 7 décembre 1472; deux lettres de la ville et de la cathédrale de Tolède demandant que le nom de Grenade nouvellement conquise ne figure pas avant Tolède parmi les titres de roi; et une attaque contre le protonotaire Juan de Lucena, qui avait osé blâmer les rigueurs de l'inquisition. Ortiz justifie ce tribunal d'une manière qui ne fait honneur ni à ses lumières ni à son humanité. On a encore de lui : *Missale mixtum, secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*; Tolède, 1500, in-fol., avec une préface; — *Breviarium mixtum secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*; Tolède, 1502, in-fol. : ce missel et ce bréviaire mozarabiques sont précieux, à cause des savantes préfaces de l'éditeur et à titre de raretés bibliographiques. Z.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova*. — Ticknor, *History of spanish literature*, t. I, p. 383.

Ortiz (*Blaise*), archéologue espagnol, né à Villarobledo, dans le royaume de Tolède, vivait dans le seizième siècle. Attaché au cardinal Adrien Florent (depuis le pape Adrien VI), il devint chanoine de Tolède et vicaire général de l'archevêque de cette ville. On a de lui : *Summi templi Toletani graphica descriptio*; Tolède, 1544, in-8°; — *Itinerarium Adriani VI, P. M. ab Hispania*; Tolède, 1548, in-8°; réimprimé dans les *Miscellanea* de Baluze, t. III. Z.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

Ortlof, naturaliste allemand, né à Megtenberg, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il exerça son art à Wurtzbourg, et publia : *Artzneybuch* (Livre de remèdes); Nuremberg, 1477, in-fol.; Augsbourg, 1479, 1482, in-fol., et 1488, in-4°; — *Bock van der Nature der Kruder* (Livre de la nature des plantes); Lubeck, 1484. O.

Rotermund, *Supplément* à *Jöcher*.

Orvièté (*Léon* d'). *Voy.* Léon.

Orvillé (*Jacques-Philippe* d'), philologue néerlandais, d'origine française, né à Amsterdam, le 28 juillet 1696, mort le 14 septembre 1751. Sa famille était protestante. Son grand-père avait quitté la Provence et s'était établi à Hambourg. Son père, Jean d'Orville, passa en Hollande, et acquit une grande fortune dans le commerce. Quoique destiné au négoce, Philippe d'Orville reçut une excellente éducation et s'appliqua particulièrement à l'étude du grec et du latin sous l'excellent professeur Hoogstraaten. Hemsterhuis et P. Burmann lui donnèrent aussi des leçons. Enfin son père lui permit de suivre les cours de l'université de Leyde, où il se fit recevoir docteur en droit, le 3 février 1721. Le jeune Philippe pratiqua même quelque temps, à son grand ennui, la profession d'avocat; mais dès qu'il en eut la permission, il l'abandonna, et se livra à son goût pour les lettres. Les voyages étaient selon lui le meilleur et le plus agréable moyen de s'instruire. Il consacra donc plusieurs années (1723-1729) à visiter la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, fouillant les bibliothèques, collationnant les manuscrits, examinant les cabinets d'antiquités et de médailles, nouant des relations avec les érudits et les archéologues les plus distingués, enfin ne négligeant rien de ce qui pouvait contribuer à augmenter sa connaissance des lettres anciennes. De retour en Hollande, il songeait à se retirer à la campagne pour y mettre en œuvre les précieux matériaux rapportés de ses voya-

ges, lorsque les magistrats d'Amsterdam lui offrirent la place de professeur d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à l'Athénée qui portait le nom d'*Illustre*, mais qui était alors bien déchu. D'Orville accepta cette chaire, et en prit possession le 22 mai 1730, par un discours intitulé : *De l'heureuse association de Mercure avec les Muses* (*De felici Mercurii cum Musis contubernio*). Après l'avoir occupée pendant douze ans avec éclat, il s'en démit pour se livrer à l'étude. Une santé faible, un goût délicat, un trop grand désir de la perfection l'empêchèrent de donner au public les œuvres qu'on attendait de lui. Il ne publia ni une édition de l'*Anthologie*, pour laquelle il avait recueilli des matériaux du plus grand prix, ni une édition de Théocrite, poëte qui était l'objet de ses études les plus assidues; il se contenta de communiquer libéralement aux autres érudits les richesses qu'il avait rassemblées. « Il a fourni, dit Chaufepié, des notes et des collations de manuscrits sur Josèphe, Lucien, Libanius, Diodore de Sicile, Aristophane, les fragments de Sappho, Musæus, Coluthus, Tite Live, Jules César, Virgile, Lucain, Suétone, Phèdre, Frontin, les *Poetæ minores*, les *Lettres* de Pline et presque sur tous les auteurs qui ont été réimprimés dans notre siècle. » D'Orville mourut à un âge encore peu avancé, laissant la réputation d'un des premiers philologues du dix-huitième siècle. On a de D'Orville : *Disputatio ad legem* 65 *de acquirendo rerum dominio*; Leyde, 1721, in-4°; — *Oratio in centesimum natalem illustris Amstelod. Athenæi*; Amsterdam, 1732, in fol.; — *Miscellaneæ Observationes in auctores veteres et recentiores a Britannis captæ, in Batavis continuatæ, cum notis et auctario variorum virorum doctorum*; Londres, et Amsterdam, 1732-1739, 10 vol. in-8°. Ce recueil d'observations critiques, ou journal philologique, fut commencé, en Angleterre, par Jortin; Burmann le continua en s'adjoignant d'Orville, et celui-ci, resté seul rédacteur en 1741, y ajouta une suite sous le titre de *Miscellaneæ observationes et criticæ novæ in auctores veteres et recentiores, in Belgio collectæ et proditæ*; Amsterdam, 1740-1751, 12 tom. in-8°; les articles qui appartiennent à d'Orville sont ordinairement signés de la lettre B; les plus importants sont une dissertation sur les inscriptions de Delos (1[er] Rec., t. VII) et une dissertation sur diverses inscriptions (2[e] Rec., t. III); — *Critica vannus in inanes J.-C. Pavonis paleas*; Amsterdam, 1737, in-8° : sorte de pamphlet érudit contre Corneille de Pauw et qui mérite encore d'être lu à cause des nombreuses observations philologiques qu'il contient; — *Petri d'Orville, jurisconsulti, poemata*; Amsterdam, 1740, in-8°, magnifique édition des poésies latines de Pierre d'Orville, frère de Philippe, mort en 1738; — Χαρίτωνος Ἀφροδισίως τῶν περὶ Χαιρέαν καὶ Καλλιῤῥόην Ἐρωτικῶν διηγήματων λόγοι, *J. P. d'Orville publicavit, animadversionesque adjecit*; Amsterdam, 1750, in-4°; réimp. par Beck, Leipzig, 1783, in-8°. Le commentaire très-étendu qui accompagne cette édition se recommande par une érudition immense et neuve (*voy.* CHARITON); — *Sicula, quibus Siciliæ veteris rudera illustrantur*; Amsterdam, 1762-1764, 2 vol. in-fol. avec fig., ouvrage posthume dont l'impression fut achevée par les soins de Burmann. On trouve quelques lettres de d'Orville dans la *Sylloge nova epistolarum varii argumenti*. Les manuscrits de d'Orville y compris les livres annotés de sa main se trouvent dans la bibliothèque bodleyenne à Oxford; on en a publié le catalogue sous ce titre : *Codices manuscriti et impressi cum notis manuscriptis, olim Dorvilliani, qui in bibliotheca Bodleiana apud Oxonienses adservantur*; 1806, in-4°. L. J.

Chaufepié, *Dict. hist.* — Eug. et Em. Haag, *La France protestante.*

ORVILLIERS (*Louis* GUILLOUET, comte D'), amiral français, né à Moulins, en 1708, mort après 1791. Son père était gouverneur de la Guyane française. Il entra très-jeune dans les troupes qui occupaient cette colonie, et devint rapidement lieutenant d'infanterie. Il passa en 1728 dans la marine comme garde du pavillon. Jusqu'en 1754, il fit plusieurs campagnes à Saint-Domingue, à Québec, aux Antilles, à Lisbonne, etc., et fut nommé successivement enseigne des gardes-navires (1741), chevalier de Saint-Louis (1746), capitaine des gardes-marine et capitaine de vaisseau (1754). Il croisa sous les ordres de La Galissonnière dans la Méditerranée, et prit une part active à la victoire que cet amiral remporta sur Byng devant Mahon (20 mai 1756), et fit plusieurs heureuses expéditions à bord des vaisseaux *Le Belliqueux*, *Le Guerrier* et *L'Alexandre*. Il en fut récompensé par les grades de chef d'escadre (1764) et de commandeur de l'ordre de Saint-Louis. La guerre avec l'Angleterre venait de se rallumer. Nommé lieutenant général en janvier 1777, d'Orvilliers fut appelé au commandement supérieur de la magnifique flotte qui sortait de Brest le 22 juillet 1778; elle comptait trente-deux vaisseaux de ligne, quinze frégates et un grand nombre de bâtiments d'un rang inférieur; dix-neuf cent trente-quatre bouches à feu la garnissaient. Depuis longtemps la France n'avait réuni une telle armée navale : c'était le premier effort de la marine ressuscitée par les soins de Louis XVI; mais les états-majors et les équipages étaient aussi neufs dans le métier que leurs bâtiments; aussi ne fut-ce pas sans une certaine émotion que dès le lendemain d'Orvilliers se trouva en vue de la flotte anglaise, forte de trente vaisseaux bien essayés et parés, montée par des officiers et des marins habitués

au feu et à la manœuvre et présentant deux mille deux cent quatre-vingt-huit canons ; Keppel la commandait. Durant quatre jours les deux armées s'épièrent, chacune cherchant à attaquer son adversaire avec avantage; elles occupaient une ligne de trois lieues. Enfin, le 27, à quatre heures du matin, le terrible duel s'engagea dans les eaux d'Ouessant : on se battit à outrance la journée entière, et à la nuit les deux flottes furent obligées de regagner leurs côtes respectives pour se réparer : il n'y eut aucune perte de navire, ni d'un côté ni de l'autre, mais cette lutte opiniâtre fut pour les Français l'équivalent d'une victoire, par la confiance qu'elle leur rendit contre un ennemi habile et brave. Les Anglais regardèrent si bien ce long engagement comme une défaite, que sur l'accusation de sir Hugh Palisser, qui commandait la gauche de leur flotte, l'amiral Keppel fut mis en jugement (1). Le 3 juin 1779, d'Orvilliers reprit la mer avec trente-deux vaisseaux ; il devait se joindre à l'amiral espagnol don Luis de Cordova, qui bloquait Gibraltar avec trente-quatre vaisseaux. Remontant alors l'Océan, les flottes combinées devaient appuyer trois cents bâtiments de transport montés par quarante mille hommes, rassemblés sur les côtes de Bretagne et de Normandie, sous les ordres du maréchal de Vaux. D'Orvilliers rencontra l'amiral anglais Hardy, qui, quoique fort de trente-huit vaisseaux, n'osa l'attaquer; mais au lieu de se rendre à Cadix, il attendit à La Corogne trois mois l'arrivée des Espagnols. Pendant ce temps l'épidémie décimait les équipages. Le fils de l'amiral, qui était lieutenant de vaisseau, fut une des victimes. Enfin Cordova parut, et d'Orvilliers put s'avancer vers la Manche; mais les disputes de préséance, qui avaient tant retardé la jonction des flottes, vinrent faire avorter le but. La flotte combinée, à la suite d'une croisière de quinze jours, après s'être approchée de Plymouth, où elle se borna à jeter la terreur, donna inutilement la chasse à la flotte de Charles Hardy, qui esquiva le combat, et rentra à Brest (octobre 1779), fort avariée. Elle avait perdu cinq mille hommes sans tirer un coup de canon. « Depuis la construction du premier radeau de sauvage, dit Sismondi, rien de plus honteux ne s'était vu pour des hommes de guerre. D'Orvilliers, qui n'avait voulu partager le commandement avec personne, eut le déshonneur tout entier. En Angleterre, on l'eût cité devant un conseil de guerre et peut-être dégradé. En France le gouvernement le laissa sous le poids de son cordon rouge (1) et de ses épaulettes d'amiral; mais averti par l'opinion, il se jugea mieux lui-même, et alla mourir dans un couvent. » En effet, d'Orvilliers donna aussitôt sa démission, et fut envoyé à Rochefort. En 1783, atteint d'une grave maladie, il obtint sa retraite définitive et quelques mois après, ayant perdu son épouse, il se retira au séminaire de Saint-Magloire à Paris. En 1790, il émigra, et l'on n'entendit plus parler de lui. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. A. de L.

(1) Dans cette importante affaire d'Orvilliers commandait la droite de l'armée française (escadre blanche), le comte de Guichen le secondait ; le brave comte du Chaffault de Besné commandait le centre (escadre blanche et bleue), et le duc de Chartres (Louis-Philippe-Joseph, depuis duc d'Orléans) la gauche (escadre bleue). Du Chaffault fut blessé très-gravement. Le duc, assisté par le contre-amiral La Mothe-Piquet, montait *Le Saint-Esprit*, et, selon les témoins de l'action, montra du courage et du sang-froid. Néanmoins, la cour lui trouvant peu d'aptitude pour le service de mer, lui retira son commandement et lui donna en dédommagement la charge de colonel général des hussards (*Voy.* Orléans).

Le prince de Montbarrey, *Mémoires*. — Le prince de Ligne, *OEuvres choisies*, p. 8. — Soulavie, *Mémoires de Louis XVI*. — Le comte de Tilly, *Mémoires* (édit. de 1830, in-8°), t. III, p. 12. — *Étrennes de la marine pour 1780*. — Van Tenac, *Histoire générale de la Marine*, t. III. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXX, p. 168-174, 183-186, 192, 214.

ORVILLIERS (*Jean-Louis* Tourteau-Tortorel, marquis d'), pair de France, mort à Paris, en mai 1832, à l'âge de soixante-dix ans. Il était maître des requêtes de l'hôtel lorsqu'il émigra. Nommé pair le 17 août 1815, il lut souvent à la chambre des rapports importants sur les questions de finances. En 1816 il eut rang de conseiller d'État honoraire.

Henrion, *Annuaire nécrolog.*

ORY (*François*), jurisconsulte français, né au Mans, mort en 1657. Il fut successivement avocat au parlement de Paris, bailli de Bois-le-Vicomte et de Montrouge, près Paris, docteur-régent en droit à Orléans, et mourut ayant amassé cent cinquante mille livres, ce qui prouve le succès de ses plaidoiries et de ses leçons. On a de lui : *Primus apparatus jurisprudentiæ*; 1654, in-16; — *Pactum renuntiationis, dissertatio de pacto dotalibus instrumentis adjecto*; Orléans, 1644, in-4° : ouvrage réimprimé dans le *Thesaurus juris civilis et canonici* de Gérard Meerman; — *Dispunctor ad Merillium de variantibus Cujacii*; Orléans, 1642, in-4°. Il voulut être appelé en latin *Osius*, et devant les étrangers il se disait, au rapport de Ménage, de la famille du célèbre cardinal. Orgueilleuse prétention, qui n'avait rien de fondé. Son père, Jean Ory, drapier au Mans, et sa mère, Marie Nepveu, étaient l'un et l'autre d'une naissance obscure. B. H.

Narc. Desportes, *Bibliographie du Maine*. — *Menagiana*, t. IV, p. 90. — G. Ménage, *Hist. de Sablé*, sec. partie. — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. I, p. 300.

ORZECHOWSKI ou **ORICHOVIUS** (*Stanislas*), historien et orateur polonais, né au commencement du seizième siècle, d'une ancienne famille du district de Premislau; il étudia la théologie à Wittemberg, sous Luther et Melanchthon, visita ensuite l'Italie, et suivit à Venise les leçons d'éloquence d'Egnatius. De retour dans son pays, il devint doyen à la cathédrale de Premislau;

(1) Il avait été nommé grand-croix de l'ordre de Saint-Louis en 1779.

son attachement au protestantisme lui valut beaucoup de désagréments. Il revint plus tard complétement au catholicisme. Il fut surnommé le *Démosthène de la Pologne*. On a de lui : *Ad Sigismundum, Poloniæ regem ;* Cracovie, 1544 : — *Oratio in funere Sigismundi, Poloniæ regis ;* ibid., 1548, in-8° ; ce discours, généralement admiré, fut reproduit dans divers recueils, entre autres dans le *Corpus historicorum Polonorum* de Pistorius (*voy.* Janoczki, *Nachrichten von der Zaluskischen Bibliothek*, t. II) ; — *Oratio in Warzaviensi synodo ;* ibid., 1561 ; — *De bello adversus Turcas suscipiendo ;* ibid., 1583, in-8° ; — *Panegyrici nuptiales Sigismundi Augusti ;* ibid., 1605, in-4° ; — *Annales Poloniæ, ab excessu Sigismundi, cum vita Petri Knithæ ;* Dabrom, 1611, et Dantzick, 1643, in-12 ; avec Dugloss, Leipzig, 1712, in-fol. ; — *Institutio principis ;* — *De præstantia legum polonicarum ;* — *Epistolæ familiares*. O.

Staravolscius, *Scriptores Poloni*. — Chodynickiego, *Dykcyonarz*.

OSANN (*Frédéric-Gotthelf*), philologue allemand, né à Weimar, le 22 août 1794, mort le 30 novembre 1858. Élève d'Eichstædt et de Bœckh, il visita l'Italie, la France et l'Angleterre, et mourut directeur du séminaire philologique à Giessen. Parmi ses travaux, tous très-remarquables, nous citerons : *Analecta critica poesis romanæ scenicæ reliquias illustrantia ;* Berlin, 1816 ; — *Sylloge inscriptionum antiquarum græcarum et latinarum ;* Darmstadt, 1822-1834, 10 parties, in-fol. ; — *Auctarium lexicorum græcorum ;* ibid., 1824, in-4° ; — *De cælibum conditione apud veteres ;* Giessen, 1827 ; — *Midas ;* Darmstadt, 1830, in-4° : commentaire sur la plus ancienne description grecque ; — *Beiträge zur Geschichte der griechischen und römischen Literatur* (Mélanges concernant l'histoire de la littérature grecque et romaine) ; Darmstadt, 1835-1839, 2 vol. in-8°. Osann a donné des éditions estimées des grammairiens : *Philémon* (Berlin, 1824) ; d'Apulée (*Fragmenta de orthographia*) ; Darmstadt, 1826 ; de Cornuti (*De natura Deorum*) ; Gœttingue, 1844. O.

Männer der Zeit (Leipzig, 1860).

OSBECK (*Pierre*), voyageur et naturaliste suédois, né le 9 mai 1723, près de Gottembourg, mort à Haslöef (Halland), le 23 décembre 1805. Élève de Linné, il fut nommé aumônier sur un bâtiment de la Compagnie des Indes, et fit un voyage en Chine (1750-1752). Il devint prévôt ecclésiastique de Haslöef (1760) et membre de l'Académie des sciences de Stockholm. Il a laissé *Dagbok of wer en Ostindish Resa* (*Journal d'un voyage aux Indes orientales, fait dans les années* 1750, 1751, 1752, etc.) ; Stockholm, 1757, in-8°, fig. ; trad. en allemand par Georges et Daniel Schreber, Rostock, 1765, in-8°, avec des additions de l'auteur ; trad. en anglais par J.-R. Forster, Londres, 1772, 2 vol. in-8°. Le *Journal* d'Osbeck contient des observations intéressantes sur les langues, les mœurs, l'économie domestique des peuples qu'il a visités ; mais c'est surtout pour les naturalistes que le livre d'Osbeck est précieux. Il y a joint une relation du voyage de son compatriote Torée, mort à Surate, et le *Kurzer Bericht von der Chinesischen Landwirthschaft* (Rapide Compte rendu de l'économie agricole chez les Chinois), de Charles-Gustave Ekeberg, qui contient, entre autres, une description fort détaillée de l'île de Fernand de Noronha. On trouve plusieurs *Mémoires* d'Osbeck dans le *Recueil de l'Académie des sciences de Stockholm*. Ils ont rapport à plusieurs espèces de plantes textiles ou alimentaires originaires de Chine, et dont il conseille l'acclimatation en Europe. Linné a nommé *Osbeckia* un genre d'arbrisseaux de la famille des mélastomacées.

Adelung, Supplém. à Jöcher. — *Allgem. Gel.-Lexik.* — Gezelius, *Biogr.-Lexicon*.

OSBORNE (*Francis*), publiciste anglais, né vers 1589, mort le 11 février 1650, près d'Oxford. D'une bonne famille du Bedfordshire, il s'attacha à William, comte de Pembroke, qui lui donna le titre d'écuyer. Lorsque la guerre civile éclata, il prit parti pour le parlement, et occupa sous Cromwell divers emplois publics. Il passa à Oxford les dernières années de sa vie. Nous citerons de lui : *Advice to a son ;* Oxford, 1656-1658, 2 part. in-8° ; la première partie eut cinq éditions de suite ; l'auteur fut accusé d'inspirer des sentiments d'athéisme aux étudiants d'Oxford, et l'ouvrage fut interdit ; — *Historical memoirs of the reigns of queen Elizabeth and king James ;* Londres, 1658, 2 vol. in-8° ; — *Miscellany of sundry essays ;* Londres, 1659, in-8°. Les écrits d'Osborne ont été réunis deux fois, en 1689 (in-8°) et en 1722 (2 vol. in-12).

Wood, *Athenæ Oxon.*, I, 308.

OSBORNE (*Thomas*), comte de DANBY, marquis de CAERMARTHEN, duc de LEEDS, célèbre homme d'État anglais, né en 1631, mort le 26 juillet 1712. La fortune de sa famille commença dans le commerce. Son arrière-grand-père, Édouard Osborne, avait été employé chez William Hewet, un des plus riches marchands de Londres. On raconte que le jeune commis sauva la fille de son patron, qui était tombée dans la Tamise, et que le père reconnaissant la lui donna en mariage avec toute sa fortune. Le petit-fils de cet Édouard Osborne, sir Édouard Osborne, baronet et vice-président du nord sous le comte de Strafford, embrassa avec ardeur la cause royale dans la guerre civile, et entraîna dans le même parti son fils Thomas Osborne. Celui-ci passa obscurément le temps de la république et du protectorat ; mais sous la restauration il fut produit à la cour par le duc de Buckingham, un des favoris du roi et un des membres les plus influents du gouvernement. Peu de temps après

il entra dans la chambre des communes, et grâce à la protection de Buckingham, grâce aussi au talent qu'il déploya en défendant la politique de la couronne, il s'éleva rapidement aux plus hautes dignités de l'État. Il fut nommé, en 1671, trésorier de la marine, membre du conseil privé, le 3 mai 1672, grand trésorier, le 19 juin 1673, et le 15 août de la même année il fut créé baron Osborne de Kiveton, dans le Yorkshire, et vicomte Latimer. Le 27 juin de l'année suivante, le roi l'éleva à la dignité de comte de Danby. Cette élévation surprenante s'explique par les circonstances où se trouvait l'indolent Charles II. Ce prince avait laissé longtemps la direction des affaires entre les mains du cabinet vénal et corrupteur si connu sous le nom de *cabale;* mais ce cabinet fut renversé par la chambre des communes, et deux des membres de la *cabale*, Shaftesbury et Buckingham, passèrent dans l'opposition. Privé de quelques-uns de ses conseillers, attaqué par les autres, Charles fut heureux de trouver un ministre habile, entreprenant, qui s'entendait à conduire et à corrompre le parlement, qui n'était ni trop moral ni trop patriote, mais qui avait cependant plus de moralité et de patriotisme que les ministres de la *cabale*. « Le nouveau ministre, dit Macaulay, n'était pas dépourvu de tout sentiment anglais et protestant, et les soins de sa fortune personnelle ne lui firent jamais complétement oublier les intérêts de son pays et de sa religion. Il voulait bien aussi étendre le domaine des prérogatives royales, mais par des moyens tout différents de ceux auxquels Arlington et Clifford voulaient avoir recours. Jamais il n'eut l'idée d'établir l'arbitraire à l'aide des armes étrangères et en rabaissant le royaume au rang de principauté dépendante. Son idée était de rallier autour de la monarchie ces classes qui avaient été ses fermes appuis pendant les troubles de la génération précédente, et que les fautes et les crimes de la cour avaient éloignés d'elle. Avec le soutien de l'ancien parti des cavaliers, des nobles, des gentilshommes campagnards, du clergé et des universités, il croyait pouvoir faire de son maître non un souverain absolu, mais un souverain presque aussi puissant qu'Élisabeth l'avait été. » Dans ce but Danby présenta à la chambre des lords, en 1675, un bill qui déclarait incapable d'occuper un poste public, ou de siéger dans l'une ou l'autre chambre, quiconque n'aurait pas au préalable reconnu, sous serment, qu'il considérait comme criminelle toute résistance au pouvoir royal, et qu'il s'engageait à ne jamais essayer de rien changer dans la constitution de l'État ou de l'Église. L'opposition, conduite par Buckingham et Shaftesbury, fit avorter ce bill, que l'on peut regarder comme le programme de l'ancien torysme. Telle était la politique de Danby à l'intérieur; à l'extérieur, il aurait voulu relever l'Angleterre de sa position de vassalité dégradante vis-à-vis de la France, et il appelait de tous ses vœux une guerre contre cette puissance. Charles II, richement pensionné par Louis XIV, résistait autant que le lui permettait son indolence aux projets belliqueux de son ministre. Il consentit au mariage de la princesse Marie, fille aînée du duc d'York, avec Guillaume d'Orange, ennemi mortel de la France, et envoya même quelques troupes au secours des Hollandais; mais là s'arrêtèrent ses concessions. Le lord trésorier fut obligé à son tour de fermer les yeux sur de scandaleuses transactions d'argent entre son maître et la cour de Versailles, et il dut même à contre-cœur devenir l'agent de ces négociations. Louis XIV, averti des sentiments de Danby, excita sous main contre lui l'opposition de la chambre des communes et fournit aux chefs du parti whig le moyen de perdre le ministre tory. A son instigation Ralph, plus tard lord Montagu, ancien ambassadeur de l'Angleterre à la cour de France, produisit deux lettres dans lesquelles Danby le chargeait d'assurer Louis XIV que Charles II maintiendrait la paix à condition qu'on lui payerait trois cent mille livres sterling par an. Le ministre ajoutait que ce subside dispenserait le roi de rassembler le parlement, et il recommandait à Montagu de cacher cette transaction au secrétaire d'État chargé des affaires diplomatiques. A la suite de la communication de ces pièces, la chambre des communes accusa Danby de crime de haute trahison, le 25 décembre 1678. Pour arrêter cette poursuite Charles II prononça la dissolution du parlement (février 1679). Le nouveau parlement se rassembla en mars, et les communes se montrèrent disposées à reprendre l'accusation. En vain le roi déclara que les lettres incriminées avaient été écrites par son ordre, qu'il avait accordé un plein pardon à Danby, et qu'il était prêt à lui retirer toutes ses charges. Ces assurances ne suffirent point aux communes, qui menacèrent de lancer contre Danby un acte de proscription (*bill d'attainder*). Le ministre alors se constitua prisonnier; mais avant que son jugement eût commencé, le roi mit fin à la procédure par une nouvelle dissolution du parlement. En prenant cette résolution Charles II avait consulté la sécurité de sa couronne et non l'intérêt de Danby, qu'il n'aimait pas, et qui était encore moins en faveur auprès de l'héritier présomptif, le duc d'York, depuis Jacques II. Le prisonnier resta donc oublié à la Tour pendant cinq ans, et il n'obtint sa liberté sous caution qu'en 1684. Sous le règne de Jacques II, dont toute la politique avait pour objet l'établissement du pouvoir absolu et de la religion catholique, et qui pour atteindre ce double but était forcé de subir la protection de la France, Danby, adversaire de la puissance de Louis XIV et défenseur de l'Église anglicane, resta sans emploi, mais non pas sans influence, car il était encore puissant sur le parti tory, et ce parti tenait entre ses mains le sort de la dynastie des Stuarts. Si le vieux parti cavalier

restait attaché au fils de Charles Ier, Jacques II pouvait poursuivre ses entreprises contre la liberté et la religion de son peuple; si ce parti s'unissait au parti whig, et obtenait ainsi le concours du prince d'Orange, une révolution était certaine. Danby, qui avait présenté le bill de non-résistance et qui avait failli payer de sa tête l'indignation du parti whig, ne s'arrêta ni à ses scrupules de cavalier ni à la haine des whigs, et il se jeta avec ardeur dans le parti de la résistance. Au mois de juin 1688, il signa avec Shrewsbury, Devonshire, Lumley, Compton, Russell et Sidney l'invitation secrète adressée à Guillaume d'Orange pour qu'il passât avec une armée en Angleterre et défendit les libertés de ce pays. Dans les mois suivants tout se prépara pour cette grande entreprise. Tandis que Shrewsbury et Russell allaient rejoindre le prince d'Orange, Danby, resté en Angleterre, s'engagea à prendre les armes dès que le prince aurait mis le pied sur le sol anglais. Guillaume d'Orange débarqua à Torbay, le 6 novembre, et le 22 du même mois Danby occupa York aux cris : « A bas le papisme! un parlement libre! » Ce fut le signal d'une insurrection générale dans le nord. La révolution s'accomplit, et ses principaux auteurs eurent à discuter sur le gouvernement qui devait remplacer Jacques II. Contrairement aux whigs, qui voulaient décerner immédiatement le titre de roi à Guillaume, et à une partie des torys, qui voulaient une régence, Danby proposa de proclamer Marie, femme de Guillaume, reine d'Angleterre en la laissant libre de donner à Guillaume le titre de roi. Ce projet échoua, et Guillaume en garda un fâcheux souvenir; mais les services de Danby dans cette crise avaient été si manifestes, et il conservait tant d'influence sur le parti tory, qu'il eût été imprudent de la part du nouveau roi de le mettre de côté. Il fut nommé président du conseil, ce qui en ce moment équivalait à premier ministre, et élevé, le 20 avril 1689, à la dignité de *marquis de Caermarthen*. Dans les trois années suivantes il garda un grand pouvoir, et il parvint même à se débarrasser de son rival, le marquis d'Halifax; cependant sa position déclina, à cause de l'ascendant des whigs. Le 4 mai 1694 il fut créé *duc de Leeds*. Ce fut la dernière faveur qu'il reçut du roi, et elle ne précéda que de quelques mois sa chute définitive. En 1695, une enquête, faite sur l'emploi des fonds secrets de la Compagnie des Indes orientales, prouva que le duc de Leeds avait reçu, par l'intermédiaire de Bates, agent de la Compagnie, et de son propre homme d'affaires Robert, 5,500 guinées. Les whigs se servirent de cette découverte pour perdre le ministre, et obtinrent de la chambre des communes sa mise en accusation. La fuite de Robert rendit la procédure difficile, et la fin de la session l'interrompit ; mais c'en était fait de sa grandeur politique. S'il garda quelque temps encore le titre de lord président, il n'assista plus au conseil. « Il se rendit en toute hâte à la campagne, dit Macaulay, et s'y cacha quelques mois aux yeux du public. Cependant, quand le parlement s'assembla de nouveau, il sortit de la retraite. Quoique avancé en âge, et cruellement tourmenté par la maladie, son ambition était aussi ardente que jamais. Avec une énergie infatigable, il commença une troisième fois à gravir vers ce sommet vertigineux qu'il avait deux fois atteint et d'où il était tombé deux fois. Il prit une part proéminente dans les débats ; mais quoique son éloquence et son savoir lui assurassent l'attention de ses auditeurs, il ne fut jamais de nouveau, même quand le parti tory avait le pouvoir, admis à la plus petite part dans la direction des affaires. » Il publia en 1710 un volume intitulé : *Memoirs relating to the impeachement of Thomas, earl of Danby, new duke of Leeds*, et un autre volume de sa correspondance avec quelques hommes d'État, sur le même sujet. Il mourut à quatre-vingt et un ans, laissant la réputation d'un homme d'État éminent qui ternit par trop d'avidité des qualités supérieures, et qui, quoique trop attaché aux intérêts d'un parti, avait rendu de grands services à son pays dans une crise décisive. Lord Orford a dit : « Si le comte de Danby était très-inférieur en intégrité à Clarendon et Southampton, il était fort supérieur à Shaftesbury et à Lauderdale. »

Le duc de Leeds eut de sa femme, Bridget, seconde fille de Montagu Bertre, comte de Lindsey, trois fils et six filles. Ses deux premiers fils moururent avant lui; le troisième, nommé *Peregrine*, succéda à ses titres et à sa grande fortune. L. J.

Rarcsby, *Memoirs*. — Macaulay, *History of England*. — Lodge, *Portraits*, t. VII, p. 19, édit. de Bohn.

OSÉE, le premier des petits prophètes, en hébreu *Hosea*, qui signifie *sauveur*. Fils de Béeri, il prophétisa vers le temps où les rois Ozias ou Azarias, Joathan, Achaz et Ezéchias régnaient dans le royaume de Juda (811-699 avant J.-C.), et où Jéroboam II était roi d'Israel (826-784 av. J.-C.). Il paraît certain qu'il ne prolongea pas sa vie au delà de la sixième année du règne de ce prince; car il ne fait aucune mention de la destruction du royaume d'Israel par Salmanazar, roi d'Assyrie, laquelle tombe vers cette année-là (722 av. J.-C.) et que par conséquent il exerça son ministère pendant un intervalle de cinquante-six ans. Le contenu des prophéties d'Osée regarde l'idolâtrie, la corruption du royaume d'Israel et les châtiments dont il est menacé. Le style de ce prophète est à la fois pathétique et obscur. Les Grecs célèbrent la fête de ce prophète le 17 octobre, et les Latins le 4 juillet, mais seulement depuis le milieu du neuvième siècle. H. F.

Allioli, *Commentaires sur la Bible*. — Winner, *Bibl. Real-Lex.* — Dom Calmet, *Dictionn. de la Bible*.

OSÉE, dix-neuvième et dernier roi d'Israel, fils d'Éla, régna de 739 à 730 avant J.-C. Il

conspira contre l'usurpateur Phacée, fils de Romélie, le tua, et se fit proclamer à Samarie roi d'Israel. Dès son arrivée au pouvoir, il continua la guerre engagée sous son prédécesseur contre les Assyriens. Vaincu par Salmanasar, il dut lui payer un fort tribut, dont il ne tarda pas à chercher à s'affranchir. Il conclut dans ce but un traité avec Sua, roi d'Égypte; mais Salmanasar, informé de cette alliance, en prévint l'effet en battant Osée, qu'il fit prisonnier et qu'il envoya chargé de chaînes à Babylone. Samarie, quoique privée de son roi, soutint un siége de trois années, mais dut se rendre (721 av. J.-C.), après avoir subi toutes les horreurs de la famine. Le vainqueur rassembla alors les Israélites comme des troupeaux, et, accomplissant les menaces des prophètes Osée, Michée, etc., transporta les dix tribus dans Hala et dans Habor, sur les rives du fleuve de Gozan, en Mésopotamie (le *Chaboras*). C'est ainsi que finit le royaume d'Israel, deux cent cinquante ans après qu'il se fut séparé de celui de Juda. Osée termina ses jours dans l'esclavage sans qu'on ait pu savoir le lieu ni la date de sa mort. A.

Les Rois, liv. IV, chap. XV, § 30; chap. XVII, §§ 1-6. — Josèphe. — Dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

OSELLO. *Voy.* AVIBUS (AB).

OSIANDER, en allemand *Hosemann*, famille dont plusieurs membres ont joué un certain rôle dans l'Église protestante. Les plus connus sont :

OSIANDER (*André*), né le 18 décembre 1498, à Guntzhausen, près de Nuremberg, et mort à Kœnigsberg, le 17 octobre 1552. Il étudia à Ingolstadt et à Wittemberg. Nommé professeur d'hébreu et prédicateur à Nuremberg, il commença, en 1522, à porter dans la chaire les principes de la réformation et à les défendre dans des conférences publiques avec le clergé catholique. Ses talents pour la chaire lui acquirent bientôt une grande réputation, et le placèrent au premier rang parmi les partisans de Luther. En 1529, il fut député au colloque de Marbourg, réuni dans l'intention de rapprocher les théologiens luthériens et les théologiens suisses, principalement sur la doctrine de l'eucharistie. Il paraît que déjà à cette époque il avait sur ce point des idées particulières, mais pas assez différentes cependant de celles des luthériens pour qu'il crût devoir rompre avec eux. En 1539 il fut au nombre des théologiens protestants qui comparurent devant la diète d'Augsbourg pour plaider la cause de la réformation. Il prit une part très-active aux assemblées où furent discutés et arrêtés les articles de la profession de foi connue sous le nom de *Confession d'Augsbourg*. Après la publication de l'*Interim* (15 mai 1548), le séjour de Nuremberg lui devint impossible. Il se réfugia, en 1549, auprès du duc Albert, qui avait été autrefois vivement impressionné par sa prédication. Il avait, à ce qu'on assure, le projet de passer en Angleterre, comptant sur le crédit de Cranmer, marié depuis peu avec sa sœur; mais on prétend que Cranmer fut détourné par Calvin d'appeler auprès de lui un collaborateur si remuant. Ce qui est certain, c'est que le margrave Albert lui proposa une chaire de théologie à l'université de Kœnigsberg, qui venait d'être fondée. Osiander accepta cette position, qui lui donnait une facile occasion de répandre ses opinions. C'est principalement sur la doctrine de la justification qu'il se séparait des réformateurs. D'après Osiander, le chrétien est justifié non par un acte extérieur et indépendant de lui-même, mais par le mouvement propre de sa conscience recherchant la sainteté; non par quelque application factice des mérites du Christ, mais par le désir et l'effort de l'homme de se rendre digne de l'application de ces mérites. De ce point de vue, la justification doit être considérée non pas comme un acte juridique en Dieu, ainsi que l'admettaient les réformateurs, qui avaient tous adopté sur ce point la théorie de saint Anselme, mais comme quelque chose de subjectif, comme une communication d'une justice intérieure, agissant directement sur la conscience. Cette doctrine fut vivement attaquée par les luthériens, sans qu'Osiander y renonçât jamais. On le déféra au synode de Wittemberg, qui ne voulut pas cependant prononcer son interdiction. La discussion continua après la mort d'Osiander jusqu'en 1566, époque à laquelle les *osiandristes* furent tous déposés.

Osiander était versé dans les sciences mathématiques, astronomiques et physiques. Il était distingué par son éloquence; mais il avait toute la grossièreté de son temps; il n'épargnait à ses adversaires ni les injures, ni les quolibets indécents, ni les plaisanteries cyniques. Ses nombreux ouvrages sont tombés dans un profond oubli; les plus importants sont : *Conjecturæ de ultimis temporibus ac de fine mundi*; Nuremberg, 1544, in-4°; — *Harmoniæ evangelicæ libri IV, græce et latine*; Bâle, 1537, in-fol.; Bâle, 1561, grec et latin, et Paris, Rob. Estienne, 1545, latin seulement; trad. allem. par J. Schweinzer, Francfort, 1540, in-8°; — *Biblia sacra, quæ, præter antiquæ latinæ versionis necessariam emendationem, et difficiliorum locorum succinctam explicationem, multas insuper utilissimas observationes, continet*; Tubingue, 1600, in-fol.; quatre autres éditions. Il publia pour la première fois l'*Astronomie* de Kopernic, qu'il fit précéder d'une préface; Nuremberg, 1543, in-4°. M. N.

Adam, *Vitæ theologorum germanorum*. — Teissier, *Éloges des hom. sav.*, t. I, p. 110 et 111. — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon*. — *Musée des protestants célèbres*. — Mœrlinus, *Historia Osiandris*. — Wilken, *And. Osiander's Leben, Lehre und Schriften*; Strasbourg, 1844, in-8°.

OSIANDER (*Lucas*), dit *l'ancien*, fils du précédent, né à Nuremberg, le 16 décembre 1534, et mort à Stuttgard, le 17 septembre 1604. Il fut

diacre à Gœppingen en 1555, et deux ans après superintendant spécial à Blaubeuern; en 1560 il passa avec le même titre à Stuttgard, où il fut nommé prédicateur de la cour en 1567 et enfin superintendant général des églises de Wurtemberg en 1596. Il était possédé de la manie de la controverse, si commune à son époque. Il écrivit contre Sturm en faveur de la formule de concorde, contre Mentzer sur la nature humaine de Jésus-Christ, contre Huber sur la doctrine de l'élection, contre les réformés sur les points débattus entre les deux confessions, contre les Jésuites, etc. Il s'en prit même aux croyances religieuses des Turcs, contre lesquelles il publia un traité. Ses ouvrages les plus connus sont : *Biblia latinâ ad fontes hebraici textus emendata, cum brevi ac perspicua expositione illustrata;* Tubingue, 1578-1580, 7 vol. in-4°, et qui a eu plusieurs éditions; trad. allem. par Dav. Förster, Stuttgard, 1609, plusieurs édit.; — *De ratione concionandi;* Tubingue, 1582, in-8°; deux autres édit.; — *Admonitio de studiis Verbi divini ministrorum privatis recte instituendis;* Tubingue, 1691, in-8°. M. N.

Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexikon.* — J.-G. Walch, *Biblioth. theologica selecta.*

OSIANDER (*André*), dit *le jeune*, fils du précédent, né le 26 mai 1562, à Blaubeuern (Wurtemberg), mort à Tubingue, le 21 avril 1617. Il fut en 1587 pasteur à Güglingen, en 1590 prédicateur du duc de Wurtemberg, en 1598 superintendant général et en 1605 chancelier de l'université de Tubingue. Il a laissé des sermons, des mémoires académiques et divers ouvrages de théologie, dont le plus connu est : *Papa non papa, hoc est, papæ et papicolarum de præcipuis christianæ fidei partibus lutherana confessio;* Tubingue, 1599, in-8°; Francfort, 1610, in-12. M. N.

OSIANDER (*Lucas*), dit *le jeune*, frère du précédent et fils de Lucas Osiander *l'ancien*, né à Stuttgard, le 6 mai 1571, et mort à Tubingue, le 10 août 1638. Professeur de théologie à Tubingue depuis 1619, il ne fut pas moins ardent controversiste que son frère; il combattit avec une égale vivacité les Jésuites, les reformés, les anabaptistes, les schwenckfeldiens, etc., et on l'accusa d'avoir soulevé les difficultés qui divisèrent les théologiens de Tubingue et ceux de Giessen sur le point de doctrine de l'abaissement du Christ. Les attaques peu modérées qu'il dirigea, en 1623, contre l'ouvrage de J. Arnd, *Das wahre Christenthum* (Le vrai Christianisme), lui valurent de nombreux désagréments. On a de lui des sermons et de nombreux ouvrages de théologie, la plupart polémiques. M. N.

Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexikon.*

OSIANDER (*Jean-Adam*), d'une famille différente, né le 3 décembre 1626, à Vaihingen (Wurtemberg), mort à Tubingue, le 26 octobre 1697, fut depuis 1680 chancelier de l'université de Tubingue, et laissa, entre autres ouvrages théologiques : *Commentarius in Pentateuchum;* Tubingue, 1676-1678, 5 vol. in-fol., qui fut jusqu'à la fin du siècle dernier un des meilleurs commentaires sur le Pentateuque. On peut porter le même jugement sur les autres commentaires : *In Josuem;* Tubingue, 1681, in-fol.; — *In Judices;* ibid., 1682, in-fol.; — *In librum Ruth;* ibid., 1682, in-fol.; — *In primum et secundum librum Samuelis;* Stuttgard, 1687, in-fol.; — *Tractatus theologicus de magia;* Tubingue, 1687, in-8°; — *Primitiæ evangelicæ, seu dispositiones in Evangelia dominicalia et festivalia;* Tubingue, 1665-1691, 14 fascicules in-4°; — *De azylis Hebræorum, gentilium et christianorum;* Tubingue, 1673, in-4°. Gronovius a inséré dans le tome IV du *Thesaurus antiquitatum græcarum* la partie de ce traité qui concerne les asiles chez les Grecs et chez les Romains. M. N.

Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexikon.*

OSIANDER (*Jean-Adam*), philologue et théologien, petit-fils du précédent, né à Tubingue, en 1701, et mort dans la même ville, le 20 novembre 1756. Il suivit la carrière de l'enseignement, et fut professeur de grec à l'université de Tubingue. On lui doit un grand nombre de mémoires sur des points de philosophie, de philologie et de littérature. Le plus connu est celui *De immortalitate animæ rationalis, ex lumine rationis probabili;* Tubingue, 1732, in-4°. M. N.

J.-G. Walchius, *Biblioth. theologica selecta.*

OSIAS, OZIAS ou **AZARIAS**, roi de Juda, né en 826 av. J.-C., mort en 758 av. J.-C. Fils d'Amasias et de Jéchélie, il succéda à son père, assassiné en 810 av. J.-C. Après s'être affermi sur le trône, il marcha contre les Philistins, auxquels il enleva les villes d'Azot, Geth et Jabnie; il vainquit ensuite les Arabes de Gurbaal (la Gebalène) et les Ammonites, qu'il força à payer tribut. Il fit construire le port d'Élath (auj. *Ailah*), au fond du golfe élanitique, fortifia Jérusalem et fit bâtir de nombreuses tours sur les frontières de ses États, afin de repousser plus aisément les excursions de ses voisins. Il protégea particulièrement l'agriculture, creusa des citernes, traça des routes, etc.; ses troupeaux étaient immenses. Il fit le dénombrement de son armée, et y compta trois cent sept mille cinq cents hommes bien armés, qui obéissaient à deux mille six cents chefs. Il marcha dans les voies du Seigneur tant qu'il était conseillé par Zacharie; mais après la mort de ce saint personnage, il voulut usurper sur les fonctions sacerdotales et offrir lui-même l'encens sur l'autel des parfums. Le pontife Azarias s'y opposa; mais Osias, persistant dans son dessein, s'emporta jusqu'à le menacer. Au même instant il fut frappé de la lèpre. Il dut céder le gouvernement à son fils Joatham, et se retira dans une habitation écartée, où il mourut; parce qu'il était lépreux, il ne fut pas enterré avec les rois ses aïeux. Isaïe a écrit les fastes du règne d'Osias. A. L.

Les Rois, liv. IV, chap. XIV, § 21, 22; chap. XV. § 1-8; — *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXVI. — Flavius Josèphe, Ἰουδαϊκὴ Ἀρχαιολογία.

OSIO (*Felice*), historien italien, né en 1567, à Milan, mort le 29 juillet 1631, à Padoue. Docteur en philosophie à vingt-deux ans, il embrassa l'état ecclésiastique, et enseigna les humanités à Milan et à Bergame. En 1621 il fut appelé à la chaire de rhétorique de Padoue. Doué d'une grande facilité à écrire, il composa beaucoup de poésies, de harangues ou de panégyriques, qui n'ont pas vu le jour; on a publié ses *Notes* sur l'*Histoire* de Mussato (Venise, 1636, in-fol.), sur la *Chronique de Lodi* des Morena (ibid., 1639, in-fol.) et sur les *Historiens de la marche Trévisane* (collection Muratori, t. VII).

Papadopoli, *Hist. Gymn. Patavini*. — Tomasini, *Elogia*.

OSIUS. *Voy*. HOSIUS.

OSMAN. *Voy*. OTHMAN.

OSMOND (Saint), évêque de Salisbury, mort le 3 décembre 1099. Fils du comte de Séez, en Normandie, il lui succéda, et distribua au clergé la plus grande partie de ses revenus. En 1066, il suivit le duc Guillaume à la conquête de l'Angleterre, et reçut de lui le comté de Dorset et la charge de grand-chancelier. La conduite chrétienne qu'il tenait à la cour fit apparemment juger au roi que le gouvernement d'une église serait plus à son goût que le maniement des affaires temporelles, et vers 1078, à la mort d'Hermann, il lui donna l'évêché de Salisbury. On s'accorde à louer chez ce prélat le désintéressement, la pureté des mœurs et l'exactitude de la règle; mais il eut la faiblesse d'abandonner les intérêts d'Anselme, archevêque de Cantorbéry, dans l'assemblée de Rockingham. En 1458 il fut canonisé par le pape Calixte III et mis au rang des *saints confesseurs*. Afin d'introduire de l'uniformité dans le service divin, il avait composé un *Traité des offices ecclésiastiques*, cité diversement sous les titres de *Liber ordinalis*, de *Consuetudinarium ecclesiæ* et d'*Horariæ preces*; on y fit plusieurs changements, et il fut en usage jusqu'au temps d'Henri VIII. K.

Hist. littér. de la France, VIII, 574. — Butler, *Lives of the Saints*.

OSMOND (*René-Eustache*, marquis D'), diplomate français, né à l'île de Saint-Domingue, le 17 décembre 1751, mort à Paris, le 21 février 1838. D'une famille originaire de Normandie, il entra au service en 1767, et devint en 1776 colonel en second du régiment d'Orléans-cavalerie, puis en 1784 colonel du régiment de Barrois. Nommé en juin 1788 ambassadeur et ministre plénipotentiaire de France à La Haye, il remplissait ces fonctions lorsque la révolution éclata en France, et fut appelé en avril 1791 à l'ambassade de Saint-Pétersbourg. Les événements ne lui permirent pas de se rendre à son poste, et ayant donné sa démission à la fin de cette année, il quitta la France, pour aller rejoindre sa famille en Italie. Napoléon lui fit inutilement des offres avantageuses pour l'attacher à sa fortune; le marquis d'Osmond se contenta de revenir en France. Louis XVIII le fit lieutenant général le 22 juin 1814, et son ambassadeur à Turin en octobre suivant; sa correspondance diplomatique relative aux Cent Jours fut interceptée par les agents de Napoléon, qui en ordonna la publication dans *Le Moniteur* du 18 avril 1815. Nommé pair de France le 7 août 1815, et ambassadeur à Londres le 29 novembre de cette année, il se démit de ses fonctions le 2 janvier 1819, et ne prit plus de part aux affaires que comme membre de la chambre des pairs, où il siégea encore après la révolution de 1830. H. F.

De Barante, *Éloge du marquis d'Osmond*. — *Moniteur* des 16 et 17 avril 1838. — De Courcelles, *Hist. généal. et hérald. des pairs de Fr.*

OSMOND (*Antoine-Eustache*, baron D'), prélat français, frère du précédent, né à Saint-Domingue, le 6 février 1754, mort à Nancy, le 27 septembre 1823. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il devint vicaire général de M. de Brienne, archevêque de Toulouse, fut sacré le 1[er] mai 1785 évêque de Comminges, pour succéder à son oncle, et installé le 23 juillet suivant conseiller-évêque au parlement de Toulouse. Pendant la révolution, il émigra d'abord en Espagne, puis en Angleterre; démissionnaire de son siége en 1801, il fut pourvu le 9 avril 1802 de celui de Nancy, et appelé le 22 octobre 1810 à l'archevêché de Florence. Un bref papal du 2 décembre suivant défendit aux vicaires généraux capitulaires de ce diocèse de le reconnaître comme archevêque, et en 1814 il dut reprendre l'administration de l'évêché de Nancy, où il fit beaucoup de bien. M. d'Osmond fut aumônier de Louis Bonaparte et promu commandeur de la Légion d'honneur le 1[er] mai 1821. H. F.

L'Ami de la Religion et du Roi, octobre 1823. — *France pontificale*.

OSMOND (*Marie-Joseph-Eustache*, vicomte D'), général français, frère des précédents, né à Saint-Domingue, le 6 mai 1756, mort à Pontchartrain (Seine-et-Oise), en septembre 1839. Colonel en second du régiment de Cambrésis (23 avril 1781), il commandait en 1791 à Schélestadt le régiment de Neustrie-infanterie quand il émigra. Louis XVIII le nomma (mai 1814) commissaire extraordinaire dans la 22[e] division militaire à Tours, lieutenant général (22 juin suivant) et commandeur de Saint-Louis, le 1[er] mai 1821. Le vicomte d'Osmond fut retraité le 12 mai 1819. H. F.

De Courcelles, *Hist. généal. et hérald. des pairs de France*.

OSMONT (*Jean-Baptiste-Louis*), bibliographe français, né à Paris, où il est mort, le 13 mars 1773. D'une famille connue depuis longtemps dans la librairie, il exerça le même commerce, et publia un *Dictionnaire typographique, historique et critique des livres ra-*

res, singuliers, estimés et recherchés (Paris, 1768, 2 vol. in-8°), ouvrage effacé aujourd'hui, mais qui lors de son apparition eut du succès.

Ducloz, *Dict. bibliograph.*, I. — Lacaille, *Hist. de l'imprimerie*.

OSSAT (*Arnaud* D'), cardinal et diplomate français, né le 23 août 1536, à Larroque en Magnoac, mort à Rome, le 13 mars 1604. Son père, mort en Espagne, dans la misère, était, dit-on, maréchal vétérinaire, et sa mère, Bertrande Conté, était originaire de Cassagnabère, diocèse de Comminges, ce qui a sans doute induit en erreur les biographes qui ont indiqué ce village comme le lieu de naissance d'Arnaud. Il les perdit l'un et l'autre avant l'âge de neuf ans, et, abandonné dès lors à la charité publique, il fut obligé pour vivre d'entrer au service d'un gentilhomme, Thomas de Marca, qui le donna pour valet de chambre à son neveu et pupille Jean de Marca, seigneur de Castelnau-Magnoac. Assistant aux leçons données à son jeune maître, il apprit bientôt assez le latin pour l'enseigner à celui qu'il servait. Arnaud fut tonsuré le 26 décembre 1556, entra dans la carrière ecclésiastique, et accompagna son jeune maître à Paris en qualité de précepteur. Il y demeura jusqu'au mois de mai 1562 (environ six ans), faisant avec soin l'éducation du jeune seigneur de Magnoac, de deux autres enfants, cousins germains de ce dernier, et de Jean Pérez, fils d'un marchand de Lectoure, qu'il s'était engagé par un acte, écrit de sa main, signé *de Ossat* et passé à Lectoure, le 22 avril 1559, « à conduire à la ville et université de Paris, et là l'entretenir de bonne nourriture et doctrine pour le temps et espace de deux années..... moyennant la somme de cent dix livres pour chaque année pour la nourriture et la doctrine, sans en ce comprendre accoutrements, livres ni autre dépense qu'il conviendra faire...... » Ses élèves étant retournés en Gascogne en 1562, d'Ossat put se livrer tout entier à l'étude. Pierre Ramus enseignait alors au Collége de France l'éloquence et la philosophie. Arnaud s'attacha à cet esprit hardi, et devint son ami, sans partager cependant ses opinions religieuses. Le médecin Charpentier, partisan d'Aristote, ayant défendu avec passion la doctrine du Stagyrite contre Ramus, il écrivit en faveur de son maître un ouvrage rempli de saillies piquantes, et dont la dialectique serrée décontenança tellement Charpentier qu'à défaut de raisons il ne répondit à son adversaire que par des injures.

Arnaud d'Ossat fut à cette époque choisi pour professer la rhétorique, puis la philosophie dans l'université de Paris; mais bientôt il alla à Bourges suivre un cours de droit, sous Cujas. De retour à Paris, il fréquenta le barreau et s'y fit admirer dans plusieurs causes par une éloquence pleine de force. Quelques protecteurs lui firent alors obtenir du roi une charge de conseiller au présidial de Melun, qu'il possédait encore en 1588. Le brevet qui le nomme à cette place lui donne aussi le titre d'abbé de Varennes (diocèse de Bourges), bénéfice dont il se démit en 1589. Paul de Foix, depuis archevêque de Toulouse, était alors conseiller au parlement de Paris; ami des lettres, il eut bientôt apprécié le modeste avocat, et malgré son enthousiasme pour Aristote, il rechercha d'Ossat, l'attira aux réunions des savants qu'il accueillait dans son hôtel et apprit à l'estimer chaque jour davantage. Paul de Foix, nommé en 1574 ambassadeur de France à Rome, emmena avec lui son protégé en qualité de secrétaire. L'orthodoxie de l'ambassadeur ayant été mise en question à la cour de Rome, Arnaud se chargea d'écrire pour la défense de son ami un Mémoire apologétique. Si Paul de Foix fut bien des années à attendre l'heureuse issue de son affaire, elle servit à faire connaître avantageusement d'Ossat à la cour pontificale. De Foix quitta Rome pour laisser assoupir l'instruction commencée contre lui; mais son protégé y demeura, et fut peu après ordonné prêtre. Revenu dans cette ville en 1579, afin de solliciter ses bulles pour l'archevêché de Toulouse, Paul de Foix fut nommé, par Henri III, ambassadeur de France, et dès ce moment d'Ossat, son secrétaire intime, ne le quitta plus jusqu'à sa mort, arrivée en mai 1584. Il conserva ses fonctions, et acquit l'estime des cardinaux Louis d'Este, archevêque d'Auch, et de Joyeuse, archevêque de Toulouse, successivement protecteurs des affaires de France à Rome. La France cependant était désolée par la guerre civile et par la guerre étrangère; les Guise et, après eux, Henri III avaient péri par le fer des assassins; d'Ossat, sans autre mission que son patriotisme, essaya de profiter de l'influence qu'il avait acquise à Rome pour travailler à la réconciliation d'Henri IV avec le saint-siége. Informé de la droiture de ses intentions et surtout de sa haute capacité, ce prince le nomma l'un des commissaires chargés de cette négociation, et lui prescrivit de se concerter avec Louis de Gonzague, duc de Nevers, à qui il avait donné les pouvoirs les plus étendus. Plus habile général que bon diplomate, le duc dédaigna un tel auxiliaire; dans sa présomption il crut pouvoir agir seul, et échoua complétement. La négociation en effet était délicate et épineuse, car les Espagnols mettaient tout en œuvre pour l'entraver. D'Ossat agissait toujours : quand il eut levé tous les obstacles, on lui adjoignit en 1595 Du Perron, évêque nommé d'Évreux pour recevoir, de concert avec lui, l'absolution au nom de Henri IV. Clément VIII ne demandait pas mieux que de voir Henri IV rentrer solennellement dans la communion romaine; mais, jaloux d'obtenir des conditions avantageuses pour le saint-siége, il voulait imposer pour première condition aux deux représentants du roi de déposer la couronne aux pieds du trône pontifical. D'Ossat et Du Perron déclarèrent avec fermeté qu'ils ne consentiraient jamais à aucune condition contraire à

l'indépendance de l'autorité royale. Ils rejetèrent également toutes les clauses de nature à compromettre encore la tranquillité du royaume en entretenant la défiance parmi les calvinistes. Toutes les difficultés furent enfin levées, et le 16 septembre 1595 le pape donna l'absolution au roi. Pour récompenser d'Ossat, Henri IV le nomma, en janvier 1596, à l'évêché de Rennes, pour lequel il fut sacré le 27 octobre suivant. En 1597 il reçut le titre de conseiller d'État. Depuis ce temps il ne cessa d'être le plus habile agent diplomatique de la France en Italie. Ce fut lui qui décida le pape à dissoudre, le 17 décembre 1599, le mariage de Henri IV et de Marguerite de France, sa première femme, et qui entama les négociations pour l'union de ce prince avec Marie de Médicis. Par ses soins, la cour de Rome valida le mariage de Catherine de Bourbon avec le duc de Bar. D'Ossat prit aussi part aux premières démarches qui eurent pour résultat le traité conclu à Lyon, le 17 janvier 1601, aux termes duquel, en échange du marquisat de Saluces, dont le maréchal de Bellegarde s'était emparé, le duc de Savoie abandonnait définitivement à la France les pays de Bresse, de Bugey et de Valromey. Il décida aussi Jean de Médicis, frère du grand-duc de Toscane, à évacuer les forts qu'il occupait dans les îles d'If et de Pomègue, près de Marseille; il prouva enfin dans un mémoire qu'il fit distribuer au sacré collége que l'Espagne avait encore plus d'intérêt que la France à faire la paix, et lorsque cette paix eut été signée à Vervins (2 mai 1598), ce fut d'Ossat que le roi chargea de l'annoncer au sénat de Venise. Il eut besoin de toutes les ressources de son génie diplomatique et de son caractère conciliant pour rassurer Clément VIII sur le retard qu'éprouvait en France la publication des canons du concile de Trente, pour lui faire accepter l'édit de Nantes et les garanties qu'il accordait aux protestants, et les mesures rigoureuses prises contre les Jésuites. Une seule fois peut-être, d'Ossat vit son expérience en défaut, et ce fut pour avoir pris conseil de ses affections personnelles au lieu de l'intérêt de son pays : c'est lorsqu'il donna son assentiment au projet que le pape avait conçu d'élever au trône d'Angleterre Alexandre Farnèse, duc de Parme ou le cardinal Odoard, son fils, au préjudice de Jacques, fils de Marie Stuart. Tant de services méritaient une récompense. Au commencement de 1588, il avait obtenu le prieuré de Saint-Martin de Bellême; Henri IV demanda pour lui le chapeau de cardinal, et à la prière de ce prince, Clément VIII l'honora de la pourpre, le 3 mai 1599, sous le titre de Saint-Eusèbe. Peu après, d'Ossat devint abbé commendataire de Nant, au diocèse de Vabres et de Saint-Nicolas de Verdun. Enfin, sur la démission qu'il donna du siége de Rennes, où il n'avait jamais résidé, il fut nommé, le 26 juin 1600, à l'évêché de Bayeux. Toutefois sa conscience ne lui permettant pas de percevoir les revenus d'un bénéfice où le service de la France l'empêchait de résider, il s'en démit en 1603. A cette époque cependant il vivait dans une sorte de gêne, et n'avait pour soutenir sa dignité que d'insuffisants revenus. Ceux des bénéfices qu'il possédait lui étaient en grande partie enlevés par quelques gentilshommes voisins, et servaient à payer des pensions. Sully, qui haïssait dans la personne de d'Ossat le protégé de Villeroi, son rival, suspendit d'abord, puis supprima entièrement la pension qu'il tenait de Henri IV. Heureusement, sur la fin de sa vie, les héritiers du cardinal d'Este lui délivrèrent un legs de douze mille livres, exigible depuis dix années, et cette somme le mit un peu à l'abri de la gêne. Bien qu'il fût doué d'une grande pénétration et d'un rare discernement, d'Ossat partageait les sentiments de Villeroi sur la politique intérieure de la France; il s'exagéra quelques désordres qu'avait produits l'administration rigoureuse de Sully, et crut de son devoir d'écrire à Henri IV une lettre dans laquelle il traçait un tableau un peu rembruni des dangers dont à son avis l'État se trouvait menacé. Plus irrité que jamais, après avoir eu la communication de cette missive, Sully n'épargna point les plaintes contre le cardinal, et plusieurs passages de ses mémoires contiennent de graves imputations dont il ne craignait pas de charger un homme qui cependant avait, comme lui, sacrifié sa vie au service du roi. Du reste, Sully n'était point fâché de rendre suspect à Henri IV un prince de l'Église romaine. On peut cependant assurer, et tous les historiens sérieux sont d'accord sur ce point, que le cardinal d'Ossat, homme d'ailleurs irréprochable sous tous les rapports, sut concilier deux qualités assez rares, celle d'un habile politique et celle d'un véritable honnête homme; aussi, dit un contemporain « les gentilshommes français qui allaient en Italie faisaient plus d'état d'avoir vu le cardinal d'Ossat que toutes les antiques de Rome ». Ne se connaissant point de parents, d'Ossat laissa son modique héritage à ses deux secrétaires, Pierre Bossu, de Lyon, et René Courtin, d'Angers, et aux pauvres. S'il faut en croire Dupleix, un neveu du cardinal, portant le même nom que lui, occupait de son temps la cure de Ménil-Aubry, près 'Écouen, et Mézeray, qui l'avait connu, va jusqu'à dire que cet ecclésiastique était fils naturel de d'Ossat. Tout concourt à faire suspecter cette assertion, et probablement il n'y a de fondé qu'une identité de nom. Le P. Tarquin Gallucci, jésuite, prononça son oraison funèbre, qui a été imprimée. On a du cardinal d'Ossat : *Expositio Arnaldi Ossati in disputationem Jacobi Carpentarii de methodo*; Paris, 1564, in-8° : c'est l'ouvrage en faveur de Ramus, dont nous avons parlé ci-dessus; — un recueil de *Lettres* adressées au ministre Villeroi, livre considéré comme classique en diplomatie, et qui dénote un homme sage, profond, mesuré, décidé dans ses principes

et dans son langage. Lord Chesterfield, dans ses *Lettres* à son fils, le lui recommande comme le livre le plus propre à lui inculquer l'esprit des affaires, et ce sont les lettres de d'Ossat que Wicquefort paraît avoir eues constamment en vue dans son traité de *L'Ambassadeur et ses fonctions*. La première édition en fut publiée à Paris, 1624, in-fol.; mais la meilleure est celle qu'en a donnée Amelot de La Houssaye, Paris, 1697, 2 vol. in-4°, avec des notes, et qui a été reproduite, augmentée de notes nouvelles, Amsterdam, 1707, 1714, 1732, 5 vol. in-12. Ces diverses éditions sont précédées de la *Vie* du cardinal, et l'ouvrage entier a été traduit en italien, par Jérôme Canini; Venise, 1729, in-4°. Madame d'Arconville a publié, sous le voile de l'anonyme, une *Vie du cardinal d'Ossat;* Paris, 1771, 2 vol. in-8°. En tête de cet ouvrage, écrit avec beaucoup de soin, elle a inséré la traduction d'un *Mémoire* remarquable sur les effets de la Ligue en France, composé en italien par le cardinal, en 1590; la marche et les résultats de la politique astucieuse de la maison de Guise y sont développés d'une manière aussi claire qu'attrayante. Les *Lettres* publiées sous le nom du cardinal de Joyeuse peuvent être également considérées comme l'œuvre du cardinal d'Ossat. H. FISQUET.

Gallia Christiana, t. XI et XIV. — Frizon, *Gallia purpurata*. — Alby, *Hist. des cardin. illustres*. — *Vie du card. d'Ossat*. — Moréri, *Dict. hist.* — *France pontificale*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXIV, p. 31-40.

OSSELIN (*Charles-Nicolas*), homme politique français, né à Paris, en 1754, guillotiné dans la même ville, le 8 messidor an II (26 juin 1794). Quelques écrits licencieux qu'il publia dans sa jeunesse firent beaucoup de tort à sa réputation. Il se fit recevoir avocat; mais ayant traité d'une charge de notaire, la compagnie lui refusa son agrément. Osselin lui intenta un procès, plaida lui-même sa cause au Châtelet, et la perdit. Il continua à suivre le barreau avec quelque succès. Il embrassa avec enthousiasme, en 1789, la cause populaire, et fut successivement membre de la municipalité de Paris du 14 juillet 1789 et du conseil de la commune du 10 août 1792. Il fut ensuite élu président du tribunal criminel (dit du 17 août), chargé d'instruire contre les prétendus auteurs de cette journée, qu'on accusait le roi d'avoir provoquée, tandis que les chefs du parti républicain s'en disputaient la gloire dans l'Assemblée nationale et à la tribune des Jacobins. Élu en septembre député de Paris à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Entré au comité de sûreté générale, il dénonça, le 24 mai 1793, la commission des douze qui arrêtait les projets des ultra-révolutionnaires, et prit une part active à la proscription des girondins (31 mai-2 juin 1793). Le 13 septembre suivant, il fut lui-même dénoncé par Raisson aux Jacobins pour avoir fait relaxer plusieurs détenus accusés d'intrigues, tels que Bonne-Carrère et autres. Il cessa bientôt de mériter ce reproche; car ce fut lui qui proposa, le 3 octobre, la mise en accusation en masse des députés signataires de protestations contre les événements du 31 mai; mais Robespierre s'y opposa. Ce fut encore Osselin qui, à l'instigation de Fouquier-Tinville, proposa et fit adopter l'abominable décret qui autorisait les juges du tribunal révolutionnaire à abréger les débats en se déclarant assez instruits. Osselin fut aussi le rédacteur de la plupart des lois rendues contre les émigrés; cependant il viola bientôt lui-même les lois qu'il avait provoquées, et le 2 frimaire an II le tribunal révolutionnaire de Paris le condamnait à la déportation « comme ayant abusé de son double caractère de député et de membre du comité de sûreté générale pour extraire de prison et cacher chez son frère, curé à Saint-Aubin, près de Versailles, Charlotte-Félicité de Luppé, dame de Charry, émigrée. » Mme de Charry fut guillotinée et le généreux curé condamné aux galères; quant à Osselin, on l'enferma à Bicêtre en attendant son départ. Mais, le 8 messidor, il fut une seconde fois traduit devant le tribunal révolutionnaire, comme complice de la prétendue conspiration des prisons, inventée par le comité de salut public pour opérer plus vite la destruction des détenus. A cette nouvelle, qu'il comprit bien être l'arrêt de sa mort, Osselin, pour éviter l'échafaud, arracha un clou du mur de sa cellule, et se l'enfonça dans le flanc. Ayant eu le malheur de survivre à sa blessure, il fut porté presque mourant devant le tribunal; il n'en fut pas moins condamné et traîné au supplice. On a de lui, outre des *Poésies légères*, un *Almanach du juré français pour les années* 1792 *et* 1793, 2 vol. in-18. H. L—R.

Le Moniteur universel, ann. 1789-1794. — *Galerie nouvelle des Contemporains* (Mons, 1827). — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*.

OSSENBEECK (***), peintre et graveur hollandais, né à Rotterdam, en 1627, mort en 1678. Après avoir appris la peinture dans son pays, sous Bernard Vaillant, il alla en Italie, où il séjourna longtemps et où le plus grand nombre de ses ouvrages est resté. On en trouve cependant quelques-uns dans les galeries de Hollande. Sa manière approche de celle de Pierre van Laer, dit *Bamboche*. Il peignait le paysage animé. Les tableaux d'Ossenbeeck ont toute la force des Italiens et le fini des Flamands. Ses compatriotes disaient « qu'il avait rapporté Rome dans les Pays-Bas, » parce que, outre sa manière toute italienne, il ne faisait jamais une composition sans y introduire quelque réminiscence du pays qu'il avait longtemps habité et où il avait perfectionné son talent. Il gravait bien : on cite de lui deux *paysages* (rares) d'après Salvator Rosa et diverses pièces d'après le Tintoret, le Basan, le Féti, Polydore de Venise, etc.

Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 239. — Pilkington, *Dictionary of painters*. — Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, etc., t. II, p. 143.

OSSIAN. *Voy.* MACPHERSON.

OSSOLINSKI (*Georges*), homme politique polonais, né en 1595, mort en août 1650, à Varsovie. Après avoir parcouru presque toute l'Europe, il prit part à la guerre contre les Russes, et parut avec éclat à la cour de Sigismond III. Ce prince l'admit dans ses bonnes grâces, et le chargea de plusieurs ambassades importantes. A Londres il prononça, en présence du roi Jacques Ier, une harangue en latin, qui produisit une vive sensation et fut traduite aussitôt en trois ou quatre langues (1621); puis il travailla à la conclusion de l'armistice d'Almark avec Gustave-Adolphe. En 1633, il obtint du pape Urbain VIII le réglement des différends qui s'étaient élevés entre le clergé et la noblesse de Pologne. A son retour il fit approuver à Wladislas IV les statuts qu'il avait dressés d'un ordre militaire sous le nom de la *Conception de la Vierge*, ordre aboli par la diète de 1638. Devenu grand chancelier (1643), il employa toute son influence à faire monter Jean-Casimir sur le trône (1648). C'est à Ossolinski que la Pologne doit la communication de la mer Noire avec la mer Baltique au moyen d'un canal exécuté plus tard par les Oginski, ainsi que l'établissement de la première poste.

Thaddée Mostowski, *Biogr. polonaise*, III.

OSSOLINSKI (*Joseph-Maximilien*), bibliographe polonais, né vers 1750, en Gallicie, mort le 17 mars 1826, à Vienne. Il fut élevé sous les yeux de l'historien Naruszewicz. Envoyé en députation à Vienne par les états de Gallicie (1793), il choisit cette ville pour sa résidence, et commença dès lors d'y réunir une bibliothèque, qui devint surtout précieuse pour les idiomes slaves; en 1817, il en fit don à la ville de Léopol. François Ier le nomma, en 1808, directeur de la Bibliothèque impériale de Vienne. Quelque temps avant sa mort, Ossolinski perdit la vue, et pour occuper ses loisirs il entreprit la traduction en polonais de Tite-Live, de Pline le jeune et de Juvénal, qu'il dictait, à ce qu'on prétend, de mémoire. Son principal ouvrage a pour titre *Essais historiques et critiques pour l'histoire de la littérature polonaise* (Cracovie, 1815-1828, 5 vol. in-8°). Le savant Linde lui a dédié son *Dictionnaire de la langue polonaise*. K.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

OSSORY (*Thomas* BUTLER, comte D'), général anglais, né le 9 juillet 1634, à Kilkenny, mort le 30 juillet 1680. Il était fils du premier duc d'Ormond (*voy.* ce nom). Son caractère indépendant inspira de l'ombrage à Cromwell, qui le fit enfermer à la Tour. Sous la restauration, il fut nommé lieutenant général, puis pair d'Angleterre (14 septembre 1666); dans cette même année il avait pris part au mémorable combat naval soutenu sur les côtés du Suffolk par le duc d'Albemarle contre les Hollandais. En 1673, il reçut le titre de contre-amiral et commanda toute la flotte en l'absence du prince Rupert. Envoyé en 1677 en Flandre, il se distingua à la tête des troupes anglaises, dans la bataille qui eut lieu sous les remparts de Mons, et contribua à la retraite du maréchal de Luxembourg. Son fils fut le second duc d'Ormond.

Charnock, *Biographia navalis*.

OSTADE (*Adriaan* VAN), peintre allemand, né à Lubeck, en 1610, mort à Amsterdam, en 1685. Il fut élève de Franz Hals, et reçut quelques leçons de Rembrandt. Suivant les conseils de son ami et condisciple Adrien Brauwer, il renonça à suivre les genres des peintres déjà connus, et se fit une manière qui lui resta particulière. Comme Teniers, il reproduisit des scènes grotesques, des *paysanneries*, des fêtes de village, des écuries et des rixes de cabaret; mais sans sortir du naturel, il trouva le moyen de faire du *réalisme*. Plus vigoureux, meilleur dessinateur que Teniers, il a mis dans ses tableaux tant de vérité, tant d'entrain, tant d'action que l'on en oublie les sujets, presque toujours obscènes ou dégoûtants. Et puis, comme il traite bien les moindres détails! Pour cela il se fit le rival heureux de Mieris, de Gérard Dow, de Quentin Metzu. Sa touche est légère, transparente, son coloris propre et fini, et il a su tirer du clair-obscur un admirable parti. Il distribue, dans ses tableaux, la lumière avec un tel art que les effets en sont aussi vrais que merveilleux; mais ses compositions sont lourdement disposées et son dessin laisse souvent à désirer. En un mot, chez van Ostade, la nature l'emporte sur l'art, ce qui est loin d'être un défaut.

Chassé d'Harlem par l'invasion des Français, en 1672, il se retira à Amsterdam, d'où il ne sortit plus. Il a laissé beaucoup de tableaux, et le soin qu'il apporta à chacun d'eux l'empêcha d'en laisser de médiocres. Parmi les principaux on cite, à Amsterdam : une *Poissonnerie* (véritable chef-d'œuvre); un *Pêcheur;* un *Joueur de violon* et un *Joueur de vielle* (pendants); une *Vieille Femme*, des *Joueurs de quilles*, trois tableaux de *Fumeurs* et de *Buveurs*, des *Joueurs de tric-trac*, trois intérieurs, etc.; — à Dort : une *Tabagie :* contre la muraille est un écriteau sur lequel est écrit : « *Maison à vendre; il faut s'adresser à van Ostade* »; — à Gand : deux *Tabagies* (très-remarquables); — à La Haye : une *Jeune mère et son enfant;* un *Paysan qui courtise de près sa maîtresse; Danse de paysans* dans un cabaret; une *Femme lisant;* une *Dévideuse;* un *Avocat dans son étude;* deux *Intérieurs de cuisine;* des *Danses villageoises;* des *Retours de chasse*, etc., etc.; — à Middelbourg : l'*Extérieur d'un cabaret;* — à Cassel : une *Danse* et une *Rixe entre paysans;* — à Rotterdam : l'*Extérieur d'une ferme;* un *Savant dans son cabinet;* une *Mère de famille épluchant des moules;* une *Vieille Fileuse*, des *Paysans dansants*, etc.; — à Paris : *Ostade peignant dans son atelier*, l'auteur

y est vu de dos : ce tableau est très-fini : *Le Grivois flamand;* un *Matelot;* un *Maître d'école*, deux tableaux de *Joueurs de tric-trac*, des *Fumeurs*, des *Paysages* animés; une *Scène d'hiver*, etc., etc., enfin *van Ostade* lui-même, tenant sa femme par la main et entouré de ses huit enfants : il considérait ce tableau comme son chef-d'œuvre.

Adrien van Ostade gravait fort bien à l'eau-forte. On connaît de lui cinquante-deux pièces qui ont été publiées sous le titre de *Het Werk von Adriaan von Ostade*, etc., in-fol. Ce recueil est hors de prix. A. de L.

Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 91. — Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, etc., t. II. — Pilkington, *Dictionary of painters*. — Huber et Rost, *Manuel des amateurs de l'art*. — Joubert, *Manuel de l'amateur d'estampes*. — Charles Blanc, *Histoire des peintres*, liv. 8-9, école hollandaise, n° 31-32.

OSTADE (*Isaac* van), peintre allemand de l'école hollandaise, frère du précédent, né à Lubeck, en 1617, mort à Amsterdam, vers 1654. Il fut l'élève de son frère. Il débuta comme lui par faire des querelles de buveurs, des scènes de tabagie, des conversations de paysans au coin de l'âtre de la ferme. Quoiqu'il composât ses tableaux avec intelligence, il les peignait d'un ton dur, rembruni, qui le fit d'abord considérer comme un artiste médiocre. Il se plut longtemps à reproduire la grossière population flamande, illustrée par le naturel de son frère et l'esprit de Teniers. Le vulgaire ou le laid, quand il est reproduit naïvement ou interprété avec génie, peut devenir un élément pittoresque; car tout ce qui a un caractère saillant doit ou peut trouver place dans les diverses régions de l'art. Or les Flamands de Isaac van Ostade semblent plus civilisés que ceux de son frère, et sont par conséquent moins pittoresques. « Ce sont, dit M. Charles Blanc, des laideurs un peu corrigées, des monstres humanisés dont les jambes ne sont pas si cagneuses et dont la trogne a moins de bourgeons. Pour tout dire, enfin, ce sont des magots bâtards, et c'est peut-être la pire espèce. » Mais tout à coup le talent d'Isaac van Ostade se révéla dans un nouveau genre. Abandonnant les scènes d'intérieur, il devint paysagiste et paysagiste si excellent que Claude Lorrain, van der Neer, Karel Dujardin, Ruysdael, Hobbema, ne sont que ses égaux. Il se plaisait surtout à représenter des rivières et des canaux glacés couverts de traîneaux, de patineurs, et ses tableaux, pleins d'observation, de justesse et d'esprit, sont une image fidèle des plaisirs que se donnent les Hollandais dans la plus triste des saisons. Cependant, comme pour Hobbema, il y a peu d'années que l'on commence à rendre à Isaac van Ostade la justice qui lui est si bien due.

Aucun de ses contemporains ne s'est enquis des circonstances de la vie de ce maître; aussi manquons-nous complétement de détails biographiques sur lui; c'est à peine si l'on sait l'époque de sa naissance; celle de sa mort est complétement ignorée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vécut à Amsterdam et mourut jeune, car ayant une rare facilité de pinceau, il n'a laissé qu'un très-petit nombre d'ouvrages, aujourd'hui fort chers. Plusieurs d'entr'eux ont été confondus avec ceux de son frère, dont la réputation était beaucoup plus répandue. Cette confusion n'est due qu'à l'amour-propre et à l'intérêt des possesseurs de galeries et des graveurs (1); car quelque ressemblance qu'on ait voulu trouver entre les *paysanneries* des deux frères, elles sont parfaitement reconnaissables par les nuances de leur style. Si Isaac, dans la pose et l'allure de ses personnages, a montré une plus grande finesse de dessin que son frère aîné, en revanche celui-ci a beaucoup plus de caractère, plus d'expression. Quant au paysage, tout rapprochement est impossible, tant Isaac s'y montre supérieur. Voici la désignation et le prix de quelques-uns de ses tableaux les plus connus, et dont la plupart ont été admirés à l'exposition de Manchester. Au musée royal de Londres : *Une Halte de voyageurs devant une auberge :* c'est un tableau remarquable, sinon par la beauté de l'exécution, du moins par l'animation des figures (acheté en 1600, 2,940 fr.); *Une Famille de paysans* devant la porte de leur maison écoutant un vieux joueur de violon. Admirable pour la précision du dessin et la beauté de la peinture; — galerie Bridgewater : *Halte de voyageurs* avec bestiaux à l'entrée d'un village; bien empaté et remarquable par la perspective aérienne; *Vue d'un village :* des paysans boivent et dansent devant un auberge; gravé par Finden; — galerie Lansdowne : *Vue d'un canal de Hollande* (en 1784, 6,001 fr.); — galerie Robert Peel, *Entrée d'un village :* au fond un clocher. Cette peinture est estimée un des chefs-d'œuvre du peintre. Il s'est surpassé pour la transparence, l'éclat et la beauté de l'exécution (10,500 fr.); *Scène d'hiver, traîneaux, patineurs, pont rustique* etc.; — à Vienne, galerie du Belvéder : *Un Chirurgien de village* arrachant une dent à un paysan; — à Munich, Pinacothèque : *Canal glacé, patineurs, un cabaret au premier plan* : ce tableau est peint sur bois; — à Paris, au Louvre : deux *Vues de canaux glacés; Halte de voyageurs* à la porte d'une hôtellerie; *La Halte*, soleil couchant. « Rien n'est plus étonnant, dit Deperthes, pour la richesse de l'ordonnance et l'entente de l'harmonie que ces deux intérieurs de village. On y admire l'agencement pittoresque des arbres et des chaumières rustiques, la variété des détails, le nombre et la disposition des figures, des chevaux, des bœufs et des chariots, qui concourent à répandre la vie et le mouvement au milieu de cette conception, une des

(1) Nous citerons entre autres Peltelier, qui grava deux estampes se faisant pendant, *La Colère* et *Les Plaisirs des buveurs*, et mit au bas le nom d'Adrien, quoique les originaux, appartenant au comte de Vence, aient toujours été catalogués sous le nom de Isaac.

plus importantes d'Isaac Ostade, et qui, fût-elle seule, suffirait pour attacher une grande célébrité à ses talents, trop longtemps méconnus » ; — à Amsterdam, au Musée : un *Buveur de bière* chantant; des *Voyageurs* et un cheval blanc devant un cabaret ; — à Saint-Pétersbourg, galerie de l'Ermitage : *Paysans buvant et fumant*, trois *Fumeurs; L'Été* et *L'Hiver*, pendants; une autre scène d'*Hiver;* — chez divers : un *Village* avec chariots, cavaliers, etc. : tableau capital sur bois (28 pouces sur 40; 31,000 fr.); il appartenait à la duchesse de Berry; — une *Fileuse*, paysage (3,600 fr.); — une *Auberge* sur un grand chemin avec musiciens et danse (3,645 fr.); — une *Savonneuse :* sur bois; — une *Femme qui nettoie son enfant* (1,300 fr.); — un *Pont :* scène d'hiver (au prince de Chimay, 2,010 fr.); — un *Voyageur* demandant sa route (3,140 fr.); — un *Relai* (2,000 fr.); — un *Intérieur de ferme* gravé par Daudet (4,000 fr.); — une *Place de village* avec puits, joueur de boule, etc. : sur bois (4,260 fr.); — une *Ferme*, beaucoup de personnages et d'animaux (10,375 fr.); — un *Charretier* et sa voiture (13 p. sur 12, 2,000 fr.); — *Maisons rustiques*, buveurs, fumeurs et animaux (5,905 fr.); — *Paysage rustique :* chef-d'œuvre (à M. de Rothschild, 35,000 fr.); etc., etc. « Supérieur par la composition, la touche et le clair-obscur, dit M. Charles Blanc, Isaac Ostade ne saurait périr, parce que l'éloquence de ses tableaux suppléera au silence de l'histoire. Ses peintures, tout imprégnées d'une agreste poésie, feront l'enchantement des amateurs tant qu'il y en aura de sensibles aux beautés de la nature. Toujours ils admireront, ils aimeront cette lumière tiède et caressante qui enveloppe ses sites champêtres et va se dégradant jusqu'aux lointains les plus profonds, douce lumière qui se laisse deviner sans qu'elle éclate, et que l'on se plait à suivre tantôt quand elle glisse sur l'eau paresseuse d'un étang, tantôt lorsqu'elle pénètre dans le fouillis des buissons, dans l'épaisseur des feuillages, ou qu'elle va s'amortir sur les toits entassés, contre les murs d'une maison rustique. Heureux peintre, qui un beau jour, fatigué de voir fumer des buveurs dans les cabarets d'Adrien van Ostade, en sortit pour aller respirer l'air des champs, et qui, tout en battant les buissons, trouva le bonheur d'être ému et l'art de nous plaire! » A. DE L.

Descamps, *La Vie des peintres allemands et hollandais*, t. II, p. 17-21. — Smith, *Catalogue*, etc. — Paillot de Montabert, *Traité complet de la peinture* (Paris, 1829), t. VIII, p. 303, 306. — Gersaint, *Catalogue du cabinet de Lorangère*. — Lebrun, *Galerie des peintres allemands, hollandais*, etc. — W. Burger, *Exhibition des trésors de l'art à Manchester*, dans *le Siècle* du 28 juillet 1857. — Deperthes, *Hist. de l'art du paysage;* (Paris, 1822), p. 227. — Charles Blanc, *Collection de tableaux de M. de Rothschild*. — Charles Blanc, *Histoire des peintres*, liv. nos 120, 121, école hollandaise, nos 48, 49.

OSTERMANN (*Jean-Éric*), érudit allemand, né en 1611, à Zörbig, mort en 1668. Il enseigna, depuis 1637, le grec à l'université de Wittemberg, et publia : *De veterum Romanorum convivendi ritibus;* Wittemberg, 1648, in-4°; — *De erroribus auctorum latinorum;* ib., 1648, in-4°; — *De consultationibus veterum;* ib., 1649, in-4°, et dans le *Thesaurus* de Crenius; — *Positiones philologicæ græcum Novi Testamenti contextum concernentes;* ib., 1660; — *Theses philologicæ;* ib., 1660; — *De astrolatria;* ib., 1663; — plusieurs poëmes en grec. O.

Witten, *Memoriæ philosophorum*, décade IX. — Lizelius, *Historia poetarum græcorum germanorum*.

OSTERMANN (*Henri-Jean-Frédéric*, comte d'), appelé *Andrei Ivanovitch*, homme d'État russe, né en 1686, mort le 25 mai 1747, à Beresof. Il était fils d'un pasteur luthérien de Bochum, petite ville du comté de la Mark en Westphalie. Un duel, dans lequel il eut le malheur de tuer son adversaire, l'obligea à fuir de Iéna, où il avait fait ses études. Ne sachant comment gagner sa vie, il s'adressa, à Amsterdam, au vice-amiral Cruys, Hollandais au service de Pierre le Grand, qui l'engagea d'abord comme pilote (1704), et en fit bientôt son secrétaire. Recommandé au tsar par son protecteur, ce prince s'attacha Ostermann en la même qualité, et ne tarda pas à lui accorder toute sa confiance. Employé dans la chancellerie de l'empire, le jeune Allemand, qui avait appris le russe en très-peu de temps, suivit le vice-chancelier Chafirof dans la campagne de Turquie (1711), et il eut beaucoup de part à la paix qui, sur le Prouth, préserva le tsar d'une ruine complète. La conclusion de celle de Nystadt (1721) lui valut le titre de baron et le rang de conseiller privé. En 1723, après la chute de Chafirof, Ostermann fut son successeur naturel; cependant il ne fut investi du titre de vice-chancelier que le 26 décembre 1725, sous Catherine Ire, qui lui continua la faveur dont il n'avait cessé de jouir près de Pierre le Grand, et le décora du cordon de Saint-André. Elle le désigna pour diriger l'éducation de Pierre II, son successeur, et le nomma, par son testament, membre du conseil de régence pendant la minorité du jeune prince. Ostermann s'acquitta avec un zèle éclairé de la tâche qui lui était confiée, ainsi que l'atteste son plan d'études et d'éducation qui nous est parvenu. Pendant la maladie (la petite-vérole) qui enleva le jeune souverain, Ostermann ne quitta pas un instant son lit; mais après sa mort il feignit d'être lui-même gravement malade, la prudence lui conseillant de se tenir à l'écart. Cependant, à peine l'élévation d'Anne Iwanovna fut-elle décidée, non sans la participation du prétendu malade, à qui le grand-chancelier Golovkine, embarrassé de son rôle et craignant pour sa tête, venait de faire des ouvertures, qu'on vit Ostermann reparaître et diriger de nouveau la politique extérieure de la Russie. Anne, dont il acquit toute la confiance, l'éleva, le jour de son couronnement, à la dignité de comte. Il conserva pendant toute la du-

rée de ce règne la direction des affaires étrangères, et sut se maintenir en crédit sans alarmer la jalousie du favori tout-puissant de l'impératrice, le fameux Biren. Il fut de ceux qui déterminèrent Anne à désigner pour son successeur le jeune Iwan, son petit-neveu, pendant la minorité duquel Biren aurait la régence. Mais après la mort de l'impératrice, en 1740, un orage éclata sur la tête du favori, et porta à la régence la duchesse de Brunswick Anne Carlovna, mère de l'empereur au berceau. Ostermann sut non-seulement échapper à tout danger, mais encore obtenir la dignité de grand-amiral et ruiner l'influence du feld-maréchal Munnich, principal acteur de la révolution qui venait de s'accomplir. Confident plus intime du duc de Brunswick que de la régente son épouse, Ostermann, qui avait recouvré la direction des affaires étrangères, s'était déclaré pour le parti prussien contre le parti autrichien, et luttait d'autorité contre le grand-chancelier Golovkine, tout dévoué à la régente. Mais la révolution subite qui, en 1741, porta au trône Élisabeth Pétrovna amena la perte d'Ostermann. La nouvelle impératrice fit arrêter cet homme d'État, et une commission instituée pour le condamner prononça son arrêt de mort. Il devait subir le supplice de la roue, et avait, quoique malade, déjà le pied sur l'échafaud lorsque arriva sa grâce (27 janvier 1742). Sa peine fut commuée en un bannissement perpétuel en Sibérie, et on le déporta à Bérésof, dans le gouvernement de Tobolsk, où sa femme, dame russe d'une famille très-distinguée, le suivit. Ainsi que Munnich, il supporta son infortune avec constance et dignité, et tous les deux passèrent leur temps d'exil à instruire les enfants du gouverneur et d'autres notables. Peu de temps après la mort d'Ostermann, sa veuve, autorisée à revenir à Saint-Pétersbourg, fut remise en possession de ses biens.

Le comte Ostermann avait laissé en Russie deux fils et une fille. Ses fils arrivèrent aux plus hautes dignités : l'un, *Frédéric* (*Fœdor Andréievitch*), devint général en chef; l'autre, *Jean* (*Ivan Andréievitch*), grand chancelier. Leur sœur, *Anne Andréiévna*, après le malheur de son père, épousa le général Tolstoï. Les frères de cette dame, n'ayant pas eu d'enfants, adoptèrent les siens, qui formèrent ainsi la branche de *Tolstoï-Ostermann*. [M. SCHNITZLER, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

Hempel. *Leben und Fall des Staatsministers And., Grafen von Ostermann*; Francfort, 1742, in-8°. — Prince P. Dolgoroukow, *Notice sur A. Ostermann.*

OSTERMANN-TOLSTOÏ (*Alexandre-Ivanovich* TOLSTOÏ, comte D'), général russe, né vers 1770, à Saint-Pétersbourg, mort le 12 février 1837, à Genève. Il était fils d'un officier qui commandait l'école des cadets et petit-neveu par sa grand'-mère des fils du comte André Ostermann, qui l'instituèrent héritier de leurs biens et titres. En qualité de lieutenant aux gardes, il fit ses premières armes contre les Turcs à la prise de Bender et au siége si meurtrier d'Ismaïl (1790). La faveur de Catherine le rendit en peu d'années un des seigneurs les plus puissants et les plus riches de la cour; en 1798, il était général major. Après avoir quitté le service militaire, il y rentra et prit une part honorable à l'occupation de la Poméranie et du Hanovre (1805). Nommé lieutenant général (1806), il se rendit en Pologne, et combattit sous les ordres de Bennigsen ; il assista aux batailles de Pultusk, d'Eylau et de Friedland. L'état de sa santé, affaiblie par de nombreuses blessures, le força de s'éloigner quelque temps de l'armée; mais en 1812, lorsqu'il vit sa patrie envahie, il accepta un commandement, et lutta avec autant d'intrépidité que d'acharnement contre les troupes du prince Eugène; le quatrième corps, à la tête duquel il se trouvait, ne compta plus, à la suite des batailles d'Ostrowno, de Smolensk et de Borodino, que deux mille hommes en état de porter les armes; Ostermann lui-même n'échappa que par miracle à tant de dangers. Après la retraite sur Malo-Jaroslawetz, il siégea dans le conseil des généraux russes où, sous la présidence de Koutousof, on résolut d'incendier Moscou. Dans la campagne suivante, à peine remis d'une blessure grave qu'il avait reçue à Bautzen, il se chargea, après la défaite de Dresde, de défendre la route de Tœplitz, la seule retraite des alliés, dont la perte semblait certaine. Au prix de mille fatigues et par une suite de stratagèmes habiles, il gagna les défilés de la Bohême, poursuivi par Vandamme, et concentra sa division dans la plaine de Kulm. Ce fut alors qu'il apprit la position dangereuse de l'armée russe avec laquelle se trouvait l'empereur Alexandre, cernée de tous côtés par les Français : le péril de leur souverain anima les Russes d'un courage invincible; ils se battirent avec une telle furie que, malgré la supériorité du nombre, Vandamme ne parvint pas à les déloger. Cette résistance permit à Schwartzemberg de venir à son secours et de gagner une bataille, dont l'issue funeste eut pour Napoléon les plus fâcheuses conséquences (30 août 1813). Ostermann fut surnommé *le héros de Kulm*. Au moment du triomphe, il eut le bras gauche fracassé par un boulet de canon. La paix rétablie, il fut comblé de bienfaits par Alexandre et nommé général en chef du génie. A l'avénement du tzar Nicolas (1825), il s'éloigna de la cour, et vécut dans un exil volontaire, tantôt en Italie, tantôt en Allemagne. En 1831 il partit de Munich en compagnie de M. Fallmerayer pour un voyage en Orient, qui ne dura pas moins de trois années. Il venait de s'établir à Genève lorsqu'il mourut au bout de quelques jours, à l'âge de soixante-sept ans.

Journal de Genève, 6 avril 1837. — Boutourlin, *Hist. milit. de la camp. de* 1812. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire.*

OSTOLOPOF (*Nicolas-Feudorovitch*), littérateur russe, né en 1782, prit une part active

au mouvement littéraire du commencement de ce siècle. Directeur d'un journal, *L'Amateur de littérature*, on lui doit, outre des traductions du Tasse et de Voltaire, un *Recueil de poésies*, Saint-Pétersbourg, 1816, un *Dictionnaire de la poésie ancienne et moderne*, ib., 1821, 3 tom., et un roman intitulé *Eugène*. Pce A. G—N.

Gretch, *Essai sur l'histoire de la littérature russe*.

OSTROWSKI (*Thomas-Adam* Rawicz, comte), homme d'État polonais, né le 21 décembre 1739, à Ostrow, mort le 5 février 1817. Issu d'une ancienne famille du palatinat de Lublin, il fit ses études chez les jésuites, visita l'Europe occidentale, et embrassa la carrière des armes. Appelé en 1767 à la cour, il fut comblé de faveurs par le roi Stanislas-Auguste. Pendant la diète de quatre ans, il prit une part influente à la constitution du 3 mai 1791, et se joignit à la minorité pour résister à la Russie, en appuyant son opinion d'un versement de 100,000 florins dans le trésor public. Le 20 mai suivant il fut chargé du ministère des finances; mais lorsqu'en 1792 le roi eut accédé à la confédération de Targowitz, Ostrowski fut exilé à Kiow et mis en surveillance. Après le troisième partage de la Pologne (1795), il se retira dans ses terres de l'Ukraine, où il donna ses soins à l'amélioration de l'agriculture et de l'instruction publique. Lors de la constitution du grand-duché de Varsovie, il devint grand maréchal de la diète (9 mars 1809), et président du sénat (6 décembre 1811). L'empereur Alexandre le plaça en 1815 à la tête d'un comité qui avait mission de reformer sur de nouvelles bases le royaume de Pologne.

OSTROWSKI (*Antoine-Jean*, comte), fils du précédent, né le 27 mai 1782, fit ses premières armes contre les Russes. Dans le grand-duché de Varsovie il occupa des postes importants, et en 1813 il s'opposa avec énergie à la funeste dissolution de la confédération réunie à Cracovie sous la présidence de Stanislas Zamoyski. L'année suivante il siégea dans le comité qui s'occupa de la comptabilité entre les trois cours de Vienne, de Pétersbourg et de Berlin. En 1822, il fonda sur la route de Cracovie une colonie, qu'il nomma Tomaszow, et qui devint une petite ville florissante. A la révolution de 1830, il accourut, malgré mille difficultés, à Varsovie, et accepta le commandement de la garde nationale; pendant toute la durée de la guerre, il donna, ainsi que son frère Wladislas, des preuves admirables de son dévouement. Forcé de s'expatrier, il chercha un refuge en France, où il publia quelques écrits politiques, entre autres un essai *Sur le panslavisme moscovite* (Versailles, 1842, in-8°).

L. Chodzko, *La Pologne illustrée*. — *Biogr. des hommes du jour*, III, 1re part.

OSWALD (Saint), roi de Northumberland, né en 604, mort à Maserfield, le 5 août 642. Son père, Ethelfrid, ayant été tué, en 617, par Redwald, roi des Est-Angles, il fut contraint de se réfugier avec ses frères chez les Scots, car Edwin, son oncle, s'était emparé du royaume des Northumbres. Durant sa retraite, il fut instruit de la religion chrétienne et reçut le baptême. La mort de son oncle et le meurtre d'Eanfrid et d'Oswy, ses frères, ordonné par Cadwalla, roi des Gallois, le rendit seul maître de la couronne; mais il dut en revenant dans le Northumberland marcher contre ce dernier prince, qui, à la tête d'une armée nombreuse, y mettait tout à feu et à sang. Avant de lui livrer bataille dans un lieu que Bède appelle *Denis-Burne* (le ruisseau de Denis), Oswald fit faire une haute croix de bois, qu'il planta de ses propres mains; puis il cria à ses soldats de se prosterner devant ce signe sacré de la religion et d'implorer le Dieu des armées pour obtenir la victoire. Tous les soldats obéirent, et Oswald remporta une victoire complète sur Cadwalla, qui fut tué dans la mêlée. Le lieu où l'on avait élevé cette croix fut appelé *Hevenfelth* (Champ du ciel), et cette croix, le premier trophée érigé dans ces contrées en l'honneur de la foi chrétienne, devint très-célèbre dans la suite, au rapport de Bède et d'Alcuin. Vainqueur de ses ennemis, Oswald rendit grâces à Dieu, s'appliqua ensuite à établir le bon ordre dans ses États, et prit de sages mesures pour y étendre et faire fleurir la religion chrétienne. Après huit ans d'une prospérité constante, Oswald se vit attaqué par Penda, roi de Mercie, qui entra dans le Northumberland avec une nombreuse armée. Oswald marcha contre son ennemi; mais, inférieur en forces, il fut défait, et perdit la vie sur le champ de bataille de Maserfield. Son nom est indiqué à la date du 5 août dans le martyrologe romain. H. F.

Bède, *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*. — Alcuin, *Poema de pontificibus et sanctis ecclesiæ eboracensis*. — A. Butler, *Vies des Pères, des martyrs, etc.*

OSWALD (*John*), littérateur écossais, né vers 1760. Il servit comme lieutenant dans les Indes, revint en 1783 en Angleterre, et s'occupa de travaux littéraires et politiques. Il connaissait, dit-on, presque toutes les langues de l'Europe. On lui doit: *Ranæ comicæ evangelizantes*; Londres, 1786, in-8°, pamphlet dirigé contre les méthodistes; — *Le Mercure britannique*, journal; ibid., 1787; — *Euphrosyne*, ode; ibid., 1788; — *Poems*; ibid., 1789, in-12, sous le nom de *Sylvestre Otway*. On le croit l'auteur d'une *Histoire impartiale de la campagne de* 1813, ouvrage peu favorable à Napoléon Ier.

Gorton, *Biograph. Dictionary*.

OSYMANDIAS, roi d'Égypte, d'une époque incertaine. Il n'est connu que par le témoignage de Diodore de Sicile. Cet historien rapporte qu'Osymandias envahit l'Asie à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes et porta ses armes victorieuses dans la Bactriane; il lui attribue la construction d'un grand nombre d'édifices, et en particulier du *Memmonium*, un des

principaux monuments de Thèbes. On ne sait où Diodore a puisé ces renseignements, que rien n'a confirmés dans le déchiffrement des hiéroglyphes; mais il est évident que son témoignage a fort peu d'autorité, et ne suffit pas pour faire placer Osymandias au rang des personnages historiques. Y.

Diodore de Sicile, I, 47-49.

OTACILIA (*Severa-Marcia*), impératrice romaine, vivait dans le troisième siècle après J.-C. Elle était la femme de l'empereur Philippe (M. Julius Philippus) qui obtint l'empire par l'assassinat du jeune Gordien, et la mère de l'enfant que les prétoriens mirent à mort après la bataille de Vérone, en 249. Il paraît qu'elle avait aussi une fille, puisque Zosime parle d'un certain Sévérien comme le gendre de l'empereur. On ne sait rien de cette princesse, sinon que beaucoup d'anciens la regardaient comme chrétienne. La *Chronique d'Alexandrie* l'affirme, et Eusèbe mentionne une lettre qu'Origène, dit-il, lui avait adressée. Y.

Zosime, I, 19. — Eusèbe, *Hist. eccles.*, VI, 36. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, vol. III, p. 369.

OTFRIED, savant moine allemand, né en Franconie, au commencement du neuvième siècle, mort vers 870. Il entra de bonne heure au monastère de Fulde, où il eut pour maîtres Raban Maur, et Salomon, plus tard évêque de Constance, et passa ensuite quelques années dans le monastère de Saint-Gall. Il se fixa enfin au couvent de Wissembourg, où il demeura jusqu'à sa mort. Vers l'an 850 il commença à écrire en langue francique ne vers la vie de Jésus-Christ; il entreprit cette paraphrase libre des Évangiles, entremêlée de réflexions morales, afin que le peuple, pour satisfaire son goût pour la poésie, ne fût pas obligé d'avoir recours aux *Cantus obscœni*, qui selon son expression avaient alors cours. Il termina son ouvrage vers 865, et le dédia au roi Louis de Germanie. Ce *Liber Evangeliorum* n'a pas, sauf quelques passages, une grande valeur poétique; mais écrit avec une grande pureté de langage, il fournit les éclaircissements les plus précieux pour l'histoire de la langue allemande et pour la connaissance des formes de versification usitées dans ces temps reculés. Il a été publié à Bâle, en 1571, puis dans le tome I du *Thesaurus* de *Schilter*, avec une traduction latine et des notes; une excellente édition critique en a été donnée par Graff à Kœnigsberg, 1831, in-4°. O.

Lachmann, article *Otfried*, dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber. — Gödeke, *Deutsche Dichtung im Mittelalter*.

OTHELBOD, abbé de S.-Bavon, à Gand, mort en 1034. Nous le voyons abbé de S.-Bavon dès l'année 1019, élu successeur d'Erembolde, mort en 1017. Mais il est moins connu comme abbé que comme auteur d'un écrit intéressant sur l'histoire de son monastère, écrit qu'Aubert Le Mire a publié dans son recueil intitulé : *Donationum Belgicarum libri duo*. B. H.

Gallia Christ., t. V, col. 179. — *Hist. littér. de la France*, t. VII, p. 333.

OTHMAN (*Ibn-Affan*), troisième khalife des musulmans après Mahomet, né vers 574, mort en 656. Il descendait directement d'Abdalmenaf, un des ancêtres du prophète, et était cousin germain d'Abou-Sofian, le grand adversaire de Mahomet. Ohman adopta de bonne heure l'islamisme, et se montra un des plus zélés *ashab* (compagnons du prophète). Il prit part à l'*hégire* de 622 (fuite de La Mecque à Médine), et au retour il devint un des amis intimes et des secrétaires de Mahomet, dont il épousa deux filles, Rakiyyath et Om-al-Kolthoum, ce qui l'a fait surnommer par les Arabes *Dhounn-nouveyn* (l'Homme des deux lumières). Othman fut un des six commissaires que le khalife Omar, en mourant, chargea de nommer son successeur. Les commissaires, après une longue délibération, choisirent Othman, et le désignèrent pour khalife à condition qu'il régnerait suivant les prescriptions du Coran. Othman en fit solennellement la promesse, et fut investi du pouvoir suprême vers la fin de l'an 23 de l'hégire (décembre 644). Malgré son serment et sa piété sincère, il ne fut pas, comme Omar, le pur représentant du prosélytisme religieux du prophète; il représenta plutôt les intérêts politiques de l'islamisme, et ces intérêts dans sa pensée se liaient bien plus étroitement à la famille et aux adhérents d'Abou-Sofian qu'à la famille et aux fidèles disciples de Mahomet. Le premier acte d'Othman fut d'envoyer un corps de troupes sous Al-Mugheyrah Ibn Shaabah pour compléter la soumission de l'Hamaden (645), tandis qu'une armée arabe expulsait Jezdegerd de la Perse (646). Une autre armée réduisit toute la partie du Khorassan qui avait échappé aux premières invasions (647). En même temps Abdallah Ibn-Saïd envahit l'Afrique orientale, et après avoir défait et tué le patrice Grégoire, qui commandait les Grecs, il conquit presque toute cette région. Quatre ans plus tard (651) le même général pénétra en Nubie, et força le souverain de cette contrée d'implorer la paix et de payer tribut. Moawyah, fils d'Abou-Sofian, inaugurant les excursions maritimes des Arabes, dévasta les îles de Cypre et de Rhodes (648). Pendant que l'empire musulman s'agrandissait ainsi de tous côtés, Othman poursuivait son imprudente réaction contre la politique des premiers khalifes et prodiguait les emplois à sa famille au détriment des plus illustres serviteurs de l'islam. Il enleva le gouvernement de l'Égypte à Amrou, et le remplaça par son propre beau-frère Abdallah Ibn-Saïd. Cette mesure déplut également aux Arabes et aux Égyptiens. Alexandrie se révolta, et pour comprimer cette insurrection il fallut rendre le commandement à Amrou. Deux des fidèles *ashab* de Mahomet, Saad Ibn-Abi Wakkass et Abou-Mousa alshaari, furent privés de leurs emplois, et Hakem Ibn-Aass, que le prophète avait banni, fut rappelé. Les zélés musul-

mans gémissaient de pareils actes; ils s'indignaient de voir le cousin d'Abou-Sofian occuper en chaire la place de Mahomet, au lieu de s'asseoir deux degrés plus bas, comme l'avaient fait Abou-Bekre et Omar; ils lui reprochaient de prodiguer à ses favoris la fortune publique; enfin, ils remarquaient comme un présage menaçant qu'il avait perdu l'anneau du prophète. Le mécontentement allait toujours croissant : les anciens des tribus arabes et les plus illustres compagnons du prophète se rassemblèrent à Médine, rédigèrent un mémoire où, après avoir énuméré leurs griefs, au nombre de dix-neuf, ils sommèrent le khalife d'y répondre d'une manière satisfaisante, sous peine de déposition immédiate. Othman y répondit en faisant bâtonner par ses esclaves Ammar, porteur du mémoire. Cet acte fut le signal d'une révolte générale. Othman, assiégé dans son palais, promit tout ce que les insurgés exigèrent de lui, et grâce à l'intervention d'Ali, le plus pur représentant de l'islamisme, il obtint le rétablissement de l'ordre. Mais la tranquillité fut de courte durée. Ayescha, veuve du prophète, détestait Othman et soutenait les prétentions de Talhah au rang de khalife. Cette femme ambitieuse et jouissant d'une grande autorité sur les tribus arabes disposa les esprits à une nouvelle révolte; elle trouva ensuite un chef aux mécontents; ce fut Mohammed, fils du khalife Abou-Bekre Merwan Ibn-Hakem, secrétaire d'Othman, gagné par Ayescha. Othman envoya au gouverneur de l'Égypte l'ordre de faire périr Mohammed, qui résidait à Alexandrie. Cet ordre, communiqué au fils d'Abou-Bekre, le remplit de fureur; il rassembla une troupe de mécontents, et marcha sur Médine, où il entra sans résistance. Othman invoqua de nouveau l'assistance d'Ali; mais le pieux musulman, quoique ennemi d'Ayescha et de Mohammed, était mécontent d'Othman, et l'abandonna à son sort. Le khalife, délaissé de tous, plaça le Coran sur sa poitrine, et attendit la mort avec calme. Mohammed, le saisissant par la barbe, lui porta le premier coup; et ses complices l'achevèrent. Son corps, livré pendant trois jours aux outrages du peuple, fut ensuite jeté dans un trou. Ainsi périt, à l'âge de quatre-vingt deux ans (quelques historiens disent quatre-vingt-dix et même quatre-vingt-quinze), le troisième khalife. L'islamisme sembla triompher par la mort d'Othman, et Ali fut proclamé khalife; mais cette élection ne fut pas acceptée par les provinces; Moawiah, montrant à ses soldats la robe sanglante d'Othman, suspendue dans la mosquée de Damas, éleva contre la dynastie orthodoxe de Médine la dynastie, bientôt triomphante, des Ommaïades (*voy.* Ali et MOAWYAH). L. J.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Aboulfaradge, *Hist. Dynast.*, trad. par Pococke. — Ockley, *Hist. of the Saracens*. — Price, *Retrospect of Mohammedan history*, I. — Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes*.

OTHMAN Ier, surnommé *Al Ghasi* (le Conquérant), fondateur de la dynastie qui règne encore à Constantinople, né à Soukout, en Bithynie, l'an de l'hégire 657 (1259 de l'ère chrétienne), mort en 1326. Les historiens turcs et les Arabes ne s'accordent pas sur ses ancêtres et son origine; mais, suivant l'opinion la plus accréditée, il était fils d'Orthogrul, chef turcoman ou oguzien qui était entré au service du sultan d'Iconium. Aladdin Caycobad s'établit avec sa tribu à Sourgout sur les bords du Sangar. Orthogrul (1) rendit d'importants services à Aladdin et à ses successeurs, dans leurs guerres contre les Tartares et les Grecs. Il laissa en mourant (1280) le commandement de sa horde à Othman. Après la mort de Masoud II, le dernier des Seldjoukides, ses États furent partagés entre ses généraux, et une partie de la province de Bithynie revint à Othman, qui se trouva maître d'un petit territoire. Sa première campagne fut dirigée contre les Grecs. En juillet 1299 il força les passages, mal défendus, de l'Olympe, envahit le territoire de Nicée, qu'il occupa tout entier, excepté la ville même, qui ne tomba en son pouvoir qu'en 1304. En 1307 il soumit la province de Marmara. A mesure que sa bande s'augmenta par l'adjonction de volontaires et de prisonniers de guerre, il étendit le rayon de ses excursions et s'établit dans certains points fortifiés. A la fin de son règne, il était maître de toute la Bithynie. Quelques jours avant sa mort il apprit que son fils Orkhan s'était emparé de Prusa (Brousse). Othman tint sa cour à Kara-Hissar, et frappa de la monnaie à son nom; mais il ne prit jamais le titre de sultan. C'est d'Othman ou Osman que dérivent les noms d'*Othomans* et d'*Osmanlis*. Z.

Aboulféda, *Annales Moslem.*, vol. V. — De Guigne, *Histoire des Huns*. — De Hammer, *Reise von Konstantinopel nach dem Olympos*; *Geschichte des Osmanischen Reichs*. — D'Hosson, *Tableau de l'Empire Othoman*.

OTHMAN II, sultan ottoman, né le 4 novembre 1604, assassiné, le 20 mai 1622, à Constantinople. Il était l'aîné des sept fils d'Ahmed Ier. A l'âge de treize ans il fut tiré du sérail et présenté aux troupes comme souverain après la déposition de son oncle Mustapha Ier (26 février 1618). Les premiers événements de son règne, si court, furent l'envoi d'une ambassade à Louis XIII, la guerre contre la Perse et la destruction des repaires des Cosaques. Malgré son humeur belliqueuse et son adresse dans les exercices militaires, les soldats ne l'aimaient pas, à cause de son avarice; il s'était aussi aliéné les ulémas par diverses restrictions de leurs priviléges. L'idée dominante d'Othman était de châtier la Pologne. Au printemps de 1621 il traversa le Danube à la tête d'une armée nombreuse, et mit le siége devant Choczim; après avoir donné six assauts, qui coûtèrent la

(1) Soliman, père d'Orthogrul, quitta ses steppes natales dans le Mawaralnahr, au delà de l'Oxus, passa dans le Khorassan à l'époque de l'invasion de Genghis-Khan (1218-1219), et s'établit à Kelath dans l'Arménie. Après la mort de Soliman, qui se noya dans l'Euphrate, son fils Orthogrul lui succéda.

vie à plus de cinquante mille hommes, il fut obligé de battre en retraite, et, dans son mécontentement, il ne prit aucun soin de cacher le mépris que lui inspiraient les janissaires ainsi que le dessein de les remplacer par la milice d'Égypte pour la garde de sa personne. Encouragé par son précepteur, Omar-Effendi, auquel il accordait une confiance aveugle, il résolut d'exécuter ses funestes projets durant son pèlerinage à La Mekke. La veille du jour de son départ, la révolte éclata (18 mai 1622) : les janissaires, ivres de fureur, pillèrent le sérail, s'emparèrent du sultan et le traînèrent aux casernes en l'abreuvant d'humiliations; trois fois on tenta, sans y réussir, de l'étrangler. On l'enferma dans le château des Sept-Tours; le grand vizir Daoud-Pacha et trois officiers commencèrent alors leur office de bourreau. Othman, jeune et vigoureux, se défendit longtemps contre les quatre assaillants; enfin, l'un d'eux lui passa le lacet autour du cou; un autre lui écrasa les parties sexuelles avec les mains, et un troisième lui coupa une oreille. Ainsi fut accompli le premier meurtre de souverain qui ait souillé l'histoire de l'Empire Ottoman. K.

Hammer, *Hist. de l'Empire Ottoman.*

OTHMAN III, sultan ottoman, né en 1696, mort le 30 octobre 1757, à Constantinople. Fils de Mustapha II, il succéda à son frère aîné, Mahmoud Ier (22 décembre 1754). Une trop longue réclusion dans le harem avait aigri son caractère; il était indécis, ombrageux, d'une humeur sombre et emportée. Aucun événement marquant n'illustra son court règne. Changeant sans cesse de visir et de kaïmakan, il ne s'occupa des affaires que pour rendre des règlements somptuaires. Il mourut subitement, peu de temps après le jeune prince Mohammed, qu'il avait fait empoisonner. Mustapha III lui succéda. K.

Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman.*

OTHO (*Georges*), hébraïsant allemand, né en 1634, à Sattenhausen, village près de Cassel, et mort à Marbourg, le 28 mai 1713. Il fut professeur et bibliothécaire de l'université de Marbourg. Outre une cinquantaine de discours académiques et de dissertations latines sur divers points de philosophie et d'exégèse biblique, on a de lui : *Oratio funebris in obitum Justi Jungmannii*; Cassel, 1668, in-4°; — *De accentuatione textus hebraici*; Marbourg, 1668, in-4°; — *De montibus ignivomis*; Marbourg, 1698, in-4°; — *Synopsis institutionum samaritanarum, rabbinicarum, arabicarum, æthiopicarum et persicarum, ex optimis autoribus excerpta*; Francfort, 1701, in-8°. Otho a adopté dans ses diverses grammaires le plan et le système de Jacques Alting; aussi cet ouvrage est-il regardé comme une suite des travaux de grammaire de ce dernier, et il a été réimprimé en 1717 et en 1730 avec les deux ouvrages réunis de ce savant hébraïsant; — *Fundamenta punctuationis linguæ sanctæ* et *Institutiones chald. et syr.*; — *Palæstra linguarum orientalium*; Francfort, 1702, in-4° : ouvrage destiné par l'auteur à faciliter l'étude comparée des langues orientales. Il contient les quatre premiers chapitres de la Genèse, dans le texte hébreu, accompagné de la version latine d'Arius Montanus, dans les Targums d'Onkelos, de Jonathan et de Jérusalem, et dans les traductions syriaque, samaritaine, arabe, éthiopienne et persane, chacune avec sa traduction latine littérale. On y trouve encore toute la partie de la masore, autant la petite que la grande, sur les quatre chapitres, ainsi que les Pérouschim (Commentaires) de R. Salomon, Aben Ezra, etc., sur ces mêmes chapitres. Le tout est précédé d'un modèle d'analyse grammaticale sur chacune de ces langues et suivi de leurs glossaires, au nombre de huit, pour tous les mots qui se présentent dans ces quatre chapitres; — *Virga Aharonis polyglottos*; Marbourg, 1692, in-4°, spécimen dans le genre du précédent, mais beaucoup plus détaillé. Il est moins étendu cependant; car il n'embrasse que les onze premiers versets du chapitre XVII des Nombres. — On a une lettre d'Othon dans le *Thesaurus epistol.* de Lacroze, t. I, p. 311. M. N.

Supplém. à Jöcher. *Allg. Gel.-Lex.*

OTHON (*M.-Salvius*), empereur romain, né en 32 après J.-C., mort le 15 avril 69. Il descendait d'une ancienne famille de Ferentinum en Étrurie. Son grand-père M.-S. Othon fils d'un simple chevalier romain, et d'une femme de basse naissance, devint sénateur et préteur par la protection de l'impératrice Livie. Son père, L.-Salvius Othon, vécut dans l'intime faveur de Tibère et de Claude, fut consul substitué en 33 et proconsul en Afrique. M.-S. Othon était le plus jeune des deux fils de L.-S. Othon. Il eut une enfance turbulente, une jeunesse prodigue et déréglée. Suétone, qui aime les détails les plus minutieux, rapporte que le futur empereur reçut souvent le fouet, qu'il aimait à courir les rues pendant la nuit, et que quand il rencontrait des hommes faibles ou ivres, il les mettait sur un manteau et les bernait. Il s'insinua auprès de quelques affranchis qui formaient la société particulière de Néron. Le jeune prince, qui n'avait pas encore l'audace de ses vices, fut charmé de ce gai et hardi compagnon de plaisirs; il s'habitua bientôt à le consulter sur les affaires les plus graves et sur les crimes les plus odieux. Othon fut initié au projet de la mort d'Agrippine, et le jour marqué pour le parricide il donna, afin d'écarter les soupçons, un somptueux dîner au fils et à la mère. Une singulière intrigue mit fin à la faveur d'Othon, et faillit amener sa perte. Il avait reçu dans sa maison, dit Suétone, et feint d'épouser Poppée (*Poppea Sabina*), que Néron avait enlevée à son mari, et dont il avait fait sa maîtresse en attendant qu'il en fît sa femme. Othon se laissa

séduire par la beauté de Poppée, et, bravant le danger, il ne craignit pas de devenir le rival, et le rival jaloux, de Néron. Il usa des droits que lui donnait son prétendu mariage, et ferma la porte à l'empereur (1). Celui-ci prit le procédé d'Othon plus doucement qu'on ne l'aurait attendu d'un tyran ; il se contenta de faire casser l'union de Poppée et d'Othon, et envoya le mari trop peu complaisant gouverner la Lusitanie. On plaisanta sur cette disgrâce honorifique qui reléguait un des plus élégants débauchés de Rome aux bords de l'océan Atlantique, et on fit courir ce distique : « Vous cherchez pourquoi Othon est exilé sous le faux prétexte d'un emploi : c'est qu'il commençait à être l'amant de sa femme (2). »

Othon administra avec le titre de questeur la Lusitanie pendant dix ans, de 58 à 68, et se conduisit avec une modération, un désintéressement qui étonnèrent beaucoup. Mais tout en faisant son devoir de son mieux, il s'ennuyait dans son gouvernement, et attendait avec impatience un rappel qu'il n'espérait pas du vivant de Néron. Aussi fut-il le premier à se déclarer pour l'entreprise de Galba, qu'il accompagna à Rome. Il espérait que ses services seraient récompensés d'une manière éclatante et que le nouveau prince le désignerait pour son successeur. Il ne négligeait rien pour se faire des partisans parmi les soldats. Toutes les fois qu'il recevait Galba à souper, il donnait une pièce d'or à chacun des hommes de la cohorte de garde. Il variait à l'infini ses moyens de séduction. Ainsi un soldat l'ayant choisi pour arbitre dans une contestation qu'il avait avec un voisin pour les limites d'un champ, Othon acheta le terrain en litige, et le donna au soldat. De pareils moyens gagnèrent facilement le cœur des prétoriens, qui disaient tout haut qu'un citoyen si libéral était seul digne de succéder à l'empire. Galba ne le pensa pas, et sans tenir compte du sentiment des soldats, il adopta L. Pison, le 10 janvier 69, et le désigna pour son successeur. Othon, déçu dans son espoir, se trouva dans une position très-dangereuse, et n'eut pour ainsi dire plus de ressource que dans un coup désespéré. D'un côté il avait paru si près du pouvoir suprême, qu'il ne pouvait plus vivre avec sécurité dans une condition privée ; d'un autre côté, sa fortune était toute dépensée, et, comme il le disait, il ne pouvait plus exister à moins d'être empereur, et il aimait autant succomber dans un combat que d'être au forum la proie de ses créanciers. Ses affranchis, ses esclaves de confiance connaissaient ses sentiments, et l'excitaient à tout tenter ; un astrologue, attaché à sa personne et qui dès longtemps lui avait prédit l'empire, lui promettait un prompt succès. Enfin d'anciennes créatures de Néron s'agitaient en sa faveur et achevaient d'ébranler la fidélité des troupes. Ces menées s'accomplissaient presque au grand jour, sans que le préfet de la ville, l'incapable Lacon, y mit obstacle ou s'en aperçût. Cependant la conspiration en traînant en longueur ne pouvait manquer d'être découverte ; de plus, les légions de Germanie se prononçaient contre Galba, et Othon, s'il ne se hâtait, courait risque d'être devancé dans ses projets d'usurpation. Il prit son parti hardiment. Il se fit amener par Onomaste, son affranchi, deux prétoriens d'un grade subalterne, Barbius Proculus et Véturius (1), leur remit tout l'argent qu'il avait pu réunir, et les chargea de le distribuer parmi leurs camarades. « Deux soldats (*manipulares*), dit Tacite avec une ironie amère, entreprirent de transférer l'empire et le transférèrent. » Ils ne révélèrent tout le projet qu'aux soldats les plus résolus ; mais ils inquiétèrent les autres, leur firent craindre la dissolution de la garde prétorienne, et les disposèrent à favoriser un changement. La contagion gagna aussi les légions et les auxiliaires, déjà ébranlés par la nouvelle de la défection de l'armée de Germanie. La conspiration s'organisa si vite que tout était prêt pour la révolte, le 14 janvier. Othon aurait été proclamé le soir même, au sortir de souper, si ses complices n'avaient craint que la nuit n'occasionnât de fâcheuses méprises et peut-être des rencontres sanglantes entre des soldats de corps différents. On remit donc l'exécution du complot au lendemain. Ce retard aurait été funeste aux conjurés, si Lacon, qui se croyait sûr des soldats et qui ne voulait pas que personne parût mieux instruit que lui, n'eût opposé une dédaigneuse incrédulité aux avis qui parvinrent à Galba. Le lendemain, dans la matinée, Othon, pour écarter les soupçons, alla comme à l'ordinaire faire sa cour à l'empereur, et assista au sacrifice offert par Galba. Les présages parurent funestes à l'empereur, et le prétendant en tira un pronostic favorable. Au milieu de la cérémonie, Onomaste vint l'avertir que son architecte l'attendait ; c'était le signal convenu pour annoncer que les soldats étaient prêts. Aussitôt, sous prétexte d'aller visiter une maison à vendre, Othon quitte le palais, et appuyé sur son affranchi, il se rend au Velabre et de là au Milliaire d'or vis-à-vis du palais de Saturne. Là il ne trouve que vingt-trois soldats, qui le saluent du titre d'empereur. Étonné de ce petit nombre, il hésite ; mais les soldats le mettent dans une litière, l'enlèvent et se dirigent vers le camp des prétoriens. Ils recrutent en route une vingtaine de camarades, et pénètrent dans le camp sans que le tribun de service, Julius Martialis, étonné ou peut-être complice, prenne aucune mesure.

(1) Le récit de Tacite diffère beaucoup de celui de Suétone (*voy.* POPPÉE).

(2) Cur Otho mentito sit, quæritis, exsul honore?
Uxoris mœchus cœperat esse suæ.

(1) Proculus était *tesserarius*, et Veturius *optio*, deux grades qui correspondaient à peu près à fourrier et à sergent.

Le mouvement s'étendit rapidement parmi les soldats, gagna les officiers et envahit tout le camp. L'audace de quelques soldats, appuyée sur la complicité tacite d'un grand nombre, entraîna tout. Galba et Pison, promptement avertis, tâchèrent de s'assurer des autres troupes présentes à Rome, qui parurent indifférentes ou mal disposées. Les soldats de marine, qui avaient eu à se plaindre de Galba, se montrèrent ouvertement hostiles, et allèrent se joindre aux prétoriens. Le camp offrait en ce moment un singulier spectacle. Les soldats avaient placé Othon sur l'estrade où peu auparavant était la statue d'or de Galba; ils en avaient écarté les tribuns et les centurions, et ils venaient les uns après les autres prêter serment à Othon. « Lui, de son côté, dit Tacite, leur tendait les mains, s'inclinait devant eux, leur envoyait des baisers, et se conduisait en esclave pour devenir le maître (*omnia serviliter pro dominatione*). » L'arrivée des soldats de marine enhardit Othon, qui harangua les troupes et donna l'ordre de marcher sur le forum. Galba n'avait pour lui que les vœux d'une foule désarmée; il fut massacré. Ses ministres et Pison périrent avec lui. Tandis que les soldats, vainqueurs sans combat, promenaient au bout de piques les têtes des victimes, et distribuaient dans une élection tumultueuse les grandes charges de l'État, Othon allait faire reconnaître son autorité par le sénat. Il excusa en peu de mots la révolution qui venait de s'accomplir, et déclara que l'armée l'avait porté malgré lui au pouvoir suprême; mais qu'il gouvernerait suivant la volonté générale (*communi omnium arbitrio*). Les sénateurs n'avaient pas besoin d'entendre sa justification et ses promesses : il leur suffisait qu'il fût le plus fort. Ils lui décrétèrent la puissance tribunitienne, le nom d'Auguste et tous les honneurs attachés au principat, et s'efforcèrent de lui faire oublier par leurs adulations les insultes dont ils l'avaient accablé, en son absence et tant que le succès de son entreprise avait paru douteux. Othon dédaigna ces injures ou remit sa vengeance à un autre temps; il ne se soucia pas non plus d'adulations dont il savait le prix, et rentra au palais après une courte séance. Sur son chemin, il fut acclamé par le peuple, et quelques voix de la foule le saluèrent du nom de Néron. Il ne parut pas mécontent de ce titre, qui le rattachait à la grande famille impériale des *Julii*, des *Claudii*; cependant, dans ses actes, il fut loin de se montrer l'imitateur d'un prince qui avait laissé une mémoire odieuse. Il ordonna même de mettre à mort Tigellinus, ce détestable ministre de Néron, qui avait trouvé grâce devant Galba.

Othon, devenu empereur par une émeute de prétoriens, rencontra des obstacles qu'un prince même plus énergique aurait difficilement surmontés. Le peuple était généralement indifférent; le sénat, humilié, cachait son hostilité sous une basse obséquiosité; il était douteux que les armées qui avaient juré fidélité à Galba reconnussent son meurtrier, et il était certain que les armées de Germanie, déjà révoltées contre Galba, ne rentreraient pas dans l'ordre à la nouvelle de sa mort. Othon n'avait pour lui que deux avantages, la possession de Rome et de l'Italie et le dévouement des soldats. Les prétoriens et les troupes de marine, qui l'avaient fait empereur, étaient bien décidés à défendre leur ouvrage contre la violence et la trahison. Non contents d'avoir choisi eux-mêmes les deux préfets du prétoire, Plotius Firmus et Licinius Proculus, et le préfet de la ville, Sabinus, frère de Vespasien, ils étaient poussés par leur zèle ombrageux à intervenir dans les actes du gouvernement, sous prétexte de protéger l'empereur contre la malveillance du sénat. Les armées provinciales accueillirent la nouvelle de l'avénement d'Othon mieux qu'on ne s'y attendait. Lucius Albinus, gouverneur de Mauritanie, Carthage et le reste de l'Afrique le reconnurent. Les légions de Dalmatie, de Pannonie et de Mésie prêtèrent le serment de fidélité. Enfin deux compétiteurs redoutables, Mucien en Syrie et Vespasien en Palestine, acceptèrent, mais avec une arrière-pensée menaçante, l'œuvre des prétoriens. Seules les légions de Germanie persistèrent dans leur mouvement, et sans s'arrêter à la nouvelle du meurtre de Galba, elles s'avancèrent sur les Alpes en deux grandes divisions, commandées par Cecina et Valens et fortes de soixante-dix mille hommes. Vitellius suivait avec une puissante réserve (*voy.* VITELLIUS). Othon, n'ayant pas de forces suffisantes pour défendre les passages des Alpes, ne fit rien pour fermer aux légions de Germanie l'entrée de l'Italie. Organisant en toute hâte les ressources, assez nombreuses, qui lui restaient, il montra une énergie qu'on n'attendait pas d'un voluptueux et une clémence qui parut incroyable chez un ami de Néron. Sa bonté ne gagna pas le cœur des sénateurs, qui craignaient que sa conduite, commandée par la politique, ne cachât les vices et la cruauté du dernier césar. Othon affectait de ne pas s'apercevoir de ces mauvais sentiments; mais les soldats s'en apercevaient et en étaient violemment irrités. Un soir, un tribun des prétoriens ayant fait enlever du dépôt du camp les armes nécessaires pour une cohorte arrivée d'Ostie, les soldats accusèrent leurs tribuns et leurs centurions de trahison, et prétendirent qu'on voulait armer les esclaves des sénateurs pour assassiner Othon. Remplis de fureur à cette idée, ils tuèrent un tribun et des centurions qui essayaient de les retenir, et se précipitèrent vers le palais. Othon donnait à ce moment un repas aux premières personnes de Rome, hommes et femmes. Les convives en entendant le tumulte s'imaginèrent que l'empereur les avait fait rassembler pour les faire égorger. La crainte qu'il montrait lui-même ne les rassurait pas. Plus inquiet de la sûreté du

sénat que de la sienne propre, Othon envoya les préfets du prétoire au-devant des soldats et fit sortir promptement tous les convives. Tandis que ces grands personnages, ces femmes, ces vieillards couraient pêle-mêle dans les ténèbres, que les magistrats jetaient les marques de leur dignité, que très-peu osaient rentrer chez eux, que les autres allaient se cacher chez quelque client ignoré, les soldats forçaient les portes du palais, et ne sachant à qui s'en prendre, menaçaient tous ceux qu'ils rencontraient et particulièrement leurs officiers. A force de prières et de larmes Othon obtint qu'ils rentrassent au camp. Le lendemain Rome avait l'aspect d'une ville prise d'assaut. Les maisons étaient fermées, les rues désertes, les soldats sombres et menaçants. Pour mettre fin à cet état de choses, qui pouvait amener le pillage de Rome et le massacre d'une partie de la noblesse, Othon ordonna de distribuer cinq mille sesterces à chaque soldat. Comptant ensuite sur le bon effet de cette libéralité, il se rendit au camp, et réprimanda doucement les prétoriens de leur excès de zèle. Il leur représenta combien il était important de respecter le sénat, dont la présence au milieu d'eux était le plus sûr appui de leur cause. « Qu'aucune armée, dit-il, n'entende vos clameurs contre le sénat! Demander le supplice de ce sénat, la tête de l'empire, l'honneur des provinces, les Germains même, que Vitellius précipite contre nous, ne l'oseraient pas; et vous, que l'Italie a nourris, vous, les véritables enfants de Rome, vous dévoueriez au massacre un ordre dont la splendeur et la gloire rejaillissent sur nous et font ressortir l'obscurité et la bassesse du parti de Vitellius. Vitellius a occupé quelques nations, il a une sorte d'armée; mais le sénat est avec nous. C'est ce qui fait que nous sommes la république, tandis qu'ils sont les ennemis de la république. Eh quoi! croyez-vous que des maisons, des toits, un tas de pierre constituent cette très-belle cité? Ce sont là des choses muettes et inanimées, qui peuvent indifféremment être détruites et se réparer; l'éternité de Rome, la paix des nations, mon salut et le vôtre reposent sur l'existence du sénat. Ce sénat, institué par le père sacré et le fondateur de notre ville, maintenu depuis les rois jusqu'aux princes, toujours indestructible et immortel, transmettons-le à nos descendants tel que nous l'avons reçu de nos ancêtres; car de vous proviennent les sénateurs, des sénateurs proviennent les princes. » Ces généreuses paroles, précédées d'une ample distribution d'argent, eurent l'effet qu'on en pouvait attendre. Les soldats témoignèrent le plus grand repentir, et demandèrent le châtiment des factieux qui les avaient égarés. Othon se contenta de punir deux coupables. Les soldats admirèrent sa clémence; le sénat et le peuple s'indignèrent de sa faiblesse. Placé entre l'enthousiasme compromettant des prétoriens et l'hostilité secrète des autres corps de l'État, l'empereur avait hâte de sortir d'une position aussi fausse par une victoire éclatante ou par une prompte défaite. Il envoya sa flotte faire une diversion dans la Gaule; lui-même quitta Rome le 14 mars, et marcha vers le nord de l'Italie. Il laissa dans la capitale son frère Titianus, moins pour gouverner la ville que pour surveiller le préfet de Rome, Flavius Sabinus, frère de Vespasien. Il emmenait avec lui trois généraux renommés, Suetonius Paulinus, Marius Celsus et Annius Gallus, et de peur que les sénateurs n'intriguassent en son absence, il ordonna aux principaux de ce corps de le suivre. Les généraux qu'il employait n'avaient pas sa confiance, et il les faisait surveiller par Licinius, un des préfets du prétoire. Laissant de côté les mollesses de la vie de Rome, il se montrait constamment à la tête des soldats couvert d'une cuirasse de fer, toujours à pied, supportant la fatigue et la poussière de la route avec une patience qui étonnait les plus vieux généraux et charmait les soldats. La guerre commença d'une manière favorable pour lui. La diversion opérée par sa flotte ralentit la marche de Valens, et lorsque Cecina déboucha dans la vallée du Pô, il eut à supporter le choc des othoniens et fut battu à Plaisance par Vestricius Spurina. Il se retira vers Crémone, non sans courir de grands dangers; on pense que si les généraux d'Othon avaient su ou voulu profiter de leurs avantages, ils pouvaient infliger au premier corps d'armée de Vitellius une défaite qui aurait terminé la guerre. Othon le pensa sans doute, et n'osant pas destituer ses lieutenants, il les plaça sous la direction de son frère Titianus, appelé en toute hâte de Rome. Cette mesure aggrava le mal, au lieu d'y remédier. Titianus, sans capacité et sans antécédents militaires, ne fit que couvrir de sa responsabilité les fautes, peut-être volontaires, des généraux. Une seconde fois les othoniens battirent Cecina, et Marius Celsus et Suetonius laissèrent encore échapper l'occasion d'écraser l'ennemi. Cette faveur de la fortune fut la dernière. Quelques jours après, Valens et Cecina firent leur jonction à Pavie. Les généraux d'Othon lui conseillèrent d'éviter le combat, de traîner la guerre en longueur, d'attendre l'arrivée des troupes de Pannonie, de Mésie, de Dalmatie, qui accouraient pleines d'ardeur et dont l'avant-garde avait déjà atteint Aquilée. Othon, sans nier la sagesse de ces avis, refusa de les suivre, et pensa qu'il fallait hâter le dénoûment de la guerre civile. Il ordonna donc à ses lieutenants de livrer bataille; mais, pour les laisser plus libres de choisir le moment, il consentit à s'éloigner du camp et à se retirer à Brixellum (*Brescelli*). Ce funeste départ laissait le champ libre à l'inertie et à la trahison des généraux. Les othoniens, fatigués d'une longue marche où ils eurent beaucoup à souffrir du manque d'eau, rencontrèrent les vitelliens à quelques milles de Bedriacum; ils se battirent avec acharnement, et malgré leur las-

situde, malgré leur infériorité numérique et l'absence de commandement, car leurs généraux avaient disparu presque au début de l'action, ils disputèrent longtemps le terrain; enfin ils furent rompus et rejetés dans leur camp de Bedriacum, où ils passèrent la nuit exaspérés contre leurs chefs, mais nullement découragés, demandant à recommencer la bataille le lendemain et à mourir pour leur empereur. Le lendemain Othon n'était plus. Il avait attendu la nouvelle de la bataille avec la calme indifférence d'un homme qui a pris son parti. Dans son horreur pour la guerre civile, il avait résolu de mettre fin par sa mort à une plus longue effusion de sang. D'abord de fâcheuses rumeurs et bientôt l'arrivée des fuyards lui annoncèrent son désastre. Les prétoriens, semblant craindre l'effet que cette nouvelle produirait sur lui, lui criaient d'être tranquille, que cet accident pouvait se réparer, qu'ils étaient déterminés à tout souffrir pour sa cause; dans une sorte de délire, ils embrassaient ses genoux en pleurant tant qu'il refusait leurs offres, en poussant des cris de joie dès qu'il semblait disposé à céder. Les détachements de Mésie, qui avaient devancé leur corps d'armée, ne montraient pas moins d'ardeur que les prétoriens. Othon se montra touché de leur dévouement, mais déclara que c'était pour lui un motif de plus de ne pas faire couler un sang généreux. Il leur ordonna de faire immédiatement leur soumission aux vainqueurs. Il pourvut ensuite avec une calme prévoyance à la sécurité et au départ des personnages importants qui se trouvaient près de lui; il brûla aussi de ses papiers, qui auraient pu compromettre quelqu'un. Après avoir embrassé ses amis et distribué tout son argent aux gens de sa maison, il écrivit deux lettres, l'une à sa sœur pour la consoler, l'autre à Messaline, veuve de Néron, qu'il devait épouser, pour lui recommander sa mémoire et le soin de ses funérailles. Au milieu de ces suprêmes préparatifs, il fut interrompu par des clameurs: c'étaient les soldats qui menaçaient de tuer ceux qui partiraient, les appelant déserteurs et traîtres. Othon apaisa cette sédition, et de peur qu'elle ne se renouvelât dans la nuit, il remit son suicide au lendemain. Il but un verre d'eau glacée, prit deux poignards, dont il essaya la pointe, en plaça un sous son oreiller, fit fermer les portes, et se mit au lit. Suétone, qui tenait ces détails de son père, tribun de la treizième légion, assure qu'il dormit profondément. Au point du jour ses esclaves entendirent un gémissement dans sa chambre; ils entrèrent et trouvèrent l'empereur expirant; il s'était frappé d'un seul coup au dessous du sein gauche. On célébra aussitôt ses funérailles, comme il l'avait ordonné instamment, de peur que sa tête coupée ne servît de jouet aux vitelliens. Ses prétoriens portèrent son corps en pleurant et en couvrant de baisers ses mains et sa blessure. Plusieurs se tuèrent auprès du bûcher, et ce funèbre dévouement trouva de nombreux imitateurs à Bedriacum, à Plaisance et dans d'autres camps othoniens. On éleva à Othon un modeste tombeau, que les vainqueurs respectèrent. Ainsi mourut, à l'âge de trente-sept ans et le quatre-vingt-dixième jour de son règne (15 avril 69), ce voluptueux, qui avait cherché l'empire comme une suprême distraction, et qui le rejeta avec un calme dédain dès qu'il en connut le poids et les ennuis. Suétone, qui n'oublie aucune particularité, trace ainsi son portrait. « La taille et la manière d'être d'Othon ne s'accordaient pas avec tant de courage. On rapporte en effet qu'il était de courte stature, mal fait des pieds et des jambes. Il mettait à sa toilette presque tous les soins d'une femme, et portait sur sa tête, pour dissimuler la rareté de ses cheveux, une perruque adaptée avec tant d'art que personne ne s'en apercevait. Il se rasait tous les jours la figure avec beaucoup de soin, et se la frottait avec du pain humide... On le vit souvent célébrer publiquement en robe de lin et dans le costume sacerdotal les cérémonies du culte d'Isis. » Tel parut Othon jusqu'à l'émeute militaire qui le fit empereur, tel Juvénal, dans son hyperbole satirique, s'est plu à le montrer jusqu'au milieu des fatigues de la guerre civile; mais tel il ne fut pas dans son court règne et dans le suicide qui le termina. La tragique grandeur de sa mort a répandu sur sa mémoire une sorte d'intérêt, et a presque fait oublier à la postérité les déréglements et les crimes de sa vie.

L. J.

Suétone, *Otho*. — Plutarque, *Otho*. — Dion Cassius, LXIV. — Tacite, *Hist.*, I, II. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. I. — Merivale, *The Romans under the Empire*, t. VI.

OTHON Ier, empereur d'Allemagne, né en 912, mort le 7 mai 973. Appelé en 936 à succéder à son père, Henri Ier l'*Oiseleur*, roi de Germanie, il annonça tout d'abord qu'il allait remettre en vigueur les anciennes prérogatives royales, tombées en désuétude par suite des orages politiques des dernières années. Il célébra en effet avec grande pompe la cérémonie du couronnement, dont Henri avait cru devoir se dispenser. Il commença par enlever à Eberhard, duc de Franconie, plusieurs fiefs, que celui-ci détenait indûment; le duc essaya de se faire justice par les armes, mais il fut banni, et expia sa rébellion par une forte amende. En 937, lorsque le duc Éberhard de Bavière se montra disposé à se rendre complétement indépendant, Othon l'attaqua aussitôt, le défit et donna le duché à Berthold, oncle d'Éberhard, en se réservant la régale sur les églises. En 938 éclata une conspiration des plus puissants seigneurs, inquiets de l'autorité croissante du jeune roi. Avec célérité et énergie, il se jeta sur plusieurs d'entre eux, et les réduisit à l'obéissance. A la fin de l'année il n'y avait plus que son frère cadet, Henri, Éberhard, duc de Franconie, et Giselbrecht, duc de Lorraine, qui tinssent encore la campagne; ils avaient attiré dans leurs intérêts le roi de France Louis d'Outremer,

qui envahit l'Alsace, et Frédéric; archevêque de Mayence, qui avait en vain tenté de faire consentir le roi à ce que les chefs de la nation eussent une large part dans la conduite du gouvernement. Othon avait de grands projets de conquête, et sentait qu'il lui fallait pour cela le pouvoir absolu. En l'été 939 il se trouvait presque abandonné de tous; en ce moment critique Udon, son général, detruisit à Andernach l'armée des révoltés; Éberhard et Giselbrecht perdirent la vie dans la mêlée; Henri se soumit, et la tranquillité fut pour quelque temps rétablie. En 941 se forma un vaste complot dans le but de faire assassiner le roi; mais il fut découvert à temps : les auteurs en furent sévèrement châtiés. Pour prévenir ces menées, Othon, après avoir supprimé la dignité de duc de Franconie, pays qu'il fit administrer par des comtes, donna successivement les principaux duchés à ses proches parents, la Lorraine à son gendre Conrad, la Souabe à son fils Ludolph, et la Bavière à son frère Henri, qui depuis lors se tint tranquille. Sur ces entrefaites, le margrave Géro avait par le pillage et l'extermination étendu la domination germanique sur les Obotrites et autres Slaves de l'Elbe; pour les rattacher plus solidement à son pouvoir, Othon fonda dans leur pays deux évêchés. En 940 il fut à même de répondre enfin aux attaques de Louis d'Outremer; il entreprit contre lui une guerre, qui se termina en 942 par un traité, où Louis renonça à ses prétentions sur la Lorraine. Peu de temps après, le roi de France, pressé par les exigences de ses grands vassaux, le duc Hugues le Grand et Héribert, comte de Vermandois, qui avait placé par la violence son fils Hugues sur le siége de Reims, se jeta entièrement dans les bras d'Othon. En 946 ce dernier arrive en Gaule avec une forte armée, et rétablit à Reims l'archevêque légitime Artold. De concert avec Louis, le différend au sujet de ce siége fut ensuite porté devant le synode d'Ingelheim, composé presque exclusivement de prélats allemands, qui jugèrent en faveur d'Artold. Pour rendre manifeste son pouvoir supérieur, Othon exigea que la procédure eût lieu en latin et en allemand, bien qu'il comprît le latin et sût même le parler. L'année suivante il força Hugues et Héribert à se soumettre à Louis, dont il avait fait ainsi son obligé et presque son vassal. Le roi de Bourgogne Conrad se trouvait à peu près dans les mêmes rapports vis-à-vis du puissant roi de Germanie. En 950 ce dernier s'avança avec une forte armée contre Boleslas, duc de Bohême, qui, après avoir en 936 chassé les missionnaires allemands, faisait presque tous les ans des incursions sur les possessions allemandes. Il arriva en triomphateur devant les murs de Prague; Boleslas se déclara le tributaire d'Othon, accepta le christianisme.

Après avoir ainsi établi solidement son pouvoir en deça des monts, Othon songea à mettre la dernière main à son dessein de restaurer l'empire de Charlemagne : il entreprit de conquérir l'Italie. En 951 il saisit le prétexte de venger les violences faites par le roi de ce pays, Bérenger, à Adélaïde de Bourgogne, veuve du roi Lothaire, pour passer les Alpes avec une armée considérable. Entré en Lombardie sans éprouver de résistance, il épousa Adélaïde, et se fit couronner roi à Pavie. Cependant les prélats et les grands de l'Allemagne, qui, unis à la nation, avaient sous les derniers Carlovingiens combattu avec vigueur l'union des couronnes d'Allemagne et d'Italie, comme nuisible à la prospérité des deux pays, se montrèrent cette fois encore très-mécontents de l'entreprise d'Othon. Ce dernier se vit obligé de rendre en 952 le royaume d'Italie à Bérenger, sous la condition que celui-ci se déclarerait son vassal et qu'il céderait les marches d'Aquilée et de Vérone. Mais la condescendance momentanée qu'Othon venait de montrer envers le vœu général n'inspira pas de confiance. Son fils Ludolph, et son gendre Conrad, unis à Fredéric, archevêque de Mayence, se mirent à la tête des mécontents, et forcèrent (953) Othon à abandonner par un traité aux princes et prélats une partie de l'autorité qu'il avait concentrée en ses mains et à éloigner son frère Henri de Bavière, qui s'était fait l'ennemi personnel de Ludolph. Peu de semaines après, Othon déclara la convention nulle comme arrachée par la violence. Un soulèvement général éclata contre lui; un moment son frère, saint Bruno, qu'il avait fait archevêque de Cologne et duc de Lorraine, fut sur le point de faire cause commune avec les révoltés, qui pendant l'année 953 avaient obtenu des succès importants sur les armées du roi. Mais au même instant les Hongrois, appelés très-probablement par Henri, firent irruption en Bavière, dont les habitants s'étaient prononcés contre le roi. Ludolph s'apprêta à les combattre; mais, attaqué immédiatement par une armée de son père, il préféra traiter avec les barbares, qui, moyennant une forte somme, s'engagèrent à dévaster les contrées restées fidèles au roi, la Lorraine notamment, ce qu'ils firent en commettant des excès inouïs. Cela indisposa au plus haut point l'esprit public contre Ludolph et Conrad, qui avaient pactisé avec ces féroces brigands; une réaction se fit en faveur d'Othon. Conrad, découragé, se soumit à la diète tenue à Zenn en juin 954. Ludolph continua la lutte encore pendant quelque temps, mais sans succès; il se réconcilia enfin avec son père, qui le priva du duché de Souabe : cela permit à Othon de faire étouffer à la fin de l'an 954 une révolte menaçante des Slaves. Après avoir, dans les premiers mois de 955, rétabli son autorité dans presque tout le royaume, il rassembla une puissante armée, et marcha contre les Hongrois, qui avaient fait une nouvelle incursion en Bavière; il les rencontra le 10 août sur le Lechfeld, près d'Augsbourg, les tailla en pièces, et mit ainsi fin aux invasions de

ces dangereux barbares. Il se tourna aussitôt contre les Slaves, de nouveau révoltés et leur fit éprouver à Dosse une sanglante défaite. C'est encore en cette année qu'Othon envoya auprès d'Abderrahman III, calife de Cordoue, Jean, moine de l'abbaye de Gorze; après bien des négociations, dont le récit extrêmement curieux se trouve dans le t. IV de *Monumenta* de Pertz, Jean décida Abderrahman à autoriser le rétablissement des rapports presque interrompus entre l'Église d'Espagne et le Saint-Siége.

Plus puissant que jamais, Othon, poussé par Luitprand (*voy.* ce nom), réfugié à sa cour, pensa à reprendre ses projets sur l'Italie, désolée par les cruautés de Bérenger. En 956 il y envoya son fils Ludolph, qui, après s'être emparé de presque toute la Lombardie, mourut l'année suivante, à Piombino, probablement empoisonné. Cet événement releva le courage de Bérenger, qui se mit à opprimer de nouveau le pays. Enhardi par l'impunité de ses méfaits, il tenta de soumettre entièrement à son pouvoir le pape Jean XII. Appelé au secours par le pontife, Othon passa en 961 de nouveau les Alpes, et fut partout reçu en libérateur. Cependant il ne se fit pas proclamer roi de Lombardie : cela aurait été contraire à sa convention secrète avec le pape; il avait promis à ce dernier, qu'en compensation de la couronne impériale, qui lui serait conférée par le souverain pontife, il laisserait le royaume d'Italie à un tiers, de même qu'il restituerait au saint-siége les territoires qui lui avaient été enlevés. Arrivé à Rome au commencement de 962, il y fut solennellement couronné empereur, le 2 février. Le rétablissement de ce pouvoir mal défini et inutile devait causer pour bien des siècles des malheurs incalculables, amenés par l'union contre nature des Italiens et des Allemands, totalement différents de mœurs et d'esprit. Othon se mit ensuite à enlever à Bérenger et à son fils Adalbert les dernières places qu'ils détenaient et à se concilier par de grandes largesses la faveur des prélats et des seigneurs italiens. Dans l'intervalle il se brouilla avec le pape, qui, reconnaissant qu'il n'avait fait que changer de maître, s'était rallié à Bérenger. Othon accourut à Rome, et n'eut pas grande difficulté à faire déposer par un synode le pape fugitif, dont les mœurs dissolues avaient tant scandalisé la chrétienté. Seulement en se déclarant le vengeur de la morale outragée Othon joua un rôle d'hypocrite. L'inconduite du pape lui était connue depuis longtemps, néanmoins il n'avait pas hésité à conclure une alliance avec lui; mais aussitôt qu'il se sentit gêné par les conventions qu'il avait passées avec Jean, il se mit tout à coup à parler de l'indignité du pape. Il fit élever sur le trône de Saint-Pierre Léon VIII, un laïque et sa créature, et il lui arracha une bulle qui conférait à l'empereur et à ses successeurs le droit de nommer aux évêchés d'Italie et même de concourir d'une manière prépondérante à l'élection du souverain pontife (1). Othon repartit alors pour la Lombardie et parvint à se rendre maître de la personne de Bérenger. Mais, peu de temps après son départ, les Romains, mécontents de la domination étrangère, chassèrent le pape qui leur avait été imposé et rappelèrent Jean XII. Après la mort de ce pape (mai 964), ils élurent Benoît V malgré l'opposition de l'empereur, qui, tenant à avoir le saint-siége sous sa dépendance, pour réaliser mieux ses vastes projets de conquête, vint immédiatement faire le siége de Rome. Il s'empara de la ville, et y rétablit le pape Léon. Dans les premiers jours de 965 il retourna en Allemagne; ce pays, gouverné en son absence par son frère Bruno, avait joui d'une complète tranquillité; il perdit pendant la marche la plus grande partie de son armée par une violente épidémie; ce qui fut considéré comme une punition de ses attentats contre le saint-siége. Ce fut très-probablement en cette année qu'il entreprit une expédition victorieuse contre les Danois, qui avaient recommencé leurs invasions en Allemagne; il les défit entièrement; leur roi Harold demanda la paix, et adopta le christianisme. Le départ d'Othon avait été suivi d'une révolte en Lombardie en faveur d'Adalbert; elle fut étouffée par le duc de Souabe Burcard. Lorsque le peuple de Rome eut, en décembre 965, chassé le pape Jean XIII, nommé par l'empereur après le décès de Léon VIII, Othon reprit le chemin de l'Italie. Sans trouver de résistance sérieuse, il arriva à Rome, et y fit punir, avec la plus grande cruauté, ceux qui s'étaient soulevés contre sa tyrannie. Il continua à demeurer en Italie, dont le climat lui plaisait, et chercha à y établir un gouvernement stable. Voulant s'attacher le pape, il lui restitua l'exarchat de Ravenne. A la fin de 967, il fit couronner empereur son fils Othon, pour lequel il demanda la main de Théophanie, fille de l'empereur grec Romain II. Luitprand, qu'il envoya dans ce but à Constantinople, y fut reçu outrageusement par l'empereur Nicéphore. Pour se venger, Othon dévasta en 969 les possessions que les Grecs avaient dans l'Italie méridionale; mais ayant échoué dans le siége de Bari, il ne put se rendre maître de ces contrées. Sur ces entrefaites Nicéphore avait été assassiné; Jean Zimiscès, son successeur et son meurtrier, se hâta de conclure la paix avec Othon, et lui envoya la princesse Théophanie, qui, pour le malheur de l'Allemagne, fut mariée en 972 au fils de l'empereur, dont la vanité était satisfaite de cette union avec les possesseurs du plus ancien trône de l'Europe. En août 972, Othon retourna en Allemagne, où le duc de Saxe, Hermann, avait eu à repousser plusieurs invasions de Slaves. Il y tint à Pâques 973 une diète à Quedlimbourg, qui fut des plus brillantes, et où Boleslas de Bohême et Miecislas de Pologne vinrent lui rendre hom-

(1) L'authenticité de cette bulle a été souvent contestée, mais à tort.

mage. Quelques semaines après il mourut, à Memleben. La puissance formidable qu'il avait acquise à sa maison avec tant de courage et d'habileté devait bien vite s'écrouler. Aveuglé par une ambition démesurée, il lui était impossible de comprendre qu'en faisant verser des torrents de sang il manquait du prétexte, souvent mis en avant, de travailler au bonheur de l'humanité ou du moins à la prospérité de son pays. Mais ses torts ne doivent pas faire oublier qu'il se montra protecteur zélé de la civilisation et de l'Église, qui la propageait. Il favorisa la prospérité naissante des villes, fonda de nombreuses écoles, et veilla à l'exécution des lois. E. G.

Wittukind, *Annales*. — Dietmar, *Chronicon*. — Luitprand. — *Continuator Reginonis*. — Ekkehardus, *De casibus S. Galli*. — *Annalista Saxo*. — Hroswitha, *Panegyris*. — Frodoard, *Vita S. Brunonis*. — *Vita S. Udalrici* — *Chronicon Quedlimburgense*. — Vehse, *Leben Otto des Grossen*. — Ranke, *Jahrbücher der deutschen Reichs unter den sächsischen Kaisern*, t. I. — Raynaldus, *Annales*. — Boehmer, *Regesta Ottonum*.

OTHON II, empereur d'Allemagne, fils du précédent, né en 955, mort à Rome, le 7 décembre 983. Couronné comme empereur dès 967, il prit en main le gouvernement à la mort de son père. Il donna à son neveu Othon, le fils de Ludolph, le duché de Souabe, convoité par Henri II, duc de Bavière, son cousin germain. Ce dernier se ligua avec Boleslas de Bohême et Miecislas de Pologne contre le jeune empereur, que sa jeunesse et son inexpérience devaient faire supposer incapable de lutter contre des ennemis aussi dangereux. Mais Othon, prévenu des projets tramés contre lui, invita Henri à venir à la cour pour les fêtes de Pâques (974), et le fit arrêter et mettre en lieu sûr. En cette même année il entreprit une expédition victorieuse contre le Danemark, qui fut suivie d'une paix de plusieurs années avec ce pays. Il chassa ensuite de Lorraine Lambert et Renier, fils du comte de Hainaut, dépossédé par Othon Ier, lesquels avaient tenté avec l'aide secret du roi de France Lothaire, de recouvrer par les armes les domaines de leur père. En 976, Henri, échappé de sa prison, lève l'étendard de la révolte; il est appuyé par la plus grande partie de la Bavière; en juillet, Othon, après plusieurs combats, s'empare du pays, qu'il donne à son neveu Othon, après en avoir détaché deux marches, dont l'une prit le nom d'*Œstereich* (*Autriche*), pays de l'est, ainsi que le duché de Carinthie, dont il gratifia Henri le jeune, petit-fils de l'ancien duc Arnoul de Bavière. Ensuite Othon se mit à poursuivre Henri, qui s'était réfugié auprès du duc de Bohême; après deux années de luttes sanglantes, il parvint, secondé par son neveu Othon, à étouffer la rébellion; Henri fut conduit en prison à Utrecht; Boleslas reconnut de nouveau la suzeraineté de l'Empire. En 978, Othon célébrait à Aix-la-Chapelle la Saint-Jean, lorsqu'il apprit l'approche soudaine d'une armée du roi Lothaire (*voy.* ce nom), furieux de ce que l'empereur avait déjoué ses menées en Lorraine, en se réconciliant avec Lambert et Renier et en confiant la Basse-Lorraine à Charles, frère de Lothaire (*voy.* LOTHAIRE). Othon s'enfuit à la hâte à Cologne; Aix-la-Chapelle fut pillée par les Français. Mais quelques mois après, Othon, avec une armée de plus de trente mille hommes, envahit la France, et vint camper à Montmartre devant Paris; grâce aux efforts de Hugues Capet, il ne put prendre cette ville. A la fin de novembre, il reprit le chemin de l'Allemagne; les Français le suivirent, et détruisirent son arrière-garde au passage de l'Aisne. En 980 la paix fut conclue avec Lothaire, qui abandonna toute prétention sur la Lorraine. Jusqu'ici Othon, soutenu par le concours des populations, avait triomphé de ses ennemis intérieurs et extérieurs; il s'était laissé guider par les sages conseils de l'archevêque de Mayence Willigis et de saint Maïeul, abbé de Clugny (1). Mais lorsqu'au lieu de continuer à veiller à la prospérité de la Germanie, qu'il avait rendue puissante, il se mit à tourner ses regards vers l'Italie, la nation l'abandonna, et il échoua dans ses entreprises. Pendant les années précédentes, il n'avait exercé dans ce pays qu'une autorité nominale. La mort d'Othon Ier avait été suivie d'une réaction violente contre les Allemands; à Rome l'ancienne faction aristocratique, conduite par Crescentius, petit-fils de Theodora, avait pris le dessus et mis sur le trône de saint Pierre une de ses créatures; lorsqu'elle eut succombé quelque temps après, Benoît VII avait été élu à la papauté, par suite d'un accord entre Othon et le comte de Tusculum. En novembre 980, Othon, accompagné du duc Othon, son neveu, franchit les Alpes avec une armée, qui ne dépassait pas dix mille hommes; il arriva à Rome à Pâques 981, sans avoir rencontré de résistance: les Italiens, quoique détestant les Allemands, étaient trop désunis pour pouvoir les combattre. Quelques mois après, il s'apprêta à chasser entièrement les Grecs de l'Italie, afin de couper court aux négociations qui depuis quelque temps avaient été entamées avec eux par les papes, désireux de se soustraire au pouvoir despotique des Allemands. Il fit alliance avec plusieurs princes de l'Italie méridionale, et commença aussitôt les hostilités. Il combattit d'abord sans remporter des succès marquants; ses troupes n'étaient pas assez considérables; parmi les prélats il n'y avait guère que Giseler, évêque de Mersebourg, qui avait consenti à lui amener un contingent de soldats (2). Dans les premiers mois de 982, Othon prit Bari et Tarente et quelques autres places, défit deux

(1) Lorsque, écoutant les suggestions de Théophanie, qu'il avait épousée en 972, Othon eut à plusieurs reprises manqué d'égards envers son excellente mère, sainte Adélaïde, ce fut saint Maïeul qui les réconcilia.

(2) Lorsqu'en 981 le siége de Magdebourg devint vacant, Giseler le reçut en récompense de ses services; de plus, il obtint que l'évêché de Mersebourg fût supprimé et en grande partie attribué à celui de Magdebourg. Othon consentit bien à regret à cette mesure, qui privait l'Empire d'un ferme boulevard sur la frontière slave; mais il ne pouvait se passer des secours de Giseler.

armées ennemies, et arriva le 12 juillet sous les murs de Squillace avec seize mille hommes, la moitié Italiens. Le lendemain il attaque les Grecs, et les met en déroute ; ses troupes croyant la victoire assurée se débandent ; en ce moment elles se voient assaillies par un corps de Sarrasins, les alliés des Grecs ; elles furent presque entièrement détruites. L'empereur, échappé comme par miracle, se réfugia à Capoue. L'ambitieuse impératrice Théophanie le fit s'abuser sur la portée de ce désastre, qui avait été suivi de la perte de toutes ses conquêtes ; il ne songea plus qu'à réparer son échec. Il voulait que les Italiens, qui l'abhorraient, l'aidassent à conquérir l'Italie méridionale et même la Sicile, maintenant qu'il n'avait plus de soldats pour les forcer à obéir ; aussi se moquaient-ils de lui et le traitaient-ils même d'âne, comme nous l'apprennent les lettres de Gerbert. Dans l'été de 983, il convoqua à Vérone une diète de tout l'empire ; il y fit sans difficulté proclamer son fils Othon comme son successeur ; mais il ne put décider ni les princes ni les prélats allemands à le seconder dans ses projets contre les Grecs ; saint Maïeul le supplia de revenir en Allemagne, où sa présence était très-nécessaire. Après avoir appris la défaite de Squillace, les Danois et les Slaves avaient fait des invasions victorieuses sur les terres de l'Empire ; ces derniers, il est vrai, avaient été repoussés, mais ils s'étaient maintenus dans plusieurs contrées, qu'Othon Ier avait incorporées à l'empire. Entraîné par Théophanie, Othon ne voulut écouter aucune remontrance, et s'obstina à rester en Italie. Il alla d'abord à Milan apaiser les troubles causés par l'élection simoniaque de l'archevêque Landulphe, et se rendit ensuite à Rome, où il éleva à la papauté Jean XIV, son ancien chancelier. Il mourut peu de temps après, d'une fièvre violente, ou de poison, selon quelques-uns.

E. G.

Dietmar, *Chronicon*. — Lambert d'Aschaffembourg, *Annales*. — *Annales hildesheimenses*. — *Annalista Saxo*. — Baldericus, *Chronicon cameracense*. — *Annales weissenburgenses*. — *Vita S. Udalrici*. — Sigebert de Gembloux, *Chronicon*. — *Annales quedlimburgenses*. — *Vita S. Maioli*. — *Epitaphium S. Adelaidæ*. — *Chronicon cavense*. — Ranke, *Jahrbücher des deutschen Reichs*, etc., t. II. — Boehmer, *Regesta Ottonum*.

OTHON III, empereur d'Allemagne, fils du précédent, né en 980, mort le 29 janvier 1002. Reconnu comme successeur d'Othon II à la diète de Vérone, il fut, peu de temps après la mort de son père, confié par l'archevêque de Cologne à Henri II de Bavière, qui, enfermé comme rebelle sous le règne précédent, venait de sortir de prison, et qui, sûr de l'appui de plusieurs puissants prélats, voulait s'élever lui-même à la dignité impériale. Mais sur les instances de Willigis, archevêque de Mayence, et de Nother, évêque de Liége, les principaux seigneurs s'apprêtèrent à combattre les entreprises de Henri ; l'archevêque Adalbéron de Reims, ville alors plutôt impériale que française, se joignit à eux ; son secrétaire Gerbert, qui devint plus tard pape sous le nom de Silvestre II, joua un rôle actif et important dans les négociations qui s'engagèrent en faveur du jeune empereur. Par son entremise, le roi de France Lothaire prit d'abord aussi la défense des droits d'Othon, son cousin ; mais en 984 il s'entendit avec Henri, qui lui céda la Lorraine, dont Lothaire occupa immédiatement une grande partie. Peu de temps après, Henri se fit couronner empereur à Quedlimbourg ; il se concilia les ducs Miecislas de Pologne, et Boleslas de Bohême, ainsi que le prince des Obotrites, Mistni, en les dégageant de leur vassalité à l'Empire. Cependant Willigis continua à lutter avec énergie contre l'usurpateur, et lui aliéna en peu de temps la majeure partie de la nation ; privé du secours de Lothaire, dont Hugues Capet avait empêché les progrès en Lorraine, Henri se vit obligé de remettre Othon aux impératrices mères Adélaïde et Théophanie ; mais il ne cessa toutes ses intrigues que lorsqu'on lui eût donné (985) le duché de Bavière. En 986 les troubles furent entièrement apaisés ; Boleslas reconnut de nouveau la suzeraineté de l'Empire ; le duc de Pologne l'avait déjà reconnue l'année précédente, après avoir contribué à réprimer une révolte des Slaves.

La mort de Lothaire (mars 986) amena un changement complet dans les relations entre l'Empire et la France ; redoutant et son beau-frère Charles de Lorraine et l'ambitieux Hugues Capet, la reine Emme, qui gouvernait au nom de son fils Louis V, se jeta entièrement dans les bras de Théophanie, qui s'était fait attribuer la régence à l'exclusion d'Adélaïde. A la mort de Louis, Théophanie, désireuse de voir s'élever en France des troubles, dont elle espérait profiter, favorisa jusqu'à un certain point les entreprises de Hugues Capet, mais s'opposa à ce qu'il triomphât complétement de ses ennemis Charles de Lorraine et Arnoul, archevêque de Rheims, qu'il ne parvint à réduire que lorsqu'il se fut emparé d'eux par la trahison d'Adalbéron, évêque de Laon. Lorsqu'à la suite de ces événements, Gerbert, qui, ne se trouvant pas assez récompensé, avait abandonné le parti impérial et s'était attaché à Hugues, eut été placé par ce dernier sur le siége de Reims, à la place de l'archevêque légitime Arnoul, Théophanie se joignit au pape pour faire annuler cette usurpation. Pour se maintenir, Gerbert amena les évêques français à menacer le pape de proclamer l'indépendance complète de l'Église gallicane ; il céda lorsqu'il eut été, en 994, nommé précepteur d'Othon. L'éducation du jeune empereur avait été précédemment confiée au clerc Bernward, qui, en satisfaisant tous les caprices de son élève, avait, après la mort de Théophanie (991), obtenu la direction des affaires, et à un Calabrais du nom de Jean, plus tard évêque de Plaisance, lequel s'était efforcé d'inculquer à Othon le plus grand mépris pour les Allemands et un respect presque supersti-

tieux pour les sciences et les mœurs de Byzance. Dans l'intervalle, les armées impériales avaient eu à lutter contre les Slaves, qui, malgré les efforts de Miécislas, l'allié de l'Allemagne, maintinrent à peu près intacte l'indépendance qu'ils avaient reconquise en 983. En 995 Jean de Plaisance fut envoyé à Constantinople pour y demander la main d'une princesse grecque pour l'empereur, qui, âgé de quinze ans, venait de prendre en main le gouvernement. L'année suivante Othon alla avec une armée considérable au secours du pape Jean XV, opprimé par la faction des Crescentius. Après avoir reçu à Pavie l'hommage des Lombards, il arriva à Rome, où Jean venait de mourir. Il plaça sur le trône de saint Pierre, son cousin et chapelain Bruno, qui prit le nom de Grégoire V. L'avénement de cet homme d'une grande vertu fut acclamé par les moines de Clugny, qui depuis plusieurs années s'efforçaient de rétablir la discipline ecclésiastique et de purger la cour de Rome des vices qui y pullulaient depuis un siècle. Après avoir obligé Crescentius de jurer obéissance au nouveau pape, Othon retourna en Allemagne, et entreprit, en 997, une campagne victorieuse contre les Slaves. En cette année éclata à Rome une révolte contre les représentants de l'empereur et contre le pape, qui s'enfuit à Pavie, Crescentius, redevenu tout-puissant, grâce à l'aide de la cour de Constantinople, éleva à la papauté Jean de Plaisance, qui s'était vendu à cette cour. A la fin de l'année Othon vint rejoindre le pape; en février 998 il s'empara de Rome, et fit mutiler l'antipape et décapiter Crescentius. Cédant à l'influence que Gerbert avait acquise sur son esprit, il lui donna le siége de Ravenne, dont le détenteur légitime fut dépossédé malgré le pape Grégoire, qui mourut peu de temps après. Othon alors ceignit de la tiare son ancien précepteur, qui prit le nom de Silvestre II. Le nouveau pape s'attacha à réparer les torts qu'il avait commis envers l'Église, en préparant son affranchissement du pouvoir laïque, et fraya ainsi la voie à Grégoire VII. Il poussa le jeune empereur inexpérimenté à une suite de fausses démarches qui devaient affaiblir l'autorité impériale. Sur ses conseils Othon, qui avait le projet arrêté de résider pour toujours en Italie, établit dans son palais à Rome l'étiquette formaliste de la cour de Byzance, où le souverain était traité presque comme une idole. Il s'aliéna ainsi les seigneurs allemands, qui détestaient ce cérémonial, parce qu'il les empêchait d'approcher de l'empereur aussi librement qu'autrefois. Plein de l'idée chimérique de rétablir entièrement et dans toute sa splendeur l'ancien empire romain, il s'intitula auguste, et fit revivre les emplois de logothète, de protospathaire, etc. A côté de ces dignitaires, qui n'avaient de pouvoir que dans l'enceinte du palais, il plaça sept juges, tous clercs, qu'il investit des plus hautes prérogatives, au point qu'il se dépouilla lui-même du droit de décréter quoi que ce soit d'important, sans leur concours. Des documents irrécusables attestent que cette nouvelle constitution, qu'Othon appela *renovatio reipublicæ*, lui fut suggérée par Silvestre, qui, tenant en ses mains le collége tout-puissant des sept juges, devenait ainsi le maître réel de l'Empire. Ces fonctionnaires ne devaient, il est vrai, exercer leur autorité que dans Rome; mais Othon avait décidé de faire de cette ville le siége central de son gouvernement, d'où la Germanie devait être administrée comme une simple province (1). Après avoir pris tous ses arrangements, Othon se rendit, au commencement de l'an 1000, à Gnèse, et éleva le duc de Pologne Boleslas Chobry à la dignité royale, le dégageant de tout tribut envers l'Empire; il consentit en même temps à ce que l'église de Pologne fût désormais placée sous la métropole de Gnèse et devint ainsi indépendante des prélats allemands. Il fit tout cela encore à la demande de Silvestre, qui, pour délivrer la papauté du despotisme impérial, cherchait à donner aux peuples jusqu'ici vassaux de l'Empire une Église nationale et à en faire des alliés du saint-siége.

Othon retourna à Rome, après s'être arrêté à Aix-la-Chapelle, où il fit ouvrir le tombeau de Charlemagne, qu'il avait follement pris pour modèle. Peu de temps après il accorda aussi au duc de Hongrie la couronne royale et approuva que l'église de ce pays fût mise sous la métropole de Gran. Sans en avoir la conscience, il devint ainsi l'instrument dont se servit Silvestre pour réaliser l'idée admirable, poursuivie par ses successeurs, de rendre tous les peuples de l'Europe indépendants les uns des autres; c'est principalement à cette idée que notre civilisation doit sa supériorité sur celle des anciens. Mais toutes ces mesures, funestes au pouvoir impérial, suscitèrent en Allemagne un grand mécontentement; une menaçante conspiration se forma contre l'empereur; si elle n'éclata pas, ce ne fut que grâce à l'esprit conciliant de Henri, duc de Bavière, qui succéda plus tard à Othon. Les prélats allemands, et à leur tête l'archevêque de Mayence Willigis, furieux de voir les Polonais et les Hongrois échapper à leur domination, et de ce que le gouvernement de la Germanie devait passer entre les mains des Italiens, se prononcèrent contre Silvestre et contre son docile élève, témoin leur opposition violente dans l'affaire de l'abbaye de Gandersheim. Les Italiens eux-mêmes étaient irrités de ce que l'empereur voulait s'établir chez eux d'une manière durable, et exercer ainsi pleinement sur eux une autorité, qui sous ses prédécesseurs, presque toujours absents, sommeillait pour la plupart du

(1) Les détails de cette constitution, qui n'eut qu'une durée éphémère, se trouvent dans un document découvert par Pertz et imprimé dans le tome II du *Rheinisches Museum für Jurisprudenz*.

temps. En effet Othon avait levé sur eux des impôts considérables et avait ordonné que les codes de Justinien fussent de nouveau mis en vigueur. Au commencement de 1001 une révolte eut lieu contre lui à Rome ; il parvint à l'apaiser pour le moment, en représentant aux rebelles, dans un discours qui nous a été conservé, quels avantages il avait accordés aux Italiens sur les autres peuples de l'Empire. « N'ai-je pas, dit-il, pour vous abandonné patrie et parents ? Ne vous ai-je pas préférés aux Saxons et à tous les Germains ? » Mais bientôt après une nouvelle émeute éclata, Othon fut forcé de quitter Rome, qu'il fit assiéger en vain, ne disposant que de peu de troupes. Délaissé des Allemands, il se trouva bientôt dans une situation déplorable, et tomba dans une grande tristesse. Saint Romuald devint le confident de ses chagrins, et lui conseilla d'abdiquer et d'entrer dans un monastère. Othon ne repoussa pas cet avis ; mais il voulut auparavant reprendre Rome. Il s'apprêtait à pousser les opérations du siége de cette ville, lorsqu'il fut emporté en quelques jours par une fièvre violente. Sa petite armée eut la plus grande peine à ramener en Allemagne son corps, que les Italiens voulaient mettre en lambeaux. Il fut le dernier des descendants mâles de la maison de Saxe. E. G.

Dietmar, *Chronicon*. — *Annalista Saxo*. — Richer, *Chronicon*. — *Annales quedlimburgenses*. — *Gerberti Epistolæ*. — Thangmar, *Vita Bernwardi*. — Balderic, *Chronicon*. — Bruno, *Vita Adalberti* (Pertz, *Monumenta*, t. IV). — *Vita Meinwerci* (dans le t. I des *Scriptores brunswicenses* de Leibniz). — Böhmer, *Regesta Ottonum*. — Ranke, *Jahrbücher*, etc. — Hock, *Gerbert und sein Jahrhundert* (Vienne, 1837). — Gfrörer, *Allgemeine Kirchengeschichte*, t. III.

OTHON IV, empereur d'Allemagne, né en 1177, mort le 19 mai 1218, à Harzbourg. Fils de Henri le Lion, duc de Bavière (*voy.* ce nom), et de Mathilde d'Angleterre, il se rendit, après la chute de son père, auprès de son oncle Richard Cœur de Lion, qui lui donna le comté de Poitou et plus tard le duché d'Aquitaine. En 1197, après la mort de l'empereur Henri VI, il fut choisi pour lui succéder par les princes et prélats, surtout du nord de l'Allemagne, tandis que ceux du sud élurent Philippe de Souabe, frère de Henri VI. Une guerre civile éclata immédiatement ; elle resta longtemps sans résultats décisifs, quoique Philippe, le plus puissant dès le commencement, se fût encore renforcé par une alliance avec Philippe-Auguste de France et Ottocar de Bohême. Les grands vassaux mettaient tous leurs soins à ce que la lutte se prolongeât ; elle affaiblissait le pouvoir impérial et leur permettait de se livrer impunément à la rapine. En 1198 Othon gagna le landgrave Hermann de Thuringe, et conquit, avec l'aide de son frère Henri le palatin, une partie de la Saxe. En revanche Philippe força l'année suivante l'évêque de Strasbourg à se soumettre, et dévasta pour la seconde fois les possessions d'Adolphe, archevêque de Cologne, le principal soutien d'Othon. En 1201 le pape Innocent III, invoquant le droit de contrôler l'élection à l'empire, se déclara en faveur d'Othon, qui, par un acte daté de Neuss, s'engagea à faire restituer au saint-siége tous les territoires qui en avaient été distraits. En 1202 Ottokar de Bohême se rallia à Othon ; il contribua à repousser l'année suivante l'invasion de la Thuringe, entreprise par Philippe. Mais en 1204 ce dernier renouvela son attaque, et obtint la soumission du landgrave Hermann, et un peu plus tard celle du palatin Henri. Il s'en suivit une défection générale des partisans d'Othon, qui, naturellement indolent, n'opposait pas assez d'activité aux revers qui le frappaient à tout moment. Après la perte de la fidèle ville de Cologne, causée en 1206 par la trahison du duc de Limbourg, il passa l'année suivante en Angleterre, pour solliciter le secours de son oncle, le roi Jean sans Terre, qui ne lui donna que quelques centaines de marcs d'argent. Dans l'intervalle le pape avait relevé Philippe de l'excommunication et cherchait à mettre fin à l'état déplorable de l'Empire par un accord entre les deux prétendants. Un armistice fut conclu, et des négociations actives s'entamèrent d'abord en Allemagne et ensuite à Rome ; elles n'aboutirent pas. La trêve allait expirer et Othon s'apprêtait à tenter, avec l'aide de Waldemar II de Danemark, de nouveau la fortune des armes, lorsqu'il apprit que Philippe venait de recevoir la mort de la main d'Othon de Wittelsbach (21 juin 1208).

Reconnu unanimement comme empereur à la diète de Francfort, Othon se fiança à Béatrice, la riche héritière de son rival. Il fit édicter contre les nombreux chevaliers brigands, qui continuaient à commettre les plus grands excès, des mesures très-sévères, et il veilla lui-même à leur exécution (1). En 1209 il passa les Alpes avec une puissante armée ; reçu partout avec enthousiasme, il fut solennellement couronné à Rome par Innocent III. Il crut alors pouvoir se passer du concours du pape, et refusa de remplir son serment de faire rendre à l'Église romaine le duché de Spolète, les biens de la donation de Mathilde et autres possessions, dont il se mit à disposer librement. Il s'en suivit une rupture complète avec le pape, auquel Othon ne voulait laisser que la pure autorité spirituelle. Ayant gagné par d'importantes concessions les villes lombardes et toscanes, l'empereur réussit à réduire le pape à la seule ville de Rome. Enhardi par ses succès, il entreprit, en l'automne 1210, la conquête du royaume des Deux-Siciles, où régnait le jeune Frédéric, le dernier descendant mâle des Hohenstaufen. Avant la fin de l'année, il prit Capoue, Salerne et Naples, et s'empara dans l'été de 1211 de la Pouille

(1) « *Omni tempore Othonis*, dit un chroniqueur de l'époque, *per totum regnum Alemanniæ summa pax et securitas fuit, ita ut omnes mirarentur quod etiam in absentia ejus, dum esset in Sicilia, tanta pax potuit esse in terra.* »

et de la plus grande partie de la Calabre. En ce moment il apprit qu'à l'instigation du pape un grand nombre de princes et de prélats de l'Allemagne venaient de proclamer à Nuremberg sa déchéance et avaient élu à l'empire Frédéric II (*voy.* ce nom), roi de Sicile. La guerre civile recommença. Le palatin Henri et le duc de Brabant soutinrent d'abord avec succès le parti d'Othon, qui vint les rejoindre au printemps de 1212 et soumit immédiatement l'archevêque de Magdebourg et le landgrave de Thuringe. Le 7 août de cette même année, Othon célébra son mariage avec Béatrice; quatre jours après, la jeune épouse mourut subitement. Cet événement fut un coup terrible pour Othon, en rompant tout lien entre lui et le parti des Hohenstaufen, qui dès lors se rallia presque tout entier à Frédéric. Ce dernier parvint à travers mille dangers à se frayer le chemin jusqu'à Constance, où il arriva vers la mi-août avec soixante cavaliers. Trois heures après, Othon atteignit les portes de la ville, qui venait de se déclarer pour son rival; s'il avait pu le prévenir, il triomphait; la plupart de ses ennemis n'avaient pas encore levé l'étendard de la révolte. A peine si Frédéric aurait pu regagner l'Italie; maintenant il vit accourir sous sa bannière une foule de princes et de prélats, qu'il s'attacha entièrement par son affabilité, qui contrastait tant avec la hauteur et l'orgueil d'Othon. Ce dernier se rendit aussitôt dans ses États héréditaires, et ne songea pour le moment qu'à se maintenir dans le nord de l'Allemagne. En 1214 il marcha au secours du comte de Flandre, qui allait être attaqué par le roi de France Philippe-Auguste, de tout temps l'adversaire d'Othon, et qui venait de conclure une alliance avec Frédéric, auquel il avait remis vingt mille marcs d'argent. Avec trente mille hommes il rencontra à Bouvines les Français en nombre égal; poursuivant avec ardeur le roi de France, qu'il fut sur le point de faire prisonnier, il s'avança trop en avant, ce qui permit aux Français de rompre les rangs ennemis et de remporter une victoire complète. Ce désastre, qui fut suivi de la défection du duc de Brabant et d'autres seigneurs des Pays-Bas, n'abattit pas le courage d'Othon. En 1215 il marcha avec le margrave de Brandebourg, le palatin Henri et l'archevêque de Brême contre le roi Waldemar de Danemark, qui s'était ligué avec Frédéric moyennant la cession des contrées au delà de l'Elbe et de l'Elde; il s'empara immédiatement de Hambourg. Mais la sentence d'excommunication lancée contre lui par le concile de Latran lui enleva les moyens de continuer la lutte. Il se retira dans le Brunswick; il ne déposa pas la couronne, mais il ne s'occupa plus jusqu'à sa mort que de veiller à la prospérité de ses États héréditaires, où son heureux rival ne vint pas l'inquiéter. E. G.

Othon de Saint-Blaise. — Arnold de Lubeck. — Godefroi de Cologne. — *Chronicon Urspergense*. — Albert de Stade, *Chronicon Montis Sereni*. — Albericus, *Chronicon*. — Matthieu Paris. — *Gesta et Epistolæ Innocentii III*. — Boehmer, *Regesta*. — Eccard, *Origines Guelficæ*, t. III. — Raumer, *Les Hohenstaufen*. — Abel, *König Philipp* (Berlin, 1852) et *Kaiser Otto* (ib. 1856).

OTHON DE FRISINGUE, historien allemand, mort à Morimond, le 21 ou le 22 septembre 1158. Il était fils de saint Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV. A cette illustre naissance joignez les dons de l'esprit, une instruction variée, une inclination vive pour toutes les nouveautés, tel fut Othon de Frisingue. Il aurait pu prétendre à toutes les dignités civiles. Il se contenta d'abord du simple titre de prévôt de Neubourg en Autriche, et, l'ayant obtenu de son père, il se rendit en France, à Paris, jaloux d'entendre les maîtres célèbres qui enseignaient en ce lieu, avec tous les arts, presque toutes les sciences. Nous le voyons ensuite, en 1126, prendre l'habit cistercien dans l'abbaye de Morimond; puis revenir à Paris, achever ses études en philosophie et en théologie. En 1131 il est élu abbé de Morimond. Quelques années après il rentre en Allemagne, où il va prendre possession de l'évêché de Frisingue. Il mourut durant un voyage qu'il faisait en France, se rendant à un chapitre général de l'ordre de Cîteaux.

La *Chronique* d'Othon de Frisingue, souvent imprimée, finit à l'année 1146; elle a été continuée jusqu'en 1209 par Othon abbé de Saint-Blaise, mort en 1223. Pour les temps antérieurs au onzième siècle, elle n'offre rien qui soit digne de remarque. Mais dès le onzième siècle elle abonde en renseignements originaux. Othon ne raconte pas simplement les entreprises des princes, leurs guerres et les catastrophes qui les accompagnent : il donne aussi d'intéressants détails sur les écrivains de son temps, et disserte lui-même, pour son compte personnel, sur les questions qui paraissent le plus agiter la conscience de ses contemporains. Ce n'est pas seulement un chroniqueur, qui a lu avec fruit Justin, Suétone et s'efforce de les imiter : c'est encore un théologien qui a lu les philosophes, et qui tient à ce qu'on ne l'ignore pas. Un autre ouvrage historique d'Othon de Frisingue a pour titre : *De Gestis Frederici I, cæsaris augusti*. Comme le précédent, il a été souvent imprimé. La première édition est de l'année 1515. Othon n'a pu achever cet ouvrage. Les derniers chapitres sont de Radevic, chanoine de Frisingue.

Si l'on compare Othon aux historiens de l'antiquité qu'il a pris pour modèles, on ne peut hésiter à reconnaître qu'il leur est bien inférieur; mais si, comme il convient peut-être, on ne lui demande que des particularités, des anecdotes, racontées avec sincérité; si on l'interroge comme un témoin fidèle des faits qu'il rapporte, sans regarder à l'économie de ses livres, à son style, et surtout à sa philosophie, c'est un des plus utiles écrivains de son siècle. B. H.

Manriquez, *Annal. Cisterc.*, ad ann. 1126, 1127 et annos sequentes. — Huber, *Otto von Freisingen* (Munich, 1845).

— Wattenbach, *Deutschland Geschichtsquellen im Mittelalter.*

* **OTHON Ier**, roi de Grèce, né le 1er juin 1815. Fils du roi Louis de Bavière, il reçut, sous la direction de Schelling et de Thiersch, une éducation distinguée. Le grand intérêt que son père avait montré pour la cause philhélène le fit appeler en 1832 à la couronne du nouveau royaume de Grèce. Le gouvernement fut confié jusqu'à la majorité d'Othon au comte d'Armansberg, dont le bon vouloir ne parvint pas à triompher complétement de l'anarchie du pays et des intrigues de la diplomatie. Lorsque le roi eut pris en main l'administration (1835), il eut aussi à lutter contre les difficultés que les Russes et les Anglais ne cessèrent d'apporter au raffermissement du trône nouveau et à la prospérité du pays. Le roi vit ses intentions excellentes méconnues; le 15 septembre 1843 une conspiration militaire éclata; elle fut apaisée par la promesse d'une constitution, qui fut en effet promulguée le 30 mars 1844. Les nouvelles institutions ne se consolidèrent que peu à peu au milieu d'un peuple pas encore assez mûr pour les idées libérales; elles servirent à abriter les ménées les plus contraires au bonheur du pays. Une sourde hostilité fut entretenue avec soin contre le roi, qui, malgré des embarras de toutes sortes, réussit cependant à introduire des améliorations notables, à relever l'agriculture, à répandre l'instruction, etc.; son peu de popularité tient aussi, il est vrai, à son esprit de minutie et à ses manières peu expansives. Cependant, la violence du cabinet anglais, qui en 1850, à propos des réclamations peu fondées du juif Pacifico, bloqua les côtes de la Grèce et paralysa le commerce du pays jusqu'à ce que ces exigences eussent été satisfaites, rallia un instant tous les esprits autour du roi, qui montra beaucoup de dignité vis-à-vis cet abus de la force. Othon parvint à faire prendre des mesures énergiques contre le brigandage, qui infestait toujours le pays et à briser la résistance du sénat, qui avait jusqu'alors empêché le vote régulier du budget. Il apaisa aussi en 1852 les troubles provoqués par la séparation de l'Église nationale du patriarche de Constantinople. En cette même année il s'occupa de faire régler la succession au trône; n'ayant pas d'enfants de la princesse Amélie d'Oldembourg, il désirait nommer lui-même son successeur; mais la conférence de Londres statua que la couronne serait donnée au prince de la maison de Bavière qui embrasserait la religion grecque. En 1854, Othon se vit obligé de céder au mouvement général qui entraînait ses sujets à profiter de la guerre entre la Russie et la Porte pour obtenir l'affranchissement de toutes les populations grecques du joug ottoman; mais l'occupation du Pirée par des troupes anglo-françaises (mai 1855) lui permit de contenir cette tentative prématurée, de même qu'il put dans les années suivantes refréner en partie le brigandage, qui avait recommencé plus fort que jamais. Dans ces derniers temps la position du roi Othon est devenue de nouveau très-difficile; très-mal secondé par des ministres peu capables, il n'a pas encore pu amener la Grèce dans une voie régulière de progrès.

Yémeniz, *La Grèce.* — *Männer der Zeit.* — *Conversations-Lexicon.* — Lesur, *Annuaire historique.* — *Annuaire de la Revue des Deux Mondes.*

OTHON. *Voy.* Bavière, Brunswick, Eudes, Hatto et Odon.

OTTER (*Jean*), orientaliste français, né le 23 octobre 1707, à Christienstadt, mort le 26 septembre 1748, à Paris. Après avoir abjuré le luthéranisme, il vint en France, et occupa d'abord un emploi dans les postes. Doué d'une rare aptitude pour la connaissance des langues, il avait appris sans maître presque toutes celles de l'Europe et les parlait avec autant de facilité que sa langue maternelle. Ces dispositions frappèrent M. de Maurepas, qui était alors ministre : il envoya Otter dans le Levant avec le double but d'y rétablir le commerce français et de s'instruire dans l'histoire et les langues orientales. Ce dernier consacra dix années à son voyage (1734-1744), fit un long séjour à Ispahan et à Bassora, et obtint, à son retour, les fonctions d'interprète à la Bibliothèque du roi et de professeur d'arabe au Collége de France. Le 19 mars 1748, il fut admis dans l'Académie des inscriptions. On a de lui : *Voyage en Turquie et en Perse, avec une relation des expéditions de Thamas-Koulikan;* Paris, 1748, 2 vol. in-12, fig., trad. en allemand.

Bougainville, *Éloge d'Otter*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, XXIII. — Goujet, *Mém. sur le Collége royal.*

OTTH (*Adolphe*), voyageur suisse, né à Berne, le 2 avril 1803, mort à Jérusalem, le 16 mai 1839. Il fit ses études dans sa patrie, apprit les sciences naturelles à Genève sous Seringe et de Decandolle, et se fit recevoir docteur en médecine à Berlin (1837); il explora, en 1837, le Dauphiné, la Provence, les îles Baléares et l'Algérie, dont il rapporta de belles collections d'insectes et de reptiles, parmi lesquelles il signalait plusieurs espèces inconnues. Après avoir publié, sous le titre de *Esquisses africaines*, Berne, 1838-1839, une suite de trente planches in-fol., avec texte, Otth repartit. Cette fois il s'embarqua à Trieste, et visita Ancône, Corfou, Athènes, l'Égypte, la Syrie, et se trouvait à Jérusalem lorsqu'il fut mortellement atteint par la peste. Ses observations, ses dessins, ses collections, si chèrement acquises, ont été dispersées sans voir l'Europe.

Bibliothèque universelle de Genève, ann. 1839.

OTTLEY (*William-Young*), antiquaire anglais, né en 1771, mort le 26 mai 1836, à Londres. Il étudia d'abord la peinture, et exposa en 1823 une grande composition religieuse, qui avait pour sujet *La Chute de Satan;* c'est à peu près le seul de ses tableaux qui mérite

d'être cité. En 1791 il se rendit en Italie, et pendant un séjour de dix années il y forma une collection précieuse de dessins, de gravures et d'objets d'art, qu'il vendit dans la suite au peintre Lawrence pour la somme de 200,000 fr. (8,000 l. st.). En 1833 il fut nommé conservateur au British Museum. Ses principaux ouvrages sont : *The Italian school of design, being a series of facsimiles of original drawings by the most eminent painters and sculptors in Italy, with biographical notices and observations*; Londres, 1808-1812-1823, 3 vol. in-fol., fig. : un des recueils modernes les plus consciencieux pour l'histoire des écoles italiennes; — *An Enquiry into the origin and early history of engraving upon copper and on wood*; ibid., 1816, 2 vol. in-8°; — *Engravings of the marquis of Stafford's collection of pictures*; ibid., 1818, 4 vol. in-fol.; — *Series of plates engraved after the paintings of the masters of the early Florentine School*; ibid., 1826, in-fol.; — *Facsimiles* (129) *of scarce prints by the early masters of the Italian, German and Flemish schools*; ibid., 1826-1828, in-4°; — *Notices of engravers and their works*; ibid., 1831, in-4°.

Cyclop. of english literature (biogr.).

OTTO (*André*), savant allemand, né à Colberg, mort en 1670. Il fut pendant quelque temps soldat, et occupa depuis 1641 diverses fonctions ecclésiastiques à Kœnigsberg et à Marienwerder. Outre plusieurs traités théologiques, il a publié : *Anthroposcopia seu judicium de homine ex lineamentis corporis*; Kœnigsberg, 1647, in-12; Leipzig, 1664 et 1668. O.

Arnold, *Hist. der Königsbergischen Univ.*

OTTO (*Everard*), jurisconsulte allemand, né le 3 septembre 1685, à Hamm, mort à Brême, le 20 juillet 1756. Il fut depuis 1720 professeur à Utrecht, et publia, entre autres : *De Ædilibus coloniarum et municipiorum*; Utrecht, 1732; — *De Diis vialibus plerorumque populorum*; Halle, 1714, in-8°; — *De statu judæorum publico*; Utrecht, 1721; — *De jurisprudentia symbolica*; Utrecht, 1730, in-8°; — *Thesaurus juris romani*; Leyde, 1725-1729, 4 vol. in-fol.; Utrecht, 1733-1735, 5 vol. in-fol.; en tête des traités rassemblés dans ce précieux recueil, Otto a placé des préfaces contenant souvent les biographies des auteurs. O.

Jugler, *Beiträge zur juristischen Biographie*, t. I et VI. — Moser, *Lexikon der jetztlebenden Rechtsgelehrten*. — Weidlich, *Geschichte der jetztlebenden Rechtsgelehrten*.

OTTO (*Henri-Frédéric*), antiquaire allemand, né en 1692, à Ordruff, dans le comté de Gleichen. Avocat des maisons de Hohenlohe et de Saxe-Gotha, il a publié : *De linguæ germanicæ origine*; 1714; — *Numismatis Lysimachi expositio*; Erfurt, 1715, in-4°; — *De ingeniis, moribus et studiis præcipuarum gentium Europæ*; Francfort, 1718; — *Thuringia sacra*; Leipzig, 1737, 2 vol. in-fol., en collaboration avec J.-M. Schamel. O.

Hist. biblioth. Fabric. (partie VI, p. 111).

OTTO (*Gottlieb-Frédéric*), biographe allemand, né à Dresde, en 1751, mort en 1815. Pasteur à Lichtenberg et à Friedersdorf, il publia : *Lexikon der seit dem fünfzehnten Jahrhundert verstorbenden und jetztlebenden Oberlausitzer Schriftsteller und Künstler* (Dictionnaire des auteurs et artistes de la haute Lusace, morts depuis le quinzième siècle ou vivant actuellement); Gœrlitz, 1800-1803, 3 vol. in-8°; — plusieurs articles biographiques et bibliographiques dans divers recueils. O.

Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

OTTO (*Louis-Guillaume*), comte DE MOSLOY, diplomate français, né à York (grand-duché de Bade), le 7 août 1754, mort à Paris, le 9 novembre 1817. Il appartenait à une honorable famille protestante. Son père et son grand-père avaient rempli les places de chancelier et conseiller intime au service du landgrave de Hesse-Darmstadt. Il fit d'excellentes études à l'université de Strasbourg, et s'y livra surtout à l'étude des langues étrangères et du droit public et féodal. A vingt-deux ans, le gouvernement l'attacha à la légation du marquis de La Luzerne, alors ministre plénipotentiaire à Munich, et il l'accompagna aux États-Unis, où La Luzerne était envoyé pour représenter la France (1779); après son départ, il resta comme chargé d'affaires (1784). Lié par des rapports d'estime et d'amitié avec Washington et les principaux membres du congrès, il conserva la bonne intelligence qui était dans le système de Louis XVI. Otto resta en Amérique treize années; il revint à Paris en décembre 1792. La république avait été inaugurée, et se disposait à combattre la moitié de l'Europe qui menaçait le territoire. Alors les armées jouaient le rôle que remplit la diplomatie dans les temps paisibles. Mais son mérite, connu et apprécié de quelques hommes influents, le fit nommer bientôt chef de la première division politique des relations extérieures. Il remplaça Maret (depuis duc de Bassano), qui avait été chargé d'une mission à Londres (février 1793). La révolution du 31 mai faillit l'entraîner dans la ruine des girondins, dont il partageait les principes. Il fut enfermé au Luxembourg, et ne dut son salut qu'à la journée du 9 thermidor. Il vivait dans la retraite lorsqu'en 1798, Sieyès fut nommé ambassadeur à Berlin. Apprécié par cet homme politique célèbre, il le suivit comme secrétaire de légation. Sieyès ayant été nommé directeur l'année suivante, Otto resta chargé d'affaires à Berlin. Il s'y concilia la bienveillance du souverain, et ce fut durant cette mission que le gouvernement prussien suspendit les préparatifs de guerre qu'il dirigeait contre la France. Après la révolution du 18 brumaire, au commencement de 1800, il fut envoyé à Lon-

dres au sujet de l'entretien et de l'échange des prisonniers de guerre. Une connaissance parfaite de l'anglais et des mœurs du pays, le tact et l'expérience diplomatique lui firent conférer le titre de ministre plénipotentiaire pour entamer des négociations de paix avec le cabinet anglais. Il surmonta bien des difficultés avant d'arriver à la signature des préliminaires de paix; mais enfin, le 1er octobre 1801 au soir, veille du jour fixé comme terme fatal par le premier consul, « Otto eut la joie, dit M. Thiers, de signer ces préliminaires, joie profonde, sans égale, car jamais négociateur n'avait eu le bonheur d'assurer par sa signature tant de grandeurs à sa patrie! » Cet événement produisit à Paris les plus vifs transports d'allégresse. La joie et l'enthousiasme furent presque du délire à Londres et en Angleterre. Après dix ans d'orage et de souffrances, l'arc-en-ciel de la paix brillait enfin dans le ciel! Le peuple détela les chevaux de la voiture du ministre, quand il se rendait chez les membres du cabinet, et les témoignages d'un contentement extraordinaire durèrent plusieurs jours. Pour signer le traité définitif à Amiens, le cabinet anglais désigna lord Cornwallis, ancien gouverneur général de l'Inde, un des hommes les plus éminents de la Grande-Bretagne, et le premier consul, son frère Joseph. Bien qu'Otto fût resté à Londres, comme ministre, sans figurer aux conférences d'Amiens, son nom est à jamais lié au souvenir de cette paix célèbre. Dans les deux pays, il reçut d'éclatants témoignages de la reconnaissance publique. A son retour en France, il fut envoyé à Munich comme ministre plénipotentiaire. Il fit de ce poste secondaire un poste d'observation d'une haute importance. C'était l'époque où les intrigues du cabinet anglais avaient formé sur le continent une coalition contre la France. L'Angleterre avait prodigué son or et ses promesses; l'Autriche et la Russie fournissaient leurs armées. On fit toutes sortes d'efforts pour entraîner la Bavière. Otto avait suivi et combattu habilement toute cette intrigue. Il parvint à déterminer l'électeur à quitter sa capitale, et envoya son secrétaire de légation, Bogne de Faye, pour informer l'empereur que les colonnes de l'Autriche s'ébranlaient pour occuper la Bavière. On sait le mouvement rapide que fit Napoléon sur le Rhin, et les événements de cette mémorable campagne, terminée par le coup de foudre d'Austerlitz (1805). L'empereur témoigna hautement sa satisfaction à son ministre, le fit conseiller d'État, et grand-officier de la Légion d'honneur, en lui accordant le titre de comte de Mosloy. Otto continua de résider à Munich, entouré d'une grande considération, jusqu'en 1809, où il fut envoyé à Vienne comme ambassadeur. Il prit une grande part aux négociations du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, en échangea les conditions, et continua à représenter l'empereur à Vienne jusqu'au commencement de 1813. Les désastres de l'expédition de Russie avaient produit un profond ébranlement dans toute l'Allemagne. Les passions belliqueuses s'étaient ranimées avec violence, et la politique tortueuse du cabinet autrichien voulait s'en faire un instrument pour substituer sa suprématie à ce qu'elle appelait la domination de la France. La situation était critique. « Napoléon ne jugeant pas son ambassadeur à Vienne ni assez influent ni assez clairvoyant, lui donna comme successeur le comte Louis de Narbonne (mars), dont il a dit plus tard à Sainte-Hélène qu'il fut trop clairvoyant et trop entreprenant, ce qui avait poussé trop tôt l'Autriche à jeter le masque, et nous fut funeste (Thiers). » A son retour, Otto fut fait ministre d'État. A la fin de 1813, il fut envoyé à Mayence, comme commissaire extraordinaire, pour tenter de réchauffer l'esprit public en faveur de l'empereur, mais il ne put arriver jusqu'à sa destination. Il se montra disposé à servir le pays sous la première restauration. Homme sage, modeste, plein de probité et d'expérience, il pouvait rendre encore d'éminents services dans l'administration. On dit qu'il fut écarté du conseil d'État par l'influence de Talleyrand, dont l'inimitié remontait à 1801. On raconta à cette époque du consulat, dans les cercles politiques, qu'Otto, en homme probe, avait refusé de se prêter à des projets de spéculation sur les fonds publics que ce grand personnage avait formés en vue des préliminaires de paix. Dans les Cent Jours, il accepta de Napoléon la place de sous-secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères. Après Waterloo, il fut chargé d'une mission extraordinaire auprès du gouvernement anglais, pour des mesures concernant la sûreté personnelle de Napoléon; mais il ne put obtenir de passeport, et n'alla pas au delà de Calais. A partir de cette époque, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. Le comte Otto a laissé la réputation d'un homme probe, désintéressé, bienveillant, et d'un diplomate qui possédait des talents supérieurs. Très-versé dans les littératures étrangères, aimable dans le monde, il savait être érudit et profond avec les savants. Marié à mademoiselle Livingston, qui appartenait à une des familles les plus considérables des États-Unis, il épousa ensuite la fille de Saint John de Crèvecœur, consul de France à New-York. Il eut de ce mariage une fille mariée à M. Pelet (de la Lozère), ancien député et ministre sous Louis-Philippe.

J. Chanut.

Bignon, *Histoire de France sous Napoléon*. — Thiers, *Consulat et empire*. — A. Lefebvre, *Histoire des cabinets de l'Europe pendant le consulat et l'empire*. — Rabbe et Boisjolin, *Biogr. des contemp.* — *Moniteur*, 16 novembre 1817.

* OTTO (*Frédéric-Jules*), chimiste allemand, né le 8 janvier 1809, à Grossenhain, en Saxe. Après avoir été employé dans la fabrique

de porcelaine de Nathusius, il devint en 1835 professeur extraordinaire et en 1842 professeur ordinaire de chimie au *Carolinum* de Brunswick; il est aussi depuis de longues années membre de la commission supérieure d'hygiène. On a de lui : *Lehrbuch der Chemie* (Manuel de chimie); Brunswick, 1840-1843, 1844-1846 et 1853-1855, 3 vol. in-8°; — *Lehrbuch der rationellen Praxis der landwirthschaftlichen Gewerbe* (Manuel d'une pratique raisonnée des industries rurales); ibid., 1849-1850, et 1852-1855, 2 parties, in-8°; excellent ouvrage; — *Lehrbuch der Essigfabrikation* (Manuel de la fabrication du vinaigre); ibid., 1857, in-8°; — *Anleitung zur Ausmittelung der Gifte* (Manière de reconnaître la présence des poisons); ibid., 1857, in-8°. O.

Conv.-Lex.

OTTOCAR de Styrie, poëte et historien allemand, né en Styrie, vers le milieu du treizième siècle, mort dans la première moitié du quatorzième. On l'a jusque dans ces derniers temps confondu avec un certain chevalier Ottocar de Horneck, son contemporain, et l'on a prétendu à tort qu'il prit part aux luttes sanglantes qui s'engagèrent dans son pays après l'avénement de Rodolphe de Habsbourg, dont il aurait suivi le parti. Des recherches récentes, basées sur une étude attentive de ce qu'il rapporte lui-même au sujet de sa personne, ont fourni les résultats suivants. Il appartenait par sa naissance à la classe des *ministeriales*, personnes ne jouissant que d'une demi-liberté et astreintes à certains services; ses fonctions consisistaient à égayer par ses vers et son talent de musicien la cour de son seigneure, Othon de Liétenstein, gouverneur de Styrie et fils du célèbre *minnesinger* Ulric de Lichtenstein. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les châteaux d'Othon, et assista aussi à plusieurs grandes fêtes et solennités célébrées à Vienne, à Prague et à Presbourg. Il a écrit, dans l'intervalle de 1300 à 1316, une *Chronique rimée d'Autriche et de Styrie*, relatant les événements qui se sont passés depuis 1230 environ jusqu'en 1309 dans ces deux pays et dans les contrées avoisinantes, l'Italie, la Bohême et la Hongrie. Ce poëme, de plus de quatre-vingt mille vers, est une des sources les plus importantes de l'histoire de cette époque, et contient les détails les plus intéressants sur les mœurs et coutumes d'alors; il a été imprimé dans les *Scriptores rerum austriacarum* de Pez, dont il forme le troisième volume. On conserve en manuscrit à la bibliothèque impériale de Vienne une *Chronique du monde rimée*, composée par Ottocar d'après des sources latines; elle s'étend jusqu'à la mort de l'empereur Frédéric II; des fragments s'en trouvent dans les *Deukmaler* de Pischon. E. V.

Th. Schacht, *Aus und über Ottokars von Horneck Reimchronik* (Mayence, 1820). — Th. Jacobi, *De Ottocaro chronico austriaco* (Breslau, 1839). — Toscano del Banner, *Die deutsche Nationalliteratur der oestreichischen Monarchie* (Vienne, 1849, t. I).

OTTOKAR. *Voy.* PRZEMISLAS.

OTTONELLI (*Jean-Dominique*), jésuite italien, né en 1584, à Fanano (duché de Modène), mort à Florence, le 14 mars 1670, fut recteur des colléges de Recanati et de Fermo. Entré chez les jésuites à l'âge de dix-huit ans, il professa pendant quelque temps les belles-lettres, et se retira ensuite à Florence, où il passa la plus grande partie de sa vie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont été publiés sous l'anagramme d'Odomenigo Lelonati; les principaux sont : *Memoriale agli spettatori delle teatrali oscenita*; Florence, 1640, in-24; — *Della cristiana moderazione del teatro*; Florence, 1640, 1646 et 1652, 4 vol. in-4°; — *Floriferium de multiplici conversationum genere*; Florence, 1652, in-8°; — *Trattato della pittura e scultura, uso ed abuso, loro composto, da un teologo* (le P. Ottonelli) *et da un pittore* (Pierre Berettini de Cortone); Florence, 1652, in-4°; — *Responsio ad quæstionem, quid mali habet adire domum personæ parum modestæ ad conversationem*; Florence, 1645 et 1646, in-4°; cette dissertation est fort curieuse; — *Parænesis ad lusores chartis vel aleis ut abstineant*; Florence, 1659, in-4°; — *Magistero spirituale per gli esercizi di S. Ignazio*; Florence, 1669, in-8°.

H. F—T.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VIII, p. 237. — *Biblioth. scriptorum S. J.*

OTWAY (*Thomas*), poëte dramatique anglais, né à Trotten, dans le comté de Sussex, le 3 mars 1651, mort le 14 avril 1685. Il reçut sa première éducation à l'école de Wickeham, près de Winchester, et entra ensuite au collége de Christ-Church à Oxford, en 1669. Il quitta l'université sans avoir aucun grade, se rendit à Londres et se fit acteur. Il réussit peu dans cette carrière, mais eut plus de succès comme auteur dramatique. Si ses premières pièces lui rapportèrent à peine de quoi vivre, elles lui valurent le patronage du comte de Plymouth, qui lui procura une commission de cornette dans l'armée de Flandre, en 1677. Promptement dégoûté de la carrière militaire, Otway revint à Londres plus pauvre qu'avant son départ, et se remit à écrire pour le théâtre. *L'Orphelin*, une de ses pièces les plus intéressantes, attesta le progrès de son talent, progrès qui se manifesta d'une manière plus éclatante dans sa *Venise sauvée*, drame pathétique et vigoureux, qui, malgré de graves défauts, est une œuvre de grand mérite et qui promettait un poëte de premier ordre; malheureusement ses habitudes de dissipation, qu'expliquent sans les excuser les mœurs du temps, le conduisirent et le retinrent dans l'indigence, et une fin prématurée termina à trente-quatre ans sa vie déréglée et infortunée. On raconta diversement sa mort. Suivant quel-

ques-uns, pressé par la faim et réduit à demander l'aumône, il reçut une guinée, avec laquelle il se hâta d'acheter du pain et le dévora avec une avidité qui, succédant à une longue abstinence, lui devint mortelle. D'après Pope, le poëte ayant poursuivi jusqu'à Douvres l'assassin d'un de ses amis fut saisi d'une fièvre violente qui mit fin à ses jours. Otway, vivant à une époque où le goût de la littérature française envahissait l'Angleterre, essaya de combiner les qualités essentielles du drame de Shakspeare avec quelques-unes des qualités du théâtre de Corneille, Racine et Molière. En général ce mélange d'éléments contradictoires n'a produit que des œuvres équivoques, mais où abondent les beautés dramatiques. L'auteur montre une exacte connaissance du cœur humain, et excelle dans l'expression des sentiments tendres et émouvants. On regrette que l'immoralité de son temps ait laissé tant de traces dans ses ouvrages. On a de lui : *Alcibiades*, tragédie; 1675, in-4°; — *Dom Carlos, prince of Spain*, trag ; 1676, in-4° : d'après une nouvelle de Saint-Réal; — *Titus and Berenice*, trag.; 1677, in-4° : traduite de Racine; — *The cheats of Scapin*, farce; 1677, in-4° : traduite des *Fourberies de Scapin* de Molière; — *Friendship in fashion*, comédie; 1678, in-4°; — *Caius Marius*, trag.; 1680, in-4°; — *The orphan*, trag.; 1680, in-4°; — *The soldier's fortune*, com.; 1681, in-4°; — *Venice preserved*, trag.; 1682, in-4° : d'après l'histoire ou plutôt la nouvelle de Saint-Réal intitulée *Conjuration contre Venise*; — *The atheist, or the second part of The soldier's fortune*, com.; 1684, in-4°. Outre ces pièces, Otway composa quelques traductions et écrivit divers poëmes. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1757, 2 vol. in-12, et en 1813, 4 vol. in-8°. L. J.

Johnson, *Lives*. — Cibber, *Lives*. — Spence, *Anecdotes*. — Chalmers, *General biographical dictionary*. — *Vie d'Otway*, en tête de l'édition de 1813.

OUDEAU (*Joseph*), jésuite et prédicateur français, né à Gray (Franche-Comté), en 1607, mort à Besançon, le 25 octobre 1668. Admis à l'âge de dix-neuf ans dans la Compagnie de Jésus, il professa pendant sept ans les humanités et la rhétorique, et se livra ensuite au ministère de la prédication, à Paris et dans plusieurs autres villes de France. Il fut l'un des premiers prédicateurs qui cherchèrent à faire disparaître de la chaire chrétienne les pointes et les trivialités qu'y avaient apportées les Maillard et les Menot, ses devanciers. On a de lui : *Panégyriques des instituteurs d'Ordres*; Paris, 1664, in-8°; — *Des peines infligées par Dieu à l'homme pécheur*; Lyon, 1665, in-8° : recueil de sermons pour l'Avent; — *Panégyriques de la sainte Vierge pour toutes les fêtes de l'année*; Lyon, 1665, in-8°; — *Le prédicateur évangélique, ou sermons pour tout le carême et l'octave du saint Sacrement*; Lyon, 1665, in-8°; et quelques autres ouvrages de piété énumérés par Sottwel. H. F.

Backer, *Biblioth. des écriv. de la Compagnie de Jésus*; 1859, 5e série, p. 562.

OUDEAU (*Françoise*), religieuse française, morte à Poissy, le 4 octobre 1644. Issue d'une famille noble qui habitait Paris, elle entra dans le couvent des dominicaines de Poissy, et s'y distingua par ses talents autant que par sa piété. Versée dans la connaissance des saintes Écritures et des Pères de l'Église, elle entendait parfaitement la langue latine, et a traduit en français : *Sermons méditatifs du dévot Père saint Bernard, abbé de Clervaux, sur le Cantique des cantiques*; Paris, 1621, in-8°. Elle dédia cet ouvrage à Jeanne de Gondi, prieure de son monastère. H. F.

Hilarion de Coste, *Les Éloges et les vies des reines, des princesses et des dames illustres*, t. II, p. 781.

OUDEGHERST (*Pierre* D'), historien belge, né à Lille, dans les premières années du seizième siècle. Il acquit de la réputation par son habileté dans la pratique du droit, et devint lieutenant du bailli de Tournai; ce fut pour quelque commission relative à cet emploi qu'il se rendit, en 1569, à la cour de Maximilien II. Il fit ensuite le voyage d'Espagne, et mourut à Madrid peu de temps après l'année 1571. On a de lui : *Les chroniques et annales de Flandre*; Anvers, 1571, in-4° : cette histoire, qui s'arrête à 1477, est rédigée sur des documents authentiques et avec plus d'ordre que celle de Meyer. K.

Paquot, *Mém.*, III.

OUDENAERDE (*Robert* VAN), peintre, graveur et poëte flamand, né à Gand, le 3 septembre 1663, mort dans la même ville, le 3 juin 1743. Il étudia la peinture chez François van Cuyck de Mierop, puis, à Anvers, dans l'atelier des van Cleef. En 1685 il suivit à Rome les leçons de Carlo-Maratto. Il essaya aussi de graver à l'eau-forte, et débuta par reproduire une esquisse de son maître représentant le *Mariage de la sainte Vierge*. Lorsque Maratto aperçut chez les marchands d'estampes l'œuvre d'Oudenaerde, il devint furieux de se voir aussi mal gravé et chassa l'élève indiscret; mais Oudenaerde lui montra un si vif regret de sa faute que le maître, désarmé, lui rendit toute son amitié et le choisit même pour graver sous ses yeux ses principaux ouvrages. Oudenaerde resta quinze ans avec Maratto. Au bout de ce temps le cardinal Barbarigo, évêque de Vérone, l'appela près de lui pour exécuter un grand ouvrage sur sa famille, composé de portraits et d'emblèmes accompagnés de vers latins. Oudenaerde fut chargé à la fois du dessin, de la gravure et du texte; il s'acquitta si bien de cette tâche que les diverses académies d'Italie lui ouvrirent leurs portes; le cardinal, après l'avoir gardé vingt-deux ans auprès de lui, le fit entrer dans les ordres. L'artiste, qui était depuis trente-sept ans en Ita-

lie, voulut revoir sa patrie, et demanda un congé d'un an : on lui fit à Gand un accueil distingué. Il se disposait à partir lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Barbarigo. Il se fixa dès lors à Gand, où il fut accablé de travaux. Il termina sa laborieuse existence à quatre-vingts ans, et fut enterré solennellement dans la cathédrale Saint-Bavon.

La manière de dessiner et de peindre d'Oudenaerde tient essentiellement de celle de Maratto. Sa couleur est chaude et vigoureuse, mais sans contrastes heurtés. Sa touche est franche et facile, son pinceau agréable et suave, surtout dans le portrait, où il eut un grand succès. Son dessin est correct; ses compositions belles, sévères, pleines d'action. La plus grande partie de ses œuvres est restée en Italie; cependant beaucoup de monuments de Gand conservent de beaux morceaux sortis de sa main; les principaux sont : aux Béguines : *Jésus au milieu des docteurs;* à Saint-Jacques : *Sainte Catherine conduite devant les idoles;* à la chapelle des Bouchers : un immense tableau représentant les chefs de cette confrérie; aux Chartreux : *Saint Pierre apparaissant à ces religieux pour les empêcher de quitter le cloître :* véritable chef d'œuvre; à l'abbaye de Baudelos : les *portraits* de grandeur naturelle des moines de ce temps. Ces portraits se recommandent par la variété des poses, l'expression et la vérité des figures.

Il a laissé beaucoup de magnifiques estampes, gravées à Rome, surtout d'après Carlo Maratto, et qui font aujourd'hui encore l'admiration des amateurs. Depuis son retour à Gand (1722), il ne grava plus que de petites planches, et encore en petit nombre. Le grand ouvrage auquel il travailla vingt années, et que la mort du cardinal Barbarigo vint interrompre, a été publié sous ce titre : *Numismata virorum illustrium ex gente Barbarigo;* 1762, in-fol. : il contient cent soixante-quinze planches. Il ne paraît pas que les autres écrits d'Oudenaerde aient été recueillis. On trouve quelques pièces de vers dans les ouvrages d'autres littérateurs, auxquels elles étaient adressées.

On ne connaît d'Oudenaerde qu'un seul élève, François Pilsen, peintre et graveur, qui conservait l'œuvre complète de son maître, œuvre trop rare et trop peu connue. A. DE L.

Descamps, *La vie des peintres flamands, etc.*, t. III, p. 80-82. — Pilkington, *Dictionary of painters*.

OUDENDORP (*François* DE), philologue hollandais, né à Leyde, le 31 juillet 1696, mort dans la même ville, en 1761. Il étudia à l'université de Leyde, sous Perizonius, J. Gronovius et Burmann, et devint professeur de troisième classe à l'université de sa ville natale. Il quitta cette position pour la place de recteur de l'école de Nimègue en 1724. Deux ans plus tard il fut appelé au même titre à Harlem, où il resta jusqu'en 1740, époque à laquelle l'université de Leyde le rappela et lui confia la chaire d'éloquence et d'histoire. Philologue instruit et judicieux, mais peu original, Oudendorp a donné de bonnes éditions du *De prodigiis* de Julius Obsequens, Leyde, 1720, in-8°; de *la Pharsale* de Lucain, 1728, in-4°; des *Stratagematica* de Frontin, 1731, in-8°; des *Commentaires* de César, 1737, in-4°; de *Suétone*, 1751, in-8°. Il avait préparé une édition d'Apulée, qui parut par les soins de Runkhen; 1786, in-4°. Outre ces éditions, on a d'Oudendorp diverses dissertations, une entre autres intitulée : *Oratio de literariis C. Julii Cæsaris studiis;* Leyde, 1740, in-4°. Z.

Saxe, *Onomast. literarium*. — Rotermund, *Suppl.* à l'*Allg. Gelhrt. Lexikon* de Jöcher.

OUDENDORP. *Voy.* OLDENDORP.

OUDET (*Jacques-Joseph*), officier supérieur français, né à Meynal, en 1773, blessé mortellement à Wagram (7 juillet 1809). Il servit dans les armées républicaines d'abord contre les Vendéens, et parvint au grade de lieutenant-colonel. Patriote enthousiaste, il se montra opposé au coup d'État du 18 brumaire. Relégué à Besançon par le premier consul, il devint l'un des membres les plus actifs de la société des *Philadelphes*, qui souvent inquiéta le gouvernement impérial. Elle se composait de républicains, de royalistes, que l'on avait réunis par la promesse d'institutions libérales sous les Bourbons. Oudet fut compromis lors du procès de Moreau. On lui attribue plusieurs démarches auprès de Napoléon, qui tiennent plus du roman que de l'histoire. Il rentra dans le service actif en 1807, fit vaillamment son devoir, et tomba blessé mortellement à Wagram. Il mourut trois jours après.

Ch. Nodier, *Histoire des sociétés secrètes* (1814). — *Mémoires d'une contemporaine*.

OUDIN (*César*), littérateur français, mort le 1er octobre 1625. Fils de Nicolas Oudin, grand prévôt du Bassigni, il fut élevé à la cour, et remplit diverses négociations auprès des princes d'Allemagne. En 1597, il devint secrétaire interprète du roi pour les langues étrangères. On a de lui des ouvrages traduits de l'espagnol et deux grammaires, l'une italienne (Paris, 1645, in-8°), l'autre castillane (Rouen, 1675, in-12), corrigées et augmentées par son fils.

OUDIN (*Antoine*), fils du précédent, mort le 21 février 1653, le remplaça dans les fonctions d'interprète. Louis XIII l'envoya en Italie, où il séjourna assez longtemps, soit à Rome, soit à Turin, et Louis XIV le prit en 1651 pour maître d'italien. Oudin a publié : *Grammaire françoise, rapportée au langage du temps;* Paris, 1633, et Rouen, 1645, in-12 : ouvrage cité avec éloges par les premiers académiciens; — *Histoire des guerres de Flandre;* Paris, 1634, in-4°, trad. de la Ire part. de l'ouvrage du card. Bentivoglio; — *Recherches italiennes et françoises, ou dictionnaire italien et françois;* Paris, 1640, 2 vol. in-4°; l'édit. de 1698 a été revue par Veneroni; — *Trésor des langues espagnole et françoise, ou dictionnaire,* etc.;

ibid., 1645, in-4°; — *Curiosités françoises, ou recueil de plusieurs belles propriétés, avec une infinité de proverbes et de quolibets;* Rouen, 1649, 1656, in-8°.

Un parent des précédents, Oudin (*François-Cesar*), qui fut attaché au fils de la marquise de Sévigné, est auteur d'un *Nouveau Recueil de divertissements comiques* (Paris, 1670, in-12).

Moreri, *Grand Dict. hist.*

OUDIN (*Casimir*), érudit français, né le 14 février 1638, à Mézières-sur-Meuse, mort en septembre 1717, à Leyde. Il était fils d'un tisserand. Sa passion pour les livres et le désir de s'instruire le décidèrent, ses études terminées à Charleville, à entrer dans l'ordre de Prémontré, où il espérait trouver des moyens d'instruction de tous genres. En prenant l'habit religieux (1655), il adopta le prénom de Casimir, au lieu de celui de *Remi*, qu'il avait reçu au baptême L'histoire des auteurs ecclésiastiques attira d'abord son attention, et il s'en occupait depuis plusieurs années lorsqu'il devint professeur de théologie à l'abbaye de Moreau (1669), dont il fut nommé grand prieur l'année suivante. Après avoir administré la cure d'Épinay sous Gamaches (diocèse de Rouen), il rentra dans le cloître, afin de se livrer en paix à ses premiers travaux (1677). Il se trouvait au couvent de Bucilly lors du passage de Louis XIV, qui se rendait en Flandre (1er mars 1680). Au moment où le roi entra dans le salon, le soleil brilla tout à coup, ce qui fournit à Oudin d'improviser ce distique flatteur :

> Solem vere novum nunc Sol antiquus adorat,
> Et Martem novum Martia prima dies.

A la suite d'un voyage pendant lequel il visita les abbayes que l'ordre possédait en Lorraine, en Bourgogne et dans les Pays-Bas, il oblint la permission de se fixer à Paris (1683), et fut admis dans l'intimité des savants bénédictins de Saint-Maur, qui mirent leurs nombreux matériaux historiques à sa disposition. Il jouissait d'une grande réputation de vertu et de science; on le citait même comme un modèle de piété et de régularité. Mais ses supérieurs, alarmés de l'étroite liaison qu'il avait formée avec le fameux pasteur Jurieu, le reléguèrent à l'abbaye de Ressons, près Beauvais (1692). Cet acte de sévérité l'indigna : séparé de ses amis les plus chers, n'ayant d'autre distraction que les exercices de la vie monastique, dont il était dégoûté, il tomba dans une mélancolie profonde. Les dures pénitences qu'on lui imposa achevèrent de l'exaspérer; il réussit enfin à s'échapper, et passa en Hollande (1692). Arrivé à Leyde, il abjura publiquement *stoice et hilariter*, suivant ses propres expressions, et fut nommé sous-bibliothécaire de l'université. « Contre l'ordinaire des transfuges, dit l'abbé Boulliot, il conserva toujours l'estime générale de ses coreligionnaires, et il la dut surtout à la pureté de ses mœurs. Il répondit à ceux qui l'engageaient à se marier qu'il avait embrassé le calvinisme par amour pour la vérité, et non pour s'affranchir du célibat. » Les principaux ouvrages d'Oudin sont : *Supplementum de scriptoribus vel de scriptis ecclesiasticis a Bellarmino omissis ad ann.* 1460; Paris, 1686, in-8°, ce livre, qui est loin de contenir tous les auteurs omis par Bellarmin, fourmille d'erreurs grossières, s'il faut en croire le savant Cave ; — *Le Prémontré défroqué;* Leyde, 1692, in-12; — *Veterum aliquot Galliæ et Belgii scriptorum opuscula sacra nunquam edita*; ibid., 1692, in-8°; — *Historia abbatis Calvi-Montis*, dans le t. III des *Acta sanctorum* (1701); — *De Collectanea*, dans le t. VII et VIII de l'*Hist. de la rép. des lettres* de Mason : critique sans portée, dirigée contre dom Banduri; — *Trias dissert. criticarum;* Leyde, 1717, in 8°; il prétend que le *Codex Alexandrinus* n'est que du dixième siècle, et que les questions *Ad Antiochum principem* ont été faussement attribuées à saint Athanase; — *De scriptoribus Ecclesiæ antiquis;* Leipzig, 1722, 3 vol. in-fol. « On y trouve, disent MM. Haag, tout ce qu'on peut désirer dans un travail de ce genre, sur la vie des auteurs comme sur leurs ouvrages; beaucoup d'erreurs ont sans doute été commises par Oudin, mais ceux qui se sont occupés des recherches analogues se montreront indulgents pour des fautes inévitables et le loueront grandement de la diligence singulière avec laquelle il a recueilli une immense quantité de matériaux. »

Niceron, *Mémoires*, I et X. — Moréri, *Dict. hist.* — Paquot, *Memoires.* — Hugo, *Annales ord. Præm.*, I, col. 55. — Boulliot, *Biogr. ardennaise*, II. — Haag frères, *La France protest.*

OUDIN (*François*), érudit français, né le 1er novembre 1673, à Vignori (Champagne), mort le 28 avril 1752, à Dijon. Après avoir fait de bonnes études sous la direction de son oncle Jean Oudin, chanoine à Langres, il entra en 1691 chez les jésuites, et fut chargé par eux d'enseigner la rhétorique, puis la théologie. A l'exception de deux voyages à Paris, toute sa vie se passa dans cette ville. Il écrivit très-purement en latin et savait fort bien l'espagnol, le portugais, l'italien et l'anglais; aussi était-il lié avec presque tous les savants de l'Europe, qui s'accordaient à louer en lui une vaste érudition jointe à un caractère doux et modeste et à un zèle ardent pour le progrès des lettres. On a de lui : *Somnia*, poëme; Dijon, 1697, in-8°; Langres, 1698, in-12; — *S. Francisco Xaverio hymni IX et officium;* Dijon, 1705, in-12; — *Bibliotheca Patri Ferreti;* ibid., 1707, in-4°; *Silva distichorum moralium;* ibid., 1719, 1720, in-8°; — *Hymni novi;* ibid., 1720, in-12; — *Bernardi Monetæ epicedium;* ibid., 1729, in-fol. et in-4°. On doit aussi au même jésuite beaucoup de pièces de vers insérées dans les *Poemata didascalica* et de dissertations théologiques et historiques dans les *Mémoires* de

Trévoux, le *Journal des Savants* et quelques autres recueils.

Moréri, *Grand dict. hist.*

OUDINET (*Marc-Antoine*), numismate français, né en 1643, à Reims, où il est mort, le 12 janvier 1712. Sa famille était originaire de Cambrai. Au collége des Jésuites de Reims, où il fit ses études, il brilla surtout par l'étendue de sa mémoire, qui lui permit, dit-on, d'apprendre par cœur en une semaine les douze livres de l'*Énéide*. Après avoir été reçu avocat à Paris, il revint pratiquer le barreau dans sa ville natale, où le succès de ses plaidoyers lui valut la première chaire vacante de l'université. Invité par Rainssant, son parent, à partager avec lui la garde des médailles du cabinet du Roi, il accepta cette offre, l'aida dans la rédaction du catalogue et lui succéda en 1689. Lors du renouvellement de l'Académie des inscriptions (1701), il en fut nommé associé. On a de lui quelques *Mémoires* insérés dans le recueil de cette compagnie et relatifs à des médailles anciennes.

Hist. de l'Acad. des inscript., t. III.

OUDINOT duc de Reggio (*Charles-Nicolas*), maréchal de France, né à Bar-le-Duc, le 25 avril 1767, mort à Paris, le 13 septembre 1847. Sa famille le destinait au commerce; mais il s'enrôla à dix-sept ans dans le régiment de Médoc-infanterie, où il servit jusqu'en 1787, époque où il revint à Bar, par déférence pour son père. L'énergie qu'il déploya à la tête de la milice bourgeoise pour réprimer en 1790 une émeute populaire, le fit, en 1792, nommer lieutenant-colonel du 3e bataillon des volontaires de la Meuse, avec lequel il défendit le château de Bitche. Le 6 novembre 1793, il fut nommé chef de brigade de la 4e de ligne, et placé sous les ordres du général Ambert à Kayserslautern. Attaqué, le 23 mai 1794, par dix mille ennemis qui avaient coupé son régiment du reste de la division, Oudinot se battit pendant huit heures près du village de Morlautern, et parvint, en se faisant jour à la baïonnette, à opérer sa retraite sans être entamé. Ambert le proclama le sauveur de sa division, et le 2 juin suivant, les représentants du peuple le firent général de brigade. Le 6 août, une manœuvre habile et hardie le rendit maître de Trèves, où il eut la jambe cassée. Le 18 octobre 1795, il fut blessé de cinq coups de sabre à l'affaire de nuit de Neckerau, devant Mannheim, et tomba au pouvoir des Autrichiens. Échangé, le 7 janvier 1796, après trois mois de captivité, il fut employé à l'armée du Rhin et Moselle sous Moreau, fit les campagnes de Souabe et de Bavière, et se trouva au combat de Neubourg (14 septembre 1796), où il reçut une balle et quatre coups de sabre. Après le traité de Campo-Formio (1797), Oudinot était désigné pour commander une brigade à l'armée d'Angleterre; mais, en 1799, on l'envoya à l'armée d'Helvétie, où, malgré des prodiges de valeur, il ne parvint pas à s'ouvrir le passage de Feldkirch, position formidable, qui est la clef de cette partie du Voralberg et du Tyrol. Nommé général de division (12 avril 1799) et blessé deux fois aux combats sanglants de Wurmlos et Schwitz, Oudinot succéda comme chef d'état-major de l'armée au général Chérin, tué le 4 juin, et ce fut lui qui à la bataille de Zurich força l'entrée de la ville et en chassa les Russes après un combat acharné. Il suivit Massena en Italie, et pendant le siége de Gênes il traversa (16 mai 1800), sur une frêle embarcation, l'escadre anglaise qui bloquait ce port, essuya son feu et débarqua heureusement à Finale pour communiquer au général Suchet les intentions de Massena. Après la reddition de Gênes (2 juin), il continua ses fonctions sous Brune, et le 26 décembre, à la tête de ses officiers et et de quelques chasseurs du 14e, il enleva au combat de Monzembano une batterie qui, placée sur une hauteur, foudroyait l'armée française arrêtée au passage du Mincio, et prit lui-même une des pièces de canon. Cette heureuse audace contribua puissamment à changer en victoire une défaite commencée; aussi le premier consul décerna à Oudinot (8 mars 1801) un sabre d'honneur et lui donna le canon qu'il avait conquis. Employé en 1801 et 1802, comme inspecteur général, commandant la première division du camp de Bruges en 1803, grand'-croix de la Légion d'honneur (6 mars 1805), Oudinot reçut, le 5 février 1805, le commandement de dix bataillons de la réserve réunis à Arras; ce corps fut depuis lors désigné sous le nom de *grenadiers Oudinot*. A la tête de cette phalange d'élite, il se distingua aux combats de Wertingen, d'Amstetten, à Vienne, où il se porta sur le pont du Danube et s'empara des batteries qui en défendaient le passage, enfin à Hollabrunn il fut grièvement blessé d'une balle à la cuisse, ce qui l'obligea de remettre à Duroc le commandement. A peine guéri, il assistait à la bataille d'Austerlitz, et sa division s'y couvrait de gloire. En 1806, il fut chargé de prendre possession de Neufchâtel et de Valingen, et sut dans cette mission se concilier si bien l'estime et l'affection des habitants de ces contrées qu'ils lui décernèrent à son départ une épée d'honneur et le titre de bourgeois de Neufchâtel, quoique une vieille loi de ce canton défendit d'en investir un catholique. Oudinot entra à Berlin (25 octobre 1806) après la bataille d'Iéna, et par ses savantes manœuvres il décida en Pologne la victoire d'Ostrolenka (16 février 1807), ce qui lui valut le titre de comte et une dotation considérable. Il se rendit ensuite à Dantzick pour renforcer l'armée du maréchal Lefèvre, qui assiégeait cette ville. Cette place capitula le 24 mai. Napoléon réorganisa l'armée : Oudinot, avec ses grenadiers, forma l'avant-garde dans la marche sur Friedland; il y soutint (14 juin) pendant douze heures les attaques de soixante-quinze mille Russes, et donna ainsi le temps au reste

de l'armée de gagner une bataille qui décida la paix de Tilsitt. L'année suivante, il fut nommé gouverneur d'Erfurth, et Napoléon le présenta à l'empereur Alexandre en l'appelant *le Bayard de l'armée*. « Comme lui, ajouta-t-il, il est sans peur et sans reproche. » En 1809, il marcha contre les Autrichiens, et soutint sa réputation de bravoure à Landshut, à Ried, à Ebersberg et devant Vienne. Il fut atteint d'une balle au bras gauche dans l'île de Lobau; mais cette blessure ne l'empêcha point de faire des prodiges de valeur à Wagram, dont il se rendit maître (6 juillet), et dès lors la victoire ne fut plus disputée. Le 12 du même mois, Napoléon conférait à Oudinot la dignité de maréchal de France, et le 15 août suivant le titre héréditaire de duc de Reggio.

En mars 1810, le maréchal Oudinot fut chargé d'occuper Utrecht et La Haye, et après l'abdication du roi de Hollande d'administrer provisoirement ce pays. Il sut alors concilier l'exécution des ordres rigoureux qu'il reçut avec les égards dus aux Hollandais, qui, pénétrés de reconnaissance, lui offrirent une épée d'honneur. En 1812, appelé au commandement du 2e corps de la grande armée, et détaché sur la Dwina pour couvrir la gauche de la ligne d'opérations de l'empereur et combattre l'armée de Wittgenstein, il passa cette rivière le 29 juillet, fit charger son infanterie à la baïonnette sur une division ennemie qui l'avait aussi déjà franchie, la culbuta, lui enleva dix pièces de canon, et tout ce qui ne fut point tué ou pris se trouva contraint de se jeter dans la Dwina. Le 17 août, grièvement blessé d'un biscaïen à l'épaule, il remit son commandement à Saint-Cyr, et quitta Polotsk pour se faire transporter à Wilna. Il ne revint au 2e corps que le 4 novembre, en apprenant que ce général avait été également atteint d'une blessure grave devant Polotsk; il connut en même temps le commencement des désastres de l'armée. Le 2e corps avait alors opéré sa jonction avec le 9e, sous les ordres du duc de Bellune; malheureusement Oudinot et ce dernier différèrent de vues sur la manière de couvrir la retraite, et les opérations contre Wittgenstein se ressentirent de leur manque d'entente, jusqu'à l'arrivée de l'empereur à Orcha. Chargé de se porter sur Borizow pour assurer le passage de la Bérésina, le maréchal, dont le corps était réduit à cinq mille hommes, rencontra (23 novembre) à Lachnitza la division du comte Pahlen, la battit, lui fit neuf cents prisonniers, lui enleva tous ses bagages, la força de repasser la Bérésina, occupa le 25 Studzianka, et le 27 prit position dans les bois de Borizow. Le 28 il tomba blessé d'une balle au côté. Transporté au village de Plechnitsoui, et n'ayant trouvé asile que dans une misérable grange, il fut attaqué le 30 par l'avant-garde russe. Son escorte ne se composait que d'une cinquantaine d'hommes; le maréchal ordonna de barricader sa demeure, et il y soutint contre une brigade entière de hussards un véritable siége, pendant lequel, à demi mourant, il fut frappé d'un éclat de bois. Après une journée de résistance, il fut enfin délivré par les troupes westphaliennes du général Hammerstein. En 1813, à Lutzen, il appuya le maréchal Ney sans prendre une part directe à l'action, et à Bautzen il contribua puissamment à la victoire (20 mai). Des ordres pressants lui enjoignirent peu après de pénétrer à tout prix dans Berlin; mais il fut battu par Bernadotte à Gross-Beeren, et obligé d'opérer sa retraite sous Wittemberg (30 août). A la suite de ce revers, Napoléon lui retira son commandement en chef, pour le donner au maréchal Ney, et lui prescrivit d'être concentré, le 4 septembre, à Bareuth pour que l'attaque sur Berlin eût lieu le 9 ou le 10. Cet ordre était absolu, et cependant inexécutable dans un aussi court espace de temps. Ney engagea le 6 devant Iuterbock une action où les Français éprouvèrent une perte considérable, et Oudinot, à la tête des divisions Pacthod et Guilleminot, parvint à sauver l'artillerie et à assurer la retraite sur Torgau. L'empereur rappela le duc de Reggio à Dresde, et lui confia le commandement de deux divisions de la jeune garde, à la tête desquelles il défit, le 16 octobre, à Wachau, devant Leipzig, le corps russe du prince de Wurtemberg. Lorsque l'armée évacua, trois jours après, cette dernière ville, placé à l'arrière-garde, il protégea la retraite et battit le corps prussien du général York à Freybourg, au passage de l'Unstrutt. Mais le 26 de ce mois, à Gotha, une violente attaque de typhus l'obligea de quitter l'armée, et on le conduisit mourant à sa terre de Jeand'heures, près de Bar-le-Duc. Après quelques mois de convalescence, il reçut encore le commandement d'un corps d'armée qui se distingua aux affaires de Brienne, de Nangis, de Bar-sur-Aube et d'Arcis-sur-Aube.

Napoléon, dans ses appréciations de la campagne de 1814, a approuvé pleinement les opérations du maréchal Oudinot. Après la capitulation de Paris, le duc de Reggio fut un des maréchaux qui, à Fontainebleau, adressèrent le 4 avril, des observations à l'empereur sur la gravité de la situation, à la suite desquelles s'ouvrirent des négociations entre Napoléon et les princes alliés. Il adhéra ensuite aux actes du sénat, et lorsque, le 16 avril, le comte d'Artois institua un conseil provisoire de gouvernement, il en fit partie et s'efforça constamment d'y faire prévaloir les idées modérées et une sollicitude éclairée pour les intérêts de l'armée. Louis XVIII le nomma successivement ministre d'État, commandant en chef du corps royal des grenadiers et des chasseurs à pied de France (20 mai 1814), pair de France (4 juin), gouverneur de la 3e division militaire, à Metz, commandeur de Saint-Louis (24 septembre 1814). En apprenant le retour de Napoléon, Oudinot conduisit jusqu'à Troyes les troupes sous ses ordres; mais il ne put, malgré

les plus grands efforts, retenir ses soldats sous les drapeaux royaux. Fidèle à ses serments, il revint presque seul à Metz, ordonna, le 23 mars 1815, la mise en état de siége des places de la 3e division militaire, et cette mesure une fois prise pour l'honneur et la sûreté du pays, il se retira trois jours après dans sa terre, où l'exilait un ordre impérial. Cet exil fut promptement levé, et le maréchal vint habiter Montmorency sans y être inquiété pendant les Cent-Jours. A son retour, Louis XVIII le nomma l'un des majors généraux de la garde royale (8 septembre 1815), membre du conseil privé (19 septembre), commandant en chef de la garde nationale de Paris (9 octobre), gouverneur de la 3e division militaire (10 janvier 1816), grand'-croix de Saint-Louis (3 mai) et chevalier du Saint-Esprit (30 septembre 1820). En 1823, le maréchal eut le commandement du premier corps de l'armée d'Espagne, et après l'entrée des troupes françaises dans Madrid, il fut nommé gouverneur de cette capitale, où il s'appliqua avec fermeté à contenir et réprimer les fureurs d'une populace exaltée par le fanatisme religieux et politique. Toutes les infortunes trouvèrent à s'abriter sous sa loyale épée. Lors du licenciement de la garde nationale (29 avril 1827), il s'employa avec activité à prévenir les périls de l'irritation des habitants de Paris, et lorsque, en janvier 1830, le comte d'Apponyi, ambassadeur d'Autriche, imagina de refuser aux maréchaux les qualifications ducales dont ils étaient revêtus et qui rappelaient soit nos victoires, soit nos conquêtes sur l'Autriche, le maréchal protesta le premier contre cette prétention étrange, non qu'il trouvât son nom patronymique moins glorieux à porter que celui de duc de Reggio, mais parce qu'en se soumettant aux exigences autrichiennes, on aurait blessé au vif l'honneur national et la dignité de la France. Il était d'ailleurs personnellement désintéressé dans la question, le duché de Reggio, situé en Calabre, ne pouvait être contesté par l'Autriche. Après la révolution de juillet, le maréchal se retira à sa terre de Jeand'heurs, ne venant à Paris qu'à de rares intervalles, et ne se présentant aux Tuileries ou à la chambre des pairs que dans les occasions où son absence aurait été un tort ou l'oubli d'un devoir. Cependant il fut nommé grand chancelier de la Légion d'Honneur (17 mai 1839) et gouverneur des Invalides (21 octobre 1842). C'est dans ces fonctions qu'il termina sa glorieuse carrière. Le maréchal Oudinot s'était marié deux fois; le 15 septembre 1789, il avait épousé Charlotte Derlin, et le 19 janvier 1812, Marie-Charlotte-Eugénie-Julienne de Coucy, qui lui a survécu, et qui fut dame d'honneur de Mme la duchesse de Berry. Une statue a été élevée au maréchal sur une des places de Bar, le 29 septembre 1850. G. DE V.

Victoires et conquêtes, etc.

*OUDINOT, duc DE REGGIO (*Charles-Nicolas-Victor*), général français, fils aîné du précédent, né à Bar-le-Duc, le 3 novembre 1791. Premier page de Napoléon Ier à Erfurth (13 octobre 1808), il le suivit dans la campagne de 1809 contre l'Autriche; et pendant la mémorable nuit qui précéda la bataille de Wagram, il prêta l'appui de son bras à l'empereur, qui, à pied et une lanterne à la main, surveillait en personne, par un épouvantable orage, le passage des troupes sur les ponts du Danube. Satisfait de son courage, Napoléon lui donna un brevet de lieutenant au 5e de hussards (17 août 1809), et Massena le choisit l'année suivante pour aide de camp. Ce fut sous les ordres de ce maréchal qu'il fit les deux campagnes de Portugal et d'Espagne. Sa conduite lui mérita à cette époque d'être proposé trois fois pour la croix d'Honneur; mais trois fois, l'empereur en regard de son nom mit: *trop jeune*. En septembre 1811, il le nomma cependant lieutenant en premier aux chasseurs à cheval de sa garde. Oudinot gagna les épaulettes de capitaine dans la campagne de Russie, où il prit part au combat héroïque que son père blessé soutint le 30 novembre 1812 dans une grange du village de Plechnitsoui contre la brigade du général Landskoy. Leipzig, où il fut blessé au pied par un biscaïen, Hanau, où la prise d'une batterie d'artillerie lui valut d'être promu officier de la Légion d'honneur, Montmirail, où il fit mettre bas les armes à un bataillon prussien, et enfin Craonne, où il fut encore grièvement blessé, furent successivement témoins de sa valeur, qui fut récompensée par le grade de chef d'escadron (1er avril 1814). Promu, peu de temps après, colonel du 8e régiment de chasseurs, il fut le 27 du même mois confirmé dans ce grade par le gouvernement royal et appelé au commandement du 1er régiment de hussards (hussards du roi). En garnison à Metz en mars 1815, Oudinot demeura fidèle aux Bourbons, et suivit la ligne de conduite et l'exemple du maréchal son père. A son retour, Louis XVIII le chargea d'organiser les hussards du nord (4e hussards) et le nomma commandeur de la Légion d'honneur (1er juin 1820) et écuyer cavalcadour (26 novembre suivant). Oudinot reçut en 1822 le commandement du 1er régiment de grenadiers à cheval de la garde, et le grade de maréchal de camp, le 12 juin 1822. Son aptitude spéciale à l'instruction et au maniement des troupes lui fit confier, le 17 novembre 1824, la mission de réorganiser l'école de cavalerie de Saumur. « Plein de respect pour de hautes infortunes, » comme il l'écrivit au ministre de la guerre, le général Oudinot résigna ses fonctions à la révolution de juillet, et ne fut rappelé à l'activité qu'en octobre 1835, où il reçut le commandement du corps expéditionnaire destiné à venger l'échec éprouvé à la Macta. Sa brigade formait l'avant-garde et se dirigeait sur

Maskara, quand il eut la cuisse traversée d'une balle au combat de l'Habra. Forcé de rentrer en France, il fut promu au grade de lieutenant général (31 décembre 1835). Député de Saumur en 1842 et 1846, le général Oudinot vota avec l'opposition modérée et prit la parole dans les questions relatives aux intérêts de l'armée, à l'Algérie, aux haras et au code pénal militaire. Après la révolution de février, son dévouement aux intérêts de l'armée le fit désigner comme membre de la commission de défense nationale instituée le 7 mars 1848. Élu représentant de Maine-et-Loire à l'Assemblée constituante, il prit peu de part à ses travaux et s'associa à la ligne politique de la fraction modérée de l'Assemblée. Dès que l'organisation de l'armée des Alpes eut été résolue, il en reçut le commandement en chef (avril 1848); mais il résigna ce poste au maréchal Bugeaud (janvier 1849) après avoir refusé le portefeuille de la guerre, que lui offrit le prince-président. A cette époque, Rome, après avoir contraint Pie IX à se réfugier à Gaète, allait attirer sur elle les forces de l'Autriche, ce qu'il fallait empêcher à tout prix. Le 20 avril 1849, le général Oudinot fut nommé commandant en chef du corps expéditionnaire de la Méditerranée, destiné à occuper les États de l'Église. Chargé d'une mission à la fois diplomatique et militaire, il réunissait les meilleures conditions pour la remplir dignement. Débarquee le 25 avril à Civita-Vecchia, l'armée française parut le 30 devant Rome. Mais le siége de la ville, pour lequel il fallut attendre des renforts, ne commença régulièrement que le 4 juin. En faisant établir ses batteries, le général avait donné l'ordre précis de ne faire usage ni de bombes ni d'obus dans la crainte de dégrader ou d'incendier les monuments de la ville éternelle. Au milieu des difficultés que présentait ce siége, et que de savantes combinaisons, jointes à l'inébranlable dévouement du soldat, pouvaient seules surmonter, le général Oudinot sut maintenir intact l'honneur de nos armes, et Rome capitula sans conditions, le 1er juillet. Deux jours après, l'armée française y faisait son entrée : événement considérable dans la politique européenne et dans le monde catholique. Le 12 juillet, le général fut élevé à la dignité de grand'-croix de la Légion d'honneur; la municipalité romaine lui décerna ainsi qu'à sa descendance le titre de citoyen romain, arrêta que son buste en marbre serait placé au Capitole et fit frapper une magnifique médaille à son effigie. Les habitants de Rome lui offrirent en outre par souscription une épée d'honneur et ceux de Lyon imitèrent aussitôt cet exemple. Plein de respect pour le saint-père, mais également éloigné de la faiblesse et de la violence, le général reçut des lettres de rappel, et vint au mois d'août prendre place à l'Assemblée législative, où l'avait nommé le département de la Meuse. Seul de tous les généraux, il réunissait les conditions voulues pour le maréchalat, et sa nomination était annoncée pour le 10 décembre 1851; mais le 2 de ce mois, un vote unanime des deux cent vingt membres réunis à la mairie du 10e arrondissement pour protester contre le coup d'État l'avait investi du commandement des troupes de la 1re division militaire et de la garde nationale. Après avoir inutilement enjoint aux soldats, ainsi qu'au général Forey, de lui obéir, il fut arrêté avec ses collègues et conduit à la caserne d'Orsay. Il était détenu depuis quelques jours au Mont-Valérien, quand parut au *Moniteur* un décret qui élevait au maréchalat un général qui avait été placé sous ses ordres. Le général Oudinot protesta avec énergie contre les considérants de ce décret. Depuis, il vit dans la retraite, maintenu sur les cadres d'activité comme général commandant en chef.

On a du général Oudinot : *Aperçu historique sur la dignité de maréchal de France*; Paris, 1833, in-8°; — *Considérations sur les ordres de Saint-Louis et du Mérite militaire*; Paris, 1833, in-8°; — *Considérations sur l'emploi des troupes aux grands travaux d'utilité publique*; Paris, 1839, in-8°; — *De la cavalerie et du casernement des troupes à cheval*; Paris, 1840, in-8°; — *De l'Italie et de ses forces militaires*; 1835, in-8°; — *Des Remontes de l'armée*; 1842, in-8°; — *Précis historique et militaire de l'expédition française en Italie en* 1849; Marseille, 1849, in-8°.

G. de V.

OUDINOT DE REGGIO (*Auguste*), frère cadet du précédent, né le 3 mars 1799, à Paris, tué à Muley-Ismaïl, le 26 juin 1835. Officier dans les chevau-légers de la maison du roi, il fut successivement aide de camp des maréchaux de Feltre, Gouvion-Saint-Cyr et Lauriston, capitaine dans les chasseurs de l'Orne, chef d'escadron au 14e régiment de chasseurs, puis dans les hussards de la garde, lieutenant-colonel au 2e hussards, et enfin colonel du 2e régiment de chasseurs d'Afrique. Il commandait l'avant-garde de la division Trézel, lorsque nos troupes furent attaquées dans un défilé par douze mille Arabes guidés par Abd-el-Kader. Son dévouement sauva alors la division française, qui eût été exposée aux plus grands revers.

OUDINOT DE REGGIO (*Charles-Joseph-Gabriel*), troisième fils du maréchal, né à Paris, le 10 mars 1819, mort à Coulogne près Calais, le 10 décembre 1858. A la suite de onze campagnes consécutives, il était lieutenant-colonel du 54e régiment d'infanterie de ligne.

***OUDINOT DE REGGIO** (*Victor-Angélique-Henri*), quatrième fils du maréchal, a fait avec distinction plusieurs campagnes en Afrique, celle de Rome en 1849, celle d'Italie, et est aujourd'hui lieutenant-colonel du 10e régiment de chasseurs.

G. de V.

Dict. des Contemp.

OUDOT (*Charles-François*), homme politique français, né à Nuits en Bourgogne, le 4 avril 1755, mort à Paris, le 12 avril 1841. Destiné à la magistrature, il devint en 1777 substitut du procureur général au parlement de Dijon, et après avoir été nommé en 1790 commissaire du roi près le tribunal de Beaune, il fut élu, en 1791, à l'Assemblée législative. Élu membre à la Convention nationale, il vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Envoyé en mission dans le Calvados, pour y rétablir la tranquillité, il fut absent de Paris lors de la discussion et du vote de la loi du 17 septembre contre les *suspects*, dont l'abbé de Montgaillard le désigne pourtant comme l'un des promoteurs. A son retour, il présenta comme rapporteur le travail de révision de la loi contre les accaparements, et vit consacrer par la loi du 2 avril 1794 les nouvelles dispositions qu'il proposait. Après la chute de Robespierre, il prit la défense des anciens membres du comité de salut public, et il demanda la création d'un tribunal indépendant du corps législatif et qui connaîtrait des accusations de crimes d'État portées contre les représentants du peuple. Réélu au Conseil des Cinq Cents, il fut chargé de divers rapports, et se prononça pour l'exclusion des nobles de tous les emplois publics. Nommé secrétaire, il introduisit pour la fidèle reproduction des séances l'emploi de la sténographie, amélioration qui fut aussi bientôt définitivement adoptée. Il sortit de ce conseil en 1792, et l'année suivante le Directoire le nomma juge au tribunal de cassation, en remplacement de Gohier. Le sénat l'y appela comme juge à vie, en 1800. Exclu sous la restauration au commencement de 1815, il reprit son siége pendant les Cent-Jours. Atteint par la loi du 12 janvier 1816, dite d'*amnistie*, il se retira à Bruxelles (où nous l'avons vu quelques fois, chez le jurisconsulte Merlin), et ne revint en France qu'après la révolution de 1830. On a de lui : *Opinion sur le procès de Louis XVI;* 1792, in-8°; — *Projet d'organisation judiciaire civile, présenté au Conseil des Cinq Cents, au nom de la Commission de la classification des lois;* Paris, Impr. nation., nivôse an v, in-8°; — *Théorie du Jury, ou observations sur le jury et sur les institutions judiciaires criminelles, anciennes et modernes;* Paris, 1843, in-8° : l'auteur avait laissé à un ami le soin de publier cet ouvrage, dont il avait donné deux extraits assez étendus aux articles *Jury* et *Procédure secrète de l'Encyclopédie moderne* de Courtin, édition de Bruxelles. E. REGNARD.

Notice sur la vie de l'auteur, en tête de la *Théorie du jury*. — Camus, *Biblioth., choisie des livres de droit.*

OUDRAADT (*Jean*), en latin *Gerobulus*, théologien hollandais, né en 1540, à La Haye, mort le 14 février 1606, à Utrecht. Admis en 1566 au ministère, il fut pasteur en diverses églises, notamment à Flessingue (1580) et à Utrecht (1590). Il a composé divers ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Waaragtig verhaal van den staat der gereformeerde Kerke* (Histoire des églises réformées de la province d'Utrecht); Utrecht, 1603, in-8°.

Van der Aa, *Biograph. Woordenboek der Nederlanden.*

OUDRY (*Jean-Baptiste*), peintre et graveur français, né à Paris, le 17 mars 1686, mort à Beauvais, le 30 avril 1755. Son père, Jacques Oudry, maître peintre et marchand de tableaux établi sur le pont Notre-Dame, après lui avoir enseigné les premiers éléments de son art, l'envoya à l'école de la maîtrise de la confrérie de Saint-Luc. J.-B. Oudry passa de là dans l'atelier de De Serre, peintre des galères du roi à Marseille, et enfin dans celui du célèbre Largillière. L'assiduité au travail du jeune Oudry, les dispositions qu'il montrait pour son art lui attirèrent bientôt l'affection et toute la confiance de son nouveau maître. Celui-ci « le chargea entièrement du détail de ses affaires domestiques; il le logeait, le faisait manger avec lui, et leurs entretiens étaient autant d'utiles et de sages leçons. Si M. Largillière avait quelques têtes intéressantes à peindre, pour lui marquer de plus en plus son amitié, il le faisait tenir à côté de lui, l'instruisait des motifs de ses procédés, dont chaque coup de pinceau devenait la démonstration (1) ».

Après trois années de ces études sérieuses, Oudry se fit recevoir à la maîtrise de Saint-Luc, dont son père était alors directeur, le même jour (21 mai 1708) que deux de ses frères; par dérogation aux usages de cette compagnie, il ne présenta son morceau d'admission que deux mois après sa réception, le 19 juillet 1708. Reçu maître peintre, il s'adonna d'abord à la peinture des portraits. « Un jour qu'il avait peint un chasseur avec un chien près de lui, M. Largillière, à qui il montra son ouvrage, fit peu d'éloges du chasseur, mais il loua beaucoup le chien : il lui conseilla en même temps de quitter le genre du portrait pour se livrer aux genres des animaux et des fruits, pour lesquels il paraissait avoir plus de dispositions (2). »

Du moment où il suivit ce conseil Oudry avait trouvé sa voie. Ses commencements furent néanmoins très-pénibles; il s'était marié fort jeune avec Mlle Froissé, fille d'un miroitier, à laquelle il avait donné des leçons et qui faisait des copies avec quelque succès; la jeune femme aidait son mari dans ses travaux. « La première année le travail réuni du mari et de la femme ne leur produisit que 900 livres; ils doublèrent cette somme l'année suivante. Quand la réputation de M. Oudry était faite, il gagnait jusqu'à 10,000 livres par an, sans compter le produit de ses places et de ses logements. Le tout réuni pou-

(1) *Vie de M. Oudry*, peintre et professeur de l'Académie royale de peinture, par Louis Gougenot, lue en séance de l'Académie, le 10 février 1761, dans *les Mémoires inédits des Académiciens.*

(2) Ibid.

vait lui procurer un revenu de 18,000 livres (1). » Mais auparavant il était réduit à travailler « pour le pont Notre-Dame » et à se charger de tout ce qui se présentait à lui. C'est à cette époque qu'il fit divers tableaux d'église. Au mois de mai 1714 il fut adjoint à la maîtrise et nommé professeur le 1er juillet 1717 ; le 26 juin de la même année il fut agréé à l'Académie royale, et deux ans plus tard, le 25 février 1719, reçu définitivement, sur la présentation d'un tableau de *L'Abondance avec ses attributs*. Sa réputation ne s'étendait cependant pas à cette époque en dehors d'un certain cercle d'intimes et d'artistes. Son ami Massé, habile peintre en miniature, lui procura la connaissance de M. de Beringhen, premier écuyer du roi ; celui-ci le présenta au roi, et ainsi « le tira de dessous le rideau sous lequel il avait été pour ainsi dire caché jusqu'alors ». Oudry obtint aussitôt diverses commandes du roi, un logement au Louvre et un atelier aux Tuileries. Peu à peu la fortune vint à lui. Il fut chargé d'importants travaux pour la maison que possédait à Fontenay-aux-Roses l'intendant des finances Fagon. Précédemment il avait eu à faire le portrait du czar Pierre Ier. Pierre fut tellement satisfait de cet ouvrage qu'il voulut en emmener l'auteur en Russie. Plus tard celui-ci eut également à repousser les offres qui lui furent faites de se fixer en Danemark. En 1734, Oudry accepta l'entreprise de la manufacture de tapisseries de Beauvais, en association avec un sieur Besnier. Il dirigea ainsi pendant vingt ans le travail artistique de cet établissement, et fit un grand nombre des dessins des tapisseries qui furent exécutées pendant ce temps. En 1736 il fut nommé inspecteur des Gobelins ; on peut voir dans la *Notice historique sur les manufactures impériales des tapisseries des Gobelins*, etc., le récit d'un long démêlé qu'il eut avec les entrepreneurs de cet établissement sur les principes de l'art du tapissier.

C'est dans l'appartement qu'il occupait pendant ses visites à la manufacture de Beauvais qu'Oudry fut frappé d'apoplexie, le 3 avril 1755. Il avait succédé à De Troy comme professeur à l'Académie, le 28 décembre 1743, et en cette qualité il fit deux conférences très-remarquables : l'une, sur la manière d'étudier les couleurs, a été publiée ; l'autre, sur les soins qu'on doit apporter en peignant, est restée inédite. Malgré les grandes occupations que lui imposaient les fonctions qu'il remplissait aux Gobelins et à Beauvais, il a exécuté une quantité considérable de tableaux et de dessins ; Gougenot en porte le nombre à 178, plus 36 dessins de tapisseries. Le musée du Louvre possède 8 tableaux d'Oudry ; il a exposé aux salons de 1737 à 1761. On lui doit encore 275 dessins qui ont été gravés pour l'édition des fables de La Fontaine (2), et 75 estampes gravées à l'eau-forte avec infiniment de goût et d'esprit. Sur ces 75 gravures, 21 pièces ont été faites pour le roman comique, 46 appartiennent à l'ouvrage dont voici le titre : « *Rébus ou Logogriphes*, dédié à S. A. R. Mme la duchesse de Berry, se vend à Paris, chez l'auteur, sur le pont Notre-Dame, au Soleil d'Or et rue Saint-Jacques vis-à-vis la rue des Mathurins, au Mécenas. »

Oudry avait formé dans l'atelier qu'il occupait aux Tuileries, dans la cour des princes, une importante collection de tableaux, vases et curiosités, dont la vente, faite après son décès avec celle de ses dessins, produisit plus de 40,000 livres. Il eut treize enfants, de son mariage avec Mlle Froissé. Une de ses filles épousa M. Boizot, peintre de l'Académie, dessinateur aux Gobelins ; son fils aîné fut architecte. Le second, Jacques-Charles Oudry, né en 1720, mort à Lausanne, au mois de septembre 1778, fut reçu membre de l'Académie le 31 décembre 1748. Il exposa aux salons de 1748-1750 et 1751 ; il résida longtemps à Bruxelles, où il remplit la charge de premier peintre du prince Charles. H. H—N.

Notice sur la vie de M. Oudry, par Gougenot, dans les *Mémoires inédits des membres de l'Académie de peinture et de sculpture*. — F. Villot, *Notice sur les tableaux exposés dans les galeries du Musée du Louvre*. — Robert-Dumesnil, *Le Peintre graveur français*, etc., etc.

OUEL. *Voy*. HOWEL.

OUEN (Saint), en latin *Audoenus*, prélat français, né en 609, à Sancy, près de Soissons, mort à Clichy-la-Garenne, le 24 août 683. Fils d'Authaire et d'Aige, Ouen, que l'on connaît aussi sous le nom de Dadon, passa son enfance à Ussy-sur-Marne, dont ses parents possédaient la seigneurie ; après avoir fait ses premières études dans le monastère de Saint-Médard, il trouva place à la cour du roi Clotaire II. Devenu référendaire ou chancelier sous Dagobert Ier, il fit alors la connaissance de saint Éloi, et se lia avec lui d'une amitié si étroite, qu'ils n'eurent plus « qu'un cœur et qu'une âme ». Par son conseil, il fonda en 634 l'abbaye de Rebais, au diocèse de Meaux ; et cédant lui-même à sa vocation religieuse, il entra dans les ordres, et Dieudonné, évêque de Macon, lui conféra la prêtrise. A son retour d'une mission en Espagne, il fut élu archevêque de Rouen, et l'opinion la plus générale fixe son sacre au 21 mai 640. Ce jour-là même, saint Éloi était sacré pour occuper le double siége de Noyon et de Tournai. Le diocèse de Rouen, où se trouvaient encore des cantons barbares, changea de face sous l'administration de saint Ouen, qui déploya le plus beau zèle à instruire son peuple, à embellir, à orner les églises et à établir des monastères. Il assista au concile de Châlons-sur-Saône (25 octobre 644). Le pape Martin Ier ayant demandé en 651 au roi Clovis II quelques-uns des plus savants évêques de ses États pour les envoyer à Constantinople avec la qualité de légats dans l'affaire du monothélisme, saint Ouen et saint Éloi furent désignés à cet effet ; mais des

(1) *Vie de M. Oudry*, etc.

(2) Paris, 1760, 4 vol. in-fol. Ces dessins viennent d'être compris dans la vente de la belle bibliothèque de M. F. Solar, novembre 1860.

obstacles, que l'histoire n'a point révélés, les empêchèrent de faire ce voyage. Saint Ouen souscrivit à de nombreuses chartes en faveur des églises et des abbayes. Après la mort d'Ébroïn, le roi Thierri Ier, à la suggestion de Warato, nouveau maire du palais, envoya saint Ouen à Cologne pour y négocier la paix avec Pépin, duc d'Austrasie : l'ambassadeur franck parvint à rétablir la bonne intelligence entre les deux États; mais à peine était-il arrivé à Clichy, où le roi de Neustrie tenait sa cour, pour rendre compte à ce prince du résultat de sa négociation, qu'il y mourut, épuisé par l'âge et par les fatigues. Son corps fut transporté à Rouen, où on l'inhuma dans l'église abbatiale de Saint-Pierre, qui prit dès lors le nom du saint prélat. On a de saint Ouen : *La Vie de saint Eloi*, l'un des monuments historiques les plus authentiques qui nous soient restés du septième siècle. Écrite d'un style clair et simple, renfermant divers traits qui représentent les coutumes et les anciennes mœurs de la nation française, encore au berceau, cette œuvre resta manuscrite dans un assez grand nombre d'églises et de monastères jusqu'à ce que Surius l'eut publiée, en majeure partie dans son recueil, mais avec de regrettables mutilations. Duchesne, en son premier volume des historiens de France, y a puisé ce qu'on y trouve sur saint Éloi. Dom Luc d'Achery ayant découvert deux manuscrits, l'un provenant de la bibliothèque abbatiale de Corbie, l'autre de celle de Conches en Normandie, compara avec soin ces deux copies, et donna en 1661 l'œuvre entière de saint Ouen, dans le tome V de son *Spicilége*. Ghesquière (*Acta sanctorum Belgii*, t. III, p. 294 à 331) édita en 1785 la *Vie de saint Éloi*, mais après l'avoir collationnée avec le plus grand soin au moyen de divers manuscrits qui faisaient partie de la riche collection des Bollandistes, à Anvers. Cette *Vie* a été traduite en français d'après ces diverses éditions, par Louis de Montigny, archidiacre de Noyon, Paris, 1626, in-8°; par un auteur anonyme (Lévesque, prêtre attaché à la chapelle des orfèvres), Paris, 1693, in-8°; par M. Charles de Barthélemy, Paris, 1847, in-8°, et par M. l'abbé Parenty, chanoine d'Arras, Arras, 1851, in-12. Ces deux dernières traductions sont accompagnées de nombreuses notes, non moins curieuses que savantes. — On attribue à saint Ouen la *Vie de saint Rémi*, conservée manuscrite dans l'abbaye de Saint-Gall. H. FISQUET.

Gallia christiana, t. XI. — *Hist. littér. de la France*, t. III, p. 623-628. — Pommeraye, *Hist. de l'abbaye de Saint-Ouen* — *Hist. des archev. de Rouen*. — *France pontificale*. — Le Cointe, *Ann. eccl. de France*.

OUGHTRED (*William*), mathématicien anglais, né le 5 mars 1574, à Eton, dans le comté de Buckingham, mort le 30 juin 1660. Ayant étudié la théologie en même temps que les sciences exactes, il fut nommé, en 1610, ministre d'Albury, près de Guilford, dans le comté de Surrey. Ses fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'enseignement et de former des élèves distingués. De ce nombre fut le jeune lord William Howard, fils du comte de Surrey, pour lequel Oughtred écrivit un traité intitulé *Arithmeticæ in numeris et speciebus institutio, quæ tum logisticæ, tum analyticæ, atque adeo totius mathematicæ, quasi clavis est* (Londres, 1631, in-8°). On y trouve l'exposé du procédé de multiplication abrégée généralement connu sous le nom de *règle d'Oughtred*. Ultra-royaliste, Oughtred mourut, dit-on, de l'émotion qu'il éprouva en apprenant le rétablissement de Charles II; il avait alors plus de quatre-vingt-six ans. L'ouvrage que nous venons de citer fut traduit en anglais par son auteur sous ce titre : *The key of mathematicks, new forged and filed : together with a treatise of the resolution of all kinde of affected æquations in numbers; with the rule of compound usury; and demonstration of the rule of false position. And a most easie Art of delineating all manner of Plaine Sun-Dyalls. Geometrically tought by Will. Oughtred* (Londres, 1647, in-8°). A la suite du titre de cette dernière partie, on lit : *Invented by the author, between 22 and 23 yeares of his age*. Le même ouvrage a été réédité plusieurs fois en latin sous le nom de *Clavis mathematica*, etc. (Londres, 1648, in-8°; Oxford, 1652, in-8°; Oxford, 1667, in-8°). Les éditions d'Oxford contiennent de nombreuses additions (1). Enfin un choix des manuscrits d'Oughtred a été imprimé après sa mort, sous ce titre : *Opuscula mathematica hactenus inedita* (2) (Oxford, 1677, in-8°). On cite encore de lui quelques ouvrages purement littéraires écrits dans un latin très-élégant. E. M.

Montferrier, *Dictionnaire des sciences mathématiques*.

OULTREMAN (*François-Henri* D'), historien français, né le 22 août 1546, à Valenciennes, où il mourut, le 1er octobre 1605. Originaire de Gand et issu d'une famille dont le nom flamand est Outermans ou Woutermans, il fit ses études à l'université de Louvain, et fut, jeune encore, admis au conseil de ville de Valenciennes, où il parvint à la place de prévôt. On a de lui : *Histoire de la ville et comté de Valentiennes*; Douai, 1639, et 1640, in-fol.; Valenciennes, 1687, in-fol. : édité par Pierre d'Oultreman, son fils; — *Triumphus et spectacula serenissimis Belgarum principibus Alberto et Isabella, in civitate Valentiniana, edita*; Anvers, 1602; — diverses pièces de vers latins, notam-

(1) Ce sont les traités suivants : *Æquationum affectarum resolutio : ubi etiam multa de Logarithmorum usu interferuntur. Elementi decimi Euclidis declamatio. De solidis regularibus tractatus. De anatocismo sive usura composita. Regula falsæ positionis. Theorematum Archimedis, de sphæra et cylindro, declaratio. Horologiographia Geometrica.*

(2) Cette publication comprend : *Institutiones mechanicæ. De variis corporibus generibus gravitate et magnitudine comparatis. Automata. Quæstiones Diophanti Alexandrini Libri tres. De triangulis planis rectangulis. De divisione superficiorum. Musicæ Elementa. De Propugnaculorum Munitionibus. De Sectionibus angularibus tractatus analyticus.*

ment un *Chant funèbre* sur la mort d'Emmanuel de Lalaing, marquis de Renty. Son buste en marbre, par Pierre de Franqueville, est au musée de Valenciennes. H. F.

Valère André, *Biblioth. belgica*, t. I, p. 488 et 489.

OULTREMAN (*Philippe* D'), fils du précédent, né en 1585, à Valenciennes, où il mourut, le 16 mai 1652. Entré en 1607 dans la Compagnie de Jésus, il se livra pendant vingt-six ans à la prédication, et a publié deux ouvrages ascétiques, savoir : *Le vrai chrétien catholique*, Saint-Omer, 1622, in-8°; traduit en anglais, 1623, in-8°; — *Le pédagogue chrétien*, t. I; Luxembourg, 1629, in-8°; t. II et III, Mons, 1645 et 1650, in-8°; Rouen, 1704, in-4°, augmenté et retouché par le P. Brignon, et en flamand, Anvers, 1637, in-8°. Ce dernier ouvrage a depuis été souvent réimprimé; l'auteur promettait un quatrième volume, mais la mort l'empêcha de terminer ce travail, qui contient beaucoup d'anecdotes historiques. H. F.

Valère André, *Bibliot. belgica*, t. II, p. 1041. — De Backer, *Biblioth. des écrivains de la Cie de Jésus*.

OULTREMAN (*Pierre* D'), historien français, né en 1591, à Valenciennes, où il mourut, le 23 avril 1656. Le plus jeune des fils de François-Henri, il entra chez les jésuites en 1611, s'y fit estimer, et exerça d'abord avec succès le ministère de la prédication, que la faiblesse de sa santé le força d'abandonner pour se livrer à l'étude de l'histoire. Outre la publication de l'*Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, par son père, et qu'il augmenta considérablement, on a de lui : *Tabulæ vitarum tum beatorum, tum illustrium virorum societatis Jesu*; Douai, 1622, in-8°; — *Vie de Pierre l'Hermite, ou brief recueil des croisades et entreprises pour la délivrance de la Terre Sainte*; Mons, 1632, in-12; Valenciennes, 1632, in-8°; Paris, 1645, in-12 : édition contenant la *Généalogie de l'ancienne maison de l'Hermite*; — *Constantinopolis belgica, sive de rebus gestis à Balduino et Henrico, imperatoribus Constantinopolitanis, ortu Valentianensibus Belgis, ab anno* 1171 *ad annum* 1207, *libri quinque*; Tournai, 1643, in-4°. Cet ouvrage est fort utile à consulter, bien que son auteur, tout en complétant et rectifiant les récits de Villehardouin, à l'aide des chroniqueurs contemporains, soit lui-même tombé dans des erreurs assez graves; — *Amor in creaturas effusus*; Lille, 1651, in-fol.; — et quelques autres ouvrages ascétiques oubliés aujourd'hui, et dont on trouvera les titres dans la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, par de Backer. H. F.

Sottwel, *Biblioth. scriptor. S. J.* — Valère André, *Biblioth. Belgica*, t. II, p. 997.

OURRY (*E.-T.-Maurice*), littérateur dramatique français, né en 1776, à Bruyère-le-Châtel, près d'Arpajon, mort à Paris, le 19 février 1843. Il débuta dans la carrière des lettres en donnant, avec Barré, en 1796, au théâtre du Vaudeville, *La Danse interrompue*, qui obtint un grand succès. Il y fit ensuite jouer : *Les deux Sourds; Arlequin charlatan; La Ligue des femmes; Le Loup-garou; Les Époux de trois jours; La Chevalière d'Éon; Le Mari par hasard; Crispin financier; Quitte à quitte*, etc. Il donna à l'Odéon, avec Chazet, en 1805 : *Le Mari juge et partie*, comédie en un acte et en vers, et, en 1809, *Le Fils par hasard*, comédie en cinq actes et en prose. On a encore de Ourry : *Malesherbe à Saint-Denis*, poëme élégiaque, qui a remporté, en 1815, le prix proposé par *La Quotidienne* pour le meilleur éloge de Louis XVI, in-12; — *Poëmes, Poésies fugitives, Romans, Chansons*, etc.; 1816, in-8°; — *L'Enfant lyrique du carnaval*; 1816 à 1818, 3 vol. in-18; — *Soirées dramatiques de Jérôme le porteur d'eau*; 1817 et 1818, in-18; — *La Peste de Barcelone, ou le dévouement français*, poëme, 1821, in-8°. Un grand nombre de chansons dans les recueils du *Caveau* et des *Soupers de Momus*. Il a été longtemps le principal rédacteur du *Journal de Paris* et a édité le *Nouveau Caveau*, 1818 à 1827, 9 vol. in-18. G. DE F.

Daniel, *Biographie de Seine-et-Oise*.

OURSEL (*Jean-Henri*), littérateur français, né à Dieppe, en 1725, mort le 12 septembre 1814. Il remplissait la charge de procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts dans sa ville natale lorsque la révolution vint le priver de son emploi. Il ne s'occupa le reste de sa vie que de travaux littéraires. On a de lui : *Discours sur les avantages que le mérite retire de l'envie*; 1750, in-4°; — *Les talents sans étude peuvent-ils produire le beau?* 1751, in-4° : couronné par l'Académie de Pau; — *Réflexions sur l'homme, ou examen raisonné du discours de M. Rousseau* (de Genève) *sur l'Origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (Amsterdam, 1755, in-8°). Ces *Réflexions* ont été publiées sous l'anagramme de Jean-Henri *Le Rous, conseiller du roi de France*; Genève (Rouen), 1758, in-12; — *Essais de géométrie*, 1804, dans lesquels l'auteur traite de la résolution de différents problèmes avec la seule règle et le compas.

Jean OURSEL, de la même famille, libraire à Rouen, a écrit *Les Beautés de la Normandie, ou l'origine de la ville de Rouen et des autres villes de la province*; Rouen, 1700, in-12. A.

Mém. de l'Académie de Rouen (1804). — Quérard, *La France littéraire*.

OUSEL. *Voy.* OISEL.

OUTHIER (*Réginald* ou *Regnauld*), astronome français, né le 16 août 1694, à La Marre-Jousserans (Jura), mort à Bayeux, le 12 avril 1774. Après avoir étudié à Poligny, à Dôle et à Besançon, il embrassa la carrière ecclésiastique, et fût nommé vicaire à Montain, près de Lons-le-Saulnier, où il commença à se livrer avec un tel succès à son goût pour les observations as-

tronomiques, que l'Académie des sciences de Paris le nomma (1er décembre 1731) l'un de ses correspondants. On le sollicita alors de venir à Paris et de présenter à l'Académie un globe remarquable qu'il avait imaginé en 1726. Ce globe mouvant fut exécuté par J. B. Catin, du Fort du Plasne, son compatriote, et est figuré dans les machines de l'Académie, sans description; il a cinq pouces de diamètre, et le mouvement des nœuds de la lune y est exprimé. Thiout, dans son grand Traité d'horlogerie, fait l'éloge de ce globe. Outhier vint donc à Paris en 1732, et fut chargé de lever des plans, de calculer des triangles pour la grande carte de France; mais M. de Luynes, évêque de Bayeux, depuis cardinal, se l'attacha et le nomma son secrétaire. En 1735, on le chargea d'accompagner Maupertuis pour la mesure du degré au cercle polaire, et au retour de cette expédition scientifique, dont il rédigea le journal, il obtint une pension de douze cents livres. En 1748, il devint chanoine de la cathédrale de Bayeux, et résigna ce bénéfice en 1767, pour se livrer tout entier à l'étude. Plusieurs académies l'associèrent à leurs travaux. On a de cet astronome : *Journal d'un voyage au Nord fait en* 1736 *et* 1737; Paris, 1744, in-4°, avec dix-huit cartes ou planches, dessinées par l'auteur; Amsterdam, 1746, in-12, fig. Cet ouvrage, connu de peu de personnes, est bien plus instructif que celui auquel Maupertuis doit son plus beau titre à la célébrité, quoiqu'il n'y ait contribué que pour un quart tout au plus. Le journal d'Outhier renferme sur les mœurs et les usages religieux des Lapons des détails aussi curieux qu'intéressants. Le *Recueil des savants étrangers de l'Académie des sciences* contient de lui les travaux suivants : *Sur une nouvelle quadrature par approximation* (t. II, année 1755); — *Carte des Pléiades* dont la position de trente-cinq principales étoiles est déterminée par les observations de M. Le Monnier, faites en 1744, 1745, 1746 et 1748. Les autres étoiles qui suivent ont été placées par estime des distances et par des alignements tirés aux premières étoiles dont la position était connue (même volume); — *Observations météorologiques faites à Bayeux en* 1756 (t. IV, 1763); — *Observation du passage de Vénus*, faite à Bayeux, le 6 juin 1761, avec une lunette de 36 pouces, garnie d'un micromètre, dont chaque tour de vis est divisé en quarante-deux parties (t. IV, 1774); — *Observation de l'éclipse de lune* du 8 mai 1762, au matin, faite à Bayeux (t. IV, 1774). — *Cartes topographiques de l'évêché de Bayeux*, en deux feuilles; — *Cartes de l'évêché de Meaux et de l'archevêché de Sens*. H. F.

Lalande, *Bibliogr. astron.*, p. 424. — *Mémoires de l'Acad. des sciences*. — Quérard, *La France littéraire*.

OUTREMEUSE (*Jean* DES PREZ, dit D'), chroniqueur belge, né à Liége, le 2 janvier 1338, mort vers 1399. Appartenant à une famille célèbre dans l'histoire de Liége au moyen âge (1), il était notaire, audiencier à la cour de Liége et comte palatin. Lors des dissensions qui éclatèrent dans cette ville entre les partisans d'Urbain VI et de Clément VII, il fut chargé de faire une enquête à ce sujet. Au dire de Fisen, dans le complot formé par les *Clémentins*, il était désigné comme l'un des personnages qui devaient être assassinés les premiers, ce qui doit faire admettre qu'il avait alors une grande influence. L'évêque Arnould de Horne l'appelait souvent près de lui, afin de le rendre témoin de faits dont il devait écrire le récit. Jean d'Outremeuse est auteur d'une chronique en vers, et d'une chronique en prose divisée en quatre livres, qui s'étendent depuis la création du monde jusqu'en 1399 : le quatrième livre, qui comprend le temps écoulé de 1341 à 1399, paraît perdu. Ce travail offre surtout de l'intérêt à dater du douzième siècle, et les renseignements qu'il donne sur les événements dont la Flandre, l'Angleterre et la France furent le théâtre sont d'autant plus précieux que l'auteur les puise dans les chroniques de Hugues de Pierrepont et d'Enguerrand de Bar, restées inconnues jusqu'à ce jour. La commission royale d'histoire (de Belgique) a chargé de la publication de l'œuvre du chroniqueur liégeois l'un de ses membres, M. Ad. Borgnet, qui doit d'abord mettre au jour avant la fin de cette année (1861) la chronique de Jean de Stavelot (*voy.* ce nom), formant la continuation de celle de Jean d'Outremeuse, et dont l'impression est achevée. La chronique en vers de Jean d'Outremeuse, antérieure à sa chronique en prose, mais qui conserve de l'intérêt pour l'histoire littéraire, sera imprimée comme appendice à la partie correspondante de la chronique en prose. Ces publications entreront dans le *Corps de chroniques liégeoises*, compris dans la *Collection de chroniques belges inédites*, éditée par ordre du gouvernement belge. Jean d'Outremeuse est auteur d'un autre ouvrage manuscrit intitulé : *La Schience des pierres précieuses*. Le baron de Crassier, célèbre antiquaire liégeois, en possédait un exemplaire ayant pour titre : *Le Trésorier de philosophie naturelle des pierres précieuses*, et qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque impériale de Paris (ms. suppl. franç., n° 98[16]). La bibliothèque royale de Belgique conserve deux manuscrits de la chronique en prose de Jean d'Outremeuse, et M. Ulysse Capitaine a donné dans le *Bulletin du Bibliophile belge* (2e série, t. III, p. 169) la liste des ouvrages de ce chroniqueur qui depuis 1754 ont figuré dans les principales ventes publiques de livres faites à Liége. E. REGNARD.

Fisen, *Historia Leodiensis*; Liége, 1696, in-fol., t. VI, n° 13, p. 143. — M. L. Polain, *Jean d'Outremeuse*, dans les *Mélanges historiques et litt.*; Liége, 1839, in-8°

(1) Cette famille occupait dans cette ville presque tout le quartier *d'Outre-Meuse*; ce qui, sans doute, aura fait donner à Jean des Prez le surnom sous lequel il est connu.

— Rapports de M. Ad. Borgnet, dans les *Bulletins de la commission royale d'histoire* (de Belgique), 2e série, t. VIII, nos 1 et 2.

OUTREPONT (*Charles-Lambert* D'), jurisconsulte et homme politique belge, né à Herve (Limbourg), le 16 (1) septembre 1746, mort à Paris, le 4 mars 1809. Il était depuis 1771 avocat au conseil souverain de Brabant, lorsque la révolution brabançonne éclata; il se montra favorable aux principes sur lesquels elle s'appuyait; mais la direction que lui imprima bientôt l'influence cléricale trouva dans d'Outrepont un adversaire déclaré. Lors du rétablissement du régime autrichien, d'Outrepont reprit l'exercice de sa profession. Après la seconde invasion française, il devint membre de l'administration centrale de la Belgique, et fit partie de plusieurs commissions administratives. Après le 18 brumaire, il fut appelé par le sénat à siéger au tribunal de cassation. On a de lui : *Essai historique sur l'origine des dîmes;* 1780, in-8° (anonyme); — *Discours sur l'autorité du droit romain dans les Pays-Bas, pour servir de réponse à la question :* Depuis quand le droit romain est-il connu dans les Pays-Bas autrichiens, et depuis quand y a-t-il force de loi? Bruxelles, 1783, in-4° : travail auquel l'Académie de Bruxelles avait accordé un accessit, en 1782; — *Défense de l'*Essai historique sur l'origine des dîmes; Liége, 1785, in-8° (anonyme) : réplique à la réfutation publiée par l'abbé Ghesquière sous le titre de *Lettres historiques et critiques pour servir de réponse à l'*Essai historique sur l'origine des dîmes; Utrecht, 1784, in-8°; — *Des empêchements dirimant le contrat de mariage dans les Pays-Bas autrichiens, selon l'édit de l'empereur Joseph II, du 26 septembre* 1784; Bruxelles, 1787, in-8°. Tous ces écrits ont été mis à l'index par le clergé belge. E. R.

De Becdelièvre, *Biographie liégeoise.*

OUTREPONT (*Charles-Thomas-François* D') (2), littérateur français, fils du précédent, né à Bruxelles, le 26 juin 1777, mort à Paris, le 4 avril 1840. Il entra dans les droits-réunis, où il devint sous-chef; mais après la mort de son père il se démit de cet emploi. Une lettre, trouvée après sa mort dans ses papiers, annonçait à sa famille qu'il avait perdu sa fortune dans des spéculations de bourse. Ses principaux ouvrages sont : *Dialogues des morts*, suivis d'une *Lettre de J.-J. Rousseau, écrite des Champs-Élysées, à M. Castil-Blaze;* Paris, 1825, in-8°; d'après cette lettre, les deux tiers à peu près des articles du *Dictionnaire de musique* de Castil-Blaze sont empruntés à celui de J.-J. Rousseau; — *La Saint-Barthélemy, drame en plusieurs scènes;* Paris, 1826, in-8°; — *La Mort de Henri III, ou Les Ligueurs, drame en plusieurs scènes*; Paris, 1826, in-8°; — *La Mort de Charles Ier, roi d'Angleterre, drame en quarante-deux scènes;* Paris, 1827, in-8°; — *Promenades d'un solitaire*; Paris, 1828, in-8°; — *Huascar, ou les frères ennemis, drame en cinq actes;* Paris, 1829, in-8° : le sujet est tiré de l'histoire du Pérou; — *Mélanges ou suite des Promenades d'un solitaire;* Paris, 1830, in-8°; — *Caius Caligula, drame en cinq actes;* Paris, 1833, in-8°; — *Discours sur les rois de Rome*; Paris, 1833, in-8°. Il a laissé manuscrits un drame, *Jules César*, et un ouvrage intitulé : *Morale et philosophie.*

Son frère, *Théodore-Gustave* D'OUTREPONT, né à Bruxelles, en 1779, mort à Paris, le 7 avril 1832, était capitaine de cavalerie lorsque, sous la restauration, il fut mis à la retraite. Il a laissé : *Almanach des guerriers français;* Paris, 1819, in-8°; — *Observations critiques et raisonnées sur l'ordonnance provisoire des exercices et des manœuvres de la cavalerie, du 1er vendémiaire an XIII;* Paris, 1824, in-12.

Son fils, *Gustave-Charles-Léonard*, né à Paris, le 22 juillet 1811, mort à Bougie, le 18 septembre 1842, fit comme lieutenant en 1831 la campagne de Belgique, et mourut capitaine dans le 2e rég. de la légion étrangère. Il a donné au *Livre des Cent-et-un : le Gamin de Paris* (t. VIII), et *La Petite Provence* (t. XIII); il a collaboré au *Dictionnaire de la Conversation*, et à divers journaux de province. E. R.

Documents particuliers.

OUVAROFF (*Théodore*), général russe, né vers 1770, mort à Saint-Pétersbourg, en 1824. Il appartenait à une ancienne famille de Moscovie. Il entra fort jeune dans la carrière des armes, et était aide-de-camp de Paul Ier lorsque ce monarque fut assassiné. Ouvaroff prit une part active à ce crime. On dit même que le czar, déjà frappé, croyant reconnaître en lui son propre fils, le grand-duc Constantin, cessa de se défendre et s'abandonna aux coups des meurtriers. Quoi qu'il en soit, Alexandre Ier attacha Ouvaroff à sa personne, et lui donna le commandement d'une division de sa garde. Ouvaroff justifia cette confiance par son courage, et se distingua surtout à la Moskowa. Plus tard il fut promu au commandement général de la garde impériale, et mourut dans ces fonctions.

Conversations-Lexikon.

OUVRARD (*Gabriel-Julien*), financier français, né près de Clisson (Loire-Inférieure), le 11 octobre 1770, mort à Londres, en octobre 1846. Ce financier, auquel on ne peut refuser une grande habileté, est moins connu par ses talents que par ses démêlés avec les divers gouvernements de la France. Il était négociant en denrées coloniales à Nantes quand la révolution éclata. Doué d'un esprit fin et d'une grande hardiesse dans ses spéculations commerciales, il comprit de bonne heure comment le crédit en multipliant la richesse peut accroître à la fois les fortunes

(1) Le 10, suivant la *Biographie liégeoise.*

(2) D'Outrepont, que nous avons connu, n'a jamais porté le titre de *comte* que lui donnent quelques biographes.

particulières et la prospérité du pays; aussi en moins de quinze années parvint-il à l'apogée du crédit et de la fortune. Chargé en 1797 du service des subsistances de la marine avec le titre de munitionnaire général, Ouvrard gagna plus de quinze millions, et se fit pardonner ses richesses par l'usage qu'il sut en faire. Plus tard, il présenta au Directoire un plan de finances et de crédit basé sur la nécessité d'une dette publique considérable en France, limitée cependant au quart ou au tiers de son revenu. Il insistait aussi sur l'organisation d'une caisse d'amortissement indépendante, richement dotée; mais ce système, alors incompris, ne fut point adopté, et ce ne fut qu'en 1817 qu'il triompha, sous l'influence du duc de Richelieu. Sa fortune, qui continuait de s'accroître, porta d'abord ombrage au premier consul, qui le considéra comme un homme à craindre et se fit une arme contre lui de ses traités avec le ministère de la marine. Bonaparte, devenu empereur, tout en usant du crédit d'Ouvrard, ne le ménagea pas davantage, et l'opulent financier dut déposer son bilan, le 31 décembre 1807, et suspendre ses payements. Un concordat lui fut accordé, le 26 octobre 1808, et les créanciers ne perdirent point un centime. De nouvelles rigueurs du pouvoir l'atteignirent, et il fut arbitrairement arrêté et détenu longtemps à Sainte-Pélagie. Sa détention ne finit qu'en octobre 1813. Lors de l'occupation de la France en 1814, il se chargea de fournir des vivres aux armées alliées. En 1817, il contribua à fonder le crédit public en rassurant les créanciers de l'État, et sans diminuer les ressources des divers services, sans avoir recours à de nouvelles charges, il trouva le moyen de payer l'indemnité promise aux puissances étrangères. Le talent financier dont il venait de donner des preuves ne pouvait manquer d'augmenter son influence. En 1823 il obtint la fourniture générale de l'armée envoyée en Espagne; mais les marchés qu'il passa en cette circonstance furent signalés comme onéreux au trésor. Des poursuites commencées contre lui furent plus tard suspendues et n'ont jamais été reprises. Ouvrard en Espagne avait gagné la confiance du roi Ferdinand VII en lui apprenant le secret d'augmenter ses revenus sans nuire à la prospérité de ses sujets, et ce prince ne l'oublia point, alors qu'après avoir éprouvé des pertes considérables et contracté des obligations qu'il ne put pas remplir, le célèbre financier fut de nouveau incarcéré pour dettes à Sainte-Pélagie. Il n'en sortit qu'après cinq années révolues, vécut depuis dans la retraite, et mourut à Londres, complétement oublié. On a d'Ouvrard quelques écrits sur les finances, dont on trouve la liste dans *La France littéraire* de Quérard, et des *Mémoires sur sa vie et ses diverses opérations financières*; Paris, 1826, 3 vol. in-8°. Ces mémoires ont eu deux autres éditions, en 1826 et en 1827. H. Fisquet.

Biogr. univ. et port. des contemp., t. V. — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*. — *Moniteur universel*, 1826 à 1827.

*OUVRIÉ (*Pierre-Justin*), peintre français, né à Paris, le 9 mai 1806. Il étudia la peinture sous MM. Taylor et Abel de Pujol. Il réussit d'abord dans la lithographie, puis dans l'aquarelle et bientôt dans la peinture à l'huile, en adoptant le genre du paysage et des vues de villes. Il débuta au Salon de 1831 par une *Vue de la porte de Moret, près de Fontainebleau*, celle de l'*Escalier de l'église de Saint-Prix*, près de Montmorency, et entre autres aquarelles celle, de grande dimension, représentant le *Poids de ville, à Clermond-Ferrand*. Il prit part ensuite à toutes les expositions du Louvre, où l'on voyait figurer des *Vues*, d'après les dessins rapportés de ses voyages en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, et dans les Pays-Bas. Parmi ses nombreuses productions, remarquables par l'exactitude et la finesse du dessin, nous citerons : *Le grand Canal de Venise*; *L'Hospice du mont Saint-Bernard; Pont de Pontoise* (Salon de 1833); — *Quai des Esclavons à Venise; Place du Palais-Vieux, à Florence* (1834); — *Intérieur de l'église Saint-Laurent, à Nuremberg; La Vallée du Mont-Dore (Auvergne); La Vallée d'Aigues-Mortes (Languedoc); La Vallée de Vallin (Vosges)* (1835); — *Le Château et la Ville d'Heidelberg; Château de Fontainebleau, vue prise du jardin anglais* (1842); *Château de Chenonceaux; Château de Saint-Cloud* (1843); — *Le Parlement, l'église de Westminster et la chapelle de Lambeth, à Londres* (1850); — *Château de Windsor* (1852); — *Vue de Rotterdam; Bords du Rhin entre Coblentz et Mayence; Le Mont-Blanc et la vallée de Chamouni* (1861). M. Ouvrié est membre de la Légion d'honneur depuis le 30 décembre 1854. G. de F.

Docum. partic.

OUVRIER-DELILE (*Jean-Claude* d'Obreuil), calligraphe français, né à Nancy, mort en 1807. Il était membre de l'Académie royale d'Écriture, qui, fondée en 1779, exista jusqu'en 1790, et fournissait les experts-jurés écrivains aux tribunaux. Ouvrier-Delile avait un rare talent pour lire les anciennes écritures; il connaissait aussi très-bien certaines branches de mathématiques. On a de lui : *L'Arithmétique méthodique et démontrée, appliquée au commerce, à la finance*, etc.; Paris, 1761, 9e édit., 1812, in-8°; Bruxelles, 1818, in-8°; de nombreux abrégés de cet ouvrage ont été publiés; — *Opérations toutes faites sur la règle du cent*; Paris, 1763, in-16; ibid., 1779, in-8°, avec changements et augmentations; — *Calcul des décimales, appliqué aux différentes opérations de commerce, de banque et de finances*; Paris, 1765, 1798, in-8°.

Querard, *La France litt.*

OUWATER (*Albert* van), un des plus an-

ciens peintres hollandais, né à Harlem, en 1444, mort dans la même ville, en 1515. Il était contemporain et ami des frères van Eyck, et il apprit de ces grands artistes le secret de peindre à l'huile. Il peignit pour la principale église de sa ville natale *Saint Pierre et Saint Paul*. Ouwater avait tracé au-dessous de ce tableau un paysage, aujourd'hui effacé, où l'on voyait des pèlerins, les uns se livrant au repos, les autres faisant un repas champêtre : ce paysage passait pour le meilleur du temps. Ouwater avait aussi peint *La Résurrection de Lazare*, chef-d'œuvre que les Espagnols enlevèrent à la prise de Harlem. Parmi les élèves d'Ouwater on doit citer Guérard de Saint-Jean.

Carle van Mander, *Het leven*, etc. (Amsterdam, 1617, in-4°) — Descamps, *La vie des peintres hollandais*, etc., t. I, p. 6. — Pilkington, *Dictionary of painters*.

OUZOUN HAÇAN BEYG (*Abou-Nasr Modhaffer ed Dyn*), dit vulgairement *Uzum Cassan*, qui en turc signifie Haçan le Long, roi de Perse, né en 812 de l'hégire (1408), mort le 1er chawal 882 (7 janvier 1478). Fondateur de la dynastie turcomane *Ak-Koiounlu* (du mouton blanc), il fit périr son frère Djihanghyr, et dépouilla la dynastie des *Cara-Koïounlu* (du mouton noir) (1467-1469). Ouzoun Haçan, maître de Schiraz et de toute la Perse, par la mort d'Abou-Yousouf, dernier prince de cette race, épousa une sœur de David Comnène, empereur de Trébisonde, et à la sollicitation des chevaliers de Rhodes et des Vénitiens, tourna ses armes contre Mahomet II, conquérant de Constantinople. Il envahit en 1472 l'Asie Mineure, y obtint d'abord quelques succès, mais fut vaincu l'année suivante. Quatre ans après, il conquit la plus grande partie de la Géorgie, et partagea le butin qu'il en retira avec les docteurs de la loi, les mollahs et les gens de lettres qui l'accompagnaient dans toutes ses expéditions. Les longues querelles de ses descendants qui se disputèrent sa succession facilitèrent l'élévation de la dynastie des Sofys et la conquête de la Perse. H. F.

Jos. Barbaro, *Viaggi fatti da Venezia alla Tana, in Persia, India*, etc., 1543, in-8°. — Ambr. Contarini, *Il Viaggio ... al gran. signore Ussum Cassan, re di Persia*, 1543, in-8°.

OVALLE ou **OVAGLIE** (*Alphonse* D'), jésuite chilien, né en 1601, à Santiago, mort à Lima, le 11 mars 1651. D'une famille riche et noble, originaire d'Espagne, il fut admis dans la Compagnie de Jésus en 1618, professa la philosophie, devint directeur de la maison du noviciat de Santiago et procureur de l'ordre dans le Chili. Après avoir assisté à Rome en 1640 à la huitième congrégation générale, il retourna au Chili, et entreprit quelques missions dans le Pérou. On a d'Ovalle : *Epistola ad præpositum generalem Societatis Jesu, qua statum in provincia Chilensi exponit*; Madrid, 1642, in-fol. ; — *Historica relacion del reyno de Chile, y de las missiones y ministerios que exercita en el la Compañia de Jesus*; Rome, 1646, in-fol., avec carte, plans et figures; Rome, 1646, in-4°, en italien ; et traduite en anglais, tome III, p. 1-146, de la collection de Churchill, 1704, 4 vol. in-fol. ou 1744-1746, 6 vol. in-fol. Cette histoire du Chili est rare et recherchée. H. F.

Backer, *Biblioth. des écrivains de la Compagnie de Jésus*, 1854, 2e série, p. 454.

OVANDO (Don *Nicolas*), premier gouverneur général des Indes occidentales, né vers 1460, mort en 1518. Il appartenait à l'une des familles les plus distinguées d'Espagne. Favori de Ferdinand, il était grand commandeur de l'ordre militaire et religieux d'Alcantara lorsqu'il fut, en 1501, nommé par les *rois catholiques* (1) gouverneur des nouvelles découvertes faites en Amérique, en remplacement de Francisco de Bovadilla, dont la cupidité et la mauvaise administration contribuaient beaucoup à la dépopulation des pays soumis. Isabelle donna à Ovando l'ordre de réparer toutes les injustices commises par Bovadilla, et surtout d'améliorer le sort des Indiens. Il partit de San-Lucar, le 13 février 1502, avec trente navires montés par deux mille cinq cents hommes; c'était la plus nombreuse flotte qui eût encore fait voile pour le Nouveau Monde. Après une traversée périlleuse dans laquelle il perdit beaucoup de ses compagnons, Ovando arriva à Santo-Domingo, le 15 avril suivant. Il rétablit d'abord l'ordre dans l'île, fonda plusieurs villes, aujourd'hui importantes, et fit embarquer Bovadilla, Roldan et leurs complices pour l'Espagne; mais il eut l'inhumanité de fermer ses ports devant Christophe Colomb au moment où une tempête furieuse exposait à un danger imminent la flottille que commandait le grand navigateur (29 juin 1502). Ovando montra la même malveillance envers Colomb lorsque l'amirante était sans ressources à La Jamaïque (1503), et ne le secourut que pressé par l'indignation générale, excitée par Las Casas. Ovando craignait avec raison que la cour d'Espagne, mieux éclairée, ne rendît aux Colomb le gouvernement qu'ils avaient si glorieusement acquis. L'administration d'Ovando était d'ailleurs loin de répondre aux vues de la reine. Au lieu d'adoucir la position des naturels, il exerça sur eux des cruautés plus atroces que celles reprochées à Bovadilla, et les soumit à de tels travaux qu'en moins de deux années deux cent mille de ces malheureux périrent victimes de l'insatiable cupidité des conquérants. Un seul trait, exposé avec détail dans les sanglantes annales de la conquête du Nouveau Monde, suffira pour faire apprécier Ovando. Sur un simple soupçon, il se rendit avec une nombreuse escorte dans la province de Xuragua (aujourd'hui Léogane), gouvernée par la belle et généreuse Anacoana, qui, quoique veuve du brave Caonabo (*voy*. ce

(1) Les Castillans nommaient ainsi Isabelle Ire, reine de Castille, et Ferdinand, son mari, roi d'Aragon.

nom), s'était toujours montrée la protectrice zélée des Espagnols. Il invita la population à une fête militaire ; sur un signal il rua ses soldats sur les Indiens désarmés : ce fut une boucherie aveugle et féroce dans laquelle ni l'âge ni le sexe n'étaient épargnés : quatre-vingt-quatre caciques furent enfermés dans la maison de Anacoana et brûlés vifs sans autre forme de procès. Quelques jours après, la princesse fut pendue avec son neveu Gunora. Ainsi furent détruits la province de Xuragua et son peuple aimable et hospitalier, province que les Castillans appelaient à leur débarquement « un paradis ». Ovando porta ensuite la destruction et le meurtre dans l'Higuey « et depuis ce moment, dit Las-Casas, Hispaniola ne fut plus qu'une vaste solitude ». Ces crimes furent enfin connus de la cour d'Espagne. Ovando fut rappelé, et son gouvernement donné à Diego Colomb. Cependant, le dévastateur de Saint-Domingue mourut riche et honoré. Il a laissé des mémoires que le gouvernement espagnol n'a pas jugé convenable de livrer à la publicité.

Fernand Colomb, *Vida del Amirante*, cap. XXIV-CIII. — Las Casas, *Hist. Ind.*, lib II, cap. I-XXXII. — Herrera, *Novus Orbis*, déc. I, lib. IV-V. — Muños, *Hist. del Nuevo-Mundo*. — Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. III. — Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, lib. XXIV.

OVENS (*Juriann*), peintre hollandais, né en 1620, mort en 1695. Un des meilleurs élèves de Rembrandt, il excellait dans les scènes nocturnes et rendait les ténèbres avec vérité. L'hôtel de ville d'Amsterdam conserve de lui un tableau d'une grande beauté. Il représente Claudius Civilis rassemblant les principaux chefs bataves à un banquet dans la forêt de Schaker-bosch et les déterminant à secouer le joug des Romains. Ovens peignait bien le portrait. En 1675, il se rendit à la cour du duc de Holstein, et y termina sa carrière. A. DE L.

Weyerman, *De Schilderkonst. der Nederlanders*, t. II, p. 481.

OVERBECK (*Jean-Daniel*), érudit et biographe allemand, né en 1715, à Rethem, mort à Lubeck, le 3 août 1802. Fils de Gaspard Nicolas Overbeck, auteur d'un grand nombre de dissertations exégétiques, il fut depuis 1763 recteur du gymnase de Lubeck. Outre des notices biographiques sur Lipenius, de Carpzovius, de G.-J. Wolf, de François Baron, etc., on a de lui : *Geschichte der Stadt Flensburg* (Histoire de la ville de Flensbourg); Lubeck, 1752, in-8° ; — *De Jani templo non clauso a Constantino*; ib., 1763, in-fol. ; — *De cura magistratuum romanorum circa educandam civium sobolem*; ibid., 1765, in-4°. O.

Schlichtegroll, *Nekrolog*. — Baur, *Historisches Handwörterbuch*, t. VII. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*.

* **OVERBECK** (*Frédéric*), célèbre peintre allemand, né à Lubeck, le 2 juillet 1789. Fils d'un fabuliste estimé, il s'adonna de bonne heure à la peinture, et fréquenta depuis 1806 l'académie des beaux-arts de Vienne; gagné aux idées romantiques par Eberhard Wächter, il s'enthousiasma pour les vieux maîtres du moyen âge, et se mit tellement en opposition avec les principes enseignés par ses professeurs, qui suivaient les errements de Mengs et de David, qu'il fut renvoyé de l'académie. Il partit en 1810 avec Vogel et Pforr pour Rome, qu'il habita depuis constamment. Rejoint peu de temps après par Schadow, Cornelius, Veit et Schnorr, il s'établit avec eux au couvent de Saint-Isidore, et se mit à se pénétrer de l'esprit et de la manière des peintres mystiques antérieurs à Raphael, tels que le Pérugin et Fiesole. En 1814 il se convertit au catholicisme. Signalé à l'attention publique par les fresques exécutées dans la villa du consul de Prusse, Bartholdy (villa où Overbeck avait représenté *Joseph vendu par ses frères* et *Les sept années de disette*), il fut chargé en 1818 de décorer, en compagnie de Cornelius et de Schnorr, la villa Massimi; les sujets qu'il peignit sont tirés de la *Jérusalem délivrée*. Dès lors il était entièrement revenu de son imitation première de l'incorrection et de la dureté de dessin de l'ancienne école allemande; les formes qu'il employa devinrent de plus en plus suaves, elles attirent par leur pureté et leur douceur ; mais les œuvres d'Overbeck ont toujours gardé un caractère archaïque, qu'il croit indispensable à l'expression de sa vive piété, qui lui a fait constamment proscrire le nu. Il est depuis plusieurs années directeur de l'Académie Saint-Luc. Parmi ses œuvres nous citerons : la magnifique fresque de l'église Sainte-Marie-des-Anges à Assise, représentant *Le Miracle des roses de saint François*; *Les Fiançailles de la Vierge* : tableau qui appartient au comte Raczynski; *Le Christ au jardin des olives*, à l'hôpital de Hambourg: *La Sainte Famille*, propriété du comte de Schönborn; *Élie montant au ciel*; *L'Entrée du Christ à Jérusalem*, à l'église Sainte-Marie de Lubeck ; *L'Influence de la religion sur les arts*, au musée Staedel à Francfort; *La Mort de saint Joseph*; *La Mise au tombeau du Christ*, à Lubeck ; *L'Italie et la Germanie*, au château de Schlossheim; *La Conversion de saint Thomas*; *Le Sacrement de l'ordination*; *La Résurrection de Lazare*; *Ruth et Boos*, etc. Ces tableaux, ainsi que les nombreux dessins d'Overbeck, ont été souvent gravés et lithographiés, notamment dans les publications suivantes : *Heures nouvelles*, par Dassame; Paris, 1839; *Imitation de Jésus-Christ*; Paris, 1839, in-8°; *La Passion de Notre-Seigneur*; Paris, 1840, in-fol.; *Scènes des Evangiles*; Dusseldorf, 1853-1854, in-fol.

Jean OVERBECK, neveu du précédent, professeur d'archéologie à Leipzig, a publié entre autres : *Kunstarchaelogische Vorlesungen* (Leçons d'art et d'archéologie); Brunswick, 1853, in-8°; — *Pompeji*; Leipzig, 1855, avec gravures sur bois; — *Die Bildwerke zum Thebischen und Troischen Heldenkreise* Les

monuments de l'art se rapportant au cycle héroïque de Thèbes et de Troie); Stuttgard, 1857, in-8°, avec planches; — *Geschichte der griechischen Plastik* (Histoire des arts plastiques chez les Grecs); Leipzig, 1858, 2 vol. in-8°.

Conversations-Lexikon. — *Männer der Zeit* (Leipzig, 1859). — Nagler, *Künstler-Lexikon*. — Raczynski, *Histoire de l'art allemand moderne*.

OVERBEEK (*Bonaventure* VAN), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1660, mort dans la même ville, en 1706. Il était élève de Gérard de Lairesse, qui l'initia à son art et lui fit prendre en même temps des habitudes de débauche qui abrégèrent de moitié sa vie. A Rome Overbeek partagea son temps entre l'étude et les plaisirs. Ardent au travail comme à la dissipation, il dessina tout ce que la capitale de l'Italie contenait de remarquable, et résolut de former une collection sans pareille. Reçu en 1685 membre de l'Académie de peinture de La Haye, il se fixa dans cette ville. Mais bientôt La Haye lui parut un séjour trop propre à le distraire. Il loua une chambre à Scheveninge; il en fit enlever l'escalier, qu'il remplaça par une échelle qu'il retirait après lui lorsqu'il voulait rester seul. Il vécut ainsi plusieurs années passant, sans transition, de l'excès du travail à celui de la débauche. En mourant il laissa sa fortune à son neveu Michel van Overbeek, à la charge de faire imprimer l'ouvrage qui avait été la plus grande occupation de sa vie, de le dédier à la reine Anne d'Angleterre et d'en remettre un exemplaire à l'Académie de peinture de La Haye. L'ouvrage d'Overbeek parut en effet sous ce titre : *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ*, etc.; Amsterdam, 1707-1709, en trois parties, gr. in-fol. Malgré son titre latin, ce livre est écrit en français et dans un style pur et clair. « C'est dommage, dit Descamps, qu'un homme de ce mérite ait donné dans les excès les plus crapuleux; il avait une érudition profonde, et l'esprit le plus vif et le plus capable d'application. Il a peint avec beaucoup de succès l'histoire; il dessinait bien. » Ses tableaux sont fort rares, même dans sa patrie.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. III, p. 55-57. — Basan, *Dict. des Graveurs*. — G. Gori Gandellini, *Notizie degl' intagliatori*.

OVERBURY (Sir *Thomas*), poëte anglais, né en 1581, à Compton-Scorfen (comté de Warwick), mort le 15 septembre 1613, à Londres. Après avoir pris à Oxford le degré de bachelier ès arts (1598), il voyagea sur le continent; lorsqu'il revint en Angleterre, on le citait comme un gentilhomme accompli. Vers 1601 il entra en grande liaison avec Robert Carr, qui étant devenu, sous le nom de vicomte de Rochester, favori du roi Jacques Ier, obtint en 1608 pour son ami le titre de chevalier du Bain. La faveur d'Overbury à la cour ne dura pas longtemps. « S'étant aperçu, raconte un ancien auteur, de la vive passion que Rochester avait conçue pour Frances Howard, fille de Thomas, comte de Suffolk et femme de Robert, comte d'Essex, il en eut tant de chagrin, connaissant le mauvais caractère de cette dame, qu'il fit tous ses efforts pour engager son ami à renoncer au commerce qu'il avait avec elle et au dessein de l'épouser. Le vicomte fut mécontent de ce conseil et en fit part à la comtesse, qui résolut la perte d'Overbury et consulta là-dessus son oncle, le comte de Northampton, qui savait son intrigue avec Rochester. On conclut d'expédier Overbury par le poison; mais, comme il n'était pas à propos de le faire tandis qu'il serait en liberté, le vicomte et le comte résolurent d'irriter le roi contre lui, afin de le faire mettre en prison. Il arriva, vers ce temps-là, que le roi voulut envoyer un ambassadeur en France; Rochester lui recommanda Overbury pour cet emploi; puis, sous apparence d'amitié, il dissuada ce dernier de l'accepter. Overbury refusa en effet de partir, et fut envoyé à la Tour, le 21 avril 1613. Il y demeura fort resserré, jusqu'à ce qu'il y mourut, de poison, le 15 septembre de la même année. » Deux ans après toute l'intrigue se découvrit, et plusieurs personnes, convaincues d'avoir eu part à sa mort, furent exécutées. Quant aux principaux coupables, Carr, devenu comte de Somerset, et sa femme, l'ex-comtesse d'Essex, on les condamna à mort en 1616 pour avoir tramé le meurtre; mais le roi leur fit grâce, et se contenta de les éloigner de la cour. Overbury était un homme d'un esprit cultivé et du plus aimable caractère. Aucun de ses ouvrages ne parut de son vivant, à l'exception du poëme de *la Femme*. Les plus remarquables sont : *The Wife*; Londres, 2e édit., 1614, in-4° : à la suite de ce poëme on trouve les *Characters*, suite de portraits esquissés avec beaucoup d'esprit et de verve; — *The first and second part of the Remedy of Love*; ibid., 1620, in-8°, paraphrase d'Ovide; — *Observations on the seventeen provinces*; ibid., 1626-1651, in-8°; — *Crumms fallen from king James table or Table-talk*; ibid., 1715. La dernière édition des œuvres de cet écrivain date de 1856.

Andrew Amos, *The great oyer of poisoning : The trial of the earl of Somerset for the poisoning of sir Th. Overbury*; Londres, 1846. — Wood, *Athen. Oxon.* — *State trials*. — Cibber, *Lives of poets*.

OVERWEG (*Adolphe*), voyageur allemand, né le 24 juillet 1822, à Hambourg, mort le 27 septembre 1852, à Maduari, sur les bords du lac Tchad. Il fit ses études à Bonn, et prit ses degrés à Berlin, où pendant quelque temps il s'occupa surtout de géologie. En 1849, sur la présentation de plusieurs savants, il fut adjoint à MM. Richardson et Henri Barth pour entreprendre, aux frais du gouvernement anglais, un voyage d'exploration au lac Tchad, dans l'Afrique intérieure. Il se rendit à Malte, où un bateau fort léger, destiné à la navigation du lac et dont chaque pièce se démontait, fut construit sous ses yeux. Après avoir quitté Tripoli (mars 1850), les trois voyageurs commencèrent à tra-

vers le désert une marche aussi pénible que dangereuse; ils exposèrent maintes fois leur vie et n'arrivèrent au but de leur voyage qu'au prix de fatigues et de souffrances sans nombre. Le chef de l'expédition, Richardson, mourut avant d'atteindre son but. Demeuré seul avec M. Barth, Overweg parvint au lac Tchad en avril 1851, mit deux mois après le bateau à flot, visita les îles ainsi qu'une partie des rives, et remonta quelques cours d'eau. Tandis que son compagnon explorait la région inconnue qui s'étend au sud-est du lac, il s'aventura dans le sud-ouest jusqu'à une distance de 150 milles. Au retour de ce voyage, il fut pris de la fièvre à Kuka, et mourut en peu de jours. Ce fut le docteur Edward Vogel qui le remplaça.

Petermann, *Geograph. mittheilungen.*

OVIDE (*Publius-Naso* OVIDIUS), l'un des poëtes éminents du siècle d'Auguste, naquit à Sulmone, dans les Abruzes, le 13 des calendes d'avril (20 mars 711 de la fondation de Rome). Déjà Lucrèce, Catulle, Properce, Horace, Virgile avaient reproduit chez les belliqueux Romains la poésie des Hellènes. Mais les brillantes importations de l'art ne conservèrent pas longtemps leur éclat primitif : la civilisation même du peuple-roi ne fut que passagère ; Rome ne garda de ses conquêtes de l'Orient que le luxe et le goût des plaisirs : la splendeur des lettres s'éteignit en partie avec les grands maîtres qui l'avaient faite. La langue, perfectionnée par eux, perdit à la fois de sa concision harmonieuse, de sa sévère pureté et de son éloquente précision. L'esprit suppléa au sentiment, et son luxe étouffa le naturel. Les premiers écrivains avaient presque tous disparu de la scène. Ovide dit lui-même : *tantùm vidi Virgilium*. Les plaisirs régnaient en tyrans ; Ovide en devint le poëte. Il sentit qu'il est impossible au plus puissant esprit de lutter contre le torrent de l'opinion. Dans l'intérêt de sa renommée, il essaya donc de s'ouvrir une route inconnue : *juvat novos decerpere flores*. Des hommes tels que lui ont la conscience de leur force ; il se sentait le digne émule de ses devanciers ; mais il comprit que s'il ne pouvait les surpasser, il lui fallait faire autrement qu'eux. Il profita habilement de la disposition des esprits et du goût, et prit une allure plus libre que celle des maîtres. Son style fut moins châtié, mais plus à la portée de tous. La variété de sa verve, le choix des sujets, l'éloge des plaisirs, attirèrent l'attention d'un peuple voluptueux, ardent et léger, qui ne permettait pas qu'on lui donnât le temps de s'attendrir sur les malheurs racontés pour lui plaire. Ovide réussit à la fois par ses défauts et ses beautés. Il ne demanda point à son génie ce qu'il en aurait obtenu vingt ans plus tôt. Formé par les grands maîtres, il ne les suivit qu'à distance ; il ne voulut pas leur dire :

Fixa pedum pono pressis vestigia signis.

Il connaissait la portée de ses contemporains, et satisfit leur goût. Naturellement abondant et varié, il se montra tour à tour grave et léger, ingénieux et naïf, voluptueux et pathétique ; ne gardant point une mesure sévère, il ne sait pas toujours s'arrêter à propos, et souvent il dépasse le but. Il s'évertue en recherches d'effets et d'antithèses. Enfin, ce poëte éminent, il faut le dire, s'aventura le premier sur la pente de la décadence. La trace profonde qu'il a laissée dans le domaine poétique traverse des régions inégalement fécondes. A son époque nul ne fut plus célèbre que lui, mais il offre une large part à la critique et à l'admiration.

On ignore quels ouvrages commencèrent sa réputation. Les jeunes Romains destinés aux lettres récitaient en public leurs premiers essais. Ils se soumettaient à une espèce de noviciat ; et s'apprenaient ainsi à bien faire et à bien dire. Ils adressaient ces paroles à la foule pressée autour d'eux : *plaudite, cives, plaudite manibus*.

Le premier ouvrage connu d'Ovide est sans doute le recueil qu'il intitula *Héroïdes*, espèce de reproduction des aventures amoureuses des dieux, déesses, demi-dieux et héros. Dans ce poëme, Ovide semble tout empreint des sentiments et de l'esprit de la Grèce. Il n'est pas encore lui-même. Bientôt son originalité se développera. *Les Métamorphoses* paraissent un vaste et ingénieux assemblage des traditions mythologiques. Ovide les revêt de couleurs et de formes variées ; la souplesse de son talent se les approprie ; la série de fables religieuses *qui* depuis vingt siècles fait jouir le monde entier des prestiges sacrés de ce culte riant est devenue l'éternelle religion des arts.

C'est en chantant l'origine du monde que le poëte commence sa vaste entreprise. Son génie philosophique s'inspire des diverses cosmogonies orientales. Lucrèce lui-même a puisé à cette source ; mais il l'élargit à la mesure de son génie. C'est après avoir fait assister ses lecteurs à la naissance de notre univers qu'Ovide leur déroule les fastes religieux dont il varie les scènes avec une dextérité prodigieuse. Les critiques ont vanté jusqu'ici l'adresse qu'il déploie à tisser les fils qui rattachent tant de sujets différents pour en former un ensemble parfait. Ce fil est si délié, si bien conduit, dit-on, qu'on ne l'aperçoit pas. J'avoue que je ne l'aperçois pas non plus. Et le poëte lui-même ne songea ni à le rendre invisible ni à le former ; mais il a dû s'attacher à l'ordre chronologique indiqué par les traditions, et surtout à les réunir ou à les séparer selon qu'il y trouvait des analogies ou d'heureux contrastes. Dans ces petits drames, dans ces récits légendaires, le poëte, tour à tour pathétique et riant, austère ou gracieux, étend un vernis poétique sur les vertus, les faiblesses, les caprices des hommes et des dieux ; ses tableaux resteront pour charmer les générations futures, et les personnages qu'il divinise lui devront leur immortalité.

Le succès des *Métamorphoses* donna un grand éclat à la renommée d'Ovide. Bientôt il fit pa-

raître *les Fastes*, œuvre poétiquement historique, divisée en douze livres. Les Romains virent avec intérêt exposer sous des formes brillantes l'origine, les triomphes et les vicissitudes des antiques peuples d'Ausonie. Ils retrouvèrent avec un orgueil de famille les luttes, les souffrances héroïques du long enfantement de la grandeur romaine. Cependant les nombreux détails, l'uniformité du récit, l'exactitude minutieuse de certains faits produisirent une monotonie que l'adroite élégance, la variété du style, l'esprit piquant du narrateur ne réussirent pas toujours à corriger. La moitié de cet ouvrage s'est perdue dans le naufrage des temps. Nous ne possédons que les six premiers livres de cette poétique compilation. Cette lacune regrettable est plus fâcheuse pour les érudits que pour les adeptes de la littérature.

Ovide, dans la plénitude de sa verve, composa *les Amours*, recueil élégiaque où le cœur du poëte se montre tout entier; c'est là qu'il a trouvé ces inspirations touchantes, ces élans du désir et ces épanouissements d'ineffable volupté qui élèvent le poëte au milieu de ses émules. S'il n'est pas continuellement aussi tendre que Tibulle et Properce, il est plus vif, plus varié, plus ingénieux dans ses images; il semble écrire sous la dictée de l'amour; il parle non en poëte, mais en amant, et les efforts de son art se cachent sous un naturel exquis.

Ovide, admiré pour ses talents, se faisait aimer par son caractère. Il avait désarmé l'envie, et recevait l'encens de ses nombreux rivaux de gloire. Il les aima tous, et se plut à leur rendre justice. Il chérit Tibulle, et déplora sa perte prématurée, dans des vers que deux mille ans ont applaudis. Lié avec tous les poëtes célèbres de son siècle, il les regardait, disait-il, comme des êtres divins : *quotque aderant vates rebar adesse deos*. Applaudi par Rome entière, il fut bientôt remarqué par Auguste lui-même. Ce souverain, passant la revue des chevaliers, aborda le poëte et lui fit cadeau d'un superbe coursier. Ovide, dans l'exil, signale ce fait comme un témoignage de l'estime que lui accordait le maître du monde.

L'*Art d'aimer* fut accueilli avec enthousiasme par un peuple spirituel et voluptueux, qui recevait avidement les préceptes de la galanterie offerts avec le charme du talent. Dans ce code de l'amour, le poëte marche adroitement à travers les écueils. A force d'art et d'esprit, il couvre la nudité des images. Son expression vive et fine fait pardonner les doux égarements de la passion; certes, il touche souvent à la dernière limite de la décence; s'il alarme la pudeur, il ne l'outrage jamais. Dans sa gaieté érotique, il plaisante parfois les unions mal assorties. Les vieux maris sont traités sans façon; il les ridiculise comme l'ont fait depuis nos auteurs comiques; cependant il se garde d'exciter au mépris des nœuds légitimes. Professeur d'amour, il en proclame les lois, en dévoile les mystères et les ruses; mais sa délicate adresse, son brillant coloris désarment la censure rigoureuse. Plus réservé que ses contemporains, il se respecte lui-même et ne souille point ses charmantes fictions par la peinture d'un vice odieux, pernicieuse méprise de la volupté, qu'il condamne par son silence; tandis que le dévot et sensible Virgile ose le célébrer en beaux vers.

Il est à peu près impossible de préciser l'ordre chronologique des compositions d'Ovide. *Le Remède de l'amour*, selon les apparences, succéda à l'*Art d'aimer*. Ce poëme manque de gaieté. Ovide s'efforce en vain d'échauffer sa verve; ses plaisanteries sont froides, et l'ensemble de l'œuvre n'est pas ingénieusement conçu; le style spirituel et facile de l'auteur en rachète à peine les défauts.

On sait par le témoignage des écrivains romains que le chantre des *Métamorphoses* composa plusieurs pièces de théâtre, qui parurent avec un grand succès. Aucune n'est venue jusqu'à nous. *Médée*, suivant les traditions, fut regardée comme le chef-d'œuvre tragique du poëte. Les passages touchants de plusieurs petits drames des *Métamorphoses* font juger quel dut être l'intérêt et le pathétique des tragédies d'un homme doué de l'éloquence du cœur et de cette délicatesse exquise qui vivifie le sentiment.

Ovide depuis plus de vingt années marchait entouré de palmes méritées; on l'applaudissait au théâtre, on récitait ses vers dans les plus illustres sociétés. Les femmes vouaient une religieuse admiration au chantre de la volupté. Partout son image était reproduite; elle se trouvait gravée sur les bagues des chevaliers et des sénateurs, sur les bracelets des matrones. Par la piquante vivacité de son esprit inépuisable et la hardiesse gracieuse de sa pensée, Ovide s'ouvrit une route hors du domaine de la littérature ancienne. Les jeux brillants de sa riche imagination, son allure libre, son examen hardi des vérités, donnent à ce poëte philosophe une ressemblance de famille avec les écrivains français, et surtout avec l'arbitre universel de notre dix-huitième siècle.

Admis à l'intimité d'Auguste, heureux dans sa propre famille, riche de faveurs et de gloire, Ovide tombe tout à coup dans un abîme d'infortunes dont il ne sortira point, mais qui ajoutera à sa renommée l'éclat du martyre.

L'an 761 de Rome, Auguste chassait sa petite-fille Julie, sœur d'Agrippa Posthume, et reléguait ce jeune prince dans l'île de Planasia. Presque en même temps, Ovide, banni de Rome, est transporté sur le bord occidental de la mer Noire. Le prétexte de sa condamnation est son poëme de l'*Art d'aimer*, qui depuis dix ans faisait les délices de Rome et de la cour d'Auguste; lui-même répétait, en les louant, les passages les plus libres de cette œuvre. Ce prince, qui se piquait de poésie, composait de petits

poëmes érotiques qu'Ovide aurait rougi de publier, quand les vers eussent été moins indignes du grand écrivain. Les nombreux et puissants amis d'Ovide sollicitèrent sa grâce; leurs instances furent vives. Auguste et la fière Livie restèrent inexorables.

En proie au plus violent désespoir, le grand poëte, sans l'intervention de sa femme et de ses amis, se serait donné la mort. Résigné à vivre, il s'arrache enfin à tout ce qui lui est cher; il quitte les lieux où il trouvait ses délices et sa gloire. A travers les périls et les souffrances, il aborde la ville de Tomes, aujourd'hui appelée du nom barbare de *Kustendjé*. Abandonné sous un ciel rigoureux et insalubre, Ovide est seul, parmi les hordes scythes; il n'entend pas leur langage, elles n'entendent pas le sien :

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis,

dit-il. Mais dans son horrible solitude son génie le soutient : il chante son malheur; il souffre moins. Les peuplades qui l'entourent apprennent qu'il est poëte; elles le plaignent et le respectent. Leur religion leur enseigne à consoler le malheur. Lui, aimable, généreux, confiant, gagne leur affection; sa vive intelligence l'a bientôt initié aux secrets du langage gète; il va jusqu'à composer des vers dans ce dialecte. On l'applaudit; les Tomitains donnent une fête en l'honneur du poëte. Il leur lit des vers en l'honneur d'Auguste; les spectateurs agitent leurs carquois retentissants. L'un d'eux s'écrie en courroux : « César, que tu chantes, devrait te rappeler dans son empire, que tu honores. »

Pendant neuf années de souffrances et de perplexités, Ovide consola son douloureux ennui en composant des élégies et des épîtres, expressions de son infortune; il nomma ses plaintes poétiques les *Tristes*, les *Pontiques*. Dans sa touchante résignation, il exprime en grand poëte la pureté de ses intentions, ses souvenirs et ses regrets. Cependant aux prières adressées à son persécuteur implacable il mêle un sentiment adulateur qui semble avilir la dignité du malheur. On ne saurait qui l'on doit blâmer le plus du génie qui se dégrade ou de la cruauté qui l'opprime. Mais Ovide, époux et père tendre, avait soif de la patrie absente. Justement fier de sa renommée et de son innocence, il devait opposer sa fermeté à la persécution. Dans les *Pontiques*, qui sont les confessions de sa vie, il affirme, et nul contemporain ne le dément, qu'il n'a commis aucun crime, aucun acte qui porte atteinte à l'honneur. Il reconnaît qu'il a été léger, imprudent, indiscret; il appelle sa faute une erreur; il craint d'offenser le maître en rappelant les circonstances qui causèrent sa disgrâce. Tout en se justifiant avec timidité, il contourne tellement ses expressions que sa pensée reste enveloppée d'un voile impénétrable, dont il ne soulève jamais qu'une partie, et le fait réel est demeuré une énigme qui a fatigué en vain tous les œdipes de l'érudition. Aussi les plus doctes investigateurs n'ont-ils tour à tour tenu que pour le briser dans leur main le fil conducteur d'un labyrinthe inextricable.

Ses derniers chants attestent surtout la noblesse de son cœur. Son amour pour sa femme, pour ses enfants, pour ses amis est touchant. Il trouve, dit-il, un allégement à ses peines en songeant que son père et sa mère, qui vécurent nonagénaires, heureux témoins de ses triomphes, n'aient pas connu ses infortunes.

Après la mort d'Auguste, Ovide cesse de solliciter ceux qui règnent à sa place. Il savait donc que Livie et Tibère seraient inexorables. Une seule fois, peu de temps avant sa fin, il conseille à sa femme d'implorer Livie; mais quelle réserve il recommande d'employer ! « Aborde-la, dit-il, lorsque Rome et la famille impériale éprouveront la joie d'une fête triomphale; alors perce la foule qui remplira le palais; prosternée, gémissante, inondée de larmes, supplie *Junon* (c'est le surnom que l'adulation donnait à Livie). Mais garde-toi de justifier ma faute, et ne demande pour moi qu'un exil moins rigoureux. »

Quoique, dans différents passages des *Tristes* et des *Pontiques*, Ovide ait affirmé que ses yeux seuls furent coupables, et qu'il compare sa faute à celle d'Actéon, peut-on croire qu'un regard involontaire, déjà cruellement puni, ait nourri une rancune si implacable, même dans les cœurs les plus endurcis ? Quelquefois sa faute est une étourderie, une méprise; ailleurs il avoue que s'il avait écouté de sages avis, il aurait évité sa perte. Il écrit à Pomponius Grœcinus : « Il n'est plus temps de m'avertir des écueils quand mon vaisseau a fait naufrage ». Il dit à son ami Carus : « Tu étais le seul dépositaire de mes secrets, de tous, excepté du secret qui causa ma perte; tes sages conseils m'auraient sauvé. » Le poëte, qui avait le privilége de parcourir le palais impérial, a pu surprendre des scènes offensantes pour la pudeur ou pour l'amour-propre des princes. Mais lié intimement à la famille souveraine, n'a-t-il pu aussi être le confident, le conseiller de quelque projet en faveur du jeune Agrippa et de sa sœur, qui, à l'époque précise du malheur d'Ovide, furent chassés de Rome, condamnés à l'exil, où Julie mourut de misère, où son frère fut assassiné ?

Ovide, après neuf ans d'exil, touchant à sa soixantième année, mourut à Tomes, près des bouches du Danube. Il avait demandé que sa cendre fût transportée sur les bords du Tibre; son dernier vœu ne fut pas exaucé. Les Gètes payèrent la dette des Romains, en érigeant avec pompe un tombeau au poëte, leur hôte immortel.

DE PONGERVILLE (de l'Institut).

Les titres des ouvrages d'Ovide sont : *Amorum libri III*, recueil d'élégies composées à différentes époques depuis sa jeunesse jusqu'à sa maturité. Suivant une épigramme placée en tête de cet ouvrage nous n'en possédons qu'une seconde édition; la première aurait été en cinq

livres; l'authenticité de l'épigramme n'est pas certaine, mais le poëte lui-même nous apprend qu'il avait jeté au feu beaucoup d'élégies à Corinne. Cette seconde édition parut avant l'*Art d'aimer*; — *Epistolæ heroidum;* au nombre de vingt et une : on a contesté, mais sans motifs suffisants, l'authenticité des six dernières. Un contemporain d'Ovide, Aulus Sabinus, écrivit des réponses à plusieurs des *Héroïdes;* savoir d'Ulysse à Pénélope, d'Hippolyte à Phèdre, d'Énée à Didon, de Démophon à Philis, de Jason à Hypsipyle, de Phaon à Sapho. Trois de ces réponses sont ordinairement imprimées dans les *OEuvres* d'Ovide; mais l'authenticité en est très-douteuse. Une traduction des *Epistolæ heroidum*, en grec, par Maxime Planude, existe en manuscrit; — *Ars amatoria* ou *De Arte amandi*, en trois livres, composé vers l'an 2 avant J.-C.; — *Remedia amoris*, en un livre; — *Nux*, élégie sur un noyer qui se plaint de la manière dont le traitent les passants; — *Metamorphoseon libri XV*. Dans ce grand ouvrage Ovide paraît avoir imité les Ἑτεροιούμενα de Nicandre. Les *Métamorphoses* ont été traduites en prose grecque par Planude; Boissonade a inséré cette élégante version à la suite des *Œuvres* d'Ovide, dans la collection Lemaire; — *Fastorum libri:* cet ouvrage devait avoir douze livres; il n'en existe que six, soit que les autres aient été perdus, soit que l'auteur ait laissé son œuvre inachevée; — *Tristium libri V*, élégies écrites dans les cinq premières années de l'exil du poëte; — *Epistolarum ex Ponto libri IV*; — *Ibis*, longue satire imitée de Callimaque, dirigée contre un ennemi dont on ignore le nom; — *Consolatio ad Liviam Augustam*, poëme élégiaque qui, sans être indigne d'Ovide, paraît ne pas lui appartenir. Les *Medicamina faciei* et les *Halieutica* ne sont que des fragments dont l'authenticité même est douteuse. Il ne reste que deux vers de sa *Médée*, tragédie qui, suivant Quintilien, montrait ce que le poëte aurait pu faire s'il avait mieux aimé conduire son génie que s'y abandonner. On croit qu'Ovide avait écrit d'autres ouvrages, aujourd'hui perdus, tels que : *Metaphrasis Phænomenon Arati; Epigrammata*; *Liber in malos poetas*; *Triumphus Tiberii de Illyriis*; *de Bello Ætiaco ad Tiberium*, etc. On lui attribue quelques pièces apocryphes : *Elegia ad Philomelam*, *de Pulice*, *Priapeia*. Quant à ses poëmes en langue gétique, la perte en est fort regrettable, au point de vue de la philologie.

Les *OEuvres* d'Ovide furent imprimées pour la première fois par les soins de François de Pozzuolo; Bologne (Balthazar Azzoguidi), 1471, 2 vol. in-fol.; l'édition *princeps* fut suivie immédiatement par celle de l'évêque d'Aleria; Rome (Conrad Sweynheym et Arnold Pannartz), 1471, 2 vol. in-fol. La première édition aldine est de Venise, 1503, 3 vol. in-8°. A partir de cette époque les éditions d'Ovide sont nombreuses; les plus remarquables sont celles de Bersmann, Leipzig, 1582, 3 vol. in-8°; de Daniel Heinsius (Elzevier); Leyde, 1629, 3 vol. in-12; l'édition *Variorum* (Cnippongius), Leyde, 1670, 3 vol. in-8°; l'édit. *In usum Delphini*, Lyon, 1689, 4 vol. in-4°; de Burmann, qui passa pour la meilleure, Amsterdam, 1727, 4 vol. in-4°; de Mitscherlich, Gœttingue, 1798, 2 vol. gr. in-8°; d'Amar, dans la collection Lemaire, Paris, 1820, 9 vol. in-8°; édition *Variorum*, d'Oxford, 1825, 5 vol. gr. in-8°, donnant le texte de Burmann avec les corrections inédites de Bentley; de Jahn, Leipzig, 1828, 2 vol. in-8°. Parmi les éditions séparées des ouvrages d'Ovide, on remarque : les *Métamorphoses*, par Gierig, Leipzig, 1784; rééditées par Jahn, Leipzig, 1821, 2 vol. in-8°; par Baumgarten Crusius, Leipzig, 1834, in-12; par Lœrs, Leipzig, 1843, in-8°; *les Fastes*, par Merkel, Berlin, 1841, in-8°; *les Tristes*, par Oberlin, Strasbourg, 1778, in-8°; par Lœrs, Trèves, 1839, in-8°; *les Tristes* et l'*Ibis*, par Merkel, 1837, in-8°; les *Amatoria* (comprenant les *Heroïdes*, l'*Art d'aimer*, etc.), par Wernsdorf, Helmstædt, 1788 et 1802, 2 vol. in-8°; les *Héroïdes*, par Lœrs, Cologne, 1829-1830, 2 vol. in-8°.

Les traductions d'Ovide sont nombreuses dans la plupart des langues de l'Europe; mais elles sont en général médiocres; c'est à peine si on peut citer en français la version en vers de Saint-Ange; la traduction en prose de l'abbé de Marolles n'est fameuse qu'à titre d'œuvre ridicule; la version en vers des *Héroïdes* par Meziriac ne vaut guère mieux, mais elle contient un savant commentaire. La meilleure traduction d'Ovide en vers anglais est *Ovid's Metamorphoses, in fifteen books, translated by thy most eminent hands*; London, 1717, in-fol. : les traducteurs sont : Dryden, Addison, Congreve, Rowe, Gay, Ambroise Phillips, Garth, Cronall et Sewell. On cite aussi la traduction des *Épîtres* par plusieurs poëtes : Otway, Settle, Dryden, le comte Mulgrave et autres; Londres, 1680. Y.

Masson, *Vita Publ. Ovidii Nasonis, ordine chronologico sic delineata ut poetæ fata et opera veris adsignentur annis*; Amsterdam, 1708, in-8°. — C. Rosmini, *Vita di Publ. Ovidio Naso*; Ferrare, 1789, in-8°. — Villenave, *Vie d'Ovide*, contenant des notions historiques et littéraires sur le siècle d'Auguste; Paris, 1809, in-4°. — Différentes *Vies d'Ovide* recueillies dans le IVe vol. de l'édit. de Burmann. — Bayle, *Dict.* — Merivale; *The Romans under the empire*, t. V.

OVIEDO (*Gonzalo-Fernandez* DE) Y VALDEZ, voyageur et historien espagnol, né à Madrid, en 1478, mort à Valladolid, en 1557. Il fut, en 1490, attaché comme page à l'infant Juan, fils unique de Ferdinand V et d'Isabelle, et assista au mémorable siége de Grenade. A la mort de l'infant son maître, en 1496, il entra au service de Frédéric d'Aragon, roi de Naples. En 1513 il fut nommé inspecteur des mines dans les colo-

nies d'Amérique. Il fit alterner son séjour dans le Nouveau Monde avec plusieurs voyages en Espagne, où, en 1526, il publia à Madrid son *Sumario*, et en 1535 son grand ouvrage *Historia de las Indias occidentales*. Nommé cette même année alcaïde d'Hispaniola, il passa dans cette île dix années, poursuivant ses recherches historiques; puis il vint se fixer dans son pays natal, où il remplit les fonctions de chroniqueur des Indes.

Son *Historia general e natural de las Indias occidentales* est le plus important de ses ouvrages : il est divisé en trois parties. La première partie fut imprimée à Séville en 1535, et réimprimée en 1547, à Salamanque, augmentée d'un vingtième livre, contenant des relations de naufrages. Le surplus de l'ouvrage existe en manuscrit. L'impression en fut commencée à Valladolid en 1557, mais elle fut discontinuée après la mort de l'auteur. On ne doit pas beaucoup se fier à Oviedo pour tout ce qui regarde Colomb. A cet égard il tombe dans de graves erreurs, parce qu'il s'en est trop rapporté aux récits d'un pilote nommé Herman Perez Matheo, dévoué aux Pinzon et conséquemment ennemi de l'amiral. Son *Sumario*, dédié à l'empereur Charles-Quint, n'est qu'une description des Indes occidentales, de leur géographie, du climat, des races qui peuplent ces contrées, et de leurs productions animales et végétales (1). Indépendamment de ces écrits historiques, Oviedo a laissé un ouvrage en six volumes sous le titre bizarre de *Quincuagenas* : ce sont des dialogues imaginaires entre les Espagnols les plus distingués de l'époque, sur leur histoire personnelle, leurs familles et leur généalogie.

Alvarez y Baena, *Hijos de Madrid* (Madrid, 1790), t. II, p. 354-361. — Prescott, *Hist. de la conquête du Mexique*, 2 vol., liv. IV, p. 236 240. — Ticknor, *History of the Spanish Literature*, t. I, p. 514-517.

OVINGTON (*John*), voyageur anglais du dix-septième siècle. Il embrassa fort jeune l'état ecclésiastique. Il était chapelain du roi Jacques II lorsque ce monarque, fuyant devant le prince d'Orange (Georges Ier Louis), se réfugia en France (janvier 1689). Ovington crut devoir s'expatrier aussi, et s'embarqua, le 11 avril pour les Indes orientales. Il atterrit à Madrid, à Santiago (archipel du cap Vert), à Malemba (Congo), au cap de Bonne-Espérance, dans les Comores, et enfin débarqua à Bombay, le 29 mai 1690; de là il passa à Surate, où Aureng-Zeyb régnait alors. Des navires indiens ayant été pillés par des pirates européens, Aureng fit arrêter tous les blancs qui se trouvaient dans ses États, et Ovington fut interné durant trois années; ce qui lui donna le loisir d'étudier les mœurs du Mogol. Le 14 février 1693 il put enfin quitter l'Inde, après avoir touché au cap et à l'Ascension; il descendit à Kingsale (Irlande), le 18 septembre 1693. Le reste de sa vie est peu connu. Il a publié la relation de son voyage sous ce titre : *Voyage to Suratte in the years 1689-1693, with a description of the islands Madera and S.-Helena, the account of the last revolution of Golconda, a description of the kingdoms of Arrokan and Pegu*, etc.; Londres, 1696, in-8°; trad. en français par Niceron, Paris, 1724, 1735, et 1753, 2 vol. in-12.

Introduction à la trad. de Nicéron.

OWEN-GLENDOWER, aventurier gallois, né en 1348, mort vers 1416. Il avait étudié les lois dans sa jeunesse. Lord Grey ayant usurpé une partie de son patrimoine, Owen en appela au roi Henri IV, qui refusa de lui rendre justice. Le ressentiment qu'il conçut de cet affront le porta à se déclarer descendant des anciens princes de Galles et à soulever une sédition. Les Gallois, dans l'espoir de recouvrer leur indépendance, l'acceptèrent pour chef sans examen. Avec leur aide il battit et fit prisonnier le lord Grey et sir Henry Mortimer, et vainquit dans trois combats les troupes du roi Henri IV. Le roi de France Charles VI reçut ses ambassadeurs et lui envoya un corps d'armée. Plus tard Mortimer, son prisonnier, n'ayant pas obtenu de Henri IV la permission de se racheter, passa du côté de Owen, dont il épousa la fille, et forma une ligue puissante entre les révoltés d'Écosse, d'Angleterre et du pays de Galles; leur but était de renverser du trône Henri IV et d'y placer Richard II, comme héritier, du comte de Marche, descendant d'Édouard III. L'armée alliée fut battue à Shrewsbury (1403). Owen ne se soumit point, bien que le véritable prince de Galles, fils de Henri IV, remportât sur lui de nouvelles victoires. Il rétablit quelque temps ses affaires avec l'aide des Français auxiliaires; mais au bout de quatre années, le sud du pays de Galles étant soumis entièrement, le nord abandonna Owen, qui se retira avec ses derniers partisans dans des montagnes inaccessibles et résista toute sa vie. On voit par différents actes qu'il existait encore après l'avénement de Henri V, vers 1416. Le dernier acte qui le concerne, daté du 24 février 1416, est une commission donnée à sir Talbot pour traiter avec Meredith, fils de Glendower, relativement à la soumission de son père. A. H—T.

Lingard, *Hist. d'Angleterre*, t. I.

OWEN (*Jean*, en latin *Audoenus*), poète latin moderne, né à Armon, dans le comté de Caernarvon, vers 1560, mort en 1622. Il fit ses études au collége de Winchester, puis entra dans le New-Collége d'Oxford, auquel il fut agrégé en 1584. Il quitta cette position pour la place de maître de l'école de Trylegh, près de Monmouth. Il fut choisi en 1594 pour maître de l'école libre, fondée à Warwick par Henri VIII. Soit paresse, soit imprévoyance, il vécut toujours dans la gêne. Il avait lieu de compter sur la succession de son oncle; mais il s'aliéna ce parent, qui

(1) L'Académie royale de Madrid possède dans ses archives une copie complète de l'*Historia general*, qu'elle se prépare à publier.

était bon catholique, par une épigramme contre la simonie de la cour de Rome; ce fut assez pour le faire déshériter. Voici cette épigramme, qui coûta au poëte beaucoup plus qu'elle ne valait :

An fuerit Petrus Romæ sub judice lis est :
Simonem Romæ nemo fuisse negat

(Si Pierre alla à Rome est un point que l'on discute encore. — Que Simon soit allé à Rome, nul ne le nie).

Owen éprouva souvent la bienveillance de son parent et compatriote William, évêque de Lincoln, garde du grand sceau, lequel, après l'avoir soutenu pendant sa vie, lui éleva après sa mort un monument dans la cathédrale de Saint-Paul. On a d'Owen un recueil d'épigrammes imitées de Martial et qui en ont souvent l'esprit et quelquefois la licence. Les trois premiers livres des épigrammes d'Owen parurent en 1606, et furent augmentés de sept autres livres dans les éditions suivantes. Les Elzeviers en donnèrent deux éditions complètes; Leyde, 1628, in 24; Amsterdam, 1647, in-12; une des plus jolies éditions est celle de Renouard, Paris, 1794, in-18. Quant aux traductions et imitations en anglais et en français, elles ne méritent pas d'être mentionnées. Z.

Athenæ Oxonienses, t. I. — *Biographia britannica*. — Baillet, *Jugements des savants*. — Niceron, vol. XVI.

OWEN (*Thomas*), juriste anglais, mort en décembre 1598. Il fut avocat de la reine et juge à la cour des plaids communs. Sa grande réputation de magistrat intègre et de protecteur des lettres lui valut l'honneur d'être enterré dans l'abbaye de Westminster. Il a laissé un recueil intitulé *Reports in the King's bench and common pleas* (Londres, 1656, in-fol.).

Bridgman, *Legal bibliography*.

OWEN (*Lewis*), théologien anglais, né en 1572, dans le comté de Merioneth. Après avoir passé quelque temps chez les jésuites d'Espagne, il rentra dans le monde, et cette société n'eut pas à cette époque d'ennemi plus acharné que lui, comme on le voit par les titres de ses ouvrages : *The Running register, recording a true relation of the state of the english colleges, seminaries, and cloysters of all foreign parts*; Londres, 1626; on a inséré les plus curieux passages dans *Restituta*, t. I, p. 141; — *The unmasking of all popish monks, friars and jesuits*; ibid., 1628, in-4°; — *Speculum jesuiticum, or the jesuit's looking glass*; ibid., 1629, in-4°, et dans *Europæ Speculum* d'Edward Sandys.

Chalmers, *General biograph. Dict.*

OWEN (*John*), théologien anglais, né en 1616, à Stadham (comté d'Oxford), mort le 24 août 1683, à Ealing. Il prit ses degrés à Oxford et y reçut les ordres. Lorsque les troubles éclatèrent, il se déclara avec chaleur partisan du parlement, et prêcha contre les évêques et contre les cérémonies qu'il regardait comme un reste de superstition de l'Église romaine. Après avoir administré les paroisses de Fordham et de Coggeshall, situées dans le comté d'Essex, il suivit l'armée en Écosse (1650), fut fait doyen de l'église du Christ à Oxford, puis vice-chancelier de l'université (1651), et la représenta en 1654 à la chambre des communes. Lors du rétablissement de Charles II, il rentra dans la vie privée et se joignit aux non-conformistes. Owen jouit d'une grande influence sous la république : il le devait à la dignité de son caractère, à sa modération et à l'étendue de ses connaissances. Ses écrits sont très-nombreux; nous citerons les plus remarquables : *Salus electorum sanguis Jesu, or the death of death in the death of Christ*; Londres, 1643; — *Vindiciæ Evangelicæ*; ibid., 1655, en réponse à Biddle et aux tendances sociniennes; — *De natura, ortu, progressu et studio veræ theologiæ*; ibid., 1661, in-4°; — *Exposition upon the epistle to the Hebrews*; ibid., 2e édit., 1684, 4 vol. in-fol.; — *Discourse concerning the Holy Spirit*; ibid., 1674; — *On the doctrine of justification by faith*; ibid., 1677. Quelques moments avant de mourir, il fit, dit-on, porter à l'imprimerie ses dernières *Pensées sur la gloire du Christ*.

Life of J. Owen; 1720, in-8°. — Wilson, *Hist. of dissenting churches*.

OWEN (*Henry*), savant ecclésiastique anglais, né en 1716, près Dolgelly (comté de Merioneth), mort le 14 octobre 1795, à Londres. Il abandonna l'étude des mathématiques pour se livrer à celle de la médecine; reçu docteur en 1753, il pratiqua pendant trois ans, et embrassa en dernier lieu la carrière ecclésiastique. Il eut quelques bénéfices, celui entre autres de Saint-Olaf à Londres. On a de lui *Harmonia trigonometrica*; Londres, 1748, in-8°, en anglais; — *Observations on the gospels*; ibid., 1764, in-8°; — *The intent and propriety of the Scripture miracles considered and explained*; ibid., 1773, 2 vol. in-8°; — *Critica Sacra*; 1774, in-8°, avec un supplément publié l'année suivante; — *Critical disquisitions*; 1784, in-8°; — *Account historical and critical of the Septuagint version of the Old Testament*; 1787, in-8°. Il a aussi édité la *Mona antiqua* de Rowland, en 1766.

Son frère, *Edward* OWEN, mort en 1807, fut recteur de Warrington dans le Lancashire, et composa en vers anglais une traduction des *Satires* de Juvénal (1786, 2 vol. in-12).

Chalmers, *General biograph. Dict.*

OWEN-GORONWY, poëte gallois, né en 1722, mort à Saint-André (Virginie). Sa famille étant trop pauvre pour lui faire achever ses études, un étranger, qui avait remarqué son intelligence, le fit entrer à l'université d'Oxford en se chargeant des frais. Entré dans les ordres en 1745, il tint école à Donington, à Walton, à Londres, à North-Holt (Middlesex). Il accepta en 1757 la cure de Saint-André en Virginie. Marié vers 1741, il eut plusieurs enfants, et passa une grande par-

tie de sa vie dans la misère. Il connaissait parfaitement les langues anciennes. Ses poésies en langue gaélique (*Odes morales et religieuses*, *Poëme sur le jour du jugement*, *Sur la Poursuite du bonheur*, etc.) sont des modèles du genre. Il fit aussi des vers latins. A. H—T.

Bingley, *Excursions into North-Wales*.

OWEN (*John*), fondateur de la Société biblique, né en 1765, à Londres, mort le 26 septembre 1822, à Ramsgate. En sortant de l'université de Cambridge, où il avait fait ses cours de théologie, il parcourut, avec un jeune homme confié à ses soins, plusieurs contrées de l'Europe. En 1793 il entra dans les ordres et s'adonna avec quelque succès à la prédication; à la même date il fut chargé par l'évêque Porteus de la paroisse de Fulham, qu'il desservit jusqu'en 1808, et depuis il remplit les fonctions de son ministère dans la chapelle du parc de Chelsea. Lors de la première assemblée de la Société biblique (7 mars 1804), il exposa les motifs et le plan d'une association, dont lui-même était loin de prévoir les développements; il en rédigea les règlements et en devint le principal secrétaire. En 1818, Owen visita la France et la Suisse pour encourager les sociétés bibliques qui s'y étaient établis. Ses principaux écrits sont : *Travels into different parts of Europe;* Londres, 1796, 2 vol. in-8°; — *The Christian monitor*; ibid., 1779, 1808, in-8°; — *The fashionable world displayed;* ibid., 1804, in-12; — *History of the British and foreign Bible Society;* ibid., 1816-1820, 3 vol. in-4°; trad. en français (Paris, 1819, 2 vol. in-4°).

W. Onne, *Memoirs of the life of J. Owen;* Lond., 1820, in-8°. — Laffon-Ladebat, *Éloge de J. Owen*, dans le IV° rapport de la Soc. bibl. protestante de Paris (avril 1823). — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1823.

OWEN (*Robert*), célèbre réformateur anglais, né en 1771, à Newtown (comté de Montgommery), où il mourut, le 17 novembre 1858. Ses parents étaient pauvres, mais ils le mirent cependant à même d'acquérir assez d'éducation pour qu'il pût être employé jusqu'à l'âge de quatorze ans comme sous-maître dans l'école élémentaire de sa ville natale. Après avoir été ensuite simple commis drapier à Newtown et à Stamford, il se procura un emploi à Londres, où son habileté pour les affaires ne tarda pas à le faire distinguer. A dix-huit ans, il devint l'associé d'un filateur de Manchester avec lequel il entreprit quelques spéculations qui lui réussirent parfaitement. Un manufacturier de Glascow, David Dale, qui devint en 1801 son beau-père, avait créé, en 1784, près Lanark, sur les bords de la Clyde, une filature de coton. Il la céda à Owen au moment où, tout à fait tombée, elle n'était plus qu'un centre de désordre et d'immoralité. Les soins incessants du nouveau propriétaire, son administration toute paternelle firent rapidement changer cet état de choses. La petite colonie établie à Lanark prospéra au point de vue industriel et moral, et les bénéfices de ses propriétaires s'élevèrent à plusieurs millions. Une école d'enfants qu'Owen y fonda, et de laquelle il exclut toute idée de récompenses et de peines, lui inspira tout un système d'éducation qui donna à Lanark une célébrité européenne. Des personnages du plus haut rang et du plus grand mérite la visitaient chaque année. Les enfants réunis dans cette école atteignirent le nombre de six cents; mais comme c'était là moins une association philosophique qu'une spéculation privée, Owen, pour mieux propager son système, publia en 1812 ses *Nouveaux aperçus de la société, ou essais sur la formation du caractère de l'homme* (New view of society, or essays on the formation of human character; London, 1812, in-8°). Dans ce livre, qui affecte une forme scientifique, Owen développa la théorie d'un communisme modifié. Les encouragements qu'il reçut du cabinet anglais et de quelques souverains, les suffrages des classes riches ou populaires excitèrent chez lui une sorte d'enthousiasme, et, se croyant fermement appelé à régénérer les hommes, il alla jusqu'à se proclamer *le favori de l'univers*. Il faut cependant lui rendre cette justice, c'est que loin de profiter pour lui-même de cet engouement général, il consacra plus d'un million de francs à la propagation de sa doctrine. Brochures, discours, articles dans les journaux, écrits de toutes sortes, tout lui parut convenable. Il aida aussi à l'établissement des écoles d'enseignement mutuel, et afin d'obvier à la misère, toujours croissante, des travailleurs, il proposa de substituer peu à peu aux grands centres manufacturiers de petits bourgs industriels et agricoles dirigés d'après ses propres vues. Le mauvais accueil que le clergé anglican fit à son système détermina Owen à se rendre, en 1823, aux États-Unis, où il acheta un domaine considérable situé dans l'Etat d'Indiana, sur les bords du Wabash. Il y fonda un établissement qu'il nomma *Nouvelle-Harmonie* (New Harmony), et pour attirer la population adressa un triple appel au talent, au capital et au travail. Le réformateur français Charles Fourier employa cette même formule, tout en déclarant que le système d'Owen n'était qu'un véritable charlatanisme. La colonie nouvelle fut loin d'obtenir le sort prospère de Lanark; en grande partie composée de vagabonds et d'aventuriers de toutes les nations, elle tomba rapidement comme la plupart des utopies rêvées par nos socialistes modernes, et son fondateur dut, en 1827, se rembarquer pour l'Angleterre, à peu près ruiné, et après avoir vu sa proposition de coloniser le Texas rejetée par le gouvernement mexicain. Un pareil essai fut tenté par lui à Orbiston, paroisse de Bothwel, comté de Lanark, et ne fut pas plus heureux. Le même sort frappa une colonie semblable tentée à Titherley, dans le Hampshire. Malgré tous ses insuccès, Owen ne perdit rien de sa prodigieuse activité, et continua ses cours de propagande sociale. Long-

temps à Londres, il présida des réunions hebdomadaires, et un grand nombre de meetings, où il prononça plus de mille discours. Il écrivit plus de deux mille articles de journaux, et entreprit de nombreux voyages, dont quelques-uns en France, où son *régime rationnel* n'obtint pas même un succès de curiosité. Une banque d'échange, qu'il avait contribué à fonder, fit faillite en 1832, et compromit les restes de sa fortune. Une audience qu'Owen obtint en 1840 de la reine Victoria, par l'entremise de lord Melbourne, provoqua contre lui, au sein de la chambre des lords, les discours les plus outrageants. Après avoir échoué en 1847 aux élections parlementaires de Londres, il s'empressa de profiter de la révolution de février 1848, pour passer en France et essayer de rallier à son système, que tant de chutes avaient condamné, le gouvernement provisoire ou quelqu'un des partis socialistes; mais il ne parvint pas à faire entendre sa voix. Nous n'essayerons pas de donner une liste même approximative des écrits de Robert Owen, qui mourut à peu près oublié : elle est presque impossible; mais nous rappellerons cependant : *The book of the new moral world* (Le Livre du nouveau monde moral), où il fait l'exposition dogmatique de tout son système. L'un de ses fils, *Robert Dale* OWEN, né à Lanark, en 1803, et mort en 1861, avait été, en 1853, nommé chargé d'affaires des États-Unis à Naples. H. F.

L. Reybaud, *Études sur les réformateurs contempor.*, t. I. — Vapereau, *Dict. des contemp.* — *The english cyclopædia.*

*OWEN (*Richard*), célèbre naturaliste anglais, né à Lancastre, en 1804. Il commença ses études, en 1824, à Édimbourg, et les acheva à Londres, où il devint, en 1826, membre du collége des chirurgiens. Il entreprit alors de compléter et de cataloguer le célèbre musée de Hunter, tâche qui l'occupa pendant trente ans. Ce travail lui suggéra des idées neuves sur la forme et la structure des animaux, en partie consignées dans les mémoires des Sociétés zoologique et géologique de Londres, le *Magazine of natural history*, le *Cyclopædia of anatomy and physiology*, et les *Reports of the British Association*. L'anatomie de l'orang-outang, du chimpanzé, des marsupiaux, des édentés comparés aux espèces antédiluviennes, du *diornis* de la Nouvelle-Hollande, des reptiles, des poissons, des mollusques (céphalopodes et brachiopodes), etc., fixa particulièrement son attention. M. Owen fit l'un des premiers servir le microscope à l'étude des tissus animaux, et contribua à la fondation de la Société microscopique. Il succéda, en 1836, au Collége des chirurgiens, à Charles Bell dans la chaire de physiologie et d'anatomie. Ses leçons embrassaient tout le règne animal; celles qui avaient pour objet les animaux invertébrés et les poissons ont été publiées sous le titre de *Lectures on comparative anatomy*, dont une 2e édit. parut en 1853. La paléontologie lui doit aussi de notables progrès. C'est pour combler les lacunes que présente la classification des animaux actuels, qu'il résolut d'étudier à fond les espèces éteintes. Suivant les traces de Cuvier, il reconnut, entre autres, dans les empreintes du *Cheirotherium*, remarquées sur le grès rouge, un batracien gigantesque. Le résultat de l'examen de deux édentés gigantesques de l'Amérique parut sous le titre : *Description of the skeleton of an gigantic sloth* (*mylodon robustus*), *with observations on the osteology, natural affinities of the megatheroid animals in general;* Londres, 1842. Membre de presque toutes les sociétés savantes, il dirige le département d'histoire naturelle au Musée britannique. Parmi ses travaux, aussi estimés que nombreux, nous citerons encore : *Odontography* (Sur la structure microscopique des dents); 1840, 2 vol.; — *History of british fossil mammals and birds;* 1846, in-8°; — *History of british fossil reptiles;* 1849-1851, in-4°; — *Lectures on the comparative anatomy of the invertebrate animals;* 1843, in-8°; — Id. *of the vertebrate animals;* 1846; — *On the archetype and homologies of the vertebrate skeleton;* on y trouve un examen approfondi de l'idée d'Oken sur le développement de la vertèbre comme type des vertébrés; 1848; — *On parthenogenesis, or the successive production of precreative individuals from a single ovum;* 1849. M. Owen, qu'on a surnommé le *Newton de l'histoire naturelle*, a adopté, avec de légères modifications, les vues de l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire sur l'unité de composition organique.

English cyclopædia (biography).

OWON. *Voy.* ABA.

OXENSTIERNA, une des plus anciennes familles suédoises, qu'on fait remonter au lagman Thargny, qui vivait sous Olaf Skotkonung. Le fils de l'amiral Gabriel Oxenstierna (mort en 1585) contribua au détrônement du roi Sigismond. De sa femme, Barbe Bielke, il eut Gabriel (mort en 1640), qui fut *drost* du royaume, et Axel, dont l'article suit.

OXENSTIERNA (*Axel*), célèbre homme d'État suédois, né à Fanœ, le 16 juin 1583, mort à Stockholm, le 28 août 1654. Élevé d'abord pour l'Église, sous la direction de Rothovius, plus tard évêque d'Abœ, il étudia à Iéna et à Wittemberg la théologie ainsi que le droit public et privé. En 1603, il fut rappelé, comme tous les jeunes nobles qui se trouvaient à l'étranger, à la cour du roi Charles IX, qui, appréciant bientôt ses facultés éminentes, le chargea de plusieurs missions diplomatiques et le nomma sénateur en 1609. Dans son testament Charles le mit au nombre des six tuteurs de son jeune fils Gustave-Adolphe; mais à la diète de Nyköping (1611) Oxenstierna contribua à ce que Gustave fût immédiatement déclaré majeur. En récompense, il fut aussitôt nommé chancelier du

royaume, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort, avec le plus grand éclat. Dès lors une tendre amitié, qui ne se démentit jamais, unit Gustave et son ministre, dont le sang-froid tempérait heureusement le caractère bouillant du roi, et auquel une part notable de la gloire de ce règne doit être attribuée. « Ce que Sully fut à Henri IV, dit avec raison Lundblad, Oxenstierna l'était à Gustave-Adolphe. Le roi ne formait pas de projet qu'il ne communiquât à son ministre, dans lequel il avait souvent plus de confiance qu'en lui-même. » Dès l'abord Oxenstierna l'emporta dans les conseils du roi sur Jean Skytte, ancien précepteur de Gustave et chef du parti démocratique; il fit rendre à la noblesse les privilèges qui lui avaient été enlevés sous le règne précédent. Il entreprit de remédier à la misère du pays, qui l'obligea à signer (16 janvier 1613) avec le Danemark un traité onéreux pour la Suède. Il veilla à l'exercice sévère de la justice, souvent troublée au milieu des orages politiques des années précédentes. Ayant ainsi rétabli dans le pays le repos et quelque prospérité, il négocia en 1617 une paix glorieuse avec la Russie. Il parvint, aidé par la reine mère, à empêcher le roi d'épouser la belle Ebba Brahe, et réussit ensuite, malgré beaucoup d'influences contraires, à conclure le mariage de Gustave avec la princesse Marie-Éléonore de Brandebourg. En 1621, après le départ du roi pour la guerre de Pologne, il fut chargé de l'administration, qu'il conduisit avec autant d'énergie que d'habileté et de sollicitude pour le bien général. Le 16 septembre 1629 il signa avec les Polonais, après de longs pourparlers, une trêve de six ans à des conditions très-favorables. Désireux de voir son maître devenir l'arbitre de tout le nord de l'Europe, il lutta pendant quelque temps contre le projet du roi de venir au secours des protestants de l'Empire, prêts à être écrasés par les armes de Ferdinand II; mais une fois qu'il connut la ferme résolution de Gustave, il mit à le seconder toute son activité dévorante, et lui procura les troupes et l'argent nécessaires pour tenter cette dangereuse entreprise. En 1632 il quitta la Prusse, qu'il venait de gouverner pendant quatre ans ainsi que les autres contrées conquises sur les Polonais, et vint rejoindre en Allemagne le roi victorieux. Il eut à conduire les négociations nombreuses et compliquées avec les princes de ce pays et les ambassadeurs étrangers; il prit aussi part à plusieurs opérations militaires, et contribua entre autres à la délivrance de Nuremberg.

Survint la mort du roi. Un moment accablé, Oxenstierna décida de continuer avec énergie l'œuvre commencée, dont il prit en main la direction, malgré le mauvais vouloir que l'électeur de Saxe et plusieurs autres princes protestants montrèrent ouvertement contre la Suède. Il envoya à Stockholm le testament qu'il avait rédigé par ordre du roi, mais que celui-ci n'avait pas eu le temps de ratifier par sa signature, ce qui n'empêcha pas les états de constituer le gouvernement selon la teneur de cet acte, dont on a mis en doute l'authenticité. L'aristocratie devint entièrement prépondérante; l'administration pendant la minorité de Christine fut confiée à cinq tuteurs. Oxenstierna, l'un d'eux, tout en gardant une part considérable dans le gouvernement à l'intérieur, reçut plein pouvoir pour la poursuite de la guerre. Sa tâche était des plus difficiles. Il décida, il est vrai, les députés des cercles de Souabe, de Franconie et du Rhin, réunis à Heilbronn, en mars 1633, à lui confier la direction des opérations militaires; mais à la demande de l'ambassadeur français Feuquières, on lui adjoignit un conseil de onze membres, dont il devait demander l'avis. Pour établir son autorité, si nécessaire au milieu des dissentiments graves entre les généraux suédois et allemands, Oxenstierna fut obligé de distribuer en dotations aux officiers mécontents presque toutes les possessions conquises sur l'ennemi. S'il achetait ainsi la docilité, entre autres du duc Bernard de Saxe-Weimar, qui reçut le duché de Franconie, il se créait d'un autre côté des ennemis par sa hauteur, parfois blessante. Wallenstein aurait pu profiter de tous ces tiraillements et frapper un grand coup; mais, dégoûté dès lors du service de l'empereur, il ne songeait qu'à ménager les Suédois, et il se mit à négocier pour son compte avec Oxenstierna; mais celui-ci n'eut aucune confiance dans les ouvertures du duc de Friedland. « Qui trahit son pays, dit-il à ce sujet, trahira tout le monde. » Les pourparlers n'aboutirent pas. Commença l'année 1634, qui devait porter au comble les embarras d'Oxenstierna. La malveillance croissante de la Saxe, la rivalité entre le duc de Weimar et Horn et autres circonstances fâcheuses amenèrent la perte de Ratisbonne et la défaite de Nördlingue. Le chancelier essaya de faire face à l'orage; mais, voyant ses efforts rendus inutiles par la jalousie des Allemands excitée encore par le cabinet français, il remit la conduite de la guerre au duc Bernard, et se décida contre son gré à négocier une alliance plus intime avec la cour de France, auprès de laquelle il envoya, au commencement de 1635, le célèbre Hugo Grotius (*voy.* ce nom). Il vint peu de temps après lui-même à Paris, et régla les conditions d'un nouveau traité contre l'empereur. Mais de retour en Allemagne, il ne se hâta pas de le faire ratifier, voyant l'opinion publique en Suède se prononcer en faveur de la paix, surtout depuis la défection de la Saxe. Cependant à la nouvelle des conditions humiliantes que lui offrait Ferdinand, il courut à Magdebourg, pour relever le courage de l'armée suédoise; mais il la trouva en pleine mutinerie, à cause des retards apportés au payement de la solde, et fut sur le point d'être retenu prisonnier. Lorsque la révolte eut été apaisée par Baner, il assura par des mesures rapides les communications avec la

Baltique, qui avaient été sur le point d'être coupées par les ducs de Lunebourg et de Mecklembourg, et il fit mettre la Poméranie en état de résister à l'attaque que préparait l'électeur de Brandebourg. Il ne parvint à renouveler la trêve avec la Pologne qu'en restituant les conquêtes faites en Prusse; mais il obtint de meilleures conditions dans le traité passé le 20 mars 1636 avec l'envoyé français Chaumont. Peu de temps après, laissant le commandement militaire à Baner, qui allait relever la gloire des armes suédoises, et la conduite des affaires diplomatiques à Salvius et à Ben Stielke, il retourna en Suède, où il fut reçu avec le plus vif enthousiasme. Dans la première séance du sénat à laquelle il assista, il exprima l'avis qu'on ne donnât plus dorénavant à un particulier des pouvoirs aussi étendus que l'avaient été les siens, parce qu'il était trop facile d'en abuser. En effet il avait fallu toute sa loyauté pour résister aux insinuations de Richelieu, qui pour le rendre docile à ses projets, avait offert d'amener par son influence un mariage entre la reine Christine et le fils du chancelier. Oxenstierna apporta les plus grands soins à l'éducation de cette jeune princesse, qu'il fit enlever à la reine mère Marie Éléonore, et lui donna lui-même tous les jours des leçons de politique et de droit public. Gardant la haute main dans le gouvernement du pays, il chercha même par des sacrifices imposés à la noblesse, qu'il favorisait tant, à augmenter les ressources financières, afin d'entretenir les armées d'Allemagne, qui avaient repris l'avantage; il négocia avec la France un nouveau traité, qui amena (1640) le concours actif des troupes françaises. En 1643 il fit en secret des préparatifs pour venger les humiliations que la Suède avait depuis le commencement du siècle éprouvées de la part du Danemark. Il prit si bien ses mesures, que les Danois, pressés de toutes parts par les armées suédoises, invoquèrent bientôt la médiation de la France, et se résignèrent à concéder à la Suède de très-grands avantages. Dans l'intervalle, Christine avait été déclarée majeure, le 6 décembre 1644. Elle se sentait impatiente de gouverner par elle-même et de secouer le joug de son sévère mentor. Aussi se mit-elle à négliger ouvertement les conseils d'Oxenstierna et à écouter de préférence ceux de ses favoris Magnus de La Gardie et l'ambassadeur de France Chanut. Profitant de la mésintelligence existant entre les deux envoyés suédois au congrès d'Osnabrück, Jean Oxenstierna, fils du chancelier, et Salvius, la reine donna à ce dernier des instructions secrètes pour hâter la conclusion de la paix; cela était contraire à l'avis d'Oxenstierna, qui, au moment où les troupes suédoises avaient partout le dessus, demandait qu'on poursuivît avec énergie la victoire. En apprenant ces intrigues, Oxenstierna, profondément blessé, offrit sa démission; Christine la refusa, n'osant pas afficher à ce point son peu d'égards pour un serviteur si dévoué et si universellement vénéré. Mais elle n'en pressa pas moins la signature de la paix, qui ne rapporta à la Suède que des territoires isolés les uns des autres et qu'elle devait perdre tôt ou tard, comme le prévoyait le chancelier. Après que la Gardie fut tombé en disgrâce, la reine se rapprocha d'Oxenstierna, et lui montra plus de déférence. Mais sur un point important, la succession au trône, elle heurta de front toutes ses sympathies, en faisant proclamer prince héréditaire le jeune Charles Gustave, prince palatin, qu'Oxenstierna détestait comme étranger. De plus, le chancelier n'était pas éloigné de l'idée de faire monter son fils Éric sur le trône, qui allait devenir vacant par suite de l'aversion de Christine pour le mariage, vainement combattue par lui; or, vu l'illustration de sa famille et les antécédents de l'histoire de Suède, ce désir ne témoignait pas d'une ambition démesurée. L'abdication de Christine vint augmenter les chagrins du chancelier, causés moins par la diminution de son influence que par les indices réitérés qui lui montraient que l'aristocratie perdrait prochainement sa haute position dans le gouvernement du pays. Bien que le nouveau roi, Charles-Gustave, ne voulût pas se souvenir de l'opposition que lui avait faite le chancelier et qu'il maintînt à la tête des affaires ce ministre blanchi dans l'accomplissement scrupuleux de ses devoirs, néanmoins Oxenstierna ne put refouler sa douleur et mourut peu de temps après le départ de Christine, dont le nom était dans sa bouche à ses derniers moments.

Parmi les actes de son administration, il faut citer les nombreux encouragements qu'il fit accorder au commerce, en faveur duquel il conclut plusieurs traités, notamment avec le Portugal, et les mesures par lesquelles il accorda la liberté à l'industrie. Ses vues élevées et fécondes en matière d'économie politique sont exposées dans un *Mémoire* adressé par lui au sénat en 1633, et dont l'original se trouve à la bibliothèque d'Upsal. Nommé en 1645 chancelier de l'université de cette ville, il s'attacha à y faire fleurir les sciences et les lettres, qu'il protégea constamment, témoin les cinq gymnases fondés de ses propres deniers. Il était d'un rare désintéressement; jamais il ne profita de son influence toute puissante pour augmenter sa fortune par des moyens détournés; bien plus, les fortes sommes qu'il avança à plusieurs reprises pour les besoins de l'État furent prêtées par lui sans intérêts. Simple et frugal dans son intérieur, il étalait dans les cas de représentation un grand luxe, pour soutenir l'honneur de son pays. Comme négociateur, il fut à la hauteur des plus célèbres diplomates de son époque, y compris Richelieu; froid, réservé, connaissant les hommes, observant à fond les moindres détails des situations, il conduisait les affaires avec une grande sûreté de coup-d'œil; il n'y a que sa hauteur, quelque peu excessive, qui nuisit parfois à ses

succès. Il se délassait du poids de ses occupations par la lecture des classiques grecs et latins, de la Bible et des Pères de l'Église; ses lettres à Grotius nous font juger de ses vastes connaissances.

« La taille de Oxenstierna était un peu au-dessus de la moyenne, dit Fryxell dans son *Histoire de Gustave-Adolphe;* sa physionomie, son esprit et ses mœurs avaient toute la gravité suédoise; c'est le plus grand politique, le plus grand administrateur que la Suède ait produit. Une perspicacité extraordinaire, un calme inébranlable, présidaient à toutes ses déterminations, qu'il exécutait avec énergie et persévérance; rien n'était remis au lendemain et encore moins oublié; cette activité, qui embrassait tout, ne se lassait jamais. Ses facultés sous ce rapport touchent au merveilleux. Dans toutes les affaires importantes, négociations, enquêtes, diètes, guerres, on trouve l'influence de son activité, de sa volonté, de sa loyauté. Il n'est pas une seule branche de l'administration suédoise qui ne soit redevable à Oxenstierna de quelques améliorations.... Tous les deux ou trois jours il écrivait au roi et de sa main, de longues lettres sur la situation du pays, les mouvements militaires, les négociations, joignant au sujet principal des dissertations historiques et politiques, des comptes sur les revenus de l'État, etc., ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir une correspondance étendue avec d'autres personnes. La postérité est stupéfaite de l'immense quantité de mémoires qui restent de sa main (1). Une activité aussi vaste aurait été impossible sans la sévère gravité d'Oxenstierna, sans l'ordre exact auquel il soumettait les autres et lui-même. Une santé, une humeur égales allégeaient pour lui le fardeau du travail et du souci...... Il était aristocrate dans l'acceptation la plus haute et la plus noble du mot. Entièrement pénétré des idées de son époque, il ne lui vint jamais à la pensée de douter des droits de la noblesse à posséder exclusivement les grandes charges, à manier les revenus et le gouvernement du royaume. Mais à côté de ces droits, il plaçait des devoirs non moins élevés. Il demandait d'abord, et avant tout, de la supériorité dans les sciences, de l'instruction et se plaignait hautement de l'éducation donnée aux nobles, qui se bornait le plus souvent « à la danse et à l'équitation, aux talents de la vie de cour ». Il ne pouvait souffrir d'orgueil de naissance sans mérite personnel, et disait : *melius est clarum fieri quam nasci.* « La noblesse, dans son opinion, ne devait redouter ni peines ni sacrifices quand il s'agissait de la patrie; c'était à elle à donner l'exemple. » Si l'on rapproche de ce portrait celui tracé par Christine (dans ses *Mémoires*, t. III, p. 46), on aura une idée exacte des qualités de ce grand homme, un des plus beaux caractères du dix-septième siècle. Oxenstierna est l'auteur du second volume de l'*Historia belli sueco-germanici*, publiée sous le nom de Chemnitz, qui a écrit le premier. On lui attribue encore les pamphlets : *De arcanis Austriacæ domus* et *De ratione status Imperii*, qui ont paru sous le pseudonyme de Hippolyte *a Lapide.* Un morceau de lui sur l'histoire de Pologne a été publié par Bange; Upsal, 1750, in-4°. Son *Journal* a paru dans le *Stockholmisches Magazin*, t. III. E. G.

(1) Les archives royales de Stockholm possèdent, en sept volumes in-fol., les lettres écrites par Oxenstierna de 1626 à 1632; une quantité encore bien plus considérable de ses papiers se trouvent aux archives de Ridderstolpe et de Falkenberg. Sa *Correspondance* avec son fils Jean (1642-1649) a été publiée par Gjörwell.

Lundblad, *Plutarque suédois.* — Hallenberg, *Gustavs Adolphs Historia.* — Chemnitz, *Bellum sueco-germanicum.* — Adlersparre, *Historiska Samlingar.* — P. Brahe, *Tankebok.* — Grotius, *Epistolæ.* — Richelieu, *Mémoires.* — Chanut, *Mémoires.* — Archenholz, *Mémoires de Christine.* — Whitelocke, *Journal* (Upsal, 1777). — Röse, *Herzog Bernhard von Weimar.* — Feuquières, *Mémoires.* — Puffendorf, *De rebus suecicis.* — Stiernmann, *Riksdägars och motens beslut.* — Geijer, *Histoire de Suède.*

OXENSTIERNA (*Benoît*), homme d'État suédois, cousin du précédent, né le 16 juillet 1623, mort le 22 juillet 1702. Après avoir assisté au congrès d'Osnabruck, il fut nommé gouverneur de la haute Pologne; en 1660 il fut un des négociateurs de la paix d'Oliva. Il devint sénateur en 1673; il essaya mais en vain de détourner le jeune roi Charles XI d'une alliance avec la France. Les défaites des armées suédoises prouvèrent bientôt la sage prévoyance de ses conseils. Député en 1677 comme ministre plénipotentiaire au congrès de Nimègue, il fut nommé en 1681 premier ministre et président de la chancellerie; il imprima à la politique extérieure un caractère entièrement pacifique, et rétablit la prospérité du pays. Son influence déclina à l'avénement de Charles XII, dont les étonnantes victoires ne l'éblouirent pas; en 1702, peu de temps avant sa mort, il adressa au roi un *Mémoire* (inséré entre autres dans la traduction allemande de l'*Histoire de Charles XII* par Nordberg, t. III), où il prédit les malheurs qu'une guerre prolongée devait entraîner pour la Suède.

Biographisk-Lexikon. — Schlözer, *Schwedische Biographie*, t. I, p. 483-523.

OXENSTIERNA (*Gabriel-Thureson*, comte D'), homme d'État suédois, petit-neveu d'Axel, né à Stockholm, en 1641, mort à Deux-Ponts, en 1707. Après avoir visité plusieurs contrées de l'Europe, il prit du service dans l'armée, et fit quelques campagnes; il fut ensuite employé dans diverses négociations diplomatiques, et fut entre autres ambassadeur extraordinaire au congrès de Ryswick. S'étant converti au catholicisme, il tomba en une complète disgrâce. Charles XII, pour apporter quelque adoucissement à son sort, aggravé encore par son malheureux mariage avec la petite-fille du célèbre chancelier Oxenstierna, le nomma, en 1699, gouverneur du duché de Deux-Ponts. A la fin de sa vie, il écrivit en fran-

à Johan Thuresson [illegible] [illegible]

çais un *Recueil de pensées* (Francfort, 1725 et 1754, 2 vol. in-12), où se rencontrent des aperçus très-remarquables sur l'homme et la société. O.

Stiernmann, *Bibliotheca.— Biographisch-Lexikon.*

OXFORD (Comte D'). *Voy.* HARLEY.

OXHOLM (*Pierre-Lothaire*), écrivain militaire danois, né vers 1748, à Copenhague. Envoyé en 1779, à l'île Sainte-Croix (Antilles) en qualité de lieutenant du génie, il revint en 1799 dans son pays, et devint successivement colonel (1801) et major général (1805). Nommé gouverneur général des Antilles danoises en 1814, il exerça ces fonctions jusqu'en 1816, où il obtint le rang de lieutenant général. On a de lui *Anvisning til Feltingenieurkonsten* (Introduction à l'art de l'ingénieur de campagne); Copenhague, 1777, in-8°; — *De danske vestindiske Œrs* (État des Antilles danoises); ibid., 1798, in-8°; — quelques écrits politiques.

Almindeligt Litteratur-Lexicon.

OXYATHRES. *Voy.* CLÉARQUE.

OZANAM (*Jacques*), mathématicien français, né en 1640, à Bouligneux (principauté de Dombes), mort à Paris, le 3 avril 1717. Sa famille était d'origine juive, mais convertie au christianisme depuis longtemps. On le destina à l'état ecclésiasque; rebuté par la théologie, il suivit une autre vocation. Son aptitude était si grande pour les mathématiques, qu'il les apprit à peu près sans maître, et qu'à quinze ans il composa un ouvrage dont il crut devoir utiliser plus tard quelques pages. Privé de tout moyen d'existence, il se rendit à Lyon, et y vécut de l'enseignement particulier de sa science favorite. Il publia dans cette ville, en 1670, des tables des sinus, tangentes et sécantes d'un usage commode. Un service qu'il rendit à des étrangers lui permit de s'établir à Paris. Sa réputation était grande; Mademoiselle, princesse souveraine de Dombes, l'appelait *l'honneur de sa Dombes*. Il écrivit beaucoup sur les mathématiques; ses ouvrages, très-estimés, ont été réimprimés fréquemment. Leibniz faisait grand cas du traité d'algèbre d'Ozanam. Malgré le succès de ses livres, ses moyens d'existence étaient fort précaires; il perdit ses élèves, et tomba dans une situation voisine du dénûment. Il fut reçu membre de l'Académie des sciences en 1701, et mourut d'apoplexie. On a de lui : *Table des sinus, tangentes et sécantes;* Lyon, 1670, in-8°; — *Traité de gnomonique;* Lyon, 1673, in-12; — *Géométrie pratique;* Paris, 1684, 1689, 1736, 1763, in-12; — *Traité des lignes du premier genre;* Paris, 1687, in-8°; — *De l'usage du compas;* Paris, 1688, in-8°; — *Dictionnaire mathématique;* Paris, 1691, in-4°; — *Cours de mathématiques;* Paris, 1693; Amsterdam, 1699, 5 vol. in-8°; — *Méthode de lever les plans et les cartes de terre et de mer;* Paris, 1693, 1750, in-12; — *Traité de la fortification régulière et irrégulière;* Paris, 1691, 1720, in-8° fig.; — *Récréations mathématiques et physiques*, Paris, 1694, 2 vol. in-8°; édit. revue par Grandin, Paris, 1720, 1725, 1735, 4 vol. in-8°; édit. refondue par Montucla, Paris, 1778 et 1790, 4 vol. in-8o, fig.; — *Méthode facile pour arpenter et mesurer toutes sortes de superficies*; Paris, 1699, 1725, in-12; — *Nouvelle Trigonométrie;* Paris, 1698, in-12; — — *Nouveaux Éléments d'Algèbre;* Amsterdam, 1702, in-8°; — *La Perspective théorique et pratique;* Paris, 1711, 1720, in-8°, fig.; — *La Géographie et Cosmographie qui traite de la sphère;* Paris, 1711, in-8°. Ozanam a laissé en manuscrit un traité de l'analyse de Diophante.. Il a donné des articles et mémoires au *Journal des Savants* et au *recueil de l'ancienne Académie des sciences*; on lui doit enfin des éditions nouvelles des *Éléments* d'Euclide, avec le commentaire du P. Millet de Chasse, du *Traité de la géométrie pratique* et du *Traité de la sphère* de Boulanger. J. B. MONFALCON.

Fontenelle, *Éloge d'Ozanam.*

OZANAM (*J.-A.-F.*), médecin français, de la famille du précédent, né dans un village de la Bresse, en 1772, mort à Lyon, en 1836. Il fit ses études au collége de Bourg, et entra dans une maison de commerce de Lyon, où le surprit le siége de cette ville, dont il fut l'un des défenseurs. Il alla à Paris, puis à Livourne, et n'eut pas à s'applaudir de la situation de ses affaires commerciales. Établi à Milan en 1809, il étudia la médecine, et fut reçu docteur à Pavie. Lors de la chute de l'empire, il se fixa à Lyon, et devint médecin de l'hôtel-Dieu. On a de lui : *Histoire des maladies épidémiques, contagieuses et épizootiques qui ont régné en Europe depuis les temps les plus reculés*; Lyon, 1817-1823, 5 vol. in-8°; — *Conseils aux bonnes mères sur la grossesse;* Lyon, 1817, in-8°; — *Mémoire* (inédit) *sur le Décreusage de la soie;* Lyon, 1825 : l'Académie vota une médaille d'or à l'auteur; — *Mémoire statistique pour servir à l'histoire de l'établissement du christianisme à Lyon, depuis le second siècle de l'Église jusqu'à nos jours;* Lyon, 1829, in-8°. J. B. M.

Renseignements particuliers.

OZANAM (*Antoine-Frédéric*), écrivain français, fils du précédent, né le 23 avril 1813, à Milan, mort le 8 septembre 1853, à Marseille. Placé comme externe au collége de Lyon, il y montra les dispositions les plus heureuses, et fut en philosophie un des plus brillants élèves de l'abbé Noirot. A seize ans il entra chez un notaire; mais ces nouveaux devoirs ne l'empêchèrent pas de trouver du temps pour continuer ses études, qu'il dirigeait vers l'histoire. Outre l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand, qu'il apprit avec une extrême facilité, il s'occupa d'hébreu et de sanscrit, donna des articles remarquables à *L'Abeille* et au *Précurseur*, journaux de Lyon, prit une part active aux œuvres des

missions et de la propagation de la foi, et publia en 1831 des *Reflexions sur la doctrine de Saint-Simon*. L'année suivante il vint à Paris suivre les cours de la faculté de droit. En peu de temps il fut mis en relation avec M. Chateaubriand, Ampère, Ballanche, MM. de Montalembert, Lacordaire et quelques écrivains qui ne devaient pas tarder à se faire un nom dans les lettres. En 1833, huit étudiants, parmi lesquels se trouvait Ozanam, formèrent entre eux une espèce de société pour secourir les pauvres à domicile dans la mesure de leurs moyens; chacun d'eux prit sous son patronage un certain nombre de familles indigentes, qu'il aidait de secours de tous genres. Telle fut la modeste origine de la société de Saint-Vincent de Paul. L'œuvre prospéra : elle avait pris un accroissement considérable vingt ans plus tard lorsque le plus zélé de ses fondateurs présida à Florence une assemblée des membres en qualité de vice-président du conseil général des conférences. Après avoir reçu le diplôme de docteur en droit (1836), Ozanam soutint avec une rare éloquence les épreuves du doctorat ès lettres (1838); sa thèse latine traitait *De frequenti apud veteres poetas heroum ad inferos descensu;* quant au sujet de la thèse française, il le tenait d'Ampère, et il en fit un de ses plus beaux ouvrages, *Dante et la philosophie catholique au treizième siècle*. Rappelé à Lyon pour y occuper une chaire de droit commercial récemment créée (1839), il y prolongea son cours jusqu'à la fin de 1840, et retourna à Paris, où il fut reçu professeur agrégé de la faculté des lettres. Vers cette époque il contracta un heureux mariage avec la fille d'un ancien recteur de l'Académie de Lyon, M. Soulacroix, et fit un rapide voyage en Sicile. A son retour il suppléa Fauriel dans l'enseignement de la littérature étrangère à la Sorbonne, et à la mort de ce savant (1844) il lui succéda comme professeur titulaire. Chargé par M. de Salvandy d'une mission en Italie, il la remplit avec zèle et fit une longue et fructueuse exploration des bibliothèques publiques et privées. Pendant l'insurrection de juin 1848, il se conduisit en citoyen courageux et dévoué; ce fut lui qui détermina l'archevêque de Paris à se rendre auprès des insurgés, démarche qui devait avoir un si fatal résultat. Malheureusement le travail opiniâtre auquel il se livrait altéra bien vite sa santé, déjà chancelante. Chez lui l'âme la plus énergique était servie par des organes débiles, qu'elle accablait de son action, et le corps fléchissait sous les exigences trop grandes de l'esprit. Déjà consumé par une fièvre lente, il ne pouvait se résoudre à se séparer de son auditoire, et se traînait mourant à la Sorbonne pour s'y faire entendre encore. La préparation de ses dernières leçons acheva de l'épuiser. On le conduisit aux Eaux-Bonnes et à Biarritz, de là à Pise; n'y trouvant pas le soulagement qu'il espérait, il alla s'installer auprès de la mer, dans un village voisin de Livourne. Son état parut s'améliorer un peu; le malade visita Sienne et Florence, et il préparait un mémoire sur les origines de la commune de Milan lorsqu'il fallut le ramener à Marseille, où il mourut, à l'âge de quarante ans. Ses obsèques eurent lieu le 24 septembre 1853, à Paris.

Ozanam fut un écrivain distingué : préparé par une éducation forte et nourri des plus saines traditions littéraires, il avait un style correct, facile, élégant, parfois coloré. Comme professeur il s'éleva encore plus haut : il exposait ses idées avec un rare talent; doué d'un sens droit et d'une raison supérieure, il mit les belles facultés dont il été doué au service de la morale et de la foi chrétiennes. Homme de foi et de bonnes œuvres, défenseur zélé du saint-siége, il enseignait à respecter la religion par sa parole et plus encore par ses exemples; sa charité envers les pauvres était inépuisable. Les divers ouvrages d'Ozanam ont été, après sa mort, réunis en un recueil par les soins de ses amis et admirateurs (Paris, 1855, 8 vol. in-8°). Nous citerons les suivants : *Deux chanceliers d'Angleterre, Bacon de Verulam et saint Thomas de Cantorbéry;* Paris, 1836, in-8° et in-12; — *Dante et la Philosophie catholique au treizième siècle;* Paris, 1839, 1845, in-8° : la seconde édit. est corrigée, augmentée et suivie de recherches nouvelles sur les sources poétiques de *La divine Comédie;* trad. en anglais et en italien; — *Études germaniques pour servir à l'histoire des Francs*; Paris, 1847-1849, 2 vol. in-8° : cet ouvrage, jugé digne en 1849 du grand prix Gobert, contient des recherches savantes sur les origines, les traditions et les institutions des peuples germaniques, ainsi que sur l'histoire des temps mérovingiens et sur le règne de Charlemagne; — *Documents inédits pour servir à l'histoire d'Italie depuis le huitième jusqu'au treizieme siècle*; Paris, 1850, in-8°; — *Les Poëtes franciscains en Italie au treizième siècle;* Paris, 1852, in-8°. Ozanam a encore fourni des articles au *Correspondant*, à *L'Université catholique* et à *L'Ère nouvelle*.

Le P. Lacordaire, *Notice sur Fréd. Ozanam*, à la tête du t. I des *Œuvres complètes*. — Ampère, *Notice* dans le *Journal des Débats* des 9 et 12 oct. 1858. — Legeay, *Étude biogr. sur Ozanam*; Paris, 1854, in-8°. — *Le Correspondant*, 25 sept. 1853.

OZANEAUX (*Jean-Georges*), littérateur français, né le 6 avril 1795, à Paris, où il est mort, le 14 août 1852. En sortant de l'École normale, il fut attaché au collége Charlemagne; après 1830, il entra dans l'administration universitaire, et fut successivement recteur à Bourges, à Clermont-Ferrand et à Toulouse. Il devint en 1837 inspecteur général des études et en 1848 membre du conseil supérieur de l'instruction publique. Il se délassa de l'enseignement par divers travaux littéraires, tels que *Le dernier Jour de Missolonghi* (1828), drame dont Hérold écrivit

la musique; — *La Pérouse* (1829), tragédie non représentée; — *Le Nègre* (1830), drame joué au Théâtre-Français, et *La Mission de Jeanne d'Arc, chronique en vers* (1835, in-8°). Il les réunit en 1849 sous le titre, trop modeste, d'*Erreurs poétiques* (3 vol. in-8°). Dans un genre plus sérieux, il a composé : *Nouveau Système d'études philosophiques*; Paris, 1830, in-8°; — *Les Romains, ou tableau des institutions politiques, religieuses et sociales de la république romaine*; Paris, 1840, 1845, in-8°; ouvrage superficiel; — *Histoire de France*; Paris, 1846, 1850, 2 vol. in-8° et in-12 : la seconde édit. de ce précis, couronné par l'Académie française, et qui est habilement fait, a été continuée jusqu'en février 1848; — *Nouveau dictionnaire français-grec*; Paris, 1847, in-8°, avec MM. Roger et Ebling.

Desobry et Bachelet, *Dict. de biogr. et d'hist.*

OZANNE (*Nicolas-Marie*), graveur français, né à Brest, le 12 janvier 1728, mort à Paris, le 3 janvier 1811. Élève de Roblin, maître de dessin des gardes des pavillons et de la marine du port de Brest, il lui fut adjoint en 1743. A la mort de son père (1744), il se trouva le seul soutien de sa mère, de trois sœurs et d'un jeune frère âgé de sept ans. N'ayant d'autres ressources que son talent et les 300 livres de sa place, il sut faire face aux difficultés de sa position, dirigea son frère et ses deux plus jeunes sœurs vers les arts, en leur enseignant la gravure, qui lui offrait immédiatement des moyens d'existence. Bientôt il put tirer parti de leur savoir faire; avec leur aide il fit quelques cahiers de principes de dessin, que la Vve Chereau se chargea de publier. En 1750 Roblin étant mort, il fut nommé à sa place. En 1751 il vint à Paris pour aider à l'exécution des dessins faits à l'occasion de la visite du roi au port du Havre en 1749. Appelé à Toulon en 1756, il fut chargé d'y faire quelques dessins relatifs à l'escadre destinée à l'expédition de Minorque. Ces travaux lui valurent le brevet de dessinateur de la marine. Nommé constructeur des chaloupes et gondoles du canal de Versailles, il fut remplacé à Brest dans ses fonctions par son frère Pierre, qui lui était adjoint depuis 1750. En 1762 Ozanne, attaché au bureau des ingénieurs géographes de la guerre, fit venir à Paris ses sœurs Jeanne-Françoise et Marie-Jeanne, leur fit prendre des leçons du graveur Aliamet, et maria bientôt la cadette à son compatriote Le Gouaz (*voy.* ce nom). En 1766 il fit construire au Havre, aux frais de M. de Courtenvaux, une frégate destinée à faire à la mer l'essai des montres marines que Pierre Leroy venait d'inventer, et donna à cette époque les plans du port qu'on avait résolu de construire à Ambleteuse. Ozanne fut chargé en 1769 d'enseigner aux princes de la famille royale les éléments de la construction et de la manœuvre des vaisseaux. Au nombre des gravures qu'il a faites, il convient de distinguer les planches d'un *Traité de Navigation* qu'il dédia à M. de Choiseul (1782) les vignettes du *Traité de construction et de tactique navale* de Duhamel du Monceau et Bigot de Morogue etc. Germain, Prevost, Masquelier, Choffard ont gravé d'après Ozanne. H. H—N.

Huber et Rost, *Manuel des Curieux*. — Ch. Blanc, *Trésor de la Curiosité*. — *Notice* (*ms.*) *sur N. Ozanne*, par Mme Vve Colsy, sa nièce (cette notice est jointe à l'œuvre de ce graveur au cabinet des Estampes de Paris).

OZELL (*John*), littérateur anglais, mort le 15 octobre 1743, à Londres. Il acquit à l'hôpital du Christ, où il fut élevé, une connaissance suffisante de la littérature ancienne, occupa dans le commerce plusieurs emplois lucratifs, et apprit seul, à ses heures de loisir, les langues française, espagnole et italienne. Un legs considérable que lui fit un gentilhomme, qui avait des obligations à sa famille, le mit à même de mener une vie indépendante. Il s'occupa principalement de traduire en vers anglais la plupart des pièces de Molière, de Corneille et de Racine, *le Lutrin* de Boileau, *la Secchia rapita* de Tassoni, et en prose *Don Quichotte*, les *Lettres persanes*, les *Révolutions romaines* de Vertot, la *Logique* de Nicole, etc. Aucun de ces ouvrages n'a survécu à l'époque où ils ont paru; les versions de Cervantes et de Rabelais, qui ont joui d'une certaine vogue, sont bien pâles à côté des œuvres originales. Le seul écrit qui appartient en propre à Ozell est une sorte de critique intitulée *Common prayer and common sense, or faults in the several translations of the english liturgy* (Londres, 1722, in-8°). Ozell avait été, on ne sait pourquoi, introduit dans *La Dunciade*, peut-être parce qu'en anglais son nom rimait avec Corneille. Irrité d'une semblable distinction, il publia dans le *Weekly Medley* du 20 septembre 1729 un avis où il ne craignit pas de tracer entre Pope et lui-même un parallèle complétement à son avantage. Pope lui infligea, pour tout châtiment, l'insertion de cet avis dans les notes de son poëme. P. L.

Cibber, *Lives of poets*. — Chalmers, *General biog. dict*

OZERAY (*Michel-Jean-François*), historien français, né le 24 décembre 1764, à Chartres, mort en 1859, à Bouillon. Il fut pendant longtemps juge de paix dans cette dernière ville. On a de lui : *Recherches sur Buddou ou Bouddou, instituteur religieux de l'Asie orientale*; Paris, 1817, in-8°; — *Histoire de l'ancien duché de Bouillon*; Luxembourg et Paris, 1827, in-8°; — *Histoire générale, civile et religieuse de la cité des Carnutes et du pays chartrain*; Chartres, 1834-1837, 2 vol. in-8°, ouvrage qui excita de la part de quelques érudits une polémique, à laquelle il mit fin par une brochure intitulée : *Discussion juste, franche et modérée* (1841, in-8°); — *Histoire des doctrines religieuses*; Paris, 1843, in-8°.

Bulletin de la Soc. de l'hist. de France.

OZERETZKOVSKO, savant russe, né en 1750, mort vers 1820. Il fit ses études à Strasbourg et à Leyde, où il reçut le diplôme de docteur en médecine. Chargé par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg d'explorer les lacs de Ladoga et d'Onéga, en 1785, il publia l'année suivante des traductions de *Salluste* et de l'*Histoire naturelle* de Lecke, outre un grand nombre de mémoires, remplis de notions précieuses sur la zoologie, la botanique, la minéralogie et l'ethnographie des contrées qu'il a visitées. A. G.

Gretch, *Essai sur l'hist. de la littér. russe.*

OZEROF (*Vladislaf*), poëte russe, né dans le gouvernement de Tver, le 29 septembre 1770, mort en 1816. Il embrassa la carrière militaire, fut aide-de-camp du comte de Balmen, et quitta le service en 1808, avec le grade de général major. Il est considéré comme le véritable créateur de la tragédie russe. Comme Soumarokof, il imita Racine. Outre un grand nombre de pièces légères, il a laissé les tragédies suivantes : *La Mort d'Oleg* (1798); *Œdipe à Athènes* (1804); *Fingal* (1805); *Dmitri Donskoi* (1807), et *Polyxène* (1809). *Œdipe* est son chef-d'œuvre; il abonde en expressions énergiques et touchantes. Tiré de cette mythologie scandinave dont la mélancolie a tant de charmes, *Fingal* est supérieurement écrit, mais n'a pas assez d'animation. *Dmitri Donskoi* est une pièce d'actualité (1) : c'était au moment où la Russie et l'Europe s'étaient levées contre l'usurpation du monde qu'Ozerof rappela à l'admiration de ses compatriotes la lutte des princes russes et des hordes tatares; de très-beaux vers, des situations dramatiques donnèrent une valeur réelle à des allusions adroites, à des rapprochements heureux. Dans *Polyxène* Ozerof sut tirer parti d'Euripide; mais *La Mort d'Oleg* n'approche pas de celle de *Pompée*. « Ce poëte, dit un judicieux critique, était animé d'un souffle puissant, et si son style ne satisfait pas entièrement la critique russe, si on le trouve parfois embarrassé et obscur, si on lui reproche de passer à côté du mot propre et d'avoir trop de la rudesse de la langue de Kniajnine, on est forcé de convenir que, dans les endroits où Ozerof a secoué toute réminiscence, tout penchant à l'imitation, sa muse devient originale et forte. La sensibilité et l'émotion s'épanchent à flots de son âme, et ses tableaux font revivre avec bonheur le souvenir de la patrie. Dans son *Dmitri Donskoi*, par exemple, le Russe voit avec enthousiasme l'évocation d'une des plus héroïques époques de son histoire, où la Russie, l'étendard du Christ en tête, livra une bataille de géants aux hordes mongoles et les vainquit (1). » Les œuvres d'Ozerof ont été rassemblées par le prince P. Viazemski (Saint-Pétersbourg, 1818, 2 vol.), qui les a ornées d'une excellente biographie du *Racine russe*. Le comte Alexis de Saint-Priest a traduit son *Fingal* et son *Dmitri* et lui a consacré une notice dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* (Paris, 1823). P[ce] A. G—N.

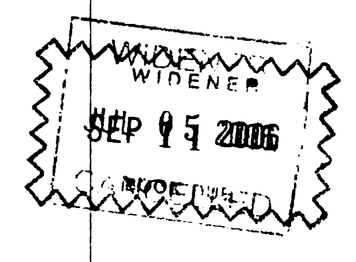
Gretch, *Essai sur l'hist. de la littér. russe.* — Gerebtzof, *Essai sur l'hist. de la civilisation en Russie*, t. II, p. 273.

(1) *Voyez* le jugement que porte sur cette tragédie madame de Staël, dans ses *Dix Années d'exil.*

(1) M. Charles de Saint-Julien, dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er septembre 1852.

FIN DU TRENTE-HUITIÈME VOLUME.


CANCELLED
CHARGE


WIDENER
SEP 15 2006